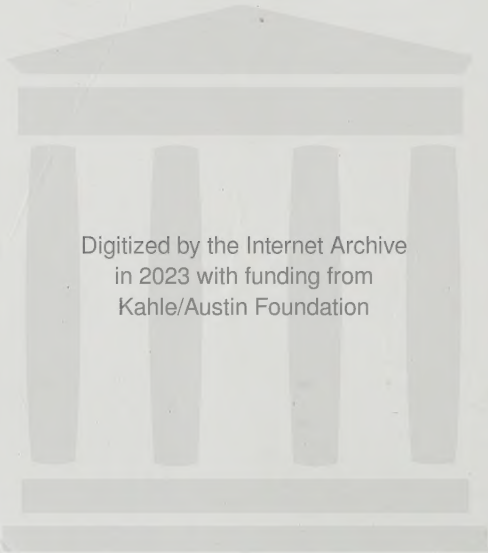
T. E. Lawrence

Les sept piliers de la sagesse

$3.99
348096
c2-
326-G
No Exchange

folio


Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/lesseptpiliersde0000tela

COLLECTION FOLIO

T. E. Lawrence

Les sept piliers de la sagesse

Traduit de l'anglais
par Julien Deleuze

Gallimard

Titre original :

SEVEN PILLARS OF WISDOM

© *Éditions Gallimard, 1992, pour la traduction française.*

NOTE DU TRADUCTEUR

T. E. Lawrence ne veut ni imaginer ni sentir, il ne voit que lorsque les choses s'imposent à lui. Son génie est de faire vivre des entités, les mêlant aux personnages du désert : la honte, la gloire, l'abjection, la servitude, l'échec, le triomphe... Ce ne sont pas des abstractions mais des Puissances, des Témoins hallucinés. Idées, choses et personnes sont projetées dans un même élément qui n'est ni le réel ni la fiction.

La langue de Lawrence, heurtée, tumultueuse, agitée de fantômes, pleine de sons et de couleurs intenses, en tire sa beauté, son étrangeté ; c'est une violence faite au langage.

C'est cela que j'ai essayé de rendre, cette langue qui est « une vraie bête, et ce livre est sa peau galeuse, séchée, empaillée et dressée à la face des hommes ».

J. DELEUZE

À S. A.

Je t'aimais, aussi je pris ces marées d'hommes entre mes mains
et écrivis ma volonté en étoiles à travers le ciel
Pour te gagner la Liberté, la digne maison aux sept piliers
afin que tes yeux puissent briller sur moi
Quand nous arriverions.

La Mort semblait ma servante sur la route, jusqu'à ce que nous
[fussions proches,
te voyant qui attendais ;
Alors tu souris et, d'envie chagrine, elle me dépassa et
t'emporta sans moi ;
Dans sa quiétude.

L'amour, fatigué du chemin, chercha à tâtons ton corps, notre gage
[éphémère,
nôtre pour l'instant,
Avant que la main molle de la terre n'explore ta forme et que les
[vers
aveugles ne s'engraissent de
Ta substance.

Les hommes m'ont prié d'ériger notre œuvre, la maison inviolée,
en ton mémorial.
Mais, pour que le monument convînt, je le fracassai, inachevé ;
et, maintenant,
Les petites choses sortent en rampant pour s'arranger des
baraques dans l'ombre gâchée
De ton offrande.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

M. Geoffrey Dawson persuada le All Souls College de me donner loisir, en 1919-1920, d'écrire sur la Révolte arabe. Sir Herber Baker me laissa vivre et travailler chez lui à Westminster.

Le livre ainsi écrit fut mis en épreuves en 1921 ; il eut du bonheur dans les amis qui le lurent d'un œil critique. Il doit en particulier remercier M. et Mme Bernard Shaw pour d'innombrables suggestions, diverses et de grande valeur ; et aussi pour tous les points-virgules.

Il ne prétend pas être impartial. Je me battais pour ma cause, sur mon propre tas de fumier. Qu'on le prenne comme un récit personnel, rapiécé de mémoire. Je ne pouvais prendre de notes convenables ; c'eût été faillir à mon devoir envers les Arabes que d'aller ainsi cueillir des fleurs pendant qu'ils combattaient. Mes chefs, Wilson, Joyce, Dawnay, Newcombe et Davenport pourraient chacun raconter une histoire semblable. La même chose est vraie de Stirling, Young, Lloyd et Maynard ; de Buxton et Winterton ; de Ross, Stent et Siddons ; de Peake, Hornby, Scott-Higgins et Garland ; de Wordie, Bennett et MacIndoe ; de Bassett, Scott, Goslett, Wood et Gray ; de Hinde, Spence et Bright ; de Brodie et Pascoe, Gilman et Grisenthwaite, Greenhill, Dowsett, et de Wade ; de Henderson, Leeson, Makins et Nunan.

Et il y avait beaucoup d'autres chefs ou combattants solitaires à qui ce récit qui ne voit que moi ne rend pas justice. Bien sûr, comme toutes les histoires de guerre, il rend encore moins justice aux simples soldats anonymes qui ne reçoivent pas leur part d'honneur, comme il se devra tant qu'ils n'écriront pas eux-mêmes les dépêches.

T. E. S.
Cranwell, 15 août 1926

PRÉFACE DE A. W. LAWRENCE

Les sept piliers de la sagesse sont pour la première fois mentionnés dans la Bible, dans le Livre des Proverbes (IX.I) :

« La sagesse a bâti une maison : elle a taillé ses sept piliers. »

Le titre fut à l'origine appliqué par l'auteur à un livre sur sept villes. Il décida de ne pas publier ce texte de jeunesse qu'il jugeait immature, mais conserva le titre en souvenir.

Une brochure de quatre pages intitulée QUELQUES NOTES SUR LA RÉDACTION DES SEPT PILIERS DE LA SAGESEE, PAR T. E. SHAW fut transmise par mon frère aux personnes ayant acheté ou reçu en cadeau l'édition de 1926. Elle contient les informations suivantes :

MANUSCRITS

Texte I

J'ai écrit les Livres 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 10 à Paris, entre février et juin 1919. L'Introduction fut rédigée entre Paris et l'Égypte alors que je me rendais au Caire par Handley-Page en juillet et août 1919. J'ai ensuite écrit en Angleterre le Livre 1 ; puis je perdis le tout, sauf l'Introduction et le

brouillon des Livres 9 et 10, en changeant de train à la gare de Reading. C'était aux environs de Noël 1919.

Le Texte I, terminé, aurait compté à peu près 250 000 mots, un peu moins que l'édition privée des *Sept piliers* reçue par les souscripteurs. Mes notes de guerre, sur lesquelles il se basait largement, avaient été détruites à la fin de chaque section. Seules trois personnes ont lu beaucoup de ce texte avant que je ne le perde.

Texte II

Un mois plus tard environ, à Londres, je commençai à griffonner ce dont je me souvenais du premier texte. L'Introduction originale, bien sûr, était toujours à ma disposition. J'ai terminé les dix autres Livres en moins de trois mois, écrivant des milliers de mots à la suite, en longues séances. Le Livre VI a ainsi été rédigé entre une aube et la suivante. Bien sûr, le style était négligé ; et donc le Texte II (bien qu'introduisant peu d'épisodes nouveaux) dépassa 400 000 mots. Je le corrigeai par intervalles durant l'année 1920, le vérifiant à l'aide des dossiers du *Bulletin arabe*, de deux carnets et de quelques-unes de mes notes de terrain qui avaient survécu. Bien que d'une désespérante pauvreté littéraire, ce texte finit par être en substance complet et exact. Je l'ai entièrement brûlé, sauf une page, en 1922.

Texte III

Le Texte II sur ma table, je commençai le Texte III à Londres, le continuai à Djeddah et Amman en 1921, puis de nouveau à Londres jusqu'en février 1922. Il fut composé avec beaucoup de soin. Ce manuscrit existe toujours, et fait près de 330 000 mots.

TEXTES EN ÉDITIONS PRIVÉES

Oxford 1922

Bien que le récit, tel qu'il avait été complété dans le Texte III, me semblât encore diffus et insuffisant, je le fis par sécurité composer et imprimer textuellement, en épreuves, à Oxford durant le premier trimestre de 1922, par les soins du personnel de l'*Oxford Times*. Comme j'en voulais huit exemplaires, et que le livre était très gros, on choisit l'impression plutôt que la dactylographie. Cinq exemplaires (reliés en volume pour la commodité des anciens membres du Corps expéditionnaire du Hedjaz qui acceptèrent de le lire pour moi d'un œil critique) n'ont pas encore, en avril 1927, été détruits.

Édition par souscription 1/12/1926

Ce texte, tel qu'il a été envoyé aux souscripteurs en décembre 1926 et janvier 1927, était une révision des épreuves d'Oxford de 1922. Je les avais condensées (selon des critères purement littéraires) en 1923 et 1924 (Royal Tank Corps), ainsi qu'en 1925 et 1926 (Royal Air Force), durant mes soirées libres. Les débutants en littérature ont tendance à saupoudrer d'adjectifs hésitants la silhouette de ce qu'ils veulent décrire ; mais, en 1924, j'avais appris mes premières leçons d'écriture, et je pus souvent combiner en une seule deux ou trois de mes phrases de 1921.

Il y eut quatre exceptions à cette règle de condensation :

1) Un incident, prenant moins d'une page, fut coupé parce que deux des aînés de notre groupe le trouvaient déplaisant et inutile.

2) Deux personnages anglais furent modifiés ; l'un disparut, parce que le ver ne valait plus qu'on l'écrasât ; l'autre reçut des louanges claires, car mes griefs innocemment exprimés avaient été trouvés ambigus par une autorité bien placée pour en juger.

3) Un chapitre de l'Introduction fut omis. Mon meilleur critique l'avait estimé très inférieur au reste.

4) Le Livre VIII, conçu comme « plateau » entre les relatives exaltations du Livre VII et l'avance finale sur Damas a été abrégé d'une reconnaissance avortée, soit quelque 10 000 mots. Plusieurs personnes ayant lu le texte d'Oxford s'étaient plaintes de l'ennui immodéré du « plateau » et, à la réflexion, je tombai d'accord avec elles que celui-ci était peut-être trop réussi.

Ainsi, en coupant trois pour cent du texte d'Oxford et en condensant le reste, je parvins à une réduction totale de quinze pour cent. Le texte des souscripteurs ne faisait plus que quelque 280 000 mots. Il est plus vif et plus âcre que le texte d'Oxford, et je l'aurais encore amélioré si j'avais eu le loisir d'en poursuivre la correction.

Les sept piliers furent imprimés et reliés de telle façon que je suis le seul à savoir combien d'exemplaires ont été fabriqués. Je me propose de garder cette information pour moi. Il est facile de démentir le chiffre de 107 exemplaires avancé par les journaux, car il y avait plus de 107 souscripteurs ; de plus, j'ai donné peut-être non pas autant d'exemplaires que je l'eusse dû, mais autant que mes banquiers pussent se le permettre, à ceux qui ont pris part avec moi à l'effort arabe ou à la réalisation de ce volume.

TEXTES PUBLIÉS

Texte de New York

Une épreuve du texte des souscripteurs fut envoyée à New York et réimprimée par la George Doran Publishing Company. Ceci était nécessaire pour m'assurer du copyright aux U.S.A. des *Sept piliers*. Dix exemplaires ont été mis en vente, à un prix assez élevé pour qu'ils ne soient jamais vendus.

Aucune autre édition des *Sept piliers* ne sera faite de mon vivant.

Révolte dans le désert

Cet abrégé des *Sept piliers* compte environ 130 000 mots. Je l'ai composé moi-même en 1926, avec aussi peu d'adaptations que possible (peut-être trois nouveaux paragraphes en tout) en conservant cependant sens et continuité. Des extraits en sont parus dans le *Daily Telegraph* en décembre 1926. Le texte entier fut publié en Angleterre par Jonathan Cape et aux U.S.A. par Doran, en mars 1927.

T. E. SHAW

Pour mettre les informations à jour, j'ajoute que les exemplaires restants du Texte d'Oxford 1922 existent toujours, mais ne seront pas rendus publics avant dix ans au moins, et seulement dans une édition limitée. *Révolte dans le désert* ne sera pas réimprimé, du moins avant l'expiration légale du copyright.

Le texte de cette édition (1935) est identique à celui de l'édition à trente guinées de 1926, à part les omissions et altérations suivantes. Les omissions sont nécessaires pour éviter de blesser des gens encore en vie ; elles se trouvent aux pages 77 et 457, où des blancs de même longueur ont été conservés dans le texte. L'édition de 1926 ne comporte pas de chapitre XI ; les chapitres ont été renumérotés pour faire disparaître cette anomalie. À la page 415 (ligne 29), l'expression « halts to breath » a été transformée en « halts to breathe », en accord avec le passage correspondant du Texte d'Oxford de 1922, « we let the camels breathe a little ». Page 556 (ligne 14), le mot « Humber » a été imprimé en italiques plutôt qu'en caractères romains, pour rendre le sens plus clair ; en 1926, les noms de quelques autres navires étaient de même en italiques.

L'orthographe des noms arabes varie beaucoup dans toutes les éditions, et je n'y ai pas apporté d'altérations. Il

faut expliquer que la langue arabe ne connaît que trois voyelles, et que certaines consonnes n'ont pas d'équivalent en anglais. Ces dernières années, la pratique générale des orientalistes a été d'adopter un des systèmes variés de signes conventionnels pour les lettres et les signes vocaliques de l'alphabet arabe, transcrivant Mohamed en Muhammad, muezzin en mu'edhdhin, et Coran en Qur'an ou Kur'an. Cette méthode est utile à ceux qui savent ce qu'elle signifie, mais ce livre suit l'ancienne mode d'employer les meilleures approximations selon l'orthographe anglaise ordinaire. On trouvera le même nom de lieu écrit de plusieurs façons différentes, non seulement parce que la prononciation de nombreux mots arabes peut légitimement se représenter de façons variées, mais aussi parce que les indigènes d'un même district ont souvent des prononciations différentes pour tout nom de lieu qui ne soit pas célèbre ou fixé par l'usage littéraire. (Par exemple, une localité près d'Akaba est appelée Abou Lissan, Aba el-Lissan ou Abou Lissal.)

Je retranscris ici une série de questions de l'éditeur et de réponses de l'auteur concernant l'impression de *Révolte dans le désert*.

Q	R
Je joins une série de questions soulevées par F., qui relit les épreuves. Il les trouve très au propre, mais pleines d'inconsistances dans l'orthographe des noms propres, point que les critiques relèvent souvent. Pourriez-vous les annoter en marge, afin que je fasse corriger les épreuves ?	Annoté : peut-être pas de façon très utile. Les noms arabes ne passent pas exactement en anglais, car leurs consonnes ne sont pas les mêmes que les nôtres ; et leurs voyelles, comme les nôtres, varient selon les districts. Il y a quelques « systèmes scientifiques » de translittération, utiles aux gens qui connaissent assez d'arabe pour ne pas avoir besoin d'aide, mais qui font un four avec le

	reste du monde. J'écris mes noms n'importe comment pour montrer quelles blagues sont les systèmes.
Placard 1. Djeddah et Djidda sont utilisés indifféremment partout. Intentionnel ?	Plutôt !
Placard 16. Bir Waheid*a* était Bir Waheid*i*.	Pourquoi pas ? C'est le même endroit.
Placard 20. Nouri, Émir des Ruwalla, appartient à « la famille dirigeante des Rualla ». Placard 23, « cheval Rualla » et, pl. 38, « tué un Rueli ». Dans tous les placards postérieurs, « Rualla ».	J'aurais dû utiliser aussi Ruwala et Ruala.
Placard 28. La Biseita est aussi écrite Bisaita.	Bien.
Placard 47. Djedha, la chamelle, était Djedhah placard 40.	C'était une bête splendide.
Placard 53. « Méléagre, le poète immoral. » J'ai mis poète « immortel », mais peut-être l'auteur voulait-il dire immoral après tout.	Je connais l'immoralité. Je ne peux juger de l'immortalité. Comme vous voudrez : Méléagre ne nous poursuivra pas en diffamation.
Placard 65. L'auteur est appelé « Ya Auruns », mais était « Aurans » placard 56.	Aussi Lurens et Runs ; sans parler de « Shaw ». D'autres suivront, si j'en ai le temps.
Placard 78. Chérif Abd el-Mayin du pl. 68 devient el-Main, el-Mayein, el-Muein, el-Mayin et el-Muyein.	Épatant. Je trouve ça vraiment ingénieux.

A. W. LAWRENCE

LES SEPT PILIERS DE LA SAGESSE

CHAPITRE INTRODUCTIF

L'histoire qui suit a d'abord été écrite à Paris pendant la Conférence de paix, d'après des notes prises au jour le jour durant les étapes, renforcées par quelques rapports envoyés à mes chefs au Caire. Ensuite, à l'automne 1919, le premier jet et certaines des notes furent perdus. Il me paraissait historiquement nécessaire de reconstituer le récit, puisque peut-être nul autre dans l'armée de Fayçal n'avait songé à écrire alors ce que nous sentions, ce que nous espérions, ce que nous tentions. Aussi fut-il reconstruit, avec beaucoup de répugnance de ma part, durant l'hiver 1919-1920, d'après mémoire et d'après mes notes survivantes. Le souvenir des événements ne s'était pas émoussé en moi, et peut-être quelques rares erreurs de fait se sont-elles glissées dans le récit — mis à part des détails de dates ou de chiffres — mais les traits et la signification des choses n'en avaient pas moins perdu leur tranchant, brouillés par de nouveaux intérêts.

Dates et lieux sont exacts, dans la mesure où mes notes les ont préservés, mais les noms des individus ne le sont pas. Depuis l'aventure, certains de ceux qui avaient travaillé avec moi se sont enterrés dans la tombe peu profonde du service public. Leurs noms ont été librement utilisés. D'autres sont restés à eux-mêmes et gardent ici leur secret. Parfois, un homme porte des noms divers. Cela peut dissimuler les individualités et faire du livre un éparpillement de pantins sans

visage, plus qu'un groupe de vivants ; mais une fois du bien est dit d'un homme, puis du mal, et certains ne me remercieraient ni des blâmes ni des compliments.

Cette peinture séparée qui me met surtout en lumière est injuste pour mes collègues britanniques. Je suis en particulier désolé de ne pas avoir dit ce que les non-gradés parmi nous ont fait. Ils étaient indistincts, mais merveilleux, surtout si l'on tient compte du fait qu'ils n'avaient pas la motivation, la vision imaginative de la fin qui soutenait les officiers. Malheureusement, mon souci se limitait à cette fin, et le livre se contente de retracer la progression de la liberté arabe depuis La Mecque jusqu'à Damas. Il se propose de rationaliser la campagne, afin que chacun puisse voir combien naturel était le succès, et inévitable, combien peu il dépendait du commandement et de la réflexion, et moins encore de l'assistance extérieure des rares Britanniques. C'était une guerre arabe, livrée et dirigée par des Arabes, pour des objectifs arabes en Arabie.

Ma propre part fut mineure mais, grâce à une plume déliée, à un discours libre et à une certaine agilité d'esprit, j'ai endossé, comme je le raconte, une fausse primauté. En réalité, je n'ai jamais eu aucune fonction parmi les Arabes, n'ai jamais été responsable de la Mission britannique parmi eux. Wilson, Joyce, Newcombe, Dawnay et Davenport étaient tous au-dessus de moi. Je me flattais de me croire trop jeune, et qu'ils ne mettaient pas plus de cœur ou d'esprit au travail. Je faisais de mon mieux. Wilson, Newcombe, Joyce, Dawnay, Davenport, Buxton, Marshall, Stirling, Young, Maynard, Ross, Scott, Winterton, Lloyd, Wordie, Siddons, Goslett, Stent, Henderson, Spence, Gilman, Garland, Brodie, Makins, Wunan, Leeson, Hornby, Peake, Scott-Higgins, Ramsay, Wood, Hinde, Bright, MacIndoe, Greenhill, Grisenthwaite, Dowsett, Bennett, Wade, Gray, Pascoe et les autres faisaient aussi de leur mieux.

Il serait impertinent de ma part d'en faire l'éloge. Quand

je souhaite dire du mal d'un étranger à notre groupe, je le fais, bien que ce cas se présente moins souvent que dans mon journal, puisque le passage du temps semble avoir délavé les souillures des hommes. Quand je souhaite faire l'éloge de gens étrangers à nous, je le fais, mais nos affaires de famille ne regardent que nous. Nous avons accompli ce que nous nous étions donné à faire, et nous avons la satisfaction de le savoir. Les autres ont la liberté de coucher leur histoire sur le papier, un jour, sans plus me mentionner que je ne le fais d'eux, car chacun de nous menait son travail de son côté, comme il lui plaisait, voyant à peine ses amis.

Dans ces pages, le récit n'est pas celui du mouvement arabe, mais de moi dans celui-ci. C'est une narration de la vie quotidienne, d'événements mineurs, de petites gens. Il n'y a pas là de leçons pour le monde, pas de révélations qui bouleversent les peuples. Elle est emplie de choses banales, en partie pour que personne ne prenne pour de l'Histoire les os dont peut-être un jour quelqu'un fera de l'Histoire, et en partie pour le plaisir que j'ai eu à évoquer la camaraderie de la révolte. Nous étions ensemble pleins d'amour, à cause de l'élan des espaces ouverts, du goût des grands vents, du soleil et des espoirs dans lesquels nous travaillions. La fraîcheur matinale du monde à naître nous soûlait. Nous étions agités d'idées inexprimables et vaporeuses, mais qui valaient qu'on combatte pour elles. Nous avons vécu beaucoup de vies dans le tourbillon de ces campagnes, ne nous épargnant jamais ; pourtant, quand nous eûmes réussi et que l'aube du nouveau monde commença à poindre, les vieillards revinrent et s'emparèrent de notre victoire pour la refaire à l'image de l'ancien monde qu'ils connaissaient. La jeunesse pouvait vaincre, mais n'avait pas appris à conserver, et était pitoyablement faible devant l'âge. Nous balbutions que nous avions travaillé pour un nouveau ciel et une nouvelle terre, et ils nous ont remerciés gentiment et ont fait leur paix.

Tous les hommes rêvent, mais inégalement. Ceux qui rêvent la nuit dans les recoins poussiéreux de leur esprit

s'éveillent au jour pour découvrir que ce n'était que vanité ; mais les rêveurs diurnes sont des hommes dangereux, car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts, pour le rendre possible. C'est ce que j'ai fait. Je voulais créer une nouvelle nation, restaurer une influence disparue, donner à vingt millions de Sémites les fondations sur lesquelles bâtir, de leurs pensées nationales, un palais de rêve inspiré. Un but si élevé en appelait à la noblesse intrinsèque de leur esprit, et leur fit prendre une part généreuse aux événements ; mais quand nous eûmes vaincu, on retint contre moi le fait que les revenus britanniques du pétrole en Mésopotamie étaient devenus incertains, et que la politique coloniale française au Levant était en ruine.

J'ai bien peur de le souhaiter. Nous payons ces choses trop cher en honneur et en vies innocentes. J'ai remonté le Tigre avec cent Territoriaux du Devon, des garçons jeunes, propres, délicieux, pleins du pouvoir d'être heureux et de rendre joyeux femmes et enfants. On voyait grâce à eux de façon éclatante combien il était grand d'être de leur sang, et Anglais. Et nous les jetions par milliers dans le feu de la pire des morts, non pour gagner la guerre mais afin que le blé, le riz et le pétrole de Mésopotamie soient nôtres. La seule nécessité était de vaincre nos ennemis (dont la Turquie), et ce fut accompli à la fin, dans la sagesse d'Allenby, avec moins de quatre cents morts, en tournant à notre service les bras des opprimés en Turquie. Ce qui me rend le plus fier de mes trente combats, c'est de ne pas avoir répandu une goutte de notre propre sang. Pour moi, toutes nos provinces sujettes ne valaient pas un seul Anglais mort.

Nous passâmes trois ans à cette lutte, et j'ai dû celer de nombreuses choses qui ne peuvent encore être dites. Même ainsi, des parties de ce livre seront nouvelles pour presque tous ceux qui le liront, et beaucoup chercheront des éléments familiers sans les trouver. Autrefois, je faisais mon rapport en détail à mes chefs, mais j'appris qu'ils me récompensaient sur la foi de mon propre témoignage. Ce n'était pas ce qui

convenait. Les distinctions sont peut-être nécessaires dans une armée de professionnels, telles de nombreuses citations emphatiques dans les dépêches, et en nous enrôlant nous nous étions mis, volontairement ou non, dans la position de soldats de métier.

J'avais résolu de ne rien accepter pour mon travail sur le front arabe. Le Cabinet avait amené les Arabes à combattre pour nous grâce à des promesses catégoriques de gouvernement indépendant par la suite. Les Arabes croient aux personnes, pas aux institutions. Ils voyaient en moi un agent libre du Gouvernement anglais et exigeaient de moi une confirmation de ses promesses écrites. Aussi ai-je dû me joindre au complot et, pour ce que valait ma parole, j'ai promis aux hommes leur récompense. Pendant les deux ans de notre camaraderie sous le feu, ils s'habituèrent de plus en plus à me croire et à penser que mon gouvernement, comme moi, était sincère. Ils accomplirent dans cet espoir quelques grandes choses mais, bien sûr, au lieu d'être fier de ce que nous faisions ensemble, j'étais continuellement et amèrement honteux.

Il était évident dès le début que, si nous gagnions la guerre, ces promesses resteraient lettre morte et, eussé-je été un honnête conseiller des Arabes, je leur aurais suggéré de rentrer chez eux et de ne pas risquer leur vie en combattant ainsi ; mais je me sauvais moi-même par l'espoir qu'en menant follement ces Arabes à la victoire finale je les établirais, les armes à la main, dans une position à tel point sûre (sinon dominante) que le sens de l'opportunité recommanderait aux Grandes Puissances un règlement équitable de leurs revendications. En d'autres termes, je présumais (ne voyant pas d'autre chef avec la volonté et la puissance nécessaires) que je survivrais aux campagnes et que je serais capable de vaincre non seulement les Turcs sur le champ de bataille, mais aussi mon propre pays et ses alliés à la table de conférence. C'était une hypothèse présomptueuse, et on ne peut encore savoir clairement si j'ai réussi ; mais il est certain que

je n'avais pas l'ombre d'un droit d'engager à leur insu les Arabes dans de tels dangers. J'ai pris le risque de la tromperie, sur ma conviction que l'aide arabe était nécessaire à notre victoire rapide et peu coûteuse en Orient, et qu'il valait mieux vaincre et rompre notre parole que perdre.

Le renvoi de Sir Henry McMahon confirma ma croyance en notre insincérité essentielle ; mais je ne pouvais pas m'exprimer ainsi devant le Général Wingate tant que durait la guerre, puisque j'étais pour la forme sous ses ordres, et qu'il ne semblait pas avoir conscience de la fausseté de sa propre position. La seule possibilité qui me restait était de refuser des récompenses pour avoir réussi en tant qu'escroc et, pour éviter ce désagrément, je commençai dans mes rapports à dissimuler la vérité des choses et à persuader les quelques Arabes qui savaient de montrer une réticence égale. Dans ce livre aussi, pour la dernière fois, j'ai l'intention d'être moi-même juge de ce que je veux dire.

INTRODUCTION : FONDATIONS DE LA RÉVOLTE

Chapitres I à VII

Quelques Anglais, menés par Kitchener, croyaient qu'une rébellion des Arabes contre les Turcs permettrait à l'Angleterre, pendant qu'elle combattait l'Allemagne, de vaincre en même temps son alliée la Turquie.

Leur connaissance de la nature, de la puissance et du pays des peuples de langue arabe leur donnait à penser que l'issue d'une telle rébellion serait heureuse, et en indiquait le caractère et les méthodes.

Aussi la laissèrent-ils commencer, ayant obtenu pour elle des assurances formelles d'aide de la part du Gouvernement anglais. Pourtant la rébellion du Chérif de La Mecque fut une surprise pour la plupart, et trouva les Alliés non préparés. Elle souleva des sentiments mêlés,
se fit des amis et des ennemis solides,
et ses affaires, au milieu des jalousies
qui se heurtaient, tournèrent mal
assez vite.

CHAPITRE I

Une partie du mal contenu dans mon récit fut peut-être inhérente aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvions. Pendant des années, nous avons vécu n'importe comment, les uns avec les autres, dans le désert nu, sous les cieux indifférents. Le jour, le soleil chaud nous cuisait, et nous avions la tête tournée par le vent qui battait. La nuit, nous étions souillés par la rosée, et rendus à la honte de notre petitesse par le silence innombrable des étoiles. Nous formions une armée concentrée sur elle-même, sans parades ni beaux gestes, consacrée à la liberté, la seconde des croyances de l'homme, objectif si affamé qu'il dévorait toutes nos forces, espoir si transcendant que nos ambitions précédentes pâlissaient à son éclat.

À mesure que le temps passait, notre besoin de combattre pour l'idéal grandit jusqu'à nous posséder sans réserve, maîtrisant de la bride et de l'éperon nos incertitudes. Volontairement ou non, ce besoin devint une foi. Nous nous étions vendus à son esclavage, nous nous étions liés ensemble à sa chaîne de forçats, nous nous étions inclinés pour en servir la sainteté, bon gré mal gré. La mentalité des esclaves humains est d'ordinaire terrible — ils ont perdu le monde — et nous, nous avions capitulé, non seulement de corps, mais d'esprit, devant l'avidité toute-puissante de la victoire. De notre propre fait, nous fûmes vidés de moralité,

de volonté, de responsabilité, comme des feuilles mortes dans le vent.

La bataille sans fin arracha de nous le souci de nos propres vies ou de celles des autres. Nous avions la corde autour du cou, et, sur nos têtes, des prix montrant que l'ennemi avait l'intention de nous infliger des tortures hideuses si nous étions capturés. Quelques-uns d'entre nous disparaissaient chaque jour, et les survivants savaient n'être que des marionnettes pensantes sur le théâtre de Dieu. En vérité, notre tyran était sans pitié, sans pitié, aussi longtemps que nos pieds meurtris pouvaient tituber en avant sur la route. Les faibles enviaient ceux qui étaient assez épuisés pour mourir, car le succès paraissait si éloigné, et l'échec, une libération proche et certaine, bien qu'affreuse, du labeur. Nous vivions toujours nerveusement tendus ou effondrés, soit sur la crête soit dans le creux de vagues d'émotion. Cette impuissance nous était amère, et ne nous faisait vivre que pour l'horizon visible, insoucieux des cruautés infligées ou subies, puisque la sensation physique se montrait misérablement transitoire. Des bouffées de cruauté, des perversions, des convoitises passaient légèrement à la surface sans nous troubler, car les lois morales qui avaient paru contenir ces accidents imbéciles étaient devenus des mots plus faibles encore. Nous avions appris qu'il y avait des affres trop aiguës, des chagrins trop profonds, des extases trop hautes pour que nos moi limités les enregistrent. Quand l'émotion atteignait cette force, l'esprit s'étouffait, et la mémoire s'effaçait jusqu'à ce que les conditions redeviennent banales.

Une telle exaltation de la pensée, pendant qu'elle laissait dériver l'esprit, et lui donnait liberté dans des atmosphères étranges, lui faisait perdre la vieille maîtrise patiente du corps. Celui-ci était trop grossier pour sentir la plénitude de nos chagrins et de nos joies. Aussi l'abandonnions-nous comme un déchet ; nous le laissions derrière nous pour marcher en avant, simulacre qui respirait sans aide, à son propre niveau, soumis à des influences devant lesquelles, dans des

temps normaux, nos instincts se seraient dérobés. Les hommes étaient jeunes et robustes ; la chair et le sang chaud revendiquaient inconsciemment un droit sur eux et tourmentaient leurs ventres d'étranges désirs. Nos privations et nos dangers attisaient cette chaleur virile, dans un climat aussi torturant qu'on puisse concevoir. Nous n'avions aucun endroit clos où être seuls, pas de vêtements épais pour cacher notre nature. L'homme vivait exposé à l'homme en toutes choses.

L'Arabe était continent par nature, et l'universalité du mariage avait quasiment aboli les conduites irrégulières dans ses tribus. Les femmes publiques des rares installations que nous rencontrâmes durant nos mois de vagabondage n'auraient été rien pour notre nombre, même si leur viande rebattue avait été consommable par un homme sain. Par horreur d'un commerce si sordide, nos jeunes gens commencèrent indifféremment à assouvir leurs rares besoins mutuels dans leurs propres corps immaculés — froide commodité qui, en comparaison, semblait asexuée et même pure. Plus tard, certains se mirent à justifier ce procédé stérile, et juraient que des amis frémissant ensemble dans le sable meuble, leurs membres chauds intimement mêlés en un enlacement suprême, trouvaient là, caché dans les ténèbres, un concomitant sensuel de la passion mentale qui soudait nos âmes et nos esprits dans un seul effort embrasé. Plusieurs, ayant soif de punir des appétits qu'ils ne pouvaient entièrement prévenir, trouvaient une fierté à dégrader le corps, et s'offraient furieusement à toute pratique qui promettait de la douleur physique ou de l'ordure.

J'avais été envoyé à ces Arabes en tant qu'étranger, incapable d'avoir leurs pensées ou de souscrire à leurs croyances, mais obligé, par devoir, de les guider en avant et de développer au plus haut point chacun de leurs mouvements profitable à l'Angleterre dans sa guerre. Si je ne pouvais endosser leur personnalité, je pouvais du moins dissimuler la mienne et circuler parmi eux sans heurt manifeste, n'étant ni

une dissonance ni un critique, mais une influence qu'on ne remarquait point. Puisque j'étais leur camarade, je ne serai pas leur apologiste ou leur avocat. Aujourd'hui, dans mes vieux vêtements, je pourrais jouer au spectateur, obéissant aux sensibilités de notre théâtre... mais il est plus honnête de rapporter que ces idées et ces actions se déroulaient alors naturellement. Ce qui paraît maintenant impudique ou sadique semblait sur le terrain inévitable, ou simplement une routine dénuée d'importance.

Nous avions toujours du sang sur les mains : on nous en avait donné licence. Blesser et tuer paraissaient douleurs éphémères tant la vie chez nous était brève et douloureuse. La souffrance de vivre était si grande que la souffrance du châtiment devait être impitoyable. Nous vivions pour le jour présent et mourions pour lui. Quand il y avait raison et désir de punir, nous écrivions immédiatement notre leçon avec le fusil ou le fouet dans la chair morose de la victime, et l'affaire était sans appel. Le désert ne permettait pas les condamnations lentes et raffinées des tribunaux et des prisons.

Bien sûr, nos récompenses et nos plaisirs nous balayaient aussi soudainement que nos tourments ; mais, pour moi en particulier, ils importaient moins. Les manières bédouines étaient dures même pour ceux qui avaient grandi avec elles, et terribles pour les étrangers : une mort dans la vie. Quand la marche ou le labeur finissaient, je n'avais pas l'énergie d'enregistrer la sensation ni, pendant qu'ils duraient, le moindre loisir de voir la beauté spirituelle qui se présentait parfois à nous. Dans mes notes, le cruel plutôt que le beau trouvait place. Nous jouissions sans doute plus des rares moments de paix et d'oubli, mais je me souviens davantage de l'agonie, des terreurs et des fautes. Notre vie n'est pas tout entière dans ce que j'ai écrit (il y a des choses qu'on ne peut répéter de sang-froid, par pure honte) ; mais ce que j'ai écrit était dans et de notre vie. Dieu veuille que les hommes qui liront l'histoire n'aillent pas, par amour du prestige de

l'étrangeté, se prostituer, eux et leurs talents, en servant une autre race.

Un homme qui se laisse posséder par des étrangers vit une vie de Yahoo*, ayant bradé son âme à une brute de maître. Il n'est pas des leurs. Il peut se dresser contre eux, se persuader lui-même d'une mission, les battre et les tordre en quelque chose qu'ils n'eussent pas été de leur propre gré. Alors il tire parti de son ancien environnement pour les extirper du leur. Ou bien, selon mon exemple, il peut les imiter si bien qu'ils l'imitent faussement à leur tour. Alors il abandonne son propre environnement, prétendant au leur ; et les prétentions sont creuses, choses dénuées de valeur. Dans aucun de ces cas il ne fait quelque chose de lui-même, ni quelque chose d'assez propre pour lui appartenir (sans souci de convertir), en leur laissant choisir l'action ou la réaction qui leur plairaient d'après son exemple muet.

Dans mon cas, les efforts de ces années pour vivre habillé en Arabe, et pour imiter leur constitution mentale, m'ont dépouillé de mon moi anglais, et m'ont amené à regarder l'Occident et ses conventions d'un œil nouveau ; ils l'ont détruit tout entier en moi. En même temps je ne pouvais pas sincèrement revêtir une peau arabe : ce n'était qu'une affectation. Il est facile de faire d'un homme un infidèle, mais ardu de le convertir à une autre foi. J'avais rejeté une forme sans prendre l'autre, et j'étais devenu semblable au cercueil de Mahomet dans notre légende, avec en résultat un sentiment d'intense solitude dans la vie, et un mépris, non pas pour les autres hommes, mais pour tout ce qu'ils font. Un tel détachement venait parfois à un homme épuisé par l'effort physique prolongé et par l'isolement. Son corps avançait lourdement, comme une machine, pendant que son esprit raisonnable le quittait, et l'observait du dehors d'un œil critique, se demandant ce que faisait ce futile lourdaud, et pourquoi. Parfois, ces individualités conversaient dans le

* *Les voyages de Gulliver*, J. Swift. *(N.d.T.)*

vide, et alors la folie était très proche, comme je crois qu'elle serait proche de l'homme qui pourrait voir les choses au travers des voiles de deux coutumes, de deux éducations, de deux environnements à la fois.

CHAPITRE II

Une première difficulté du mouvement arabe fut de dire qui étaient les Arabes. Peuple artificiel, leur nom avait lentement changé de sens année après année. À une époque, il signifiait un Arabesque. Il y avait un pays appelé l'Arabie, mais cela n'avait plus aucune signification. Il y avait un langage appelé l'arabe, et là était le critère. C'était la langue couramment parlée en Syrie et en Palestine, en Mésopotamie et dans la grande péninsule appelée Arabie sur la carte. Avant la conquête musulmane, ces régions étaient habitées par des peuples divers, parlant des langues de la famille arabe. Nous les appelions Sémites mais, (comme pour la plupart des termes scientifiques) de façon incorrecte. Quoi qu'il en soit, l'arabe, l'assyrien, le babylonien, le phénicien, l'hébreu, l'araméen et le syriaque étaient des langues apparentées ; et les indices d'influences communes dans le passé, ou même d'une origine commune, étaient renforcés par le fait avéré que l'apparence et les coutumes des peuples d'Asie parlant l'arabe, bien qu'aussi variées qu'un champ de pavots, avaient une ressemblance égale et essentielle. Nous pourrions à juste titre les appeler cousins — et des cousins certainement, quoique tristement, conscients de leur parenté.

En ce sens, les régions d'Asie où on parlait arabe formaient un parallélogramme grossier. Le côté nord allait

d'Alexandrette, sur la Méditerranée, vers l'est jusqu'au Tigre, au travers de la Mésopotamie. Le côté sud était le rivage de l'océan Indien, d'Aden à Muscat. À l'ouest il était borné par la Méditerranée, le canal de Suez et la mer Rouge jusqu'à Aden. À l'est par le Tigre, et le golfe Persique jusqu'à Muscat. Ce territoire rectiligne, grand comme l'Inde, formait l'habitat de nos Sémites, où nulle race étrangère n'avait conservé d'établissement définitif, bien que les Égyptiens, les Hittites, les Philistins, les Perses, les Grecs, les Romains, les Turcs et les Francs l'aient tenté à des moments variés. Tous avaient finalement été brisés, et leurs éléments dispersés s'étaient noyés dans les robustes caractéristiques de la race sémite. Les Sémites avaient parfois débordé de cette région, et s'étaient eux-mêmes noyés dans le monde extérieur. L'Égypte, Alger, le Maroc, Malte, la Sicile, l'Espagne, la Cilicie et la France ont absorbé et annihilé des colonies sémites. Ce n'est qu'à Tripoli en Afrique, et dans le miracle éternel de la judaïté, que les Sémites loin de leur patrie ont gardé quelque chose de leur identité et de leur force.

L'origine de ces peuples était sujette à controverse mais, pour comprendre leur révolte, leurs différences sociales et politiques du moment étaient importantes, et ne pouvaient être saisies qu'en examinant leur géographie. Leur continent se divisait en certaines grandes régions, dont les énormes diversités physiques imposaient des habitudes variées à ceux qui les habitaient. À l'ouest, le parallélogramme était bordé, d'Alexandrette à Aden, par une ceinture de montagnes, appelée (au nord) Syrie, puis vers le sud, successivement Palestine, Madian, Hedjaz, et enfin Yémen. Elle avait une altitude moyenne de trois mille pieds environ, avec des pics s'élevant à dix ou douze mille pieds. Elle était tournée vers l'ouest, était bien arrosée par les pluies et les nuages venus de la mer, et en général abondamment peuplée.

Une autre chaîne de collines habitées, faisant face à l'océan Indien, formait le côté sud du parallélogramme. La

frontière est commençait par une plaine alluviale appelée Mésopotamie, puis, au sud de Bassora, un littoral régulier nommé Koweït, et Haza, jusqu'à Gattar. Une grande partie de cette plaine était peuplée. Les collines et plaines habitées encadraient un golfe de désert desséché, au cœur duquel se trouvait un archipel d'oasis irriguées et populeuses, appelées Kassim et Aridh. Dans ce groupe d'oasis résidait le vrai centre de l'Arabie, le havre de son esprit natal, et de son individualité la plus consciente. Le désert en léchait les bords et le gardait pur de tout contact étranger.

Le désert qui remplissait cette grande fonction autour des oasis, et donnait ainsi son caractère à l'Arabie, était de nature variée. Au sud des oasis, il apparaissait comme une mer de sable dépourvue de pistes, s'étendant presque jusqu'aux escarpements populeux du rivage de l'océan Indien, le séparant de l'histoire arabe, et de toute influence sur la vie morale et politique arabe. Hadhramant, comme ils appelaient cette côte sud, faisait partie de l'histoire des Indes hollandaises, et son esprit inclinait vers Java plutôt que vers l'Arabie. À l'ouest des oasis, entre elles et les collines du Hedjaz, il y avait le désert du Nedjd, zone de gravier et de lave avec peu de sable. À l'est des oasis, entre elles et le Koweït, s'étirait une étendue de gravier similaire, mais avec quelques grandes surfaces de sable mou qui rendait la route difficile. Au nord des oasis se trouvait une ceinture de sable, et puis une immense plaine de gravier et de lave qui recouvrait tout de la frontière est de la Syrie aux rives de l'Euphrate où commençait la Mésopotamie. C'est parce que ce désert du Nord était praticable pour les hommes et les automobiles que la Révolte arabe put remporter ses rapides succès.

Les collines de l'ouest et les plaines de l'est étaient depuis toujours les parties les plus peuplées et actives de l'Arabie. En particulier à l'ouest, les montagnes de Syrie et de Palestine, du Hedjaz et du Yémen, pénétraient de temps à autre dans le courant de notre vie européenne. Moralement, ces

collines saines et fertiles se trouvaient en Europe, pas en Asie, tout comme les Arabes regardaient toujours vers la Méditerranée, non pas vers l'océan Indien, pour leurs sympathies culturelles, leurs entreprises et particulièrement leurs expansions, puisque le problème des migrations constituait la force la plus grande et la plus complexe d'Arabie, la plus générale aussi, bien qu'il se posât de façon variable dans les différents districts arabes.

Au nord (en Syrie), le taux de natalité était bas dans les villes et le taux de mortalité élevé, à cause des mauvaises conditions sanitaires et de la vie fiévreuse menée par la majeure partie de la population. En conséquence, la paysannerie en excédent trouvait des débouchés dans les villes et y était absorbée. Au Liban, où l'hygiène avait été améliorée, un exode plus important de la jeunesse avait lieu chaque année vers l'Amérique, menaçant (pour la première fois depuis le temps des Grecs) de changer la face d'un district entier.

Au Yémen, la solution avait été différente. Il n'y avait pas de commerce extérieur, ni d'industrie de masse pour accumuler la population dans des endroits malsains. Les villes n'étaient que des bourgs, aussi propres et simples que des villages ordinaires. Aussi la population augmentait-elle lentement ; le niveau de vie était tombé très bas, et on ressentait généralement une congestion d'habitants. Il était impossible d'émigrer outre-mer, car le Soudan constituait un pays pire encore que l'Arabie, et les quelques tribus qui s'y aventurèrent furent obligées de modifier profondément leur mode de vie et leur culture sémite afin de survivre. Il était impossible de se déplacer vers le nord le long des collines ; celles-ci se trouvaient interdites par la ville sainte de La Mecque et son port Djidda : une ceinture étrangère, continuellement renforcée par des gens venus d'Inde, de Java, de Boukhara et d'Afrique, d'une forte vitalité, violemment hostiles à la conscience sémite, et qui restaient là en dépit de l'économie, de la géographie et du climat, sous

l'effet artificiel d'une religion mondiale. La congestion du Yémen, devenant donc extrême, ne trouvait de soulagement qu'à l'est, en repoussant les plus faibles collectivités de la frontière toujours plus bas sur les pentes des collines le long du Widian, district à demi désertique des grandes vallées porteuses d'eau de Bisha, Dawasir, Ranya et Taraba qui s'étendaient vers les déserts de Nedjd. Ces clans plus faibles devaient continuellement échanger de bonnes sources et des palmeraies fertiles pour des sources plus pauvres et des palmeraies plus maigres, jusqu'à ce qu'enfin ils atteignissent une région où une vie agricole suffisante devenait impossible. Ils commencèrent alors à compléter leurs récoltes précaires en élevant des moutons et des chameaux, et avec le temps en vinrent à dépendre de plus en plus de ces troupeaux pour leur survie.

Enfin, sous une dernière poussée de la population faisant pression derrière eux, les gens de la frontière (maintenant presque entièrement pastoraux) furent rejetés d'une ultime oasis misérable dans les terres sauvages et inexplorées où ils devinrent nomades. Ce processus, puisqu'on l'observe aujourd'hui sur des familles et des tribus particulières dont on peut nommer et dater exactement les déplacements, a dû se dérouler depuis le premier jour où le Yémen fut entièrement peuplé. Le Widian, en dessous de La Mecque, et Taïf sont pleins des souvenirs et des lieux-dits d'une cinquantaine de tribus qui les ont quittés, et qu'on peut trouver aujourd'hui au Nedjd, à Djébel Shamar, dans le Hammad, même sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie. Là était l'origine de migration, la fabrique de nomades, la source du courant des vagabonds du désert.

Car les gens du désert étaient aussi peu statiques que ceux des collines. La vie économique du désert était fondée sur les chameaux qu'on élevait le mieux dans les pâtures rigoureuses des hautes terres avec leurs épineux robustes et nutritifs. Les Bédouins vivaient de cette activité, qui façonnait leur vie à son tour, répartissait les territoires tribaux, et

maintenait les clans dans le cycle coutumier des pâturages de printemps, d'été et d'hiver, le temps que les troupeaux en broutent tour à tour les rares pousses. Les marchés de chameaux en Syrie, en Mésopotamie et en Égypte déterminaient la population que les déserts pouvaient entretenir, et réglaient strictement son niveau de vie. Ainsi le désert lui-même était-il surpeuplé à l'occasion, et l'on assistait alors aux poussées et aux percées des tribus entassées, quand elles se frayaient un chemin naturel vers la lumière. Elles ne pouvaient aller au sud vers le sable inhospitalier ou la mer. Elles ne pouvaient se tourner vers l'ouest, car les pentes des collines escarpées du Hedjaz étaient abondamment garnies de peuples montagnards qui tiraient avantage de leurs possibilités de défense. Elles se dirigeaient parfois vers les oasis centrales d'Aridh et Kassim et, si les tribus qui cherchaient de nouveaux foyers étaient fortes et vigoureuses, elles réussissaient parfois à en occuper des parties. Si, toutefois, le désert n'avait pas assez de force, ses peuples étaient graduellement repoussés au nord, entre Médine du Hedjaz et Kassim du Nedj, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à la croisée de deux chemins. Ils pouvaient se lancer vers l'est, par Wadi Rumm ou le Djébel Shammar, pour suivre éventuellement le Batn jusqu'à Shamiya, où ils deviendraient des riverains arabes du Bas Euphrate, ou bien ils pouvaient remonter par lentes étapes l'échelle des oasis occidentales — Hénakiya, Kheibar, Teima, Djauf, et le Sirhan — jusqu'à ce que le destin les vît s'approcher du Djébel Druse en Syrie, ou abreuver leurs troupeaux aux alentours de Tadmor dans le désert du nord, sur le chemin d'Alep ou de l'Assyrie.

La pression ne cessait pas pour autant : la poussée inexorable vers le nord continuait. Les tribus se trouvaient conduites à l'extrême bord des cultures en Syrie ou en Mésopotamie. L'occasion et leurs estomacs les convainquirent des avantages qu'il y avait à posséder des chèvres, puis des moutons, et enfin elles se mirent à semer, ne fût-ce qu'un peu d'orge pour leurs bêtes. Maintenant elles n'étaient plus

bédouines, et commençaient à souffrir comme les villageois des ravages des nomades venus derrière elles. Insensiblement, elles firent cause commune avec les paysans déjà sur le terrain, et s'aperçurent qu'elles aussi faisaient partie de la paysannerie. Ainsi nous voyons des clans, nés sur les hauteurs du Yémen, repoussés par des clans plus puissants dans le désert où, involontairement, ils sont devenus nomades pour survivre. Nous les voyons errer, allant chaque année un peu plus au nord ou un peu plus à l'est selon que le hasard les a jetés sur l'une ou l'autre des routes jalonnées de puits, dans les terres sauvages, jusqu'à ce qu'enfin cette pression les chasse à nouveau du désert vers les terres cultivées, avec la même répugnance qu'ils avaient éprouvée en faisant l'expérience rigoureuse de la vie nomade. Telle était la circulation qui avait conservé sa vigueur au corps sémite. Il y avait peu, si même il y en avait un seul, de Sémites du Nord dont les ancêtres n'aient pas durant quelque âge sombre traversé le désert. La marque du nomadisme, cette discipline sociale la plus profonde et mordante, était sur chacun d'eux, à un degré variable.

CHAPITRE III

Si les hommes des tribus et ceux des villes de l'Asie arabophone n'étaient pas de race différente, mais seulement des hommes à des stades sociaux et économiques différents, on pouvait s'attendre à un air de famille dans le fonctionnement de leur esprit, et il était bien naturel que des éléments communs apparaissent dans les productions de tous ces peuples. Au commencement même, à la première rencontre avec eux, on trouvait une universelle clarté ou dureté de croyance, presque mathématique dans ses limitations, et repoussante dans sa forme impassible. Les Sémites n'avaient pas de demi-tons dans leur registre de vision. C'était un peuple de couleurs primaires, ou plutôt de noir et de blanc, qui voyait toujours le monde en contours définis. C'était un peuple dogmatique, méprisant le doute, notre moderne couronne d'épines. Ils ne comprenaient pas nos difficultés métaphysiques, nos interrogations introspectives. Ils ne connaissaient que le vrai et le faux, la croyance et l'absence de croyance, sans notre escorte indécise de teintes plus subtiles.

Ce peuple était en noir et blanc, non seulement dans sa vision, mais dans ce qui le meublait du dedans : noir et blanc non pas simplement en clarté, mais dans ses rapprochements. Leurs pensées n'étaient à l'aise que dans les extrêmes. Ils vivaient par choix dans le superlatif. À l'occasion, des incompatibles semblaient les posséder au même moment

dans une oscillation combinée, mais ils ne faisaient jamais de compromis : ils suivaient la logique de plusieurs opinions inconciliables jusqu'à des fins absurdes, sans en percevoir l'incongruité. Tête froide et jugement tranquille, imperturbablement inconscients du parcours, ils oscillaient d'asymptote en asymptote*.

C'était un peuple limité, à l'esprit étroit, dont les intellects inertes restaient en friche dans une résignation dénuée de curiosité. Leurs imaginations étaient vives, mais pas créatrices. Il y avait si peu d'art arabe en Asie qu'on pouvait presque dire qu'ils n'en avaient aucun, quoique les riches parmi eux fussent des mécènes généreux, encourageant le talent quel qu'il fût, en architecture, céramique ou autre artisanat, chez leurs voisins ou ilotes. Ils ne tenaient pas non plus de grandes industries : ils n'avaient pas d'organisations d'esprit ou de corps. Ils n'avaient inventé aucun système philosophique, aucune mythologie complexe. Ils guidaient leur course entre les idoles de la tribu et de la caverne. Le moins morbide des peuples, ils avaient accepté le don de la vie sans question, en tant qu'axiome. C'était pour eux une chose inévitable, imposée à l'homme, un usufruit qui échappait au contrôle. Le suicide était chose impossible, et la mort n'était pas une peine.

C'était un peuple de spasmes, de convulsions, d'idées, la race du génie individuel. Leurs élans étaient d'autant plus choquants par contraste avec la quiétude de chaque jour, leurs grands hommes plus grands par contraste avec l'humanité de leur foule. Leurs convictions étaient instinctives, leurs activités intuitives. Ils produisaient surtout des croyances, avaient presque le monopole des religions révélées. Trois de ces efforts avaient perduré chez eux ; deux sur trois avaient supporté l'exportation (sous des formes

* La métaphore de l'oscillation « d'asymptote en asymptote » provient d'une conversation avec un ami qui me dit avoir par erreur appliqué le terme « asymptote » aux branches de l'hyperbole. *(Note de A. W. Lawrence.)*

modifiées) vers des peuples non sémites. Le christianisme, traduit différemment suivant l'esprit de la langue grecque, latine ou teutonne, avait conquis l'Europe et l'Amérique. L'Islam, avec des transformations diverses, soumettait l'Afrique et des parties de l'Asie. Telles étaient les réussites sémitiques. Ils gardaient leurs échecs pour eux. Les bordures de leurs déserts étaient jonchées de croyances brisées.

Il était significatif que ces épaves de religions déchues gisaient à la rencontre du désert et des terres labourées. Cela indiquait la genèse de toutes ces croyances. C'étaient des assertions, non pas des arguments ; aussi leur fallait-il un prophète pour s'élancer. Les Arabes disaient qu'il y avait eu quarante mille prophètes ; nous en gardions mention de quelques centaines au moins. Aucun d'eux ne venait des terres sauvages, mais leur vie suivait un modèle. Leur naissance les avait placés dans des endroits populeux. Un élan passionné et incompréhensible les poussait dans le désert. Là, ils vivaient plus ou moins longtemps en méditation et dans l'abandon physique, et ils en revenaient avec leur message inspiré ayant pris forme, pour le prêcher à leurs anciens associés maintenant pleins de doute. Les fondateurs des trois grandes croyances suivirent ce cycle : on prouve qu'il s'agit non pas d'une coïncidence possible, mais d'une loi, si l'on pense à l'histoire parallèle de la vie de myriades d'autres, les infortunés qui échouèrent, et que nous pourrions juger non moins sincères dans leur foi, mais pour qui le temps et la désillusion n'avaient pas entassé des âmes sèches prêtes à prendre feu. Pour les penseurs de la ville, l'appel de Nitria* avait toujours été irrésistible, non pas sans doute qu'ils y trouvaient Dieu en résidence, mais parce que dans sa solitude ils entendaient plus sûrement le verbe vivant qu'ils avaient amené avec eux.

La base commune de toutes les croyances sémitiques, gagnantes ou perdantes, était l'idée toujours présente que le

* Province de l'ancienne Égypte, au-dessous de Memphis. *(N.d.T.)*

monde est sans valeur. Leur refus profond de la matière les poussait à prêcher la nudité, la renonciation, la pauvreté, et ces inventions produisaient une atmosphère qui étouffait sans pitié les esprits du désert. J'ai compris pour la première fois le sens qu'ils ont d'une pureté de raréfaction, dans mes années de début, quand nous avions chevauché au loin dans les plaines onduleuses du nord de la Syrie jusqu'à une ruine romaine que les Arabes croyaient avoir été construite par un prince de la frontière comme palais du désert, en l'honneur de sa reine. L'argile dont il était construit, disait-on, avait été mélangée, pour plus de richesse, non pas à de l'eau, mais à de précieuses essences de fleurs. Mes guides, reniflant l'air comme des chiens, me menaient de décombre en décombre, disant : « Voici du jasmin, de la violette, de la rose. »

Mais à la fin Dahoum m'entraîna : « Viens sentir le plus doux des parfums », et nous entrâmes dans le corps de maison, jusqu'aux yeux béants des fenêtres de la façade est, et là nous bûmes, bouche ouverte, le vent du désert, aisé, vide, régulier, qui palpitait devant nous. Cette lente respiration avait pris naissance quelque part au-delà du lointain Euphrate, et avait tracé sa voie à travers tant de jours et de nuits d'herbe morte jusqu'à son premier obstacle, les murs faits de main d'homme de notre palais en ruine. Le vent paraissait s'agacer et s'attarder autour d'eux, dans un murmure enfantin. « Ceci », m'ont-ils dit, « c'est le mieux : ça n'a aucun goût. » Mes Arabes tournaient le dos aux parfums et au luxe, choisissant ce en quoi l'humanité n'avait pas eu de part ou d'effet.

Le Bédouin du désert, qui y était né et y avait grandi, avait embrassé de toute son âme cette nudité trop rude aux étrangers pour cette raison, ressentie mais non exprimée, qu'il s'y trouvait libre sans le moindre doute. Il perdait les liens matériels, le confort, tout le superflu et autres complications, pour parvenir à une liberté personnelle hantée par la famine et la mort. Il ne voyait aucune vertu dans la pauvreté même, il prenait plaisir aux petits vices et aux petits luxes du café,

de l'eau pure, des femmes — qu'il pouvait encore préserver. Il avait dans sa vie l'air et les vents, le soleil et la lumière, des espaces ouverts et un grand vide. Il n'y avait pas de travail humain, pas de fécondité dans la Nature, seulement les cieux au-dessus et la terre sans tache au-dessous. Sans en avoir conscience, il se rapprochait de Dieu. Dieu n'était pas pour lui anthropomorphique, ni tangible, ni moral ou éthique, ni soucieux du monde ou de lui, ni naturel, mais l'être ἀχρώματος, ἀνχημάτιοτος, ἀναφής*, ainsi qualifié non pas par privatif, mais par superlatif, un Être embrassant tout, l'œuf de toute activité, la nature et la matière n'étant qu'un miroir Le reflétant.

Le Bédouin ne pouvait pas chercher Dieu en lui, il était trop sûr d'être au sein de Dieu. Il ne pouvait rien concevoir qui fût ou ne fût pas Dieu, qui seul était grand, et pourtant il y avait une familiarité, un aspect quotidien chez ce Dieu arabe changeant qui se confondait avec leur façon de manger, de se battre et de désirer, leurs pensées les plus ordinaires, leur ressource et compagnon habituels, selon un mode impossible pour ceux dont le Dieu est chagrinement voilé par le désespoir de leur indignité charnelle et par le décorum de leur adoration formelle. Les Arabes ne voyaient rien d'incongru à entraîner Dieu dans les faiblesses et les appétits de leurs causes les moins dignes. Il était le plus familier de leurs mots et, en vérité, nous avons perdu beaucoup d'éloquence en faisant de Lui le plus court et le plus laid de nos monosyllabes.

Il semblait impossible d'exprimer cette foi du désert en mots, et même en pensée. On la sentait facilement comme un influx, et ceux qui passaient assez de temps dans le désert pour oublier ses étendues et son vide étaient inévitablement rejetés sur Dieu, comme seul refuge et rythme de vie. Le Bedawi pouvait être nominalement un Sunni, ou un Wahebi, ou quoi que ce fût dans le compas sémite, il n'y attacherait

* « Incolore, Informel, Intouchable. » *(N.d.T.)*

pas d'importance, un peu comme les gardiens de la porte de Sion qui buvaient de la bière riaient dans la ville parce qu'ils étaient de Sion. Chaque nomade individuel avait sa religion révélée, qui n'était pas orale, traditionnelle ou exprimée, mais instinctive en lui. Ainsi avons-nous reçu toutes les croyances sémitiques avec (pour caractéristique et pour essence) l'accent qu'elles mettaient sur la vacuité du monde et la plénitude de Dieu ; et leur expression dépendait de la puissance et de la bonne fortune du croyant.

L'habitant du désert ne pouvait tirer crédit de sa croyance. Il n'avait jamais été évangéliste ou prosélyte. Il parvenait à se confondre intensément avec Dieu en se fermant au monde et à toutes les virtualités complexes que seul le contact avec la richesse et les tentations pouvait développer en lui. Il atteignait à une foi sûre et puissante, mais d'un champ combien réduit ! Sa stérile expérience le dépouillait de compassion et pervertissait sa bonté humaine à l'image de l'étendue désolée où il se terrait. Ainsi il se faisait souffrir, non pas seulement pour être libre, mais pour son propre plaisir. Il s'ensuivait un ravissement dans la douleur, une cruauté qui représentait plus pour lui que des biens matériels. L'Arabe du désert ne connaissait pas de joie égale à celle du dénuement volontaire. Il trouvait le luxe dans l'abnégation, la renonciation, la contrainte de soi. Il rendait la nudité de l'esprit aussi sensuelle que celle du corps. Il sauvait peut-être son âme, et sans danger, mais dans un rigide égoïsme. Son désert devenait une glacière spirituelle où se conservait intacte, mais sans perfectionnement au cours des âges, une vision de l'unicité de Dieu. C'est là, quelquefois, que les pèlerins venus du monde extérieur pouvaient fuir une saison et, de là, observer avec détachement la nature de la génération qu'ils convertiraient.

Cette foi du désert ne pouvait exister dans les villes. Elle était en même temps trop étrange, trop simple et trop impalpable pour l'exportation et l'usage commun. L'idée, croyance de base de toutes les religions sémites, attendait là,

mais il fallait la diluer pour nous la rendre compréhensible. Le cri d'une chauve-souris était trop aigu pour bien des oreilles : notre texture plus grossière ne retenait pas l'esprit du désert. Les prophètes en revenaient avec leur aperçu de Dieu et servaient d'intermédiaires sombres, comme un miroir sans tain, pour montrer quelque chose de la majesté et de la brillance dont la pleine vision nous aurait aveuglés, nous aurait assourdis, nous aurait réduits au silence, et aurait fait de nous ce qu'elle a fait du Bédouin, le rendant sauvage, un homme à part.

Les disciples, dans leur effort pour se dépouiller eux-mêmes et leurs voisins de toute chose, selon le verbe du Maître, trébuchaient sur les faiblesses humaines et échouaient. Pour vivre, l'habitant d'un village ou d'une ville doit se remplir chaque jours des plaisirs de l'acquisition et de l'accumulation, et par choc en retour devenir le plus grossier et le plus matériel des hommes. Le radieux mépris de la vie qui menait d'autres à l'ascétisme le plus dépouillé le poussait au désespoir. Il se gaspillait de façon désordonnée, comme un prodigue ; épuisait son héritage de chair dans le désir hâtif de la fin. Le Juif de la métropole à Brighton, l'avare, l'adorateur d'Adonis, le débauché dans les bouges de Damas témoignaient également de la capacité sémitique au plaisir, et exprimaient la même énergie qui nous donnait à l'autre pôle le renoncement des Esséniens, des chrétiens primitifs ou des premiers Califes, trouvant la voie du ciel plus aisée pour les pauvres d'esprit. Le Sémite oscillait entre la luxure et le renoncement.

On pouvait balancer les Arabes à une idée comme au bout d'une corde, car l'allégeance jamais formulée de leur âme en faisait des serviteurs obéissants. Aucun d'eux n'échapperait au lien avant que le succès ne vînt, et avec lui les responsabilités, le devoir et les engagements. Alors l'idée avait disparu et le travail finissait — en ruine. Sans une foi, on pouvait les amener aux quatre coins du monde (mais pas au ciel) en leur montrant les richesses de la terre et ses plaisirs ; mais si, menés ainsi, ils rencontraient sur la route le prophète d'une

idée, qui n'avait nul endroit où reposer la tête et dont la nourriture dépendait de la charité ou des oiseaux, alors tous abandonneraient leur richesse pour son inspiration. Ils étaient de façon incorrigible des enfants de l'idée, faibles et aveugles aux couleurs, pour qui le corps et l'âme étaient éternellement et inévitablement opposés. Leur esprit était étrange et sombre, rempli de dépressions et d'exaltations, manquant de discipline, mais plus riche d'ardeur et plus fertile en croyance que tout autre au monde. C'était un peuple de commencements, pour qui l'abstrait était le mobile le plus puissant, produisant un courage et une nouveauté infinis, et pour qui la fin n'était rien. Ils étaient aussi instables que l'eau, et comme l'eau, peut-être, l'emporteraient à la fin. Depuis l'aube de la vie, ils se jetaient en vagues successives contre les rivages de la chair. Chaque vague se brisait mais, comme la mer, emmenait une quantité infime du granit sur lequel elle s'était défaite et, un jour, dans des âges et des âges, une vague roulera peut-être sans obstacle là où existait le monde matériel, et Dieu planera sur la face de ces eaux. J'ai soulevé et fait rouler une telle vague (et ce n'est pas la dernière) sur le souffle d'une idée, jusqu'à ce qu'elle atteigne sa crête, s'écrase et tombe à Damas. Le reflux de cette vague, repoussée par la résistance des choses établies, fournira la matière de la vague suivante, lorsque le temps viendra pour la mer de se lever une fois de plus.

CHAPITRE IV

La première grande poussée autour de la Méditerranée avait montré au monde la puissance du peuple arabe animé durant une brève période d'activité physique intense ; mais quand la flambée s'éteignit, le manque d'endurance et de persévérance de l'esprit sémite devint évident. Ils négligeaient les provinces qu'ils avaient envahies, par pur dégoût du système, et durent rechercher l'aide des sujets qu'ils avaient conquis, ou d'étrangers plus vigoureux, pour administrer leurs empires décousus et rudimentaires. Ainsi, au début du Moyen Âge, les Turcs prirent-ils pied dans les États arabes, d'abord comme serviteurs, puis comme assistants, puis comme une excroissance parasite qui étouffa l'ancien corps politique. La dernière phase fut l'hostilité, quand les Hulagous ou les Timours étanchèrent leur soif de sang, incendiant et détruisant tout ce qui les irritait par une prétention à la supériorité.

Les civilisations arabes avaient été d'une nature abstraite, morale et intellectuelle plutôt qu'appliquée, et le manque d'esprit public rendait futiles leurs excellentes qualités privées. L'époque leur était propice : l'Europe était tombée dans la barbarie, et le souvenir du savoir grec et latin s'effaçait de l'esprit des hommes. Par contraste, l'exercice d'imitation des Arabes paraissait cultivé, leur activité mentale progressiste, leur état prospère. Ils avaient rendu un réel

service en préservant quelque chose d'un passé classique pour un futur médiéval.

Avec l'arrivée des Turcs, ce bonheur devint un rêve. Les Sémites d'Asie passèrent par étapes sous leur joug, et y trouvèrent une mort lente. Leurs biens leur furent arrachés, et leurs esprits se ratatinèrent sous l'haleine paralysante d'un gouvernement militaire. La loi des Turcs était celle du gendarme, et leur théorie politique aussi fruste que sa mise en pratique. Les Turcs apprirent aux Arabes que les intérêts d'une secte passaient avant ceux du patriotisme, que les soucis insignifiants de la province comptaient plus que la nationalité. Ils les amenèrent par des dissensions subtiles à se méfier les uns des autres. La langue arabe même fut bannie des cours et des administrations, de la fonction publique et des écoles supérieures. Les Arabes ne pouvaient servir l'État qu'en sacrifiant leurs caractéristiques raciales. Ces mesures ne furent pas aisément acceptées. La ténacité sémite se manifesta dans les nombreuses rébellions de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Arabie contre les formes les plus grossières de la pénétration turque ; et il y eut aussi résistance contre les tentatives plus insidieuses d'absorption. Les Arabes refusaient d'abandonner leur langue riche et flexible pour le turc informe ; en fait ils emplirent le turc de mots arabes et restèrent fidèles aux trésors de leur propre littérature.

Ils perdirent leur sens géographique, leur mémoire raciale, politique et historique, mais se cramponnèrent d'autant plus à leur langage et l'élevèrent presque au rang de patrie de plein droit. Le premier devoir de tout musulman était d'étudier le Coran, livre sacré de l'Islam, et, incidemment, le plus grand monument littéraire arabe. Savoir que cette religion était la sienne propre, et que lui seul était vraiment qualifié pour la comprendre et la pratiquer, donnait à chaque Arabe un étalon auquel mesurer les accomplissements banals du Turc.

Ensuite advinrent la révolution turque, la chute d'Abdul Hamid, et la suprématie des Jeunes-Turcs. L'horizon

s'élargit un moment pour les Arabes. Le mouvement jeune-turc était une révolte contre la conception hiérarchique de l'Islam et les théories pan-islamiques du vieux Sultan qui avait aspiré, en se faisant le directeur spirituel du monde musulman, à devenir aussi (sans appel) son maître dans les affaires temporelles. Ces jeunes politiciens se rebellèrent et le jetèrent en prison, sous l'influence des théories constitutionnelles d'un État souverain. Ainsi, à une époque où l'Europe occidentale commençait juste à passer du nationalisme à l'internationalisme, et à bruire de guerres bien éloignées des problèmes de race, l'Asie occidentale se mit-elle à sortir de l'universalisme pour entrer dans une politique nationaliste, et à rêver de guerres qui lui permettraient de se gouverner elle-même et d'être souveraine, plutôt que d'assurer la foi et le dogme. Cette tendance avait éclaté d'abord et avec le plus de force dans le Proche-Orient, dans les petits États des Balkans, et les avait portés au travers d'un matyre presque incomparable jusqu'à leur but, la séparation d'avec la Turquie. Il y avait eu plus tard des mouvements nationalistes en Égypte, en Inde, en Perse, et enfin à Constantinople, où ils furent renforcés et aiguisés par les nouvelles idées américaines en matière d'éducation, des idées qui, une fois lâchées dans l'atmosphère du vieil Orient aristocratique, produisaient un mélange explosif. Les écoles américaines, enseignant d'après la méthode de la recherche, encourageaient le détachement scientifique et le libre échange de vues. Tout à fait à leur insu, elles enseignaient la révolution, car il était impossible à un individu d'être à la fois moderne et loyal en Turquie, s'il était né parmi les races sujettes — grecque, arabe, kurde, arménienne ou albanaise — qui s'étaient laissées si longtemps dominer par les Turcs.

Les Jeunes-Turcs, rendus confiants par leurs premiers succès, furent emportés par la logique de leurs principes, et prêchèrent la fraternité ottomane en protestation contre le pan-islamisme. Naïves, les races sujettes — bien plus impor-

tantes en nombre que les Turcs eux-mêmes — crurent qu'on leur demandait de participer à la construction d'un nouvel Orient. Se précipitant à la tâche (la tête pleine d'Herbert Spencer et d'Alexander Hamilton) elles établirent des programmes qui balayaient le passé et accueillirent les Turcs comme des partenaires. Ceux-ci, terrifiés par les forces qu'ils avaient déchaînées, étouffèrent les chaudières aussi soudainement qu'ils les avaient nourries. La Turquie rendue turque pour les Turcs — Yéni-Turan — devint leur cri de ralliement. Plus tard, cette politique les porterait au secours de leurs irrédentistes — les populations turques soumises à la Russie en Asie centrale — mais, avant tout, ils devaient purger leur Empire de races aussi irritantes, qui résistaient à l'empreinte du pouvoir. Il fallait d'abord s'occuper des Arabes, la composante étrangère la plus importante de Turquie. En conséquence, les assemblées arabes furent dispersées, les sociétés arabes interdites, les notables arabes proscrits. Les manifestations arabes et la langue arabe furent plus fermement réprimées par Enver Pacha que par son prédécesseur Abdul Hamid.

Toutefois, les Arabes avaient goûté à la liberté ; ils ne pouvaient changer d'idées aussi vite que de conduite, et les esprits les plus inflexibles parmi eux ne se laisseraient pas aisément défaire. Ils lisaient les journaux turcs, remplaçant « Turc » par « Arabe » dans les exhortations patriotiques. La répression les chargea d'une violence malsaine. Privés d'issue constitutionnelle, ils devinrent révolutionnaires. Les sociétés arabes passèrent à la clandestinité, se transformèrent de clubs libéraux en groupes de conspiration. L'Akhua, la société mère arabe, fut publiquement dissoute. Elle fut remplacée en Mésopotamie par la dangereuse Ahad, une fraternité très secrète, presque entièrement réservée aux officiers arabes de l'armée turque, qui prêtaient serment d'acquérir la science militaire de leurs maîtres et de la tourner contre eux, au service du peuple arabe, lorsque l'heure de la rébellion viendrait.

C'était une grande association, avec des bases sûres dans les régions sauvages du sud de l'Irak, où Sayid Taleb, le jeune John Wilkes du mouvement arabe, tenait le pouvoir entre ses mains dénuées de principes. Sept sur dix des officiers nés en Mésopotamie appartenaient au mouvement, et leur secret était si bien gardé que certains de ses membres ont fait partie du haut-commandement en Turquie jusqu'à la fin. Quand l'effondrement se produisit, qu'Allenby traversa Armageddon à cheval et que la Turquie tomba, un vice-président de l'association commandait les débris des armées de Palestine en retraite, et un autre dirigeait les forces turques des rives du Jourdain, dans la région d'Amman. Plus tard encore, après l'armistice, des postes élevés de l'administration turque étaient toujours tenus par des hommes prêts à se retourner contre leurs maîtres au premier mot de leurs dirigeants arabes. Le mot ne fut jamais donné à la plupart d'entre eux, car ces associations étaient pro-arabes exclusivement, ne voulant se battre que pour l'indépendance arabe, et ne pouvaient voir aucun avantage à soutenir les Alliés plutôt que les Turcs, puisqu'ils ne croyaient pas à nos promesses de les laisser libres. En vérité, nombre d'entre eux préféraient une Arabie unie par la Turquie dans une sujétion misérable à une Arabie divisée et indolente sous le contrôle plus souple de divers pouvoirs européens s'attribuant des sphères d'influence.

Plus grande que l'Ahad était la Fétah, la société de libération en Syrie. Les propriétaires terriens, les écrivains, les médecins, les hauts fonctionnaires se lièrent dans cette association par un serment commun, des mots de passe, des signes de reconnaissance, une imprimerie et un trésor central, afin de ruiner l'Empire turc. Avec la facilité bruyante des Syriens — un peuple-singe possédant beaucoup de la prestesse japonaise, mais peu profond — ils construisirent rapidement une organisation formidable. Ils cherchaient de l'aide à l'extérieur, et ils espéraient obtenir la liberté par négociation et non par sacrifice. Ils étaient en relation avec

l'Égypte, avec l'Ahad (dont les membres, sévères comme de vrais Mésopotamiens, les méprisaient plutôt), avec le Chérif de La Mecque, et avec la Grande-Bretagne : cherchant partout des alliés pour servir leur projet. Ils étaient eux aussi secrets jusqu'à la mort, et le Gouvernement, bien qu'il soupçonnât leur existence, ne trouvait pas de preuves valables contre leurs chefs ou leurs membres. Il dut retenir son bras jusqu'à pouvoir frapper avec assez de preuves pour contenter les diplomates anglais et français qui servaient d'opinion publique moderne en Turquie. En 1914, la guerre éloigna ces agents et laissa le gouvernement turc libre de sévir.

La mobilisation remit tous les pouvoirs entre les mains de ceux — Enver, Talaat et Djémal — qui étaient à la fois les plus brutaux, les plus logiques et les plus ambitieux des Jeunes-Turcs. Ils se préparèrent à écraser tous les courants non turcs de l'État, en particulier le nationalisme arabe et arménien. Pour la première étape, ils trouvèrent une arme spécieuse et pratique dans les papiers secrets d'un Consul français en Syrie, qui avait laissé derrière lui dans son consulat des copies de la correspondance (à propos de la liberté arabe) qu'il avait échangée avec un club arabe, non pas lié à la Fétah mais composé de l'intelligentsia plus bavarde et moins redoutable de la côte syrienne. Les Turcs, bien sûr, furent ravis ; car l'agression « coloniale » en Afrique du Nord avait noirci la réputation des Français dans le monde musulman arabophone, et il convenait à Djémal de montrer à ses coreligionnaires que ces nationalistes arabes étaient d'assez grands infidèles pour préférer la France à la Turquie.

Évidemment, en Syrie, ses révélations n'avaient guère de nouveauté, mais les membres de l'association étaient des gens connus et respectés, quoique assez académiques ; leur arrestation et condamnation, et la moisson de déportations, d'exils et d'exécutions qu'entraîna leur procès émut le pays jusqu'aux tréfonds, et apprit aux Arabes de la Fétah que, s'ils ne profitaient pas de la leçon, ils subiraient le sort des

Arméniens. Ceux-ci étaient bien armés et organisés ; mais leurs chefs leur firent défaut. Ils avaient été désarmés et détruits les uns après les autres, les hommes massacrés, les femmes et les enfants menés et surmenés le long des routes glaciales vers le désert, nus et affamés, proie ordinaire de tous les passants, jusqu'à ce que la mort les prît. Les Jeunes-Turcs avaient exterminé les Arméniens non parce qu'ils étaient chrétiens, mais parce qu'ils étaient arméniens ; et, pour la même raison, ils entassèrent les Arabes musulmans et chrétiens dans la même prison, et les pendirent ensemble sur le même échafaud. Djémal Pacha unit toutes les classes, les conditions et les croyances de Syrie sous la pression d'une misère et d'un péril communs, et rendit ainsi possible une révolte concertée.

Les Turcs soupçonnaient les officiers et soldats arabes de l'Armée, et ils espéraient employer contre eux les tactiques d'éparpillement qui avaient servi contre les Arméniens. Au départ, les difficultés de transport leur firent obstacle, et il se produisit une dangereuse concentration de divisions arabes (presque un tiers de l'Armée turque d'origine était arabophone) dans le nord de la Syrie au début de 1915. Ils brisaient ces divisions quand c'était possible, les envoyant en Europe, dans les Dardanelles, dans le Caucase, ou vers le Canal — n'importe où, du moment qu'elles étaient rapidement expédiées sur la ligne de feu, ou retirées loin de la vue et de l'aide de leurs compatriotes. Une Guerre Sainte fut proclamée pour donner à la bannière « Union et Progrès » quelque chose de la sainteté traditionnelle des ordres de bataille du Calife aux yeux des vieux éléments cléricaux, et le Chérif de La Mecque fut invité à reprendre le cri — ou plutôt en reçut l'ordre.

CHAPITRE V

La position du Chérif de La Mecque était depuis longtemps anormale. Le titre de Chérif impliquait de descendre du prophète Mahomet par sa fille Fatima et par Hassan, le fils aîné de celle-ci. Les authentiques Chérifs étaient inscrits sur l'arbre généalogique — un immense rouleau conservé à La Mecque, sous la garde de l'Émir de La Mecque, le Chérif des Chérifs élu, censé être le plus ancien et le plus noble de tous. La famille du prophète avait exercé le pouvoir temporel à La Mecque pendant les neuf cents dernières années, et comptait deux mille personnes.

Les anciens gouvernements ottomans regardaient ce clan de dignitaires prophétiques avec un mélange de révérence et de méfiance. Puisqu'ils étaient trop forts pour être détruits, le Sultan préservait sa dignité en confirmant solennellement leur Émir à son poste. Cette approbation vide de sens acquit de l'importance avec le temps, jusqu'à ce que le nouveau tenant du titre se mît à penser qu'elle apportait un sceau définitif à son élection. À la fin, les Turcs s'aperçurent qu'il leur fallait avoir le Hedjaz sous leur domination indiscutée, pour mettre en scène leur nouvelle idée pan-islamique. L'ouverture fortuite du canal de Suez leur permit d'établir des garnisons dans les Villes Saintes. Ils projetèrent de construire le chemin de fer du Hedjaz, et accrurent l'influence turque dans les tribus grâce à l'argent, à l'intrigue et à des expéditions armées.

Le sultan devenant plus puissant dans cette région, il essaya de s'affirmer de plus en plus au côté du Chérif, jusque dans La Mecque, et il osa parfois déposer un chérif doté de trop de magnificence à ses yeux, et faire nommer un successeur venu d'une famille rivale dans le clan, avec l'espoir de gagner les avantages habituels qu'apporte la dissension. Enfin, Abdul Hamid emmena certains membres de la famille à Constantinople, en captivité honorable. Parmi eux se trouvait Hussein ibn Ali, le futur chef, qui fut gardé prisonnier pendant presque dix-huit ans. Il saisit l'occasion de donner à ses fils — Ali, Abdulla, Fayçal et Zeid — l'éducation et l'expérience modernes qui leur permirent par la suite de mener à la victoire les armées arabes.

Quand Abdul Hamid tomba, les Jeunes-Turcs, moins astucieux, adoptèrent la politique inverse et renvoyèrent Chérif Hussein à La Mecque à titre d'Émir. Il se mit immédiatement au travail avec discrétion pour restaurer le pouvoir de l'Émirat, et renforça sa position pour en revenir à l'ancien état de choses, restant pendant ce temps en contact proche et amical avec Constantinople au travers de ses fils Abdulla, vice-président du Parlement turc, et Fayçal, député de Djidda. Ils le gardèrent informé de l'opinion publique dans la capitale jusqu'à ce que la guerre éclatât ; alors ils revinrent en hâte à La Mecque.

L'ouverture des hostilités provoqua des troubles dans le Hedjaz. Les pèlerinages s'interrompirent, et avec eux les revenus et les affaires des Villes Saintes. Il y avait des raisons de craindre que les navires ravitailleurs indiens cessent d'arriver (puisque le Chérif devenait techniquement un sujet ennemi) et, comme la province ne produisait pas de nourriture par elle-même, elle dépendait de la bonne volonté précaire des Turcs qui pourraient l'affamer en fermant le chemin de fer du Hedjaz. Dans le passé, Hussein n'avait jamais été entièrement à la merci des Turcs, et ce moment malheureux survenait quand ils avaient particulièrement

besoin de son adhésion à leur « Djihad », la Guerre Sainte de tous les musulmans contre la chrétienté.

Pour devenir populaire et efficace, celle-ci devait être avalisée par La Mecque ; et, avalisée, elle plongerait peut-être l'Orient dans le sang. Hussein était honorable, sagace, obstiné et profondément pieux. Il pensait que la Guerre Sainte était, du point de vue de la doctrine, incompatible avec une guerre d'agression, et absurde si on la faisait avec un allié chrétien, l'Allemagne. Aussi repoussa-t-il les exigences turques, et au même moment en appela dignement aux Alliés afin qu'ils n'affament pas sa province pour une faute dont son peuple n'était pas responsable. En réponse, les Turcs instaurèrent immédiatement un blocus partiel du Hedjaz en contrôlant la circulation ferroviaire des pèlerins. Les Britanniques laissèrent la côte ouverte à des vaisseaux ravitailleurs spécialement organisés.

Toutefois, les exigences turques ne furent pas les seules que le Chérif reçut. En janvier 1915, Yisin, le chef des officiers mésopotamiens, Ali Riza, chef des officiers de Damas, et Abd el-Ghani el-Areisi, pour les civils syriens, lui envoyèrent une proposition concrète de mutinerie militaire en Syrie contre les Turcs. Le peuple opprimé de Mésopotamie et de Syrie, les comités de l'Ahad et de la Fétah en appelaient à lui comme au Père des Arabes, Musulman des Musulmans, leur plus grand prince, leur plus ancien notable, pour qu'il les sauvât des sinistres desseins de Talaat et de Djémal.

Hussein, en tant que politicien, en tant que prince, en tant que musulman, en tant que moderniste et nationaliste, se devait d'entendre leur appel. Il envoya Feissul, son troisième fils, à Damas, pour discuter de leurs projets à titre de représentant personnel, et pour faire un rapport. Il envoya Ali, son fils aîné, à Médine, avec l'ordre de lever discrètement, sous n'importe quel prétexte, des troupes parmi les villageois et les gens des tribus, et de les tenir prêtes à l'action si Fayçal donnait le signal. Abdulla, son deuxième fils, le politicien, devait sonder les Britanniques par lettre, pour savoir quelle

serait leur attitude vis-à-vis d'une éventuelle révolte arabe contre la Turquie.

Fayçal fit son rapport en janvier 1915 : les conditions locales étaient bonnes, mais la guerre en général n'allait pas dans le sens de leurs espoirs. Il y avait à Damas trois divisions de troupes arabes prêtes à la rébellion. À Alep deux autres divisions, criblées de nationalistes arabes, se joindraient certainement au mouvement si les autres commençaient. Il n'y avait qu'une division turque de ce côté du Taurus, aussi était-il sûr que les rebelles s'empareraient de la Syrie à la première tentative. D'un autre côté, l'opinion publique était moins préparée à des mesures extrêmes, et la classe militaire était tout à fait assurée que l'Allemagne gagnerait la guerre, et la gagnerait vite. Si pourtant les Alliés faisaient débarquer leur Expédition Australienne (qui se préparait en Égypte) à Alexandrette, et couvraient ainsi le flanc syrien, il serait alors sage et sûr de courir le risque d'une victoire finale allemande qui rendrait nécessaire une paix séparée préliminaire avec les Turcs.

Un délai s'ensuivit, les Alliés débarquant aux Dardanelles et non à Alexandrette. Fayçal les suivit pour obtenir des renseignements de première main sur les événements de Gallipoli, puisqu'un effondrement de la Turquie donnerait le signal aux Arabes. Puis succéda un moment de stagnation, durant les mois de la campagne des Dardanelles. Dans cet abattoir fut détruit ce qui restait de l'armée de première ligne ottomane. Le désastre que représentait pour la Turquie tant de pertes accumulées était si grand que Fayçal retourna en Syrie, jugeant qu'il était alors possible de frapper, mais y trouva sur ces entrefaites une situation locale devenue défavorable.

Ses partisans syriens étaient en état d'arrestation ou se cachaient, et leurs amis étaient pendus par douzaines sous des accusations politiques. Il s'aperçut que les divisions arabes favorablement disposées étaient exilées sur des fronts distants, ou bien cassées en détachements et réparties dans

des unités turques. La paysannerie arabe se trouvait dans l'étau du service militaire turc, et la Syrie restait prostrée devant l'impitoyable Djémal Pacha. Ses atouts avaient disparu.

Il écrivit à son père en conseillant un délai supplémentaire, pour attendre que l'Angleterre fût prête, et la Turquie réduite à la dernière extrémité. Malencontreusement, l'Angleterre était dans une situation déplorable. Ses forces reculaient, écrasées, des Dardanelles. La lente agonie prolongée de Kut était dans sa dernière phase, et le soulèvement des Sénoussi, coïncidant avec l'entrée en guerre de la Bulgarie, menaçait la Grande-Bretagne sur de nouveaux fronts.

La position de Feissul était extrêmement hasardeuse. Il se trouvait à la merci des membres de la société secrète, dont il avait été président avant la guerre. Il était forcé de vivre comme invité de Djémal Pacha, à Damas, rafraîchissant ses connaissances militaires, car son frère Ali levait des troupes dans le Hedjaz sous le prétexte que Fayçal et lui les mèneraient contre le canal de Suez pour venir en aide aux Turcs. Aussi Fayçal, en bon Ottoman et officier dans le service turc, devait-il vivre au quartier général et supporter avec soumission les insultes et les indignités que le brutal Djémal déversait sur sa race.

Djémal envoyait chercher Fayçal et l'emmenait assister à la pendaison de ses amis syriens. Ces victimes d'un déni de justice n'osaient montrer qu'elles connaissaient les véritables espoirs de Fayçal, pas plus qu'il n'osait révéler ses pensées de la voix ou du regard, puisque toute divulgation eût condamné sa famille et peut-être leur race au même sort. Une fois seulement il s'exclama que ces exécutions vaudraient à Djémal tout ce qu'il essayait d'éviter ; et il fallut l'intercession de ses amis de Constantinople, hommes de première importance en Turquie, pour lui épargner le prix de ces paroles imprudentes.

La correspondance de Fayçal avec son père était une aventure en elle-même. Ils communiquaient grâce à de vieux

serviteurs de la famille, des hommes au-dessus de tout soupçon qui prenaient dans un sens et dans l'autre le chemin de fer du Hedjaz, transportant les lettres dans le pommeau de leur épée, dans des gâteaux, cousues dans la semelle d'une sandale, ou écrites à l'encre invisible sur l'emballage de paquets inoffensifs. Dans toutes, Fayçal rapportait des éléments défavorables, et priait son père de retarder l'action jusqu'à un moment plus opportun.

Hussein, cependant, n'était pas le moins du monde abattu par le découragement de l'Émir Fayçal. À ses yeux, les Jeunes-Turcs étaient autant de transgresseurs impies de leur foi et de leur devoir humain — des traîtres à l'esprit du temps, et aux intérêts les plus élevés de l'Islam. Bien qu'il fût un vieil homme de soixante-cinq ans, il était joyeusement décidé à leur faire la guerre, se reposant sur la justice divine pour en payer le prix. Hussein avait tant confiance en Dieu qu'il laissa tomber en friche son sens militaire, et crut le Hedjaz capable de combattre la Turquie dans un duel honorable. Aussi envoya-t-il auprès de Fayçal Abd el-Kader el-Abdu avec une lettre, disant que tout était maintenant prêt pour son inspection à Médine avant que les troupes ne partent au front. Fayçal en informa Djémal, et lui demanda la permission de partir, mais, à sa consternation, Djémal répondit qu'Enver Pacha, le Généralissime, était en route vers la province, qu'ils inspecteraient Médine ensemble et passeraient les troupes en revue. Fayçal avait prévu de lever la bannière cramoisie de son père dès son arrivée, et de prendre les Turcs par surprise ; il allait maintenant être encombré de deux hôtes qu'il n'avait pas invités, mais que la loi de l'hospitalité arabe lui défendait de mettre à mal, et qui retarderaient probablement son action si longtemps que le secret même de la révolte en serait compromis.

À la fin, les choses s'arrangèrent, quoique l'ironie de la revue fût terrible. Enver, Djémal et Fayçal regardèrent les soldats pivoter et manœuvrer sur la plaine poussièreuse devant les portes de la ville, se précipitant de-ci et de-là dans

une bataille de méharistes simulée, ou bien éperonnant leurs chevaux pour le lancer du javelot, suivant l'immémoriale tradition arabe. « Et tous ces hommes sont volontaires pour la Guerre Sainte ? » demanda enfin Enver, se tournant vers Fayçal. « Oui », répondit-il. « Prêts à combattre jusqu'à la mort les ennemis des croyants ? » « Oui », dit encore Fayçal. Puis les chefs arabes vinrent se présenter, et Chérif Ali ibn el-Hussein, de Modhig, le prit à l'écart en murmurant : « Seigneur, les tuerons-nous maintenant ? » et Fayçal répondit : « Non, ce sont nos hôtes. »

Les Sheiks protestèrent encore, car ils croyaient pouvoir ainsi finir la guerre en deux coups. Ils étaient décidés à forcer la main de Fayçal ; et il dut se rendre parmi eux, hors de portée d'oreille mais en pleine vue, et prier pour la vie des dictateurs turcs qui avaient envoyé ses meilleurs amis à l'échafaud. Il lui fallut enfin faire des excuses, retourner vite avec sa suite à Médine, faire garder la salle de banquet par ses propres esclaves, et escorter Djémal et Enver jusqu'à Damas pour leur éviter de périr en chemin. Il expliqua cette courtoisie forcée en plaidant que c'était la manière arabe de se dévouer aux hôtes, mais Enver et Djémal, rendus soupçonneux par ce qu'ils avaient vu, décidèrent un strict blocus du Hedjaz et y envoyèrent des renforts turcs importants. Ils voulaient retenir Fayçal à Damas, mais des télégrammes arrivés de Médine réclamaient son retour immédiat afin de prévenir des désordres et, de mauvais gré, Djémal le laissa partir à condition que sa suite demeurât en otage.

Fayçal trouva Médine remplie de troupes turques, avec les officiers et le quartier général du Deuxième Corps d'armée sous le commandement de Fakhri Pasha, le courageux vieux boucher qui avait « purifié » de façon sanglante Zeitoun et Urfa de leurs Arméniens. Les Turcs étaient à l'évidence sur leurs gardes, et l'assaut surprise que Fayçal espérait, qui devait emporter le succès presque sans un coup de feu, était devenu impossible. Quoi qu'il en fût, il était trop tard pour la prudence. Quatre jours après, sa suite monta à cheval et

s'enfuit de Damas vers l'est dans le désert, pour se réfugier auprès de Nouri Shaalan, le chef bédouin. Le même jour, Fayçal montra ses cartes. Quand il leva le drapeau arabe, l'État pan-islamique supranational pour lequel Abdul Hamid avait massacré, travaillé et péri, et l'espoir allemand d'une coopération de l'Islam aux plans mondiaux du Kaiser, passèrent dans le royaume des songes. Du simple fait de sa rébellion, le Chérif avait refermé ces deux chapitres chimériques de l'histoire.

La rébellion était la décision la plus grave que puisse prendre un homme politique, et le succès ou l'échec de la révolte arabe était un pari trop risqué pour qu'on prophétisât. Cependant, pour une fois, le sort favorisa le joueur hardi, et l'épopée arabe, au travers de la faiblesse, des souffrances et des doutes, cahota dans l'orage jusqu'à la victoire sanglante. C'était la juste fin d'une aventure qui avait tant osé, mais après la victoire vint une lente désillusion, puis une nuit où les combattants découvrirent que tous leurs espoirs avaient été déçus. Puisse-t-il enfin, maintenant, leur être venue la blanche paix de la fin, dans la certitude qu'ils ont accompli une chose immortelle, une lumineuse inspiration pour les enfants de leur race.

CHAPITRE VI

J'avais passé de nombreuses années à parcourir l'Orient sémite avant la guerre, apprenant les façons des villageois, des hommes des tribus et des citadins de Syrie et de Mésopotamie. Ma pauvreté m'avait contraint à me mêler aux classes humbles, celles que rencontrent rarement les voyageurs européens, et mes expériences me donnèrent ainsi un angle de vision inhabituel qui me permettait de comprendre et de partager les pensées de la foule des ignorants, aussi bien que celles des hommes plus éclairés dont les opinions peu ordinaires comptaient, non pas tant pour le jour même, mais pour les lendemains. De plus, j'avais vu quelque chose des forces politiques au travail dans les esprits du Moyen-Orient, et surtout avais partout noté des signes certains de la décadence de la Turquie impériale.

La Turquie se mourait d'un effort excessif, de la tentative de tenir à la façon traditionnelle, avec des ressources diminuées, l'Empire entier qui lui avait été légué. L'épée avait fait la vertu des enfants d'Othman, et les épées étaient maintenant démodées, remplacées par des armes plus meurtrières et plus scientifiques. La vie devenait trop compliquée pour ce peuple enfantin dont la force résidait dans la simplicité, la patience et la capacité de sacrifice. C'était la plus lente des races de l'Asie occidentale, peu capable de s'adapter aux nouvelles sciences de gouvernement et de vie, et moins

encore d'inventer pour elle-même aucun art nouveau. Son administration était forcément devenue une affaire de dossiers et de télégrammes, de haute finance, d'eugénisme, de calculs. Inévitablement, les vieux dirigeants, qui avaient gouverné par la force de leurs bras ou de leur personnalité, illettrés, directs, agissant eux-mêmes, devaient disparaître. Le pouvoir passait à des hommes neufs, assez agiles et souples pour se pencher sur la machinerie. Le comité des Jeunes-Turcs, peu profond et mal dégrossi, se composait de descendants de Grecs, d'Albanais, de Circassiens, de Bulgares, d'Arméniens, de Juifs — tout sauf de Seldjouks ou d'Ottomans. Le peuple ne se sentait plus à l'unisson de ses dirigeants, dont la culture était levantine, et la théorie politique française. La Turquie était en décadence, et seul le bistouri pouvait lui conserver quelque santé.

Avec son amour rigide des anciennes coutumes, l'Anatolien resta une bête de somme dans son village et, ailleurs, un soldat qui ne se plaignait pas, pendant que les races soumises de l'Empire, qui formaient presque les sept dixièmes de sa population totale, grandissaient chaque jour en force et en savoir ; car leur manque de traditions et de responsabilités, autant que leur esprit plus léger et plus rapide, les disposaient à accepter les idées nouvelles. L'ancien prestige naturel du nom Turc et sa suprématie s'estompaient devant des comparaisons plus larges. Ce changement d'équilibre entre la Turquie et les provinces sujettes entraînait un renforcement des garnisons si l'on voulait maintenir l'ancien territoire. Tripoli, l'Albanie, la Thrace, le Yémen, le Hedjaz, la Syrie, la Mésopotamie, le Kurdestan, l'Arménie, étaient tous des comptes débiteurs, des fardeaux pour les paysans d'Anatolie, dévorant chaque année de plus grosses sommes. La charge pesait le plus lourdement sur les villages pauvres, et chaque année les appauvrissait encore.

Les conscrits acceptaient leur sort sans poser de questions, résignés, selon la coutume de la paysannerie turque. Ils étaient moutonniers, neutres, sans vice ni vertu. Laissés à

eux-mêmes, ils ne faisaient rien, ou peut-être s'asseyaient hébétés sur le sol. Leur ordonnait-on d'être bons, sans hâte ils étaient d'aussi bons amis et d'aussi généreux ennemis qu'on puisse trouver. Leur ordonnait-on d'outrager leurs pères ou d'éventrer leurs mères, ils le faisaient aussi calmement qu'ils ne faisaient rien ou qu'ils faisaient le bien. Il y avait en eux un manque d'initiative sans espoir, épuisé par les fièvres, qui en faisait les soldats les plus obéissants, les plus résistants et les moins animés du monde.

De tels hommes étaient les victimes naturelles de leurs officiers levantins, vicieux ostentatoires qui les épuisaient à mort, ou les rejetaient par négligence, sans aucune considération. En vérité, nous nous aperçûmes qu'on ne les gardait que comme billots pour les passions les plus viles de leurs chefs. Ils les estimaient à si bas prix que, dans leurs rapports avec eux, ils ne prenaient aucune des précautions ordinaires. L'examen médical de quelques fournées de prisonniers turcs trouva, chez la moitié d'entre eux à peu près, des maladies vénériennes acquises de façon contre nature. On ignorait tout de la vérole et de ses analogues chez les paysans, et l'infection courait de l'un à l'autre dans le bataillon, où les conscrits servaient six ou sept ans, jusqu'au moment où, parvenus à la fin de leur temps, les survivants, s'ils venaient de familles décentes, avaient honte de rentrer chez eux, et se laissaient glisser dans la gendarmerie, ou, brisés, dans les villes comme hommes de peine. Et ainsi le taux de natalité baissait. La paysannerie turque d'Anatolie se mourait du service militaire.

Nous pouvions voir qu'un nouveau facteur était nécessaire en Orient, un pouvoir ou une race qui surpasserait les Turcs en nombre, en rendement et en activité mentale. L'histoire ne nous encourageait aucunement à croire que ces qualités pourraient être fournies toutes prêtes par l'Europe. Les efforts des pouvoirs européens pour garder un pied dans le Levant asiatique avaient été uniformément désastreux, et nous ne détestions assez aucun peuple occidental pour

l'entraîner dans de nouvelles tentatives. Notre successeur et notre solution devaient être locaux et, heureusement, le niveau d'efficacité requis était lui aussi local. La compétition se déroulerait avec la Turquie ; et la Turquie était pourrie.

Certains d'entre nous estimaient qu'il y avait bien assez de pouvoir latent chez les peuples arabes (la plus grande composante du vieil empire turc), agglomération sémite prolifique, grande dans sa pensée religieuse, raisonnablement industrieuse, mercantile et politique, et pourtant de caractère soluble plutôt que dominateur. Ils avaient servi cinq cents ans sous la herse turque, et commençaient à rêver de liberté ; aussi, quand l'Angleterre se brouilla enfin avec la Turquie, et que la guerre se déchaîna à la fois en Orient et en Occident, nous qui croyions avoir une indication du futur appliquâmes notre énergie à tourner les efforts de l'Angleterre vers le développement du nouveau monde arabe en Asie proche.

Nous n'étions pas nombreux, et presque tous se groupèrent autour de Clayton, commandant du Renseignement civil et militaire en Égypte. Clayton faisait un chef parfait pour la bande d'hommes indisciplinés que nous étions. Calme, détaché, clairvoyant, il assumait les responsabilités avec un courage inconscient. Il laissait à ses subordonnés la bride sur le cou. Ses propres vues étaient générales, comme son savoir, et il agissait en influençant plutôt qu'en donnant des ordres bruyants. Difficile de décrire cette influence : il était comme de l'eau, ou de l'huile pénétrante, s'insinuant en silence et avec insistance au milieu de tout. On ne pouvait dire où Clayton se trouvait et où il ne se trouvait pas, ni ce qui lui appartenait réellement. Il ne dirigeait jamais de façon visible, mais ses idées marchaient de front avec ceux qui le faisaient ; il impressionnait les hommes par sa sobriété, et par une certaine modération tranquille et majestueuse dans l'espoir. Dans les choses pratiques, il était souple, irrégulier, désordonné, un homme que pouvaient supporter des hommes indépendants.

Le premier d'entre nous était Storrs, Secrétaire Oriental de la Résidence, le plus brillant Anglais du Proche-Orient, subtilement efficace, bien qu'il détournât une partie de son énergie dans l'amour de la musique et des lettres, de la sculpture, de la peinture, de tout ce qui était beau des fruits de ce monde. Néanmoins, Storrs semait ce que nous récoltions, et fut toujours le premier, et le grand homme parmi nous. Son ombre aurait couvert notre travail et la politique britannique en Orient comme un manteau, s'il avait été capable de se refuser le monde, et de préparer son esprit et son corps avec la sévérité d'un athlète avant un grand combat.

George Lloyd entra dans notre groupe. Il insufflait la confiance et, avec sa connaissance de l'argent, prouva qu'il faisait un guide sûr à travers les voies souterraines du commerce et de la politique, et un prophète pour les futures artères du Moyen-Orient. Nous n'aurions pas accompli tant de choses si vite sans sa participation ; mais c'était une âme inquiète, plus avide de goûter que d'épuiser. Beaucoup de choses lui étaient nécessaires, aussi ne pouvait-il rester très longtemps avec nous. Il ne vit pas combien nous l'aimions.

Puis il y avait l'imaginatif avocat de mouvements mondiaux incertains, Mark Sykes ; aussi un faisceau de préventions, d'intuitions, de demi-sciences. Ses idées venaient du dehors, et il lui manquait la patience d'éprouver ses matériaux avant de choisir son style de construction. Il prenait une facette de vérité, la détachait des circonstances, la gonflait, la tordait et la modelait jusqu'à ce que sa vieille ressemblance et sa nouvelle dissemblance provoquent le rire ; et les rires formaient ses triomphes. Ses instincts le poussaient à la parodie ; il était par choix un caricaturiste plutôt qu'un artiste, même dans les affaires d'État. Il voyait le bizarre en tout, et ratait l'ordinaire. Il esquissait en quelques traits un monde nouveau, entièrement hors d'échelle, mais vision éclatante de certains aspects de ce que nous espérions. Son aide nous fit du bien et du mal. C'est ce qu'il tenta de compenser durant sa dernière semaine à Paris. Il était revenu

d'une période de travail politique en Syrie, ayant pris conscience avec horreur de la vraie nature de ses rêves, pour dire avec élégance : « J'avais tort, voici la vérité. » Ses anciens amis ne virent pas son nouveau sérieux, le crurent inconstant et dans l'erreur, et il mourut très vite. Ce fut une tragédie entre les tragédies pour la cause des Arabes.

Hogarth n'était pas un homme indiscipliné, mais notre *Mentor* à tous, notre père confesseur et conseiller, qui nous apprenait les parallèles et les leçons de l'Histoire, et aussi la modération, le courage. Pour les étrangers c'était un pacificateur (j'étais tout en griffes et en dents, et portais en moi un diable), et il nous attira estime et audience, grâce au poids de son jugement. Il avait un sens des valeurs délicat et nous faisait voir clairement les forces cachées derrière les haillons pouilleux et les peaux pourrissantes auxquels nous réduisions les Arabes. Hogarth était notre arbitre, notre infatigable historien, qui nous donnait son grand savoir et sa sagesse prudente même dans les plus petites choses, parce qu'il croyait à ce que nous faisions. Derrière lui se tenait Cornwallis, un homme rude d'aspect mais apparemment forgé d'un de ces métaux incroyables, au point de fusion de milliers de degrés. Ainsi il pouvait rester pendant des mois à des températures plus élevées que celles qui chauffent à blanc les autres hommes, et paraître pourtant froid et dur. Derrière lui se trouvaient d'autres encore, Newcombe, Parker, Herbert, Graves, tous de notre foi, et travaillant vigoureusement à leur façon.

Nous appelions notre équipe « les intrus », car nous avions l'intention de faire irruption dans les salons reconnus de la politique étrangère anglaise, et de construire un peuple nouveau en Orient, malgré les rails que nos ancêtres avaient posés pour nous. Aussi, depuis notre bureau de renseignement hybride du Caire (un endroit discordant qu'Audrey Herbert comparait à une gare orientale à cause des sonneries incessantes, du remue-ménage et des allées et venues) nous commençâmes à travailler sur tous les dirigeants, proches

et lointains. Sir Henry McMahon, Haut-Commissaire en Égypte fut, bien sûr, notre premier effort ; avec sa perspicacité sagace et son esprit éprouvé, expérimenté, il comprit aussitôt notre dessein et le jugea bon. D'autres, comme Wemyss, Neil Malcolm, Wingate, nous soutinrent par plaisir de voir la guerre devenir constructive. Leurs plaidoyers confirmèrent pour Lord Kitchener l'impression favorable qu'il avait reçue des années auparavant quand Chérif Abdulla avait fait appel à lui en Égypte ; et ainsi McMahon posa enfin la dernière pierre de nos fondations, l'accord avec le Chérif de La Mecque.

Mais, auparavant, nous avions des espoirs en Mésopotamie. C'est là qu'avait commencé le mouvement arabe d'indépendance, sous l'impulsion vigoureuse mais sans scrupules de Seyid Taleb, et plus tard de Yassin el-Hashimi et de la Ligue militaire. Aziz el-Masri, le rival d'Enver, qui vivait en Égypte et nous devait beaucoup, était l'idole des officiers arabes. Lord Kitchener le contacta dans les premiers jours de la guerre, avec l'espoir de gagner à notre cause les forces turques de Mésopotamie. Malheureusement, la Grande-Bretagne éclatait alors de confiance en une victoire aisée et rapide : on parlait de l'écrasement de la Turquie comme d'une promenade. Aussi le gouvernement des Indes était-il opposé à tout engagement à l'égard des nationalistes arabes, qui eût pu limiter son ambition de faire jouer à la colonie mésopotamienne envisagée le rôle d'une Birmanie se sacrifiant pour le bien général. Il rompit les négociations, repoussa Aziz et emprisonna Sayid Taleb, qui s'était mis entre nos mains.

Usant de la force brute, le gouvernement des Indes investit ensuite Basra. Les troupes ennemies en Irak étaient presque entièrement composées d'Arabes qui se trouvaient dans la situation peu enviable de devoir combattre pour leurs oppresseurs séculaires, contre un peuple depuis longtemps considéré comme libérateur, mais qui refusait obstinément de jouer son rôle. Comme on peut l'imaginer, elles se

battirent très mal. Nos forces gagnaient bataille après bataille, si bien que nous en vînmes à croire qu'une armée indienne était meilleure qu'une armée turque. S'ensuivit notre avance irréfléchie vers Ctéséphon, où nous rencontrâmes des soldats natifs de Turquie qui mettaient tout leur cœur en jeu, et fûmes brutalement stoppés. Nous reculâmes, hébétés, et le long martyre de Kout commença.

Cependant, notre gouvernement s'était repenti et, pour des raisons qui n'étaient pas sans rapport avec la chute d'Erzeroum, m'envoya en Mésopotamie afin de voir ce qui pouvait être fait indirectement pour soulager la garnison assiégée. Les Britanniques du secteur s'opposèrent avec force à ma venue, et deux généraux parmi eux eurent la bonté de m'expliquer que ma mission (dont ils ne connaissaient pas réellement la nature) était déshonorante pour un soldat (ce que je n'étais pas). En fait, il était trop tard pour agir, Kout se trouvait à l'agonie ; par conséquent, je ne fis rien de ce qu'il était dans mon idée et en mon pouvoir de faire.

Les conditions étaient idéales pour un mouvement arabe. Les populations du Nedjed et de Kerbala, loin derrière les lignes de l'armée de Halil Pacha, s'étaient révoltées contre lui. Les Arabes survivants de l'armée de Halil étaient, de son propre aveu, ouvertement rebelles à la Turquie. Les tribus du Haï et de l'Euphrate se seraient tournées vers nous si elles avaient vu un signe de bonne volonté chez les Britanniques. Aurions-nous rendu publiques les promesses faites au Chérif, ou même la proclamation qui fut ensuite affichée dans Bagdad capturée, et aurions-nous tenu notre parole, que des combattants du pays en nombre suffisant nous eussent rejoints pour harceler la ligne de communication turque entre Bagdad et Kout. Quelques semaines de ce régime, et l'ennemi eût été forcé soit de lever le siège et de se retirer, soit de subir un blocus en dehors de Kout, presque aussi strict que celui de Townshend à l'intérieur de la ville. Il eût été aisé de gagner le temps nécessaire à l'organisation d'un

tel projet. Si le quartier général britannique en Mésopotamie avait obtenu du War Office huit aéroplanes supplémentaires pour accroître la livraison quotidienne de vivres à la garnison de Kout, la résistance de Townshend aurait pu se prolonger indéfiniment. Ses défenses étaient imprenables par des Turcs, et seules de lourdes bévues à l'intérieur et à l'extérieur le contraignirent à se rendre.

Quoi qu'il en soit, comme tel n'était pas le plan des responsables là-bas, je retournai immédiatement en Égypte ; et, jusqu'à la fin de la guerre, les Britanniques en Mésopotamie restèrent essentiellement une force étrangère envahissant un pays ennemi, la population locale passivement neutre ou maussadement hostile ; et ils ne disposèrent donc pas de la liberté de mouvement et de l'élasticité d'Allenby en Syrie, qui était entré dans le pays comme un ami, les habitants se mettant activement de son côté. Les facteurs de nombre, de climat et de communications nous étaient plus favorables en Mésopotamie qu'en Syrie et, par la suite, notre haut commandement ne fut pas moins efficace et expérimenté. Mais ses listes de pertes comparées à celles d'Allenby, ses tactiques de bûcheron comparées à son adresse de bretteur, montraient à quel point extrême une situation politique défavorable pouvait bloquer une opération purement militaire.

CHAPITRE VII

Notre échec en Mésopotamie nous désappointa ; mais McMahon continuait ses négociations avec La Mecque et finalement les mena à bonne fin malgré l'évacuation de Gallipoli, la reddition de Kout et l'aspect en général malheureux de la guerre à ce moment. Peu de gens, même parmi ceux qui savaient tout des négociations, avaient vraiment cru que le Chérif se battrait. En conséquence sa rébellion, quand elle se produisit, et l'ouverture de ses côtes à nos navires et à notre aide furent une surprise pour eux et nous.

Nous nous aperçûmes que nos difficultés ne faisaient que commencer. Le crédit de la situation nouvelle revenait à McMahon et à Clayton : des jalousies professionnelles levèrent aussitôt la tête. Bien naturellement, Sir Archibald Murray, le Général d'Égypte, ne voulait pas de concurrent, ni de campagnes rivales dans sa sphère d'influence. Il n'aimait pas le pouvoir civil qui avait si longtemps maintenu la paix entre le Général Maxwell et lui. On ne pouvait lui confier l'affaire arabe, car ni lui ni son État-major n'avaient la compétence ethnologique nécessaire pour s'occuper d'un problème aussi singulier. D'un autre côté, il pouvait rendre suffisamment ridicule la vision du Haut-Commissariat menant une guerre privée. Il avait l'esprit très nerveux, fantasque, et essentiellement compétitif. Confronté à ce qu'il

considérait comme un spectacle rival, il employa ses très considérables pouvoirs à le déprécier.

Il trouva un allié en son Chef d'État-major, le Général Lynden Bell, vieux soldat qui s'écartait instinctivement des politiciens, et qui affectait une scrupuleuse cordialité. Sa conception militaire des loyautés de sa charge l'amenait à essayer comme un caméléon d'imiter les faiblesses autant que les vertus de son chef.

Deux des officiers de l'État-major général suivirent leurs chefs avec énergie, et l'infortuné McMahon se trouva privé de l'aide de l'Armée, et réduit à mener sa guerre en Arabie avec l'assistance de ses attachés du Foreign Office. Même ceux-ci ne témoignèrent pas toujours d'une parfaite loyauté.

Certains semblaient s'offenser d'une guerre qui permettait à des gens de l'extérieur d'intervenir dans leurs affaires. Leur entraînement à la dissimulation, qui seule permettait de présenter les banalités quotidiennes de la diplomatie comme un travail d'homme, avait pénétré si profond en eux que, lorsque la chose la plus importante se produisait, ils la rendaient triviale. La débilité de leur ton, leurs malhonnêtetés tatillonnes et réciproques provoquaient le dégoût et la colère des militaires, et étaient mauvaises pour nous aussi, puisqu'ils laissaient manifestement tomber le Haut-Commissaire, dont les G... n'étaient pas dignes de cirer les bottes.

Wingate, qui avait une confiance totale dans sa propre appréhension de la situation au Moyen-Orient, prévoyait que le développement arabe apporterait au pays crédit et grand profit ; mais, alors que la critique pilonnait lentement McMahon, il se dissocia de lui, et Londres commença à suggérer que des mains expérimentées pourraient faire meilleur usage d'un écheveau si subtil et embrouillé.

Quoi qu'il en fût, les choses allaient de mal en pis au Hedjaz. Aucune liaison convenable ne fut fournie aux troupes arabes sur le terrain, aucune information militaire

donnée aux Chérifs, aucun conseil tactique ou stratégique suggéré, aucune tentative faite pour s'assurer des conditions locales et adapter les ressources matérielles des Alliés à leurs exigences. La Mission militaire française (que, par prudence, Clayton avait suggéré qu'on envoie au Hedjaz afin de tranquilliser nos très soupçonneux alliés en les menant en coulisses et en leur donnant un but) fut libre d'organiser une intrigue compliquée contre le Chérif Hussein dans ses villes de Djidda et de La Mecque, et de lui proposer, ainsi qu'aux autorités britanniques, des mesures qui auraient inévitablement ruiné sa cause aux yeux de tous les musulmans. On persuada Wingate, maintenant responsable militaire de notre coopération avec le Chérif, de débarquer des troupes étrangères à Rabegh, à mi-chemin entre Médine et La Mecque, pour défendre celle-ci et contenir l'avance des Turcs de Médine qui avaient repris vigueur. McMahon, dans la multitude de ses conseillers, s'embrouilla et donna à Murray un prétexte pour déplorer ses inconstances. La Révolte arabe fut discréditée, et les officiers d'État-major en Égypte nous prophétisaient allégrement qu'elle allait échouer, et que le cou du Chérif Hussein s'allongerait sur un échafaud turc.

Ma position personnelle n'était pas facile. En tant que capitaine d'État-major sous les ordres de Clayton dans le Département du Renseignement de Sir Archibald Murray, j'étais chargé de la « répartition » de l'Armée turque et de la préparation des cartes. Par inclination naturelle, j'y avais ajouté la création du Bulletin Arabe, compte rendu hebdomadaire secret de la politique au Moyen-Orient ; et, par nécessité, Clayton en vint de plus en plus à avoir besoin de moi dans l'aile militaire du Bureau arabe, le petit État-major de renseignement et de guerre pour les affaires étrangères qu'il organisait maintenant à l'intention de McMahon. Finalement, Clayton fut écarté de l'État-major général, et le Colonel Holdich, l'officier de renseignement de Murray à Ismaïlia, prit sa place à notre tête. Sa première intention était de retenir mes services et, comme de toute évidence

il n'avait pas besoin de moi, j'interprétai son attitude, à l'aide de témoignages amicaux, comme une façon de me tenir à l'écart de l'affaire arabe. Je décidai qu'il me fallait m'échapper immédiatement, ou jamais. Une demande directe fut repoussée, aussi employai-je des stratagèmes. Je me rendis, par téléphone (le G.Q.G. était à Ismaïlia, et moi au Caire), parfaitement insupportable aux membres de l'État-major sur le Canal. Je saisissais chaque occasion de leur faire voir par comparaison leur ignorance et leur inefficacité dans le domaine de Renseignement (pas difficile !) et les irritais plus encore par des airs littéraires, corrigeant dans leurs rapports les infinitifs coupés à la Bernard Shaw* et les tautologies.

En quelques jours, ils bouillonnaient à cause de moi, et décidèrent enfin de ne pas me supporter plus longtemps. Je saisis cette opportunité stratégique pour demander une permission de dix jours, disant que Storrs allait à Djidda pour voir le Grand Chérif, et que j'aimerais partir en vacances et faire un voyage d'agrément sur la mer Rouge avec lui. Ils n'aimaient pas Storrs, et étaient heureux de se débarrasser de moi pour un moment. Aussi acceptèrent-ils immédiatement, et se mirent à préparer pour mon retour un placard officiel où me mettre. Inutile de dire que je n'avais pas l'intention de leur en donner l'occasion car, quoique prêt à louer mon corps pour des tâches mineures, j'hésitais à jeter vainement mon esprit au vent. J'allai donc voir Clayton et me confiai à lui ; et il fit en sorte que la Résidence demandât par télégraphe au Foreign Office mon transfert au Bureau arabe. Le Foreign Office traiterait directement avec le Ministère de la Guerre, et le commandement en Égypte n'entendrait parler de rien jusqu'à ce que tout soit fini.

Storrs et moi prîmes alors la route ensemble, heureux. En Orient, on jurait qu'un carré ne pouvait décemment se franchir qu'en longeant trois de ses côtés ; et la supercherie qui

* Infinitif où « to » est séparé du verbe par un adverbe *(N.d.T.)*.

me permit de m'évader était orientale en ce sens. Mais je me justifiais grâce à ma confiance dans le succès final de la Révolte arabe, si elle était bien conseillée. J'avais été un élément moteur dès le début, mes espoirs reposaient en elle. La subordination fataliste d'un soldat de métier (l'intrigue étant inconnue dans l'Armée britannique) eût amené un officier digne de ce nom à rester assis et à regarder son plan de campagne mis en pièces par des hommes qui n'y attachaient pas d'importance, et dont l'âme ne recevait pas son appel. *Non nobis, Domine.*

LIVRE I

LA DÉCOUVERTE DE FAYÇAL

Chapitres VIII à XVI

J'avais cru que ces malheurs de la Révolte étaient surtout dus aux erreurs du commandement, ou plutôt au manque de commandement, tant arabe qu'anglais. Aussi allai-je en Arabie voir et examiner ses grands hommes. Le premier, le Chérif de La Mecque, nous le savions âgé. Je trouvai Abdulla trop fin, Ali trop net, Zeid trop froid.

Puis j'allai dans l'intérieur des terres voir Fayçal et découvris en lui le chef qui avait le feu indispensable, et pourtant assez de raison pour permettre à notre savoir de s'appliquer. Les hommes de ses tribus paraissaient être un instrument suffisant, et ses collines semblaient offrir un avantage naturel. Je revins donc content et confiant en Égypte, et je dis à mes chefs comment La Mecque était défendue non par l'obstacle de Rabegh, mais plutôt, sur le côté, par la menace de Fayçal dans le Djébel Subh.

CHAPITRE VIII

Le *Lama*, un petit paquebot converti, était mouillé au large de Suez, et nous embarquâmes immédiatement. De tels courts voyages sur des navires de guerre représentaient des interludes délicieux pour nous les passagers. Toutefois, il y eut dans ce cas quelque embarras. Notre groupe mélangé semblait incommoder l'équipage dans son propre élément. Les aspirants avaient abandonné leurs couchettes pour nous donner de l'espace nocturne et, le jour, nous emplissions leurs pièces communes de propos inappropriés. Le cerveau intolérant de Storrs s'abaissait rarement au niveau de ses compagnons. Mais, aujourd'hui, il était plus abrupt que d'habitude. Il fit deux fois le tour des ponts, dit : « Personne à qui ça vaille la peine de parler » avec un reniflement, et s'assit dans un des deux seuls fauteuils confortables pour commencer une discussion sur Debussy avec Aziz el-Masri (dans l'autre fauteuil). Aziz, l'ancien colonel arabo-circassien de l'Armée turque, maintenant général de l'Armée chérifienne, allait s'entretenir avec l'Émir de La Mecque de l'équipement et du statut des troupes régulières arabes qu'il formait à Rabegh. Quelques minutes plus tard, ils avaient abandonné Debussy et dépréciaient Wagner, Aziz dans un allemand fluide, et Storrs en allemand, en français et en arabe. Les officiers du navire trouvaient la conversation dénuée de toute nécessité.

Notre traversée jusqu'à Djidda bénéficia du calme ordinaire, dans le climat délicieux de la mer Rouge, jamais trop chaud tant que le navire bougeait. Le jour, nous nous étendions à l'ombre et, pendant la plus grande partie des glorieuses nuits, nous arpentions les ponts humides sous les étoiles, dans le souffle brumeux du vent du sud. Mais quand enfin nous jetâmes l'ancre dans le port extérieur, à l'écart de la ville blanche suspendue entre le ciel flamboyant et son reflet dans le mirage qui balayait la grande lagune de ses rouleaux, alors la chaleur de l'Arabie surgit comme une épée sortie du fourreau, et nous frappa de mutisme. C'était le milieu du jour, et en Orient le soleil de midi, comme le clair de lune, endort les couleurs. Il n'y avait que des lumières et des ombres, les maisons blanches et les brèches noires des rues ; devant, le lustre blafard de la brume qui chatoyait au-dessus du port intérieur ; derrière, l'éblouissement du sable sans relief, sur des lieues et des lieues, montant jusqu'à une chaîne de collines basses, à peine suggérées dans le lointain brouillard de chaleur.

Juste au nord de Djidda se trouvait un second groupe de constructions blanches et noires, montant et descendant comme des pistons dans le mirage pendant que le navire roulait à l'ancre et que le vent intermittent déplaçait dans l'air les vagues de chaleur. C'étaient une vision et une sensation horribles. Nous commençâmes à regretter que l'inaccessibilité qui faisait militairement du Hedjaz un théâtre de révolte sûr impliquât un climat difficile et insalubre.

Quoi qu'il en fût, le Colonel Wilson, le représentant britannique auprès du nouvel État arabe, avait envoyé sa vedette nous chercher, et nous dûmes accoster pour apprendre la réalité des hommes qui lévitaient dans ce mirage. Une demi-heure plus tard, Ruhi, l'assistant consulaire oriental, accueillait avec une grimace enchantée son ancien protecteur Storrs (Ruhi l'ingénieux, ressemblant plus à une mandragore qu'à un homme) pendant que les officiers syriens de la police et du port, nommés depuis peu, s'ali-

gnaient avec une garde d'honneur le long du Quai des Douanes pour rendre hommage à Aziz el-Masri. On nous rapporta que Chérif Abdulla, le deuxième fils du vieil homme de La Mecque, entrait juste dans la ville. C'était lui que nous devions voir, aussi l'heure de notre arrivée était-elle de bon augure.

Nous longeâmes la maçonnerie blanche de l'écluse en construction et traversâmes l'allée oppressante du marché aux aliments, en nous dirigeant vers le Consulat. Dans l'air, passant des hommes aux dattes pour revenir à la viande, des escadrons de mouches dansaient comme des particules de poussière, montaient et descendaient dans les rayons de soleil qui frappaient les coins les plus sombres des échoppes par les déchirures des auvents de bois et de toile à sac. L'atmosphère était comme un bain de vapeur. Le cuir écarlate du fauteuil sur le pont du *Lama* avait teint la tunique et le pantalon blancs de Storrs d'une couleur aussi vive, dans leur contact humide des quatre derniers jours, et maintenant la sueur qui coulait de ses vêtements se mettait à briller comme du vernis à travers la tache. Je l'observais avec tant de fascination que je ne remarquai pas du tout le brun plus foncé de mon uniforme kaki partout où il touchait mon corps. Storrs se demandait si le trajet jusqu'au Consulat serait assez long pour me mouiller jusqu'à une couleur décente, unie, harmonieuse ; et moi, je me demandais si tout ce sur quoi il s'assiérait jamais deviendrait aussi écarlate que lui.

Nous atteignîmes le Consulat avant qu'un de ces espoirs pût se réaliser ; et là, dans une pièce ombragée, un treillis grand ouvert derrière lui, Wilson était assis, prêt à accueillir la brise de mer qui faisait défaut depuis quelques jours. Il nous reçut avec raideur, étant de ces Anglais honnêtes, carrés, à qui Storrs était suspect, ne fût-ce que pour son sens artistique ; tandis que son contact avec moi au Caire s'était résumé en une brève divergence d'opinion pour savoir si nous pouvions sans indignité porter des vêtements indigènes. J'avais dit qu'ils étaient seulement incommodes. Pour lui,

c'était mal. Cependant Wilson, en dépit de ses sentiments personnels, était disposé à jouer le jeu. Il avait fait des préparatifs pour l'entrevue prochaine avec Abdulla, et était prêt à offrir toute l'aide possible. De plus, nous étions ses hôtes, et la splendide hospitalité de l'Orient était proche de son âme.

Sur une jument blanche, Abdulla vint doucement à nous, entouré d'une troupe d'esclaves à pied richement armés, au milieu des saluts respectueux de la ville. Il était pénétré de son succès à Taïf, et heureux. Je le voyais pour la première fois, alors que Storrs était un vieil ami, et dans les meilleurs termes avec lui. Pourtant, avant longtemps, comme ils parlaient ensemble, je commençai à le soupçonner d'une gaieté constante. Il avait décidément une lueur de malice dans les yeux et, bien que n'ayant que trente-cinq ans, prenait du poids. C'était peut-être dû à ce qu'il riait trop. La vie semblait très joyeuse à Abdulla. Petit, fort, il avait la peau claire, avec une barbe brune soigneusement taillée qui masquait son visage rond et lisse et ses lèvres courtes. Il était de manières ouvertes, ou l'affectait, et se révélait charmant quand on le connaissait. Il ne tenait pas au protocole, plaisantait avec tous les arrivants de la façon la plus aisée ; pourtant, quand nous en vînmes à des conversations sérieuses, le voile d'humour parut s'évanouir. Il choisissait alors ses mots, et discutait judicieusement. Bien sûr, il débattait avec Storrs, qui exigeait de son adversaire un niveau élevé.

Les Arabes voyaient en Abdulla un homme d'État clairvoyant et un politicien astucieux. Il était certainement astucieux, mais pas suffisamment pour nous convaincre toujours de sa sincérité. Son ambition était évidente. La rumeur faisait de lui le cerveau de son père et de la Révolte arabe ; mais il paraissait trop dégagé pour cela. Son objet était, bien sûr, de conquérir l'indépendance arabe, de construire des nations arabes, mais il entendait conserver la direction des nouveaux États dans la famille. Aussi il nous observait, et jouait à travers nous pour la galerie anglaise.

De notre côté, je jouais dans un but précis, en l'observant, en le soumettant à la critique. Depuis quelques mois, la rébellion du Chérif n'était pas satisfaisante (elle stagnait, ce qui dans une guerre irrégulière était le prélude au désastre) ; et je soupçonnais que c'était le commandement qui faisait défaut : ni l'intellect, ni le jugement, ni la sagesse politique, mais la flamme d'enthousiasme qui aurait embrasé le désert. Ma visite avait surtout pour but de découvrir le maître-esprit encore inconnu dans l'affaire, et d'estimer sa capacité à conduire la révolte jusqu'au but pour lequel je l'avais conçue. Pendant que notre conversation se poursuivait, je fus de plus en plus certain qu'Abdulla était trop équilibré, trop posé, trop plein d'humour pour devenir un prophète, surtout le prophète armé qui, si on devait en croire l'Histoire, menait à bien les révolutions. Sa valeur s'imposerait peut-être dans la paix, après le succès. Durant la lutte physique, quand l'unité de vue et le magnétisme, la dévotion et le sacrifice étaient nécessaires, Abdulla serait un outil trop complexe pour un but si simple, quoiqu'on ne pût l'ignorer, même dans ces conditions.

Nous lui parlâmes d'abord de la situation à Djidda, pour le mettre à l'aise en traitant lors de cette première entrevue la question secondaire de l'administration du Chérif. Il répondit qu'il était encore trop proche de la guerre pour s'occuper du gouvernement civil. Les Arabes avaient hérité du système turc dans les villes, et le maintenaient à une échelle plus modeste. Souvent, le Gouvernement turc n'était pas hostile aux hommes forts, qui obtenaient, sous condition, des franchises considérables. En conséquence, certains de ces bénéficiaires du Hedjaz regrettaient l'arrivée d'un dirigeant natif du pays. L'opinion publique, surtout à Djidda et à La Mecque, s'opposait à un État arabe. La masse des citoyens était composée d'étrangers — Égyptiens, Indiens, Javanais, Africains, et autres — tout à fait incapables de sympathiser avec les aspirations arabes, surtout telles qu'elles était exprimées par le Bédouin, car celui-ci

vivait de ce qu'il pouvait extorquer aux étrangers qui fréquentaient les routes ou les vallées de son pays, si bien que le Bédouin et le citadin se gardaient une perpétuelle rancune.

Les Bédouins étaient les seuls combattants dont disposât le Chérif, et le sort de la Révolte dépendait de leur aide. Il les armait gratuitement, rétribuant nombre d'entre eux pour leur service dans son armée, nourrissant leurs familles pendant qu'ils étaient au loin, et louant leurs chameaux de portage pour ravitailler ses armées sur le terrain. C'est pourquoi la campagne était prospère, alors que les villes étaient à court.

Une autre revendication des villes concernait le droit. Le code civil turc avait été aboli, et on en était revenu à la vieille loi religieuse, la procédure coranique stricte des Cadis arabes. Abdulla nous expliqua, avec un petit rire, que ses partisans, le moment venu, découvriraient dans le Coran les opinions et les jugements requis pour l'adapter aux opérations commerciales modernes, comme la banque et le change. En attendant, bien sûr, les Bédouins gagnaient ce que les citadins perdaient par l'abolition de la vieille loi civile. Chérif Hussein avait tacitement sanctionné le rétablissement du vieil ordre tribal. Les Bédouins en conflit mutuel plaidaient leur cause devant le juge tribal, office héréditaire d'une famille très respectée, reconnu par le paiement d'une chèvre par foyer comme redevance annuelle. Le verdict se basait sur la coutume, tirant ses attendus d'un large ensemble de précédents conservés en mémoire. Il était rendu en public, sans honoraires. Lorsqu'un cas opposait des hommes de tribus différentes, le juge était choisi par consentement mutuel, ou bien l'on avait recours à celui d'une troisième tribu. Si le cas était litigieux et difficile, le juge était assisté par un jury de quatre personnes — deux choisies par le plaignant dans les rangs de la famille du défendeur, et deux choisies par le défendeur dans la famille du plaignant. Les décisions devaient être unanimes.

Nous contemplâmes la vision qu'Abdulla dressait devant

nous, pensant tristement au jardin d'Éden et à tout ce qu'Ève, gisant maintenant dans sa tombe juste en dehors des murs, avait fait perdre à l'humanité ordinaire ; puis Storrs m'entraîna dans la discussion en demandant à Abdulla de nous exposer ses vues sur l'état de la campagne, pour mon bénéfice et afin de les communiquer au quartier général en Égypte. Abdulla devint aussitôt sérieux, et dit qu'il voulait insister auprès des Britanniques sur la part qui leur revenait immédiatement et personnellement à ce sujet, et qu'il résumait ainsi :

Parce que nous avions négligé de couper le chemin de fer du Hedjaz, les Turcs avaient pu rassembler des moyens de transport et des vivres pour renforcer Médine.

Fayçal avait été repoussé de la ville, et l'ennemi organisait une colonne mobile, composée de toutes les armes, pour avancer sur Rabegh.

À cause de notre négligence, les Arabes qui tenaient les collines au travers de la route turque étaient trop faibles en munitions, en mitrailleuses et en artillerie pour pouvoir les défendre longtemps.

Hussein Mabairig, chef des Masruh Harb, s'était rallié aux Turcs. Si la colonne de Médine avançait, les Harb s'y joindraient.

Il ne resterait plus à son père qu'à se mettre à la tête de son peuple de La Mecque et à mourir en combattant devant la Ville Sainte.

À ce moment, le téléphone sonna : le Grand Chérif voulait parler à Abdulla. Il apprit où en était notre conversation, et confirma aussitôt qu'il agirait ainsi, en dernière instance. Les Turcs n'entreraient dans La Mecque qu'en passant sur son cadavre. La communication fut coupée et Abdulla, avec un léger sourire, demanda pour prévenir un tel désastre qu'une brigade britannique, si possible composée de troupes musulmanes, fût stationnée à Suez, avec les moyens de transport permettant de la dépêcher à Rabegh dès que les Turcs lanceraient leur attaque à partir de Médine.

Je répondis d'abord que, d'un point de vue historique, le Chérif Hussein nous avait demandé de ne pas couper la ligne du Hedjaz, puisqu'il en aurait besoin pour son avance victorieuse en Syrie ; ensuite, d'un point de vue pratique, que la dynamite que nous lui avions envoyée pour les destructions nous avait été retournée avec une note disant qu'elle était trop dangereuse pour être employée par les Arabes ; et enfin, spécifiquement, que nous n'avions reçu aucune demande d'équipement de la part de Fayçal.

Quant à la brigade pour Rabegh, c'était une question compliquée. Les embarcations étaient précieuses, et nous ne pouvions pas garder indéfiniment à Suez des transports vides. Nous n'avions pas d'unités musulmanes dans notre armée. Une brigade britannique était une machine encombrante, et son embarquement et débarquement prendraient du temps. Rabegh était une position de grande dimension. Une brigade suffirait difficilement à la tenir, et serait tout à fait incapable de détacher une unité pour empêcher une colonne turque de la contourner par l'intérieur du pays. Tout ce qu'elle pourrait faire serait de défendre la plage, sous les canons d'un navire, et le navire y parviendrait aussi bien sans les troupes.

Abdulla répondit que les navires ne suffisaient pas pour le moral, parce que les combats des Dardanelles avaient détruit la vieille légende de la Marine britannique et de son omnipotence. Les Turcs ne pouvaient pas se glisser derrière Rabegh, car c'était le seul point d'eau du district, et ils devraient se ravitailler à ses puits. L'assignation d'une brigade et de moyens de transport ne serait que temporaire, puisqu'il était lui-même sur le point d'emmener, sur la route de l'est, de La Mecque à Médine, ses troupes qui avaient vaincu à Taïf. Dès qu'il serait en position, il donnerait des ordres à Ali et à Fayçal, qui arriveraient du sud et de l'ouest, et leurs forces combinées lanceraient une grandiose attaque qui, plaise à Dieu, prendrait Médine. Pendant ce temps, Aziz el-Masri organiserait en bataillons à Rabegh les volontaires de Méso-

potamie et de Syrie. Quand nous aurions ajouté les prisonniers de guerre arabes détenus en Inde et en Égypte, cela suffirait pour remplir les charges momentanément dévolues à la brigade anglaise.

Je dis que j'exposerais ses vues en Égypte, mais que les Britanniques hésitaient à distraire des troupes de la défense vitale de ce pays (quoiqu'il ne dût pas imaginer que le Canal fût en aucune façon menacé par les Turcs) et, plus encore, à envoyer des Chrétiens défendre la population de la Ville Sainte contre ses ennemis, car certains Musulmans d'Inde, qui considéraient que le gouvernement turc avait un droit imprescriptible sur le Haramein, dénatureraient nos mobiles et notre action. Je pensais pouvoir peut-être soutenir ses idées avec plus de force s'il m'était possible de faire un rapport sur la question de Rabegh à la lumière de ma propre connaissance de la position et du sentiment local. J'aurais aimé aussi voir Fayçal, et parler avec lui de ses besoins, et de la perspective d'une défense prolongée de ses collines si nous renforcions les tribus en matériel. J'aurais aimé remonter la route Sultani de Rabegh vers Médine, jusqu'au camp de Fayçal.

Storrs intervint alors et me soutint de tout son poids, insistant sur l'importance vitale pour le Commandant en chef britannique en Égypte d'informations complètes et récentes recueillies par un observateur entraîné, et montrant que m'envoyer moi-même, son officier d'État-major le mieux qualifié et le plus indispensable, prouvait le sérieux de la considération que Sir Archibald Murray portait aux affaires arabes. Abdulla alla téléphoner et essaya d'obtenir le consentement de son père à mon voyage dans l'intérieur du pays. Le Chérif voyait la proposition avec grande défiance. Abdulla argumenta, prit de l'avantage et transmit le combiné à Storrs qui dirigea toute sa diplomatie sur le vieil homme. C'était un délice d'écouter Storrs lancé à fond, ne serait-ce que pour son arabe, et aussi une leçon pour tout Anglais en vie sur la façon de traiter avec des Orientaux

soupçonneux ou réticents. Il était presque impossible de lui résister plus de quelques minutes, et dans ce cas aussi il obtint ce qu'il voulait. Le Chérif demanda à nouveau Abdulla, lui permit d'écrire à Ali, et de suggérer que, si celui-ci le trouvait bon, et si les conditions étaient normales, je fusse autorisé à rejoindre Fayçal dans le Djébel Subh ; et Abdulla, sous l'influence de Storrs, transforma ce message prudent en instructions écrites directes pour qu'Ali me donnât une aussi bonne monture que possible, dans les meilleurs délais, et me fît conduire en mains sûres jusqu'au camp de Fayçal. C'était tout ce que je voulais, et la moitié de ce que Storrs voulait : nous ajournâmes la réunion pour déjeuner.

CHAPITRE IX

Djiddah nous avait plu, pendant que nous nous dirigions vers le Consulat ; aussi, après le déjeuner, quand il fit un peu plus frais, ou du moins quand le soleil ne fut plus si haut, nous sortîmes voir la ville, guidés par Young, l'assistant de Wilson, un homme qui trouvait du bon dans beaucoup de choses anciennes, mais très peu dans ce qui se faisait maintenant.

C'était en vérité une ville remarquable. Les rues étaient des allées, couvertes d'un plafond de bois dans le bazar principal, mais ailleurs ouvertes sur le ciel dans le petit espace entre les sommets des hautes maisons aux murs blanchis. Elles faisaient quatre ou cinq étages, construites de débris de corail maintenus par des poutres apparentes et décorées de larges fenêtres en avancée, leurs panneaux de bois gris courant du sol au toit. Il n'y avait pas de vitres à Djiddah, mais une profusion de treillis de qualité, et de très délicates ciselures en surface, sur le chambranle des fenêtres. Les lourdes portes en teck à double battant étaient profondément sculptées, et comportaient souvent des guichets ; elles avaient de riches gonds, et des heurtoirs de fer martelé. Il y avait beaucoup de moulures faites à la taille ou à l'empreinte et, sur les plus anciennes maisons, de beaux masques et jambages de pierre aux fenêtres donnant sur les cours intérieures.

Le style d'architecture ressemblait au genre un peu fou du colombage élisabéthain, à la manière surchargée du Cheshire, mais de pacotille à un point incroyable. Les façades étaient creusées, percées et moulées jusqu'à paraître découpées dans du carton pour un décor de théâtre romantique. Chaque étage faisait saillie, chaque fenêtre s'inclinait d'un côté ou de l'autre ; les murs eux-mêmes penchaient souvent. C'était comme une ville morte, si propre sous les pas, et si tranquille. Ses rues tortueuses au sol égal étaient couvertes de sable humide solidifé par le temps et aussi silencieux sous nos pieds qu'un tapis. Les treillages et les murs en avancée étouffaient toute réverbération de la voix. Il n'y avait pas de charrettes, ni de rues assez larges pour elles, pas de bêtes à sabots, aucune animation nulle part. Tout était étouffé, tendu, furtif même. Les portes se fermaient doucement à notre passage. Il n'y avait pas de chiens bruyants, pas d'enfants en pleurs ; en vérité, sauf dans le bazar encore à demi endormi, il y avait peu de passants de quelque genre que ce fût, et les rares hommes que nous rencontrâmes, tous minces, comme rongés par la maladie, avec des visages glabres, balafrés, et des yeux plissés, se glissaient rapidement et prudemment à côté de nous, sans nous regarder. Leurs robes blanches étriquées, leurs crânes rasés, avec de petites calottes, leurs châles de coton rouge et leurs pieds nus se ressemblaient tant qu'ils constituaient presque un uniforme.

L'atmosphère était oppressante, mortelle. Elle paraissait ne pas contenir de vie. Elle n'était pas d'une chaleur brûlante, mais retenait de l'humidité et un sentiment de grand âge, d'épuisement, qui semblait n'appartenir à nul autre endroit ; non pas une passion d'odeurs comme Smyrne, Naples ou Marseille, mais une sensation de long usage, d'exhalaisons de beaucoup de gens, d'une chaleur de hammam et de sueur. On avait l'impression que nulle ferme brise n'avait soufflé sur Djiddah depuis des années, que ses rues gardaient leur air d'une année sur l'autre, depuis le jour

où elles avaient été construites, et tant que les maisons perdureraient. Il n'y avait rien à acheter dans les bazars.

Dans la soirée, le téléphone sonna, et le Chérif fit venir Storrs à l'appareil. Il demanda si nous aimerions entendre son orchestre. Storrs, stupéfait, demanda : « Quel orchestre ? » et complimenta sa sainteté de s'être avancé si loin dans les manières de la ville. Le Chérif expliqua que le quartier général du Commandement du Hedjaz sous les Turcs avait eu une fanfare, qui jouait chaque soir pour le Gouverneur général ; et, quand le Gouverneur général fut capturé par Abdulla à Taïf, son orchestre fut capturé avec lui. Les autres prisonniers furent envoyés en Égypte pour y être internés, mais on en excepta la fanfare. Elle fut gardée à La Mecque pour jouer de la musique aux vainqueurs. Chérif Hussein posa son récepteur sur la table de son salon de cérémonie et, solennellement appelés un par un au téléphone, nous entendîmes l'orchestre dans le Palais de La Mecque, à quarante cinq milles de distance. Storrs exprima le remerciement général, et le Chérif, avec plus de générosité encore, répondit que l'orchestre serait envoyé par marches forcées à Djiddah, pour jouer aussi dans notre propre cour. « Et », dit-il, « vous pourrez alors me faire le plaisir de m'appeler à votre tour, que je puisse partager votre satisfaction. »

Le lendemain, Storrs rendit visite à Abdulla, dans sa tente près de la tombe d'Ève ; ensemble, ils inspectèrent l'hôpital, la caserne, les services municipaux, et partagèrent l'hospitalité du Maire et du Gouverneur. Entre deux obligations, ils parlèrent d'argent, du titre du Chérif, de ses relations avec les autres Princes d'Arabie, et du déroulement général de la guerre : tous les lieux communs qui doivent s'échanger entre envoyés de deux gouvernements. C'était ennuyeux, et je m'excusai la plupart du temps, puisque j'avais décidé après une conversation du matin qu'Abdulla n'était pas le chef indispensable. Nous lui avions demandé d'ébaucher la genèse du mouvement arabe, et sa réponse éclairait sa personnalité. Il avait commencé par une longue description de

Talaat, le premier Turc qui lui avait parlé avec inquiétude de l'agitation au Hedjaz. Il voulait que cette région fût soumise comme il convenait, et que le service militaire, comme ailleurs dans l'Empire, y fût introduit.

Pour le devancer, Abdulla avait établi un plan d'insurrection pacifique dans le Hedjaz, et l'avait provisoirement fixé pour 1915, après avoir sondé Kitchener en vain. Son intention était de faire appel aux tribus pendant le jeûne et de s'emparer des pèlerins. Ceux-ci compteraient beaucoup d'hommes importants de Turquie ainsi que des dirigeants musulmans d'Égypte, d'Inde, de Java, d'Érythrée et d'Algérie. Il avait espéré, avec ces milliers d'otages entre les mains, attirer l'attention des Grandes Puissances concernées. Il pensait qu'elles feraient pression sur la Porte pour assurer la libération de leurs nationaux. La Porte, impuissante à régler militairement cette affaire du Hedjaz, eût fait des concessions au Chérif, ou bien eût avoué son incapacité aux États étrangers. Dans la deuxième éventualité, Abdulla aurait joint ceux-ci directement, prêt à accepter leurs exigences contre une garantie d'immunité vis-à-vis de la Turquie. Son plan ne me plaisait pas, et je fus heureux quand il dit avec un rire presque méprisant que Fayçal, effrayé, avait supplié son père de ne pas l'adopter. Cela parlait en faveur de Fayçal, vers qui se tournaient maintenant, peu à peu, mes espoirs d'un grand chef.

Dans la soirée, Abdulla vint dîner avec le Colonel Wilson. Nous le reçûmes dans la cour, sur le perron. Derrière lui venait la brillante escorte des serviteurs et esclaves de sa maison, et derrière eux un groupe incolore d'hommes barbus, émaciés, au visage abattu, vêtus de lambeaux d'uniforme, et portant des instruments de cuivre terni. Abdulla agita la main dans leur direction et gloussa de plaisir : « Mon Orchestre. » Nous les fîmes asseoir sur des bancs dans l'avant-cour, et Wilson leur fit porter des cigarettes, tandis que nous montions dans la salle à manger où les persiennes du balcon s'ouvraient, affamées, à la brise de mer.

Quand nous nous assîmes, l'orchestre, sous la menace des fusils et des épées de la suite d'Abdulla, commença, chaque instrument de son côté, à interpréter des airs turcs déchirants. Le bruit nous faisait mal aux oreilles, mais Abdulla rayonnait.

L'assistance était curieuse. Abdulla lui-même, Vice-Président *in partibus* du Parlement turc et maintenant ministre des Affaires étrangères de l'État arabe rebelle ; Wilson, Gouverneur de la Province de la mer Rouge du Soudan et Ambassadeur de Sa Majesté auprès du Chérif de La Mecque ; Storrs, Secrétaire oriental au Caire, attaché successivement à Gorst, Kitchener et McMahon ; Young, Cochrane et moi, bagages de l'État-major ; Sayed Ali, Général de l'Armée égyptienne, commandant le détachement envoyé par le Sirdar pour soutenir les premiers efforts des Arabes ; Aziz el-Masri, maintenant Chef de l'État-major de l'armée régulière arabe, mais autrefois rival d'Enver, commandant des forces turques et sénoussi contre les Italiens, chef conspirateur des officiers arabes de l'Armée turque contre le comité d'Union et de Progrès, un homme condamné à mort par les Turcs pour avoir respecté le traité de Lausanne, un homme sauvé par *The Times* et Lord Kitchener.

Nous nous fatiguâmes de la musique turque, et demandâmes de l'allemande. Aziz sortit sur le balcon et ordonna en turc aux musiciens de nous jouer un air étranger. Ils se lancèrent avec hésitation dans « Deutschland über Alles » juste au moment où, à La Mecque, le Chérif prenait son téléphone pour entendre la musique de notre fête. Nous voulûmes encore de la musique allemande, et ils jouèrent « Eine feste Burg ». Puis, au milieu du morceau, ils expirèrent dans une flasque discordance de tambours. Les peaux s'étaient détendues dans l'atmosphère humide de Djiddah. Ils réclamèrent du feu, les serviteurs de Wilson et la garde du corps

* En français dans le texte.

d'Abdulla leur amenèrent de la paille et des caisses. Ils réchauffèrent les tambours, les tournant et les retournant devant le brasier, puis entamèrent ce qu'ils disaient être l'Hymne de la Haine, quoique personne n'y pût reconnaître nulle part une progression européenne. Sayed Ali se tourna vers Abdulla et dit : « C'est une marche funèbre. » Les yeux d'Abdulla s'élargirent, mais Storrs apporta rapidement son secours et tourna la chose en plaisanterie ; et nous envoyâmes des récompenses, avec les restes du festin, aux tristes musiciens qui ne prenaient aucun plaisir à nos compliments et suppliaient d'être renvoyés chez eux. Le matin suivant, je quittai par mer Djiddah pour Rabegh.

CHAPITRE X

Le *Northbrook*, un navire de la Marine indienne, était à quai à Rabegh. À bord se trouvait le Colonel Parker, notre officier de liaison avec Chérif Ali, à qui il envoya la lettre que je tenais d'Abdulla, donnant à Ali les « ordres » de son père de m'envoyer immédiatement auprès de Fayçal. Ali fut déconcerté par leur teneur, mais ne pouvait rien faire, car son seul moyen de télégraphier à La Mecque était le sans-fil du navire, et il avait honte d'envoyer ses protestations personnelles par notre entremise. Aussi fit-il contre mauvaise fortune bon cœur, et prépara pour moi son propre chameau de monte, magnifique, sellé de sa propre selle, chargé de luxueux caparaçons et coussins de cuir du Nedjd, marquetés et incrustés de couleurs variées, avec des franges tressées et des filets brodés de métal. Il choisit pour homme de confiance Tafas el-Raashid, de la tribu des Hawazi Harb, avec son fils, afin de me guider au camp de Fayçal.

Il fit tout cela de la meilleure grâce, parce que j'avais le soutien de Nouri Saïd, l'officier d'État-major de Bagdad dont j'étais autrefois devenu l'ami au Caire, quand il était malade. Nouri commandait maintenant en second les troupes régulières qu'Aziz el-Masri levait et entraînait ici. Un autre ami à la cour était Faïz el-Ghusein, un secrétaire particulier. C'était un Sheik Suluk du Hauran, ancien officiel du Gouvernement turc, qui s'était enfui en traversant

l'Arménie durant la guerre et avait fini par rejoindre Miss Gertrude Bell à Basra. Elle me l'avait envoyé avec de chaudes recommandations.

Pour Ali lui-même, j'éprouvais une grande inclination. De taille moyenne, mince, il faisait déjà plus que ses trente-sept ans. Il était un peu voûté, avait le teint plombé, les yeux grands, profonds et bruns, le nez fin et plutôt crochu, la bouche triste et tombante, la barbe noire et rare, et des mains très délicates. Des façons dignes et admirables, mais directes, il me fit l'impression d'un gentilhomme agréable, consciencieux, sans grande force de caractère, nerveux et assez fatigué. Sa faiblesse physique (il souffrait de consomption) le rendait sujet à de brefs accès de passion tremblante, précédés et suivis de longues humeurs d'obstination infirme. C'était un homme de bibliothèque, versé en droit et en religion, et pieux presque jusqu'au fanatisme. Il avait trop conscience de son héritage élevé pour être ambitieux et était de nature trop nette pour voir ou soupçonner des motifs intéressés chez ceux qui l'entouraient. En conséquence, il était la proie facile de tout compagnon habituel, et trop sensible aux conseils pour un grand chef, bien que la pureté de son intention et de sa conduite lui valût l'amour de ceux qui se trouvaient directement en contact avec lui. Si Fayçal se révélait n'être pas un prophète, la révolte pourrait assez facilement mettre Ali à sa tête, en remplacement. Je le pensais plus profondément arabe qu'Abdulla, ou que Zeid, son demi-frère cadet qui le secondait à Rabegh, et vint avec Ali, Nouri et Aziz aux palmeraies pour me voir prendre le départ. Zeid, garçon de dix-neuf ans peut-être, imberbe, pâle, timide, calme et désinvolte, n'était pas un zélote de la révolte. En vérité, de mère turque, et élevé dans le harem, il ne pouvait guère ressentir de grande sympathie pour une renaissance arabe, mais il fit de son mieux pour être agréable en ce jour, et surpassa Ali, peut-être parce qu'il ne se sentait guère outragé par le départ d'un chrétien pour la Province Sainte sous les auspices de l'Émir de La Mecque. Zeid, bien

sûr, était moins encore qu'Abdulla le chef-né de ma quête. Pourtant je l'appréciais, et voyais que ce serait un homme décidé quand il se serait trouvé lui-même.

Ali ne voulut me laisser partir qu'après le coucher du soleil, de crainte que certains de ses hommes me voient quitter le camp. Il garda mon voyage secret même de ses esclaves, et me donna une robe arabe et un couvre-tête à envelopper autour de moi et de mon uniforme, pour présenter une silhouette convenable dans le noir, sur mon chameau. Je n'emmenais pas de provisions, aussi ordonna-t-il à Tafas de trouver quelque chose à manger à Bir el-Sheik, le premier lieu habité, à quelque soixante milles, et le chargea très rigoureusement de me protéger des questions et de la curiosité en chemin, et d'éviter tous les campements et les rencontres. Les Masrouh Harb, qui habitaient Rabegh et le district, ne servaient le Chérif que du bout des lèvres. Leur véritable allégeance allait à Hussein Mabeirig, l'ambitieux Sheik du clan, jaloux de l'Émir de la Mecque et brouillé avec lui. Maintenant fugitif, il vivait dans les collines de l'est, et on le savait en contact avec les Turcs. Son peuple n'était pas notoirement pro-turc mais lui devait obéissance. S'il avait entendu parler de mon départ, il eût fort bien pu ordonner à une bande de ses hommes de m'arrêter lorsque je traverserais son district.

Tafas était un Hazimi, de la branche Béni Salem des Harb, et ne se trouvait donc pas en bons termes avec les Masrouh. Cela le rapprochait de moi et, quand il eut accepté la mission de me conduire auprès de Fayçal, nous pûmes lui faire confiance. La fidélité des compagnons de route était très chère aux hommes des tribus arabes. Le guide devait répondre devant un public sentimental de la vie de son compagnon, même au prix de la sienne. Un Harbi ayant promis d'emmener Huber à Médine, qui avait renié sa parole et l'avait tué sur la route près de Rabegh en découvrant qu'il était chrétien, avait subi l'ostracisme de l'opinion publique et, malgré les préjugés religieux qui jouaient en sa faveur,

vécut ensuite misérablement seul dans les collines, coupé de toute relation amicale, et se vit refuser la permission d'épouser aucune des filles de la tribu. Aussi pouvions-nous nous reposer sur la bonne volonté de Tafas et de son fils Abdulla ; et Ali s'efforça par des instructions détaillées d'assurer que leur action fût aussi bonne que leur intention.

Nous traversâmes les palmeraies qui s'étendaient comme une gaine autour des maisons dispersées du village de Rabegh, puis sortîmes sous les étoiles dans le Téhama, la bande sablonneuse et sans relief de désert qui borde la côte occidentale de l'Arabie, entre la plage et les collines du littoral, pendant des centaines de milles monotones. Dans la journée, cette plaine basse était intolérablement chaude, et l'absence d'eau en faisait une route rebutante ; impossible pourtant de l'éviter, puisque les collines plus fécondes étaient trop accidentées pour que des bêtes de somme puissent y passer du nord au sud.

La fraîcheur de la nuit était agréable après la journée de contraintes et de discussions qui s'était tellement étirée à Rabegh. Tafas ouvrait la voie sans parler, et les chameaux marchaient silencieusement sur le sable doux et uni. Pendant que nous cheminions, mes pensées se portèrent sur cette route des pèlerins le long de laquelle, pendant des générations sans nombre, les gens du Nord étaient venus visiter la Ville Sainte, apportant de pieuses offrandes au sanctuaire ; et il semblait que la Révolte arabe pouvait en un sens être un pèlerinage en retour, pour ramener au nord, en Syrie, un idéal en échange d'un autre, une croyance en la liberté contre leur ancienne croyance en une révélation.

Nous continuâmes quelques heures, sans variété sauf quand les chameaux enfonçaient et peinaient un peu, et que les selles craquaient : indication que la molle plaine s'était fondue en bancs de sable mobile, parsemés de petites broussailles, formant ainsi un terrain irrégulier, puisque les plantes amassaient de petits monticules autour de leurs racines et que les tourbillons de vents marins écopaient les

espaces qui les séparaient. Les chameaux ne semblaient pas avoir le pied sûr dans le noir, et le sable éclairé par les étoiles ne portait que peu d'ombres, si bien que les tertres et les creux étaient difficiles à voir. Nous fîmes halte avant minuit, je m'enroulai plus étroitement dans mon manteau, choisis une cavité de ma taille et de ma forme, et y dormis bien, presque jusqu'à l'aube.

Dès qu'il sentit l'air se rafraîchir à cause du changement qui s'annonçait, Tafas se leva et, deux minutes plus tard, nous avions repris notre route oscillante. La clarté arriva au bout d'une heure, pendant que nous gravissions un col de lave assez bas, noyé presque jusqu'au sommet dans le sable apporté par le vent. Il unissait une petite coulée, près du rivage, au champ de lave principal du Hedjaz, dont la lisière occidentale courait à main droite, et forçait la route côtière à s'étendre comme elle le faisait. Le col était rocheux, mais court : de chaque côté, la lave bleue se bombait en épaulements bas d'où, comme dit Tafas, on pouvait voir les navires en mer. Des pèlerins avaient construit là des tumulus le long de la route. C'étaient parfois des piles individuelles, trois pierres disposées l'une sur l'autre ; parfois des amas collectifs auxquels tout passant, s'il le voulait, pouvait ajouter sa pierre — non pas raisonnablement, ni avec un motif qu'on pût savoir, mais parce que d'autres l'avaient fait, et savaient peut-être.

Au-delà de la crête, la piste descendait dans une zone verte, la Mastourah, la plaine par laquelle le Wadi Foura se déversait dans la mer. Sa surface était couturée d'innombrables rigoles entrelacées, faites de gravier, ayant quelques pouces de profondeur : les lits des eaux d'orage lors de ces rares occasions où il pleuvait dans le Tareif et où les cours d'eau, comme des fleuves, faisaient rage jusqu'à la mer. Ici, le delta avait environ six mètres de largeur. L'eau y coulait par endroits une heure ou deux, ou même un jour ou deux, une fois en plusieurs années. En sous-sol, il y avait beaucoup d'humidité, préservée de la chaleur solaire par la couche de

sable ; des épineux et des buissons épars en profitaient et florissaient. Certains des troncs faisaient un pied de diamètre, ils pouvaient avoir vingt pieds de hauteur. Les arbres et les buissons étaient séparés, en bosquets, leurs branches basses broutées par les chameaux affamés. Aussi paraissaient-ils entretenus, et avaient un air prémédité, qui donnait une étrange impression dans les terres sauvages, d'autant plus que le Téhama avait jusqu'ici été d'une sobre nudité.

À deux heures en amont, me dit Tafas, se trouvait la gorge par laquelle le Wadi Foura sortait des dernières collines de granit, et là avait été construit un petit village, Khoreiba, fait de rigoles d'eau courante, de puits et de palmeraies, habité par une petite population d'affranchis occupés à la culture des dattes. C'était important. Nous n'avions pas compris que le lit du Wadi Foura servait de route directe des abords de Médine aux faubourgs de Rabegh. Il se trouvait si loin au sud et à l'est des positions supposées de Fayçal dans les collines qu'on pouvait difficilement le croire sous son contrôle. De plus, Abdulla ne nous avait pas avertis de l'existence de Khoreiba, quoiqu'elle affectât matériellement la question de Rabegh en offrant à l'ennemi un endroit possible où trouver de l'eau, protégé de notre intervention et des canons de nos bâtiments de guerre. À Khoreiba, les Turcs pouvaient concentrer une force importante pour attaquer la brigade que nous nous proposions de former à Rabegh.

En réponse à des questions plus poussées, Tafas révéla qu'il y avait à Hadjar, à l'est de Rabegh dans les collines, un autre point d'eau aux mains des Masrouh, qui servait maintenant de quartier général à Hussein Mabeirig, leur chef turcophile. Les Turcs pouvaient faire leur étape suivante de Khoreiba vers La Mecque en laissant Rabegh intacte et inoffensive sur leur flanc. Ce qui signifiait que la brigade anglaise demandée serait incapable de sauver La Mecque des Turcs. Ce dessein nécessiterait une force ayant un front ou un rayon d'action de quelque vingt milles, afin d'interdire les trois points d'eau à l'ennemi.

Pendant ce temps, dans le soleil matinal, nous avions enlevé nos chameaux en un trot régulier sur le terrain facile de ces parterres de cailloux entre les arbres, faisant bonne route vers Mastourah, la première étape depuis Rabegh sur la route des pèlerins. Là, nous pourrions nous abreuver et faire une courte halte. Ma chamelle me ravissait, car je n'avais jamais monté un tel animal auparavant. On ne trouvait pas de bons chameaux en Égypte, et ceux du désert du Sinaï, quoique robustes et forts, n'étaient pas entraînés à un pas régulier, doux et rapide, comme ces riches montures des princes arabes.

Pourtant, ses talents furent en grande partie gaspillés ce jour-là, car ils étaient destinés à des cavaliers qui savaient les utiliser et les réclamaient, et non pas à moi qui me contentais d'être porté et n'avais aucun sens de la façon de tenir en selle. Il est aisé de rester assis sur une chamelle sans tomber, mais très difficile d'en obtenir le maximum afin de faire de longs voyages sans fatiguer le cavalier ni la bête. Tafas me donnait à mi-mots des indications pendant que nous avancions ; c'était en vérité un des seuls objets dont il acceptait de parler. Les ordres qu'il avait reçus de me préserver de tout contact avec le monde semblaient même lui avoir fermé la bouche. Dommage, car son dialecte m'intéressait.

Tout près de la rive nord du Mastourah, nous trouvâmes le puits. Derrière lui, on voyait des murs de pierre sèche en ruines qui avaient été une cabane et, en face, de petits abris de branches et de feuilles de palmier sous lesquels étaient assis quelques Bédouins. Nous ne les saluâmes pas. Tafas préféra se tourner vers les murs croulants et mit pied à terre ; je m'assis à l'ombre pendant qu'Abdulla et lui abreuvaient les bêtes, puis tiraient de l'eau pour eux et pour moi. Le puits était vieux et large, avec une bonne margelle de pierre, et une forte voûte au sommet. Il faisait environ vingt pieds de profondeur et, pour la commodité des voyageurs dépourvus de cordes, comme nous, on avait ménagé une cheminée carrée dans la maçonnerie, avec des prises pour les

mains et les pieds dans les angles, afin qu'un homme pût descendre jusqu'à l'eau et remplir son outre en peau de chèvre.

Des mains oisives avaient jeté tant de pierres dans le conduit que le fond du puits était à moitié bouché, et l'eau peu abondante. Abdulla attacha ses manches flottantes autour de ses épaules, replia sa robe sous sa cartouchière, descendit et remonta lestement, ramenant à chaque fois quatre ou cinq gallons qu'il versa à nos chameaux dans un abreuvoir de pierre à côté du puits. Ils burent chacun cinq gallons environ, car ils avaient été abreuvés à Rabegh un jour plus tôt. Puis nous les laissâmes errer un moment pendant que nous restions assis en paix, respirant la brise légère qui venait de la mer. Abdulla fuma une cigarette en récompense de ses efforts.

Quelques Harb survinrent, conduisant un grand troupeau de jeunes chameaux, et commencèrent à les abreuver, ayant envoyé un homme en bas du puits pour remplir le grand seau en cuir que les autres tiraient main sur main avec un grand chant staccato. Nous les regardions sans nous mêler à eux, car ils étaient des Masrouh, et nous des Béni Salem ; et bien que les deux clans fussent maintenant en paix, et libres de traverser leurs districts réciproques, ce n'était qu'un arrangement temporaire pour favoriser la guerre du Chérif contre les Turcs, sans bonne volonté très profonde.

Pendant que nous regardions, deux cavaliers venant du nord s'approchèrent de nous au trot léger et rapide de leurs chameaux pur-sang. Jeunes tous deux, l'un était vêtu de riches robes de Cachemire et d'un lourd couvre-tête brodé de soie ; l'autre, plus simple, en coton blanc, avec un couvre-tête de coton rouge. Ils firent halte à côté du puits ; le plus magnifique des deux glissa gracieusement au sol sans faire agenouiller son chameau, et jeta le licol à son compagnon, disant avec désinvolture : « Abreuve-les pendant que je me repose. » Puis, comme un flâneur, il vint s'asseoir à l'ombre de notre mur, après nous avoir jeté un coup d'œil studieuse-

ment indifférent. Il offrit une cigarette, tout juste roulée et léchée, en disant : « Vos seigneuries viennent de Syrie ? » J'esquivai poliment, suggérant qu'il venait de La Mecque, ce à quoi il ne fit pas plus de réponse directe que moi. Nous parlâmes un moment de la guerre et de la maigreur des chamelles Masrouh.

Cependant l'autre cavalier restait debout, tenant distraitement les licols, attendant peut-être que les Harb aient fini d'abreuver leur troupeau avant de prendre son tour. « Qu'y a-t-il, Mustapha ? Fais-les boire tout de suite », s'exclama le jeune seigneur. Le serviteur s'approcha pour dire d'un air lugubre : « Ils ne me laisseront pas faire. » « Par la pitié de Dieu ! » cria furieusement son maître en se levant d'un bond et en donnant à l'infortuné Mastapha trois ou quatre coups secs de sa cravache sur la tête et les épaules. « Va leur demander. » Mustapha parut blessé, stupéfait et furieux, comme s'il allait rendre les coups, mais il réfléchit et courut vers le puits.

Les Harb, choqués, lui firent place par pitié et laissèrent ses deux chameaux boire dans leur abreuvoir. « Qui est-ce ? » murmurèrent-ils, et Mustapha répondit : « Le cousin de notre Seigneur de La Mecque. » Ils coururent immédiatement détacher un ballot d'une de leurs selles et répandirent devant les deux chameaux du fourrage composé de feuilles vertes et de bourgeons d'arbres épineux. Ils avaient coutume de le récolter en frappant les buissons bas avec un lourd bâton, jusqu'à ce que les extrémités brisées des branches pleuvent sur une toile étalée à terre.

Le jeune Chérif les regardait avec satisfaction. Quand son chameau eut mangé, il escalada lentement et sans effort apparent son cou jusqu'à la selle où il s'installa à loisir, et nous fit des adieux pleins d'onction, demandant à Dieu de récompenser généreusement les Arabes. Ils lui souhaitèrent bon voyage, et il partit vers le sud tandis qu'Abdulla amenait nos chameaux et que nous nous dirigions vers le nord. Dix minutes plus tard, j'entendis un rire étouffé qui venait du

vieux Tafas, et vis des rides de joie entre sa barbe grisonnante et sa moustache.

« Qu'as-tu, Tafas ? demandai-je.

« Seigneur, tu as vu ces deux cavaliers au puits ? »

« Le Chérif et son serviteur ? »

« Oui ; mais c'était Chérif Ali ibn Hussein de Modhig, et son cousin, Chérif Mohsin, seigneurs des Harith, qui sont des ennemis de sang des Masrouh. Ils craignaient d'être retardés ou chassés du puits si les Arabes les reconnaissaient. Aussi ont-ils prétendu être maître et serviteur, venus de La Mecque. Avez-vous vu la fureur de Mohsin quand Ali l'a frappé ? Ali est un diable. Alors qu'il n'avait que onze ans, il s'est échappé de la maison de son père et est allé chez son oncle, détrousseur de pèlerins par métier, et il a vécu auprès de lui de nombreux mois, en mettant la main au travail, jusqu'à ce que son père le rattrape. Il a été avec notre seigneur Fayçal depuis la bataille du premier jour à Médine, et a commandé les Ateiba dans les plaines autour d'Aar et de Bir Derwish. C'était entièrement du combat à chameau, et Ali ne voulait avec lui d'aucun homme qui ne pût, comme lui, courir à côté de sa monture et bondir en selle d'une main en tenant son fusil. Les enfants des Harith sont les enfants de la bataille. » Pour la première fois, la bouche du vieil homme était pleine de mots.

CHAPITRE XI

Pendant qu'il parlait, nous avancions rapidement sur la plaine aveuglante, maintenant presque dépourvue d'arbres, et qui s'adoucissait lentement sous le pied. Au début, c'étaient des galets gris, tassés comme du gravier. Puis le sable se fit plus fréquent et les cailloux plus rares, jusqu'à ce que nous puissions distinguer séparément la couleur des éclats de pierre, porphyre, schiste vert, basalte. Enfin, ce fut du sable blanc presque pur, sous lequel gisait une couche plus dure. Un tel terrain faisait comme un tapis velouté pour la course de nos chameaux. Les grains de sable étaient propres et lisses ; ils capturaient la flamme du soleil, comme de petits diamants, et la réfléchissaient si violemment qu'après un moment je ne pus le supporter. Je fronçai fortement les sourcils, tirai le couvre-tête en pointe au-dessus de mes yeux, et en dessous aussi, comme un passe-montagne, essayant de repousser la chaleur qui s'élevait du sol en vagues vitreuses et battait mon visage. À quatre-vingts milles en face de nous, l'énorme pic du Rudhwa, derrière Yenbo, s'estompait et s'effaçait dans l'éblouissement de vapeur qui en cachait le pied. Tout près dans la plaine s'élevaient les petites collines informes de Hesna, qui semblaient bloquer le passage. À notre droite se trouvait la crête aiguë des Béni Ayoub, dentelée et fine comme une lame de scie, la première arête des montagnes feuilletées entre le Téhama et les hauts

escarpements du plateau autour de Médine. Ces Tareif Béni Ayoub s'abaissaient au nord en une suite bleue de collines plus petites, douces de nature, derrière lesquelles des chaînes élevées, l'une après l'autre, montaient en escalier découpé, rouge maintenant que le soleil baissait, jusqu'à la masse centrale et dominante du Djébel Subh avec ses fantastiques flèches de granit.

Un peu plus tard, nous tournâmes à droite, quittant la route des pèlerins, et prîmes un raccourci à travers un terrain qui s'élevait graduellement, fait d'arêtes plates de basalte si profondément enterrées dans le sable que seuls leurs sommets apparaissaient à la surface. Il retenait assez d'humidité pour être bien recouvert d'herbe dure et raide et de buissons, de haut en bas des pentes où paissaient quelques moutons et chèvres. Là, Tafas me montra une pierre, qui représentait la limite du district des Masrouh, et me dit avec un plaisir sévère qu'il était maintenant chez lui, sur le territoire de sa tribu, et pouvait relâcher sa vigilance.

On a considéré le désert comme une terre stérile, à la libre disposition de qui voulait ; mais en fait, chacune de ses collines et vallées avait un propriétaire reconnu qui affirmerait promptement les droits de sa famille ou de son clan contre une agression. Même les puits et les arbres avaient leurs maîtres, qui laissaient les hommes faire du bois de chauffage avec ceux-ci et boire librement à ceux-là, autant qu'ils en avaient besoin, mais qui arrêteraient à l'instant quiconque essaierait de tirer profit de la propriété et de l'exploiter, elle ou ses produits, à l'intention de tiers, pour un bénéfice personnel. Le désert était maintenu dans un communisme dément par lequel la Nature et les éléments se trouvaient à la libre disposition de toute personne connue pour être amicale, à hauteur de ses besoins et rien de plus. Les conséquences logiques étaient que les hommes du désert réduisaient cette liberté d'usage à un privilège, et se montraient durs envers les étrangers dépourvus d'introduction ou de garantie, puisque la sécurité commune reposait sur la res-

ponsabilité commune de la parentèle. Tafas, dans son propre pays, pouvait supporter légèrement le fardeau de ma sauvegarde.

Les vallées devenaient nettement marquées, avec des lits propres, de sable et de gravier, et à l'occasion un gros rocher arraché par une crue. Il y avait beaucoup de genêts, d'un gris et vert reposants pour l'œil, bons comme combustible quoique inutiles comme pâture. Nous montâmes régulièrement jusqu'à retrouver la piste principale de la route des pèlerins. Nous continuâmes notre chemin le long de celle-ci jusqu'au crépuscule, où nous arrivâmes en vue du hameau de Bir el-Sheikh. Dans les premières ténèbres, comme on allumait les feux du souper, nous descendîmes sa large rue ouverte et fîmes halte. Tafas entra dans une des vingt huttes misérables et, avec quelques mots murmurés et de longs silences, acheta de la farine qu'il pétrit avec de l'eau en une galette de deux pouces d'épaisseur et huit de diamètre. Il l'enterra dans la cendre d'un feu de broussailles fourni par une femme Subh qu'il semblait connaître. Quand la galette fut chaude, il la sortit du feu et en chassa les cendres de la paume ; ensuite nous la partageâmes, pendant qu'Abdulla allait s'acheter du tabac.

Ils me dirent que l'endroit comportait deux puits bordés de pierre, en bas de la pente au sud, mais je ne me sentais pas l'envie d'aller les voir, car la longue chevauchée de ce jour avait fatigué mes muscles inhabitués, et la chaleur de la plaine avait été douloureuse. Ma peau en était boursouflée, et mes yeux souffraient de l'éclat de la lumière qui remontait en frappant sous un angle aigu depuis le sable d'argent et les cailloux brillants. J'avais passé les deux dernières années au Caire, derrière une table toute la journée, ou réfléchissant durement dans un petit bureau surpeuplé, plein de bruits qui me distrayaient, avec cent choses précipitées à dire, mais sans autre exercice physique que d'aller et venir chaque jour entre le bureau et l'hôtel. La nouveauté de ce changement était donc rude, puisque le temps ne m'avait pas été donné

de m'accoutumer progressivement aux coups pernicieux du soleil arabe et à la longue monotonie du pas des chameaux. Il y aurait une autre étape cette nuit, et une longue journée demain avant d'atteindre le camp de Fayçal.

Aussi fus-je reconnaissant de la cuisine et des achats, qui durèrent une heure, et de la seconde heure de repos ensuite, que nous prîmes d'un commun accord, et désolé quand elle se termina, que nous enfourchâmes à nouveau nos bêtes et chevauchâmes dans des ténèbres de poix, montant et descendant dans les vallées, entrant et sortant de nappes d'air, chaudes dans les creux resserrés, mais fraîches et stimulantes dans les endroits ouverts. Le sol sous nos pas devait être sablonneux, car le silence de notre passage blessait mes oreilles tendues, et lisse, car je ne cessais de m'endormir en selle, pour m'éveiller quelques secondes plus tard, soudain, le cœur battant, me raccrochant par instinct au pommeau pour retrouver l'équilibre qu'un pas inégal de l'animal m'avait fait perdre. Il faisait trop sombre, et les formes du pays étaient trop neutres pour retenir mes yeux scrutateurs aux paupières lourdes. Enfin nous nous arrêtâmes pour de bon, longtemps après minuit, et j'étais roulé dans mon manteau, endormi dans une très confortable petite tombe de sable, avant que Tafas eût entravé mon chameau.

Trois heures plus tard, nous étions de nouveau en route, aidés maintenant par le dernier éclat de la lune. Nous descendîmes Wadi Mared, sa nuit morte, chaude, silencieuse ; de chaque côté des collines aux pointes aiguës se tenaient, noires et blanches, dans l'air épuisé. Il y avait beaucoup d'arbres. L'aube vint finalement à nous alors que nous sortions des défilés dans un large espace, sur le sol plat duquel un vent inquiet décrivait capricieusement des cercles dans la poussière. Le jour se renforçait toujours, et montrait maintenant Bir ibn Hassami, juste à notre droite. Le hameau bien tenu de petites maisons absurdes, brunes et blanches, serrées les unes contre les autres au nom de la sécurité, avait l'air d'un village de poupée et paraissait plus solitaire que le

désert, dans l'ombre immense du sombre escarpement de Subh, en arrière. Pendant que nous l'observions, espérant voir de la vie à ses portes, le soleil se ruait dans le ciel, et les falaises ciselées, ces milliers de pieds au-dessus de nos têtes, se découpèrent en durs rayons réfractés de lumière blanche contre un ciel encore brouillé par l'aube éphémère.

Nous traversâmes la grande vallée. Un méhariste, volubile et âgé, sortit des maisons et trotta vers nous. Il se présenta sous le nom de Khallaf, trop amicalement. Son salut vint après une pause dans un torrent de bavardage banal et, quand on le lui rendit, il essaya de nous forcer à la conversation. Mais Tafas n'appréciait pas sa compagnie, et lui répondait brièvement. Khallaf persista et, finalement, pour améliorer sa position, se pencha et fouilla dans sa sacoche de selle jusqu'à trouver un petit pot de fer émaillé, fermé, contenant une portion généreuse de la provision de voyage du Hedjaz. C'était la galette sans levain de la veille, mais émiettée entre les doigts quand elle était encore chaude, et mouillée de beurre liquide jusqu'à ce que ses particules ne se séparent plus sans résistance. Pour la manger, on l'adoucissait avec du sucre en poudre, et on la prenait avec les doigts, en boulettes, comme de la sciure humide.

Je mangeai un peu, ce qui était pour moi un premier essai, pendant que Tafas et Abdulla s'y adonnaient vigoureusement. Aussi sa générosité valut à Khallaf de rester à demi affamé, de façon méritée, car les Arabes trouvaient efféminé de transporter des vivres pour un petit voyage de cent milles. Nous étions maintenant camarades, et le bavardage reprit, Khallaf nous racontant les dernières batailles, et un revers que Fayçal avait essuyé la veille. Il semblait qu'il eût été chassé de Kheif, aux sources du Wadi Safra, et qu'il se trouvât maintenant à Hamra, à une courte distance devant nous ; ou, du moins, Khallaf croyait qu'il y était. Nous pourrions nous en assurer à Wasta, le prochain village sur notre route. Le combat n'avait pas été sévère, mais les quelques pertes se comptaient toutes dans les tribus de Tafas

et de Khallaf, et les noms et blessures de chacun furent énumérés.

Cependant je regardais autour de moi, intéressé de me trouver dans un pays nouveau. Le sable et les débris de la nuit précédente et de Bir el-Sheikh avaient disparu. Nous remontions une vallée, de deux cents à cinq cents mètres de large, de galets et de sol léger, très ferme, avec des monticules de pierre verte brisée qui surgissaient de temps en temps. Il y avait beaucoup d'arbres épineux ; certains étaient des acacias ligneux, de trente pieds et plus de hauteur, d'un beau vert, avec assez de tamaris et de broussailles tendres pour donner à l'ensemble un air de parc bien entretenu, charmant dans les longues ombres douces du début de la matinée. Le sol balayé était si plat et propre, les cailloux si variés, leurs couleurs si joyeusement assorties, qu'ils donnaient au paysage un air apprêté ; et ce sentiment était renforcé par les lignes droites et l'acuité des collines. Elles s'élevaient régulièrement de chaque côté, des à-pics hauts d'un millier de pieds, de roc brun granit ou couleur porphyre sombre, avec des taches roses ; et, par un étrange hasard, ces collines embrasées reposaient sur des bases hautes de cent pieds de cette pierre au grain irrégulier dont la couleur inhabituelle suggérait une fine couche de mousse.

Nous chevauchâmes environ sept milles dans ce bel endroit, jusqu'à une basse ligne de partage des eaux, traversée par un mur d'éclats de granit qui n'était maintenant guère plus qu'un tas informe, mais avait sans doute constitué une barrière. Il courait d'une falaise à l'autre, et montait même haut à flanc de colline partout où les pentes n'étaient pas trop abruptes pour être escaladées. Au centre, où passait la route, il y avait eu deux petites enceintes, comme des enclos. Je demandai à Khallaf la raison de ce mur. En réponse, il dit qu'il était allé à Damas, à Constantinople et au Caire, et qu'il avait de nombreux amis parmi les grands hommes d'Égypte. Connaissais-je aucun des Anglais de là-bas ? Khallaf semblait curieux de mes intentions et de mon

histoire. Il essaya de me faire trébucher sur des expressions égyptiennes. Quand je répondis dans le dialecte d'Alep, il parla de Syriens éminents de ses relations. Je les connaissais aussi, et il passa à la politique locale, posant des questions prudentes, délicatement et indirectement, à propos du Chérif et de ses fils, et de ce que je pensais que Fayçal allait faire. J'en savais moins que lui sur ce point et parai ses questions maladroitement. Tafas vint à mon secours, et changea de sujet. Par la suite nous apprîmes que Khallaf était à la solde des Turcs, et envoyait de fréquents rapports sur les mouvements des forces arabes devant Bir ibn Hassani.

De l'autre côté du mur, nous nous trouvâmes dans un affluent du Wadi Safra, une vallée plus désolée et pierreuse parmi des collines moins brillantes. Elle en rejoignait une autre dans laquelle, loin à l'ouest, se trouvait un bouquet de palmiers sombres, que les Arabes dirent être Djédida, un des villages d'esclaves de Wadi Safra. Nous tournâmes à droite, franchîmes une autre éminence, puis descendîmes la colline pendant quelques milles jusqu'à l'angle de hautes falaises. Nous le contournâmes et nous trouvâmes soudain dans Wadi Safra, la vallée de notre quête, et au milieu de Wasta, son plus grand village. Wasta paraissait se composer de nombreuses nichées de maisons, accrochées au flanc des collines de part et d'autre du lit du torrent sur des bancs de terrain alluvial, ou se tenant sur des îlots de débris entre les divers canaux profondément creusés dont l'ensemble formait la vallée mère.

Chevauchant entre deux ou trois de ces îles rehaussées, nous nous dirigeâmes vers la rive éloignée de la vallée. Sur notre chemin se trouvait le lit principal des crues d'hiver, un cours de galets et rochers blancs, tout à fait plat. Au milieu, entre deux palmeraies, s'étendait une nappe d'eau claire, de deux cents mètres de long et douze pieds de large environ, au fond sableux, et bordée sur chaque rive par un tapis large de dix pieds d'herbe épaisse et de fleurs. Nous nous y arrêtâmes un moment pour laisser nos chameaux baisser la tête et boire

à satiété, et le soulagement que la vue de l'herbe apporta à nos yeux, après le dur scintillement des cailloux pendant toute la journée, fut si soudain que je regardai involontairement vers le haut pour voir si un nuage n'avait pas couvert la face du soleil.

Nous remontâmes le ruisseau jusqu'au jardin d'où il partait en miroitant dans un canal bordé de pierres, puis nous tournâmes le long du mur de boue séchée du jardin, à l'ombre de ses palmiers, vers un autre des hameaux séparés. Tafas ouvrit la voie dans sa petite rue (les maisons étaient si basses que, de nos selles, nous baissions les yeux sur leurs toits d'argile). Nous nous arrêtâmes près d'une maison un peu plus grande, et frappâmes à la porte d'une cour à ciel ouvert. Un esclave nous ouvrit, et nous mîmes pied à terre à l'abri des regards. Tafas entrava les chameaux, desserra leurs sangles et répandit devant eux du fourrage vert pris dans un tas odorant à côté du portail. Puis il me conduisit dans la chambre d'hôte de la maison, un petit endroit sombre et propre en briques d'argile, au toit fait de demi-troncs de palmier sous de la terre battue. Nous nous assîmes sur la natte de palmes le long de l'estrade. Le jour était devenu très chaud dans cette vallée étouffante, et, peu à peu, nous nous allongeâmes côte-à-côte. Puis le bourdonnement des abeilles dans les jardins au-dehors, et celui des mouches au-dedans, qui planaient sur nos visages voilés, nous bercèrent et nous nous endormîmes.

CHAPITRE XII

Avant notre réveil, un repas de pain et de dattes nous avait été préparé par les gens de la maison. Les dattes étaient fraîches, si douces qu'elles fondaient, délicieuses, comme je n'en avais jamais goûté. Le propriétaire du domaine, un Harbi, était parti avec ses voisins servir Fayçal, et ses femmes et enfants campaient dans les collines avec les chameaux. Les tribus arabes de Wadi Safra vivaient dans leurs villages au plus cinq mois par an. Pendant les autres saisons, les jardins étaient confiés à des esclaves, des nègres comme les jeunes hommes qui nous avaient apporté le plateau, et dont les membres épais et les corps dodus et brillants paraissaient curieusement déplacés parmi les Arabes semblables à des oiseaux. Khallaf me dit que ces Noirs venaient à l'origine d'Afrique, amenés enfants par leurs père putatifs Takruri, et étaient vendus à La Mecque pendant le pèlerinage. Quand ils avaient forci, ils valaient de cinquante à quatre-vingts livres pièce, et étaient traités avec tout le soin qui convenait à leur prix. Certains devenaient des serviteurs attachés aux soins de la maison ou du corps de leur maître ; mais la majorité était envoyée dans les villages-palmeraies de ces fiévreuses vallées d'eau courante, au climat trop mauvais pour le labeur arabe, mais où ils florissaient, se construisaient des maisons solides, s'unissaient à des femmes esclaves, et assuraient tout le travail manuel de l'exploitation.

Ils étaient très nombreux — par exemple ils occupaient treize villages côte à côte dans ce Wadi Safra — si bien qu'ils formaient leur propre société, et vivaient assez à leur gré. Leur travail était dur, mais la surveillance relâchée et l'évasion facile. Leur statut légal était mauvais, car ils ne pouvaient en appeler à la justice tribale, ni même aux tribunaux du Chérif ; mais l'opinion publique et l'intérêt privé prévenaient toute cruauté à leur encontre, et l'article de foi qui faisait de l'affranchissement d'un esclave une bonne action signifiait en pratique que presque tous finissaient par obtenir leur liberté. Ils gagnaient de l'argent de poche pendant leur service, s'ils étaient ingénieux. Ceux que je vis possédaient des biens, et se déclaraient contents. Ils faisaient pousser des melons, des courgettes, des concombres, du raisin et du tabac pour leur propre compte, outre les dattes dont le surplus était envoyé au Soudan sur des boutres, et échangé là-bas contre du blé, des vêtements et les produits de luxe d'Afrique ou d'Europe.

Quand la chaleur de midi eut passé nous longeâmes, toujours sur nos chameaux, le ruisseau clair et lent jusqu'à ce qu'il se perdît dans les jardins des palmeraies, derrière leurs bas murs de séparation en argile séchée au soleil. D'un bout à l'autre, de petits canaux profonds d'un pied ou deux étaient creusés entre les racines des arbres, aménagés de telle façon qu'on pût faire passer le courant depuis le chenal de pierre et arroser chaque arbre à son tour. La source appartenait à la communauté, et était répartie entre les propriétaires pour tant de minutes ou d'heures, par jour ou par semaine, selon l'usage traditionnel. L'eau était un peu saumâtre, comme il le fallait pour les meilleurs palmiers ; mais elle était suffisamment douce dans les puits privés qu'on trouvait dans les bosquets. Ces puits étaient très nombreux, et allaient chercher l'eau à trois ou quatre pieds sous la surface.

Notre chemin nous fit passer par le village central et sa rue du marché. Il y avait peu de choses dans les boutiques, et l'endroit entier donnait une impression de délabrement. Une

génération plus tôt, Wasta était populeux (on parlait de mille maisons), mais un jour un énorme mur d'eau dévala le Wadi Safra, les digues de nombreuses palmeraies furent rompues, et les palmiers emportés. Certaines des îles où des habitations s'étaient dressées pendant des siècles furent submergées, et les maisons de boue fondirent à nouveau en boue, tuant ou noyant les malheureux esclaves à l'intérieur. On aurait pu remplacer les hommes, et les arbres, si le sol avait subsisté. Mais les jardins avaient été construits, grâce à des années de labeur, avec de la terre soigneusement gagnée sur les ruisseaux qui occupaient normalement l'endroit ; et cette vague d'eau — haute de huit pieds, courant en raz de marée pendant trois jours — réduisit les parcelles sur son passage à leurs bancs de pierre primitifs.

Un peu au-dessus de Wasta, nous arrivâmes à Kharma, petit village avec de riches bosquets de palmiers, là où un affluent arrivait au nord. Au-delà de Kharma, la vallée s'élargissait un peu, jusqu'à quatre cents mètres de moyenne à peu près, avec un lit de gravier et de sable, bien lissé par les pluies d'hiver. Les parois étaient faites de roc nu, rouge et noir, dont les arêtes et les crêtes étaient aussi tranchantes que des lames de couteau, et réfléchissaient le soleil comme du métal. Elles donnaient à la fraîcheur des arbres et de l'herbe une apparence sensuelle. Nous voyions maintenant des groupes de soldats de Fayçal, et des troupeaux de leurs chameaux de selle qui broutaient. Avant que nous ayons atteint Hamra, chaque recoin dans les rochers, chaque bouquet d'arbres servait de bivouac. Tafas fut accueilli par des saluts joyeux et revint à la vie, agitant les bras et interpellant ses amis, tout en pressant le pas pour en finir plus vite avec son devoir envers moi.

Hamra s'ouvrait sur notre gauche. C'était, semblait-il, un village d'environ cent maisons, enterrées dans des jardins parmi des monticules de terre de quelque vingt pieds de hauteur. Nous franchîmes à gué un petit ruisseau et montâmes entre les arbres par un chemin enclos de murs jusqu'au

sommet d'un de ces monticules, où nous fîmes s'agenouiller nos chameaux près du portail de la cour d'une maison longue et basse. Tafas dit quelque chose à un esclave de garde, une épée au pommeau d'argent à la main. Il me guida dans une cour intérieure au fond de laquelle, dans le noir encadrement vertical d'une porte, se tenait une silhouette blanche qui m'attendait avec rigidité. Je sentis au premier regard que c'était l'homme que j'étais venu chercher en Arabie — le chef qui mènerait la Révolte arabe à la pleine gloire. Fayçal paraissait très grand et ressemblait à un pilier, très svelte, dans ses longues robes de soie blanche et son couvre-tête marron maintenu par une cordelette brillante, écarlate et or. Ses paupières étaient baissées ; sa barbe noire et son visage incolore semblaient un masque, comparés à l'étrange vigilance immobile de son corps. Ses mains étaient croisées devant lui, sur sa dague.

Je le saluai. Il me fit entrer dans la pièce et s'assit sur son tapis près de la porte. Mes yeux s'habituant à la pénombre, ils virent que la petite pièce contenait de nombreuses silhouettes silencieuses nous fixant, Fayçal ou moi. Il continua à regarder ses mains, qui se pliaient lentement autour de sa dague. Enfin, il demanda doucement comment j'avais trouvé le voyage. Je parlai de la chaleur, il s'informa du temps qu'il m'avait fallu pour venir de Rabegh, et observa que j'avais chevauché rapidement pour la saison.

« Et notre position ici à Wadi Safra vous plaît-elle ? »

« Beaucoup ; mais c'est loin de Damas. »

Le mot était tombé parmi eux comme une épée. Il y eut un frémissement. Puis tous les hommes présents se raidirent sur place et retinrent leur souffle pendant une minute silencieuse. Certains, peut-être, rêvaient du succès lointain ; d'autres ont pu croire que c'était une remarque sur leur récente défaite. Fayçal enfin leva les yeux, me souriant, et dit : « Dieu soit loué, il y a des Turcs plus près de nous que cela. » Nous sourîmes tous avec lui ; et je me levai et m'excusai pour le moment.

CHAPITRE XIII

Sous de hautes arcades de palmiers aux branches qui se croisaient en ogives, je trouvai dans un doux pâturage le campement bien tenu des soldats de l'Armée égyptienne, avec Nafi Bey, le major égyptien que Sir Reginald Wingate avait envoyé récemment du Soudan pour aider la rébellion arabe. Ils disposaient d'une batterie de montagne et de quelques mitrailleuses, et paraissaient plus alertes qu'ils ne se sentaient. Nafi était un garçon aimable, qui me montra amitié et hospitalité malgré sa santé précaire et le ressentiment qu'il éprouvait d'avoir été envoyé si loin dans le désert pour servir dans une guerre inutile et pénible.

Les Égyptiens, amoureux de leur chez-soi et de leur confort, considéraient toujours l'inhabituel comme un malheur. Dans ces fâcheuses circonstances, ils supportaient l'épreuve dans un but philanthropique, ce qui la rendait plus dure. Ils combattaient les Turcs, pour qui ils avaient un respect sentimental, pour le compte des Arabes, un peuple étranger parlant une langue apparentée à la leur, mais leur paraissant d'autant plus différent de caractère, et rude dans sa vie. Les Arabes semblaient hostiles aux bénédictions matérielles de la civilisation plutôt que les apprécier. Ils accueillaient de huées grossières les tentatives bienveillantes de meubler leur dénuement.

Les Anglais, sûrs de leur propre excellence absolue,

auraient persisté à les aider sans trop grogner, mais les Égyptiens perdirent la foi. Ils n'avaient ni ce sens collectif du devoir envers leur État, ni ce sentiment d'une obligation individuelle à pousser le long de sa route l'humanité en lutte. La fonction de policier délégué qui donnait aux Anglais leur plus forte émotion devant les embarras d'autrui, était remplacée dans leur cas par l'instinct de s'écarter aussi discrètement et loin que possible. Sans doute tout allait bien pour ces soldats, ils disposaient de rations abondantes et d'une bonne santé, ils n'avaient pas subi de pertes, et pourtant ils trouvaient défectueux le fonctionnement de l'univers, et espéraient que cet Anglais inattendu venait remettre les choses en ordre.

Fayçal fut annoncé avec Mauloud el-Moukhlous, le zélote arabe de Tekrit, deux fois dégradé dans l'Armée turque pour son violent nationalisme, et qui avait passé deux ans d'exil dans le Nedjed comme secrétaire d'Ibn Rashid. Il commandait la cavalerie turque devant Shaïba, et nous l'y avions pris. Dès qu'il eut entendu parler de la rébellion du Chérif, il s'était déclaré en sa faveur, et avait été le premier officier régulier à rejoindre Fayçal. C'était maintenant officiellement son aide de camp.

Il se plaignait amèrement d'être à tout point de vue mal équipé. C'était la cause principale de leur condition présente. Ils recevaient trente mille livres par mois du Chérif, mais peu de farine et de riz, peu d'orge, peu de fusils, pas assez de munitions, pas de mitrailleuses, pas d'artillerie de montagne, pas de renseignements.

J'arrêtai là Mauloud et dis que ma venue était expressément destinée à apprendre ce dont ils manquaient et à en rendre compte, mais que je ne pourrais travailler avec eux que s'ils m'expliquaient leur situation générale. Fayçal approuva, et se mit à esquisser pour moi l'histoire de leur révolte depuis les premiers commencements.

Le premier assaut contre Médine avait été une affaire désespérée. Les Arabes étaient mal armés et à court de muni-

tions, les Turcs en grande force, puisque le détachement de Fakhri venait d'arriver et que les troupes qui devaient escorter von Stotzingen au Yémen étaient toujours dans la ville. Au plus fort de la crise, les Béni Ali s'effondrèrent, et les Arabes furent rejetés au-delà des murs. Les Turcs ouvrirent alors le feu sur eux avec leur artillerie et les Arabes, qui n'avaient pas l'habitude de cette nouvelle arme, furent pris de terreur. Les Ageyl et les Ateiba se mirent en sûreté et refusèrent de s'exposer à nouveau. Fayçal et Ali ibn el-Hussein chevauchèrent en vain, à découvert, devant leurs hommes, pour leur montrer que l'éclatement des obus n'était pas aussi fatal que leur bruit le faisait croire. La démoralisation s'aggrava.

Des sections des tribus Béni Ali prirent contact avec le commandement turc, offrant de se rendre si leurs villages étaient épargnés. Fakhri se joua d'eux et, dans l'accalmie des hostilités qui suivit, encercla le bourg d'Awali avec ses troupes, puis leur ordonna soudain de le prendre d'assaut et de massacrer tout ce qui vivait dans ses murs. Des centaines d'habitants furent violés et égorgés, les maisons brûlées, les vivants et les morts jetés ensemble dans les flammes. Fakhri et ses hommes avaient servi ensemble, et appris les arts du meurtre lent et rapide sur les Arméniens dans le Nord.

Ce goût amer de la guerre à la turque frappa d'horreur l'Arabie, car la première règle de la guerre arabe était que les femmes fussent intouchables, la seconde, que la vie et l'honneur des enfants trop jeunes pour combattre avec les hommes fussent épargnés, la troisième, que les biens qu'il était impossible d'emporter ne fussent pas endommagés. Les Arabes de Fayçal se sentirent confrontés à de nouvelles coutumes, et se replièrent hors de portée pour gagner du temps et se réorganiser. Maintenant il était absolument exclu de se soumettre : le sac d'Awali avait ouvert vendetta sur vendetta, et leur imposait le devoir de combattre jusqu'au bout de leurs forces ; mais il était évident que ce serait une longue affaire, et qu'ils ne pouvaient guère espérer vaincre

avec pour seules armes des fusils qui se chargeaient par la bouche.

Aussi, quittant les plaines unies des environs de Médine, ils se replièrent dans les collines de l'autre côté de la route Sultani, autour d'Aar, de Raha et de Bir Abbas, où ils se reposèrent un moment, pendant qu'Ali et Fayçal envoyaient messager sur messager à Rabegh, leur base maritime, pour savoir quand ils pourraient attendre des munitions fraîches, de l'argent et des armes. La révolte avait débuté fortuitement, sur les ordres explicites de leur père, et le vieil homme, trop indépendant pour mettre entièrement ses fils dans la confidence, n'avait pas prévu avec eux d'arrangements pour la prolonger. Aussi la réponse ne fut-elle qu'un peu de nourriture. Plus tard quelques fusils japonais, pour la plupart hors d'usage, arrivèrent. Ceux dont le canon était encore en bon état étaient si encrassés que les Arabes, trop impatients, les firent éclater au premier essai. Il ne fut pas envoyé d'argent du tout : pour le remplacer, Fayçal remplit un coffre de bonne taille avec des cailloux, le fit verrouiller et encorder soigneusement, garder lors des étapes quotidiennes par ses propres esclaves, et introduire méticuleusement dans sa tente chaque soir. Grâce à de tels artifices de théâtre, les frères essayaient de retenir une force qui fondait.

Enfin, Ali se rendit à Rabegh pour s'enquérir de ce qui n'allait pas dans l'organisation. Il découvrit que Hussein Mabeirig, le chef local, avait décidé que les Turcs seraient victorieux (il s'était lui-même mesuré deux fois à eux et avait eu le dessous), et en conséquence estimait que leur cause était la meilleure à suivre. Quand les munitions destinées au Chérif furent débarquées par les Britanniques, il se les appropria et les stocka secrètement dans ses propres maisons. Ali fit une démonstration de force, et envoya des messages urgents à son demi-frère Zeid pour qu'il le rejoignît depuis Djedda avec des renforts. Hussein, apeuré, s'échappa dans les collines, hors la loi. Les deux Chérifs prirent possession de ses villages. Ils y trouvèrent de grands stocks

d'armes, et de la nourriture en quantité suffisante pour leurs armées pendant un mois. Ils furent irrésistiblement tentés par le charme d'un moment de bien-être désœuvré, et ils s'installèrent à Rabegh.

Fayçal resta donc seul à l'intérieur des terres, et se trouva bientôt isolé, dans une situation sans issue, réduit à dépendre des ressources locales. Il le supporta un temps, mais en août profita de la visite du Colonel Wilson à Yenbo, nouvellement conquise, pour aller là-bas et expliquer en détail ses besoins urgents. Wilson fut impressionné par sa personne et son histoire, et lui promit immédiatement une batterie d'artillerie de montagne et quelques mitrailleuses Maxim, qui seraient maniées par des hommes et des officiers de la garnison de l'Armée égyptienne au Soudan. Ce qui expliquait la présence de Nafi Bey et de ses unités.

Les Arabes se réjouirent quand ils arrivèrent, et se crurent maintenant égaux aux Turcs ; mais les quatre canons étaient des Krupp vieux de vingt ans, avec une portée de trois mille mètres seulement, et leurs servants n'avaient ni le cerveau ni l'âme assez ardents pour le combat de partisans. Cependant, ils avancèrent avec la masse et enfoncèrent les avant-postes turcs, puis leurs appuis, jusqu'à ce que Fakhri, sérieusement alarmé, vînt lui-même inspecter le front et renforcer immédiatement le détachement menacé de Bir Abbas, le portant à quelque trois mille hommes. Les Turcs avaient des pièces de campagne et des mortiers, et l'avantage supplémentaire d'une position élevée comme poste d'observation. Ils commencèrent à harceler les Arabes par des tirs indirects et envoyèrent un obus presque sur la tente de Fayçal, pendant que tous les chefs conféraient à l'intérieur. On demanda aux canonniers égyptiens de répliquer, et d'étouffer les pièces ennemies. Ils durent plaider que leurs armes étaient inutiles, puisqu'elles ne pouvaient porter à neuf mille mètres. On se moqua d'eux et les Arabes retournèrent dans les défilés.

Fayçal était profondément découragé. Ses hommes étaient fatigués. Il en avait perdu beaucoup. Sa seule tactique

efficace contre l'ennemi consistait à s'abattre soudain sur ses arrières, par charges montées rapides, et beaucoup de chameaux avaient été tués, blessés ou épuisés dans ces mesures coûteuses. Il répugnait à porter la guerre entière sur son propre dos pendant qu'Abdulla s'attardait à La Mecque, et Ali et Zeid à Rabegh. Finalement, il retira le gros de ses troupes, laissant les clans Harb qui vivaient autour de Bir Abbas maintenir la pression sur les colonnes de ravitaillement et les communications turques par des séries répétées de ces raids qu'il trouvait pour son compte impossible de continuer.

Pourtant, il ne craignait pas que les Turcs se lancent à nouveau soudainement contre lui. Il n'avait pas du tout réussi à les impressionner, mais n'en avait pas conçu le moindre respect pour eux. Son récent retrait à Hamra n'était pas forcé : c'était un geste de dégoût, parce que son évidente impuissance l'ennuyait, et qu'il était déterminé pour un moment à jouir de la dignité du repos.

Après tout, les deux côtés n'avaient pas encore été mis à l'épreuve. L'armement des Turcs les rendait si supérieurs à longue portée que les Arabes n'en venaient jamais aux prises. Pour cette raison, la plupart des combats corps à corps avaient eu lieu la nuit, quand les canons étaient aveuglés. À mes oreilles, tout cela sonnait comme des batailles étrangement primitives, avec des torrents de mots des deux côtés, dans un match préliminaire où l'on rivalisait d'esprit. Après les insultes les plus ordurières dans les langues qu'ils connaissaient, venait l'apogée, quand les Turcs dans leur frénésie traitaient les Arabes d'« Anglais » et que les Arabes leur criaient en retour : « Allemands ». Bien sûr, il n'y avait pas d'Allemands dans le Hedjaz, et j'étais le premier Anglais ; mais chaque parti adorait lancer l'anathème, et n'importe quelle épithète cinglait, dans la bouche de tels artistes.

Je demandai à Fayçal quels étaient maintenant ses plans. Il dit que, jusqu'à la chute de Médine, il était forcément

enchaîné ici dans le Hedjaz, dansant sur la musique de Fakhri. À son avis, les Turcs visaient à la reconquête de La Mecque. Le gros de leurs forces formait maintenant une colonne mobile qu'ils pouvaient diriger vers Rabegh, avec un choix de routes qui maintenait les Arabes en alarme constante. Une défense passive des collines de Subh avait montré que les Arabes ne brillaient pas dans ce genre de résistance. Quand l'ennemi bougerait, il faudrait le contrer par une offensive.

Fayçal avait l'intention de se retirer encore plus loin, jusqu'à Wadi Yenbo, frontière de la grande tribu Juheina. Avec des troupes fraîches levées parmi eux, il marcherait à l'est vers le chemin de fer du Hedjaz, derrière Médine, au moment où Abdulla avancerait par le désert de lave pour attaquer Médine à partir de l'est. Il espérait qu'Ali monterait simultanément de Rabegh, pendant que Zeid ferait mouvement dans Wadi Safra pour accrocher l'importante force turque de Bir Abbas et la garder à l'écart de la bataille principale. Grâce à ce plan, Médine serait menacée ou attaquée de tous les côtés à la fois. Quel que soit le succès de l'offensive, la concentration sur trois côtés briserait au moins l'avance projetée des Turcs sur le quatrième, et donnerait à Rabegh et au sud du Hedjaz le temps de souffler, de s'équiper pour une défense ou une contre-attaque efficaces.

Mauloud, qui était resté assis tout en s'agitant pendant notre longue et lente conversation, ne put se retenir plus longtemps et s'écria : « N'écrivez pas notre histoire. Ce qui est nécessaire, c'est combattre et combattre, et les tuer. Donnez-moi une batterie de canons de montagne Schneider et des mitrailleuses, et je terminerai cette affaire pour vous. Nous parlons, parlons, et ne faisons rien. » Je répliquai aussi chaudement ; et Mauloud, un combattant magnifique qui considérait une bataille gagnée comme une bataille gâchée s'il n'avait pas une blessure à montrer pour prouver la part qu'il y avait prise, se retourna contre moi. Nous nous querellâmes pendant que Fayçal, assis, nous souriait avec délices.

Cette discussion avait été une récréation pour lui. Même une vétille comme mon arrivée lui redonnait courage ; car c'était un homme d'humeurs, oscillant entre la gloire et l'abattement, et en ce moment précis mortellement fatigué. Il paraissait des années plus vieux que ses trente et un ans ; ses yeux sombres, suppliants, un peu tombants, étaient injectés de sang, et la réflexion avait profondément ridé et sillonné ses joues creuses. Sa nature repoussait la pensée, car elle entravait sa rapidité d'action, labeur qui fronçait son visage en rapides lignes de douleur. D'apparence, il était grand, gracieux et vigoureux, avec une très belle démarche, et une dignité royale dans la tenue de la tête et des épaules. Bien sûr, il le savait, et une grande partie de ses manifestations publiques se faisait par signes et gestes.

Ses mouvements étaient impétueux. Il se montrait colérieux et susceptible, déraisonnable même, et s'échappait volontiers par la tangente. L'appétit et la faiblesse physique se mêlaient en lui, sous l'éperon du courage. Son charme personnel, son imprudence, une suggestion pathétique de fragilité, la seule restriction de ce personnage altier, en faisaient l'idole de ses partisans. On ne se demandait jamais s'il était scrupuleux, mais il montra plus tard qu'il pouvait rendre la confiance pour la confiance, le soupçon pour le soupçon. Il était plus empli d'esprit que d'humour.

Son éducation dans l'entourage d'Abdul Hamid l'avait fait passer maître en diplomatie, son service militaire avec les Turcs lui avait donné une connaissance pratique de la tactique, sa vie à Constantinople et au Parlement turc l'avait familiarisé avec les questions et les manières européennes. Il jugeait soigneusement les hommes. S'il avait la force de réaliser ses rêves, il irait très loin, car il s'absorbait dans son travail et ne vivait pour rien d'autre ; mais le danger était qu'il ne s'épuisât en essayant de paraître toujours viser un peu plus haut que ce n'était le cas, ou qu'il ne mourût de ses excès d'action. Ses hommes me dirent comment, après une longue période de combats où il dut se garder, mener les

charges, contrôler et encourager les combattants, il s'était physiquement effondré et avait été emporté de sa victoire, inconscient, l'écume aux lèvres.

Cependant, semblait-il, ce qui s'offrait ici à portée de notre main, si seulement elle était assez grande pour le prendre, c'était un prophète qui, pourvu qu'on le ménageât, donnerait une forme irrésistible à l'idée qui sous-tendait les activités de la Révolte arabe. C'était tout, et plus que nous n'avions espéré, beaucoup plus que notre parcours hésitant ne méritait. Le but de mon voyage était atteint.

Mon devoir était maintenant de prendre la route la plus courte pour apporter ces nouvelles en Égypte. Et le savoir acquis ce soir-là dans la palmeraie grandit et s'épanouit dans mon esprit en mille branches chargées de fruits et de feuilles ombreuses, sous lesquelles je m'assis, écoutai à demi et vis des apparitions, pendant que s'approfondissaient le crépuscule, puis la nuit ; enfin, une file d'esclaves avec des lampes descendit les chemins sineux entre les troncs des palmiers et, avec Fayçal et Mauloud, nous traversâmes les jardins vers la petite maison aux cours encore pleines de gens qui attendaient, et vers la pièce intérieure étouffante où étaient assemblés les familiers ; là, nous nous assîmes ensemble devant le bol de riz et de viande fumant que les esclaves avaient disposé pour notre souper sur le tapis de repas.

CHAPITRE XIV

La compagnie était si mêlée, Chérifs, Mecquois, Sheiks des Juheina et des Ateiba, Mésopotamiens, Ageyl, que je lançai parmi eux des pommes de discorde, des sujets de discussion incendiaires, pour sonder sans délai leur tempérament et leurs croyances. Fayçal, fumant d'innombrables cigarettes, garda le contrôle de la conversation même aux moments les plus chauds, et il était plaisant de le voir faire. Il montrait une pleine maîtrise en matière de tact, et un réel pouvoir d'incliner les sentiments des hommes suivant son vœu. Storrs était aussi efficace ; mais Storrs faisait étalage de sa force, exhibant toute l'habileté, toute la manœuvre et les mouvements de ses mains qui faisaient danser les créatures. Fayçal paraissait gouverner ses hommes sans en avoir conscience, sachant à peine comment il imprimait son esprit sur eux, se souciant à peine de savoir s'ils obéissaient. C'était un aussi grand art que celui de Storrs, mais il se dissimulait, car Fayçal le possédait de naissance.

Les Arabes l'aimaient ouvertement ; en effet, ces rencontres de hasard montraient clairement combien le Chérif et ses fils étaient héroïques aux yeux des tribus. Le Chérif Hussein (Sayidna, comme ils l'appelaient) était extérieurement si net et de manières si distinguées qu'il paraissait faible, mais cette apparence cachait une politique astucieuse, une ambition profonde et une prévoyance, une force de

caractère et une obstination rares chez les Arabes. Son intérêt pour l'histoire naturelle renforçait ses instincts de chasseur, et faisait de lui (quand il lui plaisait) un bel exemplaire de prince bédouin, tandis que sa mère circassienne l'avait doté de qualités étrangères au Turc aussi bien qu'à l'Arabe, et il faisait preuve de beaucoup de finesse pour tirer un avantage immédiat tantôt de l'une, tantôt de l'autre des dispositions dont il avait hérité.

Pourtant, l'école de la politique turque était si ignoble que même les meilleurs ne pouvaient en sortir sans avoir été affectés. Hussein jeune avait été honnête, franc... et il apprit non seulement à se taire, mais à utiliser son discours pour masquer son honnête objectif. Cet art, dont il avait abusé, devint un vice dont il ne pouvait se libérer. Dans sa vieillesse, l'ambiguïté recouvrait toutes ses communications. Elle cachait comme un nuage sa fermeté de caractère, sa sagesse du monde, sa force joyeuse. Beaucoup lui déniaient de telles qualités ; mais l'Histoire en donna la preuve.

Un exemple de cette sagesse du monde fut la formation de ses fils. Le Sultan les avait fait vivre à Constantinople pour y recevoir une éducation turque. Le Chérif Hussein s'assura que cette éducation fût complète et de bonne qualité. Quand ils revinrent dans le Hedjaz comme jeunes effendis en vêtements européens, avec des manières turques, le père leur ordonna l'habit arabe et, pour rafraîchir leur pratique de la langue, leur donna des compagnons de La Mecque et les envoya dans les terres sauvages avec le Corps des méharistes, pour patrouiller sur les routes des pèlerins.

Les jeunes hommes pensèrent que ce pourrait être un voyage amusant, mais furent déconcertés quand leur père leur interdit nourriture spéciale, literie et selles mollement rembourrées. Il ne les laissait pas revenir à La Mecque, les tenait dehors pendant des mois en toute saison, gardant les routes jour et nuit, maniant toute espèce d'hommes et apprenant de nouvelles méthodes de chevaucher et de combattre. Ils s'endurcirent bientôt et devinrent indépendants, avec ce

mélange d'intelligence et de vigueur innées qui se produit si souvent dans un croisement de races. Leur formidable groupe familial était admiré et efficace, mais curieusement isolé de leur monde. Ils n'étaient indigènes d'aucun pays, amoureux d'aucune parcelle de terre privée. Ils n'avaient pas réellement de confidents et de collaborateurs, et aucun d'entre eux ne semblait ouvert à un autre, ni au père qu'ils redoutaient.

Le débat après le souper fut animé. Dans mon personnage de Syrien, je fis avec sympathie référence aux dirigeants arabes qui avaient été exécutés à Damas par Djémal Pacha. Ils me reprirent vivement : les documents publiés avaient révélé que ces hommes étaient en contact avec des gouvernements étrangers, prêts à accepter la suzeraineté française ou britannique en échange d'une aide. C'était un crime contre la nationalité arabe, et Djémal n'avait fait qu'exécuter la sentence implicite. Fayçal sourit, me fit presque un clin d'œil. « Vous voyez », expliqua-t-il, « nous sommes maintenant par nécessité liés aux Britanniques. Nous sommes ravis d'être leurs amis, reconnaissants de leur aide, dans l'attente de notre avantage futur. Mais nous ne sommes pas sujets britanniques. Nous serions plus à l'aise s'ils n'étaient pas des alliés tellement disproportionnés ».

Je racontai une histoire sur Abdulla el-Raashid, en route pour Hamra. Il s'était plaint à moi des marins britanniques qui venaient à terre à Rabegh pendant la journée. « Bientôt ils resteront pour la nuit, puis ils vivront ici en permanence, et prendront le pays. » Pour le réconforter, j'avais parlé des millions d'Anglais maintenant à terre en France, et des Français qui ne les craignaient pas. Sur quoi il s'en prit à moi dédaigneusement, me demandant si j'avais l'intention de comparer la France avec la terre du Hedjaz !

Fayçal médita un moment et dit : « Je ne suis pas un Hedjazi par l'éducation, et pourtant, par Dieu, je suis jaloux de cette terre. Et bien que je sache que les Britanniques n'en veulent pas, que puis-je dire cependant, puisqu'ils ont pris le

Soudan, ne le voulant pas non plus ? Ils sont affamés de terres désolées, pour les rendre prospères, et ainsi, peut-être un jour l'Arabie leur semblera-t-elle précieuse. Votre bien et mon bien sont peut-être différents, et tant le bien forcé que le mal forcé font crier de douleur un peuple. Le minerai admire-t-il la flamme qui le transforme ? Il n'y a pas de raison de s'en offenser, mais un peuple trop faible est véhément quant à ses quelques possessions. Notre race aura un tempérament d'infirme jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ses jambes. »

Les hommes des tribus, en haillons et pouilleux, qui avaient mangé avec nous m'étonnaient par l'aisance avec laquelle ils concevaient une nationalité politique intense, idée abstraite qu'ils ne pouvaient guère avoir prise aux classes éduquées des villes du Hedjaz, à ces Hindous, Javanais, Boukhariotes, Soudanais, Turcs, dénués de sympathie pour les idéaux arabes, et qui juste à ce moment souffraient plutôt de la force du sentiment local qui jaillissait trop haut depuis qu'il avait soudain échappé au contrôle turc. Le Chérif Hussein, dans sa sagesse du monde, avait fondé ses préceptes sur la conviction instinctive des Arabes d'être le sel de la terre, et de ne dépendre que d'eux-mêmes. Alors, pouvant grâce à son alliance avec nous soutenir sa doctrine avec des armes et de l'argent, il était assuré du succès.

Bien sûr, ce succès n'était pas partout égal. Le grand corps des Chérifs, huit ou neuf cents en nombre, comprenait sa doctrine nationaliste ; ils s'en firent les missionnaires, des missionnaires heureux grâce à leur ascendance révérée qui remontait au Prophète, leur donnait le pouvoir de tenir l'esprit des hommes et de diriger leur chemin dans la quiétude consentie d'une obéissance finale.

Les tribus avaient suivi la nuée de leur fanatisme racial. Les villes pouvaient avoir la nostalgie de l'inactivité affadissante imposée par l'autorité ottomane, les tribus étaient convaincues d'avoir créé un gouvernement arabe libre, et que chacun de leurs membres représentait Cela. Ils étaient

indépendants et allaient en jouir — conviction et résolution qui auraient pu conduire à l'anarchie, si elles n'avaient pas rendu plus rigoureux les liens de famille et les chaînes de la responsabilité clanique. Mais il en découlait la négation d'un pouvoir central. Le Chérif pouvait avoir la souveraineté légale aux yeux de l'étranger, si ce jouet pompeux lui plaisait, mais les affaires intérieures seraient réglées par la coutume. Le problème des théoriciens étrangers — « Damas doit-il gouverner le Hedjaz, ou bien le Hedjaz peut-il gouverner Damas ? » — ne les troublait pas du tout, car ils ne voudraient pas le voir posé. L'idée sémite de nationalité était l'indépendance des clans et des villages, et leur idéal d'union nationale était une résistance combinée et épisodique à l'intrus. Des politiques constructives, un État organisé, un empire étendu, n'étaient pas tant au-delà de leur vision que détestable à celle-ci. Ils combattaient pour se débarrasser de l'Empire, pas pour le conquérir.

La pensée des Syriens et des Mésopotamiens dans ces armées arabes était indirecte. Ils estimaient qu'en combattant dans les rangs locaux, même ici au Hedjaz, ils défendaient les droits généraux de tous les Arabes à une existence nationale ; et sans envisager un État, ni même une confédération d'États, ils regardaient très précisément vers le nord, souhaitant ajouter un Damas et un Bagdad autonomes à la famille arabe. Faibles en ressources matérielles, ils le resteraient même après le succès, puisque leur monde était agricole et pastoral, dépourvu de minerais, et ne pourrait jamais avoir la puissance d'un armement moderne. S'il en avait été autrement, nous eussions dû réfléchir à deux fois avant de susciter au centre stratégique du Moyen-Orient de nouveaux mouvements nationaux d'une vigueur si abondante.

De fanatisme religieux il y avait peu de trace. Le Chérif refusa en termes sans équivoque de donner une inclinaison religieuse à sa rébellion. Sa foi militante était la nationalité. Les tribus savaient que les Turcs étaient musulmans, et pensaient que les Allemands étaient probablement de vrais amis

de l'Islam. Elles savaient que les Britanniques étaient chrétiens, et leurs alliés. Dans ces circonstances, leur religion ne leur eût pas été d'une grande aide, et ils l'avaient mise de côté. « Le chrétien combat le chrétien, alors pourquoi les mahométans n'en feraient-ils pas autant ? Ce que nous voulons, c'est un gouvernement qui parle notre propre langue arabe, et qui nous laissera vivre en paix. De plus, nous haïssons ces Turcs. »

CHAPITRE XV

Le matin suivant, je me levai tôt et sortis parmi les troupes de Fayçal du côté de Kheif, seul, essayant de prendre le pouls de leur état d'esprit, instantanément, grâce à des tours analogues à ceux que j'avais employés avec leurs chefs la veille au soir. Le temps était un facteur essentiel de mon effort, car il fallait réunir en dix jours les impressions qui eussent ordinairement été le fruit de semaines d'observation, à ma manière de crabe, cet exercice des sens se faisant subrepticement, de biais. Normalement, je suivais le fil de la journée, percevant intensément les sons, mais aveugle à tout détail, n'étant que vaguement conscient qu'il y avait des choses rouges, ou des choses grises, ou des choses claires autour de moi. Aujourd'hui je devais brancher mes yeux directement sur mon cerveau, afin de pouvoir noter une chose ou deux plus clairement, par contraste avec la brume précédente. C'était presque toujours des formes : rochers et arbres, ou corps humains en repos ou en mouvement, pas de petites choses comme des fleurs, ni des qualités comme la couleur.

Pourtant, il y avait ici grand besoin d'un reporter vivant. Dans cette guerre terne, la moindre singularité était une joie pour tous, et le meilleur atout de McMahon était d'exploiter l'imagination latente de l'État-major général. Je croyais au mouvement arabe et pensais avec confiance, avant même de

venir, qu'il y avait en lui l'idée nécessaire pour mettre en pièces la Turquie ; mais d'autres en Égypte manquaient de foi, et on ne leur avait rien appris d'intelligent sur les Arabes en campagne. Si j'arrivais à noter quelques traits concernant l'esprit de ces romantiques des collines autour des Villes Saintes, je gagnerais peut-être l'approbation du Caire aux mesures supplémentaires nécessaires pour les aider.

Les hommes me reçurent chaleureusement. Sous chaque gros rocher ou buisson, ils étaient étendus comme des scorpions paresseux, se reposant de la chaleur et rafraîchissant leurs membres bruns à la fraîcheur matinale de la pierre ombragée. À cause de mon uniforme kaki, ils me prenaient pour un officier formé par les Turcs qui avait déserté pour les rejoindre, et se montraient prodigues de suggestions enjouées, mais effroyables, sur le sort qu'il convenait de me réserver. La plupart d'entre eux étaient jeunes, quoique le terme « combattant », dans le Hedjaz, désignât toute personne âgée de douze à soizante ans assez valide pour tirer. Ils formaient une foule à l'air dur, à la peau sombre, quelques-uns négroïdes. Ils étaient physiquement minces, mais exquisement faits, se déplaçant avec des mouvements huilés tout à fait délicieux à observer. Il ne semblait pas possible que des hommes puissent être plus sûrs ou plus durs. Ils chevauchaient sur d'immenses distances jour après jour, couraient dans le sable et sur les rochers pieds nus dans la chaleur pendant des heures, sans souffrance, et escaladaient leurs collines comme des chèvres. Leur vêture se composait principalement d'une chemise ample, avec parfois un court caleçon de coton, et un couvre-tête habituellement de tissu rouge, qui tenait aussi lieu de serviette, de mouchoir ou de sac selon le besoin. Ils étaient striés de cartouchières, et tiraient des coups de feu de joie dès qu'ils le pouvaient.

Ils étaient d'humeur sauvage, criant que la guerre pouvait durer dix ans. C'était l'époque la plus prospère que les collines aient jamais connue. Le Chérif nourrissait non seulement les combattants mais aussi leurs familles, et payait

deux livres par mois pour un homme, quatre pour un chameau. Rien d'autre n'aurait accompli le miracle de maintenir une armée tribale sur le terrain pendant cinq mois d'affilée. C'était notre habitude de traiter avec mépris l'attrait des soldats orientaux pour la solde, mais la campagne du Hedjaz formait un bon exemple des limites de ce point de vue. Les Turcs offraient de grands pots-de-vin, et recevaient peu de services — pas de service actif. Les Arabes prenaient leur argent, et donnaient des assurances flatteuses en échange ; pourtant ces mêmes tribus étaient pendant ce temps en contact avec Fayçal, qui obtenait des services contre ses paiements. Les Turcs coupaient la gorge de leurs prisonniers au couteau, comme s'ils abattaient des moutons. Fayçal offrait une récompense d'une livre par tête pour les prisonniers, et on lui en amena beaucoup indemnes. Il payait aussi pour les mules ou les fusils saisis.

Les contingents réels changeaient continuellement, obéissant à la loi de la chair. Une famille possédait un fusil, et les fils servaient tour à tour quelques jours chacun. Les hommes mariés alternaient entre camp et femme, et parfois un clan entier était pris d'ennui et allait se reposer. En conséquence, les hommes payés étaient plus nombreux que les mobilisés, et par politique on donnait souvent à de grands Sheiks, comme gages, de l'argent qui représentait un pot-de-vin poli en échange d'une attitude amicale. Les huit mille hommes de Fayçal étaient pour un sur dix des méharistes, et pour le reste des hommes des collines. Ils ne servaient que sous leurs Sheiks tribaux, et près de chez eux, organisant leur ravitaillement et leur transport. Les Chérifs agissaient comme chefs de groupe, en vertu de leur position privilégiée qui les élevait au-dessus des jalousies entravant les tribus.

Les vendettas étaient en théorie cicatrisées, et réellement suspendues dans la région chérifienne : Billi et Juheina, Ateiba et Ageyl vivaient et combattaient côte à côte dans l'armée de Fayçal. Néanmoins, les membres d'une tribu se défiaient de ceux d'une autre et, à l'intérieur de la tribu,

aucun homme ne faisait totalement confiance à son voisin. Chacun pouvait être, était d'habitude, de tout cœur contre le Turc, mais peut-être pas tout à fait au point de renoncer à conclure une rancune de famille, contre un ennemi de famille, sur le terrain. Une compagnie de Turcs fermement entranchée en pays découvert aurait pu défier leur armée entière, et une défaite en bataille rangée, avec ses pertes, aurait terminé la guerre par la simple horreur qu'elle eût suscitée.

Je conclus que les hommes des tribus n'étaient bons que pour la défensive. Leur cupidité téméraire les rendait ardents au pillage et les excitait à détruire les voies ferrées, à mettre à sac les caravanes et à voler les chameaux ; mais ils étaient d'esprit trop libre pour supporter le commandement, ou combattre en équipe. Un homme qui pouvait se battre bien par lui-même faisait en général un mauvais soldat, et ces champions ne me semblaient pas être le matériau de notre discipline ; mais si nous les renforcions avec des armes automatiques légères du type Lewis, qu'ils manieraient eux-mêmes, ils pourraient être capables de tenir leurs collines et de servir d'écran efficace derrière lequel nous formerions, peut-être à Rabegh, une colonne mobile régulière arabe, apte à rencontrer une force turque (distraite par la guerre de guérilla) à égalité, et à la défaire morceau par morceau. Un tel corps de véritables soldats ne recevrait pas de recrues du Hedjaz. Il devrait être formé des citadins syriens et mésopotamiens, lourds et peu belliqueux, déjà entre nos mains, et avoir pour officiers les arabophones entraînés par l'armée turque, des hommes qui auraient le genre et l'histoire d'Aziz el-Masri ou de Mauloud. À la fin, ils termineraient la guerre en frappant, tandis que les tribus se livreraient à des escarmouches, embarrasseraient et distrairaient les Turcs par leurs raids précis comme des coups d'aiguille.

La guerre du Hedjaz, pendant ce temps, serait celle de derviches contre des troupes régulières. C'était le combat d'un pays rocheux, montagneux, stérile (renforcé par une

horde sauvage de montagnards), contre un ennemi que les Allemands avaient tellement enrichi d'équipement qu'il avait presque perdu les qualités nécessaires à une guerre irrégulière et bousculée. La ceinture des collines constituait un paradis pour tireurs embusqués, et les Arabes étaient des artistes en embuscades. Deux ou trois cents hommes déterminés connaissant le relief pourraient en tenir quelque secteur que ce fût, car les pentes étaient trop abruptes pour l'escalade. Les vallées, seules routes praticables, pendant des milles et des milles ne formaient pas tant des vallées que des abîmes ou des gorges, parfois de deux cents mètres de large, mais parfois seulement de vingt, pleines de tours et de détours, profondes de mille ou quatre mille pieds, sans possibilité de couverture, flanquées de chaque côté par du granit impitoyable, du basalte et du porphyre, non pas en falaises polies mais dentelées, crevassées et empilées en milliers de tas ébréchés de fragments durs comme du métal, et presque aussi acérés.

À mes yeux inaccoutumés il semblait impossible que, sans trahison de la part des tribus montagnardes, les Turcs osent se frayer un passage. Même avec la trahison comme alliée, franchir les collines serait dangereux. L'ennemi ne serait jamais certain que la population inconstante ne basculerait pas à nouveau ; et avoir un tel labyrinthe de défilés sur ses arrières, sur ses voies de communication, serait pire que l'avoir devant soi. Sans l'amitié des tribus, les Turcs ne posséderaient que le sol où se tiendraient leurs soldats et des lignes si longues et complexes absorberaient des milliers d'hommes en quinze jours, et n'en laisseraient aucun sur le front.

L'unique élément inquiétant, c'était que les Turcs réussissaient tout à fait à terroriser les Arabes avec leur artillerie. Aziz el-Masri, dans la guerre turco-italienne à Tripoli, avait rencontré la même terreur, mais découvert aussi qu'elle finissait par se dissiper. Nous pouvions espérer que la même chose se produirait ici, mais pour le moment le son d'un

coup de canon envoyait à couvert tout homme à portée d'oreille. Ils croyaient que les armes étaient destructrices en proportion du bruit qu'elles faisaient. Ils n'avaient pas peur des balles, ni en vérité une crainte exagérée de mourir : seule la mort par bombardement était intolérable. Il me semblait que leur confiance morale ne serait restaurée que s'ils avaient de leur côté des canons, utiles ou inutiles, mais bruyants. Du magnifique Fayçal jusqu'à l'adolescent le plus nu de l'armée, chacun ne parlait qu'artillerie, artillerie, artillerie.

Quand je mentionnai le débarquement des mortiers de cinq pouces à Rabegh, ils se réjouirent. De telles nouvelles balançaient presque dans leur esprit leur échec, la dernière retraite dans le Wadi Safra. Les pièces ne leur seraient pas d'usage réel ; en fait, il me semblait qu'elles feraient positivement du mal aux Arabes, car les vertus de ceux-ci reposaient sur la mobilité et l'intelligence et, en leur donnant de l'artillerie, nous gênerions leurs mouvements et leur efficacité. Seulement, si nous ne leur donnions pas de canons, ils lâcheraient tout.

Vue d'aussi près, l'ampleur de la révolte m'impressionna. Cette province bien peuplée, d'Um Ledjj à Kunfida, plus de quinze jours de chameau, avait soudain changé de caractère, passant d'une bande inorganisée de chapardeurs nomades à l'état de véritable éruption contre la Turquie, la combattant non pas certes à notre manière, mais avec assez de fureur, malgré la religion qui aurait dû soulever l'Orient contre nous en une guerre sainte. Au-delà de toute prévision chiffrable, nous avions déchaîné un sentiment passionnel anti-turc qui, exaspéré comme il l'avait été par des générations de soumission, pourrait ne mourir qu'à grand mal. On trouvait parmi les tribus de la zone de combat un enthousiasme nerveux commun, je suppose, à tous les soulèvements nationaux, mais étrangement inquiétant pour quelqu'un venu d'une terre depuis si longtemps délivrée que la liberté nationale était devenue comme l'eau dans notre bouche, insipide.

Plus tard, je revis Fayçal, et promis de faire de mon mieux en sa faveur. Mes chefs organiseraient une base à Yenbo, où les munitions et les vivres dont il avait besoin seraient débarqués pour son usage exclusif. Nous essaierions de lui trouver des officiers volontaires parmi les prisonniers de guerre capturés en Mésopotamie ou sur le Canal. Nous formerions des servants de canons et de mitrailleuses parmi les hommes de troupe des camps d'internement, et leur fournirions l'artillerie de montagne et les mitrailleuses légères qu'on pourrait obtenir en Égypte. Enfin, je suggérerais que des officiers de l'Armée britannique, des professionnels, lui soient envoyés pour agir comme conseillers et officiers de liaison sur le terrain.

Cette fois-ci, notre conversation fut des plus plaisantes, et se termina par de chauds remerciements de sa part, et une invitation à revenir dès que possible. J'expliquai que mes devoirs au Caire excluaient le travail sur le terrain, mais que peut-être mes chefs me laisseraient lui rendre une seconde visite plus tard, quand ses besoins actuels seraient satisfaits, et que son mouvement irait de l'avant et prospérerait. D'ici là, je lui demandai d'organiser mon voyage à Yenbo, pour que je retourne en Égypte mettre promptement les choses sur pied. Il m'assigna immédiatement une escorte de quatorze Chérifs Juheina ; tous parents de Mohamed Ali ibn Beidawi, l'Émir des Juheina. Ils devaient me remettre intact au Sheik Abd el-Kadir el-Abdo, le Gouverneur de Yenbo.

CHAPITRE XVI

Quittant Hamra à la tombée de la nuit nous descendîmes le Wadi Safra jusqu'en face de Kharma, où nous tournâmes à droite pour remonter une vallée latérale. Elle était plantée serré de taillis au travers desquels nous poussâmes nos chameaux énergiquement, ayant relevé les franges de nos sacoches de selle pour qu'elles ne soient pas déchirées par les épines. Deux milles plus loin nous commençâmes à gravir l'étroite passe de Dhifrass, qui témoignait, même de nuit, du travail consacré à la route. Elle avait été artificiellement aplanie, et les pierres empilées de chaque côté en un épais mur de protection contre le déferlement de l'eau durant les pluies. À certains endroits, la pente avait été aménagée, et la route se trouvait parfois portée sur une chaussée de dix à huit pieds de hauteur apparemment, en grands blocs de pierre non taillée ; mais, rompue à chaque tournant par des torrents, elle était terriblement en ruine.

L'ascension dura peut-être un mille, et la descente abrupte de l'autre côté en faisait environ autant. Puis nous revînmes à niveau dans un pays de crêtes, très accidenté, avec un réseau embrouillé de wadis dont la course principale semblait aller vers le sud-ouest. L'état du sol convenait à nos chameaux. Nous chevauchâmes environ sept milles dans le noir et arrivâmes à un puits, Bir el-Murra, dans le lit d'une vallée, sous un escarpement très bas qui portait les assises

carrées d'un petit fort en moellons se détachant contre le ciel étoilé. On pouvait concevoir que le fort et la chaussée aient été construits tous deux par un Mamelouk égyptien pour le passage de sa caravane de pèlerins venue de Yenbo.

Nous fîmes halte à cet endroit pour la nuit, dormant six heures, un long luxe sur la route, quoique ce repos fût rompu deux fois par les sommations de groupes montés, à demi distincts, qui avaient trouvé notre bivouac. Ensuite, nous errâmes parmi d'autres petites crêtes jusqu'à ce que l'aube montrât de douces vallées de sable, avec d'étranges collines de lave nous encerclant. Ici, la lave n'était pas la pierre cendreuse bleu-noir des alentours de Rabegh, mais de couleur rouille, empilée en énormes escarpements à la surface ondoyante et à la texture ployée et tordue, comme si on avait bizarrement joué avec pendant qu'elle était encore molle. Le sable, d'abord un tapis au pied de la dolérite, gagnait progressivement sur elle. Les collines se firent plus basses, le sable accumulé contre elles en plus grands amoncellements, jusqu'à ce que même les crêtes en fussent éclaboussées, et enfin noyées, invisibles. Ainsi, alors que le soleil montait dans le ciel et devenait douloureusement violent, nous sortîmes dans un désert de dunes, ondulant vers le sud pendant des milles à flanc de colline vers la mer brumeuse qui gisait gris-bleu dans le faux éloignement de la chaleur.

Les dunes étaient étroites. À sept heures et demie, nous nous trouvions sur une plaine aveuglante de sable vitreux mélangé à des galets, couverte de grands arbustes et de buissons épineux, avec quelques bons acacias. Nous la traversâmes très vite, non sans inconfort pour moi, car je n'étais pas un méhariste habile : le mouvement m'épuisait, la sueur coulait sur mon front et venait piquer mes paupières poussiéreuses, craquelées par le soleil. La sueur était en fait bienvenue, quand une goutte tombait du bout d'une mèche de cheveux pour frapper la joue, froide, subite et inattendue comme une éclaboussure ; mais ces rafraîchissements étaient trop rares pour compenser la souffrance de la chaleur. Nous

nous hâtions, pendant que le sable cédait la place aux seuls galets, et que le sol se durcissait encore, formant le lit d'une grande vallée qui courait vers la mer par des bouches peu profondes et entremêlées.

Nous gravîmes une éminence et de l'autre côté s'ouvrit une large vue, le delta du Wadi Yenbo, la plus grande vallée du Hedjaz du nord. On aurait dit un hallier vivace de tamaris et d'épine. Sur la droite, quelques milles plus haut dans la vallée, se montraient obscurément les palmeraies de Nakhl Moubarak, village et jardins des Juheina Béni Ibrahim. Dans le lointain, devant nous, se tenait la masse du Djébel Rudhwa planant avec tant d'insistance au-dessus de Yenbo, bien qu'il en fût éloigné de vingt milles. Nous l'avions aperçu depuis Mastourah, car c'était une des grandes éminences du Hedjaz, d'autant plus merveilleuse qu'elle s'élevait d'un seul net tranchant, du plat Téhama jusqu'à la crête. Mes compagnons se sentaient chez eux sous sa protection ; aussi, comme la chaleur intolérable faisait danser la plaine, nous nous mîmes à l'ombre sous les branches d'un acacia bien feuillu au bord du chemin, et sommeillâmes durant le milieu de la journée.

Dans l'après-midi, nous abreuvâmes nos chameaux à un petit trou d'eau saumâtre dans le lit sablonneux d'un cours d'eau secondaire, devant une jolie haie de tamaris plumeux, puis allâmes de l'avant pendant deux heures agréables de plus. Enfin, nous fîmes halte pour la nuit dans le pays Téhama typique, de sable nu aux lents renflements, et de crêtes de galets, avec des vallées peu profondes.

Les Chérifs allumèrent un feu de bois aromatique pour cuire du pain et faire du café, et nous dormîmes paisiblement, un air marin, salé et frais sur nos visages enflammés. Nous nous levâmes à deux heures du matin, et fîmes courir nos chameaux sur une plaine sans relief, de durs galets et de sable humide, jusqu'à Yenbo, qui s'élevait, murailles et tours, sur un récif de débris coralliens vingt pieds au-dessus de nous. Les Chérifs me firent directement franchir les

portes et passer par des rues vides qui s'effondraient — Yenbo était à demi une cité des morts depuis l'ouverture du chemin de fer du Hedjaz — jusqu'à la maison d'Abd el-Kader, l'agent de Fayçal, homme bien informé, efficace, discret et plein de dignité, avec qui nous avions été en correspondance lorsqu'il était chef des postes à La Mecque, et que le Service d'inspection en Égypte fabriquait des timbres pour le nouvel État. Il venait d'être transféré ici.

Je restai quatre jours avec Abd el-Kader, dans sa maison pittoresque pleine de recoins, donnant sur la place déserte d'où étaient parties tant de caravanes pour Médine, pendant que j'attendais le navire qui semblait vouloir se dérober à notre rendez-vous. Toutefois, le *Suva* apparut enfin, avec le Commandant Boyle, qui me ramena à Djidda. C'était ma première rencontre avec Boyle. Il avait beaucoup fait au début de la révolte, et devait en faire bien plus dans l'avenir ; mais je ne réussis pas à lui donner bonne impression en retour. J'étais sali par le voyage et n'avais pas de bagage. Pire que tout, je portais un couvre-tête indigène, que j'avais mis en hommage aux Arabes. Boyle désapprouvait.

Notre obstination à porter un chapeau (due à une mauvaise compréhension du mécanisme de l'insolation) avait amené l'Orient à y voir une signification et, après longue réflexion, leurs cerveaux les plus sages conclurent que les chrétiens portaient cette chose hideuse afin que son large bord puisse s'interposer entre leurs faibles yeux et la vision ingrate de Dieu. Aussi cela rappelait-il continuellement à l'Islam que Dieu était mal nommé et mal aimé des chrétiens. Les Britanniques considéraient ce préjugé comme répréhensible (sans aucune comparaison possible avec notre haine pour les couvre-têtes), et devant être corrigé à tout prix. Si les gens ne voulaient pas de nous chapeautés, ils ne nous auraient pas du tout. Maintenant, il se trouvait que j'avais appris en Syrie, avant la guerre, à porter l'habit arabe entier quand c'était nécessaire, sans étrangeté, ni sentiment d'être socialement compromis. Les robes étaient un désagrément

quand on montait un escalier en courant, mais le couvre-tête était même pratique dans un tel climat. Aussi l'avais-je accepté quand je chevauchais à l'intérieur du pays, et je devais maintenant m'y tenir sous le feu de la désapprobation navale, jusqu'à ce qu'une boutique me vende une casquette.

À Djidda se trouvait l'*Euryalus*, avec l'Amiral Wemyss, en partance pour Port-Soudan, afin que Sir Rosslyn puisse rendre visite à Sir Reginald Wingate à Khartoum. Sir Reginald, en tant que Sirdar de l'Armée égyptienne, avait été mis à la tête des affaires militaires britanniques dans l'aventure arabe, à la place de Sir Henry McMahon, qui continuait à en diriger les affaires politiques ; et il m'était indispensable de le voir pour lui communiquer mes impressions. Aussi je sollicitai de l'Amiral un passage par mer, et une place dans sa suite pour Khartoum. Il me l'accorda volontiers, après m'avoir fait subir un long contre-interrogatoire.

Je découvris que son intelligence active et vaste s'était intéressée à la Révolte arabe depuis le début. Il était venu encore et encore dans son vaisseau amiral prêter main-forte quand la situation était critique, et s'était détourné de son chemin vingt fois pour porter secours au rivage, ce qui en bon droit était l'affaire de l'armée. Il avait donné aux Arabes des fusils et des mitrailleuses, des détachements de débarquement et de l'aide technique, avec une coopération navale et de transport illimitée, accueillant toujours avec plaisir les requêtes et les satisfaisant au-delà de ce qui était demandé.

Sans la bonne volonté et la prescience de l'Amiral Wemyss, et la façon admirable dont le Commandant Boyle exécutait ses vœux, la jalousie de Sir Archibald Murray aurait pu ruiner la rébellion du Chérif à son début. Telles que les choses se passèrent, Sir Rosslyn Wemyss tint le rôle de parrain jusqu'à ce que les Arabes fussent sur leurs pieds ; et alors il retourna à Londres ; et Allenby, frais arrivé en Égypte, trouva le facteur arabe sur son champ de bataille, et mit l'énergie et les ressources de l'armée à leur disposition.

Ce fut opportun, et un heureux tour de manège. Car le successeur de l'Amiral Wemyss au commandement naval en Égypte n'était pas considéré comme coopératif par les autres services, bien qu'il ne les traitât pas plus mal apparemment qu'il ne traitait ses propres subordonnés. Une tâche difficile, bien sûr, de succéder à Wemyss.

À Port-Soudan, nous vîmes deux officiers britanniques de l'Armée égyptienne attendant d'embarquer pour Rabegh. Ils devaient commander les troupes égyptiennes dans le Hedjaz, et faire de leur mieux pour aider Aziz el-Masri à organiser la Force Régulière arabe, destinée à conclure la guerre depuis Rabegh. Ce fut ma première rencontre avec Joyce et Davenport, les deux Anglais à qui la cause arabe devait la plus grande part de sa dette extérieure de gratitude. Joyce travailla longtemps à mes côtés. Quant aux succès de Davenport dans le sud, ils nous étaient constamment rapportés.

Khartoum était fraîche après l'Arabie, et me donna le courage de montrer à Sir Reginal Wingate mes longs rapports rédigés pendant ces journées d'attente à Yenbo. Je soulignai que la situation semblait pleine de promesses. Le besoin principal était celui d'une assistance spécialisée, et la campagne prospérerait si quelques officiers britanniques de métier, professionnellement compétents et parlant arabe, étaient attachés aux dirigeants arabes en tant que conseillers techniques pour nous maintenir en contact.

Wingate fut heureux d'entendre un point de vue optimiste. La Révolte arabe était son rêve depuis des années. Pendant que j'étais à Khartoum, le hasard lui donna le pouvoir d'y jouer le rôle principal, car les manœuvres contre Sir Henry McMahon aboutirent, furent couronnées de succès, et se terminèrent par son rappel en Angleterre. Sir Reginald Wingate reçut l'ordre d'aller le remplacer en Égypte. Aussi, après deux ou trois jours confortables à Khartoum, me reposant et lisant le *Morte d'Arthur* dans le palais accueillant, je descendis vers le Caire, certain que le responsable disposait

de toutes mes informations. Le voyage sur le Nil se transforma en vacances.

L'Égypte était, comme d'habitude, dans les affres d'une « question de Rabegh ». Quelques aéroplanes y étaient envoyés, et on débattait pour savoir s'il fallait ou non faire suivre aussi une brigade derrière eux. Le chef de la Mission militaire française à Djidda, le Colonel Brémond (l'homologue de Wilson, mais avec plus d'autorité, car c'était une lumière dans la pratique des guerres indigènes, un homme qui avait remporté des succès en Afrique française, un ancien Chef d'État-major de Corps d'armée sur la Somme), recommandait avec force le débarquement de troupes alliées dans le Hedjaz. Pour nous tenter, il avait amené à Suez un peu d'artillerie, quelques mitrailleuses, un peu de cavalerie et d'infanterie, les hommes du rang étant tous des musulmans algériens, avec des officiers français. Cet ensemble, ajouté aux troupes britanniques, donnerait à l'armée un parfum international.

L'appréciation spécieuse de Brémond du danger que présentait la situation en Arabie influençait Sir Reginald. Wingate était un général britannique, commandant d'une force expéditionnaire de principe, le Corps du Hedjaz, qui en réalité comprenait quelques officiers de liaison et une poignée de magasiniers et d'instructeurs. Si Brémond obtenait ce qu'il voulait, Wingate serait l'officier commandant d'une authentique brigade de troupes britanniques et françaises mêlées, avec tout son plaisant appareil de responsabilités et de communiqués, et ses perspectives de promotion et de reconnaissance officielle. En conséquence, il écrivit une dépêche prudente, tendant à demi vers une intervention directe.

Comme mon expérience de la sensibilité arabe dans le pays Harb m'avait donné des opinions solides sur la question de Rabegh (en vérité, la plupart de mes opinions étaient solides), j'écrivis pour le Général Clayton, étant maintenant formellement rattaché à son Bureau arabe, un violent

mémorandum sur l'ensemble du sujet. Clayton agréa mon idée que les tribus pourraient défendre Rabegh pendant des mois si on leur prêtait conseil et armes, mais qu'elles se disperseraient, retournant à leurs tentes, dès qu'elles apprendraient le débarquement en force d'étrangers. De plus, les plans d'intervention étaient techniquement défectueux, car une brigade serait tout à fait insuffisante pour défendre la position, pour interdire les points d'eau voisins aux Turcs, et pour bloquer leur route vers La Mecque. J'accusai le Colonel Brémond d'avoir des mobiles personnels, non militaires, et qui ne tenaient pas compte des intérêts arabes et de l'importance pour nous de la révolte ; et je citai ses paroles et ses actes dans le Hedjaz comme preuves contre lui. Ils donnaient une coloration au moins plausible à mes charges.

Clayton transmit le mémorandum à Sir Archibald Murray qui, appréciant son acidité et sa force, le télégraphia promptement et intégralement droit au but, à Londres, pour prouver que les experts en choses arabes qui attendaient de lui ce sacrifice de troupes précieuses étaient divisés sur la sagesse et l'honnêteté de cette mesure, même dans leur propre camp. Londres demanda des explications, et l'atmosphère s'éclaircit lentement, bien que, sous une forme moins aiguë, la question de Rabegh traînât encore pendant deux mois.

Ma popularité auprès de l'État-major en Égypte, due à l'aide inattendue que j'avais apportée aux préjugés de Sir Archibald, était nouvelle et plutôt amusante. On se mit à être poli avec moi, et à dire que j'étais observateur, avais un style caustique, et de la personnalité. On soulignait à quel point il était bon de leur part de se passer de moi au bénéfice de la cause arabe en difficulté. Le Commandant en chef m'envoya chercher mais, en me rendant auprès de lui, je fus intercepté par un aide de camp agité qui m'attendait et me mit d'abord en présence du Chef d'État-major, le Général Lynden Bell. Il avait à tel point senti que son devoir était de soutenir Sir Archibald dans ses fantaisies que, d'habitude,

on les confondait tous deux en un seul ennemi. Aussi fus-je stupéfait quand, dès mon entrée, il bondit sur ses pieds, sauta en avant, et m'empoigna par l'épaule en sifflant : « Il ne faut pas que vous lui fassiez peur, n'oubliez pas ce que je vous dis ! »

Mon visage montra probablement de l'effarement, car son œil unique devint affable et il me fit asseoir, parla aimablement d'Oxford, de tous les amusements des étudiants, de l'intérêt que présentait mon rapport sur la vie dans les rangs de Fayçal, et de son espoir que je retournerais là-bas pour continuer ce que j'avais si bien commencé, mêlant ces amabilités de remarques sur la nervosité du Commandant en chef, le souci qu'il portait à toute chose, et la nécessité qu'il y avait pour moi de lui dresser un tableau rassurant de ce qui se passait, et cependant non pas tout rose, puisqu'on ne pouvait pas se permettre d'excès dans un sens ou dans l'autre.

J'étais immensément amusé, intérieurement, et promis d'être sage, mais soulignai que mon objet était de me procurer les munitions, armes et officiers supplémentaires dont les Arabes avaient besoin, et expliquai comment dans ce but je devais susciter l'intérêt et, si nécessaire (car je ne m'arrêterais à rien dans l'accomplissement de mon devoir) l'émotion du Commandant en chef ; ce sur quoi le Général Lynden Bell me reprit, disant que les fournitures étaient son affaire, qu'il faisait tout de sa propre autorité dans ce domaine, et qu'il pensait aussi bien pouvoir immédiatement, ici et maintenant, témoigner de sa nouvelle détermination à faire tout ce qu'il pourrait pour nous.

Je crois qu'il tint parole et fût loyal envers nous par la suite. Avec son chef, je me montrai très lénifiant.

LIVRE II

OUVERTURE DE L'OFFENSIVE ARABE

Chapitres XVII à XXVII

Mes chefs furent surpris par des nouvelles si favorables, mais promirent de l'aide et, en attendant, me renvoyèrent bien contre mon gré en Arabie. Je rejoignis le camp de Fayçal le jour où les Turcs emportèrent les défenses du Djébel Subh. De par leur action, la base même de ma confiance en une guerre tribale fut anéantie.

Nous traînâmes un moment autour de Yenbo, espérant reprendre la position ; mais les hommes des tribus se révélèrent inaptes à l'assaut, et nous vîmes que, si la Révolte devait perdurer, il nous fallait inventer immédiatement un nouveau plan de campagne.

C'était hasardeux, puisque les experts militaires britanniques promis n'étaient pas encore arrivés. Toutefois, nous décidâmes que, pour regagner l'initiative, nous devions ignorer le corps principal de l'ennemi et nous concentrer au loin, sur son flanc du chemin de fer.

Le premier pas en ce sens était
de transporter notre base à Wedjh :
ce à quoi nous procédâmes
en grand style.

CHAPITRE XVII

Clayton, quelques jours plus tard, me dit de retourner en Arabie auprès de Fayçal. Ceci n'allait pas avec le bois dont j'étais fait : je soulignai ma complète inaptitude à ce travail ; je dis que je haïssais les responsabilités — à l'évidence le poste de conseiller consciencieux serait une position de responsabilité — et que, dans ma vie entière, les objets m'avaient été plus favorables que les personnes, et les idées que les objets. Aussi la charge de réussir avec des hommes, de les disposer à quelque but que ce fût, me serait-elle doublement pénible. Ils n'étaient pas de mon milieu ; je n'avais aucun entraînement à cette technique. J'étais différent d'un soldat, et haïssais l'état militaire. Bien sûr, j'avais lu les livres habituels (trop de livres), Clausewitz et Jomini, Mahan et Foch, avais joué aux campagnes de Napoléon, travaillé sur la tactique d'Hannibal, et les guerres de Bélisaire, comme tout autre homme à Oxford, mais je ne m'étais jamais mis dans l'esprit d'un véritable commandant obligé de mener une campagne par lui-même.

Enfin je rappelai à Clayton, de façon pertinente, que le Sirdar avait télégraphié à Londres pour obtenir certains officiers réguliers capables de diriger la guerre arabe. La réponse fut qu'ils pourraient mettre des mois à arriver, et que pendant ce temps Fayçal devait rester en liaison avec nous, et qu'il fallait promptement notifier en Égypte ses besoins.

Aussi dus-je partir, laissant à d'autres le Bulletin Arabe que j'avais fondé, les cartes que je souhaitais dessiner et le dossier des changements apportés par la guerre dans l'Armée turque, toutes activités fascinantes où ma formation m'aidait ; et en échange prendre un rôle pour lequel je ne sentais aucune inclination. Puisque notre révolte réussit, des spectateurs ont loué sa direction ; mais, derrière la scène, il y avait tous les vices d'un contrôle amateur, de conseils empiriques, de divisions, d'humeurs fantasques.

Mon voyage avait pour but Yenbo, maintenant la base principale de l'armée de Fayçal, où Garland apprenait à lui seul aux Chérifiens comment faire sauter des voies ferrées avec de la dynamite, et comment conserver les magasins de l'armée en ordre rigoureux. La première activité était la meilleure. Garland était un chercheur en physique, et avait des années de connaissance pratique en matière d'explosifs. Il avait ses propres dispositifs pour miner des trains, abattre des poteaux de télégraphe et couper des rails, et sa connaissance de l'arabe, sa liberté vis-à-vis des théories de l'école ordinaire du génie lui permettaient d'enseigner l'art de la démolition à des Bédouins illettrés de façon rapide et aisée. Ses élèves admiraient en lui un homme qui n'était jamais dans l'embarras.

Accessoirement, il me familiarisa avec les explosifs puissants. Les sapeurs les maniaient comme un sacrement, mais Garland enfournait dans sa poche une poignée de détonateurs avec un chapelet d'amorces, de cordeau et de fusées, et sautait gaiement sur son chameau pour une course d'une semaine jusqu'au chemin de fer du Hedjaz. Sa santé était piètre, et le climat le rendait sans arrêt malade. Son cœur faible le gênait après tout effort pénible ou crise, mais il traitait ces troubles aussi librement qu'il le faisait des détonateurs, et il persista jusqu'à ce qu'il eût fait dérailler le premier train et détruit le premier ponceau en Arabie. Il mourut peu après.

Au Hedjaz, les choses avaient beaucoup changé durant le

mois écoulé. Poursuivant son plan précédent, Fayçal s'était installé à Wadi Yenbo, et essayait d'assurer ses arrières avant de lancer, en grand style, l'attaque de la voie ferrée. Pour le décharger des tribus Harb encombrantes, son jeune demi-frère Zeid montait de Rabegh vers Wadi Safra, en tant que subordonné nominal de Chérif Ali. Les clans Harb avancés harcelaient efficacement les lignes de communication turques entre Médine et Bir Abbas. Ils envoyaient presque chaque jour à Fayçal un petit convoi de chameaux capturés, de fusils ramassés après un engagement, de prisonniers ou de déserteurs.

Rabegh, secouée par la première apparition d'aéroplanes turcs le sept novembre, avait été rassurée par l'arrivée d'une escadrille de quatre aéroplanes britanniques, des machines B.E., sous le commandement du Major Ross, qui parlait arabe si expertement et était un chef si merveilleux qu'on ne pouvait pas discuter la sage direction de son aide. Des canons supplémentaires arrivaient semaine après semaine, jusqu'à ce qu'il y en eût vingt-trois, pour la plupart désuets, et de quatorze modèles. Ali avait environ trois mille fantassins arabes, dont deux mille étaient des réguliers en kaki, sous Aziz el-Masri. Avec eux se trouvaient neuf cents méharistes, et trois cents soldats égyptiens. On avait promis des artilleurs français.

Le Chérif Abdulla avait enfin quitté La Mecque, le douze novembre. Quinze jours plus tard, il était à peu près là où il voulait, au sud, à l'est et au nord-est de Médine, capable d'en couper les lignes de ravitaillement qui partaient de Kassim et du Koweït. Abdulla avait environ quatre mille hommes avec lui, mais seulement trois mitrailleuses, et dix pièces inefficaces d'artillerie de montagne prise à Taïf et à La Mecque. En conséquence, il n'était pas assez fort pour mener à bien son plan ultérieur d'une attaque concertée sur Médine avec Ali et Fayçal. Il ne pouvait que la soumettre au blocus, et dans ce but se posta à Hénakiyeh, un endroit désert, à quatre-vingts milles au nord-est de Médine, où il était trop loin pour être très utile.

Le problème des stocks à la base de Yenbo était bien géré. Garland en avait laissé le contrôle et la distribution à Abd el-Kader, le gouverneur de Fayçal, systématique et rapide. Son efficacité nous était d'un grand renfort, puisqu'elle nous permettait de garder notre attention sur des problèmes plus liés à l'action. Fayçal organisait ses paysans, ses esclaves et ses pauvres en bataillons bien formés, imitation approximative de l'armée nouveau modèle d'Aziz à Rabegh. Garland donnait des cours de bombardement, tirait au canon, réparait des mitrailleuses, des roues et des harnais, et servait d'armurier à tous. L'ambiance était affairée et confiante.

Fayçal, qui n'avait pas encore donné suite à nos rappels quant à l'importance de Wedjh, imaginait une expédition des Juheina pour s'en emparer. En attendant, il était en contact avec les Billi, la tribu populeuse qui avait son quartier général à Wedjh, et il espérait son soutien. Leur Sheik suzerain, Suleiman Rifada, temporisait, étant en réalité hostile, car les Turcs l'avaient fait Pacha et l'avaient décoré ; mais son cousin Hamid était en armes pour le Chérif, et venait de capturer une flatteuse petite caravane de soixante-dix chameaux sur le chemin d'El-Ula, avec des munitions pour la garnison turque de Wedjh. Comme je partais pour Kheif Hussein insister sur le plan de Wedjh auprès de Fayçal, la nouvelle arriva d'une défaite turque près de Bir ibn Hassani. Une reconnaissance de leur cavalerie et de leurs méharistes s'était engagée trop loin dans les collines, et les Arabes l'avaient prise et dispersée. De mieux en mieux.

CHAPITRE XVIII

Ainsi, je pris un heureux départ avec mon garant pour le voyage, le Chérif Abd el-Kérim el-Beidawi, demi-frère de Mohammed, Émir des Juheina, mais, à ma surprise, de pur type abyssin. On me dit plus tard que ma mère avait été une esclave, épousée par le vieil Émir à la fin de sa vie. Abd el-Kérim était un homme de taille moyenne, mince et noir comme du charbon, mais débonnaire, âgé de vingt-six ans, bien qu'il en parût moins et n'eût qu'un petit toupet de barbe sur son menton pointu. Il était remuant, actif, doté d'un esprit léger et salace. Il haïssait les Turcs, qui l'avaient méprisé à cause de sa couleur (les Arabes avaient peu de sentiment de couleur à l'encontre des Africains ; c'était l'Indien qui suscitait leur aversion raciale), et fut très gai et amical avec moi. À ses côtés il avait trois ou quatre de ses hommes, tous bien montés, et nous fîmes un voyage rapide, car Abd el-Kérim était un cavalier réputé qui se faisait fierté de couvrir ses étapes à trois fois la vitesse normale. Ce n'était pas mon chameau, et le temps était frais et nuageux, avec un goût de pluie. Aussi ne fis-je pas d'objection.

Après le départ, nous galopâmes pendant trois heures sans interruption. La course avait suffisamment tassé nos ventres pour que nous puissions y mettre un surplus de nourriture ; nous fîmes halte, mangeâmes du pain et bûmes du café jusqu'au crépuscule, pendant qu'Abd el-Kérim se roulait

sur son tapis dans un combat de jeune chien avec un des hommes. Quand il fut épuisé, il s'assit et ils racontèrent des histoires et plaisantèrent jusqu'à ce qu'ils aient assez repris leur souffle pour se lever et danser. Tout était très libre, très enjoué, et pas du tout solennel.

Quand nous repartîmes, une course folle d'une heure dans l'obscurité nous mena à la fin du Téhama, et au pied d'une basse falaise de rocher et de sable. Un mois plus tôt, venant de Hamra, nous étions passés au sud de cet endroit ; maintenant nous le traversions, remontant le Wadi Agida, une vallée étroite, sinueuse, sableuse, entre les collines. Parce qu'une crue l'avait inondée quelques jours plus tôt, le sol était ferme sous nos chameaux essoufflés, mais la pente était raide et nous dûmes la gravir au pas. Cela me plut, mais courrouça tant Abd el-Kérim que quand, après une petite heure, nous atteignîmes la ligne de partage des eaux, il lança à nouveau sa monture en avant et nous conduisit à une allure de casse-cou vers le bas de la colline dans la nuit qui s'effaçait (une bonne route, heureusement, avec sous le pied du sable et du gravier) pendant une demi-heure, jusqu'à ce que le terrain s'aplanisse, et nous arrivâmes aux plantations extérieures de Nakhl Mubarak, les palmeraies principales des Juheina du sud.

En approchant, ce que nous vîmes entre les palmiers, c'était feu et flamme, fumée illuminée par la flamme de nombreux brasiers, pendant que le sol creux renvoyait l'écho du mugissement de milliers de chameaux excités et les volées de coups de fusil ou les cris dans les ténèbres d'hommes perdus qui cherchaient dans la foule à rejoindre leurs amis. Comme nous avions entendu dire à Yenbo que le Nekhl était désert, ce tumulte signifiait quelque chose d'étrange, d'hostile peut-être. Nous longeâmes doucement l'extrémité du bocage dans une rue étroite, entre des murs de boue à hauteur d'homme, jusqu'à un groupe silencieux de maisons. Abd el-Kérim força le portail de la cour de la première sur notre gauche, y fit entrer les chameaux et les

entrava près des murs pour qu'ils restent hors de vue. Puis il fit glisser une cartouche dans la chambre de son fusil, se faufila dehors sur la pointe des pieds et descendit la rue en direction du vacarme pour découvrir ce qui se passait. Nous l'attendîmes, la sueur de la chevauchée séchant lentement dans nos vêtements pendant que nous étions assis là dans la nuit glaciale, observant.

Il revint après une demi-heure dire que Fayçal venait d'arriver avec ses méharistes, et que nous devions aller le rejoindre. Aussi, faisant sortir les chameaux, nous les montâmes et suivîmes en file une autre allée sur un remblai entre des maisons, avec une palmeraie délabrée à notre droite. Son extrémité était remplie d'une foule compacte d'Arabes et de chameaux, mélangés dans la confusion la plus sauvage, criant tous à pleine voix. Nous nous frayâmes un passage et descendîmes soudain par une rampe dans le lit du Wadi Yenbo, large espace ouvert ; de quelle largeur, on ne pouvait que le deviner d'après les lignes irrégulières des feux de veille qui y brillaient jusqu'à une grande distance. Il était aussi très humide, avec de la vase, relique d'une crue peu importante deux jours auparavant, recouvrant encore ses pierres. Nos chameaux trouvaient une matière glissante sous le pied et commencèrent à avancer timidement.

Nous n'eûmes pas l'occasion de le remarquer, pas plus qu'autre chose : nous ne vîmes sur le moment que la masse de l'armée de Fayçal, remplissant la vallée d'un côté à l'autre. Il y avait des centaines de feux d'épineux et, tout autour, des Arabes faisaient du café, mangeaient ou dormaient, emmitouflés comme des morts dans leurs manteaux, étroitement entassés dans la confusion des chameaux. Tant de chameaux en compagnie faisaient un fouillis indescriptible, couchés comme ils l'étaient ou attachés partout dans le bivouac, d'autres arrivant sans cesse, et les premiers bondissant sur trois pattes pour les rejoindre, mugissant de faim et d'agitation. Des patrouilles sortaient, on déchargeait des caravanes, et des dizaines de mules

égyptiennes furieuses faisaient des sauts de mouton au milieu de la scène.

Nous nous creusâmes un passage à travers ce vacarme et, dans un îlot de calme au milieu même de la vallée, nous trouvâmes le Chérif Fayçal. Nous arrêtâmes nos chameaux à côté de lui. Il était assis, sur son tapis étalé à nu sur les pierres, entre le Chérif Sharraf, le Kaïmmakan de l'Imaret et de Taïf à la fois, son cousin, et Mauloud, le rude et cinglant vieux patriote mésopotamien, qui jouait maintenant le rôle d'aide de camp de Fayçal. Devant celui-ci, un secrétaire agenouillé consignait un ordre, et derrière lui un autre lisait des rapports à haute voix à la lueur d'une lampe argentée tenue par un esclave. Il n'y avait pas de vent dans la nuit, l'air était lourd, et la flamme non protégée se maintenait raide et droite.

Fayçal, tranquille comme toujours, m'accueillit d'un sourire en attendant de finir sa dictée. Ensuite, il s'excusa d'une réception si turbulente et fit signe aux esclaves de s'écarter pour nous laisser en privé. Alors qu'ils se retiraient avec les autres personnes présentes, un chameau emballé bondit dans l'espace ouvert devant nous, ruant et trompettant. Mauloud se jeta à sa tête, pour le tirer à l'écart, mais c'est lui qui fut tiré, et le chargement d'herbe encordée pour le fourrage des chameaux se défit, déversant sur le taciturne Sharraf, la lampe et moi-même une avalanche de foin. « Dieu soit loué », dit gravement Fayçal, « que ce n'ait été ni du beurre ni des sacs d'or ». Puis il m'expliqua quels événements inattendus s'étaient produits dans les dernières vingt-quatre heures sur le champ de bataille.

Les Turcs s'étaient glissés derrière les forces avancées arabes de Wadi Safra par un chemin latéral dans les collines, et leur avaient coupé la retraite. Les Harb, dans la panique, s'étaient fondus dans les ravins de chaque côté et s'étaient échappés par là en groupes de deux ou trois, anxieux pour leurs familles menacées. La cavalerie turque s'était déversée dans la vallée vide et sur la Dhifran Pass jusqu'à Bir Saïd où

Ghalib Bey, son commandant, faillit prendre Zeid endormi sans défiance sous sa tente. Toutefois, Zeid fut averti juste à temps. Avec l'aide du Chérif Abdulla ibn Thawab, un vieux combattant Harith, l'Émir Zeid contint l'attaque ennemie assez longtemps pour faire charger une partie de ses tentes et de son bagage sur des chameaux, et les emmener à l'écart. Puis il s'échappa lui-même ; mais ses forces se fondirent en une foule inconsistante de fugitifs chevauchant follement dans la nuit en direction de Yenbo.

De ce fait, la route de Yenbo était ouverte aux Turcs, et Fayçal s'était précipité ici une heure seulement avant notre arrivée, avec cinq mille hommes, pour protéger sa base jusqu'à ce qu'on pût arranger une défense convenable. Son système d'espionnage s'effondrait : les Harb, ayant perdu la tête dans l'obscurité, faisaient des rapports affolés et contradictoires, de sources variables, sur la force des Turcs, leurs mouvements et leurs intentions. Fayçal ne savait pas du tout si les Turcs attaqueraient Yenbo, ou se contenteraient de tenir les passes du Wadi Yenbo au Wadi Safra pendant qu'ils lanceraient le gros de leurs forces, descendant la côte, vers Rabegh et La Mecque. La situation serait grave dans les deux cas : le mieux qui puisse se produire serait que la présence de Fayçal ici les attire, et leur fasse perdre le plus de jours possible à essayer de capturer son armée en campagne pendant que nous renforcerions Yenbo. En attendant, il faisait tout ce qu'il pouvait, avec entrain ; aussi je m'assis et écoutai les nouvelles, ou les pétitions, plaintes et difficultés qu'on lui présentait, et qu'il réglait sans formalité.

Sharraf, à côté de moi, s'occupait à faire passer un cure-dents en arrière et en avant le long de ses mâchoires luisantes, ne parlant qu'une fois ou deux par heure pour réprimander des plaideurs trop insistants. Mauloud se penchait sans cesse vers moi, contournant le corps neutre de Fayçal, répétant avec passion pour notre bénéfice commun tout mot d'un rapport qui pouvait s'interpréter en faveur d'une contre-attaque en règle et immédiate.

Cela dura jusqu'à quatre heures et demie du matin. Il se mit à faire très froid, l'humidité de la vallée traversant le tapis et imprégnant nos vêtements. Le camp s'apaisa graduellement, à mesure que les hommes et les animaux, fatigués, s'endormaient un à un. Un brouillard blanc se rassembla doucement sur eux, et les feux devinrent en son sein de lents piliers de fumée. Juste derrière nous, se dressant hors du lit de brouillard, le Djébel Rudhwa, plus escarpé et raboteux que jamais, était tellement rapproché par le clair de lune étouffé qu'il paraissait pendre au-dessus de nos têtes.

Fayçal termina enfin le travail urgent. Nous mangeâmes une demi-douzaine de dattes, réconfort glacial, avant de nous pelotonner sur le tapis humide. Pendant que je gisais là frissonnant, je vis les gardes Biasha s'approcher sans bruit et étendre doucement leurs manteaux sur Fayçal, quand ils furent certains qu'il dormait.

Une heure plus tard nous nous levâmes avec raideur dans la fausse aurore (trop froide pour rester allongés en faisant semblant de dormir) et les esclaves allumèrent un feu de côtes de palmier pour nous réchauffer, pendant que Sharraf et moi cherchions la nourriture et le combustible dont nous avions besoin pour le moment. Des messagers arrivaient encore de tous les côtés avec de mauvaises rumeurs d'attaque imminente ; et le camp n'était pas loin de la panique. Aussi Fayçal décida-t-il de changer de position, en partie parce que l'eau nous balaierait de celle-ci s'il pleuvait n'importe où dans les collines, et en partie pour occuper l'esprit de ses hommes et épuiser leur agitation.

Quand ses tambours se mirent à battre, les chameaux furent précipitamment chargés. Au second signal, chacun bondit en selle et s'écarta à gauche ou à droite, laissant une large allée où Fayçal passa sur sa jument, Sharraf un pas derrière lui, suivi d'Ali, le porte-étendard, un splendide homme sauvage du Nedjd, avec son visage de faucon encadré de longues tresses de cheveux noir de jais tombant de ses tempes. Ali était vêtu de manière éclatante, et montait

un grand chameau. Derrière lui se tenait la foule des Chérifs, des Sheiks, des esclaves — et moi-même — pêle-mêle. Il y avait huit cents hommes dans la garde du corps ce matin-là.

Fayçal chevauchait de-ci, de-là, cherchant un endroit où camper, et enfin s'arrêta à l'extrémité d'une petite vallée ouverte juste au nord du village de Nakhl Moubarak, dont les maisons cependant étaient tellement enterrées dans les arbres que peu d'entre elles pouvaient être vues de l'extérieur. Sur la rive sud de cette vallée, sous quelques buttes rocheuses, Fayçal dressa ses deux tentes ordinaires. Sharraf aussi avait sa tente personnelle, et quelques-uns des autres chefs vinrent s'installer à côté de nous. Les gardes montèrent leur baraquement et leurs abris ; les canonniers égyptiens firent halte plus bas sur notre côté, et dressèrent joliment leurs vingt tentes en ligne, pour avoir l'air très militaire. Aussi fûmes-nous nombreux en peu de temps, si nous n'étions guère imposants quand on nous détaillait.

CHAPITRE XIX

Nous restâmes ici deux jours, dont je passai la plus grande part en compagnie de Fayçal, et j'acquis ainsi une expérience plus profonde de sa méthode de commandement, en une période intéressante où le moral de ses hommes souffrait durement des rapports affolés qui arrivaient, et de la défection des Harb du nord. Fayçal, luttant pour rassembler leur esprit perdu, y parvint le plus sûrement en payant de sa personne auprès de tous ceux qui l'approchaient. Il était accessible à tous ceux qui, debout devant sa tente, attendaient qu'il les remarque, et ne coupait jamais court aux pétitions, même quand les hommes arrivaient en chœur avec leurs afflictions, dans une complainte aux nombreux versets qu'ils chantaient autour de nous dans le noir. Il écoutait toujours et, s'il ne réglait pas le cas lui-même, appelait Sharraz ou Faïz pour le résoudre à sa place. Cette extrême patience était pour moi une leçon supplémentaire sur ce que signifiait être un chef par droit de naissance en Arabie.

Son self-control paraissait également grand. Quand Mirzouk el-Tikheimi, son chambellan, arriva, envoyé par Zeid pour raconter l'histoire honteuse de leur déroute, Fayçal se contenta de rire de lui en public et de l'envoyer attendre à l'écart, pendant qu'il recevait les Sheiks des Harb et des Ageyl dont l'imprudence était principalement responsable du désastre. Ceux-là, il les ramena à lui avec douceur,

les raillant d'avoir fait ceci ou cela, d'avoir occasionné tant de pertes ou abandonné tant de choses. Puis il rappela Mirzouk et baissa le rabat de la tente, signe qu'il y avait des affaires privées à discuter. Je pensai au sens du nom de Fayçal (le sabre qui étincelle en s'abattant) et craignis un drame, mais il fit place à Mirzouk sur son tapis et dit : « Viens ! Dis-nous en plus sur vos " nuits " et les merveilles de la bataille : amuse-nous. » Mirzouk, garçon de bonne apparence, intelligent (avec des traits un peu trop aigus), entrant dans l'esprit de la chose, commença de son accent Ateibi nasillard et rustique à nous dessiner en mots l'image du jeune Zeid en fuite ; la terreur d'Ibn Thawab, ce fameux brigand ; et, disgrâce ultime, la manière dont le vénérable Hussein, père du Chérif Ali, le Harithi, avait perdu ses cafetières !

Fayçal, quand il parlait, avait une voix musicale et riche, et en usait soigneusement sur ses hommes. Il s'adressait à eux en dialecte tribal, mais de façon curieuse, hésitante, comme s'il vacillait douloureusement entre les phrases, cherchant intérieurement le mot juste. Sa pensée ne précédait peut-être que de peu sa parole, car les expressions enfin choisies étaient d'habitude les plus simples, ce qui donnait un effet émouvant et sincère. Il semblait possible, si mince était l'écran des mots, de voir briller son pur et très brave esprit.

À d'autres moments, il était plein d'humour — cet aimant invariable de la bonne volonté arabe. Il parla un soir aux Sheiks Rifaa quand il les envoya occuper la plaine de ce côté-ci de Bir el-Fagir, un pays embrouillé de fourrés d'acacias et de tamaris sur la ligne imperceptible de partage des eaux de la longue dépression reliant Brouka et Bir Saïd. Il leur dit avec douceur que les Turcs approchaient, et que leur devoir était de les retenir et de donner à Dieu le crédit de la victoire, ajoutant que ce serait impossible s'ils s'endormaient. Les hommes âgés — et en Arabie les aînés avaient plus d'importance que les jeunes — se lancèrent dans des

discours ravis et, après avoir dit que Dieu lui accorderait une victoire, ou plutôt deux, couronnèrent leurs vœux en priant pour que sa vie soit prolongée dans l'accumulation d'un nombre sans précédent de victoires. Ce qui était mieux, ils montèrent une garde efficace toute la nuit, sous la force de son exhortation.

La routine de notre vie au camp était simple. Juste avant l'aube, l'Imam de l'armée grimpait au sommet de la petite colline surplombant les troupes endormies, et de là lançait un appel abasourdissant à la prière. Sa voix était rude et très puissante, et le creux du terrain, comme une table d'harmonie, envoyait des échos aux collines qui les retournaient multipliés par l'indignation. Nous étions efficacement éveillés, que nous priions ou maudissions. Dès qu'il finissait, l'Imam de Fayçal appelait doucement et musicalement juste à l'extérieur de la tente. En une minute, l'un des cinq esclaves de Fayçal (tous des affranchis, mais refusant la libération jusqu'à ce que tel soit leur plaisir, car il était bon et non sans avantage d'être le servant de mon seigneur) s'approchait de Sharraf et de moi avec du café sucré. Le sucre était considéré comme approprié pour la première tasse dans le froid de l'aube.

Une heure plus tard à peu près, le rabat de la tente où dormait Fayçal était relevé : son invitation aux visiteurs de la maisonnée. Il y avait quatre ou cinq personnes présentes et, après les nouvelles du matin, on apportait le plateau du petit déjeuner. Dans le Wadi Yenbo, la base en était de dattes ; parfois la grand-mère circassienne de Fayçal lui envoyait de La Mecque une boîte de ses fameux gâteaux épicés ; et parfois Hedjris, l'esclave personnel, nous donnait en plus des biscuits et des céréales de sa propre composition. Après le déjeuner, nous nous mettions au café amer et au thé sucré en alternance, pendant que Fayçal s'occupait de sa correspondance en dictant à ses secrétaires. L'un d'eux était Faiz el-Ghusein l'audacieux ; un autre était l'Imam, un homme au visage triste qui attirait les regards de l'armée par le

parapluie bouffant qui pendait du pommeau de sa selle. À l'occasion, un homme se voyait accorder une audience privée à cette heure-là, mais c'était rare, car la tente de sommeil était strictement réservée à l'usage du Chérif. C'était une tente en cloche ordinaire, garnie de cigarettes, d'un lit de camp, d'un très bon tapis kurde, d'un piètre Shirazi, et du délicieux vieux tapis de prière baloutch sur lequel il faisait ses dévotions.

Vers huit heures du matin, Fayçal bouclait autour de sa taille sa dague de cérémonie et marchait jusqu'à la tente de réception, dont le sol était recouvert par deux kilims horribles. Fayçal s'asseyait au fond de la tente, face au côté ouvert, et nous le dos contre la paroi en un demi-cercle de part et d'autre. Les esclaves formaient l'arrière-garde, et se groupaient autour de l'ouverture pour contenir l'assaut des suppliants allongés sur le sable devant la bouche de la tente, ou plus loin, attendant leur tour. Si possible, la besogne était terminée à midi, moment où l'Émir se lassait de rester assis.

Nous, les membres de la maisonnée, ainsi que tous les hôtes, nous rassemblions alors dans la tente-salon ; et Hedjris et Salem apportaient le plateau du déjeuner, sur lequel se trouvaient autant de plats que les circonstances le permettaient. Fayçal était un fumeur immodéré, mais un très petit mangeur, et il avait l'habitude de simuler avec ses doigts ou une cuillère parmi les haricots, les lentilles, les épinards, le riz et les pâtisseries, jusqu'à ce qu'il jugeât que nous avions assez mangé, et alors le plateau disparaissait au geste de sa main, tandis que d'autres esclaves s'avançaient pour verser de l'eau sur nos doigts à la porte de la tente. Des hommes gras, comme Mohamed ibn Shefin, se faisaient une affliction comique des repas de l'Émir, et commandaient de la nourriture qu'ils trouvaient les attendant quand ils rentraient. Après le déjeuner, nous parlions un peu, en sirotant deux tasses de café, et en savourant deux verres pleins de thé vert sirupeux. Puis, jusqu'à deux heures de l'après-midi, le

rideau de sa tente était baissé, indiquant que Fayçal dormait, lisait, ou s'occupait d'affaires privées. Ensuite, il revenait s'asseoir dans la tente de réception tant qu'il n'avait pas vu tous ceux qui le souhaitaient. Je ne vis jamais un Arabe le quitter mécontent ou blessé — un tribut à son tact et à sa mémoire, car il ne semblait jamais être arrêté par l'oubli d'un fait, ni trébucher sur une parenté.

S'il en avait le temps après la seconde audience, il se promenait avec ses amis, parlant de chevaux ou de plantes, regardant les chameaux, ou demandant à quelqu'un le nom des reliefs visibles. La prière du crépuscule était parfois publique, bien que Fayçal ne fût pas extérieurement très pieux. Ensuite, il recevait individuellement des gens dans la tente-chambre, préparant les reconnaissances et les patrouilles de la nuit — car la plus grande part du travail sur le terrain se faisait dans l'obscurité. Entre six et sept heures, on apportait le repas du soir, auquel tous les hommes présents au quartier général étaient appelés par les esclaves. Il ressemblait au déjeuner, sauf que des cubes de mouton bouilli étaient disposés sur le grand plateau de riz, *medfa el Suhur*, le soutien de l'appétit. Nous gardions le silence jusqu'à ce que tous aient mangé.

Ce repas terminait notre journée, à part l'offrande discrète qu'un esclave aux pieds nus faisait d'un plateau de verres de thé, à intervalles espacés. Fayçal ne s'endormait pas avant une heure très tardive, et ne laissait jamais deviner un désir de hâter notre départ. Dans la soirée, il se détendait autant que possible et évitait tout travail évitable. Il envoyait chercher un Sheik de la région pour qu'il narre des contes du district, l'histoire de la tribu et sa généalogie. Ou bien les poètes tribaux nous chantaient leurs récits de guerre : de longs récitals traditionnels avec des épithètes consacrés par l'usage, des sentiments consacrés, des incidents consacrés, qu'on greffait à nouveau sur les entreprises de chaque génération. Fayçal aimait passionnément la poésie arabe, et en faisait souvent réciter, jugeant et récompensant les meilleurs

versets de la soirée. Il jouait très rarement aux échecs, avec les attaques directes et irréfléchies d'un escrimeur, et brillamment. Parfois, peut-être à mon bénéfice, il racontait ce qu'il avait vu en Syrie, et des fragments de l'histoire secrète turque, ou bien des affaires de famille. J'appris beaucoup de sa bouche sur les hommes et les factions du Hedjaz.

CHAPITRE XX

Fayçal me demanda soudain si j'accepterais de porter des vêtements arabes comme les siens pendant que j'étais dans le camp. Je trouvais cela préférable pour mon compte, puisque c'était un habit confortable pour vivre à l'arabe, comme nous devions le faire. De plus, les tribus sauraient alors comment me prendre. Les seuls porteurs de kaki de leur expérience avaient été des officiers turcs, devant lesquels elles dressaient des défenses instinctives. Si je portais des vêtements mecquois, elles se comporteraient avec moi comme si j'étais réellement un des dirigeants, et je pourrais me glisser dans ou hors de la tente de Fayçal sans produire une impression qu'il devait chaque fois expliquer aux étrangers.

J'acceptai immédiatement, très joyeusement, car l'uniforme de l'armée était abominable quand on montait à chameau, et quand on s'asseyait sur le sol ; et les effets arabes, que j'avais appris à porter avant la guerre, étaient plus propres et plus décents dans le désert. Hedjris fut content, lui aussi, et exerça sa fantaisie en m'équipant de vêtements de mariage en splendide soie blanche, brodés d'or, qui avaient été envoyés récemment (était-ce une allusion ?) à Fayçal par sa grand-mère de La Mecque. Je fis une promenade dans leur ampleur toute neuve, au milieu des palmeraies de Moubarak et de Brouka, pour m'habituer à leur contact.

Ces villages étaient d'agréables petits endroits, construits en briques de boue sur les hauts tertres de terre qui encerclaient les palmeraies. Nakhl Moubarak se trouvait au nord, et Brouka juste au sud, de l'autre côté d'une vallée épineuse. Les maisons étaient petites, crépies d'argile à l'intérieur, fraîches et très propres, garnies d'une natte ou deux, d'un mortier à café, de récipients à nourriture et de plateaux. Les rues étroites étaient ombragées, de temps en temps, par un arbre qui poussait bien. Les talus autour des zones cultivées faisaient parfois cinquante pieds de haut, et avaient pour la plupart été formés artificiellement avec de la terre en surplus prise entre les arbres, avec les ordures des maisonnées, avec des pierres ramassées dans le wadi.

Ces talus servaient à défendre les cultures des crues. Autrement, le Wadi Yenbo aurait bientôt envahi les jardins, puisque ceux-ci, pour être irrigables, devaient se trouver en dessous du lit de la vallée. Les parcelles étroites étaient divisées par des palissades de côtes de palme ou des murs de boue, entourés d'étroits ruisseaux d'eau douce dans des conduits surélevés. Chaque porte de jardin donnait sur l'eau, avec un pont de trois ou quatre troncs de palmier parallèles, qu'on avait mis devant pour faire passer ânes et chameaux. Chaque parcelle comportait une bonde de boue qu'on retirait pour l'arroser à son tour. Les palmiers, plantés régulièrement en lignes ordonnées, et bien soignés, étaient la culture principale, mais entre eux poussaient de l'orge, des radis, des courges, des concombres, du tabac et du henné. Les villages plus haut dans le wadri étaient assez frais pour y faire pousser du raisin.

La halte de Fayçal à Nakhl Moubarak, par la nature des choses, ne pouvait être qu'une pause, et j'eus le sentiment que je ferais mieux de retourner à Yenbo, pour réfléchir sérieusement à notre défense amphibie de ce port, la Navy ayant promis toute son aide. Nous résolûmes que je consulterais Zeid, et agirais avec lui pour le mieux. Fayçal me donna un magnifique chameau bai pour ce voyage de retour.

Nous traversâmes les collines des Agida par une nouvelle route, le Wadi Messarih, parce qu'on craignait des patrouilles turques sur la voie plus directe. Badr ibn Shéfia était avec moi, et nous couvrîmes la distance sans effort en une seule étape de six heures, arrivant à Yenbo avant l'aube. Fatigué après trois jours épuisants où j'avais manqué de sommeil, au milieu des alertes constantes et des excitations, j'allai droit à la maison vide de Garland (il vivait à bord du navire dans le port) et tombai endormi sur un banc ; mais ensuite je fus rappelé au-dehors par l'annonce que le Chérif Zeid arrivait, et descendis jusqu'aux murailles pour voir la force vaincue entrer dans la ville.

Ils étaient environ huit cents, calmes, et en aucune autre façon mortifiés par leur honte. Zeid lui-même paraissait délicatement indifférent. En pénétrant dans la ville, il se tourna et cria à Abd el-Kadir, le Gouverneur, qui chevauchait derrière lui : « Eh bien, votre ville est en ruine ! Il faut que je demande par télégraphe à mon père quarante maçons pour réparer les bâtiments publics. » Et il le fit réellement. J'avais télégraphié au Commandant Boyle que Yenbo était gravement menacée, et Boyle répondit immédiatement que sa flotte serait là à temps, et peut-être plus tôt. Cet empressement fut une consolation opportune : de pires nouvelles arrivèrent le lendemain. Les Turcs, en lançant en avant leur force puissante de Bir Saïd contre Nakhl Moubarak, avaient établi le contact avec les troupes récemment levées de Fayçal pendant qu'elles étaient encore peu assurées. Après un bref combat, Fayçal avait rompu, cédé le terrain, et battait en retraite ici. Notre guerre semblait entrer dans son dernier acte. Je pris mon appareil, et du parapet de la porte de Médine fis une excellente photo des frères arrivant. Fayçal avait presque deux mille hommes avec lui, mais aucun de la tribu Juheina. Cela ressemblait à de la trahison, et à une réelle défection des tribus, choses que nous avions tous deux décrétées impossibles.

J'allai immédiatement à sa maison et il me raconta l'his-

toire. Les Turcs étaient arrivés avec trois bataillons et une certaine quantité d'infanterie montée sur des mules, et de la chamellerie. Leur commandement se trouvait entre les mains de Ghalib Bey, qui maniait ses troupes avec beaucoup de mordant, agissant comme il le faisait sous les yeux du Chef de Corps. Fakhru Pacha accompagnait à titre privé l'expédition, dont le guide et chargé de liaison avec les Arabes était Dakhil-Allah el-Kadhi, le légiste héréditaire des Juheina, un rival du Chérif Mohammed Ali el-Beidawi, et après lui le second personnage de la tribu.

Les Turcs traversèrent Wadi Yenbo, jusqu'aux bosquets de Brouka, dans leur premier assaut, et ainsi menacèrent les communications arabes avec Yenbo. Ils purent aussi bombarder librement Nakhl Moubarak avec leurs sept canons. Fayçal ne fut pas le moins du monde découragé, mais lança les Juheina sur son aile gauche pour nettoyer la grande vallée. Il garda son centre et sa droite à Nakhl Moubarak, et il envoya l'artillerie égyptienne prendre position dans le Djébel Agida, pour disputer aux Turcs cet emplacement. Puis il ouvrit le feu sur Brouka avec ses deux propres obusiers de quinze livres.

Rassim, un officier syrien, auparavant commandant de batterie dans l'Armée turque, servait ces deux canons, et il fit avec eux une grande démonstration. Ils avaient été envoyés d'Égypte comme cadeau, n'importe comment, vieilleries jugées bonnes pour les sauvages Arabes, tout comme les soixante mille fusils fournis au Chérif étaient des armes condamnées, reliques de la campagne de Gallipoli. Aussi Rassim n'avait-il pas de viseurs, pas de télémètre, pas de tables de portée, pas d'explosifs de grande puissance.

La distance pouvait être de six mille mètres ; mais les fusées de ses shrapnels étaient des antiquités de la Guerre des Boers, pleines de moisissure verte et, s'ils explosaient, c'était parfois trop court en l'air, et parfois au ras du sol. Cependant il n'avait aucun moyen de transporter ses munitions si les choses tournaient mal, si bien qu'il maintint un feu

soutenu, riant à gorge déployée de cette façon de faire la guerre ; et les tribus, voyant le commandant si joyeux, reprirent cœur elles-mêmes. « Par Dieu », dit l'un des hommes, « ce sont de vrais canons : l'Importance de leur bruit ! » Rassim jura que les Turcs mouraient par monceaux, et les Arabes chargèrent vivement à son ordre.

Les choses allaient bien, et Fayçal avait l'espoir d'un succès décisif, quand soudain dans la vallée son aile gauche hésita, s'arrêta ; finalement elle tourna le dos à l'ennemi et se replia en tumulte vers le bivouac. Fayçal, au centre, galopa jusqu'à Rassim et lui cria que les Juheina avaient rompu, et qu'il devait sauver les canons. Rassim mit le joug aux attelages et partit au trot pour Wadi Agida, où les Égyptiens tenaient conseil entre eux, peureusement. Derrière lui se déversèrent à flots les Ageyl et les Atban, les hommes d'Ibn Shéfia, les Harb et les Biasha. Fayçal et sa maisonnée formaient l'arrière et s'organisèrent en file pour descendre vers Yenbo, laissant les Juheina avec les Turcs sur le champ de bataille.

Alors que j'écoutais encore cette triste fin, maudissant avec lui les traîtres frères Beidawi, il y eut un émoi à la porte, et Abd el-Kérim força la rangée des esclaves, se tourna vers le dais, embrassa la cordelière de tête de Fayçal en salut, et s'assit à côté de nous. Fayçal, l'air suffoqué, dit : « Comment ? » et Abd el-Kérim expliqua leur consternation devant la fuite soudaine de Fayçal, et comment lui, avec son frère et leurs vaillants hommes, avaient combattu les Turcs la nuit entière, seuls, sans artillerie, jusqu'à ce que les palmeraies devinssent intenables et qu'ils fussent eux aussi repoussés à travers Wadi Agida. Son frère, avec la moitié des braves de la tribu, passait juste les portes. Les autres s'étaient repliés sur Wadi Yenbo pour trouver de l'eau.

« Et pourquoi vous êtes-vous retirés sur le bivouac derrière nous durant la bataille ? » demanda Fayçal. « Seulement pour nous faire une tasse de café », dit Abd el-Kérim. « Nous avions combattu depuis le lever du soleil et

c'était le crépuscule : nous étions fatigués et assoiffés. » Fayçal et moi, penchés en arrière, nous nous mîmes à rire ; puis nous allâmes voir ce qu'on pouvait faire pour sauver la ville.

Le premier pas était simple. Nous renvoyâmes tous les Juheina à Wadi Yenbo avec l'ordre de se masser à Kheif et de maintenir une pression ferme sur la ligne de communication turque. Ils devaient aussi envoyer des détachements de tireurs embusqués vers le bas des collines Agida. Cette diversion retiendrait tant de Turcs qu'ils seraient incapables d'amener contre Yenbo une force supérieure en nombre à celle des défenseurs, qui de plus avaient l'avantage d'une bonne position. La ville, au sommet de son plat récif de corail, s'élevait peut-être de vingt pieds au-dessus de la mer, et était entourée d'eau de deux côtés. Les deux autres côtés donnaient sur des étendues de sable uni, mou par endroits, dépourvues d'abri pendant des milles, sans eau douce nulle part. À la lumière du jour, si elles étaient défendues par de l'artillerie et le feu des mitrailleuses, elles devraient être imprenables.

Il arrivait de l'artillerie à chaque minute ; car Boyle, comme d'habitude, avait fait mieux qu'il n'avait promis : il avait concentré sur nous cinq navires en moins de vingt-quatre heures. Il plaça l'aviso *M 31*, que son faible tirant d'eau rendait propre à ce travail, au bout de la crique sud-est du port, d'où il pourrait prendre en enfilade la direction probable d'une avancée turque, avec ses canons de six pouces. Crocker, son capitaine, était impatient de faire tirer ces pièces qui le démangeaient. Les navires plus grands étaient amarrés de façon à tirer par-dessus la ville à plus longue portée, ou à ratisser l'autre flanc depuis le port nord. Les projecteurs du *Dufferin* et du *M 31* se croisaient sur la plaine au-delà de la ville.

Les Arabes, ravis de compter le nombre des vaisseaux dans le port, étaient prêts à payer leur écot pour les amusements de la nuit. Ils nous donnèrent bon espoir qu'il n'y

aurait plus de panique, mais pour être pleinement rassurés ils avaient besoin d'une sorte de rempart à défendre, à la mode médiévale. Il ne servait à rien de creuser des tranchées, en partie parce que le sol était de rocher corallien et, de plus, parce qu'ils n'avaient aucune expérience des tranchées et pourraient ne pas les occuper avec confiance. Aussi nous prîmes les murailles de la place, croulantes, criblées de sel, nous les doublâmes d'un second mur, nous tassâmes de la terre entre les deux, perfectionnant l'ensemble jusqu'à ce que nos bastions du XVI^e^ siècle fussent au moins à l'épreuve des fusils, et probablement à celle de l'artillerie de montagne turque. Devant les bastions, nous disposâmes des barbelés en festons entre les citernes de captage de pluie au-delà des murs. Nous creusâmes des nids de mitrailleuses dans les meilleurs angles, et les fîmes servir par les mitrailleurs réguliers de Fayçal. Les Égyptiens, comme tous ceux à qui on avait donné une place dans la combinaison, étaient flattés et heureux. Garland était ingénieur en chef et chef-conseiller.

Après le coucher du soleil, la ville tressaillait d'excitation réprimée. Aussi longtemps que le jour avait duré, il y avait eu des cris, des coups de feu de joie et des éclats sauvages de frénésie parmi les travailleurs ; mais quand vint l'obscurité, ils rentrèrent se nourrir, et une accalmie tomba. Presque tout le monde resta éveillé cette nuit. Il y eut une alerte à onze heures environ. Nos avant-postes avaient rencontré l'ennemi à trois milles seulement hors de la ville. Garland, avec un crieur public, parcourut les quelques rues et appela la garnison. Les hommes bondirent dehors et prirent leur place dans un silence de mort, sans tirer un coup de feu ni laisser échapper un cri. Les marins, sur le minaret, avertirent les navires, dont les projecteurs combinés commencèrent à traverser lentement la plaine en intersections complexes, tirant des crayons de lumière pivotante à travers le terrain plat que les attaquants devaient traverser. Cependant, aucun signe n'apparut et aucune raison ne nous fut donnée d'ouvrir le feu.

Par la suite, le vieux Dakhil Allah me dit qu'il avait guidé les Turcs pour prendre d'assaut Yenbo dans l'obscurité, afin de pouvoir écraser l'armée de Fayçal une fois pour toutes ; mais le cœur leur avait manqué devant le silence et le flamboiement des navires illuminés d'un bout à l'autre du port, avec les rayons étranges des projecteurs qui révélaient la désolation du glacis qu'il leur faudrait traverser. Aussi firent-ils demi-tour ; et cette nuit, je crois, les Turcs perdirent leur guerre. Personnellement, j'étais sur le *Suva*, pour ne pas être dérangé, et dormant merveilleusement enfin ; je fus donc reconnaissant à Dakhil Allah de la prudence qu'il avait prêchée aux Turcs puisque, bien que nous eussions peut-être pu remporter une glorieuse victoire, j'étais prêt à sacrifier plus encore, rien que pour ces huit heures de sommeil ininterrompu.

CHAPITRE XXI

Le lendemain, la crise était passée : les Turcs avaient clairement échoué. Les Juheina étaient actifs sur leur aile, à partir de Wadi Yenbo. Les efforts architecturaux de Garland autour de la ville devenaient impressionnants. Sir Archibald Murray, à qui Fayçal avait demandé une démonstration au Sinaï pour empêcher les Turcs de retirer de nouvelles troupes qu'ils enverraient servir à Médine, fit une réponse encourageante, et tout le monde respirait d'aise. Quelques jours plus tard, Boyle dispersa ses navires, promettant une nouvelle concentration éclair sur un autre avertissement, et je saisis l'occasion de descendre à Rabegh, où je rencontrai le Colonel Brémond, le grand chef barbu de la Mission militaire française, et le seul véritable soldat du Hedjaz. Il continuait à utiliser son détachement français de Suez comme levier pour déplacer une brigade britannique à Rabegh et, comme il me soupçonnait de ne pas être entièrement de son parti, il fit un effort pour me convertir.

Au cours de la discussion qui suivit, je fis allusion à la nécessité d'attaquer bientôt Médine ; car, avec tous les Britanniques, je pensais que la chute de Médine était un préliminaire nécessaire à tout nouveau progrès de la Révolte arabe. Il me reprit de façon tranchante, disant qu'il ne convenait en aucune façon que les Arabes prissent Médine. De son point de vue, le mouvement arabe avait atteint son utilité

maximum avec la simple rébellion de La Mecque, et les opérations militaires contre la Turquie se trouvaient mieux entre les seules mains de la Grande-Bretagne et de la France. Il souhaitait débarquer des troupes alliées à Rabegh, parce que cela refroidirait l'ardeur des tribus en rendant le Chérif suspect à leurs yeux. Les troupes étrangères seraient alors sa défense principale, et sa protection serait notre travail et notre option, jusqu'à ce que, à la fin de la guerre, quand la Turquie serait vaincue, les Puissances victorieuses pussent par traité arracher Médine au Sultan et la conférer à Hussein, avec la souveraineté légale sur le Hedjaz, comme récompense pour service loyal.

Je n'arrivais pas à croire, comme lui, que nous fussions assez forts pour nous dispenser de petits alliés ; aussi dis-je brièvement que mes opinions étaient opposées aux siennes. Je faisais porter le plus grand poids sur la conquête immédiate de Médine, et si je conseillais à Fayçal de s'emparer de Wedjh, c'était pour renforcer sa menace contre le chemin de fer. En somme, dans mon esprit, le Mouvement arabe ne justifiait pas sa création si l'enthousiasme qu'il suscitait ne menait pas les Arabes à Damas.

Cela lui était inopportun, car le traité Sykes-Picot de 1916 entre la France et l'Angleterre avait été rédigé par Sykes dans cette éventualité même et, pour la couronner, stipulait l'établissement d'États arabes indépendants à Damas, Alep et Mosoul, districts qui passeraient autrement sous le contrôle absolu de la France. Ni Sykes ni Picot n'avaient cru la chose réellement possible, mais je savais qu'elle l'était, et je pensais que, dès lors, la vigueur du Mouvement arabe préviendrait l'établissement — par nous ou par d'autres — de schémas d'exploitation « coloniaux » déplacés en Asie occidentale.

Brémond se réfugia dans sa sphère technique, et m'assura, sur son honneur d'officier d'État-major, que quitter Yenbo et aller à Wedjh était, pour Fayçal, un suicide militaire ; mais je ne voyais aucune force aux arguments qu'il me

lançait avec volubilité, et je le lui dis. C'était une entrevue curieuse, celle-là, entre un vieux soldat et un jeune homme déguisé ; et elle me laissa un mauvais goût dans la bouche. Le Colonel, comme ses compatriotes, était un réaliste en amour, et à la guerre. Même dans des situations de poésie, les Français restaient d'incorrigibles prosateurs, voyant grâce à la lumière directe de la raison et de l'entendement, et non pas avec l'œil mi-clos, brumeusement, par la radiance essentielle des choses, à la façon des Britanniques imaginatifs : aussi les deux races travaillaient-elles mal ensemble dans une grande entreprise. Cependant, je me contrôlai assez pour ne rapporter la conversation à aucun Arabe, mais j'envoyai un rapport complet au Colonel Wilson, qui allait bientôt venir voir Fayçal et discuter avec lui de l'affaire de Wedjh sous tous ses aspects.

Avant l'arrivée de Wilson, le centre de gravité turc changea brusquement. Fakhri Pacha avait vu qu'il était sans espoir d'attaquer Yenbo, ou de poursuivre les insaisissables Juheina dans Kheif Hussein. De plus, il était violemment bombardé à Nakhl Moubarak même, par une paire d'hydravions britanniques qui effectuaient des vols audacieux au-dessus du désert et touchèrent durement l'ennemi en deux occasions, malgré ses shrapnells.

Il décida donc de se replier précipitamment sur Bir Saïd, en y laissant une petite force pour contenir les Juheina, et de descendre la route Sultani vers Rabegh avec le gros de ses hommes. Ces changements étaient sans doute partiellement causés par la vigueur inhabituelle d'Ali à Rabegh. Dès qu'Ali avait reçu la nouvelle de la défaite de Zeid, il lui avait envoyé des renforts et des canons ; et quand Fayçal lui-même s'effondra, il décida d'aller au nord avec toute son armée, pour attaquer les Turcs à Wadi Safra et les écarter de Yenbo. Ali avait presque sept mille hommes, et Fayçal pensait que, si ce mouvement était synchronisé avec le sien, la force de Fakhri pourrait être écrasée entre eux dans les collines. Il télégraphia, faisant cette suggestion et demandant

un délai de quelques jours jusqu'à ce que ses hommes ébranlés fussent prêts.

Ali était bien remonté et ne voulait pas attendre. Fayçal dépêcha donc Zeid à Masahali, dans le Wadi Yenbo, pour faire des préparatifs. Quand ceux-ci furent accomplis, il envoya Zeid occuper Bir Saïd, et ce fut fait avec succès. Il ordonna alors aux Juheina d'avancer en soutien. Ils renaclèrent ; car Ibn Bedawi était jaloux du pouvoir croissant de Fayçal parmi ses tribus, et voulait rester indispensable. Fayçal chevaucha sans escorte jusqu'à Nakhl Moubarak, et en une nuit convainquit les Juheina qu'il était leur chef. Le lendemain matin, ils avançaient tous, pendant qu'il continuait son chemin pour réunir les Harb du Nord sur Tasha Pass et briser la retraite turque dans Wadi Safra. Il avait presque six mille hommes et, si Ali s'emparait de la rive sud de la vallée, les Turcs en position de faiblesse seraient pris entre deux feux.

Malheureusement, cela ne se produisit pas. Alors qu'il était déjà en route, il reçut des nouvelles d'Ali : après la reprise pacifique de Bir ibn Hassani, les hommes avaient été ébranlés par de faux rapports faisant état d'infidélité parmi les Subh, et s'étaient repliés en un désordre précipité sur Rabegh.

Dans cette pause de mauvais augure, le Colonel Wilson arriva à Yenbo pour nous persuader de la nécessité d'une opération immédiate contre Wedjh. Un plan amendé avait été préparé, selon lequel Fayçal réunirait les forces entières des Juheina, et ses bataillons permanents, contre Wedjh, avec le maximum d'appui naval. L'ensemble aurait une puissance qui rendrait le succès raisonnablement certain, mais laisserait Yenbo vide et sans défense. Pour le moment, Fayçal redoutait de courir un tel risque. Il souligna, non sans raison, que les Turcs de son voisinage étaient encore mobiles ; que la force d'Ali s'était montrée creuse, probablement peu capable de défendre même Rabegh contre une attaque sérieuse ; et que, comme Rabegh était le rempart de

La Mecque, plutôt que de la voir perdue il devrait renoncer à Yenbo, et faire transporter par mer ses hommes et lui-même là-bas pour mourir en combattant sur la plage.

Pour le rassurer, Wilson dépeignit la force de Rabegh en couleurs chaudes. Fayçal vérifia sa sincérité en lui demandant sa parole personnelle que la garnison de Rabegh, avec un appui naval britannique, résisterait à l'attaque ennemie jusqu'à la chute de Wedjh. Wilson chercha du soutien sur le pont silencieux du *Dufferin* (où nous tenions conférence), et donna noblement l'assurance demandée : un sage pari, car sans cela Fayçal n'eût pas bougé, et cette diversion contre Wedjh, la seule offensive au pouvoir des Arabes, était leur dernière chance non pas tant d'assurer un siège vraisemblable de Médine, que de prévenir la capture de La Mecque par les Turcs. Quelques jours plus tard, il renforça sa position en envoyant à Fayçal l'ordre direct de son père, le Chérif, de se rendre à Wedjh immédiatement, avec toutes ses troupes disponibles.

Cependant, la situation de Rabegh empirait. Les forces ennemies dans Wadi Safra et sur la route Sultani étaient estimées à presque cinq mille hommes. Les Harb du Nord se montraient implorants à leur égard, pour la préservation de leurs palmeraies. Les Harb du Sud, ceux de Hussein Mabeirig, attendaient ostensiblement leur avance pour attaquer les Chérifiens sur leurs arrières. Lors d'une conférence de Wilson, Brémond, Joyce, Ross et d'autres, tenue à Rabegh la veille de Noël, il fut décidé de dresser sur la plage près de l'aérodrome une petite position, capable d'être tenue sous la protection des canons du vaisseau par les Égyptiens, le Flying Corps et un détachement de marins du *Minerva*, pendant les quelques heures nécessaires pour embarquer ou détruire les munitions. Les Turcs avançaient pas à pas, et la place n'était pas en état de résister à un bataillon bien manié, soutenu par de l'artillerie de campagne.

Quoi qu'il en fût, Fakhri se montra trop lent. Il ne franchit pas Bir el-Sheikh en quelque force que ce fût avant la fin

de la première semaine de janvier ou presque et, sept jours plus tard, n'était pas encore prêt à attaquer Khoreiba, où Ali avait un avant-poste de quelques centaines d'hommes. Les patrouilles venaient au contact, on attendait un assaut chaque jour, et il était aussi régulièrement différé.

En vérité, les Turcs rencontraient des difficultés que nous ne devinions pas. Leur quartier général affrontait un taux élevé de maladie parmi les hommes, et une faiblesse croissante des animaux : tous deux symptômes de surmenage et de manque de nourriture décente. L'activité des tribus derrière leur dos les embarrassait en permanence. Des clans pouvaient parfois s'écarter de la cause arabe, mais ne devenaient pas pour autant des partisans de confiance des Turcs, qui se trouvèrent bientôt dans un pays d'hostilité omniprésente. Les raids tribaux de la première quizaine de janvier leur causèrent des pertes quotidiennes moyennes de quarante chameaux et quelque vingt hommes tués ou blessés, avec une dépense correspondante de munitions.

Ces raids pouvaient avoir lieu en tout point, de dix milles vers la mer depuis Médine elle-même jusqu'aux soixante-dix milles suivants à travers les collines. Ils illustraient les obstacles sur le chemin de la nouvelle armée turque, avec un équipement d'une complexité à demi germanisée, lorsque, venant d'un lointain chemin de fer, sans routes, elle essayait d'avancer dans un pays extrêmement accidenté et hostile. Les développements administratifs de la guerre scientifique avaient entravé sa mobilité et détruit son élan ; et les ennuis croissaient en progression géométrique plutôt qu'arithmétique avec chaque mille que ses commandants mettaient entre eux et Médine, leur base mal pourvue, peu sûre et incommode.

La situation était si peu prometteuse pour les Turcs que Fakhri fut probablement à demi satisfait quand les mouvements prochains et soudains d'Abdulla et de Fayçal dans les derniers jours de 1916 modifièrent la conception stratégique de la guerre au Hedjaz et firent revenir en hâte l'expédition

vers La Mecque (après le 18 janvier 1917) par les routes Sultani, Fara et Gaha, en quittant Wadi Safra pour tenir une défense passive retranchée en vue des murs de Médine : position statique qui dura jusqu'à ce que l'Armistice terminât la guerre, et qui engagea la Turquie dans la morne reddition de la Ville Sainte et de sa garnison impuissante.

CHAPITRE XXII

Fayçal était un bon et ardent ouvrier mettant tout son cœur dans ce qu'il avait accepté de faire. Il s'était engagé à aller immédiatement à Wedjh ; aussi lui et moi nous assîmes ensemble, le jour de l'an, pour considérer ce que ce mouvement signifiait pour nous et pour les Turcs. Autour de nous, s'étendant sur des milles du haut en bas du Wadi Yenbo, en petits groupes autour des palmeraies, sous les arbres les plus épais et dans tous les affluents latéraux, partout où il y avait un abri contre le soleil et la pluie, ou bien une bonne pâture pour les chameaux, on voyait les soldats de notre armée. Les montagnards, fantassins à demi nus, s'étaient faits rares. La plupart des six mille hommes présents étaient montés, et avaient du bien. Les foyers où ils faisaient du café se signalaient de loin par les selles de chameaux rangées en cercle autour du feu, servant d'accoudoirs aux hommes qui s'allongeaient entre les repas. La perfection physique des Arabes leur permettait de s'étendre, décontractés, sur le sol rocheux, comme des lézards, se moulant à ses aspérités dans un abandon de cadavre.

Ils étaient réservés mais confiants. Certains, qui servaient Fayçal depuis six mois ou plus, avaient perdu cette première chaleur d'enthousiasme qui m'avait tant empoigné à Hamra ; mais l'expérience acquise compensait cela ; et la force de durer dans l'idéal était plus profitable et plus

importante pour nous qu'une ardeur de début. Leur patriotisme était maintenant conscient, et leur présence devint plus régulière à mesure qu'ils s'éloignaient davantage de leurs foyers. L'indépendance tribale à l'égard des ordres se maintenait encore ; mais ils parvenaient à établir une routine sans rigueur dans la vie de camp comme dans les déplacements. Quand le Chérif approchait, ils se formaient en une ligne irrégulière, et ensemble ils exécutaient l'inclinaison et le mouvement de la main aux lèvres qui constituaient le salut officiel. Ils ne huilaient pas leurs fusils, de peur que le sable ne les enraie, disaient-ils ; de plus, ils n'avaient pas d'huile, ou préféraient en frotter leur peau pour adoucir les gerçures du vent ; mais les fusils étaient décemment entretenus, et certains de leurs possesseurs pouvaient tirer à longue portée.

Leur masse n'était pas formidable, puisqu'ils n'avaient pas d'esprit de corps, ni de discipline ou de confiance mutuelle. Plus petite l'unité, meilleure sa performance. Mille formaient une foule, inefficace contre une compagnie de Turcs entraînés ; mais trois ou quatre Arabes dans leurs collines arrêteraient une douzaine de Turcs. Napoléon l'avait remarqué avec les Mamelouks. Nous étions encore trop essoufflés pour transformer notre pratique hâtive en théorie ; notre tactique était de saisir empiriquement le premier moyen d'échapper à une difficulté. Mais nous apprenions, autant que nos hommes.

Après la bataille de Nakhl el-Moubarak, nous cessâmes de réunir en brigades les troupes égyptiennes et les irréguliers. Nous fîmes embarquer les officiers et les soldats égyptiens, après avoir remis leur équipement complet à Rassim, le canonnier de Fayçal, et à Abdullah el-Deleimi, son officier de mitrailleuses. Ceux-ci formèrent des compagnies arabes avec du matériau local, en les renforçant de déserteurs syriens et mésopotamiens entraînés par les Turcs. Mauloud, l'aide de camp au tempérament de feu, me demanda cinquante mules, mit sur elles cinquante de ses fantassins entraînés, et leur dit qu'ils étaient de la cavalerie. Il tenait à

la discipline, c'était un cavalier-né et, grâce à ses exercices spartiates, les chevaucheurs de mules durement éprouvés devinrent dans la douleur d'excellents soldats, obéissant à l'instant et capables d'attaque en règle ! C'était un prodige dans les rangs arabes. Nous demandâmes par télégraphe cinquante autres mules, pour doubler la dose d'infanterie montée, puisque la valeur pour les reconnaissances d'une unité si rude était évidente.

Fayçal suggéra d'emmener presque tous les Juheina à Wedjh avec lui, et de leur ajouter assez de Harb et de Billi, d'Ateiba et d'Ageyl, pour donner à la masse un caractère pluritribal. Nous voulions que cette marche, qui serait à sa façon l'acte final de la guerre au Hedjaz du Nord, suscitât une rumeur sur toute l'étendue de l'Arabie occidentale. Ce serait la plus grande opération des Arabes dans leur mémoire, et ceux qui l'auraient vue retourneraient chez eux avec le sentiment que leur monde avait en vérité changé ; si bien qu'à l'avenir il n'y aurait plus ni stupides défections ni jalousies de clans sur nos arrières pour nous faire trébucher sur des politiques de famille au milieu de notre combat.

Non pas que nous nous attendions à une opposition immédiate. Nous nous donnions la peine d'emmener cette foule peu maniable à Wedjh avec nous, au défi de l'efficacité et de l'expérience, simplement parce que nous ne prévoyions aucun combat. Nous avions de notre côté des avantages inaliénables. En premier lieu, les Turcs avaient maintenant engagé leur force de réserve dans l'attaque de Rabegh, ou plutôt dans l'élargissement de la zone qu'ils occupaient pour attaquer Rabegh. Cela leur prendrait des jours de ramener cette force au nord. Et puis les Turcs étaient stupides, et nous comptions qu'ils n'apprendraient pas immédiatement notre mouvement, qu'ils n'en croiraient pas le premier récit, et qu'ils ne verraient que plus tard quelles occasions leur avaient été données. Si nous effectuions notre marche en trois semaines, nous prendrions probablement Wedjh par surprise. Enfin, nous pourrions

transformer les activités de pillage sporadique des Harb en opérations conscientes, pour prendre du butin si possible, afin qu'ils se suffisent à eux-mêmes, mais avant tout pour enfermer de grandes quantités de Turcs dans des positions de défense. Zeid accepta de descendre à Rabegh pour organiser des coups d'aiguille similaires sur les arrières des Turcs. Je lui donnai des lettres pour le capitaine du *Dufferin*, le vaisseau gardien de Yenbo, qui lui assurerait un rapide passage, car tous ceux qui connaissaient le plan de Wedjh brûlaient d'envie d'y apporter leur aide.

Pour me faire la main au genre du raid, j'emmenai avec moi une troupe d'essai de trente-cinq Mahamid, depuis Nakhl Moubarak, le deuxième jour de 1917, jusqu'au vieux puits fortifié de mon premier voyage de Rabegh à Yenbo. Quand vint l'obscurité, nous mîmes pied à terre et laissâmes nos chameaux avec dix hommes, pour les protéger d'éventuelles patrouilles turques. Le reste escalada le Dhifran : ascension douloureuse, car les collines étaient faites de strates acérées comme des couteaux, qui couraient en lignes obliques de la crête à la base. Elles présentaient une abondance de surface brisée, mais pas de prise sûre, car la pierre était si finement craquelée que tout segment s'arrachait à sa matrice sous la main.

La cime du Dhifran était froide et brumeuse, et le temps s'écoula lentement jusqu'à l'aube. Nous nous installâmes dans les crevasses du rocher, et enfin vîmes les pointes des tentes à trois cents mètres de distance, en dessous de nous à droite, derrière un contrefort. Nous ne pouvions pas obtenir une vue complète, aussi nous nous contentâmes de loger des balles dans le sommet des tentes. Une foule de Turcs apparurent, qui bondirent comme des cerfs dans leurs tranchées. Ils formaient des cibles très mobiles, et ne subirent sans doute pas beaucoup de pertes. En retour, ils ouvrirent un feu soutenu dans toutes les directions, et firent un vacarme terrible, comme s'ils signalaient à la force de Hamra de leur venir en aide. Comme les ennemis étaient déjà plus de dix

contre un, les renforts auraient pu empêcher notre retraite ; aussi nous rampâmes doucement en arrière pour pouvoir nous précipiter dans la première vallée, où nous tombâmes sur deux Turcs effrayés, déboutonnés, faisant leur exercice matinal. Ils étaient en haillons, mais c'était quelque chose à montrer, et nous les entraînâmes au camp, où leurs informations se révélèrent utiles.

Fayçal était toujours nerveux à l'idée d'abandonner Yenbo, jusque-là sa base indispensable, le second port de mer du Hedjaz ; et, en cherchant d'autres expédients pour ôter aux Turcs l'idée de l'occuper, nous nous rappelâmes soudain Sidi Abdulla, à Hénakiyeh. Il avait environ cinq mille irréguliers, quelques canons et mitrailleuses, et la réputation acquise grâce à son siège réussi (quoique trop lent) de Taïf. C'était une honte, semblait-il, de le laisser perdre son temps au milieu des terres sauvages. Une première idée fut qu'il pourrait venir à Kheibar, pour menacer le chemin de fer au nord de Médine, mais Fayçal améliora beaucoup mon plan, en se souvenant de Wadi Aïs, la vallée historique de sources et de villages-palmeraies qui filait à l'est à travers les imprenables collines Juheina, de derrière Rudhwa jusqu'à la vallée de Hamdh près de Hedia. Elle se trouvait juste à cent kilomètres au nord de Médine, menace directe sur les communications ferroviaires de Fakhri avec Damas. De là, Abdulla pouvait maintenir son blocus organisé de Médine par l'est, contre les caravanes venant du Golfe Persique. De plus, c'était près de Yenbo, qui pouvait aisément le ravitailler en munitions et en vivres.

Cette proposition était une véritable inspiration, et nous envoyâmes tout de suite Radja el-Khuluwi la présenter à Abdulla. Nous étions si sûrs qu'il l'adopterait que nous poussâmes Fayçal à s'éloigner de Wadi Yenbo vers le nord, dans la première étape vers Wedjh, sans attendre de réponse.

CHAPITRE XXIII

Il accepta, et nous prîmes la large route supérieure au travers de Wadi Messarih en direction d'Owaïs, un groupe de puits environ quinze milles au nord de Yenbo. Les collines étaient belles ce jour-là. Les abondantes pluies de décembre, suivies d'un chaud soleil, avaient leurré la terre, lui faisant croire au printemps. Aussi une mince prairie était-elle apparue dans tous les creux et les endroits plats. Les brins (uniques, droits et très fins) s'élançaient entre les pierres. Si un homme se penchait de sa selle et regardait vers le bas, il ne voyait pas de couleur nouvelle sur le sol ; mais, en portant son regard devant lui, et en accommodant son œil à angle plat sur une pente éloignée, il voyait çà et là un brouillard vivace de vert pâle à la surface du roc bleu ardoise et brun-rouge. La végétation était forte par endroits, et nos chameaux appliqués à la tâche avaient prospéré en la broutant.

Le signal du départ fut donné, mais seulement pour nous et les Ageyl. Les autres unités de l'armée, chaque homme debout à côté de son chameau couché, s'alignèrent sur notre passage et, quand Fayçal s'approcha, le saluèrent en silence. Il leur répondit joyeusement : « La paix soit avec vous », et chaque Sheik dirigeant retourna la formule. Quand nous fûmes passés, ils montèrent, sur l'ordre de leurs chefs, et ainsi les forces qui nous suivaient s'enflèrent jusqu'à ce qu'une file d'hommes et de chameaux serpentât dans la

passe étroite vers la ligne de crête, aussi loin que portait l'œil.

Les salutations de Fayçal avaient été les seuls sons avant que nous n'atteignions le sommet de l'éminence où la vallée s'ouvrait devant nous en une pente douce de graviers et de silex enfouis dans le sable ; mais, là, Ibn Dakhil, le Sheik ardent des Russ, qui avait levé ce contingent d'Ageyl deux ans auparavant pour aider la Turquie, et l'avait amené intact avec lui au Chérif quand advint la révolte, recula un peu, disposa notre suite en une large colonne aux rangs ordonnés, et fit battre les tambours. Tous entonnèrent à pleine gorge un chant en honneur de l'Émir Fayçal et de sa famille.

La marche devint en quelque sorte splendide et barbare. En tête chevauchait Fayçal, vêtu de blanc, puis Sharraf à sa droite avec un couvre-tête rouge, une tunique et un manteau teints au henné, moi-même à sa gauche en blanc et écarlate, derrière nous trois bannières de soie cramoisie passée, avec des fers dorés, derrière elles les tambours jouant une marche, et derrière eux encore, la masse sauvage des douze cents chameaux exubérants de la garde du corps, l'ensemble étant si serré qu'il pouvait tout juste bouger, les hommes dans toute la variété de leurs vêtements colorés et les chameaux presque aussi éclatants dans leurs harnachements. Nous remplissions la vallée bord à bord de notre torrent brillant.

À l'embouchure de Messarih, un messager arriva avec pour Fayçal des lettres d'Abd el-Kader, à Yenbo. Parmi elles il y en avait une pour moi, vieille de trois jours, du *Dufferin*, disant qu'il n'embarquerait pas Zeid avant de m'avoir vu et de connaître les détails de la situation locale. Le bateau se trouvait dans le Sherm, une anse solitaire le long de la côte à huit milles du port, où les officiers pouvaient jouer au cricket, sur la plage, protégés du fléau des mouches qui envahissaient Yenbo. Bien sûr, ils se coupaient des nouvelles en restant aussi loin ; c'était un vieux point de friction entre nous. Le commandant bien intentionné n'avait pas l'envergure de Boyle, politicien fougueux et constitutionnaliste révo-

lutionnaire, ni le cerveau de Linberry, du *Hardinge*, qui se gavait des ragots du rivage dans chaque port qu'il touchait, et qui se donnait du mal pour comprendre la nature de toutes les catégories sociales de son secteur.

Apparemment, il valait mieux que je coure au *Dufferin* régler le problème. Zeid était un charmant garçon, mais ferait assurément quelque chose de singulier durant ses vacances forcées, et nous avions besoin de tranquillité juste à ce moment. Fayçal envoya quelques Ageyl avec moi et nous nous hâtâmes vers Yenbo ; en fait, j'y arrivai en trois heures, abandonnant mon escorte dégoûtée (ils disaient qu'ils n'useraient ni leurs chameaux ni leurs fesses pour mon impatience) à mi-chemin sur la route qui traversait la plaine, et que je connaissais si bien au prix de tant de fatigues. Le soleil, qui avait été délicieux au-dessus de nos têtes dans les collines, brillait maintenant, dans l'après-midi, droit sur nos visages avec une furie blanche que je ne pouvais affronter qu'en pressant ma main en bouclier sur mes yeux. Fayçal m'avait donné une chamelle de course (un cadeau de l'Émir de Nedjd à son père) le meilleur et le plus brusque animal que j'aie jamais monté. Elle mourut plus tard de surmenage, de gale et de négligence forcée sur la route d'Akaba.

À notre arrivée à Yenbo, les choses n'étaient pas comme je m'y attendais. Zeid avait été embarqué, et le *Dufferin* était parti le matin pour Rabegh. Aussi je m'assis pour évaluer l'aide navale dont nous avions besoin dans notre marche sur Wedjh, et pour planifier les moyens de transport. Fayçal avait promis d'attendre à Owaïs jusqu'à réception d'un rapport où je dirais que tout était prêt.

La première anicroche fut un conflit entre les pouvoirs civil et militaire. Abd el-Kader, le gouverneur énergique mais coléreux, avait été surchargé de responsabilités à mesure que notre base grandissait, jusqu'à ce que Fayçal lui adjoignît un commandant militaire, Tewfik Bey, un Syrien de Homs, pour s'occuper des stocks de l'artillerie. Ce matin-là, ils se brouillèrent à propos de caisses d'armes vides. Abd

el-Kader ferma le magasin à clef et alla déjeuner. Tewfik descendit sur le quai avec quatre hommes, une mitrailleuse et une masse, et ouvrit la porte. Abd el-Kader monta dans un bateau, rama jusqu'au navire de garde britannique — le petit *Espiegle* — et dit à son capitaine embarrassé mais hospitalier qu'il était venu pour rester. Son serviteur lui apporta de la nourriture du rivage, et il passa la nuit dans un lit de camp sur le gaillard d'arrière.

Je voulais me dépêcher, aussi commençai-je à résoudre l'impasse en faisant écrire Abd el-Kader à Fayçal pour avoir sa décision, et en me faisant remettre l'entrepôt par Tewfik. Nous amenâmes le chalutier *Arethusa* près du sloop, pour qu'Abd el-Kader puisse diriger depuis son bateau le chargement des caisses disputées, et enfin nous fîmes monter Tewfik à bord de l'*Espiegle* pour une réconciliation temporaire. Elle fut rendue facile par un hasard car, alors que Tewfik saluait la garde d'honneur qui l'attendait à la passerelle (pas strictement régulière, cette garde, mais politique) son visage s'épanouit et il dit : « Ce navire m'a capturé à Kurna », montrant un trophée, la plaque de la canonnière turque *Marmaris* que l'*Espiegle* avait coulée en action sur le Tigre. Abd el-Kadir s'intéressa autant au récit que Tewfik, et les ennuis cessèrent.

Sharraf arriva à Yenbo le lendemain, comme Émir, à la place de Fayçal. C'était un homme puissant, peut-être le plus capable de tous les Chérifs de l'armée, mais dépourvu d'ambition ; agissant par devoir, non par élan. Il était riche, et avait été pendant des années le juge principal de la cour de Fayçal. Il connaissait et maniait les hommes des tribus mieux que personne, et on le craignait, car il était sévère et impartial, et son visage était sinistre, avec le sourcil gauche qui pendait (effet d'un vieux coup) et lui donnait un air de dureté rébarbative. Le chirurgien du *Suva* avait opéré l'œil et réparé la plus grande part du dommage, mais le visage resta de ceux qui repoussent privautés ou faiblesse. Je le trouvai excellent dans le travail commun, ayant la tête très

claire, sage et bon, avec un sourire plaisant — sa bouche s'adoucissait alors, pendant que ses yeux demeuraient terribles — et une détermination à agir correctement, toujours.

Nous convînmes que le risque était grand de perdre Yenbo pendant que nous poursuivions Wedjh, et qu'il serait sage de vider la ville de ses fournitures. Boyle me donna une occasion en signalant que soit le *Dufferin* soit le *Hardinge* seraient disponibles pour le transport. Je répondis que, comme les difficultés seraient ardues, je préférais le *Hardinge* ! Le Capitaine Warren, dont le navire intercepta le message, trouva celui-ci superflu, mais le *Hardinge* arriva dans les meilleures dispositions deux jours plus tard. C'était un transport de troupes indien, et son pont le plus bas avait de grands sabords carrés au-dessus de la ligne de flottaison. Linberry nous les ouvrit, et nous entassâmes directement à l'intérieur huit mille fusils, trois millions de cartouches, des milliers d'obus, des quantités de riz et de farine, un magasin entier d'uniformes, deux tonnes d'explosifs et toute notre essence, pêle-mêle. C'était comme mettre des lettres à la boîte. En un rien de temps, le vaisseau avait chargé mille tonnes de matériel.

Boyle arriva, avide de nouvelles. Il nous promit le *Hardinge* comme navire-dépôt en permanence, pour débarquer de la nourriture et de l'eau quand ce serait nécessaire, et c'était la solution de la principale difficulté. La Navy se rassemblait déjà. La moitié de la Flotte de mer Rouge serait présente. On attendait l'amiral, et on entraînait des groupes de débarquement sur chaque navire. Chacun teignait du coutil blanc en kaki, affûtait des baïonnettes, ou faisait du maniement d'armes.

J'espérais silencieusement, malgré ces préparatifs, qu'il n'y aurait pas de combat. Fayçal avait presque dix mille hommes, assez pour remplir le pays Billi entier de groupes armés et pour emporter tout ce qui n'était pas trop lourd ou trop chaud. Les

Billi le savaient, et assuraient à profusion le Chérif de leur loyauté, totalement convertis à la nationalité arabe.

J'étais certain que nous prendrions Wedjh ; le danger était qu'une partie des armées de Fayçal ne meure de faim et de soif en chemin. Le ravitaillement était mon affaire, ou plutôt ma responsabilité. Cependant, le pays était amical jusqu'à Um Ledjj, à la mi-chemin ; rien de tragique ne pouvait arriver jusque-là ; nous fîmes donc dire à Fayçal que tout était prêt, et il quitta Owaïs le jour même où Abdulla fit bon accueil au plan d'Aïs et promit de partir immédiatement là-bas. Le même jour arriva la nouvelle de ma relève. Newcombe, le colonel de l'armée régulière qu'on envoyait au Hedjaz comme chef de notre mission militaire, était arrivé en Égypte, et ses deux officiers d'État-major, Cox et Vickery, se trouvaient en ce moment en route, descendant la mer Rouge, pour rejoindre cette expédition.

Boyle m'emmena à Um Ledjj à bord du *Suva*, et nous allâmes sur le rivage prendre les nouvelles. Le Sheik nous dit que Fayçal arriverait le jour même à Bir el-Waheidi, le point d'eau à quatre milles à l'intérieur des terres. Nous lui envoyâmes un message, puis marchâmes jusqu'au fort que Boyle avait bombardé depuis le *Fox* quelques mois plus tôt. Ce n'était qu'une caserne de moellons ; Boyle regarda les ruines et dit : « Je suis plutôt honteux d'avoir écrasé un endroit aussi minable. » C'était un officier très professionnel, alerte, méthodique et réglementaire, qui avait parfois un peu de peine à supporter le laisser-aller des choses et des gens. Les rouquins sont rarement patients. « Ginger Boyle », comme on l'appelait, avait le sang chaud.

Pendant que nous regardions les ruines, quatre anciens du village, gris et en haillons, s'approchèrent et demandèrent la permission de parler. Ils dirent que quelques mois plus tôt, un navire à deux cheminées était soudain apparu et avait détruit leur fort. On exigeait maintenant d'eux qu'ils le reconstruisent pour le compte de l'administration arabe. Pourraient-ils demander au généreux capitaine de ce paci-

fique navire à une cheminée un peu de bois de construction, ou d'autres matériaux pour aider à la restauration ? Boyle s'impatientait de leur long discours, et me demanda sèchement : « Qu'est-ce que c'est ? Que veulent-ils ? » Je répondis : « Rien, ils décrivaient le terrible effet du bombardement du *Fox*. » Boyle regarda autour de lui un moment et eut un sourire lugubre : « C'est un beau gâchis. »

Le lendemain, Vickery arriva. C'était un artilleur, et il avait pendant ses dix années de service au Soudan si bien appris l'arabe, tant littéraire que dialectal, qu'il nous libérait de tout besoin d'un interprète. Nous prîmes nos arrangements pour monter avec Boyle au camp de Fayçal afin d'établir le programme de l'attaque et, après le déjeuner, Anglais et Arabes se mirent au travail et discutèrent de la marche qui restait à faire jusqu'à Wedjh.

Nous décidâmes de couper l'armée en sections ; celles-ci devraient se rendre séparément à notre lieu de regroupement d'Abou Zereibat dans le Hamdh, le dernier point d'eau avant Wedjh ; mais Boyle accepta que le *Hardinge* prît position pour une seule nuit à Sherm Habban — supposé être un mouillage possible — et déposât pour nous vingt tonnes d'eau sur la plage. C'était donc réglé.

Pour l'attaque sur Wedjh, nous offrîmes à Boyle un groupe de débarquement arabe de plusieurs centaines de paysans et affranchis Harb et Juheina, sous le commandement de Saleb ibn Shéfia, un garçon négroïde de grand courage (et doué de la faculté d'amitié) qui maintenait parmi ses hommes une discipline acceptable à force d'adjurations et d'exhortations, et ne se souciait jamais de savoir jusqu'à quel point sa dignité était bafouée par eux ou par nous. Boyle accepta ces hommes et décida de les mettre sur un autre pont du *Hardinge* aux nombreux estomacs. Eux, avec le détachement naval, débarqueraient au nord de la ville, où les Turcs n'avaient pas de poste pour bloquer un débarquement, et d'où Wedjh et son port s'offraient dans les meilleures conditions.

Boyle aurait au moins six navires, avec cinquante canons pour occuper l'esprit des Turcs, et un hydravion qui dirigerait le tir. Nous serions à Abou Zereibat le vingt du mois, à Habban pour l'eau du *Hardinge* le vingt-deux, et le groupe de débarquement toucherait le rivage à l'aube du vingt-trois, moment où nos cavaliers auraient fermé toutes les voies de fuite hors de la ville.

Les nouvelles de Rabegh étaient bonnes, et les Turcs n'avaient fait aucune tentative pour profiter de la nudité de Yenbo. C'était un point que nous avions laissé au hasard et, quand le sans-fil de Boyle apaisa nos craintes, nous fûmes puissamment encouragés. Abdulla était presque à Aïs ; nous nous trouvions à mi-chemin de Wedjh ; les Arabes avaient pris l'initiative. Dans ma joie, j'oubliai un moment mon self-control et dis, exultant, que dans un an nous frapperions aux portes de Damas. Un froid tomba dans la tente, et mon trop-plein d'espérance mourut. Plus tard, j'appris que Vickery était allé voir Boyle et m'avait condamné avec véhémence comme fanfaron et visionnaire ; mais, quoique la sortie fût idiote, ce n'était pas un rêve impossible, car cinq mois plus tard j'étais à Damas, et un an après je gouvernais *de facto* la ville.

Vickery m'avait déçu, et je l'avais mis en colère. Il savait que j'étais militairement incompétent et me trouvait politiquement inepte. Je savais qu'il était le soldat entraîné dont notre cause avait besoin, et pourtant il paraissait aveugle à la puissance de celle-ci. Les Arabes firent presque naufrage à cause de cet aveuglement des conseillers européens, qui ne voulaient pas voir qu'une rébellion n'était pas une guerre ; en fait, qu'elle était plus proche de la paix — une grève nationale, peut-être. La conjonction des Sémites, d'une idée et d'un prophète en armes recelait des possibilités illimitées ; dans des mains habiles, c'est Constantinople et non Damas qu'on eût atteint en 1918.

CHAPITRE XXIV

Tôt le lendemain matin, m'étant assuré qu'on déchargeait le *Hardinge* sans frictions, j'allai à terre voir Sheik Yousouf, et le trouvai en train d'aider sa police Bisha, les villageois effrayés et une escouade des hommes du vieux Mauloud à élever une rapide barricade au bout de la rue principale. Il me dit que cinquante mules sauvages, sans licol, bride ni selle, avaient été lâchées sur le rivage ce matin-là par un navire. Plus par chance que par adresse, on les avait rabattues sur la place du marché ; les issues étaient maintenant barrées, et les mules devraient rester là, ruant au milieu des échoppes, jusqu'à ce que Mauloud, à qui elles étaient destinées, inventât le moyen de les seller dans le désert. C'était la seconde fournée de cinquante mules pour l'unité montée et, par une conséquence heureuse de la peur que nous avions eue à Yenbo, nous avions assez de cordes et de mors disponibles pour elles à bord du *Hardinge*. Aussi à midi les boutiques étaient-elles de nouveau ouvertes, et les dégâts remboursés.

J'allai au camp de Fayçal, qui était animé. Certaines des tribus touchaient un mois de gages ; toutes recevaient huit jours de vivres ; on emmagasinait les tentes et les bagages lourds ; et on prenait les dernières dispositions pour la marche. Je m'assis et écoutai le bavardage de l'État-major : Faïz el-Ghusein, Sheik bédouin, fonctionnaire turc, chro-

niqueur des massacres arméniens, maintenant secrétaire ; Nessib el-Bekri, propriétaire terrien de Damas, et hôte de Fayçal en Syrie, maintenant exilé de son pays avec une sentence de mort pesant sur lui ; Sami, le frère de Nessib, diplômé de l'École de Droit, et maintenant aide-trésorier ; Shéfik el-Eyr, ex-journaliste, maintenant secrétaire adjoint, petit homme au visage blanc, furtif, avec des manières chuchotantes, honnête dans son patriotisme, mais, dans la vie, pervers, et donc collègue déplaisant.

Hassan Sharaf, le médecin du quartier général, un homme noble qui avait mis non seulement sa vie, mais sa bourse au service de la cause arabe, se plaignait avec un dégoût sans limites d'avoir trouvé ses flacons brisés et les drogues qu'ils contenaient mélangées au fond de son coffre. Shéfik, le raillant, dit : « Espères-tu qu'une rébellion soit confortable ? », et le contraste avec la pâle misère de leur attitude nous ravit. Dans les épreuves, l'humour de la banalité pesait plus lourd qu'un monde entier de finesse.

Dans la soirée, nous parlâmes avec Fayçal des marches prochaines. La première étape était courte : jusqu'à Semna, où se trouvaient des palmeraies et des puits à l'eau abondante. Après cela, nous avions le choix entre plusieurs chemins, et nous ne nous déciderions qu'au moment où nos éclaireurs reviendraient avec des rapports sur les trous d'eau de pluie. Par la côte, la route directe, il y avait soixante milles arides jusqu'au prochain puits, et notre multitude de fantassins trouveraient le trajet bien long.

L'armée, à Bir el-Waheida, se montait à cinq mille cent méharistes, et cinq mille trois cents hommes à pied, avec quatre canons de montagne Krupp, et dix mitrailleuses ; pour le transport, nous avions trois cent quatre-vingts chameaux de somme. Tout était réduit au minimum, bien en dessous du niveau des Turcs. Notre départ était fixé au dix-huit janvier, juste après midi ; et ponctuellement, à l'heure du déjeuner, le travail de Fayçal fut terminé. Nous formions un groupe joyeux : Fayçal lui-même, détendu après les

responsabilités, Abd el-Kérim, jamais très sérieux, Chérif Djabar, Nasib et Sami, Shéfik, Hassan Sharaf et moi-même. Après le déjeuner, la tente fut démontée. Nous nous approchâmes de nos chameaux, là où ils étaient couchés en cercle, sellés et chargés, chacun tenu court par un esclave qui avait le pied sur la patte avant repliée. Le timbalier, attendant à côté d'Ibn Dakhil qui commandait la garde du corps, fit entendre sept ou huit roulements de tambour, et tout s'immobilisa. Nous regardions Fayçal. Il se leva de son tapis, sur lequel il disait un dernier mot à Abd el-Kérim, prit en main les pommeaux de sa selle, mit le genou sur le côté et dit à voix haute : « Faites de Dieu votre agent. » L'esclave relâcha le chameau, qui se dressa. Quand il fut sur ses pieds, Fayçal passa son autre jambe sur son dos, tira sous lui ses robes et son manteau d'un geste ample du bras, et s'installa en selle.

Au moment où son chameau avait bougé, nous avions bondi vers les nôtres, et la foule entière se leva ensemble, certaines des bêtes mugissant, mais la plupart tranquilles, comme devrait l'être une chamelle bien dressée. Seul un animal jeune, mâle ou insuffisamment entraîné, grommellerait en route, et un Bédouin digne de ce nom n'en montait pas de tels puisque, de nuit ou lors d'attaques-surprise, le bruit pourrait trahir leur présence. Les chameaux firent leurs premiers pas abrupts et nous, les cavaliers, dûmes en hâte nous accrocher les jambes aux arçons de devant, et tirer sur les rênes pour modérer l'allure. Nous regardâmes alors où se trouvait Fayçal : nous fîmes à petits coups tourner la tête de nos montures, et appuyâmes de nos pieds nus sur leurs épaules jusqu'à ce qu'elles s'alignent à côté de lui. Ibn Dakhil s'avança et, après un coup d'œil jeté aux alentours et dans la direction de la marche, il donna aux Ageyl l'ordre bref de se déployer en ailes, à notre droite et à notre gauche, sur deux ou trois cents mètres, chameau contre chameau marchant en ligne, autant que les accidents du terrain le permettaient. La manœuvre fut proprement exécutée.

Ces Ageyl étaient des citadins du Nedjd, la jeunesse des Aneyza, des Boreida ou des Russ, qui s'étaient engagés comme méharistes réguliers pour plusieurs années. Jeunes, de seize à vingt-cinq ans, c'étaient des garçons charmants, aux grands yeux, joyeux, non dépourvus d'éducation, catholiques, intelligents, et bons compagnons sur la route. Il n'y avait guère de lourdauds parmi eux. Même au repos (quand la plupart des visages orientaux se vidaient d'expression) ces garçons restaient alertes et beaux. Ils parlaient un arabe délicat et élastique, et étaient maniérés, souvent précieux dans leur maintien. La docilité et le bon sens de leurs esprits formés par la ville les faisaient s'occuper d'eux-mêmes et de leurs maîtres sans que des instructions réitérées fussent nécessaires. Leurs pères étaient négociants en chameaux, et ils avaient suivi ce commerce depuis l'enfance ; en conséquence, ils circulaient d'instinct, comme les Bédouins. En revanche, la douceur décadente de leur nature les rendait dociles, leur faisait supporter la sévérité et les châtiments physiques qui, en Orient, étaient les marques extérieures de la discipline. Ils étaient essentiellement soumis, avec pourtant un tempérament de soldats, et ils combattaient avec intelligence et courage quand on les menait avec simplicité.

N'étant pas une tribu, ils n'avaient pas d'ennemis de sang, et passaient librement dans le désert : le portage et le maquignonnage à l'intérieur du pays reposaient entre leurs mains. Les gains du désert étaient piètres, mais suffisants pour les attirer hors de chez eux, où leurs conditions de vie étaient inconfortables. Les Wahabis, adeptes d'une secte musulmane fanatique, avaient imposé leurs règles strictes à Kassim, ville tolérante et civilisée. À Kassim, rare était l'hospitalité du café, abondants les prières et les jeûnes, il n'y avait pas de tabac, pas de badinage artistique avec les femmes, pas de vêtements en soie, pas de cordelières de tête ou d'ornements en or et en argent. Tout était pieux de force, ou puritain de force.

C'était un phénomène naturel, cette montée périodique à

des intervalles d'un siècle à peine, de croyances ascétiques en Arabie centrale. Les adorateurs trouvaient toujours les croyances de leurs voisins encombrées de choses inessentielles, qui devenaient impies dans l'imagination brûlante de leurs prédicateurs. Ces croyances n'avaient cessé de se dresser, avaient pris possession des tribus corps et âme, et s'étaient brisées contre les Sémites urbains, hommes de négoce et de concupiscence. Se heurtant au confort de ces possessions, les nouvelles croyances refluaient et passaient comme les marées ou les saisons changeantes, chaque poussée contenant les germes d'une mort précoce dans son excès de rectitude. Elles doivent sans aucun doute se reproduire aussi longtemps que les causes — soleil, lune, vent, agissant dans le vide des espaces ouverts — agiront sans contrepartie sur les esprits inactifs et indolents des habitants du désert.

Quoi qu'il en soit, cet après-midi-là, les Ageyl ne pensaient pas à Dieu mais à nous et, Ibn Dakhil les disposant à droite et à gauche, ils se mirent en rang avec ardeur. Un tapotement vint des tambours en avertissement, et le poète de l'aile droite fit jaillir un chant strident, un seul distique qu'il avait inventé, sur Fayçal et le plaisir qu'il nous accorderait à Wedjh. L'aile droite écouta attentivement les vers, les reprit et les chanta ensemble une fois, deux et trois fois, avec fierté, contentement de soi et moquerie. Cependant, avant qu'elle pût les brandir une quatrième fois, le poète de l'aile gauche fit éclater une réponse impromptue, dans la même mesure, avec des rimes correspondantes, et qui poussait plus haut le sentiment. L'aile gauche le salua d'un rugissement de triomphe, les tambours roulèrent à nouveau, les porteurs d'étendard levèrent leurs grandes bannières cramoisies, et la garde entière, droite, gauche et centre, se lança à l'unisson dans le chœur entraînant du régiment :

J'ai perdu la Bretagne, et j'ai perdu la Gaule,
J'ai perdu Rome et, pire que tout,
J'ai perdu Lalage...

seulement c'était le Nedjd qu'ils avaient perdu, et les femmes de la Maabda, et leur avenir se déployait de Djidda à Suez. C'était pourtant une bonne chanson, avec une pulsation rythmique que les chameaux adoraient, si bien qu'ils baissaient la tête, tendaient le cou aussi loin que possible et s'avançaient rêveusement, d'un pas allongé, tant qu'elle durait.

Aujourd'hui, notre route était facile pour eux, puisqu'elle passait sur de fermes pentes de sable, longues vagues de dunes s'élevant lentement, dégarnies, sauf des broussailles dans les replis, ou de solitaires palmiers stériles dans les dépressions humides. Ensuite, dans un large espace plat, deux cavaliers arrivèrent au petit galop de la gauche pour accueillir Fayçal. Je connaissais le premier, vieillard sale aux yeux chassieux, Mohamed Ali el-Beidawi, Émir des Juheina ; mais le second avait l'air bizarre. Quand il s'approcha, je vis qu'il était en uniforme kaki, couvert d'un manteau, avec un couvre-tête en soie et des cordelières tout à fait de travers. Il leva les yeux, et c'était le visage rouge et pelé de Newcombe, avec un regard tendu et une bouche véhémente, un grand sourire d'humour lui distendant les mâchoires. Il était arrivé à Um Ledjj le matin même et, apprenant que nous venions de partir, s'était emparé du cheval le plus rapide de Sheik Yusuf et avait galopé derrière nous.

Je lui offris mon chameau de rechange, et une introduction auprès de Fayçal, qu'il aborda comme un vieil ami d'école ; et ils plongèrent immédiatement au cœur des choses, suggérant, débattant, planifiant à la vitesse de l'éclair. La mobilité de Newcombe était impressionnante, et la fraîcheur du jour, lá vie et le bonheur de l'armée inspiraient la marche et faisaient pétiller le futur hors de nous sans douleur.

Nous dépassâmes Ghowashia, palmeraie chétive, et traversâmes aisément un champ de lave, dont les aspérités étaient juste assez noyées dans le sable pour être adoucies,

mais pas suffisamment pour que le sol perdît sa fermeté. Le sommet des plus hauts entassements de lave dépassait. Une heure plus tard, nous atteignîmes soudain une crête qui retombait en pente assez abrupte, balayée et raide pour qu'on l'appelle une falaise de sable, débouchant sur une large et splendide vallée de galets arrondis. C'était Semna, et notre route descendait l'à-pic au travers de terrasses de palmiers.

Le vent avait suivi notre marche, si bien que nous trouvâmes beaucoup de tranquillité et de chaleur au fond de la vallée abritée par le grand banc de sable. Notre eau se trouvait là, et là nous fîmes halte jusqu'au retour des éclaireurs partis à la recherche de mares d'eau de pluie devant nous ; car tel était ce qu'Abd el-Kérim, notre guide en chef, avait conseillé. Nous traversâmes les quatre cents mètres du fond de la vallée et montâmes sur les pentes de l'autre côté pour nous mettre à l'abri des crues, et là Fayçal tapota doucement le cou de sa chamelle jusqu'à ce qu'elle tombe à genoux, raclant les galets qu'elle poussait de côté, et s'installe. Hedjris étala le tapis pour nous et, avec les autres Chérifs, nous nous assîmes et plaisantâmes pendant qu'on faisait chauffer du café.

Je soutins contre Fayçal la grandeur d'Ibrahim Pacha, chef des Milli-Kurdes dans le nord de la Mésopotamie. Quand il devait faire route, ses femmes se levaient avant l'aube et, allant sans bruit au-dessus de sa tête sur la toile de tente raidie, en délaçaient les bandes, pendant que d'autres en dessous tenaient et retiraient les piquets jusqu'à ce que tout fût démonté et réparti sur les chameaux. Puis elles s'éloignaient avec eux, si bien que le Pacha s'éveillait seul sur sa couche en plein air alors que, la nuit, il était resté allongé dans la somptuosité de sa tente princière.

Il se levait à loisir et buvait du café sur son tapis ; et puis on amenait les chevaux, et, avec sa suite, il chevauchait vers le bivouac suivant. Mais si en chemin il avait soif, il claquait des doigts vers les serviteurs, et le préposé au café s'appro-

chait de lui, avec ses pots tout prêts et son brasero brûlant pendu à un crochet de cuivre de la selle, pour servir la tasse en route sans rompre l'allure ; et au crépuscule on retrouvait les femmes attendant dans la tente dressée, comme la veille au soir.

Ce jour-là, il faisait un temps gris, si étrange après tant de soleils en foule que Newcombe et moi marchions penchés pour voir où nos ombres étaient passées, tout en parlant de ce que j'espérais, et de ce qu'il voulait. C'était la même chose, si bien que nous eûmes l'esprit assez libre pour remarquer Semna et ses beaux bosquets de palmiers bien soignés, entre de petites haies d'épineux morts ; avec ici et là des huttes de roseaux et de côtes de palme pour abriter les propriétaires et leurs familles au moment de la fertilisation et de la récolte. Dans les jardins les plus bas et dans le lit de la vallée se trouvaient les puits peu profonds aux margelles de bois dont l'eau était, disait-on, fort douce et intarissable, mais elle coulait si lentement qu'abreuver notre armée de chameaux prit toute la nuit.

Fayçal écrivit de Semna des lettres à vingt-cinq chefs des Billi, des Howeitat et des Béni Atiyeh, disant qu'il serait très bientôt à Wedjh avec son armée, et qu'ils devaient prendre les mesures nécessaires. Mohamed Ali s'activa et, comme presque tous nos hommes étaient de sa tribu, se rendit utile en organisant les détachements, et en leur précisant la route du lendemain. Nos chercheurs d'eau étaient revenus, rapportant l'existence de deux mares peu profondes à deux endroits bien espacés sur la route côtière. Après leur avoir fait subir un contre-interrogatoire, nous décidâmes d'envoyer quatre sections de ce côté, et les cinq autres par les collines ; de cette façon, nous pensions arriver au plus vite et au plus sûr à Abou Zereibat.

Il n'était pas facile de choisir le chemin avec le piètre secours de nos informateurs, les Musa Juheina. Ils paraissaient ne pas avoir d'unité de temps plus petite que la demi-journée, ni de distance intermédiaire entre un empan et une

étape ; et une étape pouvait aller de six à seize heures, selon le caprice de l'homme, et selon son chameau. La communication entre nos unités était entravée parce qu'il n'y avait souvent personne qui sût lire ou écrire dans aucun des deux groupes. Délais, confusion, faim et soif gâtèrent cette expédition. Ils auraient pu être évités si le temps nous avait permis d'examiner la route au préalable. Les animaux restèrent sans nourriture pendant presque trois jours, et les hommes parcoururent les cinquante derniers milles avec un demi-gallon d'eau, sans rien à manger. Cela n'assombrit nullement leur esprit, et ils entrèrent assez gaiement au trot dans Wedjh, avec des chants rauques, exécutant des fantasias ; mais Fayçal dit qu'un midi brûlant et désolé de plus aurait brisé à la fois leur vitesse et leur énergie.

Quand la tâche fut terminée, Newcombe et moi allâmes dormir dans la tente que Fayçal nous avait prêtée par faveur toute spéciale. Les conditions de transport étaient si difficiles et importantes que nous autres, les riches, mettions notre fierté à partager la condition des hommes, qui ne pouvaient emporter de superflu ; et jamais auparavant n'avais-je eu de tente particulière. Nous l'installâmes juste au bord d'un mamelon au pied des collines ; un mamelon pas plus large que la tente et de forme arrondie, si bien que la pente descendait raidement depuis les piquets du rabat de porte. Nous y trouvâmes, assis et nous attendant, Abd el-Kérim, le jeune Chérif Beidawi, enveloppé jusqu'aux yeux de son couvre-tête et son manteau, parce que la soirée était froide et que la pluie menaçait. Il était venu me demander une mule, avec selle et bride. L'apparence élégante de la petite compagnie de Mauloud en culottes de cheval et bandes molletières, et leurs beaux animaux du marché d'Um Ledjj, avaient éveillé son désir.

Je jouai de son empressement, et ne fis rien, fixant pour condition qu'il renouvelle sa demande après notre arrivée victorieuse à Wedjh ; et il n'insista pas. Nous étions affamés de sommeil, et enfin il se leva pour partir mais, regardant

par hasard dans la vallée, il vit les creux du terrain, au-dessous et autour de nous, clignoter faiblement de tous les feux de camp des contingents dispersés. Abd el Kérim m'appela dehors et fit un grand geste circulaire du bras, disant avec quelque tristesse : « Nous ne sommes plus des Arabes mais un Peuple. »

Mais non sans fierté, car l'avance sur Wedjh était le plus grand effort de ce peuple ; la première fois de mémoire d'homme que la force virile d'une tribu, avec moyens de transport, armes et vivres pour deux cents milles, avait quitté son district et pénétré sur le territoire d'une autre tribu sans espoir de pillage ou mobile de vengeance. Abd el Kérim était heureux de voir sa tribu montrer ce nouvel esprit de discipline, mais en même temps désolé ; car pour lui les joies de la vie étaient un chameau rapide, les meilleures armes, et un raid éclair contre les troupeaux du voisin ; et la réalisation progressive de l'ambition de Fayçal rendait de telles joies de moins en moins faciles pour les chefs.

CHAPITRE XXV

Pendant la matinée, il plut continuellement ; nous fûmes heureux de voir plus d'eau venir à nous, et si à l'aise dans les tentes à Semna que nous repoussâmes notre départ jusqu'à ce que le soleil brillât de nouveau, au début de l'après-midi. Alors nous chevauchâmes vers l'ouest, descendant la vallée dans la lumière fraîche. Les Ageyl venaient en premier derrière nous. Ensuite, Abd el-Kérim menait ses Gufa, environ sept cents d'entre eux montés, avec un plus grand nombre suivant à pied. Ils étaient habillés en blanc, avec sur la tête de grands châles en coton rayé rouge et noir, et ils agitaient des branches de palmier vertes en guise de bannières.

Juste après venait Chérif Mohamed Ali abou Sharrain, un vieux patriarche avec une longue barbe grise frisée et un port très droit. Ses trois cents cavaliers étaient des Ashraf, de souche Aiaishi (Juheina), Chérifs connus, mais seulement reconnus collectivement, puisqu'ils n'avaient pas de généalogie écrite. Ils étaient vêtus de tuniques brun rouille, teintes au henné, sous des manteaux noirs, et portaient des épées. Chacun d'eux avait en croupe derrière lui un esclave pour l'aider du fusil et de la dague au combat, pour surveiller son chameau et faire la cuisine en route. Les esclaves, comme il convenait aux esclaves de maîtres pauvres, étaient très peu vêtus. Leurs épaisses jambes noires serraient les flancs laineux des chameaux comme dans un étau, pour diminuer les

chocs inévitables sur leurs perchoirs osseux, et ils avaient remonté les haillons de leurs chemises dans la lanière de cuir tressé qu'ils portaient autour des reins, pour les préserver des souillures et de l'urine des chameaux en pleine marche. L'eau de Semna était purgative, et la bouse de nos animaux coulait comme de la soupe verte le long de leurs jarrets ce jour-là.

Derrière les Ashraf venait la bannière cramoisie de notre dernier détachement tribal, les Rifaa, sous le commandement d'Owdi ibn Zuweid, le vieux pirate marin doucereux qui, à Yenbo, avait pillé la Mission Stotzingen et jeté à la mer leur sans-fil et leurs serviteurs indiens. On peut présumer que les requins refusèrent le sans-fil, mais nous passâmes des heures vaines à draguer le port à sa recherche. Owdi portait encore un long et riche pardessus d'officier allemand, doublé de fourrure, vêtement peu adapté au climat mais, ce sur quoi il insistait, butin magnifique. Il avait environ mille hommes, dont les trois quarts à pied, et derrière lui marchait Rassim, le commandant d'artillerie, avec ses quatre vieux canons Krupp sur des mules de bât, juste comme nous les avions enlevés à l'Armée égyptienne.

Rassim était un Damascène sardonique, qui se dressait en riant chaque fois qu'il y avait crise, et se faisait furtif, irritable et revendicateur dès que les choses allaient bien. En ce jour, il y eut d'affreux grommellements, car à côté de lui chevauchait Abdulla el-Deleimi, responsable des mitrailleuses, officier rapide, intelligent, superficiel mais attirant, modèle du professionnel, dont la grande joie était de développer chez Rassim un chagrin qui s'envenimait jusqu'à éclater sur Fayçal ou moi-même. Aujourd'hui je l'aidai en disant avec un sourire à Rassim que nous avançions avec des intervalles d'un quart de journée dans l'espacement des sous-tribus. Rassim observa le sous-bois nouvellement lavé, où des gouttes de pluie brillaient dans la lumière rouge du soleil qui se couchait au-delà des vagues sous un plafond de nuages, et regarda aussi la foule sauvage des Bédouins

courant çà et là derrière des oiseaux, des lapins, des lézards géants, des gerboises, ou l'un derrière l'autre ; il acquiesça aigrement, disant que lui aussi deviendrait bientôt une sous-tribu, qu'il se mettrait lui-même à la distance d'une demi-journée d'un côté ou de l'autre, et serait débarrassé des mouches.

Au début, un homme de la foule avait abattu un lièvre du haut de sa selle mais, à cause du danger présenté par des tirs incontrôlés, Fayçal les avait interdits, et les lièvres que les pieds de nos chameaux firent ensuite lever furent chassés avec des bâtons. Nous rîmes de l'agitation soudaine parmi les compagnies en marche : des cris, et des chameaux faisant de violents écarts, leurs cavaliers bondissant à terre, frappant sauvagement avec leurs cannes pour tuer, ou ramassant du gibier mort. Fayçal était heureux de voir l'armée se procurer tant de viande, mais dégoûté par l'appétit éhonté des Juheina pour les lézards et les gerboises.

Nous chevauchâmes sur le sable uni, entre les épineux, qui étaient ici abondants et grands, jusqu'à la plage où nous tournâmes vers le nord sur une large piste bien tassée, la route des pèlerins égyptiens. Elle courait à cinquante mètres de la mer, et nous pouvions l'emprunter de front, en chantant, par rangs de trente ou quarante hommes. Une vieille couche de lave à demi enterrée dans le sable surgissait des collines à quatre ou cinq milles à l'intérieur des terres et formait un promontoire. La route la traversait, mais il y avait du côté le plus proche quelques marécages boueux où des étendues d'eau peu profondes s'embrasaient dans la dernière lumière de l'ouest. C'était notre étape prévue, et Fayçal donna le signal de la halte. Nous descendîmes de nos chameaux et nous nous étirâmes, nous assîmes ou marchâmes avant dîner jusqu'à la mer, et nous baignâmes par centaines, une foule éclaboussante et hurlante d'hommes nus, de toutes les couleurs de la terre, ressemblant à des poissons.

Le souper était prometteur, un Juheina ayant cet après-midi abattu une gazelle pour Fayçal. Nous trouvions la

viande de gazelle meilleure que toute autre dans le désert, car cet animal, si désolé que fût le terrain et secs les trous d'eau, semblait avoir toujours le privilège d'un corps gras et juteux.

Le repas eut le succès attendu. Nous nous retirâmes tôt, nous sentant trop lourds ; mais à peine Newcombe et moi étions-nous étendus dans notre tente, que nous fûmes ranimés par une vague d'excitation qui remontait les rangs : chameaux courant, coups de feu et cris. Un esclave hors d'haleine plongea la tête sous le rabat en criant : « Des nouvelles ! Des nouvelles ! Chérif Bey est pris. » Je bondis sur mes pieds et courus au travers de la foule qui se rassemblait vers la tente de Fayçal, déjà assiégée par des amis et des serviteurs. Avec Fayçal était assis, concentré dans une attitude peu naturelle et prophétique au milieu du vacarme, Radja, le guerrier qui avait porté à Abdulla l'ordre de s'installer à Wadi Aïs. Fayçal était radieux, les yeux gonflés de joie et, bondissant, il me cria par-dessus les voix : « Abdulla a capturé Eshref Bey. » Je compris alors toute l'importance et le bienfait de l'événement.

Eshref était un aventurier notoire dans les bas-fonds de la politique turque. Dans son adolescence, près de sa maison de Smyrne, il n'avait été qu'un brigand, mais avec les ans il devint un révolutionnaire, et quand il fut finalement pris, Abd el-Hamid l'exila à La Mecque pour cinq années qui ne manquèrent pas de couleur. Au début il y fut étroitement confiné, mais un jour il brisa la fenêtre des toilettes et s'enfuit auprès de Shehad, l'Émir ivrogne, dans son faubourg d'Awali. Shahad était, comme d'habitude, en guerre avec les Turcs et lui donna asile ; mais Eshref, trouvant la vie ennuyeuse, emprunta enfin une bonne jument et se rendit à la caserne turque. Dans la cour se trouvait le fils, officier, de son ennemi le Gouverneur, faisant manœuvrer une compagnie de gendarmes. Eshref le renversa au galop, le jeta en travers de sa selle et fila avant que les policiers stupéfaits puissent protester.

Il s'enfuit à Djébel Ohod, un endroit inhabité, poussant

son prisonnier devant lui, l'appelant son âne, et chargeant sur lui trente miches de pain et les outres d'eau nécessaires à leur alimentation. Pour récupérer son fils, le Pacha accorda à Eshref la liberté sur parole et cinq cents livres. Il acheta des chameaux, une tente, et une femme, et erra parmi les tribus jusqu'à la révolution jeune-turque. Alors il réapparut à Constantinople et devint spadassin, exécutant les meurtres d'Enver. Ses services lui valurent le poste d'inspecteur des secours aux réfugiés en Macédoine, et il se retira un an plus tard, avec le revenu assuré d'un domaine terrien.

Quand la guerre éclata, il descendit à Médine avec des fonds et des lettres du Sultan pour des Arabes neutres ; sa mission était d'ouvrir une ligne de communication avec la garnison turque isolée au Yémen. Dans la première étape du voyage, sa piste avait par hasard croisé celle d'Abdulla, en chemin pour Wadi Aïs, près de Kheibar, et certains des Arabes, surveillant leurs chameaux pendant une pause de midi, avaient été retenus par les hommes d'Eshref, et interrogés. Ils dirent être des Heteym, et que l'armée de Fayçal était une caravane de ravitaillement allant à Médine. Eshref en relâcha un avec ordre de ramener les autres pour examen, et cet homme parla à Abdulla des soldats campant sur la colline.

Abdulla fut intrigué et envoya des cavaliers se renseigner. Une minute plus tard, le claquement soudain d'une mitrailleuse le fit sursauter. Il conclut sur le coup que les Turcs avaient envoyé une colonne volante pour couper ses arrières, et ordonna à ses cavaliers de les charger avec la fureur du désespoir. Ils enlevèrent la mitrailleuse au galop avec peu de pertes, et dispersèrent les Turcs. Eshref s'enfuit à pied au sommet de la colline. Abdulla offrit une récompense de mille livres pour sa capture et, presque au crépuscule, il fut trouvé, blessé et capturé par Chérif Fauzan el-Harith, à l'issue d'un combat opiniâtre.

Dans son bagage il y avait vingt mille livres en pièces, des robes de cérémonie, des présents coûteux, quelques papiers

intéressants et des chargements de fusils et de pistolets portés par des chameaux. Abdulla écrivit une lettre exultante à Fakhri Pacha (lui apprenant la capture), et la cloua à un poteau télégraphique arraché, qu'il mit entre les rails quand il traversa la voie de chemin de fer, la nuit suivante, dans son voyage sans obstacle vers Wadi Aïs. Radja l'avait laissé là-bas dans un campement tranquille et confortable. Les nouvelles étaient pour nous un double bonheur.

Entre les hommes joyeux se glissa la triste silhouette de l'Iman, qui leva la main. Le silence tomba pour un instant. « Écoutez-moi », dit-il, et il entonna une ode en l'honneur de l'événement, selon quoi Abdulla était particulièrement favorisé, et avait atteint rapidement à la gloire que Fayçal gagnait lentement mais sûrement par un dur labeur. Le poème était estimable, en tant que résultat de seize minutes seulement, et le poète fut récompensé en or. Puis Fayçal vit une dague fastueuse, ornée de pierres précieuses, à la ceinture de Radja. Celui-ci bégaya que c'était celle d'Eshref. Fayçal lui lança la sienne, s'empara de l'autre, et finit par la donner plus tard au Colonel Wilson. « Qu'a dit mon frère à Eshref ? » « Est-ce ainsi que tu nous rends notre hospitalité ? » Et Eshref avait répondu comme Suckling : « Je suis capable de combattre, que j'aie tort ou raison, avec ferveur ! »

« Combien de millions ont pris les Arabes ? » s'étrangla le vieil et avide Mohamed Ali, quand on lui parla d'Abdulla plongé jusqu'aux coudes dans le coffre capturé, lançant de l'or par poignées aux tribus. Radja était chaudement réclamé partout, et il dormit en homme plus riche cette nuit-là, de façon méritée, car la marche d'Abdulla sur Aïs assurait la situation de Médine. Avec Murray pesant sur le Sinaï, Fayçal approchant de Wedjh, et Abdulla entre Wedjh et Médine, la position des Turcs en Arabie n'était plus que défensive. Le courant de notre malchance avait tourné, et le campement, voyant nos visage joyeux, fut bruyant jusqu'à l'aube.

Le lendemain, nous chevauchâmes à l'aise. Un petit

déjeuner se proposa de lui-même quand nous trouvâmes quelques autres petites mares, dans une vallée nue descendant d'El Sukhur, groupe de trois collines extraordinaires ressemblant à des bulles de granit soufflées à travers le sol. Le trajet était agréable, car il faisait frais, notre troupe était nombreuse et nous, les deux Anglais, avions une tente où nous pouvions nous enfermer et rester seuls. Une des fatigues du désert était de vivre toujours en compagnie, chacun des membres du groupe entendant tout ce que disaient et voyant tout ce que faisaient les autres, jour et nuit. Pourtant, l'appétit de solitude paraissait faire partie de l'illusion d'autarcie, une raréfaction factice de la personne pour rehausser son étrangeté dans sa propre estime. Pouvoir s'isoler, comme Newcombe et moi le pouvions, était dix mille fois plus reposant que la vie ouverte, mais le travail souffrait de la création d'une telle barrière entre les chefs et les hommes. Entre les Arabes, il n'y avait pas de distinctions, traditionnelles ou naturelles, à part le pouvoir inconscient donné à un Sheik fameux par ses œuvres, et j'appris d'eux qu'aucun homme ne pouvait être leur chef s'il ne mangeait pas la nourriture du rang, ne portait pas leurs vêtements, ne vivait pas au même niveau, tout en se montrant meilleur en lui-même.

Dans la matinée, nous nous hâtâmes vers Abou Zereibat, avec le soleil matinal incandescent dans un ciel sans nuages, l'habituel éblouissement qui met l'œil à la torture, et la danse des rayons de lumière sur le sable ou les silex lisses. Notre chemin s'élevait lentement vers une crête de calcaire aiguë, aux flancs érodés, et notre regard balaya une pente de noirs graviers nus qui s'étendait jusqu'à la mer, à environ huit milles vers l'ouest, mais encore invisible.

Une fois, nous fîmes halte et nous eûmes l'intuition qu'une grande dépression s'ouvrait devant nous ; mais ce n'est qu'à deux heures de l'après-midi, après avoir traversé un affleurement de basalte, que nous vîmes un creux large de quinze milles, Wadi Hamd, échappé des collines. Au nord-

ouest s'étendait le grand delta où Hamd se déversait par vingt bouches ; et nous aperçûmes les lignes sombres des fourrés de broussailles dans les conduits de crue des lits asséchés, se tordant dans tous les sens en-dessous de nous, depuis le bord de la colline jusqu'à ce qu'ils se perdent dans la brume solaire vingt milles plus loin à gauche, près de la mer invisible. Au-delà de Hamd s'élevait à pic de la plaine une double colline, le Djébel Raal, en dos d'âne sauf pour une entaille qui le partageait au milieu. À nos yeux rassasiés de petites choses, c'était une vue plaisante, cette fin d'une rivière à sec plus longue que le Tigre ; la plus grande vallée d'Arabie, que Doughty fut le premier à saisir dans son ensemble, mais qui restait encore inexplorée ; et Raal était une belle colline, aiguë et caractéristique, qui faisait honneur au Hamd.

Pleins d'attente, nous descendîmes les pentes de gravier sur lesquelles les touffes d'herbe devenaient de plus en plus fréquentes, jusqu'à ce que nous entrions à trois heures dans le Wadi lui-même. Il s'avéra être un lit d'un mille de large environ, rempli de massifs de buissons d'asla autour desquels s'accrochaient des monticules sablonneux de quelques pieds de haut chacun. Leur sable n'était pas pur, mais couturé de lignes d'argile sèche et cassante, dernière indication de vieux niveaux de crues. Ces lignes divisaient nettement les tertres en couches pourries de boue salée, s'écaillant, si bien que nos chameaux s'enfonçaient jusqu'aux boulets avec un crissement comme celui d'une pâtisserie qu'on brise. La poussière s'élevait en nuages épais, encore épaissis par la lumière solaire qu'ils retenaient ; car l'air mort du creux était éblouissant.

Les hommes, derrière, ne pouvaient pas voir où ils allaient, ce qui rendait leur marche difficile, tandis que les monticules se rapprochaient les uns des autres, et que le lit de la rivière se fendait en un labyrinthe de canaux peu profonds, le travail de crues partielles année après année. Avant que nous n'atteignions le milieu de la vallée, tout était recou-

vert de taillis qui poussaient latéralement des tertres et s'entrelaçaient par leurs brindilles emmêlées, aussi sèches, poussiéreuses et cassantes que de vieux os. Remontant les franges de nos fastueuses sacoches de selle, pour qu'elles ne soient pas arrachées par les buissons, serrant nos manteaux sur nos vêtements, penchant la tête pour nous protéger les yeux, nous fonçâmes au milieu comme une tempête parmi des roseaux. La poussière était aveuglante et étouffante, et le bris des branches, les grommellements des chameaux, les cris et les rires des hommes en faisaient une aventure rare.

CHAPITRE XXVI

Avant que nous n'ayons tout à fait atteint la rive opposée, le terrain s'éclaircit soudain en un fond argileux, où se trouvait une mare brune et profonde, longue de quatre-vingts mètres et large de quinze environ. C'était l'eau de crue de l'Abou Zereibat, notre but. Nous avançâmes de quelques mètres, au travers des dernières broussailles, et atteignîmes la rive nord dégagée, où Fayçal avait décidé de monter le camp. C'était une immense plaine de sable et de silex, courant jusqu'au pied même de Raal, avec de la place pour toutes les armées d'Arabie. Aussi nous arrêtâmes nos chameaux, et les esclaves les déchargèrent et montèrent les tentes, pendant que nous revenions en arrière pour voir les mules, assoiffées après leur longue marche de la journée, se précipiter avec les fantassins dans le bassin, ruant et pataugeant à plaisir dans l'eau douce. L'abondance de combustible était un bonheur supplémentaire et, quel que fût l'endroit choisi pour camper, chaque groupe d'amis avait un feu ronflant — tout à fait bienvenu, comme un brouillard du soir humide se levait du sol à huit pieds de haut, et que ses perles d'argent raidissaient et refroidissaient nos manteaux de laine qui les retenaient dans leur trame grossière.

C'était une nuit noire, sans lune, mais très brillante d'étoiles au-dessus de la brume. Nous nous réunîmes sur un petit monticule près de nos tentes et regardâmes les mers de

brouillard blanches et roulantes. S'en dégageaient les sommets des tentes, et de hautes flèches de fumée fondante, qui devenaient lumineuses par en dessous quand les flammes léchaient plus haut dans l'air propre, comme poussées par les bruits de l'armée invisible. Le vieil Aouda ibn Zuweid me corrigea gravement quand je le lui dis, répondant : « Ce n'est pas une armée, c'est un monde qui va à Wedjh. » Je me réjouis de son insistance, car c'était pour créer ce sentiment même que nous nous étions encombrés d'une foule aussi peu maniable dans une marche si difficile.

Ce soir-là, les Billi commencèrent à venir timidement à nous, et à jurer fidélité, car la vallée de Hamd était leur frontière. Parmi eux, Hamid el-Rifada arriva avec une nombreuse compagnie pour présenter ses respects à Fayçal. Il nous dit que son cousin, Suleiman Pacha, le suzerain de la tribu, était à Abou Adjadj, à quinze milles au nord, essayant désespérément pour une fois de se décider, lui qui n'avait cessé de varier et de balancer non sans profit durant une longue vie. Puis, sans avertissement ni parade, Chérif Nassir de Médine survint. Fayçal bondit sur ses pieds, l'embrassa et le conduisit vers nous.

Nassir faisait une splendide impression, comme nous l'avions entendu dire et comme nous l'attendions de lui. C'était l'ouvreur de routes, le précurseur du mouvement de Fayçal, l'homme qui avait tiré le premier coup de fusil à Médine et qui devait tirer le dernier à Muslimien au-delà d'Alep le jour où la Turquie demanda un armistice et, du début à la fin, tout ce qu'on pouvait dire de lui était bon.

C'était un frère de Shéhad, l'Émir de Médine. Leur famille descendait de Hussein, le plus jeune des enfants d'Ali, et ils étaient les seuls descendants de Hussein considérés comme Ashraf, et non pas Saada. C'était des Chiites, depuis le temps de Kerbela, et on les considérait dans le Hedjaz comme au second rang, juste après les Émirs de La Mecque. Nassir lui-même était un homme de jardins, dont le sort avait été, malgré lui, la guerre depuis l'adolescence. Âgé

maintenant de vingt-sept ans à peu près, son front bas et large correspondait à ses yeux sensibles, en même temps que sa bouche faible et agréable et son menton petit se voyaient clairement à travers une barbe noire bien taillée.

Il se trouvait ici depuis deux mois, bloquant Wedjh, et ses dernières nouvelles étaient que l'avant-poste de méharistes turcs sur notre route avait fait retraite ce matin sur la position de défense principale.

Nous dormîmes tard le jour suivant, prenant des forces pour les heures de discussion nécessaires. Fayçal en porta le plus gros sur ses propres épaules. Nassir le soutint en tant que commandant en second, et les frères Beidawi se tenaient à proximité pour aider. La journée était brillante et chaude, menaçant d'être brûlante plus tard, et Newcombe et moi nous promenâmes, regardant l'abreuvage, les hommes, et l'affluence constante de nouveaux venus. Quand le soleil fut haut, un grand nuage de poussière venu de l'est annonça un groupe plus important, et nous retournâmes aux tentes pour voir arriver Mirzouk el-Tikheimi, le subtil chambellan de Fayçal, aux traits de souris. Il conduisit son clan des Juheina au petit galop devant l'Émir, pour faire parade. Ils nous étouffaient avec leur poussière, car la douzaine de Sheiks de son avant-garde, portant un grand drapeau rouge et un grand drapeau blanc, tirèrent leurs épées et chargèrent encore et encore autour de nos tentes. Nous n'admirâmes ni leur monte ni leurs juments, peut-être parce qu'ils constituaient un désagrément pour nous.

Vers midi arrivèrent les Harb Would Mohammed, et les cavaliers du bataillon Ibn Shéfia : trois cents hommes, sous le commandement de Sheik Sâlih et de Mohammed ibn Shéfia. Mohammed était un petit homme de cinquante-cinq ans, pansu, vulgaire, doté de sens commun, et énergique. Il se fit rapidement un nom dans l'armée arabe, parce qu'il accomplissait n'importe quelle entreprise manuelle. Ses hommes étaient les rebuts du Wadi Yenbo, sans terre ni famille, ou des ouvriers citadins de Yenbo, que n'entravait

aucune dignité héréditaire. Ils étaient plus dociles que toutes nos autres troupes, sauf les Ageyl aux mains blanches qui étaient trop beaux pour être transformés en hommes de peine.

Nous avions déjà deux jours de retard sur nos promesses à la Navy, et Newcombe décida d'aller en avant cette nuit vers Habban. Il y rencontrerait Boyle et lui expliquerait que nous devions manquer le rendez-vous avec le *Hardinge*, mais que nous serions heureux si le navire pouvait revenir le soir du vingt-quatre, quand nous arriverions avec un grand besoin d'eau. Il verrait aussi si l'attaque navale ne pouvait être repoussée jusqu'au vingt-cinq pour maintenir le plan commun.

Quand l'obscurité fut tombée, arriva un message de Suleiman Rifada, avec un chameau en cadeau pour Fayçal, qu'il devait conserver s'il avait des intentions amicales, et renvoyer s'il venait en ennemi. Fayçal fut vexé, et protesta de son incapacité à comprendre un homme aussi faible. Nassir affirma : « Oh, c'est parce qu'il mange du poisson. Le poisson enfle la tête, et un tel comportement s'ensuit. » Les Syriens et Mésopotamiens, et les hommes de Djidda et de Yenbo rirent bruyamment, pour montrer qu'ils ne partageaient pas cette croyance de l'Arabe des hautes terres, qui estime qu'un homme de son importance déchoit en goûtant aux trois nourritures maigres — poulet, œufs et poisson. Fayçal dit, avec une gravité simulée : « Tu insultes la compagnie, nous aimons le poisson. » D'autres protestèrent : « Nous laissons le poisson, et prenons refuge en Dieu », et, pour détourner le cours de la conversation, Mirzouk dit : « Suleiman est né avant terme, il n'est ni vert ni mûr. »

Dans la matinée, tôt, nous descendîmes Wadi Hamd en ordre dispersé, pendant trois heures. Puis la vallée tourna à gauche, et nous pénétrâmes dans une région creuse, désolée, dépourvue de relief. Il faisait froid ce jour-là : un rude vent du nord nous soufflait au visage, venant de la côte grise. Pendant que nous marchions, nous entendîmes des tirs inter-

mittents de grosse artillerie dans la direction de Wedjh, et craignîmes que la Navy eût perdu patience, agissant sans nous. Quoi qu'il en fût, nous ne pouvions rattraper les jours que nous avions perdus, aussi nous nous hâtâmes pendant toute l'étape ennuyeuse, franchissant affluent après affluent du Hamd. La plaine était zébrée de ces wadis, tous peu profonds, droits et nus, aussi nombreux et entrelacés que les nervures d'une feuille. Enfin, nous entrâmes à nouveau dans le Hamd, à Kurna ; ses fonds d'argile ne retenaient que de la boue, mais nous décidâmes quand même d'établir le camp.

Pendant que nous nous installions, il y eut une ruée soudaine. On avait vu des chameaux paissant loin à l'est, et les plus énergiques des Juheina s'élancèrent comme un torrent, les capturèrent et les ramenèrent. Fayçal était furieux, et leur cria de cesser, mais ils étaient trop excités pour l'écouter. Il saisit son fusil, et tira du côté de l'homme le plus proche qui tomba de selle dans sa frayeur, si bien que les autres arrêtèrent leur course. Fayçal les fit comparaître devant lui, frappa violemment les responsables de sa cravache, et confisqua les chameaux volés et ceux des voleurs jusqu'à ce que le compte entier fût bon. Puis il rendit les bêtes à leurs propriétaires Billi. S'il n'avait pas agi ainsi, les Juheina eussent été impliqués dans une guerre privée avec les Billi que nous espérions avoir pour alliés demain, et notre expansion par-delà Wedjh aurait pu en être compromise. Notre succès reposait sur de telles vétilles.

Le lendemain matin, nous nous dirigeâmes vers la plage, et arrivâmes à Habban à quatre heures. Le *Hardinge* s'y trouvait dûment, à notre soulagement, et débarquait de l'eau, bien que la baie peu profonde offrît peu d'abri, et que la dure mer houleuse rendît hasardeux le travail des canots. Nous réservâmes le premier service aux mules, et donnâmes ce qui restait d'eau aux fantassins les plus assoiffés ; mais ce fut une nuit difficile, et des masses d'hommes souffrants s'attardèrent en se bousculant autour des réservoirs dans les

rayons du projecteur, espérant boire encore, si les marins s'aventuraient de nouveau à terre.

Je montai à bord, et appris que l'attaque navale avait été menée comme si l'armée de terre était présente, parce que Boyle craignait que les Turcs ne s'enfuient s'il attendait. En fait, le jour où nous avions atteint Abou Zereibat, Ahmed Tewfik Bey, Gouverneur turc, s'était adressé à la garnison, pour dire qu'il fallait tenir Wedjh jusqu'à la dernière goutte de sang. Puis, au crépuscule, il était monté sur son chameau et avait galopé vers le chemin de fer avec les rares hommes montés capables de fuir. Les deux cents fantassins décidèrent de remplir le devoir qu'il avait abandonné, mais le groupe de débarquement les surpassait à trois contre un, et le bombardement naval était trop lourd pour qu'ils puissent faire bon usage de leurs positions. D'après les dernières nouvelles connues sur le *Hardinge*, le combat n'était pas terminé, mais la ville de Wedjh avait été occupée par des marins et les Arabes de Saleh.

CHAPITRE XXVII

Des rumeurs de butin excitèrent l'armée, qui commença à s'écouler vers le nord peu après minuit. À l'aube, nous ralliâmes les différents contingents à Wadi Miya, douze milles au sud de la ville, et avançâmes sur elle en bon ordre, rencontrant quelques Turcs dispersés, dont un groupe opposa une brève résistance. Les Ageyl mirent pied à terre pour enlever leurs manteaux, leurs couvre-têtes et leurs chemises, et continuèrent dans une demi nudité brune qui, disaient-ils, leur assurerait des blessures propres s'ils étaient touchés ; et leurs précieux vêtements ne seraient pas endommagés. Ibn Dakhil, leur commandant, obtint qu'ils se soumettent à une norme tranquille d'obéissance. Ils avançaient par compagnies alternées, en ordre dispersé, à intervalle de quatre ou cinq mètres, avec un nombre égal de compagnies de soutien, en faisant bon usage des maigres abris.

C'était joli de regarder les hommes bruns et nets, dans la vallée sableuse, ensoleillée, avec le bassin turquoise d'eau salée au milieu pour faire ressortir les bannières cramoisies que deux porte-étendards tenaient à l'avant-garde. Ils avançaient d'une course allongée et régulière, couvrant le terrain à six milles à l'heure, presque dans un silence de mort, et attinrent et escaladèrent la crête sans qu'un coup de feu fût tiré. Ainsi nous sûmes que le travail avait été fait à notre place, et nous trottâmes en avant pour trouver le jeune

Saleh, fils d'Ibn Shéfia, en possession de la ville. Il nous dit que ses pertes approchaient d'une vingtaine de tués ; et nous apprîmes plus tard qu'un lieutenant britannique de l'Air Service avait été mortellement blessé dans une reconnaissance en hydravion, et un marin britannique touché au pied.

Vickery, qui avait dirigé la bataille, était satisfait, mais je ne pouvais partager sa satisfaction. Pour moi, une action, un coup de feu ou une perte inutiles n'étaient pas seulement du gaspillage, mais un péché. J'étais incapable de prendre le point de vue professionnel qui considère toute action réussie comme un bénéfice. Nos rebelles n'étaient pas du matériau, comme des soldats, c'étaient nos amis, confiants en notre direction. Ce n'était pas la nation qui nous mettait à leur tête, mais leur propre invitation ; et nos hommes étaient des volontaires, des individus, des gens du lieu, proches les uns des autres, si bien qu'une mort était un chagrin personnel pour beaucoup dans l'armée. Même du point de vue purement militaire, l'assaut me paraissait être une bévue.

Les deux cents Turcs de Wedjh n'avaient ni transport ni vivres et, tenus isolés quelques jours, auraient dû se rendre. S'ils s'étaient échappés, cela n'aurait pas valu une vie arabe. Nous voulions Wedjh comme base contre le chemin de fer et pour étendre notre front ; la destruction et la mort dans cette affaire étaient gratuites.

L'endroit était fâcheusement démoli. Ses citadins avaient été avertis par Fayçal de l'attaque imminente, et invités soit à la prévenir par la révolte, soit à s'en aller ; mais c'étaient principalement des Égyptiens de Kosseir, qui nous préféraient les Turcs, et ils décidèrent d'attendre l'issue ; aussi les Shéfia et les Biasha trouvèrent-ils les maisons remplies de bon butin et le raflèrent. Ils pillèrent les boutiques, enfoncèrent des portes, fouillèrent toutes les pièces, fracassèrent coffres et armoires, arrachèrent tout ce qui était fixé et éventrèrent chaque matelas et oreiller en cherchant des trésors cachés ; tandis que la canonnade de la flotte avait percé de grands trous dans tous les murs ou bâtiments saillants.

Notre principale difficulté fut le débarquement des fournitures. Le *Fox* avait coulé les barques et chalands locaux, et il n'y avait aucune sorte de quai ; mais le *Hardinge*, plein de ressources, se jeta dans le port (qui était assez large mais beaucoup trop court) et débarqua nos affaires dans ses propres canots. Nous levâmes une équipe de travail parmi les hommes fatigués d'Ibn Shéfia et, avec leur aide maladroite ou languide, amenâmes assez de vivres dans la place pour les besoins du moment. Les citadins étaient revenus affamés, et furieux de l'état de ce qui avait été leurs biens ; et ils commencèrent leur vengeance en volant tout ce qui n'était pas gardé, éventrant même les sacs de riz sur la place et en emportant des quantités dans leurs robes relevées. Fayçal réagit en faisant de l'impitoyable Mauloud le gouverneur de la ville. Il amena ses dresseurs de mules et, en une journée d'arrestations massives et de punitions sommaires, persuada chacun de ne toucher à rien. Dès lors, Wedjh eut le silence de la peur.

Même dans les quelques jours qui s'écoulèrent avant mon départ pour Le Caire, les profits de notre marche spectaculaire commencèrent à se manifester. Le mouvement arabe n'avait maintenant plus d'adversaire en Arabie occidentale, et ne risquait plus de s'effondrer. L'irritante question de Rabegh disparut ; et nous avions appris les premières règles de la guerre bédouine. Quand on regardait en arrière à partir de nos bénéfices en connaissances nouvelles, la mort dans les rues de Wedjh de ces vingt hommes regrettés ne semblait plus si terrible. L'impatience de Vickery était peut-être justifiée, de sang-froid.

LIVRE III

DIVERSION PAR LE CHEMIN DE FER

Chapitres XXVIII à XXXVIII

La prise de Wedjh eut l'effet désiré sur les Turcs, qui abandonnèrent leur avance vers La Mecque pour une défense passive de Médine et de son chemin de fer. Nos experts firent des plans pour les attaquer.

Les Allemands virent le danger d'enveloppement et persuadèrent Enver d'ordonner l'évacuation immédiate de Médine. Sir Archibald Murray nous pria de monter une attaque vigoureuse pour détruire l'ennemi en retraite.

Fayçal fut bientôt prêt de son côté, et j'allai voir Abdulla pour obtenir sa coopération. Je tombai malade en chemin et, pendant que je gisais seul, inactif, fus poussé à réfléchir à cette campagne. La réflexion me convainquit que notre pratique récente avait été meilleure que notre théorie.

Aussi, m'étant rétabli, je fis peu contre le chemin de fer, mais retournai à Wedjh avec des idées nouvelles. J'essayai d'amener les autres à les accepter, et à adopter le déploiement comme principe directeur ; et à faire passer la prédication même avant le combat. Ils préférèrent l'objectif limité et direct de Médine.

Aussi décidai-je de me glisser à Akaba de mon côté pour mettre à l'épreuve ma propre théorie.

CHAPITRE XXVIII

Au Caire, les autorités encore en émoi promirent de l'or, des fusils, des mules, plus de mitrailleuses, et de l'artillerie de montagne ; mais, bien entendu, nous ne reçûmes jamais cette dernière. La question des canons était un éternel tourment. En raison de la nature montagneuse du pays, dépourvu de pistes, l'artillerie de campagne ne nous servait à rien ; et l'Armée britannique n'avait pas de canons de montagne sauf les dix-livres indiens, qui n'étaient utilisables que contre des arcs et des flèches. Brémond avait quelques excellents 65 Schneider à Suez, avec des canonniers algériens, mais il les considérait surtout comme le levier grâce auquel il amènerait des troupes alliées en Arabie. Quand nous lui demandâmes de nous les envoyer, avec ou sans hommes, il répondit d'abord que les Arabes ne traiteraient pas convenablement les servants, puis qu'ils ne traiteraient pas convenablement les canons. Son prix était une brigade britannique pour Rabegh ; et nous ne voulions pas le payer.

Il craignait de rendre l'Armée arabe trop formidable — un argument qu'on pouvait comprendre — mais la position du Gouvernement britannique était inexplicable. Ce n'était pas mauvaise volonté, car il nous donnait tout ce que nous voulions d'autre ; ni de la ladrerie, car son aide totale aux Arabes, en matériel et en argent, dépassait dix millions. J'y voyais pure stupidité. Mais il était exaspérant de ne pas

être à la hauteur de nombreuses entreprises, et d'échouer dans d'autres, pour la raison technique que nous ne pouvions pas contenir l'artillerie turque, ses canons portant trois ou quatre mille mètres plus loin que les nôtres. À la fin, heureusement, Brémond en fit trop, ayant gardé ses batteries oisives à Suez pendant un an. Le Major Cousse, son successeur, nous les envoya et, grâce à leur aide, nous entrâmes à Damas. Durant cette année d'inaction elles avaient constitué, pour chaque officier arabe qui venait à Suez, une irréfutable preuve silencieuse de la malveillance française à l'égard du mouvement arabe.

Nous reçûmes un grand renfort pour notre cause en la personne de Djaafar Pacha, un officier de l'Armée turque, natif de Bagdad. Après un service distingué dans les armées allemande et turque, il avait été choisi par Enver pour organiser les levées de troupes du Sheik El-Sénoussi. Il se rendit là-bas par sous-marin, fit de ces sauvages une force décente, et montra des capacités tactiques contre les Britanniques au cours de deux batailles. Puis il fut capturé et installé dans la citadelle au Caire avec les autres officiers prisonniers. Il s'échappa une nuit, se glissant vers le fossé le long d'une corde faite de couvertures ; mais celles-ci se rompirent sous la tension, il se blessa à la cheville dans sa chute et, impuissant, fut repris. À l'hôpital il donna sa parole d'honneur, et fut libéré après avoir remboursé la couverture déchirée. Mais il apprit dans un journal arabe la révolte du Chérif, et l'exécution par les Turcs de nationalistes arabes éminents — ses amis — et réalisa qu'il s'était trouvé du mauvais côté.

Fayçal avait entendu parler de lui, bien sûr, et le voulait comme commandant en chef de ses troupes régulières, dont le perfectionnement était maintenant notre principal souci. Nous savions que Djaafar était un des rares hommes ayant assez de réputation et de personnalité pour souder en une véritable armée leurs éléments difficiles et mutuellement hostiles. Le roi Hussein, cependant, ne voulait rien entendre. Il était vieux et borné, et n'aimait ni les Mésopota-

miens ni les Syriens : il incombait à La Mecque de délivrer Damas. Il refusa les services de Djaafar. Fayçal fut obligé d'accueillir Djaafar sous sa propre responsabilité.

Au Caire se trouvaient Hogarth et George Lloyd, Storrs et Deedes, ainsi que beaucoup de vieux amis. Au-delà, le cercle des partisans de la cause arabe s'était singulièrement agrandi. Dans l'armée, nos actions montaient avec les profits que nous réalisions. Lynden Bell se posait fermement en ami, et jurait qu'une méthode commençait à sortir de la folie arabe. Sir Archibald Murray s'aperçut tout d'un coup que les Turcs mobilisaient plus de troupes contre les Arabes que contre ses forces, et il rappela combien il avait toujours soutenu la Révolte arabe. L'Amiral Wemyss était prêt à apporter son aide maintenant autant que pendant nos dures journées de Rabegh. Sir Reginald Wingate, Haut-Commissaire d'Égypte, était heureux du succès de l'entreprise qu'il avait défendue depuis des années. Je lui en voulais de ce bonheur, car McMahon, qui avait pris le risque de lancer le mouvement, avait été cassé juste avant les premiers succès. Toutefois, ce n'était guère la faute de Wingate.

Pendant que mes doigts s'essayaient à jouer de tous ces fragiles instruments, survint une rude surprise. Le Colonel Brémond m'appela pour me féliciter de la prise de Wedjh, disant qu'elle confirmait sa croyance en mon talent militaire et l'encourageait à espérer mon aide dans l'extension de notre succès. Il voulait occuper Akaba avec une force anglo-française et un appui naval. Il souligna l'importance d'Akaba, seul port qui restât aux Turcs dans la mer Rouge, le plus proche du canal de Suez et du chemin de fer du Hedjaz, sur le flanc gauche de l'armée de Béershéba ; il suggérait son occupation par une brigade composite qui devrait remonter le Wadi Itm pour assener un coup écrasant à Maan. Il commença à disserter sur la nature du terrain.

Je lui dis que j'avais connu Akaba avant la guerre, et que j'estimais son plan techniquement impossible. Nous pourrions prendre la plage du golfe ; mais, aussi défavorablement

placées que sur une plage de Gallipoli, nos forces y seraient sous l'observation et la cannonade des collines côtières ; et ces collines de granit, hautes de milliers de pieds, étaient impraticables pour des soldats lourdement armés, les passes qui les traversaient étant de formidables défilés, très coûteux à attaquer ou à protéger. À mon avis, Akaba, dont l'importance était aussi grande qu'il disait et plus encore, devrait plutôt être prise par des irréguliers arabes descendant de l'intérieur sans appui naval.

Brémond ne me dit pas (mais je le savais) qu'il souhaitait le débarquement à Akaba pour distancer le mouvement arabe en plaçant une force mixte devant lui (comme à Rabegh), de manière à le confiner en Arabie, et le contraindre à gaspiller ses efforts contre Médine. Les Arabes craignaient toujours que notre alliance avec le Chérif fût basée sur un accord secret pour en fin de compte les trahir, et une telle invasion de chrétiens aurait confirmé ces peurs et détruit leur coopération. Pour ma part, je ne dis pas à Brémond (mais il le savait) que j'avais l'intention de faire échouer ses efforts et d'emmener bientôt les Arabes à Damas. Cela m'amusait, cette rivalité de buts vitaux qui prenait cette forme puérile, mais il termina son discours sur une note inquiétante en disant que, de toute façon, il descendait à Wedjh proposer le plan à Fayçal.

Jusqu'à maintenant je n'avais pas prévenu Fayçal que Brémond était un politicien. Newcombe se trouvait à Wedjh, avec son désir amical de faire avancer les choses. Nous n'avions pas discuté du problème d'Akaba. Fayçal n'en connaissait ni le terrain ni les tribus. L'ardeur et l'ignorance prêteraient une oreille favorable à la proposition. Il semblait mieux pour moi de me précipiter là-bas pour alerter mon camp ; aussi je m'en allai l'après-midi même à Suez et pris la mer le soir. Deux jours plus tard, à Wedjh, je m'expliquai ; si bien que lorsque Brémond arriva dix jours après et ouvrit son cœur, ou une partie de son cœur, à Fayçal, sa tactique fut retournée contre lui, avec des améliorations.

Le Français commença par offrir six automatiques Hotchkiss, avec leurs instructeurs. C'était un bien beau cadeau, mais Fayçal saisit l'occasion pour lui demander d'accroître sa munificence en ajoutant une des batteries de canons de montagne à tir rapide de Suez : il expliqua qu'il avait été désolé de quitter la région de Yenbo pour Wedjh, puisque Wedjh se trouvait tellement plus loin de son objectif — Médine — mais qu'il lui était réellement impossible d'attaquer les Turcs (qui avaient de l'artillerie française) avec des fusils ou les vieux canons que lui avait fournis l'Armée britannique. Ses hommes n'avaient pas la compétence technique de faire prévaloir un mauvais outil sur un bon. Il lui fallait exploiter ses seuls avantages — le nombre et la mobilité — et, sans une amélioration de son équipement, nul ne pouvait dire où cet étirement de sa ligne de front pourrait finir !

Brémond essaya de détourner la conversation en dépréciant les canons, qui n'étaient pas utiles pour la guerre au Hedjaz (tout à fait vrai, ça, en pratique). Mais on verrait la guerre finir immédiatement si Fayçal envoyait ses hommes grimper partout dans le pays comme des chèvres pour arracher les rails. Fayçal, mis en colère par la métaphore (impolie en arabe), regarda la confortable taille de Brémond, qui mesurait bien six pieds, et lui demanda s'il avait jamais essayé de « faire la chèvre » lui-même. Brémond revint vaillamment à la question d'Akaba et au réel danger que présentaient pour les Arabes les Turcs qui y restaient, rappelant avec insistance que les Britanniques, qui avaient les moyens d'y faire une expédition, devaient être poussés à l'entreprendre. En réponse, Fayçal lui fit une esquisse géographique du terrain derrière Akaba (j'en reconnus la partie la moins aventureuse comme venant de moi-même) et expliqua les difficultés tribales et le problème d'approvisionnement — tous les points qui formaient un obstacle sérieux. Il termina en disant qu'après le nuage d'ordres, de contrordres et de confusion qui s'était étendu sur la question des troupes

alliées pour Rabegh, il n'avait vraiment pas l'audace d'aborder si tôt Sir Archibald Murray en demandant une nouvelle excursion.

Brémond dut faire retraite en bon ordre, me lançant la flèche du Parthe, pendant qu'assis je souriais méchamment, en priant Fayçal d'insister pour que les automitrailleuses blindées des Britanniques, à Suez, soient envoyées à Wedjh. Mais même ce trait fit boomerang, puisqu'elles étaient déjà en route ! Après son départ, je retournai au Caire passer une semaine joyeuse, où je donnai à mes supérieurs beaucoup de bons conseils. Murray, qui avait assigné en grognant la brigade de Tullibardine à Akaba, m'approuva plus encore quand je me déclarai moi aussi opposé à cette diversion. Maintenant, à Wedjh !

CHAPITRE XXIX

La vie à Wedjh était intéressante. Nous avions maintenant mis notre camp en ordre. Fayçal avait planté ses tentes (c'était là un ensemble opulent : tentes-chambres, tentes de réception, tentes d'état-major, tentes d'invités, et celles des serviteurs) à environ un mille de la mer, au bord du banc de corail qui montait doucement de la plage pour finir en une pente raide donnant à l'est et au sud sur de larges vallées qui rayonnaient en forme d'étoile derrière le port enfermé dans les terres. Les tentes des soldats et des tribus étaient groupées dans ces vallées sablonneuses, nous laissant la disposition des hauteurs fraîches, et nous, les nordiques, y prenions grand plaisir le soir quand la brise de mer nous apportait le murmure des vagues, faible et éloigné, comme l'écho de la circulation remontant une petite rue à Londres.

Juste en dessous de nous se trouvaient les Ageyl, un groupe irrégulier de tentes resserrées. Au sud, l'artillerie de Rassim ; et près de lui, comme accompagnement, les mitrailleurs d'Abdulla, en lignes régulières, avec leurs animaux attachés en ces rangées strictes qui étaient un ravissement pour l'officier de métier, et un avantage quand l'espace manquait. Plus loin, le marché s'étalait, ondulation bouillonnante d'hommes toujours autour de marchandises. Les tentes et les abris disséminés des tribus remplissaient chaque ravin et chaque endroit protégé du vent. Là où il n'y en avait

plus, s'étendait le terrain ouvert, avec des groupes de méharistes qui arrivaient et repartaient, à travers les palmiers épars du puits le plus proche, à l'eau trop saumâtre. En arrière-fond, il y avait le pied des collines, des écueils et des massifs comme des châteaux en ruine jetés en rocaille à l'horizon de la chaîne côtière.

Puisque c'était la coutume à Wedjh de camper à bonne distance les uns des autres, à très bonne distance, ma vie se passait à aller et venir, aux tentes de Fayçal, aux tentes anglaises, aux tentes de l'Armée égyptienne, à la ville, au port, à la station de sans-fil, arpentant tout le jour sans repos, de haut en bas, ces sentiers de corail, en sandales ou pieds nus, me durcissant la corne, acquérant à lents degrés le pouvoir de marcher presque sans douleur sur un terrain coupant et brûlant, trempant mon corps déjà aguerri pour de plus grands efforts.

Les pauvres Arabes se demandaient pourquoi je n'avais pas de jument, et je m'abstins de les intriguer en leur tenant un discours incompréhensible sur mon endurcissement, ou en avouant que je préférais marcher plutôt que chevaucher, pour épargner les bêtes : pourtant le premier point était vrai, et le second était vrai. Quelque chose de mortifiant pour ma fierté, de désagréable, s'élevait à la vue de ces formes de vie inférieures. Leur existence plaquait un reflet servile sur notre espèce humaine, comme le regard d'un dieu se poserait sur nous. Et les utiliser, les tenir sous une obligation qui n'était pas indispensable, me paraissait honteux. C'était comme avec les nègres, se livrant au tam-tam jusqu'à une rouge folie chaque soir sous la crête. Leur visage, étant manifestement différent du nôtre, était supportable, mais cela faisait mal qu'ils eussent en leur possession l'exacte et totale contrepartie de notre corps.

Fayçal, à l'intérieur, peinait nuit et jour à sa politique, où si peu d'entre nous pouvaient l'aider. À l'extérieur la foule s'affairait et nous divertissait avec des parades, des coups de feu de joie et des défilés de victoire. Une fois, un groupe,

jouant derrière nos tentes, fit éclater une bombe d'hydravion, relique restée inerte de la prise de la ville par Boyle. Dans l'explosion, des membres furent éparpillés dans le camp, marquant les toiles d'éclaboussures rouges qui virèrent bientôt au brun terne puis pâlirent. Fayçal fit changer les tentes et ordonna qu'on détruisît celles qui avaient été ensanglantées ; les esclaves, par économie, les lavèrent. Un autre jour, une tente prit feu, et rôtit en partie trois de nos invités. Le camp s'attroupa et rugit de rire jusqu'à ce que le feu mourût et alors, plutôt penauds, nous soignâmes leurs blessures. La troisième fois, une jument fut blessée par la retombée d'une balle tirée en l'air, et de nombreuses tentes furent transpercées.

Une nuit, les Ageyl se mutinèrent contre leur commandant, Ibn Dakhil, pour les avoir mis trop fréquemment à l'amende et les avoir fouettés trop sévèrement. Ils prirent d'assaut sa tente, hurlant et tirant des coups de feu, jetèrent ses affaires de tous côtés et battirent ses serviteurs. Cela ne suffisant pas à émousser leur fureur, ils se souvinrent de Yenbo et partirent tuer les Ateiba. Fayçal vit leurs torches depuis notre falaise et courut pieds nus parmi eux, frappant du plat de son épée comme quatre hommes. Sa fureur les retarda pendant que les esclaves et les cavaliers, appelant à l'aide, se précipitaient sur la pente avec des bousculades et des cris, donnant des coups d'épée encore au fourreau. L'un d'eux amena un cheval à Fayçal, sur lequel il s'attaqua aux meneurs, pendant que nous dispersions les groupes en tirant des fusées Very dans leurs vêtements. Il y eut seulement deux tués et trente blessés. Ibn Dakhil démissionna le lendemain.

Murray nous avait donné deux automitrailleuses, des Rolls-Royce, détachées de la campagne d'Afrique de l'Est. Gilman et Wade les commandaient, et leurs équipages étaient britanniques, conducteurs de l'A.S.C. et tireurs du Corps des mitrailleurs. De les avoir à Wedjh nous rendit les choses plus difficiles, parce que la nourriture que nous avions mangée et l'eau que nous avions bue furent aussitôt

médicalement proscrites ; mais la compagnie d'Anglais était un plaisir compensatoire, et pousser voitures et motocyclettes dans le sable désespérant autour de Wedjh était une occupation considérable. L'affreuse difficulté de conduire en plein désert donnait aux hommes des biceps de boxeurs, si bien qu'ils balançaient les épaules comme des professionnels en marchant. Avec le temps, ils devinrent habiles, développant un style et un art de la conduite sur sable qui les faisait passer prudemment sur le meilleur terrain et franchir à toute allure les endroits mous. Un de ces endroits mous couvrait les vingt derniers milles de plaine devant Djébal Raal. Les voitures les traversaient en un peu plus d'une demi-heure, bondissant de crête en crête sur les dunes et oscillant dangereusement le long de leurs courbes. Les Arabes adoraient ces nouveaux jouets. Ils appelaient les motos « chevaux du diable », « enfants des voitures », qui elles-mêmes étaient les fils et les filles des trains. Ce qui nous donnait trois générations de transport mécanique.

La Navy accrut considérablement nos sujets d'intérêt à Wedjh. L'*Espiegle* avait été envoyé par Boyle comme navire au mouillage, avec l'ordre charmant de « faire tout ce qui était en son pouvoir pour coopérer aux nombreux plans qui seraient suggérés par le Colonel Newcombe, tout en laissant clairement voir qu'il s'agissait d'une faveur ». Son commandant, Fitzmaurice (un nom connu en Turquie) était l'hospitalité même, et il prenait un amusement discret à notre travail sur le rivage. Il nous aida de mille façons, par-dessus tout dans les communications ; car c'était un expert en sans-fil et, un jour à midi, le *Northbrook* arriva et débarqua à notre intention un poste sans-fil de l'armée, sur un camion léger. Comme il n'y avait personne pour en expliquer le fonctionnement, nous étions perdus, mais Fitzmaurice se précipita à terre avec la moitié de son équipage, conduisit le camion à un emplacement convenable, monta les mâts en professionnel, mit en marche le moteur et installa les connexions, si bien qu'avant le coucher du soleil il avait

appelé le *Northbrook* stupéfait, et tenu une longue conversation avec son opérateur. La station accrut l'efficacité de la base à Wedjh, et s'affairait jour et nuit, remplissant la mer Rouge de messages en trois langues et en vingt sortes différentes de codes de l'armée.

CHAPITRE XXX

Fakhri Pacha continuait à jouer notre jeu. Il tenait une ligne retranchée autour de Médine, juste assez loin pour rendre impossible aux Arabes le bombardement de la ville. (Une telle tentative ne fut jamais faite ni même imaginée.) Les autres troupes étaient distribuées le long du chemin de fer, en fortes garnisons à toutes les stations d'eau entre Médine et Tebouk, et en postes moins importants entre ces garnisons, afin que des patrouilles quotidiennes puissent garantir la voie. Bref, il s'était replié sur une position défensive aussi stupide qu'on pût le concevoir. Garland était parti de Wedjh vers le sud-est, et Newcombe vers le nord-est, pour creuser des brèches dans cette défense avec des explosifs de grande puissance. Ils devaient couper rails et ponts, et placer des mines automatiques au passage des trains.

Les Arabes, passés du doute à un violent optimisme, promettaient un service exemplaire. Fayçal enrôla la plupart des Billi, et les Moahib, ce qui le rendait maître de l'Arabie entre le chemin de fer et la mer. Il envoya alors les Juheina à Abdulla, à Wadi Ais.

Il pouvait maintenant préparer une sérieuse opération sur le chemin de fer du Hedjaz ; mais, avec une pratique meilleure que mes principes, je le priai d'abord de s'attarder à Wedjh et de lancer un vaste mouvement parmi les tribus au-delà de nous, pour que nous puissions dans le futur étendre

notre révolte et menacer la voie ferrée de Tébouk (limite présente de notre influence) jusqu'à un point aussi éloigné au nord que Maan. Ma vision du cours de la guerre arabe était toujours trouble. Je n'avais pas réalisé que la prédication était la victoire même, et le combat une illusion, pour le moment, je les liais ensemble et comme, heureusement, Fayçal préférait changer l'esprit des hommes plutôt que détruire des voies ferrées, la prédication l'emportait.

Il avait déjà commencé avec ses voisins du nord, les Howeitat de la côte, mais nous prîmes alors contact avec les Béni Atiyeh, un peuple plus fort, au nord-est, et fîmes un grand pas quand le chef, Asi ibn Atiyeh, vint prêter allégeance. Son mobile principal était la jalousie de ses frères, si bien que nous n'attendions pas d'aide active de sa part ; mais avoir partagé le pain et le sel avec lui nous donnait liberté de mouvement sur le territoire de sa tribu. Au-delà se trouvaient diverses tribus devant obéissance à Nouri Shaalan, le grand Émir des Ruwalla, qui, après le Chérif, Ibn Saoud et Ibn Rashid, était le quatrième personnage parmi les précaires princes du désert.

Nouri, vieillard qui gouvernait ses tribus Anazeh depuis trente ans, était de la famille dirigeante des Rualla, mais n'avait pas de préséance de naissance parmi eux. Ni aimé, ni grand homme de guerre, sa domination venait de la pure force de sa volonté. Pour y atteindre, il avait tué deux de ses frères. Plus tard, ayant ajouté les Shérarat et d'autres au nombre de ses vassaux, sa parole devint loi absolue dans tout leur désert, sans rien de la diplomatie enjôleuse du Sheik ordinaire : un mot, et c'était la fin de l'opposition, ou de l'opposant. Tous le craignaient et lui obéissaient ; pour faire usage de ses routes, nous avions besoin de sa bonne disposition.

Heureusement, c'était facile. Fayçal l'avait obtenue des années plus tôt, et l'avait conservée par des échanges de cadeaux depuis Médine et Yenbo. Maintenant, de Wedjh, Faïs el-Ghusein alla le voir et croisa en chemin Ibn

Doughmi, un des chefs des Ruwalla, qui descendait vers nous avec l'enviable cadeau de quelques centaines de bons chameaux de bât. Bien sûr, Nouri conservait des relations amicales avec les Turcs. Damas et Bagdad étaient ses marchés, et les Turcs auraient pu réduire presque à la famine sa tribu en trois mois, s'ils l'avaient soupçonné ; mais nous savions que, le moment venu, il nous apporterait son aide armée, et jusqu'alors ferait tout pour nous, sauf rompre avec la Turquie.

Sa faveur nous ouvrirait le Sirhan, route célèbre, terrain de bivouac et chaîne de points d'eau, qui s'étendait en une série de dépressions liées entre elles, de Djaouf, capitale de Nouri au sud-est, vers le nord jusqu'à Azrat, près du Djébel Druse en Syrie. C'était le libre usage du Sirhan dont nous avions besoin pour atteindre les tentes des Howeitat de l'Est, ces fameux Abou Tayi, dont Aouda, le plus grand combattant de l'Arabie du Nord, était le chef. C'était seulement grâce à Aouda abou Tayi que nous pourrions convertir à notre entreprise les tribus de Maan à Akaba, si violemment qu'elles nous aideraient à prendre la ville et ses collines à leurs garnisons turques ; c'était seulement avec son aide active que nous pourrions oser nous lancer de Wedjh dans le long voyage vers Maan. Depuis le temps de Yenbo, nous soupirions après cet homme et tentions de le gagner à notre cause.

Nous fîmes un grand pas en avant à Wedjh ; Ibn Zaal, son cousin et l'un des chefs de guerre des Abou Tayi, arriva le dix-sept février, qui fut à tous égards un jour heureux. À l'aube survinrent du désert, à l'est de Tebouk, cinq chefs des Shérarat, apportant en cadeau des œufs de l'autruche arabe, abondante dans leur désert peu fréquenté. Après eux, les esclaves introduisirent Dhaïf Allah, Abou Tiyour, un cousin de Hamd ibn Djazi, suzerain des Howeitat centraux du plateau de Maan. Ceux-ci étaient nombreux et puissants, splendides combattants, mais ennemis de sang de leurs cousins, les Abou Tayi nomades, à cause d'une querelle depuis long-

temps enracinée entre Aouda et Hamd. Nous étions fiers de les voir ainsi venir de loin pour nous saluer et pourtant nous n'étions pas comblés, car ils étaient moins qualifiés que les Abou Tayi pour l'attaque que nous projetions contre Akaba.

Sur leurs talons arriva un cousin de Nawwaf, fils aîné de Nouri Shaalan, avec une jument envoyée par Nawwaf à Fayçal. Les Shaalan et les Djazi, étant hostiles, se firent des yeux durs ; aussi nous séparâmes les groupes et improvisâmes un nouveau camp pour invités. Après les Rualla fut annoncé le chef Abou Tageiga, des Howeitat sédentaires de la côte. Il apportait l'hommage respectueux de sa tribu et le butin de Dhaba et de Moweilleh, les deux derniers débouchés turcs sur la mer Rouge. On lui réserva une place sur le tapis de Fayçal, et on le remercia très chaleureusement de l'activité de sa tribu, qui nous portait aux frontières d'Akaba, par des pistes trop rudes pour des opérations en force, mais appropriées à la prédication et plus encore à la communication des nouvelles.

Dans l'après-midi, Ibn Zaal arriva, avec dix autres des partisans importants d'Aouda. Il baisa la main de Fayçal, une fois pour Aouda et une fois pour lui-même et, se reculant, déclara qu'il venait de la part d'Aouda présenter son salut et demander des ordres. Fayçal, avec son sens politique, retint toute manifestation de joie et le présenta gravement à ses ennemis de sang, les Djazi Howeitat. Ibn Zaal les salua de façon distante. Plus tard, nous eûmes avec lui de grandes conversations privées, et le renvoyâmes avec de riches cadeaux, des promesses plus riches encore et un message personnel de Fayçal à Aouda, disant qu'il n'aurait pas l'esprit en repos tant qu'il ne l'aurait pas vu face à face à Wedjh. Aouda était un immense nom chevaleresque, mais une inconnue dans nos calculs, et nous ne pouvions nous permettre d'erreur dans une question aussi vitale qu'Akaba. Il fallait qu'il vînt pour que nous puissions le soupeser, et former nos plans futurs en sa présence même, et avec son aide.

Mis à part le bonheur de tout ce qui lui arrivait, cette journée ne fut pas essentiellement différente de toute celles de Fayçal. L'afflux de nouvelles grossissait mon carnet. Les routes qui menaient à Wedjh fourmillaient d'envoyés, de volontaires et de grands Sheiks qui venaient prêter allégeance. La contagion de leur passage constant rendait les tièdes Billi encore plus serviables à notre égard. Fayçal faisait solennellement prêter serment aux nouveaux adhérents, sur le Coran qu'il tenait entre ses mains, « d'attendre quand il attendrait, de marcher quand il marcherait, de ne faire soumission à aucun Turc, de traiter avec bienveillance tous ceux qui parlaient arabe (qu'ils soient de Bagdad, d'Alep, de Syrie, ou de sang pur) et de placer l'indépendance au-dessus de la vie, de la famille, et des biens. »

Il commença aussi à les confronter immédiatement, en sa présence, à leurs ennemis tribaux, et à accommoder leurs inimitiés. Un compte des profits et des pertes était établi entre les parties, Fayçal tempérant et intervenant entre elles, et payant souvent la différence, ou y contribuant de ses propres fonds, pour que le pacte se fît plus rapidement. Pendant deux ans, Fayçal peina ainsi quotidiennement, rassemblant et arrangeant dans leur ordre naturel les innombrables petites pièces qui formaient la société arabe, et les intégrant dans son propre dessein de guerre contre les Turcs. Il ne restait plus de vendetta active dans aucun des districts qu'il avait traversés, et il était la Cour d'Appel, ultime et indiscutée, en Arabie de l'Ouest.

Il se montrait digne de cette œuvre. Il ne rendait jamais de décision partiale, ni si difficile à appliquer qu'elle eût amené des désordres. Aucun Arabe ne contestait jamais ses jugements, ni ne mettait en doute sa sagesse et sa compétence dans les affaires tribales. Par un examen patient des droits et des torts, par son tact, par sa merveilleuse mémoire, il établit son autorité sur les nomades, de Médine à Damas et au-delà. Il était reconnu comme une force transcendant les tribus, supplantant les chefs de clan, au-dessus des jalousies. Le

mouvement arabe devint national au meilleur sens du terme, puisque tous les Arabes y étaient unis et que les intérêts privés devaient s'écarter devant lui ; et la première place dans ce mouvement, au double titre de la mise en acte et de la capacité de concevoir, avait été légitimement gagnée par l'homme qui l'occupa pendant ces quelques semaines de triomphe et ces plus longs mois de désillusion après que Damas eut été libérée.

CHAPITRE XXXI

Des messages urgents de Clayton interrompirent ce joyeux travail, avec l'ordre d'attendre deux jours à Wedjh et d'y accueillir le *Nour el-Bahr*, un patrouilleur égyptien qui apportait des nouvelles. Je n'étais pas bien, et j'attendis d'autant plus volontiers. Il arriva le jour dit et débarqua MacRury, qui me donna une copie de longues instructions télégraphiques de Djémal Pacha à Fakhri, à Médine. Celles-ci, émanant d'Enver et de l'État-major allemand à Constantinople, ordonnaient l'abandon immédiat de Médine, et l'évacuation des troupes en masse et à marche forcée, d'abord à Hédia, de là à El-Oula, de là à Tébouk, enfin à Maan, où seraient constituées une nouvelle tête de ligne et une position retranchée.

Ce mouvement aurait parfaitement convenu aux Arabes ; mais notre armée d'Égypte s'inquiétait à la perspective de vingt-cinq mille soldats anatoliens, avec beaucoup plus d'artillerie qu'un corps ordinaire, descendant soudain sur le front de Béershéba. Clayton, dans sa lettre, me disait que ce nouvel élément devait être traité avec le plus grand soin, et qu'il fallait tout faire pour prendre Médine ou détruire la garnison quand elle en sortirait. Newcombe était sur la ligne, opérant une vigoureuse série de démolitions, si bien que, pour l'heure, la responsabilité retombait sur moi. Je craignais qu'on ne pût faire grand-chose à temps, car le message

était vieux de plusieurs jours, et l'évacuation prévue sans délai.

Nous expliquâmes franchement la situation à Fayçal, lui disant que les intérêts alliés dans ce cas exigeaient le sacrifice, ou du moins l'ajournement d'un avantage immédiat pour les Arabes. Il répondit comme toujours à une sollicitation d'honneur, et accepta à l'instant de faire de son mieux. Ayant calculé nos ressources disponibles, nous prîmes des arrangements pour les amener à proximité du chemin de fer. Chérif Mastour, un vieillard tranquille et honnête, et Rassim, avec des hommes des tribus, de l'infanterie montée sur mules et un canon, devaient se rendre directement à Faguir, le premier point d'eau au nord de Wadi Aïs, pour tenir notre première section de voie ferrée, vers le nord à partir de la zone d'Abdulla.

Ali ibn el-Hussein, de Djeida, attaquerait la section suivante vers le nord à partir de Mastour. Nous dîmes à Ibn Mahanna d'approcher et de surveiller El-Oula. Nous ordonnâmes à Chérif Nassir de rester près de Kalaat el-Muadhdham, et de tenir ses hommes prêts à un assaut. J'écrivis à Newcombe en lui demandant de venir aux nouvelles. Le vieux Mohammed Ali devait aller de Dhaba à une oasis près de Tebouk : si l'évacuation allait aussi loin, nous serions donc prêts. Ainsi nos cent cinquante milles de ligne seraient bien investis, pendant que Fayçal lui-même, à Wedjh, se tiendrait prêt à apporter son aide à tout secteur qui aurait le plus besoin de lui.

Mon rôle consistait à aller retrouver Abdulla à Wadi Aïs, découvrir pourquoi il n'avait rien fait en deux mois, et le persuader, si les Turcs sortaient, de les attaquer directement. J'espérais que nous pourrions les dissuader de bouger en faisant tellement de petits raids sur cette longue ligne que le trafic en serait sérieusement désorganisé, et que le rassemblement des stocks de vivres nécessaires à l'armée à chaque étape principale deviendrait impossible. La force de Médine, à court d'animaux de bât, ne pouvait emporter que peu de

choses. Enver leur avait ordonné de charger les canons et les munitions sur des trains, d'encadrer ces trains de leurs colonnes et d'avancer ensemble suivant la voie. C'était une manœuvre sans précédent et, après avoir gagné dix jours pour nous mettre en place, s'ils tentaient alors quelque chose d'aussi idiot, nous aurions une chance de les détruire tous.

Le lendemain, je quittai Wedjh, malade et inapte à un long trajet ; Fayçal, dans sa hâte et ses nombreuses préoccupations, m'avait choisi pour compagnons de voyage des gens bizarres. Il y avait quatre Rifaa et un Mérawi Juheina comme guides, et Arslan, un ordonnance syrien, qui préparait pain et riz pour moi et servait en plus de souffre-douleur aux Arabes, quatre Ageyl, un Maure et un Ateibi, Suleiman. Les chameaux, amaigris par la mauvaise pâture dans ce sec territoire Billi, devraient aller lentement.

Délais sur délais retardèrent notre départ jusqu'à neuf heures du soir, et alors nous partîmes à contrecœur ; mais j'étais décidé à m'éloigner d'une façon ou d'une autre de Wedjh avant le matin. Aussi nous fîmes route quatre heures, puis nous dormîmes. Le lendemain, après deux étapes de cinq heures chacune, nous campâmes à Abou Zereibat, dans notre vieux terrain de l'hiver. La grande mare n'avait pas beaucoup diminué en deux mois, mais était notablement plus salée. Quelques semaines plus tard, l'eau ne serait plus potable. On disait que, près de là, un puits peu profond fournissait de l'eau acceptable. Je ne le cherchai pas, parce que des furoncles au dos et une forte fièvre me rendaient douloureuses les secousses du chameau, et que j'étais fatigué.

Ayant repris la route longtemps avant l'aube, et traversé Hamdh, nous nous égarâmes dans les surfaces brisées d'Agouna, une région de collines basses. Quand le jour se leva, nous retrouvâmes notre direction et, franchissant une ligne de crête, descendîmes par une pente raide dans El-Khoubt, plaine encerclée de collines qui s'étendait jusqu'aux

Sukhur, ces collines en forme de bulles de granit visibles sur notre route depuis Oum Ledjj. Le sol était recouvert de coloquintes, dont les stolons et les fruits avaient un air de fête dans la lumière du matin. Le Juheina dit que les feuilles et les tiges à la fois étaient une nourriture excellente pour les chevaux qui acceptaient de les manger, et protégeaient de la soif durant de nombreuses heures. Les Ageyl dirent que le meilleur laxatif consistait à boire du lait de chamelle dans des tasses faites de leur écorce évidée. L'Ateibi dit qu'il était assez remué s'il frottait juste le jus du fruit sur la plante de ses pieds. Le Maure, Hamed, dit que la moelle séchée faisait un bon amadou. Sur un point, toutefois, ils étaient tous d'accord : la plante entière était inutile ou vénéneuse en tant que fourrage pour chameaux.

Ce bavardage nous fit traverser le Khoubt, trois milles agréables, et, franchissant une crête basse, nous entrâmes dans une deuxième section plus petite. Nous voyions maintenant que, des Sukhur, deux s'élevaient ensemble au nord-est, grandes piles de roc volcanique gris strié, rougeâtre là où il était protégé de la brûlure du soleil et de la meurtrissure des vents chargés de sable. Le troisième Sakhara, qui se tenait un peu à l'écart, était le rocher en bulle qui avait éveillé ma curiosité. Vu de près, il ressemblait plus à un énorme ballon à demi enterré dans le sol. Lui aussi de couleur brune, ses faces sud et est très lisses et sans aspérités ; son sommet régulier, en dôme, était poli et brillant, avec de fines craquelures qui le recouvraient comme des coutures piquées ; en somme, une des collines les plus étranges du Hedjaz, pays de collines étranges. Nous nous approchâmes doucement, sous une averse de pluie fine d'une inclinaison étrangement belle dans la lumière du soleil. Notre chemin nous menait entre le Sakhara et les Sukhur, par une gorge étroite au sol sableux et aux parois nues et raides. Elle montait durement. Nous dûmes escalader des corniches de pierre rugueuse et franchir une grande faille au flanc de la colline entre deux récifs rouges inclinés, de roc dur. Le sommet de

la passe était en lame de couteau, et de là nous descendîmes dans un fossé encombré, à demi bloqué par un rocher détaché où l'on voyait martelées les marques tribales de toutes les générations d'hommes qui avaient emprunté cette route. Ensuite s'ouvraient des espaces plantés d'arbres, terrains où en hiver se rassemblaient les nappes d'eau qui dévalaient les flancs vitreux des Sukhur. Il y avait des affleurements de granit ici et là, et sous le pied un fin sable argenté dans les conduits encore humides qu'empruntait l'eau. L'écoulement se faisait vers Heiran.

Nous pénétrâmes alors dans une confusion sauvage d'éclats de granit empilés au hasard en monticules bas, entre lesquels nous errions de tous côtés en quête d'un chemin praticable pour nos chameaux hésitants. Peu après midi, cet endroit fit place à une large vallée boisée que nous remontâmes pendant une heure, jusqu'à ce que nos ennuis reprennent ; car nous dûmes mettre pied à terre et guider nos bêtes le long d'un étroit sentier de montagne avec des marches brisées de roc si polies par de longues années de passage à pied qu'elles étaient dangereuses par temps humide. Elles nous menèrent sur un grand épaulement de collines et nous firent descendre au milieu d'autres petits monticules et vallées, puis, par un autre zigzag rocheux, dans le lit d'un torrent. Bientôt celui-ci se resserrait trop pour permettre le passage de chameaux chargés, et le chemin le quittait pour s'accrocher, instable, au flanc de la colline, avec une falaise au-dessus et une falaise en dessous. Après quinze minutes de ce terrain, nous fûmes heureux d'atteindre un haut col où des voyageurs précédents avaient empilé de petits cairns de commémoration et de gratitude. Les cairns du bord de la route à Mastourah, lors de mon premier voyage arabe, de Rabegh vers Fayçal, avaient été de la même nature.

Nous fîmes halte pour ajouter une pierre à l'ensemble, puis descendîmes par une vallée sableuse dans Wadi Hanbag, un grand affluent bien boisé de Hamdh. Après la région accidentée où nous avions été emprisonnés durant des

heures, l'aspect ouvert de Hanbag était rafraîchissant. Son lit blanc et propre s'étendait vers le nord au travers des arbres et une belle courbe sous des collines abruptes de rouge et de brun, avec des perspectives d'un mille ou deux en amont et en aval. Des graminées vertes et de l'herbe poussaient sur le bas des pentes sableuses de l'affluent, et nous nous arrêtâmes là une demi-heure pour laisser nos chameaux affamés manger cette substance saine et juteuse.

Ils n'avaient pas pris tant de plaisir depuis Bir el Waheidi et arrachèrent l'herbe voracement, la stockant non mâchée dans leur corps en attendant un moment propice à une digestion tranquille. Nous traversâmes alors la vallée vers un grand embranchement en face de notre point d'entrée. Ce Wadi Khitan était beau lui aussi. Son sol de galets, sans rochers détachés, était abondamment planté d'arbres. À droite se trouvaient de basses collines, à gauche de grandes hauteurs appelées les Djidhwa, en crêtes parallèles de granit abrupt et accidenté, très rouges maintenant que le soleil se couchait au milieu de bancs de nuages massés présageant la pluie.

Enfin nous bivouaquâmes et, quand les chameaux eurent été déchargés et mis à l'écart pour paître, je m'allongeai sous les rochers et me reposai. Mon corps était tout endolori de migraine et de forte fièvre, séquelles d'une forte crise de dysenterie qui m'avait tourmenté durant la marche et m'avait terrassé deux fois dans la journée en brefs évanouissements, lorsque les passages les plus difficiles de l'escalade avaient trop exigé de mes forces. La dysenterie sur cette côte arabe vous frappait comme un coup de marteau, écrasant ses victimes pour quelques heures, après quoi les effets extrêmes se dissipaient ; mais elle laissait les hommes curieusement fatigués, et sujets pour quelques semaines à de soudains effondrements nerveux.

Mes compagnons s'étaient querellés toute la journée et, pendant que je gisais près des rochers, un coup de feu éclata. Je n'y prêtai pas attention, car il y avait des lièvres et des

oiseaux dans la vallée ; mais, un peu plus tard, Suleiman m'éveilla et m'entraîna par la vallée jusqu'à une anse en face, parmi les rochers, où l'un des Ageyl, un homme de Boreida, était étendu, pétrifié par la mort, une balle lui ayant traversé les tempes. Le coup de feu devait avoir été tiré de près, car la peau était brûlée autour d'une des blessures. Le reste des Ageyl courait frénétiquement alentour et, quand je demandai ce qui se passait, Ali, leur chef, dit que Hamed le Maure avait commis le meurtre. Je soupçonnais Suleiman, à cause de l'hostilité entre les Atban et les Ageyl qui s'était rallumée à Yenbo et à Wedjh, mais Ali m'assura que Suleiman se trouvait avec lui, trois cents mètres au-dessus de la vallée, ramassant du bois, quand le coup de feu avait été tiré. Je les envoyai tous rechercher Hamed et me traînai jusqu'aux bagages, estimant qu'une telle chose n'aurait pas dû se produire ce jour entre tous, alors que je souffrais.

Pendant que j'étais étendu, j'entendis un bruissement, et j'ouvris lentement les yeux sur le dos de Hamed, penché sur ses fontes — juste derrière mon rocher. Je le visai d'un pistolet puis parlai. Il avait posé son fusil pour soulever son équipement, et il était à ma merci jusqu'à l'arrivée des autres. Nous tînmes un tribunal immédiatement et, au bout d'un moment, Hamed avoua que, lui et Salem ayant eu des mots, il avait vu rouge et l'avait soudain abattu. Notre enquête se termina. Parents du mort, les Ageyl réclamaient du sang pour le sang. Les autres les soutenaient, et j'essayai en vain de convaincre le doux Ali. Ma tête brûlait de fièvre et je ne pouvais pas penser, mais, même en pleine santé, à grand renfort d'éloquence, je n'aurais guère pu obtenir la vie sauve pour Hamed, car Salem avait été un bon camarade, et son meurtre subit était un crime gratuit.

Alors se leva l'horreur qui amènerait l'homme civilisé à fuir la justice comme la peste, s'il n'avait pas des indigents pour lui servir de bourreaux moyennant paiement. Il y avait d'autres Marocains dans notre armée, et laisser les Ageyl en tuer un par vengeance signifiait des représailles qui eussent

mis notre unité en danger. Il fallait une exécution dans les formes et, à la fin, dans le désespoir, je dis à Hamed qu'il devait mourir en expiation, et je pris sur moi le fardeau de sa mise à mort. Peut-être ne me considérerait-on pas comme justiciable d'une vendetta. En tout cas, aucune vengeance ne pourrait être exercée contre mes compagnons, car j'étais un étranger, et sans famille.

Je le fis entrer dans un ravin étroit du contrefort, un endroit crépusculaire et humide couvert de taillis. Son lit sableux avait été creusé par l'eau ruisselant des falaises lors de la dernière pluie. À la fin, il se réduisait à une fissure large de quelques pouces. Les parois étaient verticales. Je me tins à l'entrée et lui accordai quelques moments de délai qu'il passa à pleurer allongé sur le sol. Puis je le fis se lever et lui tirai dans la poitrine. Il tomba sur la mauvaise herbe en hurlant, le sang jaillissant par à-coups sur ses vêtements, et il tressauta jusqu'à rouler presque à mes pieds. Je tirai de nouveau, mais tremblais tant que je lui brisai seulement le poignet. Il continua à crier, moins fort, gisant maintenant sur le dos, les pieds vers moi, je me penchai et lui tirai dessus pour la dernière fois, dans le gras du cou, sous la mâchoire. Son corps trembla un peu, et j'appelai les Ageyl, qui l'enterrèrent dans le ravin, là où il se trouvait. Ensuite, la nuit d'insomnie se traîna sur moi jusqu'au moment, des heures avant l'aube, où je réveillai les hommes et leur fis charger les bêtes, dans mon impatience d'être libéré de Wadi Kitan. Ils durent me hisser en selle.

CHAPITRE XXXII

L'aube nous trouva en train de traverser une courte passe abrupte qui menait du Wadi Khitan dans la principale vallée de drainage de ces collines successives. Nous bifurquâmes dans Wadi Reimi, un affluent, pour prendre de l'eau. Il n'y avait pas de véritable puits, seulement un trou d'infiltration dans le lit rocheux de la vallée, et nous le trouvâmes en partie grâce à notre nez ; bien que le goût, tout en étant aussi infect, fût curieusement différent de l'odeur. Nous remplîmes nos outres. Arslam fit cuire du pain, et nous nous reposâmes deux heures. Puis nous continuâmes dans Wadi Amk, douce vallée verte qui offrait un terrain confortable aux chameaux.

Quand l'Amk tourna vers l'ouest nous le traversâmes, montant entre des piles du granit gondolé gris (comme du caramel froid) qui était courant dans l'intérieur du Hedjaz. Le défilé s'achevait au pied d'une rampe et d'un escalier naturels ; durement cassés, tordus et difficiles pour les chameaux, mais courts. Ensuite, nous fûmes pendant une heure dans une vallée ouverte, avec de basses collines à droite et des montagnes à gauche. Il y avait des mares dans les anfractuosités, et des tentes Mérawin sous les beaux arbres qui parsemaient le plat. La fertilité des pentes était grande : il y broutait des troupeaux de moutons et de chèvres. Nous obtînmes du lait des Arabes : le premier lait que mes Ageyl avaient reçu depuis deux ans de sécheresse.

Quand nous atteignîmes l'extrémité de la vallée, la piste qui en sortait était exécrable, et la descente au-delà dans Wadi Marrakh presque dangereuse ; mais la vue depuis la crête était une compensation. Wadi Marrakh, une large avenue paisible, s'étendait entre deux murs de collines, droits et réguliers, jusqu'à un cirque quatre milles plus loin où des vallées, à gauche, à droite et devant, paraissaient venir à sa rencontre. Des monceaux artificiels de pierres brutes étaient empilés autour de l'entrée. En y pénétrant, nous vîmes que les murs de collines grises s'incurvaient de chaque côté en demi-cercle. Devant nous, au sud, la courbe était barrée par un mur droit ou une marche de lave bleu-noir qui se tenait au-dessus d'un petit bosquet d'épineux. Nous nous dirigeâmes vers lui et nous allongeâmes dans son ombre mince, pleins de reconnaissance pour tout semblant de fraîcheur dans un air si étouffant.

Le jour, maintenant à son zénith, était très chaud, et ma faiblesse avait tellement augmenté que j'arrivais à peine à tenir la tête droite. Les bouffées de vent fiévreux se pressaient comme des mains brûlantes sur nos visages, enflammant nos yeux. Ma souffrance me faisait respirer par la bouche en haletant, le vent me crevassait les lèvres et me grillait la gorge jusqu'à ce qu'elle fût trop sèche pour parler, et que boire devînt douloureux ; et pourtant j'avais toujours besoin de boire, car ma soif ne me laissait pas rester immobile ni obtenir la paix à laquelle j'aspirais. Les mouches étaient un fléau.

Le lit de la vallée était de fin gravier de quartz et de sable blanc. Son scintillement s'enfonçait entre nos paupières, et le niveau du sol semblait danser lorsque le vent faisait remuer de-ci de-là la pointe blanche des brins d'herbe. Les chameaux adoraient cette herbe, qui poussaient en touffes d'environ seize pouces de haut sur des tiges vert ardoisé. Ils en engloutirent de grandes quantités jusqu'à ce que les hommes les rassemblent et les fassent se coucher près de moi. À ce moment, je haïssais ces animaux, car trop de nourriture

rendait puante leur haleine, et ils éructaient avec un gargouillement une nouvelle bouchée hors de leurs estomacs dès qu'ils avaient mâché et ravalé la précédente, jusqu'à ce qu'une bave verte déborde entre leurs lèvres molles pardessus les dents latérales et dégoutte le long de leur menton affaissé.

Gisant là furieux, je lançai une pierre sur le plus proche, qui se leva, se balança derrière ma tête ; finalement il écarta les pattes arrières et urina en larges jets amers ; et j'étais tellement à bout de chaleur, de faiblesse et de souffrance que je restai juste allongé là, et en pleurai, impuissant. Les hommes étaient allés faire un feu et cuire une gazelle que l'un d'eux avait par bonheur abattue, et je réalisai qu'un autre jour cette halte m'eût été agréable, car les collines étaient très étranges et leurs couleurs vives. La base était du gris chaud du vieux soleil accumulé, tandis qu'à leur crête couraient des veines étroites de pierre couleur granit, allant en général par paires et suivant le contour qui se découpait sur le ciel, comme les rails rouillés de montagnes russes abandonnées. Arslan dit que les collines avaient des crêtes de coq, et c'était une observation plus fine.

Quand les hommes se furent nourris, nous remontâmes et grimpâmes aisément la première vague du flot de lave. Elle était courte, comme la deuxième au sommet de laquelle on trouvait une large terrasse entourant un lopin alluvial de sable et de gravier. La lave formait un plancher presque plat de scories rocheuses rouge ferreux, sur lequel se distribuaient des champs de pierres détachées. La troisième marche et les suivantes s'élevaient vers le sud ; mais nous tournâmes à l'est, remontant Wadi Gara.

Gara avait peut-être été une vallée granitique au milieu de laquelle la lave avait coulé, la remplissant lentement et se bombant en un monticule central. De chaque côté se trouvaient de profonds fossés, entre la lave et le flanc des collines. L'eau de pluie les inondait chaque fois qu'un orage éclatait dans les collines. Le flot de lave, en se coagulant,

s'était tordu comme une corde, craquelé et replié irrégulièrement sur lui-même. La surface était rendue instable par des fragments au travers desquels de nombreuses générations de caravanes avaient taillé une piste inadéquate et douloureuse.

Nous luttâmes pendant des heures, avançant lentement, nos chameaux tressaillant à chaque pas comme les arêtes acérées glissaient sous leurs pieds sensibles. On ne pouvait voir les chemins que grâce au crottin qui les bordait, et à la surface légèrement plus bleue des pierres usées. Les Arabes déclarèrent qu'on ne pouvait pas y passer après le crépuscule, et il fallait le croire, car nous manquions d'estropier nos bêtes chaque fois que notre impatience nous faisait les presser. Juste avant cinq heures dans l'après-midi, cependant, le chemin devint plus facile. Nous semblions être près de l'extrémité de la vallée, qui se rétrécit. Devant nous, à droite, un cratère en forme exacte de cône, avec des sillons bien marqués du bord jusqu'au fond, promettait un bon passage, car il était fait de cendre noire, nette comme si elle avait été tamisée, avec ici et là un banc de sol plus dur, et des scories. Au-delà se trouvait un autre champ de lave, peut-être plus ancien que les vallées, car ses pierres étaient lisses, et entre elles il y avait de larges étalements de terre plate, couvertes d'herbes luxuriantes. Au milieu de ces espaces ouverts, des tentes de Bédouins, dont les propriétaires accoururent quand ils nous virent arriver ; et, prenant nos licols avec une énergie hospitalière, ils nous entraînèrent.

Ils se présentèrent comme le Sheik Fahad el-Hansha et ses hommes : de vieux guerriers volubiles qui avaient marché avec nous sur Wedjh, et s'étaient trouvés avec Garland lors de cette grande occasion où sa première mine automatique avait fonctionné, sous un train de troupes près de la gare de Toweira. Fahad ne voulut pas admettre que je me repose tranquillement hors de sa tente et, avec le sens insouciant de l'égalité des hommes du désert, m'exhorta à prendre à l'intérieur une place infortunée au milieu de sa propre vermine. Là, il me servit bol après bol de lait diurétique de chamelle,

entre des questions sur l'Europe, sur ma tribu natale, sur les pâturages à chameau anglais, la guerre au Hedjaz et les guerres ailleurs, l'Égypte et Damas, comment allait Fayçal, pourquoi nous cherchions Abdulla, et par quelle perversité restais-je chrétien, quand leurs cœurs et leurs mains attendaient de m'accueillir dans la Foi ?

De longues heures passèrent ainsi, jusqu'à dix heures du soir, quand le mouton des hôtes fut apporté, royalement démembré, sur une énorme pile de riz au beurre. Je mangeai comme les bonnes manières le demandaient, m'enroulai dans mon manteau et dormis, mon épuisement physique, après ces heures de la pire route imaginable me rendant insensible à l'assaut des poux et des puces. La maladie, cependant, avait stimulé ma fantaisie d'ordinaire paresseuse qui, cette nuit, se déchaîna en rêves où j'errais nu durant une éternité sombre sur de la lave interminable (comme des œufs brouillés devenus bleu de fer, et très bizarres), acérée sous le pied comme des piqûres d'insectes ; et avec une chose horrible, peut-être un Maure défunt, grimpant toujours derrière nous.

Le matin, nous nous éveillâmes tôt, rafraîchis, mais nos vêtements tout piquants de pointes ardentes qui se nourrissaient de nous. Après un bol de lait supplémentaire que nous offrit l'empressé Fahad, je pus marcher sans aide jusqu'à ma chamelle et me mettre moi-même en selle. Nous remontâmes la dernière partie de Wadi Gara, jusqu'à la crête, parmi des cônes de cendres noires venues d'un cratère au sud. De là nous tournâmes dans une vallée latérale se terminant par une raide cheminée rocheuse où nous tirâmes nos chameaux.

Nous eûmes ensuite une descente facile dans Wadi Mourrmiya, dont le milieu était hérissé de lave semblable à du fer galvanisé, et sur chaque côté duquel se trouvait des bancs de sable lisse, un bon terrain. Après un moment, nous arrivâmes à une faille dans la coulée de lave, qui servait de piste vers l'autre côté. Nous traversâmes par là, trouvant la lave

recouverte par endroits de sols qui paraissaient d'une extrême richesse, car il y poussait des arbres feuillus et des pelouses de vrai gazon, étoilé de fleurs, la meilleure pâture de tout notre parcours, semblant encore plus merveilleusement verte par rapport au bleu-noir qui veinait la surface du roc aux alentours. La lave avait changé de caractère. Ici, il n'y avait pas de piles de pierres détachées, grosses comme un crâne ou un poing, polies par le frottement, mais des feuillets serrés et cristallisés de roche métallique, totalement infranchissables à pied nu.

Une autre ligne de crête nous conduisit à un espace ouvert où les Jeheina avaient labouré huit arpents environ d'un sol peu profond sous un fourré d'arbustes. Ils dirent que c'était la même chose dans les autres champs voisins, témoins silencieux du courage et de l'obstination des Arabes. Cela s'appelait Wadi Tchetf, et ensuite il y avait une autre coulée de lave cassée, la pire que nous ayions encore rencontrée. Un sentier imprécis la traversait en zigzag. Nous perdîmes un chameau, la patte avant brisée, résultat d'un faux pas dans un trou, et les nombreux ossements qui gisaient alentour montraient que nous n'étions pas les seuls à souffrir d'infortune dans ce passage. Toutefois, ici se terminait notre lave, d'après les guides, et dès lors nous avançâmes dans des vallées faciles avec, enfin, une longue montée en pente douce jusqu'au crépuscule. Le trajet était si bon et la douceur du jour m'avait tant rafraîchi que nous ne fîmes pas halte à la tombée de la nuit, selon notre habitude, mais continuâmes pendant une heure, traversant le bassin de Mourrmiya et pénétrant dans le bassin de Wadi Aïs, et là, près de Tleih, nous nous arrêtâmes pour notre dernier bivouac.

Je me réjouis de nous savoir si près de l'arrivée, car la fièvre pesait lourdement sur moi. Je craignais de tomber peut-être vraiment malade, et la perspective de me trouver aux mains bien intentionnées des hommes des tribus dans un tel état n'avait rien d'agréable. Leur traitement de toute maladie consistait à trouer de pointes de feu le corps du

patient à des endroits censés être complémentaires de la région affectée. C'était un remède tolérable pour ceux qui avaient foi en lui, mais une torture pour l'incroyant : le subir à contrecœur serait stupide, et pourtant certain, car les bonnes intentions des Arabes, aussi égoïstes que leurs bonnes digestions, n'écouteraient jamais la protestation d'un malade.

La matinée fut facile, sur des vallées ouvertes et d'agréables pistes nous menant dans Wadi Aïs. Nous arrivâmes à Abou Markha, son point d'eau le plus proche, juste quelques minutes après que Chérif Abdulla y eût mis pied à terre, pendant qu'il ordonnait qu'on monte ses tentes dans une clairière d'acacias derrière le puits. Il venait de quitter son ancien camp à Bir el-Hamri, plus bas dans la vallée, comme il avait quitté Mourabba, son camp précédent, parce que le sol avait été souillé par la multitude négligente de ses hommes et de ses bêtes. Je lui donnai les documents de Fayçal, expliquant la situation à Médine et le besoin où nous étions de bloquer en hâte le chemin de fer. J'eus l'impression qu'il prenait ces nouvelles fraîchement mais, sans discuter, je dis tout de suite que j'étais un peu fatigué après mon voyage et que, s'il le permettait, j'allais m'allonger et dormir un moment. Près de sa grande tente d'apparat, il m'en fit monter une ; j'y entrai et me reposai enfin. Ç'avait été à longueur de journée une lutte contre la défaillance en selle, simplement pour venir ici, et maintenant que la tension était arrivée à terme, avec la délivrance de mon message, je sentais qu'une heure de plus aurait amené le point de rupture.

CHAPITRE XXXIII

Je restai environ dix jours allongé sous cette tente, souffrant d'une faiblesse physique qui faisait ramper au loin et se terrer mon moi animal jusqu'à ce que la honte fût passée. Comme d'ordinaire en de telles circonstances, mon esprit s'éclaircit, mes sens devinrent plus aigus, et je commençai enfin à réfléchir de façon suivie à la Révolte arabe, comme un devoir familier sur lequel m'appuyer contre la douleur. Il aurait fallu le faire depuis longtemps, mais, lors de mon premier débarquement au Hedjaz, il y avait un besoin criant d'action, et nous avions agi au mieux de notre instinct, n'approfondissant pas le pourquoi, ni ne formulant ce vers quoi nous tendions vraiment. L'instinct ainsi abusé, manquant d'une base de connaissance et de réflexion antérieure, était devenu intuitif, féminin, et ternissait maintenant ma confiance ; aussi, dans cette inaction forcée, je cherchais l'équation entre mes lectures et mes mouvements, et passais les intervalles de mes sommeils et rêves inquiets à tirailler l'écheveau de notre présent.

Comme je l'ai montré, j'étais malheureux en situation de commander la campagne à mon gré, et j'étais inexpérimenté. J'avais lu suffisamment de théorie militaire, ma curiosité oxfordienne m'ayant mené au-delà de Napoléon vers Clausewitz et son école, vers Caemmerer et Moltke, et les Français plus récents. Ils m'avaient toujours paru

partiaux et, après avoir parcouru Jomini et Willisen, j'avais trouvé des principes plus larges chez Saxe, Guibert et dans le XVIII^e siècle. Cependant, Clausewitz était à tel point leur maître intellectuellement, et son livre était si logique et fascinant, qu'inconsciemment j'acceptai son caractère définitif, jusqu'à ce qu'une comparaison de Kuhne et de Foch me dégoûtât des soldats, me fatiguât de leur gloire officielle, m'érigeant en critique de toute leur manière de voir. En tous les cas, mon intérêt avait été abstrait, s'attachant à la théorie et à la philosophie de la guerre, particulièrement sous son aspect métaphysique.

Mais, sur le terrain, tout avait été concret, spécialement l'ennuyeux problème de Médine ; et, pour m'en distraire, je commençai à me rappeler les maximes appropriées sur la conduite de la guerre moderne, scientifique. Mais elles ne convenaient pas, et cela m'agaçait. Jusque-là, Médine nous avait tous obsédés ; mais, maintenant que j'étais malade, son image n'était pas claire, soit parce que nous en étions proches (on aime rarement ce qui est à portée), soit parce que mes yeux étaient embués d'avoir trop constamment fixé la cible. Un après-midi, je m'éveillai d'un sommeil brûlant, couvert de sueur et fourmillant de mouches, et me demandai à quoi diable nous servirait Médine. Sa nocivité était évidente quand nous étions à Yenbo et que les Turcs de Médine se dirigeaient vers La Mecque ; mais notre marche sur Wedjh avait tout changé. Aujourd'hui nous faisions le blocus du chemin de fer, et eux se contentaient de le défendre. La garnison de Médine, réduite à une dimension inoffensive, restait dans les tranchées, détruisant sa propre capacité de mouvement en mangeant les animaux de transport qu'elle ne pouvait plus nourrir. Nous lui avions arraché le pouvoir de nous blesser, et nous voulions pourtant prendre sa ville. Ce n'était pas pour nous une base comme Wedjh, ni une menace comme Wadi Aïs. Pourquoi diable la voulions-nous ?

Le camp s'activait après la torpeur des heures de midi, et

les bruits du monde extérieur commencèrent à filtrer vers moi à travers la membrane jaune de la toile de tente, dont une longue dague de lumière traversait chaque trou et déchirure. J'entendais le piétinement et le reniflement des chevaux harcelés de mouches à l'ombre des arbres, la plainte des chameaux, le tintement des mortiers à café, des coups de feu distants. Sur ce refrain, je me mis à rebattre le but de la guerre. Les livres le donnaient d'un coup — la destruction des forces armées de l'ennemi par un unique moyen — la bataille. La victoire ne pouvait s'acquérir que par le sang. C'était une maxime difficile dans notre cas. Comme les Arabes n'avaient pas de forces organisées, un Foch turc n'aurait pas de cible. Les Arabes n'endureraient pas de pertes. Comment notre Clausewitz achèterait-il sa victoire ? Von der Goltz paraissait être allé plus loin, disant qu'il n'était pas nécessaire d'annihiler l'ennemi, mais de briser son courage. Seulement, nous ne présentions aucune perspective de jamais briser le courage de qui que ce fût.

Toutefois, Von der Goltz était un charlatan, et ces hommes sages devaient parler par métaphores, car nous étions indubitablement en train de gagner notre guerre ; et, pendant que je méditais lentement, il m'apparut que nous avions gagné la guerre du Hedjaz. De chaque millier de milles carrés du Hedjaz, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf étaient maintenant libres. Ma plaisanterie, quand j'avais dit à Vickery, qui m'agaçait, que la rébellion ressemblait plus à la paix qu'à la guerre, contenait-elle autant de vérité que de hâte ? Peut-être dans la guerre l'absolu faisait-il loi, mais pour la paix une majorité suffisait. Si nous tenions le reste, les Turcs étaient les bienvenus dans la minuscule fraction qu'ils occupaient, jusqu'à ce que la paix ou le jour du Jugement dernier leur montrent la futilité de s'accrocher au carreau de notre fenêtre.

Une fois de plus, je chassai patiemment les mêmes mouches de mon visage, content de savoir que la guerre du Hedjaz était gagnée et terminée ; gagnée depuis le jour où

nous avions pris Wedjh, si nous avions eu l'intelligence de nous en apercevoir. Puis je rompis à nouveau le fil de mon argumentation pour écouter. Les coups de feu distants avaient crû et s'étaient liés en longues volées irrégulières. Elles cessèrent. Je tendis l'oreille aux autres sons qui, je le savais, suivraient. Assurément, un bruissement comme une robe traînée sur les pierres traversa le silence, autour des minces parois de ma tente. Une pause, pendant que les méharistes s'arrêtaient, puis le tapotement pâteux des cannes sur la base épaisse du cou des bêtes pour les faire s'agenouiller.

Elles s'agenouillaient sans bruit, et je marquai le temps de mémoire : d'abord l'hésitation, quand les chameaux regardant vers le bas tâtaient le sol d'un pied pour trouver un endroit mou ; ensuite le son mat, étouffé, et la soudaine expiration comme ils tombaient à genoux, puisque cette troupe venait de loin et qu'ils étaient fatigués ; puis le frottement de pieds quand ils pliaient les pattes arrière, et le balancement comme ils oscillaient de côté et d'autre, poussant avec leurs genoux qu'ils enterraient dans le sous-sol plus frais, sous les cailloux brûlants, pendant que les cavaliers, avec un doux sautillement rapide de pieds nus, comme des oiseaux au sol, étaient d'office conduits au foyer à café, ou bien à la tente d'Abdulla, selon leur affaire. Les chameaux se reposeraient là, battant les galets de la queue avec inquiétude, jusqu'à ce que leurs maîtres soient libres de prendre soin d'eux.

J'avais conçu un début de doctrine satisfaisant, mais il me restait encore à trouver une autre fin et d'autres moyens pour la guerre. La nôtre paraissait distincte du rituel dont Foch était le prêtre, et je l'évoquai, pour voir une différence de nature entre lui et nous. Dans sa guerre moderne — il l'appelait guerre absolue — deux nations professant des philosophies incompatibles les mettaient à l'épreuve de la force. Philosophiquement, c'était imbécile : dans cette hypothèse, alors qu'on pouvait débattre des opinions, il fallait faire feu

pour soigner les convictions ; et la lutte ne pouvait finir que lorsque les partisans de l'un des principes immatériels n'avaient plus de moyens pour résister aux partisans de l'autre. Cela sonnait comme une restitution vingtième siècle des guerres de religion, dont la fin logique était la destruction complète d'une croyance, et dont les protagonistes étaient persuadés que le jugement de Dieu prévaudrait. Cette façon de voir pouvait aller pour la France et l'Allemagne, mais ne représentait pas l'attitude britannique. Notre armée ne soutenait pas intellectuellement une conception philosophique dans les Flandres ou sur le Canal. Nos efforts pour inspirer à nos hommes la haine de l'ennemi leur faisaient d'habitude haïr le combat. En vérité, Foch écrasait son propre argument en disant qu'une telle guerre dépendait de levées en masse, et était impossible avec des armées professionnelles ; la vieille armée représentait encore l'idéal britannique, et son style consistait en l'ambition de nos officiers et de nos hommes. La guerre à la Foch ne me semblait être qu'une variété exterminatrice, pas plus absolue qu'une autre. On pouvait aussi bien l'expliquer en l'appelant « guerre de meurtre ». Clausewitz énumérait toutes sortes de guerres... guerres personnelles, duels collectifs par procuration, pour des raisons dynastiques... guerres d'expulsion, dans la politique de partis... guerres commerciales, pour des objectifs de négoce... deux guerres se ressemblaient rarement. Souvent, les camps ne connaissaient pas leur but, et trébuchaient jusqu'à ce que le cours des événements prît le contrôle. La victoire penchait de façon générale vers le clairvoyant, bien que la chance et l'intelligence supérieure pussent faire un triste embrouillis de la loi « inexorable » de la nature.

Je me demandai pourquoi Fayçal voulait combattre les Turcs, et pourquoi les Arabes l'aidaient, et je vis que leur but était géographique, expulser le Turc de toutes les terres arabophones en Asie. Leur idéal de liberté dans la paix ne pouvait s'exercer qu'ainsi. À la poursuite de ces conditions

idéales, nous pouvions tuer des Turcs, parce qu'ils nous déplaisaient beaucoup ; mais le fait de tuer était un pur luxe. S'ils partaient tranquillement, la guerre finirait. Sinon, nous les pousserions à s'en aller, ou essaierions de les chasser. En dernier recours, nous serions contraints d'emprunter le chemin désespéré du sang et des maximes de la « guerre de meurtre », mais dans des conditions qui nous seraient les moins onéreuses possibles, puisque les Arabes combattaient pour la liberté, et c'était un plaisir que seul pouvait goûter un homme en vie. La postérité était une chose glaciale pour laquelle il était difficile de travailler, quel que fût l'amour qu'un homme pût éprouver à l'égard de ses propres enfants existants, ou de ceux d'autrui.

À ce moment, un esclave frappa à la porte de ma tente, et demanda si l'Émir pouvait me convier. Aussi j'enfilai avec peine des vêtements supplémentaires et rampai jusqu'à sa grande tente pour sonder la profondeur de ses mobiles. C'était un endroit confortable, luxueusement ombragé et couvert de tapis épais et criards, les dépouilles teintes à l'aniline de la maison de Hussein Mabeirig à Rabegh. Abdulla y passait la plus grande partie de ses journées, riant avec ses amis et se livrant à des jeux avec Mohammed Hassan, le bouffon de la cour. J'envoyai rouler le ballon de la conversation entre lui, Shakir, et les Sheiks présents par hasard, parmi lesquels se trouvait Ferhan el-Aïda, cœur ardent, le fils du Motlog de Doughty ; et je me sentis récompensé, car les paroles d'Abdulla furent définitives. Il opposa l'indépendance présente de son auditoire avec sa servitude passée à la Turquie, et dit carrément que parler d'hérésie turque, ou de la doctrine immorale du *Yeni-Turan*, ou du Califat illégitime, était hors du sujet. C'était un pays arabe, et les Turcs s'y trouvaient : il n'y avait pas d'autre problème. Mon raisonnement se gonflait de fierté.

Le lendemain, ma furonculose passa par une grave complication, pour compenser la diminution de ma fièvre, et m'enchaîner plus longtemps encore, impuissant, face contre

terre, dans cette tente puante. Quand il fit trop chaud pour sommeiller sans rêves, je repris de nouveau mon écheveau et continuai à le démêler, considérant maintenant le domaine entier de la guerre dans son aspect structural, la stratégie, dans ses arrangements, la tactique, et dans le sentiment de ses habitants, la psychologie ; car mon devoir personnel était le commandement, et le commandant, comme le maître-architecte, était responsable de tout.

La première confusion était la fausse antithèse entre la stratégie, but de la guerre, regard synoptique voyant chaque partie par rapport au tout, et la tactique, moyen d'atteindre au but stratégique, comme les marches déterminées de son escalier. Toutes deux ne semblaient être que des points de vue d'où considérer les éléments de la guerre, l'élément Algébrique des choses, un élément Biologique des vies, et l'élément Psychologique des idées.

L'élément algébrique me paraissait être une pure science, sujette à la loi mathématique, inhumaine. Cet élément s'occupait de variables connues, de conditions fixées, d'espace et de temps, de choses inorganiques comme les collines, les climats et les voies ferrées, y compris l'humanité, en masses de tel ou tel genre excédant la variété individuelle, y compris toutes les aides artificielles et les extensions données à nos facultés par l'invention mécanique. C'était un élément essentiellement formulable.

Voilà qui faisait un début pompeux, professoral. Mon esprit, hostile à l'abstrait, se réfugia de nouveau en Arabie. Traduit en arabe, le facteur algébrique ferait d'abord un compte pratique de la zone que nous voulions libérer, et je commençai paresseusement à calculer combien de milles carrés : soixante, quatre-vingts, cent, peut-être cent quarante mille milles carrés. Et comment les Turcs défendraient-ils tout cela ? Sans aucun doute par une ligne de tranchées en contrebas, si nous venions comme une armée avec des bannières ; mais supposons que nous soyons (comme nous pourrions l'être) une influence, une idée, une chose intan-

gible, invulnérable, sans avant ou arrière, dérivant comme un gaz ? Les armées étaient comme des plantes, immobiles, aux racines fermes, la tête nourrie par de longues tiges. Nous pourrions être une vapeur, soufflant où il nous plaisait. Nos royaumes se trouvaient dans l'esprit de chaque homme et, comme nous ne voulions rien de matériel qui nous fît vivre, nous pourrions ne rien offrir à tuer qui fût matériel. Il me semblait qu'un soldat régulier serait impuissant sans une cible, lui qui possédait seulement ce sur quoi il se tenait et dominait seulement ce qu'il pouvait sur ordre couvrir de son fusil.

Alors je calculai combien d'hommes il leur faudrait pour se tenir sur tout ce terrain, pour le sauver de notre attaque en profondeur, la sédition relevant la tête dans chacune de ces centaines de milliers de milles carrés laissés inoccupés. Je connaissais exactement l'Armée turque, et même en tenant compte de sa récente augmentation de puissance par aéroplanes, canons et trains blindés (qui faisaient de la terre un plus petit champ de bataille) il semblait toujours qu'elle aurait besoin d'un poste fortifié tous les quatre milles carrés, et un poste ne pouvait pas compter moins de vingt hommes. S'il en était ainsi, il leur faudrait six cent mille hommes pour faire face à la malveillance de tous les peuples arabes combinée à l'hostilité active de quelques zélotes.

Combien de zélotes pouvions-nous avoir ? À présent, nous en avions presque cinquante mille : suffisant pour le moment. Il semblait que les avantages dans cet élément de la guerre étaient de notre côté. Si nous utilisions concrètement nos matériaux bruts, et le faisions avec habileté, alors le climat, le chemin de fer, le désert et les armes techniques pourraient aussi être mis à notre crédit. Les Turcs étaient stupides, et les Allemands derrière eux, dogmatiques. Ils croiraient que la rébellion était absolue comme la guerre, et la traiteraient à l'analogue de la guerre. L'analogie dans les affaires humaines était une sottise, de toute façon ; et la guerre contre une rébellion était malpropre et lente, comme de manger de la soupe avec un couteau.

C'en était assez de concret ; aussi je m'écartai de l'ἐπιστήμη, l'élément mathématique, et plongeai dans la nature du facteur biologique qui était déterminant. Sa crise semblait être le point de rupture, la vie et la mort ou, de façon moins radicale, l'usage et la mise hors d'usage. Les philosophes de la guerre en avaient proprement fait un art et en avaient élevé un composant, l'« effusion de sang » à la hauteur d'une entité qui devenait l'humanité au combat, un acte qui enveloppait tous les côtés de notre être corporel, et qui était très chaud. Une ligne de variabilité. L'homme, réparti comme un levain à travers ses évaluations, les rendant variables. Les composants étaient sensibles et illogiques, et les généraux se prémunissaient par l'expédient d'une réserve, qui était l'agent le plus important de leur art. Goltz avait dit que, si l'on connaissait la force de l'ennemi, et qu'il fût entièrement déployé, alors on pouvait se dispenser d'une réserve : mais cela ne se produisait jamais. La possibilité d'un accident, de quelque faille dans les matériaux, restait toujours présente à l'esprit du général, et la réserve y demeurait inconsciemment comme moyen de faire face.

L'élément « senti » des troupes, non exprimable en chiffres, devait être deviné par un équivalent de la δόξα de Platon, et le plus grand commandant d'hommes était celui dont les intuitions se révélaient les plus approchantes. Les neuf dixièmes de la tactique étaient assez certains pour pouvoir être enseignés dans les écoles ; mais le dernier dixième irrationnel ressemblait au martin-pêcheur étincelant d'un éclair au-dessus de la mare, et là se trouvait l'épreuve des généraux. Il ne pouvait être suivi que par l'instinct (aiguisé par une pensée qui s'exerçait d'un trait) jusqu'à ce qu'il vienne naturellement au moment de la crise, en réflexe. Il y avait eu des hommes dont la δόξα approchait de si près la perfection qu'ils atteignaient par sa route à la certitude de l'ἐπιστήμη. Les Grecs auraient pu appeler un tel génie du commandement νόησις, s'ils s'étaient donné la peine de rationaliser la révolte.

Mon esprit revint en zigzag appliquer ces thèmes à notre situation, et comprit immédiatement qu'ils ne se limitaient pas à l'humanité, mais s'appliquaient aussi aux matériaux. En Turquie, les choses étaient rares et précieuses, les hommes moins estimés que l'équipement. Notre réplique était de détruire, non l'armée du Turc, mais ses minéraux. La mort d'un pont, d'une voie ferrée, d'une locomotive, d'un canon ou d'une charge d'explosif turcs nous était plus profitable que la mort d'un Turc. Dans l'Armée arabe à ce moment, nous étions avares à la fois de matériaux et d'hommes. Les gouvernements ne voyaient les hommes qu'en masse ; mais nos hommes, des irréguliers, n'étaient pas des formations, mais des individus. Une mort individuelle, comme un caillou jeté dans l'eau, pouvait ne faire qu'un trou provisoire ; pourtant des anneaux de chagrin s'élargissaient tout autour. Nous ne pouvions pas nous permettre de pertes.

Les matériaux étaient plus faciles à remplacer. C'était une évidence de notre politique, avoir la supériorité dans une branche tangible au moins, fulmi-coton, mitrailleuses ou n'importe quoi qui pût devenir décisif. L'orthodoxie avait imposé la maxime, appliquée aux hommes, d'être supérieurs au point et à l'instant critiques de l'attaque. Nous pouvions être supérieurs en équipement dans un seul moment ou sous un seul rapport dominants ; et pour les choses et les hommes à la fois, nous pouvions tourner la doctrine d'une façon négative, par souci d'économie, et être plus faibles que l'ennemi partout sauf en ce seul point ou cette seule matière. La décision de ce qui était critique serait toujours nôtre. La plupart des guerres étaient des guerres de contact, chacune des deux forces essayant de toucher l'autre pour éviter une surprise tactique. Notre guerre devrait être une guerre de détachement. Nous devions contenir l'ennemi par la menace silencieuse d'un vaste désert inconnu, sans nous découvrir avant d'attaquer. L'attaque pourrait être nominale, dirigée non pas contre le Turc, mais contre ses fournitures ; si bien

qu'elle ne chercherait pas sa force ou sa faiblesse, mais son matériel le plus accessible. Dans la rupture du chemin de fer, ce serait d'habitude une portion déserte de voie ; et plus elle serait déserte, plus grand serait le succès tactique. Nous pourrions tourner notre procédé courant en règle (pas en loi, puisque la guerre est « antinomique ») et prendre l'habitude de ne jamais affronter l'ennemi. Cela s'harmoniserait avec l'argument numérique pour ne jamais offrir une cible. De nombreux Turcs sur notre front n'avaient eu, de toute la guerre, aucune occasion de tirer sur nous, et nous n'étions jamais sur la défensive sauf par accident et par erreur.

Le corollaire de cette règle était un Renseignement parfait, afin que nous puissions préparer nos plans en toute certitude. L'agent en chef devait être la tête du général, et son entendement devait être sans faille, ne laissant pas de place au hasard. Le moral, dans la mesure où il se construisait sur la connaissance, était brisé par l'ignorance. Quand nous saurions tout de l'ennemi, nous serions à l'aise. Nous devions nous donner plus de peine pour le service d'information que tout État-major régulier.

J'arrivais à mes conclusions. Le facteur algébrique avait été traduit en termes d'Arabie, et allait comme un gant. Il promettait la victoire. Le facteur biologique nous avait dicté un développement de la ligne tactique en accord parfait avec le génie de nos tribus. Restait l'élément psychologique pour constituer une structure convenable. Je me tournai vers Xénophon et lui volai, pour ainsi dire, le mot de *diathétique* qui désignait l'art de Cyrus avant d'attaquer.

Notre « propagande » en était le rejeton souillé et ignoble. C'était l'élément affectif, presque éthique, dans la guerre. Une partie en concernait la foule : mettre au point son esprit de manière à pouvoir l'exploiter dans l'action, et d'abord diriger ce changement vers une fin déterminée. Une autre partie concernait l'individu, et devenait alors un art rare de bienveillance humaine, qui transcendait par émotion bien orientée les enchaînements logiques progressifs de

l'intelligence. C'était plus subtil que la tactique, et un exercice de plus grande valeur parce qu'il traitait d'impondérables, de sujets qui échappaient à un commandement direct. Il prenait en compte la capacité de nos hommes à avoir l'humeur changeante, leurs complexités et leur mutabilité, et le développement de tout ce qui en eux s'annonçait favorable à notre intention. Nous devions ranger leurs esprits en ordre de bataille juste aussi soigneusement et formellement que d'autres officiers arrangeraient leurs corps. Et non seulement l'esprit de nos propres hommes quoique, naturellement, il passât en premier. Nous devions aussi arranger l'esprit de l'ennemi, d'aussi loin que nous pouvions l'atteindre ; puis ces autres esprits de la nation qui nous soutenaient derrière la ligne de feu, puisque plus de la moitié de la bataille se passait là, à l'arrière ; puis les esprits de la nation ennemie qui attendait le verdict ; et ceux des neutres qui observaient ; cercle après cercle.

Il y avait beaucoup de limites matérielles humiliantes, mais aucune impossibilité morale ; si bien que l'étendue de nos activités diathétiques était sans bornes. Nous devions principalement compter sur elles pour les moyens de la victoire sur le front arabe, et leur nouveauté était notre avantage. La presse à imprimer, et chaque méthode de communication nouvellement découverte favorisaient le facteur intellectuel plus que physique, car c'est toujours l'esprit que la civilisation achète avec l'argent du corps. Soldats de jardin d'enfants, nous commencions notre art de la guerre dans l'atmosphère du XX^e^ siècle, recevant nos armes sans préjugé. Les armes antiques étaient les plus honorées par l'officier régulier, avec la tradition de quarante générations de service derrière lui. Comme nous devions rarement nous soucier de ce que nos hommes faisaient, mais toujours de ce qu'ils pensaient, pour nous la diathétique serait plus de la moitié du commandement. En Europe, on la mettait un peu de côté, et on la confiait à des hommes en dehors de l'État-major général. En Asie, les éléments réguliers étaient si faibles que

les irréguliers ne pouvaient pas laisser l'arme métaphysique se rouiller sans être utilisée.

Les batailles étaient une erreur en Arabie, puisque nous n'en profitions que par les munitions que l'ennemi dépensait. Napoléon avait dit qu'il est rare de trouver des généraux désireux de livrer bataille, mais la malédiction de cette guerre était que si peu voulussent faire autre chose. Saxe nous avait dit que les batailles irrationnelles sont le refuge des imbéciles ; elles me paraissaient plutôt être des sanctions imposées au parti qui se croyait le plus faible, des périls rendus inévitables soit par manque de terrain, soit par besoin de défendre une propriété matérielle jugée plus précieuse que la vie des soldats. Nous n'avions rien de matériel à perdre, aussi notre meilleure ligne de conduite était de ne rien défendre et de ne tirer sur rien. Nos atouts étaient la rapidité et le temps, non pas la force d'impact. L'invention du corned-beef nous avait plus profité que celle de la poudre, mais elle nous donnait une force stratégique plutôt que tactique, puisqu'en Arabie la portée était plus que la force, et l'espace plus important que la puissance des armées.

J'étais resté huit jours gisant dans cette tente écartée, mes idées restant générales*, jusqu'à ce que mon cerveau, dégoûté de penser dans le vide, dût être traîné à sa tâche par un effort de volonté, et se mît à somnoler dès que cet effort se relâchait. La fièvre passa, ma dysenterie cessa, et le présent me redevint réel avec une force restaurée. Des faits concrets et pertinents faisaient irruption dans mes rêveries, et mon esprit inconstant s'échappait par tous ces chemins de fuite. Aussi ramenai-je précipitamment en ligne mes prin-

* Peut-être pas avec autant de succès qu'ici. Je réfléchissais à mes problèmes surtout en termes du Hedjaz, avec des exemples empruntés à ce que je savais de ses hommes et de sa géographie. Ç'aurait été trop long si je l'avais écrit, et le raisonnement a été comprimé dans une forme abstraite où il sent la lampe plus que le terrain. C'est le cas de tous les écrits militaires, malheureusement. *(N.d.A.)*

cipes évanescents, pour les préciser enfin, avant que mon pouvoir de les évoquer ne s'évanouît.

Il me semblait prouvé que notre rébellion avait une base inébranlable prémunie non seulement contre toute attaque, mais contre la crainte d'une attaque. La rébellion avait un ennemi étranger sophistiqué, disposé comme une armée d'occupation dans une région de trop grande étendue pour être dominée efficacement à partir de postes fortifiés. Elle bénéficiait d'une population amicale, dont peut-être deux pour cent était active, et le reste silencieusement sympathisante au point de ne pas trahir les mouvements de la minorité. Les rebelles actifs avaient les vertus du secret et de la maîtrise de soi, les qualités de la vitesse, de l'endurance et de l'indépendance des voies de ravitaillement. Ils avaient assez d'équipement technique pour paralyser les communications de l'ennemi. Une province serait gagnée quand nous aurions appris aux civils qui y vivaient à mourir pour notre idéal de liberté. La présence de l'ennemi était secondaire. La victoire finale paraissait certaine, si la guerre durait assez longtemps pour que nous atteignions à ce résultat.

CHAPITRE XXXIV

À l'évidence, j'étais de nouveau en bonne santé, et je me souvins de la raison de mon voyage à Wadi Aïs. Les Turcs avaient l'intention d'évacuer Médine, et Sir Archibald Murray voulait que nous les attaquions en professionnels. C'était contrariant de le voir intervenir à partir de l'Égypte dans notre mise en scène, nous demandant d'agir contre notre nature. Pourtant, les Britanniques étaient les plus forts, et les Arabes ne vivaient que par la grâce de leur ombre. Nous étions sous le joug de Sir Archibald Murray et devions travailler avec lui, jusqu'à sacrifier nos intérêts secondaires aux siens s'ils étaient incompatibles. En même temps, nous ne pouvions agir à sa façon. Fayçal était peut-être un gaz volatile ; l'armée de Sir Archibald, probablement la plus malcommode du monde, devait être laborieusement poussée de l'avant sur le ventre. Il était ridicule de supposer qu'elle pourrait marcher de pair avec des conceptions éthiques aussi lestes que le Mouvement arabe, et même douteux qu'elle pût les comprendre. Toutefois, en faisant obstacle au chemin de fer, nous pourrions peut-être effrayer les Turcs, leur faire abandonner leur plan d'évacuer Médine, et leur donner des raisons de rester sur la défensive dans la ville : conclusion hautement avantageuse pour les Arabes et les Anglais à la fois, bien que peut-être ni les uns ni les autres ne fussent prêts à le voir ainsi.

En conséquence, je me glissai sous la tente d'Abdulla, annonçant mon complet rétablissement et mon ambition de faire quelque chose contre le chemin de fer du Hedjaz. Il y avait ici des hommes, des canons, des mitrailleuses, des explosifs et des mines automatiques : assez pour un effort important. Mais Abdulla était apathique. Il voulait parler des familles royales d'Europe, ou de la bataille de la Somme ; la lente marche de sa propre guerre l'ennuyait. Cependant, Chérif Shakir, son cousin et commandant en second, s'enthousiasma, et nous obtint la permission de faire « pour le pire ». Shakir adorait les Ateiba, et jurait qu'ils étaient la meilleure tribu de la terre ; aussi nous résolûmes de prendre surtout des Ateiba avec nous. Puis nous pensâmes que nous pourrions avoir un canon de montagne, un des vétérans Krupp de l'Armée d'Égypte que Fayçal avait envoyés de Wedjh en cadeau à Abdulla.

Shakir promit de réunir le détachement, et nous convînmes que je partirais en avant (doucement, comme il seyait à ma faiblesse) et chercherais une cible. La plus proche et la plus grande était la gare d'Aba el-Naam. Avec moi vint Raho, un officier algérien de l'Armée française, membre de la mission Brémond, un garçon très travailleur et honnête. Notre guide était Mohammed el-Kadhi, dont le vieux père, Dakhil-Allah, juge héréditaire des Juheina, avait guidé les Turcs jusqu'à Yenbo en décembre dernier. Mohammed avait dix-huit ans, était solide et silencieux de nature. Chérif Fauzan el-Harith, le célèbre guerrier qui avait capturé Eshref à Djanbila, nous escortait avec environ vingt Ateiba et cinq ou six mercenaires Juheina.

Nous partîmes le vingt-six mars, pendant que Sir Archibald Murray attaquait Gaza et nous descendîmes Wadi Aïs ; mais, au bout de trois heures, la chaleur se révéla trop forte pour moi, et nous nous arrêtâmes près d'un grand arbre sidr (un lote ou jujubier, mais ses fruits étaient rares) et nous reposâmes dessous pendant les heures de midi. Les arbres sidr projettent une ombre épaisse, il y avait un vent d'est

frais, et peu de mouches. Les épineux et les herbes étaient luxuriantes à Wadi Aïs, et l'air rempli de papillons blancs et d'odeurs de fleurs sauvages, si bien que nous ne remontâmes en selle que tard dans l'après-midi et fîmes alors seulement une courte étape, quittant Wadi Aïs par la droite après avoir dépassé dans un angle de la vallée une terrasse et une citerne en ruine. Autrefois, il y avait eu des villages dans ce secteur, qui avaient soigneusement utilisé les eaux souterraines dans leurs nombreux jardins ; mais maintenant c'était une désolation.

Le matin suivant, nous eûmes deux heures de rude marche, contournant les éperons du Djébel Serd pour entrer dans Wadi Touraa, vallée historique reliée par une passe facile à Wadi Yenbo. Nous passâmes aussi ce midi sous un arbre, près de quelques tentes Juheina où Mohammed fut reçu pendant que nous dormions. Puis nous suivîmes un chemin plutôt tortueux deux heures de plus, et campâmes après la tombée de la nuit. Par malchance, un scorpion d'été précoce me piqua sévèrement la main gauche pendant que je m'étendais pour dormir. L'endroit de la piqûre enfla, et mon bras devint raide et douloureux.

À cinq heures le lendemain, après une longue nuit, nous repartîmes et, traversant les dernières collines, sortîmes sur le Djourf, un espace ouvert onduleux qui courait vers le sud jusqu'à Djébel Antar, cratère au sommet fendu et crénelé, qui donnait un point de repère. Nous tournâmes à demi à droite dans la plaine, pour nous mettre sous le couvert des basses collines qui la masquaient de Wadi Hamdh, dans le lit duquel s'étendait la voie ferrée. Derrière ces collines, nous chevauchâmes vers le sud jusqu'en face d'Aba el-Naam. Là nous fîmes halte pour bivouaquer, près des forces ennemies, mais en toute sécurité. Le sommet de la colline les surplombait, et nous l'escaladâmes avant le crépuscule pour avoir une première vue de la gare.

La colline, raide, avait peut-être six cents pieds de haut, et je m'arrêtai plusieurs fois pour me reposer de la montée ;

mais la vue depuis le sommet était bonne. La voie ferrée se trouvait environ trois milles plus loin. La gare se composait d'une paire de grandes maisons de basalte à deux étages, d'un château d'eau circulaire, et d'autres bâtiments. Il y avait des tentes en cloche, des huttes et des tranchées, mais aucun signe de canons. Nous pouvions voir à peu près trois cents hommes en tout.

Nous avions entendu dire que les Turcs patrouillaient activement dans les environs, la nuit. Mauvaise habitude : aussi nous envoyâmes deux hommes s'embusquer près de chaque maison de pierre et tirer quelques coups de feu après la tombée du jour. L'ennemi, pensant que c'était le prélude d'une attaque, resta en alerte dans ses tranchées toute la nuit, pendant que nous dormions confortablement ; mais le froid nous réveilla tôt, avec un vent d'aube agité qui soufflait à travers le Djourf et chantait dans les grands arbres autour de notre camp. Pendant que nous grimpions jusqu'à notre poste d'observation, le soleil vainquit les nuages et, une heure après, devint très chaud.

Nous nous étendîmes comme des lézards dans les hautes herbes autour du tumulus le plus avancé sur le sommet de la colline, et vîmes la parade de la garnison. Trois cent quatre-vingt-dix-neuf fantassins, petits hommes-jouets, coururent en tous sens quand le clairon sonna, et se formèrent en lignes rigides devant le bâtiment noir jusqu'à ce que le clairon sonne encore ; alors ils s'éparpillèrent et, après quelques minutes, la fumée des feux de cuisine monta. Un troupeau de moutons et de chèvres, à la charge d'un petit garçon en haillons, sortit du camp et se dirigea vers nous. Avant qu'il eût atteint le pied des collines, un fort sifflement venu du nord descendit la vallée, et un minuscule train de livre d'images apparut lentement, traversa le pont qui sonnait creux et s'arrêta juste hors de la gare, soufflant des bouffées de vapeur blanche.

Le berger avait avancé régulièrement, faisant grimper notre colline à ses chèvres avec des cris aigus, pour atteindre

la meilleure pâture du côté ouest. Nous envoyâmes deux Juheina derrière une crête hors de vue de l'ennemi, et ils se précipitèrent de chaque côté et l'attrapèrent. Le garçon venait des Heteym, proscrits, parias du désert, dont les enfants pauvres étaient communément loués comme bergers aux tribus avoisinantes. Celui-ci pleurait continuellement, et essayait de s'échapper à chaque fois qu'il voyait ses chèvres s'égailler sans surveillance sur la colline. À la fin, les hommes perdirent patience, l'attachèrent brutalement, et il hurla, de terreur qu'ils ne le tuent. Fauzan eut beaucoup de mal à le tranquilliser, puis l'interrogea sur ses maîtres turcs. Mais toutes ses pensées allaient aux bêtes, ses yeux les suivaient misérablement pendant que les larmes faisaient des lignes frangées et tordues sur son visage sale.

Les bergers formaient une classe à part. Pour les Arabes ordinaires, l'âtre était une université autour de laquelle passait leur monde, et où ils entendaient les meilleurs discours, les nouvelles de leur tribu, ses poèmes, ses histoires, ses récits d'amour, ses procès et ses marchandages. Grâce à cette constante participation aux conseils de l'âtre, ils devenaient des maîtres de l'expression, des dialecticiens, des orateurs, capables de siéger avec dignité dans toute réunion sans jamais être à court de mots émouvants. Les bergers n'avaient rien de tout cela. Depuis l'enfance, ils suivaient leur vocation qui les entraînait en toute saison et par tous les temps, jour et nuit, dans les collines, les condamnait à la solitude et à une compagnie animale. Dans les terres sauvages, parmi les ossements desséchés de la nature, ils grandissaient naturellement, sans rien savoir de l'homme et de ses affaires ; à peine sensés dans la conversation ordinaire, mais très avisés en matière de plantes, d'animaux sauvages et des habitudes de leurs propres chèvres et brebis, dont le lait était leur principal aliment. Arrivés à l'âge d'homme, ils devenaient moroses, et certains tournaient dangereusement au sauvage, plus animaux qu'humains, hantant les troupeaux et trouvant en eux la satisfaction de leurs appétits adultes, à défaut d'affections plus licites.

Pendant des heures après que le berger eut été maîtrisé, seul le soleil bougea dans notre champ de vision. À mesure qu'il montait, nous déplacions nos manteaux pour en filtrer l'âpreté, et nous restâmes étendus dans une riche chaleur. Le paisible sommet de la colline me rendit quelque chose des intérêts pour les sens que j'avais perdus depuis ma maladie. J'étais à nouveau capable de remarquer le typique paysage de collines, avec ses crêtes de pierre dure, ses flancs de roc nu, et ses basses pentes d'éboulis branlants et glissants où s'agglomérait solidement, près de la base, un sol sec et mince. La pierre elle-même était une matière étincelante, jaune, calcinée de soleil ; rendant un son métallique, cassante, fendue de rouge, de vert ou de brun selon le cas. Dans chaque endroit meuble poussaient des arbustes épineux, et les herbes étaient fréquentes, germant d'habitude d'une seule racine en une douzaine de brins vigoureux, montant au genou et couleur paille ; leurs têtes étaient des épis dégarnis entre des flèches bien empennées de duvet argenté. Avec ces herbes, et d'autres plus basses dont les têtes gris perle en écouvillon n'atteignaient que la cheville, les flancs des collines étaient velus de blanc et s'inclinaient modestement vers nous à chaque bouffée du vent désinvolte.

Ce n'était pas de la verdure, mais un excellent pâturage, et dans les vallées se trouvaient de plus larges touffes d'herbe, grossière, montant à la taille et d'un vert vif quand elle était fraîche, bien qu'elle se décolorât vite, prenant le jaune brûlé de la vie ordinaire. Elle poussait épaisse dans tous les lits de galets et de sable que l'eau avait fait onduler, entre les épineux occasionnels dont certains s'élevaient à quarante pieds. Les arbres sidr, avec leurs fruits secs et sucrés, étaient rares. Mais des buissons de tamaris bruni, de hauts genêts, d'autres variétés grossières de graminées, quelques fleurs, et tout ce qui avait des épines prospéraient autour de notre camp et en faisaient un riche échantillonnage de la végétation des hautes terres du Hedjaz. Une seule de ces plantes nous servait, c'était l'héméide, une oseille aux feuilles char-

nues en forme de cœur dont l'agréable acidité apaisait notre soif.

Au crépuscule, nous redescendîmes avec le gardien de chèvres prisonnier et ce que nous pouvions rassembler de son troupeau. Notre corps de troupes principal devait arriver cette nuit, si bien que Fauzan et moi, nous nous éloignâmes sur la plaine obscure à la recherche d'un emplacement satisfaisant pour le canon, parmi de basses crêtes à moins de deux mille mètres de la gare. Quand nous revînmes, très fatigués, des feux brûlaient au milieu des arbres. Shakir venait d'arriver, et ses hommes et les nôtres rôtissaient avec plaisir de la viande de chèvre. Le berger était ligoté derrière ma couche, parce que l'abattage illégal des créatures dont il avait la charge l'avait rendu frénétique. Il refusa de goûter au repas, et nous ne le forçâmes à avaler du pain et du riz qu'en le menaçant d'une punition affreuse s'il insultait à notre hospitalité. Nos hommes essayèrent de le convaincre que nous prendrions la gare le lendemain et tuerions ses maîtres, mais cela ne le réconforta pas, et ensuite, de peur qu'il ne s'échappe, il fallut le rattacher à son arbre.

Après le repas, Shakir me dit qu'il n'avait amené que trois cents hommes au lieu des huit ou neuf cents dont nous étions convenus. Cependant c'était sa guerre, et donc sa musique à lui, aussi nous modifiâmes en hâte nos plans. Nous ne prendrions pas la gare, nous l'effraierions par une attaque frontale d'artillerie pendant que nous minerions la voie ferrée au nord et au sud, dans l'espoir de prendre au piège ce train arrêté. En conséquence, nous choisîmes un groupe de dynamiteurs formés par Garland qui feraient sauter à l'aube un morceau de voie au nord du pont, pour bloquer de côté, pendant que j'irais, avec des explosifs, une mitrailleuse et ses servants, poser une mine au sud de la gare, direction probable où les Turcs iraient chercher de l'aide ou en recevraient dans leur situation critique.

Mohammed el-Khadi nous guida jusqu'à une portion de voie déserte juste avant minuit. Je mis pied à terre, et

touchai avec émotion les rails pour la première fois de la guerre. Puis, en une heure de travail intense, nous posâmes la mine, avec un détonateur qui mettrait feu à vingt livres de gélatine explosive quand le poids de la locomotive fléchirait les rails. Ensuite, nous postâmes les mitrailleurs dans le lit abrité par des arbustes d'un petit cours d'eau, à quatre cents mètres de là et commandant bien l'endroit où nous espérions faire dérailler le train. Ils devaient s'y cacher pendant que nous irions couper le télégraphe, afin que l'isolement persuade Aba el-Naam d'envoyer son train chercher des renforts quand notre attaque principale se développerait.

Nous chevauchâmes donc une autre demi-heure, puis nous nous rapprochâmes de la voie ferrée et eûmes à nouveau la chance de trouver une section inoccupée. Malheureusement, les quatre Juheina restants se révélèrent incapables de grimper à un poteau télégraphique, et je dus m'y hisser moi-même. Cela prit toutes mes forces, après ma maladie, et, quand je coupai le troisième fil, le poteau fragile oscilla tant que je lâchai prise et glissai de seize pieds sur les épaules robustes de Mohammed, qui s'était précipité pour briser ma chute, et fut presque brisé lui-même. Nous prîmes quelques minutes pour souffler, et fûmes ensuite capables de regagner nos chameaux. Finalement, nous arrivâmes au camp juste comme les autres venaient de monter en selle pour partir à l'attaque.

La pose de notre mine avait pris quatre heures de plus que prévu, et le retard nous mettait devant le dilemme soit de nous passer de repos, soit de laisser le gros des troupes avancer sans nous. Enfin, selon la volonté de Shakir, nous les laissâmes partir, et nous nous abattîmes sous nos arbres pour une heure de sommeil sans laquelle je sentais que je me serais effondré totalement. C'était juste avant l'aube, l'heure où l'agitation de l'air affectait arbres et animaux et faisait se retourner en soupirant même les humains endormis. Mohammed, qui voulait voir le combat, s'éveilla. Pour me faire lever, il s'approcha et cria dans mon oreille

l'appel à la prière matinale, sa voix rauque faisant résonner la bataille, le meurtre et la mort subite à travers mes rêves. Je m'assis et enlevai le sable de mes yeux rougis et douloureux, pendant que nous disputions avec véhémence de la prière et du sommeil. Il plaida qu'il n'y avait pas bataille tous les jours, et montra les coupures et les contusions qu'il avait subies dans la nuit en m'aidant. Avec mes marques bleues et noires, je pouvais me mettre à sa place, et nous allâmes rattraper l'armée après avoir libéré le jeune berger toujours malheureux, avec le conseil d'attendre notre retour.

Une bande de malpropreté piétinée dans une étendue de sable brillant, lissé par l'eau, nous montra le chemin, et nous arrivâmes juste au moment où les canons ouvraient le feu. Ils réussirent excellemment, et écrasèrent le sommet entier d'un bâtiment, endommagèrent le second, frappèrent la salle des pompes et crevèrent le château d'eau. Un obus chanceux attrapa le premier wagon du train sur la voie de garage, et il s'enflamma furieusement, ce qui donna l'alarme à la locomotive, qui se découpla et partit vers le sud. Nous l'observâmes avec appétit pendant qu'elle s'approchait de notre mine et, quand elle fut dessus, s'éleva un doux nuage de poussière, puis une détonation, et elle s'immobilisa. Les dommages étaient à l'avant, parce qu'elle allait à reculons et que la charge avait explosé tardivement ; mais, pendant que les conducteurs descendaient, soulevaient au vérin les roues avant et les rafistolaient, nous attendîmes et attendîmes en vain que la mitrailleuse ouvrît le feu. Nous apprîmes par la suite que les mitrailleurs, effrayés de leur solitude, avaient plié bagage et étaient partis nous rejoindre quand nous avions commencé à tirer. Une demi-heure plus tard, la machine réparée partit vers Djébel Antar, roulant au pas et cliquetant bruyamment, mais roulant quand même.

Nos Arabes progressaient vers la gare sous le couvert du bombardement, pendant que nous grincions des dents contre les mitrailleurs. Des nuages de fumée venant des voitures incendiées masquèrent l'avancée arabe, qui balaya un

avant-poste ennemi et en captura un autre. Les Turcs ramenèrent leurs détachements survivants à la position principale, et attendirent scrupuleusement dans leurs tranchées l'assaut qu'ils n'étaient pas en meilleure condition de repousser que nous de livrer. Avec notre avantage de terrain, la position nous aurait été offerte en cadeau si seulement nous avions eu quelques-uns des hommes de Fayçal pour charger droit au but.

Pendant ce temps, le bois, les tentes et les voitures qui se trouvaient dans la gare brûlaient, et la fumée devint trop épaisse pour que nous tirions, aussi nous cessâmes l'action. Nous avions pris trente prisonniers, une jument, deux chameaux et quelques moutons de plus, et avions tué ou blessé soixante-dix hommes de la garnison, au prix d'un blessé léger. Le trafic fut arrêté pendant trois jours de réparations et d'enquête. Ce ne fut donc pas un échec total.

CHAPITRE XXXV

Nous laissâmes deux groupes dans les environs pour endommager la ligne le lendemain et le jour suivant, et nous arrivâmes au camp d'Abdulla le premier avril. Shakir, splendidement vêtu, organisa une grandiose parade à son entrée, et fit tirer des milliers de coups de feu en l'honneur de sa victoire partielle. De bonne volonté, le camp se livra à une bacchanale.

Dans la soirée, j'allai me promener dans le bois d'épineux derrière les tentes, et j'aperçus entre les branches épaisses une lueur sauvage qui venait d'un jaillissement de flamme crue ; et à travers les flammes et la fumée me parvenaient le rythme des tambours, en accord avec des claquements de main, et le rugissement profond d'un chœur tribal. Je m'avançai doucement et vis un immense feu, entouré par des centaines d'Ataiba assis sur le sol les uns à côté des autres, fixant avec intensité Shakir qui, seul debout parmi eux, exécutait la danse de leur chant. Il avait enlevé son manteau et ne portait que son couvre-tête blanc et ses robes blanches ; la puissante lumière du feu s'y réfléchissait, ainsi que sur son visage pâle, ravagé. En chantant, il rejetait la tête en arrière et, à la fin de chaque vers, levait les mains, laissant les manches amples descendre sur ses épaules pendant qu'il agitait de façon étrange ses bras nus. La tribu autour de lui battait la mesure des mains, ou aboyait les refrains quand il

faisait un signe de tête. Le bosquet où je me tenais, hors du cercle de lumière, était peuplé d'Arabes d'autres tribus qui murmuraient et regardaient l'Atban.

Dans la matinée, nous décidâmes de rendre une autre visite à la ligne, pour essayer plus complètement l'action de la mine automatique qui avait à demi échoué à Aba el-Naam. Le vieux Dakhil-Allah dit qu'il m'accompagnerait lui-même dans cette expédition ; la perspective de piller un train l'avait tenté. Vinrent avec nous quelque quarante Juheina, qui me paraissaient être des hommes plus vaillants que les Ateiba de haute naissance. Cependant, un des chefs Ataiba, Sultan el-Abboud, un gai camarade d'Abdulla et de Shakir, refusa d'être laissé en arrière. Ce garçon de bon caractère mais tête folle, Sheik d'un segment pauvre de la tribu, avait eu plus de chevaux tués sous lui au combat qu'aucun autre guerrier Ateibi. Âgé d'environ vingt-six ans, grand cavalier, plein de repartie et aimant les farces, très bruyant, de haute taille et puissant, il avait la tête grosse et carrée, avec le front creusé de rides et des yeux brillants et enfoncés. Une moustache et une barbe juvéniles cachaient sa mâchoire impitoyable et sa large bouche droite, aux dents blanches, luisantes et serrées comme celles d'un loup.

Nous emmenâmes une mitrailleuse et son équipe de treize soldats, pour en finir avec notre train quand nous l'aurions attrapé. Shakir, avec sa grave courtoisie à l'égard de l'hôte de l'émir, nous accompagna sur notre route pendant la première demi-heure. Cette fois, nous restâmes dans Wadi Aïs presque jusqu'à sa jonction avec Hamdh, le trouvant très vert et empli de pâture, puisqu'il y avait eu déjà deux crues cet hiver. Enfin, nous prîmes à droite, franchissant un fossé pour arriver sur un plat, et dormîmes là dans le sable, plutôt éprouvés par une averse qui répandit des ruisseaux sur le sol vers minuit ; mais le matin fut brillant et chaud, et nous nous engageâmes dans l'immense plaine où les trois grandes vallées, Toubja, Aïs et Djizil, se jetaient dans le Hamdh et s'y unissaient. Le cours du lit principal était envahi de bos-

quets d'asla, tout comme à Abou Zereibat, avec le même sol lépreux de cloques de sable boursouflées ; mais le hallier ne faisait que deux cents mètres de large, et au-delà la plaine, avec son dédale veiné de lits de torrents peu profonds, s'étendait encore sur des milles. À midi, nous nous arrêtâmes à un endroit qui évoquait un jardin à l'état sauvage, où montaient jusqu'à notre taille de l'herbe juteuse et des fleurs dont nos chameaux réjouis se gavèrent pendant une heure avant de se coucher, repus et éberlués.

Le jour paraissait devenir de plus en plus chaud ; le soleil se rapprochait et nous grillait, sans air qui nous séparât de lui. Le sol propre et sableux était si cuit que mes pieds nus ne pouvaient pas le supporter, et je devais marcher en sandales, à l'amusement des Juheina, dont la corne épaisse résistait même à la braise. Comme l'après-midi avançait, la lumière pâlit, mais la chaleur augmenta régulièrement, avec une oppression et une lourdeur qui me prirent par surprise. Je tournais sans cesse la tête pour voir si quelque masse ne se trouvait pas juste derrière moi, empêchant l'air d'arriver.

Toute la matinée, il y avait eu de longs roulements de tonnerre dans les collines, et les deux pics, Serd et Djasim, étaient enveloppés de replis de brume bleu sombre et jaune, qui paraissaient immobiles et solides. Enfin, je vis qu'une partie du nuage jaune du Serd venait lentement contre le vent dans notre direction, faisant lever à ses pieds des dizaines de démons de poussière.

Le nuage était presque aussi haut que la colline. Pendant qu'il approchait, deux colonnes de poussière, cheminées étroites et symétriques, s'avancèrent, une à la droite et une à la gauche de son front. Soucieux, Dakhil-Allah chercha du regard un abri en avant ou sur les côtés, mais n'en vit aucun. Il m'avertit que la tempête serait rude.

Quand elle approcha, le vent qui nous desséchait le visage de sa brûlante oppression changea soudain et, après avoir attendu un instant, souffla un froid et une humidité amers sur notre dos. Il augmenta aussi beaucoup de violence et, au

même moment, le soleil disparut, masqué par d'épais lambeaux d'air jaune au-dessus de nos têtes. Nous nous tenions dans une lumière horrible, ocreuse et agitée. Le mur brun de nuages venant des collines était maintenant très proche : inaltérable, il se précipitait sur nous avec un fort bruit grinçant. Trois minutes plus tard il frappa, enroulant autour de nous une couverture de poussière et de grains de sable piquants, se tordant et tournoyant en violents tourbillons, et avançant pourtant vers l'est à l'allure d'un fort ouragan.

Nous avions tourné le dos de nos chameaux à la tempête, pour faire route devant elle, mais ces vents agités de tournoiements internes arrachaient de nos mains les manteaux que nous y serrions, nous remplissaient les yeux et nous privaient de tous sens de l'orientation en détournant nos bêtes à droite ou à gauche de leur cap. Elles étaient parfois entièrement retournées par le souffle ; une fois, nous fûmes emmêlés les uns aux autres dans un tourbillon, réduits à l'impuissance, pendant que de gros buissons, des touffes d'herbe et même un petit arbre étaient arrachés du sol au milieu de denses gerbes de terre et poussés sur nous ou soufflés au-dessus de nos têtes avec une force dangereuse. Nous ne fûmes jamais aveuglés — on pouvait toujours voir à sept ou huit pieds de chaque côté — mais il était risqué de regarder car, outre le sable certainement projeté, nous ne savions jamais si nous n'allions pas rencontrer un arbre volant, une ruée de cailloux ou un jet de poussière chargée d'herbes.

Cette tempête dura dix-huit minutes puis nous quitta d'un bond, aussi soudainement qu'elle était venue. Notre groupe était éparpillé sur un mille carré ou plus et, avant que nous puissions nous regrouper, tandis que nous, nos vêtements et nos chameaux étions encore étouffés de poussière qui nous jaunissait et nous alourdissait de la tête aux pieds, des torrents de pluie épaisse s'abattirent et nous couvrirent de boue jusqu'à la peau. La vallée s'emplit de flaques d'eau, et Dakhil-Allah nous la fit traverser rapidement. Le vent

s'abattit à nouveau, cette fois vers le nord, et il poussait devant lui la pluie en rudes rideaux d'écume. Elle traversa nos manteaux de laine en un moment et les moula avec nos chemises sur nos corps, nous glaçant jusqu'aux os.

Nous atteignîmes la barrière des collines au milieu de l'après-midi, mais trouvâmes la vallée nue et dépourvue d'abri, plus froide que jamais. Après l'avoir remontée pendant trois ou quatre milles, nous fîmes halte et escaladâmes un grand à-pic pour voir la voie ferrée qui, me disait-on, s'étendait juste au-delà. Sur la hauteur, le vent était si terrible que nous ne pouvions pas nous retenir aux rochers humides et glissants, pour résister au battement et au gonflement de nos manteaux et chemises. J'enlevai les miens et grimpai le reste de la pente à demi nu, plus facilement et n'ayant guère plus froid qu'avant. Mais l'effort se révéla inutile, l'air étant trop chargé de poussière pour qu'on pût voir quelque chose. Aussi je redescendis difficilement, avec des coupures et des contusions, jusqu'aux autres, et me rhabillai, engourdi. Pendant notre retour, nous subîmes la seule perte de cette expédition. Sultan avait insisté pour venir avec nous, et son serviteur Ateibi, qui devait le suivre bien qu'il fût sensible au vertige, glissa dans un passage difficile qui tombait de quarante pieds sur les rochers, et plongea la tête la première.

Quand nous fûmes redescendus, mes mains et mes pieds étaient trop brisés pour que je m'en serve plus longtemps ; je m'allongeai et frissonnai une heure environ pendant que les autres enterraient le mort dans une vallée latérale. En revenant, ils rencontrèrent soudain un méhariste inconnu croisant leur route. Il leur tira dessus. Ils renvoyèrent le feu, tirant au jugé à travers la pluie, et le soir avala l'homme. C'était inquiétant, car la surprise était notre principale alliée, et nous pouvions seulement espérer qu'il ne retournerait pas avertir les Turcs d'une incursion dans le voisinage.

Quand les chameaux de bât, avec les explosifs, nous eurent rattrapés, nous remontâmes en selle pour nous

rapprocher de la ligne ; mais nous venions de partir quand, suivant le sens visible du vent, la vallée embrumée nous envoya impudemment l'appel à la soupe des clairons turcs. Dakhil-Allah tendit l'oreille en direction du son, et comprit que là se trouvait Madahridji, la petite gare en dessous de laquelle nous avions l'intention d'agir. Aussi nous nous dirigeâmes vers le bruit haïssable, haïssable parce qu'il parlait de repas et de tentes, pendant que nous étions sans abri, et ne pouvions espérer par une telle nuit nous faire un feu ni cuire du pain avec la farine et l'eau de nos fontes, et devions donc rester affamés.

Nous n'atteignîmes la voie ferrée qu'après dix heures du soir, avec si peu de visibilité qu'il était futile de choisir une position pour la mitrailleuse. Au hasard, je désignai le kilomètre 1 121 depuis Damas pour poser la mine. C'était une mine compliquée, avec un détonateur central qui mettrait simultanément à feu des charges séparées de trente mètres : nous espérions de cette façon attraper la locomotive, qu'elle aille vers le nord ou le sud. Il fallut quatre heures pour enterrer la mine, car la pluie avait caillé et décomposé la surface. Nos pieds laissaient de larges traces sur la voie et le remblai, comme si une troupe d'éléphants y avait dansé. Il était hors de question de cacher ces marques, aussi nous fîmes l'inverse, piétinant alentour sur des centaines de mètres, amenant même nos chameaux à l'aide, jusqu'à ce qu'il semblât que la moitié d'une armée avait traversé la vallée, et que l'emplacement de la mine ne fût ni meilleur ni pire que le reste. Puis nous reculâmes à une distance sûre derrière quelques misérables monticules, et nous nous blottîmes en plein air, attendant le jour. Le froid était intense. Nous claquions des dents, et nous tremblions et chuintions involontairement, pendant que nos mains se recroquevillaient en griffes.

À l'aube les nuages avaient disparu, et un soleil rouge était prometteur, sur les très belles collines brisées au-delà de la voie ferrée. Le vieux Dakhil-Allah, notre actif guide et chef

de la nuit, prit alors le commandement général et nous envoya, seuls ou par paires, à tous les abords de notre cachette. Lui-même rampa jusqu'à la crête devant nous pour observer ce qui se passait sur la voie ferrée avec ses jumelles. Je priais pour qu'il n'arrivât rien avant que le soleil eût gagné de la puissance et m'eût réchauffé, car des accès de tremblements me secouaient encore. Toutefois, le soleil fut bientôt haut et dévoilé, et les choses allèrent mieux. Mes vêtements séchaient. À midi, il faisait presque aussi chaud que la veille et, haletants, nous cherchions l'ombre et des vêtements plus épais, contre le soleil.

Et d'abord, cependant, à six heures du matin, Dakhil-Allah signala une draisine qui venait du sud et passa sans mal sur la mine — à notre satisfaction, car nous n'avions pas posé une belle charge multiple pour quatre hommes et un sergent seulement. Puis soixante hommes firent une sortie de Madahridj. Cela nous ennuya, mais nous vîmes qu'ils devaient remplacer cinq poteaux télégraphiques abattus par la tempête de l'après-midi précédent. Ensuite, à sept heures trente, une patrouille de onze hommes descendit la ligne, deux inspectant chaque rail minutieusement, trois marchant de chaque côté du remblai en cherchant des traces transversales, et un, sans doute le sous-officier, avançant noblement sur la voie sans rien faire.

Cependant, ils trouvèrent bien quelque chose ce jour-là, quand ils croisèrent nos empreintes au kilomètre 1 121. Ils se réunirent sur le bas-côté, les examinèrent, frappèrent du pied, arpentèrent et grattèrent le ballast et ils réfléchirent profondément. Leur recherche s'écoula lentement pour nous, mais la mine était bien cachée; finalement, ils continuèrent, satisfaits, vers le sud où ils rencontrèrent la patrouille de Hédia, et les deux groupes s'assirent ensemble à l'ombre fraîche d'une arche de pont, et se reposèrent de leurs labeurs. Pendant ce temps, le train, un train lourd, arrivait du sud. Neuf de ses voitures chargées contenaient des femmes et des enfants de Médine, des réfugiés civils qu'on déportait en

Syrie, avec leurs affaires domestiques. Le train passa sur les charges sans explosion. En tant qu'artiste j'étais furieux ; en tant que commandant, profondément soulagé : des femmes et des enfants ne faisaient pas un butin convenable.

Les Juheina coururent à la crête où Dakhil-Allah et moi étions cachés quand ils entendirent le train arriver, pour le voir sauter. Notre pare-tête en pierre avait été construit pour deux, si bien que le sommet de la colline, un cône pelé bien visible en face de l'équipe de travail, devint soudain et manifestement peuplé. C'en était trop pour les nerfs des Turcs, qui fuirent vers Madahridj et, de là, à cinq mille mètres environ, ouvrirent au fusil un tir nourri. Ils devaient aussi avoir téléphoné à Hédia, qui s'anima bientôt ; mais comme l'avant-poste le plus proche de ce côté se trouvait à peu près à six milles, sa garnison retint son feu et se contenta de morceaux choisis au clairon, lequel joua toute la journée. La distance le rendait grave et beau.

Les tirs de fusil ne nous firent aucun mal non plus ; mais il était fâcheux d'avoir révélé notre présence. Il y avait deux cents hommes à Madahridj, onze cents à Hédia, et notre retraite passait par la plaine de Hamdh où se trouvait Hédia. Leurs troupes montées pourraient faire une sortie et couper nos arrières. Les Juheina avaient de bons chameaux, et étaient donc en sécurité ; mais la mitrailleuse était une Maxim à berceau allemande, prise à l'ennemi : une lourde charge pour sa petite mule. Les servants étaient à pied, ou sur d'autres mules ; leur vitesse de pointe serait seulement de six milles à l'heure, et leur valeur au combat, avec une seule pièce, ne serait pas grande. Aussi, après un conseil de guerre, nous les raccompagnâmes à mi-chemin dans les collines et les renvoyâmes, avec quinze Juheina, vers Wadi Aïs.

Notre mobilité y gagna, et Dakhil-Allah, Sultan, Mohammed et moi retournâmes avec le reste de notre groupe jeter un nouveau coup d'œil à la voie ferrée. Le soleil était maintenant terrible, avec de faibles bouffées de chaleur desséchante soufflant vers nous du sud. Nous nous réfugiâmes vers dix

heures sous quelques arbres spacieux, où nous fîmes cuire du pain pour le déjeuner, avec une belle vue de la voie, et abrités du plus fort du soleil. Autour de nous, sur le gravier, des cercles d'ombre pâle venant des feuilles recroquevillées couraient çà et là, tels des insectes gris et indéterminés, quand les branches fines se balançaient à contrecœur dans le vent. Notre pique-nique importuna les Turcs, qui tirèrent ou claironnèrent contre nous sans arrêt, du milieu de la journée jusqu'au soir, pendant que nous dormions tour à tour.

Vers cinq heures, ils se calmèrent, et nous montâmes en selle pour avancer lentement dans la vallée ouverte, vers la voie ferrée. Madahridj ressuscita dans un paroxysme de feu, et tous les clairons de Hédia sonnèrent à nouveau. Le plaisir simiesque de leur monter une vaste et impressionnante blague nous possédait. Aussi, quand nous atteignîmes la ligne, nous fîmes s'agenouiller nos chameaux à côté et, conduits par Dakhil-Allah comme Iman, célébrâmes tranquillement la prière du couchant entre les rails. C'était probablement la première prière des Juheina depuis un an à peu près, et j'étais novice, mais à distance nous fûmes convaincants, et les Turcs cessèrent de tirer tellement ils étaient ahuris. C'était la première et la dernière fois que je faisais ma prière comme un musulman en Arabie.

Après la prière, il faisait encore beaucoup trop clair pour cacher nos actes, aussi nous nous assîmes sur le remblai en fumant, jusqu'au crépuscule, où je tentai d'aller seul déterrer la mine pour apprendre, afin d'en faire usage à la prochaine occasion, pourquoi elle n'avait pas fonctionné. Mais les Juheina s'y intéressaient autant que moi. Ils vinrent en essaim et s'agglomérèrent sur les rails pendant la recherche. Ils me faisaient battre le cœur, car il ne me fallut pas moins d'une heure pour trouver où la mine était cachée. Poser une mine Garland était un travail effrayant, mais se traîner à genoux dans des ténèbres de poix le long d'une centaine de mètres de voie ferrée, en tâtonnant à la recherche d'une détente très sensible enterrée dans le ballast paraissait

sur le moment être une occupation pour laquelle aucune compagnie n'aurait délivré de police d'assurance. Les deux charges qui y étaient reliées étaient si puissantes qu'elles auraient arraché soixante-dix mètres de rails, et j'avais à chaque instant des visions où je faisais sauter non seulement ma personne, mais ma troupe entière. À coup sûr, un tel exploit eût proprement complété l'ébahissement des Turcs !

Enfin je trouvai la détente, et constatai au toucher que le contact s'était enfoncé d'un seizième de pouce, parce que je l'avais mal placé ou parce que le sol s'était affaissé après la pluie. Je le fixai à la bonne place. Puis, pour expliquer notre présence de façon plausible à l'ennemi, nous commençâmes à faire sauter des choses au nord de la mine. Nous trouvâmes un petit pont à quatre arches et l'envoyâmes en l'air. Ensuite, nous nous tournâmes vers les rails et en brisâmes environ deux cents ; et, pendant que les hommes posaient les charges et les allumaient, j'appris à Mohammed à escalader un poteau plein d'échardes : nous coupâmes les fils ensemble et, en tirant dessus, fîmes tomber d'autres poteaux. Tout fut fait rapidement, car nous craignions que les Turcs ne viennent sur nous ; et, quand notre travail de dynamitage fut terminé, nous courûmes comme des lièvres à nos chameaux, et les montâmes pour trotter sans interruption, descendant la vallée venteuse jusqu'à retrouver la plaine de Hamdh.

Là, nous étions en sécurité, mais le vieux Dakhil-Allah était trop content du gâchis que nous avions fait de la voie ferrée pour cheminer posément. Quand nous fûmes sur le terrain plat sableux, il cravacha son chameau pour lui faire prendre le petit galop, et nous martelâmes follement le sol derrière lui dans le clair de lune incolore. La nature du terrain était parfaite, et nous ne ralentîmes pas durant trois heures, jusqu'à ce que nous rattrapions notre mitrailleuse et son escorte qui campait sur le chemin du retour. Les soldats entendirent notre joyeuse bande qui criait dans la nuit, crurent que nous étions des ennemis d'une sorte ou d'une autre, et ouvrirent le feu sur nous avec leur Maxim ; mais elle

s'enraya après une demi-bande et, étant des tailleurs de La Mecque, ils la maniaient maladroitement. Aussi personne ne fut blessé, et nous les capturâmes gaiement.

Le matin, nous dormîmes tard, paresseusement, et déjeunâmes à Roubiaan, le premier puits dans Wadi Aïs. Ensuite, nous fumions et parlions, et allions amener les chameaux, quand nous sentîmes soudain le choc distant d'une grande explosion derrière nous, sur la voie ferrée. Nous nous demandâmes si la mine avait été découverte ou si elle avait rempli son devoir. Nous avions laissé en arrière deux guetteurs qui devaient faire leur rapport, et nous allâmes lentement, pour eux, et parce que la pluie, deux jours plus tôt, avait à nouveau déclenché une crue dans Wadi Aïs, et que son lit était parsemé de mares peu profondes d'eau douce et grise, entre des rives de boue argentée que le courant avait ridées comme des écailles de poisson. La chaleur du soleil transformait la surface en une excellente colle, sur laquelle nos chameaux impuissants glissaient comiquement, ou s'étalaient avec une force et une perfection surprenantes chez des animaux si dignes. Leur colère était à chaque fois aggravée par nos éclats de rire.

Le soleil, la route facile et l'attente des nouvelles des guetteurs rendaient tout gai, et nous développions des qualités sociales ; mais nos membres, raidis par les efforts de la veille, et notre abondance de nourriture, nous décidèrent à faire halte pour la nuit avant Abou Markha. Aussi, près du crépuscule, nous choisîmes pour dormir une terrasse sèche dans la vallée. J'y montai le premier, sur mon chameau, me tournai et regardai les hommes regroupés en dessous de moi sur leurs chameaux bais, comme des statues de cuivre dans la lumière ardente du soleil couchant : ils paraissaient brûler d'une flamme intérieure.

Avant que le pain fût cuit, les guetteurs arrivèrent, pour nous dire qu'à l'aube les Turcs s'étaient occupés des dommages que nous avions causés ; et qu'un peu plus tard une locomotive, avec des wagons chargés de rails et une équipe

de travail entassée sur les toits, était arrivée de Hédia, et avait fait exploser la mine en avant et en arrière de ses roues. C'était juste ce que nous avions espéré, et nous retournâmes au camp d'Abdulla par une parfaite matinée de printemps, chantant en chœur. Nous avions prouvé qu'une mine bien posée exploserait, et qu'il était difficile même pour celui qui l'avait installée de découvrir une mine bien posée. Ces points étaient importants, car Newcombe, Garland et Hornby étaient maintenant partis sur la voie ferrée, pour la harceler ; et les mines étaient la meilleure arme qu'on eût encore découverte pour rendre à notre ennemi turc coûteux et incertain le fonctionnement régulier de ses trains.

CHAPITRE XXXVI

Malgré sa bienveillance et son charme, je ne parvenais pas à aimer Abdulla ni son camp : peut-être parce que je n'étais pas sociable, et que ces gens n'avaient pas de solitude personnelle ; peut-être parce que leur bonne humeur me montrait la futilité de mes peines plus grandes que celles de Palomidés, non seulement pour paraître meilleur que moi-même, mais pour rendre les autres meilleurs. Alors que rien n'était futile dans l'atmosphère de pensée et de responsabilité plus hautes qui régnait chez Fayçal, Abdulla passait ses joyeuses journées dans la grande tente fraîche qui n'était accessible qu'aux amis, renvoyant les suppliants, les nouveaux adhérents ou l'examen des querelles à une seule session publique dans l'après-midi. Le reste du temps, il lisait les journaux, mangeait avec soin, dormait. Surtout, il jouait à des jeux, soit aux échecs avec son État-major, soit à faire des blagues à Mohammed Hassan. Mohammed, officiellement muezzin, était en réalité le bouffon de la cour. Je trouvais que c'était un vieux fou ennuyeux, la maladie m'ayant laissé moins que d'habitude encore l'humeur à plaisanter.

Abdulla et ses amis, Shakir, Fauzan et les deux fils de Hamza parmi les Chérifs, avec Sultan el-Abboud et Hoshan, des Ateiba, et Ibn Mesfer, le maître d'hôte, passaient une grande partie de la journée et toute la soirée à tourmenter Mohammed Hassan. Ils le piquaient avec des épines, lui

envoyaient des pierres, lui glissaient des cailloux chauffés au soleil dans le dos, le faisaient griller. Parfois, la plaisanterie était travaillée, comme lorsqu'ils placèrent une traînée de poudre sous les tapis et amenèrent Mohammed Hassan à s'asseoir à l'extrémité. Une fois, Abdulla fit à trois reprises voler une cafetière de sa tête d'un coup de feu tiré à vingt mètres, puis récompensa de trois mois de gages sa servilité si longtemps patiente.

Abdulla faisait parfois un peu de cheval, ou un peu de tir, et rentrait épuisé à sa tente pour un massage ; et ensuite on faisait entrer des conteurs pour soulager sa tête douloureuse. Il aimait les vers arabes et était exceptionnellement cultivé. Les poètes locaux trouvaient en lui une audience profitable. Il s'intéressait aussi à l'histoire et aux lettres, tenait des discussions grammaticales dans sa tente et adjugeait des prix en argent.

Il affectait de ne pas se soucier de la situation du Hedjaz, considérant l'autonomie des Arabes comme assurée par les promesses de la Grande-Bretagne à son père, et s'appuyait confortablement sur ce support. Je brûlais de lui dire que le vieillard à demi idiot n'avait obtenu de nous aucun engagement concret ou sans réserve, et que leur navire pourrait s'échouer sur le banc de sable de sa stupidité politique ; mais c'eût été dénoncer mes maîtres anglais, et cette lutte mentale acharnée entre l'honnêteté et la loyauté, après avoir été un moment indécise, se réinstalla commodément au point mort.

Abdulla professait un grand intérêt pour la guerre en Europe, et l'étudiait attentivement dans la presse. Il connaissait aussi la politique occidentale, et avait appris par cœur les cours et les ministères européens, jusqu'au nom du Président suisse. Je remarquai à nouveau combien la confortable occurrence d'avoir encore un roi contribuait à la réputation de l'Angleterre dans ce monde de l'Asie. Des sociétés aussi antiques et artificielles que celle des Chérifs et des chefs féodaux d'Arabie se sentaient honorablement rassurées quand elles avaient affaire à nous, en considérant cette preuve que

la plus haute place dans notre État n'était pas due au mérite ou à l'ambition.

Le temps déprécia lentement ma première opinion, favorable, sur la personnalité d'Abdulla. Ses maux constants, qui soulevaient au début la compassion, suscitèrent plutôt le mépris quand leurs causes se révélèrent être la paresse et la complaisance, et quand je le vis les chérir comme les occupations de son trop grand désœuvrement. Ses accès occasionnels d'arbitraire par lesquels il séduisait semblaient maintenant être la tyrannie d'un faible déguisée en fantaisie ; sa bienveillance devenait un caprice, sa bonne humeur un amour du plaisir. Le levain de l'insincérité pénétrait toutes les fibres de son être. Même sa simplicité paraissait fausse, à l'expérience ; et il laissait au préjugé religieux dont il avait hérité le soin de diriger l'acuité de son esprit, parce que c'était moins fatigant qu'une pensée sans repères. Son cerveau trahissait souvent son dessin compliqué où l'on devinait une idée étroitement tordue sur une autre pour former une corde puissante en intention ; et ainsi son indolence gâtait même ses plans. Ses toiles s'effilochaient constamment, parce qu'il ne prenait pas la peine de les terminer. De plus, elles ne se divisaient jamais en désirs nets et ne se développaient pas en désirs efficaces. Du coin de son œil affable et bien ouvert, il guettait toujours nos réactions à des questions apparemment innocentes, déchiffrant toute une subtilité entomologique d'intentions signifiantes dans chaque hésitation, incertitude ou erreur de bonne foi.

Un jour, j'entrai pour le trouver assis très droit, les yeux écarquillés, avec une tache rouge sur chaque joue. Le Sergent Prost, son vieux précepteur, venait d'arriver de la part du Colonel Brémond, porteur innocent d'une lettre qui signalait comment les Britanniques enveloppaient les Arabes de tous côtés — à Aden, à Gaza, à Bagdad — et espérait qu'Abdulla se rendait compte de sa situation. Il me demanda violemment ce que j'en pensais. En réponse, je me rabattis sur un artifice, et répliquai en une phrase bien

tournée que j'espérais qu'il douterait de notre honnêteté quand il nous prendrait à médire de nos alliés dans des lettres privées. Le style arabe délicatement empoisonné lui plaisait, et il nous récompensa d'un compliment à double tranchant en disant qu'il savait que nous étions sincères, car autrement nous ne serions pas représentés à Djeddah par le Colonel Wilson. Là, de façon caractéristique, sa subtilité se perdait elle-même, ne percevant pas la double subtilité qui l'annulait. Il ne comprenait pas que l'honnêteté pouvait être le moyen le plus payant pour les coquins de tirer les marrons du feu, ni ne comprenait Wilson, trop franc pour soupçonner volontiers ou rapidement le mal chez les dignitaires placés au-dessus de lui.

Wilson ne disait même jamais une demi-vérité. Si on lui avait ordonné d'informer avec diplomatie le Roi que les subsides mensuels ne pouvaient actuellement être augmentés, il aurait téléphoné à La Mecque et dit : « Seigneur, Seigneur, il n'y a plus d'argent. » Quant à mentir, il n'en était pas seulement incapable, mais était aussi assez perspicace pour savoir que c'était le pire gambit contre des joueurs dont la vie entière s'était passée dans une brume de tromperies, et dont les perceptions étaient parmi les plus fines. Les dirigeants arabes montraient une plénitude d'instinct, une confiance en l'intuition, le pressenti non perçu, qui laissait haletants nos esprits centrifuges. Comme des femmes, ils comprenaient et jugeaient vite, sans effort, sans raisonner. Il semblait presque que l'exclusion orientale des femmes de la politique ait conféré leurs dons particuliers aux hommes. Ce qui rendit notre victoire rapide et discrète, aussi bien que régulière, on pourrait peut-être en partie l'attribuer à ce double avantage qui compensait et soulignait à la fois le fait rare que, d'un bout à l'autre, il n'y eut rien de féminin dans le mouvement arabe, sauf les chamelles.

Le personnage le plus marquant de l'entourage d'Abdulla était Chérif Shakir, un homme de vingt-neuf ans, compagnon depuis l'enfance des quatre Émirs. Sa mère était circas-

sienne, comme l'avait été sa grand-mère. Il tenait d'elles son teint pâle, mais la chair de son visage avait été déchirée par la variole. De ses ruines blanches, deux yeux regardaient sans repos, très grands et brillants, car ses cils et ses sourcils peu fournis lui faisaient un regard direct qui déconcertait. Sa silhouette était grande, mince, rendue presque juvénile par la continuelle activité athlétique de l'homme. Sa voix tranchante, décidée mais agréable, s'éraillait quand il criait. Ses manières, quoique délicieusement franches, étaient abruptes, en fait impérieuses, avec un humour aussi cassant que son rire était caquetant.

Cette liberté de parole explosive semblait ne rien respecter sur terre sauf le Roi Hussein. Pour lui-même il exigeait de la déférence, plus qu'Abdulla qui faisait toujours des farces avec ses compagnons, l'essaim de garçons vêtus de soie qui tournaient autour de lui quand il était de bonne humeur. Shakir se joignait tumultueusement au jeu, mais punissait de façon cinglante toute privauté. Il s'habillait simplement, mais très proprement et, comme Abdulla, passait des heures en public avec des cure-dents et des curettes. Il ne prenait aucun intérêt aux livres et ne se fatiguait jamais la tête à méditer, mais il était intelligent et de conversation intéressante. Il était pieux, mais détestait La Mecque, et jouait au jacquet pendant qu'Abdulla lisait le Coran. Pourtant, par accès, il priait interminablement.

En guerre, c'était l'homme d'armes. Ses exploits en faisaient le bien-aimé des tribus. Lui, en retour, se définissait comme un Bédawi, et un Ateibi, et les imitait. Il portait ses cheveux noirs en nattes de chaque côté de son visage, les faisait briller avec du beurre, et les fortifiait par de fréquents lavages à l'urine de chameau. Il entretenait les lentes, par déférence pour le proverbe bédouin qui disait qu'une tête déserte montre un esprit dénué de générosité ; et il portait le *brîm*, ceinture de fines lanières de cuir tressées enroulée trois ou quatre fois autour des reins pour serrer et soutenir le ventre. Il possédait des chevaux et des chameaux splendides ;

on le considérait comme le meilleur cavalier d'Arabie, et il était prêt à affronter qui que ce fût.

Shakir me donna l'impression de préférer un accès d'énergie à un effort soutenu ; mais il y avait de l'équilibre et de la sagacité derrière ses folles manières. Chérif Hussein l'avait chargé d'ambassades au Caire avant la guerre, pour régler des affaires privées avec le Khédive d'Égypte. La silhouette bédouine avait dû paraître étrange dans la splendeur en stuc de l'Abdin. Abdulla avait une admiration illimitée pour Shakir et essayait de voir le monde à travers ses yeux de joyeuse insouciance. À eux deux, ils compliquèrent sérieusement ma mission à Wadi Aïs.

CHAPITRE XXXVII

Abdulla accordait très peu d'importance à la situation tactique, prétendant avec humeur que c'était l'affaire de Fayçal. Il était venu à Wadi Aïs pour faire plaisir à son jeune frère, et il y resterait. Il ne voulait pas partir en raid lui-même, et encourageait à peine ceux qui le faisaient. Je décelai dans cette attitude une jalousie à l'égard de Fayçal, comme s'il souhaitait négliger ostensiblement les opérations militaires pour empêcher une comparaison peu flatteuse avec la réussite de son frère. Si Shakir ne m'avait pas aidé dès le début, j'aurais peut-être rencontré des délais et des difficultés pour commencer, bien qu'Abdulla eût cédé avec le temps et gracieusement permis tout ce qui ne sollicitait pas directement sa propre énergie. En tout cas, il y avait maintenant deux groupes sur la voie ferrée, qui se relayaient suffisamment pour effectuer à peu près chaque jour une démolition quelconque. Une moindre interférence aurait déjà suffi à rompre le fonctionnement des trains et, en rendant le maintien de la garnison turque à Médine juste un tout petit peu moins difficile que son évacuation, aurait servi à la fois les intérêts britanniques et arabes. Aussi estimai-je mon travail à Wadi Aïs suffisamment fait, et bien fait.

J'étais impatient de retourner au nord, débarrassé de ce camp débilitant. Abdulla me laissait faire tout ce que je voulais, mais ne faisait rien de son initiative, alors que, pour

moi, la plus grande valeur de la révolte résidait dans les choses que les Arabes entreprenaient sans notre aide. Fayçal était l'enthousiaste en action, avec une seule idée : faire que sa race antique justifie sa renommée dans la mesure où elle gagnerait de ses propres mains la liberté. Ses lieutenants Nassir, Sharraf ou Ali ibn el-Hussein secondaient ses plans de la tête et du cœur, si bien que mon rôle devenait seulement synthétique. Je combinais leurs jets d'étincelles épars en une flamme ferme ; je transformais leur série d'incidents détachés en une opération consciente.

Nous partîmes le matin du dix avril, après de plaisants adieux d'Abdulla. Mes trois Ageyl étaient de nouveau avec moi ainsi qu'Arslan, le petit polichinelle syrien, très embarrassé par l'habit arabe et par l'aspect et les manières bizarres de tous les Bédouins. Il montait sans grâce et souffrit tout le trajet du pas inégal de ses chameaux ; mais il préserva son respect de lui-même en soulignant qu'à Damas aucun homme digne de ce nom ne monterait sur un chameau, et son humour en montrant qu'en Arabie nul sauf un Damascène ne monterait un chameau aussi mauvais que le sien. Mohammed el-Kadhi était notre guide, avec six Juheina.

Nous remontâmes Wadi Tleih comme nous étions venus, mais bifurquâmes à droite, évitant la lave. Nous n'avions pas emmené de nourriture, aussi nous nous arrêtâmes près de quelques tentes pour leur hospitalité de riz et de lait. Le printemps, dans les collines, était l'époque de l'abondance pour les Arabes, dont les tentes étaient remplies de lait de brebis, de chèvre et de chamelle, tout le monde étant bien nourri et ayant bon air. Ensuite nous allâmes pendant cinq heures, par un temps de jour d'été en Angleterre, descendant une vallée étroite souvent balayée par les crues, Wadi Osman, qui tournait et serpentait dans les collines mais formait une route facile. La dernière partie de la marche se fit dans la nuit et, quand nous nous arrêtâmes, Arslan manquait. Nous tirâmes des salves et fîmes des feux, espérant qu'il nous rejoindrait ; mais il n'y eut aucun signe jusqu'à

l'aube, et les Juheina coururent de ça et de là en une quête incertaine. Cependant, il n'était qu'un mille en arrière, dormant à poings fermés sous un arbre.

Une petite heure plus tard nous nous arrêtâmes aux tentes d'une épouse de Dakhil-Allah pour prendre un repas. Mohammed se permit un bain, un nouveau tressage de sa chevelure luxuriante, et des vêtements propres. On attendit très longtemps la nourriture, qui n'arriva guère avant midi : un grand bol de riz au safran avec un agneau dépecé éparpillé par-dessus. Mohammed, qui considérait comme de son devoir d'être raffiné dans le service, en mon honneur, arrêta le plat principal et en préleva de quoi remplir une petite bassine de cuivre pour lui et moi. Puis il invita d'un geste le reste du camp à se partager la plus grande part. La mère de Mohammed se savait assez vieille pour pouvoir être curieuse à mon égard. Elle m'interrogea sur les femmes de la tribu des chrétiens et leur mode de vie, s'étonnant de ma peau blanche, et des horribles yeux bleus qui ressemblaient, disait-elle, au ciel brillant à travers les orbites d'un crâne vide.

Ce jour-là, Wadi Osman était de cours moins irrégulier et s'élargissait lentement. Au bout de deux heures et demie, il tourna soudain à droite par une faille, et nous nous trouvâmes dans Hamdh, une gorge étroite aux parois en falaises. Comme d'habitude, les bords du lit de sable dur étaient nus, et le milieu se hérissait d'arbres *hamdh-asla*, en bouquets gris, salés et ballonnés. Devant nous se trouvaient des mares d'eau douce laissées par une crue, dont la plus grande faisait presque trois cents pieds de long, aux rives abruptes. Son lit étroit était creusé dans l'argile légère et imperméable. Mohammed dit que cette eau durerait jusqu'à la fin de l'année, mais deviendrait bientôt salée et inutilisable.

Après avoir bu, nous nous baignâmes dans la mare, et la trouvâmes pleine de petits poissons argentés, comme des sardines, très voraces. Nous flanâmes après le bain, prolongeant notre plaisir corporel et, remontant en selle dans la

nuit, nous parcourûmes six milles, jusqu'à sentir le sommeil. Alors nous tournâmes vers un terrain plus élevé pour le bivouac de la nuit. Wadi Hamdh différait des autres vallées sauvages du Hedjaz par son air glacial. Bien sûr, c'était surtout évident la nuit, quand une brume blanche, vernissant la vallée d'une sueur salée, se levait de quelques pieds et restait immobile. Mais même de jour et sous le soleil, le Hamdh était humide, aigre et anormal.

Le matin suivant, nous partîmes tôt et dépassâmes de grandes mares dans la vallée, mais seules quelques-unes contenaient de l'eau potable ; les autres étaient devenues vertes et saumâtres, les petits poissons blancs flottant dedans, morts et saumurés. Ensuite nous traversâmes le lit de la vallée et prîmes vers le nord sur la plaine d'Ugila où Ross, notre commandant d'escadrille de Wedjh, avait récemment construit un aérodrome. Des gardes arabes veillaient sur son essence ; ils nous donnèrent à déjeuner, et ensuite nous suivîmes Wadi Methar jusqu'à un arbre ombreux sous lequel nous dormîmes quatre heures.

Dans l'après-midi, tout le monde était reposé, et les Juheina commencèrent à faire des courses de chameaux. Au début, c'était deux à deux, mais les autres s'y joignirent, jusqu'à ce qu'ils fussent six de front. La route était mauvaise et, finalement, un des garçons mena sa bête au petit galop sur un tas de pierres. Elle glissa, si bien qu'il s'écroula et se cassa un bras. C'était une malchance ; mais Mohammed le ligatura calmement avec des chiffons et des harnais, et le laissa bien installé sous un arbre pour qu'il se repose un peu avant de retourner à Ugila pour la nuit. Les Arabes étaient désinvoltes vis-à-vis des os brisés. Sous une tente, à Wadi Aïs, j'avais vu un jeune homme dont l'avant-bras s'était ressoudé de travers ; s'en rendant compte, il avait creusé sa chair avec une dague jusqu'à dénuder l'os, l'avait cassé à nouveau et redressé ; et il gisait là, endurant les mouches avec philosophie, son avant-bras gauche enflé recouvert de mousses et d'argile cicatrisantes, attendant que le membre guérît.

Dans la matinée, nous allâmes jusqu'à Khautila, un puits, où nous abreuvâmes les chameaux. L'eau était impure et les purgea. Nous repartîmes dans la soirée pour huit autres milles, ayant l'intention de courir droit jusqu'à Wedjh en une dernière longue journée. Aussi nous nous levâmes peu après minuit, et avant l'aube descendions la longue pente de Raal à la plaine, qui s'étendait au travers des embouchures de Hamdh jusqu'à la mer. Le sol était balafré de traces d'autos, suscitant chez les Juheina la vive ambition d'avancer en toute hâte pour voir les nouvelles merveilles de l'armée de Fayçal. Ainsi enflammés, nous fîmes une étape continue de huit heures, inhabituellement longue pour ces Bédouins du Hedjaz.

Nous avions alors toutes les raisons d'être fatigués, hommes et chameaux, puisque nous n'avions pas pris de nourriture depuis le déjeuner de la veille. Aussi sembla-t-il au jeune Mohammed que c'était le moment d'organiser une compétition. Il sauta de son chameau, enleva ses vêtements, et nous défia à la course jusqu'au bosquet d'épineux en haut de la pente devant nous, pour une livre anglaise. Chacun releva le défi, et les chameaux s'élancèrent en cohue. La distance, environ trois quarts de mille, en montée, sur du sable lourd, se révéla sans doute plus grande que Mohammed n'avait escompté. Cependant, il montra une énergie surprenante et gagna, quoique de quelques pouces ; puis il s'effondra aussitôt, saignant de la bouche et du nez. Certains de nos chameaux étaient bons, et ils allaient à leur meilleure allure quand on les faisait se mesurer entre eux.

L'air, ici, était très chaud et lourd pour des natifs des collines, et je craignais que l'épuisement de Mohammed n'eût des conséquences ; mais, après nous être reposés une heure et lui avoir préparé une tasse de café, il se rétablit et fit les six heures qui nous restaient jusqu'à Wedjh aussi joyeusement que d'habitude, continuant à faire les petites farces qui avaient égayé notre longue marche depuis Abou Markha. Si un homme s'approchait discrètement derrière la chamelle

d'un autre, lui enfonçait soudain sa baguette dans la croupe et poussait un cri perçant, la bête le prenait pour un mâle en rut, et s'élançait dans un galop fou très déconcertant pour le cavalier. Un deuxième amusement consistait à caramboler un chameau au galop avec un autre, et à le projeter contre un arbre voisin. Soit l'arbre s'abattait (les arbres des vallées au sol léger du Hedjaz étaient notoirement choses instables), soit le cavalier était égratigné et déchiré ; soit, mieux que tout, il était complètement arraché de sa selle et restait empalé sur une branche épineuse, s'il n'était pas violemment projeté au sol. Cela comptait comme un coup dans le mille, et était très apprécié par tous, sauf la victime.

Les Bédu formaient un peuple étrange. Il était peu satisfaisant pour un Anglais de séjourner avec eux à moins qu'il n'eût une patience aussi étendue et profonde que la mer. Ils étaient absolument esclaves de leurs appétits, sans aucune résistance d'esprit, buvant café, lait et eau comme des ivrognes, gloutons de viande en ragoût, mendiants éhontés de tabac. Ils rêvaient pendant des semaines avant et après leurs rares exercices sexuels, et passaient les journées dans l'intervalle à se titiller eux-mêmes et leurs auditeurs avec des histoires obscènes. Si les circonstances de leur vie leur en avaient donné l'occasion, ils eussent été de purs jouisseurs. Leur force était celle d'hommes géographiquement au-delà de la tentation, la pauvreté de l'Arabie les rendait simples, chastes, endurants. Si on les avait forcés à la vie civilisée, ils auraient succombé comme toute race sauvage à ses maladies, médiocrités, jouissances, cruautés, affaires louches, artifices ; et, comme des sauvages, ils en auraient souffert exagérément, n'étant pas vaccinés.

S'ils soupçonnaient que nous voulions les guider, ou bien ils se comportaient comme des mules, ou bien ils s'en allaient. Si nous les comprenions, et prenions le temps et la peine de leur rendre les choses attirantes, alors ils se donnaient beaucoup de mal pour notre plaisir. Les résultats obtenus valaient-ils l'effort, personne ne pouvait le dire. Les

Anglais, habitués à de plus gros dividendes, n'eussent pas voulu et, en vérité, n'eussent pu consacrer le temps, la pensée et le tact prodigués chaque jour par Sheiks et Émirs pour de si maigres résultats. Les processus arabes étaient clairs, les esprits arabes s'avançaient logiquement, comme les nôtres, sans rien de radicalement incompréhensible ou différent, sinon la prémisse. Il n'y avait pas d'excuse ou de raison, sauf notre paresse et notre ignorance, qui nous permît de les dire insondables ou orientaux, ou de les laisser incompris.

Ils nous suivaient, si nous avions de la patience avec eux, et jouions le jeu selon leurs règles. Le malheur était que nous commencions souvent à le faire, puis arrêtions tout par exaspération, et les rejetions, les blâmant pour un défaut qui n'était que le nôtre. De telles critiques, comme celles d'un général se plaignant de mauvaises troupes, étaient en réalité l'aveu de nos prévisions défaillantes, faux aveu que nous faisions souvent par modestie simulée, pour montrer que, bien que dans l'erreur, nous avions au moins l'intelligence de reconnaître notre faute.

CHAPITRE XXXVIII

Le goût de la propreté me fit m'arrêter avant Wedjh, et changer mes vêtements souillés. Fayçal, quand je me présentai à lui, me conduisit dans la tente intérieure pour parler. Tout semblait aller bien. D'autres voitures blindées étaient venues d'Égypte ; Yenbo s'était vidé de ses derniers soldats et dépôts ; et Sharraf lui-même était arrivé, avec une unité inattendue, une nouvelle compagnie de mitrailleuses d'origine amusante. Nous avions laissé trente hommes malades ou blessés à Yenbo quand nous en étions partis, et aussi des tas d'armes cassées, avec deux sergents armuriers britanniques pour les réparer. Les sergents, qui trouvaient le temps long, avaient pris les Maxims et les patients raccommodés et les avaient combinés en une compagnie de mitrailleuses si parfaitement entraînée par simulation qu'elle valait les meilleurs de nos hommes.

On abandonnait aussi Rabegh. Les aéroplanes qui s'y trouvaient avaient volé jusqu'ici et s'étaient installés. Les troupes égyptiennes étaient arrivées par bateau derrière eux, avec Joyce, Goslett et l'État-major de Rabegh, qui contrôlait maintenant Wedjh. Newcombe et Hornby étaient dans l'intérieur du pays, s'en prenant jour et nuit à la voie ferrée, presque de leurs propres mains, faute d'aides. La propagande dans les tribus avançait ; tout était pour le mieux, et j'allais me retirer quand Suleiman, le maître d'hôte, se préci-

pita à l'intérieur et chuchota quelque chose à Fayçal qui se tourna vers moi, les yeux brillants, essayant de rester calme, et dit : « Aouda est ici. » Je criai « Aouda Abou Tayi ? » et à cet instant le rabat de la tente fut écarté, devant une voix profonde qui mugissait des salutations à Notre Seigneur, Commandeur des Croyants. Un personnage entra, grand, puissant, avec un visage hagard, passionné et tragique. C'était Aouda, suivi de son fils Mohammed, apparemment un enfant, et en vérité âgé de onze ans seulement.

Fayçal avait bondi sur ses pieds. Aouda lui prit la main et la baisa ; ils s'écartèrent d'un pas ou deux et se regardèrent — une paire magnifiquement dissemblable, typique de ce qu'il y avait de mieux en Arabie, Fayçal le prophète et Aouda le guerrier, chacun jouant son rôle à la perfection, comprenant et appréciant immédiatement l'autre. Ils s'assirent. Fayçal nous présenta un par un et Aouda, d'un mot mesuré, semblait enregistrer chacun.

Nous avions beaucoup entendu parler d'Aouda, et comptions sur son aide pour ouvrir Akaba ; et bientôt je sus, d'après la force et la franchise de l'homme, que nous atteindrions notre but. Il était venu à nous comme un chevalier errant, s'irritant de notre séjour à Wedjh, soucieux seulement d'acquérir du mérite sur ses propres terres pour la liberté arabe. Si ses accomplissements n'atteignaient qu'à la moitié de son désir, nous serions riches et heureux. Ce poids avait quitté tous les esprits avant l'heure du dîner.

Nous formions un groupe joyeux : Nassib, Faïz, Mohammed et Dheilan, le cousin avisé d'Aouda, son neveu Zaal, et Shérif Nassir, qui se reposait quelques jours à Wedjh entre deux expéditions. Je racontai à Fayçal des anecdotes comiques sur le camp d'Abdulla, et sur la joie de détruire des voies ferrées. Soudain Aouda sauta sur ses pieds en criant « Dieu me pardonne ! » et se précipita hors de la tente. Nous nous regardâmes, et un bruit de martèlement vint de l'extérieur. J'allai voir ce que cela signifiait, et Aouda était penché sur un rocher, mettant en morceaux ses

fausses dents avec un caillou. « J'avais oublié », expliqua-t-il, « c'est Djémal Pacha qui me les a données. Je mangeais le pain de mon seigneur avec des dents turques ! » Malheureusement, il avait peu de dents à lui, si bien que par la suite il lui fut difficile et plus que pénible de manger de la viande, qu'il adorait, et il resta à demi affamé jusqu'à ce que nous ayons pris Akaba et que Sir Reginald Wingate lui envoyât d'Égypte un dentiste pour fabriquer un dentier allié.

Aouda était très simplement habillé, à la mode du Nord, en coton blanc, avec un couvre-tête mossoul rouge. Il avait sans doute plus de cinquante ans, et ses cheveux noirs étaient striés de blanc, mais il était encore fort et droit, souple, maigre, et aussi actif qu'un homme beaucoup plus jeune. Son visage était magnifique de rides et de creux. Il y était écrit à quel point la mort au combat d'Annad, son fils favori, avait répandu le chagrin sur sa vie tout entière, en mettant fin à son rêve de transmettre aux générations futures la grandeur du nom d'Abou Tayi. Il avait de grands yeux éloquents, riches comme du velours noir. Son front était bas et large, son nez très haut et acéré, puissamment busqué ; sa bouche était assez large et mobile ; sa barbe et sa moustache avaient été taillées en pointe dans le style Howeitat, avec le dessous du menton rasé.

Des siècles plus tôt, les Howeitat étaient venus du Hedjaz, et leurs clans nomades se flattaient d'être de vrais Bédu. Aouda en était l'archétype. Son hospitalité était absolue, et même gênante, sauf pour des âmes insatiables. Sa générosité le maintenait toujours dans la pauvreté, malgré les profits de cent raids. Il s'était marié vingt-huit fois, avait été blessé treize fois ; et dans les batailles qu'il avait provoquées, on avait vu tous les hommes de sa tribu atteints, et la plupart de ses parents tués. Il avait mis à mort lui-même soixante-quinze hommes, Arabes, de ses propres mains, au combat ; et pas un seul hors des combats. Il ne pouvait pas préciser le nombre de Turcs morts : ils n'entraient pas en compte. Sous son commandement, ses Toweiha étaient devenus les pre-

miers combattants du désert, avec une tradition de courage désespéré, un sentiment de supériorité qui ne les quittait jamais tant qu'il y avait de la vie, et du travail à faire, mais qui les avait réduits de douze cents hommes à moins de cinq cents en trente ans, à mesure que s'élevait l'étendard du combat nomade.

Aouda faisait des raids aussi souvent qu'il en avait l'occasion, et aussi loin qu'il le pouvait. Il avait vu Alep, Basra, Wedjh et Wadi Dawasir au cours de ses expéditions, et prenait soin d'entretenir son inimitié avec presque toutes les tribus du désert, afin d'avoir un champ convenable pour ses incursions. À sa façon de brigand, il avait la tête aussi pratique que chaude et, dans ses exploits les plus fous, c'était une froide évaluation des possibilités qui le menait d'un bout à l'autre. Dans l'action, sa patience était extrême, et il recevait et ignorait les conseils, les critiques ou les injures avec un sourire aussi constant que très charmant. S'il se mettait en colère, son visage s'agitait de façon incontrôlable, et il explosait en un accès de passion tremblante, qui ne s'apaisait qu'après qu'il eut tué ; à de tels moments, c'était une bête féroce, et les hommes fuyaient sa présence. Rien sur terre ne le faisait changer d'avis ou obéir à l'ordre d'accomplir la moindre chose qu'il désapprouvât ; et il ne tenait aucun compte des sentiments d'autrui.

Il voyait la vie comme une saga. Tous les événements qu'elle contenait étaient significatifs, tous les personnages en contact avec lui héroïques. Son esprit était empli de poèmes sur de vieux raids, de récits épiques de batailles, et il les épanchait sur l'auditeur le plus proche. S'il manquait d'auditeurs, il se les chantait probablement de sa voix terrible, profonde, résonnante, véhémente. Il ne maîtrisait pas ses lèvres, était ainsi nuisible à ses propres intérêts, et blessait continuellement ses amis. Il parlait de lui à la troisième personne, et était si certain de sa gloire qu'il aimait clamer des histoires à son désavantage. Il semblait parfois saisi par un démon de malveillance, inventait et racontait en public,

sous la foi du serment, des contes épouvantables sur la vie privée de ses hôtes ou de ses invités, et pourtant, avec tout cela, il était modeste, aussi simple qu'un enfant, direct, honnête, bienveillant, et chaudement aimé même de ceux qu'il embarrassait le plus — ses amis.

Joyce vivait près de la plage, à côté des grands alignements de troupes égyptiennes en un imposant déploiement de tentes petites et grandes, et nous parlâmes des choses faites et à faire. Tous nos efforts étaient encore dirigés contre la voie ferrée. Newcombe et Garland étaient près de Muadhdham avec Chérif Sharraf et Mauloud. Ils avaient de nombreux Billi, l'infanterie montée sur mules, des canons et des mitrailleuses, et espéraient prendre là-bas le fort et la station. Newcombe avait ensuite l'intention de faire avancer tous les hommes de Fayçal très près de Medaïn Salih et, en prenant et en tenant une partie de la ligne, d'isoler Médine et de la contraindre à une reddition précoce. Wilson allait venir nous aider dans cette opération, et Davenport emmènerait autant de l'armée égyptienne qu'il pourrait en transporter, pour renforcer l'attaque arabe.

Tout ce programme correspondait à ce que j'avais cru nécessaire pour le progrès de la Révolte arabe quand nous avions pris Wedjh. J'en avais moi-même préparé et organisé une partie. Mais maintenant, puisque cette fièvre et cette dysenterie fortunées, dans le camp d'Abdulla, m'avaient donné le loisir de méditer sur la stratégie et la tactique de la guerre irrégulière, il me paraissait que non seulement les détails mais l'essence de ce plan étaient mauvais. C'est pourquoi il me revenait d'expliquer mon changement d'idées et, si possible, de persuader mes chefs de me suivre dans cette nouvelle théorie.

Aussi commençai-je avec trois propositions. Premièrement, que les irréguliers ne pouvaient attaquer les places fortes et, donc, restaient inaptes à forcer une décision. Deuxièmement, qu'ils étaient aussi incapables de défendre un front ou un point qu'ils étaient de l'attaquer. Troisième-

ment, que leur valeur résidait en profondeur, non pas en surface.

La guerre arabe était géographique, et l'Armée turque représentait un accident. Notre but était de chercher le plus faible maillon matériel de l'ennemi, et de peser seulement sur lui jusqu'à ce que le temps fît céder l'ensemble. Nos plus grandes ressources, les Bédouins sur lesquels il fallait construire notre guerre, n'étaient pas habitués aux opérations formelles, mais avaient des atouts de mobilité, de résistance, de confiance en soi, de connaissance du pays, de courage intelligent. Avec eux, la dispersion faisait la force. En conséquence, nous devions étendre notre front au maximum, pour imposer aux Turcs une défense passive aussi élargie que possible, puisque c'était la forme de guerre matériellement la plus coûteuse pour eux.

Notre devoir était d'atteindre notre but avec la plus grande économie de vies, puisque la vie était plus précieuse pour nous que l'argent ou le temps. Si nous étions patients et d'une habileté surhumaine, nous pourrions suivre les instructions de Saxe et obtenir la victoire sans bataille, en poussant à fond nos avantages mathématiques et psychologiques. Heureusement, notre faiblesse physique n'était pas telle qu'elle en exigeât tant. Nous étions plus riches que les Turcs en transports, en mitrailleuses, en voitures blindées, en explosifs. Nous pouvions développer une force d'assaut de taille très réduite, hautement mobile, hautement équipée, et l'utiliser successivement en des points répartis sur la ligne turque, pour leur faire renforcer leurs postes au-delà du minimum défensif de vingt hommes. Ce serait un raccourci vers le succès.

Il ne fallait pas que nous prenions Médine. Le Turc y était inoffensif. En prison en Égypte, il nous coûterait de la nourriture et des gardiens. Il nous convenait qu'il reste massé à Médine, et dans tout autre endroit éloigné. Notre idéal était de garder sa voie ferrée juste en fonctionnement, mais tout juste, avec le maximum de pertes et de gêne. Le facteur des

vivres le confinerait aux voies, mais nous lui laisserions volontiers pour la durée de la guerre la ligne du Hedjaz, et la ligne transjordanienne, et les lignes de Palestine et de Syrie, du moment qu'il nous donnait les autres neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes du monde arabe. S'il avait tendance à évacuer trop tôt, pour pouvoir concentrer ses forces dans la petite zone où leur nombre pourrait dominer efficacement, nous devrions alors lui rendre confiance en réduisant nos entreprises contre lui. Sa stupidité serait notre alliée, car il aimerait tenir, ou penser qu'il tenait, autant de ses anciennes provinces que possible. Cet orgueil de son héritage impérial le maintiendrait dans son absurde position actuelle — tout en flancs et pas de front.

Je critiquai en détail le plan retenu. Tenir un point médian de la voie ferrée serait coûteux, car la garnison pourrait être menacée de chaque côté. Le mélange de troupes égyptiennes avec les tribus constituait un affaiblissement moral. Si des soldats professionnels étaient présents, le Bédouin se tiendrait à l'écart et les regarderait travailler, heureux qu'on lui épargnât le rôle principal. La jalousie, surajoutée à l'inefficacité, en serait le résultat. De plus, le pays Billi était très sec, et l'entretien d'une force importante près de la ligne serait techniquement difficile.

Cependant, ni mon raisonnement général ni mes objections particulières n'eurent beaucoup de poids. Les plans étaient faits, et les préparatifs avancés. Chacun était trop occupé à son propre travail pour me donner l'autorisation explicite de me lancer dans le mien. Tout ce que j'obtins fut une audition, et l'on admit non sans réserve que ma contre-offensive pourrait être une diversion utile. J'organisai avec Aouda Abou Tayi une marche chez les Howeitat, dans leurs pâturages de printemps du désert syrien. Nous pourrions lever parmi eux une force méhariste mobile et prendre Akaba d'assaut par l'est, sans canons ni mitrailleuses.

L'est était le côté non gardé, la ligne de moindre résistance, la plus facile pour nous. Notre marche serait un

exemple extrême de mouvement tournant, puisqu'elle impliquait un voyage de six cents milles dans le désert pour prendre une tranchée à portée des canons de nos navires ; mais il n'y avait pas d'autre procédé possible, et celui-ci était si parfaitement conforme à l'esprit de mes ruminations de malade que son dénouement pouvait bien être heureux, et serait sûrement instructif. Aouda croyait tout possible avec de la dynamite et de l'argent, et pensait que les petits clans autour d'Akaba se joindraient à nous. Fayçal, qui était déjà en contact avec eux, estimait aussi qu'ils nous aideraient si nous remportions un succès préliminaire près de Maan et, ensuite, avançions en force contre le port. La Navy y fit une incursion pendant que nous réfléchissions, et les Turcs qu'elle captura nous donnèrent des renseignements si utiles que je fus impatient de partir immédiatement.

La route du désert vers Akaba était si longue et difficile que nous ne pouvions emporter ni canons ni mitrailleuses, ni vivres ni soldats réguliers. En conséquence, l'élément que je retirerais du plan contre le chemin de fer ne serait que moi seul, quantité négligeable dans les circonstances, puisque j'y étais si violemment opposé que mon aide en cela n'eût pas été accordée de bon cœur. Aussi décidai-je de suivre ma propre voie, avec ou sans ordres. J'écrivis une lettre pleine d'excuses à Clayton, lui disant que mes intentions étaient des meilleures, et je partis.

LIVRE IV

DÉPLOIEMENT VERS AKABA

Chapitres XXXIX À LIV

Le port d'Akaba était naturellement si fort qu'il ne pouvait être pris que par surprise, de l'intérieur des terres ; mais l'opportune adhésion à Fayçal d'Aouda abou Tayi nous fit espérer enrôler assez d'hommes des tribus dans le désert oriental pour une telle descente sur la côte.

Nassir, Aouda et moi partîmes ensemble pour cette longue course. Jusqu'ici, Fayçal avait été le chef officiel, mais le fait qu'il restât à Wedjh fit peser sur moi l'ingrat fardeau de cette expédition au nord. Je l'acceptai,
avec ses implications malhonnêtes,
comme notre seul moyen de victoire.
Nous dupâmes les Turcs et pénétrâmes
dans Akaba avec bonheur.

CHAPITRE XXXIX

Le neuf mai, tout était prêt et nous quittâmes la tente de Fayçal dans l'éblouissement du milieu de l'après-midi, ses bons vœux résonnant derrière nous du sommet de la colline pendant que nous nous éloignions. Chérif Nassir nous menait : sa bonté lumineuse, qui lui valait la dévotion de tous, même des dépravés, faisait de lui le seul chef (et une bénédiction) pour les entreprises désespérées. Quand nous lui avions révélé ce que nous souhaitions, il avait eu un petit soupir, car il avait le corps épuisé après des mois de service à l'avant-garde, et l'esprit aussi, avec le passage des années insouciantes de la jeunesse. Il redoutait la maturité qui l'atteignait, avec sa pondération, son habileté, son art accompli, à qui manquait pourtant la poésie de l'adolescence qui fait de vivre tout le but de la vie. Physiquement, il était encore jeune ; mais son âme changeante et mortelle vieillissait plus vite que son corps — elle allait à la mort avant celui-ci, comme la plupart de nos âmes.

Notre courte étape nous mena au fort de Sebeil, à l'intérieur des terres par rapport à Wedjh, point d'eau où se rendaient les pèlerins égyptiens. Nous campâmes près de leur grand réservoir de brique, à l'ombre du mur d'enceinte du fort, ou des palmiers, et remédiâmes aux déficiences que cette première étape avait révélées. Aouda et ses hommes se trouvaient avec nous ; et aussi Nessib el-Békri, le Damas-

cène avisé, pour représenter Fayçal vis-à-vis des villageois de Syrie. Nessib avait de l'intelligence, une position sociale, et toutes les caractéristiques d'un précédent voyage réussi dans le désert ; sa joyeuse endurance à l'aventure, rare chez les Syriens, le désignait comme notre camarade autant que son esprit politique, ses capacités, son éloquence persuasive et enjouée, et le patriotisme qui triomphait souvent de sa passion native pour les détours. Nessib avait choisi Zéki, un officier syrien, comme compagnon. Pour escorte, nous avions trente-cinq Ageyl sous les ordres d'ibn Dgheithir, un homme emmuré dans son propre caractère : lointain, rêveur, se suffisant à lui-même. Fayçal avait réuni un trésor de vingt mille livres d'or — tout ce qu'il pouvait se permettre, et plus que nous n'en avions demandé — pour payer les nouveaux hommes que nous espérions enrôler, et faire les avances qui inciteraient les Howeitat à la rapidité.

Nous partageâmes entre nous ce fardeau malcommode de quatre quintaux d'or, pour conjurer le risque d'un accident en chemin. Sheik Youssouf, redevenu responsable des vivres, nous donna à chacun un demi-sac de farine, dont les quarante-cinq livres constituaient la ration parcimonieuse d'un homme pour six semaines. Nous les accrochâmes à nos selles, et Nassir prit assez de chameaux de bât pour distribuer encore quatorze livres par homme quand nous aurions marché pendant la première quinzaine, et leur aurions fait de la place dans nos sacs.

Nous avions un peu de munitions et quelques fusils en réserve pour servir de cadeaux ; et six chameaux chargés de légers paquets de gélignite pour des rails, des trains ou des ponts dans le Nord. Nassir, un grand Émir de sa région, transportait aussi une bonne tente où recevoir des visiteurs, et avait chargé un chameau de riz pour les régaler ; mais nous mangeâmes ce dernier entre nous avec grand plaisir, alors que le régime ininterrompu de pain à l'eau et d'eau, semaine après semaine, nous inspirait de moins en moins. N'étant que des débutants dans ce genre de voyage, nous ne

savions pas que la farine sèche, la nourriture la plus légère, était dès lors la meilleure pour un long trajet. Six mois plus tard, ni Nassir ni moi-même ne gaspillions plus de transport ni ne prenions de peine pour le luxe du riz.

Mes Ageyl — Mukheimer, Merjan, Ali — avaient été renforcés par Mohammed, jeune paysan obéissant et ébouriffé de quelque village du Hauran, et par Gassim, de Maan, un hors-la-loi aux dents longues et au visage jaune, qui s'était réfugié dans le désert auprès des Howeitat après avoir tué un fonctionnaire turc lors d'une dispute à propos des impôts sur le bétail. Les crimes contre les collecteurs d'impôts nous étaient sympathiques à tous, et Gassim en tirait une spécieuse réputation de cordialité, qui ne correspondait pas en fait à la vérité.

Nous semblions être un groupe bien petit pour conquérir une nouvelle province, et apparemment d'autres pensaient de même ; car bientôt Lamotte, le représentant de Brémond auprès de Fayçal, vint prendre de nous une photo d'adieu. Un peu plus tard arriva Youssouf, avec le bon docteur, et Shéfik, et les frères de Nessib, pour nous souhaiter le succès dans notre expédition. Nous nous réunîmes le soir, autour d'un vaste repas dont le prudent Youssouf avait amené les ingrédients. Son cœur, qui n'était pas mince, s'inquiétait peut-être à la pensée d'un souper de pain ; ou était-ce le beau désir de nous offrir un dernier festin avant que nous nous perdions dans le désert de souffrance et de piètre chère ?

Après leur départ, nous chargeâmes les bêtes et commençâmes avant minuit une nouvelle étape de notre voyage jusqu'à l'oasis de Kurr. Nassir, notre guide, en était venu à connaître ce pays presque aussi bien que le sien.

Pendant que nous allions dans la nuit étoilée, au clair de lune, ses souvenirs se portaient intimement sur sa région natale. Il me parla de la maison de famille pavée de pierres, dont les salles enfoncées étaient protégées de la chaleur de l'été par des toits voûtés, et des jardins plantés de toutes les espèces d'arbres fruitiers, dans des sentiers ombreux où l'on

pouvait marcher à l'aise sans se soucier du soleil. Il me parla de la roue au-dessus du puits, avec sa machinerie de godets à bascule, en cuir, que des bœufs faisaient monter jusqu'à un sentier incliné de terre foulée, il me dit comment l'eau de ce réservoir coulait dans des conduits de ciment le long des sentiers, et me raconta les fontaines ainsi mises en action dans la cour, à côté de la grande piscine au treillage de vigne, bordée de mosaïques brillantes, dans la profondeur verte de laquelle lui-même et la maisonnée de son frère avaient l'habitude de plonger à midi.

Nassir était joyeux, d'habitude, mais il avait en lui, toute prête, une veine de souffrance, et ce soir il se demandait pourquoi lui, Émir de Médine, riche, puissant et tranquille dans son palais de jardins, avait tout rejeté pour devenir le faible chef d'aventures téméraires dans le désert. Depuis deux ans, il était proscrit, combattant toujours au-delà de la ligne de front des armées de Fayçal, choisi pour chaque occurrence hasardeuse, pionnier de chaque avancée ; et pendant ce temps, les Turcs étaient dans sa maison, ravageant ses vergers et abattant ses palmiers. Même, dit-il, le grand puits, qui avait résonné du grincement des roues à bœufs durant six siècles, avait fait silence ; le jardin, craquelé de chaleur, devenait un désert comme les collines aveugles où nous voyagions.

Après quatre heures de marche, nous en prîmes deux pour dormir, et nous nous levâmes avec le soleil. Les chameaux de bât, affaiblis par la maudite gale de Wedjh, avançaient lentement, broutant toute la journée en chemin. Nous les cavaliers, légèrement montés, nous aurions facilement pu les dépasser, mais Aouda, qui réglait nos étapes, l'interdit, à cause des difficultés qui nous attendaient et pour lesquelles nos bêtes auraient besoin de toute la forme que nous pourrions leur conserver. Aussi nous cheminâmes pendant six heures, par une grande chaleur. Le soleil d'été, dans ce pays de sable blanc derrière Wedjh, pouvait cruellement aveugler l'œil, et les rocs nus de chaque côté de notre piste ren-

voyaient des vagues de chaleur qui nous meurtrissaient et nous tournaient la tête. En conséquence, vers onze heures du matin, nous nous mutinâmes contre le désir d'Aouda de continuer encore. Aussi nous fîmes halte et nous étendîmes sous des arbres jusqu'à deux heures et demie, chacun essayant de se faire une ombre épaisse quoique mouvante grâce à une couverture pliée accrochée aux épines des branches surplombantes.

Nous repartîmes après cette pause, pendant trois heures agréables, dans des fonds unis, approchant des parois d'une grande vallée, et découvrîmes le vert jardin d'El-Kurr qui s'étendait juste devant nous. Des tentes blanches se laissaient entrevoir entre les palmiers. Pendant que nous mettions pied à terre, Rassim et Abdulla, Mahmud, le docteur et même le vieux Mauloud, le cavalier, vinrent nous accueillir. Ils nous dirent que Chérif Sharraf, que nous souhaitions retrouver à Abou Raga, notre prochain arrêt, était parti en raid pour quelques jours. Cela signifiait que nous avions le temps : nous prîmes donc à El-Kurr deux nuits de congé.

J'en fus content, car le mal des furoncles et de la fièvre qui m'avait entravé à Wadi Aïs était revenu, plus fortement, faisant de chaque trajet une souffrance, et de chaque repos une détente bénie de ma volonté bandée pour continuer — une occasion d'ajouter de la patience à une réserve limitée. Aussi je restai allongé immobile, et accueillis dans mon esprit le sentiment de paix, la verdure et la présence de l'eau qui rendaient ce jardin dans le désert beau et obsédant, comme s'il rappelait une ancienne visite. Ou était-ce simplement qu'il y avait longtemps que nous n'avions vu d'herbe fraîche poussant au printemps ?

L'habitant de Kurr, le seul Bellouwi sédentaire, le vénérable Dhaïf-Allah, travaillait jour et nuit avec ses filles dans le petit lopin en terrasses hérité de ses ancêtres. Il était construit sur le flanc sud de la vallée, dans une anse protégée des crues par un mur massif de pierres brutes. En son milieu s'ouvrait le puits d'eau claire et froide, au-dessus duquel se

trouvait une suspension à contrepoids faite de boue et de perches grossières. Grâce à elle, le matin et le soir, quand le soleil était bas, Dhaïf-Allah puisait de grandes bassines d'eau et les versait dans des rigoles d'argile pratiquées dans son jardin, parmi les racines des arbres. Il entretenait des palmiers bas, car leurs feuilles étalées abritaient ses plantes du soleil qui, autrement, dans cette vallée désolée, aurait pu les dessécher, et faisait pousser du jeune tabac (sa récolte la plus profitable), avec des lopins plus petits de haricots et de melons, de concombres et d'aubergines, selon la saison.

Le vieil homme vivait avec ses femmes dans une hutte de broussailles à côté du puits, et dédaignait nos activités politiques, nous demandant ce que ces efforts douloureux et ces sacrifices sanglants apporteraient de plus à boire ou à manger. Nous le taquinâmes gentiment avec des idées de liberté, avec l'indépendance des pays arabes pour les Arabes. « Ce jardin, Dhaïf-Allah, ne devrait-il pas être vraiment à toi ? » Cependant, il ne comprit pas et se leva pour se frapper fièrement la poitrine, criant : « Je — je suis Kurr. »

Il était libre et ne voulait rien pour autrui, et seulement son jardin pour lui-même. Et ne voyait pas davantage pourquoi d'autres ne deviendraient pas riches dans une semblable frugalité. Il se vantait de ce que sa calotte de feutre, que la sueur avait graissée jusqu'à lui donner la couleur et la consistance du plomb, eût été celle de son grand-père, achetée quand Ibrahim Pacha se trouvait à Wedjh, un siècle auparavant ; son autre vêtement indispensable était une chemise et, chaque année, avec son tabac, il achetait pour lui la chemise de l'année suivante, et une pour chacune de ses filles, et une pour la vieille — sa femme.

Pourtant nous lui fûmes reconnaissants car, non seulement il nous montrait un exemple de contentement, à nous les esclaves d'un appétit superflu, mais il vendait des légumes, et nous en vécûmes richement, ainsi que des conserves offertes par Rassim, Abdulla et Mahmoud.

Chaque soir, autour des feux, il y avait de la musique, non pas le rugissement monotone, à gorge déployée, des tribus, ni l'harmonie entraînante des Ageyl, mais les quarts de ton et les trilles de fausset de la Syrie urbaine. Mauloud avait des musiciens dans son unité, et on faisait venir tous les soirs des soldats timides pour jouer de la guitare et chanter des chansons de café de Damas, ou les poèmes d'amour de leurs villages. Dans la tente d'Abdulla, où j'étais logé, la distance, le murmure de l'eau odorante qui s'écoulait et les feuilles des arbres adoucissaient la musique, si bien qu'elle devenait sourdement agréable à l'oreille.

Souvent aussi, Nessib el-Békri sortait son manuscrit de chansons de Sélim el-Djézaïri, cet ardent révolutionnaire sans scrupules qui, dans ses moments de loisir entre les campagnes, l'école d'État-major et les missions sanglantes qu'il remplissait pour les Jeunes-Turcs, ses maîtres, avait composé des vers en langue populaire sur la liberté que sa race allait connaître. Nessib et ses amis psalmodiaient ces chants sur un rythme balancé, mettant tout leur espoir et leur passion dans les paroles, leurs pâles visages de Damas larges comme la lune dans la lumière du feu et couverts de sueur. Le camp des soldats tombait dans un silence de mort jusqu'à la fin de la strophe, et alors venait de chaque homme un écho soupirant, plein de désir, de la dernière note. Seul le vieux Dhaïf-Allah continuait à répandre son eau, certain que, après que nous en eussions fini avec nos bêtises, il y aurait encore quelqu'un pour avoir besoin de ses légumes et les acheter.

CHAPITRE XL

Pour des citadins, ce jardin était un souvenir du monde avant que la folie de la guerre nous prît et nous poussât dans le désert ; pour Aouda, l'exhibition de la richesse végétale était indécente, et il aspirait à un paysage dégagé. Aussi nous abrégeâmes notre seconde nuit au paradis et, à deux heures du matin, nous remontâmes la vallée. Il faisait des ténèbres de poix, les étoiles mêmes du ciel incapables de jeter de la lumière dans les profondeurs où nous errions. Ce soir-là, Aouda fut notre guide et, pour nous assurer de sa position, il éleva la voix dans une interminable chanson « ho, ho, ho » des Howeitat, un poème épique psalmodié sur trois notes graves, montant et descendant, en arrière et en avant, d'une voix si pleine que les mots étaient indistincts. Après un moment, nous le remerciâmes du chant, car la piste s'écartait sur la gauche, et notre longue file suivit le détour d'Aouda grâce aux échos de sa voix qui roulait sur les falaises noires et déchirées dans le clair de lune.

Durant ce long voyage, Chérif Nassir et le cousin au sourire amer d'Aouda, Mohammed el-Dheilan, se donnèrent du mal avec mon arabe, me faisant tour à tour la leçon dans la langue classique de Médine et dans le vif langage du désert. Au début, mon arabe se composait d'une maîtrise hésitante des dialectes tribaux du Moyen-Euphrate (forme qui n'était pas impure), mais il devenait maintenant un mélange coulant

d'argot du Hedjaz et de poésie des tribus du nord, avec des mots et des expressions familières des limpides Nedjdi, et des formes livresques de Syrie. Le coulant manquait de grammaire, ce qui faisait de ma conversation une aventure perpétuelle pour mes auditeurs. Les nouveaux venus s'imaginaient que j'étais natif de quelque district illettré inconnu, dépotoir où l'on jetait les morceaux d'une langue arabe démembrée.

Toutefois, pour le moment, je ne comprenais pas trois mots parmi ceux d'Aouda et, après une demi-heure son chant m'ennuya, pendant que la vieille lune montait lentement dans le ciel, glissait sur les plus hautes collines, et jetait dans notre vallée une lumière trompeuse, moins sûre que les ténèbres. Nous fîmes route jusqu'à ce que le soleil matinal, très éprouvant pour ceux qui avaient chevauché toute la nuit, nous fît face.

Le déjeuner se composa de notre propre farine, allégeant enfin, après des jours d'hospitalité, la charge de nourriture de nos pauvres chameaux. Sharraf n'étant pas encore à Abou Raga, nous ne nous hâtâmes pas plus que les problèmes d'eau ne nous y forçaient et, après avoir mangé, nous installâmes à nouveau nos toits de couvertures et restâmes allongés jusqu'à l'après-midi, remuant rageusement pour ne pas perdre leur ombre instable, moites de chaleur sous les incessantes piqûres de mouches.

Enfin, Nassir nous donna le signal de la marche, et nous remontâmes le défilé, avec des collines légèrement pompeuses de chaque côté, pendant quatre heures, et alors nous nous mîmes d'accord pour camper à nouveau dans le lit de la vallée. Il y avait d'abondantes broussailles comme combustible, et en haut de la falaise à notre droite se trouvaient dans les anfractuosités du roc des mares d'eau fraîche qui nous donnèrent une boisson délicieuse. Nassir était agité ; il commanda du riz pour le souper, et ordonna aux amis de manger avec nous.

Notre ordre de marche était bizarre et élaboré. Nassir, Aouda et Nessib étaient autant de maisons séparées et

pointilleuses, n'admettant la suprématie de Nassir que parce que je vivais avec lui comme invité et leur donnais l'exemple du respect. Chacun réclamait d'être consulté sur les détails de notre marche, où et quand nous devions faire halte. C'était inévitable avec Aouda, enfant de la bataille qui n'avait jamais connu de maître depuis que, tout petit garçon, il avait pour la première fois monté son propre chameau. C'était préférable avec Nessib, Syrien de la difficile race syrienne, jalouse, hostile au mérite ou à sa reconnaissance.

Il fallait à de tels gens un cri de guerre et une bannière venus de l'extérieur pour s'unir, et un étranger pour les guider, quelqu'un dont la suprématie serait basée sur une idée, illogique, indéniable, distinctive, que l'instinct pourrait accepter et que la raison n'aurait pas de base rationnelle de rejeter ou d'approuver. Pour cette armée des hommes de Fayçal, la trouvaille était qu'un Émir de La Mecque, un descendant du prophète, un Chérif, était un dignitaire d'un autre monde, que des fils d'Adam pouvaient révérer sans honte. C'était le postulat qui unissait le mouvement arabe, c'était ce qui lui donnait une unanimité efficace, bien qu'imbécile.

Le matin, nous montâmes en selle à cinq heures. Notre vallée s'étrécit, et nous contournâmes un contrefort acéré, en montant à pic. La piste devenait un mauvais sentier de chèvres, grimpant en zigzag un flanc de colline trop escarpé pour qu'on l'escalade autrement que sur les mains et les genoux. Nous descendîmes de nos chameaux et les menâmes par la bride. Bientôt, nous dûmes nous aider l'un l'autre, un homme pressant les chameaux par-derrière, un autre les tirant par-devant, les encourageant sur les plus mauvais passages, redressant leurs charges pour les soulager.

Certaines parties de la piste étaient dangereuses, là où des rochers faisaient saillie et la rétrécissaient, si bien qu'un côté de la charge frottait et repoussait l'animal au bord de la falaise. Nous dûmes refaire le chargement de nourriture et d'explosifs et, malgré toutes nos précautions, perdîmes deux

de nos faibles chameaux dans la passe. Les Howeitat les tuèrent là où ils gisaient, brisés, plongeant une dague acérée dans l'artère de la gorge, près de la poitrine, pendant qu'on faisait tendre le cou de la bête en lui tournant la tête vers la selle. Ils furent aussitôt découpés et la viande partagée.

Nous fûmes heureux de constater que le haut de la passe n'était pas une chaîne, mais un plateau spacieux qui s'inclinait doucement vers l'est devant nous. Les premièrs mètres étaient âpres et rocheux, recouverts de bas tapis d'épines, comme de la bruyère, mais ensuite nous arrivâmes dans une vallée de galets blancs, et dans son lit une Bédouine remplissait son outre avec une tasse de cuivre, puisant de l'eau laiteuse, tout à fait pure et douce, d'un petit trou large d'un pied, creusé d'une coudée dans les cailloux. C'était Abou Saad et, pour son nom et pour son eau, et pour les quartiers de viande rouge qui cognaient contre nos selles, nous décidâmes de rester là une nuit, occupant encore un peu du temps qu'il fallait occuper avant que Sharraf revînt de son expédition contre la voie ferrée.

Aussi nous allâmes quatre milles plus loin pour camper sous des arbres au feuillage étalé, dans des fourrés serrés d'arbustes épineux, qui formaient par-dessous des creux comme des niches. Le jour, les arbres servaient d'armatures de tente à nos couvertures étendues pour nous protéger du soleil impérieux. La nuit, ils faisaient des tonnelles qui abritaient nos couches. Nous avions appris à dormir sans rien d'autre au-dessus de la tête que la lune et les étoiles, et sans rien sur les côtés pour maintenir à distance les vents et les bruits de la nuit ; et, par contraste, c'était étrange, mais apaisant, d'être allongé entre des murs, avec un toit au-dessus, même si murs et toit n'étaient que des rameaux entrelacés formant un filet plus sombre sur le ciel parsemé d'étoiles.

Quant à moi, de nouveau malade, avec une fièvre qui montait de plus en plus sur moi, mon corps était très endolori par les furoncles et le frottement de ma selle trempée de sueur. Quand, sans que je le lui suggère, Nassir fit halte à la

mi-étape, je me tournai pour le remercier chaleureusement, à sa surprise. Nous étions alors sur le calcaire de la crête de Shafa. Devant nous s'étendait un grand champ de lave sombre, et au premier plan une chaîne de falaises de grès striées de rouge et de noir, avec des sommets coniques. L'air, sur le haut plateau, n'était pas si chaud et, le matin et le soir, il y soufflait sur nous une libre brise, rafraîchissante après l'immobilité en suspens des vallées.

Nous déjeunâmes de notre viande de chameau et repartîmes plus gaiement le lendemain matin, descendant un plateau de grès rouge en pente douce. Alors nous arrivâmes au premier accident de terrain, un passage raide qui menait au fond d'une vallée sableuse où poussaient des arbustes, flanqué de chaque côté par des falaises verticales et des pics de grès, qui s'élevaient graduellement de plus en plus haut à mesure que nous descendions et se détachaient nettement sur le ciel matinal. Le fond de la vallée était ombreux, et l'air avait un goût humide et moisi, comme si de la sève s'y desséchait. Les arêtes des falaises autour de nous étaient étrangement découpées, comme de fantastiques parapets. Nous continuâmes notre route sinueuse, toujours plus profond dans la terre, jusqu'à pénétrer une demi-heure plus tard par un tournant serré dans Wadi Djizil, la principale gouttière de ces régions gréseuses dont nous avions vu la fin près de Hédia.

Djizil était une gorge profonde, de près de deux cents mètres de large, pleine de tamaris qui poussaient dans le lit de sable apporté par les crues, non moins que sur les talus mous, hauts de vingt pieds, qui s'étaient amoncelés partout où un tourbillon d'eau ou de vent avait déposé la poussière plus lourde sous le surplomb des falaises. Les parois, de chaque côté, étaient des bandes régulières de grès strié de rouge en nombreuses teintes. L'union des falaises sombres, du sol rose et des arbustes vert pâle était belle pour des yeux saturés par des mois de soleil et d'ombre noir de suie. Quand le soir arriva, le soleil au déclin jeta un éclat cramoisi sur un des côtés de la vallée, laissant l'autre dans une obscurité violette.

Notre camp se trouvait sur quelques dunes renflées, de sable herbu, dans un coude de la vallée, où une fissure étroite avait créé un remous et creusé un bassin qui retenait un reste saumâtre de la crue de l'hiver précédent. Nous envoyâmes un homme prendre des nouvelles en haut de la vallée, dans un bosquet de lauriers-roses où nous apercevions les sommets blancs des tentes de Sharraf. On l'attendait le lendemain, aussi nous passâmes deux nuits dans cet endroit aux couleurs étranges et empli d'échos. La mare saumâtre convenait à nos chameaux, et nous nous y baignâmes à midi. Puis nous mangeâmes et dormîmes généreusement, avant de nous promener dans les vallées proches pour regarder les raies horizontales roses, brunes, crème et rouges qui formaient la dominante rouge des falaises, prenant plaisir aux différents motifs que dessinaient les minces traits de teinte plus claire ou plus foncée tracés sur le corps uni de la roche. Je passai un après-midi derrière un abri de berger en blocs de grès empilés, dans l'air chaud et le soleil, tandis que résonnait une basse venue du vent qui pinçait la crête inégale du mur au-dessus de ma tête. La vallée était pénétrée de paix, et le bruit continu du vent faisait que même celui-ci semblait doué de patience.

J'avais les yeux fermés et je rêvais, quand une voix juvénile me fit remarquer un Ageyl inquiet, un étranger, Daoud, accroupi à côté de moi. Il fit appel à ma compassion. Son ami Farradj avait incendié leur tente lors d'une fredaine, et Saad, capitaine des Ageyl de Sharraf, allait le fouetter en punition. Si j'intercédais, il serait épargné. Il se trouva que Saad arrivait juste alors pour me rendre visite, et je lui soumis l'affaire pendant que Daoud, assis, nous observait, la bouche légèrement ouverte d'ardeur, les paupières tirées sur de grands yeux sombres, et les sourcils, qu'il avait droits, froncés d'angoisse. Les pupilles de Daoud, un peu décentrées du milieu de l'œil vers l'intérieur, lui donnaient un air d'intense empressement.

La réponse de Saad ne fut pas encourageante. Ces deux-là avaient toujours des ennuis, et leurs farces étaient dernière-

ment devenues si outrées que le sévère Sharraf avait ordonné qu'on fît d'eux un exemple. Tout ce qu'il pouvait faire par égard pour moi était de laisser Daoud partager la sentence décidée. Daoud sauta sur l'occasion, me baisa la main et celle de Saad, et courut vers le haut de la vallée, pendant que Saad, riant, me racontait des anecdotes sur la fameuse paire. C'était un exemple de garçons orientaux, et de l'affection entre garçons que la ségrégation des femmes rendait inévitable. De telles amitiés menaient souvent à des amours viriles d'une profondeur et d'une force qui dépassaient nos petites idées imprégnées de chair. Quand ces amours étaient innocentes, elles étaient brûlantes et sans honte. Si la sexualité y entrait, elles devenaient un échange, une relation qui avait perdu son caractère spirituel, comme le mariage.

Sharraf n'arriva pas le lendemain. Notre matinée se passa avec Aouda qui parlait de la marche qui nous attendait, pendant que Nassir, du pouce et de l'index, projetait sur nous, de la boîte, des allumettes grésillantes, en travers de la tente. Au milieu de nos amusements, deux silhouettes courbées, de la douleur dans les yeux mais un sourire malin sur les lèvres, s'approchèrent en clopinant et saluèrent. C'était Daoud l'irréfléchi et son ami de cœur, Farradj, une magnifique créature, à la charpente fine, à l'air de jeune fille, avec un visage lisse et innocent, et des yeux noyés. Ils dirent qu'ils venaient se mettre à mon service. Je n'avais pas besoin d'eux, et j'objectai qu'après leur rossée, ils ne pouvaient pas monter. Ils répondirent qu'ils étaient venus en montant à cru. Je dis que j'étais un homme simple qui n'aimait pas avoir de serviteurs autour de lui. Daoud se détourna, vaincu et en colère ; mais Farradj plaida que nous avions besoin d'hommes, et qu'ils me suivraient pour la compagnie et par gratitude. Pendant que Daoud, plus dur, se révoltait, il s'approcha de Nassir et s'agenouilla pour l'implorer, toute la femme en lui transparaissant dans son désir. À la fin, sur le conseil de Nassir, je les pris tous les deux, surtout parce qu'ils avaient l'air si jeunes et propres.

CHAPITRE XLI

Sharraf retarda son retour jusqu'au troisième matin, mais alors nous l'entendîmes à grand bruit, car les Arabes de son expédition tirèrent en l'air de longues volées de coups de feu, et les échos furent projetés dans les lacets de la vallée jusqu'à ce que les collines arides elles-mêmes parussent se joindre au salut. Nous enfilâmes nos vêtements les plus propres pour aller lui rendre visite. Aouda portait les splendeurs qu'il avait achetées à Wedjh : un pardessus gris souris, de drap fin avec col de velours, et des bottes jaunes à élastique sur les côtés ; et là-dessus sa chevelure flottante et son visage en ruine de tragédien fatigué. Sharraf fut aimable avec nous, car il avait capturé des prisonniers sur la ligne, et fait sauter des rails et un ponceau. Une des nouvelles qu'il apportait était qu'à Wadi Diraa, sur notre route, se trouvaient des mares d'eau de pluie, récente et douce. Cela raccourcirait de cinquante milles notre marche sans eau jusqu'à Fedjr, et supprimerait le danger de la soif ; un grand avantage, car toute notre provision d'eau se montait à vingt gallons environs pour cinquante hommes, marge de sécurité trop étroite.

Le lendemain, nous quittâmes Abou Raga vers le milieu de l'après-midi, sans tristesse, car ce bel endroit nous avait été malsain et la fièvre nous avait tourmentés pendant les trois jours que nous avions passés dans le lit exigu de la vallée. Aouda nous fit remonter une vallée secondaire qui

s'élargit bientôt en la plaine du Shegg — un espace de sable plat. À sa surface, en une confusion éparpillée, se trouvaient des îlots et des flèches de grès rouge, groupés comme des séracs, aux bases si érodées par le vent qu'ils semblaient tous prêts à tomber et à bloquer la piste, laquelle serpentait entre eux, par des détroits qui paraissaient n'offrir aucun passage mais s'ouvraient toujours sur une nouvelle travée d'impasses. Aouda nous guidait sans hésitation dans ce labyrinthe, le fouillant tout au long sur son chameau, les coudes écartés, les mains en balancier oscillant dans l'air à hauteur d'épaule.

Il n'y avait pas d'empreintes sur le sol, car chaque vent balayait la surface de sable comme une grande brosse, réduisant en grains les traces des derniers voyageurs jusqu'à ce que la surface porte à nouveau le dessin d'innombrables vaguelettes vierges. Seul le crottin de chameau séché, qui était plus léger que le sable et arrondi comme des noix, s'échappait sur les ondulations.

Le crottin roulait çà et là, pour être accumulé dans les coins par les vents criards. C'était peut-être grâce à ces tas de crottin autant que par son sens de l'orientation inégalable qu'Aouda trouvait son chemin. Pour nous, les formations rocheuses étaient un sujet de spéculation et d'étonnement constant ; leur surface granuleuse, leur couleur rouge et les ciselures courbes que les rafales de sables y avait imprimées adoucissaient la lumière du soleil, soulageant nos yeux baignés de larmes.

À la moitié de l'étape, nous aperçûmes cinq ou six méharistes qui venaient de la voie ferrée. J'étais devant avec Aouda, et nous ressentîmes ce délicieux frisson « Ami ou ennemi ? » que procure la rencontre d'étrangers dans le désert, pendant que nous nous placions prudemment du bon côté, gardant dégagé le bras du fusil pour pouvoir tirer rapidement ; mais, quand ils s'approchèrent, nous vîmes qu'ils faisaient partie des forces arabes. Le premier, qui montait sans fermeté un lourd chameau, avec l'incommode selle de bois fabriquée à Manchester du British Camel

Corps, était un Anglais blond à la barbe hirsute, dans un uniforme en lambeaux. Nous devinâmes que c'était Hornby, l'élève de Newcombe, l'ingénieur déchaîné qui rivalisait avec lui dans la démolition de la voie ferrée. Après un échange de saluts, à l'occasion de cette première rencontre, il me dit que Newcombe venait de partir à Wedjh pour discuter de ses difficultés avec Fayçal et faire de nouveaux plans pour les affronter.

Newcombe avait des difficultés constantes dues à un excès de zèle, et à son habitude d'en faire quatre fois plus que tout autre Anglais, dix fois ce que les Arabes trouvaient nécessaire ou sage. Hornby parlait peu arabe, et Newcombe pas assez pour persuader, quoique suffisamment pour donner des ordres ; mais les ordres n'étaient pas de mise à l'intérieur des terres. Cette paire tenace s'accrochait pendant des semaines au bord de la voie ferrée, presque sans aides, souvent sans nourriture, jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé soit leurs explosifs soit leurs chameaux, forcés d'aller en chercher d'autres. La stérilité des collines faisait de leurs expéditions des épreuves de faim pour les chameaux, et ils exténuaient tour à tour les meilleures bêtes de Fayçal. Newcombe était en cela le pécheur principal, car il voyageait au trot ; et aussi, comme géomètre, il ne résistait pas à jeter un coup d'œil, du haut de chaque colline élevée, sur le pays qu'il traversait, à l'exaspération de son escorte qui devait ou bien le laisser à ses propres courses (un déshonneur durable que d'abandonner un compagnon de route) ou bien épuiser ses propres chameaux, précieux et irremplaçables, en soutenant son allure. « Newcombe est comme le feu », se plaignaient-ils, « il brûle l'ami et l'ennemi » ; et ils admiraient son énergie stupéfiante avec un recul nerveux de peur d'être les prochaines victimes de son amitié.

Les Arabes me dirent que Newcombe ne dormait que la tête sur les rails, et qu'Hornby les arrachait avec ses dents quand le coton-poudre ratait. C'étaient des légendes, mais derrière elles se trouvait le sentiment de leur sauvagerie

commune et insatiable à détruire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à détruire. Ils donnaient de l'occupation à quatre bataillons de travail turcs, qui réparaient des ponceaux, replaçaient des traverses, assemblaient de nouveaux rails ; et le coton-poudre devait arriver à Wedjh en quantités croissantes pour satisfaire leur appétit. Ils étaient merveilleux, mais leur trop grande perfection décourageait nos faibles équipes, les rendant honteuses d'exhiber leur talent inférieur ; aussi Newcombe et Hornby restaient-ils des individualistes, privés des septuples fruits de l'imitation.

Au crépuscule, nous atteignîmes la limite nord de la terre de grès en décombres et montâmes sur un nouveau plateau, de soixante pieds plus haut que le précédent, recouvert de blocs épars de basalte usé, gros comme le poing, proprement scellés comme un pavage de cailloux ronds sur un sol constitué par leurs propres débris calcinés, fins, durs et noirs. Les longues pluies battantes semblaient avoir été l'agent de ces surfaces rocheuses, emportant la poussière plus légère sur et entre les pierres jusqu'à ce que celles-ci, étroitement serrées côte à côte et aussi régulières qu'un tapis, couvrissent toute la plaine et protégeassent du contact direct avec les intempéries la boue saumâtre qui remplissait les interstices du flot de lave en dessous. L'allure se fit plus facile, et Aouda s'aventura à continuer après que la lumière eut baissé, avançant sur l'Étoile polaire.

Il faisait très sombre ; une nuit assez pure, mais la pierre noire sous nos pieds avalait la lumière des étoiles et, à sept heures, quand enfin nous fîmes halte, seuls quatre hommes de notre groupe étaient avec nous. Nous avions atteint une vallée agréable, avec un lit sableux, doux et encore humide, plaine de broussailles épineuses malheureusement inutilisables comme fourrage pour les chameaux. Nous courûmes çà et là, arrachant ces arbustes amers par les racines et les entassant en un grand bûcher qu'Aouda alluma. Quand le feu chauffa, un long serpent noir sortit lentement en se tortillant au milieu de notre groupe ; nous avions dû le

ramasser, engourdi, avec les branchages. Les flammes brillaient sur le plateau sombre, un phare pour les chameaux de bât qui avaient tellement traîné ce jour-là qu'il fallut deux heures pour que le dernier groupe arrivât, les hommes chantant de toute leur voix, en partie pour s'encourager, eux-mêmes et leurs animaux affamés, à traverser la plaine fantomatique, en partie pour que nous sachions qu'ils étaient des amis. Nous souhaitions que leur lenteur eût été encore plus grande, à cause de la chaleur de notre feu.

Dans la nuit, quelques-uns de nos chameaux s'égaillèrent et nos gens durent les chercher si longtemps qu'il était presque huit heures, et que nous avions cuit du pain et mangé, avant notre départ. La piste traversait encore le champ de lave, mais les pierres paraissaient plus rares à notre force matinale, et des ondulations ou des surfaces dures de sable tassé les noyaient uniment sous une couverture où il faisait aussi bon marcher que sur un court de tennis. Nous avançâmes rapidement sur ce terrain pendant six ou sept milles, puis tournâmes à l'ouest d'un bas cratère de lave sur la crête plate, sombre et rocheuse qui séparait Djizil du bassin où courait la voie ferrée. Les grands systèmes d'écoulement formaient ici, à leur source, des lits sableux peu profonds, éraflant de lignes jaunes embrouillées la plaine bleu-noir. De la hauteur où nous nous trouvions, la configuration du terrain était évidente sur des milles, avec les grands traits colorés par couches, comme une carte.

Nous avançâmes régulièrement jusqu'à midi, puis nous nous assîmes sur le sol nu jusqu'à trois heures ; halte inquiète rendue nécessaire par notre crainte que les chameaux écœurés, seulement habitués encore aux pistes sableuses de la plaine côtière, n'aient peut-être brûlé leurs tendres pieds sur les pierres cuites par le soleil et ne se mettent à boiter en route. Quand nous fûmes remontés en selle, le terrain empira encore, et nous devions continuellement éviter de grands champs de basalte empilé ou de profonds cours d'eau jaunes qui traversaient la croûte et entail-

laient la pierre tendre en dessous. Au bout d'un moment, le grès rouge surgit de nouveau en cheminées folles d'où les couches plus dures se projetaient, tranchantes comme des couteaux, en saillies aplaties débordant du rocher doux et friable. Enfin, ces ruines de grès devinrent nombreuses, comme la veille, et se tinrent groupées de part et d'autre de notre route, formant les mêmes carreaux damés de lumière et d'ombre. À nouveau, nous nous émerveillâmes de la sûreté avec laquelle Aouda guidait notre petit groupe parmi les rocs labyrinthiques.

Ceux-ci disparurent, et nous pénétrâmes à nouveau en terrain volcanique. De petits cratères pustuleux s'y trouvaient, souvent par deux ou trois, et il en partait des épines de basalte montant et brisé qui redescendaient comme des digues désordonnées de l'autre côté des crêtes dénudées. Cependant ces cratères semblaient vieux, pas acérés et bien tenus comme ceux de Ras Gara, près de Wadi Aïs, mais usés et dégradés, parfois jusqu'au niveau du sol, par une grande baie qui s'ouvrait sur leur creux central. Le basalte qui en coulait était une roche grossière, pleine de bulles, comme la dolérite syrienne. Les vents chargés de sable avaient érodé ses surfaces exposées, leur donnant une douceur grêlée comme de la peau d'orange, et le soleil avait décoloré son bleu en un gris sans espoir.

Entre les cratères, le basalte était parsemé de petits tétraèdres, aux angles poncés et arrondis, pierre serrée contre pierre comme des tessères sur un lit de boue jaune rosé. Le constant passage des chameaux laissait sur de tels plateaux des traces très nettes, puisque leur pas lourd repoussait les blocs de chaque côté de la piste, et que la fine boue des temps humides s'était coulée dans ces creux et formait maintenant des incrustations pâles sur le bleu. Durant des centaines de mètres, des chemins moins fréquentés ressemblaient à d'étroites échelles traversant les champs de pierre, car la marque de chaque pas était remplie de boue jaune clair, et il restait des arêtes ou des barres de pierre

bleu-gris entre chaque empreinte. Ce pavage étendu devait faire place à un champ de scories de basalte d'un noir de jais, solides comme du ciment dans la boue cuite par le soleil, et ensuite à une vallée de doux sable noir, avec de nouveaux promontoires de grès érodé surgissant soit de cette noirceur, soit des vagues de grains rouges et jaunes que le vent avait tirés de leur propre délabrement.

Rien dans cette étape n'était normal ou rassurant. Nous nous sentions au milieu d'une terre menaçante, incapable de vie, hostile même au passage de la vie, sauf, douloureusement, le long de ces chemins clairsemés que le temps avait tracés sur sa face. Nous dûmes nous mettre en une file unique de chameaux fatigués, choisissant pas à pas un chemin hésitant entre les rochers, heure après heure. Enfin, Aouda désigna en avant une crête, haute de cinquante pieds, de gros blocs tordus, gisant disposés l'un sur l'autre comme s'ils s'étaient contractés et repliés en refroidissant. C'était la limite de la lave ; lui et moi partîmes en avant et vîmes devant nous une plaine ouverte et onduleuse (Wadi Aïsh) de broussailles délicates et de sable doré, avec des buissons verts éparpillés çà et là. Elle retenait un tout petit peu d'eau dans des trous que quelqu'un avait creusés après l'orage trois semaines plus tôt. Nous campâmes à côté, envoyant jusqu'au crépuscule nos chameaux déchargés brouter convenablement pour la première fois depuis Abou Raga.

Pendant que les animaux étaient éparpillés sur le terrain, des hommes montés apparurent à l'horizon vers l'est, se dirigeant vers l'eau. Ils s'approchaient trop vite pour être honnêtes, et ils firent feu sur nos bergers, mais le reste d'entre nous courut immédiatement vers les rochers et les monticules épars, tirant ou hurlant. Nous entendant si nombreux, ils se retirèrent aussi vite que leurs chameaux pouvaient aller ; et depuis la crête, dans le crépuscule, nous les vîmes, à peine une douzaine, détaler vers la voie ferrée. Nous fûmes heureux de les voir nous éviter si complètement. Aouda pensait que c'était une patrouille Shammar.

À l'aube, nous sellâmes nos bêtes pour la courte étape jusqu'à Diraa, les mares dont Sharraf nous avait parlé. Les premiers milles traversaient le sable et les broussailles bienfaisantes de Wadi Aïsh, et ensuite ce fut un simple plateau de lave. Puis vint une vallée peu profonde, plus emplie de piliers, de champignons et de clochetons de grès que nulle part ailleurs la veille. Entre ceux-ci, les sentiers de sable n'étaient assez larges que pour un seul homme, et notre longue colonne serpenta aveuglément à travers ; il était rare qu'une douzaine d'entre nous partagent la même vue au même moment. Ce fourré de pierre en lambeaux faisait peut-être un tiers de mille de large et s'étendait comme un hallier rouge à droite et à gauche de notre chemin.

Au-delà, une piste à degrés sur des corniches noires de pierre pourrie nous mena à un plateau jonché de petits éclats dispersés de basalte bleu-noir. Après un moment, nous entrâmes dans Wadi Diraa et descendîmes son lit pendant une heure ou plus, parfois sur des cailloux gris disjoints, parfois suivant un fond sableux entre de basses bordures de rochers. Un campement désert avec des boîtes de sardines vides prouvait le passage de Newcombe et de Hornby. Les mares limpides se trouvaient derrière, et nous y fîmes halte jusqu'à l'après-midi, car nous étions maintenant tout près de la voie ferrée, et devions remplir d'eau nos estomacs et nos quelques outres, nous préparant pour le grand élan vers Fedjr.

Pendant la halte, Aouda vint voir Farradj et Daoud appliquer du beurre sur mon chameau, pour soulager l'intolérable démangeaison de la gale qui avait récemment éclaté sur sa face. La pâture sèche du pays Billi et le terrain infecté de Wedjh avaient causé des ravages parmi nos bêtes. Dans l'entière écurie de chameaux de monte de Fayçal, il n'y en avait pas un en bonne santé ; dans notre petite expédition, tous les chameaux s'affaiblissaient quotidiennement. Nassir était plein d'angoisse, craignant que beaucoup de bêtes ne s'effondrent dans la marche forcée qui nous attendait, laissant leurs cavaliers échoués dans le désert.

Nous n'avions pas de médicaments pour la gale et ne pouvions pas faire grand-chose malgré l'urgence. Cependant, la friction et l'onction mirent bel et bien mon animal plus à l'aise, et nous recommençâmes aussi souvent que Farradj ou Daoud pouvaient trouver du beurre dans notre groupe. Ces deux garçons me donnaient grande satisfaction. Ils étaient braves et allègres au-delà de la moyenne de l'espèce domestique arabe. À mesure que leurs douleurs et souffrances disparaissaient, ils se montraient actifs, bons cavaliers et travailleurs de bonne volonté. J'aimais leur liberté envers moi et admirais leur entente instinctive l'un avec l'autre, contre les exigences du monde.

CHAPITRE XLII

À quatre heures moins le quart, nous étions en selle, descendant Wadi Diraa parmi de hautes crêtes escarpées de sable mobile, d'où faisait parfois saillie une coiffe de rude rocher rouge. Au bout d'un moment, trois ou quatre d'entre nous, en avance sur le groupe principal, escaladèrent un piton de sable sur les mains et les genoux pour épier la voie ferrée. Il n'y avait pas d'air, et l'exercice était plus que nous n'en demandions, mais notre récompense fut immédiate, car la ligne se révélait tranquille, déserte, sur un plateau vert à l'embouchure de la vallée profonde où le reste de notre compagnie avançait prudemment, armes prêtes.

Nous arrêtâmes les hommes au fond de leur étroit repli de sable pendant que nous étudiions la voie ferrée. Tout en vérité était paisible et vide, même le blockhaus abandonné qui se trouvait entre nous et la ligne, dans une riche parcelle d'herbe et de graminées luxuriantes. Nous courûmes au bord de la corniche de roc, bondîmes de là sur le sable fin et sec et roulâmes vers le bas en une glissade magnifique jusqu'à une halte abrupte et plutôt meurtrissante sur le terrain plat, près de la colonne. Nous remontâmes en selle pour presser nos chameaux vers la pâture et, les laissant là, courûmes jusqu'à la voie ferrée en encourageant les autres de la voix.

Cette traversée sans heurts était bénie, car Sharraf nous avait sérieusement avertis des patrouilles ennemies d'infan-

terie montée sur mules et de méharistes, renforcées depuis les postes retranchés par de l'infanterie sur des draisines portant des mitrailleuses. Nous chassâmes nos bêtes de monte dans l'herbe pour qu'elles se nourrissent quelques minutes, pendant que les chameaux de bât traversaient la vallée, la ligne, et le plateau derrière, jusqu'à ce qu'ils trouvent un abri dans les embouchures de sable et de rocher de la région située au-delà de la voie ferrée. Pendant ce temps, les Ageyl nous amusèrent en plaçant des charges et coton-poudre ou de gélatine aux environs de notre passage sur autant de rails que nous avions le temps d'en atteindre et, quand nos chameaux mâchonnants eurent été entraînés en sécurité de l'autre côté de la ligne, nous commençâmes en bon ordre à allumer les mèches, remplissant la vallée creuse avec les échos des déflagrations répétées.

Aouda ne connaissait pas auparavant la dynamite et, avec un premier plaisir d'enfant, fut poussé à un accès de poésie hâtive sur sa puissante gloire. Nous coupâmes trois fils de télégraphe, et attachâmes les extrémités à la selle de six chameaux de monte des Howeitat. Ils formaient une équipe ébahie qui peina loin dans les vallées orientales avec le poids croissant du fil vibrant, s'emmêlant, et des poteaux rebondissants qui traînaient derrière. Enfin, les chameaux ne purent plus avancer. Nous les libérâmes donc et suivîmes la caravane en riant.

Nous progressâmes pendant cinq milles dans le crépuscule qui s'épaississait, entre des crêtes qui paraissaient s'étendre comme les doigts de quelque main tournée vers nous. Enfin, leurs montées et descentes devinrent trop raides pour que nos faibles animaux pussent les franchir dans les ténèbres en sécurité, et nous fîmes halte. Le bagage et le gros de nos cavaliers étaient encore devant nous, conservant l'avantage qu'ils avaient pris pendant que nous jouions avec la voie ferrée. Dans la nuit, nous ne pouvions pas les trouver, car les Turcs criaient fort et tiraient sur des ombres depuis leurs positions de la ligne, derrière nous, et nous jugeâmes

prudent de rester nous-mêmes tranquilles, n'allumant pas de feux et n'envoyant pas de signaux capables d'attirer l'attention.

Toutefois, Ibn Dgheithir, responsable du corps principal, avait laissé derrière lui une ligne de communication et ainsi, avant que nous ne fussions endormis, deux hommes vinrent à nous et nous apprirent que les autres campaient en sécurité dans le repli caché d'un raide talus de sable un peu plus loin. Nous jetâmes à nouveau nos sacoches sur nos chameaux et suivîmes lourdement nos guides dans les ténèbres obscures (cette nuit était presque la dernière de la lune) jusqu'à ce que nous retrouvions leur groupe silencieux sur la crête, et nous couchions à côté d'eux sans un mot.

Le matin, Aouda nous fit lever avant quatre heures, montant la colline, jusqu'à ce qu'enfin nous escaladions une crête et plongions de l'autre côté, descendant une pente de sable. Nos chameaux s'y enfonçaient jusqu'au genou, maintenus droits malgré eux par son adhérence. Ils ne parvenaient à avancer qu'en se lançant en avant, vers le bas de cette surface mobile, arrachant leurs jambes grâce au poids de leur corps. Au fond, nous nous trouvâmes dans les premiers cours d'une vallée qui se dirigeait vers la voie ferrée. Une autre demi-heure nous amena à sa source et nous franchîmes la basse crête du plateau qui formait la ligne de partage des eaux entre le Hedjaz et le Sirhan. Dix mètres de plus, et nous étions au-delà du versant de l'Arabie vers la mer Rouge, bien embarqués sur le mystère de son drainage central.

C'était apparemment une plaine, avec une vue illimitée en contrebas vers l'est, où d'agréables niveaux successifs se modulaient lentement suivant une distance qu'on ne pouvait appeler ainsi que parce que le bleu se faisait plus doux et brumeux. Cette plaine inclinée, le soleil levant l'inondait d'une lumière parfaitement horizontale, projetant l'ombre allongée de saillies presque imperceptibles et toute l'animation, tout le jeu d'un relief compliqué — mais transitoire ;

car, pendant que nous le regardions, les ombres se rétractèrent en direction de l'aube, tremblèrent un dernier instant derrière leurs aspérités mères et s'éteignirent comme sur un signal commun. La véritable matinée avait commencé ; la rivière de soleil, frappant en pleine face de manière à les faire défaillir les créatures mouvantes que nous étions, se déversait impartialement sur chaque pierre du désert que nous devions traverser.

Aouda se lança vers le nord-est, visant un petit col qui reliait la basse crête d'Ugula à une haute colline sur la ligne de partage, à trois milles environ sur notre gauche, ou au nord. Nous traversâmes le col après quatre milles, et trouvâmes sous nos pieds de petites rigoles peu profondes creusées dans le sol par l'eau. Aouda les désigna, disant qu'elles coulaient jusqu'à Nebkh au Sirhan, et que nous suivrions leur lit qui s'élargissait vers le nord et l'est jusqu'aux Howeitat dans leur camp d'été.

Un peu plus tard, nous faisions route sur une basse crête d'éclats de grès, de même nature que l'ardoise, parfois très petits, mais en d'autres occasions grandes plaques de dix pieds de côté et peut-être épaisses de quatre pouces. Aouda amena son chameau à hauteur du mien, et, désignant avec sa cravache, me dit d'écrire sur ma carte les noms et la nature du pays. Les vallées à notre gauche étaient les Séyal Abou Arad, naissant dans le Selhoub et nourries par de nombreux affluents venus de la grande ligne de partage qui se prolongeait vers le nord jusqu'au Djébel Rufeiya près de Tébouk. Les vallées à notre droite étaient les Siyub el-Kelb, venant d'Ugula, d'Agidat el Djénélein, de Lébda et des autres crêtes qui se courbaient autour de nous, comme un arc bandé, vers l'est et le nord-est, portant la grande ligne de partage comme si elle faisait une incursion sur la plaine. Ces deux systèmes d'eau s'unissaient cinquante milles devant nous, à Fedjr, qui était aussi bien une tribu, son puits et la vallée de son puits. Je criai merci à Aouda de ses noms, jurant que je n'étais pas le scribe des pays inviolés, ni l'entremetteur de la curiosité

géographique ; et le vieil homme, très satisfait, commença à me raconter des anecdotes et des histoires personnelles sur les chefs qui nous accompagnaient, et sur ceux que nous rencontrerions en chemin. Son discours circonspect fit supporter le lent passage de l'abominable désolation.

Les Bédouins Fedjr, dont c'était la propriété, appelaient notre plaine El-Houl, parce qu'elle était désolée ; et aujourd'hui nous y avancions sans voir signe de vie ; pas de traces de gazelle, pas de lézards, pas de terrier de rat, pas même d'oiseau. Nous nous y sentions nous-mêmes minuscules, et notre marche insistante à travers son immensité représentait le sur-place ou l'immobilité d'un effort vain. Les seuls sons étaient les échos creux, comme la fermeture de dalles sur des lieux voûtés, produits par les plaques de pierre pourrie quand elles basculaient les unes sur les autres sous les pieds de nos chameaux, et le bruissement faible mais perçant du sable lorsqu'il rampait lentement vers l'ouest devant le vent chaud sur le grès usé, sous les coiffes plus dures en surplomb qui donnaient à chaque rocher son aspect érodé, en pelure d'orange.

C'était un vent haletant, avec le goût de fournaise qu'on rencontrait parfois en Égypte quand le khamsin arrivait, et, comme le jour continuait son cours et que le soleil montait dans le ciel, il devint plus fort, plus imprégné de la poussière du Nefudh, le grand désert de sable de l'Arabie du Nord, proche de nous par là-bas, mais invisible dans la brume de chaleur. À midi, le vent soufflait en demi-tempête, si sec que nos lèvres ratatinées se crevassaient, et que la peau de nos visages se fendait, pendant que nos paupières, devenues granuleuses, semblaient se rétracter et dénuder nos yeux rétrécis. Les Arabes tiraient leur couvre-tête serré sur le nez et étendaient les plis frontaux vers l'avant comme des visières, avec seulement une fente de vision étroite, battant mollement.

Au prix de cette suffocation, ils gardaient leur chair intacte, car ils craignaient les particules de sable qui ronge-

raient les gerçures, en faisant une douloureuse blessure ouverte ; mais, pour ma part, je prenais toujours un certain plaisir à un khamsin, car son tourment paraissait combattre l'humanité avec une malveillance consciente et organisée, et il était agréable de l'affronter si directement, défiant sa force et surmontant sa démesure. Il y avait aussi du plaisir dans les gouttes de sueur salée qui descendaient une à une la longue mèche sur mon front et tombaient comme de l'eau glacée sur ma joue. Au début, je jouai à les attraper dans ma bouche ; mais, comme nous nous enfoncions plus loin dans le désert et que les heures passaient, le vent se renforça, plus chargé de poussière, plus terrible de chaleur. Toute apparence de lutte amicale disparut. Le pas de mon chameau suffisait à faire croître l'irritation des vagues étouffantes dont la sécheresse me fendait la peau et rendait ma gorge si douloureuse que, pendant trois jours par la suite, je ne pus guère manger notre pain épais. Quand le soir arriva enfin sur nous, je fus satisfait que mon visage brûlé sentît encore l'air différent et plus doux des ténèbres.

Nous avançâmes lourdement toute la journée (même sans le vent qui nous l'interdisait, il aurait été impossible de refaire des haltes luxueuses à l'ombre des couvertures si nous voulions atteindre El-Fedjr, hommes intacts avec des chameaux forts), et rien ne nous fit élargir un œil ou former une pensée jusqu'après trois heures de l'après-midi. Alors, au-dessus de deux tumulus naturels, nous arrivâmes à une crête latérale qui finissait par s'enfler en une colline. Aouda me cracha d'une voix enrouée des noms supplémentaires.

Au-delà, une longue pente, en lents degrés d'une surface de gravier lavée, avec les rayures de lits de torrents passagers, descendait vers l'ouest. Aouda et moi trottions ensemble en tête pour nous soulager de l'intolérable lenteur de la caravane. De ce côté du foyer ardent du crépuscule, un modeste mur de collines nous barrait la voie vers le nord. Peu après, le Seil abou Arad, tournant vers l'est, s'étendit devant nous en un lit large d'un bon mille ; il était tapissé sur

des pouces d'épaisseur de broussailles aussi sèches que du bois mort qui craquèrent et se fendirent avec de petites giclées de poussière quand nous commençâmes à les ramasser pour faire un feu et montrer aux autres où nous avions fait halte. Nous ramassâmes et ramassâmes avec vigueur, jusqu'à ce que nous ayons une grande meule prête à être enflammée. Nous nous aperçûmes alors qu'aucun de nous n'avait d'allumette.

Le gros de la troupe n'arriva pas avant une heure ou plus, lorsque le vent fut entièrement tombé et que le soir, calme, noir et plein d'étoiles fut descendu sur nous. Aouda installa une garde pendant la nuit, parce que ce district se trouvait sur le chemin des razzias, et qu'il n'y avait pas d'amis en Arabie durant les heures de ténèbres. Nous avions couvert environ cinquante milles ce jour-là, tout ce que nous pouvions faire en une étape, et assez selon notre programme. Aussi nous fîmes halte pendant les heures de la nuit, en partie parce que nos chameaux étaient faibles et malades, et que brouter signifiait beaucoup pour eux, et en partie parce que les Howeitat n'étaient pas familiers de ce pays et craignaient de se perdre s'ils avançaient avec trop d'audace sans voir.

CHAPITRE XLIII

Avant l'aube, le lendemain, nous descendîmes le lit de Seil abou Arad jusqu'à ce que le soleil blanc se levât sur les collines Zibliyat, devant nous. Nous tournâmes plus au nord pour éviter un angle de la vallée, et fîmes halte une demi-heure en attendant l'arrivée du gros des troupes. Puis Aouda, Nassir et moi, incapables de supporter passivement plus longtemps les coups de marteau du soleil sur nos têtes penchées, poussâmes en avant à un trot saccadé. Nous perdîmes les autres de vue presque immédiatement dans la brume de chaleur, semblable à de la lymphe, qui palpitait sur le plateau : mais la route était évidente, descendant le lit broussailleux de Wadi Fedjr.

Au plus fort de midi, nous atteignîmes le puits de notre désir. Il faisait environ trente pieds de profondeur, avec une margelle de pierre, et paraissait antique. L'eau était abondante, légèrement saumâtre, mais n'avait pas mauvais goût quand on la buvait fraîche, bien qu'elle devînt vite infecte dans une outre. La vallée avait été inondée dans un éclatement de pluie l'année précédente, et contenait donc beaucoup de pâturage sec et assoiffé ; nous y lâchâmes nos chameaux. Les autres arrivèrent, puisèrent de l'eau et firent cuire du pain. Nous laissâmes les chameaux brouter laborieusement jusqu'à la tombée du soir, puis les abreuvâmes à nouveau avant de les parquer pour la nuit sous le talus, à

un demi-mille de l'eau, laissant ainsi le puits en paix au cas où des maraudeurs en auraient besoin pendant les heures sombres. Pourtant, nos sentinelles n'entendirent personne.

Comme d'habitude, nous partîmes avant l'aube, bien que nous eussions devant nous une étape facile ; mais l'éclat chauffé du désert devenait si douloureux que nous décidâmes de passer le milieu de la journée dans quelque abri. Après deux milles, la vallée s'élargit, et ensuite nous arrivâmes à une falaise basse et déchiquetée sur la rive est, en face de l'embouchure de Seil Raugha. Ici, le pays paraissait plus vert, et nous demandâmes à Aouda de nous procurer du gibier. Il envoya Zaal d'un côté et partit lui-même vers l'ouest sur la plaine ouverte qui s'étendait à perte de vue, pendant que nous nous repliions vers les falaises et trouvions sous leurs anfractuosités effondrées et leurs corniches en surplomb de nombreux recoins ombreux, frais après le soleil et reposants pour nos yeux qui n'en avaient plus l'habitude.

Les chasseurs revinrent avant midi, chacun avec une bonne gazelle. Nous avions rempli nos outres à Fedjr, et pouvions les vider, car l'eau d'Abou Adjadj était proche ; il y eut donc un festin de pain et de viande dans nos tanières de pierre. Ces douceurs, dans la lente fatigue des longues marches sans trêve, étaient bienfaisantes pour les délicats citadins parmi nous ; pour moi et pour Zéki, pour les serviteurs syriens de Nessib et, à un moindre degré, pour Nessib lui-même. La courtoisie de Nassir en tant qu'hôte, et la source de sa gentillesse native le rendaient exquis d'attentions pour nous chaque fois que la route le permettait. C'est à son patient enseignement que je dus la plus grande part de ma compétence future à accompagner les Arabes des tribus en marche sans gâcher leur champ d'action ni leur vitesse.

Nous nous reposâmes jusqu'à deux heures de l'après-midi et atteignîmes notre étape, Khabr Adjadj, juste avant le coucher du soleil, après un parcours morne sur une plaine plus morne encore qui prolongeait Wadi Fedjr vers l'est durant de nombreux milles. La mare contenait de la pluie de cette

année, déjà épaissie, et saumâtre, mais bonne pour les chameaux et juste potable pour les hommes. Elle se trouvait dans une double dépression peu profonde près de Wadi Fedjr, dont la crue l'avait remplie à deux pieds de profondeur sur une zone de deux cents mètres de large. À l'extrémité nord de la mare se trouvait un bas tertre de grès. Nous avions cru y trouver des Howeitat, mais le sol avait été brouté et l'eau polluée par leurs bêtes, et eux-mêmes étaient partis. Aouda chercha leurs traces, mais n'en trouva aucune ; les tempêtes avaient balayé la surface du sable, la couvrant de nouvelles ondulations propres. Toutefois, puisqu'ils étaient arrivés ici depuis Tubaïk, ils devaient avoir continué, s'engageant dans le Sirhan ; aussi, si nous partions vers le nord, nous devions les trouver.

Le jour suivant, malgré l'interminable écoulement du temps, n'était que le quatorzième depuis Wedjh, et son soleil se leva sur nous alors que nous étions à nouveau en route. Dans l'après-midi, nous quittâmes enfin Wadi Fedjr pour nous diriger vers Arfadja dans le Sirhan, plutôt au nord-nord-est. En conséquence, nous prîmes à droite sur des plateaux de calcaire et de sable, et vîmes au loin un coin du Grand Nefudh, les fameuses ceintures de dunes qui coupaient le Djébel Shammar du Désert de Syrie. Palgrave, les Blunt et Gertrude Bell l'avaient traversé, parmi les voyageurs célèbres, et je priai Aouda de se détourner un peu pour nous laisser entrer à la fois dans cet espace et dans la compagnie de ceux qui l'avaient exploré ; mais il grogna qu'on n'allait dans le Nefudh que par nécessité, lors d'un raid, et que le fils de son père ne faisait pas de raid sur un chameau titubant et galeux. Notre affaire était d'atteindre Arfadja vivants.

Aussi nous continuâmes sagement notre route, sur du sable monotone et scintillant, et sur ces étendues pires, « Giaan », de boue polie, presque aussi blanches et lisses que du papier couché, souvent de milles carrés entiers. Elles renvoyaient le feu du soleil sur nos visages avec une ardeur

vitreuse, si bien que nous avancions avec sa lumière qui faisait pleuvoir des flèches directement sur nos têtes, et sa réflexion qui rebondissait du sol à travers nos paupières insuffisantes. Ce n'était pas une pression constante, mais une douleur qui baissait et montait ; à un moment s'amoncelant jusqu'à ce que nous défaillissions presque, puis s'abaissant fraîchement, dans un instant de fausse ombre traversant la rétine comme une toile d'araignée noire : cela nous donnait un moment de répit pour emmagasiner une nouvelle capacité de souffrance, comme la lutte pour remonter à la surface d'un homme qui se noie.

Nos dialogues se faisaient de plus en plus brefs ; mais le répit arriva vers six heures, quand nous fîmes halte pour dîner et cuisîmes du pain frais. Je donnai à mon chameau ce qui restait de ma part, car le pauvre animal s'était fatigué et affamé dans ces mauvaises étapes. C'était la chamelle à pedigree donnée par Ibn Saoud du Nedjd au Roi Hussein et par celui-ci à Fayçal, une bête splendide, rude, mais au pied sûr dans les collines, et au grand cœur. Les Arabes aisés ne montaient que des chamelles, parce que leur allure sous le harnais était plus douce que celle des mâles, qu'elles avaient meilleur caractère et étaient moins bruyantes ; de plus, elles étaient patientes et continuaient à marcher longtemps après qu'elles fussent exténuées, en vérité jusqu'à tituber d'épuisement, tomber sur place et mourir, alors que les mâles plus grossiers se mettaient en colère, se jetaient au sol quand ils étaient fatigués et y seraient morts sans nécessité, par pure rage.

Après la tombée de la nuit, nous nous traînâmes trois heures, atteignant le sommet d'une crête de sable. Là, nous dormîmes avec gratitude, après une dure journée de vent brûlant, de blizzards de poussière, et de sable volant qui piquait nos visages enflammés et parfois, dans les plus fortes bouffées, nous cachait la vue de la route et faisait divaguer nos chameaux plaintifs. Mais Aouda était inquiet du lendemain, car un autre vent chaud de face nous retarderait un

troisième jour dans le désert, et nous n'avions plus d'eau ; aussi il nous hélà tôt dans la nuit, et nous descendîmes dans la plaine de la Bisaita (ainsi appelée par dérision, à cause de son immensité et de son manque de relief) avant que le jour surgît. Sa bonne surface jonchée de silex brunis par le soleil était d'une teinte sombre reposante, après l'aube, pour nos yeux ruisselants, mais formait un terrain brûlant et difficile pour nos chameaux, dont certains boitaient déjà, les pieds douloureux.

Les chameaux élevés dans les plaines sableuses de la côte arabe avaient aux pieds des coussinets délicats et, si de tels animaux étaient soudain emmenés à l'intérieur des terres pour de longues marches sur des silex ou un autre terrain retenant la chaleur, la plante de leurs pieds brûlait et finissait par crever en faisant une ampoule, laissant la chair à vif sur deux pouces ou plus, au centre du coussin. Dans cet état, ils pouvaient marcher sur le sable comme d'habitude, mais si, par hasard, le pied se posait sur un caillou, ils bronchaient ou tressaillaient comme s'ils avaient marché sur du feu et, lors d'une longue étape, pouvaient s'effondrer complètement, à moins d'être très braves. Nous avancions donc prudemment, choisissant le terrain le plus doux, Aouda et moi en avant.

Pendant que nous faisions route, quelques petites bouffées de poussière détalèrent à contre-vent. Aouda dit que c'étaient des autruches. Un homme courut vers nous avec deux gros œufs d'ivoire. Nous nous installâmes pour déjeuner de cette munificence de la Biseita, et cherchâmes du combustible, mais ne trouvâmes en vingt minutes qu'une poignée d'herbe. Le désert stérile triomphait de nous. Le convoi de matériel arriva, et mes yeux tombèrent sur les charges de gomme explosive. Nous ouvrîmes un paquet, l'émiettant prudemment pour faire un feu sous l'œuf calé sur des pierres, jusqu'à ce que la cuisson fût déclarée complète. Nassir et Nessib, réellement intéressés, mirent pied à terre pour nous railler. Aouda dégaina sa dague à

poignée d'argent et fit sauter le haut du premier œuf. Une puanteur pestilentielle passa sur notre groupe. Nous nous enfuîmes jusqu'à un endroit propre, faisant rouler à petits coups de pied devant nous le second œuf brûlant. Il était suffisamment frais, et dur comme de la pierre. Nous sortîmes son contenu avec la dague pour le mettre sur les éclats de silex qui étaient nos écuelles et le mangeâmes par morceaux, persuadant même Nassir, qui de sa vie jusqu'alors n'était jamais tombé si bas que de manger de l'œuf, de prendre sa part. Le verdict général fut : coriace et fort, mais bon dans la Biseita.

Zaal vit une oryx, la traqua à pied et la tua. Les meilleurs morceaux furent attachés sur les chameaux de bât pour la prochaine halte, et notre marche continua. Par la suite, les voraces Howeitat virent d'autres oryx au loin et se lancèrent derrière ces animaux qui, stupidement, couraient un peu, puis s'immobilisaient et regardaient jusqu'à ce que les hommes soient proches et, trop tard, s'enfuyaient à nouveau. Leur ventre blanc et brillant les trahissait car, grâce à l'amplification du mirage, chaque mouvement nous était signalé de loin par un clignotement.

CHAPITRE XLIV

J'étais trop fatigué et trop peu chasseur pour m'écarter du droit chemin, même pour tous les animaux rares du monde ; aussi je continuai derrière la caravane, que ma chamelle rattrapa vite, avec son pas plus allongé. À la queue du convoi se trouvaient mes hommes, à pied. Ils craignaient que certaines de leurs bêtes mourussent avant le soir si le vent soufflait plus fort, mais les conduisaient à la longe, espérant les mener à bon port. J'admirai le contraste entre Mohammed, le robuste paysan à la démarche lourde, et les souples Ageyl, avec Farradj et Daoud qui dansaient le long du chemin, pieds nus, aussi délicats que des pur-sang. Seul Gassim était absent ; ils croyaient qu'il était parmi les Howeitat, car sa maussaderie offensait la troupe rieuse et le faisait rester d'habitude avec les Bédouins, qui étaient plus de sa trempe.

Il n'y avait personne en arrière, aussi je m'avançai, voulant voir comment son chameau allait, et trouvai enfin celui-ci, sans cavalier, mené par un des Howeitat. Les sacoches de Gassim étaient sur la bête, et son fusil et ses vivres, mais lui-même, nulle part. Il nous apparut peu à peu que le malheureux s'était perdu. C'était terrible, car, dans la brume de chaleur et le mirage, la caravane n'était pas visible à deux milles, et elle ne laissait aucune trace sur le sol de fer ; à pied, il ne nous rejoindrait jamais.

Chacun avait continué sa route, le croyant ailleurs dans

notre colonne relâchée ; mais beaucoup de temps avait passé, et il était presque midi, si bien qu'il devait se trouver des milles en arrière. Son chameau chargé prouvait qu'il n'avait pas été oublié, endormi, à notre bivouac de la nuit. Les Ageyl avancèrent qu'il s'était peut-être assoupi en selle et était tombé, s'assommant ou se tuant, ou que peut-être un membre du groupe lui gardait rancune. De toute façon, ils ne savaient rien. C'était un étranger au mauvais caractère, aucun d'eux n'avait de responsabilité envers lui, et ils ne s'en souciaient guère.

Vrai ; mais il était vrai aussi que Mohammed, son compatriote et camarade, qui était techniquement son compagnon de route, ne connaissait rien au désert, avait un chameau fourbu, et ne pouvait faire demi-tour pour lui.

Si je l'envoyais en arrière, ce serait un meurtre. La difficulté retombait donc sur mes épaules. Les Howeitat, qui auraient apporté leur aide, étaient loin dans le mirage, hors de vue, à la chasse ou en reconnaissance. Les Ageyl d'Ibn Dgeithir avaient un tel sens du clan qu'ils ne se dérangeraient que pour l'un des leurs. De plus, Gassim était mon homme, et c'était à moi de répondre de lui.

Je regardai sans courage mes hommes qui marchaient lourdement, et me demandai un moment si je pouvais changer de place avec l'un d'entre eux, le renvoyant en sauvetage sur mon chameau. On admettrait que je me dérobe au devoir, parce que j'étais un étranger ; mais c'était précisément l'excuse que je n'osais employer, tant que j'avais la présomption d'aider ces Arabes dans leur propre révolte. Il était difficile pour un étranger, de toute façon, d'influencer le mouvement national d'un autre peuple, et doublement difficile pour un chrétien et un sédentaire d'entraîner des nomades musulmans. Je me le rendrais impossible si je réclamais simultanément les privilèges des deux sociétés.

Sans rien dire, je fis donc tourner ma chamelle récalcitrante et la forçai, grognant et gémissant à l'intention de ses congénères, à remonter la longue file d'hommes, et le

convoi, pour s'engager dans le vide derrière. Mon humeur était fort peu héroïque, car j'étais furieux contre mes autres serviteurs, contre ma propre façon de jouer au Bédouin, et par-dessus tout contre Gassim, un brèche-dents grognon, traînard à chaque étape, mauvais caractère, méfiant, brutal, un homme que je regrettais d'avoir recruté, et dont je m'étais promis de me débarrasser dès que nous atteindrions un endroit où le congédier. Il semblait absurde que je dusse risquer mon poids dans l'aventure arabe pour un seul homme dépourvu de valeur.

Ma chamelle paraissait le ressentir elle aussi, d'après ses profonds grommellements ; mais c'était le recours constant des chameaux maltraités. Depuis leur jeune âge, ils avaient l'habitude de vivre en troupeau, et certains devenaient trop convenus pour faire route seuls ; mais aucun ne quittait son groupe habituel sans bruyant chagrin et répugnance tels que montrait ma monture. Elle tournait la tête en arrière sur son long cou, meuglant vers les autres, et marchait très lentement, d'un pas heurté. Il fallait la guider soigneusement pour qu'elle restât sur la piste, et la frapper de la baguette à chaque pas pour qu'elle continuât d'avancer. Cependant, après un mille ou deux, elle se sentit mieux et commença à marcher de façon moins contrainte, mais toujours lentement. J'avais pris note de notre direction tous ces derniers jours avec ma boussole à huile et espérais, grâce à son aide, retourner presque à notre point de départ, dix-sept milles plus loin.

Avant vingt minutes, j'avais perdu de vue la caravane, et je réalisai à quel point la Biseita était nue. Ses seuls points de repère étaient les vieilles fosses samh ensablées, que je traversai aussi souvent que possible, car les empreintes de mon chameau s'y verraient, et formeraient autant d'encoches sur le chemin du retour. Le samh était la farine sauvage des Shérarat qui, pauvres en tout sauf en réserves de chameaux, se vantaient de faire suffire le désert à tous leurs besoins. Mélangé de dattes et délié avec du beurre, cela formait une bonne nourriture.

Les fosses, de petites aires à battre, étaient faites en repoussant les silex sur un cercle de dix pieds. Les silex, entassés au pourtour de la fosse, la rendaient profonde de plusieurs pouces, et les femmes rassemblaient et battaient dans ce creux le petit grain rouge. Les vents constants qui les balayaient par la suite ne pouvaient pas en vérité rétablir la surface de silex (la pluie y parviendrait peut-être en des milliers d'hivers), mais avaient recouvert les fosses de sable pâle, si bien qu'elles formaient des yeux gris sur la noire surface pierreuse.

J'avançais depuis une heure et demie, aisément, car la brise qui soufflait dans mon dos m'avait laissé essuyer la croûte de mes yeux rouges et regarder en avant presque sans douleur. Alors je vis une silhouette, ou un gros buisson, ou du moins quelque chose de noir devant moi. Le mirage changeant déguisait taille et distance, mais la chose paraissait se déplacer, un peu à l'est de notre chemin. À tout hasard, je tournai mon chameau dans cette direction, et vis en quelques minutes que c'était Gassim. Quand j'appelai, il s'arrêta, interdit ; je m'approchai et vis qu'il était presque aveuglé et hébété, se tenant là les bras tendus vers moi et la bouche noire grande ouverte. Les Ageyl avaient versé ce qui nous restait d'eau dans mon outre, et il la répandit follement sur son visage et sa poitrine dans sa hâte de boire. Il cessa de bafouiller, et commença à vagir ses malheurs. Je l'assis en croupe, sur l'arrière-train de la chamelle, puis la fis lever et montai en selle.

L'animal parut soulagé de faire demi-tour et avança de bon gré. Je choisis une route précise à la boussole, si précise que souvent je retrouvai nos anciennes traces, de petites giclées de sable plus pâle éparpillé sur le silex brun-noir. En dépit de notre double poids, la chamelle allongea ses enjambées, et parfois elle baissait même la tête pour prendre, pendant quelques pas, ce rapide trot glissant, très confortable, auquel les meilleures bêtes étaient dressées, jeunes, par des méharistes habiles. Cette preuve d'esprit de ressource me réjouit, tout comme la brièveté du temps perdu à la recherche de Gassim.

Il évoquait avec des gémissements impressionnants la souffrance et la terreur de sa soif ; je lui dis de cesser, mais il continua, et commença à mal se tenir en croupe, retombant sur l'arrière-train de la chamelle à chaque pas qu'elle faisait, avec un fracas qui, tout autant que ses pleurs, la forçait à accélérer l'allure. C'était dangereux, car nous eussions ainsi facilement pu l'épuiser. Je lui dis à nouveau de cesser et, comme il n'en criait que plus fort, le frappai et jurai qu'au prochain bruit je le jetterais à bas. Cette menace que ma complète fureur rendait crédible, fit effet. Par la suite, il s'accrocha lugubrement, sans bruit.

Quatre milles n'avaient pas passé quand je vis à nouveau une bulle noire, tanguant et oscillant dans le mirage devant moi. Elle se sépara en trois et s'enfla. Je me demandai si c'étaient des ennemis. Une minute plus tard, la brume se défit avec la déconcertante soudaineté d'une illusion, et c'était Aouda avec deux des hommes de Nassir, revenus me chercher. Je leur lançai railleries et sarcasmes pour avoir abandonné un ami dans le désert. Aouda se tira la barbe et grommela que, s'il eût été présent, je ne fusse jamais retourné en arrière. Gassim fut transféré, avec des insultes, en croupe d'un meilleur cavalier, et nous reprîmes tranquillement notre route ensemble.

Aouda désigna du doigt la pitoyable silhouette voûtée et m'accusa. « Pour cette chose, qui ne vaut pas le prix d'un chameau... » Je l'interrompis d'un : « Pas une demi-couronne, Aouda », et lui, enchanté, dans la simplicité de son esprit, s'approcha de Gassim et le frappa sèchement, essayant de lui faire répéter, comme un perroquet, son prix. Gassim dénuda ses dents brisées dans un sourire de rage, et ensuite bouda. Une heure après, nous étions sur les talons des chameaux de bât et, comme nous dépassions la file curieuse de notre caravane, Aouda répéta ma plaisanterie à chaque paire d'hommes, peut-être quarante fois en tout, jusqu'à ce que j'en eusse saisi toute la faiblesse.

Gassim expliqua qu'il avait mis pied à terre pour satisfaire

à la nature, et ensuite n'avait pas retrouvé le groupe dans le noir, mais, à l'évidence, il s'était endormi sur place à cause de l'épuisement de notre lent et chaud voyage. Nous rejoignîmes Nassir et Nessib à l'avant-garde. Nessib m'en voulait d'avoir mis en danger la vie d'Aouda et la mienne par caprice. Il était clair pour lui que j'espérais bien qu'on retournerait me chercher. Nassir fut choqué de cette vision peu généreuse et Aouda fut heureux de faire pénétrer dans la tête d'un citadin le paradoxe de la tribu et de la ville, la responsabilité collective et la fraternité de groupe du désert opposées à l'isolement et au mode de vie compétitif des districts encombrés.

Cette petite affaire avait pris des heures, et le reste de la journée ne parut pas si long, bien que la chaleur empirât, et que le sable soufflé par le vent dans nos visages s'épaissît jusqu'à ce qu'on pût voir et entendre l'air qui passait nos chameaux en sifflant, comme de la fumée. Le terrain resta plat et sans relief jusqu'à cinq heures, où nous vîmes de bas monticules devant nous, et nous nous trouvâmes un peu plus tard dans une paix relative, au milieu de dunes de sable pauvrement recouvertes de tamaris. C'étaient les Kaseim du Sirhan. Les buissons et les dunes brisaient le vent, le soleil se couchait, et le soir mûrit et rougit sur nous de l'ouest. Aussi j'écrivis dans mon journal que le Sirhan était beau.

La Palestine devint une terre de lait et de miel pour ceux qui avaient passé quarante ans dans le Sinaï ; Damas désignait un paradis terrestre pour les tribus qui ne pouvaient y entrer qu'après des semaines et des semaines de douloureuse marche sur les silex de ce désert du Nord et, de même, les Kaseim d'Arfaja où nous passâmes cette nuit, après cinq jours sur le Houl flamboyant, dans les crocs d'une tempête de sable, nous parurent fraîches et campagnardes. Elles ne s'élevaient que de quelques pieds au-dessus de la Biseita, et des vallées semblaient en couler vers l'est dans une immense dépression où se trouvait le puits que nous cherchions ; mais maintenant que nous avions traversé le désert et atteint le

Sirhan en sécurité, la terreur de la soif s'était évanouie et nous savions que l'épuisement était notre mal principal. Aussi nous décidâmes de passer la nuit où nous nous trouvions, et de faire des feux de balisage pour l'esclave de Nouri Shaalan qui, comme Gassim, avait disparu de notre caravane ce jour-là.

Nous n'étions pas très inquiets à son égard. Il connaissait le pays et avait son chameau sous lui. Peut-être avait-il volontairement pris la route directe vers Djauf, la capitale de Nouri, pour toucher la récompense que lui vaudrait d'être le premier à annoncer notre arrivée avec des présents. Quoi qu'il en fût, il ne revint pas cette nuit, ni le lendemain ; et quand, des mois après, je demandai de ses nouvelles à Nouri, il répondit que son corps desséché avait récemment été découvert, gisant à côté de son chameau, sans qu'on eût rien pillé, loin dans le désert. Il devait s'être perdu dans la brume de sable, avoir erré jusqu'à ce que son chameau s'abattît, et être mort là de soif et de chaleur. Ce n'était pas une mort lente — même pour les plus robustes de tous, une seconde journée en été amenait la fin — mais très douloureuse ; car la soif était une maladie active, une terreur et une panique qui déchiraient le cerveau et réduisaient l'homme le plus brave à l'état de fou titubant et délirant en une heure ou deux ; et alors le soleil le tuait.

CHAPITRE XLV

N'ayant pas une gorgée d'eau, nous ne mangeâmes rien, bien sûr, ce qui fit une nuit de continence. Pourtant, la certitude de boire le lendemain nous permit de dormir facilement, allongés sur le ventre pour éviter le gonflement dû au manque de nourriture. La coutume arabe était de se remplir au point de vomir à chaque puits et, soit d'aller à sec jusqu'au suivant, soit, si on emportait de l'eau, de l'utiliser sans compter dès la première étape, buvant et faisant du pain. Comme mon ambition était d'éviter les commentaires sur ma différence, je les copiais, espérant avec raison que leur supériorité physique n'était pas assez grande pour me prendre au piège d'un mal sérieux. En réalité, je ne fus qu'une fois malade de soif.

Le lendemain matin, nous descendîmes des pentes, passant une première crête, une seconde et une troisième, chacune à trois milles de l'autre, jusqu'à huit heures du soir, où nous mîmes pied à terre près des puits d'Arfadja, le buisson à l'odeur douce qui portait ce nom parfumant l'air tout autour de nous. Nous nous aperçûmes que le Sirhan n'était pas une vallée, mais une longue faille qui drainait le pays de chaque côté et collectait les eaux dans les dépressions successives de son lit. La surface du terrain était faite de graviers de silex, alternant avec du sable mou, et les vallées dépourvues de but paraissaient à peine capables de retrouver leurs

dénivellations lentes et embrouillées entre les dunes de sable mobile sur lesquelles le vent agitait les tamaris plumeux dont les racines en mèche de fouet maintenaient les pentes.

Les puits sans margelle étaient creusés de dix-huit pieds environ, jusqu'à de l'eau crémeuse au toucher, avec une odeur puissante et un goût saumâtre. Nous la trouvâmes délicieuse et, puisqu'il y avait de la verdure alentour, bonne à nourrir les chameaux, décidâmes de passer ici la journée pendant que nous cherchions les Howeitat en envoyant quelqu'un à Maïgua, le puits le plus au sud du Sirhan. Ainsi, nous établirions s'ils se trouvaient derrière nous et, sinon, pourrions faire route vers le nord, confiants d'être sur leur piste.

Toutefois, à peine notre messager venait-il de partir que l'un des Howeitat vit des cavaliers qui se cachaient dans les broussailles au nord de notre position.

On appela immédiatement aux armes. Mohammed el Dheilan, le premier en selle, galopa avec d'autres Toweiha vers l'ennemi présumé ; Nassir et moi rassemblâmes les Ageyl (dont la valeur n'était pas de se battre à la façon bédouine avec des Bédouins) et les plaçâmes en équipes parmi les dunes de manière à défendre dans de bonnes conditions notre bagage. Cependant, l'ennemi se retira. Mohammed revint une demi-heure après pour dire qu'il n'avait pas mené de poursuite acharnée, par pitié pour la condition de son chameau. Il n'avait vu que trois séries d'empreintes et supposait que ces hommes étaient les éclaireurs d'un raid Shammar dans le voisinage, Arfadja en étant communément infesté.

Aouda appela Zaal, son neveu, l'œil le plus aigu de tous les Howeitat, et lui dit d'aller découvrir le nombre de l'ennemi et ses intentions. Zaal était un homme de métal souple, avec un air hardi et calculateur, des lèvres cruelles et un rire mince, empli de la brutalité que ces Howeitat nomades avaient prise à la paysannerie. Il s'éloigna et chercha, mais trouva le hallier de broussailles autour de

nous plein de traces, pour autant que les tamaris protégeaient du vent le sol sableux et empêchaient de discerner en particulier les empreintes du jour.

L'après-midi se déroula paisiblement et nous reprîmes notre calme, mais en conservant une sentinelle au sommet de la grande dune derrière les trous d'eau. Au crépuscule, je descendis, me lavai dans la saumure cuisante et, sur le chemin du retour, m'arrêtai au feu des Ageyl pour prendre le café avec eux en écoutant leur arabe Neidjdi. Ils me racontèrent de longues histoires sur le Capitaine Shakespear, qui avait été reçu à Riad par Ibn Saoud comme ami personnel, avait traversé l'Arabie du golfe Persique à l'Égypte, et avait enfin été tué au combat par les Shammar dans un revers que les champions du Nedjd avaient subi durant une de leurs guerres périodiques.

Beaucoup des Ageyl d'Ibn Dgheithir avaient voyagé avec lui, en tant qu'escorte ou partisans, et avaient des contes sur sa magnificence et sur l'étrange isolement où il se tenait nuit et jour. Les Arabes, qui d'habitude vivaient entassés, soupçonnaient quelque raison inavouée à toute intimité trop poussée. S'en souvenir, et abjurer toute paix et tranquillité personnelles tant que j'errais avec eux, était une des leçons les moins agréables de la guerre du désert, et humiliante aussi, car c'était une partie de la fierté des Anglais de chérir la solitude, nous trouvant nous-mêmes remarquables en l'absence de toute émulation.

Pendant que nous parlions, le café torréfié fut versé, avec trois grains de cardamone, dans le mortier. Abdulla le broya, avec les coups de pilon, dring-drang, dring-drang, des villages du Nedjd, deux paires égales de battements *legato*. Mohammed el-Dheilan entendit, s'approcha silencieusement sur le sable et se laissa tomber lentement, en gémissant, comme un chameau, sur le sol à côté de moi. Mohammed était un bon compagnon, un homme puissant et réfléchi avec beaucoup d'humour tordu, et une affection pour des ruses acides qui trouvaient parfois leurs raisons

dans ses actes, mais qui révélait généralement une nature amicalement cynique. Il était exceptionnellement fort et bien bâti, ne faisant guère moins de six pieds de haut ; un homme de trente-huit ans peut-être, déterminé et actif, avec un visage haut en couleur creusé de rides profondes, et des yeux très déconcertants.

Il était le second en importance des Abou Tayi, plus riche et ayant plus de partisans qu'Aouda, et plus de goût pour les choses savoureuses. Il avait une petite maison à Maan, et des terres (et, murmurait-on, « du cheptel ») près de Tafileh. Sous son influence, les expéditions guerrières des Abou Tayi se menaient délicatement, avec des ombrelles pour se protéger des violents rayons du soleil, et des bouteilles d'eau minérale dans les sacoches pour se rafraîchir en route. Il était le cerveau des conseils tribaux et dirigeait leur politique. Son esprit critique grincheux me plaisait et j'utilisais souvent son intelligence et sa cupidité pour le convertir à mon parti avant d'aborder une nouvelle idée.

La longue chevauchée de compagnie nous avait rendus compagnons d'esprit et de corps. Le but hasardeux occupait nos pensées jour et nuit ; consciemment et inconsciemment nous nous entraînions, réduisant notre volonté au seul objectif qui le plus souvent absorbait ces discussions occasionnelles autour d'un feu, le soir. Et nous rêvassions ainsi pendant que le préposé faisait bouillir le café, le faisait descendre à petites tapes, fabriquait une natte de fibres de palme pour le filtrer avant de le servir (du marc dans la tasse témoignait de mauvaises manières), quand une volée partit des dunes sombres à l'est, et un des Ageyl tomba en avant, avec un cri perçant, au centre du cercle illuminé par le feu.

Mohammed jeta de son pied massif une vague de sable sur le feu et, dans la soudaine obscurité aveuglante, nous roulâmes derrière les rangées de tamaris, nous dispersant pour trouver nos fusils, pendant que nos postes éloignés commençaient à retourner le feu, visant précipitamment les éclairs.

Nous avions à notre disposition une quantité illimitée de munitions, et ne nous privâmes pas de le montrer.

L'ennemi mollit progressivement, peut-être surpris de notre degré de préparation. Son feu s'arrêta enfin, et nous retînmes le nôtre, à l'écoute d'une charge ou d'une attaque qui viendraient d'une autre direction. Pendant une demi-heure, nous restâmes allongés immobiles et silencieux, sauf les gémissements et enfin l'agonie de l'homme frappé par la première volée. Puis nous en eûmes assez d'attendre. Zaal s'éloigna pour nous rapporter ce qui arrivait à l'ennemi. Après une autre demi-heure, il nous cria qu'il ne restait personne à portée. Ils avaient fui, une vingtaine selon son opinion compétente.

Malgré les assurances de Zaal, nous passâmes une nuit agitée et, le matin avant l'aube, nous enterrâmes Assaf, notre première perte, et partîmes vers le nord, restant au fond du creux, avec la plupart des dunes à notre gauche. Nous avançâmes pendant cinq heures, avant de faire halte pour déjeuner sur la rive sud d'une grande jonchée de lits de torrents qui couraient dans le Sirhan depuis le sud-ouest. Aouda me dit que c'étaient les bouches de Seil Fedjr, la vallée dont nous avions vu la source à Selhub et dont nous avions suivi le lit en traversant le Houl.

La pâture était meilleure qu'à Arfadja, et nous laissâmes à nos chameaux les quatre heures de midi pour qu'ils se repaissent — piètre procédé, car il ne leur profitait pas de brouter à midi, bien que nous, nous prissions plaisir à l'ombre de nos couvertures, dormant du sommeil que nous n'avions pas eu la nuit précédente. Ici, en terrain ouvert, loin de toute possibilité d'une approche dissimulée, nous ne craignions pas d'être dérangés, et notre force et notre confiance manifestes dissuaderaient peut-être l'ennemi invisible. Notre désir était de combattre les Turcs, et ces affaires entre Arabes étaient du pur gaspillage. Dans l'après-midi, nous avançâmes de douze milles jusqu'à un groupe effilé de dunes fermes, qui encerclaient un espace dégagé assez grand pour nous, et qui

commandaient tous les environs. Nous nous arrêtâmes là, dans l'attente d'une autre attaque nocturne.

Le lendemain matin, nous fîmes une rapide étape de cinq heures (nos chameaux étaient pleins de vie après leur repos de la veille) jusqu'à une oasis dans un creux, avec des palmiers rabougris, des bosquets de tamaris ici et là, et une eau abondante, à environ sept pieds sous terre, au goût plus doux que celle d'Arfadja. Pourtant celle-ci aussi ce révéla à l'expérience être de l'« eau du Sirhan », dont la première gorgée était tolérable, mais qui refusait de faire mousser le savon et prenait (après deux jours dans des récipients fermés) une mauvaise odeur et un goût fatal au parfum prévu du café, du thé ou du pain.

En vérité, nous nous fatiguions de Wadi Sirhan, bien que Nessib et Zéki fissent encore des projets de plantation et de mise en valeur de cet endroit pour le Gouvernement arabe, quand ils l'auraient établi. Une telle imagination bondissante était caractéristique des Syriens, qui se persuadaient aisément des possibilités, et se déchargeaient aussi vite de leurs responsabilités présentes sur autrui. « Zéki », dis-je un jour, « ton chameau est couvert de gale. » « Las ! Hélas ! » reconnut-il avec tristesse, « ce soir, très vite, quand le soleil sera bas, nous oindrons sa peau de pommade. »

Pendant notre étape suivante, je mentionnai à nouveau la gale. « Aha », dit Zéki, « cela m'a donné une grande idée. Imagine l'établissement d'un Département vétérinaire d'État pour la Syrie, quand Damas sera à nous. Nous aurons une équipe de médecins entraînés, avec une école de stagiaires et d'étudiants, dans un hôpital central, ou plutôt des hôpitaux centraux, pour chameaux et chevaux, et pour ânes et bestiaux, même (pourquoi pas), pour moutons et chèvres. Il doit exister des branches scientifiques et bactériologiques où l'on recherche des médicaments universels pour les maladies animales. Et une bibliothèque de livres étrangers ?... et des hôpitaux de district pour alimenter les hôpitaux centraux, et des inspecteurs itinérants... » Avec la collaboration

enthousiaste de Nessib, il découpa la Syrie en quatre inspections générales, et de nombreuses sous-inspections.

Le lendemain à nouveau, il fut question de gale. Ils avaient dormi sur leurs travaux, et le projet s'élargissait. « Pourtant, mon cher, il est imparfait, et par nature, nous ne nous arrêtons pas avant la perfection. Nous nous chagrinons de vous voir ainsi satisfait de saisir ce qui n'est qu'opportun. C'est un défaut anglais. » Je me mis à leur diapason. « Ô Nessib », dis-je, « et ô Zéki, la perfection, même dans la moindre des choses, n'entraînera-t-elle pas la fin du monde ? Sommes-nous prêts à cela ? Quand je suis en colère, je prie Dieu de projeter notre globe dans le soleil ardent, et de prévenir les souffrances de ceux qui sont encore à naître ; mais quand je suis satisfait, je veux rester allongé pour toujours à l'ombre, jusqu'à devenir une ombre moi-même. » Mal à l'aise, ils tournèrent la conversation sur les haras et, le sixième jour, la pauvre chamelle mourut. Très certainement, « parce que », comme Zéki le souligna, « tu ne l'as pas ointe ». Aouda, Nassir et le reste d'entre nous maintenions nos bêtes en marche grâce à des soins constants. Nous pourrions peut-être conjurer la gale jusqu'à ce que nous atteignions le camp d'une tribu bien pourvue et puissions nous procurer des médicaments avec lesquels combattre de toutes nos forces la maladie.

Un méhariste s'approcha de nous. Il y eut de la tension, pendant un moment, mais les Howeitat le hélèrent. C'était un de leurs bergers, et des saluts furent échangés d'une voix sans hâte, comme il convenait dans le désert, où le bruit témoignait au mieux de mauvaises manières, et au pire de manières urbaines.

Il nous dit que les Howeitat campaient au-devant, d'Isawiya à Nebk, attendant anxieusement de nos nouvelles. Tout allait bien sous leurs tentes. L'inquiétude d'Aouda disparut, et son ardeur s'embrasa. Nous avançâmes rapidement pendant une heure, jusqu'à Isawiya et aux tentes d'Ali abou Fitna, chef d'un des clans d'Aouda. Le vieil Ali, aux yeux

chassieux, rouge et peu soigné, dont le long nez coulait perpétuellement dans une barbe en saillie, nous accueillit chaleureusement et nous pressa d'accepter l'hospitalité de sa tente. Nous nous excusâmes, étant trop nombreux, et bivouaquâmes à proximité sous quelques épineux, pendant que lui et les autres possesseurs de tentes évaluaient notre nombre et préparaient des festins pour nous dans la soirée, à chaque groupe de tentes son petit lot de visiteurs. Il fallut des heures pour préparer le repas, et ils nous y appelèrent longtemps après la tombée de la nuit. Je me réveillai, m'approchai en titubant, mangeai, retournai auprès de nos chameaux couchés et me rendormis.

Notre marche se finissait pour le mieux. Nous avions trouvé les Howeitat, nos hommes étaient en excellente condition, notre or et nos explosifs étaient encore intacts. Aussi nous nous réunîmes joyeusement dans la matinée en un conseil solennel sur l'action à entreprendre. Nous fûmes d'accord pour offrir d'abord six mille livres à Nouri Shaalan, parce qu'il tolérait notre présence au Sirhan. Nous voulions de lui la liberté de rester sur place pendant que nous enrôlions et préparions nos combattants et, quand nous bougerions, nous voulions qu'il veille sur leurs familles, leurs tentes et leurs troupeaux.

C'étaient des affaires importantes. Il fut décidé qu'Aouda lui-même irait voir Nouri en ambassade, parce qu'ils étaient amis. La tribu de Nouri était trop proche et trop grande pour qu'Aouda la combattît, si souverain que fût le ravissement qu'il prenait à la guerre. En conséquence, l'intérêt personnel avait poussé les deux grands hommes à une alliance, et leur liaison avait engendré un respect capricieux grâce auquel chacun supportait les bizarreries de l'autre avec patience. Aouda expliquerait à Nouri ce que nous espérions accomplir, et le désir de Fayçal que lui, Nouri, fît une démonstration publique d'allégeance à la Turquie. C'était seulement ainsi qu'il pourrait nous couvrir, tout en continuant à contenter les Turcs.

CHAPITRE XLVI

Pendant ce temps, nous resterions avec Ali abou Fitna, nous déplaçant doucement avec lui vers le nord en direction de Nebk, où Aouda dirait à tous les Abou Tayi de se rassembler. Il reviendrait de chez Nouri avant qu'ils fussent réunis. Telle était l'affaire ; nous chargeâmes six sacs d'or dans les sacoches d'Aouda, et il partit. Ensuite, les chefs des Fitenna se mirent à notre service, et dirent qu'ils seraient honorés de nous offrir deux festins par jour, le matin et au crépuscule, aussi longtemps que nous resterions avec eux ; et ils pensaient ce qu'ils disaient. L'hospitalité Howeitat était illimitée — dans leur cas, pas la parcimonie des trois jours de la loi formelle du désert — et importune, ne nous laissant aucune échappatoire honorable à l'intégralité du rêve nomade de bien-être.

Chaque matin, entre huit et dix heures, un petit groupe de juments de race, portant un assortiment de harnais improvisés, arrivait à notre camp. Nassir, Nessib, Zéki et moi les enfourchions et, avec peut-être une douzaine de nos hommes à pied, traversions solennellement la vallée par les chemins sableux entre les buissons. Nos chevaux étaient conduits par des serviteurs, parce qu'il aurait été indécent de chevaucher librement ou vite. Ainsi, finalement, nous atteignions la tente qui devait être notre salle de banquet pour cette fois, chaque famille nous réclamant à son tour, et étant amère-

ment offensée si Zaal, l'adjudicateur, en préférait une en dehors de l'ordre juste.

Quand nous arrivions, les chiens se précipitaient vers nous, et étaient repoussés par les spectateurs — une foule s'était toujours réunie autour de la tente choisie — et nous entrions, sous les cordes, dans la moitié réservée aux invités, très agrandie pour l'occasion et soigneusement dressée, le rideau-mur du côté ensoleillé, pour nous donner de l'ombre. L'hôte plein de modestie murmurait et disparaissait de notre vue. Les tapis tribaux, de lugubres choses rouges fabriquées à Beyrouth, étaient préparés pour nous, arrangés contre le rideau de séparation, le long du mur du fond et à travers la porte de sortie rabattue, si bien que nous étions assis sur trois côtés d'un espace libre et poussiéreux. Nous pouvions être cinquante hommes en tout.

L'hôte réapparaissait, debout près du poteau de la tente ; nos amis locaux invités, El-Dheilan, Zaal et d'autres Sheiks, se laissaient non sans manières placer sur les tapis entre nous, partageant l'espace dont nous disposions sur les selles rembourrées de tapis de feutre pliés où nous nous accoudions. On dégageait le devant de la tente, et les chiens étaient fréquemment chassés par des enfants excités qui traversaient en courant l'espace vide, tirant derrière eux des enfants encore plus petits. Ils avaient d'autant moins de vêtements que moins d'années, et que leurs bedaines étaient plus rondes. Les plus petits d'entre eux fixaient la compagnie de leurs yeux noirs de mouches, oscillant gravement sur leurs jambes écartées, tout nus, suçant leur pouce et avançant vers nous un ventre plein d'attente.

Suivait une pause embarrassée, que nos amis essayaient de couvrir en nous montrant, sur son perchoir, le faucon de la maison (le cas échéant, un oiseau de mer capturé jeune sur la côte de la mer Rouge), ou leur coquelet de garde, ou leur lévrier. Une fois, un bouquetin domestiqué fut traîné à l'intérieur pour notre admiration ; une autre fois, une oryx. Quand ces intérêts étaient épuisés, ils cherchaient un sujet de

conversation léger pour nous détourner des bruits de la maisonnée et nous empêcher de remarquer les instructions de cuisine pressantes et murmurées qui traversaient le rideau de séparation en même temps qu'une puissante odeur de graisse bouillie et des bouffées savoureuses de fumets de viande.

Après un silence, l'hôte ou son représentant s'avançait et murmurait : « Noir ou blanc ? », invitation à choisir café ou thé. Nassir répondait toujours « Noir », et on faisait signe à l'esclave qui tenait dans une main la cafetière au bec recourbé et dans l'autre trois ou quatre tasses tintantes, de faïence blanche. Il versait vivement quelques gouttes de café dans la tasse du dessus et la présentait à Nassir, puis servait la seconde pour moi, la troisième pour Nessib, et s'arrêtait pendant que nous faisions tourner les tasses dans nos mains et aspirions soigneusement pour y recueillir en connaisseurs la dernière goutte, la plus riche.

Dès qu'elles étaient vides, sa main se tendait pour les empiler bruyamment les unes sur les autres, et les distribuer avec moins de fioritures aux invités suivants en respectant l'ordre ; et ainsi faisant le tour de l'assemblée jusqu'à ce que chacun ait bu. Puis de nouveau à Nassir. Cette deuxième tasse était plus savoureuse que la première, en partie parce que le café était puisé plus près du marc, en partie à cause des dépôts que tant de buveurs précédents avaient laissé dans les tasses ; alors que les troisième et quatrième tournées, si la viande tardait assez longtemps à être servie, avaient une saveur surprenante.

Enfin, toutefois, deux hommes traversaient en titubant la foule frémissante, portant le riz et la viande sur un plat de cuivre étamé ou une bassine peu profonde, de cinq pieds de large, comme un grand brasero sur un pied. Il n'y avait dans la tribu qu'un récipient de cette taille, dont une inscription gravée faisait le tour, en caractères arabes fleuris : « À la gloire de Dieu, et dans l'espoir de sa miséricorde finale, la propriété de Son pauvre suppliant, Aouda abou Tayi. » Il était emprunté par l'hôte qui devait nous recevoir à ce

moment et, comme mon cerveau et mon corps inquiets me tenaient en éveil, je voyais de mes couvertures, dans les premières lueurs du jour, le plateau traverser le camp et, en notant sa destination, savais où nous devions manger ce jour-là.

Le récipient était maintenant plein jusqu'au bord, portant sur le tour un talus de riz blanc large d'un pied et haut de six pouces, contenant des gigots et des côtes de mouton jusqu'à déborder. Il fallait deux ou trois victimes pour former au milieu une pyramide de viande érigée, telle que l'honneur l'exigeait. Les pièces centrales étaient les têtes bouillies et tournées vers le haut, posées sur les moignons tranchés de leur cou, si bien que les oreilles, brunes comme de vieilles feuilles, s'étalaient sur la surface du riz. Les mâchoires béaient à vide vers le haut, maintenues ouvertes pour montrer la gorge creuse avec la langue, encore rose, accrochée aux dents inférieures, et les longues incisives couronnaient la pile de toute leur blancheur, très proéminentes au-dessus des poils hérissés des narines et des babines noires tirées en arrière par un rictus.

Cette charge était déposée sur le sol, dans l'espace libre entre nous, où elle dégageait une vapeur brûlante, pendant qu'une procession d'aides mineurs apportaient de petits chaudrons et cuves de cuivre où la cuisson avait eu lieu. Ils y puisaient, avec des bols de fer émaillé très bosselés, tout le dedans et le dehors du mouton, qu'ils répandaient sur le plat principal : petits morceaux de tripes jaunes, blanc coussinet de graisse de la queue, muscles bruns, viande et peau couverte de poils, tout cela nageant dans le beurre liquide et la graisse du bouillon. Les spectateurs regardaient avec impatience, marmonnant leur satisfaction quand un morceau très juteux tombait avec un floc.

La graisse était bouillante. De temps en temps un homme lâchait son écuelle avec une exclamation, et plongeait de bon cœur ses doigts brûlés dans sa bouche pour les refroidir. Mais ils persévéraient jusqu'à ce qu'enfin leur mouvement

d'écope sonnât bruyamment sur le fond des pots ; et avec un geste de triomphe ils sortaient les foies intacts de leur cachette dans la sauce et en coiffaient les mâchoires baillantes.

Deux hommes levaient chacun un petit chaudron et le penchaient, laissant le liquide éclabousser la viande jusqu'à ce que le cratère de riz soit plein, et que les grains détachés sur le bord nagent dans l'abondance ; et ils versaient encore, parmi nos cris de stupéfaction, jusqu'à ce que le jus déborde, et qu'une petite mare se fige dans la poussière. C'était la touche finale de splendeur, et l'hôte nous conviait à nous approcher et à manger.

Nous feignions la surdité, comme les bonnes manières l'exigeaient ; enfin nous l'entendions, et nous nous regardions l'un l'autre avec surprise, chacun poussant son voisin à s'avancer le premier ; jusqu'à ce que Nassir se lève timidement, et nous nous avancions tous derrière lui pour nous laisser tomber sur un genou autour du plateau, nous coinçant et nous pelotonnant jusqu'à ce que les vingt-deux personnes pour qui il n'y avait qu'à peine de place fussent groupées autour de la nourriture. Nous remontions nos manches droites jusqu'au coude, et, prenant l'exemple de Nassir, en chuchotant « Au nom de Dieu le miséricordieux, le bien-aimant », nous plongions ensemble la main.

Pour moi au moins, la première plongée était toujours prudente, parce que la graisse liquide était si chaude que mes doigts inhabitués pouvaient rarement le supporter ; aussi je jouais avec un morceau de viande exposé, en train de refroidir, jusqu'à ce que les creux faits par les autres eussent asséché mon segment de riz. Nous pétrissions entre les doigts (sans souiller la paume) des boulettes bien tournées de riz, de graisse, de foie et de viande, liées par une douce pression, et les projetions, grâce au levier du pouce, de l'index recourbé jusqu'à la bouche. Avec le bon tour de main et la bonne construction, le petit bloc tenait bien et se détachait proprement ; mais quand du beurre en excédent et des

fragments divers s'accrochaient aux doigts, en refroidissant, il fallait soigneusement lécher ceux-ci pour que la prochaine tentative glisse plus facilement.

Comme la pile de viande diminuait (personne ne se souciait réellement du riz : le luxe était la viande), un des chefs Howeitat qui mangeait avec nous sortit sa dague, à la poignée d'argent incrustée de turquoises, chef-d'œuvre signé de Mohammed ibn Zari, de Djauf*, et découpa en zigzag sur les os les plus gros de longs losanges de viande qu'on arrachait facilement avec les doigts, car la viande était par nécessité bouillie jusqu'à être très tendre, puisque tout devait être manié de la main droite, la seule honorable.

Notre hôte se tenait à côté du cercle, encourageant l'appétit avec de pieuses exclamations. À toute vitesse, nous tordions, déchirions, tranchions, et nous nous gavions ; ne parlant jamais, car la conversation insulterait à la qualité du repas, quoiqu'il fût convenable de sourire en remerciement quand un intime vous donnait un morceau de choix, ou quand Mohammed el-Dheilan tendait gravement un énorme os nu avec une bénédiction. En telle occasion, je rendais le compliment avec quelque hideux et impossible tas de tripes, impertinence qui réjouissait les Howeitat, mais que le gracieux et aristocratique Nassir regardait avec désapprobation.

Enfin, quelques-uns d'entre nous étaient presque repus, et commençaient à chipoter, jetant des coups d'œil obliques aux autres jusqu'à ce qu'ils ralentissent aussi et cessent enfin de manger, le coude sur le genou, la main pendant du poignet sur le bord du plateau pour s'égoutter, pendant que la graisse, le beurre et les grains de riz épars formaient en

* Le plus célèbre armurier de mon temps était Ibn Bani, un artisan de la dynastie Ibn Rashid de Hail. Il partit une fois en razzia avec les Shammar contre les Roualla et fut capturé. Quand Nouri le reconnut, il mit avec lui en prison Ibn Zari, son propre armurier, jurant qu'ils ne sortiraient pas tant qu'on pourrait distinguer leur travail. Ainsi, Ibn Zari progressa grandement dans la pratique de son métier, tout en restant le meilleur artiste pour le dessin. *(N.d.A.)*

refroidissant une pâte blanche épaisse qui collait les doigts. Quand tous avaient fini, Nassir s'éclaircissait la gorge de façon significative, et nous nous levions tous en hâte avec un explosif « Dieu te le rende, ô hôte », pour nous grouper dehors parmi les cordes de tente pendant que les vingt invités suivants héritaient de nos places.

Ceux d'entre nous qui étaient délicats allaient au bout de la tente, où le rabat de la toile de toit, au-delà des derniers piquets, tombait comme un rideau et, sur ce mouchoir du clan (dont le rude tissu de poil de chèvre était devenu souple et luisant à force d'usage) essuyaient le plus gros de la graisse de leurs mains. Puis nous retournions à nos sièges, et nous y asseyions avec un soupir, pendant que les esclaves, laissant leur portion, les crânes de mouton, parcouraient notre rangée avec un bol en bois rempli d'eau et de tasse à café comme louche pour nous éclabousser les doigts alors que nous les frottions avec le savon de la tribu.

Cependant, un second et un troisième services avaient lieu successivement autour du plat, et il y avait encore une tasse de café, ou un verre de thé sirupeux ; et enfin on amenait les chevaux, nous nous glissions dehors pour les rejoindre et monter en selle, avec une bénédiction paisible pour nos hôtes en passant. Quand nous avions le dos tourné, les enfants couraient en désordre sur le plat ravagé, s'arrachaient les uns aux autres nos os rongés, et s'enfuyaient en terrain dégagé avec des morceaux précieux, pour les dévorer en sécurité derrière quelque buisson éloigné, pendant que les chiens de garde du camp entier rôdaient alentour en claquant des mâchoires et que le maître de la tente donnait à son lévrier le morceau de tripes le plus fin.

CHAPITRE XLVII

Nous fîmes à Isawiya un festin le premier jour, deux le second et deux le troisième ; et puis, le trente mai, nous sellâmes nos bêtes et avançâmes facilement pendant trois heures, passant un vieux champ de lave ensablé pour entrer dans une vallée où se trouvaient partout autour de nous des puits de sept pieds remplis de l'eau saumâtre ordinaire. Les Abou Tayi levèrent le camp en même temps que nous, voyagèrent à nos côtés, et bivouaquèrent autour de nous, si bien qu'en ce jour, pour la première fois, je fus spectateur au milieu d'une tribu arabe, et acteur dans la routine de sa marche.

C'était étrangement différent de l'habituelle uniformité du désert. Toute la journée, l'étendue gris-vert de pierres et de buissons trembla comme un mirage du mouvement des hommes à pied, des hommes à cheval, des hommes à chameau, des chameaux portant les charges noires et bossues qu'étaient les toiles de tente en poil de chèvre, des chameaux oscillant curieusement comme des papillons sous les palanquins ailés et frangés des femmes, des chameaux auxquels les piquets de tente en peuplier argenté, tendus devant eux ou traînant derrière, faisaient des défenses de mammouth ou des queues d'oiseau. Il n'y avait ni ordre, ni contrôle, ni routine de marche autres que le large front, les groupes indépendants, et le départ simultané que l'insécurité de générations

sans nombre avaient rendus instinctifs. La différence était que le désert, où la rareté quotidienne des hommes donnait de la valeur à chacun, semblait soudain ce jour-là s'animer de leur multitude.

L'allure était aisée, et nous, qui étions restés sur nos gardes durant des semaines, trouvâmes que c'était une détente au-delà de ce qu'on pouvait éprouver, de se savoir escorté, si bien qu'on partageait avec un hôte le moindre risque de danger. Même nos cavaliers les plus graves se laissèrent un peu aller, et les plus agités perdirent toute règle, à commencer par Farradj et Daoud, bien sûr, mes deux lutins, dont toutes les privations lors de notre voyage n'avaient pas un moment calmé l'esprit. Tout autour de leur place dans la colonne de marche, se rassemblaient deux constants tourbillons d'activité ou d'incident, suivant les manifestations renouvelées de leur irrépressible malice.

Ils irritaient un peu ma patience prête à s'enflammer, parce que le fléau des serpents qui nous accompagnait depuis que nous avions pénétré dans le Sirhan monta ce jour-là à une hauteur mémorable et devint une terreur. En temps ordinaire, disaient les Arabes, les serpents n'étaient guère pires ici qu'ailleurs près de l'eau dans le désert ; mais, cette année, la vallée paraissait se tordre de vipères à cornes, de vipères heurtantes, de cobras et de serpents noirs. La nuit, il était dangereux de se déplacer et, à la longue, nous jugeâmes nécessaire de porter des cannes, battant les buissons à droite et à gauche pendant que nous les traversions prudemment, pieds nus.

Nous ne pouvions pas puiser d'eau tranquillement, la nuit tombée, car des serpents nageaient dans les mares ou se rassemblaient en nœuds sur les bords. Par deux fois, des vipères heurtantes entrèrent en se tordant dans le cercle vigilant où nous prenions le café en discutant. Trois de nos hommes moururent de piqûres, quatre se remirent après de grandes peurs et de grandes souffrances, et un gonflement du membre empoisonné. Le traitement des Howeitat était

d'envelopper l'endroit atteint d'un emplâtre en peau de serpent et de lire des chapitres du Coran au malade jusqu'à ce qu'il meure. Ils enfilaient aussi sur leurs pieds calleux d'épaisses bottines de Damas, qui montaient jusqu'à la cheville, rouges avec des glands bleus et des talons ferrés, quand ils sortaient à une heure avancée.

Une chose étrange était l'habitude qu'avaient les serpents la nuit, de coucher près de nous, sans doute pour la chaleur, sous ou sur la couverture. Quand nous l'eûmes appris, nous nous levâmes avec un soin infini, et le premier debout cherchait autour de ses camarades avec un bâton jusqu'à ce qu'il pût certifier qu'il n'y avait pas de gêneur. Notre groupe de cinquante hommes tuait peut-être vingt serpents par jour ; à la fin, ils nous énervaient tellement que les plus hardis d'entre nous avaient peur de toucher le sol, tandis que ceux qui, comme moi, frémissaient d'horreur pour tous les reptiles, aspiraient à la fin de notre séjour au Sirhan.

Non pas Farradj et Daoud. Pour eux, c'était un jeu nouveau et splendide. Ils nous troublaient continuellement avec des alarmes et des coups furieux sur la tête de chaque brindille ou racine inoffensive qui retenait leur fantaisie. Enfin, à notre halte de midi, je leur ordonnai strictement de ne pas laisser le cri de « serpent » sortir à nouveau de leur bouche ; et alors, assis près de nos affaires sur le sable, nous eûmes la paix. Vivre par terre, si loin de se lever et de marcher, disposait à l'inaction, et il y avait tant de choses à quoi penser qu'une heure avait pu s'écouler avant que je remarque le couple outrageant en train de sourire et de se donner des coups de coude. Mes yeux suivirent paresseusement leur regard jusqu'au buisson voisin sous lequel un serpent brun était enroulé, me fixant de ses yeux brillants.

Je m'écartai rapidement et hélai Ali, qui bondit avec sa cravache et régla l'affaire. Je lui dis de donner aux garçons une demi-douzaine de coups bien balancés chacun, pour leur apprendre à ne plus s'en tenir à la lettre de mes ordres à mes propres dépens. Nassir, sommeillant à côté de moi, entendit

et hurla avec joie d'en ajouter six de sa part. Nessib l'imita, puis Zéki, puis Ibn Dgheithir, jusqu'à ce que la moitié des hommes réclament vengeance à grands cris. Les coupables furent déconcertés quand ils virent que tous les fouets et toutes les cravaches de la compagnie suffiraient à peine à leur faire expier leur dette ; toutefois, je leur en épargnai le poids et, à la place, nous proclamâmes qu'ils étaient en faillite morale, et les mîmes sous les ordres des femmes, à ramasser du bois et à puiser de l'eau pour les tentes.

Ainsi, ils travaillèrent honteusement durant les deux jours que nous passâmes à Abou Tarfeyat ; le premier jour nous y fîmes deux festins, et le second deux aussi. Puis Nessib s'effondra et, sous prétexte de maladie, prit refuge sous la tente de Nassir et mangea du pain sec avec reconnaissance. Zéki avait été souffrant en route, et le premier effort qu'il fît pour la viande pâteuse et le riz graisseux des Howeitat l'avait prostré. Il gisait aussi dans la tente, exhalant sur nous son dégoût et sa dysenterie. L'estomac de Nassir avait une longue expérience des mœurs tribales et supportait vaillamment l'épreuve. Il lui incombait, pour faire honneur à nos hôtes, de répondre à chaque invitation et, pour redoubler l'honneur, il me contraignait toujours à venir avec lui. Aussi les deux chefs que nous étions représentaient-ils le camp chaque jour, avec une proportion decente d'Ageyl affamés.

Bien sûr, c'était monotone ; mais le bonheur cristallin de nos hôtes était en retour une satisfaction pour nos yeux, et c'eût été un crime de le briser. Oxford ou Médine avaient tenté de guérir Nassir et moi de tout préjugé superstitieux et, à force de nous compliquer, ils nous avaient fait regagner de la simplicité. Ces gens atteignaient pour nous à l'apogée de l'ambition nomade, une orgie continue de mouton bouilli. Mon paradis eût peut-être été un fauteuil solitaire et moelleux, un pupitre, et les poètes complets imprimés en caractères Caslon sur papier épais ; mais j'avais été bien nourri pendant vingt-huit ans et, si l'imagination arabe se portait sur des plateaux de nourriture, leur bonheur était d'autant

plus accessible. Leur prévoyance s'était exercée spécialement en notre faveur. Quelques jours avant notre arrivée, un berger leur avait rendu visite et, sur l'ordre d'Aouda, ils avaient acheté ses cinquante moutons pour nous recevoir dignement. En quinze repas (une semaine), nous les avions tous consommés, et l'hospitalité se tarit.

La digestion revint, et avec elle notre capacité de mouvement. Nous étions très las du Sirhan. Le paysage était plus profondément désespéré et triste que tous les vastes déserts que nous avions traversés. Le sable, le silex, ou un désert de rocs nus étaient parfois excitants et, sous certaines lumières, avaient la beauté monstrueuse de la désolation stérile ; mais il y avait quelque chose de sinistre, quelque chose d'activement maléfique dans ce Sirhan voué aux serpents, abondant en eau salée, en palmiers infertiles et en buissons qui ne servaient ni de pâture ni de combustible.

En conséquence, nous fîmes route une journée, puis une autre, au-delà de Ghoutti, dont le faible puits était d'eau presque douce. Quand nous approchâmes d'Ageyla, nous vîmes qu'il était occupé par de nombreuses tentes, et bientôt une troupe vint à notre rencontre. C'était Aouda abou Tayi, revenu sans encombre de chez Nouri Shaalan, avec Dourzi ibn Doughmi le borgne, notre ancien hôte à Wedjh. Sa présence prouvait la faveur de Nouri, comme leur forte escorte de cavalerie Rualla qui, tête nue et hurlant, nous accueillit jusqu'à la maison vide de Nouri avec une grande démonstration de coups de fusil ou de revolver à la volée, au grand galop dans la poussière.

Ce modeste manoir avait quelques palmiers féconds, enclos, et on avait érigé près du jardin une tente mésopotamienne de toile blanche. Là aussi s'élevait la tente d'Aouda, une immense salle longue de sept perches et large de trois ; la tente de Zaal en était proche, et beaucoup d'autres ; et, pendant l'après-midi, nous reçûmes des salves d'honneur, des délégations, et des cadeaux d'œufs d'autruche, de friandises de Damas, de chameaux, ou de chevaux décharnés, pendant

que l'air résonnait autour de nous des cris des volontaires d'Aouda exigeant de servir, de servir immédiatement, contre les Turcs.

Les choses paraissaient bonnes, et nous désignâmes trois hommes pour faire du café à l'intention des visiteurs, qui se présentaient à Nassir un par un ou groupe par groupe, jurant allégeance à Fayçal et au Mouvement arabe selon la formule de Wedjh, promettant d'obéir à Nassir et de le suivre avec leurs contingents. Outre leurs présents de cérémonie, chaque nouveau groupe déposait sur notre tapis son cadeau privé et accidentel de poux ; et, longtemps avant le crépuscule, Nassir et moi étions agités, sous la relance perpétuelle de l'irritation. Aouda avait un bras raide, l'effet d'une vieille blessure à l'articulation du coude, et ne pouvait pas se gratter partout ; mais l'expérience lui avait appris la façon d'enfoncer une cravache au pommeau en forme de croix dans sa manche gauche et de la tourner et retourner à l'intérieur, contre ses côtes, méthode qui semblait mieux soulager ses démangeaisons que nos griffes ne le faisaient des nôtres.

CHAPITRE XLVIII

Nebk, qui devait être notre prochaine halte, avait de l'eau en abondance, et un peu de pâture. Aouda l'avait choisi comme point de ralliement, en raison de la proximité commode des Blaïdat ou « hameaux de sel ». Là, lui et Chérif Nassir restèrent des jours, pour réfléchir à l'enrôlement des hommes et pour préparer la route que nous suivrions en approchant les tribus et les Sheiks qui vivaient aux environs. Nassib, Zéki et moi-même restions oisifs. Comme d'habitude, l'instable jugement syrien, incapable de s'en tenir au point précis de la rigueur, se décala sur la circonférence. Dans l'atmosphère impétueuse du premier enthousiasme, ils ignorèrent Akaba et méprisèrent le but simple qui nous avait conduits ici. Nessib connaissait les Shaalan et les Druses. Son esprit les enrôlait, et non les Howeitat ; frappait Déraa, et non Maan ; occupait Damas, et non Akaba. Il soulignait que les Turcs n'étaient pas du tout préparés, que nous étions certains d'emporter notre premier objectif par pure surprise, qu'il nous fallait donc l'objectif le plus élevé. Damas était désigné par le doigt d'un destin inévitable.

Je lui signalai en vain que Fayçal était encore à Wedjh, les Anglais encore du mauvais côté de Gaza, qu'une nouvelle armée turque se massait à Alep pour reprendre la Mésopotamie. Je montrai comment, à Damas, nous serions sans soutien, sans ressources ni organisation, sans base, sans

même une ligne de communication avec nos amis. Mais Nessib planait au-dessus de la géographie et au-delà de la tactique, et seuls des moyens sordides le ramèneraient sur terre. J'allai donc voir Aouda et lui dis qu'avec le nouvel objectif, l'argent et le crédit iraient à Nouri Shaalan et non à lui ; j'allai voir Nassir, et utilisai mon influence et notre amitié réciproque pour le maintenir dans les limites de mon plan, attisant fort la jalousie trop facilement embrasée entre un Chérif et un Damascène, entre un authentique descendant chiite d'Ali et du martyr Hussein, et un très douteux descendant supposé du « successeur » Abou Bekr.

Pour notre mouvement, c'était une question de vie ou de mort. J'étais sûr que, si nous prenions Damas, nous ne le tiendrions pas six semaines, car Murray ne pouvait pas attaquer immédiatement les Turcs, et il n'y aurait pas de transport maritime disponible à l'instant pour débarquer une armée britannique à Beyrouth ; et, en perdant Damas, nous perdrions nos partisans (seul leur premier élan était profitable, une rébellion qui restait immobile ou reculait était perdue) sans avoir pris Akaba, qui était la dernière base en eau sûre et, dans mon jugement, la seule porte, excepté le Moyen Euphrate, que nous puissions déverrouiller pour une entrée certainement couronnée de succès en Syrie.

La valeur particulière d'Akaba pour les Turcs était que, quand ils le voudraient, elle pouvait constituer une menace sur le flanc droit de l'Armée britannique. À la fin de 1914, leur haut commandement avait pensé en faire sa route principale vers le Canal ; mais il trouva trop grandes les difficultés en eau et en nourriture et adopta la route de Béershéba. Maintenant, toutefois, les Britanniques avaient quitté les positions du Canal et poussé en avant jusqu'à Gaza et Béershéba. Cela rendait plus facile le ravitaillement de l'armée turque en raccourcissant sa ligne. En conséquence, les Turcs avaient des moyens de transport en surplus. Akaba avait aussi une plus grande valeur géographique qu'auparavant, puisqu'elle se trouvait maintenant derrière le flanc

droit britannique, et qu'une petite force opérant de là menacerait efficacement El-Arish ou Suez.

Les Arabes avaient besoin d'Akaba ; premièrement pour étendre leur front, ce qui était leur principe tactique ; et deuxièmement, pour établir la liaison avec les Britanniques. S'ils la prenaient, cela leur donnait le Sinaï, et assurait une jonction entre eux et Sir Archibald Murray. Étant ainsi devenus réellement utiles, ils obtiendraient une aide matérielle. Les faiblesses humaines de l'État-major de Murray était telles que rien sauf le contact physique avec notre succès ne pourrait le convaincre de notre importance. Murray était amical, mais, si nous devenions son aile droite, il nous équiperait convenablement, presque sans qu'on le lui demande. Dès lors, pour les Arabes, Akaba signifiait beaucoup de vivres, d'argent, de canons, de conseillers. Je voulais être en contact avec les Britanniques, agir comme l'aile droite des Alliés dans la conquête de la Palestine et de la Syrie, et faire valoir le désir ou le droit de liberté et d'autonomie des peuples arabophones. De mon point de vue, si la révolte n'atteignait pas le champ de bataille principal contre la Turquie, elle devrait confesser son échec et rester le spectacle annexe d'un spectacle annexe. J'avais prêché à Fayçal, depuis notre première rencontre, que la liberté se prenait, ne se donnait pas.

Heureusement, Nassir et Aouda répondirent tous deux à mes insinuations .et, après avoir récriminé, Nessib nous quitta et partit avec Zéki vers la montagne Druse pour y faire le travail préliminaire nécessaire au lancement de son grand projet de Damas. Je connaissais son incapacité à créer, mais je n'avais pas dans l'esprit de permettre là-bas un soulèvement même bâclé qui abîmerait nos matériaux futurs. Aussi je pris soin de lui arracher les dents avant son départ en lui prenant la plus grande part de l'argent que Fayçal lui avait attribué. L'imbécile me rendit l'opération facile, car il savait ne pas avoir assez pour tout ce qu'il projetait, et, mesurant la moralité de l'Angleterre à sa propre

mesquinerie, me demanda la promesse de fonds supplémentaires s'il levait un mouvement syrien indépendant de Fayçal, sous sa propre direction. Je ne craignais pas un miracle si fâcheux et, au lieu de le traiter de renégat, lui promis volontiers une aide future, s'il me donnait à présent ce qui lui restait, pour nous faire atteindre Akaba, où je m'assurerais de fonds utilisables pour le besoin général. Il céda à ma condition de mauvaise grâce, et Nassir fut ravi de recevoir inopinément deux sacs d'argent.

Pourtant, l'optimisme de Nessib avait son effet sur moi ; tout en voyant encore la libération de la Syrie se produire par étapes, dont Akaba était l'indispensable première, je voyais maintenant ces étapes se rapprocher ; et, dès que Nessib fut hors de mon chemin, je fis le projet de partir moi-même, un peu à sa manière, dans une longue tournée au nord du pays. Je pensais qu'un regard de plus sur la Syrie redresserait les idées stratégiques qui me venaient des Croisés et de la première conquête arabe, et les ajusterait aux deux facteurs nouveaux — les voies ferrées et Murray au Sinaï.

De plus, une aventure téméraire convenait à mon humeur qui se déréglait. J'aurais dû trouver le bonheur dans cette façon de rester libre comme l'air, pendant que la vie apparente luttait avec acharnement tout le long de mon chemin. Mais je savais que j'affûtais une hache en secret, et j'y perdais toute mon assurance.

La Révolte arabe avait débuté sur de faux-semblants. Pour obtenir l'aide du Chérif, notre Cabinet avait offert, par l'entremise de Sir Henry McMahon, de soutenir l'établissement de gouvernements indigènes dans certaines parties de la Syrie et de la Mésopotamie, « sans préjuger des intérêts de notre alliée, la France ». Cette dernière clause discrète dissimulait un traité (ignoré, jusqu'à ce qu'il fût trop tard, de McMahon et donc du Chérif) par lequel la France, l'Angleterre et la Russie s'accordaient pour annexer certaines de ces zones promises et pour établir leurs sphères d'influence respectives sur tout le reste.

Des rumeurs sur cette fraude atteignirent, de Turquie, les oreilles arabes. En Orient, on faisait plus confiance aux personnes qu'aux institutions. Aussi les Arabes, ayant éprouvé sous le feu mon amitié et ma sincérité, me demandèrent, en tant qu'agent libre, d'avaliser les promesses du Gouvernement britannique. On ne m'avait pas averti, même en privé, des engagements de McMahon ni du traité Sykes-Picot, qui avaient tous deux été conçus par des branches du Foreign Office organisées pour la guerre. Mais, n'étant pas un parfait imbécile, je voyais que, si nous gagnions la guerre, les promesses faites aux Arabes ne seraient que du papier. Eussé-je été un conseiller honorable, j'aurais renvoyé les hommes chez eux et ne les aurais pas laissés risquer leur vie pour de telles balivernes. Pourtant, l'aspiration arabe était notre principal outil pour gagner la guerre d'Orient. Je leur assurai donc que l'Angleterre tenait sa parole à la lettre, et en esprit. Avec cet encouragement, ils accomplirent leurs exploits ; mais, bien sûr, au lieu d'être fier de ce que nous faisions ensemble, j'étais continuellement et amèrement honteux.

Une vision claire de ma position me vint une nuit quand, dans la nef de sa tente, le vieux Nouri Shaalan sortit une liasse de documents et me demanda quel engagement britannique il fallait croire. Dans son humeur, en fonction de ma réponse, résidaient le succès ou l'échec de Fayçal. Mon conseil, exprimé dans une sorte d'agonie mentale, fut de faire confiance à la dernière en date de nos contradictions. Cette réponse dénuée de franchise me promut en six mois à la position d'homme de confiance en chef. Dans le Hedjaz, les Chérifs étaient tout, et j'avais allégé ma conscience en disant à Fayçal combien creuse était la base où il s'appuyait. En Syrie, l'Angleterre était puissante, et le Chérif très bas : j'eus donc le rôle principal.

En revanche, je fis vœu de faire de la Révolte arabe le moteur de son propre succès autant que la servante de notre campagne égyptienne ; et vœu de la conduire si follement à

la victoire finale que le sens de l'opportunité conseillerait aux Puissances un juste règlement des revendications morales des Arabes. Cela présumait que je survive à la guerre, pour remporter plus tard la bataille de la Chambre du Conseil — présomptions immodestes dont l'accomplissement reste encore suspendu*. Toutefois on ne pouvait pas contester qu'il y eût fraude.

De toute évidence, je n'avais pas l'ombre d'un droit à engager les Arabes, à leur insu, dans un pari de vie et de mort. Inévitablement et justement, nous récolterions de l'amertume, triste fruit d'une entreprise héroïque. Aussi, par ressentiment de ma fausse position (un second lieutenant a-t-il jamais été aussi loin dans le mensonge pour ses supérieurs ?), j'entrepris cette longue et dangereuse chevauchée, pour voir les plus importants des amis secrets de Fayçal et pour étudier les positions clefs de nos campagnes futures ; mais les résultats furent sans commune mesure avec les risques, et l'acte était injustifiable du point de vue artistique, comme le mobile. Je m'étais murmuré : « Prenons ce risque, maintenant, avant de commencer », voyant bien que c'était la dernière chance et que, si nous réussissions à enlever Akaba, je ne serais plus jamais librement à moi-même, sans compagnie, dans la sécurité qui guette les obscurs, tapis dans leur ombre protectrice.

Devant moi s'ouvrait une perspective de responsabilité et de commandement qui répugnait à ma nature transpercée de pensée. Je me sentais méprisable de tenir la place d'un

* C'était en 1919 ; mais, deux ans plus tard, notre cabinet harassé confia à M. Winston Churchill le règlement du Moyen-Orient ; et, en quelques semaines, à sa conférence du Caire, il débrouilla tout l'écheveau, trouvant des solutions qui remplissaient (je pense) nos promesses à la lettre et en esprit (quand c'était humainement possible) sans rien sacrifier des intérêts de notre Empire ni des intérêts des peuples concernés. Nous étions donc quittes de notre aventure orientale du temps de guerre, avec les mains propres, mais trois ans trop tard pour gagner la gratitude que les peuples, sinon les États, peuvent donner en échange. *(N.d.A.)*

homme d'action, car mes valeurs étaient une réaction entêtée contre les leurs, et je dédaignais leur bonheur. Mon âme désirait toujours moins qu'elle n'avait, parce que mes sens, plus paresseux que ceux de la plupart des hommes, exigeaient un contact immédiat pour parvenir à la perception ; ils ne distinguaient que les genres, pas les degrés.

Je revins le seize juin, et Nassir peinait toujours sous sa tente. Aouda et lui s'étaient trop vus pour leur bien, et il y avait dernièrement eu une brouille ; mais elle fut rapidement apaisée et, après une journée, le vieux chef fut autant en notre compagnie qu'auparavant, et aussi aimable et difficile. Nous nous levions toujours quand il entrait, non pas pour sa condition de Sheik, car nous recevions assis des Sheiks de rang beaucoup plus ancien, mais parce qu'il était Aouda, et qu'être Aouda était une chose vraiment splendide. Le vieil homme adorait cela et, si fort que nous puissions nous quereller, chacun savait que nous étions vraiment ses amis.

Nous étions maintenant partis de Wedjh depuis cinq semaines ; nous avions dépensé presque tout l'argent que nous avions emporté, mangé tout le mouton Howeitat, reposé ou remplacé tous nos vieux chameaux ; rien n'empêchait le départ. La nouveauté de l'aventure toute proche nous consolait de tout, et Aouda, faisant venir un supplément de mouton, donna dans son immense tente un festin d'adieu, le plus grand de toute la série, la veille de notre départ. Il y avait des centaines d'hommes présents, et cinq fois de suite le contenu du grand plateau fut dévoré aussi vite que cuit et apporté.

Le crépuscule arriva, délicieusement rouge et, après le festin, tout le groupe s'allongea dehors autour du feu à café, s'attardant sous les étoiles, pendant qu'Aouda et d'autres nous racontaient des histoires. Pendant une pause, je remarquai en passant que j'étais allé voir Mohammed el-Dheilan sous sa tente dans l'après-midi pour le remercier de la chamelle laitière qu'il m'avait donnée, mais que je ne l'avais pas

trouvé. Aouda cria de joie jusqu'à ce que tous le regardent ; et alors, dans le silence qui tomba pour qu'on puisse connaître la plaisanterie, il désigna Mohammed, assis l'air lugubre à côté du mortier à café, et dit de sa voix puissante : « Ho ! Dirai-je pourquoi Mohammed n'a pas dormi sous sa tente pendant quinze jours ? » Chacun rit sous cape avec délice, et la conversation s'arrêta ; la foule entière s'étira sur le sol, le menton dans les mains, prête à saisir les bons moments de l'histoire qu'elle avait peut-être entendue vingt fois. Les femmes, les trois épouses d'Aouda, celle de Zaal et quelques-unes de celles de Mohammed qui faisaient la cuisine s'approchèrent, jambes écartées de chaque côté du ventre suivant la démarche houleuse de celles qui ont l'habitude de porter des fardeaux sur la tête, et s'arrêtèrent contre le rideau de séparation ; et là elles écoutèrent comme les autres, pendant qu'Aouda racontait longuement comment Mohammed avait acheté en public au bazar de Wedjh un coûteux collier de perles et ne l'avait donné à aucune de ses femmes, si bien qu'elles s'étaient disputées, sauf dans leur rejet commun de Mohammed.

L'histoire était, bien sûr, pure invention — l'humour espiègle d'Aouda avait encore grandi sous l'excitation de la Révolte — et le malchanceux Mohammed, qui avait passé toute la quinzaine à se faire inviter par un homme ou un autre, invoqua la miséricorde de Dieu, et me pria de témoigner qu'Aouda mentait. Je m'éclaircis solennellement la gorge. Aouda demanda le silence, et me pria de confirmer ses dires.

Je commençai par la phrase d'introduction d'un récit en règle : « Au nom de Dieu le miséricordieux, le bien-aimant. Nous étions six à Wedjh. Il y avait Aouda, et Mohammed, et Zaal, Gassim el Shimt, Mufaddhi et l'infortuné (moi-même) ; et une nuit, juste avant l'aube, Aouda dit : " Faisons un raid contre le marché. " Et nous dîmes : " Au nom de Dieu. " Et nous partîmes, Aouda en robe blanche avec un couvre-tête rouge, et des sandales Kassim de cuir

rapiécé ; Mohammed en tunique de soie des " sept rois " et nu-pieds ; Zaal... Je ne me souviens pas de Zaal. Gassim portait du coton, et Mufaddhi était en soie rayée de bleu avec un couvre-tête brodé. Votre serviteur était comme votre serviteur. »

Pendant ma pause, tous restèrent muets d'étonnement. C'était une parodie fidèle du style épique d'Aouda ; et j'imitais aussi son balancement de main, sa voix ronde, le ton montant et descendant qui soulignait les points saillants, ou ce qu'il croyait tel, dans ses histoires qui n'en comportaient pas. Les Howeitat, silencieux comme la mort, tordaient de joie tout leur corps dans leurs chemises raidies de sueur et fixaient avidement Aouda parce qu'ils reconnaissaient tous l'original, et que la parodie était un art nouveau pour eux et pour lui. L'homme chargé du café, Mufaddhi, un Shammar réfugié à la suite d'un crime de sang, lui-même un personnage de l'histoire, oublia d'empiler de nouveaux épineux sur son feu tant il écoutait fixement le conte.

Je dis comment nous avions quitté les tentes, avec une liste de celles-ci, comment nous avions marché vers le village, décrivant chaque chameau et cheval que nous avions vu, et tous les passants, et les dunes, « toutes dépourvues de pâture, car, par Dieu, ce pays était stérile. Et nous marchions ; et, après avoir marché le temps de fumer une cigarette, nous entendîmes quelque chose, et Aouda s'arrêta et dit : " Mes garçons, j'entends quelque chose. " Et Mohammed s'arrêta et dit : " Mes garçons, j'entends quelque chose. " Et Zaal : " Par Dieu, vous avez raison. " Et nous nous arrêtâmes pour écouter, et il n'y avait rien, et l'infortuné dit : " Par Dieu, je n'entends rien. " Et Zaal dit : " Par Dieu, je n'entends rien. " Et Aouda dit : " Par Dieu, vous avez raison. "

« Et nous marchions, et nous marchions, et le pays était stérile, et nous n'entendions rien. Et, à main droite, vint un homme, un nègre, sur un âne. L'âne était gris, avec des oreilles noires, et un pied noir, et sur son épaule il y avait une

marque comme ceci » (un gribouillis dans l'air) « et sa queue bougeait, et ses jambes ; Aouda le vit, et dit : " Par Dieu, un âne. " Et Mohammed dit : " Par le Dieu véritable, un âne et un esclave. " Et nous marchions. Et il y avait une dune, pas une grande dune, mais une dune aussi grande que d'ici au comment-appelez-vous-ça *(lil biliyeh el hok)* qui est là-bas ; et nous marchions jusqu'à la dune, et elle était stérile. Ce pays est stérile ; stérile ; stérile.

« Et nous marchions ; et derrière le comment-appelez-vous-ça, il y avait un ce-qu'il-y-a, aussi loin que d'ici à là, et après, une dune ; et nous arrivâmes à cette dune, et l'escaladâmes ; elle était stérile, toute cette terre était stérile ; et alors que nous grimpions cette dune, et étions proches de son sommet, et arrivions sur son sommet, par Dieu, par mon Dieu, par le Dieu véritable, le soleil se leva sur nous. »

Cela finit la séance. Chacun avait entendu vingt fois le récit de ce lever de soleil, dans son immense affectation, un paroxysme entassé de phrases réunies qu'Aouda répétait et répétait avec une excitation haletante pour prolonger des heures le frisson d'une histoire de raid où rien ne se passait ; la banalité du reste était exagérée jusqu'au degré qui le faisait ressembler à un des contes d'Aouda, et pourtant c'était l'histoire de la promenade jusqu'au marché de Wedjh que beaucoup d'entre nous avaient faite. La tribu se tordait de rire sur le sol.

Aouda rit le plus fort et le plus longtemps, car il adorait qu'on plaisante sur son compte, et la sottise de mon épopée lui avait montré sa sûre maîtrise dans la description de l'action. Il enlaça Mohammed et confessa avoir inventé l'histoire du collier. Dans sa gratitude, Mohammed invita le camp entier à déjeuner avec lui le lendemain dans sa tente récupérée, une heure avant que nous ne partions pour l'attaque d'Akaba. Nous aurions un chamelon de lait, bouilli dans du lait aigre par ses femmes : de célèbres cuisinières, et un plat légendaire !

Ensuite, nous nous assîmes contre le mur du manoir de Nouri et vîmes les femmes démonter la grande tente, plus grande que celle d'Aouda, à huit baies de vingt-quatre piquets en tout, plus longue, plus large et plus haute qu'aucune autre dans la tribu, et neuve, comme le reste des biens de Mohammed. Les Abou Tayi redisposaient leur camp pour être en sécurité quand leurs combattants s'en iraient. Pendant tout l'après-midi, les tentes arrivèrent et furent dressées à côté de nous. Le tissu oblong était étendu à plat sur le sol ; les cordes, au bout, sur les côtés, près des manchons de piquets, étaient tendues et attachées à des chevilles. Puis la maîtresse de maison insérait un par un les mâts légers sous le tissu et le soulevait grâce à eux, jusqu'à ce que le tout fût en place, dressé par une faible femme toute seule, si fort que fût le vent.

S'il pleuvait, une rangée de mâts était tirée vers l'intérieur par le pied, inclinant le toit de tissu à l'oblique de l'averse et le rendant suffisamment étanche. En été, la tente arabe était moins chaude que nos tentes de toile, car la chaleur du soleil n'était pas absorbée par ce tissu lâche de poils et de laine avec des poches et courants d'air entre ses fibres.

CHAPITRE XLIX

Nous partîmes une heure avant midi. Nassir nous guidait, montant sa Ghazala — une chamelle voûtée, avec d'énormes côtes, comme un navire antique, dominant d'un bon pied les plus grandes de nos bêtes et pourtant parfaitement proportionnée, avec de longues enjambées d'autruche — une bête lyrique, la plus noble et du meilleur sang des chameaux howeitat, une femelle dont on connaissait l'ascendance à neuf degrés. Aouda était à côté de lui, et je voltigeais autour de leurs gravités sur Naama, l'« autruche femelle », une chamelle de course, ma dernière acquisition. Derrière moi venaient mes Ageyl, avec Mohammed le maladroit. Mohammed avait maintenant pour compagnon Ahmed, un autre paysan, qui vivait depuis six ans parmi les Howeitat à la force de ses muscles et de son astuce — bandit rusé et ardent.

Soixante pieds de montée nous firent sortir du Sirhan et nous amenèrent à la première terrasse de l'Ard el-Souwan — un pays de silex noirs sur du calcaire marneux ; terrain pas très solide, mais suffisamment dur sur la piste que des siècles de chameaux avaient au passage creusée d'un ou deux pouces en surface. Notre but était Baïr, un groupe historique de puits et de ruines Ghassanides dans le désert, à trente ou quarante milles à l'est du chemin de fer du Hedjaz. Il se trouvait à environ soixante milles en avant, et nous y campe-

rions quelques jours pendant que nos éclaireurs iraient chercher de la farine dans les villages des collines au-dessus de la mer Morte. Nos vivres de Wedjh étaient presque épuisés (sauf un peu de précieux riz que Nassir avait gardé pour les grandes occasions), et nous ne pouvions pas encore prévoir avec certitude la date de notre arrivée à Akaba.

Notre groupe actuel réunissait plus de cinq cents hommes solides, et la vue de cette joyeuse bande de gens du nord hardis et confiants, chassant furieusement la gazelle sur la face du désert, nous enleva momentanément toute appréhension malheureuse quant à l'issue de notre entreprise. Nous estimâmes que c'était une nuit de riz, et les chefs des Abou Tayi vinrent souper avec nous. Ensuite, les braises de notre feu à café agréablement rouges entre nous, pour faire obstacle au froid de ce haut pays du nord, nous restâmes assis sur les tapis, parlant en propos décousus de tel ou tel sujet éloigné.

Nassir se renversa sur le dos, avec mes jumelles, et commença à étudier les étoiles, comptant à voix haute d'abord un groupe, puis un autre, s'exclamant de surprise en découvrant de petites lueurs que son œil nu ne remarquait pas. Aouda mit la conversation sur les télescopes — les grands — et sur la façon dont l'homme, en trois cents ans, avait tellement progressé depuis son premier essai qu'il construisait maintenant des lunettes aussi longues qu'une tente, à travers lesquelles il comptait des milliers d'étoiles inconnues. « Et les étoiles — que sont-elles ? » Nous nous mîmes à parler de soleils au-delà des soleils, de tailles et de distances au-delà de l'imagination. « Qu'arrivera-t-il maintenant, avec cette connaissance ? » demanda Mohammed. « Nous nous attellerons à la tâche, et de nombreux savants et quelques génies, tous ensemble, fabriqueront des lunettes d'une puissance autant supérieure aux nôtres que celles-ci par rapport à celle de Galilée ; et des centaines encore d'astronomes distingueront et compteront d'autres milliers d'étoiles aujourd'hui invisibles, en feront la carte et donne-

ront à chacune son nom. Quand nous les verrons toutes, il n'y aura plus de nuit dans les cieux. »

« Pourquoi les Occidentaux veulent-ils toujours tout ? » demanda Aouda de façon provoquante. « Derrière nos quelques étoiles, nous sommes capables de voir Dieu, qui n'est pas derrière les millions des vôtres. » « Nous cherchons la limite du monde, Aouda. » « Mais cela appartient à Dieu », se plaignit Zaal, à demi en colère. Mohammed ne voulait pas qu'on abandonne son sujet. « Y a-t-il des hommes sur ces mondes plus grands ? » demanda-t-il. « Dieu seul le sait. » « Et chacun a-t-il le Prophète, et le ciel, et l'Enfer ? » Aouda l'interrompit : « Mes garçons, nous connaissons nos districts, nos chameaux, nos femmes. L'excès et la gloire sont à Dieu. Si la fin de la sagesse est d'ajouter étoile sur étoile, notre folie est plaisante. » Puis il parla d'argent, et détourna les esprits jusqu'à ce qu'ils bourdonnent tous à la fois. Ensuite, il me chuchota que je devrais lui obtenir de Fayçal un cadeau digne de ce nom quand il aurait pris Akaba.

Nous nous mîmes en route à l'aube, et en une heure atteignîmes le Wagf, la ligne de partage des eaux, et descendîmes du côté opposé. La crête n'était qu'une bande de craie, coiffée de silex, haute de deux fois cent pieds. Nous nous trouvions maintenant dans le creux entre le Snaïnirat au sud et, au nord, les trois têtes blanches des Thlaïthukwat, un massif de collines coniques qui luisaient, brillant au soleil comme de la neige. Bientôt nous entrâmes dans Wadi Baïr, le remontant et le traversant pendant des heures. Il y avait eu une crue au printemps, produisant une riche poussée d'herbes entre les buissons rabougris. C'était vert, agréable à l'œil et au palais affamé de nos chameaux après la longue hostilité du Sirhan.

Puis Aouda me dit qu'il partait en tête pour Baïr : voulais-je venir ? Nous avançâmes vite, et en deux heures arrivâmes soudain au bon endroit, sous un tertre. Aouda s'était dépêché pour visiter la sépulture de son fils Annad, tombé

dans une embuscade tendue par cinq de ses cousins Motalga pour venger Abtan, leur champion, tué par Annad en combat singulier. Aouda me raconta comment Annad les avait chargés, un contre cinq, et était mort comme il le devait ; mais cela ne laissait que le petit Mohammed entre lui, Aouda, et l'absence de descendance. Il m'avait emmené pour l'entendre pleurer noblement son mort.

Cependant, alors que nous descendions vers les tombes, nous fûmes surpris de voir de la fumée s'élever en volutes du sol, près des puits. Changeant brusquement de direction, nous approchâmes prudemment des ruines. Il semblait n'y avoir personne, mais l'épaisse croûte de bouse autour de la margelle était carbonisée, et le toit du puits lui-même était fracassé. Le sol était déchiré et noirci comme par une explosion et, quand nous regardâmes dans le conduit, nous vîmes que ses parois étaient arrachées et brisées, et que de nombreux blocs avaient été projetés dans le trou, l'engorgeant à moitié, lui et l'eau au fond. Je reniflai l'air et pensai que l'odeur était celle de la dynamite.

Aouda courut au prochain puits, dans le lit de la vallée en dessous des tombes ; celui-là aussi avait le sommet en lambeaux et était bouché par des pierres tombées. « Ceci », dit-il, « c'est du travail de Djazi. » Nous traversâmes la vallée jusqu'au troisième puits — le Béni Sakhr. Ce n'était qu'un cratère de craie. Zaal arriva, grave à la vue du désastre. Nous explorâmes le khan en ruine, où se trouvaient les traces, vieilles d'une nuit, de cent cavaliers peut-être. Il y avait un quatrième puits, au nord des ruines sur le plateau ouvert, et nous y allâmes sans espoir, nous demandant ce qu'il adviendrait de nous si Baïr était entièrement détruit. À notre joie, il était intact.

C'était un puits Djazi, et son immunité donnait une forte vraisemblance à la théorie d'Aouda. Nous étions déconcertés de trouver les Turcs si bien préparés, et commençâmes à craindre qu'ils aient aussi peut-être assailli El-Djéfer, à l'est de Maan, car nous avions projeté de concentrer nos forces

autour de ses puits avant d'attaquer. Qu'ils soient bloqués serait un vrai embarras. En attendant, grâce au quatrième puits, notre situation, bien qu'inconfortable, n'était pas dangereuse. Cependant il était tout à fait insuffisant pour cinq cents chameaux ; aussi devenait-il impératif de rouvrir le moins endommagé des autres puits — celui parmi les ruines, sur le bord duquel la tourbe se consumait. Aouda et moi partîmes avec Nassir pour l'examiner à nouveau.

Un Ageyli nous amena une caisse vide de gelinite Nobel, certainement l'explosif que les Turcs avaient employé. D'après les cicatrices du sol, il était clair que plusieurs charges avaient été mises à feu simultanément autour du sommet du puits et dans le conduit. Regardant dans le puits jusqu'à ce que nos yeux s'adaptent à sa noirceur, nous vîmes soudain de nombreuses niches creusées dans le conduit à moins de vingt pieds de profondeur. Certaines étaient encore bourrées, et il en pendait des fils.

Il y avait à l'évidence une seconde série de charges, ou bien mal câblées, ou bien avec des détonateurs à très long retard. Nous déroulâmes hâtivement nos cordes de puisage, les entrelaçant et les laissant pendre au milieu du puits, à partir d'un solide bâton mis en travers, parce que les parois étaient si instables que le frottement d'une corde eût pu en déloger les moellons. Je vis alors que les charges étaient petites, pas plus de trois livres chacune, et avaient été mises en série, avec du fil de téléphone de campagne. Mais quelque chose avait mal tourné. Soit les Turcs avaient bâclé leur travail, soit leurs éclaireurs nous avaient vus venir avant qu'ils eussent le temps de finir leurs connexions.

Nous eûmes donc bientôt deux puits en service, et un bénéfice net de trente livres de gélinite ennemie. Nous décidâmes de rester une semaine dans ce Baïr généreux. Un troisième objectif — découvrir l'état des puits de Djéfer — s'ajoutait maintenant à notre besoin de nourriture, et de renseignements concernant l'état d'esprit des tribus entre Maan et Akaba. Nous envoyâmes un homme à Djéfer. Nous pré-

parâmes une petite caravane de chameaux de bât portant des marques howeitat, et les envoyâmes de l'autre côté de la voie ferrée à Tafileh, avec trois ou quatre obscurs membres de clans — des gens qu'on ne soupçonnerait jamais d'être en relation avec nous. Ils achèteraient toute la farine qu'ils pourraient et nous la ramèneraient dans cinq ou six jours.

Quant aux tribus sur la route d'Akaba, nous avions besoin de leur aide active contre les Turcs pour mener à bien le plan provisoire que nous avions établi à Wedjh. Notre idée était d'avancer subitement d'El-Djéfer, de franchir la voie ferrée et de dominer la grande passe — Nagb el-Shtar — d'où la route descendait du plateau de Maan vers la plaine rouge de Gouweira. Pour tenir cette passe, il nous faudrait prendre Aba el-Lissan, la grande source à son sommet, à seize milles environ de Maan ; mais la garnison était petite, et nous espérions la déborder d'un élan. Nous serions alors à cheval sur la route, dont les postes devraient tomber, de faim, au bout de la semaine, bien que, sans doute auparavant, les tribus des collines, apprenant le succès de nos débuts nous eussent rejoints pour les balayer.

Le nœud de notre plan était l'attaque d'Aba el-Lissan, de peur que le détachement de Maan n'eût le temps de faire une sortie, de secourir la place et de nous chasser du sommet du Shtar. Si, comme à présent, ils n'étaient qu'un bataillon, ils n'oseraient guère bouger ; et s'ils abandonnaient la place en attendant l'arrivée de renforts, Akaba se rendrait ; nous aurions une base sur la mer et une position avantageuse sur la gorge d'Itm, entre nous et l'ennemi. Notre assurance de succès était donc de maintenir Maan négligente et faible, ne suspectant pas notre présence malveillante dans le voisinage.

Il ne nous était jamais facile de garder secrets nos mouvements, puisque nous ne pouvions subsister sans prêcher les gens du pays, et que ceux qui ne se laissaient pas convaincre avertissaient les Turcs. Notre longue marche dans le Wadi Sirhan était connue de l'ennemi, et le plus péquin des hiboux ne pouvait pas manquer de voir que le seul objectif conve-

nable était Akaba. La démolition de Baïr (et de Djéfer aussi, car il nous fut confirmé que les sept puits de Djéfer étaient détruits) montrait que les Turcs étaient sur ce point en alerte.

Toutefois, la stupidité de l'Armée turque était sans mesure : trait qui nous servait de temps à autre, tout en nous faisant constamment du tort, car nous ne pouvions nous empêcher d'en tirer du mépris pour elle (les Arabes étant une race douée d'une rare rapidité d'esprit, et la surévaluant), et une armée souffrait quand elle était incapable de rendre hommage à l'ennemi. Pour le moment, la stupidité pouvait nous être utile, si bien que nous avions entrepris une campagne prolongée de duperie, pour convaincre les Turcs que notre objectif était plus proche de Damas.

Ils étaient vulnérables à la pression dans ce secteur, car la voie ferrée de Damas, vers Déraa au nord et Amman au sud, était la ligne de communication non seulement du Hedjaz mais de la Palestine ; et si nous l'attaquions, nous provoquerions un double dommage. Aussi, dans ma longue excursion dans le nord du pays, j'avais laissé tomber des allusions à notre arrivée prochaine dans le Djébel Druse, et j'avais été heureux de laisser l'insigne Nessib s'y rendre, bruyamment, mais avec peu de ressources. Nouri Shaalan avait pour notre compte averti les Turcs dans le même sens, et Newcombe, au sud, près de Wedjh, avait réussi à perdre des papiers officiels, comprenant un plan de marche (où nous figurions comme avant-garde) à partir de Wedjh, par Djéfer et le Sirhan, jusqu'à Tadmor, pour attaquer Damas et Alep. Les Turcs prirent les documents très au sérieux et enchaînèrent une malheureuse garnison à Tadmor jusqu'à la fin de la guerre, à notre grand avantage.

CHAPITRE L

Il paraissait sage de faire un effort concret dans cette même direction pendant la semaine que nous devions passer à Baïr, et Aouda décida que Zaal prendrait avec moi le commandement d'un groupe pour attaquer la voie ferrée près de Déraa. Zaal choisit cent dix hommes, un par un, et nous avançâmes durement, par étapes de six heures avec des intervalles d'une ou deux heures, de jour et de nuit. Ce fut pour moi un voyage mémorable, pour les raisons qui le rendaient ennuyeux aux Arabes, à savoir que nous étions un ordinaire groupe tribal de raid, allant de façon conventionnelle, dans la formation et selon le modèle dont des générations de pratique avaient montré l'efficacité.

Dans le second après-midi, nous atteignîmes la voie ferrée juste au-dessus de Zerga, le village circassien au nord d'Amman. Le soleil brûlant et l'allure rapide avaient éprouvé nos chameaux, et Zaal décida de les abreuver dans un village romain en ruine, dont les citernes souterraines avaient été remplies par les dernières pluies. Il se trouvait à un mille de la voie ferrée, et nous devions être circonspects, car les Circassiens haïssaient les Arabes et se seraient montrés hostiles s'ils nous avaient vus. De plus, il y avait un poste militaire composé de deux tentes, sur un haut pont, à peu de distance sur la ligne. Les Turcs paraissaient actifs. Plus tard, nous apprîmes qu'on attendait l'inspection d'un Général.

Après avoir abreuvé les bêtes, nous avançâmes encore de six milles et, au début de la nuit, tournâmes vers le pont de Dhuleil, que Zaal présentait comme grand et bon à détruire. Les hommes et les chameaux restèrent en terrain élevé, à l'est de la voie ferrée, pour couvrir notre retraite si quelque chose de fâcheux arrivait, pendant que Zaal et moi descendions jusqu'au pont pour l'examiner. Il y avait des Turcs à deux cents mètres de l'autre côté, avec de nombreuses tentes et des feux de cuisine. Nous étions intrigués par leur nombre, jusqu'à ce que nous atteignions le pont et le trouvions en cours de reconstruction ; la crue de printemps avait emporté quatre de ses arches et la voie passait temporairement sur une déviation. Une des nouvelles arches était terminée, la voûte d'une autre était juste façonnée, et le cintrage de bois était préparé pour une troisième.

Inutile bien sûr, de nous donner la peine de détruire un pont dans un tel état, aussi nous nous retirâmes vite (pour ne pas alarmer les ouvriers), marchant sur des pierres disjointes qui, tournant sous nos pieds nus, imposaient la prudence pour éviter le risque d'entorse. Une fois, je marchai sur quelque chose de mobile, doux et froid ; j'appuyai pesamment au cas où c'eût été un serpent, mais aucun mal ne s'ensuivit. Les brillantes étoiles jetaient autour de nous une fausse lumière, non pas un éclairage, mais plutôt une transparence de l'air allongeant un peu l'ombre sous chaque pierre et faisant du sol une grisaille malcommode.

Nous décidâmes d'aller plus loin au nord, vers Minifir, où Zaal pensait que le terrain était propice pour faire sauter un train. Un train vaudrait mieux qu'un pont, car notre besoin était politique, faire croire aux Turcs que le gros de nos forces se trouvait à Azrak dans le Sirhan, à cinquante milles vers l'est. Nous sortîmes sur une plaine unie, traversée de loin en loin par un lit peu profond de petits galets. Nous y faisions route aisément quand nous entendîmes un long grondement. Nous tendîmes l'oreille, nous interrogeant, et il vint du nord un plumet dansant de flamme, recourbé vers le

bas par le vent de sa vitesse. Il semblait nous éclairer, étendant son rideau de fumée ourlé de feu au-dessus de nos têtes, tant nous étions proches de la voie ; et nous reculâmes pendant que le train se précipitait. Averti deux minutes plus tôt, j'aurais réduit sa locomotive en ferraille.

Ensuite, notre marche fut tranquille jusqu'à l'aube, où nous nous trouvâmes en train de remonter une étroite vallée. Au sommet se trouvait un tournant aigu à gauche, menant dans un amphithéâtre de roc où la colline s'élevait pas à pas, en falaise brisée, jusqu'à une crête où se tenait un tumulus massif. Zaal dit qu'on voyait la voie ferrée de là et, si c'était vrai, c'était un endroit idéal pour une embuscade, car on pouvait rassembler les chameaux sans gardiens dans le creux d'une excellente pâture.

J'escaladai tout de suite le tumulus, ruine d'une tour de guet arabe de la période chrétienne, offrant au-delà de la ligne une très gracieuse perspective de hautes et riches terres pastorales qui se déroulaient au pied de notre pente en une courbe paresseuse, ouverte au regard sur cinq milles peut-être. En dessous, à notre gauche, se trouvait la boîte cubique du « café », une halte sur la voie, autour de laquelle quelques petits soldats traînaient paisiblement. Nous restâmes allongés, observant et dormant alternativement, de nombreuses heures durant lesquelles un train grinçant monta lentement la pente raide. Nous fîmes des plans pour descendre sur la ligne pendant la nuit, là où il semblerait le mieux de la miner.

Toutefois, au milieu de la matinée, une masse sombre s'approcha, venant du nord. Finalement, nous distinguâmes que c'était une force de cent cinquante cavaliers environ, se dirigeant droit sur notre colline. On aurait dit que notre présence avait été rapportée : chose tout à fait possible, puisque cette région entière était broutée par les moutons des tribus Belga, dont les bergers, en nous voyant si furtifs, nous auraient pris pour des pillards hostiles, et auraient donné l'alerte à leurs tentes.

Notre position, admirable contre la voie ferrée, était un piège mortel si l'on y était pris par des forces mobiles supérieures ; nous lançâmes donc l'alarme, montâmes en selle et, en nous glissant à travers la vallée par laquelle nous étions arrivés, franchîmes la crête orientale pour entrer dans une plaine peu étendue où nous pouvions mettre nos bêtes au petit galop. À vive allure jusqu'à de bas monticules du côté le plus éloigné, nous passâmes derrière eux avant que l'ennemi fût en position de nous voir.

Là, le terrain convenait mieux à notre tactique et nous attendîmes l'adversaire, mais il était au moins imparfaitement renseigné, car il dépassa notre ancienne cachette et chevaucha rapidement vers le sud, nous laissant intrigués. Il n'y avait pas d'Arabes parmi eux — tous étaient des réguliers — si bien que nous ne devions pas craindre qu'ils suivent notre piste mais, ici à nouveau, il semblait que les Turcs fussent en alerte. C'était conforme à mes vœux, et j'en étais heureux, mais Zaal, sur qui reposait la responsabilité militaire, était inquiet. Il tint conseil avec ceux des autres qui connaissaient le pays, et finalement nous remontâmes en selle pour pousser jusqu'à une autre colline, plutôt au nord de la précédente, mais assez satisfaisante. En particulier, elle se trouvait exempte de complications tribales.

C'était le Minifir proprement dit, une colline au sommet arrondi, couverte d'herbe, avec deux épaulements. Le haut col qui les séparait nous fournissait, sur sa face est, une large piste parfaitement abritée du nord, du sud et de l'ouest, qui offrait une retraite sûre dans le désert. Au sommet, le col formait une coupe, si bien que l'eau captée avait rendu le sol riche et la pâture somptueuse ; mais les chameaux libérés nécessitaient une surveillance constante car, s'ils s'avançaient de deux cents pas, ils deviendraient visibles de la voie ferrée, quatre cents mètres plus loin, sur la face ouest de la colline.

De chaque côté, les épaulements s'étendaient en éperons que la ligne traversait dans des tranchées peu profondes. Le

matériau excavé avait été jeté tout le long du creux pour faire un remblai au centre duquel un haut ponceau drainait la petite rigole en zigzag qui descendait du col dans une plus grande vallée transversale en dessous.

Vers le nord, la ligne s'éloignait en courbe, grimpant dur jusqu'au large plateau du Hauran du Sud, étalé comme un ciel gris et moucheté de petits nuages sombres qui étaient les villes de basalte mortes de la Syrie byzantine. Au sud se trouvait un tumulus d'où l'on pouvait surveiller la voie ferrée sur six milles ou plus.

Les hautes terres qui nous faisaient face à l'ouest, la Belga, étaient tachetées de noirs villages de tentes où les paysans prenaient leurs quartiers d'été. Comme ils pouvaient nous voir aussi dans notre creux de colline, nous leur fîmes savoir qui nous étions ; ce sur quoi ils restèrent silencieux jusqu'à notre départ, puis appliquèrent leur zèle et leur éloquence à prouver que nous avions disparu vers l'est, en direction d'Azrak. Quand nos messagers revinrent, nous eûmes du pain à manger — un luxe, depuis que la pénurie de Baïr nous avait réduits à du blé desséché que, n'ayant pas l'occasion de cuire, les hommes mâchaient cru. L'épreuve était trop rude pour mes dents, si bien que je faisais route en jeûnant.

Zaal et moi enterrâmes sur le ponceau cette nuit-là une grosse mine Garland, un composé automatique qui ferait exploser parallèlement trois charges par détente instantanée, puis nous nous étendîmes pour dormir, sûrs d'entendre des bruits si un train passait dans le noir et la déclenchait. Cependant, rien ne se produisit et, à l'aube, je retirai les détonateurs qui (ajoutés aux déclencheurs) avaient été posés sur les rails. Ensuite, nous attendîmes toute la journée, bien nourris et à l'aise, rafraîchis par un fort vent qui sifflait comme le ressac en ébouriffant l'herbe raide du versant de la colline.

Pendant des heures, rien n'arriva ; mais il y eut enfin un émoi parmi les Arabes, et Zaal, avec le Houbsi et quelques

hommes parmi les plus actifs, se précipita vers la ligne. Nous entendîmes en dessous de nous deux coups de feu, hors de notre champ de tir et, après une demi-heure, le groupe reparut, poussant devant lui deux déserteurs turcs en loques, venant de la colonne montée de la veille. L'un avait été gravement blessé en essayant de s'échapper le long de la ligne, et il mourut dans l'après-midi, fort malheureux de soi et de son destin. C'était exceptionnel ; car, quand la mort devenait certaine, la plupart des hommes sentaient la tranquillité de la tombe les attendre, et y allaient sans résister. L'autre homme était atteint aussi, un net coup de fusil dans le pied ; mais, très faible, il s'effondra quand le froid rendit la blessure douloureuse. Son corps émacié était tellement couvert de contusions, marques du service armé et causes de sa désertion, qu'il n'osait s'allonger que sur le ventre. Nous lui offrîmes le reste de notre pain et de notre eau, et fîmes ce que nous pouvions d'autre pour lui, ce qui était peu.

Tard dans l'après-midi se fit un frisson, quand l'infanterie montée sur mules réapparut, remontant la ligne vers nous. Ils passeraient en dessous de notre embuscade ; Zaal et les hommes étaient impatients de les attaquer par surprise. Nous étions cent, eux guère plus de deux cents. Nous avions l'avantage du terrain, pouvions espérer faire vider les étriers à quelques-uns d'entre eux dès la première volée, et chargerions ensuite sur nos chameaux. Ceux-ci, surtout en descendant une pente douce, rattraperaient les mules en quelques foulées, et leur masse en mouvement enverrait bouler les animaux plus légers et leurs cavaliers. Zaal me donna sa parole que nulle cavalerie régulière, sans parler d'infanterie montée, ne pouvait tenir tête à des chameaux de tribu dans une charge. Nous prendrions non seulement les hommes, mais aussi leurs précieuses bêtes.

Je lui demandai combien de pertes nous pourrions subir. Cinq ou six hommes, supposait-il, et je décidai alors de ne rien faire, de les laisser passer. Nous n'avions qu'un seul objectif, la prise d'Akaba, et étions venus ici uniquement

pour la faciliter en mettant les Turcs sur une fausse piste qui leur ferait croire que nous nous trouvions à Azrak. Perdre cinq ou six hommes dans une telle démonstration, même si elle se révélait très profitable financièrement, serait une sottise, ou pis, car nous aurions peut-être besoin de notre dernier fusil pour prendre Akaba, dont la possession était vitale pour nous. Après la chute d'Akaba, nous pourrions gaspiller des hommes, si nous étions d'humeur insensible ; mais pas auparavant.

Je le dis à Zaal, qui ne fut pas satisfait, pendant que les Howeitat furieux menaçaient de dévaler la pente vers les Turcs, que nous le voulions ou non. Ils convoitaient un butin de mules, et moi je n'en voulais surtout pas, car cela nous eût détournés. Les tribus allaient communément en guerre pour gagner de l'honneur et des richesses. Les trois dépouilles nobles étaient les armes, les bêtes de selle et les vêtements. Si nous prenions ces deux cents mules, les hommes devenus fiers abandonneraient Akaba et, passant par Azrak, pousseraient les montures jusqu'à leurs tentes pour triompher devant les femmes. Quant aux prisonniers, Nassir ne serait pas reconnaissant de deux cents bouches inutiles, si bien que nous devrions les tuer, ou les laisser partir, révélant notre nombre à l'ennemi.

Nous restâmes immobiles, grinçant des dents contre eux et les laissant passer : sévère épreuve dont nous sortîmes tout juste à notre honneur. Zaal y parvint. Il atteignit à son meilleur comportement, espérant une preuve tangible de ma gratitude dans l'avenir, et heureux entre-temps de me montrer son ascendant sur les Bédouins. Ils le respectaient comme délégué d'Aouda, comme guerrier de renom, et, lors d'une ou deux petites mutineries, il avait montré une calme autorité.

Il fut maintenant mis à l'épreuve au suprême degré. Pendant que les Turcs défilaient innocemment à moins de trois cents mètres de nos fusils au canon impatient, le Houbsi, cousin d'Aouda, un jeune homme fougueux, bondit sur ses

pieds et se rua en avant, hurlant pour attirer leur attention et forcer la bataille ; mais Zaal le rattrapa en dix enjambées, le jeta à terre et le roua sauvagement de coups jusqu'à nous faire craindre que les cris maintenant très différents du garçon ne remplissent son but primitif.

C'était triste de voir que nous laissions volontairement échapper une petite victoire agréable et saine, et nous fûmes d'humeur morne jusqu'à ce que le crépuscule confirmât notre sentiment qu'une fois de plus il n'y aurait pas de train. C'était la dernière occasion, car la soif planait sur nous, et il fallait abreuver les chameaux au matin. Après la tombée de la nuit, nous retournâmes donc à la ligne, plaçâmes trente charges de gélinite contre les rails les plus incurvés et les fîmes sauter à loisir. Les rails courbes étaient choisis parce que les Turcs devraient en faire venir de nouveaux de Damas. En fait, cela leur prit trois jours, et ensuite leur train de réparation s'avança sur notre mine (que nous avions laissée comme hameçon derrière l'appât de la démolition) et sa locomotive fut endommagée. Le trafic cessa trois jours pendant que les Turcs sondaient la voie, cherchant des pièges.

Bien sûr, nous ne pouvions pour le moment prévoir aucune de ces bonnes choses. Nous effectuâmes la destruction, retournâmes pleins de chagrin à nos chameaux et partîmes peu après minuit. Le prisonnier fut laissé en arrière sur son sommet de colline, car il ne pouvait ni marcher ni monter, et nous n'avions pas de moyen de transport pour lui. Nous craignions qu'il ne mourût de faim où il gisait et, en vérité, il était déjà très malade ; aussi nous déposâmes sur un poteau télégraphique couché sur les rails près de la section endommagée une lettre en français et en allemand, pour donner l'emplacement où il se trouvait et dire que nous l'avions capturé, blessé, après un dur combat.

Nous espérions ainsi lui éviter les punitions que les Turcs infligeaient aux déserteurs pris sur le fait, ou d'être fusillé s'ils le croyaient en collusion avec nous ; mais, quand nous

revînmes à Minifir six mois plus tard, les ossements rongés des deux corps gisaient éparpillés sur notre ancien terrain de bivouac. Nous nous sentions toujours désolés pour les hommes de l'Armée turque. C'étaient les officiers, volontaires et de métier, qui avaient provoqué la guerre par leur ambition — presque par leur existence — et nous souhaitions qu'ils reçoivent non seulement ce qu'ils méritaient en proportion, mais aussi tout ce que les conscrits avaient souffert par leur faute.

CHAPITRE LI

Pendant la nuit, nous perdîmes notre chemin parmi les crêtes et les vallées rocheuses de Dhouleil, mais nous continuâmes à avancer jusqu'à l'aube, si bien qu'une demi-heure après le lever du soleil, alors que les ombres étaient encore longues en travers des creux verts, nous avions atteint notre ancien point d'eau, Khau, dont les ruines se détachaient comme une croûte du sommet de la colline, contre Zerga. Nous travaillions dur aux deux citernes, abreuvant nos chameaux pour la marche de retour à Baïr, quand un jeune Circassien apparut, poussant trois vaches vers la riche pâture verte des ruines.

C'était fâcheux ; Zaal envoya donc les trop énergiques coupables de la veille montrer convenablement leur fougue en le traquant ; et ils nous l'amenèrent, sauf, mais grandement effrayé. Les Circassiens étaient des fanfarons, bravaches inconsidérés quand la voie était dégagée, mais, si on les affrontait fermement, ils s'effondraient, et ce garçon était des pieds à la tête saisi d'une terreur qui offensait notre sentiment de décence. Nous l'aspergeâmes d'eau jusqu'à ce qu'il se remît, puis, pour mieux en disposer, l'opposâmes dans un duel au poignard à un jeune Shérari qu'on avait pris à voler pendant l'étape ; mais, après une égratignure, le prisonnier se jeta à terre en pleurant.

Il représentait maintenant une gêne, car, si nous l'aban-

donnions, il donnerait l'alarme et enverrait contre nous les cavaliers de son village. Si nous le ligotions, il mourrait de faim ou de soif dans cet endroit écarté ; de plus, nous n'avions pas de corde à perdre. Le tuer semblait un manque d'imagination, indigne d'une centaine d'hommes. Enfin, le jeune Shérari dit que, si nous le laissions faire, il lui réglerait son compte sans lui ôter la vie.

Il attacha le poignet du prisonnier à sa selle et le fit trotter avec nous pendant la première heure, jusqu'à ce qu'il fût traîné, hors d'haleine. Nous étions encore près de la voie ferrée, mais à quatre ou cinq milles de Zerga. Là, il fut dépouillé de ses vêtements présentables qui revenaient, suivant la règle d'honneur, à son maître. Le Shérari le jeta à plat ventre, lui prit les pieds, dégaina une dague et lui incisa profondément la plante des pieds. Le Circassien hurla de souffrance et de terreur comme s'il avait cru qu'on l'assassinait.

Aussi bizarre que fût l'opération, elle semblait efficace, et plus miséricordieuse que la mort. Les coupures le forceraient à se rendre jusqu'à la voie ferrée sur les mains et les genoux, un trajet d'une heure ; et sa nudité le maintiendrait à l'ombre des rochers jusqu'à ce que le soleil fût bas. Sa gratitude ne s'ensuivit pas, mais nous nous éloignâmes, au milieu d'ondulations à la pâture très riche. Les chameaux, la tête baissée pour arracher plantes et herbe, avançaient de façon inconfortable pour nous, qui nous tenions dressés sur la chute de leur cou incliné ; pourtant nous devions les laisser manger, puisque nous couvrions quatre-vingts milles par jour, ne faisant de pause que pour respirer dans les brefs crépuscules de l'aube et du soir.

Peu de temps après le lever du jour, nous tournâmes à l'ouest et mîmes pied à térre près de la voie ferrée, parmi des récifs de calcaire brisés, pour ramper prudemment en avant jusqu'à surplomber la gare d'Atwi. Ses deux bâtiments de pierre (le premier à cent mètres seulement) se trouvaient en ligne, l'un cachant l'autre. Des hommes chantaient à l'inté-

rieur, sans inquiétude. Leur journée commençait, et de la salle de garde une mince fumée bleue montait dans l'air, pendant qu'un soldat poussait un troupeau de jeunes moutons pour qu'ils broutent dans le riche pâturage entre la gare et la vallée.

Ce troupeau régla l'affaire car, après nous être nourris de grain sec comme des chevaux, nous avions trop faim de viande. Les Arabes grinçaient des dents en comptant dix, quinze, vingt-cinq, vingt-sept. Zaal descendit dans le lit de la vallée, où la ligne traversait un pont et, avec un groupe en file indienne derrière lui, rampa jusqu'à faire face à la gare au-delà du pâturage.

De notre crête, nous couvrions la cour de la gare. Nous vîmes Zaal appuyer son fusil sur le talus, abritant avec d'infinies précautions sa tête derrière des herbes du rebord. Il visa lentement les officiers et fonctionnaires qui sirotaient leur café dans des fauteuils ombragés près du guichet. Quand il pressa la détente, la détonation recouvrit le bruit de l'impact de la balle contre le mur de pierre, pendant que l'homme le plus gras se penchait doucement dans son fauteuil et tombait à terre sous le regard figé de ses camarades.

Un instant plus tard, les hommes de Zaal déversaient leur feu, bondissaient hors de la vallée et se précipitaient en avant ; mais la porte du bâtiment au nord claqua, et des fusils commencèrent à parler derrière ses volets d'acier. Nous repondîmes, mais vîmes bientôt notre impuissance, et cessâmes le feu, ainsi que l'ennemi. Les Shérarat poussèrent les moutons coupables vers l'est, dans les collines où se trouvaient les chameaux ; tous les autres coururent rejoindre Zaal qui s'occupait du bâtiment plus proche et non défendu.

Au point culminant du pillage, survinrent une pause et une panique. Les Arabes étaient des éclaireurs si expérimentés qu'ils ressentaient presque le danger avant qu'il n'arrive, les sens prenant des précautions avant que l'esprit fût convaincu. Ballottant sur la voie, une draisine arrivait du sud avec quatre hommes, mais le grincement des roues avait

rendu leurs oreilles sourdes à nos tirs. Le détachement Rualla se glissa sous un ponceau trois cents mètres plus loin, pendant que le reste de notre troupe s'assemblait en silence près du pont.

La draisine passa sans soupçon au-dessus des hommes embusqués qui sortirent de leur cachette derrière elle, pendant que nous nous alignions solennellement par-devant sur la prairie. Les Turcs horrifiés ralentirent, sautèrent et se précipitèrent dans les broussailles ; mais nos fusils claquèrent une fois de plus, et ils étaient morts. La draisine mit à nos pieds son chargement de fils de cuivre et d'appareillage télégraphique avec lequel nous pratiquâmes des « mises à terre » dans le câble longue distance. Zaal mit le feu à notre moitié de gare, dont la structure de bois éclaboussée de pétrole s'enflamma généreusement. Les planches et les tentures se tordirent et se secouèrent convulsivement quand les flammes les léchèrent. Pendant ce temps, les Ageyls préparaient des charges de gélinite ; bientôt nous les allumâmes pour détruire un ponceau, de nombreux rails et des centaines de mètres de ligne télégraphique. Au rugissement de la première explosion, nos cent chameaux entravés au genou se levèrent vivement et, à chaque explosion suivante, sautillèrent plus follement sur trois pattes jusqu'à se libérer de la corde qui liait la quatrième, et s'égaillèrent de tous côtés comme des étourneaux en fuite dans le vide. Les rassembler, eux et les moutons, nous prit trois heures, que les Turcs nous accordèrent gracieusement, sans quoi certains d'entre nous auraient dû rentrer à pied.

Nous mîmes quelques milles entre nous et la voie ferrée avant de nous consacrer à notre festin de viande ovine. Nous manquions de couteaux et, après nous être relayés pour tuer les moutons, eûmes recours à des silex de hasard pour les dépecer. Pour des hommes inhabitués à de tels expédients, nous les utilisâmes dans l'esprit éolithique, et je pensai que, si le fer avait constamment été rare, nous aurions habilement façonné par éclats nos outils quotidiens, comme des paléo-

lithiques, et que, si nous n'avions absolument pas eu de métal, notre art se serait prodigué sur de parfaites pierres polies. Nos cent dix hommes mangèrent en une fois les meilleurs morceaux de vingt-quatre moutons, pendant que les chameaux broutaient alentour ou consommaient nos restes, car les meilleurs chameaux de selle étaient dressés à aimer la viande cuite. Quand ce fut terminé, nous montâmes en selle, nous dirigeant dans la nuit vers Baïr où nous entrâmes à l'aube, sans avoir subi de pertes, couronnés de succès, repus et enrichis.

CHAPITRE LII

Nassir avait fait un excellent travail. Une semaine de farine était arrivée de Tafileh à notre intention, pour reconstituer notre liberté de mouvement. Nous prendrions peut-être bien Akaba avant d'être à nouveau affamés. Il avait reçu de bonnes lettres des Dhoumaniyeh, des Darausha et des Dhiabat, trois clans Howeitat de Nagh el-Shtar, la première passe difficile de la route Maan-Akaba. Ils étaient prêts à nous aider et, s'ils frappaient bientôt et fort à Aba el-Lissan, le grand facteur de surprise amènerait probablement le succès de leur effort.

Mon espérance me poussa par erreur à une autre folle expédition, qui échoua. Pourtant, les Turcs ne s'alarmèrent pas. Quand mon groupe revint au camp, arriva en toute hâte un messager de Nouri Shaalan. Il apportait le salut de Nouri, et la nouvelle que les Turcs avaient réclamé son fils Nawaf pour conduire, comme guide-otage, quatre cents cavaliers de Déraa dans le Shirhan, à notre recherche. Nouri avait envoyé son neveu Trad, dont il pouvait plus facilement se passer, et qui les conduisait par des routes détournées où hommes et chevaux souffraient terriblement de la soif. Ils se trouvaient près de Nebk, notre ancien campement. Le Gouvernement turc nous croirait toujours dans le wadi jusqu'à ce que sa cavalerie revienne. Ils ne s'inquiétaient pas spécialement pour Maan, puisque les ingénieurs qui avaient fait

sauter Baïr avaient signalé que tous les points d'eau étaient complètement détruits, lorsqu'ils s'étaient occupés des puits de Djéfer quelques jours plus tôt.

Peut-être Djéfer nous était-il réellement interdit ; mais nous n'étions pas sans espoir de trouver, là aussi, le travail technique de démolition mal fait par ces pitoyables Turcs. Dhaïf-Allah, un dirigeant des Howeitat Djazi, un de ceux qui étaient venus à Wedjh prêter allégeance, était présent à Djéfer quand ils avaient fait sauter le Puits du Roi avec de la dynamite placée autour de la margelle, et il nous fit dire en secret, de Maan, qu'il avait entendu les pierres supérieures se heurter et former une clef de voûte sur la bouche du puits. Il était convaincu que le conduit était intact, et que le dégager serait l'affaire de quelques heures de travail. Nous l'espérions, et partîmes de Baïr en bon ordre le vingt-huit juin, pour nous en rendre compte.

Nous traversâmes rapidement l'étrange plaine de Djéfer. Le lendemain à midi, nous étions aux puits. Ils paraissaient tout à fait détruits, et notre peur crût de trouver là le premier revers de notre plan d'opérations, un plan si exagérément élaboré qu'un revers pourrait être de grande portée.

Cependant, nous allâmes au puits — propriété de la famille d'Aouda — dont Dhaïf-Allah nous avait conté l'histoire, et commençâmes à sonder autour de lui. Le sol sonnait creux sous notre maillet, et nous demandâmes des volontaires sachant creuser et construire. Certains des Ageyl s'avancèrent, conduits par Mizurgi, un habile chamelier de Nassir. Ils se mirent au travail, avec le peu d'outils que nous avions. Le reste d'entre nous forma un cercle autour du creux où se trouvait le puits et les regarda travailler, chantant pour eux et leur promettant des récompenses en or quand ils auraient trouvé l'eau.

C'était un labeur brûlant, dans le plein éclat du soleil d'été, car la plaine de Djéfer était faite de boue durcie, plate comme la main, rendue d'un blanc éblouissant par le sel, et large de vingt milles ; mais le temps pressait car, si nous

échouions, nous devrions peut-être parcourir cinquante milles dans la nuit jusqu'au prochain puits. Nous pressâmes donc le travail, en faisant des relais fréquents dans la chaleur de midi, transformant en manœuvres tous ceux de nos hommes qui s'y prêtaient. Il était facile de creuser, car l'explosion qui avait déplacé les pierres avait ameubli le sol.

À mesure qu'ils creusaient et rejetaient la terre, l'âme du puits se dégageait comme une tour de pierres grossières au centre de la fosse. Avec beaucoup de soin, nous commençâmes à enlever les débris au sommet de la pile, travail difficile, car les pierres s'étaient emboîtées dans leur chute, mais c'était le meilleur des signes, et notre moral s'éleva. Avant le crépuscule, les travailleurs crièrent qu'il n'y avait plus de terre agglomérée, que les interstices entre les blocs étaient libres, et qu'ils entendaient les fragments de boue qui s'y glissaient tomber avec des éclaboussures, de nombreux pieds en dessous.

Une demi-heure plus tard se produisirent un éboulement et un grondement de pierres à la bouche du puits, suivis d'un lourd éclaboussement et de vociférations. Nous nous hâtâmes et, grâce à la torche de Mizurgi, vîmes le puits ouvert et bâillant, non plus un tube, mais une fosse profonde en bouteille, dont le fond, de vingt pieds de large, était rendu noir par l'eau, et blanc d'écume au milieu, là où l'Ageyli qui déblayait quand la clef de voûte avait glissé se débattait vigoureusement, essayant de ne pas se noyer. De haut en bas, chacun lui adressa des rires, jusqu'à ce qu'enfin Abdulla lui descendît une boucle de corde, et nous le remontâmes, très mouillé et furieux, mais en aucune façon endommagé par sa chute.

Nous récompensâmes les terrassiers et les régalâmes d'un chameau affaibli tombé en route ce jour-là ; puis nous puisâmes de l'eau toute la nuit pendant qu'une équipe d'Ageyl, s'accompagnant d'un long chant, élevait jusqu'au niveau du sol un conduit large de huit pieds, en boue et en pierres. À l'aube, la terre fut tassée autour, et le puits était complet,

d'apparence aussi saine que toujours. Seulement, l'eau n'était pas très abondante. Nous en puisâmes pendant vingt-quatre heures sans repos, jusqu'à ce qu'elle devînt crémeuse ; et certains de nos chameaux n'étaient pas encore satisfaits.

À partir de Djéfer, nous passâmes à l'action. Des méharistes s'avancèrent vers les tentes Dhoumaniyeh pour conduire l'attaque qu'ils avaient promise contre Fouweilah, le blockhaus qui contrôlait le sommet de la passe d'Aba el-Lissan. Notre attaque était prévue deux jours avant l'arrivée de la caravane hebdomadaire qui, de Maan, réapprovisionnait sa clientèle de garnisons. La faim rendrait plus aisé de réduire ces postes éloignés, en leur faisant comprendre à quel point ils étaient irrémédiablement coupés de leurs amis.

Nous restâmes à Djéfer pendant ce temps, attendant d'apprendre l'issue de l'attaque. De son succès ou de son échec dépendait la direction de notre prochaine marche. La halte n'était pas déplaisante, car notre position avait son côté comique. Nous étions en vue de Maan, durant ces instants du jour où le mirage ne rendait pas inutiles yeux et jumelles, et cependant nous nous promenions, admirant notre nouvelle margelle, en parfaite sécurité, parce que la garnison turque croyait qu'on ne pouvait avoir d'eau ici ou à Baïr, et caressait l'idée agréable que nous étions alors désespérément engagés contre leur cavalerie dans le Sirhan.

Je me cachai sous quelques buissons près du puits pendant des heures, me protégeant de la chaleur, très paresseux, simulant le sommeil, la large manche de soie du bras qui me servait d'oreiller tirée sur mon visage comme voile contre les mouches. Aouda s'assit et parla comme une fontaine, racontant de façon grandiose ses meilleures histoires. Enfin je le réprimandai avec un sourire, de trop parler et faire trop peu. Il se lécha les lèvres de plaisir à l'idée du travail à venir.

À l'aube suivante, un cavalier fatigué arriva à notre camp, nous apprenant que les Dhoumaniyeh avaient fait feu sur le poste de Fouweilah l'après-midi de la veille, dès que nos

hommes les avaient rejoints. La surprise n'avait pas été complète ; les Turcs occupaient leurs parapets de pierres sèches et les repoussèrent. Les Arabes déconfits se retirèrent à couvert et l'ennemi, croyant que ce n'était qu'une échauffourée tribale ordinaire, avait fait une sortie de cavalerie sur le campement le plus proche.

Un vieil homme, six femmes et sept enfants étaient ses seuls occupants. Dans leur colère de ne rien trouver d'activement hostile ou de physiquement apte, les soldats détruisirent le camp et tranchèrent la gorge de ces créatures impuissantes. Sur le sommet des collines, les Dhoumaniyeh n'entendirent ni ne virent rien jusqu'à ce qu'il fût trop tard, mais alors, dans leur fureur, ils se précipitèrent pour couper le chemin de retour des meurtriers et les massacrèrent presque jusqu'au dernier. Pour compléter leur vengeance, ils prirent d'assaut le fort à la garnison maintenant affaiblie, l'emportèrent dans la première violence de leur attaque, et ne firent pas de prisonniers.

Nos bêtes étaient sellées ; en dix minutes, nous les avions chargées et faisions route vers Ghadi el-Hadj, la première gare au sud de Maan sur notre route directe pour Aba el-Lissan. Nous envoyâmes en même temps un petit groupe traverser la voie ferrée juste au-dessus de Maan pour créer une diversion de ce côté. Ce groupe devait surtout menacer les grands troupeaux de chameaux malades, victimes du front de Palestine, que les Turcs avaient mis au vert dans les plaines du Shobek jusqu'à ce qu'ils pussent à nouveau servir.

Nous calculâmes que la nouvelle du désastre de Fouweilah n'atteindrait pas Maan avant le matin, et que les Turcs ne pourraient pas faire rentrer ces chameaux (à supposer que notre groupe du nord les ait manqués) ni organiser une expédition de secours avant la tombée de la nuit ; et que, si nous attaquions alors la ligne à Ghadir el-Hadj, ils détourneraient sans doute les secours dans cette direction, et nous laisseraient donc avancer sur Akaba sans nous inquiéter.

Dans cet espoir, nous prîmes une allure soutenue à travers le mirage flottant jusqu'à l'après-midi, quand nous descendîmes vers la ligne ; après en avoir libéré une longue section de ses gardes et patrouilles, nous commençâmes le travail sur les nombreux ponts de la partie que nous avions prise. La petite garnison de Ghadir el-Hadj fit une sortie, avec le courage de l'ignorance, mais la brume de chaleur l'aveuglait, et nous la repoussâmes en lui infligeant des pertes.

Les Turcs avaient le télégraphe et préviendraient Maan qui, de plus, ne pouvait manquer d'entendre nos bruits sourds et répétés d'explosion. Notre but était de faire descendre l'ennemi sur nous pendant la nuit, ou plutôt de le faire descendre ici, où il ne trouverait personne mais de nombreux ponts rompus, car nous travaillâmes vite et fîmes beaucoup de dégât. Les trous de drainage des écoinçons pouvaient contenir de trois à cinq livres de gélatine chacun. Déclenchant nos mines par mèches courtes, nous faisions tomber les arches, nous fracassions les parapets et arrachions les contreforts en six minutes au plus. Nous détruisîmes ainsi dix ponts et beaucoup de rails, et épuisâmes nos explosifs.

Après la tombée de la nuit, quand notre départ ne pouvait être vu, nous suivîmes la ligne vers l'ouest sur cinq milles, pour nous mettre à couvert. Là, nous fîmes des feux et cuisîmes du pain. Toutefois, notre repas n'était pas prêt lorsque trois cavaliers arrivèrent au galop pour nous apprendre qu'une longue colonne de troupes fraîches — infanterie et artillerie — venait d'arriver à Aba el-Lissan, en provenance de Maan. Les Dhoumaniyeh, désorganisés par leur victoire, avaient dû céder le terrain sans combattre. Ils nous attendaient à Bara. Nous avions perdu Aba el-Lissan, le blockhaus, la passe, le contrôle de la route d'Akaba : sans qu'un coup de feu fût tiré.

Nous apprîmes par la suite que cette énergie malvenue et insolite de la part des Turcs était accidentelle. Un bataillon de relève avait atteint Maan le jour même. La nouvelle d'une

manifestation arabe contre Fouweilah arriva simultanément, et le bataillon, qui se trouvait prêt en formation, avec ses moyens de transport, dans la cour de la gare, avant de se rendre à la caserne, fut hâtivement renforcé par une section d'artillerie de bât et quelques hommes montés, et envoyé immédiatement comme colonne punitive secourir le poste qu'on supposait assiégé.

La colonne avait quitté Maan au milieu de la matinée et marché doucement le long de la route carrossable, les hommes en sueur dans la chaleur de ce pays du sud après leurs neiges caucasiennes natales, et buvant avidement à chaque source. D'Aba el-Lissan, ils montèrent vers le vieux blockhaus, déserté sauf par les vautours silencieux qui volaient au-dessus de ses murs en lents cercles inquiets. Le commandant du bataillon craignit que ce spectacle n'en fût trop pour ses jeunes soldats et les ramena à la source d'Aba el-Lissan, au bord de la route, dans la vallée étroite et sinueuse, où ils campèrent toute la nuit, sans souci d'eau.

CHAPITRE LIII

De telles nouvelles nous galvanisèrent. Nous jetâmes à l'instant notre bagage sur nos chameaux et partîmes sur les dunes onduleuses de cette extrémité du plateau syrien. Nous tenions à la main notre pain chaud et, pendant que nous mangions, il s'y mêla le goût de la poussière soulevée par notre grand détachement en traversant le creux des vallées, et quelques relents de l'étrange odeur âpre de l'armoise qui recouvrait les pentes. Dans l'air étouffant de ces soirées dans les collines, après les longues journées d'été, tout frappait très vivement les sens ; et quand nous avancions en grande colonne, comme c'était le cas, les chameaux de devant projetaient en l'air les branches des buissons, aromatiques et poudreuses, dont les particules odorantes s'élevaient et planaient en une longue brume, parfumant la route pour ceux qui les suivaient.

L'acuité de l'armoise purifiait les pentes, et la richesse de leur végétation plus forte et luxuriante rendait les creux oppressants. Notre marche nocturne aurait pu traverser un jardin cultivé, et ces essences faire partie de la beauté inaperçue de massifs de fleurs successifs. Les sons aussi étaient très distincts. Aouda se mit à chanter, loin devant, et les hommes se joignaient à lui de temps en temps, avec la grandeur et le pincement au cœur d'une armée en route pour la bataille.

Nous fîmes route toute la nuit, et nous mettions pied à terre sur la crête des collines entre Batra et Aba el-Lissan quand l'aube arriva, avec une vue merveilleuse à l'ouest sur la plaine de Guweira, verte et or, et derrière elle sur les montagnes rougeâtres qui cachaient Akaba et la mer. Gassim abou Dumeik, chef des Dhoumaniyeh, nous attendait anxieusement, entouré par ses durs à cuire, leurs visages gris et tirés mouchetés du sang du combat de la veille. Aouda et Nassir furent accueillis avec profond respect. Nous fîmes hâtivement des plans et nous nous dispersâmes pour nous mettre au travail, sachant que nous ne pouvions pas avancer vers Akaba avec ce bataillon tenant la passe. À moins que nous ne le délogions, nos deux mois de risque et d'effort échoueraient avant même de porter leurs premiers fruits.

Heureusement, le piètre comportement de l'ennemi nous donnait un avantage immérité. Ses soldats continuaient à dormir dans la vallée, pendant que nous couronnions les collines autour d'eux en un grand cercle, sans être vus. Nous commençâmes à les canarder régulièrement dans leurs positions sous les dunes et au pied des rochers, près de l'eau, espérant les provoquer à une sortie et à une charge à flanc de colline. Pendant ce temps, Zaal s'éloigna avec nos cavaliers et coupa, dans la plaine, le télégraphe et le téléphone de Maan.

Cela continua toute la journée. La chaleur était terrible — plus forte que je n'en avais jamais connu en Arabie — et l'angoisse et le mouvement constant nous rendaient les choses difficiles. Quelques-uns même des rudes Bédouins s'effondrèrent sous la cruauté du soleil, et rampèrent sous des rochers pour reprendre conscience à leur ombre, ou durent y être jetés. Nous courions çà et là pour compenser notre faible nombre par la mobilité, cherchant toujours dans les longues chaînes de collines un nouvel emplacement d'où contrer telle ou telle tentative turque. Les pentes étaient raides, épuisaient notre souffle, les herbes se joignaient comme de petites mains autour de nos chevilles pendant que

nous courions, et nous tiraient en arrière. Les blocs de calcaire acéré qui couvraient les crêtes nous déchiraient les pieds, et, longtemps avant le soir, les hommes les plus actifs laissaient sur le sol à chaque pas une empreinte couleur de rouille.

Nos fusils chauffèrent tant à cause du soleil et du tir qu'ils nous grillaient les mains, et nous devions être avares de nos munitions, pesant chaque balle et nous donnant grand mal pour qu'elle fût sûre. Les rochers sur lesquels nous nous jetions pour viser étaient brûlants, si bien qu'ils nous rôtissaient la poitrine et les bras, d'où la peau s'arrachait plus tard en lambeaux déchirés. L'embrasement du moment nous donnait soif. Mais nous étions à court même d'eau, nous ne pouvions pas distraire les hommes nécessaires pour en ramener assez de Batra, et, si tous ne pouvaient boire, il valait mieux qu'aucun ne le fît.

Nous nous consolions en pensant que la vallée close de l'ennemi était plus chaude que nos collines ouvertes, et aussi qu'ils étaient turcs, hommes de viande blanche, peu aptes au climat chaud. Aussi nous nous accrochâmes à eux, ne les laissant pas faire mouvement, se masser ou sortir contre nous sans qu'il leur en coûte. Ils ne pouvaient rien faire de valable en retour. Nous n'offrions pas de cible à leurs fusils, puisque nous bougions rapidement, sans offrir de centre. Nous pouvions aussi rire des petits canons de montagne avec lesquels ils faisaient feu sur nous. Les obus passaient au-dessus de nos têtes pour aller éclater en l'air derrière nous ; et pourtant, bien sûr, d'après ce qu'ils pouvaient voir de leur creux, on aurait dit que c'était bel et bien parmi nous, sur les sommets hostiles de la colline.

Juste après midi, j'attrapai un coup de chaleur, ou fis semblant, car j'étais mortellement fatigué de tout cela, et ne me souciais plus de ce qui se passait. Je rampai donc dans un creux où passait un filet d'eau bourbeuse dans un vallonnement boueux, pour aspirer un peu de son humidité à travers le filtre de ma manche. Nassir me rejoignit, haletant

comme un animal à bout de souffle, ses lèvres craquelées et saignantes tirées par un rictus d'épuisement ; et le vieil Aouda apparut, marchant à puissantes enjambées, les yeux injectés de sang et le regard fixe, son visage noueux grimaçant d'excitation.

Il eut un sourire méchant quand il nous vit allongés là, étalés sous le talus pour trouver de la fraîcheur, et me dit rudement, d'une voix croassante : « Eh bien, qu'en est-il des Howeitat ? Seulement des paroles et pas de travail ? » « Par Dieu, en vérité », lui crachai-je, car j'étais furieux contre tous et contre moi-même, « ils tirent beaucoup et touchent peu. » Aouda, presque pâle de rage et tremblant, arracha son couvre-tête et le jeta sur le sol à côté de moi. Puis il remonta la colline en courant comme un fou, criant vers les hommes de sa terrible voix enrouée et sifflante.

Ils vinrent à lui et, après un moment, s'égaillèrent vers le bas de la pente. Je craignis que les choses ne tournent mal, et me traînai avec effort jusque-là où il se tenait seul au sommet de la colline, foudroyant l'ennemi du regard ; mais tout ce qu'il accepta de me dire fut : « Prends ton chameau si tu veux voir le travail du vieil homme. » Nassir se fit amener le sien et nous montâmes en selle.

Les Arabes passèrent devant nous dans un petit espace enfoncé bordé par une crête basse ; nous savions que la colline au-delà descendait en pente douce dans la vallée principale d'Aba el-Lissan, un peu en dessous de la source. Nos quatre cents méharistes étaient tous réunis là, serrés, juste hors de vue de l'ennemi. Nous allâmes à leur tête, et demandâmes au Shimt ce qui se passait et où étaient partis les cavaliers.

Il désigna, de l'autre côté de la crête, la vallée suivante qui nous dominait, et dit : « Avec Aouda, là-bas » ; et, pendant qu'il parlait, des cris et des coups de feu se déversèrent en un brusque torrent derrière la crête. Nous talonnâmes furieusement nos chameaux jusqu'au rebord, pour voir nos cinquante cavaliers descendre la dernière pente menant dans la

vallée, comme emballés, au plein galop, tirant de leur selle. Pendant que nous regardions, deux ou trois tombèrent, mais les autres allaient avec un bruit de tonnerre, à une allure merveilleuse, et les fantassins turcs, pelotonnés les uns contre les autres sous la falaise, prêts à se frayer un passage désespéré vers Maan, se mirent à osciller de çà et de là dans le crépuscule et finalement rompirent devant la ruée, joignant leur fuite à la charge d'Aouda.

Nassir me hurla : « Viens ! » de sa bouche ensanglantée, et nous fîmes follement plonger nos chameaux par-dessus la colline, descendant vers l'avant-garde de l'ennemi en fuite. La pente n'était pas trop raide pour le galop des chameaux, mais assez pour rendre leur allure terrifiante et leur trajet incontrôlable ; pourtant les Arabes étaient capables de se déployer à gauche et à droite et de faire feu dans la mêlée brune des Turcs. Ceux-ci avaient été tellement saisis par la terreur de la charge d'Aouda sur leur arrière, qu'ils ne nous remarquèrent pas pendant que nous dégringolions la pente à l'est ; nous les prîmes donc aussi par surprise, de flanc. Et une charge de chameaux montés, presque à trente milles à l'heure, était irrésistible.

Ma chamelle, la bête de course Shérari, Naama, étirant son galop, se précipitait vers le bas avec une telle puissance que nous distançâmes bientôt les autres. Les Turcs tirèrent quelques coups de feu, mais ne firent surtout que hurler et se tourner pour fuir ; les balles qu'ils envoyaient n'étaient pas très nocives, car il en fallait beaucoup pour réduire un chameau chargeant à un amas mort.

J'avais rejoint les premiers ennemis et tirais, au pistolet bien sûr, car seul un expert aurait pu se servir d'un fusil du haut de bêtes aussi tanguantes, lorsque mon chameau trébucha soudain et s'effondra tête la première, comme abattu d'un coup de merlin. Je fus arraché net de la selle, volai majestueusement dans l'air sur une grande distance, et atterris dans un choc qui parut chasser de moi toute énergie et toute sensation. Je restai là, attendant passivement que les

Turcs me tuent, continuant à bredouiller les vers d'un poème à demi oublié dont quelque chose, peut-être le pas allongé du chameau, m'avait remis le rythme en mémoire pendant que nous dévalions le flanc de la colline :

Car, Seigneur, j'étais libre de choisir entre toutes tes fleurs, mais j'ai pris les tristes roses du monde
Et c'est pourquoi mes pieds sont déchirés et mes yeux sont aveuglés de sueur

tandis qu'une autre partie de mon esprit se demandait à quelle chose écrasée je ressemblerais quand toute cette cataracte d'hommes et de chameaux serait passée sur moi.

Après un long moment, je finis mon poème, et il n'était pas venu de Turcs, et aucun chameau ne m'avait piétiné ; un rideau sembla retiré de mes oreilles : il se faisait un grand bruit en avant. Je me redressai et vis que la bataille était finie, et que nos hommes encerclaient et sabraient les derniers restes de l'ennemi. Le corps de mon chameau était tombé derrière moi comme un rocher et avait divisé la charge en deux torrents ; à l'arrière de son crâne se trouvait la lourde balle du cinquième coup que j'avais tiré.

Mohammed amena Obeyd, mon chameau de rechange, et Nassir arriva, menant le commandant turc qu'il avait arraché, blessé, à la colère de Mohammed el-Dheilan. L'imbécile avait refusé de se rendre, et essayait de retourner la journée en sa faveur avec un pistolet de poche. Les Howeitat étaient très féroces, car le massacre de leurs femmes la veille leur avait soudain révélé un nouvel et horrible aspect de la guerre. Il y avait donc seulement cent soixante prisonniers, dont beaucoup étaient blessés, et trois cents morts et mourants étaient éparpillés dans les vallées ouvertes.

Quelques-uns des ennemis s'étaient enfuis, les canonniers sur leurs attelages, et quelques hommes et officiers montés, avec leurs guides Djazi. Mohammed el-Dheilan les

poursuivit dans Mreigha sur trois milles, leur lançant des insultes en galopant, pour leur apprendre à le connaître et à s'écarter de son chemin. La vengeance d'Aouda et de ses cousins ne s'était jamais appliquée à Mohammed, l'esprit politique, qui se montrait ami de tous les hommes de sa tribu quand il était seul pour ce faire. Parmi les fugitifs se trouvait Dhaïf-Allah, qui nous avait rendu service à propos du Puits du Roi à Djéfer.

Aouda arriva à grands pas, les yeux rendus vitreux par le ravissement de la bataille, des mots incohérents éclatant en bulles rapides sur ses lèvres. « Travail, travail, où sont les mots, travail, des balles, Abou Tayi »... et il brandissait ses jumelles fracassées, son étui à pistolet percé et le fourreau en cuir de son épée, réduit en lambeaux. Cible d'une volée qui avait tué sa jument sous lui, les six balles qui avaient traversé ses vêtements l'avaient laissé sans une égratignure.

Il me dit plus tard, dans la plus stricte confidence, qu'il avait treize ans auparavant acheté un Coran-talisman pour cent vingt livres et n'avait pas été blessé depuis. En vérité, la Mort s'était détournée de lui et s'était portée bassement sur ses frères, fils et partisans. Le livre, quant à lui, était une édition de Glasgow coûtant dix-huit pence ; mais l'humeur meurtrière d'Aouda ne permettait à personne de rire de sa superstition.

Le combat l'avait réjoui par-dessus tout, principalement parce qu'il m'avait donné tort, et montré ce dont sa tribu était capable. Mohammed était furieux contre nous, nous traitant de paire d'imbéciles, me considérant comme pire qu'Aouda, puisque je l'avais insulté de mots lancés comme des pierres, provoquant la folie qui avait failli tous nous tuer ; bien qu'elle n'eût tué que deux d'entre nous, un Rueili et un Shérari.

C'était bien sûr regrettable de perdre n'importe lequel de nos hommes, mais le temps comptait pour nous, et si impérative était la nécessité de dominer Maan, pour forcer à la reddition, sous le choc, les petites garnisons turques entre la

mer et nous, que j'aurais volontiers perdu beaucoup plus de deux hommes. En de telles circonstances, la Mort se justifiait elle-même et était bon marché.

J'interrogeai les prisonniers sur eux-mêmes, et sur les troupes de Maan ; mais la crise nerveuse avait été trop sévère pour eux. Certains restèrent bouche bée, et certains bredouillèrent, pendant que d'autres, sans pouvoir retenir leurs pleurs, se jetaient à mes genoux, assurant chaque fois que nous leur parlions qu'ils étaient musulmans comme nous, et mes frères dans la foi.

Finalement, je me mis en colère, menai l'un d'eux à l'écart et fus brutal avec lui, la secousse d'une nouvelle souffrance lui donnant une demi-compréhension, qui lui fit répondre suffisamment bien, et de façon rassurante, que leur bataillon constituait le seul renfort, et n'était guère qu'un bataillon de réserve : les deux compagnies qui se trouvaient à Maan ne suffiraient pas à en défendre l'enceinte.

Autant dire que nous pourrions prendre facilement Maan, et les Howeitat réclamaient à grands cris d'y être menés, alléchés par le rêve d'un butin illimité, bien que nos prises actuelles fussent déjà une riche récompense. Toutefois Nassir, et plus tard Aouda, m'aidèrent à les retenir. Nous n'avions pas de soutien, pas de troupes régulières, pas de canons, pas de base plus proche que Wedjh, pas de communications, pas même d'argent, car notre or était épuisé, et nous émettions nos propres billets, des promesses de payer « quand Akaba serait prise », pour les dépenses quotidiennes. De plus, un plan stratégique ne devait pas être modifié à la suite d'un succès tactique. Il fallait pousser jusqu'à la côte, et rouvrir le contact par mer avec Suez.

Pourtant, il serait bon d'alarmer encore plus Maan ; nous envoyâmes donc un détachement monté à Mreigha et le prîmes ; et à Waheida, et le prîmes. Cette avance, ainsi que la perte des chameaux sur la route de Shobek, la démolition d'El-Hadj et le massacre du bataillon de renfort, toutes ces

nouvelles arrivèrent en même temps à Maan et causèrent une panique tout à fait appropriée. Le quartier général militaire demanda de l'aide par télégraphe, les autorités civiles chargèrent leurs archives officielles dans des camions et partirent, à toute allure, pour Damas.

CHAPITRE LIV

Pendant ce temps, nos Arabes avaient pillé les Turcs, leur bagage et leur camp ; et, peu après le lever de la lune, Aouda vint nous dire que nous devions partir. Ce qui nous irrita, Nassir et moi-même. Ce soir-là soufflait un vent d'ouest chargé de rosée et, aux quatre mille pieds d'altitude d'Aba el-Lissan, après la chaleur et la passion brûlante de la journée, son humidité froide aiguisait nos blessures et nos contusions. La source elle-même était un fil d'eau argentée dans une rigole de galets, traversant un gazon délicieux, vert et doux, où nous étions étendus, enveloppés dans nos manteaux, nous demandant s'il valait la peine de préparer quelque chose à manger ; car nous étions à ce moment-là sujets à la honte physique du succès, une réaction à la victoire, où il devenait clair que rien ne valait d'être fait, et que rien de valable n'avait été fait.

Aouda insista. C'était en partie par superstition — il redoutait les morts récents autour de nous ; en partie de peur que les Turcs ne reviennent en force ; en partie de crainte que d'autres clans des Howeitat ne nous surprennent couchés là, brisés et endormis. Certains de ces clans étaient ses ennemis de sang ; d'autres pourraient dire qu'ils étaient venus aider à notre bataille et que, nous prenant pour des Turcs dans les ténèbres, ils avaient tiré aveuglément. Nous nous levâmes donc et poussâmes en file les malheureux prisonniers.

La plupart d'entre eux devaient marcher. Quelque vingt chameaux étaient morts ou mourants de blessures reçues dans la charge, et d'autres se trouvaient trop faibles pour porter un double fardeau. Ceux qui restaient furent chargés d'un Arabe et d'un Turc ; mais certains des blessés turcs étaient trop atteints pour se tenir en croupe. À la fin, nous dûmes en laisser une vingtaine sur l'herbe épaisse près du ruisselet, où au moins ils ne mourraient pas de soif, bien qu'il y eût pour eux peu d'espoir de survie ou de secours.

Nassir entreprit de quêter des couvertures pour ces abandonnés, qui étaient à demi-nus ; et, pendant que les Arabes faisaient leur paquetage, je descendis la vallée où le combat avait eu lieu, pour voir si les morts avaient des vêtements dont ils pourraient bien se passer. Mais les Bédouins m'avaient précédé, et les avaient dépouillés jusqu'à la peau. Tel était leur point d'honneur.

Pour un Arabe, une part essentielle du triomphe de la victoire était de porter les vêtements d'un ennemi ; et, le lendemain, nous vîmes notre force transformée (au moins pour sa moitié supérieure) en détachement turc, chaque homme portant une tunique de soldat ; car ce bataillon arrivait tout droit de l'arrière, était très bien équipé et muni d'uniformes neufs.

Les morts paraissaient merveilleusement beaux. La nuit brillait paisiblement sur eux, leur donnant la douceur du nouvel ivoire. Les Turcs avaient la peau blanche là où ils avaient été vêtus, beaucoup plus blanche que les Arabes ; et ces soldats étaient très jeunes. Ils étaient léchés de près par la sombre armoise, maintenant lourde de rosée, où la pointe des rayons de lune scintillait comme de l'écume marine. Les cadavres semblaient pitoyablement jetés sur le sol, entassés n'importe comment en bas amoncellements. Sûrement, rangés, ils seraient enfin à l'aise. Je les mis tous en ordre, un par un, très las moi-même, aspirant à faire partie de ces hommes tranquilles et non pas de la foule agitée, bruyante et souffrante en haut de la vallée, qui se querellait sur le butin,

se vantait de sa promptitude et de sa capacité à endurer Dieu sait combien de labeurs et de peines de ce genre ; avec la mort au bout, que nous gagnions ou perdions, pour clore l'histoire.

À la fin, notre petite armée fut prête, serpenta lentement vers les hauteurs, puis entra dans un creux abrité du vent ; et là, pendant que les hommes, fatigués, dormaient, nous dictâmes des lettres pour les Sheiks des Howeitat de la côte, leur apprenant cette victoire afin qu'ils pussent investir les Turcs les plus proches d'eux et les tenir jusqu'à notre arrivée. Nous avions été bienveillants avec l'un des officiers capturés, un policier méprisé par ses collègues réguliers, et le persuadâmes d'être notre scribe turc pour les commandants de Gouweira, Kéthéra et Hadra, les trois postes entre nous et Akaba, leur disant que, quand on ne nous échauffait pas le sang, nous faisions des prisonniers, et qu'une prompte reddition leur assurerait un bon traitement et un transfert sans danger en Égypte.

Cette tâche dura jusqu'à l'aube, et alors Aouda nous disposa pour la route, et nous fit remonter le dernier mille de douce vallée revêtue de bruyère, entre les collines arrondies. Ce fut intime et familier jusqu'au dernier talus vert, quand nous comprîmes soudain que c'était le dernier, et qu'au-delà il n'y avait plus rien sauf l'air transparent. Ce changement saisissant me fit m'arrêter de surprise cette fois-là ; et, par la suite, si souvent que nous venions, c'était toujours une impatience qui s'emparait de mon esprit, un coup de pique à mon chameau pour qu'il avance, une levée de mon corps pour voir à nouveau par-dessus la crête dans l'espace grand ouvert.

La pente du Shtar s'abaissait d'un coup d'aile en dessous de nous sur des centaines et des centaines de pieds, dans des courbes comme des fortifications contre lesquelles se brisaient les nuages du matin d'été ; et à son pied s'ouvrait la nouvelle terre de la plaine de Gouweira. Les mamelons de calcaire arrondi d'Aba el-Lissan étaient couverts d'humus et

de bruyère, verts, bien arrosés. Gouweira était une carte de sable rose, traversée par les coups de brosse des cours d'eau dans un manteau de broussaille ; et de hautes îles et falaises de grès éclatant, taillées par le vent et labourées par la pluie, auxquelles le soleil matinal donnait des teintes célestes, en émergeaient et la bordaient.

Après des journées de voyage sur le plateau, dans des vallées-prisons, la rencontre de ce seuil de la liberté était une vision réconfortante, comme une fenêtre dans le mur de la vie. Nous descendîmes à pied toute la passe sinueuse de Shtar, pour en sentir le bienfait, car nous oscillions trop de sommeil sur nos chameaux pour oser regarder quoi que ce fût. En bas, les animaux trouvèrent des épineux emmêlés qui plurent à leurs mâchoires ; devant, nous fîmes halte, nous roulâmes sur du sable doux comme une couche et nous endormîmes sur-le-champ.

Aouda arriva. Nous plaidâmes que ce n'était que par pitié pour nos prisonniers rompus. Il répondit qu'eux seuls mourraient d'épuisement si nous avancions, mais que, si nous tardions, les deux groupes pourraient périr ; car, en vérité, il nous restait peu d'eau et pas de nourriture. Toutefois, nous n'y pouvions rien, et nous nous arrêtâmes cette nuit avant Gouweira, après seulement quinze milles. À Gouweira se trouvait Sheik Ibn Djad, qui pesait sa politique pour se trouver du côté du plus fort ; aujourd'hui nous étions les plus forts, et le vieux renard était nôtre. Il nous accueillit avec des discours pleins de miel. Les cent vingt Turcs de la garnison étaient ses prisonniers ; nous nous entendîmes avec lui pour qu'il les conduisît à Akaba à son bon gré, et sans les bousculer.

Nous étions le quatre juillet. Le temps nous pressait, car nous étions affamés, et Akaba se trouvait encore loin en face, derrière deux fortifications. Le poste le plus proche, Kéthira, refusa obstinément de négocier avec notre drapeau. Sa falaise commandait la vallée — un emplacement puissant qu'il serait peut-être coûteux de prendre. Par ironie, nous

assignâmes cet honneur à Ibn Djad et à ses hommes encore frais, lui conseillant d'essayer après la tombée de la nuit. Il se déroba, fit des difficultés, invoqua la pleine lune ; mais nous tranchâmes fermement dans cette excuse, promettant qu'il n'y aurait pas de lune ce soir pour un moment. D'après mon calendrier, il y avait une éclipse. Elle arriva en temps voulu, et les Arabes forcèrent le poste sans pertes, pendant que les soldats superstitieux tiraient en l'air et faisaient retentir des pots de cuivre pour secourir le satellite menacé.

Rassurés, nous partîmes sur la plaine qui ressemblait à une plage. Niazi Bey, le commandant du bataillon turc, était l'hôte de Nassir, pour lui épargner le mépris bédouin. Il se coula à mes côtés et, ses paupières gonflées et son long nez trahissant sa nature morose, commença à se plaindre de ce qu'un Arabe l'avait insulté avec un mot turc grossier. Je fis des excuses, soulignant que le mot devait avoir été pris de la bouche d'un de ses collègues gouverneurs turcs. L'Arabe rendait à César...

César, peu satisfait, tira de sa poche un morceau de pain rassis pour demander si c'était un petit déjeuner convenable pour un officier turc. Mes radieux jumeaux, furetant dans Gouweira, avaient acheté, trouvé ou volé un pain de ration de soldat turc, et nous l'avions partagé en quatre. Je dis que ce n'était pas le déjeuner, mais aussi le dîner et le souper, et peut-être aussi bien les repas du lendemain. Moi, un officier d'État-major de l'Armée britannique (pas moins bien nourrie que la turque), j'avais mangé le mien avec l'appétit de la victoire. C'était la défaite, non le pain, qui lui restait dans la gorge, et je le priai de ne pas me blâmer pour l'issue d'une bataille qui s'était imposée à l'honneur de l'un comme de l'autre.

Les défilés de Wadi Itm augmentaient de rudesse embrouillée à mesure que nous y pénétrions plus profond. En dessous de Kéthira, nous trouvâmes vide poste turc après poste turc. Leurs hommes s'étaient retirés à Khadra, la position entranchée (à l'embouchure d'Itm) qui protégeait si bien Akaba

d'un débarquement. Malheureusement pour lui, l'ennemi n'avait jamais imaginé une attaque venue de l'intérieur et, de tous ses grands ouvrages, pas une tranchée ni un poste n'y faisait face. Notre avance, d'une direction si nouvelle, le plongea dans la panique.

Dans l'après-midi, nous étions au contact de cette position principale, et apprîmes des Arabes du secteur que les postes secondaires autour d'Akaba avaient été rappelés ou réduits, si bien que seuls trois cents hommes nous séparaient encore de la mer. Nous mîmes pied à terre pour tenir conseil, et apprîmes que l'ennemi organisait une ferme résistance dans des tranchées à l'épreuve des bombes, avec un nouveau puits artésien. Mais le bruit courait qu'il avait peu de nourriture.

Nous n'en avions pas davantage. C'était une impasse. Notre conseil penchait d'un côté et de l'autre. Des disputes éclatèrent entre les prudents et les audacieux. Les humeurs étaient brusques et les corps agités, dans la gorge incandescente dont les pics de granit réfléchissaient le soleil en une myriade de points de lumière chatoyants ; aucun vent ne pouvait pénétrer dans les profondeurs de son lit tortueux pour atténuer la lente saturation de l'air par la chaleur.

Nos effectifs avaient gonflé du double. Les hommes s'entassaient en rangs si serrés dans l'étroit espace et se pressaient tant autour de nous que nous interrompîmes deux ou trois fois notre conseil, en partie parce qu'il n'était pas bon qu'ils surprennent nos querelles, en partie parce que, dans la réclusion étouffante, l'odeur de nos corps non lavés offensait nos narines. À travers nos têtes, les pulsations du sang battaient comme des horloges.

Nous envoyâmes des sommations aux Turcs, d'abord par drapeau blanc, puis par des prisonniers turcs, mais ils tirèrent sur les deux. Cela enflamma nos Bédouins et, pendant que nous délibérions encore, ils éclatèrent en une vague soudaine sur les rochers et envoyèrent une grêle de balles éclabousser l'ennemi. Nassir se précipita, pieds nus, pour les arrêter mais, après dix pas sur le sol brûlant, réclama

des sandales à cris perçants, pendant que je me blottissais dans mon atome d'ombre, trop las de ces hommes (dont les esprits portaient tous ma livrée) pour me soucier de qui contrôlait leurs impulsions fébriles.

Toutefois, Nassir l'emporta facilement. Farradj et Daoud étaient les chefs d'orchestre. En punition, on les plaça sur des rochers brûlants jusqu'à ce qu'ils demandent pardon. Daoud se soumit immédiatement, mais Farradj qui, malgré son apparence douce, était comme une mèche de fouet, et de loin l'esprit dominant de la paire, rit sur son premier rocher, resta assis l'air maussade sur le second et ne céda de mauvaise grâce que lorsqu'on lui ordonna de se placer sur un troisième.

Son obstination aurait dû être sévèrement châtiée ; mais la seule punition à portée de main dans cette vie vagabonde était corporelle, ce qu'on avait essayé sur la paire si souvent et si vainement que j'en étais écœuré. Si l'on restait en deçà de la cruauté, la douleur de surface paraissait seulement entraîner par irritation leurs muscles à des activités encore plus désordonnées que celles pour lesquelles ils avaient été condamnés. Leurs péchés étaient une gaieté d'elfes, l'irréflexion de la jeunesse instable, la capacité d'être heureux quand nous ne l'étions pas ; et, pour de telles folies, leur faire du mal sans pitié, comme à des criminels, jusqu'à ce que leur maîtrise de soi se dissolve et que leur vaillance se perde sous la détresse animale de leur corps, me semblait dégradant, presque une impiété envers deux êtres ensoleillés sur qui l'ombre du monde n'était pas encore tombée — les plus élégants, les plus enviables que je connaissais.

Nous fîmes une troisième tentative pour communiquer avec les Turcs, grâce à un petit conscrit qui disait savoir comment s'y prendre. Il se déshabilla et descendit la vallée, ne portant guère plus que des bottes. Une heure plus tard, il nous rapporta fièrement une réponse très polie disant que, dans deux jours, si de l'aide n'arrivait pas de Maan, ils se rendraient.

Une telle folie (car nous ne pourrions pas indéfiniment tenir nos hommes) pouvait signifier le massacre de tous les Turcs. Je n'avais pas beaucoup d'arguments en leur faveur, mais il valait mieux qu'ils ne fussent pas tués, même si c'était seulement pour nous épargner la douleur du spectacle. De plus, nous subirions peut-être des pertes. Des opérations nocturnes, sous la lune qui nous fixait, seraient presque aussi exposées que de jour. Et ce n'était pas, comme Aba el-Lissan, une bataille obligatoire.

Nous donnâmes à notre petit homme un souverain en acompte de sa récompense, descendîmes avec lui près des tranchées et l'envoyâmes chercher un officier pour nous parler. Après quelque hésitation, ce fut fait, et nous expliquâmes la situation sur la route derrière nous, nos forces grandissantes, et le peu de contrôle que nous avions sur l'humeur de nos hommes. Le résultat fut que les Turcs promirent de se rendre au lever du jour. Nous pûmes donc à nouveau dormir (un événement assez rare pour en garder la trace), en dépit de notre soif.

Le lendemain à l'aube, le combat éclata de tous côtés, car des centaines d'hommes des collines, doublant encore une fois notre nombre, étaient arrivés dans la nuit ; et, ne connaissant pas l'arrangement, ils avaient commencé à tirer sur les Turcs, qui se défendirent. Nassir sortit, avec Ibn Dgheithir et ses Ageyl par rangs de quatre, descendant le lit ouvert de la vallée. Nos hommes cessèrent le feu. Les Turcs s'arrêtèrent alors, car leurs hommes de troupe n'avaient plus au ventre ni le goût de se battre, ni nourriture, et nous croyaient bien approvisionnés. Ainsi, la reddition se fit tranquillement après tout.

Comme les Arabes se précipitaient au pillage, je remarquai un ingénieur en uniforme gris, avec une barbe rousse et des yeux bleus étonnés, et lui parlai en allemand. C'était le perceur de puits, et il ne parlait pas un mot de turc. Les événements récents l'avaient stupéfié, et il me supplia de lui expliquer ce que nous voulions. Je dis que nous étions une

rébellion arabe contre les Turcs. Il lui fallut du temps pour évaluer cela. Il désira savoir qui était notre chef. Je répondis que c'était l'Émir de La Mecque. Il supposa qu'on l'enverrait à La Mecque. Plutôt en Égypte, dis-je. Il demanda le prix du sucre là-bas, et fut heureux quand je répondis : « Bon marché et en abondance. »

Il prit avec philosophie la perte de ses possessions, mais était désolé pour le puits, qu'un peu de travail aurait terminé, faisant de celui-ci le monument de sa vie. Il me montra où l'ouvrage se trouvait, avec la pompe qui n'était qu'à demi construite. En tirant sur le seau d'écoulement, nous puisâmes d'assez d'eau claire et délicieuse pour étancher notre soif. Puis nous traversâmes au galop une violente tempête de sable jusqu'à Akaba, quatre milles plus loin, et plongeâmes dans la mer parmi les éclaboussures, le six juillet, deux mois exactement après notre départ de Wedjh.

LIVRE V

ON MARQUE LE PAS

Chapitres LV À LXVIII

Notre capture d'Akaba termina la guerre du Hedjaz, et nous donna pour tâche d'aider les Britanniques à envahir la Syrie. Les Arabes, opérant à partir d'Akaba, devinrent pratiquement l'aile droite de l'armée d'Allenby au Sinaï.

Pour marquer ce changement de relations, Fayçal avec son armée passa sous le commandement d'Allenby. Celui-ci devenait maintenant responsable des opérations et de l'équipement de Fayçal. Pendant ce temps, nous organisions la région d'Akaba en base inattaquable d'où nous pourrions entraver le chemin de fer du Hedjaz.

CHAPITRE LV

Nous vîmes à travers la poussière tourbillonnante qu'Akaba était tout entière en ruine. Les bombardements répétés des vaisseaux de guerre français et anglais avaient réduit la ville à ses gravats originels. Les pauvres maisons se dressaient en désordre, sales et méprisables, manquant entièrement de cette dignité que, défiant le temps, la persistance de leurs ossements confère aux ruines anciennes.

Nous nous promenâmes dans le bosquet de palmiers ombragé, juste à la limite des éclaboussures des vagues, et nous assîmes pour regarder nos hommes passer en flots devant nous, files de visages enfiévrés et absents, sans message pour nous. Pendant des mois, Akaba avait été l'horizon de nos esprits, le but ; nous n'avions pensé, nous avions refusé de penser, à rien d'autre. Maintenant, dans l'accomplissement, nous méprisions un peu les êtres abstraits qui avaient consacré leur effort le plus extrême à un objet dont l'obtention ne changeait rien de radical dans l'esprit ou le corps.

Dans la lumière blanche de la victoire, nous pouvions à peine nous reconnaître. Nous nous étonnions de parler, restions assis l'esprit vide, tâtions nos robes blanches, doutant de pouvoir comprendre ou apprendre qui nous étions. Le bruit des autres était une irréalité de rêve, un bourdonnement dans des oreilles noyées profond dans l'eau. Devant

l'étonnement que nous ressentions à cette vie continuée sans que nous l'ayons demandé, nous ne savions comment mettre à profit le cadeau que nous avions reçu. C'était particulièrement dur pour moi car, en dépit de ma vue perçante, je ne voyais jamais les traits des hommes ; je scrutais toujours au-delà, imaginant pour moi-même une réalité spirituelle de ceci ou de cela ; et aujourd'hui chaque homme possédait si complètement son désir qu'il s'accomplissait en lui et y perdait tout sens.

La faim nous sortit de notre transe. Nous avions maintenant sept cents prisonniers qui s'ajoutaient à nos cinq cents hommes et à nos deux mille alliés dans l'expectative. Nous n'avions pas d'argent (ni d'endroit où nous ravitailler) et notre dernier repas datait de deux jours. Nous possédions en chameaux de monte assez de viande pour six semaines, mais c'était un piètre régime, et coûteux ; nous y laisser aller nous immobiliserait dans le futur.

Au-dessus de nos têtes, les palmiers étaient chargés de dattes vertes. Crues, leur goût était presque aussi désagréable que le besoin qu'elles devaient apaiser. Cuites, elles restaient déplorables ; nous-mêmes et nos prisonniers étions donc tristement confrontés à un dilemme entre une faim constante ou de violentes douleurs diurnes qui auraient mieux convenu à la gloutonnerie qu'à notre sobriété. Les habitudes alimentaires de toute une vie ont dressé l'organisme anglais à produire une excitation nerveuse localisée dans le haut du ventre, à l'heure établie de chaque repas ; et nous donnons parfois l'honorable nom de « faim » à ce signe que notre tube digestif dispose d'un volume libre pour de nouvelles provisions. La faim arabe était le cri d'un corps à la peine, vide depuis longtemps et défaillant de faiblesse. Ils vivaient d'une fraction de notre ration quotidienne, et leur système organique employait exhaustivement ce qu'il recevait. Une armée nomade ne fertilisait pas richement la terre de ses produits dérivés.

Nos quarante-deux officiers prisonniers étaient une cala-

mité intolérable. Ils furent dégoûtés quand ils découvrirent à quel point nous étions mal approvisionnés ; en fait, ils refusaient de croire qu'il ne s'agissait pas d'une supercherie destinée à les contrarier, et nous harcelaient de leurs demandes de mets raffinés, comme si Le Caire se trouvait caché dans nos fontes. Pour leur échapper, Nassir et moi, nous nous endormîmes. Nous essayions toujours de marquer chaque étape accomplie par ce petit moment de paix supplémentaire car, dans le désert, les hommes et les mouches ne nous laissaient tranquilles que lorsque nous gisions sur le dos, avec un manteau pour abriter notre visage, endormis ou feignant le sommeil.

Dans la soirée, notre première réaction à la victoire étant passée, nous commençâmes à réfléchir à la façon de conserver Akaba, maintenant que nous l'avions prise. Nous décidâmes qu'Aouda retournerait à Gouweira. Il y serait protégé par la descente du Shtar et les sables de Gouweira — aussi en sûreté que nécessaire, en fait. Mais nous voulions accroître encore cette sécurité, par excès de précaution. Nous allions installer un avant-poste vingt milles au nord de sa position, dans les imprenables ruines rocheuses de la Pétra nabathéenne, et le relier à Aouda par un détachement à Delagha. Aouda enverrait aussi des hommes à Batra, si bien que ses Howeitat s'étendraient à un demi-cercle de quatre positions à l'orée des hautes terres de Maan, couvrant ainsi toutes les routes vers Akaba.

Ces quatre positions étaient indépendantes. L'ennemi avait absorbé les généralités peu pertinentes de Goltz sur l'interdépendance des points fortifiés. Nous espérions qu'il lancerait une attaque pleine d'entrain contre l'un d'eux et, ensuite, y resterait abasourdi pendant un mois inconfortable, incapable d'avancer en raison de la menace des trois autres, se grattant la tête et se demandant pourquoi ceux-ci ne tombaient pas.

Le souper nous montra l'urgence de prévenir les Britanniques à Suez, à cent cinquante milles de là, pour qu'ils

envoient un navire de ravitaillement. Je décidai d'y aller moi-même avec huit hommes, principalement des Howeitat, sur les meilleurs chameaux de notre troupe — l'un était même la fameuse Djédhah, la bête de sept ans pour laquelle les Nowaséra avaient combattu les Béni Sakhr. En contournant la baie, nous discutâmes de l'allure de notre voyage. Si nous allions doucement, épargnant les animaux, ils pourraient défaillir de faim ; si nous allions durement, ils s'effondreraient peut-être, d'épuisement ou de blessures aux pieds, au milieu du désert.

Finalement, nous décidâmes de rester au pas, si tentant que fût le terrain, pour autant d'heures sur vingt-quatre que notre endurance le permettrait. Dans de telles épreuves de fond, l'homme, surtout si c'était un étranger, s'écroulait d'ordinaire avant la bête ; dans mon cas, j'avais parcouru cinquante milles par jour tout le mois précédent, et étais près de la limite de mes forces. Si je tenais, nous atteindrions Suez en cinquante heures de marche, et, pour éviter des haltes de cuisine sur la route, nous portions des morceaux de chameau bouilli et des dattes grillées dans un chiffon, derrière nos selles.

Nous gravîmes l'escarpement du Sinaï par la route des pèlerins, taillée dans le granit, avec son inclinaison d'un pour trois et demi. La montée fut rude, car faite en hâte et, quand nous atteignîmes la crête avant le crépuscule, hommes et chameaux tremblaient de fatigue. De là, nous renvoyâmes un chameau inapte au voyage ; avec les autres, nous nous engageâmes sur la plaine vers des buissons épineux où ils broutèrent une heure.

Près de minuit, nous atteignîmes Thémed, le seul puits sur notre route, dans une vallée en courbe franche, en dessous du poste de garde abandonné de la police du Sinaï. Nous laissâmes souffler les chameaux, leur donnâmes de l'eau et bûmes nous-mêmes. Puis de nouveau en avant, traversant lourdement un silence nocturne si intense que nous nous retournions continuellement en selle vers des bruits imaginés

au loin, sous le manteau des étoiles. Mais il n'y avait d'activité qu'en nous, dans les craquements de notre passage à travers les brousailles parfumées comme des fantômes de fleurs tout autour.

Nous passâmes dans une aube très lente. Au lever du soleil, nous étions bien engagés dans la plaine où des gerbes de cours d'eau se réunissaient, en direction d'Arish ; et nous fîmes halte pour donner à nos chameaux quelques minutes d'un simulacre de pâture. Puis de nouveau en selle jusqu'à midi, et après midi, quand, derrière le mirage, s'élevèrent les ruines solitaires de Nekhl. Nous les laissâmes sur notre droite. Au crépuscule, nous nous arrêtâmes une heure.

Les chameaux étaient léthargiques, et nous-mêmes complètement épuisés ; mais Motlog, le propriétaire borgne de Djédhah, nous poussa à l'action. Nous remontâmes en selle et, d'un pas mécanique, escaladâmes les collines de Mitla. La lune apparut, et leurs sommets, aux contours moulés de strates calcaires, se mirent à briller comme s'ils étaient cristallisés par de la neige.

À l'aube, nous passâmes le long d'un champ de melons, semés par quelque Arabe aventureux, dans ce no man's land entre les armées. Nous fîmes halte pour une autre de nos précieuses heures, laissant les chameaux dégoûtés fouiller les vallées de sable à la recherche de nourriture pendant que nous fendions les melons encore verts et rafraîchissions nos lèvres écorchées à leur chair pulpeuse. Puis en avant de nouveau, dans la chaleur du nouveau jour ; mais la vallée du canal, constamment rafraîchie par des brises venues du Golfe de Suez, n'était jamais trop oppressante.

À midi, nous avions traversé les dunes, après une joyeuse chevauchée en montagnes russes, montant et descendant leurs vagues, et débouché sur la plaine plus unie. Il fallait deviner Suez dans une frise de points indécis oscillant et sautillant dans le mirage du creux où se trouvait le canal, loin devant.

Nous atteignîmes de grandes lignes de tranchées, avec des

forts et des barbelés, des routes et des voies ferrées, tombant en ruine. Nous les franchîmes sans encombre. Notre but était le Shatt, un poste en face de Suez sur la rive asiatique du canal, et nous y arrivâmes enfin vers trois heures de l'après-midi, quarante-neuf heures après avoir quitté Akaba, ce qui eût fait un bon temps pour un raid tribal, et nous étions fatigués avant même de partir.

Shatt était dans un désordre inhabituel, sans même une sentinelle pour nous arrêter, la peste y étant apparue deux ou trois jours plus tôt. Les anciens camps avaient donc été précipitamment évacués, restant dressés pendant que les soldats bivouaquaient dans le désert propre. Bien sûr, nous n'en savions rien, mais nous fouillâmes les bureaux vides jusqu'à ce que nous trouvions un téléphone. J'appelai le quartier général de Suez et dis que je voulais traverser.

Ils regrettaient que ce ne fût pas leur affaire. L'Inland Water Transport s'occupait de la traversée du canal, selon ses propres méthodes. Il y eut un haut le corps impliquant que ces méthodes n'étaient pas celles de l'État-major général. Nullement intimidé, car je n'avais jamais été très attaché à la section dont je dépendais nominalement, j'appelai le bureau du Water Board et expliquai que je venais d'arriver du désert à Shatt, avec des nouvelles urgentes pour le quartier général. On était désolé, mais on n'avait pas de bateau disponible juste à ce moment. On en enverrait un sans faute à la première heure le matin suivant, pour m'amener au Département de quarantaine ; puis on raccrocha.

CHAPITRE LVI

Depuis quatre mois, j'étais continuellement en mouvement en Arabie. Dans les quatre dernières semaines, j'avais couvert quatorze cents milles à chameau, ne m'épargnant rien pour faire avancer la guerre ; mais je refusais de passer ne fût-ce qu'une nuit superflue avec ma vermine familière. Je voulais un bain, et quelque chose à boire avec de la glace dedans ; changer ces vêtements, collés de saleté aux écorchures causées par la selle ; manger quelque chose de plus moelleux que des dattes vertes et du muscle de chameau. J'obtins à nouveau l'Inland Water Transport et parlai comme saint Jean Chrysostome. Cela n'eut pas d'effet, aussi devins-je imagé. Alors, une fois de plus, on raccrocha. Je devenais très imagé, lorsque des accents amicaux du nord de l'Angleterre, au milieu des réparties militaires, flottèrent jusqu'à moi le long de la ligne. « Nom d'un bordel ! Ça sert à rien, Sir, de parler avec ces foutus enfoirés [sic]. »

C'était l'expression manifeste de la vérité, et l'opérateur au libre langage me connecta à l'Embarkation Office. Lyttleton, un major des plus occupés, avait là ajouté à ses innombrables tâches celle d'attraper un par un les vaisseaux de guerre de la mer Rouge, au moment où ils approchaient de Suez, et de les persuader (ô combien certains aimaient cela !) d'empiler haut sur leurs ponts des fournitures pour Wedjh ou Yenbo. De cette façon, il faisait passer nos

milliers de ballots et d'hommes, franc de port, pour se distraire de sa routine, et trouvait aussi bien le temps de sourire aux jeux étranges des gens étranges que nous étions.

Il ne nous fit jamais défaut. Dès qu'il sut qui et où j'étais, et ce qui ne se produisait pas à l'Inland Water Transport, la difficulté disparut. Sa vedette était prête : elle serait à Shatt en une demi-heure. Je devais venir directement à son bureau, sans expliquer (sauf peut-être maintenant, la guerre finie) qu'une vulgaire vedette de port était entrée dans le canal sacré sans la permission du Water Directorate. Tout se déroula comme il avait dit. J'envoyai mes hommes et mes chameaux au nord, à Koubri où je leur ferais préparer par téléphone, depuis Suez, des rations et un abri dans le haras de la rive asiatique. Plus tard, bien sûr, vint leur récompense, en journées trépidantes et ahurissantes au Caire.

Lyttleton vit ma fatigue, et me laissa gagner immédiatement l'hôtel. Longtemps auparavant, cet hôtel m'avait paru pauvre, mais il était maintenant devenu splendide ; et après avoir surmonté la première impression hostile que moi-même et mon habillement produisîmes, il fournit les bains chauds, les boissons fraîches (au nombre de six), le dîner et le lit de mes rêves. Un très obligeant officier de renseignements, averti par des espions de la présence d'un Européen déguisé à l'hôtel du Sinaï, se chargea lui-même du soin de mes hommes à Koubri et me fournit tickets et laissez-passer pour Le Caire le lendemain.

Le « contrôle » énergique des mouvements civils dans la zone du canal égaya un morne voyage. Un détachement mixte de police militaire égyptienne et britannique parcourut le train, nous interrogeant et scrutant nos laissez-passer. Il n'était pas inconvenant de faire la guerre aux contrôleurs de permis, aussi je répliquai d'un ton tranchant dans un anglais fluide à leurs questions en arabe : « Shérif de La Mecque — État-major. » Ils furent ébahis. Le sergent me demanda pardon : il ne s'attendait pas à entendre parler anglais. Je répétai que je portais l'uniforme de l'État-major du Shérif

de La Mecque. Ils regardèrent mes pieds nus, mes robes de soie blanche, ma cordelière de tête en or et ma dague. Impossible ! « Quelle armée, Sir ? » « Mecquoise. » « Jamais entendu parler ; connais pas l'uniforme. » « Reconnaîtriez-vous un dragon monténégrin ? »

C'était un coup droit. Tout soldat allié en uniforme pouvait voyager sans laissez-passer. La police ne connaissait pas tous les Alliés, bien moins encore leurs uniformes. Le mien pouvait réellement être celui d'une armée rare. Ils se replièrent dans le couloir et me surveillèrent pendant qu'ils télégraphiaient à la gare suivante. Juste avant Ismaïlia, un officier de renseignements transpirant, en kaki mouillé, se hissa à bord du train pour vérifier mes dires. Comme nous étions presque arrivés, je lui montrai le laissez-passer spécial dont la prévoyance de Suez avait doublement armé mon innocence. Il ne fut pas content.

À Ismaïlia, les passagers pour Le Caire débarquaient, pour attendre le départ de l'express de Port-Saïd. Dans l'autre train étincelait une voiture-salon opulente d'où descendirent l'Amiral Wemyss, Burmester et Neville, avec un très gros et très important général. Une terrible tension monta sur le quai pendant que le groupe l'arpentait, en tenant une grave conversation. Les officiers saluèrent une fois ; deux fois ; le groupe arpentait toujours. Trois fois, ce fut trop. Certains reculèrent jusqu'à la palissade et restèrent continuellement au garde-à-vous. C'étaient les âmes basses. Certains s'enfuirent : c'étaient les méprisables. Certains se tournèrent vers la boutique du libraire et étudièrent le dos des livres : ceux-là étaient timides. Un seul fut éhonté.

L'œil de Burmester rencontra mon regard. Il se demanda qui c'était, car la brûlure du soleil m'avait cramoisi et le voyage m'avait décharné. (Je m'aperçus plus tard que je pesais moins de quarante-cinq kilos.) Cependant, il répondit à mon regard ; et je racontai l'histoire de notre raid imprévu sur Akaba. Cela suscita son intérêt. Je demandai que

l'amiral envoie tout de suite un vaisseau de ravitaillement là-bas. Burmester dit que le *Dufferin* qui arrivait ce jour-là, chargerait toute la nourriture disponible à Suez, irait droit à Akaba et ramènerait les prisonniers. (Splendide !) Il donnerait les ordres lui-même, pour ne pas interrompre l'Amiral et Allenby.

« Allenby ! Que fait-il ici ? » m'écriai-je. « Oh, il a le commandement maintenant. » « Et Murray ? » « Rentré chez nous. » Ces nouvelles étaient des plus importantes, me concernant au premier chef ; je remontai dans le train, et j'en vins à me demander si cet homme lourd et rubicond ressemblait aux généraux ordinaires, et si nous aurions des ennuis pendant six mois pour l'éduquer. Murray et Belinda avaient commencé de façon si fâcheuse que notre pensée, à ces premiers jours, avait été non pas de défaire l'ennemi, mais d'amener nos propres chefs à nous laisser vivre. Ce n'est que grâce au temps et aux résultats que nous avions converti Sir Archibald et son Chef d'État-major qui, durant leurs derniers mois, avaient écrit au War Office en louant l'aventure arabe, et particulièrement Fayçal. C'était généreux de leur part, et c'était notre triomphe secret, car ils faisaient une paire bizarre attelée au même chariot — Murray tout en cerveau et en griffes, nerveux, élastique, changeant ; Lynden Bell si solidement construit de couches de jugement professionnel collées ensemble après avoir été testées et approuvées par le Gouvernement, et plus tard taillées et polies jusqu'au modèle standard.

Au Caire, mes pieds chaussés de sandales parcoururent avec des flip-flap les couloirs tranquilles du Savoy, vers Clayton qui sautait d'habitude l'heure du repas pour faire face au travail qui affluait vers lui. Quand j'entrai, il leva les yeux de son bureau avec un « *Mush fadi* » marmonné (anglo-égyptien pour « occupé »), mais je parlai et reçus un aimable accueil étonné. Le soir précédent, à Suez, j'avais griffonné un bref rapport ; nous n'avions donc à parler que de ce qu'il fallait faire. Avant que l'heure fût écoulée,

l'Amiral téléphona, annonçant que le *Dufferin* chargeait de la farine pour son voyage urgent.

Clayton retira seize mille livres en or et les fit mener à Suez par une escorte sur le train de trois heures. C'était pressé, afin que Nassir fût capable de rembourser ses dettes. Les billets que nous avions émis à Baïr, à Djéfer et à Gouweira étaient des promesses au crayon, sur des formulaires télégraphiques militaires, de payer telle somme au porteur, à Akaba. Système grandiose, mais personne n'avait osé auparavant émettre des billets en Arabie, parce que les Bédouins n'avaient ni poches dans leurs chemises ni coffres sous leurs tentes, et qu'on ne pouvait enterrer les billets pour les mettre en sécurité. Il y avait donc un préjugé invincible contre cette monnaie, et il était essentiel pour notre bonne renommée qu'elle fût rapidement convertie.

Ensuite, à l'hôtel, j'essayai de trouver des vêtements moins provocants en public que mon accoutrement arabe ; mais les mites avaient gâté toute mon ancienne garde-robe, et il se passa trois jours avant que je fusse normalement mal habillé.

Pendant ce temps, j'entendis parler des mérites d'Allenby, et de la dernière tragédie de Murray, cette seconde attaque sur Gaza que Londres avait imposée à un homme trop faible ou trop politique pour résister : on me dit comment nous nous y engageâmes, tous, général et officiers d'État-major, soldats même, convaincus que nous perdrions ; pendant que Murray, au quartier général, travaillait à une défaite parfaitement sûre, coûtant assez d'hommes pour prouver qu'il avait essayé, mais pas suffisamment pour être désastreuse.

La note en victimes fut de cinq mille huit cents. On affirmait qu'Allenby allait recevoir des armées fraîches, et des centaines de canons, et que tout serait différent.

Avant que j'eusse des habits, le Commandant en chef me fit appeler, par curiosité. Dans mon rapport, pensant à

Saladin et à Abou Obeida, j'avais souligné l'importance stratégique des tribus orientales en Syrie, et l'utilisation qu'il convenait d'en faire pour menacer les communications de Jérusalem. Ce point de vue allait à la rencontre de ses ambitions, et il voulait m'évaluer.

Ce fut un entretien comique, car Allenby était physiquement volumineux et plein d'assurance, et moralement si grand que la compréhension de notre petitesse lui venait lentement. Il était assis dans son fauteuil, me regardant — non pas en face, comme c'était son habitude, mais de biais, intrigué. Il arrivait de France où, pendant des années, il avait été une des dents de la grande machine qui broyait l'ennemi. Il était rempli des idées occidentales sur la puissance et le poids de l'artillerie — la pire orientation pour notre guerre — mais, en tant que cavalier, était déjà à demi convaincu de la nécessité de rejeter la nouvelle école, dans ce monde différent de l'Asie, et d'accompagner Dawnay et Chetwode sur la route usée de la manœuvre et du mouvement ; pourtant il n'était guère préparé à quelque chose d'aussi étrange que moi — un petit homme aux pieds nus, en robe de soie, offrant d'entraver l'ennemi par sa prédication, à condition qu'on lui donnât des provisions, des armes et un fonds de deux cent mille souverains pour convaincre et contrôler ses partisans.

Allenby ne pouvait décider la part de l'homme d'action authentique et celle du charlatan. Le problème était à l'œuvre derrière ses yeux, et je le laissai le résoudre sans aide. Il ne posa guère de questions, ni ne parla beaucoup, mais étudia la carte et écouta mes développements sur la Syrie orientale et ses habitants. À la fin, il leva le menton et dit très directement : « Eh bien, je ferai pour vous ce que je pourrai », et cela termina l'entretien. Je ne savais pas à quel point je l'avais conquis, mais nous apprîmes peu à peu qu'il pensait exactement ce qu'il disait, et que ce que le Général Allenby pouvait faire était assez pour le plus avide de tous ses serviteurs.

CHAPITRE LVII

Je m'ouvris complètement à Clayton. Akaba avait été prise sur mon plan, par mon effort. Le coût en avait été porté par mon cerveau et mes nerfs. J'étais enclin à faire beaucoup plus, et m'en sentais capable — s'il pensait que j'avais gagné le droit d'être mon propre maître. Les Arabes disaient que chaque homme prenait ses tiques pour des gazelles ; je le pensais avec ferveur.

Clayton m'accorda que c'étaient des tiques ardentes et profitables, mais objecta que le commandement réel ne pouvait être donné à un officier de grade inférieur aux autres. Il suggéra Joyce comme officier commandant à Akaba, idée qui me convenait parfaitement. Joyce était un homme sur qui l'on pouvait se reposer contre le monde entier : une âme sereine, immuable, confortable. Son esprit, tel un paysage pastoral, avait une perspective à quatre coins : soigné, aimable, limité, bien placé.

Il avait acquis une renommée d'or à Rabegh et à Wedjh, s'exerçant à construire une armée et une base, ce labeur même qui serait nécessaire à Akaba. À la manière de Clayton, c'était un bon cartilage à placer entre des jointures opposées, mais il avait un tempérament plus jovial que Clayton, étant grossier, irlandais et haut de beaucoup plus de six pieds. Par nature, il se dévouait au travail immédiat sans se dresser sur ses orteils pour chercher des horizons plus

éloignés. Il était, aussi, plus patient qu'aucun archange répertorié, et ne faisait que sourire de son joyeux sourire quand j'arrivais avec des plans révolutionnaires et lançais de nouveaux serpentins de fantaisie autour du cou de la bête sauvage qu'il dressait lentement.

Le reste était facile. Nous aurions Goslett pour officier de ravitaillement, l'homme d'affaires de Londres qui avait si bien arrangé Wedjh la chaotique. On ne pouvait pas encore déplacer les aéroplanes, mais il était possible de faire venir directement les automitrailleuses, et un navire de défense si l'Amiral était généreux. Nous téléphonâmes à Sir Rosslyn Wemyss, qui fut très généreux : son navire amiral, l'*Euryalus*, stationnerait là pendant les quelques premières semaines.

C'était un coup de génie, car en Arabie on estimait les navires au nombre de cheminées, et l'*Euryalus*, en ayant quatre, était un vaisseau exceptionnel. Sa grande réputation assurait aux montagnes que nous étions bel et bien le parti gagnant, et son vaste équipage, à l'incitation d'Everard Feilding, nous construisit par amusement un bon quai.

Du côté arabe, je demandai qu'on fermât Wedjh, coûteuse et malcommode, et que Fayçal vînt à Akaba avec son armée entière. Exigence brusque, parut-il au Caire. J'allai donc plus loin, soulignant que le secteur de Yenbo-Médine était lui aussi hors-jeu, et conseillai le transfert à Akaba des approvisionnements de l'argent et des officiers alors attachés à Ali et à Abdulla. Il fut décidé que c'était impossible, mais mon vœu concernant Wedjh me fut accordé, en manière de compromis.

Je montrai alors qu'Akaba constituait le flanc droit d'Allenby, à seulement cent milles de son centre, mais à huit cent milles de La Mecque. À mesure que les Arabes réussissaient, leur travail se ferait de plus en plus dans la sphère de la Palestine. Il était donc logique que Fayçal fût transféré de la région du Roi Hussein pour devenir un commandant d'armée de l'expédition alliée d'Égypte, sous Allenby.

Cette idée soulevait des difficultés. « Fayçal accepterait-il ? » J'en avais parlé avec lui à Wedjh des mois plus tôt. « Le Haut-Commissaire ? » L'armée de Fayçal avait formé la plus grande des unités du Hedjaz, et celle qui s'était le plus distinguée ; son avenir ne serait pas sans éclat. Le Général Wingate avait assumé l'entière responsabilité du Mouvement arabe à son heure la plus sombre, à grand risque pour sa réputation ; oserions-nous lui demander d'en abandonner l'avant-garde, en ce moment, au seuil même du succès ?

Clayton, connaissant très bien Wingate, ne craignit pas d'aborder l'idée avec lui ; et Wingate répondit promptement que, si Allenby pouvait faire un usage étendu et direct de Fayçal, ce serait à la fois son devoir et son plaisir de s'en dessaisir, pour le bien de la démonstration.

Le Roi Hussein pourrait représenter un troisième obstacle au transfert : personnage obstiné, étroit d'esprit, soupçonneux, il était peu susceptible de sacrifier sa chère vanité à l'unité de direction. Son opposition mettrait en danger le plan, et j'offris d'aller le convaincre, passant voir Fayçal en chemin pour obtenir de lui une intervention en faveur du changement, capable de renforcer les lettres énergiques que Wingate écrivait au Roi. Ce fut accepté. On détacha le *Dufferin*, à son retour d'Akaba, pour m'amener à Djidda en fonction de cette nouvelle mission.

Il lui fallut deux jours pour atteindre Wedjh. Fayçal, avec Joyce, Newcombe et toute l'armée, se trouvait à Djeida, une centaine de milles à l'intérieur des terres. Stent, qui avait succédé à Ross au commandement de l'escadrille arabe, m'y envoya par air ; nous traversâmes donc confortablement, à soixante milles à l'heure, les collines péniblement apprises à dos de chameau.

Fayçal était avide d'apprendre les détails d'Akaba, et rit de nos guerres d'apprentis. Nous fîmes des plans la nuit entière. Il écrivit à son père, ordonna à son corps de méharistes de marcher immédiatement sur Akaba et prit les

premiers arrangements pour faire transporter Djaafar Pacha et son armée par l'inlassable *Hardinge*.

À l'aube, je retournai à Wedjh par avion et, une heure plus tard, le *Dufferin* faisait route vers Djidda, où les choses devinrent faciles pour moi, grâce à l'aide puissante de Wilson. Pour renforcer Akaba, notre secteur le plus prometteur, il envoya un vaisseau chargé de provisions et de munitions, et nous offrit ceux que nous voudrions de ses officiers. Wilson était de l'école de Wingate.

Le Roi vint de La Mecque et tint des propos décousus. Wilson était la pierre de touche royale, par laquelle il éprouvait les projets qui suscitaient ses doutes. Grâce à lui, le transfert proposé de Fayçal à Allenby fut accepté tout de suite, le Roi Hussein saisissant l'occasion de souligner sa loyauté entière à notre alliance. Puis, changeant de sujet, comme d'habitude sans cohérence apparente, il se mit à exposer sa position religieuse, ni chiisme fort ni sunnisme fort, visant plutôt à une simple interprétation pré-schismatique de la foi. En politique étrangère, il trahissait un esprit aussi étroit qu'il avait été large dans les choses spirituelles, et présentait à un fort degré cette tendance destructrice des petits hommes à dénier l'honnêteté de leurs opposants. Je saisis quelque chose de l'irrévocable jalousie qui rendait le moderne Fayçal suspect à la cour de son père, et compris combien facilement les faiseurs de tort pourraient miner le Roi.

Pendant que nous jouions cette partie si intéressante à Djeidda, deux télégrammes brutaux d'Égypte firent voler en éclats notre paix. Le premier rapportait que les Howeitat étaient en correspondance traîtresse avec Maan. Le second rattachait Aouda au complot. Cela nous consterna. Wilson avait voyagé avec Aouda, et avait formé l'inéluctable opinion de sa parfaite sincérité ; en revanche Mohammed el Dheilan était capable de double jeu, et Ibn Djad et ses amis étaient encore incertains. Nous nous préparâmes à partir tout de suite pour Akaba. La traîtrise n'avait pas été prise en

compte quand Nassir et moi avions construit notre plan pour la défense de la ville.

Heureusement, le *Hardinge* nous attendait au port. Le troisième après-midi, nous étions à Akaba, où Nassir n'avait aucune idée que quelque chose allât mal. Je lui parlai seulement de mon souhait de saluer Aouda ; il me prêta un chameau rapide avec un guide et, à l'aube, nous trouvâmes Aouda, Mohammed et Zaal ensemble sous une tente à Gouweira. Ils furent embarrassés quand je tombai sur eux à l'improviste, mais protestèrent que tout allait bien. Nous mangeâmes ensemble en amis.

D'autres Howeitat arrivèrent, et l'on parla gaiement de la guerre. Je distribuai les cadeaux du Roi et leur dis, suscitant leurs rires, que Nassir avait obtenu sa permission d'un mois pour La Mecque. Le Roi, dans son enthousiasme pour la Révolte, pensait que ses serviteurs devaient travailler aussi résolument que lui. Il ne permettait donc pas de visites à La Mecque, et les pauvres hommes trouvaient que le service militaire continu était un lourd bannissement loin de leurs femmes. Par plaisanterie, nous avions dit cent fois que, s'il prenait Akaba, Nassir mériterait des vacances, mais il n'y avait pas réellement cru avant que je lui donne la lettre de Hussein la veille au soir. De gratitude, il me vendit Ghazala, la chamelle royale qu'il avait conquise sur les Howeitat. Étant son propriétaire, je devins l'objet d'un intérêt nouveau pour les Abou Tayi.

Après le déjeuner, prétendant que j'allais dormir, je me débarrassai des visiteurs, puis demandai brusquement à Aouda et Mohammed de venir avec moi voir le fort et le réservoir en ruine. Quand nous fûmes seuls, j'évoquai leur correspondance actuelle avec les Turcs. Aouda se mit à rire, Mohammed eut l'air dégoûté. Ils expliquèrent enfin laborieusement que Mohammed avait pris le sceau d'Aouda et écrit au Gouverneur de Maan, offrant de déserter la cause du Chérif. Le Turc avait répondu avec bonheur, offrant de grandes récompenses. Mohammed avait demandé quelque

chose en acompte. Aouda apprit alors la chose, attendit jusqu'à ce que le messager fût en chemin avec des cadeaux, se saisit de lui et le mit à nu ; et il refusait à Mohammed une part du butin. Une histoire bouffonne, et nous en rîmes à juste titre ; mais il restait des choses cachées.

Ils étaient furieux que ni canons ni troupes ne fussent encore venus les soutenir, et que nulle récompense ne leur eût été donnée pour avoir pris Akaba. Ils étaient inquiets de savoir comment j'avais appris leurs tractations secrètes, et ce que je savais de plus. Nous étions sur une pente glissante. Je jouai sur leur peur en montrant un amusement injustifié, citant d'un rire insouciant, comme si c'était mes propres mots, les expressions réellement échangées dans leurs lettres. Cela produisit l'impression désirée.

Par parenthèse je leur dis que l'armée entière de Fayçal arrivait, et qu'Allenby envoyait des fusils, des canons, des explosifs, de la nourriture et de l'argent à Akaba. Je suggérai enfin que les dépenses présentes d'Aouda pour l'hospitalité qu'il recevait devaient être élevées : ne serait-ce pas une aide si je faisais une avance sur le grand cadeau que Fayçal lui donnerait personnellement quand il arriverait ? Aouda vit que l'instant présent ne serait pas sans avantage, que Fayçal serait hautement avantageux, et que les Turcs seraient toujours disponibles si les autres ressources faisaient défaut. Il consentit donc, avec fort bonne humeur, à accepter mon avance et, grâce à elle, à bien nourrir les Howeitat et leur redonner de l'entrain.

Le crépuscule était proche. Zaal avait tué un mouton, et nous mangeâmes à nouveau en véritables amis. Ensuite je remontai en selle, avec Moufaddih (pour retirer l'allocation d'Aouda) et Abd el-Rahman, un serviteur de Mohammed qui, ainsi qu'il me le murmura, recevrait séparément toute petite chose qu'il me plairait de lui envoyer. Nous fîmes route toute la nuit vers Akaba, où j'arrachai Nassir au sommeil pour terminer notre dernière affaire. Ensuite, je pagayai dans un canot près de sombrer, du « quai de

l'*Euryalus* » au *Hardinge*, alors que la première aube descendait lentement les pics occidentaux.

J'allai dans ma cabine, pris un bain et dormis jusqu'au milieu de la matinée. Quand je montai sur le pont, le navire s'élançait majestueusement dans le golfe étroit, à toute vapeur, vers l'Égypte. Mon apparition fit sensation, car on n'avait pas imaginé que je pusse atteindre Gouweira, m'assurer des faits et revenir, en moins de six ou sept jours, pour attraper un autre navire.

Nous téléphonâmes au Caire pour annoncer que la situation était bonne en tout point, sans la moindre trahison dans l'air. Ce n'était peut-être pas tout à fait vrai, mais, puisque l'Égypte nous faisait vivre en se restreignant elle-même, nous devions atténuer les vérités inopportunes pour qu'elle gardât confiance et que nous restions nous-mêmes une légende. La foule voulait des héros livresques et ne comprendrait pas combien plus humain était le vieil Aouda parce que, après la bataille et le meurtre, son cœur compatissait à l'ennemi défait, maintenant susceptible, à son gré, d'être épargné ou tué : motif qui le rendait plus charmant que jamais.

CHAPITRE LVIII

Il y eut de nouveau une pause dans mon travail et, de nouveau, mes pensées s'organisèrent. Jusqu'à l'arrivée de Fayçal, de Djaafar, de Joyce et de l'armée, nous ne pouvions pas faire grand-chose d'autre que de penser ; mais il fallait le mettre à notre crédit, parce que c'était l'affaire essentielle. Jusqu'alors, notre guerre n'avait comporté qu'une seule opération élaborée — la marche sur Akaba. Jouer ainsi au petit bonheur avec les hommes et les mouvements dont nous avions assumé la direction déshonorait notre esprit. Je fis vœu de savoir dorénavant, avant de bouger, où j'irais et par quelles routes.

C'est à Wedjh que la guerre du Hedjaz avait été gagnée ; après Akaba, elle était terminée. L'armée de Fayçal s'était acquittée de ses obligations arabes et maintenant, sous Allenby, Commandant en chef unique, son rôle consistait à prendre part à la libération militaire de la Syrie.

Entre le Hedjaz et la Syrie, il y avait la même différence qu'entre le désert et les terres cultivées. Le problème auquel nous devions faire face était un problème de rôle — apprendre à devenir civil. Le village de Wadi Musa représentait notre première recrue paysanne. À moins que nous ne devenions paysans nous aussi, le mouvement d'indépendance n'irait pas plus loin.

Il était bon pour la Révolte arabe que ce changement se

fût imposé si tôt dans son développement. Nous avions peiné sans espoir pour labourer des terres désertiques, pour faire pousser la nationalité dans un endroit rempli de la certitude de Dieu, cette certitude semblable à un arbre empoisonné qui interdisait toute espérance. Parmi les tribus, notre profession de foi ne pouvait que ressembler à l'herbe du désert — une belle et rapide apparence de printemps qui, après la chaleur d'une journée, retombait en poussière. Les buts et les idées doivent être traduits en expression matérielle qui les rend tangibles. Les hommes du désert étaient trop détachés pour exprimer le tangible, trop pauvres de biens, trop étrangers à la complexité, pour assumer une expression matérielle. Si nous voulions prolonger la vie de notre mouvement, il fallait gagner sur les terres ornées, sur les villages où toits et champs maintenaient le regard des hommes au sol, dans le voisinage, et commencer notre campagne comme celle de Wadi Aïs, en étudiant la carte et en examinant la nature de notre champ de bataille en Syrie.

Nos pieds se trouvaient sur sa frontière sud. À l'est s'étendait le désert nomade. À l'ouest, la Méditerranée bornait la Syrie, de Gaza à Alexandrette. Au nord, les populations turques d'Anatolie en marquaient la fin. Dans ce cadre, la terre était fort morcelée par des divisions naturelles, dont la première et la plus grande était longitudinale, la chaîne de montagnes accidentée qui, du nord au sud, séparait une bande côtière d'une large plaine intérieure. Ces régions connaissaient des différences de climat si nettes qu'elles formaient deux pays, presque deux races, avec leurs populations respectives. Les Syriens du rivage vivaient dans des maisons différentes, se nourrissaient et travaillaient différemment, employaient un arabe qui se distinguait par l'inflexion et le ton de celui de gens de l'intérieur. Ils parlaient de cette région à contrecœur, comme d'une terre sauvage, de sang et de terreur.

La plaine intérieure était géographiquement subdivisée en bandes par des rivières. Ces vallées formaient les labours

les plus stables et prospères du pays. Leurs habitants les reflétaient : contrastant, du côté du désert, avec les étranges populations mouvantes de la zone frontière, qui inclinent vers l'est ou l'ouest selon la saison, et vivent de leur astuce, ravagées par la sécheresse ou les sauterelles, par les raids bédouins ou bien, faute de mieux, par leurs propres et incurables vengeances de sang.

La nature séparait ainsi le pays en zones. Les hommes, surenchérissant sur la nature, avaient donné à ces compartiments une complexité supplémentaire. Chacune de ces principales divisions en bandes, du nord au sud, était artificiellement cloisonnée et murée en communautés hostiles. Il nous fallait les réunir entre nos mains pour une action offensive contre les Turcs. Les chances et les difficultés de Fayçal résidaient dans ces complications politiques de la Syrie que nous mettions mentalement en ordre, comme une carte sociale.

Tout à fait au nord, au point le plus éloigné de nous, la frontière de la langue suivait, non sans raison, la route carrossable, d'Alexandrette à Alep, jusqu'à ce qu'elle rencontrât le chemin de fer de Bagdad, qu'elle remontait vers la vallée de l'Euphrate ; mais des esclaves de langue turque se trouvaient au sud de cette ligne générale, dans les villages turcomans au nord et au sud d'Antioche, et chez les Arméniens qui s'étaient glissés parmi eux.

Par ailleurs, une composante principale de la population côtière était la communauté d'Ansanriya, ces disciples d'un culte de fertilité, purs païens, hostiles aux étrangers, se méfiant de l'Islam, se rapprochant par moments des chrétiens en raison des persécutions communes. La secte, qui vivait en vase clos, avait des sentiments et une politique de clan. Un Nosairi n'en trahirait pas un autre, et trahirait presque sûrement un incroyant. Leurs villages, par petits groupes, descendaient les collines principales vers la fosse de Tripoli. Ils parlaient arabe, mais vivaient là depuis l'introduction de l'alphabet grec en Syrie. D'habitude, ils se

tenaient à l'écart des affaires et laissaient tranquille le Gouvernement turc, espérant être payés de retour.

Mélangées aux Ansariyeh se trouvaient des colonies de Syriens chrétiens et, dans la courbe de l'Oronte, depuis longtemps, quelques solides blocs d'Arméniens, hostiles à la Turquie. Dans l'intérieur des terres, près de Harim, il y avait des Druses, d'origine arabe, et quelques Circassiens du Caucase. Ceux-là levaient la main sur tous. Au nord-est d'eux, les Kurdes, colons arrivés quelques générations plus tôt, qui épousaient des Arabes et adoptaient leur politique. Ils haïssaient surtout les chrétiens autochtones et, après eux, les Turcs et les Européens.

Juste au-delà des Kurdes vivaient un petit nombre de Yésidis, arabophones, mais marqués dans leur pensée par le dualisme de l'Iran, et enclins à apaiser l'esprit du mal. Chrétiens, musulmans et juifs, peuples qui plaçaient la révélation au-dessus de la raison, s'unissaient pour cracher sur Yésid. Vers l'intérieur des terres à partir de là, Alep, ville de deux cent mille habitants, était un résumé de toutes les races et religions de Turquie. À l'est d'Alep, sur soixante milles, s'étaient fixés des Arabes dont l'air et les manières devenaient de plus en plus tribaux en se rapprochant de la lisière des terres cultivées où finissaient les semi-nomades et où commençaient les Bédawi.

Une autre section en travers de la Syrie, de la mer au désert, un degré de plus au sud, commençait par des colonies de Circassiens musulmans, près de la côte. Dans la nouvelle génération, ils parlaient arabe et formaient une race intelligente mais querelleuse, en forte opposition avec ses voisins arabes. Vers l'intérieur des terres, des ismaélites. Ces immigrants perses étaient devenus arabes au fil des siècles, mais révéraient parmi eux un Mohammed qui, incarné, était l'Aga Khan. Ils le croyaient grand et merveilleux souverain, honorant les Anglais de son amitié. Ils évitaient les musulmans, mais cachaient imparfaitement leurs croyances grossières sous un vernis d'orthodoxie.

Derrière eux on voyait le spectacle étrange de villages d'Arabes chrétiens tribaux, gouvernés par des Sheiks. Ils semblaient être des chrétiens très fermes, tout à fait différents de leurs frères larmoyants des collines. Ils vivaient à la façon des Sunnites qui les entouraient, s'habillaient comme eux et étaient dans les meilleurs termes avec eux. À l'est des chrétiens, il y avait des communautés musulmanes semi-pastorales et, sur la dernière frange des cultures, quelques villages de proscrits ismaélites, à la recherche de la paix que les hommes ne voulaient pas leur accorder. Au-delà, des Bédouins.

Une troisième section en travers de la Syrie, un autre degré plus bas, tombait entre Tripoli et Beyrouth. D'abord, près de la côte, des chrétiens du Liban, pour la plus grande part maronites ou de rite grec. Il était difficile de démêler la politique des deux Églises. Superficiellement, l'une aurait dû être française, et l'autre russe ; mais une partie de la population, pour gagner sa vie, avait séjourné aux États-Unis, et y avait développé un tour d'esprit anglo-saxon, qui ne manquait pas de vigueur, bien que contrefait. L'Église grecque se faisait fierté d'être vieille-syrienne, autochtone, d'un régionalisme intense qui pourrait l'amener à s'allier à la Turquie plutôt que d'endurer la domination irrémédiable d'un pouvoir romain.

Les adhérents des deux sectes s'unissaient, quand ils l'osaient, pour calomnier sans mesure les mahométans. Un tel mépris verbal semblait apaiser la conscience d'une infériorité innée. Des familles musulmanes vivaient parmi eux, identiques de race et d'usages, mis à part un dialecte moins affecté et une moindre tendance à se vanter de l'émigration et de ses résultats.

Sur les plus hautes pentes des collines se regroupaient des établissements de Métawala, mahométans chiites venus de Perse depuis des générations. Ils étaient sales, ignorants, hargneux et fanatiques, refusant de boire ou de manger avec des infidèles, tenant les Sunnites pour aussi mauvais que les

chrétiens, ne suivant que leurs propres prêtres et notables. Leur vertu était la force de volonté, rare qualité de la Syrie verbeuse. Sur la crête des collines se trouvaient des villages de petits propriétaires chrétiens, vivant librement en paix avec leurs voisins musulmans, comme s'ils n'avaient jamais entendu les grognes du Liban. Vers l'est, de la paysannerie arabe semi-nomade, puis le désert ouvert.

Une quatrième section, un degré plus au sud, tombait près d'Acre ; les habitants, depuis le rivage, étaient d'abord des Arabes sunnites, puis des Druses, puis des Métawaba. Sur les rives de la vallée du Jourdain vivaient des colonies de réfugiés algériens, amèrement suspicieuses, faisant face à des villages juifs. Les Juifs étaient de diverses sortes. Certains, érudits hébreux du modèle traditionaliste, avaient adopté un mode et un style de vie convenant au pays, alors que les arrivants plus récents, souvent d'inspiration allemande, avaient introduit des manières étrangères, d'étranges semailles et des maisons européennes (construites grâce à des fonds charitables), sur cette terre de Palestine qui semblait trop petite et trop pauvre pour payer leurs efforts en nature ; mais le pays les tolérait. La Galilée ne montrait pas vis-à-vis de ses colons juifs l'antipathie profondément enracinée qui formait un trait déplaisant de la Judée voisine.

À travers les plaines orientales (remplies d'Arabes) s'étendait un labyrinthe de lave craquelée, le Lédja, où les Syriens sans attaches et brisés se rassemblaient depuis des générations innombrables. Leurs descendants vivaient là dans des villages sans loi, à l'abri du Turc et du Bédouin, et y réglaient leurs querelles intestines à loisir. Vers le sud et le sud-ouest s'ouvrait le Hauran, immense terre fertile, abondamment peuplée d'une paysannerie arabe belliqueuse, indépendante et prospère.

À l'est, les Druses, adeptes musulmans hétérodoxes d'un Sultan d'Égypte fou et mort. Ils haïssaient les maronites d'une haine amère qui, lorsque le Gouvernement et les fanatiques de Damas l'encourageaient, s'exprimait en grandes

tueries périodiques. Les Druses n'en déplaisaient pas moins aux Arabes musulmans, et les méprisaient en retour. Ils étaient à couteaux tirés avec les Bédouins, et maintenaient dans leur montagne un exemple du semi-féodalisme chevaleresque du Liban au temps de ses Émirs autonomes.

Une cinquième section, à la latitude de Jérusalem, commençait avec des Allemands et des Juifs allemands, parlant allemand ou yiddish allemand, plus intraitables même que les juifs de l'ère romaine, incapables de supporter le contact avec des étrangers à leur race, fermiers pour certains, boutiquiers pour la plupart, la partie la plus étrangère et la moins charitable de toute la population syrienne. Autour d'eux, leurs ennemis les menaçaient, des paysans moroses de Palestine, plus stupides que les petits propriétaires de Syrie du Nord, aussi terre à terre que les Égyptiens, et ruinés.

Vers l'est, en profondeur s'étendait la Jordanie, habitée par des serfs brûlés de soleil ; et, en travers, des suites de villages chrétiens qui montraient de la tenue et offraient, après leurs coreligionnaires agriculteurs de la vallée de l'Oronte, les exemples les moins timorés, dans le pays, de notre croyance originelle. Parmi eux, et à l'est, se trouvaient des dizaines de milliers d'Arabes semi-nomades, conservant la foi du désert, vivant de la crainte et de la générosité de leurs voisins chrétiens. Tout au long de cette terre disputée, le Gouvernement ottoman avait implanté une ligne d'immigrants circassiens venus du Caucase russe. Ceux-ci ne tenaient bon que grâce à l'épée, et à la faveur des Turcs à qui ils étaient, par nécessité, dévoués.

CHAPITRE LIX

L'histoire de la Syrie ne se terminait pas avec cette énumération de races et de religions bizarres. À côté des campagnards, les six grandes villes — Jérusalem, Beyrouth, Damas, Homs, Hama et Alep — formaient des entités, avec chacune sa personnalité, sa manière d'être dirigée, son opinion publique. La plus méridionale, Jérusalem, était une ville sordide dont chaque religion sémitique avait fait un lieu saint. Les chrétiens et les mahométans se rendaient en pèlerinage aux autels de son passé, et certains juifs voyaient en elle l'avenir politique de leur race. Ces forces unies du passé et du futur étaient si puissantes que la ville arrivait à peine à avoir un présent. Ses habitants, à de rares exceptions, étaient aussi dénués de personnalité que des employés d'hôtel, vivant de la foule des visiteurs de passage. Les idéaux de la nationalité arabe se trouvaient loin d'eux, quoique la familiarité acquise avec les désaccords des chrétiens au moment le plus poignant de leur sensibilité eût amené l'ensemble des classes de Jérusalem à nous mépriser tous.

Beyrouth était entièrement neuve. Par le sentiment et le langage, elle aurait été une française bâtarde, sans son port grec et son collège américain. L'opinion publique dominante était celle des marchands chrétiens, hommes gras vivant de commerce, car Beyrouth elle-même ne produisait rien. Ensuite, la composante la plus puissante consistait en la

classe des émigrés revenus, ravis de voir leurs économies investies dans la ville de Syrie qui ressemblait le plus à cette Washington Avenue où ils s'étaient enrichis. Beyrouth formait la porte de la Syrie, écran levantin chromatique que pénétraient des influences étrangères bon marché ou souillées de négoce ; elle était aussi représentative de la Syrie que Soho des comtés qui entourent Londres.

Pourtant, en raison de sa position géographique, en raison de ses écoles et de la liberté engendrée par ses communications avec les étrangers, Beyrouth comportait avant la guerre un noyau de gens, parlant, écrivant, pensant comme les Encyclopédistes doctrinaires qui avaient frayé la voie à la révolution en France. À cause d'eux, de la richesse de la ville et de sa voix excessivement forte et vive, il fallait compter avec Beyrouth.

Damas, Homs, Hama et Alep étaient les quatre antiques cités dont la Syrie autochtone tirait fierté. Elles s'étiraient comme une chaîne le long des vallées fertiles entre le désert et les collines. Par leur emplacement, elles se détournaient de la mer et regardaient vers l'est. Elles étaient arabes, et le savaient. Damas prenait inévitablement la tête de ces villes, et de la Syrie ; le siège du gouvernement civil s'y trouvait, et le centre religieux. Ses Sheiks dirigeaient l'opinion, plus « mecquois » que partout ailleurs. Ses citoyens, fougeux et turbulents, toujours prêts au combat, se montraient excessifs, en pensée et en parole autant que dans le plaisir. La ville se vantait de bouger avant toute autre partie de la Syrie. Les Turcs en avaient fait le quartier général militaire, juste aussi sûrement que l'Opposition arabe, Oppenheim et Sheik Shawish s'y étaient eux-mêmes installés. Damas formait une étoile polaire qui attirait naturellement les Arabes, une capitale qui ne se soumettrait pas sans sursaut à une race étrangère.

Homs et Hama étaient des jumelles se détestant. Tout le monde y manufacturait quelque chose : à Homs, surtout du coton et de la laine, à Hama des brocarts de soie. Leurs

industries prospéraient et croissaient, leurs marchands se montraient rapides à trouver de nouveaux débouchés ou à répondre à de nouveaux goûts, en Afrique du Nord, dans les Balkans, en Asie Mineure, Arabie, Mésopotamie. Elles démontraient la capacité productive de la Syrie, indépendamment de l'étranger, comme Beyrouth prouvait son habileté dans le domaine de la distribution. Pourtant, alors que la prospérité de Beyrouth la rendait levantine, celle de Homs et de Hama renforçait leur provincialisme, les rendait plus fermement et plus jalousement autochtones. Il semblait presque que la familiarité avec l'usine et l'énergie apprît aux gens que les façons de leurs pères étaient les meilleures.

Alep était une grande ville en Syrie, mais non de Syrie, ni d'Anatolie, ni de Mésopotamie. Là, les races, les croyances et les langues de l'Empire ottoman se rencontraient et se mêlaient les unes aux autres dans un esprit de compromis. Le heurt des particularités, qui faisait des rues un kaléïdoscope, pénétrait l'Aleppois d'une grossière prudence qui corrigeait en lui ce qui était flagrant chez le Damascène. Alep participait de toutes les civilisations qui avaient tourné autour d'elle ; le résultat paraissait être un manque d'entrain dans les croyances de ses habitants. Même ainsi, ils surpassaient le reste de la Syrie. Ils combattaient et commerçaient davantage, étaient plus fanatiques et vicieux, fabriquaient la plupart des belles choses, mais tout cela avec une pénurie de conviction qui rendait stérile leur force si variée.

Une caractéristique d'Alep était la suivante : le sentiment mahométan y était très haut, mais il y avait plus de camaraderie qui s'exerçait entre chrétien, musulman, Arménien, Turc, Kurde et Juif que peut-être dans aucune autre grande ville de l'Empire ottoman, et plus d'amitié, quoique peu de tolérance pour les Européens. Politiquement, la ville se tenait entièrement à l'écart, sauf dans les quartiers arabes qui, comme des villages semi-nomades envahissants, parsemés d'inestimables mosquées médiévales, se répandaient à l'est et au sud de la couronne de murs de la grande citadelle.

L'intensité du patriotisme qu'ils avaient semé en eux-mêmes colorait la masse des citoyens avoisinants d'une teinte de conscience provinciale, mais beaucoup moins vivace que l'unanimité de Damas, qui s'était faite contre Beyrouth.

Tous ces peuples de Syrie s'ouvraient à nous grâce au passe-partout de leur langue arabe commune. Leurs différences étaient politiques et religieuses, moralement ils ne se distinguaient que par une graduation régulière allant de la sensibilité névrotique du rivage à la réserve de l'intérieur des terres. Ils avaient l'esprit rapide, admiraient la vérité sans la rechercher ; contents d'eux-mêmes, non pas, comme les Égyptiens, impuissants devant les idées abstraites, ils étaient cependant peu pratiques, et paresseux d'esprit au point d'en être d'ordinaire superficiels. Leur idéel était le loisir, qui leur permettait de s'occuper des affaires d'autrui.

Depuis l'enfance, ils ne connaissaient pas de loi, n'obéissant à leurs pères que par crainte physique, et à leur gouvernement plus tard principalement pour la même raison ; pourtant peu de races avaient le respect du Syrien des hautes terres pour le droit coutumier. Ils souhaitaient tous quelque chose de neuf, car leur superficialité et leur anarchie s'accompagnaient d'une passion pour la politique, science dont il était fatalement aisé aux Syriens de se faire des notions, mais trop difficile d'acquérir la maîtrise. Ils étaient toujours mécontents du gouvernement du moment, ils s'en faisaient une fierté intellectuelle, mais peu d'entre eux réfléchissaient honnêtement à une alternative efficace, et moins encore s'accordaient sur la meilleure.

Dans la Syrie sédentaire il n'y avait pas d'entité politique indigène plus grande que le village, dans la Syrie patriarcale rien de plus complexe que le clan ; ces unités étaient informelles, et consenties, dénuées de sanctions, avec des chefs que désignait seulement, parmi les familles habilitées, la lente cémentation de l'opinion publique. L'unique corps constitué plus élevé était la bureaucratie importée du Turc, en pratique assez bonne ou très mauvaise, selon la faiblesse

morale des instruments humains (en général des gendarmes) à travers lesquels elle fonctionnait en dernier ressort.

Les habitants, même les mieux éduqués, montraient un curieux aveuglement à l'égard de l'insignifiance de leur pays, et se faisaient une idée fausse de l'égoïsme des grandes puissances, dont la tendance normale était de considérer leurs propres intérêts avant ceux des races désarmées. Certains appelaient à grande voix un royaume arabe. C'étaient ordinairement des musulmans ; et les chrétiens catholiques les contraient en demandant une protection européenne dans l'esprit de l'abbaye de Thélème, conférant des privilèges sans obligation. Les deux propositions, bien sûr, se trouvaient loin du cœur des groupes nationaux, qui réclamaient l'autonomie pour la Syrie, ayant une certaine connaissance de l'autonomie, mais aucune de la Syrie, car en Arabe un tel nom n'existait pas, ni aucun nom pour tout le pays qu'il leur arrivait de désigner ainsi. La pauvreté verbale du nom qu'ils empruntaient à Rome indiquait une désagrégation politique. De ville à ville, de village à village, de famille à famille, de croyance à croyance, il y avait des jalousies intimes assidûment nourries par les Turcs.

Le temps semblait avoir proclamé l'impossibilité de l'union autonome d'une telle terre. Dans l'Histoire, la Syrie avait formé un couloir entre la mer et le désert, joignant l'Afrique à l'Asie, l'Arabie à l'Europe. Elle avait représenté un terrain de joute, un fief pour l'Anatolie, la Grèce, Rome, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, la Mésopotamie. Quand elle avait bénéficié d'une indépendance momentanée grâce à la faiblesse de ses voisins, elle s'était violemment dissoute en des « royaumes » discordants du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest, ayant au mieux la superficie du Yorkshire, au pire du Rutland ; car la Syrie, par nature pays vassal, était aussi par habitude pays d'agitation infatigable et de révolte incessante.

Le passe-partout de l'opinion publique se trouvait dans la langue commune, là où reposait aussi la clef de l'ima-

gination. Les Musulmans dont la langue maternelle était l'arabe se regardaient pour cette raison comme un peuple élu. Leur héritage du Coran et de la littérature classique maintenait ensemble les peuples arabophones. Le patriotisme, qui tenait d'ordinaire au sol ou à la race, était dévié sur un langage.

Le second contrefort d'un régime d'inspiration arabe consistait en la gloire ternie du Califat primitif, dont le souvenir perdurait dans la population à travers des siècles de mauvais gouvernement turc. Puisque, par aventure, ces traditions avaient un goût de Mille et Une Nuits plutôt que d'histoire pure, elles maintenaient les Arabes du rang dans la conviction que leur passé était plus superbe que le présent du Turc ottoman.

Nous savions pourtant qu'il s'agissait de rêves. Un gouvernement arabe en Syrie, bien qu'arc-bouté sur les préjugés arabes, serait tout autant « imposé » que le gouvernement turc, qu'un protectorat étranger, ou que le Califat historique. La Syrie restait une mosaïque raciale et religieuse violemment colorée. Toute ample tentative d'unification aurait un résultat parcellaire et rapiécé, désagréable à un peuple que ses instincts ramenaient toujours à une règle paroissiale et domestique.

La guerre était l'excuse de notre précipitation. La Syrie, mûre pour des révoltes locales spasmodiques, pourrait être chauffée jusqu'à l'insurrection si un nouveau facteur, offrant d'incarner ce nationalisme centripète des Encyclopédistes beyrouthins, s'élevait pour maîtriser les sectes et les classes disparates. Ce devait être un nouveau facteur, pour éviter de susciter la jalousie, mais non pas étranger, puisque l'amour-propre syrien l'aurait interdit.

Le seul facteur indépendant en vue, disposant d'une assise acceptable et de combattants, serait un prince sunnite, comme Fayçal, qui prétendrait ranimer la gloire des Ommayades ou des Ayoubides. Il pourrait réunir momentanément les hommes de l'intérieur, jusqu'à ce que vînt un

succès qui les forçât à transférer leur enthousiasme déréglé au service d'un gouvernement ordonné. Alors se produirait une réaction, mais seulement après la victoire ; et pour la victoire, tout élément matériel ou moral pouvait être mis à l'encan.

Restaient la technique et la direction des nouvelles révoltes. Mais un aveugle eût pu voir la direction. De toute antiquité, le centre critique de la Syrie était la vallée du Yarmouk, le Hauran et Déraa. Quand le Hauran se joindrait à nous, notre campagne serait heureusement terminée. Il nous faudrait procéder en établissant une nouvelle échelle de tribus, comparable à celle qui nous avait menés de Wedjh à Akaba ; mais cette fois notre échelle aurait pour barreaux des Howeitat, des Béni Sakr, des Shérarat, des Ruallas et des Sérahin, pour nous élever de trois cents milles jusqu'à Azrak, l'oasis la plus proche du Hauran et du Djébel Druse.

De caractère, nos opérations de développement pour le coup final devraient ressembler à la guerre navale, par la mobilité, l'ubiquité, l'indépendance à l'égard des bases et des communications, l'indifférence aux éléments topographiques, aux zones stratégiques, aux directions invariables, aux points fixes. « Qui a la maîtrise de la mer dispose d'une grande liberté, et peut accepter ou refuser la bataille à son gré. » Et nous avions la maîtrise du désert. Des groupes de raid à chameau, aussi indépendants que des navires, pourraient croiser avec confiance le long de la frontière des terres cultivées de l'ennemi, certains d'une retraite sans encombre dans leur élément, le désert, que les Turcs ne seraient pas capables d'explorer.

C'est dans la pratique de la guerre que nous distinguerions quel point de l'organisme ennemi détraquer. Notre tactique devrait être celle du « tip and run » du cricket, non pas des poussées, mais des touches. Il ne nous faudrait jamais essayer de pousser un avantage. Nous emploierions le minimum de force durant le moins de temps possible, au point le plus éloigné.

La vitesse et la portée nécessaires pour une guerre à distance, nous pouvions les obtenir grâce à la frugalité des hommes du désert et à leur efficacité sur un chameau. Le chameau, cette pièce de la Nature complexe, prodigieuse, avait un rendement remarquable entre des mains expertes. Sur ces animaux, nous restions indépendants de tout ravitaillement pendant six semaines, pourvu que chaque homme eût un demi-sac de farine, pesant quarante-cinq livres, accroché à la selle. En eau, nous n'avions pas besoin de transporter plus d'une pinte chacun. Les chameaux devaient boire, et il n'y avait rien à gagner à nous faire plus riches que nos montures. Certains d'entre nous ne buvaient jamais entre les puits, mais c'étaient des hommes endurcis ; la plupart buvaient pleinement à chaque puits, et emportaient de quoi boire pour un jour sec intermédiaire. En été, les chameaux faisaient environ deux cent cinquante milles après qu'on les eût abreuvés : une marche énergique de trois jours. Une étape facile représentait cinquante milles ; quatre-vingts, c'était bien ; en cas d'urgence, nous pouvions faire cent dix milles en vingt-quatre heures ; par deux fois la Ghazala, notre meilleure chamelle, parcourut, seule avec moi, cent quarante-trois milles. Les puits étaient rarement écartés de plus de cent milles, si bien qu'une pinte de réserve nous donnait assez de latitude.

Avec nos six semaines de nourriture, nous avions la capacité d'effectuer une course d'un millier de milles, et de revenir. L'endurance de nos chameaux nous rendait possible (pour moi, le méhariste novice de l'armée, « douloureux » serait un mot plus exact) de parcourir quinze cents milles en trente jours, sans crainte de famine, car, même si nous dépassions ce temps, chacun de nous était assis sur deux cents livres de viande potentielle, et, en cas d'urgence, l'homme déchamelé pouvait faire doublon avec un autre, en montant en croupe.

L'équipement des groupes de raid devait viser à la simplicité, avec, toutefois, une supériorité technique sur les

Turcs dans un domaine décisif. Je demandai qu'on envoie d'Égypte de grandes quantités d'armes automatiques légères, des Hotchkiss ou des Lewis, pour les utiliser comme instruments de tireurs embusqués. Nous gardâmes délibérément ignorants du mécanisme les hommes que nous entraînions à leur usage, afin de ne pas sacrifier la vitesse dans l'action à des efforts de réparation. Si une arme s'enrayait, le mitrailleur devait la rejeter et se servir de son fusil.

Un autre trait distinctif serait les explosifs de grande puissance. Nous développâmes des techniques spéciales pour la dynamite et, à la fin de la guerre, pouvions démolir n'importe quelle quantité de rails et de ponts économiquement et en sécurité. Allenby était généreux en explosifs. Mais nous ne reçûmes de canons que le dernier mois — et quel dommage c'était ! Dans la guerre de manœuvre, une arme à longue portée avait plus de poids que quatre-vingt-dix-neuf à faible rayon d'action.

La distribution des groupes de raid était peu orthodoxe. Nous ne pouvions mélanger ou combiner les tribus, à cause de leur défiance réciproque, ni employer l'une sur le territoire de l'autre. En compensation, nous visions à la plus grande dispersion des forces, et nous ajoutâmes la fluidité à la vitesse en utilisant un district le lundi, un autre le mardi, un troisième le mercredi. La mobilité naturelle fut ainsi renforcée. À la poursuite de l'ennemi, nos rangs se regarnissaient d'hommes frais à chaque nouvelle tribu, et maintenaient l'énergie initiale. Littéralement, le désordre maximum était notre équilibre.

L'économie interne de nos groupes de raid parvenait à une irrégularité et à une articulation très poussée. Les circonstances n'étaient jamais deux fois semblables, si bien qu'aucun système ne pouvait s'y adapter deux fois, et notre diversité déroutait les services de renseignements ennemis. Leurs informations reposaient sur des bataillons et des divisions identifiables, jusqu'à leur faire inférer l'existence d'un corps d'armée quand ils voyaient les corps des soldats morts

laissés par trois compagnies. Nos forces dépendaient de notre caprice.

Nous servions un idéal commun, sans émulation tribale, aussi ne pouvions-nous espérer un *esprit de corps**. Avec des soldats ordinaires, on fabrique une caste soit par de grandes récompenses en solde, uniformes et privilèges, soit en les coupant de la vie par un sentiment de supériorité. Il nous était impossible de tresser ainsi les hommes ensemble, car les tribus portaient les armes de leur plein gré. Il y a eu beaucoup d'armées où l'enrôlement était volontaire ; mais peu où le service l'était. Chacun de nos Arabes pouvait rentrer chez lui sans pénalité dès que la conviction lui faisait défaut ; le seul contrat était l'honneur.

En conséquence, nous n'avions aucune discipline au sens où elle est restrictive, submergeant l'individualité, le Plus Petit Commun Dénominateur des hommes. Dans les armées de temps de paix, la discipline signifie la recherche obstinée non d'une moyenne mais d'un absolu, l'étalon du cent pour cent où quatre-vingt-dix-neuf sont abaissés au niveau du plus faible de la revue. L'objectif est de faire de l'unité une unité, de l'homme un type, afin que leurs efforts soient calculables et que le résultat collectif soit le même en grain et en masse. Plus profonde est la discipline, plus basse la valeur individuelle, plus sûre aussi la performance.

Grâce à cette substitution d'une besogne sûre à un possible chef-d'œuvre, la science militaire fait un sacrifice délibéré de capacité afin de réduire l'élément incertain, le facteur bionomique, dans l'humanité enrôlée. L'accompagnement nécessaire de la discipline est la guerre composée ou sociale — cette forme où le combattant est le produit des efforts multipliés d'une longue hiérarchie, de l'unité de fabrication à l'unité d'entretien, qui le maintient en activité sur le terrain.

Il fallait que la guerre arabe réagît contre cet aspect,

* En français dans le texte. *(N.d.T.)*

qu'elle fût simple et individuelle. Chaque homme enrôlé servirait au front et y serait indépendant. L'efficacité de nos forces était l'efficacité personnelle des hommes, pris un par un. Il me semblait que, dans notre guerre articulée, la somme produite par ces hommes individuels égalerait au moins le produit d'un système composé disposant des mêmes effectifs.

En pratique, nous n'emploierions pas sur la ligne de feu les grands nombres qu'un système simple mettait théoriquement à notre disposition, de crainte que notre attaque ne fût trop étendue, contrairement à notre menace qui ne le serait jamais assez. La tension morale du combat isolé rendait la guerre « simple » très dure pour le soldat, exigeant de lui des qualités particulières d'initiative, d'endurance et d'enthousiasme. La guerre irrégulière était bien plus intellectuelle qu'une charge à la baïonnette, bien plus épuisante que le service dans la confortable obéissance mimétique d'une armée régulière. Il fallait accorder aux guérilleros un large champ de manœuvre ; dans la guerre irrégulière, de deux hommes ensemble, l'un était de trop. Notre idéal devait être de transformer notre bataille en une série de combats singuliers, nos rangs en une heureuse alliance de souples commandants en chef.

CHAPITRE LX

Les navires remontèrent à toute vapeur le Golfe d'Akaba. Fayçal débarqua, et, avec lui, Djaafar, son État-major, et Joyce, la marraine-fée. Arrivèrent les automitrailleuses, Goslett, des travailleurs égyptiens et des milliers de soldats. Pour compenser six semaines de paix, Falkenhayn était venu conseiller les Turcs, et sa brillante intelligence les rendait plus dignes de notre antagonisme. Maan formait un commandement spécial, sous les ordres de Behdjet, l'ancien commandant en chef de l'armée du Sinaï. Il disposait de six mille hommes d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et d'infanterie montée, et avait fortifié Maan jusqu'à la rendre imprenable selon les normes de la guerre de manœuvre. Une escadrille d'aéroplanes opérait quotidiennement depuis Maan. De grands dépôts de munitions avaient été rassemblés.

À ce moments, les Turcs avaient terminé leurs préparatifs ; ils commencèrent à avancer, révélant que leur objectif était Gouweira, la meilleure route pour Akaba. Deux mille hommes d'infanterie poussèrent jusqu'à Aba el-Lissan et le fortifièrent. De la cavalerie gardait les environs, pour contenir une éventuelle contre-attaque arabe venue du côté du Wadi Moussa.

Cette nervosité nous fournit un indice. Nous jouerions avec eux et les provoquerions à venir nous attaquer dans Wadi Moussa, où les obstacles naturels étaient si énormes

que l'élément de défense proprement humain pourrait se conduire aussi mal qu'il voudrait, et pourtant tenir la place contre l'offensive.

Pour amorcer l'hameçon, nous donnâmes de l'ouvrage aux hommes de la ville voisine, Déragha. Les Turcs, pleins d'allant, se lancèrent dans une contre-attaque et subirent de dures épreuves. Nous fîmes luire aux yeux des paysans de Wadi Moussa le riche butin dont jouissaient maintenant leurs rivaux de Déragha. Mauloud, vieille bête de guerre, vint avec son régiment monté sur mules, et prit ses quartiers parmi les célèbres ruines de Pétra. Encouragés, les Liathéna, sous leur Sheik borgne, Khalil, se mirent à faire des incursions sur le plateau, et à happer par deux ou trois les animaux de monte ou de somme des Turcs, ainsi que les fusils de leurs gardiens occasionnels. Cela dura des semaines, pendant que les Turcs, irrités, s'échauffaient de plus en plus.

Nous pouvions aussi les aiguillonner et les inquiéter en demandant au Général Salmond d'exécuter le raid aérien à longue distance sur Maan qu'il avait promis. Comme la tâche était difficile, Salmond choisit Stent, avec d'autres pilotes éprouvés de Rabegh ou de Wedjh, et leur dit de faire de leur mieux. Ils avaient l'expérience des atterrissages forcés en terrain désertique et pouvaient découvrir une destination inconnue au travers de collines non répertoriées sur la carte ; et Stent parlait l'arabe à la perfection. L'escadrille ne devait pas toucher terre, mais son chef était plein de ressource et d'audace, comme ces hommes tout en nerfs qui, pour se punir eux-mêmes, outrepassent les limites. En cette occasion, il donna l'ordre de voler à basse altitude, pour rendre sûre la visée ; ce qui lui permit, en atteignant Maan, de lâcher trente-deux bombes au-dessus et autour de la gare prise au dépourvu. Deux bombes tombées sur les baraquements tuèrent trente-cinq hommes et en blessèrent cinquante. Huit frappèrent le hangar des machines, endommageant sévèrement le matériel et les installations. Une bombe dans la cuisine du Général en finit avec son cuisinier et son déjeuner. Quatre tombèrent sur

l'aérodrome. Malgré les shrapnells, nos pilotes et leurs appareils revinrent sains et saufs à leur terrain d'atterrissage provisoire, à Kountilla, au-dessus d'Akaba.

Dans l'après-midi, ils rapiécèrent les appareils et, après la tombée de la nuit, dormirent sous leurs ailes. À l'aube suivante ils partirent de nouveau, à trois cette fois, vers Aba el-Lissan, où la vision du grand camp avait mis l'eau à la bouche de Stent. Ils bombardèrent les parcs à chevaux, faisant fuir les animaux en panique, puis s'en prirent aux tentes et dispersèrent les Turcs. Comme la veille, ils volaient bas et furent touchés de nombreuses fois, mais pas irrémédiablement. Longtemps avant midi, ils étaient de retour à Kountilla.

Stent vérifia ce qui restait d'essence et de bombes, et décida que c'était suffisant pour un dernier effort. Il donna donc à tous l'instruction de chercher la batterie qui les avait ennuyés le matin. Ils démarrèrent dans la chaleur de midi. Leurs charges étaient si lourdes qu'ils ne pouvaient pas prendre d'altitude et franchirent maladroitement la crête derrière Aba el-Lissan, descendant la vallée à trois cents pieds de haut environ. Les Turcs, toujours somnolents à midi, furent complètement pris par surprise. Trente bombes furent lâchées ; l'une réduisit la batterie au silence, les autres tuèrent des dizaines d'hommes et d'animaux. Alors les appareils allégés s'élevèrent et rentrèrent à El-Arish. Les Arabes se réjouirent : les Turcs étaient sérieusement inquiets. Behdjet Pacha fit creuser des abris à ses hommes et, quand ses aéroplanes eurent été réparés, il les disposa sur le plateau, inoffensifs, pour défendre le camp.

Nous avions perturbé les Turcs par air ; nous les attirions vers un faux objectif par des raids irritants. Notre troisième ressource pour ruiner leur offensive était d'entraver le chemin de fer ; le besoin qu'ils en avaient leur ferait rabattre une partie de leur force d'assaut sur des obligations défensives. En conséquence, nous décidâmes beaucoup de démolitions pour la mi-septembre.

Je résolus aussi de ranimer la vieille idée de faire sauter un train. Quelque chose de plus énergique et sûr que des mines automatiques était indiqué, et j'avais imaginé la mise à feu directe, par électricité, d'une charge sous la locomotive. Les sapeurs britanniques m'encouragèrent à essayer, particulièrement le Général Wright, l'ingénieur-chef en Égypte, dont l'expérience portait un intérêt sportif à mes irrégularités. Il m'envoya les outils souhaitables : un exploseur et du câble isolé. Je montai avec ceux-ci à bord du *H.M.S. Humber*, notre nouveau vaisseau de soutien, et me présentai au Capitaine Snagge, son commandant.

Snagge avait de la chance avec son bateau qui, construit pour le Brésil, était beaucoup plus confortablement équipé que les avisos britanniques ; et nous nous trouvions doublement heureux, de l'un et de l'autre, car il incarnait l'hospitalité. Sa nature curieuse s'intéressait au rivage, et voyait l'aspect comique même de nos désastres insignifiants. Lui raconter l'histoire d'un échec, c'était déjà en rire et, pour une bonne histoire, il m'offrait toujours un bain chaud, et du thé avec le décorum de la civilisation, sans le moindre soupçon de sable porté par le vent. Sa gentillesse et son aide nous tenaient lieu de séjours en Égypte pour nous refaire, et nous permirent de marteler les Turcs à l'issue de ces mois de veules déboires.

L'exploseur se trouvait dans une énorme caisse blanche cadenassée, très lourde. Nous la démolîmes, trouvâmes une poignée à cliquet, et l'abaissâmes sans endommager le vaisseau. Le fil était un lourd câble isolé par du caoutchouc. Nous le coupâmes en deux ; ayant fixé les extrémités aux bornes à vis de la boîte, nous nous envoyâmes l'un à l'autre des chocs qui nous convainquirent. Ça marchait.

J'allai chercher des détonateurs. Enfonçant dans l'un d'eux les extrémités libres du câble, nous pompâmes sur la poignée : rien ne s'ensuivit. Nous essayâmes encore et encore, sans effet, pleins de dépit. Enfin, Snagge sonna la cloche pour appeler le maître-artilleur principal, qui

connaissait tout des circuits. Il suggéra des détonateurs électriques spéciaux. Le navire en transportait six, et j'en reçus trois. Nous en connectâmes un à notre boîte et, quand la poignée fut abaissée, il éclata joliment. Je pensai donc que je savais tout ce qu'il y avait à en savoir et m'occupai d'organiser les détails du raid.

Parmi les cibles, la plus prometteuse et facile à atteindre semblait être Mudowwara, point d'eau sur la voie à quatre-vingt milles au sud de Maan. Un déraillement de train à cet endroit embarrasserait l'ennemi. Comme hommes, j'aurais les Howeitat, d'une valeur confirmée, et en même temps l'expédition mettrait à l'épreuve les trois paysans Haurani que j'avais ajoutés à ma suite personnelle. Considérant la nouvelle importance du Hauran, nous avions besoin d'apprendre son dialecte, la composition et les rivalités de son système de clans, ses noms et ses routes. Les trois garçons, Rahaïl, Assaf et Hémeid, m'enseigneraient insensiblement les affaires de leur pays, pendant que nous irions vers notre tâche, en bavardant.

La prise du train, quand il aurait été stoppé, exigeait des canons et des mitrailleuses. Pour les premiers, pourquoi pas des mortiers de tranchée ? Pour les secondes, des Lewis ? En conséquence, l'Égypte choisit deux énergiques sergents instructeurs de l'École de l'Armée à Zeitoun pour apprendre à des équipes d'Arabes, à Akaba, comment utiliser de telles choses. Snagge leur donna des quartiers à bord de son navire, puisque nous n'avions pas encore de camp anglais convenable à terre.

Leurs noms étaient peut-être Yells et Brooke, mais devinrent Lewis et Stokes, suivant leurs outils jalousement aimés. Lewis était un Australien, long, mince et sinueux, dont le corps souple se laissait aller à des courbes peu militaires. Son visage dur, ses sourcils arqués et son nez de prédateur lui donnaient cet air spécialement australien de volonté téméraire, de capacité à faire quelque chose aussitôt. Stokes était un campagnard anglais trapu, travailleur et silencieux, cherchant toujours un ordre auquel obéir.

Lewis, plein d'inspiration, ressortait de tout ce qui arrivait en éclatant de joie devant ce qui avait été bien fait. Stokes ne présentait jamais d'opinion avant la fin de l'action ; alors, remuant sa casquette d'un air réfléchi, il énumérait avec application les erreurs qu'il lui faudrait éviter la prochaine fois. Tous deux étaient des hommes admirables. En un mois, sans langage commun ni interprète, ils s'entendirent avec leurs élèves et les formèrent. Leurs procédés empiriques parurent s'accorder à l'esprit de nos raids aventureux mieux qu'une connaissance scientifique complète.

Pendant que nous travaillions à l'organisation du raid, notre appétit s'aiguisa. La gare de Mudowwara donnait l'impression d'être vulnérable. Trois cents hommes pourraient emporter la position par surprise. Ce serait un couronnement, car son puits profond était le seul du secteur sec en dessous de Maan. Sans son eau, la charge excédentaire rendrait ruineux le service des trains qui traverseraient la faille.

CHAPITRE LXI

Dans un tel moment d'ambition, Lewis, l'Australien, dit que Stokes et lui aimeraient faire partie de mon expédition. Idée nouvelle et attirante. Avec eux, nous nous sentirions sûrs de nos détachements techniques pendant que nous attaquerions une garnison. De plus, les sergents avaient très envie de venir, et leur bon travail méritait récompense. On les prévint que leurs expériences pourraient bien ne pas leur paraître, sur le moment, une joie sans mélange. Il n'y avait pas de règles et, dans l'intérieur des terres, on ne pouvait adoucir la marche, la mauvaise nourriture et le combat. S'ils venaient, ils perdraient le confort et les privilèges de l'Armée britannique, pour partager, et partager avec des Arabes, tout sauf le butin. Ils auraient exactement le même lot en nourriture et discipline. S'il m'arrivait quelque chose, ils se trouveraient dans une position délicate, ne parlant pas arabe.

Lewis répliqua qu'il cherchait justement cette étrangeté de vie. Stokes supposait que, si nous le faisions, il le pouvait aussi. Je leur prêtai donc deux de mes meilleurs chameaux (les sacoches bourrées de bœuf en boîte et de biscuits) et, le sept septembre, nous remontâmes ensemble Wadi Itm pour recevoir nos Howeitat qu'Aouda avait réunis à Gouweira.

Dans l'intérêt des sergents, pour les endurcir doucement, nous rendîmes les choses plus faciles que je ne l'avais dit.

Nous fîmes route très facilement ce jour-là, tant que nous étions nos propres maîtres. Aucun des deux n'était monté sur un chameau auparavant, ils risquaient d'être assommés par l'effrayante chaleur des murs de granit nu d'Itm avant que le voyage eût réellement commencé. Septembre était un mauvais mois. Quelques jours plus tôt, dans l'ombre des jardins de palmiers sur la plage d'Akaba, le thermomètre indiquait cent vingt degrés*. Aussi nous nous arrêtâmes au milieu de la journée sous une falaise et dans l'après-midi ne parcourûmes que dix milles avant de camper pour la nuit.

Nous étions confortablement installés, avec des pots de thé chaud, du riz et de la viande ; et je prenais plaisir à observer discrètement le choc de leur environnement sur les deux hommes. Ils réagirent chacun comme son type le faisait attendre.

Dès le début, l'Australien parut à l'aise et se comporta librement avec les Arabes. Quand ceux-ci entrèrent dans le même esprit et lui rendirent sa familiarité, il fut stupéfait, presque froissé, n'ayant jamais imaginé que sa gentillesse les égarerait jusqu'à oublier la différence entre un homme blanc et un brun.

La situation était d'autant plus comique qu'il était de loin plus brun que mes nouveaux compagnons, dont le plus jeune surtout m'intéressait. Rahaïl était vraiment un jeune garçon, bien bâti, robuste, trop bien en chair pour la vie que nous devions mener, mais à cause de cela plus endurant. Son visage haut en couleur, ses joues un peu pleines et gonflées en bas, presque tombantes, sa bouche petite, en bourgeon, son menton très pointu, ajoutés à ses sourcils hauts et forts et à ses yeux agrandis par l'antimoine, lui donnaient un air mêlé de ruse et de pétulance, avec une patience lasse qu'il s'imposait sur un fond d'orgueil. Braillard (déclamant son arabe), il était vulgaire de dialecte, effronté et impudent de discours, lançait toujours des pointes, ostentatoire, agité et

* Soit 48,8° C *(N.d.T.)*

nerveux. Son esprit n'était pas aussi fort que son corps, mais changeant. Épuisé ou de mauvaise humeur, il s'effondrait en larmes misérables qui se dissipaient sans peine à la moindre intervention et, après, se trouvait apte à plus d'endurance. Mes suivants, Mohammed et Ahmad, avec Rashiel et Assaf, les novices à l'essai, accordaient à Rahaïl une grande liberté de comportement, en partie à cause de son attrait animal, mais aussi de sa tendance à se mettre en avant. Il fallut le réprimander deux ou trois fois pour avoir manqué de réserve envers les sergents.

L'étrangeté des Arabes poussait Stokes, l'Anglais, à devenir plus lui-même, plus insulaire. Sa correction timide rappelait dans chaque mouvement à mes hommes qu'il était différent d'eux, et Anglais. Une telle attitude provoquait le respect en retour. Pour eux, il était « le sergent » alors que Lewis était « le long ».

Ces traits de caractère se retrouvent chez nous tous à des degrés divers. Il était humiliant de s'apercevoir que notre expérience livresque de tous les pays et de tous les âges nous laissait encore aussi remplis de préjugés que des blanchisseuses, mais sans leur capacité de s'entendre verbalement avec des étrangers. Les Anglais au Moyen-Orient se divisent en deux catégories. Le premier type, souple et insinuant, prend les caractéristiques des gens qui l'entourent, leur manière de parler, leurs conventions de pensée, presque leur façon d'être. Il dirige les hommes en secret, les guidant comme il le veut. Sous ce revêtement lisse qui lui permet d'exercer son influence, sa propre nature reste cachée, inaperçue.

Le deuxième type, le John Bull des livres, devient anglais d'autant plus agressivement qu'il se trouve depuis plus longtemps loin de l'Angleterre. Il s'invente une Mère-Patrie, récipient de toutes les vertus de son souvenir, si splendide dans l'éloignement qu'au retour la réalité lui est souvent une triste désillusion et pousse son esprit embrouillé à une apologie revêche du bon vieux temps. À l'étranger, à travers

le blindage de son assurance, il présente un échantillon accompli de nos caractéristiques. Il se montre l'Anglais parfait. Son chemin n'est pas lisse, et sa direction, moins souple que celle du type intellectuel ; pourtant son exemple vigoureux fauche un andain plus large.

Les deux genres trouvaient leur modèle dans la même direction, l'un en vociférant, l'autre implicitement. Chacun supposait l'Anglais comme être élu, inimitable, et ils trouvaient blasphématoire ou impertinent de le copier. Dans leur suffisance, ils recommandaient aux autres ce qu'il y avait de mieux ensuite. Dieu ne leur avait pas donné d'être anglais ; leur devoir restait d'être bons dans leur catégorie. En conséquence, nous admirions les coutumes indigènes, étudiions les langues, écrivions des livres sur leur architecture, leur folklore et leurs industries mourantes. Puis, un jour, nous nous réveillions pour voir cet esprit territorial devenu politique, et secouions la tête de chagrin devant son nationalisme ingrat — la belle fleur, en vérité, de nos efforts innocents.

Les Français, bien qu'ils eussent commencé avec une doctrine similaire qui faisait du Français la perfection de l'humanité (un dogme chez eux, non pas un instinct secret), continuèrent au contraire à encourager leurs sujets à les imiter, puisque, même s'ils ne pouvaient jamais atteindre au niveau adéquat, leur valeur croîtrait au fur et à mesure qu'ils s'en approcheraient. Nous considérions l'imitation comme une parodie, eux comme un compliment.

Le lendemain, dans la chaleur matinale, nous nous trouvions près de Gouweira, traversant la plaine sableuse d'un rose reposant, avec ses broussailles gris-vert, quand un bourdonnement traversa l'air. Nous poussâmes rapidement les chameaux hors de la piste découverte, dans le terrain tacheté de buissons où les aviateurs ennemis ne remarqueraient pas leur couleur irrégulière, car les charges de gélinite, mon explosif favori et le plus puissant, ainsi que les nombreux obus à l'ammonal du mortier Stokes feraient de mauvais voisins sous un raid de bombardement. Nous attendîmes là

en selle, calmement, pendant que nos chameaux broutaient le peu qui en valait la peine dans les arbustes, jusqu'à ce que l'aéroplane eût tourné deux fois autour du rocher de Gouweira devant nous et largué trois bombes bruyantes.

Nous ramenâmes notre caravane sur la piste et entrâmes doucement dans le camp. Gouweira grouillait de vie, et constituait un marché tant pour les Howeitat des collines que pour ceux des plateaux. Aussi loin que portait l'œil, la plaine s'animait doucement de troupeaux de chameaux, dont la multitude vidait les trous d'eau les plus proches tôt le matin avant l'aube, si bien que ceux qui se levaient tard devaient couvrir de nombreux milles pour boire.

Ce n'était qu'un problème mineur, car les Arabes n'avaient rien à faire qu'attendre l'aéroplane du matin et, après son passage, rien à faire que parler pour tuer le temps jusqu'à ce que la nuit fût assez pleine pour dormir. Des paroles et des loisirs trop copieux avaient ravivé de vieilles jalousies. Aouda nourrissait l'ambition de profiter du besoin que nous aurions de lui pour mettre sous sa loi les tribus. Il touchait l'ensemble de la solde des Howeitat et, grâce à cet argent, essayait d'obliger les petits lignages libres à accepter sa domination.

Ceux-ci s'en offensaient et menaçaient soit de se retirer dans leurs collines, soit de reprendre contact avec les Turcs. Fayçal envoya Cherif Mastour comme médiateur. Ces milliers de Howeitat, divisés en centaines de lignages, étaient intraitables, têtus, âpres gardiens de leur territoire. Les tenir contents sans fâcher Aouda représentait une tâche suffisamment difficile pour l'esprit le plus exigeant. De plus, il faisait cent dix degrés* à l'ombre, et celle-ci n'était qu'une vague de mouches.

Les trois clans du sud sur lesquels nous comptions pour notre raid faisaient partie des dissidents. Mastour leur parla, les chefs des Abou Tayi leur parlèrent, nous parlâmes tous,

* 43° C. *(N.d.T.)*

en vain. Il semblait que nos plans dussent s'effondrer dès le commencement.

Un jour, alors que je me promenais avant midi sous le rocher, Mastour m'accueillit avec la nouvelle que les hommes du sud se préparaient à déserter notre camp et notre mouvement. Plein de dépit, je me précipitai sous la tente d'Aouda. Assis sur le sol de sable, il mangeait du pain bouilli, avec sa dernière femme, gaillarde fille dont la peau brune était bleuie par la teinture indigo de sa robe neuve. Quand je fis soudain irruption, la petite femme fila comme un lapin par le rabat du fond. Pour gagner du terrain, je commençai à railler le vieil homme d'être si âgé et pourtant si fou, comme tous ceux de sa race qui voyaient nos comiques procédés de reproduction non comme un plaisir sans hygiène, mais comme l'occupation principale de la vie.

Aouda répliqua avec son désir d'héritiers. Je lui demandai s'il avait trouvé la vie assez bonne pour remercier ses parents irréfléchis de la lui avoir donnée, ou pour conférer égoïstement ce présent douteux à une âme non née.

Il maintint son point de vue. « En vérité, je suis Aouda », dit-il fermement, « et tu connais Aouda. Mon père (que Dieu lui donne miséricorde) était le maître, plus grand qu'Aouda ; et il vantait toujours mon grand-père. Le monde devient plus grand quand nous revenons en arrière. » « Mais, Aouda, nous disons qu'il faut honorer nos fils et nos filles, héritiers de notre valeur accumulée, qui accomplissent notre sagesse interrompue. Avec chaque génération, la terre vieillit, l'humanité s'éloigne de son enfance... »

Le vieux, ne voulant pas ce jour-là se laisser taquiner, me regarda de ses yeux étrécis avec une malice bénigne, et désigna Abou Tayi, son fils, dehors devant nous sur la plaine, qui essayait un nouveau chameau, lui frappant le cou de sa cravache en un effort vain pour lui faire prendre l'allure d'une bête bien dressée. « Ô petit lutin de l'univers », dit-il, « si Dieu le veut il a hérité de ma valeur mais, Dieu en soit remercié, pas encore de ma force ; et, si je

le prends en défaut, je lui ferai rougir l'arrière-train. Sans aucun doute, tu es plein de sagesse. » Ce fut le résultat de notre conversation : je pouvais aller voir ailleurs pour attendre la suite des événements. Nous louâmes vingt chameaux qui porteraient les explosifs et fixâmes notre départ au lendemain, deux heures après l'aéroplane.

Celui-ci était l'étrange régulateur des affaires publiques au camp de Gouweira. Les Arabes, comme toujours levés avant l'aube, l'attendaient ; Mastour postait un esclave sur la pointe du roc pour sonner la première alarme. Quand venait l'heure immuable de son apparition, les Arabes s'approchaient tranquillement du rocher, en bavardant pour faire preuve d'insouciance. Arrivé à son pied, chacun grimpait jusqu'à la corniche qu'il préférait. Derrière Mastour montait la troupe de ses esclaves, avec le café sur le brasero, et son tapis. Aouda et lui s'asseyaient dans un recoin ombreux et faisaient la conversation jusqu'à ce que le petit frémissement d'excitation se raidît de haut en bas des corniches bondées, dès qu'on entendait le chant du moteur dans la passe de Shtar.

Chacun se pressait contre la muraille et attendait, immobile, pendant que l'ennemi décrivait des cercles vains au-dessus de l'étrange spectacle de ce rocher cramoisi recouvert de milliers d'Arabes gaiement habillés, nichant comme des ibis dans chaque renfoncement. L'aéroplane lâchait trois bombes, ou quatre, ou cinq, suivant le jour de la semaine. Leurs éclatements de fumée dense stagnaient sur la plaine vert sauge, compacts comme des choux à la crème, et se tordaient quelques minutes dans l'air immobile avant de s'étendre lentement et de s'évanouir. Bien que nous sachions qu'elles ne présentaient aucun danger, nous ne pouvions nous empêcher de retenir notre souffle quand le cri de plus en plus aigu des bombes qui tombaient perçait à travers le bruit puissant du moteur au-dessus de nos têtes.

CHAPITRE LXII

Nous quittâmes avec joie le bruit et les rancunes de Gouweira. Dès que nous eûmes distancé notre escorte de mouches, nous fîmes halte ; en effet, nous n'avions pas besoin de nous hâter, et les deux malheureux qui m'accompagnaient goûtaient à une chaleur telle qu'ils n'en avaient jamais connu, car l'air étouffant nous faisait comme un masque de métal sur le visage. C'était admirable de les voir lutter pour ne pas en parler, afin de respecter l'engagement pris à Akaba de montrer la même endurance que les Arabes ; mais par ce silence, les sergents dépassaient de loin leur promesse. C'était l'ignorance de la langue arabe qui les rendait si inutilement braves, car les Arabes eux-mêmes se plaignaient bruyamment du soleil tyrannique et de l'impossibilité de respirer ; mais l'effet du test était excellent et, pour l'effet, à mon tour, je folâtrai çà et là, paraissant y prendre plaisir.

En fin d'après-midi, nous avançâmes de nouveau et nous arrêtâmes pour la nuit sous un écran épais de tamaris. Le camp était très beau, car derrière nous s'élevait une falaise de quatre cents pieds de haut environ, d'un rouge profond dans le crépuscule horizontal. Sous nos pieds s'étendait un sol de boue couleur chamois, aussi dur et amortissant qu'un pavage de bois, aussi plat qu'un lac, large d'un demi-mille de part et d'autre, et sur un petit monticule, de côté, se dressait le bosquet de troncs de tamaris, de bois brun frangé d'une

bordure de vert rare et poussiéreux que la sécheresse et le soleil avaient décoloré presque jusqu'au gris argenté du dessous des feuilles d'olivier autour des Baux de Provence quand un vent venu de l'embouchure de la rivière fait bruire l'herbe de la vallée et rend pâles les arbres.

Nous nous dirigions vers Rumm, le point d'eau le plus au nord des Béni Atiyeh, endroit qui stimulait ma pensée, car même les peu sentimentaux Howeitat me l'avaient décrit comme enchanteur. Nous devions y faire notre entrée au petit matin ; mais, très tôt, pendant que les étoiles brillaient encore, je fus réveillé par Aïd, l'humble Chérif Harithi qui nous accompagnait. Il se traîna jusqu'à moi et dit d'une voix blanche : « Seigneur, je suis aveugle. » Je le fis s'allonger et sentis qu'il tremblait comme s'il avait froid ; mais tout ce qu'il put me dire fut que, s'éveillant dans la nuit, il n'avait plus trouvé dans ses yeux la vue, mais seulement de la souffrance. Le scintillement du soleil les avait brûlés.

Le jour était encore jeune quand, passant entre deux grands pics de grès, nous arrivâmes au pied d'une longue pente douce qui se déversait des collines en dôme devant nous, couverte de tamaris. C'était le début de la vallée de Rumm, me dirent les Arabes. Nous vîmes à gauche un long mur de roc, s'abattant comme une vague de mille pieds vers le milieu de la vallée, et dont l'autre arc, à droite, formait une ligne opposée de rouges collines escarpées et brisées. Nous grimpâmes la pente, nous frayant un passage à travers des taillis cassants.

Au fur et à mesure de notre avance, les broussailles se groupaient en fourrés dont les feuilles serrées prenaient un ton vert plus soutenu, qui rendait d'autant plus pure la disposition de la végétation parmi des lopins de sable dégagés, d'un rose délicat et riant. La pente s'adoucit jusqu'à ce que la vallée formât une plaine resserrée et inclinée. Les collines sur la droite devinrent plus hautes et plus aiguës, élégante contrepartie de l'autre paroi qui se raidissait en un massif rempart de rouge. Les parois se rapprochèrent, deux milles

seulement les séparant ; puis, s'élevant graduellement, leurs parapets parallèles à mille pieds environ au-dessus de nos têtes, elles s'élançaient en avant sur des milles, traçant une avenue.

Ce n'était pas des murs de roc sans faille, mais des constructions fragmentées, en blocs semblables à des immeubles gigantesques le long des deux côtés de la rue qu'ils formaient. De profondes ruelles, larges de cinquante pieds, séparaient les blocs, dont les intempéries avaient adouci les plans en immenses absides et baies, et enrichi la surface de découpures et de fractures, comme une décoration. Haut sur la falaise, des cavernes rondes figuraient des fenêtres ; d'autres près de son pied baillaient comme des portes. Des taches sombres descendaient la façade ombreuse sur des centaines de pieds, ressemblant à des marques d'usure. Les falaises étaient striées verticalement dans leur roc granuleux. Leur structure principale reposait sur deux cents pieds de pierre cassée de couleur plus profonde et de texture plus dure. Cette plinthe, à la différence du grès, ne pendait pas en replis comme du tissu, mais se découpait en bandes lâches d'éboulis, horizontales à la manière d'un soubassement de mur.

Les blocs étaient coiffés de dômes en série, d'un rouge moins chaud que le corps de la colline, mais plutôt gris et superficiel. Ils donnaient la dernière touche d'une architecture byzantine à ce lieu irrésistible, chemin de procession qui surpassait l'imagination. Les armées arabes se seraient perdues dans sa longueur et sa largeur, et une escadrille d'aéroplanes eût pu tourner en formation entre ses murs. Notre petite caravane se sentit empruntée et maintint un silence de mort, effrayée et honteuse d'afficher sa petitesse en présence des collines prodigieuses.

Dans les rêves d'enfance, les paysages sont tout aussi vastes et silencieux. Nous cherchions à retrouver dans notre mémoire l'archétype que tous les hommes avaient parcouru, entre de tels murs, vers un espace ouvert comme celui où

cette route semblait aboutir. Plus tard, lorsque nous voyagions fréquemment à l'intérieur des terres, mon esprit me détournait de la route directe pour éclaircir mes impressions grâce à une nuit à Rumm, en descendant sa vallée illuminée par l'aube, vers les plaines rayonnantes, ou en la remontant dans le crépuscule vers ce lieu incandescent que ma timide anticipation ne me permettait jamais d'atteindre. « Irai-je de l'avant cette fois-ci », me disais-je, « par-delà le Khazaïl, et saurai-je tout ? » Mais, en vérité, j'aimais trop Rumm.

Ce jour-là, nous avançâmes pendant des heures, la perspective grandissant et devenant plus magnifique dans son dessin ordonné, jusqu'à ce qu'une faille s'ouvre à notre droite dans la falaise, révélant une nouvelle merveille. Cette faille, large peut-être de trois cents mètres, n'était qu'une crevasse dans une telle muraille, mais menait à un amphithéâtre de forme ovale, presque plat devant nous, avec d'amples lobes à droite et à gauche. Les parois étaient des falaises, comme toutes celles de Rumm, mais paraissaient plus hautes, parce que ce creux se trouvait au cœur même d'une des collines les plus élevées, et parce que sa petitesse rendait écrasantes les hauteurs qui l'entouraient.

Le soleil avait sombré derrière le mur occidental, laissant la fosse dans l'ombre, mais son éclat mourant éclaboussait d'un rouge saisissant les ailes de l'entrée et la masse ardente de la muraille en face, au fond de la grande vallée. Le sol de la fosse était de sable humide, assombri par des buissons ; au pied des collines se trouvaient des rochers arrondis, plus grands que des maisons, ressemblant parfois, en vérité, à des forteresses qui seraient tombées des hauteurs dominantes. Devant nous, un sentier pâli par l'usage serpentait à travers la plinthe de la falaise jusqu'à l'endroit où s'élevait la face principale, et là, mal assuré, tournait vers le sud, le long d'une corniche peu profonde indiquée par des feuillus épars. D'entre ces arbres, des crevasses cachées dans le roc faisaient entendre d'étranges cris : les échos transformés en musique

de la voix des Arabes abreuvant les chameaux aux sources qui jaillissaient là, à trois cents pieds au-dessus du sol.

Les pluies, tombant sur les dômes gris du sommet des collines, semblaient avoir lentement imprégné le rocher poreux, et mon esprit les suivit, à travers ces montagnes de grès où elles filtraient pouce par pouce jusqu'à ce qu'elles se heurtent en bas à la couche horizontale imperméable de la plinthe et coulent sous pression à sa surface, pour finir en jets qui éclataient de la paroi à la jonction des deux couches rocheuses.

Mohammed tourna dans le lobe de l'amphithéâtre, à main gauche. À son extrémité, l'ingéniosité arabe avait dégagé un espace sous un rocher en surplomb : là nous déchargeâmes nos bêtes et nous nous installâmes. La nuit s'abattit rapidement sur nous dans cet endroit encerclé de hauts murs, et nous sentions le froid de l'air chargé d'eau sur notre peau brûlée de soleil. Les Howeitat, qui s'étaient occupés des chargements d'explosif, rassemblèrent leur troupeau de chameaux et poussèrent ceux-ci, avec de grands cris qui mettaient l'écho à l'épreuve, sur le sentier de la colline, vers l'eau, pour conjurer un retour prématuré à Gouweira. Nous fîmes des feux et cuisîmes du riz, voulant l'ajouter au bœuf en boîte des sergents, pendant que mes serviteurs préparaient du café pour les hôtes qui viendraient nous voir.

Dans les tentes hors du creux des sources, les Arabes nous avaient vus arriver, et ne tardèrent pas à apprendre quelles nouvelles nous apportions. En une heure, les chefs des clans Daraousha, Zélébani, Zouweida et Togatga nous entouraient, et une grande conversation s'éleva, pas bien gaie. Aïd, le Chérif, était trop abattu, au fond du cœur, par sa cécité, pour lever de mes épaules le fardeau de l'hospitalité, et je ne pouvais bien remplir une tâche aux exigences si particulières. Ces petits clans, furieux contre les Abou Tayi, nous soupçonnaient d'encourager Aouda dans son ambition de gagner sur eux la prédominance. Ils n'étaient pas disposés à servir le Chérif avant d'être assurés de son soutien à leurs réclamations les plus extrêmes.

Gassim abou Doumeik, l'excellent cavalier qui avait mené les hommes des plateaux le jour d'Aba el-Lissan, paraissait particulièrement rétif. C'était un homme sombre, avec un visage arrogant et un mince sourire ; assez bon au fond, mais d'une dure enveloppe. Ce jour-là, il flambait de jalousie à l'égard des Toweiha. Seul, je n'aurais jamais pu le convaincre ; aussi, pour rendre évidente son hostilité, je le pris comme adversaire et le combattis d'une langue acérée jusqu'à le réduire au silence. De honte, son public lui fit défection et se rallia un tout petit peu à ma position. Les Arabes, aux jugements vacillants, se mirent à murmurer contre les chefs et à préconiser de marcher à mes côtés. Je saisis l'occasion de dire que Zaal arriverait dans la matinée, et que lui et moi accepterions l'aide de tous sauf des Dhoumaniyeh qui, se trouvant exclus par les paroles de Gassim, seraient effacés des rôles de Fayçal, et perdraient le bénéfice de sa bienveillance et de ses récompenses. Gassim, jurant qu'il se joindrait immédiatement aux Turcs, se retira du foyer dans une grande colère, pendant que de prudents amis tentaient vainement de lui fermer la bouche.

CHAPITRE LXIII

Le matin suivant, il était là, avec ses hommes, prêt à se joindre à nous ou à nous combattre, selon son caprice. Pendant qu'il hésitait, Zaal arriva. L'obstination de Gassim se heurta bientôt à la cruauté métallique de Zaal, et le ton monta entre les deux hommes. Nous nous interposâmes avant qu'ils se battent, mais ce qui s'était passé suffisait à défaire le fragile accommodement de la nuit. Les autres clans, dégoûtés par l'acharnement de Gassim, vinrent tranquillement à nous par deux ou trois, en volontaires ; mais ils me prièrent d'informer Fayçal de leur loyauté avant notre départ.

Leurs hésitations me décidèrent à prendre contact immédiatement avec lui, en partie pour régler ce problème et en partie pour lever des chameaux qui transporteraient les explosifs. Il n'aurait pas été décent de louer des chameaux Dhoumaniyeh, et il n'y en avait pas d'autres ici. Le mieux était que je parte moi-même, car Gassim pourrait arrêter un messager, mais n'oserait pas me faire obstacle. Les deux sergents furent confiés à Zaal, qui jura de répondre de leur vie ; Ahmed et moi partîmes sur des chameaux débarrassés de leurs charges, avec l'intention de faire route en hâte jusqu'à Akaba et de revenir.

Nous ne connaissions que le très long chemin, par Wadi Itm. Un raccourci existait, mais nous ne pouvions trouver de

guide. Nous fouillâmes en vain la vallée de haut en bas, et nous désespérions quand un jeune garçon dit brusquement que nous devions prendre la prochaine vallée à droite. En la suivant, après une heure, nous arrivâmes sur une ligne de partage des eaux qui donnait sur des vallées dirigées vers l'ouest. Elles ne pouvaient mener que dans Wadi Itm, car il n'y avait dans les environs pas d'autre écoulement à travers les collines vers la mer ; nous les descendîmes à la course, franchissant encore et encore, au hasard, des crêtes à notre droite, entrant dans des vallées tributaires parallèles, pour raccourcir notre trajet présumé.

Au début, c'était une région de grès propre, avec des formes rocheuses agréables mais, à mesure que nous avancions, des aiguilles de granit, le matériau du rivage, s'élevèrent devant nous et, après trente milles de pente où l'on trottait bien, nous entrâmes par l'Itm du sud dans la vallée principale, juste au-dessus du puits de la reddition d'Akaba. Le voyage ne nous prit que six heures.

À Akaba, nous allâmes droit à la maison de Fayçal. Mon retour soudain l'effraya, mais un mot suffit à expliquer le petit drame qui se jouait à Rumm. Après avoir mangé, nous prîmes les mesures nécessaires. Les vingt chameaux de bât partiraient dans deux jours, avec un nombre suffisant de chameliers de Fayçal, pour transporter les explosifs, et quelques-uns de ses esclaves personnels pour les garder. Il me prêterait comme médiateur Chérif Abdulla el-Feir, le meilleur de ses lieutenants actuellement au camp. Les familles des hommes qui viendraient avec moi jusqu'a la voie ferrée retireraient des provisions dans ses magasins grâce à mes certificats.

Abdulla et moi repartîmes avant l'aube et, dans l'après-midi, ayant voyagé en amis, atteignîmes Rumm pour trouver tout en ordre ; aussi notre inquiétude s'évanouit-elle. Chérif Abdulla se mit aussitôt au travail. Après avoir réuni les Arabes, y compris le récalcitrant Gassim, il commença à apaiser leurs griefs avec cette persuasion aisée qui était la

marque de naissance d'un chef arabe, et que toute son expérience aiguisait.

Dans l'oisiveté que notre absence lui imposait, Lewis avait exploré la falaise, et il rapporta que les sources étaient excellentes pour se laver ; aussi, afin de me débarrasser de la poussière et de la tension de mes longues randonnées, je remontai tout droit le ravin à flanc de colline, le long de la paroi en ruine du conduit qui amenait autrefois un jaillissement d'eau, de saillie en saillie, jusqu'à une villa nabatéenne au fond de la vallée. C'était une ascension d'un quart d'heure pour un homme fatigué, et sans difficulté. Au sommet, la chute d'eau, El-Shellala comme les Arabes l'appelaient, ne se trouvait qu'à quelques mètres.

Son bruit impétueux venait de ma gauche, du côté d'un bastion saillant de la falaise, dont la surface écarlate laissait pendre de longs stolons tombants aux feuilles vertes. Le sentier le longeait en une corniche creusée. Au-dessus, sur le renflement du rocher, on voyait des inscriptions nabatéennes bien dessinées, et un panneau renfoncé portait gravé un monogramme ou un symbole. Partout autour, des graffiti arabes, y compris des marques tribales dont certaines témoignaient de migrations oubliées ; mais mon attention ne se portait que sur l'eau qui éclaboussait dans une crevasse à l'ombre du rocher en surplomb.

Du roc, un ruisselet d'argent surgissait au soleil. Je cherchai l'endroit où la source jaillissait, un peu moins épaisse que mon poignet, giclant avec force d'une fissure de la pierre, et tombant avec un bruit net dans une mare peu profonde, écumante, derrière la marche qui servait d'entrée. Les parois et le toit de la crevasse gouttaient d'humidité. Des fougères épaisses et des herbes du plus beau vert en faisaient un paradis qui n'avait pas plus de cinq pieds de côté.

Sur le bord lavé par l'eau, odorant, je dévêtis mon corps souillé, et entrai dans le petit bassin, pour sentir enfin une fraîcheur d'air et d'eau mouvants sur ma peau fatiguée. C'était délicieusement froid. Je restai allongé là tranquille-

ment, et laissai l'eau limpide, rouge sombre, couler sur moi, bruissante, emportant la crasse de la route. Alors que j'étais si heureux, un homme à la barbe grise, en haillons, avec un visage taillé à la serpe qui montrait beaucoup de puissance et de lassitude, arriva lentement le long du sentier jusqu'au niveau de la source, et là s'assit avec un soupir sur mes vêtements dont j'avais couvert un rocher à côté du chemin, pour que la chaleur du soleil chassât la vermine qui s'y pressait.

Il m'entendit et se pencha en avant, scrutant de ses yeux chassieux cette chose blanche qui barbotait dans la vasque derrière le voile de brume ensoleillée. Après m'avoir longtemps fixé, il parut satisfait et ferma les yeux, grommelant : « L'amour vient de Dieu, appartient à Dieu et va vers Dieu. »

Par je ne sais quel effet, ses mots dits à voix basse furent distinctement audibles dans mon bassin. Ils m'arrêtèrent net. J'avais cru les Sémites incapables d'employer l'amour comme lien entre eux-mêmes et Dieu, en fait incapables de concevoir une telle relation, sauf avec l'intellectualité de Spinoza, qui aimait de façon si rationnelle et asexuée, si transcendante, qu'il ne cherchait pas ou plutôt ne permettait pas d'amour en réponse. La chrétienté m'avait paru la première croyance à proclamer l'amour dans ce monde supérieur d'où le désert et les Sémites (de Moïse à Zénon) l'avaient exclu ; et la chrétienté était un hybride, non essentiellement sémitique sauf dans sa première racine.

Sa naissance en Galilée lui avait épargné de n'être qu'une révélation de plus parmi toutes celles des Sémites. La Galilée était une province non sémitique de Syrie, dont le contact représentait presque une souillure pour les Juifs parfaits. Comme Whitechapel vis-à-vis de Londres, elle était étrangère à Jérusalem. Par choix, le Christ avait exercé son ministère dans la liberté intellectuelle de la Galilée ; non pas parmi les huttes de boue d'un village syrien, mais dans des rues policées, parmi des places publiques, des maisons à colonnes et des thermes rococo, produits d'une civilisation

grecque raffinée, même avec les aménagements d'une province exotique.

Les habitants de cette colonie d'étrangers n'étaient pas grecs — du moins pas en majorité — mais des genres de Levantins, qui singeaient la culture grecque et se vengeaient en produisant, non pas l'hellénisme banal et correct de la terre-mère épuisée, mais une luxuriance tropicale d'idées où l'équilibre rythmique de l'art et de l'idéalité grecs s'épanouissaient en formes nouvelles, clinquantes, entrelardées des couleurs passionnées de l'Orient.

Les poètes de Gadara, bredouillant leurs vers dans l'excitation régnante, tendaient un miroir à la sensualité et au fatalisme désillusionné qui se retournait en luxure désordonnée, propres à leur temps et à leur lieu. Peut-être la religiosité ascétique sémite avait-elle pris de cet attachement aux choses terrestres la saveur d'humanité et de véritable amour qui distinguait la musique du Christ, et l'avait rendue apte à entraîner les cœurs de l'Europe comme le judaïsme et l'Islam ne purent jamais y parvenir.

De plus, la chrétienté avait bénéficié par la suite d'architectes de génie et, dans son passage à travers les époques et les pays, avait subi des changements océaniques incomparablement plus grands que la judaïté immuable : elle était passée de l'abstraction livresque d'Alexandrie à la prose latine pour le continent européen, et, dernière mutation terrible entre toutes, était devenue teutonne, avec une synthèse formelle convenant à notre nord glacé et chicanier. La croyance presbytérienne était si éloignée de la foi orthodoxe dans sa première ou deuxième incarnation que nous osâmes, avant la guerre, envoyer des missionnaires gagner ces chrétiens orientaux plus doux à notre vision d'un Dieu logique.

L'Islam aussi avait inévitablement changé, de continent à continent. Il avait évité la métaphysique, sauf dans le mysticisme introspectif des dévots iraniens ; mais, en Afrique, il s'était coloré de fétichisme (pour exprimer en un mot vague les diverses animalités du Continent noir) et, en Inde, il avait

dû se plier au légalisme et au goût des convertis pour la littéralité. En Arabie, cependant, il avait gardé un caractère sémite, ou plutôt le caractère avait perduré à travers la phase de l'Islam (comme à travers toutes les phases des croyances dont les citadins investissaient continuellement la simplicité de la foi), exprimant le monothéisme des vastes espaces, la traversée de l'infini propre au panthéisme et l'utilité quotidienne d'un Dieu domestique embrassant toute chose.

Par contraste avec cette fixité, ou avec la lecture que j'en faisais, le vieillard de Rumm traçait le mauvais présage de sa brève et unique phrase, et paraissait renverser mes théories sur la nature des Arabes. De crainte d'une révélation, je mis fin à mon bain et m'avançai pour recouvrer mes vêtements. Il se mit les mains devant les yeux et grommela avec accablement. Je le persuadai affectueusement de se lever et de me laisser d'habiller, puis de suivre avec moi le mauvais chemin que les chameaux avaient taillé en montant vers les autres sources et en redescendant. Il s'assit là où nous prenions le café, Mohammed attisant le feu, pendant que j'essayais de lui faire exprimer sa doctrine.

Quand le repas du soir fut prêt, nous lui donnâmes à manger, arrêtant pour quelques minutes son flux sous-jacent de grognements et de mots brisés. Tard dans la nuit, il se mit péniblement sur pied et s'éloigna en chancelant dans l'obscurité sans nous prêter attention, emportant, s'il en avait, ses croyances avec lui. Les Howeitat me dirent que toute sa vie il avait erré parmi eux en gémissant des choses étranges, ne connaissant ni le jour ni la nuit, ne se mettant pas en peine de nourriture, d'ouvrage ou d'abri. Tous lui faisaient des dons, comme à un misérable, mais il ne répondait jamais un mot, ni ne parlait à haute voix, sauf quand il était seul à l'écart ou parmi les moutons et les chèvres.

CHAPITRE LXIV

Abdulla faisait des progrès dans sa tentative d'arrangement. Gassim, qui n'était plus provoquant, mais boudeur, ne donnait plus d'avis publiquement, si bien qu'une centaine d'hommes des petits clans osèrent le défier en promettant de venir avec nous. Nous en discutâmes avec Zaal et décidâmes de tenter notre chance en utilisant au maximum cette force. Un plus long délai aurait remis en question les adhésions dont nous disposions alors, sans grand espoir d'en obtenir d'autres, dans l'humeur présente des tribus.

C'était un petit groupe, seulement un tiers de ce que nous avions espéré. Notre faiblesse modifierait regrettablement nos plans ; de plus, nous manquions d'un chef assuré. Comme toujours, Zaal se montrait capable de diriger, prévoyant et actif dans tous les préparatifs concrets. C'était un homme plein d'ardeur, mais trop proche d'Aouda pour convenir aux autres ; sa langue acérée et le ricanement qui voltigeait sur ses lèvres bleues et humides attisaient la méfiance, et ne disposaient guère les hommes à suivre même ses bons conseils.

Le lendemain, les chameaux de bât envoyés par Fayçal arrivèrent, au nombre de vingt, confiés à dix affranchis et gardés par quatre de ses esclaves privés. C'étaient les serviteurs les plus fidèles de l'armée, avec une conception très particulière des devoirs du service personnel. Ils mourraient

pour protéger leur maître de tout mal, ou mourraient avec lui s'il était atteint. Nous en attachâmes deux à chaque sergent, afin que, quoiqu'il m'arrivât, ils reviennent sains et saufs. Nous triâmes les charges dont nous avions besoin pour le raid réduit et préparâmes tout pour un départ matinal.

Donc, le seize septembre à l'aube, nous quittâmes Rumm. Aïd, le Chérif aveugle, insista pour venir, malgré sa vue perdue, disant qu'il pouvait monter, s'il ne pouvait pas tirer, et que, si Dieu nous était favorable, il quitterait Fayçal dans l'ivresse du succès et retournerait chez lui, pas trop désolé, vers l'existence vide qui lui restait. Zaal menait ses vingt-cinq Nowaséra, un clan des Arabes d'Aouda qui s'appelaient eux-mêmes mes hommes, et étaient célèbres dans le désert entier pour leurs chameaux de selle. Ma rude façon de monter un chameau les poussait à souhaiter ma compagnie.

Le vieux Motlog el-Awar, propriétaire d'El-Djédha, la meilleure chamelle d'Arabie du Nord, allait en tête. Nous regardions la bête d'un œil orgueilleux ou avide, selon notre relation avec lui. Ma Ghazala était plus haute et magnifique, d'un trot plus rapide, mais trop âgée pour qu'on la fît galoper. Toutefois, c'était le seul autre animal du groupe ou, en fait, de ce désert, qu'on pût comparer à la Djédha, et sa dignité augmentait mon honneur.

Le reste de notre troupe s'éparpillait comme un collier brisé. Il y avait des groupes de Zouweida, de Daraousha, de Togatga et de Zélébani ; et ce fut lors de cette marche que la valeur de Hammad el-Tougtagi attira pour la première fois mon attention. Une demi-heure après notre départ sortirent d'une vallée adjacente quelques Dhoumaniyeh au visage honteux, incapables de supporter que d'autres fassent un raid pendant qu'ils restaient oisifs avec les femmes.

Aucun groupe n'avançait ou ne parlait avec un autre, et je fis des va-et-vient toute la journée, comme une navette, parlant d'abord à un Sheik renfrogné, puis à un autre, m'efforçant de les rapprocher, pour qu'il pût y avoir une certaine

solidarité avant le signal de l'action. Pour le moment, ils ne s'accordaient qu'à refuser d'écouter un mot de Zaal quant à notre ordre de marche, bien qu'ils le reconnussent comme le guerrier le plus intelligent et le plus expérimenté. Dans mon for intérieur, c'était le seul auquel je faisais confiance hors de ma vue. Des autres, il me semblait que ni les paroles ni les conseils, ni peut-être les fusils, n'étaient sûrs.

L'inutilité du pauvre Chérif Aïd, même en tant que chef nominal, me força à assumer la direction moi-même, à la fois contre mes principes et mon discernement, puisque les arts particuliers du raid tribal, les détails des haltes-repas et de la pâture, la direction à prendre, la paie, les disputes, le partage du butin, les vengeances de sang et l'ordre de marche étaient très en dehors du programme de l'Oxford School of Modern History. La nécessité d'improviser dans ces matières m'occupa tant que je ne pus voir le pays, ni me soucier de la façon d'attaquer Mudowwara ou d'utiliser au mieux nos explosifs par surprise.

Nous fîmes notre halte de midi dans un endroit fertile, où la pluie de fin de printemps, tombant sur un talus sableux, avait fait surgir des touffes épaisses d'herbe argentée que nos chameaux adoraient. Le temps était doux, parfait pour un mois d'août en Angleterre, et nous nous attardâmes dans un grand contentement, remis enfin des appétits querelleurs des journées précédant le départ, et de cette légère déchirure nerveuse inévitable quand on quitte même un campement temporaire. L'homme, dans les circonstances où nous nous trouvions, prend racine si vite.

Plus tard dans la journée, nous fîmes route à nouveau, descendant une étroite vallée tortueuse entre des murs de grès de taille moyenne, jusqu'à ce que nous nous trouvions, avant le crépuscule, sur un autre plateau de boue jaune étale, comme celui qui avait formé un prélude si merveilleux à la gloire de Rumm. Nous campâmes à sa lisière. Mes attentions avaient porté leur fruit, car nous ne fîmes que trois groupes, autour de vifs brasiers de tamaris craquant et flamboyant.

Le premier avec mes hommes qui soupaient ; le deuxième avec Zaal ; le troisième avec les autres Howeitat ; et, tard dans la nuit, quand tous les chefs eurent été rassasiés de viande de gazelle et de pain chaud, il devint possible de les amener près de mon foyer neutre et de discuter de façon sensée notre trajet du lendemain.

Il semblait que, vers le crépuscule, nous prendrions de l'eau au puits de Mudowwara, deux ou trois milles avant la gare, dans une vallée abritée. Puis, au début de la nuit, nous nous avancerions pour examiner la gare et voir si, malgré notre faiblesse, nous pouvions essayer de lui porter un coup. J'y tenais fort (contre le sentiment général) car cette gare représentait de beaucoup le point le plus critique de la ligne. Les Arabes ne pouvaient s'en apercevoir, parce que leur esprit ne se figurait pas le dessin du front turc dans toute sa longueur et ses maillons, avec ses impératifs. Toutefois, nous étions parvenus à l'harmonie interne, et nous nous égaillâmes avec confiance pour dormir.

Le matin, nous prîmes le temps de manger à nouveau, n'ayant que six heures de route devant nous ; puis nous poussâmes à travers le plateau de boue jusqu'à une plaine de solide pierre calcaire, tapissée de silex bruns émoussés par les intempéries. Apparurent ensuite des collines basses, où l'on voyait çà et là de doux bancs de sable en bas des pentes raides où les vents tourbillonnants avaient déposé leur poussière. À travers ces collines, nous remontâmes des vallées peu profondes jusqu'à une crête, puis descendîmes par des vallées semblables l'autre versant, d'où nous sortîmes brusquement, dépassant des amas de pierres sombres jetés au hasard, pour entrer dans une vaste plaine baignée de soleil. En travers de celle-ci, une dune basse étirait parfois une ligne divergente.

Nous avions fait notre halte de midi en pénétrant dans la région tourmentée et arrivâmes au puits, comme prévu, en fin d'après-midi. C'était une mare ouverte, de quelques pieds de côté, dans une vallée creuse de grandes plaques

rocheuses, de silex et de sable. L'eau stagnante semblait repoussante. À sa surface s'étalait une épaisse garniture verte, d'où émergeaient en flottant de curieuses îles ballonnées en forme de vessies, d'un rose graisseux. Les Arabes m'expliquèrent que les Turcs avaient jeté des cadavres de chameaux dans la mare pour rendre l'eau putride, mais que, le temps ayant passé, l'effet s'était atténué. Il eut été encore plus atténué si mon goût avait fourni le critère de leurs efforts.

Pourtant, c'était toute l'eau que nous trouverions là, dans les hautes terres, à moins que nous ne prenions Mudowwara ; aussi nous nous mîmes au travail pour remplir nos outres. Un des Howeitat, pendant qu'il y aidait, glissa sur le bord humide et tomba à l'eau. Le tapis vert se referma comme de l'huile sur sa tête et le cacha un instant ; puis il remonta, s'étranglant très fort et se hissa hors de la mare, au milieu de nos rires, laissant derrière lui un trou noir dans l'écume, d'où s'éleva comme un pilier visible une puanteur de vieille viande qui s'accrocha à nous, à lui et à la vallée, comme pour nous dissuader.

Au crépuscule, Zaal et moi, avec les sergents et d'autres, nous avançâmes en rampant doucement. En une demi-heure, nous étions à la dernière crête, à un endroit où les Turcs avaient creusé des tranchées et bâti un avant-poste compliqué, avec des parapets de pierres sèches, qui restaient inoccupés en cette nuit noire de nouvelle lune où nous faisions notre raid. En avant, plus bas, se trouvait la gare, ses portes et fenêtres clairement marquées par les feux de cuisine et les lumières jaunes de la garnison. Elle paraissait proche sous notre observation, mais le mortier Stokes ne portait qu'à trois cents mètres. Nous nous rapprochâmes donc, écoutant les bruits de l'ennemi, notre attention tendue de peur que les chiens, en aboyant, ne révèlent notre présence. Le Sergent Stokes explora à droite et à gauche, cherchant une position pour les pièces, mais ne trouva rien de satisfaisant.

Pendant ce temps, Zaal et moi traversâmes en rampant le dernier plat, jusqu'à ce que nous puissions compter les tentes non éclairées et entendre parler les hommes. L'un fit quelques pas dans notre direction, puis hésita. Il frotta une allumette pour enflammer une cigarette et la lumière hardie illumina sa figure, si bien que nous le vîmes nettement, jeune officier maladif au visage creux. Il s'accroupit, s'occupa un moment, et revint vers ses hommes qui se taisaient à son passage.

Nous retournâmes à notre colline et nous nous consultâmes en chuchotant. La gare était très allongée, en bâtiments de pierre si solides qu'ils seraient peut-être à l'épreuve de nos obus munis de fusées à retardement. La garnison semblait compter deux cents hommes environ. Nous étions cent seize fusils, et ne formions pas une famille heureuse. La surprise était le seul avantage dont nous pouvions être sûrs.

Ainsi, finalement, je fus d'avis de laisser la gare en paix, la réservant pour une occasion future qui serait peut-être proche. Mais, en fait, une série de hasards sauvèrent Mudowwara, et ce n'est pas avant août 1918 que le Camel Corps de Buxton lui tailla enfin le sort qui l'attendait depuis si longtemps.

CHAPITRE LXV

Nous retournâmes tranquillement dormir près de nos chameaux. Le lendemain matin, nous revînmes sur nos traces, gardant entre la voie ferrée et nous un repli de la plaine qui nous cachait, puis marchâmes vers le sud sur le plateau sableux, où nous vîmes des traces de gazelle, d'oryx et d'autruche, et même, à un endroit, d'anciennes marques de pattes de léopard. Nous nous dirigions vers les collines basses qui bornaient le lointain, avec l'intention de faire sauter un train, car Zaal disait que, là où elles touchaient à la voie ferrée, se trouvait une courbe comme il nous en fallait pour poser une mine, et que les éperons rocheux qui la commandaient nous donneraient un point d'embuscade et un champ de tir pour nos mitrailleuses.

Nous tournâmes donc à l'est dans les chaînes du sud, jusqu'à un demi-mille de la ligne. Notre groupe s'arrêta là dans une vallée profonde de trente pieds, pendant que quelques-uns d'entre nous descendaient à pied vers la voie ferrée qui virait un peu à l'est pour éviter la pointe de terrain plus élevé où nous nous trouvions. Cette pointe se terminait en formant une table plate, à cinquante pieds au-dessus de la voie, face au nord, de l'autre côté de la vallée.

Les rails traversaient le creux sur un haut remblai, percé d'un pont à deux arches qui laissaient passer l'eau des pluies. L'endroit semblait idéal pour poser la charge. C'était notre

premier essai de minage électrique et nous n'avions aucune idée de ce qui se produirait ; mais la raison nous disait que la besogne serait plus sûre avec une arche sous l'explosif parce que, quel que fût l'effet sur la locomotive, le pont s'écroulerait, et les wagons dérailleraient inévitablement.

Le rebord ferait une position admirable pour Stokes, quoique un peu haute pour les automatiques, mais ceux-ci tiendraient le train dans une enfilade sans défaut, qu'il remontât ou descendît la ligne. Nous décidâmes donc de nous accommoder des désavantages du feu plongeant. Il était bon que les deux Britanniques dont j'avais la responsabilité se trouvent au même endroit, protégés de la surprise et disposant d'une voie de retraite indépendante dans le terrain accidenté ; car, ce jour-là, Stokes souffrait de dysenterie. L'eau de Mudowwara lui avait probablement détraqué le ventre. Si peu d'Anglais paraissaient avoir reçu de leur éducation une résistance organique quelconque à la maladie.

De retour à nos chameaux, nous jetâmes leurs charges à bas et envoyâmes les bêtes paître en sécurité près de quelques rochers creusés, où les Arabes raclaient du sel. Les affranchis portèrent jusqu'à l'endroit choisi le mortier Stokes et ses obus, les mitrailleuses Lewis, et la gélatine avec son câble isolé, sa magnéto et ses outils. Les sergents installèrent leurs jouets sur une terrasse, pendant que nous descendions vers le pont pour creuser entre les extrémités de deux traverses d'acier un lit où cacher mes cinquante livres de gélatine. Nous avions déchiré le papier qui emballait les blocs individuels d'explosif et, à la chaleur du soleil, les avions pétris en une gelée tremblotante, placée dans un sac de toile.

Il ne fut pas facile de l'enterrer. Le talus était raide, et dans la poche abritée qui le séparait du flanc de la colline se trouvait un banc de sable apporté par le vent. Je fus le seul à le traverser, en marchant avec précaution, mais je laissai d'inévitables grandes empreintes sur ce sol lisse. Je dus rassem-

bler dans mon manteau la pierraille extraite de la voie, pour l'emporter en voyages répétés jusqu'au ponceau où je pouvais la déverser de façon naturelle sur le lit de galets du cours d'eau.

Il me fallut presque deux heures pour enfouir et recouvrir la charge ; alors vint la difficile besogne de dérouler les lourds câbles du détonateur jusqu'aux collines d'où nous mettrions la mine à feu. La couche supérieure du sable était encroûtée et il fallait la briser pour enterrer les fils. Câbles raides, ils balafraient la surface ridée par le vent de longues lignes ressemblant à la marque du ventre de serpents absurdement fins et lourds. Quand on les enfonçait à un endroit, ils ressortaient ailleurs. Enfin, je dus les lester de cailloux qu'il fallut enterrer à leur tour, au prix d'une grande perturbation du terrain.

Il fut encore nécessaire, avec un sac de toile, de transformer les marques en surface onduleuse et, finalement, avec un soufflet et de longs mouvements en éventail de mon manteau, de simuler le lissage opéré par le vent. Il me fallut cinq heures pour finir tout le travail ; mais alors il était bien fini : ni moi ni aucun de nous ne pouvions voir où se trouvait la charge, ni qu'un double câble souterrain menait de celle-ci au point de mise à feu deux cents mètres plus loin, derrière la crête choisie pour nos tireurs.

Les câbles étaient juste assez longs pour passer de cette crête dans une dépression. Là, nous réunîmes les extrémités et les connectâmes à l'exploseur électrique. C'était un endroit idéal et pour lui et pour l'homme qui le déclencherait, sauf que le pont n'était pas visible de là.

Ce qui signifiait seulement que quelqu'un devait abaisser la poignée à un signal venu d'un point cinquante pieds en avant, commandant à la fois le pont et l'extrémité des câbles. Salem, le meilleur esclave de Fayçal, réclama cette tâche honorifique, et on la lui concéda par acclamation. La fin de l'après-midi se passa à lui montrer (sur l'exploseur déconnecté) ce qu'il fallait faire, jusqu'à ce qu'il jouât

parfaitement son rôle et enfonçât violemment le cliquet juste quand je levais la main, en fonction d'une machine imaginaire sur le pont.

Nous retournâmes au camp, laissant un homme de garde près de la ligne. Notre bagage était abandonné, et nous regardâmes autour de nous, perplexes, cherchant les autres : soudain nous les vîmes, assis, contre la lumière dorée du crépuscule, sur une haute crête. Nous leur criâmes de se coucher ou de descendre, mais ils restèrent là haut sur leur perchoir comme une bande de corneilles encapuchonnées, en pleine vue du sud et du nord.

Finalement, nous courûmes à eux et les jetâmes hors de la ligne d'horizon, trop tard. Les Turcs, dans un petit poste des collines près de Hallat Ammar, à quatre milles au sud, les avaient vus et ouvrirent le feu, dans leur alarme, sur les longues ombres que le soleil déclinant poussait graduellement sur les pentes en direction du poste. Les Bédouins étaient passés maîtres dans l'art d'utiliser le pays, mais, éprouvant un mépris constant pour la stupidité des Turcs, les combattaient sans prendre la moindre précaution. Cette crête était visible à la fois de Mudowwara et de Hallat Ammar, et ils avaient effrayé les deux bases en surgissant comme des guetteurs dans une expectative de mauvais augure.

Cependant, les ténèbres se refermaient sur nous, et nous savions qu'il fallait laisser tranquillement passer la nuit en dormant, dans l'espoir du lendemain. Peut-être les Turcs estimeraient-ils que nous étions partis si notre emplacement paraissait déserté dans la matinée. Nous allumâmes donc des feux dans un creux profond, cuisîmes du pain et nous mîmes à l'aise. Les tâches communes avaient fait de nous un groupe, et la honte à la suite du coup de folie de la crête poussa tout le monde à accepter Zaal pour chef.

Le jour se leva doucement et, pendant des heures, nous surveillâmes la voie vide, avec ses camps paisibles. Zaal et son cousin estropié Howeimil mirent tout leur soin à nous

maintenir cachés, quoique avec difficulté, à cause de l'insatiable turbulence des Bédouins, qui ne s'asseyaient jamais dix minutes, mais devaient remuer et faire ou dire quelque chose. Ce défaut les rendait très inférieurs aux Anglais impassibles pour la longue tension fastidieuse d'une guerre d'attente. C'était aussi en partie la raison pour laquelle ils manquaient de cœur au ventre dans la défense. Ce jour-là, ils nous mirent vraiment en colère.

Peut-être, après tout, les Turcs nous virent-ils car, à neuf heures, quelque quarante hommes sortirent des tentes, au sommet de la colline, près de Hallat Ammar, au sud, et avancèrent en ordre dispersé. Si nous les laissions tranquilles, ils nous couperaient de notre mine en une heure ; si nous leur opposions notre force supérieure et les repoussions, la voie ferrée s'en apercevrait et le trafic serait interrompu. C'était une impasse, dont nous tentâmes de sortir en envoyant trente hommes contenir graduellement la patrouille ennemie et, si possible, l'entraîner légèrement de côté dans les collines accidentées. Cette manœuvre dissimulerait peut-être notre position principale et rassurerait les Turcs sur l'insignifiance de nos forces et de nos intentions.

Pendant quelques heures, tout se passa comme nous l'espérions ; les tirs se firent décousus et lointains. Une patrouille permanente vint avec confiance du sud, passa devant notre colline, sur notre mine, et continua vers Mudowwara sans nous remarquer. Il y avait huit soldats et un robuste caporal, qui s'épongeait le front pour se défendre de la chaleur, car il était maintenant plus de onze heures et il faisait vraiment chaud. Quand il nous eut dépassés d'un mille ou deux, la fatigue de la marche devint excessive pour lui. Il mena son groupe à l'ombre d'un long ponceau, sous les arches duquel soufflait doucement une fraîche brise d'est et là, à l'aise, ils s'étendirent sur le sable mou, burent de l'eau à leurs gourdes, fumèrent, et enfin dormirent. Nous supposâmes que c'était le repos de midi que tout Turc bien

constitué prenait par principe dans l'été brûlant d'Arabie ; et qu'ils ne se seraient pas permis cette pause, si notre présence n'avait été démentie ou ignorée. Cependant, nous étions dans l'erreur.

CHAPITRE LXVI

Midi amena de nouveaux soucis. Grâce à mes puissantes jumelles, nous vîmes une centaine de soldats turcs sortir de la gare de Mudowwara et traverser la plaine sableuse droit vers notre emplacement. Ils avançaient très lentement, et sans aucun doute à contrecœur, chagrinés de perdre leur sieste bien-aimée ; mais, avec leur pire allure et leur pire humeur, il ne leur faudrait guère plus de deux heures pour nous atteindre.

Nous commençâmes à faire nos bagages, nous préparant à nous éloigner, ayant décidé de laisser en place la mine et ses connexions dans l'espoir que les Turcs ne les trouveraient pas et que nous pourrions revenir bénéficier de tout ce travail soigneux. Nous envoyâmes un messager à notre groupe de couverture au sud pour qu'il nous retrouve plus haut, près de ces rochers balafrés qui servaient d'écran à nos chameaux paissant.

Il venait de partir quand la vigie cria que des nuages de fumée s'élevaient de Hallat Ammar. Zaal et moi nous précipitâmes en haut de la colline et comprîmes d'après leur forme et leur volume qu'un train devait être en attente dans cette gare. Alors que nous essayions de l'apercevoir par-dessus le sommet, il s'ébranla soudain dans notre direction. Nous criâmes aux Arabes de se mettre à leurs postes aussi vite que possible, et il y eut une folle bousculade sur le sable

et les rochers. Stokes et Lewis, avec leurs bottes, ne pouvaient gagner la course, mais ils arrivèrent en bonne position, leurs souffrances et leur dysenterie oubliées.

Les hommes munis de fusils se postèrent en une longue file derrière l'éperon qui courait des mitrailleuses à l'embouchure de la vallée en passant par l'exploseur. De là, après le déraillement, ils tireraient directement sur les wagons à moins de cent cinquante mètres, tandis que la portée des Stokes et des Lewis était d'environ trois cents mètres. Un Arabe se tenait haut derrière ces pièces et nous criait ce que faisait le train — précaution nécessaire car, s'il transportait des troupes et les débarquait de l'autre côté de notre crête, nous devrions faire demi-tour en un éclair et remonter la vallée en combattant pour nos vies. Heureusement il continua, de toute la vitesse que les deux locomotives pouvaient obtenir avec du bois pour combustible.

Le train s'approcha de l'endroit où nous avions été repérés et ouvrit le feu au hasard sur le désert. J'entendais arriver le tintamarre, assis sur mon tertre près du pont pour donner le signal à Salem qui dansait à genoux autour de l'exploseur, criant d'excitation et demandant avec insistance à Dieu de rendre son acte fructueux. Le feu turc semblait dense, et je me demandai à combien d'hommes nous allions avoir affaire, et si la mine était un avantage suffisant pour que nos quatre-vingts garçons leur tiennent tête. Il eût mieux valu que la première expérience électrique fût plus simple.

Mais à ce moment les machines, paraissant énormes, arrivèrent en vue le long de la courbe, oscillantes, avec des sifflements perçants. Suivaient dix fourgons, hérissés de canons de fusil aux fenêtres et aux portes ; et, dans de petits nids de sacs de sable sur les toits, des Turcs se tenaient précairement perchés pour tirer sur nous. Je n'avais pas pensé à deux locomotives et, sur le moment, décidai de mettre la charge à feu sous la seconde : ainsi, quelque faible que fût l'effet de la mine, l'engin intact ne pourrait se découpler et tirer les voitures.

En conséquence, quand les roues motrices avant de la seconde machine furent sur le pont, je levai la main vers Salem. Un rugissement terrifiant suivit, et la voie ferrée disparut de la vue derrière une colonne jaillissante de poussière et de fumées noires de cent pieds de haut et de large. De l'obscurité montaient un fracas d'écrasement et de longs et forts bruits métalliques d'acier déchiré, en même temps que de nombreux morceaux de fer et de blindage ; une roue entière de locomotive tourbillonna soudain hors du nuage, noire sur le ciel, et plana musicalement au-dessus de nos têtes pour retomber lentement et pesamment dans le désert derrière nous. À part l'envol de ces objets, il n'y eut plus qu'un silence de mort, sans cris humains ni coups de feu, pendant que la brume maintenant grise de l'explosion dérivait de la ligne vers nous, passait notre crête et se perdait dans les collines.

Dans l'accalmie, je courus vers le sud rejoindre les sergents. Salem ramassa son fusil et chargea dans les ténèbres. Avant que j'aie pu grimper jusqu'aux pièces, le creux se remplit de détonations et des silhouettes brunes des Bédouins qui bondissaient en avant pour en venir aux prises avec l'ennemi. Je regardai autour de moi, cherchant à saisir ce qui se passait si rapidement, et vis le train immobile et démembré le long de la voie, le flanc des wagons tressautant sous les balles qui les criblaient, pendant que des Turcs sautaient des portes arrière pour gagner l'abri du remblai.

Pendant que je regardais, nos mitrailleuses se mirent à jacasser au-dessus de ma tête ; les longues rangées de Turcs sur le toit des wagons roulèrent en arrière et furent balayées du sommet comme des ballots de coton par la furieuse averse de mitraille qui faisait rage le long des toits et soulevait des nuages d'éclats jaunes arrachés aux planches. La position dominante des pièces nous avait avantagés jusque-là.

Quand j'arrivai près de Stokes et de Lewis, l'engagement avait pris une autre tournure. Les Turcs qui restaient étaient parvenus derrière le talus, haut de onze pieds environ à cet

endroit, et, sous le couvert des roues, tiraient à bout portant sur les Bédouins vingt mètres plus loin, de l'autre côté de la déclivité ensablée. Dans le croissant de la ligne en courbe, l'ennemi était protégé des mitrailleuses, mais Stokes glissa dans le mortier son premier obus et, après quelques secondes, il y eut une détonation quand celui-ci explosa derrière le train, dans le désert.

Stokes toucha la vis d'élévation, et son deuxième tir tomba tout à côté des voitures dans le creux profond en dessous du pont où les Turcs prenaient refuge. L'endroit devint un abattoir. Les survivants de l'unité s'égaillèrent en panique dans le désert, jetant leurs fusils et leur équipement en courant. C'était la chance des mitrailleurs. Le sergent vida implacablement tambour après tambour jusqu'à ce que le sable découvert fût jonché de corps. Mushagraf, le garçon Shérari derrière la deuxième mitrailleuse, vit que la bataille était finie, jeta de côté son arme en poussant un grand cri et se précipita dans la pente avec son fusil pour rejoindre les autres qui commençaient, comme des bêtes sauvages, à démanteler les wagons et à se livrer au pillage. Tout s'était déroulé en dix minutes à peu près.

Je regardai vers le haut de la ligne dans mes jumelles et vis la patrouille de Mudowwara revenir en hésitant vers la voie ferrée, à la rencontre des fuyards du train, qui couraient aussi vite qu'ils le pouvaient vers le nord. Je regardai vers le sud pour voir nos trente hommes faire galoper leurs chameaux encolure à encolure dans notre direction pour partager le butin. Les Turcs là-bas, les voyant partir, commencèrent à les suivre avec d'infinies précautions en tirant des salves. À l'évidence, nous avions une demi-heure de répit, avant d'être pris sous une double menace.

Je courus vers les ruines pour voir ce que la mine avait fait. Le pont avait disparu et, dans le vide qu'il avait laissé, était tombé le premier wagon, rempli de malades. L'écrasement les avait tous tués sauf trois ou quatre et avait fait rouler les morts et les mourants en un tas sanglant contre le

fond brisé. Un de ceux qui vivaient encore criait dans son délire le mot typhus. Je refermai donc la porte et la coinçai, les laissant là, tout seuls.

Les wagons suivants avaient déraillé et s'étaient écrasés ; le châssis de certains était irrémédiablement faussé. La seconde locomotive ne formait plus qu'une pile blanchie de fer fumant. Ses roues motrices avaient sauté en l'air, emportant un flanc de la chaudière. Le poste de conduite et le tender étaient tordus en rubans, au milieu des pierres entassées de l'arc-boutant du pont. Elle ne fonctionnerait jamais plus. La machine avant s'était mieux tirée d'affaire : elle avait lourdement déraillé et passait à moitié par-dessus le pont, la cabine éclatée, mais elle était toujours sous pression et la transmission restait intacte.

Notre objectif principal était de détruire des locomotives, et j'avais gardé dans mes bras une caisse de coton-poudre, avec mèche et détonateur en place, pour agir dans un tel cas. Je la mis alors en position sur le cylindre extérieur. La chaudière eût mieux valu, mais la vapeur chuintante me faisait craindre une explosion générale qui aurait emporté mes hommes (grouillant comme des fourmis sur le butin) au souffle des fragments déchiquetés. Ils ne voudraient pourtant pas cesser leurs rapines avant l'arrivée des Turcs. J'allumai donc la mèche et, pendant la demi-minute où elle brûlait, repoussai un peu les pillards, non sans peine. Puis la charge explosa, réduisant le cylindre en miettes, ainsi que l'essieu. Sur le moment je m'inquiétai, ne sachant pas si les dégâts seraient suffisants ; mais, plus tard, les Turcs trouvèrent la locomotive irréparable et la mirent à la casse.

La vallée offrait un spectacle étrange. Les Arabes, devenus fous furieux, couraient çà et là à toute vitesse, tête découverte et à demi nus, hurlant, tirant en l'air, se griffant et s'empoignant les uns les autres, pendant qu'ils arrachaient les parois des fourgons et titubaient en avant et en arrière avec d'immenses ballots, qu'ils éventraient au bord de la voie et fouillaient, détruisant ce dont ils ne voulaient pas. Le

train était rempli de réfugiés et de malades, de volontaires pour le service de bateaux sur l'Euphrate et de familles d'officiers turcs retournant à Damas.

Il y avait des quantités de tapis étalés sur le sol, des douzaines de matelas et de couvre-pieds fleuris, des amoncellements de couvertures, une pleine variété de vêtements d'homme et de femme ; des pendules, des casseroles, de la nourriture, des ornements et des armes. De côté se tenaient trente ou quarante femmes hystériques, dévoilées, arrachant leurs vêtements et leurs cheveux, se rendant folles à force de crier. Sans s'occuper d'elles, les Arabes continuaient à détruire les biens domestiques, pillant tout leur soûl. Les chameaux étaient devenus propriété commune. Chaque homme chargeait frénétiquement la bête la plus proche de tout ce qu'elle pouvait porter, et la chassait vers l'ouest dans l'étendue vide pendant qu'il se tournait vers son prochain caprice.

Me voyant relativement oisif, les femmes se précipitèrent et s'accrochèrent à moi en criant grâce. Je leur assurai que tout allait bien, mais elles ne voulurent pas s'éloigner avant que quelques maris ne me délivrent. Ceux-ci bousculèrent leurs femmes et me saisirent les pieds, dans la peur panique d'une mort imminente. Un Turc ainsi brisé faisait un spectacle indécent ; je les repoussai à coups de pied, aussi bien que je le pouvais pieds nus, et finalement me libérai.

Tout près de là, un groupe d'Autrichiens, officiers et sous-officiers, s'adressa calmement à moi, en turc, pour demander quartier. Je répondis dans mon allemand hésitant ; ce sur quoi l'un d'entre eux implora en anglais un docteur qui soignerait ses blessures. Nous n'en avions aucun, et cela n'importait guère, car il était mortellement touché et mourant. Je leur dis que les Turcs reviendraient dans une heure et s'occuperaient d'eux. Mais il mourut avant, comme la plupart des autres (des instructeurs pour les nouveaux mortiers de montagne Skodor fournis à la Turquie pour la guerre du Hedjaz), parce qu'une dispute quelconque

éclata entre eux et ma propre garde du corps, et que l'un d'eux tira un coup de pistolet sur le jeune Rahaïl. Mis en fureur, mes hommes les sabrèrent tous, sauf deux ou trois, avant que je pusse revenir m'interposer.

Pour autant que cette excitation permettait de le voir, notre côté n'avait subi aucune perte. Parmi les quatre-vingt-dix prisonniers militaires se trouvaient cinq soldats égyptiens, en sous-vêtements. Ils me connaissaient et m'expliquèrent que dans un raid de nuit de Davenport, près de Wadi Aïs, ils avaient été isolés par les Turcs et capturés. Ils me racontèrent quelque chose du travail de Davenport, de son labeur continuel dans le secteur d'Abdulla, secteur où Davenport avait maintenu un peu de vie mois après mois, sans aucun des encouragements que nous recevions du succès et de l'enthousiasme local. Ses meilleurs aides étaient de lourds fantassins comme ceux-ci, que je chargeai de conduire les prisonniers jusqu'à notre point de rendez-vous convenu, aux rochers de sel.

CHAPITRE LXVII

Lewis et Stokes étaient descendus m'aider. Je m'inquiétais un peu pour eux, car les Arabes, ayant perdu l'esprit, se trouvaient prêts à attaquer leur ami autant que leur ennemi. J'avais dû me défendre trois fois, quand ils avaient fait semblant de ne pas me reconnaître et m'arrachaient mes affaires. Toutefois, les vêtements de guerre des sergents, kaki et tout salis, n'étaient pas très tentants. Lewis partit à l'est de la voie ferrée pour compter les trente hommes qu'il avait tués et, incidemment, trouver de l'or et des trophées turcs dans les paquetages. Stokes traversa le pont détruit, y vit les corps de vingt Turcs mis en pièces par son second obus, et se retira précipitamment.

Ahmed vint vers moi, les bras pleins de butin, et cria (aucun Arabe ne pouvait parler normalement dans le frémissement de la victoire) qu'une vieille femme dans l'avant-dernier wagon souhaitait me voir. Je l'envoyai immédiatement chercher, les mains vidées, ma monture et quelques chameaux de bât pour emporter les pièces, car le feu ennemi était maintenant pleinement audible, et les Arabes, rassasiés de dépouilles, s'échappaient un par un dans la direction des collines, poussant devant eux leurs chameaux chancelants vers des endroits sûrs. C'était une mauvaise tactique de garder les pièces pour la fin ; mais la confusion d'une première expérience au succès écrasant avait émoussé notre jugement.

Au fond du wagon était assise une très vieille dame arabe toute tremblante, qui me demanda ce qui se passait. Je le lui expliquai. Elle dit que, bien que vieille amie et hôtesse de Fayçal, elle était trop infirme pour bouger et devrait attendre la mort sur place. Je répondis qu'on ne lui ferait aucun mal. Les Turcs étaient presque arrivés et récupéreraient ce qui restait du train. Elle approuva, et me pria de trouver sa vieille négresse pour qu'elle lui apporte de l'eau. L'esclave remplit une tasse au tender crevé de la première locomotive (une eau délicieuse dont Lewis étanchait sa soif), puis je la guidai auprès de sa maîtresse reconnaissante. Des mois plus tard, me parvinrent en secret de Damas une lettre et un charmant petit tapis Baloutchi de la part de la noble Ayesha, fille de Djellal el-Lel, de Médine, en souvenir d'une rencontre insolite.

Ahmed n'amena jamais les chameaux. Mes hommes, possédés par la convoitise, s'étaient dispersés sur le terrain avec les Bédouins. Les sergents et moi restions seuls près de l'épave, maintenant étrangement silencieuse. Nous commençâmes à craindre de devoir abandonner les pièces et fuir à toutes jambes, mais nous vîmes juste à ce moment deux chameaux qui filaient vers nous. Zaal et Howeimil s'étaient aperçus de notre absence et étaient revenus nous chercher.

Nous étions en train d'enrouler le câble isolé, le seul que nous avions. Zaal bondit de son chameau, et voulait que je monte et parte ; mais, il valait mieux le charger avec le fil et l'exploseur. Zaal trouva le temps de rire de notre bizarre butin, après tout l'or et l'argent du train. Howeimil boitait à mort d'une vieille blessure au genou et ne pouvait pas marcher, mais nous lui fîmes coucher son chameau et hissâmes les mitrailleuses Lewis, attachées crosse à crosse comme des ciseaux, derrière sa selle. Restaient les mortiers de tranchée, mais Stokes réapparut, guidant maladroitement par le nez un chameau de bât qu'il avait trouvé errant. Nous chargeâmes les mortiers en hâte, mîmes Stokes (que sa dysenterie affaiblissait encore) sur la selle de Zaal, avec des Lewis, et

envoyâmes les trois chameaux, sous la responsabilité de Howeimil, à leur meilleure allure.

Pendant ce temps Lewis et Zaal, dans un creux abrité et invisible derrière l'ancienne position des pièces, firent un feu de caisses de cartouches, d'essence et de débris, entassèrent autour les tambours des mitrailleuses et les munitions inutilisées d'armes légères, puis couchèrent délicatement au sommet quelques-uns des obus restants de Stokes. Alors nous prîmes la fuite. Quand les flammes atteignirent la cordite et l'ammonal, il y eut un bruit colossal et continu. Les milliers de cartouches explosaient en série comme des mitrailleuses groupées, et les obus rugissaient en épaisses colonnes de poussière et de fumée. Les Turcs qui nous débordaient, impressionnés par cette terrifiante défense, pensèrent que nous étions en force et solidement postés. Ils cessèrent leur course, se mirent à couvert et commencèrent prudemment à encercler notre position, à la reconnaître selon les règles, pendant que, hors d'haleine, nous nous hâtions de nous dissimuler parmi les crêtes.

L'affaire semblait trouver une fin heureuse, et nous étions contents de nous en sortir sans autre perte que mes chameaux et mon bagage ; quoique cela inclût les trousses chéries des sergents. Toutefois il y avait de la nourriture à Rumm, et Zaal pensait que nous retrouverions peut-être nos biens avec les autres, qui attendaient en avant. Ce fut le cas. Mes hommes étaient chargés de butin et avaient avec eux tous nos chameaux : on s'empressait de libérer leurs selles de toutes les dépouilles, pour qu'ils parussent prêts à être montés.

J'expliquai doucement ce que je pensais des deux hommes qui avaient reçu l'ordre d'amener les chameaux après le cessez-le-feu. Ils plaidèrent que l'explosion avait dispersé tout le monde, dans l'effroi, et qu'ensuite les Arabes s'étaient appropriés chacun le premier animal venu. C'était vrai, sans doute ; mais mes hommes, aussi bien bâtis que les autres, auraient pu se servir eux-mêmes. Nous demandâmes

s'il y avait des blessés, et une voix dit que le jeune homme de Shimt — un risque-tout — était mort dans la première ruée vers le train. Cette ruée constituait une erreur, faite sans instructions, puisque les Lewis et les Stokes devaient terminer l'affaire si la mine marchait comme il convenait. J'estimais donc qu'on ne pouvait directement me reprocher sa perte.

Trois hommes avaient subi de légères blessures. Puis un des esclaves de Fayçal daigna déclarer que Salem manquait. Nous réunîmes tous les combattants et les questionnâmes. Enfin un Arabe dit qu'il l'avait vu gisant, blessé, juste au-delà de la locomotive. Alors Lewis se rappela qu'il avait vu, sans savoir qu'il était des nôtres, un nègre sur le sol à cet endroit, durement touché. On ne me l'avait pas dit et je fus en colère, car la moitié des Howeitat devaient être au courant, et savoir que Salem était sous ma responsabilité. Maintenant, par leur faute, j'avais pour la seconde fois laissé un ami en arrière.

Je demandai des volontaires pour retourner le chercher. Au bout d'un moment, Zaal accepta, puis douze des Nowaséra. Nous allâmes au grand trot sur la plaine vers la ligne. Du sommet de l'avant-dernière crête, nous vîmes l'épave du train, fourmillant de Turcs. Ils devaient être cent cinquante, et notre tentative était sans espoir. Salem devait être mort, car les Turcs ne faisaient pas de prisonniers arabes. En fait, ils avaient l'habitude de les tuer de manière horrible ; aussi, par merci, nous achevions nos blessés graves qu'il aurait fallu laisser impuissants sur le terrain que nous abandonnions.

Nous devions renoncer à Salem ; mais, pour tirer quelque profit de notre retour sur les lieux, je suggérai à Zaal de nous glisser vers le haut de la vallée pour récupérer les trousses des sergents. Il consentit, et nous avançâmes jusqu'à ce que le feu des Turcs nous pousse à couvert derrière un talus. Nous avions campé dans le creux suivant, après une centaine de mètres de terrain plat. Aussi, guettant le bon moment, un ou

deux des jeunes les plus rapides se faufilèrent pour ramener les sacoches de selle. Les Turcs étaient loin, et leur feu à longue portée, comme toujours, restait mauvais. Mais, à notre troisième voyage, ils mirent en batterie une mitrailleuse, et les éclaboussures poussiéreuses des balles sur les silex sombres leur permirent de bien grouper leur tir autour de nous.

Je renvoyai les coureurs, triai le plus léger et le meilleur du bagage restant et rejoignis le groupe. Nous lançant sur la pente, nous traversâmes. En terrain ouvert, les Turcs purent clairement dénombrer notre petit groupe. Ils devinrent audacieux et coururent sur les deux flancs pour nous couper la retraite. Zaal bondit de son chameau, grimpa avec cinq hommes à la pointe de la crête que nous venions de traverser et retourna le feu. C'était un tireur merveilleux, que j'avais vu abattre à la deuxième balle une gazelle en pleine course, de sa selle, à trois cents mètres, et son tir arrêta les Turcs.

Il nous cria, à nous les hommes chargés, de traverser le plus vite possible le creux suivant et d'en garder le contrôle pendant qu'il se repliait sur nous ; et, suivant ce procédé, nous reculions de crête en crête, nous contentant d'une bonne action de retardement et touchant treize ou quatorze Turcs au prix de quatre chameaux blessés. Enfin, quand nous ne fûmes qu'à deux crêtes de nos forces de soutien, sûrs de les rejoindre aisément, un méhariste solitaire apparut qui montait vers nous. C'était Lewis, avec une mitrailleuse Lewis qu'il tenait efficacement en travers des cuisses. Entendant le feu rapide, il avait pensé venir voir si nous avions besoin d'aide.

Il changea beaucoup notre rapport de forces, et mon humeur, car j'étais furieux contre les Turcs, qui avaient pris Salem et nous avaient pourchassés, à bout de souffle, si loin dans la poussière, la chaleur et la sueur ruisselante. Nous prîmes position pour porter un coup à nos poursuivants ; mais ou bien notre silence leur parut suspect, ou bien la distance parcourue les effraya ; quoi qu'il en fût, nous ne les

vîmes plus. Après quelques minutes nous nous calmâmes et nous eûmes la tête assez froide pour suivre les autres.

Ils avaient fait route très lourdement chargés. De nos quatre-vingt-dix prisonniers, dix étaient des femmes de Médine, favorables à notre cause, qui souhaitaient aller à La Mecque par l'intermédiaire de Fayçal. Il y avait vingt-deux chameaux sans cavalier. Les femmes avaient grimpé sur cinq selles de bât, et les blessés se tenaient par paires sur le reste. Il se faisait tard dans l'après-midi. Nous étions épuisés, les prisonniers avaient bu toute notre eau. Il fallait reconstituer nos réserves cette nuit-là au vieux puits de Mudowwara pour subvenir à nos besoins jusqu'à Rumm.

Comme le puits se trouvait près de la gare, il était hautement désirable que nous y arrivions et en repartions très vite, de crainte que les Turcs ne devinent notre route et ne nous trouvent là, sans défense. Nous nous séparâmes en petits groupes et nous nous frayâmes un passage vers le nord. La victoire défaisait toujours une force arabe, si bien que nous ne formions plus un groupe de raid mais une caravane de transport trébuchante, chargée à tout rompre de biens domestiques qui auraient fait la richesse d'une tribu arabe durant des années.

Mes sergents me demandèrent un sabre chacun, comme souvenir de leur premier combat de partisans. Alors que je descendais la colonne pour leur trouver quelque chose, je rencontrai soudain les affranchis de Fayçal et, à ma stupeur, en croupe derrière l'un d'eux, attaché à lui, trempé de sang, privé de connaissance, il y avait le manquant, Salem.

Je trottai jusqu'à Ferhan et lui demandai où il avait bien pu le trouver. Il me dit que, quand le mortier Stokes avait lancé son premier obus, Salem s'était précipité au-delà de la locomotive, et qu'un des Turcs lui avait tiré dans le dos. La balle était passée près de l'épine dorsale et ressortie sans le blesser mortellement, à leur avis. Après la prise du train, les Howeitat l'avaient dépouillé de son manteau, de sa dague, de son fusil et de son couvre-tête. Midjbil, un des affranchis,

l'avait découvert, hissé droit sur son chameau, et il était parti le ramener chez lui sans rien nous dire. Ferhan, le rattrapant sur la route, l'avait déchargé de Salem qui, par la suite, quand il fut parfaitement guéri, me garda toujours un peu rancune de l'avoir laissé en arrière, blessé, alors qu'il faisait partie de ma compagnie. J'avais manqué à la loyauté. C'était mon habitude de m'abriter derrière un Chérif pour éviter de me mesurer à la règle impitoyable des Arabes, sans merci pour les étrangers qui portaient leurs vêtements et singeaient leurs manières. Il ne m'arriva pas souvent d'être pris avec un aussi piètre bouclier que le Chérif aveugle Aïd.

Nous atteignîmes le puits en trois heures et fîmes provision d'eau sans mésaventure. Ensuite nous nous éloignâmes encore de dix milles environ, assez loin pour ne pas craindre de poursuite. Là, nous nous allongeâmes pour dormir et, le matin, nous nous trouvâmes agréablement las. Stokes avait durement souffert de sa dysenterie la nuit précédente, mais le sommeil et la fin de l'angoisse le guérirent. Lui, Lewis et moi, les seuls à ne pas être chargés, passâmes en tête, traversant d'immenses plateaux de boue, et arrivâmes juste avant le crépuscule au fond de Wadi Rumm.

Ce nouveau chemin était important pour nos automitrailleuses, parce que ses vingt milles de boue durcie leur permettraient peut-être d'atteindre facilement Mudowwara. Si c'était le cas, nous pourrions interrompre la circulation des trains quand il nous plairait. Pensant à cela, nous tournâmes dans l'avenue de Rumm, encore splendide dans l'éclat du crépuscule : les falaises, aussi rouges que les nuages à l'ouest, leur ressemblaient par les proportions et la barre horizontale qu'elles levaient contre le ciel. À nouveau, nous sentîmes combien Rumm calmait l'excitation par sa beauté sereine. Sa grandeur écrasante faisait de nous des nains, nous arrachait le manteau de rire dans lequel nous avions traversé les plateaux enjoués.

La nuit tomba, et la vallée devint un paysage de l'esprit. Les falaises invisibles se laissaient deviner comme des pré-

sences. L'imagination tentait de recomposer le plan de leurs remparts en suivant le sombre dessin qu'elles découpaient dans un dais d'étoiles. L'obscurité dans la profondeur était la réalité même — une nuit à désespérer du mouvement. Nous ne ressentions que le travail de nos chameaux, alors qu'au fil des heures, avec monotonie et régularité, ils étiraient leur pauvre chemin sans inégalité ni obstacle, la paroi devant nous ne se rapprochant pas plus que ne s'éloignait celle qui était derrière.

Vers neuf heures du soir, nous étions face à la fosse où se trouvaient l'eau et notre ancien camp. Nous reconnaissions la place parce que l'obscurité profonde devenait encore plus obscure d'humidité. Nous fîmes tourner nos chameaux à droite et avançâmes vers le roc, qui dressait ses dômes en cimier, si haut que les cordelettes de nos couvre-têtes glissèrent en arrière sur nos nuques quand nous levâmes les yeux. Sûrement, si nous tendions ne fût-ce que nos cravaches devant nous, nous toucherions les parois en face ; pourtant, nous marchâmes encore longtemps à pas lents, nous traînant sous leurs cornes.

Enfin, nous fûmes parmi les hauts buissons : alors nous criâmes. Un Arabe renvoya l'appel. Les échos de ma voix qui roulait en descendant de la falaise rencontrèrent son cri qui montait ; les sons s'enveloppèrent et luttèrent ensemble parmi les rochers. Une flamme pâle trembla à gauche, et nous trouvâmes là Moussa, notre sentinelle. Il alluma un feu de bois au parfum puissant et, à sa lumière, nous ouvrîmes du bœuf en boîte et mangeâmes voracement, avalant à grandes gorgées, entre les bouchées, bol sur bol de l'eau délicieuse, glacée et entêtante, après la boisson infecte de Mudowwara qui nous avait brûlé la gorge pendant des jours.

Nous dormîmes pendant que les autres arrivaient. Deux jours plus tard, nous étions à Akaba, y entrant glorieusement, chargés d'objets précieux et nous vantant de ce que les trains étaient à notre merci. D'Akaba, les deux sergents gagnèrent à la hâte un bateau pour l'Égypte. Le Caire s'était

souvenu d'eux, et s'était irrité de ne pas les voir revenir. Toutefois, ils pouvaient gaiement payer ce tribut. Ils avaient remporté une bataille de leurs seules mains, avaient eu la dysenterie, avaient vécu de lait de chamelle, appris à monter un chameau cinquante milles par jour sans souffrance. Et aussi, Allenby leur donna une médaille à chacun.

CHAPITRE LXVIII

Des jours se passèrent à parler politique, organisation et stratégie avec Fayçal, pendant que les préparatifs d'une nouvelle opération avançaient. Notre chance avait stimulé le camp, et le minage des trains promettait de se vulgariser, si nous étions capables d'entraîner à cette technique assez d'hommes pour former plusieurs groupes. Le Capitaine Pisani fut le premier volontaire. C'était le commandant expérimenté des Français à Akaba, soldat énergique qui brûlait de se distinguer — et de recevoir des distinctions. Fayçal me trouva trois jeunes Damascènes de bonne famille, qui avaient l'ambition de conduire des raids tribaux. Nous allâmes à Rumm et annonçâmes que ce raid était spécialement destiné au clan de Gassim. De tels charbons ardents les roussirent ; mais leur avidité ne les laissa pas refuser. Pendant des jours, tout le monde aux alentours accourut pour s'y joindre. La plupart furent repoussés ; toutefois, nous partîmes avec cent cinquante hommes et un énorme convoi de chameaux de bât à vide, pour le butin.

Pour changer, nous décidâmes de travailler du côté de Maan. Nous montâmes donc à Batra, grimpant de la chaleur dans le froid, d'Arabie en Syrie, des tamaris aux armoises. Quand nous franchîmes la passe et vîmes la tache rouge sang sur les collines, au-dessus des puits infestés de sangsues, nous rencontrâmes le premier souffle du désert

du Nord, cet air trop subtil pour être décrit, qui parlait de solitude parfaite, d'herbes sèches, et du soleil sur les silex brûlants.

Les guides dirent que le kilomètre 475 conviendrait pour poser une mine ; mais nous le trouvâmes environné de blockhaus et dûmes nous éloigner prudemment, en rampant. Nous descendîmes la ligne jusqu'à ce qu'elle traversât une vallée, sur un haut remblai percé de ponts, de chaque côté et au milieu. Là, après minuit, nous posâmes une mine automatique d'un type nouveau et très puissant, à la lyddite. Il fallut des heures pour l'enterrer, et l'aube nous surprit au travail. Il n'y eut pas d'éclaircissement perceptible et, quand nous regardâmes autour de nous pour voir à quel endroit les ténèbres cédaient, nous ne pûmes apercevoir aucun assaut particulier du jour. Après de longues minutes, le soleil se découvrit de lui-même, loin au-dessus de l'horizon, sur une bande dégradée de brume vague.

Nous nous retirâmes mille mètres plus haut dans le lit broussailleux de la vallée pour nous embusquer pendant le jour intolérable. Avec le passage des heures, le soleil ne cessait de croître, et brillait de si près sur notre tranchée irradiée que nous nous sentîmes serrés par ses rayons. Les hommes formaient une bande folle, poussée jusqu'à la démence par l'espoir du succès. Ils n'écoutaient que moi, et m'amenaient leurs désordres pour que j'en juge. Durant les six jours du raid je dus instruire et régler douze cas d'attaque à main armée, quatre enlèvements de chameau, un mariage, deux vols, un divorce, quatorze vengeances, deux cas de mauvais œil et un ensorcellement.

Les jugements furent rendus malgré ma connaissance imparfaite de la langue arabe. Le caractère frauduleux de mon rôle me cuisait. C'étaient les nouveaux fruits, fruits amers, de ma décision, devant Akaba, de devenir un personnage important de la Révolte. Je soulevais les Arabes sur de fausses prétentions, et j'exerçais une fausse autorité sur mes dupes, ayant pour seule indication leurs visages, tels que les

voyaient mes yeux faibles, pleurant et me piquant d'avoir supporté pendant un an la pulsation du soleil.

Nous attendîmes durant ce jour-là, et la nuit. Au crépuscule, un scorpion fila du buisson près duquel je m'étais allongé pour prendre note des fatigues de la journée et, s'accrochant à ma main gauche, me piqua, plusieurs fois sembla-t-il. La souffrance de mon bras enflé me tint éveillé jusqu'à l'aurore, au soulagement de mon esprit accablé, dont le corps criait assez haut pour interrompre les questions que je me posais, quand le feu d'une telle blessure superficielle parcourait mes nerfs léthargiques.

Pourtant, une douleur de cette nature ne durait vraiment jamais assez longtemps pour guérir la maladie de l'esprit. Après une nuit, elle devait faire place à cette souffrance interne, sans attrait ni honneur, qui provoquait en elle-même la pensée et laissait sa victime plus faible encore pour la supporter. Dans de telles conditions, la guerre paraissait une aussi grande folie que mon commandement simulé, un crime ; et, envoyant chercher nos Sheiks, j'étais sur le point de remettre ma personne et mes prétentions entre leurs mains embarrassées, quand la sentinelle annonça un train.

Il venait de Maan, un train de ravitaillement d'eau, et passa sur la mine sans accident. Les Arabes me remercièrent, car un butin d'eau n'était pas ce dont ils rêvaient. Le déclencheur de la mine n'avait pas fonctionné ; aussi, à midi, avec mes élèves, je descendis poser une mine électrique sur la lyddite, afin que l'explosion de l'une fît détoner l'autre. Pour nous dissimuler, nous faisions confiance au mirage et à la somnolence de midi des Turcs ; de façon justifiée, car il n'y eut pas d'alarme durant l'heure que nous passâmes à enterrer la charge.

Nous amenâmes les câbles électriques du pont sud à celui du milieu, dont l'arche cacherait l'exploseur à un train au-dessus. Nous plaçâmes les mitrailleuses Lewis sous le pont nord, pour ratisser l'arrière du train quand la mine sauterait. Les Arabes s'aligneraient derrière les buissons d'un chenal

transversal de la vallée, à trois cents mètres, de notre côté de la voie. Nous patientâmes ensuite pendant une journée de soleil et de mouches. Des patrouilles ennemies s'affairèrent le long de la ligne le matin, l'après-midi et le soir.

Le deuxième jour, vers huit heures du matin, un pilier de fumée quitta Maan. Au même moment, la première patrouille approcha. Elle ne comptait qu'une demi-douzaine d'hommes, mais ils pourraient avertir et retenir le train : nous les observions, tendus, nous demandant qui gagnerait la course. Le train était très lent, et la patrouille faisait des haltes.

Nous calculâmes qu'elle serait peut-être à deux ou trois cents mètres de nous quand le train arriverait. Nous ordonnâmes donc à chacun de gagner son poste. Avec douze wagons chargés, la machine haletait dans la côte. Cependant, elle continuait régulièrement. J'étais assis près d'un buisson dans le lit du torrent, à cent mètres de la mine : je l'avais en vue, ainsi que les hommes de l'exploseur et les mitrailleuses. Quand Faïz et Bédri entendirent la locomotive au-dessus de leur arche, ils dansèrent une danse de guerre autour de leur petite boîte électrique. Dans le fossé, les Arabes me sifflaient doucement qu'il était temps de mettre à feu ; mais je ne bondis pas pour agiter mon manteau avant que la machine fût exactement sur l'arche. Faïz abaissa instantanément la poignée, et le grand bruit, la poussière et les ténèbres explosèrent, comme à Mudowwara une semaine auparavant, et m'enveloppèrent là où je me trouvais, pendant que la maladive fumée jaune-vert de la lyddite s'accrochait paresseusement à l'épave. Les mitrailleuses Lewis crépitèrent soudain, trois ou quatre brèves rafales ; un hurlement vint des Arabes et, conduits par Pisani qui faisait retentir le vibrant cri de bataille des femmes, ils se précipitèrent en un sauvage torrent vers le train.

Un Turc apparut sur les butoirs de la quatrième voiture à partir de la queue, découpla, et laissa l'arrière du train glisser le long de la pente. Je fis un effort nonchalant pour

placer une pierre derrière la roue, mais ne m'en souciais vraiment pas assez pour le faire bien. Il semblait juste et amusant que cette quantité de butin échappe. Un colonel turc, d'une fenêtre, me tira dessus avec un pistolet Mauser, m'entaillant la chair de la hanche. Je ris de son énergie excessive, qui le poussait à croire, comme un officier régulier, qu'on avançait la guerre en tuant un individu.

Notre mine avait détruit la première arche du pont. Quant à la locomotive, elle avait la boîte à feu éventrée, beaucoup de tubes éclatés, la cabine emportée, un cylindre manquant, le châssis tordu, deux roues motrices et leurs coussinets fracassés. Le tender et le premier wagon s'étaient télescopés. Une vingtaine de Turcs étaient morts, et d'autres, prisonniers, y compris quatre officiers qui se tenaient près de la ligne, pleurant pour une vie que les Arabes ne songeaient pas à leur prendre.

Les wagons contenaient de la nourriture, quelque soixante-dix tonnes, en « urgente nécessité », selon le bulletin de transport, pour Medaïn Salih. Nous envoyâmes un exemplaire du bulletin à Fayçal, en guise de rapport détaillé de notre succès, et laissâmes l'autre, avec accusé de réception, dans le fourgon. Nous renvoyâmes aussi vers le nord, à coups de pied, une douzaine de civils qui avaient cru aller à Médine.

Pisani contrôla l'enlèvement ou la destruction du butin. Comme auparavant, les Arabes n'étaient plus que de simples chameliers, marchant derrière des animaux de bât chargés. Farradj tint mon chameau, pendant que Salem et Dheilan aidaient à mettre en place l'exploseur et le trop lourd câble. Des renforts turcs se trouvaient à quatre cents mètres quand nous eûmes fini, mais nous partîmes sans tué ni blessé.

Plus tard mes élèves pratiquèrent par eux-mêmes l'art de miner, et l'enseignèrent à d'autres. Des rumeurs de leur réussite roulèrent parmi les tribus en vague grandissante, pas toujours intelligemment. « Envoyez-nous un " lurens " et nous ferons sauter des trains avec », écrivirent les Béni Atiyeh à

Fayçal. Il leur prêta un Ageyli, Saad, homme aguerri, dont l'aide leur permit d'attraper un train important, qui transportait Suleiman Rifada, notre vieille peste de Wedjh, avec vingt mille livres en or et de précieux trophées. Saad répéta l'histoire en ne conservant que le câble pour sa part.

Durant les quatre mois suivants, nos experts d'Akaba détruisirent dix-sept locomotives. Voyager devint une terreur d'incertitude chez l'ennemi. À Damas, les gens se bousculaient pour les sièges à l'arrière du train, payaient même des suppléments pour les obtenir. Les machinistes firent grève. Le trafic civil cessa presque, et nous étendîmes notre menace jusqu'à Alep simplement en apposant une nuit une affichette sur l'Hôtel de Ville de Damas disant que les bons Arabes voyageraient dorénavant par le chemin de fer syrien à leurs propres risques. La perte des locomotives était douloureuse aux Turcs. Puisque le matériel roulant était commun à la Palestine et au Hedjaz, nos destructions ne rendaient pas seulement impossible une évacuation en masse de Médine, mais commençaient à bloquer l'armée autour de Jérusalem, juste au moment où la menace britannique devenait redoutable.

Pendant ce temps, l'Égypte m'avait réclamé par câble. Un aéroplane m'emmena au G.Q.G., où Allenby mettait une volonté grandiose à recréer l'Armée britannique brisée. Il me demanda ce que signifiaient nos efforts sur le chemin de fer, ou plutôt s'ils signifiaient quelque chose en dehors de la publicité mélodramatique qu'ils donnaient à la cause de Fayçal.

J'expliquai mon espoir de garder la ligne à peine en fonctionnement, mais seulement à peine, jusqu'à Médine, où l'unité de Fakhri se nourrissait à moindre coût pour nous que si elle avait été en prison au Caire. Le moyen le plus sûr de restreindre la ligne sans la tuer était d'attaquer les trains. Les Arabes apportaient au minage un élan qui manquait à leurs démolitions pures. Nous ne pouvions pas encore briser la ligne, puisque la tête est le point le plus fort d'une voie ferrée, et nous préférions affaiblir l'ennemi voisin le plus

proche jusqu'à ce que notre armée régulière fût entraînée, équipée et assez nombreuse pour investir Maan.

Il posa des questions sur Wadi Moussa, parce que les messages des Turcs montraient leur intention de l'attaquer au plus tôt. J'expliquai que nous avions essayé de provoquer les Turcs à cet assaut, et allions en être récompensés dès que, mystifiés et embrouillés, ils tomberaient dans notre piège. Nous nous déplacions en groupes, non pas en formations rigides, et leurs aéroplanes n'arrivaient pas à estimer notre nombre. Aucun espion non plus ne pouvait nous compter, puisque nous-mêmes n'avions pas la moindre idée de notre force à aucun moment donné.

En revanche, nous connaissions exactement les Turcs, chaque unité une par une, chaque homme qu'ils déplaçaient. Ils nous traitaient comme une armée régulière et, avant de risquer un mouvement contre nous, cherchaient à calculer la force totale que nous pourrions leur opposer. Moins orthodoxes, nous savions exactement ce qu'ils nous opposeraient. C'était notre équilibre. Pendant ces années, le Mouvement arabe vécut sur ce plateau exaltant mais glissant, entre « pourrait » et « ferait ». Nous ne laissions aucune marge au hasard ; en fait, « aucune marge » était la devise d'Akaba, constamment dans toutes les bouches.

Quand elle vint enfin, la grande attaque de Djémal sur Wadi Moussa ne fit aucun bruit. Mauloud mena l'affaire magnifiquement. Il ouvrit son centre et, avec le plus grand des humours, laissa entrer les Turcs jusqu'à ce qu'ils se cassent le nez contre les falaises verticales du refuge arabe. Alors, pendant qu'ils étaient encore ahuris et endoloris, il descendit simultanément par les deux flancs. Ils n'attaquèrent jamais plus une position arabe préparée. Leurs pertes avaient été lourdes, mais la perte d'assurance quand ils s'aperçurent que nous étions invisibles et pourtant prompts à la riposte leur coûta plus que les victimes. Grâce à Mauloud, Akaba dès lors n'eut plus de souci à se faire pour sa propre sécurité.

LIVRE VI

LE RAID SUR LES PONTS

Chapitres LXIX à LXXXI

En novembre 1917, Allenby était prêt à lancer une attaque générale contre les Turcs sur son front entier. Les Arabes eussent dû faire de même dans leur secteur ; mais je craignais de tout jouer sur un coup de dés, et combinai plutôt l'opération spécieuse visant à couper la voie ferrée de la vallée de Yarmouk, pour plonger dans le désordre la retraite turque attendue. Cette demi-mesure rencontra l'échec qu'elle méritait.

CHAPITRE LXIX

Octobre fut donc pour nous un mois d'attente, puisque nous savions qu'Allenby, avec Bols et Dawnay, projetait d'attaquer la ligne Gaza-Béershéba. Pendant ce temps, les Turcs, une toute petite armée fortement retranchée, avec d'excellentes communications latérales, s'étaient enflés de victoires successives au point de croire les généraux britanniques sans exception incapables de conserver ce que leurs troupes leur avaient conquis à force de durs combats.

Ils s'abusaient. L'arrivée d'Allenby avait reconstitué les Anglais. L'envergure de sa personnalité balaya la brume de jalousie entre les personnes ou les bureaux, derrière laquelle Murray et ses hommes avaient travaillé. Le Général Lynden Bell céda la place au Général Bols, le Chef d'État-major d'Allenby en France, un petit homme rapide, brave et charmant ; soldat tacticien, peut-être, mais principalement faire-valoir admirable et effacé pour Allenby, qui se déchargeait sur lui. Malheureusement, aucun d'eux n'avait le pouvoir de choisir les hommes ; mais le discernement de Chetwode leur ajouta Guy Dawnay comme troisième membre de l'État-major.

Bols n'avait jamais aucune opinion ni aucune information. Dawnay était un intellectuel avant tout. Il lui manquait l'empressement de Bols, ainsi que la calme énergie et la compréhension humaine d'Allenby, l'homme pour qui

travaillaient les hommes, l'image que nous adorions. L'esprit froid et ombrageux de Dawnay contemplait nos efforts d'un œil morne, pensant, toujours pensant. Sous cette surface mathématique, il cachait des convictions passionnées et complexes, une érudition raisonnée des guerres passées, et la brillante amertume d'un jugement déçu par nous, et par la vie.

C'était le moins professionnel des soldats, un banquier qui lisait l'histoire grecque, un stratège sans honte et un poète enflammé qui maîtrisait les choses quotidiennes. Durant la guerre, il avait eu le chagrin de préparer l'attaque contre Souvla (gâchée par des tacticiens incompétents) et la bataille de Gaza. Comme chacune de ses œuvres avaient été abîmée, il s'était de plus en plus enfermé dans la dureté d'un orgueil glacé, car il était de l'étoffe des fanatiques.

En restant aveugle à son mécontentement, Allenby brisa la glace ; et Dawnay répondit en donnant à l'avancée sur Jérusalem tout le talent qu'il possédait en abondance. L'union cordiale d'hommes tels que ces deux-là rendait désespérée dès le départ la position des Turcs.

Leurs caractères divergents se reflétaient dans le plan compliqué. Gaza avait été entranchée sur une échelle européenne, avec une série de lignes de défense en réserve. C'était si évidemment le point fort de l'ennemi que le haut-commandement britannique l'avait par deux fois choisi pour une attaque frontale. Allenby, frais arrivé de France, soutenait que tout nouvel assaut devrait être livré par un nombre écrasant d'hommes et de canons, et leur poussée maintenue par d'énormes quantités de transports en tout genre. Bols hochait la tête en signe d'assentiment. Dawnay n'était pas homme à mener une bataille de front. Il cherchait à détruire la force de l'ennemi avec le moins d'embarras possible. Comme un grand politique, il profitait des apparences attachées au titre de Chef comme d'un manteau pour couvrir le plus profond degré de ruse justifiable. Il conseilla une poussée sur l'extrémité des lignes turques, près de Béer-

shéba. Pour rendre sa victoire peu coûteuse, il avait besoin que la force principale de l'ennemi fût derrière Gaza ; ce qu'on obtiendrait pour le mieux si la concentration britannique restait cachée de manière que les Turcs prennent l'attaque de flanc pour une feinte superficielle. Bols hochait la tête en signe d'assentiment.

En conséquence, les mouvements furent effectués en grand secret ; mais Dawnay trouva un allié dans son service de renseignements, qui lui conseilla de dépasser les précautions négatives et de donner à l'ennemi des informations spécifiques (et spécieuses) sur les plans qu'il mûrissait.

Cet allié était Meinertzhagen qui, de l'étude des oiseaux migrateurs, avait dérivé dans le métier militaire ; sa brûlante haine immorale de l'ennemi s'exprimait aussi aisément dans la fourberie que dans la violence. Il persuada Dawnay ; Allenby accepta à contrecœur ; Bols donna son assentiment, et le travail commença.

Meinertzhagen ne connaissait pas les demi-mesures. Il était logique, idéaliste des plus profonds, et tellement possédé par ses convictions qu'il était prêt à atteler le mal au chariot du bien. Stratège, géographe, homme impérieux au rire silencieux, il prenait un plaisir aussi joyeux à tromper son ennemi (ou son ami) par une plaisanterie sans scrupule qu'à faire gicler avec son casse-tête africain une par une les cervelles d'une bande d'Allemands acculés. Ses instincts étaient soutenus par un corps d'une puissance énorme et un cerveau sauvage qui choisissait la meilleure route vers son but sans être gêné par le doute ou l'habitude. Meiner prépara de faux documents de l'Armée, minutieux et confidentiels, qui indiqueraient à un officier d'État-major entraîné de fausses positions pour la formation principale d'Allenby, une fausse direction pour l'attaque prochaine, et une date retardée de quelques jours. Cette information était propagée par de soigneuses allusions données dans des messages sans-fil en code. Quand il sut que l'ennemi avait recueilli ces messages, Meinertzhagen partit en reconnaissance avec ses

carnets de notes. Il poussa en avant jusqu'à ce que les Turcs le vissent. Dans le galop qui s'ensuivit, il perdit tout son équipement qu'il avait laissé mal attaché, et presque la vie ; mais il fut récompensé en voyant les réserves ennemies maintenues derrière Gaza, tous leurs préparatifs tournés vers la côte et rendus moins pressants. Simultanément, Ali Fouad Pacha émit un ordre du jour avertissant son État-major de ne pas transporter de documents sur la ligne de feu.

Sur le front arabe, nous étions très intimes avec l'ennemi. Nos officiers arabes avaient été des officiers turcs, et ils connaissaient personnellement tous les chefs de l'autre bord. Ils avaient subi le même entraînement, pensaient de la même façon, prenaient le même point de vue. En trouvant les moyens de nous rapprocher des Arabes, nous pouvions explorer les Turcs : les comprendre, presque rentrer dans leurs esprits. La relation entre eux et nous s'établissait partout, car la population civile de la zone ennemie était entièrement nôtre, sans que nous ayons à la payer ni à la persuader. Notre Renseignement formait donc le service le plus large, le plus plein et le plus sûr qu'on pût imaginer.

Mieux qu'Allenby, nous connaissions la pénurie ennemie et l'ampleur des ressources britanniques. Nous sous-estimions chez nous l'effet paralysant de l'artillerie trop abondante d'Allenby, et la malcommode complexité de son infanterie et de sa cavalerie, qui se mouvaient avec une lenteur rhumatisante. Nous espérions qu'Allenby aurait un mois de beau temps et, dans ce cas, nous nous attendions à le voir prendre non seulement Jérusalem mais aussi Haïfa, balayant les Turcs en déroute à travers les collines.

Ce serait notre moment, et il fallait y être prêts, à l'endroit où notre poids et nos tactiques seraient le moins attendus et le plus nocifs. À mes yeux, le centre d'attraction était Déraa, la jonction des chemins de fer Jérusalem-Haïfa-Damas-Médine, le nombril des armées turques en Syrie, le point commun de tous leurs fronts ; et, par chance, une zone où se trouvaient de grandes réserves intactes de combattants

arabes, formés et armés par Fayçal depuis Akaba. Là, nous pourrions utiliser des Rualla, des Séharin, des Serdiyen, des Khoreisha ; et, beaucoup plus fortes que les tribus, les populations sédentaires du Hauran et du Djébel Druse.

Je me demandai un moment si nous ne devions pas faire appel à tous ces partisans et attaquer les communications turques en force. Nous étions sûrs, avec un peu de savoir-faire, d'avoir douze mille hommes ; assez pour prendre Déraa d'assaut, pour détruire toutes les voies ferrées, même pour emporter Damas par surprise. N'importe lequel de ces événements rendrait critique la position de l'armée de Béershéba ; et la tentation de miser immédiatement notre capital sur cette carte était très intense.

Ce n'était pas la première fois et ce ne serait pas la dernière qu'il m'en coûtait de servir deux maîtres. J'étais un des officiers d'Allenby, et j'avais sa confiance ; en retour, il attendait de moi que je fisse de mon mieux pour lui. J'étais le conseiller de Fayçal, et il se reposait sur l'honnêteté et la compétence de mes avis au point de les accepter souvent sans discussion. Pourtant, je ne pouvais expliquer à Allenby la situation arabe complète ni dévoiler le plan britannique entier à Fayçal.

La population locale nous implorait de venir. Sheik Talal el Hareidhin, chef du pays creux aux alentours de Déraa, nous envoyait des messages répétés selon lesquels, avec quelques-uns de nos méharistes comme preuve de l'appui arabe, il nous donnerait Déraa. Un tel exploit eût fait l'affaire d'Allenby, mais ce n'en était pas un que Fayçal pût se permettre en toute rigueur, à moins qu'il eût un bon espoir de s'établir ensuite dans la ville. La prise soudaine de Déraa suivie d'une retraite aurait impliqué le massacre ou la ruine de toute la splendide paysannerie du district.

Elle ne pourrait se soulever qu'une seule fois et, en cette occasion, son effort devait être décisif. Faire appel à elle maintenant, c'était risquer le meilleur capital dont Fayçal disposait pour un succès éventuel, en supposant que la

première attaque d'Allenby balaierait l'ennemi devant elle, et que le mois de novembre serait sans pluie, permettant une avance rapide.

Je soupesai mentalement l'Armée anglaise, et je ne pus honnêtement me dire sûr d'elle. Les hommes étaient souvent de vaillants combattants, mais leurs généraux abandonnaient aussi souvent par stupidité ce qu'ils avaient gagné par ignorance. Allenby n'avait pas du tout été mis à l'épreuve : il nous était envoyé de France avec un dossier non sans tache ; ses troupes s'étaient effondrées durant la période Murray, et en avaient été brisées. Bien sûr, nous combattions pour une victoire alliée ; puisque les Anglais étaient les partenaires principaux, il faudrait, en dernier ressort, leur sacrifier les Arabes. Mais était-ce le dernier ressort ? La guerre en général n'allait ni bien ni très mal, et il semblait que l'occasion d'une nouvelle tentative se retrouverait l'année suivante. Je décidai donc de différer le risque, pour l'amour des Arabes.

CHAPITRE LXX

Cependant, puisque le Mouvement arabe dépendait du bon plaisir d'Allenby, il était indispensable d'entreprendre une opération quelconque, moins importante qu'une révolte générale, sur les arrières de l'ennemi : une opération qui pût être réalisée par un groupe de raid, sans impliquer les populations sédentaires, et qui pourtant plairait à Allenby en apportant une aide matérielle à la poursuite britannique de l'ennemi. Ces conditions et spécifications, bien considérées, nous fixaient pour tâche de couper un des grands ponts de la vallée du Yarmouk.

C'était par la gorge étroite et abrupte de la rivière Yarmouk que la voie ferrée de Palestine grimpait jusqu'au Hauran, sur son chemin vers Damas. La profondeur de la dépression du Jourdain et la raideur du flanc oriental du plateau avaient rendu très difficile à construire cette section de la ligne. Les ingénieurs durent la poser dans le cours même de la sinueuse vallée de la rivière et, pour arriver à progresser, la ligne devait continuellement traverser et retraverser le torrent sur une série de ponts, dont les plus éloignés à l'ouest et à l'est seraient les plus difficiles à remplacer.

Couper l'un de ces deux ponts isolerait l'armée turque en Palestine de sa base à Damas pendant une quinzaine, et lui ôterait toute possibilité d'échapper à l'avance d'Allenby. Pour atteindre le Yarmouk, il nous faudrait parcourir, à

partir d'Akaba, via Azrah, quelque quatre cent vingt milles. Les Turcs pensaient le danger que nous représentions si éloigné qu'ils gardaient insuffisamment les ponts.

En conséquence, nous suggérâmes ce plan à Allenby, qui demanda qu'il fût réalisé le cinq novembre, ou l'un des trois jours suivants. S'il réussissait et si le temps restait bon ensuite pendant deux semaines, il était probable qu'aucune unité de l'armée de von Kress ne garderait de cohésion dans sa retraite vers Damas. Les Arabes auraient alors l'occasion de porter leur vague en avant jusque dans la grande capitale, prenant à mi-chemin le relais des Britanniques, dont l'élan originel serait à ce moment presque épuisé, non moins que leurs moyens de transport.

Dans une telle éventualité, il nous fallait à Azrak un homme d'autorité pour mener les partisans locaux en puissance. Nassir, notre pionnier habituel, était absent ; mais entre tous les Béni Sakhr il y avait Ali ibn el-Hussein, le jeune et attirant Chérif Harith, qui s'était distingué durant les premiers jours désespérés de Fayçal, près de Médine, et s'était plus tard montré plus newcombien que Newcombe aux environs d'El-Oula.

Ali, ayant été l'hôte de Djémal à Damas, avait une certaine connaissance de la Syrie ; aussi priai-je Fayçal de me le prêter. Son courage, son habileté et son énergie étaient avérés. Il n'y avait jamais eu, depuis nos débuts, d'aventure trop dangereuse pour qu'Ali ne la tente, ni de désastre trop grave pour qu'il ne l'affronte avec son éclat de rire aigu.

Physiquement, il était splendide ; ni grand ni lourd, mais si fort qu'il pouvait s'agenouiller, les avant-bras sur le sol, paumes vers le haut, et se relever avec un homme sur chaque main. De plus, Ali était capable de dépasser pieds nus un chameau au trot, de maintenir sa vitesse pendant un demi-mille, puis de bondir en selle. Il était impertinent, obstiné, vaniteux ; aussi téméraire en paroles qu'en actes ; faisant impression (s'il le voulait) en public, et passablement cultivé

pour quelqu'un dont l'ambition innée consistait à surpasser les nomades du désert dans la guerre et le sport.

Ali nous amènerait les Béni Sakhr. Nous avions bon espoir d'obtenir les Sérahin, la tribu d'Azrak. J'avais pris contact avec les Béni Hassan. Bien sûr, en cette saison, les Rualla se trouvaient dans leurs quartiers d'hiver, si bien que nous ne pouvions pas jouer la carte la plus forte dont nous disposions au Hauran. Faïz el-Ghusein était parti dans le Ledjah pour préparer l'action contre le chemin de fer du Hauran, si le signal arrivait. On avait stocké des explosifs dans des endroits convenables. Nos amis à Damas étaient prévenus, et Ali Riza Pacha Rikabi, gouverneur militaire de la ville pour ces innocents de Turcs, et en même temps agent principal et conspirateur pour le Chérif, se préparait discrètement à conserver le pouvoir en cas d'urgence.

En détail, mon plan consistait à nous précipiter d'Azrak, guidés par Rafa (ce très vaillant Sheik qui m'avait convoyé en juin) jusqu'à Um Keis, en une ou deux énormes étapes avec une poignée d'hommes, une cinquantaine. Um Keis était Gadara, précieuse par la mémoire de Ménippe et de Méléagre, le Gréco-syrien immoral dont le lyrisme marquait le sommet des lettres syriennes. Um Keis se trouvait juste au-dessus du pont le plus occidental du Yarmouk, un chef-d'œuvre d'acier dont la destruction inscrirait certainement mon nom dans l'école gadaréenne. Il n'y avait même pas plus d'une demi-douzaine de sentinelles stationnées sur les traverses et les arcs-boutants. Leur relève provenait d'une garnison de soixante hommes, dans les bâtiments de la gare de Hemmé, où les sources chaudes de Gadara jaillissaient encore, au bénéfice des malades du pays. J'avais l'espoir de persuader quelques-uns des Abou Tayi commandés par Zaal de m'accompagner. Ces hommes-loups rendraient certaine la prise même du pont. Pour empêcher les renforts ennemis d'intervenir, nous balaierions les approches avec des mitrailleuses maniées par les volontaires indiens du Capitaine Bray, de la division de cavalerie venant de France, sous le comman-

dement du Djémadar Hassan Shah, homme ferme et expérimenté. Ils se trouvaient depuis des mois dans l'intérieur du pays, coupant des rails depuis Wedjh, et l'on pouvait supposer sans se tromper qu'ils étaient devenus experts à dos de chameau, à la hauteur des marches forcées en perspective.

La démolition de grandes poutres suspendues avec des quantités limitées d'explosif était une opération minutieuse et demandait un collier de gélinite mise à feu électriquement. Le *Humber* nous fit des sangles de toile et des boucles, pour simplifier la fixation. Néanmoins, le travail restait difficile à exécuter sous le tir de l'ennemi. De peur d'un accident, j'invitai Wood, l'ingénieur de la base d'Akaba, le seul sapeur disponible, à venir avec nous pour me doubler. Il accepta immédiatement, tout en sachant qu'il avait été interdit médicalement de service actif à la suite d'une balle reçue dans la tête en France. George Lloyd, qui passait quelques derniers jours à Akaba avant d'aller à Versailles participer à une regrettable Commission interalliée, dit qu'il ferait route avec nous jusqu'à Djéfer ; comme c'était un des meilleurs garçons et un des voyageurs les moins encombrants du monde, sa venue apporta beaucoup à notre morne attente.

Nous faisions nos derniers préparatifs quand un allié inattendu survint en la personne de l'Émir Abd el-Kader el-Djézaïri, petit-fils du chevaleresque défenseur d'Alger contre les Français. La famille, exilée, vivait à Damas depuis une génération. Un de ses membres, Omar, avait été pendu par Djémal pour une trahison révélée par les documents Picot. Les autres avaient été déportés, et Abd el-Kader nous raconta la longue histoire de son évasion de Brusa, et de son voyage, avec mille aventures, à travers l'Anatolie jusqu'à Damas. En réalité, il avait été élargi par les Turcs sur la demande du Khédive Abbas Hilmi et envoyé à La Mecque par celui-ci pour affaires privées. Il y alla, vit le Roi Hussein, et revint avec une bannière cramoisie, de nobles cadeaux, son esprit détraqué à demi persuadé de notre bon droit, et brûlant d'une excitation saccadée.

Il offrit à Fayçal les corps et les âmes de ses villageois, exilés algériens robustes, frappant dur, qui vivaient entassés le long de la rive nord du Yarmouk. Nous saisîmes la chance que nous aurions ainsi de contrôler quelque temps la section médiane de la voie ferrée de la Vallée, y compris deux ou trois ponts principaux, sans l'inconvénient de devoir soulever la campagne, puisque les Algériens étaient des étrangers haïs et que la paysannerie arabe ne se joindrait pas à eux. Dès lors, nous repoussâmes le moment d'appeler Rafa à nous retrouver à Azrak, et ne dîmes pas un mot à Zaal, concentrant plutôt nos pensées sur Wadi Khalid et ses ponts.

Pendant que nous nous trouvions dans cette disposition d'esprit, un télégramme arriva, du Colonel Brémond, nous avertissant qu'Abd el-Kader était un espion à la solde des Turcs. Cela troublait nos plans. Nous l'observâmes étroitement, mais ne trouvâmes aucune preuve à cette accusation, qu'il ne fallait pas accepter aveuglément, puisqu'elle venait de Brémond qui était plus une charge qu'un collègue ; son tempérament militaire pouvait avoir influencé son jugement, quand il avait entendu les violentes dénonciations de la France dont Abd el-Kader ne se privait pas en public et en privé. La conception qu'avaient les Français de leur pays comme une belle femme leur inspirait une rancune nationale contre ceux qui dédaignaient ses charmes.

Fayçal dit à Abd el-Kader de faire route avec Ali et moi, et me confia : « Je sais qu'il est fou. Je crois qu'il est honnête. Gardez la tête froide et utilisez-le. » Nous continuâmes donc à lui montrer une entière confiance, en vertu du principe qu'un filou n'ajouterait pas foi à notre honnêteté, et qu'un honnête homme deviendrait d'autant plus vite un filou qu'il se sentirait soupçonné. En fait, c'était un fanatique de l'Islam, rendu à demi dément par l'enthousiasme religieux et le plus violent amour-propre. Ses susceptibilités musulmanes s'offensaient de ma chrétienté non déguisée. Sa fierté se blessait à notre compagnie ; car les tribus reconnaissaient Ali comme plus grand et me considéraient comme meilleur

qu'Abd el-Kader. Sa stupidité entêtée fit deux ou trois fois perdre son sang-froid à Ali, dans des scènes pénibles ; et son dernier exploit fut de nous laisser en mauvaise posture à un moment désespéré, après avoir entravé notre marche et nous avoir désorganisés, nous et nos plans, autant qu'il le pouvait.

CHAPITRE LXXI

Le départ fut difficile, comme toujours. Pour ma garde du corps, je pris six recrues. Parmi celles-ci Mahmoud, originaire du Yarmouk, était un garçon de dix-neuf ans, alerte et de sang chaud, avec la pétulance qui accompagne souvent les cheveux frisés. Un autre, Aziz, de Tafas, plus âgé, avait passé trois ans avec les Bédouins pour échapper au service militaire. Bien qu'habile avec les chameaux, c'était un esprit superficiel, guère plus expressif qu'un lapin, mais orgueilleux. Le troisième, Mustapha, gentil garçon de Déraa, très honnête, se promenait tristement seul parce qu'il était sourd, et honteux de son infirmité. Un jour, sur la plage, il avait d'un mot bref imploré d'être admis dans ma garde. Il s'attendait si évidemment à être refusé que je le pris ; et ce fut un bon choix pour les autres, puisqu'ils pouvaient brimer ce doux paysan en le chargeant de toutes les corvées. Pourtant lui aussi se sentait heureux, parce qu'il se trouvait parmi des hommes prêts à toute extrémité, et que les gens penseraient qu'il l'était aussi. Pour compenser son inefficacité durant la marche, j'enrôlai Showak et Salem, deux chameliers Shérari, et Abd el-Rahman, un esclave fugitif de Riyad.

De l'ancienne garde du corps, je laissai Mohammed et Ali se reposer. Ils étaient épuisés après leurs aventures de destruction de trains et, comme leurs chameaux, avaient besoin

de rester tranquillement au vert un moment. Ahmed devenait donc forcément le chef. Son énergie sans merci méritait une promotion mais, comme toujours, le choix qui s'imposait fut un échec. Il abusa de son pouvoir et devint tyrannique ; ce fut donc sa dernière randonnée avec moi. Je pris Kreim pour les chameaux, et Rahaïl, le sensuel et vaniteux garçon Haurani, qui restait continent par la grâce du surmenage. Matar, un parasite des Béni Hassan, s'attacha à nous. Ses grasses fesses de paysan remplissaient la selle de son chameau, et tenaient une place presque aussi large dans les plaisanteries lascives ou lugubres qui, pendant l'étape, aidaient mes gardes à occuper leur oisiveté. Nous pénétrerions peut-être en territoire Béni Hassan, où il avait un peu d'influence. Son avidité éhontée nous rendait sûrs de lui, tant que ses espérances n'étaient pas déçues.

Il était maintenant profitable d'être à mon service, car je connaissais ma valeur pour le Mouvement, et payais généreusement le maintien de ma sécurité. La rumeur, pour une fois d'humeur bienveillante, plaquait d'or la paume de ma main. Farradj et Daoud, avec Khidr et Midjbil, deux Biasha, complétaient le groupe.

Farradj et Daoud étaient efficaces et gais sur la route, comme tous les souples Ageyl qui aimaient être en mouvement ; mais, au camp, leur tempérament excessif les mettait continuellement dans des histoires qui leur coûtaient cher. Cette fois-ci, ils se surpassèrent en disparaissant le matin de notre départ. À midi arriva un message de Sheik Youssouf disant qu'ils se trouvaient dans sa prison, et pourrais-je venir lui parler ? J'allai à sa maison et trouvai sa masse basculant entre rire et rage. Il venait juste d'acheter une chamelle de selle, couleur crème, du sang le plus pur. Dans la soirée, la bête s'était égarée dans la palmeraie où campaient mes Ageyl. Ne soupçonnant nullement qu'elle appartînt au Gouverneur, ils avaient travaillé jusqu'à l'aube à lui teindre la tête rouge vif avec du henné et les pattes bleues avec de l'indigo, avant de la libérer.

Akaba entra en effervescence aussitôt, se tordant de rire autour de cet animal de cirque. Youssouf ne le reconnut qu'avec difficulté et lança tous ses policiers à la recherche des criminels. Les deux amis furent traînés devant le siège de justice, tachés de teinture jusqu'aux coudes, et protestant bruyamment de leur complète innocence. Les indices cependant étaient trop puissants, et Youssouf fit de son mieux avec une côte de palme pour porter atteinte à leur amour-propre, puis les condamna à une longue semaine de méditation dans les fers. Mon intérêt me poussa à réparer le dommage en lui prêtant un chameau jusqu'à ce que le sien fût respectable. Puis j'expliquai le besoin urgent que nous avions des coupables, et lui promis de leur administrer une autre dose de son traitement quand leur peau pourrait le supporter ; il ordonna donc qu'on les relâchât. Ils furent ravis d'éviter la prison pouilleuse à n'importe quelle condition, et nous rejoignirent en chantant.

Cette affaire nous avait retardés. Nous prîmes donc un immense dernier repas dans le luxe du camp et partîmes le soir. Pendant quatre heures, nous marchâmes lentement : une première étape était toujours lente, et tant les chameaux que les hommes détestaient partir vers de nouveaux dangers. Les charges glissaient, il fallait resserrer les selles et changer de monture. En plus de mes propres chamelles (Ghazala, la vieille grand-mère qui allait bientôt mettre bas, et Rima, une chamelle Shérari très ardente que les Sukhur avaient volée aux Rualla), j'avais fourni des montures aux Indiens, et prêté une bête à Wood (qui, délicat en selle, montait presque chaque jour un nouvel animal) ainsi qu'à Thorne, le cavalier du corps de Lloyd, qui se tenait en selle comme un Arabe et avait bel air avec son couvre-tête et un manteau rayé par-dessus son uniforme. Lloyd lui-même montait un pur-sang Dheraïyeh que Feissul lui avait prêté, un bon animal qui semblait rapide, mais rasé après la gale, et maigre.

Notre groupe s'éparpilla. Wood resta en arrière, et mes hommes, frais et très occupés à maintenir la cohésion des

Indiens, perdirent contact avec lui. Il se trouva donc seul avec Thorne et manqua notre virage à l'est, dans les ténèbres qui remplissaient toujours les profondeurs de la gorge d'Itm, sauf quand la lune se trouvait directement au-dessus. Ils continuèrent sur la piste principale vers Gouweira, faisant route pendant des heures, mais décidèrent à la fin d'attendre le jour dans une vallée latérale. Aucun des deux ne connaissait le pays et, peu sûrs des Arabes, ils montèrent la garde tour à tour. Nous devinâmes ce qui s'était passé en ne les voyant pas apparaître à notre halte de minuit et, avant l'aube, Ahmed, Aziz et Abd el-Rahman revinrent en arrière, avec l'ordre de se disperser sur les trois ou quatre routes praticables et d'amener la paire manquante à Rumm.

Je restai avec Lloyd et le corps principal pour servir de guide à travers les courbes de grès rose et les vallées vert tamaris jusqu'à Rumm. L'air et la lumière étaient si merveilleux que nous errions sans la moindre pensée pour le lendemain. N'avais-je pas Lloyd à qui parler ? Le monde était devenu si bon. Une légère averse, la veille au soir, avait réuni terre et ciel dans le jour moelleux. Les couleurs sur les falaises, les arbres et le sol étaient si pures, si vives, que nous brûlions de les toucher vraiment, et ragions d'être trop ligotés pour pouvoir en emporter quelque chose. Nous avions le temps. Les Indiens s'étaient montrés mauvais chameliers, pendant que Farradj et Daoud invoquaient une nouvelle réaction douloureuse à la selle, appelée « youssoufose », qui les fit aller à pied mille après mille.

Nous entrâmes enfin dans Rumm, pendant que le crépuscule pourpre enflammait ses falaises prodigieuses et faisait descendre en biais des échelles de feu brumeux dans l'avenue qui s'étendait entre les murs. Wood et Thorne étaient déjà là, dans l'amphithéâtre de grès où se trouvaient les sources. Wood était malade, allongé sur la plate-forme de mon ancien camp. Abd el-Rahman les avait rattrapés avant midi, et les avait persuadés de le suivre, après beaucoup de malentendus, car les quelques termes égyptiens qu'ils connais-

saient ne les aidaient guère à comprendre son dialecte Aridh dont il mangeait les mots ou qu'il complétait d'argot Howeiti. Il avait coupé à travers les collines par une piste difficile, à leur grand inconfort.

Wood avait eu faim, chaud, et du souci ; il était furieux au point de refuser le repas indigène qu'Abd el-Rahman parvint à leur trouver dans une tente au bord de la route. Il avait cru qu'il ne nous reverrait jamais, et ne fut pas reconnaissant quand nous nous montrâmes trop saisis par l'admiration terrifiée que Rumm imposait à ses visiteurs pour sympathiser profondément avec ses souffrances. En fait, nous le regardâmes d'un œil fixe, nous dîmes « oui » et le laissâmes gisant là pendant que nous nous promenions en murmurant sur le mystère de l'endroit. Heureusement, Ahmed et Thorne pensaient plus à la nourriture et, avec le souper, des relations amicales furent rétablies.

Le lendemain, pendant que nous sellions les bêtes, Ali et Abd el-Kader apparurent. Lloyd et moi prîmes un second déjeuner avec eux, car ils se querellaient, et la présence d'hôtes les retenait. Lloyd était de la rare espèce de voyageur qui pouvait manger n'importe quoi avec n'importe qui, n'importe comment et n'importe quand. Puis, pressant l'allure, nous partîmes à la poursuite de notre groupe dans la vallée géante dont les collines ne manquaient que d'un plan pour atteindre à l'architecture.

Au fond de la vallée, nous traversâmes la plaine de Gaa, faisant faire la course à nos chameaux sur cette surface de velours, et nous rattrapâmes le corps principal, où nous mîmes le désordre dans l'excitation de notre galop. Les chameaux légèrement chargés des Indiens se mirent à danser avec un bruit de ferraille jusqu'à se débarrasser de leurs fardeaux. Puis nous nous calmâmes et remontâmes doucement ensemble Wadi Hafira, entaille ressemblant à un coup d'épée dans le plateau. À sa source se trouvait une passe raide vers la hauteur de Batra ; mais, ce jour-là, nous nous arrêtâmes avant et, par paresse et envie de confort, fîmes

halte dans le creux abrité de la vallée. Nous allumâmes de grands feux, plaisants dans la soirée fraîche. Farradj me prépara du riz à sa façon, comme d'habitude. Lloyd, Wood et Thorne avaient emporté avec eux du bœuf en boîte et des biscuits de l'Armée britannique. Nous fîmes donc cercle pour banqueter.

Le lendemain, nous grimpâmes la passe brisée, en zigzag ; en dessous, la rue herbeuse de Hafira encadrait une colline conique qui occupait le centre, avec pour arrière-plan les fantastiques dômes gris et pyramides rutilantes des montagnes de Rumm, dont la féerie ce jour-là était encore amplifiée par les masses nuageuses qui planaient sur elles. Nous regardâmes notre long convoi serpenter dans la montée, jusqu'à ce qu'avant midi chameaux, Arabes, Indiens et bagages eussent atteint le sommet sans accident. Contents, nous nous laissâmes tomber sur le sol dans la première vallée verte derrière la crête, à l'abri du vent, et réchauffés par la faible lumière du soleil qui tempérait la fraîcheur d'automne de ce haut plateau. Quelqu'un se mit de nouveau à parler de nourriture.

CHAPITRE LXXII

Je partis en reconnaissance vers le nord avec Awad, un jeune chamelier Shérari engagé à Rumm sans enquête. Il y avait tant de chameaux de bât dans notre groupe, et les Indiens s'étaient montrés de tels novices pour les charger et les guider, que mes gardes du corps se trouvaient détournés de leur devoir propre, faire route à mes côtés. Donc, quand Showakh me présenta son cousin, un Shérari Khayal qui se mettrait à mon service à n'importe quelles conditions, je l'acceptai du premier coup d'œil ; j'avais maintenant l'intention d'estimer sa valeur dans une situation difficile.

Nous contournâmes Aba el-Lissan pour nous assurer que les Turcs étaient oisifs autant qu'il convenait, car ils avaient l'habitude d'envoyer précipitamment une patrouille montée sur les sites de Batra à la première alerte, et je ne voulais pas engager déjà notre groupe dans une action inutile. Awad était un garçon de dix-huit ans environ, dépenaillé, à la peau brune, splendidement bâti, avec les muscles et les tendons d'un athlète, aussi agile qu'un chat, vif en selle (il montait magnifiquement), n'ayant pas mauvaise allure, bien qu'il eût quelque chose de l'apparence vile des Shérarat, et, dans son œil sauvage, un air d'expectative constante et plutôt soupçonneuse, comme s'il attendait à tout moment un événement nouveau qu'il n'aurait pas cherché ni demandé, et qui ne serait pas entièrement agréable.

Ces ilotes Shérarat étaient une énigme du désert. D'autres hommes pouvaient avoir des espoirs ou des illusions. Les Shérarat savaient que le genre humain ne leur accorderait volontiers dans ce monde ou un autre rien de mieux que l'existence physique. Un tel avilissement formait une base positive sur laquelle on pouvait établir une sorte de confiance. Je les traitais exactement comme les autres membres de ma garde. Ils trouvaient cela surprenant, et pourtant agréable, quand ils eurent appris que ma protection était active et suffisante. Tant qu'ils me servaient, ils devenaient ma propriété pleine et entière, et ils faisaient de bons esclaves, car rien de ce qu'on peut faire dans le désert ne se trouvait en dessous de leur dignité, ou au-delà de leur force et de leur expérience aguerries.

Devant moi, Awad se montrait troublé et embarrassé, bien qu'avec ses camarades il pût être gai et plaisanter. Son engagement représentait une subite fortune dépassant ses rêves, et il était pitoyablement déterminé à me convenir. Pour le moment, cela signifiait errer sur la grand-route de Maan pour attirer l'attention des Turcs. Quand nous eûmes réussi, et qu'ils sortirent nous donner la chasse, nous revînmes en arrière et, faisant encore un crochet, nous entraînâmes par cette ruse leurs hommes montés sur mules vers le nord, hors de la direction dangereuse. Awad prenait un intérêt allègre au jeu et maniait bien son nouveau fusil.

Ensuite, je montai avec lui au sommet d'une colline qui dominait Batra et les vallées en pente vers Aba el-Lissan, et nous restâmes là, allongés paresseusement, jusqu'à l'après-midi, regardant les Turcs chevaucher dans une direction vaine, et nos camarades endormis, les chameaux en train de paître et l'ombre des nuages bas qui faisait comme de doux creux en passant sur l'herbe dans le soleil pâle. C'était paisible, froid, et très loin des tracas du monde. L'austérité de l'altitude faisait honte au vulgaire bagage de nos soucis. À la place des rapports de nécessité, elle instaurait la liberté, le

pouvoir de rester seul, d'échapper à l'escorte de nos moi fabriqués : le repos et l'oubli des chaînes de l'être.

Mais Awad ne pouvait négliger ses appétits et la sensation nouvelle de pouvoir, dans ma caravane, les satisfaire régulièrement chaque jour ; il se trémoussait par terre sur le ventre, mâchant d'innombrables tiges d'herbe, et me parlant de ses joies animales en phrases hachées, le visage détourné, jusqu'à ce que nous voyions la cavalcade d'Ali déboucher au fond de la passe. Nous descendîmes alors la pente en courant à sa rencontre, et apprîmes comment il avait perdu quatre chameaux dans le col, deux brisés par des chutes et deux qui s'étaient effondrés de faiblesse en escaladant les crêtes rocheuses. De plus, il s'était à nouveau brouillé avec Abd el-Kader ; il priait Dieu de le délivrer de la surdité, de la vanité et des manières de rustre de l'Émir. Celui-ci ne se déplaçait pas sans bagages encombrants, n'ayant aucun sens de la route, et avait catégoriquement refusé de former, par sécurité, une seule caravane avec Lloyd et moi.

Nous les laissâmes en convenant qu'ils nous suivraient après la tombée de la nuit ; comme ils n'avaient pas de guide, je leur prêtai Awad. Nous nous retrouverions sous les tentes d'Aouda. Puis nous avançâmes à travers des vallées peu profondes coupées de crêtes, jusqu'à ce que le soleil se couchât derrière le dernier haut talus, du sommet duquel nous vîmes la boîte carrée de la gare de Ghadir el-Hadj qui contrastait artificiellement avec le terrain plat, à des milles et des milles de distance. Derrière nous, dans la vallée, il y avait des genêts ; aussi nous annonçâmes une halte et fîmes nos feux de cuisine. Ce soir-là, Hassan Shah eut l'idée agréable (qui devint plus tard une habitude) de clore notre repas en nous offrant de son thé indien. Nous étions trop avides et reconnaissants pour refuser, et épuisâmes sans vergogne son thé et son sucre avant que de nouvelles rations puissent lui être envoyées de la base.

Lloyd et moi repérâmes la position du lieu où nous avions l'intention de traverser la voie ferrée, juste en dessous de

Shédia. Les étoiles se levaient et nous fûmes d'accord pour marcher vers Orion. Nous partîmes donc, marchant vers Orion, pendant des heures : le résultat fut qu'Orion ne semblait pas plus près, et que rien ne se signalait entre nous et lui. Des crêtes, nous avions débouché sur la plaine, et elle était sans fin, rayée de façon monotone par le lit de wadis peu profonds, avec leurs rives basses, plates et droites qui, dans la lumière laiteuse des étoiles, ressemblaient toujours au ballast que nous attendions. Le sol était ferme sous le pied, et l'air du désert, frais sur nos visages, faisait que les chameaux allongeaient le pas de leur plein gré.

Lloyd et moi partîmes en avant pour épier la ligne, afin que le groupe principal ne fût pas impliqué si nous tombions par hasard sur un blockhaus turc ou une patrouille nocturne. Nos excellents chameaux, dont le fardeau était léger, allèrent à si grands pas que, sans le savoir, nous devançâmes de plus en plus les Indiens lourdement chargés. Hassan Shah, le Djémadar, envoya un homme nous garder en vue, puis un autre, et ensuite un troisième, jusqu'à ce que son groupe formât un chapelet pressé d'hommes en file. Il nous fit transmettre alors un urgent message chuchoté d'aller plus lentement, mais, quand celui-ci nous atteignit après être passé par trois langages, il était inintelligible.

Nous fîmes halte, découvrant que la nuit calme était pleine de bruits, tandis que l'odeur de l'herbe qui se desséchait montait et descendait autour de nous dans le vent mourant. Ensuite, nous reprîmes notre route plus lentement, pendant des heures semblait-il, et la plaine était toujours barrée de fossés trompeurs qui tendaient inutilement notre attention. Nous avions l'impression que les étoiles avaient tourné et que nous étions dans la mauvaise direction. Lloyd avait un compas dans ses bagages. Nous nous arrêtâmes pour fouiller ses profondes sacoches de selle. Thorne s'approcha et trouva l'objet. Groupés tout autour, sur les indications de la flèche lumineuse, nous remplaçâmes Orion par une étoile nordique plus propice. Puis, de nouveau,

interminablement en avant jusqu'à ce que nous montions un haut talus, et que Lloyd tirât sur ses rênes avec un hoquet et tendît le bras. Droit devant nous se détachaient sur l'horizon deux cubes plus noirs que le ciel, et à côté d'eux un toit pointu. Nous nous dirigions directement sur la gare de Shédia, nous étions presque dedans.

Tournant à droite, nous nous lançâmes dans un espace découvert, un peu nerveux de crainte qu'une partie de la caravane traînant derrière nous ne manquât le changement abrupt de direction ; mais tout se passa bien et, quelques minutes plus tard, dans le creux suivant, nous partagions la même excitation en anglais et en turc, en arabe et en urdu. Derrière nous retentit la faible clameur de chiens dans le camp turc, nous faisant battre le pouls plus vite.

Nous savions maintenant où nous nous trouvions, et nous nous orientâmes à nouveau pour éviter le premier blockhaus en dessous de Shédia. Nous avancions avec confiance, nous attendant à croiser la ligne sous peu. Mais le temps s'étira à nouveau et rien ne se montra. Il était minuit, nous avions fait route pendant six heures, et Lloyd commença à parler amèrement d'atteindre Bagdad au matin. Il ne pouvait pas y avoir là de voie ferrée. Thorne vit une rangée d'arbres, et les vit bouger, les culasses de nos fusils claquèrent, mais ce n'étaient que des arbres.

Nous perdions espoir et avancions sans précautions, dodelinant de la tête en selle, laissant nos yeux fatigués se fermer d'eux-mêmes. Ma Rima se mit soudain en colère. Avec un cri perçant, elle se lança de côté, me désarçonnant presque, fit des bonds furieux par-dessus deux talus et un fossé et se jeta à plat sur le sol poussiéreux. Je la frappai sur la tête ; elle se leva et avança nerveusement. De nouveau, les Indiens traînaient loin derrière nous qui nous hâtions mais, après une heure, le dernier talus de la nuit se dessina devant nous autrement que les autres. Il prit une forme rectiligne, et dans sa longueur se trouvaient des taches plus sombres qui pouvaient être la bouche obscure de ponceaux. Incitant notre

esprit à reprendre intérêt, nous poussâmes rapidement et silencieusement nos bêtes en avant. Quand nous fûmes plus proches, le talus se garnit d'une clôture de piquets acérés qui le bordaient. C'étaient les poteaux de télégraphe. Une silhouette à tête blanche nous arrêta un moment, mais comme elle resta immobile, nous conclûmes à une borne kilométrique.

Ayant arrêté notre troupe aussitôt, nous longeâmes la voie, puis avançâmes droit sur elle, pour affronter ce qui se cachait derrière la tranquillité de l'endroit, nous attendant à voir les ténèbres cracher soudain du feu, et le silence lancer une volée de coups de fusil. Mais il n'y eut pas d'alerte. Nous atteignîmes le remblai, qui était désert. Nous mîmes pied à terre et courûmes le long de la voie dans les deux sens pendant deux cents mètres : personne. Nous avions la place de passer.

Nous fîmes immédiatement traverser les autres, vers le désert vide et amical à l'est, et nous nous assîmes sur les rails, sous les fils chantants, pendant que la longue colonne de masses ombreuses ondulait hors des ténèbres, hésitait un peu sur le remblai et son ballast, pour redescendre derrière nous dans l'obscurité, au sein du silence tendu d'une marche nocturne de chameaux. Le dernier traversa. Notre petit groupe se réunit autour d'un poteau de télégraphe. À l'issue d'une brève bousculade, Thorne grimpa lentement le long du poteau pour attraper le fil le plus bas et se hisser jusqu'à son isolateur. Il atteignit le sommet ; un moment plus tard, il y eut un fort claquement métallique, et le poteau fut secoué lorsque le câble coupé sauta de chaque côté en l'air et s'arracha d'une demi-douzaine de poteaux au moins, de part et d'autre. Le deuxième et le troisième fils suivirent, se tordant bruyamment sur le sol pierreux, et pourtant aucun son en réponse ne vint de la nuit : ainsi nous étions passés comme il le fallait dans un vide entre deux blockhaus. Thorne, les mains pleines d'échardes, glissa à bas du poteau chancelant. Nous rejoignîmes nos chameaux accroupis, et

trottâmes derrière le groupe. Une autre heure, et nous ordonnâmes un repos jusqu'à l'aube ; mais, avant celle-ci, nous fûmes éveillés par une brève salve de coups de fusil et le martellement d'une mitrailleuse, loin au nord. Le petit Ali et Abd el-Kadir ne passaient pas la ligne aussi nettement que nous.

Le lendemain matin, sous un joyeux soleil, nous marchâmes parallèlement à la ligne pour saluer le premier train de Maan, puis nous pénétrâmes à l'intérieur des terres sur l'étrange plaine de Djéfer. Il faisait lourd, et la puissance du soleil augmentait, faisant naître des mirages sur les terres plates surchauffées. Séparés de notre groupe éparpillé, nous voyions certains de ses membres noyés dans une crue d'argent, d'autres nageant haut sur sa surface changeante qui s'étirait ou rétrécissait à chaque balancement du chameau ou inégalité de terrain.

Tôt dans l'après-midi, nous trouvâmes Aouda discrètement campé dans l'aire broussailleuse et escarpée, au sud-ouest des puits. Il avait envoyé au loin ses grandes tentes, avec les femmes, hors de portée des aéroplanes turcs. Il y avait peu de Toweiha présents, et ceux-ci se disputaient violemment sur la répartition des gages tribaux. Le vieil homme était triste que nous le trouvions dans un tel état de faiblesse.

Je fis de mon mieux, avec tact, pour adoucir les ennuis en donnant à leurs esprits une nouvelle direction et des intérêts compensatoires. Avec succès, car ils sourirent, ce qui chez les Arabes représentait souvent la moitié de la bataille. Avantage suffisant pour le moment ; nous remîmes le reste à plus tard pour aller déjeuner avec Mohammed el-Dheilan. C'était un meilleur diplomate qu'Aouda, parce que moins ouvert ; et il avait l'air gai quand il le jugeait bon, quoiqu'il en fût réellement. Il nous accueillit donc chaleureusement autour de son plateau de riz, de viande et de tomates séchées. Mohammed, villageois dans l'âme, se nourrissait trop bien.

Après le repas, pendant que nous revenions en flânant à

travers les fossés gris et secs, ressemblant à des bauges de mammouth, que les crues avaient profondément taillés dans la boue fibreuse, je m'ouvris à Zaal de mes plans pour une expédition contre les ponts du Yarmouk. L'idée lui déplut beaucoup. Zaal en octobre n'était pas le Zaal d'août. Le succès transformait le vaillant et rude cavalier du printemps en homme prudent, à qui sa richesse nouvelle rendait la vie précieuse. Au printemps, il m'aurait guidé n'importe où ; mais le dernier raid avait mis ses nerfs à l'épreuve, et il disait maintenant qu'il ne monterait en selle que si j'en faisais une question personnelle.

Je lui demandai quel groupe nous pourrions réunir ; et il cita trois des hommes du camp comme de bons compagnons dans une tentative si désespérée. Le reste de la tribu se trouvait au loin, mécontent. Prendre trois Toweiha serait pire qu'inutile, car leur juste fierté irriterait les autres hommes et, trop peu nombreux, ils ne suffiraient pas seuls. Je dis donc que j'essaierais ailleurs. Zaal laissa voir son soulagement.

Pendant que nous discutions encore de ce que nous devions faire (car j'avais besoin des conseils de Zaal, un des meilleurs chefs de raid vivants, et le plus compétent pour juger mon plan à demi formé), un garçon effrayé se précipita vers le feu où nous prenions le café et s'écria que des cavaliers s'approchaient rapidement dans un nuage de poussière, venant du côté de Maan. Les Turcs y avaient un régiment de mules et un de cavalerie, et se vantaient depuis longtemps de venir un jour ou l'autre rendre visite aux Abou Tayi. Aussi nous bondîmes pour les recevoir.

Aouda avait quinze hommes, dont cinq valides, le reste étant de vieux barbons ou de jeunes garçons, mais nous-mêmes étions forts de trente hommes, et je méditai sur la malchance du commandant turc qui avait choisi pour sa surprise le jour où les Howeitat accueillaient par hasard une section de mitrailleurs indiens qui connaissaient leur affaire. Nous fîmes coucher et entravâmes au genou les chameaux

dans les plus profonds des trous creusés par l'eau, et plaçâmes les Vickers et les Lewis dans d'autres tranchées naturelles du même genre, admirablement masquées par des buissons d'alcali, et commandant le terrain plat sur huit cents mètres de chaque côté. Aouda abattit ses tentes, et envoya ses hommes augmenter notre feu, puis nous attendîmes tranquillement que le premier cavalier grimpât le talus jusqu'à notre niveau ; nous vîmes qu'il s'agissait d'Ali ibn el-Hussein et d'Abd el-Kadir, arrivant à Djéfer en provenance de la direction ennemie. Nous nous retrouvâmes joyeusement, pendant que Mohammed faisait une deuxième édition de riz aux tomates pour le bien-être d'Ali. Ils avaient perdu deux hommes et une jument dans la fusillade sur la voie ferrée pendant la nuit.

CHAPITRE LXXIII

Lloyd devait repartir de là pour Versailles, et nous demandâmes à Aouda un guide qui lui ferait franchir la ligne. Il n'y avait pas de problème quant à l'homme, mais de grandes difficultés à lui trouver une monture, car les chameaux Howeitat paissaient, et le pâturage le plus proche se trouvait à une pleine journée de voyage au sud-est de ces puits arides. Je tranchai la difficulté en fournissant au nouveau guide une monture prise parmi mes propres bêtes. Le choix tomba sur la vieille Ghazala, dont la gestation s'était révélée plus lourde que nous ne pensions. Avant la fin de notre expédition, elle serait inapte au travail rapide. Aussi, en honneur de sa bonne tenue en selle et de son esprit enjoué, Thorne fut transféré sur elle, pendant que les Howeitat regardaient bouche bée. Ils estimaient Ghazala plus que tous les chameaux de leur désert et auraient payé cher l'honneur de la monter : voilà qu'elle était donnée à un soldat que son visage rose et ses yeux gonflés d'ophtalmie faisaient paraître efféminé et larmoyant ; un peu, disait Lloyd, comme une nonne qu'on a enlevée. Ce fut triste de voir partir Lloyd. Il était compréhensif, aidait avec sagesse et souhaitait le succès de notre cause. C'était aussi le seul homme de grande culture avec nous en Arabie et, durant ces quelques jours ensemble, nos esprits avaient vagabondé de tous côtés, discutant de tout livre ou de toute chose au ciel ou sur la terre qui retînt notre

fantaisie. Quand il partit, nous fûmes à nouveau rendus à la guerre, aux tribus et aux chameaux sans fin.

La nuit commença par une surabondance de ce travail indigeste. Il fallait régler le problème des Howeitat. Après la tombée de la nuit, nous nous réunîmes autour du foyer d'Aouda et, pendant des heures, j'essayai d'atteindre ce cercle de visages illuminés par le feu, jouant sur eux de tous les arts tortueux que je connaissais, en attrapant un, puis un autre (il était facile de voir l'éclair dans leur regard quand un mot portait) ; ou encore, prenant une fausse direction, et perdant sans réponse des minutes de temps précieux. Les Abou Tayi avaient la tête aussi dure que le corps, et la flamme de la conviction s'était éteinte en eux depuis longtemps sous la tension du travail.

Je marquais progressivement des points, mais la discussion continuait encore, vers minuit, quand Aouda leva sa cravache et réclama le silence. Nous tendîmes l'oreille, nous demandant quel était le danger, et, après un moment sentîmes une réverbération rampante, des coups à la cadence trop sourde, trop étendue, trop lente pour que nos oreilles réagissent. Cela ressemblait au murmure d'un orage distant et très humble. Aouda leva des yeux hagards vers l'ouest et dit : « Les canons anglais. » Allenby faisait un bombardement de préparation, et ses bruits secourables conclurent le débat en ma faveur sans discussion.

Le lendemain matin, l'atmosphère du camp était sereine et cordiale. Le vieil Aouda, ses difficultés surmontées pour cette fois, m'embrassa chaleureusement, appelant la paix sur nous. À la fin, alors que j'avais la main posée sur mon chameau couché, il se précipita, me prit à nouveau dans ses bras et me serra contre lui. Je sentis sa barbe rêche frôler mon oreille pendant qu'il me soufflait : « Méfie-toi d'Abd el-Kader. » Il y avait trop de monde autour de nous pour en dire plus.

Nous avançâmes sur les plateaux sans fin mais étrangement beaux de Djéfer jusqu'à ce que la nuit tombât sur nous

au pied d'un escarpement de silex, comme une falaise au-dessus de la plaine. Nous campâmes là, dans une poche de sous-bois infestée de serpents. Nous faisions des étapes courtes, sans nous presser. Les Indiens s'étaient montrés novices sur la piste. Partis de Wedjh pour l'intérieur des terres des semaines plus tôt, j'en avais imprudemment conclu qu'ils savaient monter ; mais maintenant, sur de bons animaux et faisant de leur mieux, ils ne pouvaient couvrir en moyenne que trente-cinq milles par jour, une promenade pour le reste d'entre nous.

Donc, pour nous, chaque journée formait un mouvement facile, sans effort, parfaitement libre de tension physique. Un climat doré d'aubes brumeuses, de soleil léger, et de fraîcheur du soir ajoutait une étrange paix de la nature à la paix de notre marche. Cette semaine fut un été de la Saint-Martin, qui s'écoula comme un rêve remémoré. Je sentais seulement que c'était très doux, très confortable, que l'air même était heureux, et mes amis contents. Des conditions si parfaites présageaient forcément la fin de notre bon temps ; mais cette certitude, parce que aucun espoir rebelle ne venait la contester, ne servait qu'à renforcer la tranquillité du présent automnal. Il n'y avait aucune pensée ni souci. Mon esprit était aussi apaisé en ces journées qu'il le fut jamais dans ma vie.

Nous fîmes halte pour déjeuner et pour le repos de midi — il fallait aux soldats trois repas par jour. Soudain, il y eut une alarme. Des hommes montés à cheval et à chameau apparurent à l'ouest et au nord, et se rabattirent rapidement sur nous. Nous saisîmes nos fusils. Les Indiens, qui s'habituaient à agir sans délai, portaient maintenant leurs Vickers et Lewis prêtes à l'action. En trente secondes, nous fûmes en complète position de défense, quoique, dans ce pays plat, notre situation ne comportât pas beaucoup d'avantages. En avant, sur chaque flanc, se trouvaient mes gardes du corps, dans leurs vêtements éclatants, allongés entre les touffes d'herbe grises, leurs fusils amoureusement tenus contre la

joue. À côté d'eux les quatre groupes bien nets d'Indiens en kaki s'accroupissaient autour de leurs armes. Derrière étaient postés les hommes de Chérif Ali, lui-même au milieu, tête nue et ardent, tranquillement appuyé sur son fusil. À l'arrière-plan, les chameliers rassemblaient nos animaux qui paissaient pour les mettre sous le couvert de notre tir.

Le groupe composait un tableau. Je nous admirais, et Chérif Ali nous exhortait à retenir notre feu jusqu'à ce que l'attaque se déclarât, quand Awad, avec un rire joyeux, bondit sur ses pieds et courut vers les ennemis, agitant sa large manche au-dessus de sa tête en signe d'amitié. Ils tirèrent sans effet sur lui, ou au-dessus de lui. Awad s'allongea et répliqua, un coup de feu, pointé juste au-dessus de la tête du cavalier le plus avancé. Cette riposte, et notre silence déterminé, les rendirent perplexes. Ils reculèrent en groupe hésitant et, après une minute de discussion, agitèrent leurs manteaux en réponse peu enthousiaste à notre signal.

L'un d'eux s'avança vers nous au pas. Awad, protégé par nos fusils, s'avança de deux cents mètres à sa rencontre, et vit que c'était un Sukhurri qui, quand il apprit nos noms, feignit la surprise. Nous nous approchâmes ensemble de Chérif Ali, suivis à distance par le reste des nouveaux venus, après qu'ils eurent vu notre accueil pacifique. Ils formaient un groupe de raid des Zebn Sukhur, qui campaient, comme nous nous y attendions, en avant, à Baïr.

Ali, furieux contre eux de leur attaque traîtresse, les menaça de toutes sortes de représailles. Ils reçurent sa tirade d'un air maussade, disant que les Béni Sakhr avaient pour coutume de faire feu au-dessus des étrangers. Ali reconnaissait que c'était leur habitude, et une bonne habitude dans le désert, mais fit valoir que leur apparition sans avertissement de trois côtés à la fois prouvait une embuscade préméditée. Les Béni Sakhr formaient une bande dangereuse, pas assez purement nomade pour respecter le code d'honneur nomade ou pour obéir à l'esprit de la loi du désert, et pas assez villageoise pour avoir abandonné les activités de rapine et de raid.

Nos récents assaillants allèrent à Baïr annoncer notre venue. Mifleh, chef de leur clan, pensa préférable d'effacer la mauvaise réception par une démonstration publique où tous les hommes et les chevaux de l'endroit se rassemblèrent pour nous accueillir avec des acclamations sauvages, des galops, des courbettes, et beaucoup de coups de feu et de cris. Ils tourbillonnaient autour de nous dans une chasse furieuse, faisant sonner les sabots sur les cailloux, cavaliers téméraires qui n'avaient pas grand respect de notre dignité, car ils fendaient nos rangs et faisaient continuellement partir leurs fusils sous le nez de nos chameaux. Des nuages de poussière crayeuse et desséchante s'élevèrent, si bien que les voix devinrent croassantes.

Finalement, la parade s'apaisa, mais alors Abd el-Kader, trouvant désirable même l'estime des fous, se sentit obligé d'affirmer sa valeur. Les Béni Sakhr criaient à Ali ibn el-Hussein : « Dieu donne la victoire à notre Chérif » et faisaient reculer leurs chevaux à mes côtés avec des « Bienvenue, Aurans, messager de l'action ». Abd el-Kader monta donc sur sa jument, dans sa haute selle mauresque, et, avec ses sept serviteurs algériens en file rigide derrière lui, se mit à caracoler en lentes courbes, criant « Houp, houp » de sa voix gutturale et tirant en l'air des coups de pistolet imprécis.

Les Bédu, stupéfaits de ce spectacle, le regardèrent bouche bée, jusqu'à ce que Mifleh s'approchât de nous et dît d'une voix mielleuse : « Seigneurs, veuillez rappeler votre serviteur, car il ne sait ni monter ni tirer et, s'il touchait quelqu'un, il ruinerait notre bonne fortune de ce jour. » Mifleh ne connaissait pas le précédent familial qui aurait confirmé sa nervosité. Le frère d'Abd el-Kader détenait ce qui pouvait bien constituer un record du monde grâce à trois accidents fatals successifs avec des pistolets automatiques, dans le cercle de ses amis de Damas. Ali Riza Pacha, le meilleur gladiateur local, avait déclaré : « Trois choses sont notoirement impossibles : une, que la Turquie gagne cette

guerre ; une, que la Méditerranée se transforme en champagne ; une que l'on me trouve au même endroit que Mohammed Saïd, lui étant armé. »

Nous déchargeâmes nos bêtes près des ruines. Derrière nous, les tentes noires des Béni Sakhr faisaient comme un troupeau de chèvres tachetant la vallée. Un messager nous invita sous la tente de Mifleh. D'abord, cependant, Ali avait une enquête à faire. À la demande des Béni Sakhr, Fayçal avait envoyé un groupe de maçons et puisatiers Bisha reconstruire le puits démoli où Nassir et moi avions pris de la gélinite sur notre chemin vers Akaba. Ils se trouvaient à Baïr depuis des mois et déclaraient pourtant que le travail était loin d'être fini. Fayçal nous avait chargés d'examiner la raison de ce délai coûteux. Ali s'aperçut que les hommes de Bisha vivaient à l'aise et forçaient les Arabes à leur fournir viande et farine. Il les en accusa. Ils tergiversèrent, en vain, car les Chérifs avaient un instinct judiciaire entraîné, et parce que Mifleh nous préparait un grand souper. Mes hommes murmuraient avec excitation qu'on avait vu des moutons mis à mort derrière sa tente, haut sur le tertre au-dessus des tombes. Aussi la justice d'Ali fut-elle ailée, avant qu'on pût apporter les bols de nourriture. Il entendit et condamna les Noirs en un moment, et leur fit infliger son jugement par ses esclaves, dans les ruines. Les punis revinrent, un peu honteux, baisèrent des mains en signe de bonne volonté et de rémission, et ce fut un groupe réconcilié qui s'agenouilla ensemble pour manger.

Les Howeitat mouillaient de beurre leurs festins ; ceux des Béni Sakhr en débordaient. Nos vêtements étaient éclaboussés, il en coulait de notre bouche, sa chaleur nous ébouillantait le bout des doigts. L'acuité de la faim diminuant, les mains plongèrent plus lentement, mais le repas se trouvait encore loin de sa juste conclusion quand Abd el-Kader grogna, se mit soudain sur pied, s'essuya les mains sur un mouchoir et alla s'asseoir sur les tapis près de la paroi de la tente. Nous hésitâmes, mais Ali marmonna « le

fellah », et l'ouvrage se poursuivit jusqu'à ce que tous les hommes de ce service fussent repus, et que les plus sobres d'entre nous aient commencé à lécher la graisse figée de leurs doigts cuisants.

Ali s'éclaircit la gorge, et nous retournâmes à nos tapis pendant qu'on rassasiait la deuxième et la troisième relève autour des plateaux. Une petite chose de cinq ou six ans, dans une blouse sale, resta à se gaver solennellement des deux mains du premier au dernier moment et, à la fin, le ventre gonflé et le visage luisant de graisse, s'éloigna, muet, titubant, serrant triomphalement sur sa poitrine une énorme côtelette intacte.

Devant la tente, les chiens cassaient bruyamment les os nettoyés, et l'esclave de Mifleh, dans le coin, fendit un crâne de mouton et suça la cervelle. Pendant ce temps Abd el-Kader, assis, crachait, rotait et se nettoyait les dents. Finalement, il envoya un de ses serviteurs chercher son coffre à médicaments et se versa une potion, grommelant que la viande dure était mauvaise pour sa digestion. Il pensait par de si mauvaises manières se faire une réputation de grandeur. Il pouvait sans doute intimider ainsi ses propres villageois, mais les Zebn étaient trop proches du désert pour qu'on les mesurât à une aune purement paysanne. De plus, ils avaient aujourd'hui sous les yeux l'exemple contraire de Chérif Ali ibn el-Hussein, seigneur-né du désert.

Sa façon de faire lever tout le monde en même temps venait des déserts centraux. Sur les franges cultivées, parmi les semi-nomades, chaque invité s'écartait quand il était rassasié. Les Anazeh de l'extrême Nord mettaient l'étranger à part, dans l'obscurité, pour qu'il n'ait pas honte de son appétit. C'étaient des usages différents, mais, parmi les clans importants, la manière des Chérifs était généralement à l'honneur. Aussi le pauvre Abd el-Kader ne fut-il pas compris.

Il s'éloigna, et nous nous installâmes à l'entrée de la tente, surplombant le creux sombre, maintenant garni des petites

constellations de foyers qui paraissaient imiter ou refléter le ciel au-dessus. La nuit était calme, sauf quand les chiens se provoquaient les uns les autres à des chœurs de hurlements ; alors que ceux-ci se raréfiaient, nous entendîmes de nouveau le martèlement tranquille et régulier des grosses pièces préparant l'assaut en Palestine.

À cet accompagnement d'artillerie, nous dîmes à Mifleh que nous allions faire un raid dans le district de Déraa, et que nous serions heureux de l'avoir avec nous, lui et une quinzaine de ses hommes, tous montés à chameau. Après notre échec avec les Howeitat, nous avions décidé de ne pas révéler notre objectif principal, de crainte que son caractère désespéré ne dissuade nos partisans. De toute façon, Mifleh accepta aussitôt, apparemment avec hâte et joie, promettant d'emmener les quinze meilleurs hommes de la tribu et son propre fils. Ce garçon, Turki de son nom, était un vieil amour d'Ali ibn el-Hussein ; l'animal en chacun d'eux lançait son appel à l'autre, et ils se promenaient, inséparables, prenant plaisir au contact et au silence. C'était un beau garçon au visage ouvert, âgé peut-être de dix-sept ans ; pas grand, mais large et puissant, avec un visage rond couvert de taches de rousseur, le nez retroussé et la lèvre supérieure très courte, montrant ses fortes dents, mais donnant à sa bouche pleine un air plutôt boudeur démenti par ses yeux gais.

Nous le trouvâmes hardi et fidèle en deux occasions critiques. Le bon caractère de Turki compensait l'attitude quémandeuse qu'il avait un petit peu prise à son père, dont le visage était dévoré d'avidité. Sa grande angoisse consistait à s'assurer qu'on le considérait comme un homme parmi les hommes, et il cherchait toujours à faire quelque chose d'intrépide et de merveilleux qui lui permît d'afficher son courage devant les filles de la tribu. Il se réjouit à l'excès de la robe neuve en soie que je lui donnai lors du dîner et, pour l'exhiber, traversa par deux fois à pied le village de tentes, sans manteau, se moquant de ceux qui semblaient tarder à rejoindre notre point de rendez-vous.

CHAPITRE LXXIV

La nuit était tombée longtemps avant que notre caravane quittât Baïr, ayant fait provision d'eau. Nous, les chefs, nous attendîmes encore plus longtemps, pendant que les Zebn se préparaient. Les arrangements de Mifleh comprenaient une visite à Essad, l'ancêtre présumé du clan, dans sa tombe décorée, près de la sépulture d'Annad. Les Béni Sakhr étaient déjà assez sédentarisés pour s'être revêtus des superstitions sémitiques villageoises de lieux sacrés, d'arbres saints et d'autels funéraires. Sheik Mifleh pensa que l'occasion était bonne pour ajouter une nouvelle cordelière à la collection loqueteuse enroulée autour de la stèle d'Essad et, de façon caractéristique, nous demanda de fournir l'offrande. Je lui remis un de mes riches ornements de La Mecque en soie rouge à fils d'argent, en faisant remarquer que la vertu de l'offrande revenait au donateur. L'économe Mifleh me pressa d'accepter en échange un demi-penny, afin qu'il pût arguer d'un achat ; et quand je passai par là quelques semaines plus tard et constatai la disparition du fastueux objet, il maudit à voix haute devant moi le sacrilège de quelque Shérari impie qui avait volé son ancêtre. Turki m'en aurait dit davantage.

Un vieux sentier raide nous fit sortir de Wadi Baïr. Près de la couronne d'une crête, nous trouvâmes les autres bivouaquant pour la nuit autour d'un feu, mais il n'y avait ni

conversation ni café cette fois-ci. Nous nous allongeâmes, serrés les uns contre les autres, silencieux et tendant l'oreille, pour saisir la pulsation des canons d'Allenby. Ils étaient éloquents, et des éclairs de chaleur, à l'ouest, leur faisaient des flammes de départ.

Le lendemain, nous passâmes à gauche des Thlaithukhwat, les « trois sœurs », dont les pics blancs et nets formaient un repère, sur leurs hauts versants, à une journée de voyage tout autour, et descendîmes les pentes qui roulaient doucement plus loin. L'exquise matinée de novembre avait la douceur d'un été anglais ; mais il fallait résister à sa beauté. J'occupais les haltes et passais les étapes dans les rangs des Béni Sakhr, exerçant mon oreille à leur dialecte et emmagasinant dans ma mémoire les indications tribales, familiales ou personnelles qu'ils laissaient tomber.

Dans le désert peu habité, tous les hommes honorables se connaissaient entre eux ; et, au lieu de livres, ils étudiaient leurs générations. Rester à court de telles connaissances vous marquait soit comme mal élevé, soit comme étranger ; et on n'admettait pas les étrangers aux conversations familières, aux conseils ou aux confidences. Il n'y avait rien de si épuisant, et pourtant rien de si important pour le succès de mon entreprise, que cette constante gymnastique mentale d'omniscience apparente, chaque fois que nous rencontrions une nouvelle tribu.

À la tombée de la nuit, nous campâmes dans un affluent de Wadi Djesha, près de quelques buissons au léger feuillage gris-vert qui plurent à nos chameaux et nous donnèrent du bois à brûler. Cette nuit-là, les canons furent très clairs et bruyants, peut-être parce que le creux intermédiaire de la mer Morte faisait rebondir les échos sur notre haut plateau. Les Arabes murmuraient : « Ils sont plus proches ; les Anglais avancent ; Dieu sauve les hommes qui se trouvent sous cette pluie. » Ils pensaient avec compassion aux Turcs qui mouraient, depuis si longtemps leurs faibles oppresseurs, qu'ils aimaient pour leur faiblesse et malgré l'oppres-

sion, plus que l'étranger puissant avec sa justice aveugle et sans discrimination.

L'Arabe respectait peu la force ; il respectait davantage l'habileté, et souvent en disposait à un degré enviable ; mais par-dessus tout il respectait une brutale sincérité d'expression, presque la seule arme que Dieu eût exclu de son équipement. Le Turc était tout cela tour à tour, et s'attirait par là même la considération des Arabes, bien qu'il ne fût pas redouté dans son ensemble. Beaucoup de choses dépendaient de cette distinction du collectif et du personnel. Il y avait des Anglais que les Arabes préféraient, individuellement, à tout Turc, ou étranger ; mais, partant de là, généraliser et qualifier les Arabes de pro-anglais eût été une folie. Chaque étranger faisait son piètre lit parmi eux.

Nous nous levâmes tôt, avec l'intention de couvrir le long chemin jusqu'à Ammari avant le crépuscule. Nous traversâmes une suite de crêtes tapissées de silex brûlés de soleil, couvertes de petites plantes safran de couleur si vive, et si serrées, que tout le paysage semblait d'or. Les Sukhur l'appelaient Safra el-Djesha. Les vallons ne faisaient que quelques centimètres de profondeur, avec des lits grainés comme du maroquin, suivant un réseau compliqué et courbe d'innombrables ruisselets creusés par la dernière pluie. Le renflement de chaque courbe formait un mamelon gris de sable durci par la boue, brillant parfois de cristaux de sel, parfois ébouriffé des rameaux en brosse à demi enterrés qui l'avaient créé. Ces queues de vallées qui débouchaient dans le Sirhan étaient toujours riches en pâture. Quand il y avait de l'eau dans les creux, les tribus se réunissaient et les peuplaient de villages de tentes. Les Béni Sakhr qui nous accompagnaient avaient campé ainsi ; et, pendant que nous traversions les dunes monotones, ils désignaient d'abord un creux indiscernable d'un autre, avec un foyer et des caniveaux rectilignes, puis un second, disant « Là était ma tente, et là couchait Hamdane el-Saïh. Regarde, les pierres sèches à l'endroit de mon lit, et de celui de Turfa à côté. Dieu ait pitié

d'elle, elle est morte l'année du samh, dans le Snaïnirat, d'une morsure de vipère heurtante. »

Vers midi apparut sur la crête un groupe de chameaux au trot, se déplaçant rapidement et ouvertement vers nous. Le petit Turki lança sa vieille chamelle au galop, une carabine armée en travers des cuisses, pour découvrir ce qu'ils voulaient. « Ha », me cria Mifleh tandis qu'ils étaient encore à un mille de distance, « voilà Fahad, sur sa Shaara, en tête. Ce sont nos parents. » C'étaient bien eux. Fahad et Adhoub, principaux chefs de guerre des Zebn, campaient à l'ouest de la voie ferrée, près de Ziga, quand un Gomani arriva, apportant la nouvelle de notre marche. Ils avaient immédiatement sellé leurs bêtes et, avançant durement, nous rattrapaient déjà à mi-chemin. Fahad me réprimanda gentiment, de façon courtoise, d'avoir eu la prétention de chercher l'aventure à travers leur district, pendant que les fils de son père resteraient allongés sous leur tente.

Fahad était un homme mélancolique, à la voix douce, à la parole brève, âgé de trente ans peut-être, avec un visage pâle, une barbe soignée et des yeux tragiques. Son jeune frère Adhoub, plus grand et plus fort, ne dépassait pourtant pas la moyenne. Contrairement à Fahad, il était actif, bruyant, d'apparence grossière, avec un nez camus, un visage glabre d'adolescent et des yeux verts brillants qui papillonnaient avidement d'un objet à l'autre. Ses cheveux ébouriffés et ses vêtements sales soulignaient sa vulgarité. Fahad était plus net, mais très simplement habillé cependant, et la paire, sur les chameaux hirsutes de leur élevage, ressemblait aussi peu qu'on pût le concevoir à des Sheiks de leur réputation. C'étaient pourtant des combattants célèbres.

À Ammari, un fort et froid vent nocturne soulevait la poussière cendreuse du sol salé autour du puits, en une brume qui crissait entre nos dents comme l'exhalaison rance d'une éruption ; et l'eau ne nous réjouit pas. Elle affleurait en surface, comme à tant d'endroits du Sirhan, mais la plupart des mares étaient trop amères pour y boire. On en

remarqua une toutefois, appelée Bir el-Émir, qui fut jugée très bonne par contraste. Elle se trouvait sur un petit fond plat de calcaire nu parmi des monticules de sable.

L'eau (opaque, avec un goût de saumure et d'ammoniaque mêlées) était juste en dessous de la salle rocheuse, dans une baignoire de pierre aux bords irrégulièrement creusés en surplomb. Daoud vérifia sa profondeur en y jetant Farradj, tout habillé. Il disparut à notre vue dans l'eau jaune, et ensuite remonta discrètement à la surface sous le rebord où, dans la pénombre, on ne pouvait pas le voir. Daoud attendit pendant une minute tendue, et, sa victime n'apparaissant pas, arracha son manteau et plongea à sa suite — pour la trouver, souriante, sous le roc en saillie. La pêche aux perles dans le golfe les avait rendus aussi à l'aise dans l'eau que des poissons.

On les sortit de là, et ils se livrèrent à une lutte sauvage dans le sable à côté du trou d'eau. Chacun d'eux était dur au mal, et ils revinrent à mon feu dégoulinants, en haillons, sanglants, la chevelure, le visage, les jambes, les bras et le corps couverts de boue et d'épines, ressemblant plus aux démons d'un tourbillon de vent qu'à leurs habituelles présences suaves et délicates. Ils dirent être tombés dans un buisson en dansant ; ce serait bien un trait de ma générosité si je leur faisais cadeau de nouveaux vêtements. Je réduisis à néant leurs espérances et les envoyai réparer les dégâts.

Mes gardes du corps, tout particulièrement les Ageyl parmi eux, étaient par nature maniérés, dépensaient leur solde en habits ou en ornements, et passaient beaucoup de temps à tresser en nattes leur chevelure brillante. Le beurre lui donnait du lustre et, pour combattre la vermine, ils se râclaient fréquemment le cuir chevelu avec un peigne à dents fines, puis l'arrosaient d'urine de chameau. Un médecin allemand de Béershéba, à leur époque turque (ces hommes étaient ceux qui, par une aube brumeuse avaient assailli nos *yeomen* au Sinaï et balayé un poste) leur avait appris la pro-

preté en emprisonnant les pouilleux dans les latrines de l'armée jusqu'à ce qu'ils eussent avalé leurs poux.

Le vent s'affaiblit à l'aube, et nous avançâmes vers Azrak, à une demi-étape en avant. Cependant, à peine étions-nous sortis des amoncellements de sable autour des puits qu'il y eut une alerte. On avait vu des hommes montés dans les broussailles. Cette région était le pays de cocagne des raids. Nous resserrâmes les rangs à l'endroit le plus propice et attendîmes. La section indienne choisit une petite crête hachurée d'étroites ornières creusées par l'eau. En un moment, ils couchèrent les chameaux dans le creux derrière et mirent leurs pièces en batterie. Ali et Abd el-Kader firent flotter leurs grandes bannières cramoisies dans la brise intermittente. Nos tirailleurs, dirigés par Ahmed et Awad, se déployèrent à gauche et à droite, et l'on échangea des coups de fusil à distance. Tout se termina subitement. Les ennemis quittèrent le couvert et avancèrent en file vers nous, agitant en l'air manteaux et manches, chantant leur marche guerrière de bienvenue. C'étaient les combattants de la tribu Serhan en chemin pour prêter allégeance à Fayçal. Quand ils apprirent les nouvelles, ils firent demi-tour avec nous, se réjouissant que le voyage leur fût épargné, car cette tribu n'était d'ordinaire ni belliqueuse ni nomade. Ils mirent un peu d'apparat à notre entrée commune parmi leurs tentes à Aïn el-Beidha, à quelques milles à l'est d'Azrak, où la tribu entière se trouvait réunie ; et notre réception fut bruyante, car il y avait eu de l'effroi et des lamentations parmi les femmes ce matin-là, quand elles avaient vu leurs hommes partir pour l'aventure de la rébellion.

Toutefois, voilà qu'ils revenaient le jour même, avec un Chérif à eux, des bannières arabes, des mitrailleuses, avançant par rangs irréguliers d'une centaine d'hommes, et chantant aussi gaiement qu'à leur départ. J'avais l'œil sur une remarquable chamelle rouge, peut-être âgée de sept ans, montée par un Sirhani, au second rang. La grande bête ne voulait pas se laisser devancer et, avec un pas long et balancé

dont il n'y avait pas l'égal dans notre troupe, gagna la première ligne et y resta. Ahmed s'éclipsa pour faire la connaissance de son propriétaire.

Au camp, les chefs répartirent notre groupe entre les tentes, pour le privilège de nous accueillir. Ali, Abd el-Kader, Wood et moi fûmes invités par Mteir, le cheik suzerain de la tribu, vieille chose édentée et amicale, dont la mâchoire branlante pendait, soutenue par sa main, tout le temps qu'il parlait. Il nous offrit un accueil méticuleux et une abondante hospitalité de mouton bouilli et de pain. Peut-être Wood et Abd el-Kader furent-ils un peu difficiles, car les Sérahin semblaient primitifs de manières et, autour du plateau commun, il y eut plus d'éclaboussures et de postillons qu'on ne le trouvait convenable sous les meilleures tentes. Ensuite, sous l'insistance pressante de Mteir, nous nous allongeâmes sur ses tapis pour cette seule nuit. Autour de nos corps frais, attirés par le changement de nourriture, se réunirent tous les poux, puces et tiques locaux, qui en avaient assez d'un régime de pur Serhan. Leur plaisir les rendait si voraces qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne pus continuer à leur servir de festin. Apparemment, Ali ne le pouvait pas non plus, car lui aussi s'assit et dit qu'il n'avait pas sommeil. Nous éveillâmes donc Sheik Mteir et envoyâmes chercher Mifleh ibn Bani, un jeune homme actif, habitué à commander dans les batailles. Nous leur expliquâmes les besoins de Fayçal, et notre plan pour l'assister.

Ils nous écoutèrent gravement. Le pont occidental, dirent-ils, était tout à fait impossible. Les Turcs venaient de remplir la région de centaines de bûcherons militaires. Aucun groupe hostile ne pourrait se glisser au travers sans être repéré. Tous deux déclaraient une grande méfiance à l'égard des villages maures, ainsi que d'Abd el-Kader. Rien ne les persuaderait de rendre visite aux uns sous la conduite de l'autre. Pour Tell el-Shébab, le pont le plus proche, ils craignaient que les villageois, leurs ennemis invétérés, ne les attaquent par-derrière. De plus, s'il pleuvait, les chameaux

ne pourraient pas revenir au trot sur les plaines boueuses autour de Remthé ; le groupe entier verrait sa retraite coupée et serait massacré.

Nous étions maintenant profondément ennuyés. Les Sérahin représentaient notre dernier recours et, s'ils refusaient de nous accompagner, nous serions incapables d'exécuter le projet d'Allenby au moment fixé. En conséquence, Ali réunit autour de notre petit feu un plus grand nombre des meilleurs hommes de la tribu, et renforça l'élément courageux en amenant Fahad, Mifleh et Adhoub. Devant eux, nous nous mîmes à attaquer verbalement cette fruste prudence des Sérahin, qui nous paraissait d'autant plus honteuse après notre long séjour dans le désert purifiant.

Nous leur exposâmes, non pas abstraitement mais concrètement, dans leur cas, comment la vie en agglomération n'était pas sensuelle, faite pour être vécue et aimée jusqu'au bout. Mais il ne pouvait y avoir de maisons de repos pour la révolte, qui ne versait aucun dividende de joie. S'accroître sans cesse, endurer autant que les sens le pouvaient, utiliser chaque avancée comme base d'une nouvelle aventure, des privations plus profondes, une souffrance plus aiguë, tel était l'esprit de la révolte. Les sens ne pouvaient atteindre le passé ni l'avenir. Une émotion ressentie était une émotion vaincue, une expérience mortifiée que nous enterrions en l'exprimant.

Appartenir au désert signifiait, comme ils le savaient, une condamnation à mener une guerre sans fin contre un ennemi qui n'était pas de ce monde ; ni la vie, ni rien, mais l'espoir lui-même ; et l'échec paraissait être la liberté accordée par Dieu à l'humanité. Nous ne pouvions exercer cette liberté nôtre qu'en nous abstenant de faire ce qui demeurait en notre pouvoir, car alors la vie nous appartiendrait, et nous la maîtriserions, en la considérant sans valeur. La mort semblerait la meilleure de nos œuvres, la dernière loyauté libre à notre portée, notre loisir final ; et, de ces deux pôles, la mort et la vie, ou moins radicalement le loisir et la conservation, nous devions fuir la conservation (l'étoffe de la vie) en toute

chose, sauf au plus faible degré, et nous accrocher au loisir. Ainsi, nous servirions à promouvoir le non-faire plutôt que le faire. Il pouvait y avoir des hommes non créateurs dont le loisir était stérile ; mais l'activité de ceux-là n'aurait été que matérielle. Pour faire naître des choses immatérielles, créatives, participant de l'esprit, non de la chair, nous devions être jaloux du temps ou de la peine dépensés pour des exigences physiques, puisque, chez la plupart des hommes, l'âme vieillissait bien avant le corps. L'humanité n'avait rien gagné de ses besogneux.

Il ne pouvait y avoir d'honneur dans une victoire assurée, mais on pourrait en arracher beaucoup à une défaite certaine. Omnipotence et Infini : nos deux ennemis les plus valeureux, les seuls en vérité qu'un homme complet dût affronter, puisque c'étaient les monstres nés de son propre esprit ; et les ennemis les plus vaillants viennent toujours de la maisonnée. En combattant l'Omnipotence, l'honneur consistait à rejeter fièrement nos pauvres ressources, et à La défier les mains vides, à être battu, non seulement par plus d'esprit, mais par la supériorité de meilleurs outils. Pour le clairvoyant, l'échec était le seul but. Nous devions croire, encore et toujours, qu'il n'y avait pas de victoire, sauf descendre dans la mort en combattant et en appelant l'échec lui-même, implorant dans un excès de désespoir l'Omnipotence de frapper plus fort, afin que par Ses coups mêmes Elle trempât nos êtres torturés et en fît l'arme de Sa propre ruine.

C'était un discours heurté, à demi cohérent, forgé désespérément, moment par moment, dans notre extrême besoin, sur l'enclume de ces esprits vierges, autour du feu mourant ; et je n'en conservai guère le sens par la suite ; pour une fois, ma mémoire formatrice d'images oublia son métier et ne perçut que l'humilité lentement croissante des Sérahin, la quiétude nocturne où s'évanouissait leur souci du monde, et à la fin leur ardeur éclatante à nous accompagner quel que fût le terme. Avant le lever du jour, nous appelâmes le vieil Abd el-Kader et, le prenant à part parmi les fourrés sableux,

criâmes dans son oreille obtuse que les Sérahin partiraient pour Wadi Khalid avec nous, sous ses auspices, après l'aube. Il grogna que c'était bien ; et nous nous dîmes entre nous que jamais, si l'occasion et la vie nous étaient encore données, nous ne prendrions à nouveau un sourd pour conspirateur.

CHAPITRE LXXV

Épuisés, nous nous allongeâmes un moment, mais fûmes prêts très tôt pour passer en revue les méharistes du Sirhan. Ils formaient un spectacle sauvage et déguenillé en se ruant devant nous ; nous les trouvâmes pourtant malaisés en selle, et ils faisaient trop de bruit pour être entièrement convaincants. Par malheur, ils n'avaient pas de véritable chef. Mteir était trop vieux pour ce rôle, et Ibn Bani était un homme indéfinissable, aux ambitions plus politiques que guerrières. Cependant, ils représentaient la force dont nous disposions, et nous n'avions rien d'autre, si bien qu'à trois heures de l'après-midi nous montâmes en selle pour Azrak, car une autre nuit sous la tente, avec les piqûres, nous aurait mis le dos à nu. Abd el-Kader et ses serviteurs montèrent leurs juments, en signe de proximité avec la ligne de bataille. Ils chevauchaient juste derrière nous.

Ce serait pour Ali sa première vision d'Azrak, et nous nous pressâmes de gravir la crête rocheuse, très excités, parlant des guerres, des chansons et des passions des rois bergers primitifs, aux noms ressemblant à de la musique, qui avaient aimé cet endroit, et des légionnaires romains qui avaient langui ici en garnison dans des temps encore plus reculés. Puis le fort, bleu sur son rocher au-dessus des palmiers bruissants, avec les fraîches prairies et les sources d'eau brillante, nous apparut. D'Azrak, comme de Rumm,

on disait « *Numen inest* ». Tous deux étaient magiquement hantés, mais, alors que Rumm était vaste, plein d'échos et semblable à Dieu, le silence insondable d'Azrak baignait dans l'histoire des poètes errants, des champions, des royaumes perdus, de tous les crimes, de la chevalerie et la magnificence morte de Hira et Ghassan. Chaque pierre ou brin d'herbe irradiait du demi-souvenir de l'Éden lumineux et soyeux qui avait disparu si longtemps auparavant.

Ali secoua enfin ses rênes, et sa chamelle choisit soigneusement son chemin en descendant le flot de lave jusqu'au sol riche derrière les sources. Nos yeux plissés s'ouvrirent grand de soulagement, en voyant que l'âcreté de toutes les semaines précédentes avait disparu des reflets de soleil. Ali hurla : « De l'herbe ! » et se jeta de sa selle sur les mains et les genoux, le visage penché vers les rudes tiges qui semblaient si douces dans le désert. Il sauta sur ses pieds, empourpré, avec son cri de guerre Harith, arracha son couvre-tête, et courut le long du marigot, bondissant pardessus les canaux rouges où l'eau se figeait parmi les roseaux. Ses pieds blancs brillaient entre les plis agités de ses robes de cachemire. En Occident, nous faisons rarement l'expérience de cette beauté supplémentaire, quand on voit le corps légèrement balancé sur des pieds nus, quand le rythme et la grâce du mouvement deviennent visibles, avec le jeu des muscles et des tendons marquant le mécanisme de chaque enjambée et l'équilibre de chaque pause.

Lorsque nous retournâmes à nos affaires, il n'y avait plus d'Abd el-Kader. Nous le cherchâmes dans le château, dans la palmeraie, près de la source. Finalement, nous envoyâmes nos hommes à sa recherche, et ils revinrent avec des Arabes qui nous apprirent son départ tout au début vers le nord, à travers les tertres feuilletés, en direction du Djébel Druse. Les hommes du rang ne connaissaient pas nos plans, haïssaient Abd el-Kader, et ils avaient été heureux de le voir s'en aller ; mais c'était une mauvaise nouvelle pour nous.

De nos trois possibilités, nous avions abandonné Um

Keis ; sans Abd el-Kader, Wadi Khalid était impossible, ce qui signifiait que nous devions obligatoirement essayer le pont de Tell el-Shébab. Pour l'atteindre, il fallait traverser le terrain découvert entre Remthé et Déraa. Abd el-Kader était passé à l'ennemi, avec des informations sur nos plans et nos forces. Les Turcs, s'ils prenaient les précautions les plus raisonnables, nous piégeraient au pont. Après avoir tenu conseil avec Fahad, nous décidâmes néanmoins de pousser en avant, faisant confiance à l'incompétence habituelle de l'ennemi. Ce n'était pas une décision pleine d'assurance. Quand nous la prîmes, le soleil nous parut moins caressant, et Azrak, moins exempt de peur.

Le lendemain matin, nous serpentâmes pensivement le long d'une vallée de silex et entrâmes par-dessus une crête dans Wadi el-Harith, dont le cours vert avait une ressemblance qui serrait le cœur avec certaines contrées anglaises. Ali se réjouit de voir une vallée de riches pâtures porter le nom de sa famille, et fut aussi heureux que nos chameaux quand nous trouvâmes des mares limpides d'eau de pluie de la semaine précédente dans des creux parmi les buissons. Nous nous arrêtâmes et profitâmes de la découverte de cet endroit pour déjeuner, prolongeant la halte. Adhoub partit avec Ahmed et Awad à la recherche de gazelles. Il en rapporta trois. Nous restâmes donc arrêtés plus longtemps encore et fîmes un second repas, un vrai festin, avec des morceaux de viande rôtis sur des baguettes jusqu'à ce que l'extérieur fût noir comme du charbon, pendant que le cœur restait tendre et juteux. Ceux qui séjournent dans le désert adorent sa générosité accidentelle ; de plus, sur ce trajet, une réticence alourdissait notre marche quotidienne, et nous rendait heureux de chaque délai.

Malheureusement, mon temps de repos fut gâché par un lit de justice. L'inimitié entre Ahmed et Awad éclata en duel durant cette chasse à la gazelle. Awad arracha d'une balle la cordelière de tête d'Ahmed ; celui-ci troua le manteau d'Awad. Je les désarmai et ordonnai à voix haute qu'on leur

coupât à chacun le pouce et l'index de la main droite. La terreur qu'ils en ressentirent les poussa à un baiser de paix immédiat, violent et public. Un peu plus tard, tous mes hommes me jurèrent sur leur tête que la querelle était finie. Je soumis ce cas à Ali ibn el-Hussein, qui les mit en liberté provisoire, après avoir scellé leur promesse de l'antique et curieuse pénitence nomade consistant à frapper vivement la tête du coupable avec le fil d'une lourde dague, à coups redoublés, jusqu'à ce que des ruisseaux de sang descendent à la taille. Ce traitement causait des blessures au cuir chevelu, douloureuses mais sans danger, dont la souffrance d'abord et les cicatrices ensuite étaient supposées rappeler en cas de besoin au délinquant la parole donnée.

Nous avançâmes de nouveau pendant des milles sur un terrain parfait, traversant un pays riche pour les chameaux, jusqu'à ce que nous trouvions à Abou Sawana un creux de silex rempli à ras bord d'eau de pluie délicieusement claire, ayant la forme d'un étroit conduit profond de deux pieds et large peut-être de dix, mais long d'un demi-mille. Cet endroit servirait de point de départ à notre raid sur le pont. Pour nous assurer de sa sécurité, nous allâmes un peu plus loin, au sommet d'un monticule rocheux, et là nos yeux tombèrent sur un groupe de cavaliers circassiens qui s'en allait, envoyé par les Turcs afin de signaler si les points d'eau étaient occupés. Ils nous avaient manqués, pour notre bénéfice mutuel, de cinq minutes.

Le matin suivant, nous remplîmes nos outres, puisque nous ne trouverions rien à boire entre ici et le pont, puis marchâmes posément jusqu'à la limite où le désert se terminait sur une dépression profonde de trois pieds, à l'orée d'une plaine dégagée qui s'étendait à plat vers les rails de la voie, quelques milles plus loin. Nous fîmes halte, attendant que le crépuscule en rendît possible la traversée. Nous avions l'intention de nous glisser furtivement et de nous cacher au pied des collines de l'autre côté, en dessous de Déraa. Au printemps, ces collines étaient remplies de moutons à la

pâture, car la pluie recouvrait leurs flancs bas d'herbe et de fleurs nouvelles. Avec l'arrivée de l'été, elles s'asséchaient et restaient désertes, sauf pour des voyageurs de hasard aux missions obscures. Nous pouvions honnêtement compter nous tapir une journée dans leurs replis sans être dérangés.

Nous fîmes de notre halte une nouvelle occasion de nous nourrir, car nous mangions sans peur tout ce que nous pouvions, aussi souvent que nous en avions l'opportunité. Nous allégions ainsi nos provisions et nous évitions de penser ; mais, même avec ce moyen, le jour fut très long. Le crépuscule arriva enfin. La plaine frémit au moment où les ténèbres, qui depuis une heure s'amassaient parmi les collines en face, s'écoulèrent lentement et la noyèrent. Nous montâmes en selle. Deux heures plus tard, après une rapide étape sur du gravier, Fahad et moi, qui avancions en éclaireurs, arrivâmes à la voie ferrée, pour trouver sans difficulté un endroit rocheux où notre caravane ne laisserait aucune trace de son passage. Les gardes turcs étaient manifestement calmes, ce qui signifiait qu'Abd el-Kader n'avait pas encore provoqué de panique avec les nouvelles qu'il apportait.

Nous avançâmes de l'autre côté de la ligne pendant une demi-heure, avant de plonger dans une très légère dépression rocheuse remplie de plantes succulentes. C'était Ghadir el-Abyadh, recommandé par Mifleh pour notre embuscade. Nous acceptâmes son affirmation surprenante selon laquelle nous nous trouvions à couvert, et nous nous allongeâmes parmi ou contre nos bêtes chargées, le temps d'un bref sommeil. L'aube nous montrerait dans quelle mesure nous étions en sécurité et cachés.

Quand le jour se leva, Fahad m'amena au bord de notre fosse, quelque quinze pieds plus haut, et de là nous vîmes droit à travers un pré en pente douce la voie ferrée, qui paraissait presque à portée de fusil. C'était une proximité très incommode, mais le Sukhur ne connaissait pas de meilleur endroit. Nous dûmes rester en alerte toute la journée. Chaque fois qu'on signalait quelque chose, nos hommes

couraient regarder, et une frise serrée de têtes humaines poussait sur le bas talus. De plus, il fallait de nombreux gardes pour empêcher les chameaux de se laisser voir en paissant. Toutes les fois qu'une patrouille passait, nous devions manier les bêtes avec beaucoup de douceur, car si l'une d'elles grondait ou blatérait, elle attirerait l'ennemi. La journée précédente nous avait été longue, celle-ci le fut plus encore ; nous ne pouvions pas manger, car il fallait économiser l'eau avec un soin jaloux en prévision de la pénurie du lendemain. Le seul fait de le savoir nous donnait soif.

Ali et moi fîmes les derniers préparatifs de notre sortie. Nous étions confinés là jusqu'au crépuscule, et devions atteindre Tell el-Shébab, faire sauter le pont et revenir à l'est de la voie ferrée avant l'aube. Ce qui signifiait un trajet de quatre-vingts milles au moins durant les treize heures de ténèbres, avec une démolition compliquée en plus. Une telle performance dépassait les capacités de la plupart des Indiens. Ils n'étaient pas bons méharistes, et avaient fourbu leurs chameaux durant la marche depuis Akaba. Un Arabe, en ménageant sa bête, pouvait la ramener chez lui en bonne condition après un dur travail. Les Indiens avaient fait de leur mieux, mais la rigueur de leur entraînement de cavalerie les avait épuisés, eux et leurs bêtes, dans nos étapes faciles.

Nous choisîmes donc parmi eux les six meilleurs méharistes et les plaçâmes sur les six meilleurs chameaux, avec Hassan Shah, leur officier au grand cœur, pour les conduire. Il décida que l'armement le mieux approprié à son petit groupe consisterait en une seule Vickers. C'était une réduction très sérieuse de notre pouvoir offensif. Plus je l'examinais, moins le développement du plan que nous avions formé pour le Yarmouk semblait satisfaisant.

Les Béni Sakhr étaient des combattants, mais nous n'avions pas confiance dans les Sérahin. Ali et moi décidâmes donc de faire des Béni Sakhr, sous le commandement de Fahad, notre groupe d'assaut. Nous laisserions quelques Sérahin garder les chameaux pendant que les autres porte-

raient jusqu'au pont notre fardeau de gélatine explosive dont on aurait délesté les bêtes. Pour permettre un transport hâtif en descendant de raides versants de colline dans le noir, nous divisâmes les charges explosives en blocs de trente livres. Et, pour la visibilité, chaque bloc fut placé dans un sac blanc individuel. Wood s'occupa de ce réemballage de la gélatine, et partagea l'extraordinaire migraine qui saisit tous ceux qui la manient. Cela aida à passer le temps.

Il fallait soigneusement distribuer mes gardes du corps. Un bon méhariste fut assigné à chacun des autochtones moins experts, mais dont la vertu était de connaître le pays. Les paires ainsi constituées furent attachées à l'un ou l'autre de mes poids morts étrangers, avec l'instruction de rester près de lui toute la nuit. Ali ibn el-Hussein prit six de ses serviteurs, et le groupe fut complété par vingt Béni Sakhr et quarante Sérahin. Nous laissâmes les chameaux éclopés ou faibles à Abyadh, à la charge du reste de nos hommes, avec l'ordre de retourner à Abou Sawana avant l'aube le lendemain et d'attendre là-bas de nos nouvelles. Deux de mes hommes contractèrent une soudaine maladie qui les empêcha de se joindre à nous. Je les en dispensai pour la nuit, et par la suite me passai de leurs services.

CHAPITRE LXXVI

Dès le crépuscule, nous leur dîmes au revoir, et remontâmes notre vallée, ressentant une lamentable répugnance à continuer. Les ténèbres s'assemblèrent pendant que nous franchissions la première crête et tournions à l'ouest, vers la route des pèlerins abandonnée, dont les ornières seraient notre meilleur guide. Nous trébuchions en descendant le versant irrégulier de la colline, lorsque les hommes de tête se précipitèrent soudain en avant. Nous les suivîmes : ils entouraient un colporteur terrifié, avec deux épouses et deux ânes chargés de raisins, de farine et de manteaux. Ils allaient à Mafrak, la première gare derrière nous. C'était fâcheux ; à la fin, nous leur dîmes de bivouaquer, et laissâmes un Sirhani pour s'assurer qu'ils ne bougeaient pas ; il devait les relâcher à l'aube et s'échapper vers Abou Sawana en franchissant la ligne.

Nous cheminâmes péniblement à travers champs dans le noir maintenant absolu jusqu'à ce que nous voyions luire les sillons blancs de la route des pèlerins. C'était la même route que les Arabes avaient parcourue avec moi durant ma première nuit en Arabie, dans les environs de Rabegh. Depuis lors, en douze mois, nous l'avions remontée en combattant sur quelque douze cents kilomètres, dépassant Médine et Hédia, Dizad, Mudowwara et Maan. Son point de départ n'était plus loin, Damas, où notre pèlerinage armé finirait.

Mais nous redoutions cette nuit : nos nerfs avaient été secoués par la fuite d'Abd el-Kader, l'unique traître dans notre expérience. Si nous avions calculé honnêtement, nous aurions compris qu'une chance nous restait malgré lui ; mais notre humeur ne nous portait pas à un jugement sans parti pris, et nous pensions, à demi désespérés, que la Révolte arabe n'accomplirait jamais sa dernière étape, et s'ajouterait aux exemples des caravanes qui se lançaient ardemment vers un but de nuages et périssaient homme après homme dans les terres sauvages sans être ternies par la réussite.

Un berger ou quelqu'un d'autre fracassa ces pensées en tirant un coup de fusil sur notre caravane, qu'il avait vue approcher, silencieuse et indistincte dans la nuit. Il la manqua de beaucoup, mais se mit à crier dans l'intensité de sa terreur et, en fuyant, déversa balle après balle dans notre masse brune.

Mifleh el-Gomaan, qui nous guidait, fit un violent écart et, dans un trot aveugle, emporta notre file tanguante sur une pente, traversa un bas-fond propre à se casser le cou et contourna l'épaulement d'une colline. La nuit fut à nouveau paisible, sans trouble, et nous reprîmes notre roulis en bon ordre sous les étoiles. Nous eûmes une autre alerte quand un chien aboya à gauche, puis quand un chameau, inquiétant, surgit inopinément sur notre chemin. Toutefois, c'était un animal égaré, non monté. Nous continuâmes à avancer.

Mifleh me fit aller à ses côtés, m'appelant « Arabe » pour que mon nom connu ne me trahît pas à des étrangers dans les ténèbres. Nous descendions dans un creux très touffu quand nous sentîmes de la cendre ; une obscure silhouette de femme bondit d'un buisson à côté de la piste et se jeta hors de vue en hurlant. C'était peut-être une gitane, car rien ne s'ensuivit. Nous arrivâmes près d'une colline. À son sommet se trouvait un village qui ouvrit le feu sur nous à distance. Mifleh s'écarta sur la droite, traversant une large étendue de labours ; nous la montâmes lentement, nos selles craquant. Au bord de la crête, nous fîmes halte.

Loin au nord, en dessous de nous, il y avait quelques brillants amas de lumières. C'étaient les feux de la gare de Déraa, éclairée pour le trafic militaire, et nous trouvâmes quelque chose de rassurant peut-être, mais aussi d'un peu provoquant dans cette insouciance des Turcs à notre égard. (Ce fut notre revanche d'en faire leur dernière illumination ; Déraa se trouva obscurcie dès le lendemain, pour toute une année, jusqu'à sa chute.) En groupe serré, nous fîmes route vers la gauche, longeant le sommet, et descendîmes par une longue vallée dans la plaine de Remthé ; du village lui-même, scintillait occasionnellement une étincelle rouge dans les ténèbres au nord-ouest. Le sol devint plat, mais c'était de la terre à demi labourée, très molle, avec un labyrinthe de terriers de lapins où nos chameaux, en trébuchant, s'enfonçaient jusqu'au boulet et peinaient. Néanmoins, il nous fallait faire vite, car les incidents et la difficulté du chemin nous avaient mis en retard. Mifleh mit son chameau récalcitrant au trot.

J'avais une des meilleures montures, la chamelle rouge qui se mettait au premier rang de la procession lors de notre entrée à Beidha. C'était une longue bête, qui ratissait le terrain d'un grand mouvement de piston très dur à supporter ; ce mouvement pilonnait, et pourtant n'était pas entièrement mécanique, car il y avait du courage dans l'effort persistant qui la faisait voguer jusqu'à la tête de la file. Là, tous les concurrents devancés, son ambition se mourait en un pas solide, plus allongé que la normale de quelques pouces, mais ressemblant à celui de tout autre animal, sauf qu'il donnait une impression confiante d'immenses réserves de force et d'endurance. Je descendis la colonne et dis aux hommes d'avancer plus vite. Les Indiens, qui montaient raidement, comme des cavaliers, firent de leur mieux, ainsi que la plupart d'entre nous ; mais le terrain était si mauvais que les plus grands efforts ne portaient guère de fruits et, avec l'écoulement des heures, d'abord un méhariste, puis un autre, se laissèrent glisser en arrière. Sur ce, je choisis la

position de queue, avec Ali ibn el-Hussein qui montait une rare et vieille chamelle de course. Elle pouvait avoir quatorze ans, mais ne fléchissait ni ne ralentissait jamais de la nuit entière. La tête basse, elle avançait du pas traînant mais rapide et souple du Nedjd, si confortable pour le méhariste. Notre vitesse et nos cravaches rendirent la vie dure aux derniers hommes et chameaux.

Peu après neuf heures, nous quittâmes les labours. La marche aurait dû s'améliorer, mais il commença à bruiner, et la riche surface de terre devint glissante. Un chameau Sirhani s'abattit. Son méhariste le fit relever en un moment et trotta en avant. Un des Béni Sakhr tomba. Lui aussi était indemne et remonta en hâte. Puis nous trouvâmes un des serviteurs d'Ali debout à côté de son chameau arrêté. Ali lui siffla d'avancer et, quand l'homme marmonna une excuse, lui cingla sauvagement la tête avec sa baguette. Le chameau terrifié bondit en avant, et l'esclave, attrapant la sangle arrière, put se jeter en selle. Ali le poursuivit d'une pluie de coups. Mustapha, un de mes hommes, méhariste inexpérimenté, tomba deux fois. Awad, son compagnon de rang, saisit chaque fois son licol, et l'avait aidé à remonter avant que nous les rattrapions.

La pluie cessa, et nous accélérâmes, en descente maintenant. Soudain Mifleh, se levant sur sa selle, sabra l'air au-dessus de sa tête. Un heurt métallique aigu jaillit de la nuit, montrant que nous nous trouvions sous la ligne télégraphique de Mézérib. Puis l'horizon gris devant nous devint plus distant. Nous paraissions faire route sur la cambrure d'un arc de terre, avec une obscurité croissante de chaque côté et en avant. Vint à nos oreilles un léger soupir, comme le vent dans les arbres très loin, mais continu et augmentant lentement. Cela devait venir de la grande chute d'eau en dessous de Tell el-Shébab, et nous pressâmes l'allure avec confiance.

Quelques minutes plus tard, Mifleh arrêta sa chamelle et lui tapota très doucement le cou jusqu'à ce qu'elle s'age-

nouille silencieusement. Il bondit à terre pendant que nous faisions halte à côté de lui, sur cette plate-forme herbeuse, près d'un cairn écroulé. Devant nous s'élevait très bruyamment d'une bouche de ténèbres le bruit impétueux de la rivière qui nous remplissait depuis longtemps les oreilles. C'était le bord de la gorge du Yarmouk, et le pont se trouvait juste en dessous de nous à droite.

Nous aidâmes les Indiens à descendre de leurs chameaux lourdement chargés, de peur qu'un son ne nous trahît à des oreilles à l'affût, puis nous nous rassemblâmes, chuchotant, sur l'herbe visqueuse. La lune ne s'était pas encore levée au-dessus de Hermon, mais la promesse de son apparition rendait la nuit à demi noire seulement, avec des lambeaux sauvages de nuages dépenaillés passant sur un ciel livide. Je distribuai les explosifs aux quinze porteurs, et nous partîmes. Sous le commandement d'Adhoub, les Béni Sakhr se coulèrent en éclaireurs dans les pentes sombres devant nous. L'orage avait rendu traître la colline raide, et nous ne pouvions garder une prise sûre qu'en enfonçant rudement nos orteils nus dans le sol. Deux ou trois hommes tombèrent lourdement.

Quand nous fûmes à l'endroit le plus difficile, où des rochers surgissaient irrégulièrement du versant, un bruit nouveau s'ajouta au rugissement de l'eau ; un train arrivait lentement de Galilée en cliquetant, les rebords des roues hurlant dans les courbes et la vapeur de la machine haletant en bouffées blanches et fantomatiques au sortir des profondeurs cachées du ravin. Les Sérahin hésitèrent, mais Wood les poussa derrière nous. Fahad et moi bondîmes vers la droite et, à la lueur des flammes de la chaudière, vîmes des wagons plats où se trouvaient des hommes en kaki, peut-être des prisonniers envoyés en Asie-Mineure.

Un peu plus loin, voilà qu'enfin, sous nos pieds, nous aperçûmes quelque chose de plus noir dans la noirceur abrupte de la vallée, et à l'autre bout une tache de lumière vacillante. Nous nous arrêtâmes pour l'examiner à la

jumelle. C'était le pont, vu de cette hauteur en perspective, avec une tente de garde plantée sous le mur ombreux de la rive opposée, couronné par un village. Tout était tranquille, sauf la rivière, et immobile, sauf la flamme dansante devant la tente.

Wood, qui ne devait descendre que si j'étais touché, tenait les Indiens prêts à asperger la tente de garde au cas où l'affaire prendrait de l'ampleur ; pendant ce temps, Ali, Fahad, Mifleh et le reste d'entre nous, avec les Béni Sakhr et les porteurs d'explosif, rampions en avant jusqu'à trouver le vieux chemin de construction menant au plus proche contrefort. Nous nous glissâmes sur ce chemin en file indienne, nos manteaux marron et nos vêtements salis se mêlant parfaitement avec le calcaire au-dessus de nous et les profondeurs en dessous, pour atteindre enfin les rails juste avant leur courbure vers le pont. Là, notre troupe s'arrêta, et j'avançai en rampant avec Fahad.

Nous atteignîmes le contrefort nu, et nous nous hissâmes sur le ventre dans l'ombre des rails, au point de pouvoir presque toucher le squelette gris des poutres suspendues, et voir l'unique sentinelle appuyée à l'autre contrefort, soixante mètres plus loin de l'autre côté du gouffre. Alors que nous l'observions, l'homme commença à aller et venir lentement, de long en large, devant son feu, sans jamais mettre le pied sur le pont vertigineux. Je restai allongé, le fixant fasciné, comme si j'étais sans plan ni aide, pendant que Fahad revenait vers le mur de l'arc-boutant, là où il jaillissait du flanc de la colline.

Ce n'était pas bon, car je voulais attaquer les poutres elles-mêmes ; aussi je m'éloignai en rampant pour aller chercher les porteurs de gélatine. Avant que je les aie rejoints, on entendit le bruyant cliquetis d'un fusil qui tombait, et une chute heurtée du haut du talus. La sentinelle sursauta et regarda en direction du bruit. Elle vit, en hauteur, dans la zone de lumière grâce à laquelle la lune se levant embellissait lentement la gorge, les mitrailleurs qui descendaient vers une

nouvelle position dans l'ombre refoulée. Elle les héla bruyamment, puis leva son fusil et tira, en appelant la garde à grands cris.

À l'instant, la confusion fut complète. Les Béni Sakhr invisibles, tapis sur l'étroit sentier au-dessus de nos têtes, retournèrent le tir au hasard. La garde se précipita dans les tranchées, et ouvrit un feu rapide sur les éclairs de nos armes. Les Indiens, pris en plein mouvement, ne purent mettre en action leur Vickers pour cribler la tente avant qu'elle ne fût vide. Le tir devint général. Les salves des fusils turcs, se répercutant dans l'espace étroit, étaient doublées par l'impact des balles sur les rochers derrière notre groupe. Les porteurs Sérahin avaient appris de mes gardes du corps que la gélatine exploserait si une balle la frappait. Quand les projectiles giclèrent autour d'eux, ils jetèrent les sacs pardessus le rebord et prirent la fuite. Ali bondit vers Fahad et moi, là où nous étions restés inaperçus sur l'obscur arc-boutant, mais désarmés, et nous dit que les explosifs se trouvaient maintenant quelque part dans le profond lit du ravin.

Il ne fallait même pas songer à les récupérer, avec un pareil enfer déchaîné ; aussi nous détalâmes, sans accident, remontant le sentier raide sous le feu turc, arrivant hors d'haleine au sommet. Nous y retrouvâmes un Wood dégoûté, et les Indiens, pour leur dire que tout était fini. Nous nous hâtâmes vers le cairn où les Sérahin grimpaient sur leurs chameaux. Les imitant dès que possible, nous partîmes à bonne allure pendant que les fusils turcs crépitaient toujours au fond de la vallée. Toura, le village le plus proche, entendit le vacarme et s'y joignit. D'autres villages s'éveillèrent, et des lumières se mirent à étinceler partout sur la plaine.

Notre ruée rattrapa un groupe de paysans revenant de Déraa. Les Sérahin, irrités du rôle qu'ils avaient joué (ou de ce que j'avais dit dans la chaleur de la fuite), cherchaient une vilaine histoire, et les dépouillèrent de la tête aux pieds.

Les victimes se précipitèrent sous le clair de lune avec leurs

femmes, poussant le strident appel à l'aide arabe. Remthé les entendit : ses cris, formant une seule masse, alertèrent tous les dormeurs du voisinage. Les hommes pourvus de montures partirent nous charger de flanc, pendant qu'à des milles alentour les habitants garnissaient les toits et tiraient des salves.

Nous laissâmes les bandits Sérahin avec leur butin encombrant, et avançâmes dans un silence lugubre, en maintenant autant d'ordre que nous le pouvions, pendant que mes hommes expérimentés rendaient de merveilleux services en aidant ceux qui tombaient ou en prenant en croupe ceux dont les chameaux se relevaient trop blessés pour galoper. Le sol était encore boueux, et les rubans de terre labourée plus difficiles que jamais ; mais derrière nous le tumulte nous poussait, avec nos chameaux, jusqu'à l'épuisement, comme une meute nous chassant dans le refuge des collines. Enfin nous y entrâmes, et les traversâmes par un raccourci qui nous rapprochait de la tranquillité, menant toujours nos bêtes éreintées aussi dur que possible, car l'aube était proche. Le vacarme s'éteignit progressivement derrière nous, et les derniers traînards se remirent en place, poussés, comme à l'aller, par le déluge de coups qu'Ali et moi, en queue, leur assenions.

Le jour se leva juste quand nous descendions vers la voie ferrée, et Wood, Ali et les chefs, maintenant en tête pour reconnaître le passage, s'amusèrent à couper le télégraphe en de nombreux endroits pendant que la procession défilait. Nous avions traversé la ligne la nuit précédente pour faire sauter le pont de Tell el-Shébab et ainsi couper la Palestine de Damas, et en fait nous coupions le télégraphe de Médine, après toutes nos peines et nos risques ! Les canons d'Allenby, secouant toujours l'air à notre droite, nous rappelaient amèrement notre faillite.

L'aube grise se leva avec douceur, présageant le crachin gris qui suivit, un crachin si léger et désespéré qu'il paraissait railler notre marche pesante, brisée, vers Abou Sawana. Au

crépuscule, nous atteignîmes la longue mare ; et là ceux que nous avions rejetés du groupe furent curieux d'apprendre le détail de nos erreurs. Nous étions des imbéciles, tous au même titre, et notre rage n'avait donc pas de cible. Ahmed et Awad se battirent à nouveau ; le jeune Mustapha refusa de faire cuire du riz ; Farradj et Daoud le frappèrent jusqu'à ce qu'il pleurât ; Ali fit fouetter deux de ses serviteurs ; et aucun d'eux ou de nous ne s'en souciait le moins du monde. L'échec avait rendu nos esprits malades, et fatigué nos corps après un parcours d'à peu près cent milles éreintants, sur un mauvais terrain, dans de mauvaises conditions, d'un crépuscule à l'autre, sans halte ni nourriture.

CHAPITRE LXXVII

La nourriture allait être notre prochaine préoccupation, et nous tînmes conseil sous la froide pluie battante pour examiner ce que nous pourrions faire. En vertu d'une exigence de légèreté, nous avions emporté d'Azrak trois jours de rations, ce qui nous suffirait jusqu'à ce soir ; mais nous ne pouvions revenir les mains vides. Les Béni Sakhr voulaient de l'honneur, et la honte des Sérahin était trop récente pour qu'ils ne réclament pas de nouvelles aventures. Il nous restait encore en réserve un sac de trente livres de gélatine, et Ali ibn el-Hussein, qui avait entendu parler des exploits au-dessous de Maan et était aussi Arabe qu'un autre, dit : « Faisons sauter un train. » Le mot fut applaudi avec une joie universelle, et tous me regardèrent ; mais je me trouvais incapable de partager leurs espoirs tout de suite.

Faire sauter des trains relevait d'une exactitude scientifique quand c'était le fait d'un groupe nombreux, avec des mitrailleuses en position. Si l'on s'y jetait aveuglément, l'entreprise pouvait devenir dangereuse. Cette fois la difficulté résidait en ceci : nous disposions de mitrailleurs indiens, et les Indiens bien nourris étaient hommes de valeur, mais demi-hommes dans le froid et la faim. Je ne me proposais pas de les entraîner sans rations dans une aventure qui pourrait durer une semaine. Il n'y avait pas de cruauté à affamer les Arabes, ils ne mourraient pas de quelques jours

de jeûne et se battraient aussi bien que d'habitude le ventre vide ; et, si les choses devenaient trop difficiles, il y avait les chameaux de selle à tuer et manger ; mais les Indiens, quoique musulmans, refusaient par principe la chair de chameau.

J'expliquai ces délicatesses de régime. Ali dit aussitôt qu'il suffirait que je fasse sauter le train, le laissant, lui et ses Arabes, faire de leur mieux pour prendre d'assaut l'épave sans le soutien des mitrailleuses. Comme, dans ce district dénué de méfiance, nous pourrions bien tomber sur un train de ravitaillement, avec des civils ou seulement une petite garde de réservistes à bord, j'acceptai de prendre le risque. Une fois la décision applaudie, nous nous assîmes en cercle sous nos manteaux pour finir la nourriture qui nous restait, en un souper très tardif et froid (la pluie avait détrempé le bois et rendu impossible de faire du feu), le cœur un peu réconforté par la chance d'un nouvel effort.

À l'aube, avec les Arabes hors d'état de combattre, les Indiens partirent misérablement pour Azrak. Ils étaient venus avec moi dans l'intérieur des terres avec l'espoir d'une entreprise réellement militaire ; ils avaient d'abord vu le gâchis du pont, et perdaient maintenant la perspective de ce train. C'était dur pour eux ; et, pour adoucir le coup honorablement, je demandai à Wood de les accompagner. Après discussion, il accepta, dans leur intérêt ; mais cette décision se révéla une sage mesure pour lui, car une maladie qui le gênait commença à montrer les premiers signes de la pneumonie.

Le reste d'entre nous, quelque soixante hommes, retourna vers la voie ferrée. Personne ne connaissait le pays, aussi je les conduisis à Minifir où, avec Zaal, nous avions fait des ravages au printemps. Le sommet de colline à la courbe double formait un excellent poste d'observation, camp, pâture et chemin de retraite ; nous nous assîmes là, à notre ancien emplacement, jusqu'au crépuscule, frissonnant et fixant l'immense plaine qui s'étendait comme une carte vers

les pics nuageux du Djébel Druse, avec Um el-Djémal et ses bourgades sœurs semblables à des taches d'encre sous la pluie.

Quand la nuit se mit à tomber, nous descendîmes poser la mine. Le ponceau, rebâti, du kilomètre 172 semblait toujours le meilleur emplacement. Pendant que nous nous tenions à côté, il y eut un grondement et, au travers de la brume et de l'obscurité qui s'épaississaient, un train apparut soudain dans la courbe nord, à deux cents mètres seulement. Nous détalâmes sous la longue arche et l'entendîmes rouler au-dessus de nos têtes. C'était ennuyeux ; mais, quand le champ fut de nouveau libre, nous nous mîmes à enterrer la charge. La soirée était amèrement froide, avec des averses poussées par le vent dans la vallée.

L'arche de maçonnerie massive, de quatre mètres d'envergure, se tenait sur un lit de silex qui prenait source au sommet de notre colline. Les pluies d'hiver l'avaient creusé en canal de quatre pieds de profondeur, étroit et sinueux, qui nous servit merveilleusement d'approche jusqu'à trois cents mètres de la ligne. Là, le couloir s'élargissait et courait droit sur le ponceau, exposé à la vue de toute personne située sur les rails.

Nous cachâmes soigneusement l'explosif sur la couronne de l'arche, plus profond que d'habitude, sous une traverse, pour que les patrouilles ne sentent pas sa douceur gélatineuse sous leurs pieds. Nous descendîmes les câbles le long du remblai dans le lit de silex du cours d'eau, où nous pouvions les dissimuler rapidement, et nous le suivîmes aussi loin qu'ils allaient. Malheureusement, cela ne faisait que soixante mètres, car des problèmes s'étaient posés en Égypte avec le câble isolé et il n'y en avait pas plus de disponible au départ de notre expédition. Soixante mètres, c'était beaucoup pour le pont, mais peu pour un train ; toutefois, les extrémités se trouvaient coïncider avec un petit buisson de dix pouces de haut environ, au bord du cours d'eau, et nous les enterrâmes à côté de ce repère très commode. On ne pou-

vait les laisser branchés à l'exploseur comme il eût convenu de le faire, puisque l'endroit se trouvait en pleine vue des patrouilles permanentes de la voie lorsqu'elles faisaient leurs rondes.

À cause de la boue, le travail prit plus longtemps que d'habitude, et l'aube était très proche quand nous eûmes fini. J'attendis sous l'arche éventée jusqu'à ce que le jour se levât, mouillé et lugubre, puis parcourus toute la zone dérangée, passant une autre demi-heure à effacer chaque marque, éparpillant des feuilles et des herbes mortes, et arrosant la boue brisée grâce à une mare d'eau de pluie peu profonde à proximité. Puis mes hommes me firent signe que la première patrouille arrivait, et je montai les retrouver.

Ils s'étaient déjà précipités à leurs places fixées, longeant le cours d'eau et les éperons de chaque côté. Un train arrivait du nord. Hamoud, depuis longtemps esclave de Fayçal, avait l'exploseur ; mais, avant qu'il me rejoigne, un court train de fourgons clos passa à toute vitesse. Les averses sur la plaine et le matin épais l'avaient caché aux yeux de notre sentinelle jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Ce second échec nous attrista encore plus, et Ali se mit à dire que rien ne marcherait dans cette expédition. Une telle déclaration comportait des risques, comme prélude à la découverte d'un cas de mauvais œil sur les lieux ; aussi, pour détourner l'attention, je suggérai qu'on envoie plus loin de nouveaux postes de garde, un dans les ruines au nord, un au grand cairn de la crête sud.

Ceux qui restaient, n'ayant pas de nourriture, devaient prétendre n'avoir pas faim. Ils prenaient tous plaisir à ces manières, et nous restâmes gaiement assis un moment sous la pluie, serrés les uns contre les autres pour nous réchauffer, derrière le parapet de nos chameaux ruisselants. L'humidité faisait friser comme une toison le poil des bêtes, si bien qu'elles avaient l'air étrangement ébouriffées. Quand la pluie s'arrêtait, ce qu'elle faisait fréquemment, un vent froid et gémissant nous fouillait en cherchant minutieusement les parties mal protégées de notre corps. Au bout d'un

certain temps, nous trouvâmes nos chemises mouillées collantes et inconfortables. Nous n'avions rien à manger, rien à faire et nulle part où nous asseoir sauf du roc humide, de l'herbe humide ou de la boue. Cependant, ce mauvais temps persistant me rappelait sans cesse qu'il différerait l'avance d'Allenby sur Jérusalem et lui volerait beaucoup de ses chances. Une si grande infortune pour notre lion constituait un demi-encouragement pour les souris. Nous serions partenaires l'année suivante.

Dans les meilleures conditions, il était dur d'attendre le moment d'agir. Aujourd'hui, c'était infect. Même les patrouilles ennemies avançaient en trébuchant, sans précaution, pour la forme, sous la pluie. Enfin, vers midi, dans une éclaircie de beau temps, les guetteurs du pic sud agitèrent follement leurs manteaux pour signaler un train. Nous atteignîmes nos positions en un instant, car nous avions passé ces dernières heures accroupis sur nos talons dans un fossé ruisselant, près de la ligne, afin de ne pas manquer une autre occasion. Les Arabes se mirent à couvert comme il convenait. Je regardai leur embuscade de mon poste de mise à feu, et ne vis rien que les versants gris des collines.

Je ne pouvais entendre arriver le train, mais j'avais confiance, et je restai agenouillé, prêt, pendant peut-être une demi-heure ; quand l'attente devint intolérable, je fis un signal pour savoir ce qui se passait. On envoya un messager me dire que le train arrivait très lentement, et était immensément long. Notre appétit s'aiguisa. Plus long le train, plus grand serait le butin. Puis on me dit qu'il avait stoppé. Il repartit.

Finalement, vers une heure, je l'entendis haleter. La locomotive était à l'évidence défectueuse (tous ces trains brûlant du bois marchaient mal) et la lourde charge dans la côte dépassait ses capacités. Je me blottis derrière mon buisson pendant que le train arrivait lentement en vue, franchissant la tranchée sud et longeant le talus, au-dessus de ma tête, vers le ponceau. Les dix premiers wagons étaient des plates-

formes ouvertes où des troupes s'entassaient. Toutefois, il était une fois de plus trop tard pour choisir, et quand la machine fut carrément sur la mine, j'abaissai la poignée de l'exploseur. Rien ne se produisit. Je la relevai et l'abaissai quatre fois.

Il ne se passait toujours rien, et je compris que l'engin était en panne, et que je me trouvais agenouillé sur un talus dénudé, avec un train de transport de troupes turc passant lentement à cinquante mètres. Le buisson, qui m'avait paru haut d'un pied, se réduisit à une taille inférieure à celle d'une feuille de vigne, et je me sentis moi-même l'objet le plus distinct du paysage. Derrière moi, une vallée ouverte sur deux cents mètres jusqu'au couvert où mes Arabes attendaient, se demandant ce que je faisais. Impossible de me précipiter à l'abri, car les Turcs descendraient du train et en finiraient avec nous. Si je restais tranquille, il y avait peut-être une chance qu'ils m'ignorent, comme un Bédouin ordinaire.

Je restai donc assis, ne comptant plus que les secondes de ma vie, pendant que dix-huit wagons ouverts, trois fourgons et trois voitures d'officiers se traînaient devant moi. La machine haletait, de plus en plus poussive, et je pensais à chaque instant qu'elle allait s'arrêter. Les soldats me remarquèrent peu, mais les officiers furent intéressés et sortirent sur les petites plates-formes au bout de leurs voitures, me désignant et m'examinant. Je leur adressai des signes en souriant nerveusement, ayant l'impression de faire un berger improbable dans mon habit mecquois, avec son petit cercle doré torsadé autour de la tête. Peut-être les taches de boue, l'humidité et leur ignorance les firent-ils m'accepter. L'arrière du dernier wagon disparut lentement dans la tranchée au nord.

Comme il s'éloignait, je bondis, enterrai mes fils, saisis le maudit exploseur et filai comme un lapin sur la colline, vers la sécurité. Là, je repris haleine et regardai en arrière pour voir que le train s'était finalement arrêté. Il attendit, cinq cents mètres après la mine, pendant presque une heure pour

se remettre sous pression, pendant qu'un groupe d'officiers revenait en arrière et fouillait très soigneusement le terrain où je me trouvais tout à l'heure. Toutefois, les câbles étaient bien cachés ; ils ne découvrirent rien ; la machine reprit cœur à nouveau, et ils s'en furent.

CHAPITRE LXXVIII

Mifleh était au-delà des larmes, pensant que j'avais volontairement laissé passer le train ; et quand les Séharin apprirent la cause réelle, ils dirent : « La mauvaise chance est sur nous. » Du point de vue de l'histoire, ils avaient raison, mais ils y voyaient une prophétie, si bien que je fis des allusions sarcastiques à leur courage sur le pont la semaine précédente, insinuant qu'il s'agissait peut-être d'une préférence tribale pour monter la garde près des chameaux. Un tapage s'éleva immédiatement, les Sérahin m'attaquant furieusement, les Béni Sakhr me défendant. Ali entendit le tumulte et accourut.

Quand nous eûmes réglé le problème, le découragement initial était à demi oublié. Ali me soutint noblement, quoique le malheureux garçon fût bleu de froid et tremblant d'une attaque de fièvre. Il bégaya que leur ancêtre le Prophète avait donné aux Chérifs la faculté de voyance, et qu'il savait par elle que notre chance allait tourner. Cela les réconforta, et je reçus mon premier acompte de bonne fortune quand, dans l'humidité, sans autre outil que ma dague, je parvins à ouvrir la boîte de l'exploseur et persuadai son équipement électrique de fonctionner convenablement à nouveau.

Nous reprîmes notre veille près des câbles, mais rien n'arriva ; le soir tomba avec d'autres bourrasques et un

temps de chien, qui faisaient grogner tout le monde. Il n'y avait pas de train ; il faisait trop humide pour allumer un feu de cuisine ; notre seule nourriture potentielle était du chameau. La viande crue ne tentait personne cette nuit ; nos bêtes survécurent donc jusqu'au lendemain.

Ali s'allongea sur le ventre, atténuant ainsi les crampes d'estomac causées par la faim, essayant de chasser la fièvre en dormant. Khazen, le serviteur d'Ali, lui prêta son manteau pour mieux le couvrir. Pendant un moment, je pris Khazen sous le mien qui, je m'en aperçus vite, se mit à grouiller de vermine. Je lui laissai donc le manteau et descendis la pente pour connecter l'exploseur. Ensuite je passai là nuit là, seul, au son des fils télégraphiques, souhaitant à peine dormir, si douloureux était le froid. Rien n'arriva pendant ces longues heures, et l'aube, qui perça dans l'humidité, parut encore plus affreuse que d'habitude. À ce moment, Minifir, les voies ferrées, le guet et la surveillance des trains nous rendaient malades à mourir. Je rejoignis le groupe principal pendant que la patrouille matinale examinait la voie. Puis le jour s'éclaircit un peu. Ali s'éveilla, très reposé, et son nouvel allant nous encouragea. Hamoud, l'esclave, sortit quelques bâtons qu'il avait gardés sous ses vêtements, contre sa peau, toute la nuit. Ils étaient presque secs. Nous taillâmes en copeaux un peu de gélatine explosive et allumâmes un bon feu avec sa flamme chaude, tandis que les Sukhur tuaient précipitamment un chameau galeux, celle de nos bêtes de selle dont nous pouvions le mieux nous passer, et commençaient à le découper en morceaux de taille acceptable avec des outils de tranchée.

Juste à ce moment, le guetteur du nord signala d'un cri l'apparition d'un train. Nous quittâmes le feu et parcourûmes hors d'haleine les six cents mètres qui nous séparaient de notre ancienne position au bas de la colline. Le train arriva dans la courbe, sifflant à pleine force, une splendeur à deux machines et douze wagons de passagers, voyageant à toute vitesse sur la pente favorable. Je fis sauter la mine sous

les premières roues motrices de la première locomotive, et l'explosion fut terrible. Le sol me jaillit, noir, au visage et je fus envoyé bouler, pour me retrouver assis, la chemise déchirée à l'épaule et le sang coulant de longues estafilades irrégulières sur mon bras gauche. Entre mes genoux se trouvait l'exploseur, écrasé sous une feuille tordue de fer couvert de suie. Devant moi, il y avait la moitié supérieure d'un homme, ébouillantée et fumante. En regardant à travers la poussière et la vapeur de l'explosion, j'eus l'impression que la chaudière entière de la première machine manquait.

Je sentis sourdement qu'il était temps d'aller chercher du soutien mais, quand je bougeai, je me rendis compte qu'une grande douleur dans mon pied droit me forçait à boiter, et que le choc me faisait tourner la tête. Le mouvement commença à éclaircir cet état de confusion, pendant que je clopinais vers le haut de la vallée, d'où les Arabes dirigeaient maintenant un tir nourri sur les wagons bondés. Saisi de vertige, je me réconfortai en répétant à haute voix en anglais : « Oh, je voudrais que ce ne soit pas arrivé. »

Quand l'ennemi riposta, je me trouvai pris entre les deux. Ali me vit tomber et, pensant que j'étais sévèrement touché, courut vers moi avec Turki, vingt de ses serviteurs et des Béni Sakhr, pour m'aider. Les Turcs réglèrent leur tir et atteignirent sept d'entre eux en quelques secondes. Les autres, en un bond, étaient autour de moi — modèles, après l'effort, dignes d'un sculpteur. Leurs larges culottes de coton blanc serrées, comme des cloches, autour de leurs tailles minces et de leurs chevilles, leurs corps bruns et glabres, et leurs accroche-cœurs collés sur les tempes en longues cornes recourbées les faisaient ressembler à des danseurs russes.

Nous nous mîmes à couvert en mêlée et là, secrètement, je me tâtai le corps, pour m'apercevoir que je n'avais pas reçu une seule blessure sérieuse, bien que, outre les contusions et coupures dues à la plaque de chaudière et un orteil brisé, j'eusse cinq différentes éraflures de balles (certaines

désagréablement profondes) et que mes vêtements fussent en lambeaux.

Depuis le cours d'eau, nous pouvions regarder alentour. L'explosion avait détruit le haut de l'arche du ponceau, et la carcasse de la première machine gisait à côté, juste au pied du talus qu'elle avait dévalé. La deuxième locomotive avait basculé dans le trou et reposait au travers du tender détruit de la première. Son châssis était tordu. Je les jugeai toutes deux irréparables. Le second tender avait disparu sur l'autre versant, et les trois premiers wagons, télescopés, étaient réduits en pièces.

Le reste du train avait sérieusement déraillé, les voitures inclinées s'étaient butées les unes contre les autres sous tous les angles et zigzaguaient le long de la voie. L'une était un wagon-salon, décoré de drapeaux. Elle avait eu pour occupant Mehmed Djémal Pacha, commandant le Huitième Corps d'armée, courant défendre Jérusalem contre Allenby. Ses montures avaient été dans le premier wagon ; son automobile se trouvait au bout du train, et nous la criblâmes de balles. Parmi son état-major, nous remarquâmes un gras ecclésiastique, que nous pensâmes être Assad Shoukaïr, Imam d'Ahmed Djémal Pacha, entremetteur notoire au service des Turcs. Nous fîmes donc feu sur lui jusqu'à ce qu'il tombe.

Autant jouer aux quilles. Nous pouvions voir que nos chances de prendre d'assaut l'épave étaient faibles. Il y avait quelque quatre cents hommes à bord, et les survivants, maintenant remis du choc, à l'abri, nous envoyaient un feu nourri. Dans le premier moment notre groupe de l'éperon nord, se jetant dans un corps à corps, avait presque emporté la partie. Sur sa jument, Mifleh chassa les officiers du wagon-salon sans le fossé en contrebas. Il était trop excité pour s'arrêter et viser, et les Turcs s'enfuirent indemnes. Les Arabes qui le suivaient s'étaient détournés pour ramasser quelques-uns des fusils et des médailles jonchant le sol, puis pour tirer du train des ballots et des caisses. Si nous avions eu une mitrail-

leuse postée de façon à couvrir le côté plus éloigné, selon ma technique de minage, aucun Turc n'aurait réchappé.

Mifleh et Adhoub nous rejoignirent sur la colline, et demandèrent où se trouvait Fahad. Un des Sérahin dit qu'il conduisait la première ruée, pendant que j'étais assommé à côté de l'exploseur, et qu'il avait été tué près de là. Ils montrèrent la ceinture et le fusil de Fahad comme preuve de sa mort, et de leurs tentatives pour le sauver. Adhoub ne dit pas un mot, mais bondit hors du fossé et descendit la pente en courant. Nous retînmes notre respiration jusqu'à ce que les poumons nous fassent mal, en le suivant des yeux ; mais les Turcs ne semblèrent pas le voir. Une minute plus tard, il traînait un corps derrière le talus gauche.

Mifleh retourna à sa jument, l'enfourcha et la fit descendre derrière un éperon. Ensemble, ils hissèrent la silhouette inerte sur l'arçon et revinrent. Une balle avait transpersé le visage de Fahad, arrachant quatre dents et entaillant la langue. Il était tombé, inconscient, mais avait repris ses sens juste avant l'arrivée d'Adhoub et essayait, à quatre pattes, aveuglé par le sang, de s'éloigner. Il reprit alors assez d'équilibre pour s'accrocher à une selle ; ils le transférèrent sur le premier chameau qu'ils trouvèrent et l'emmenèrent immédiatement.

Les Turcs, nous voyant si tranquilles, commencèrent à avancer sur la pente. Les laissant venir à mi-chemin, nous lâchâmes des salves qui en tuèrent vingt environ et repoussèrent les autres. Autour du train, le sol était jonché de morts, et les wagons brisés en étaient remplis ; mais les Turcs combattaient sous les yeux de leur Chef de Corps et, intrépides, commencèrent à contourner les éperons pour nous déborder.

Nous n'étions plus maintenant qu'environ quarante, et à l'évidence ne pouvions rien faire de bon contre eux. Aussi nous remontâmes par fournées, à la course, le lit du petit torrent, nous retournant à chaque angle abrité pour les retarder en tirant au jugé. Le petit Turki se distingua beau-

coup par son preste sang-froid, bien que sa carabine de cavalerie turque, à la crosse droite, le forçât à s'exposer tellement que son couvre-tête fut traversé de quatre balles. Ali m'en voulait de me retirer lentement. En réalité, mes blessures fraîches m'estropiaient mais, pour lui cacher la raison véritable, je prétendis être à l'aise, intéressé par les Turcs et les étudiant. De telles pauses successives pendant que je reprenais courage pour une nouvelle course, le maintenaient, avec Turki, loin derrière les autres.

Enfin, nous atteignîmes le sommet de la colline. Là, chaque homme sauta sur le chameau le plus proche et partit à toute allure vers le désert à l'est, pendant une heure. Puis, en sécurité, nous triâmes nos bêtes. L'excellent Rahaïl, malgré l'excitation générale, avait emporté avec lui, attaché aux sangles de sa selle, un énorme quartier du chameau abattu pendant que le train arrivait. Il nous donna une bonne raison de faire halte, cinq milles plus loin, alors qu'un petit groupe de quatre chameaux apparaissait, allant dans la même direction. C'était notre compagnon, Matar, revenant de son village natal vers Azrak, chargé de raisin et de friandises paysannes.

Nous nous arrêtâmes donc aussitôt sous un large rocher, dans Wadi Dhuleil, où se trouvait un figuier stérile, et fîmes cuire notre premier repas depuis trois jours. Là aussi, nous pansâmes Fahad, qui somnolait, épuisé par sa grave blessure. Adhoub, s'en apercevant, prit un des tapis neufs de Matar, le replia en travers de la selle du chameau et cousit les extrémités en grandes poches. Dans l'une on installa Fahad, pendant qu'Adhoub se glissait dans l'autre comme contrepoids ; et on emmena le chameau au sud vers leurs tentes tribales.

On examina les autres blessés en même temps. Mifleh réunit les plus jeunes garçons du groupe, et leur fit arroser les blessures de leur pisse, comme antiseptique grossier. Pendant ce temps, nous qui étions entiers, nous nous reposions. J'achetai un autre chameau galeux pour avoir plus de

viande, distribuai des récompenses, dédommageai les parents des morts, et donnai de l'argent pour les soixante ou soixante-dix fusils que nous avions pris. C'était un maigre butin, mais pas à dédaigner. Quelques Sérahin, qui s'étaient engagés dans l'action sans fusil, tout au plus capables de lancer des pierres inoffensives, avaient maintenant deux fusils chacun. Le lendemain, nous arrivâmes à Azrak, recevant un accueil magnifique et nous vantant — Dieu nous pardonne — d'être victorieux.

CHAPITRE LXXIX

La pluie s'était solidement installée, et le pays était détrempé. Allenby avait manqué du beau temps dont il avait besoin ; il ne pourrait pas y avoir de grande avancée cette année-là. Cependant, pour faire quand même un progrès, nous décidâmes de tenir Azrak. Ce serait en partie une base de prédication, d'où étendre notre mouvement dans le nord ; en partie un centre de renseignements ; et en partie une manière de séparer Nouri Shaalan des Turcs. Celui-ci n'hésitait à se déclarer des nôtres qu'en raison de ses richesses en Syrie, et des dommages que les hommes de sa tribu pourraient subir s'ils étaient privés de leur marché naturel. En séjournant dans une de ses principales seigneuries, nous lui inspirerions la honte de passer à l'ennemi. Azrak était une position favorable pour nous, et le vieux fort ferait un quartier général commode si nous le remettions en état, quelle que fût la rigueur de l'hiver.

Je m'installai donc dans la tour de la porte sud et occupai mes six garçons Haurani (pour qui le travail manuel n'était pas une disgrâce) à couvrir de bois mort, de branches de palmier et d'argile les antiques poutres de pierre fendues qui béaient vers le ciel. Ali prit ses quartiers dans la tour d'angle du sud-est, et en rendit le toit étanche. Les Indiens imperméabilisèrent leurs propres salles au nord-est. Nous arrangeâmes les resserres du rez-de-chaussée de la tour ouest, près

de la petite porte, car c'était l'endroit le plus sain et le plus sec. Les Biasha choisirent d'habiter en dessous de moi, dans la porte sud. Obstruant cette entrée, nous en fîmes donc un hall. Puis nous ouvrîmes une grande arche, de la cour vers la palmeraie, et construisîmes une rampe, pour que nos chameaux pussent rentrer tous les soirs.

Nous nommâmes Hassan Shah sénéchal. En bon musulman, son premier souci fut la petite mosquée dans la cour. Le toit en était à demi détruit, et les Arabes y avaient parqué des moutons. Il mit ses vingt hommes à évacuer les ordures et laver le pavage. La mosquée devint alors un lieu de prière très attrayant. Cet endroit jadis fermé, dédié à Dieu seul, le Temps l'avait fracturé, ouvert à l'Évanescent avec ses officiants, vents, pluie, soleil ; ceux-ci, pénétrant dans la foi, apprirent aux fidèles comment les deux ne font qu'un.

Le labeur suivant de notre prudent Djémadar fut d'installer des positions pour les mitrailleuses en haut des tours, qui tenaient à leur merci les environs. Ensuite, il plaça une sentinelle officielle (prodige et cause d'émerveillement en Arabie), dont la fonction principale était de fermer la poterne au coucher du soleil. Cette porte consistait en une plaque de basalte verticale, en équilibre, épaisse d'un pied, tournant sur des pivots de même matière emboîtés dans le seuil et le linteau. Il fallait un grand effort pour la faire osciller, et elle se fermait à la fin avec un claquement et un fracas qui faisaient trembler le mur ouest du vieux château.

Pendant ce temps, nous réfléchissions aux moyens de nous approvisionner. Akaba était loin et, en hiver, les routes qui y menaient seraient très dures, si bien que nous préparâmes une caravane pour le Djébel Druse, terre neutre à une journée de distance seulement. Nous chargeâmes Matar de la mener, avec un long train de chameaux qui devaient rapporter des aliments divers pour notre groupe si varié. À part mes gardes du corps, habitués à se contenter de ce qu'ils trouvaient, nous avions les Indiens, qui considéraient qu'une nourriture sans épice n'était pas du tout de la

nourriture ; Ali ibn el Hussein voulait du mouton, du beurre et du froment grillé pour ses hommes et les Biasha. Il fallait ajouter les invités et les réfugiés que nous pouvions attendre dès que la nouvelle de notre installation se répandrait à Damas. Avant leur arrivée, nous aurions quelques jours de repos, et nous nous mîmes en état d'apprécier ces derniers restes d'automne — les jours alternés de pluie et de soleil. Nous disposions de mouton et de farine, de lait et de combustible. La vie au fort, excepté une boue de mauvais augure, se passait plutôt bien.

Pourtant, la tranquillité se termina plus vite que nous ne le pensions. Wood, souffrant depuis quelque temps, s'effondra sous une attaque aiguë de dysenterie. Ce n'était rien en soi, mais la faiblesse qui suivrait eût pu le mettre en danger quand l'hiver s'installerait vraiment. De plus, Wood était l'ingénieur de la base d'Akaba et, sauf pour le réconfort de sa compagnie, je n'avais aucune raison de le garder plus longtemps. Nous constituâmes donc un groupe pour descendre avec lui jusqu'à la côte, choisissant comme escorte Ahmed, Abd el-Rahman, Mahmoud et Aziz. Ils devaient revenir sur-le-champ à Azrak avec une nouvelle caravane de provisions, y compris surtout des rations indiennes. Le reste de mes hommes demeurerait dans une oisiveté frissonnante en regardant la situation se développer.

Alors commença notre déluge de visiteurs. Ils arrivaient tout le jour et tous les jours, tantôt sous forme d'une colonne galopante de coups de feu, de cris rauques et de piétinement de chameaux qui indiquait une parade bédouine, et qui pouvait être faite de Rualla, de Shérarat, de Sérahin, de Serdiyeh ou de Béni Sakhr, avec des chefs de grand renom comme Ibn Zuhaïr, Ibn Kébir, Rafa el Khoreisha, ou simplement le patriarche d'une petite famille exhibant sa bonne volonté avide devant les beaux yeux d'Ali ibn el-Hussein. Tantôt c'était une chevauchée sauvage : des Druses, ou les paysans agités et belliqueux de la plaine arabe. D'autres fois, une caravane prudente, lentement menée, de chameaux de

selle d'où descendaient avec raideur des politiciens syriens ou des commerçants peu habitués à la route. Un jour arrivèrent une centaine d'Arméniens misérables, fuyant la famine et la terreur des Turcs suspendue au-dessus de leur tête. Tantôt encore venait un groupe tiré à quatre épingles d'officiers montés, déserteurs arabes des armées turques, suivis une fois sur deux d'une compagnie serrée de simples soldats arabes. Sans cesse ils arrivaient, jour après jour, jusqu'à ce que le désert, vierge à notre arrivée, fût étoilé de routes grises.

Ali nomma d'abord un, puis deux, et enfin trois maîtres d'hôtes, qui recevaient la marée montante de ces nouveaux arrivants, séparaient les convaincus des simples curieux, et les conduisaient en temps voulu devant lui ou moi. Tous voulaient se renseigner sur le Chérif, l'Armée arabe et les Anglais. Des marchands de Damas apportaient des cadeaux : des douceurs, du sésame, du caramel, de la pâte d'abricot, des noix, des vêtements de soie pour nous les chefs, des manteaux de brocart, des couvre-têtes, des peaux de mouton, des couvertures de feutre avec des fibres colorées incrustées en arabesques, des tapis persans. Nous leur offrîmes en retour du café et du sucre, du riz et des rouleaux de cotonnade blanche : l'indispensable dont la guerre les avait privés. Tout le monde apprit que l'abondance régnait à Akaba, venue de tous les marchés du monde en traversant la mer ouverte, et ainsi la cause arabe, qui était la leur par sentiment, par instinct et par inclination, devint la leur aussi par intérêt. Lentement notre exemple et notre enseignement les convertirent ; très lentement, selon notre propre choix, pour qu'ils fussent plus sûrement nôtres.

Le plus grand atout de la cause de Fayçal dans ce travail au nord, c'était Chérif Ali ibn el-Hussein. Le rival extravagant des hommes des tribus sauvages dans leurs exploits les plus sauvages tournait maintenant toutes ses forces vers des buts plus élevés. Sa nature hybride faisait de son visage et de son corps de puissants arguments, charnels peut-être, mais

ils étaient imprégnés de sa personnalité. Nul ne pouvait le voir sans désirer le revoir, surtout quand il souriait, ce qu'il faisait rarement, à la fois de la bouche et des yeux. Il utilisait consciemment sa beauté comme une arme. Il s'habillait impeccablement, tout en noir ou tout en blanc, et étudiait l'art du geste.

La fortune avait joint en lui la perfection physique et une grâce inhabituelle, mais ces qualités n'étaient que la juste expression de ses pouvoirs. Elles manifestaient le courage qui ne cédait jamais, qui l'aurait laissé se faire mettre en pièces plutôt que de lâcher prise. Son orgueil éclatait dans son cri de guerre : « Je suis des Harith », le clan de pillards vieux de deux mille ans ; ses yeux immenses, avec de larges pupilles noires tournant lentement dans le blanc, soulignaient la dignité glacée qui faisait son attitude idéale, qu'il devait toujours conquérir pour se calmer lui-même. Mais sans cesse le rire pétillant s'échappait bruyamment de lui par surprise ; et sa jeunesse, garçonnière ou féminine, son feu et son démon traversaient sa nuit comme un lever de soleil.

Pourtant, en dépit de cette richesse, une dépression constante pesait sur lui, la convoitise inconsciente des gens simples et agités par une pensée abstraite que leur esprit n'avait pas la capacité de fournir. Sa force physique grandissait de jour en jour et recouvrait haineusement de chair cet humble quelque chose qu'il souhaitait davantage. Sa gaieté sauvage n'était qu'un des signes du vain effort de son désir. Ces étrangers obsédants soulignaient son détachement, détachement à contrecœur, vis-à-vis de ses compagnons. Malgré son grand penchant pour la confidence et la compagnie, il n'arrivait pas à trouver d'intimes. Pourtant il ne pouvait rester seul. S'il n'avait pas d'invités, Khazen, le serviteur, devait apporter les repas, qu'Ali et ses esclaves mangeaient ensemble.

Durant ces lentes nuits, nous nous trouvions à l'abri du monde extérieur. D'abord, c'était l'hiver et, dans la pluie et les ténèbres, peu d'hommes s'aventureraient soit dans le

labyrinthe de lave soit à travers les marais — les deux approches de notre forteresse ; de plus, nous avions pour gardiens des spectres. Le premier soir, nous étions assis avec les Sérahin, Hassan Shah avait fait sa ronde et on pilait du café près du feu, quand s'éleva un long gémissement étrange à proximité des tours, dehors. Ibn Bani me saisit par le bras et se serra contre moi, frissonnant. Je lui murmurai : « Qu'est-ce ? » et il bégaya que les chiens des Béni Hillal, les mythiques constructeurs du fort, fouillaient les six tours chaque nuit à la recherche de leurs maîtres disparus.

Nous tendîmes l'oreille. Par l'embrasure en basalte noir d'Ali se glissait un bruissement, causé par le vent nocturne qui remuait les palmes desséchées, un bruissement intermittent, comme la pluie anglaise sur des feuilles mortes encore craquantes. Puis les cris revinrent, encore et encore, prenant lentement de la force jusqu'à pleurer autour des murs en profondes vagues pour aller mourir au loin, étranglés et misérables. À ces moments-là, nos hommes pilaient plus fort le café, pendant que les Arabes se mettaient soudain à chanter pour remplir leurs oreilles et les protéger de ce malheur. Aucun Bédouin ne voulait rester dehors à guetter le mystère, et de nos fenêtres on ne voyait rien que les gouttelettes d'eau de l'air humide qui se jetaient dans le rayonnement de notre feu. Ces cris restèrent donc une légende ; mais, loups ou chacals, hyènes ou chiens en chasse, leur veille spectrale nous gardait de plus près que les armes l'eussent fait.

Dans la soirée, quand nous avions fermé le portail, tous les invités s'assemblaient dans ma chambre ou dans celle d'Ali ; café et contes circulaient jusqu'au dernier repas, et après, jusqu'à ce que le sommeil vînt. Les nuits de tempêtes, nous apportions des broussailles et du crottin, et allumions un grand feu au milieu de la pièce. Autour, on tirait les tapis et les dessous de selle en peau de mouton et, à la lumière du brasier, nous racontions encore nos batailles, ou écoutions le récit des traditions de nos visiteurs. Les flammes bondissantes

chassaient bizarrement nos ombres troublées de fumée sur la paroi de pierre brute derrière nous, les distordant sur les creux et les saillies de sa surface irrégulière. Quand ces histoires en venaient à une pause, notre cercle étroit, dans une position incommode, se mettait sur l'autre coude ou l'autre genou, pendant que les tasses de café passaient en cliquetant et qu'un serviteur éventait de son manteau les relents de fumée bleutée vers la meurtrière, faisant étinceler et tournoyer dans le courant d'air la cendre embrasée. Puis la voix du conteur reprenait, et nous entendions les gouttes de pluie chuinter brièvement en tombant du toit et de ses poutres de pierre dans le cœur du feu.

Enfin le ciel se mit entièrement à la pluie, et nul homme ne pouvait nous approcher. Dans la solitude, nous apprîmes tous les désavantages de l'emprisonnement en de tels endroits antiques, sombres, joints sans mortier. Les pluies dégouttaient dans l'épaisseur des murs et jaillissaient de leurs fissures dans les pièces. Nous installâmes des radeaux de branches de palmier pour nous soulever au-dessus du dallage ruisselant, les couvrîmes de nattes de feutre, et nous nous tassions sur elles, couverts de peaux de mouton, une autre natte au-dessus comme un bouclier, pour repousser l'eau. Il faisait un froid de glace pendant que nous nous cachions là, sans bouger, du lever du jour ténébreux jusqu'au soir, l'esprit apparemment en suspens dans l'enceinte de ces murs massifs, dont chaque meurtrière faisait flotter une brume perçante comme une oriflamme blanche. Le passé et le futur coulaient sur nous comme une rivière sans remous. En rêve, nous nous mettions dans l'esprit de l'endroit : sièges et festins, raids, meurtres, chansons d'amour dans la nuit.

Cette évasion spirituelle hors du corps entravé était une complaisance dont seul un changement de scène pourrait vaincre l'aveulissement. Très douloureusement, je me hissai à nouveau dans le présent, et forçai ma raison à dire que nous devions employer ce climat hivernal à explorer le pays autour de Déraa.

Alors que je pensais à la façon de faire route, nous arriva par un matin de pluie, sans avertissement, Talal el-Hareidhin, Sheik de Tafas. C'était un célèbre hors-la-loi, tête mise à prix, mais d'une telle grandeur qu'il chevauchait où il voulait. En deux années sauvages, on rapportait qu'il avait tué quelque vingt-trois Turcs. Ses six compagnons avaient de splendides montures, et lui-même paraissait la plus brillante figure au plus haut du style Hauran. Sa pelisse de mouton était du meilleur angora recouvert de fin drap vert, avec des incrustations de soie et des dessins de passementerie. Ses autres habits, en soie, ses hautes bottes, sa selle d'argent, son épée, sa dague et son fusil égalaient sa réputation.

Il s'avança vers notre foyer, l'air cavalier, comme un homme sûr d'un bon accueil, salua bruyamment Ali (après notre long séjour parmi les tribus, tous les paysans semblaient bruyants), riant à gorge déployée du climat, de notre vieux fort et de l'ennemi. Il paraissait âgé d'environ trente-cinq ans, petit et fort, le visage plein, avec une barbe bien taillée et de longues moustaches pointues. Ses yeux ronds étaient encore arrondis, agrandis et assombris par l'antimoine qui les accentuait, à la mode villageoise. Il était ardemment des nôtres, et nous nous en réjouîmes, car son nom était de ceux qu'on invoquait au Hauran. Quand, après une journée, je fus sûr de lui, je l'emmenai en secret dans la palmeraie et lui parlai de mon ambition de voir son propre environnement. L'idée l'enchanta, et il m'accompagna pour le trajet aussi scrupuleusement et gaiement que le pouvait seul un Syrien sur un bon cheval. Halim et Faris, engagés pour l'occasion, vinrent avec moi comme gardes.

Nous dépassâmes Oumtaiyé, observant les pistes, les puits et les champs de lave, traversâmes la voie ferrée à Sheik Saad, et prîmes au sud vers Tafas, où Talal était chez lui. Le lendemain, nous continuâmes jusqu'à Tell Arar, une splendide position fermant la ligne de Damas et commandant Déraa. Ensuite, nous fîmes route à travers un terrain

onduleux et plein de pièges vers Mézérib sur la voie ferrée de Palestine, faisant là aussi des plans pour la prochaine fois, quand, avec des hommes, de l'argent et des canons, nous déclencherions le soulèvement général pour remporter la victoire inévitable. Peut-être le printemps suivant verrait-il Allenby bondir en avant.

CHAPITRE LXXX

Pour clore le cercle de cette reconnaissance des basses terres du Hauran, il fallait visiter Déraa, sa ville principale. Nous pouvions la couper au nord, à l'ouest et au sud, en détruisant les trois voies ferrées ; mais il serait plus net de s'attaquer d'abord à l'embranchement, puis de travailler vers l'extérieur. Toutefois Talal ne pouvait pas s'aventurer en ville avec moi, il y était trop connu. Nous le quittâmes donc avec beaucoup de remerciements de part et d'autre, et chevauchâmes vers le sud le long de la ligne jusqu'aux approches de Déraa. Là, nous mîmes pied à terre. Le jeune garçon, Halim, prit les poneys, et partit pour Nisib, au sud de Déraa. Mon plan consistait à faire le tour de la gare et de la ville avec Faris, et à atteindre Nisib après le crépuscule. Faris était le meilleur compagnon pour cette incursion, parce que paysan insignifiant, assez vieux pour être mon père, et respectable.

La respectabilité semblait toute relative, pendant que nous avancions pesamment dans le soleil aqueux qui remplaçait la pluie de la veille au soir. Le sol était boueux, nous allions pieds nus, et nos vêtements crottés montraient les souillures du temps infect auquel nous avions été exposés. Je portais les affaires mouillées de Halim, avec une veste Hourani déchirée, et boitais encore du pied cassé lors du dynamitage du train de Djémal. La piste glissante rendait la marche

difficile, à moins que nous n'écartions largement les orteils et ne prenions appui sur eux ; cet exercice, mille après mille, m'était délicieusement douloureux. Sous couvert d'être tant affecté par la souffrance, je ne voudrais pas m'appesantir toujours sur mes maux dans notre révolte ; pourtant, il ne s'est guère passé de jour en Arabie sans douleur physique pour augmenter le sentiment corrosif de la tromperie dont j'étais complice à l'égard des Arabes, et la fatigue légitime d'un commandant responsable.

Nous grimpâmes sur le remblai du chemin de fer de Palestine, qui faisait une courbe, pour examiner de cette bonne position la gare de Déraa ; mais le terrain trop découvert ne permettait pas une attaque surprise. Nous décidâmes de longer le flanc est des défenses ; nous cheminions donc, remarquant des dépôts allemands, des barbelés ici et là, des rudiments de tranchées. Des soldats turcs passaient sans curiosité entre les tentes et les latrines, creusées de notre côté.

Au coin de l'aérodrome, vers l'extrémité sud de la gare, nous marchâmes sur la ville. Il y avait de vieux appareils Albatros dans les hangars, et des hommes qui traînaient. L'un d'eux, un soldat syrien, se mit à nous interroger sur nos villages, voulut savoir s'il se trouvait beaucoup de « gouvernement » là où nous vivions. Il avait probablement l'intention de déserter, en quête d'un refuge. Nous étant enfin débarrassés de lui, nous nous éloignâmes. Quelqu'un appela en turc. Nous continuâmes à avancer, sourds ; mais un sergent nous rattrapa et me saisit brutalement par le bras, disant : « Le Bey veut te voir. » Il y avait trop de témoins pour fuir ou combattre, aussi je le suivis docilement. Il ne s'intéressa pas à Faris.

Il me fit traverser la haute palissade et entrer dans un camp avec de nombreux baraquements et quelques immeubles. Nous passâmes dans une pièce de terre battue, devant laquelle se trouvait une estrade également en terre, où était assis un officier turc corpulent, une jambe sous lui. Il me

regarda à peine quand le sergent m'amena et fit un long rapport en turc. Il me demanda mon nom ; je répondis : « Ahmed ibn Bagr, Circassien de Kouneitra. » « Déserteur ? » « Mais nous, les Circassiens, nous n'avons pas de service militaire. » Il se tourna, me fixa et dit très lentement : « Tu es un menteur. Enrôlez-le dans votre section, Hassan Chowish, et faites le nécessaire jusqu'à ce que le Bey l'envoie chercher. »

On me mena dans une salle de garde, occupée surtout par de gros bancs de bois où étaient allongés ou assis une douzaine d'hommes en uniforme négligé. On me prit ma ceinture et mon couteau, on me fit me laver soigneusement et on me donna à manger. Je passai là une longue journée. Ils ne voulaient me laisser partir sous aucun prétexte, mais essayèrent de me rassurer. Tout n'était pas mauvais dans la vie de soldat. Peut-être une permission me serait-elle accordée le lendemain, si je satisfaisais au plaisir du Bey ce soir. Le Bey semblait être Nahi, le Gouverneur. S'il était mécontent, dirent-ils, je serais affecté au dépôt de Baalbeck pour l'entraînement de fantassin. Je tentai de donner l'impression qu'il n'y avait dans mon esprit rien de pire au monde.

Peu après la tombée de la nuit, trois hommes vinrent me chercher. J'avais cru à une chance de m'enfuir, mais l'un d'eux me tint en permanence. Je maudissais ma petite taille. Nous traversâmes la ligne, qui comptait six voies, en plus des voies de garage menant à l'atelier des machines. Franchissant une barrière latérale, descendant une rue, longeant une place, nous arrivâmes à une maison isolée, à deux étages. Il y avait une sentinelle à l'extérieur, et une vague impression d'autres soldats vautrés dans l'entrée sombre. On me fit monter chez le Bey, ou plutôt dans sa chambre. C'était encore un homme gros, peut-être circassien lui-même ; assis sur le lit en chemise de nuit, il tremblait et transpirait comme s'il avait la fièvre. Quand on me poussa à l'intérieur, il resta tête baissée et chassa d'un geste le garde. D'une voix haletante, il me dit de m'asseoir sur le sol devant lui, puis resta

muet, pendant que je fixais le sommet de sa grosse tête, où se dressait une chevelure hérissée, pas plus longue que le chaume noir de ses joues et de son menton. Enfin il m'examina en détail et me dit de me lever, puis de pivoter sur moi-même. J'obéis ; il se rejeta en arrière sur le lit, et m'entraîna avec lui dans ses bras. Quand je vis ce qu'il voulait, je me tordis et me relevai, heureux de me trouver son égal, en tout cas à la lutte.

Il se mit à m'enjôler, disant combien j'étais blanc et frais, comme j'avais les mains et les pieds délicats, et comment il me dispenserait d'exercice et de corvées, ferait de moi son ordonnance, me paierait même des gages, si je voulais l'aimer.

Je restai inflexible, aussi changea-t-il de ton et m'ordonna sèchement d'enlever mon pantalon. Comme j'hésitais, il m'empoigna, et je le repoussai. Il claqua dans ses mains pour appeler la sentinelle, qui se précipita et me saisit les bras. Le Bey me maudissait avec d'horribles menaces, et fit arracher pièce à pièce mes vêtements par l'homme qui me tenait. Ses yeux s'arrondirent devant les endroits à demi cicatrisés où les balles m'avaient récemment effleuré la peau. Finalement, il se mit lourdement sur pied, avec une lueur dans l'œil et commença à me tripoter sur tout le corps. Je le supportai un moment, jusqu'à ce qu'il devînt trop infect ; alors, je lui envoyai un coup de genou.

Il tituba vers son lit, plié en deux et gémissant de douleur, tandis que le soldat appelait à grands cris le caporal et les trois autres hommes, pour qu'ils me saisissent pieds et mains. Dès que je fus impuissant, le Gouverneur reprit courage et me cracha dessus, jurant qu'il me ferait demander pardon. Il ôta sa pantoufle et m'en frappa à plusieurs reprises le visage, pendant que le caporal me tirait la tête en arrière par les cheveux pour m'offrir aux coups. Il se pencha en avant, me planta ses dents dans le cou et mordit jusqu'à ce que le sang jaillît. Puis il m'embrassa. Ensuite, il dégaina la baïonnette d'un des hommes. Je pensais qu'il allait me tuer, et j'en étais désolé ; mais il ne fit que tirer un pli de ma

chair sur mes côtes et le traversa de la pointe, non sans peine, et donna un demi-tour à la lame. Cela faisait mal, et je tressaillis, pendant que le sang serpentait sur mon flanc et dégouttait sur le devant de ma cuisse. Il parut content et m'en arrosa le ventre du bout des doigts.

Ayant perdu tout espoir, je parlai. Son visage s'altéra et il resta immobile, puis contrôla sa voix avec effort, pour dire de façon significative : « Tu dois comprendre que je sais ; et que les choses seront plus faciles si tu fais comme je veux. » J'étais abasourdi, et nous nous fixâmes en silence, tandis que les hommes, devinant un sens ésotérique au-delà de leur expérience, se détournaient, mal à l'aise. Mais c'était à l'évidence un coup au hasard, par lequel il n'insinuait pas, ou ne voulait pas insinuer, ce que je craignais. Je ne pouvais pas encore me fier à ma bouche crispée, qui défaillait toujours dans les urgences, si bien que je relevai enfin le menton, le signe pour « Non » en Orient ; alors il s'assit et murmura presque au caporal de m'emmener et de m'apprendre tout ce qu'il fallait.

Ils me poussèrent à coups de pied jusqu'au palier, et m'étendirent en me martelant le corps sur un banc destiné aux gardes. Deux hommes s'agenouillèrent sur mes chevilles, en appuyant derrière mes genoux, pendant que deux autres me tordaient les poignets jusqu'à les faire craquer, puis les écrasaient, ainsi que mon cou, contre le bois. Le caporal avait couru en bas, et revenait avec un fouet circassien, souple lanière de cuir noir, arrondie, ayant l'épaisseur du pouce à la poignée gainée d'argent, pour s'effiler en une pointe dure plus fine que celle d'un crayon.

Il me vit trembler, en partie de froid je crois, et la fit siffler à mon oreille, me pariant qu'à la dixième entaille je crierais pitié, et à la vingtième quémanderais les caresses du Bey. Puis il commença à me cingler follement en travers du corps de toutes ses forces, tandis que je serrais les dents pour supporter cette chose qui s'enroulait autour de moi comme un fil rougi.

Pour garder mon esprit sous contrôle, je comptai les coups, mais perdis le compte après le vingtième ; je ne pouvais sentir que le poids informe de la souffrance, non pas des griffes déchirantes comme je m'y étais attendu, mais une fissure qui démembrait de plus en plus la totalité de mon être, sous l'effet d'une force trop grande dont les vagues roulaient vers le haut de mon épine dorsale jusqu'à se parquer dans mon cerveau, pour s'y heurter terriblement les unes contre les autres. Quelque part, une pendule bon marché faisait entendre un bruyant tic-tac, et je m'affligeais que les coups de fouet ne fussent pas en mesure. Je me contorsionnais et me tordais, mais on me tenait si serré que mes efforts étaient inutiles. Quand le caporal eut cessé, les hommes le remplacèrent, très délibérément, me donnant tel nombre de coups, puis marquant un intervalle où ils se querellaient pour le prochain tour, se soulageaient et jouaient avec moi de façon indicible. Ils recommencèrent souvent, pendant ce qui dura peut-être seulement dix minutes. À chaque fois, pour le premier coup d'une nouvelle série, on me tirait la tête en arrière, pour que je voie comment une dure crête blanche, telle un rail, tournant lentement au cramoisi foncé, bondissait sur ma peau au moment de chaque impact, avec une perle de sang là où deux crêtes se croisaient. Tandis que le châtiment se poursuivait, le fouet tombait de plus en plus sur des marques précédentes, avec des morsures plus noires et plus humides, jusqu'à ce que ma chair tressaillît de souffrance accumulée, et de la terreur du coup qui arrivait. On triompha bientôt de ma détermination à ne pas hurler, mais, tant que ma volonté gouverna mes lèvres, je n'employai que l'arabe, et avant la fin, une nausée miséricordieuse étrangla mes paroles.

Enfin, quand je fus complètement brisé, ils parurent satisfaits. Je me trouvai, je ne sais comment, en bas du banc, le dos couché sur le plancher sale où je me pelotonnai, hébété, haletant, mais vaguement à l'aise. Je m'étais tendu pour assimiler toute la souffrance jusqu'à ce que j'en meure, et,

n'étant plus acteur mais spectateur, je ne songeais point à me soucier des trémoussements et criailleries de mon corps. Pourtant je savais ou imaginais ce qui se passait autour de moi.

Je me souvenais du caporal me frappant de sa botte cloutée pour me relever ; et c'était vrai, car le lendemain mon flanc droit était noir et lacéré, et une côte endommagée faisait de chaque inspiration un violent coup de poignard. Je me rappelais lui avoir paresseusement souri, car une chaleur délicieuse, probablement sexuelle, s'enflait en moi ; et puis qu'il avait jeté le bras en l'air et sabré mon aine de toute la longueur de son fouet. J'en fus plié en deux, hurlant, ou plutôt essayant en vain de hurler, tressaillant par ma bouche ouverte. Un des hommes ricana bêtement. Une voix cria : « Honte à toi, tu l'as tué ! » Un autre coup suivit. Un rugissement, et le noir devant mes yeux, pendant qu'au fond de moi le noyau de la vie parut se hisser lentement le long des nerfs qui se déchiraient, expulsé du corps par ces dernières affres indescriptibles.

D'après les contusions, peut-être me battirent-ils encore ; mais la première chose dont j'eus ensuite conscience fut d'être traîné par deux hommes, chacun se disputant une jambe comme pour m'écarteler, pendant qu'un troisième me chevauchait. Sur l'instant, cela valait mieux que le fouet à nouveau. Puis Nahi appela. Ils me jetèrent de l'eau au visage, essuyèrent un peu de l'ordure, me soulevèrent entre eux, agité de spasmes et de sanglots de miséricorde, et m'amenèrent à sa couche. Mais il me repoussa alors en hâte, comme une chose trop déchirée et sanglante pour son lit, blâmant leur excès de zèle qui m'avait gâché ; alors que certainement ils m'avaient traité comme ils le faisaient d'habitude, et que la faute retombait principalement sur ma peau d'homme d'intérieur, qui cédait plus vite que celle d'un Arabe.

Ainsi, le caporal penaud, étant le plus jeune et le plus joli des gardes, dut rester en arrière tandis que les autres

m'emportaient dans la rue par l'escalier étroit. La fraîcheur de la nuit sur ma chair brûlante et la brillance impassible des étoiles, après l'horreur de l'heure écoulée, me firent à nouveau pleurer. Les soldats, maintenant libres de parler, m'avertirent que les hommes devaient subir les désirs de leurs officiers ou en payer le prix, comme je venais de le faire, par une souffrance plus grande.

Ils me firent traverser un espace découvert, désert et sombre, puis m'emmenèrent derrière la Maison du Gouvernement jusqu'à un appentis de bois où se trouvaient beaucoup de couvertures poussiéreuses. Un infirmier arménien apparut pour me laver et me panser dans une hâte ensommeillée. Puis ils partirent tous, le dernier soldat s'attardant un moment près de moi pour murmurer avec un accent druse que la porte donnant sur l'autre pièce n'était pas verrouillée.

Je gisais là dans une stupeur maladive, la tête me faisant très mal, le froid m'engourdissant lentement, jusqu'à ce que la lueur de l'aube vînt briller par les fentes de la remise et qu'une locomotive sifflât dans la gare. Ces sensations et une soif desséchante me ramenèrent à la vie, et je m'aperçus que je ne souffrais pas. La plus légère douleur constituait mon obsession et ma terreur secrète depuis l'enfance. En avais-je été drogué maintenant jusqu'à l'hébétude ? Pourtant le premier mouvement fut un supplice ; je luttai, nu, pour me mettre sur pied et me balançai en gémissant, stupéfait de ne pas avoir rêvé, et de ne pas me retrouver cinq ans plus tôt, timide recrue, à Khalfati où quelque chose du même genre, moins dégradant toutefois, m'était arrivé.

La pièce voisine était une infirmerie. Contre la porte pendait un assortiment de vêtements effilochés. Je les enfilai lentement et maladroitement, à cause de mes poignets enflés, et je choisis parmi les drogues du sublimé corrosif, comme sauvegarde si j'étais repris. La fenêtre donnait sur un long mur aveugle. Je l'escaladai avec raideur et descendis en tremblant la route qui menait au village, passant devant

les quelques personnes déjà levées. Nul ne me remarqua ; en fait, il n'y avait rien de particulier dans mon habit de drap sombre, mon fez rouge et mes pantoufles ; mais il me fallut employer intérieurement toute mon éloquence pour m'empêcher de faire une bêtise par pure terreur. Déraa me paraissait inhumaine de vice et de cruauté, et je fus aussi choqué que par de l'eau glacée quand un soldat rit derrière moi dans la rue.

Près du pont se trouvaient les puits, avec des hommes et des femmes autour. Un abreuvoir attenant était libre, au bout duquel j'écopai un peu d'eau dans mes mains, dont je me frottai le visage ; je bus, ce qui fut délicieux, et ensuite je m'éloignai en suivant le fond de la vallée, vers le sud, m'écartant discrètement hors de vue. Cette vallée offrait la route cachée par laquelle le raid que nous projetions pourrait atteindre la ville de Déraa en secret et surprendre les Turcs. Ainsi, en m'échappant, je résolvais, trop tard, le problème qui m'avait amené à Déraa.

Plus loin, un Serdi sur son chameau me rattrapa alors que je boitillais sur la route vers Nisib. Je lui expliquai que j'avais affaire là-bas, et que mes pieds étaient déjà endoloris. Il eut pitié et me fit monter sur son animal osseux, auquel je m'accrochai le reste du chemin, éprouvant les mêmes sentiments que mon saint patron sur son gril. Les tentes de la tribu se tenaient juste devant le village, où je trouvai Faris et Halim inquiets pour moi, et curieux d'apprendre comment je m'en étais sorti. Halim avait été à Déraa pendant la nuit et, en l'absence de toute rumeur, comprit que la vérité n'avait pas été découverte. Je leur racontai une joyeuse histoire de corruption et de fourberie, qu'ils promirent de garder pour eux, riant à gorge déployée de la simplicité des Turcs.

Pendant la nuit, je m'arrangeai pour voir le grand pont de pierre près de Nisib. Il est vrai que ma volonté estropiée se moquait maintenant de la Révolte arabe (ou de quoi que ce fût d'autre que de guérir) ; mais, puisque la guerre avait été

une de mes marottes, au nom de la routine je voulus me forcer à aller jusqu'au bout. Ensuite nous montâmes à cheval et fîmes route doucement et prudemment vers Azrak, sans incident, sauf un groupe de raid de Would Ali qui nous laissa passer avec nos chevaux, sans nous dépouiller, en apprenant qui nous étions. C'était une générosité inattendue, les Would Ali n'appartenant pas encore à notre communauté. Leur déférence (immédiatement offerte, comme si nous avions mérité l'hommage des hommes) m'aida momentanément à porter le fardeau dont les jours suivants confirmèrent l'évidence : cette nuit-là, à Déraa, la citadelle de mon intégrité était irrévocablement tombée.

CHAPITRE LXXXI

Xoury, l'Émir druse de Salkhad, atteignit notre vieux château juste avant moi, lors de sa première visite à Chérif Ali. Il nous raconta le reste de l'histoire de l'Émir Abd el-Kader, l'Algérien. Après nous avoir furtivement quittés, il avait chevauché droit vers leur village et y était entré triomphalement, le drapeau arabe déployé, ses sept cavaliers galopant autour de lui, tirant des salves de joie. Les gens furent stupéfaits, et le Gouverneur turc protesta que de tels actes constituaient une insulte à son égard. On le présenta à Abd el-Kader qui, assis en grande pompe sur le divan, fit un discours ampoulé, déclarant que le Chérif s'emparait maintenant du Djébel Druse par son entremise, et que tous les fonctionnaires en exercice étaient confirmés à leur poste.

Le lendemain matin, il fit une nouvelle marche dans le district. Le patient Gouverneur se plaignit de nouveau. L'Émir Abd el-Kader dégaina son épée mecquoise à poignée d'or et jura qu'il s'en servirait pour couper la tête de Djémal Pacha. Les Druses le réprimandèrent, jurant qu'on ne devait pas parler ainsi dans leur maison devant Son Excellence le Gouverneur. Abd el-Kader les traita de fils de putain, d'accidents du foyer, de fils de chienne, de cocus profiteurs et de maquereaux, lançant largement ses insultes à la pièce entière. Les Druses se mirent en colère. Abd el-Kader se précipita rageusement hors de la maison et monta en selle,

criant que, lorsqu'il taperait du pied, le Djébel Druse entier se lèverait à son côté.

Avec ses sept serviteurs, il descendit au galop la route jusqu'à la gare de Déraa, où il entra comme il était entré à Salkhad. Les Turcs, qui connaissaient depuis longtemps la folie du vieux, le laissèrent jouer. Ils ne crurent pas même à son conte selon lequel Ali et moi ferions une tentative contre le pont de Yarmouk cette nuit-là. Cependant, quand nous l'eûmes fait, ils prirent les choses plus au sérieux, et envoyèrent Abd el-Kader sous bonne garde à Damas. L'humour brutal de Djémal fut amusé, et il le relâcha comme un bouffon. Progressivement Abd el-Kader s'assagit. Les Turcs recommencèrent à l'employer comme *agent provocateur**, et pour dissiper l'énergie qui émanait des nationalistes syriens locaux.

Le temps était maintenant affeux, avec du grésil, de la neige et des tempêtes sans cesse ; à l'évidence, on ne pourrait à Azrak qu'enseigner et prêcher durant les mois suivants. Je n'en avais guère envie. Quand c'était nécessaire, j'avais pris ma part des corvées du prosélytisme, convertissant aussi bien que je le pouvais ; conscient en permanence de mon altérité, et de l'incongruité d'un étranger plaidant la liberté nationale. La guerre pour moi impliquait l'effort de dévoyer ma pensée, et d'adopter l'attitude des gens qui acceptaient la révolte naturellement et avec confiance. Je devais me persuader que le Gouvernement britannique pouvait réellement s'en tenir à l'esprit de ses promesses. C'était particulièrement difficile quand j'étais fatigué et malade, quand l'activité délirante de mon cerveau mettait en pièces ma patience. Et puis, après les brusques Bédouins, qui entraient sans façons, me saluant d'un « Ya Aurans », et me disaient ce dont ils avaient besoin sans compliments, ces citadins mielleux me rendaient fou, rampant pour la faveur d'une audience avec leur Prince, Bey, Seigneur et Libérateur. Ces

* En français dans le texte. *(N.d.T.)*

titres attribués étaient sans doute utiles, comme une armure dans un duel, mais incommodes, et mesquins aussi.

Je n'avais jamais été hautain ; au contraire j'essayais d'être accessible à tous, même si j'avais continuellement l'impression que la plupart d'entre eux venaient me voir tout le temps. Je tentais, aussi éloquemment que je le pouvais par mon exemple, de préserver la simplicité du modèle de vie. Je n'avais ni tentes, ni cuisiniers, ni serviteurs personnels ; seulement mes gardes, des combattants, non des domestiques ; et voilà ces boutiquiers byzantins qui essayaient de corrompre notre simplicité ! Aussi je me jetai loin d'eux en rage, décidé à aller vers le sud voir si on pouvait, dans le froid, faire quelque chose d'efficace autour de la mer Morte, que l'ennemi tenait comme une tranchée nous séparant de la Palestine.

Je remis l'argent qui me restait à Chérif Ali, pour son entretien jusqu'au printemps, et recommandai les Indiens à ses soins. En particulier, nous leur achetâmes des chameaux de selle frais, au cas où ils auraient soudain besoin de bouger durant l'hiver, bien que l'annonce quotidienne d'une menace des Turcs sur Azrak fût rejetée avec mépris par le jeune Ali. Lui et moi nous quittâmes très affectueusement. Ali me donna la moitié de sa garde-robe : chemises, couvre-têtes, ceintures, tuniques. Je lui donnai en échange la moitié de la mienne, et nous nous embrassâmes comme David et Jonathan, chacun portant les vêtements de l'autre. Ensuite, avec Rahaïl seulement, je pris la route du sud, sur mes deux meilleurs chameaux.

Nous quittâmes Azrak un soir, dans l'embrasement de l'ouest, pendant qu'au-dessus de nos têtes des troupes de grues plongeaient dans le coucher de soleil comme des barbes de flèches bien lancées. Ce fut pénible dès le début. Dans la nuit profonde du côté de Wadi Boutoum, les conditions empirèrent encore. La plaine entière était mouillée, et nos pauvres chameaux glissaient et tombaient fréquemment. Nous tombions aussi souvent qu'eux, mais au moins notre

rôle, rester assis tranquilles entre les chutes, était plus facile que leur rôle mobile. À minuit, nous avions traversé le Ghadaf, et la fondrière nous parut trop affreuse pour avancer encore. De plus, les mauvais traitements de Déraa m'avaient laissé bizarrement faible ; mes muscles semblaient à la fois écrasés et enflammés, et tout effort m'effrayait à l'avance. Nous fîmes donc halte.

Nous dormîmes où nous nous trouvions, dans la boue, nous levâmes recouverts de boue à l'aube, et nous nous fîmes l'un à l'autre des sourires craquelés. Le vent soufflait, et le sol commença à sécher. C'était important, car je voulais atteindre Akaba avant que les hommes de Wood n'en soient partis avec la caravane de retour, et leur avance de huit jours exigeait de la vitesse. La répugnance de mon corps à faire route durement constituait une autre (et perverse) raison de forcer la marche. Jusqu'à midi, nous couvrîmes peu de chemin, car les chameaux brisaient encore la croûte lâche des galets et s'enfonçaient dans l'argile rouge en dessous. Après midi, en terrain plus élevé, nous fîmes mieux et commençâmes à nous rapprocher rapidement des blanches tentes célestes qu'étaient les pics Thlaithakhwat.

Soudain, des coups de feu résonnèrent à peu de distance, et quatre hommes, vociférant, dévalèrent la pente à notre rencontre. J'arrêtai mon chameau d'un air paisible. Voyant cela, ils mirent pied à terre et coururent vers nous, brandissant leurs armes. Ils demandèrent qui j'étais, se présentant spontanément comme des Djazi Howeitat ; mensonge éhonté puisque leurs chameaux portaient un marquage Faïz. Ils nous couvrirent de leurs fusils, à quatre mètres, et nous dirent de descendre de nos bêtes. Je leur ris au nez, bonne technique avec les Bédouins dans un moment de crise. Ils furent embarrassés. Je demandai au plus bruyant s'il connaissait son propre nom. Il me fixa, me croyant fou. Il s'approcha, le doigt sur la détente, et je me penchai vers lui pour murmurer que son nom devait être « *Téras* », puisque aucun autre camelot ne pouvait être aussi grossier. Tout en

parlant, je le visais d'un pistolet caché sous mon manteau.

C'était une insulte mortelle, mais il était si stupéfait qu'on pût provoquer un homme armé qu'il abandonna pour le moment son idée de nous assassiner. Il recula d'un pas et regarda alentour, craignant qu'il y eût une réserve quelque part pour nous donner confiance. À l'instant, je fis doucement avancer ma bête, un frisson dans le dos, criant à Rahaïl de me suivre. Ils le laissèrent lui aussi passer indemne. Quand nous fûmes à cent mètres, ils se repentirent et commencèrent à tirer, mais nous bondîmes par-dessus le tertre dans la dépression suivante et, la traversant, galopâmes avec plus de confiance en terrain sûr.

De la crête, au coucher du soleil, nous regardâmes en arrière un instant la plaine du Nord, pendant qu'elle s'enfonçait dans le gris, hors de notre vue, à part çà et là de brillantes taches ou de grandes éclaboussures d'un feu cramoisi, reflets du soleil mourant dans les mares d'eau de pluie peu profondes sur les plateaux. Ces yeux d'un rouge sanglant et ruisselant, tellement plus visibles que la plaine, portaient notre vision à des milles dans la brume et paraissaient flotter, détachés, dans le ciel lointain, penchés comme des mirages.

Nous dépassâmes Baïr longtemps après la tombée de la nuit, quand seuls brillaient encore les derniers feux devant les tentes. En avançant, nous vîmes les étoiles se refléter au fond d'une vallée et pûmes abreuver nos chameaux haletants à une mare de pluie de la veille. Quand ils eurent bu, nous les fîmes aller doucement pendant une demi-heure. Ce voyage de nuit était dur pour les hommes et les animaux à la fois. Le jour, les chameaux voyaient les irrégularités du chemin, et les passaient en ondulant ; le méhariste pouvait balancer le corps pour éviter d'être secoué par une enjambée trop longue ou trop courte ; mais, de nuit, tout était aveugle, et la marche nous infligeait le supplice des cahots. J'avais un violent accès de fièvre, ce qui me mettait en colère, si bien que je ne fis aucune attention aux demandes de repos de Rahaïl. Ce

jeune homme nous avait tous exaspérés pendant des mois avec son abondante vigueur, et sa façon de rire de notre faiblesse ; aussi, cette fois-ci, j'étais décidé à l'épuiser sans manifester de compassion. Avant l'aube, il pleurnichait d'apitoiement sur lui-même, mais doucement, de crainte que je ne l'entende.

À Djéfer, l'aube traversait imperceptiblement la brume comme un fantôme de lumière solaire, qui laissait la terre intacte et ne se manifestait que comme un clignotement dans les yeux. Le haut des choses se détachait, mat, sur l'horizon gris perle, et le bas se fondait doucement avec le terrain. Nos ombres n'avaient pas de contour net ; nous ne savions pas si nous projetions ou non cette faible tache sur le sol en dessous de nous. Dans la matinée, nous atteignîmes le camp d'Aouda ; nous fîmes halte pour des retrouvailles et quelques dattes de Djaouf. Aouda ne pouvait nous fournir des chameaux de relais. Nous remontâmes en selle pour traverser la voie ferrée au début de la nuit. Maintenant, Rahaïl n'avait plus la force de protester. Il avançait à côté de moi, le visage blême, morne et silencieux, soutenu uniquement par l'idée de résister plus que moi, commençant à demi à tirer fierté de ses souffrances.

Même si nous avions commencé dans de bonnes conditions, il aurait eu de toute façon sur moi un avantage en force, et j'étais maintenant presque épuisé. Je me laissais aller, pas à pas, à une lente douleur qui conspirait avec l'abattement de la fièvre et la monotonie engourdissante de la monte pour fermer la porte de mes sens. Je semblais enfin approcher de l'insensibilité qui était toujours restée hors de ma portée : région délectable, cependant, pour un homme né avec une telle chair de limace que rien en deçà de l'évanouissement ne libérait son esprit. Je me trouvais maintenant divisé en parties. L'une continuait à avancer avec sagesse, ménageant ou aidant chaque pas du chameau fatigué. Une autre, planant au-dessus et à droite, se penchait curieusement et demandait ce que faisait la chair. La chair

ne donnait pas de réponse car, en vérité, elle n'avait conscience que de l'impulsion dominatrice de continuer encore et encore ; mais une troisième partie, loquace, parlait et s'interrogeait, critique du labeur que le corps s'imposait, et dédaigneuse de la raison de cet effort.

La nuit se passa à ces conversations mutuelles. Mes yeux aveugles voyaient tout contre eux le but de l'aube : le sommet de la passe en dessous duquel cet autre monde de Rumm s'étendait comme une carte illuminée de soleil, et mes diverses parties menaient un débat suivant lequel la lutte était peut-être valable, mais la fin, une sottise, nouvelle source de tourment. Le corps épuisé continuait à peiner obstinément et ne prêtait pas l'oreille à juste raison, car les Moi divisés ne disaient rien que je ne fusse capable de penser de sang-froid ; ils m'étaient tous congénitaux. Télésius, instruit par quelque expérience semblable, divisa l'âme. Eût-il continué jusqu'aux limites extrêmes de l'épuisement, il aurait vu son armée mentale de pensées, d'actes et de sentiments rangée autour de lui en créatures distinctes, observant au centre de leur cercle, le décès de l'élément commun qui leur donnait vie.

Rahaïl me tira de ce sommeil de mort en secouant ma bride et en me frappant, criant que nous avions perdu notre cap et errions en direction des lignes turques à Aba el-Lissan. Il avait raison, et nous dûmes faire un long détour pour atteindre Batra en sécurité. Nous descendîmes à pied les sections les plus raides de la passe, puis suivîmes en trébuchant Wadi Hafira. Au milieu, un vaillant petit Howeïti, de quatorze ans peut-être, se précipita devant nous, le doigt sur la détente, nous disant de faire halte et de nous expliquer, ce que nous fîmes en riant. Le garçon rougit, et allégua que les chameaux de son père le retenaient toujours dans les pâturages, si bien qu'il ne nous connaissait ni de vue ni par description. Il nous supplia de ne pas l'humilier en révélant son erreur. L'incident brisa la tension entre Rahaïl et moi ; bavardant, nous nous avançâmes sur le Gaa. Là, sous les tamaris, nous passâmes l'heure du milieu du jour à dormir,

puisque notre lenteur dans l'étape de Batra nous avait fait perdre la possibilité d'atteindre Akaba trois jours après notre départ d'Azrak. Nous prîmes calmement cette faillite de nos intentions. La gloire de Rumm ne laissait pas un homme se gaspiller en regrets fiévreux.

Nous remontâmes la vallée de Rumm au début de l'après-midi, plus à l'aise maintenant et échangeant des plaisanteries, pendant que la longue soirée d'hiver s'approchait en rampant. En dépassant le Khazaïl dans la montée, nous vîmes le soleil voilé derrière des bancs horizontaux de nuages bas, à l'ouest, et savourâmes un riche crépuscule du genre anglais. À Itm, le sol exhalait doucement une brume qui se rassemblait en masses d'un blanc laineux dans chaque creux. Nous atteignîmes Akaba à minuit, et dormîmes hors du camp jusqu'au petit déjeuner ; je rendis alors visite à Joyce, et constatai que la caravane n'était pas encore prête à partir ; Wood, il est vrai, n'était de retour que depuis quelques jours.

Plus tard m'arriva l'ordre urgent de me rendre immédiatement en Palestine par air. Croil m'emmena à Suez en avion. De là, je me rendis au quartier général d'Allenby, au-delà de Gaza. Il était si débordant de victoires qu'il me suffit de déclarer brièvement que nous avions échoué à emporter un pont du Yarmouk, les misérables détails de l'échec restant cachés.

Pendant que je me trouvais encore avec lui, arriva un message de Chetwode, disant que Jérusalem était tombée ; et Allenby se prépara à y faire une entrée officielle telle que l'imagination universelle de Mark Sykes l'avait organisée. Allenby fut assez bon, quoique je n'eusse pas contribué au succès, pour laisser Clayton m'emmener ce jour-là comme officier d'État-major. Son État-major personnel me para de ses vêtements de rechange jusqu'à ce que je ressemble à un major de l'Armée britannique. Dalmeny me prêta des écussons rouges, Evans sa casquette galonnée, si bien que je portais les colifichets de mon grade durant la cérémonie à la porte de Jaffa, ce qui fut pour moi le moment suprême de la guerre.

LIVRE VII

LA CAMPAGNE DE LA MER MORTE

Chapitres LXXXII à XCI

Après la prise de Jérusalem, Allenby, pour soulager son aile droite, nous assigna un objectif limité. Nous commençâmes bien ; mais, quand nous atteignîmes la mer Morte, le mauvais temps, la mauvaise humeur et les différences de but émoussèrent notre esprit offensif et brisèrent notre force.

J'eus un malentendu avec Zeid, passai la main et retournai en Palestine annoncer notre échec et solliciter la faveur d'un autre emploi. Allenby se trouvait dans la brume prometteuse d'un grand plan pour le printemps suivant. Il me renvoya immédiatement auprès de Fayçal avec des pouvoirs et des devoirs nouveaux.

CHAPITRE LXXXII

Penauds du triomphe — qui n'était pas tant un triomphe que l'hommage d'Allenby à l'esprit dominant du lieu — nous retournâmes en voiture au quartier général de Shea. Les aides de camp se précipitèrent et tirèrent de grands paniers un déjeuner varié, élaboré et succulent. Il tomba sur nous un bref moment de tranquillité qui devait être brisé par M. Picot, le représentant politique français autorisé par Allenby à défiler à côté de Clayton durant l'entrée dans la ville ; il dit de sa voix flûtée : « Et demain, mon cher Général, je prendrai les mesures nécessaires pour installer un gouvernement civil dans cette ville. »

C'était le mot le plus intrépide jamais rapporté ; un silence suivit, comme pour l'ouverture du septième sceau dans les cieux. Les sandwiches à la salade, au poulet mayonnaise et au foie gras pendirent de nos bouches humides sans être mâchés, tandis que nous nous tournions vers Allenby, hébétés. Lui-même parut sur le moment désorienté. Nous commençâmes à craindre que l'idole ne révélât une faille. Mais son visage tourna au rouge, il déglutit, son menton s'avançant (de la façon que nous adorions), et dit implacablement : « Dans la zone militaire, la seule autorité est celle du Commandant en chef — moi-même. » « Mais Sir Grey, Sir Edward Grey... », balbutia M. Picot. Il n'alla pas plus loin. « Sir Edward Grey faisait référence au gouvernement

civil qui sera établi quand je jugerai que la situation militaire le permet. » Et, de nouveau en voiture, dans l'éclat lumineux d'une grande gratitude, nous dévalâmes le flanc des montagnes qui se tenaient au garde-à-vous, jusqu'à notre camp.

Là, Allenby et Dawnay me dirent que les Britanniques n'avançaient presque plus et se battaient sur place, dans les collines pleines de crêtes et d'escarpements, déchirées par les obus et éclaboussées de balles, où ils affrontaient les Turcs le long d'une ligne allant de Ramleh à Jérusalem. Ils nous demandèrent donc, dans cette pause, d'aller au nord vers la mer Morte jusqu'à ce que nous rejoignions l'aile droite à l'extrémité sud et reformions un front continu, si possible. Heureusement, nous en avions déjà discuté avec Fayçal, qui préparait un mouvement convergent sur Tafileh, premier pas nécessaire.

C'était le moment de demander à Allenby ce qu'il ferait ensuite. Il pensait être immobilisé jusqu'au milieu de février et pousser alors vers Jéricho. L'ennemi transportait beaucoup de vivres par péniche sur la mer Morte, et il me demanda de ne pas oublier ce trafic comme second objectif si l'effort de Tafileh aboutissait.

Espérant améliorer ce plan, je répondis que, si les Turcs étaient continuellement harcelés, nous pourrions le rejoindre à l'extrémité nord de la mer Morte. S'il pouvait introduire dans Jéricho les cinquante tonnes quotidiennes de fournitures, vivres et munitions de Fayçal, nous abandonnerions Akaba et transférerions notre quartier général dans la vallée du Jourdain. Les troupes régulières arabes, maintenant fortes de quelque trois mille hommes, suffiraient à tenir en sécurité raisonnable la rive est du fleuve.

L'idée plut à Allenby et Dawnay. Ils pouvaient presque nous promettre ces facilités de ravitaillement quand la voie ferrée atteindrait Jérusalem vers la fin de janvier prochain. Nous serions peut-être capables de déplacer notre base deux mois après l'achèvement de la ligne.

Cette conversation nous donnait un champ d'opérations bien défini. Les Arabes devaient atteindre la mer Morte dès que possible ; arrêter le transport de nourriture par mer vers Jéricho avant le milieu de février ; et arriver au Jourdain avant la fin mars. Comme il faudrait un mois pour lancer le premier mouvement, et que tous les préliminaires étaient en bonne voie, je pouvais prendre des vacances. Je descendis donc au Caire et y passai une semaine à faire des expériences avec du câble isolé et des explosifs.

À la fin de la semaine, il me parut préférable de retourner à Akaba, où nous arrivâmes le jour de Noël, pour trouver Snagge, comme officier du grade le plus élevé sur place, recevant la communauté britannique à dîner. Il avait enclos le pont arrière et construit des tables qui suffiraient aisément aux hôtes et aux quelque vingt invités. Snagge, par son hospitalité, par sa complaisance à nous prêter le médecin et l'atelier du navire, par sa bonne humeur, tenait le rôle de parrain de la base.

Dans les premiers jours de la révolte, le *Hardinge* avait joué pour nous ce rôle de providence. Une fois, à Yenbo, par un jour d'hiver ruisselant de pluie, Fayçal était arrivé des collines, glacé, trempé, malheureux et fatigué. Le capitaine Linberry envoya une vedette au rivage et l'invita à bord, où il trouva une cabine chaude qui l'attendait, un repas paisible et un bain généreux. Ensuite, il se renversa dans un fauteuil, fumant une de ses constantes cigarettes, et me fit rêveusement remarquer qu'il savait maintenant ce que seraient les installations du paradis.

Joyce me dit que les choses allaient bien. La situation avait sensiblement changé depuis la victoire de Mauloud. Les Turcs s'étaient concentrés à Aba el-Lissan. Nous les harcelions par des raids contre la ligne au sud de Maan. Abdulla et Ali faisaient de même près de Médine ; et les Turcs, à court d'hommes pour garder la voie, avaient dû retirer des troupes d'Aba el-Lissan pour renforcer des sections affaiblies.

Mauloud plaça hardiment des avant-postes sur le plateau et se mit à dépouiller les caravanes de ravitaillement venues de Maan. Le froid intense, la pluie et la neige des hauteurs le gênaient. Quelques-uns de ses hommes mal vêtus, en fait, n'y furent pas exposés sans périr. Mais les Turcs perdaient autant en hommes et beaucoup plus en transport, car leurs chameaux galeux mouraient rapidement dans les tempêtes et la boue. Les pertes réduisaient leur capacité d'approvisionnement, et entraînèrent d'autres retraits d'Aba el-Lissan.

À la fin, les Turcs se trouvèrent trop faibles pour tenir une position étendue et, début janvier, Mauloud fut capable de les rabattre sur Mreigha. Les Bédouins attrapèrent les Turcs en marche et taillèrent en pièces le bataillon d'arrière-garde, ce qui renvoya précipitamment les Turcs à Ouheida, à six milles seulement de Maan et, quand nous les serrâmes de façon menaçante, ils se retirèrent à Semna, sur la ligne d'avant-postes de Maan, à trois milles de la ville. Ainsi, le sept janvier, Mauloud pesait directement sur Maan.

La prospérité nous donnait dix jours de loisir et, comme Joyce et moi-même étions rarement libres ensemble, nous décidâmes de célébrer l'occasion en descendant en voiture les plateaux de boue vers Mudowwara.

Les voitures se trouvaient alors à Gouweira, en camp permanent. Gilman et Dowsett, avec leurs équipages et cinquante soldats égyptiens, avaient passé des mois à Wadi Itm, construisant comme des ingénieurs une route carrossable à travers la gorge. Ç'avait été un grand travail, et c'était maintenant en état de fonctionner jusqu'à Gouweira. Nous prîmes donc les Rolls, et les ayant remplies de pneus de rechange, d'essence et de vivres pour quatre jours, nous commençâmes notre voyage d'exploration.

Les plateaux de boue, secs comme de l'os, permettaient une allure parfaite. Nos pneus ne laissaient qu'une faible cicatrice blanche sur la surface de velours pendant que nous serpentions à toute vitesse dans cette étendue lisse, contournant des bosquets de tamaris et rugissant sous les grands

rochers de grès. Les conducteurs, qui s'amusaient pour la première fois en neuf mois, se lancèrent de front en une course folle. Les compteurs atteignaient le 65* ; pas mal pour des voitures qui labouraient le désert depuis des mois avec les seules réparations courantes pour lesquelles les chauffeurs avaient le temps et les outils.

En travers du col sableux entre le premier plateau et le second, nous construisîmes avec des broussailles une route de fascines. Quand elle fut prête, les voitures l'empruntèrent, fumant et sifflant, à une allure dangereuse, afin d'éviter l'enlisement, ballottant sur les monticules dans un style qui paraissait fatal pour les ressorts. Toutefois, nous savions qu'il était presque impossible de casser une Rolls-Royce, et nous étions donc plus désolés pour les conducteurs, Thomas, Rolls et Sanderson. Les secousses arrachaient le volant à leur prise, et les laissèrent haletants, les mains sanglantes, après la traversée.

Nous déjeunâmes et prîmes du repos, puis nous eûmes un autre accès de vitesse, avec une diversion violente à mi-course quand on aperçut une gazelle sur le plateau, et que deux des grandes voitures se lancèrent dans des embardées pour une chasse infructueuse.

Au bout de ce deuxième plateau, le Gaa de Disi, nous parcourûmes un mille difficile jusqu'au troisième, Abou Sawana, à travers lequel nous eûmes un glorieux sprint final de quinze milles, sur la boue et les plaines de silex non moins fermes au-delà. Nous passâmes là cette nuit froide, heureux de notre bœuf en conserve, du thé et des biscuits, avec des conversations bien anglaises et des rires autour du feu que dorait la gerbe d'étincelles des broussailles ardentes. Quand nous en fûmes fatigués, il y eut le sable doux sous nos corps, et deux couvertures pour nous envelopper chacun. Quant à moi, c'étaient des vacances, sans aucun Arabe à proximité devant qui je dusse jouer mon rôle fastidieux.

* 105 km/h. *(N.d.T.)*

Dans la matinée nous atteignîmes presque Mudowwara, trouvant le terrain excellent jusqu'à la ligne de partage des eaux. Notre reconnaissance avait donc obtenu un succès rapide et facile. Nous fîmes aussitôt demi-tour, pour aller chercher les automitrailleuses et entreprendre une opération immédiate, avec l'aide de la section d'artillerie de montagne montée sur des Talbot.

Cette section constituait une excentricité que le Général Clayton avait trouvée en Égypte et nous avait envoyée dans un moment d'inspiration. Ses six Talbot, spécialement équipées pour un rude travail, portaient deux mortiers de dix livres, avec des artilleurs britanniques. Il était inique de donner à de bons soldats de si mauvais outils, et pourtant leur moral ne semblait guère affecté de l'infériorité de leurs armes. Leur commandant, Brodie, était un Écossais silencieux, jamais très exalté ni jamais trop soucieux ; un homme qui trouvait honteux de remarquer les difficultés, et qui imprimait sa marque sur ses compagnons. Si ardue que fût la tâche à remplir, ils s'y attaquaient toujours avec une détermination tellement tranquille que leur volonté triomphait. À chaque occasion et dans chaque crise, ils se trouvaient assurément en place au bon moment, en sueur mais imperturbables, sans jamais un mot d'explication ni de plainte.

Huit voitures imposantes partirent de Gouweira le lendemain, et atteignirent notre ancien campement derrière Mudowwara au coucher du soleil. C'était excellent, et nous bivouaquâmes, avec l'intention de trouver un chemin vers la voie ferrée dans la matinée. En conséquence, nous partîmes tôt dans une Rolls pour fouiller les collines basses, très déplaisantes, jusqu'au soir ; nous nous trouvions alors en position derrière la dernière crête au-dessus de Tell Sham, la deuxième gare au nord à partir de Mudowwara.

Nous avions vaguement parlé de miner un train, mais le pays était trop découvert, et les blockhaus ennemis trop nombreux. À la place, nous décidâmes d'attaquer un petit

ouvrage retranché, juste en face de notre cachette. Ainsi, tard dans la matinée du Nouvel An, par une journée aussi fraîche qu'un bon jour d'été en Angleterre, après un agréable breakfast, nous partîmes doucement sur une plaine rocheuse vers un monticule qui surplombait le poste turc. Joyce et moi sortîmes de nos voitures et montâmes au sommet, pour jeter un coup d'œil.

Joyce avait le commandement et, pour la première fois, j'assistais à un combat comme spectateur. Cette nouveauté était très plaisante. Le travail en automitrailleuse paraissait un combat de luxe, puisque nos hommes, protégés par l'acier, ne risquaient pas de blessure. Nous traitâmes donc l'affaire comme s'il s'agissait de manœuvres, à la manière des meilleurs généraux classiques, assis en conférence laconique sur notre sommet de colline et observant intensément la bataille à la jumelle.

La batterie des Talbot ouvrit l'affrontement, entrant en action avec entrain juste en dessous de nous, pendant que les trois automitrailleuses glissaient lentement sur le flanc des remblais turcs comme de grands chiens reniflant une piste. Les soldats ennemis sortirent la tête pour regarder, tout était très amical et intéressant, jusqu'à ce que les Vickers pivotent pour arroser les tranchées. Alors les Turcs, réalisant qu'il s'agissait d'une attaque, descendirent derrière leurs parapets et se mirent à tirer sporadiquement sur les voitures. C'était à peu près aussi efficace que d'essayer d'exciter un rhinocéros avec du plomb à moineaux ; au bout d'un moment, ils tournèrent leur attention vers les canons de Brodie et criblèrent de balles la terre alentour.

À l'évidence, il n'était pas dans leur intention de se rendre et, non moins évidemment, il n'était pas dans nos moyens de les y forcer. Nous nous retirâmes donc, contents d'avoir rôdé sur toute l'étendue de la ligne, et prouvé que le terrain était assez dur en surface pour des opérations motorisées à vitesse soutenue. Toutefois, les hommes en voulaient plus, et pour leur plaire nous roulâmes vers le sud jusqu'en face de

Shahm. Là, Brodie choisit une position de tir à deux mille mètres et envoya adroitement obus sur obus dans la zone de la gare.

Détestant cette situation, les Turcs se glissèrent dans un blockhaus, pendant que les voitures plaçaient à loisir des balles dans les portes et les fenêtres de la gare. Nous aurions pu y pénétrer en sûreté si nous avions eu une raison de le faire. Dans les conditions actuelles, nous rappelâmes tout le monde et retournâmes dans notre cachette des collines. Notre souci et notre intention consistaient uniquement à atteindre la voie ferrée à travers les multiples difficultés des plaines et des collines. Lorsque nous l'eûmes atteinte, nous n'étions nullement prêts à l'action, et n'avions aucune idée de ce que seraient nos tactiques et nos méthodes ; pourtant, nous apprîmes beaucoup de cette indécision même.

La certitude que, à une journée de Gouweira, nous pouvions opérer le long de la voie signifiait que le trafic était à notre merci. Tous les Turcs d'Arabie ne pouvaient combattre une seule automitrailleuse en terrain ouvert. De ce fait, la situation de Médine, déjà mauvaise, devenait désespérée. L'État-major allemand s'en aperçut et, après la visite de Falkenhayn à Maan, ne cessa de recommander l'abandon de tout ce qui se trouvait au sud de ce point ; mais le vieux parti turc faisait grand cas de Médine, le dernier vestige de souveraineté dans les Lieux Saints, l'ultime prétention au Califat. Le sentiment les poussa à cette décision, contre l'opportunité militaire.

Les Britanniques paraissaient curieusement obtus à propos de Médine. Ils maintenaient qu'il fallait prendre la ville, et répandaient avec prodigalité argent et explosifs sur les opérations qu'Ali et Abdulla entreprenaient continuellement depuis leur base de Yenbo. Quand je plaidai l'inverse, ils traitèrent mes vues comme un paradoxe de bel esprit. En conséquence, pour faire pardonner notre inaction délibérée dans le Nord, nous dûmes étaler notre impuissance, ce qui leur donna à croire que les Arabes étaient trop poltrons pour

couper la ligne près de Maan et la garder coupée. Cet argument contentait leur sens de la bienséance, car les soldats, toujours prêts à penser du mal de l'action indigène, prenaient son infériorité pour un compliment. Nous nous engraissâmes donc au détriment de notre réputation, stratagème peu généreux, mais le plus facile. L'État-major en savait tellement plus que moi sur la guerre qu'il refusait d'apprendre par moi les étranges conditions où les irréguliers arabes devaient agir ; et je ne pouvais pas me soucier d'organiser à son usage un jardin d'enfants de l'imagination.

CHAPITRE LXXXIII

À notre retour à Akaba, des affaires intérieures occupèrent les jours libres qui restaient. Ma part concernait surtout la garde du corps que je formais pour ma protection personnelle, puisque la rumeur exaltait de plus en plus mon importance. Lors de notre premier voyage à l'intérieur du pays, depuis Rabegh et Yenbo, les Turcs étaient intrigués ; ensuite ils furent contrariés, au point d'attribuer aux Anglais la direction et la force motrice de la Révolte arabe, juste comme nous nous leurrions en imputant l'efficacité turque à l'influence allemande.

Toutefois, les Turcs le répétaient au point d'en faire un dogme, et ils offrirent une récompense de cent livres par officier britannique, vivant ou mort. Avec le temps, non seulement ils augmentèrent le chiffre général, mais firent une offre spéciale pour moi. Après la prise d'Akaba, le prix devint considérable ; et, quand nous eûmes fait sauter Djémal Pacha, ils mirent Ali et moi en tête de leur liste, valant vingt mille livres vivants et dix mille morts.

Bien sûr, l'offre était de pure forme ; aucune certitude qu'elle fût en or ou en papier, ni même que l'argent serait versé. Pourtant, elle pouvait peut-être justifier quelques précautions. Je commençai à augmenter le nombre de mes gardes jusqu'à en former une troupe, que je grossis de hors-la-loi que le hasard me procurait, des garçons auxquels leur

fougue avait valu des ennuis ailleurs. J'avais besoin de durs méharistes, à la vie rude, d'hommes fiers d'eux-mêmes et sans famille. Par chance, trois ou quatre de ceux-là se joignirent à moi au début, fixant une tonalité et un niveau.

Un après-midi, je lisais tranquillement dans la tente de Marshall à Akaba (je logeais avec Marshall, notre médecin écossais, chaque fois que j'étais au camp) quand entra, sur le sable silencieux, un Ageyly mince, sombre de peau et petit, mais splendidement habillé. Il portait sur l'épaule la sacoche de selle Hasa la plus riche que j'aie jamais vue. Sa tapisserie de laine verte, écarlate, blanche, orange et bleue, portait cinq rangs de glands tissés sur les côtés, et du milieu et du fond pendaient des banderoles de cinq pieds, avec des dessins géométriques, des glands et des franges.

Me saluant avec respect, le jeune homme jeta la sacoche sur mon tapis, disant : « Pour toi », et disparut subitement comme il était venu. Le lendemain, il revint avec une selle à chameau d'égale beauté : les longues cornes de cuivre de ses troussequins étaient ornées d'exquises gravures yéménites anciennes. Le troisième jour, il réapparut les mains vides, dans une pauvre chemise de coton, et il s'affaissa devant moi, disant qu'il voulait entrer à mon service. Il semblait bizarre sans ses robes de soie, car son visage, ridé et déchiré par la variole, glabre, aurait pu appartenir à tout âge, alors qu'il avait le corps souple d'un adolescent, et une sorte d'insouciance d'adolescent dans le port.

Sa longue chevelure noire était soigneusement tressée en trois nattes brillantes qui tombaient sur ses joues. Il avait les yeux faibles, réduits à des fentes. Sa bouche sensuelle, molle, humide, lui donnait une expression de bonne humeur à demi cynique. Je lui demandai son nom, et il répondit Abdulla, surnommé El-Nahabi, le Détrousseur ; surnom hérité selon lui de son respecté père. Ses propres aventures n'avaient pas été fructueuses. Né à Boreida, il avait tout jeune subi les rigueurs du pouvoir civil en raison de son impiété. Adolescent, une mésaventure dans la maison d'une

femme mariée lui avait fait quitter précipitamment sa ville natale et se mettre au service d'Ibn Saoud, Émir du Nédjed.

Durant ce service, ses rudes jurons lui valurent coups de fouet et prison. Il déserta vers le Koweït, où de nouveau il tomba amoureux. Une fois relâché, il partit pour Haïl, et s'embaucha dans la suite d'Ibn Rashid, l'Émir. Là, malheureusement, il détesta tellement son officier qu'il le frappa en public avec une cravache. On le lui rendit bien et, après une lente guérison en prison, il avait une fois de plus été jeté, sans ami, dans le monde.

On construisait alors le chemin de fer du Hedjaz, et il vint sur ses chantiers en quête de fortune ; mais un entrepreneur confisqua son salaire pour avoir dormi à midi. En retour, il confisqua sa tête à l'entrepreneur. Le Gouvernement turc intervint, et Abdulla trouva la vie très dure à la prison de Médine. Toutefois, passant par une fenêtre, il arriva à La Mecque et, pour son intégrité certifiée et son art de chamelier, fut fait transporteur de courrier entre La Mecque et Djidda. Il s'installa dans cet emploi, répudiant ses extravagances de jeunesse, faisant venir à La Mecque son père et sa mère et les établissant dans une boutique où ils travaillaient pour lui, avec le capital fourni par les commissions des marchands et des détrousseurs.

Après une année de prospérité, il tomba dans un guet-apens, perdant son chameau et ce qu'il transportait. On saisit sa boutique en compensation. Il limita suffisamment ses pertes pour s'équiper en homme d'armes dans la police méhariste chérifienne. Son mérite fit de lui un sous-officier, mais sa section attira trop l'attention par une certaine habitude de se battre au poignard, et par la personne mal embouchée d'Abdulla, gueule dépravée qui avait mangé de l'ordure à tous les ragoûts des capitales d'Arabie. Une fois de trop, ses lèvres frémirent d'humour, sardoniques, salaces, menteuses ; et, quand il fut dégradé, il accusa de sa chute un Ateibi jaloux, qu'il poignarda devant le tribunal, sous les yeux du Chérif Sharraf outragé.

Le sens strict de la décence publique poussa Sharraf à punir Abdulla du plus sévère de ses châtiments, dont il sortit presque mort. Quand il alla assez bien, il entra au service de Sharraf. Lorsque la guerre éclata, il devint ordonnance d'Ibn Dakhil, le capitaine des Ageyl chez Fayçal. Sa réputation grandit ; mais la mutinerie de Wedjh fit d'Ibn Dakhil un ambassadeur. La camaraderie du rang manquait à Abdulla, et Ibn Dakhil lui avait donné une recommandation écrite pour entrer à mon service.

La lettre disait que, durant deux ans, il avait été fidèle mais irrespectueux, selon la coutume des fils de la honte. C'était le plus expérimenté des Ageyli, ayant servi sous tous les princes arabes, renvoyé de chaque poste, après les lanières et la prison, pour des crimes dus à un excès d'individualité. Ibn Dakhil disait que le Nahabi était le meilleur en selle après lui, maître juge en matière de chameaux, et aussi brave qu'aucun des fils d'Adam ; chose facile, puisqu'il était trop aveugle pour voir le danger. En fait, il faisait un homme d'armes parfait et je l'engageai immédiatement.

À mon service, il ne goûta qu'une fois des cellules. C'était au quartier général d'Allenby, lorsqu'un prévôt-maréchal au désespoir téléphona pour dire qu'un sauvage, armé, qu'on avait trouvé assis sur le seuil du Commandant en chef, s'était laissé conduire sans résistance à la salle de garde, où il mangeait des oranges comme s'il voulait gagner un pari, se proclamant mon fils, l'un des chiens de Fayçal. On était à court d'oranges.

Abdulla fit ainsi sa première expérience de conversation téléphonique. Il déclara au chef de poste qu'une telle installation serait un confort dans n'importe quelle prison, et se retira cérémonieusement. Il repoussait absolument l'idée d'arpenter Ramleh désarmé, et reçut un permis pour légaliser son épée, son poignard, son pistolet et son fusil. Le premier usage qu'il fit de ce permis fut de visiter à nouveau la salle de garde avec des cigarettes pour la police militaire.

Il examinait les candidats à mon service et, grâce à lui et

au Zaagi, mon autre lieutenant (homme rigide ayant la coupe d'un officier normal), une merveilleuse bande d'experts grossit autour de moi. Les Britanniques d'Akaba les traitaient de coupe-jarrets ; mais ils n'en coupaient que sur mon ordre. C'était peut-être une faute aux yeux d'autrui qu'ils ne reconnussent d'autre autorité que la mienne. Pourtant, quand je me trouvais au loin, ils étaient gentils avec le Major Marshall, et le retenaient dans des conversations incompréhensibles sur les caractéristiques des chameaux, leurs races et leurs maladies, de l'aube jusqu'à la nuit. Marshall était très patient ; et deux ou trois d'entre eux restaient assis, attentifs, à son chevet, depuis les premières lueurs du jour, attendant de continuer son éducation dès qu'il aurait repris conscience.

Une bonne moitié (presque cinquante sur les quatre-vingt-dix) étaient des Ageyl, les villageois Neidjdi nerveux et souples qui donnaient à l'armée de Fayçal sa couleur et son allure ; le soin qu'ils apportaient à leurs chameaux de selle formait un trait particulier de leur emploi. Ils appelaient les bêtes par leur nom à cent mètres de distance, et leur confiaient les équipements quand ils mettaient pied à terre. Mercenaires, les Ageyl ne faisaient rien de bon s'ils n'étaient pas bien payés et, cette condition n'étant pas remplie, étaient tombés en discrédit ; pourtant le plus courageux des exploits individuels de la guerre arabe revenait à celui d'entre eux qui nagea deux fois jusqu'à Médine par la conduite d'eau souterraine et revint avec un rapport complet sur la ville investie.

Je payais mes hommes six livres par mois, la solde standard dans l'armée pour un homme et un chameau, mais les montais sur mes propres bêtes, si bien que cet argent constituait un revenu net. C'est ce qui rendait mon service enviable, et mettait les esprits ardents du camp à ma disposition. Eu égard à mon emploi du temps, car j'étais plus occupé que beaucoup d'autres, je faisais des expéditions longues, dures et subites. L'Arabe ordinaire, dont le cha-

meau représentait la moitié de la fortune, ne pouvait pas se permettre de l'éreinter en voyageant à mon allure ; de plus, de telles courses étaient pénibles pour l'homme.

En conséquence, il me fallait avec moi des méharistes choisis, sur mes propres bêtes. Nous achetions au prix fort les chamelles les plus rapides et robustes qu'on pût trouver. Nous les choisissions pour la vitesse et la puissance ; peu importait combien elles étaient dures et épuisantes à monter, nous prenions souvent celles au pas rude, plus endurantes. Quand elles maigrissaient, on les changeait ou les gardait au repos dans notre propre clinique à chameaux, et nous traitions de même leurs méharistes. Le Zaagi tenait chaque homme pour personnellement responsable de la forme de sa bête et de l'état de sa sellerie.

Les hommes étaient très fiers d'appartenir à ma garde, qui développa un professionnalisme presque flamboyant. Ils s'habillaient comme un parterre de tulipes, de toutes les couleurs sauf le blanc ; car j'en portais constamment, et ils ne voulaient pas paraître présomptueux. En une demi-heure, ils se préparaient à une expédition de six semaines, ce qui était la limite de durée pour laquelle on pouvait emporter de la nourriture accrochée à la selle. Ils repoussaient les chameaux de bât comme une disgrâce. Ils voyageaient jour et nuit à ma fantaisie, et se faisaient un point d'honneur de ne jamais mentionner la fatigue. Si un novice grognait, les autres le réduisaient au silence, ou donnaient à ses plaintes un autre cours, brutalement.

Ils combattaient comme des démons quand je le voulais, et quelquefois quand je ne le voulais pas, particulièrement avec les Turcs ou les profanes. Qu'un homme de la garde en frappât un autre constituait l'offense suprême. Ils s'attendaient à des récompenses extravagantes, et à des punitions extravagantes. Ils se glorifiaient dans l'armée de leurs peines et de leurs gains. Cette démesure à chacun des niveaux de l'échelle maintenait leur aptitude à n'importe quel exploit, à n'importe quel risque.

Abdulla et le Zaagi les dirigeaient, sous mon autorité, avec une sauvagerie tempérée seulement par la latitude que chaque homme gardait de quitter le service s'il le désirait. Pourtant, nous n'eûmes qu'une démission. Certes les autres étaient des adolescents pleins de passion charnelle, mais, tentés par cette vie irrégulière, bien nourris, entraînés, riches, ils semblaient sanctifier leurs risques et se laisser fasciner par leurs souffrances. La servitude, comme tout autre comportement, était profondément modifiée dans les esprits orientaux par l'obsession d'une antithèse entre la chair et l'esprit. Ces garçons prenaient plaisir à la subordination, à ce qui déconsidérait le corps, afin de donner un plus grand relief à leur liberté dans l'égalité spirituelle : ils préféraient presque la servitude, plus riche en expérience que l'autorité, et moins astreignante au quotidien.

En Arabie, la relation de maître à serviteur était donc à la fois plus libre et plus assujettissante que je ne l'avais vue ailleurs. Les serviteurs craignaient l'épée de justice et le fouet de l'intendant, non parce que l'une pourrait mettre arbitrairement fin à leur existence et l'autre imprimer de rouges rivières de souffrance sur leurs flancs, mais parce que c'étaient les symboles et les instruments auxquels ils avaient juré obédience. Ils connaissaient une joie de l'abaissement, une liberté à consentir à leur maître le dernier usage et degré de leur chair et de leur sang, parce que leur esprit était égal au sien, et que le contrat était volontaire. Un tel engagement sans bornes excluait l'humiliation, le mécontentement et le regret.

Dans cette mise en gage de leur endurance, les hommes se trouvaient déshonorés si, par manque de résolution ou insuffisance de courage, ils ne pouvaient répondre à l'appel. La souffrance était pour eux un solvant, un cathartique, presque une décoration, qu'il fallait porter avec honneur tant qu'ils y survivaient. La peur, le plus fort mobile de l'homme veule, perdait sa force avec nous, puisque l'amour pour une cause — ou pour une personne — était éveillé.

Dans un tel cas, les pénalités n'avaient plus de sens, et la loyauté se donnait les yeux ouverts, non par obéissance. Les hommes lui dédiaient leur être et, possédés par elle, n'avaient de place pour la vertu ni pour le vice. Ils nourrissaient joyeusement la loyauté de ce qu'ils étaient, lui donnaient leur vie et, plus encore, la vie de leurs camarades, ce qui était beaucoup plus difficile à offrir que d'endurer le sacrifice.

À nos yeux fatigués, l'idéal tenu en commun semblait transcender l'aspect personnel qui constituait auparavant notre mesure normale du monde. Cette force innée marquait-elle que nous acceptions avec bonheur de nous absorber enfin dans un modèle où les Moi discordants pourraient trouver un but raisonnable, inévitable ? Pourtant, cet acte même de transcender la fragilité individuelle rendait l'idéal éphémère. Son principe devenait l'Activité, la qualité primale, qui restait extérieure à notre structure atomique, et que nous pouvions imiter seulement par l'agitation de l'esprit, de l'âme et du corps au-delà du point de cohésion. Ainsi, l'idéalité de l'idéal s'évanouissait toujours, laissant ses adorateurs épuisés, tenant pour faux ce qu'ils avaient naguère poursuivi.

Toutefois, pour le moment, les Arabes étaient possédés, et ce dont ils avaient besoin, c'était de dirigeants cruels. De plus, ennemis de sang suivant les trente tribus qu'ils représentaient, il n'y avait que ma main pour les retenir de commettre un meurtre dans les rangs chaque jour. Leurs querelles les empêchaient de comploter contre moi, tandis que leur diversité me donnait des garants et des espions où que j'aille ou envoie des messagers, d'Akaba à Damas, de Béershéba à Bagdad. Une soixantaine d'entre eux moururent à mon service.

Par un juste retour amusant, les événements me forcèrent à vivre comme ma garde du corps, à devenir aussi dur, aussi brusque, aussi téméraire. Mes handicaps étaient lourds, et le climat pipait les dés. Dans le bref hiver, je dépassais ces

hommes, avec mes alliés, le gel et la neige ; dans la chaleur, ils me dépassaient. En endurance, il y avait moins d'inégalité. Pendant des années, avant la guerre, je m'étais tenu en forme par un constant manque de soins. J'avais appris à manger beaucoup en une fois, puis à passer deux, trois ou quatre jours sans nourriture, et ensuite à trop manger. Je me faisais une règle d'éviter les règles en matière d'alimentation, et une suite d'exceptions m'avait habitué à n'avoir aucune habitude.

Ainsi, organiquement, j'avais un bon rendement dans le désert, ne ressentais ni faim ni indigestion, et n'étais pas distrait par des pensées de nourriture. Durant l'étape, je pouvais rester à sec entre les puits et, comme les Arabes, je buvais en grande quantité aujourd'hui pour la soif d'hier et de demain.

De la même façon, bien que le sommeil restât pour moi le plus riche plaisir du monde, je le remplaçais par le balancement inconfortable en selle lors d'une étape nocturne, ou m'en privais par une suite de nuits laborieuses, sans fatigue anormale. De telles libertés venaient d'années de contrôle (le mépris de l'usage est peut-être bien la formation de notre virilité), et elles me rendaient particulièrement apte à notre travail ; mais, bien sûr, chez moi, elles venaient à moitié de l'entraînement, à moitié d'épreuves où se mêlaient le choix et la pauvreté, non pas sans effort comme pour les Arabes. Cependant, en compensation, il y avait l'énergie de ma motivation. La volonté moins tendue des Arabes fléchissait avant la mienne et, par comparaison, me faisait paraître résistant et actif.

Je n'osais pas sonder les sources de l'énergie de ma volonté. La conception de l'esprit et de la matière antithétiques, qui fondait l'abandon du moi arabe, ne m'aidait pas du tout. Je parvenais à l'abandon (pour autant que j'y parvinsse) par la route exactement opposée, grâce à mon idée que le mental et le physique étaient inséparablement unis ; que notre corps, l'univers, nos pensées et nos sensations tac-

tiles étaient conçus dans et avec la fange moléculaire de la matière, l'élément universel d'où la forme dérivait en grumeaux et configurations de densité diverse. Il me paraissait inimaginable que des assemblages d'atomes pussent cogiter, sauf en termes atomiques. Mon sens pervers des valeurs m'imposait d'assumer que l'abstrait et le concret, comme symboles, ne dénotaient pas d'oppositions plus sérieuses que Libéral et Conservateur.

La pratique de notre révolte fortifiait en moi l'attitude nihiliste. Durant cette période, nous vîmes souvent des hommes se pousser ou être menés à de cruelles extrémités d'endurance ; pourtant, il n'y eut jamais d'indice de rupture physique. L'effondrement provenait toujours d'une faiblesse morale rongeant le corps qui, de lui-même, sans traîtres intérieurs, n'avait aucun pouvoir sur la volonté. Pendant nos marches, nous étions désincarnés, inconscients de la chair et de la sensation ; et quand, par intervalles, cette excitation s'effaçait et que nous voyions en fait notre corps, c'était avec une certaine hostilité, avec le sentiment méprisant qu'il atteignait son plus haut but non pas comme véhicule de l'esprit, mais quand, dissous, ses éléments servaient à fumer un champ.

CHAPITRE LXXXIV

Pendant cette pause, à Akaba, loin de la ligne de feu, nous vîmes l'envers du bouclier, la décomposition de notre enthousiasme qui rendait peu satisfaisante la condition morale de la base. Nous nous réjouîmes quand nous pûmes enfin nous échapper dans les collines propres et fraîches autour de Gouweira. L'hiver précoce nous apportait des journées chaudes et ensoleillées, ou bien couvertes, avec des nuages massés en haut du plateau, neuf milles plus loin, là où Mauloud montait la garde dans le brouillard et la pluie. Les soirées avaient juste assez de fraîcheur pour donner une valeur encore plus délicieuse à un manteau épais et à un feu.

Nous attendions à Gouweira d'apprendre l'ouverture de notre opération contre Tafileh, le nœud de villages qui commandait l'extrémité sud de la mer Morte. Notre plan était de l'assaillir de l'ouest, du sud et de l'est en même temps : l'est devait ouvrir le bal par l'attaque de Djourf, la gare la plus proche sur la ligne du Hedjaz. La conduite de cet assaut avait été confiée à Chérif Nassir, le Fortuné. Avec lui partit Nouri Saïd, Chef d'État-major de Djaafar, à la tête de quelques réguliers, d'un canon et de quelques mitrailleuses. Ils travaillaient à partir de Djéfer. Leur message arriva au bout de trois jours. Comme d'habitude, Nassir avait dirigé son raid avec adresse et décision. Djourf, l'objectif, était une forte gare composée de trois bâtiments en pierre avec

des ouvrages extérieurs et des tranchées. Derrière la gare se trouvait un tertre bas, entranché et muni de parapets, où les Turcs avaient installé deux mitrailleuses et un canon de montagne. Au-delà du tertre s'élevait une crête haute et acérée, le dernier éperon des collines qui séparaient Djéfer de Baïr.

Cette crête constituait la faiblesse de la défense, car les Turcs étaient trop peu nombreux pour la tenir en même temps que le monticule ou la gare, et elle dominait la voie. Une nuit, Nassir occupa sans alarme le sommet tout entier de la colline, puis coupa la ligne de part et d'autre de la gare. Quelques minutes plus tard, quand il fit assez clair pour voir, Nouri Saïd amena son canon de montagne au bord de la crête et, d'un troisième coup heureux, un impact direct, réduisit au silence le canon en dessous de lui.

Nassir entra dans un grand état d'excitation ; les Béni Sakhr montèrent sur leurs chameaux, jurant qu'ils allaient charger à l'instant. Nouri pensait que c'était une folie tant que les mitrailleuses turques étaient encore en action dans les tranchées, mais ses paroles n'eurent aucun effet sur les Bédu. De désespoir, il ouvrit un feu roulant de toutes ses pièces sur la position turque ; les Béni Sakhr dévalèrent au pied de la crête et sur le monticule en un éclair. Quand ils virent cette horde à chameau se précipiter sur eux, les Turcs jetèrent au loin leurs fusils et se réfugièrent dans la gare. Seuls deux Arabes furent mortellement blessés.

Nouri descendit en courant vers le tertre. Le canon turc n'était pas endommagé. Il le fit pivoter et le déchargea à bout portant dans la salle des guichets. La foule des Béni Sakhr hurla de joie en voyant voler le bois et les pierres ; ils sautèrent de nouveau à chameau et bondirent dans la gare juste au moment où l'ennemi se rendait. Presque deux cents Turcs, y compris sept officiers, survécurent et furent faits prisonniers.

Les Bédu s'enrichirent : outre les armes, il y avait vingt-cinq mules et, sur la voie de garage, sept wagons de friandises pour les mess d'officiers de Médine. Il y avait des

choses que les hommes des tribus connaissaient seulement par ouï-dire, et des choses dont ils n'avaient jamais entendu parler ; ils étaient suprêmement heureux. Même les malheureux réguliers eurent leur part et purent une fois encore apprécier olives, pâte de sésame, abricots séchés et autres douceurs ou produits marinés de leur Syrie natale à demi oubliée.

Nouri Saïd avait des goûts frelatés : il récupéra de la viande en conserve et de l'alcool auprès des plus frustes. Il y avait un plein wagon de tabac. Comme les Howeitat ne fumaient pas, il fut partagé entre les Béni Sakhr et les réguliers. Par cette perte, la garnison de Médine fut privée de tabac ; plus tard, sa triste condition affecta tant Fayçal, fumeur invétéré, qu'il fit charger quelques chameaux de bât de cigarettes bon marché et les envoya à Tébouk avec ses compliments.

Après le pillage, le génie mit à feu des charges sous les deux locomotives, contre le château d'eau, dans la pompe et à la jonction des voies de garage. Ils incendièrent les wagons capturés et endommagèrent un pont, mais pour la forme, car, comme d'habitude après la victoire, tout le monde était trop chargé et trop excité pour s'occuper du voisin. Ils bivouaquèrent derrière la gare, et il y eut une alerte vers minuit, quand le bruit et les lumières d'un train arrivèrent du sud pour s'arrêter, évidemment en connaissance de cause, près de la brèche de la veille. Aouda envoya des éclaireurs en reconnaissance.

Avant leur retour, un sergent solitaire se présenta au camp de Nassir comme volontaire pour l'armée du Chérif. Les Turcs l'avaient envoyé explorer la gare. D'après lui, le train de secours ne portait que soixante hommes et un canon de montagne ; s'il revenait avec des nouvelles apaisantes, le train pourrait être pris par surprise sans un coup de feu. Nassir appela Aouda, qui appela les Howeitat, et ils partirent en silence tendre le piège ; mais, juste avant leur arrivée, nos éclaireurs décidèrent de faire de leur mieux sans

aide, et ils ouvrirent le feu sur les wagons. Sous la peur, la locomotive fit marche arrière et poussa le train, intact, jusqu'à Maan. Ce fut le seul regret de Djourf.

Après ce raid, le temps se gâta de nouveau. Pendant trois jours de suite, la neige tomba. Le détachement de Nassir regagna avec difficulté ses tentes à Djéfer. Ce plateau autour de Maan se trouvait entre trois et cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, ouvert à tous les vents du nord et de l'est. Venus de l'Asie centrale, ou du Caucase, ceux-ci soufflaient terriblement sur l'immense désert jusqu'à ces basses collines d'Édom, contre lesquelles se brisait leur première furie. L'âcreté qui leur restait venait lécher la crête et provoquait en dessous, en Judée et au Sinaï, un hiver fort sévère pour la latitude.

Les Britanniques trouvaient froids les environs de Béershéba et de Jérusalem, mais nos Arabes s'y réfugiaient pour se réchauffer. Malheureusement, l'intendance britannique réalisa trop tard que nous combattions dans de petites Alpes. Ils ne nous donnèrent de tentes que pour un quart de nos troupes, et pas de vêtements de serge, ni de bottes, ni assez de couvertures pour en distribuer deux à chaque homme des garnisons de montagne. Ceux de nos soldats qui ne désertaient ni ne mouraient vivaient dans un état de misère douloureuse qui gelait l'espoir en eux.

Suivant notre plan, la bonne nouvelle de Djourf devait entraîner immédiatement les Arabes de Pétra, commandés par Chérif Abd el-Mayin, sur leurs collines forestières, vers Shobek. Ce fut une marche étrange dans le brouillard givrant que celle de ces paysans aux pieds gelés, dans leurs peaux de mouton, montant et descendant dans des vallées raides, sur des versants dangereux, avec des amas de neige d'où jaillissaient les troncs lourds des genévriers avares de feuillage, comme des pylônes de fer gris. La glace et le gel abattirent les animaux, et beaucoup d'hommes ; pourtant ces montagnards endurcis, habitués à avoir trop froid durant l'hiver, continuaient à avancer.

Les Turcs entendirent parler d'eux alors qu'ils se rapprochaient lentement et péniblement ; ils s'enfuirent des cavernes et des abris parmi les arbres vers la tête de ligne de ce branchement, jonchant les chemins de leur panique, bagages et équipement abandonnés.

La tête de ligne de la voie forestière avec ses baraques provisoires était, depuis les crêtes basses, sous le feu arabe, et ne valait pas mieux qu'un piège. La bande des tribus mit en pièces l'ennemi, alors qu'il fuyait les murs qui brûlaient et s'effondraient. Une compagnie disciplinée de soldats convenables, sous le commandement d'un officier albanais, se fraya un passage jusqu'à la ligne principale, mais les Arabes tuèrent ou prirent le reste, et s'emparèrent aussi des provisions de Shobek, le vieux fort de Monréale datant des croisés, haut perché sur un cône de craie au-dessus de la vallée tortueuse. Abd el-Mayin y installa son quartier général et envoya un message à Nassir. Mastour, lui aussi, fut prévenu. Il arracha ses Motalga, cavaliers et fantassins, au confort de leurs tentes dans les profondeurs ensoleillées de l'Arabie et gravit avec eux le col vers l'est, en direction de Tafileh.

Toutefois l'avantage resta à Nassir qui bondit en une journée de Djéfer et, après une nuit d'ouragan, apparut à l'aube sur le bord rocailleux du ravin où se cachait Tafileh pour sommer la place de se rendre sous peine de bombardement : vaine menace, car Nouri Saïd avec les canons était retourné à Gouweira. Il ne se trouvait que cent quatre-vingts Turcs dans le village, mais ils avaient des partisans parmi les Mouhaisin, un clan de la paysannerie, non pas tant par amour que parce que Dhiab, le chef grossier d'une autre faction, s'était déclaré en faveur de Fayçal. Aussi ils tirèrent d'en bas sur Nassir un torrent de balles mal dirigées.

Les Howeitat se dispersèrent le long des collines pour retourner le feu des paysans. Cette façon de faire déplut à Aouda, le vieux lion, furieux que des villageois mercenaires osent résister à leurs maîtres séculaires, les Abou Tayi. Il

secoua donc ses rênes, fit descendre le sentier à sa jument et s'avança en pleine vue sous les maisons le plus à l'est du village. Là, il s'arrêta, et secoua le poing vers ses adversaires, mugissant de sa voix prodigieuse : « Chiens, ne connaissez-vous pas Aouda ? » Quand ils réalisèrent que c'était cet implacable fils de la guerre, le cœur leur manqua et, une heure plus tard, Chérif Nassir, dans l'Hôtel de Ville, sirotait du thé avec son hôte le Gouverneur turc, essayant de le consoler de ce soudain changement de fortune.

À la nuit, Mastour arriva. Ses Motalga regardèrent sombrement leurs ennemis de sang, les Abou Tayi, se prélassant dans les meilleures maisons. Les deux Chérifs divisèrent le village, pour maintenir séparés leurs partisans indociles. Ils disposaient de peu d'autorité pour ce rôle de médiateurs, car, avec le temps, Nassir avait presque été adopté par les Abou Tayi, et Mastour par les Djazi.

Quand le matin arriva, les factions étaient en pleine querelle, et la journée s'écoula dans l'angoisse car, outre ces inimitiés de sang, les Mouhaïsin luttaient pour affirmer leur autorité parmi les villageois, et de nouvelles complications se développèrent avec deux éléments plus étranges encore : l'un, une colonie de pillards Sénoussi d'Afrique du Nord que les Turcs avaient installés en intrus sur des terres cultivables et fécondes, mais à demi en friche ; l'autre, un faubourg actif et gémissant d'un millier d'Arméniens, survivants de l'infâme déportation de 1915 par les Jeunes-Turcs.

Les gens de Tafileh ressentaient une peur mortelle de l'avenir. Nous étions, comme d'habitude, à court de nourriture, à court de moyens de transport, et ils ne voulaient remédier à aucun de ces maux. Ils avaient du froment et de l'orge dans leurs coffres, mais le cachaient, avaient en abondance des bêtes de somme, ânes ou mules, mais ils les éloignèrent par sécurité. Ils auraient pu nous repousser nous aussi mais, heureusement pour nous, ils n'en eurent pas le nerf. L'indifférence constituait l'allié le plus puissant de l'ordre que nous imposions ; car le gouvernement oriental

repose non pas tant sur le consentement ou la force, mais sur l'indolence, l'hébétude et la langueur collectives qui donnent à une minorité une efficacité indue.

Fayçal avait délégué la direction de cette poussée vers la mer Morte à son jeune demi-frère Zeid. C'était le premier poste de Zeid dans le Nord, et il partit plein d'ardeur et d'espoir. Il avait comme conseiller Djaafar Pacha, notre Général. Le manque de nourriture retenait son infanterie, ses canonniers et ses mitrailleurs à Pétra ; mais Zeid lui-même et Djaafar chevauchèrent jusqu'à Tafileh.

Les choses en étaient presque au point de rupture. Aouda affectait une magnanimité très irritante vis-à-vis des jeunes Motalga, Métaab et Annad, fils d'Abtan, que le fils d'Aouda avait tué. Avec leur allure vive, décidée, orgueilleuse, ils se mirent à parler haut de vengeance — mésanges menaçant un faucon. Aouda déclara qu'il les fouetterait sur la place du marché s'ils se montraient impolis. C'était fort bon, mais leurs partisans étaient à deux contre un, et le village s'embraserait. Les jeunes gens, avec Rahaïl, mon fanfaron, se pavanaient dans toutes les rues.

Zeid remercia Aouda, le paya et le renvoya à son désert. Les dirigeants éclairés des Mouhaisin durent se rendre, hôtes forcés, sous la tente de Fayçal. Dhiab, leur ennemi, était notre ami ; nous nous souvenions à regret de l'adage selon lequel les meilleurs alliés d'un nouveau régime qui doit son succès à la violence ne sont pas ses partisans, mais ses opposants. Grâce à l'or abondant de Zeid, la situation économique s'améliora. Nous désignâmes un officier-gouverneur et organisâmes nos cinq villages en vue d'une nouvelle offensive.

CHAPITRE LXXXV

Cependant, ces plans partirent bientôt à la dérive. Avant que nous tombions d'accord, les Turcs nous ébahirent par une subite tentative pour nous déloger. Nous n'avions jamais rêvé chose pareille, car il paraissait hors de question qu'ils pussent espérer conserver Tafileh, ou souhaiter le faire. Allenby venait d'entrer dans Jérusalem et, pour les Turcs, l'issue de la guerre dépendrait peut-être du succès de la défense qu'ils lui opposeraient sur le Jourdain. À moins que Jéricho ne tombe, ou jusqu'à ce qu'elle tombât, Tafileh n'était qu'un obscur village sans intérêt. Nous-mêmes ne lui attachions pas de valeur en tant que possession : notre désir était d'aller au-delà, dans la direction de l'ennemi. Pour des hommes dans une position aussi critique que celle des Turcs, gaspiller une seule vie pour reprendre Tafileh semblait la plus grossière des folies.

Hamid Fakhri Pacha, commandant de la 48e division et du secteur d'Amman, pensait différemment ou avait des ordres. Il réunit environ neuf cents fantassins, groupés en trois bataillons (en janvier 1918, un bataillon turc était une piètre chose) avec une centaine de cavaliers, deux mortiers de montagne, vingt-sept mitrailleuses, et les envoya par le chemin de fer et la route à Kérak. Là, il réquisitionna tous les moyens de transport du lieu, prit un lot complet de fonctionnaires pour sa nouvelle administration

à Tafileh et fit route vers le sud dans l'intention de nous surprendre.

Il nous surprit bel et bien. Nous entendîmes pour la première fois parler de lui lorsque ses éclaireurs à cheval tombèrent sur nos sentinelles dans Wadi Hésa, la gorge très large, profonde et difficilement praticable, qui séparait Kérak de Tafileh et Moab d'Édom. Au crépuscule, il les avait repoussées et était sur nous.

Djaafar Pacha avait ébauché une position défensive sur la berge sud du grand ravin de Tafileh, se proposant, si les Turcs attaquaient, de leur laisser le village et de tenir, en arrière, les hauteurs qui le surplombaient. C'était, me semblait-il, une double erreur. Les pentes étaient raides, aussi difficiles à défendre qu'à attaquer. On pouvait les tourner par l'est et, en abandonnant le village, nous rejetions les gens du lieu, dont les suffrages et les bras iraient aux occupants de leurs maisons.

Toutefois, c'était l'idée dominante — la seule qu'eût Zeid ; il donna donc l'ordre vers minuit ; serviteurs et suivants chargèrent leurs affaires. Les hommes d'armes se rendirent à la crête sud, pendant qu'on envoyait en sûreté le cortège de bagages par la route basse. Ce mouvement causa la panique en ville. Les paysans pensaient que nous prenions la fuite (je crois que c'était le cas) et se précipitèrent pour sauver leurs biens et leurs vies. Il gelait durement, et le sol était encroûté de glace bruyante. Dans les ténèbres tumultueuses, la confusion et les cris à travers les rues étroites étaient terribles.

Dhiab, le Sheik, nous avait raconté des histoires poignantes sur la désaffection des citadins, afin de rehausser la splendeur de sa propre loyauté ; mais j'eus l'impression que c'étaient des gens robustes, d'un grand usage potentiel. Pour le prouver, je m'asseyais sur mon toit, ou arpentais dans le noir les raides allées, m'enveloppant dans un manteau pour ne pas être reconnu, mes gardes discrètement autour de moi, à portée de voix. Nous suivîmes ainsi ce qui se passait. Les

gens étaient véritablement fous de peur, presque dangereux, insultant tous et tout ; mais il n'y avait pas le moindre sentiment pro-turc. Le retour des Turcs leur faisait horreur, et ils étaient prêts à faire tout ce qu'ils pouvaient physiquement pour soutenir un chef qui aurait l'intention de se battre. Cette constatation me satisfaisait car elle s'harmonisait avec mon désir de rester où nous étions et de résister obstinément.

Je rencontrai finalement les jeunes Sheiks Djazi, Métaab et Annad, splendides dans leurs soies et leurs armes d'argent brillant, et je les envoyai chercher leur oncle, Hamd el-Arar. Je lui demandai d'aller vers le nord du ravin pour dire aux paysans qui, d'après le bruit, combattaient encore les Turcs, que nous étions en route pour venir à leur aide. Hamd, cavalier mélancolique, aristocratique et brave, partit immédiatement au galop avec vingt de ses parents, tout ce qu'il pût réunir dans ce moment éperdu.

Leur cavalcade dans les rues ajouta la dernière touche nécessaire pour parfaire la terreur. Les femmes dans les maisons jetaient pêle-mêle leurs biens empaquetés par les portes et les fenêtres, bien qu'aucun homme n'attendît pour les recevoir. On piétinait les enfants, qui hurlaient, pendant que leurs mères hurlaient de toute façon. Dans leur galop, les Motalga tiraient en l'air balle sur balle pour s'encourager et, comme pour leur répondre, les éclairs des fusils ennemis devinrent visibles, soulignant les falaises au nord dans la dernière noirceur du ciel avant l'aube. J'escaladai les hauteurs en face pour conférer avec Chérif Zeid.

Zeid était gravement assis sur un rocher, balayant le pays avec des jumelles, à la recherche de l'ennemi. Quand les crises s'aggravaient, Zeid devenait détaché, nonchalant. J'étais dans une rage furieuse. Les Turcs n'auraient jamais dû, selon les règles d'un commandement militaire sensé, oser revenir à Tafileh. C'était de la pure avidité, une attitude de chien dans son écuelle, indigne d'un ennemi sérieux, juste le genre de chose sans issue qu'un Turc pouvait faire. Comment pouvaient-ils s'attendre à une guerre convenable

alors qu'ils ne nous donnaient aucune chance de les estimer ? Leurs folies sapaient continuellement notre moral, car nos hommes ne pouvaient pas respecter leur courage, ni nos officiers leur intelligence. De plus, le matin était glacé, j'étais resté debout toute la nuit, et je me sentais assez teuton pour leur faire payer mon changement d'idée et de plan.

Ils devaient être peu nombreux, à en juger par l'allure de leur avance. Nous avions tous les avantages, de temps, de terrain, de nombre, de climat, et pouvions aisément les mettre mat ; mais mon courroux en exigeait plus. Nous jouerions leur jeu à notre échelle de pygmées, nous allions leur livrer une bataille rangée comme ils le voulaient, nous les tuerions tous. Je rassemblerais mes souvenirs à demi oubliés des maximes du manuel militaire pour en dénoncer le ridicule par mon action.

C'était scélérat car, avec l'arithmétique et la géographie pour alliées, nous aurions pu nous montrer plus humains. Considérer de sang-froid cette victoire comme une plaisanterie relevait de la cruauté gratuite. Nous aurions pu vaincre en refusant la bataille, les mystifier en manœuvrant notre centre comme en vingt occasions similaires avant et depuis ; pourtant la mauvaise humeur et l'amour-propre réunis ne me laissaient pas cette fois me contenter de connaître mon pouvoir et me poussaient à le déployer devant l'ennemi et devant tous. Zeid, maintenant convaincu des inconvénients d'une ligne de défense, était tout prêt à écouter la voix du tentateur.

Je suggérai d'abord qu'Abdulla aille en avant avec deux mitrailleuses Hotchkiss pour éprouver la force et la disposition de l'ennemi. Puis nous parlâmes de ce qui suivrait, très utilement, car Zeid était un petit combattant froid et vaillant, avec le tempérament d'un officier de métier. Nous vîmes Abdulla escalader l'autre falaise. Le feu s'intensifia un moment, puis s'affaiblit au loin. Son arrivée avait stimulé les cavaliers Motalga et les villageois, qui tombèrent sur la cavalerie turque et la repoussèrent derrière une première

crête, sur une plaine large de deux milles, puis derrière une crête au-delà, jusqu'à la première marche de la grande dépression de Hésa.

Le corps principal des Turcs se trouvait là, se remettant juste en route après une dure nuit qui avait pétrifié les hommes sur place. Ils entrèrent convenablement en action, et Abdulla fut immédiatement arrêté. Nous entendions le roulement lointain du feu des mitrailleuses, s'enflant en immenses rafales entrelacées d'une canonnade irrégulière. Nos oreilles nous renseignaient sur ce qui se passait aussi bien que si nous l'avions vu, et les nouvelles étaient excellentes. Je voulais que Zeid s'avançât immédiatement, sur la foi de ces indications ; mais sa prudence intervint et il insista pour que nous attendions un mot précis de son avant-garde, Abdulla.

Ce n'était pas nécessaire, selon le manuel, mais les Arabes savaient que j'étais un soldat pour rire et se permettaient de douter de mon avis quand je le donnais péremptoirement. Toutefois, j'avais un atout qui valait plus, et je partis moi-même au front pour influencer leur décision. En chemin, je vis mes gardes du corps examiner les marchandises exposées dans la rue pour être emportées, y trouvant beaucoup de choses qui les intéressaient. Je leur dis de récupérer nos chameaux et d'amener en vitesse leur mitrailleuse Hotchkiss sur le flanc nord de la gorge.

La route plongeait dans un bosquet de figuiers, nœuds de branches bleues serpentines, nues, comme elles le resteraient longtemps après que le reste de la nature eut verdi. De là, elle tournait vers l'est, avec de longs détours dans la vallée jusqu'à la crête. Je la quittai, escaladant directement les falaises. Un des avantages d'aller pieds nus était une inhabituelle et incroyable sûreté sur le roc quand une douloureuse insistance avait endurci la corne, ou qu'un froid trop vif empêchait de sentir saillies et entailles. Ce nouveau chemin, tout en me réchauffant, me faisait gagner un temps appréciable et, très vite, au sommet, je trouvai un morceau

de terrain plat, puis une dernière crête surplombant le plateau.

Ce dernier talus droit, avec des fondations byzantines, semblait très approprié à une réserve ou à une dernière ligne de défense pour Tafileh. Bien sûr, nous n'avions pas encore de réserve — personne n'avait la moindre idée de qui ou quoi nous aurions où que ce fût — mais, si nous avions réellement des hommes, c'était là qu'il fallait les mettre ; à ce moment précis, j'aperçus les Ageyl personnels de Zeid, timidement cachés dans un repli de terrain. Il fallut pour les faire bouger des mots à leur démêler les nattes ; mais enfin je les fis asseoir le long de la crête de réserve. Ils étaient environ vingt, et paraissaient beaux de loin, comme les « pointes » d'une armée considérable. Je leur laissai mon cachet en gage, avec l'ordre de réunir là tous ceux qui passeraient, particulièrement mes hommes avec leur mitrailleuse.

Alors que je me dirigeais au nord vers le combat, je rencontrai Abdulla, allant vers Zeid porter les nouvelles. Il avait épuisé ses munitions, perdu cinq hommes sous le bombardement, et une de ses pièces. Il pensait que les Turcs disposaient de deux canons. Son idée était de faire monter Zeid avec tous ses hommes et de se battre, si bien qu'il ne me restait rien à ajouter à son message ; et il n'y avait rien de subtil à laisser mes heureux maîtres signer et contresigner seuls leur propre et bonne décision.

Abdulla me donna le loisir d'étudier le champ de la prochaine bataille. La petite plaine faisait environ deux milles de profondeur, bordée de basses crêtes vertes, grossièrement triangulaire, avec ma crête de réserve comme base. La route vers Kérak la traversait, plongeant dans la vallée de Hésa. Les Turcs essayaient de se frayer un chemin sur cette route. La charge d'Abdulla avait emporté la crête ouest, à gauche, qui constituait maintenant notre ligne de feu.

Des obus tombaient sur la plaine pendant que je la traversais, de rudes échardes d'armoise se plantant dans mes pieds déjà blessés. Les fusées des projectiles ennemis étaient trop

longues, si bien que les obus frôlaient la crête et éclataient loin derrière. L'un d'eux tomba près de moi, et je pus lire son calibre sur la calotte brûlante. Pendant que j'avançais, les Turcs commencèrent à raccourcir la portée et, lorsque j'arrivai à la crête, elle était libéralement arrosée de shrapnells. À l'évidence, les Turcs avaient trouvé un poste d'observation quelque part et, en regardant alentour, j'en vis escalader la face est, derrière la tranchée de la route menant à Kérak. Ils nous déborderaient bientôt sur notre extrémité de la crête ouest.

CHAPITRE LXXXVI

« Nous » se révéla être soixante hommes à peu près, rassemblés derrière la crête en deux poignées, l'une près du fond, l'autre vers le sommet. Le groupe le plus bas se composait de paysans, à pied, essoufflés, misérables, et pourtant les seuls êtres chauds que j'aie vus ce jour-là. Ils disaient avoir épuisé leurs munitions, et que tout était fini. Je leur assurai que ce n'était que le début et désignai ma crête de réserve bien peuplée, affirmant que toutes sortes d'armes s'y trouvaient pour nous appuyer. Je leur dis de se dépêcher de revenir en arrière, de remplir leurs cartouchières et de tenir bon la crête. Pendant ce temps, nous couvririons leur retraite en nous accrochant là durant les quelques minutes où nous le pourrions encore.

Ils se précipitèrent, réconfortés, et je me promenai au milieu du groupe le plus élevé, citant les maximes qui veulent qu'on ne cesse pas de tirer d'une position avant d'être prêt à faire feu d'une autre. Au commandement était le jeune Métaab qui, pour ce dur travail, ne portait que son caleçon de monte étriqué, ses accroche-cœurs noirs de travers, le visage maculé et hagard. Il battait des mains et criait d'une voix rauque, pleine d'une frustration déconcertée, car il avait eu l'intention de très bien se comporter dans cette affaire, le premier combat qu'il livrait pour nous.

Ma présence au dernier moment, alors que les Turcs bri-

saient ses lignes, lui était amère, et sa colère crût quand je lui dis que je voulais seulement étudier le paysage. Il me croyait ironique, et hurla quelque chose sur les chrétiens allant à la bataille sans armes. Je répliquai par un mot de Clausewitz, sur l'arrière-garde qui parvenait à son but en existant plus qu'en agissant ; mais il n'était pas en état de rire, et peut-être à juste titre, car le petit talus rocheux derrière lequel nous nous abritions crépitait sous les balles. Les Turcs, connaissant notre présence, avaient tourné sur lui vingt mitrailleuses. Le talus faisait quatre pieds de haut et cinquante de long, en nervures de silex dénudées sur lesquelles les balles claquaient de façon assourdissante, pendant que ricochets et éclats ronflaient ou sifflaient tant dans l'air qu'il paraissait mortel de jeter un coup d'œil. À l'évidence, il nous fallait partir très vite et, comme je n'avais pas de cheval, je m'en allai le premier, avec la promesse de Métaab d'attendre sur place, s'il l'osait, dix minutes de plus.

La course me réchauffa. Je comptai mes pas, pour aider à calculer la portée quand les Turcs nous auraient chassés ; ils n'avaient que cette position possible, et elle était piètrement protégée du sud. En perdant cette crête Motalga, nous gagnerions probablement la bataille. Les cavaliers tinrent bon pendant presque leurs dix minutes, puis s'enfuirent au galop sans dommage. Métaab me prêta son étrier pour m'emporter, jusqu'à ce que nous nous trouvions, hors d'haleine, parmi les Ageyl. Il était midi juste, et nous avions loisir et tranquillité pour réfléchir.

Notre nouvelle crête faisait environ quarante pieds de haut, et sa forme était bonne pour la défense. Nous avions quatre-vingts hommes dessus, et d'autres arrivaient constamment. Mes gardes étaient en position avec leur mitrailleuse ; Lutfi, un destructeur de locomotives, fonçait avec les deux siennes, suivi par une autre centaine d'Ageyl. L'affaire devenait un pique-nique et, à force de dire « excellent » et d'avoir l'air ravis, nous intriguâmes les hommes et leur fîmes considérer la position sans parti pris.

On mit les armes automatiques sur la ligne de crête, avec ordre de tirer de brèves rafales occasionnelles, de manière à déranger un peu les Turcs, mais pas trop, selon l'expédient de Masséna pour retarder le déploiement ennemi. D'autre part, une accalmie survint ; je m'allongeai à un endroit abrité, qui recevait un peu de soleil et pas de vent, et je dormis durant une heure bénie, pendant que les Turcs occupaient l'ancienne crête, s'y déployant comme un troupeau d'oies, avec à peu près autant de sagesse. Nos hommes les laissèrent tranquilles, se contentant de se montrer sans agir.

Au milieu de l'après-midi, Zeid arriva, avec Mastour, Rassim et Abdulla. Ils amenaient notre force principale, comprenant vingt hommes de l'infanterie montée sur mules, trente cavaliers Motalga, deux cents villageois, cinq fusils-mitrailleurs, quatre mitrailleuses et le canon de montagne de l'Armée égyptienne qui avait servi autour de Médine, de Pétra et de Djourf. C'était magnifique, et je me réveillai pour les accueillir.

Les Turcs nous virent rassemblés, et ouvrirent le feu avec shrapnells et mitrailleuses ; mais ils ne trouvaient pas la bonne portée et tâtonnaient. Nous nous rappelâmes entre nous que le mouvement faisait la loi de la stratégie, et commençâmes à bouger. Rassim devint officier de cavalerie et monta en selle avec tous nos quatre-vingts chevaucheurs d'animaux pour contourner la crête est et envelopper l'aile gauche de l'ennemi, puisque les manuels conseillaient d'attaquer non une ligne, mais un point, et qu'en allant assez loin le long d'une aile finie, on la trouverait finalement réduite à un point composé d'un seul homme. Rassim apprécia ma conception de sa cible.

Il promit, avec un large sourire, de nous amener ce dernier homme ; mais Hamd el-Arar prit l'affaire plus sérieusement. Avant de partir, il se voua à la mort pour la cause arabe, tira son épée avec solennité et lui adressa nommément un discours héroïque. Rassim prit cinq armes automatiques, ce qui était bon.

Nous, au centre, nous paradions, afin que leur départ restât inaperçu de l'ennemi, qui amenait une procession apparemment infinie de mitrailleuses et les postait par intervalles à gauche, le long de la crête, comme dans un musée. C'était une tactique de lunatique. La crête, de silex, n'offrait pas de couvert à un lézard. Nous avions vu comment, lorsqu'une balle frappait le soi, elle-même et celui-ci jaillissaient en averse d'éclats mortels. Nous connaissions aussi la portée et réglâmes soigneusement la hausse de nos Vickers, bénissant leurs longs instruments de visée à l'ancienne mode ; notre canon de montagne fut mis en position, prêt à lâcher une soudaine volée de shrapnells sur l'ennemi quand Rassim en viendrait aux prises.

Pendant que nous attendions, un renfort de cent hommes d'Aïma s'annonça. Ils s'étaient brouillés la veille avec Zeid à propos de la solde mais, dans un grand geste, avaient décidé d'enterrer les vieilles querelles au sein de la crise. Leur arrivée nous convainquit d'abandonner le Maréchal Foch et d'attaquer au moins de trois côtés à la fois. Nous envoyâmes donc les hommes d'Aïma, avec trois armes automatiques, tourner l'aile droite, c'est-à-dire l'ouest. Puis nous ouvrîmes le feu contre les Turcs depuis notre position centrale, harcelant leurs lignes exposées de coups au but et de ricochets.

L'ennemi sentit que la journée ne lui était plus favorable. Elle se terminait, et le crépuscule donne souvent la victoire aux défenseurs s'ils sont encore en place. Le vieux Général Hamid Fakhri réunit son État-major et les membres de son quartier général, et dit à chaque homme de prendre un fusil. « Je suis soldat depuis quarante ans, mais je n'ai jamais vu de rebelles se battre comme ceux-ci. Entrez dans les rangs... » Mais il avait trop attendu. Rassim lançait l'attaque de ses cinq automatiques, chacun avec ses deux servants. Ils s'approchèrent rapidement, restant invisibles jusqu'à ce qu'ils fussent en position, et mirent en lambeaux l'aile gauche turque.

Les hommes d'Aïma, qui connaissaient chaque brin

d'herbe de ces pâtures, celles de leur propre village, rampèrent, sans pertes, jusqu'à trois cents mètres des mitrailleuses turques. L'ennemi, contenu par notre menace frontale, apprit l'existence des gens d'Aïma quand, par une soudaine volée, ils balayèrent les mitrailleurs et plongèrent l'aile droite dans le désordre. Voyant cela, nous criâmes d'avancer aux méharistes et aux recrues qui nous entouraient.

Mohammed el-Ghasib, administrateur de la maisonnée de Zeid, les menait sur son chameau, dans des robes éclatantes gonflées par le vent, avec la bannière cramoisie des Ageyl au-dessus de sa tête. Tous ceux qui étaient restés au centre avec nous, nos serviteurs, canonniers et mitrailleurs, se précipitèrent derrière lui en une ligne étendue aux couleurs vives.

La journée avait été trop longue pour moi, et je ne tremblais plus que du désir d'en voir la fin ; mais, à côté de moi, Zeid applaudissait joyeusement le bel ordre de notre plan qui se déroulait dans la rougeur glacée du soleil couchant. D'un côté, la cavalerie de Rassim balayait une aile gauche en morceaux dans la fosse derrière la crête ; de l'autre côté, les hommes d'Aïma fauchaient dans le sang les fugitifs. Le centre ennemi reculait, se déversant en désordre par la brèche, nos hommes à sa poursuite à pied, à cheval, à chameau. Les Arméniens, tapis anxieusement derrière nous pendant toute la journée, tiraient maintenant leurs couteaux et, s'entraînant à grands cris en turc, bondissaient en avant.

Je pensai aux gouffres entre ici et Kérak, au ravin de Hésa avec ses chemins brisés, escarpés, aux broussailles, aux goulets et aux défilés du passage. C'était un massacre qui se préparait, et j'aurais dû me sentir désolé jusqu'aux larmes pour les ennemis ; mais, après les fureurs et les efforts de la bataille, mon esprit était trop fatigué pour se soucier de descendre dans cet endroit affreux et de passer la nuit à les sauver. Par ma décision de combattre, j'avais tué vingt ou trente de nos six cents hommes, et les blessés seraient peut-être trois fois aussi nombreux. Le sixième de notre force

avait disparu pour un triomphe verbal, car la destruction de ce millier de pauvres Turcs n'affecterait pas l'issue de la guerre.

À la fin, nous avions pris leurs deux mortiers de montagne (des Skoda, très utiles pour nous), vingt-sept mitrailleuses, deux cents chevaux et mules, deux cent cinquante prisonniers. Les hommes nous dirent que seuls cinquante Turcs étaient parvenus, fugitifs épuisés, à la voie ferrée. Sur leur passage, les Arabes se soulevaient contre eux et les abattaient ignoblement dans leur fuite. Nos propres hommes abandonnèrent rapidement la poursuite, fatigués, endoloris et affamés ; le froid était à faire pitié. Une bataille peut sembler excitante sur le moment pour les généraux, mais d'habitude leur imagination s'est exercée trop vivement auparavant, si bien que la réalité leur paraît feinte, si tranquille et insignifiante qu'ils en cherchent partout le noyau dont ils rêvaient. Ce soir, il ne restait plus de gloire, mais seulement la terreur de la chair rompue, qui avait été nos propres hommes et qu'on emportait devant nous vers leurs maisons.

Pendant notre retour, il se mit à neiger, et ce ne fut que très tard, par un dernier effort, que nous ramenâmes nos blessés. Les Turcs atteints restèrent dehors, et étaient morts le lendemain. C'était indéfendable, comme la théorie de la guerre tout entière ; mais aucun reproche particulier ne pesait sur nous pour avoir fait cela. Nous risquions notre vie dans le blizzard (le frisson glacé de la victoire nous courbant vers le sol) pour sauver nos propres hommes et, si notre règle était de ne pas perdre d'Arabes même pour tuer beaucoup de Turcs, nous pouvions encore moins en perdre pour sauver des Turcs.

Le lendemain et le surlendemain, il neigea encore plus fort. Nous étions prisonniers des intempéries et, les jours monotones passant, nous perdîmes l'espoir d'agir. Nous aurions dû dépasser Kérak sur les talons de la victoire, repoussant les Turcs jusqu'à Amman par le seul effroi inspiré par la rumeur de notre venue ; en fait, rien ne vint de

toutes ces pertes et de tout cet effort, sauf un rapport que j'envoyai au quartier général britannique en Palestine pour la consommation de l'État-major. Il était piètrement écrit, pour l'effet, rempli de comparaisons bizarres et de fausses simplicités, et me fit prendre pour un modeste amateur faisant de son mieux suivant les grands modèles, et non pas pour un clown en train de les guigner pendant qu'avec Foch, comme chef de fanfare, à leur tête, ils descendaient au son du tambour la vieille route de l'effusion de sang vers la maison de Clausewitz. Comme la bataille, ce fut une parodie presque parfaite des usages réglementaires. Le quartier général l'adora et, innocemment, pour couronner la plaisanterie, m'offrit une décoration sur la foi de ses dires. Nous aurions plus de poitrines rutilantes dans l'armée si chaque homme pouvait, sans témoins, rédiger seul ses dépêches.

CHAPITRE LXXXVII

Le seul profit de Hésa, donc, se trouvait dans la leçon qui m'en revint. Nous ne cherchâmes plus jamais le combat, ni pour rire, ni en pariant à coup sûr. En fait, trois jours seulement plus tard, nous rachetâmes partiellement notre honneur avec une affaire bonne et sérieuse que nous arrangeâmes par l'entremise d'Abdulla el-Feir, qui campait en dessous de nous dans le paradis du rivage sud de la mer Morte, plaine éclaboussée de ruisseaux d'eau douce, et riche en végétation. Nous lui envoyâmes les nouvelles de la victoire, avec le projet de faire un raid sur le port lacustre de Kérak et de détruire la flottille turque.

Il choisit quelque soixante-dix cavaliers, parmi les Bédouins Béershéba. Ils chevauchèrent pendant la nuit sur la piste en corniche entre les collines de Moab et le rivage, jusqu'au poste turc ; dans les premières lueurs grises, quand leurs yeux portèrent assez loin pour galoper, ils jaillirent de leurs broussailles et se précipitèrent sur les vedettes à moteur et les petits voiliers ancrés dans l'anse nord, les équipages sans méfiance endormis sur la plage ou dans les huttes de roseaux à proximité.

Ils venaient de la Marine turque, et n'étaient pas préparés à combattre à terre, moins encore à affronter de la cavalerie ; ils ne furent réveillés que par le roulement des sabots de nos chevaux dans l'élan de la charge, et l'engage-

ment se termina aussitôt. On brûla les huttes, on pilla les entrepôts, on emmena les navires en haute mer et on les saborda. Puis, sans avoir subi une perte, et avec soixante prisonniers, nos hommes revinrent en se congratulant. C'était le vingt-huit janvier, et nous avions atteint notre second objectif — l'arrêt du trafic sur la mer Morte — quinze jours plus tôt que nous ne l'avions promis à Allenby.

Le troisième objectif était la bouche du Jourdain près de Jéricho, avant la fin de mars ; nos chances auraient été bonnes sans la paralysie que le mauvais temps et le dégoût des souffrances faisaient peser sur nous depuis la journée rouge de Hésa. Les conditions à Tafileh s'étaient améliorées. Fayçal nous avait envoyé munitions et nourriture. Les prix baissèrent, les hommes commençant à croire en notre force. Les tribus autour de Kérak, en contact quotidien avec Zeid, se proposaient de le rejoindre en armes aussitôt qu'il avancerait.

Mais c'était justement ce que nous ne pouvions pas faire. La puissance de l'hiver poussa chefs et hommes dans le village, et les entassa dans une oisiveté terne contre laquelle les appels au mouvement n'avaient guère d'effet. En fait la Raison, elle aussi, s'enfermait à huis-clos. Par deux fois, je m'aventurai à goûter le plateau couvert de neige, dont la surface égale était jonchée de Turcs morts, pauvres mottes brunes de vêtements raidis ; mais la vie n'y était pas tolérable. Pendant le jour, cela fondait un peu, puis gelait durant la nuit. Le vent coupait la peau à vif, les doigts perdaient leur force et le sens du toucher, les joues tremblaient comme des feuilles mortes jusqu'à ne plus pouvoir trembler, leurs muscles figés dans un engourdissement douloureux.

Nous lancer sur la neige à chameau, bête singulièrement inepte sur terrain glissant, serait nous mettre à la merci de tous cavaliers, si peu nombreux fussent-ils, prêts à s'opposer à nous. Et, tandis que les jours traînaient, nous n'eûmes même plus cette dernière possibilité de sortie. L'orge se fit rare à Tafileh, et nos chameaux, que le temps privait déjà de pâturage naturel, manquèrent aussi de nourriture artifi-

cielle. Nous dûmes les descendre dans le Ghor plus heureux, à une journée de voyage de notre garnison vitale.

Bien qu'éloigné suivant les détours de la route, le Ghor ne se trouvait guère à plus de six milles, en droite ligne, pleinement visible cinq mille pieds plus bas. Le spectacle de ce jardin d'hiver à proximité, à côté du lac, mettait du sel sur nos blessures. Nous étions parqués dans des maisons de pierre froide pleines de vermine, sans combustible, sans nourriture, retenus par les tempêtes dans des rues semblables à des égouts, au milieu de blizzards de grésil et d'un vent glacé ; pendant que là, dans la vallée, il y avait du soleil sur l'herbe de printemps couverte de fleurs, sur les brebis gonflées de lait, dans l'air si tiède que les hommes ne portaient pas de manteau.

Les membres de ma troupe privée étaient plus heureux que la plupart, puisque le Zaagi nous avait trouvé une maison vide inachevée, se composant de deux pièces en bon état et d'une cour. Mon argent fournissait du combustible et même du grain pour nos chamelles, que nous gardions à l'abri dans un coin de l'enclos où Abdulla, l'amoureux des bêtes, pouvait les étriller et les dresser, chacune par son nom, à prendre de sa bouche, comme en un baiser, un morceau de pain avec leurs babines pendantes, doucement, quand il les appelait. Pourtant, c'étaient des jours malheureux, puisque avoir un feu signifiait suffoquer dans une fumée verte, et qu'il n'y avait à la place des fenêtres que des volets de fortune de notre propre fabrication. De l'eau dégouttait du toit de pisé toute la journée, et les puces sur le sol de pierre chantaient en chœur toute la nuit en l'honneur de la viande nouvelle qu'on leur offrait. Nous étions vingt-huit dans les deux petites pièces empuanties par l'odeur aigre de notre foule.

Dans mes sacoches se trouvait une *Mort d'Arthur*. Elle soulageait mon dégoût. Les hommes n'avaient que des ressources physiques et, dans la misère confinée, leurs caractères s'irritaient. Leurs bizarreries, en temps ordinaire enveloppées d'une pellicule de réserve protectrice, me

heurtaient jusqu'à la colère ; une blessure superficielle sur ma hanche avait gelé et m'irritait d'un battement douloureux. De jour en jour, la tension montait parmi nous, autant que notre condition devenait plus sordide, plus animale.

À la fin, Awad, le sauvage Shérari, se querella avec le petit Mahmas et, en un instant, leurs dagues se choquaient. Le reste des hommes étouffèrent la tragédie, si bien qu'il n'y eut qu'une blessure légère ; mais la loi suprême de la garde du corps avait été brisée et, comme l'exemple et la culpabilité à la fois étaient flagrants, les autres s'entassèrent dans la pièce du fond pendant que leurs chefs exécutaient sur place la sentence. Toutefois, les coups de fouet sifflants du Zaagi étaient trop cruels pour mon imagination tendue, et je l'arrêtai avant qu'il fût échauffé. Awad, étendu sans une plainte durant toute la punition, reçut la délivrance en se mettant lentement à genoux et, jambes courbées, tête ballante, tituba vers sa couche.

Ce fut alors le tour de Mahmas qui attendait, jeune homme aux lèvres serrées, menton pointu et front pointu, dont les petits yeux ronds tombaient au coin intérieur avec un indescriptible air d'impatience. Il n'appartenait pas réellement à ma garde, simple chamelier, car ses capacités étaient très inférieures à l'idée qu'il s'en faisait, et une fierté constamment blessée rendait sa compagnie brusque et fatale. S'il avait le dessous dans une discussion, ou si l'on riait de lui, il se penchait en avant, avec sa petite dague toujours prête et entaillait son camarade. Maintenant, blotti dans un coin, il montrait les dents, jurant à travers ses larmes de transpercer ceux qui lui feraient du mal. Les Arabes ne dissèquent pas l'endurance, couronne de leur virilité, en distinguant le matériel et le moral, en tenant compte des nerfs, si bien que les pleurs de Mahmas furent traités de peur ; une fois relâché, il se glissa déshonoré dans la nuit pour se cacher.

J'étais désolé pour Awad ; sa fermeté me faisait honte. Je fus particulièrement honteux quand, le lendemain à l'aube,

j'entendis un pas clopinant dans la cour, et le vis essayant d'apporter aux chameaux des soins convenables. Je l'appelai à l'intérieur pour lui donner un couvre-tête brodé comme récompense de ses services fidèles. Il arriva pitoyablement boudeur, crispé et agité, prêt à une nouvelle punition ; mon changement d'attitude le renversa. L'après-midi, il chantait et criait, plus heureux que jamais : il avait trouvé à Tafileh un imbécile pour lui acheter quatre livres mon cadeau de soie.

Cette façon nerveuse de nous exciter sur nos défaillances respectives était si révoltante que je décidai de disperser le groupe, et de partir moi-même à la recherche de l'argent supplémentaire dont nous aurions besoin quand arriverait le beau temps. Zeid avait entamé la somme réservée à Tafileh et à la mer Morte, en partie pour des gages, en partie pour des fournitures et des récompenses aux vainqueurs de Seil Hésa. Où que nous placions notre prochaine offensive, il nous faudrait enrôler et payer de nouvelles forces, car seuls les gens du lieu connaissaient instinctivement les qualités de leur terrain ; et ils combattaient le mieux, défendant leurs maisons et leurs récoltes contre l'ennemi.

Joyce aurait pu s'arranger pour m'envoyer de l'argent, mais pas facilement en cette saison. C'était plus sûr de descendre moi-même, et plus vertueux que de rester dans la puanteur et la promiscuité de Tafileh. Cinq d'entre nous partirent donc par une journée qui promettait d'être un peu plus claire que d'habitude. Nous fîmes un bon temps jusqu'à Rashidiya et, en grimpant le col au-delà, nous nous trouvâmes momentanément au-dessus des nuages, dans un faible soleil.

Dans l'après-midi, le temps se boucha de nouveau et le vent se durcit, soufflant du nord et de l'est, et nous regrettâmes d'être dehors sur la plaine nue. Quand nous eûmes passé à gué le torrent de Shobek, la pluie se mit à tomber, d'abord en rafales sauvages, puis plus régulièrement, comme si elle inclinait un toit de chaume sur notre épaule

gauche et nous abritait des pires effets du vent glacial. Quand les rais de pluie heurtaient le sol, ils écumaient en fourrure blanche. Nous poussâmes en avant sans faire halte et, longtemps après le crépuscule, pressions encore nos chameaux tremblants, avec de nombreuses glissades et chutes dans les vallées huileuses. Nous faisions presque deux milles à l'heure malgré nos difficultés, et la progression était devenue si excitante et inattendue que son seul exercice nous réchauffait.

J'avais eu l'intention d'avancer toute la nuit mais, près d'Odroh, le brouillard descendit sur nous en un bas rideau circulaire au-dessus duquel les nuages, comme les lambeaux d'un voile, tourbillonnaient et dansaient en hauteur sur le fond tranquille du ciel. La perspective sembla changer, si bien que les collines lointaines paraissaient petites, et les tertres proches grands. Nous nous portâmes trop à droite.

Ce terrain découvert, bien que dur d'apparence, se brisait, pourri, sous le poids des chameaux et les faisait s'enfoncer de quatre ou cinq pouces à chaque pas. Les pauvres bêtes avaient été glacées toute la journée, et s'étaient abattues si souvent qu'elles se trouvaient raidies par les contusions. En conséquence, elles travaillaient de mauvaise grâce à ces nouvelles difficultés. Elles se dépêchaient pour quelques pas, s'arrêtaient brusquement et regardaient autour d'elles, ou essayaient de filer de côté.

Nous les empêchions de faire ce qu'elles voulaient, et les forçâmes à avancer jusqu'à ce que notre cheminement aveugle rencontrât des vallées rocheuses, se découpant irrégulièrement sur le ciel, sombres, à droite et à gauche ; et devant, des collines apparentes là où aucune colline n'aurait dû se trouver. Il gelait à nouveau, et les pierres plates de la vallée se couvrirent de glace. Pousser plus loin, sur la mauvaise route et par une telle nuit, était de la folie. Nous trouvâmes un plus vaste affleurement de roc. Derrière, dans ce qui aurait dû être un abri, nous fîmes coucher nos chameaux en groupe compact, la queue vers le vent ; face à lui, ils

seraient sans doute morts de froid. Nous nous blottîmes à côté d'eux, aspirant à la chaleur et au sommeil.

Moi, du moins, je n'obtins pas la chaleur, et guère de sommeil. Je m'assoupis une fois, pour me réveiller en sursaut quand des doigts lents semblèrent me caresser le visage. Je plongeai le regard dans une nuit rendue livide par de gros et doux flocons de neige. Ils ne tombèrent qu'une minute ou deux, mais la pluie suivit, et ensuite du gel à nouveau, pendant que j'étais accroupi en boule serrée, souffrant de toute part mais trop misérable pour bouger avant l'aube. Une aube hésitante, mais suffisante : je roulai dans la boue pour voir mes hommes, noués dans leurs manteaux, tapis sans défense contre le flanc des bêtes. Sur chaque visage pesait la plus douloureuse expression de désespoir résigné.

C'étaient quatre hommes du Sud, que la peur de l'hiver avait rendus malades à Tafileh, et qui allaient se reposer à Gouweira jusqu'à ce qu'il fît assez chaud ; mais, ici dans la brume, ils avaient décidé, comme des chameaux mâles, que la mort était sur eux et, bien qu'ils fussent trop fiers pour grogner, ils ne trouvaient pas indigne de me montrer silencieusement qu'ils se sacrifiaient pour ma personne. Ils ne parlaient ni ne bougeaient en réponse à mes appels. Le mieux pour relever un chameau abattu était d'allumer un feu lent en dessous ; mais c'est par ses cheveux frisés que je pris le plus petit de ces mannequins et lui prouvai qu'il pouvait encore ressentir quelque chose. Les autres se levèrent, et nous remîmes debout à coups de pied les chameaux engourdis. Notre seule perte fut une outre d'eau, gelée contre le sol.

Avec la lumière du jour, l'horizon était devenu très proche, et nous vîmes que la route convenable se trouvait à un quart de mille à gauche. Nous la suivîmes péniblement à pied ; les chameaux étaient trop épuisés pour porter notre poids (tous sauf le mien moururent ensuite de cette étape), et les creux d'argile si boueux que nous glissions et tombions nous-mêmes comme eux. Toutefois, le truc de Déraa nous

aida, écarter large les orteils et les ficher vers le bas dans la boue à chaque pas, et par ce moyen, en groupe, nous accrochant et nous tenant les uns aux autres, nous maintînmes notre progression.

L'air paraissait assez froid pour geler n'importe quoi, mais ne le fit pas ; le vent, qui avait changé durant la nuit, poussait contre nous de l'ouest, nous entravant de ses blizzards. Nos manteaux se gonflaient et nous tiraient comme des voiles. Nous les ôtâmes enfin et avançâmes plus facilement, serrant étroitement nos seules chemises sur nous pour retenir leurs pans qui claquaient. La direction des bourrasques tourbillonnantes se révélait à nos yeux grâce à la brume blanche qu'elles emportaient par monts et par vaux. Sur nos mains, engourdies jusqu'à l'insensibilité, nous ne percevions les crevasses que par des taches rouges dans la boue qui s'y trouvait collée ; mais nos corps n'étaient pas si gelés, et tremblaient pendant des heures sous les grêlons de chaque tempête. Nous nous tordions pour en recevoir le tranchant sur le côté le moins endommagé de notre corps, et écartions nos chemises de la peau pour nous protéger momentanément.

À la fin de l'après-midi, nous avions couvert les dix milles jusqu'à Aba el-Lissan. Les hommes de Mauloud s'étaient terrés, et personne ne nous salua, ce qui me convenait, car nous étions sales et misérables, aussi fibreux que des chats pelés. Ensuite, la route fut plus facile, le gel ayant durci comme du fer les deux derniers milles jusqu'à la pointe de Shtar. Nous remontâmes sur nos chameaux dont l'haleine s'échappait, blanche, de leurs naseaux renâclants ; et nous courûmes vers le premier aperçu merveilleux de la plaine de Gouweira, chaude, rouge et confortable, qu'on voyait par les trouées entre les nuages. Ceux-ci avaient fait un plafond étrange à la vallée, coupant horizontalement le ciel d'une couche plate de caillebottes au niveau du sommet de colline où nous nous trouvions ; nous les contemplâmes avec satisfaction plusieurs minutes. De temps en temps, un tortillon

de leur écume floconneuse était arraché et jeté vers nous. Sur notre mur escarpé, nous le sentions cingler notre visage et, en nous tournant, voyions une traîne blanche s'étirer sur la crête rugueuse, se déchirer en lambeaux et s'évanouir sur le sol de tourbe dans un poudroiement de grains de givre ou un filet d'eau.

Après nous être émerveillés devant le ciel, nous glissâmes et courûmes gaiement, descendant la passe vers le sable sec dans un air calme et tiède. Pourtant, le plaisir n'était pas aussi vif que nous l'avions espéré. La souffrance du sang qui se frayait à nouveau un passage dans nos membres et nos visages glacés était beaucoup plus profonde que celle que nous avions éprouvée quand il s'était retiré ; et nous devînmes d'autant plus sensibles au fait que nos pieds s'étaient déchirés et meurtris, réduits presque en bouillie sur les pierres. Nous n'avions pas éprouvé leur fragilité dans la boue glacée ; mais ce sable chaud et salé creusait les entailles. Désespérés, nous remontâmes sur nos tristes chameaux et les poussâmes obstinément, à force de coups, vers Gouweira. Cependant, le changement les avait réconfortés, et ils nous amenèrent au camp, lentement mais avec succès.

CHAPITRE LXXXVIII

Agréables nuits de paresse ; il y en eut trois, sous les tentes des automitrailleuses à Gouweira, avec Alan Dawnay, Joyce et d'autres interlocuteurs, et Tafileh comme occasion de se vanter. Pourtant ces amis furent un peu peinés de ma chance, car leur grande expédition avec Fayçal quinze jours plus tôt pour écraser Mudowwara s'était révélée infructueuse. C'était en partie l'ancien problème de la coopération entre réguliers et irréguliers, en partie la faute du vieux Mohammed Ali el-Beidawi qui, mis à la tête des Béni Atiyeh, alla avec eux au point d'eau, cria « Halte de midi » et resta là deux mois, s'abandonnant à cette tendance hédoniste des Arabes qui faisait d'eux les esclaves impuissants de la complaisance charnelle. En Arabie, où le superflu manquait, la tentation de la nourriture nécessaire pesait toujours sur les hommes. Chaque bouchée qui passait leurs lèvres pouvait, s'ils ne se surveillaient pas, devenir un plaisir. Le luxe pouvait être aussi simple que de l'eau courante ou un arbre ombreux, que leur rareté et leur usage abusif transformaient souvent en volupté. Cette histoire me rappela les mots d'Apollonius : « Arrêtez, hommes de Tarse, assis au bord de votre rivière comme des oies, ivres de ses eaux blanches ! »

Puis arrivèrent pour moi d'Akaba trente mille livres en or et ma chamelle crème, Wodheiha, la meilleure de ce qui

restait de mon écurie. Élevée par les Ateiba, elle avait gagné de nombreuses courses pour son ancien propriétaire ; de plus, elle se trouvait en parfaite condition, grasse mais pas trop, les coussinets durcis par beaucoup d'exercice sur le silex du nord, le poil épais et feutré. Elle n'était pas haute, et paraissait lourde, mais se montrait docile et facile à monter, tournant à gauche ou à droite si on frappait l'arçon du côté voulu. Je la montais donc sans baguette, lisant confortablement un livre quand la marche le permettait.

Comme mes hommes personnels se trouvaient à Tafileh ou à Azrak, ou en mission extérieure, je demandai à Fayçal des suivants temporaires. Il me prêta ses deux cavaliers Ateiba, Serdj et Rameid, et, pour aider à porter mon or, ajouta au groupe Sheik Motlog, dont nous avions découvert la valeur quand nos automitrailleuses exploraient les plaines en dessous de Mudowwara pour attaquer Tébouk.

Motlog était venu comme parrain de raid, servant de guide du haut de son perchoir sur les bagages empilés d'un fourgon Ford. Les voitures montaient et descendaient des dunes à toute vitesse, les Ford oscillant comme des chaloupes dans la houle. À un mauvais tournant, elles dérapèrent follement en tête-à-queue sur deux roues. Motlog fut éjecté et retomba sur le crâne. Marshall arrêta la voiture et se précipita, contrit, prêt à s'excuser pour la conduite, mais le Cheik, se frottant tristement la tête, dit avec douceur : « Ne m'en veuillez pas. Je n'ai jamais appris à monter ces créatures. »

L'or se trouvait en sacs de mille livres. Je donnai deux sacs chacun à quatorze des vingt hommes de Motlog, et pris les deux derniers moi-même. Un sac pesait vingt-deux livres ; sur cette route dans un état affreux, deux faisaient une charge suffisante pour un chameau, et se balançaient lourdement de chaque côté de la selle, dans les sacoches. Nous partîmes à midi, espérant faire une bonne première étape avant d'aborder les difficultés des collines ; mais, malheureusement, le temps devint humide au bout d'une demi-

heure ; une pluie régulière nous trempa jusqu'aux os, et fit friser le pelage de nos chameaux comme celui d'un chien mouillé.

C'est dans ces circonstances que Motlog aperçut une tente, celle de Chérif Fahad, au coin d'un pic de grès. Malgré mes objurgations, il choisit d'y passer la nuit, et de voir le lendemain quel air auraient les collines. Je savais que c'était une décision fatale, qui ferait perdre des jours dans l'indécision ; je lui dis donc adieu et continuai avec mes deux hommes, et six Howeitat se rendant à Shobek, qui avaient rejoint notre caravane.

La discussion nous avait retardés : nous n'atteignîmes donc le pied du défilé qu'à la nuit. La pluie douce et triste nous faisait plutôt regretter notre vertu, nous poussant à envier à Motlog l'hospitalité de Fahad, quand soudain une étincelle rouge à notre gauche nous attira, pour trouver Saleh ibn Shéfia campant là dans une tente et trois cavernes, avec une centaine de ses affranchis, combattants de Yenbo. Saleh, le fils du pauvre vieux Mohammed, notre bouffon, était l'excellent garçon qui avait pris Wedjh d'assaut lors de la bataille commandée par Vickery.

« *Tcheif ent ?* » (Comment vas-tu ?) dis-je avec sérieux deux ou trois fois. Ses yeux brillèrent devant ces manières Juheina. Il s'approcha de moi et, la tête baissée et la voix intense, déversa un chapelet de vingt « *Tcheif ent* » avant de reprendre haleine. Je n'aimais pas être dépassé, et répliquai donc aussi solennellement avec une douzaine. Il releva le défi avec un autre de ses longs jaillissements, bien plus de vingt cette fois-ci. Je renonçai à apprendre combien de fois il est possible de répéter les salutations à Wadi Yenbo.

Bien que je fusse trempé, il m'accueillit sur son propre tapis, dans sa tente, et me donna un nouveau vêtement, cousu par sa mère, en attendant le ragoût chaud de viande et de riz. Puis nous nous allongeâmes et dormîmes une pleine nuit de grande satisfaction, entendant la pluie tambouriner sur la double toile de sa tente mecquoise.

Le matin, nous partîmes à l'aube, mâchant un morceau du pain de Saleh. Comme nous commencions l'ascension, Serdj leva les yeux et dit : « La montagne porte sa calotte. » Il y avait un blanc dôme de neige sur chaque crête, et les Ateiba avancèrent rapidement vers le col, pleins de curiosité, pour toucher de leurs mains cette nouvelle merveille. Les chameaux aussi étaient ignorants, et tendirent lentement le cou vers la terre pour en renifler deux ou trois fois la blancheur en une investigation fatiguée, mais ensuite ils écartèrent la tête et regardèrent à nouveau en avant sans s'intéresser à la vie.

Notre inaction ne se prolongea qu'un moment car, lorsque nous passâmes la tête au-dessus de la dernière crête, un vent du nord-est nous heurta les dents avec un froid si vif et mordant qu'il nous coupa le souffle et que nous retournâmes précipitamment à l'abri. Il nous paraissait mortel d'y faire front, mais nous savions que c'était stupide ; nous nous ressaisîmes donc et traversâmes en hâte ce premier extrême jusqu'au demi-abri de la vallée. Serdj et Rameid, terrifiés par ces douleurs nouvelles dans leurs poumons, crurent qu'ils étouffaient et, pour leur épargner le conflit moral qu'ils auraient éprouvé en dépassant un camp amical, je guidai notre petit groupe à l'écart derrière la colline de Mauloud, si bien que nous ne vîmes rien de sa troupe battue par les intempéries.

Les hommes de Mauloud campaient à cet endroit, à quatre mille pieds au-dessus de la mer, depuis deux mois, sans répit. Ils étaient obligés de vivre dans des tranchées peu profondes au flanc de la colline. Ils n'avaient pas de combustible sauf l'armoise rare et mouillée sur laquelle ils pouvaient juste cuire le pain nécessaire un jour sur deux. Ils n'avaient pas d'autres vêtements que l'uniforme kaki que les Britanniques portaient l'été. Ils dormaient dans leurs fosses vermineuses et trempées de pluie, sur des sacs de farine vides ou à demi vides, à six ou huit ensemble en une masse enchevêtrée, de manière à rassembler assez de couvertures usées pour avoir de la chaleur.

Nettement plus de la moitié d'entre eux moururent et tombèrent malades du froid et de l'humidité ; pourtant les autres maintinrent leur garde, échangeant quotidiennement des coups de feu avec les avant-postes turcs, n'étant protégés que par la rigueur du climat d'une contre-attaque écrasante. Nous leur dûmes beaucoup, et plus encore à Mauloud, dont la force d'âme les renforçait dans leur devoir.

L'histoire du vieux guerrier couturé dans l'armée turque était un catalogue de duels provoqués par son sens vigoureux de l'honneur et de la nationalité arabes, une foi pour laquelle il avait à deux ou trois reprises sacrifié ses perspectives d'avenir. Ce devait être une foi robuste, qui lui permettait d'endurer joyeusement trois mois d'hiver devant Maan et de diffuser assez d'énergie morale parmi cinq cents hommes ordinaires pour les garder vaillants autour de lui.

Cette seule journée fut une épreuve suffisante pour nous. Sur la crête près d'Aba el-Lissan, le sol était encroûté de gel, et nous n'étions gênés que par le vent qui nous mordait les yeux ; mais ensuite les ennuis commencèrent. Nos chameaux s'arrêtèrent dans la neige fondue au pied d'un talus de boue glissante, haut de vingt pieds, et meuglèrent désespérément contre lui, comme pour dire qu'ils ne pouvaient pas nous porter en haut d'une chose pareille. Nous sautâmes à terre pour les aider, et glissâmes nous-mêmes en arrière aussi fâcheusement. Enfin nous enlevâmes nos bottes neuves et chéries, enfilées pour nous cuirasser contre l'hiver, et hissâmes les chameaux en haut du glacis, pieds nus, comme à l'aller.

Ce fut la fin de notre confort, et nous mîmes sans doute vingt fois pied à terre avant le crépuscule. Il nous arrivait de descendre involontairement, quand nos chamelles glissaient sous nous, et s'abattaient, le tintement des pièces d'or résonnant à travers le grondement de leurs ventres creux comme des tonneaux. Tant qu'elles avaient des forces, ces chutes les rendaient aussi furieuses que des chamelles peuvent l'être ; ensuite elles furent plaintives, et finalement apeurées. Nous

devînmes, nous aussi, brusques les uns avec les autres, car le vent violent ne nous laissait pas de répit. Rien en Arabie ne peut être plus coupant qu'un vent du nord à Maan, et celui de ce jour était des plus acérés et des plus puissants. Il traversait nos vêtements comme si nous n'en portions aucun, crispait nos doigts en griffes incapables de tenir la rêne ou la baguette, et nous engourdissait tant les jambes que nous n'avions pas de prise sur le pivot d'arçon. En conséquence, quand nous étions jetés de nos bêtes qui tombaient, nous gardions notre position en nous écrasant sur le sol avec raideur, encore durcis de froid dans l'attitude, jambes croisées, que la monte nous avait donnée.

Toutefois, il n'y avait pas de pluie, et le vent semblait avoir un effet d'assèchement ; nous continuâmes donc fermement vers le nord. Au soir, nous avions presque atteint le ruisseau de Basta : ce qui signifiait que nous parcourions plus d'un mille par heure et, de crainte que, le lendemain, nos chameaux et nous fussions trop fatigués pour faire aussi bien, je continuai à avancer dans le noir et traversai le petit torrent. Il était enflé, et les bêtes renâclèrent, si bien que nous dûmes descendre pour ouvrir la voie, dans trois pieds d'eau glacée.

Sur les hauteurs, de l'autre côté, le vent nous souffleta comme un ennemi ; vers neuf heures, les autres se jetèrent en pleurant sur le sol et refusèrent d'aller plus loin. Moi aussi, j'étais bien près de pleurer, soutenu seulement, en vérité, par la contrariété que me causaient leurs lamentations déclarées, et donc intimement content, à contrecœur, de céder à leur exemple. Ayant disposé les neuf chameaux en phalange, nous nous allongeâmes entre eux assez à l'aise, écoutant la tempête qui battait autour de nous aussi bruyamment que les lames autour d'un navire en mer la nuit. Les étoiles visibles étaient brillantes, paraissant capricieusement changer de groupe et de place entre les nuages qui filaient au-dessus de nos têtes. Nous avions chacun deux couvertures de l'armée, et un paquet de pain déjà cuit ; nous étions donc armés contre le mal et pûmes dormir en sécurité dans la boue et le froid.

CHAPITRE LXXXIX

À l'aube, nous repartîmes reposés ; mais le temps était devenu doux, avec une grisaille où s'estompaient les tristes collines couvertes d'armoise. Sur leurs pentes, les côtes de calcaire de cette très vieille terre s'exposaient avec lassitude. Dans leurs creux, la boue augmentait nos difficultés. Les vallées brumeuses formaient des ruisseaux paresseux de neige fondante ; et enfin de nouvelles averses épaisses de flocons mouillés se mirent à tomber. Nous atteignîmes les ruines désolées d'Odroh par un midi ressemblant au crépuscule ; le vent soufflait et mourait par intermittence, et des bancs de nuages et de crachin au mouvement lent nous enfermaient.

Je pris à droite, pour éviter les Bédouins entre nous et Shobek, mais nos compagnons Howeitat nous menaient droit sur leur camp. Nous avions parcouru six milles en sept heures, et ils étaient épuisés. Les deux Ateiba n'étaient pas seulement épuisés, mais aussi démoralisés, et jurèrent, révoltés, que rien au monde ne les tiendrait éloignés des tentes de la tribu. Nous nous querellâmes au bord de la route, sous la douce neige qui nous recouvrait.

Moi, je me sentais frais et heureux, opposé aux délais de l'inutile hospitalité tribale. Le fait que Zeid fût sans le sou constituait un excellent prétexte pour affronter l'hiver édomite. Shobek n'était qu'à dix milles, et il restait cinq heures

de jour. Je décidai donc de continuer seul. Ce serait sans aucun danger, car sous un tel temps ni Turc ni Arabe ne se trouvait dehors, et les routes m'appartenaient. Je pris leurs quatre mille livres à Serdj et Rameid et les envoyai d'une malédiction dans la vallée, les traitant de lâches ; ce qu'en fait ils n'étaient pas. Rameid reprenait sa respiration en grands sanglots, et la souffrance nerveuse de Serdj marquait chaque embardée de son chameau d'un long gémissement. Ils furent saisis d'une rage pitoyable quand je les renvoyai et me détournai.

La vérité était que j'avais la meilleure chamelle. L'excellente Wodheiha lutta courageusement pour avancer sous le poids d'or supplémentaire. En terrain plat, je la montais ; dans les ascensions et descentes, nous glissions côte à côte avec des accidents comiques auxquels elle paraissait plutôt prendre plaisir.

Au crépuscule, la neige cessa de tomber ; j'arrivais à la rivière de Shobek, et pouvais voir une piste brune qui serpentait sur la colline opposée, vers le village. J'essayai un raccourci, mais la croûte gelée des berges de boue me trompa, et je traversai soudain la glace trop mince (acérée comme des couteaux) et m'embourbai si profondément que je craignis d'avoir à passer la nuit sur place, à moitié dans et à moitié hors de la vase, ou bien entièrement dedans, ce qui serait une mort plus propre.

Wodheiha, bête de bon sens, avait refusé d'entrer dans la fondrière ; mais elle se tenait, perdue, sur le rebord, et regardait sobrement mes facéties boueuses. Toutefois, je parvins, avec le licol que je tenais encore, à la persuader d'avancer un peu. Alors je jetai soudain mon corps en arrière sur le bourbier gargouillant et, battant follement l'air derrière ma tête, saisis son fanon. Elle eut peur, recula, et sa traction me sortit de là. Nous rampâmes plus loin le long du ruisseau jusqu'à un endroit sûr et traversâmes, après que je me fus assis dans le torrent, non sans hésitation, pour me laver du poids de l'argile puante.

Tremblant, je remontai en selle. Nous franchîmes la crête pour descendre vers la base du cône bien formé, dont l'enceinte du vieux château de Monréale, très noble sur le fond du ciel nocturne, formait la couronne murale. La craie était dure, et il gelait ; des amoncellements de neige épais d'un pied se trouvaient de chaque côté du chemin en spirale qui serpentait sur la colline. La glace blanche craquait sinistrement sous mes pieds nus alors que j'approchais du portail où, pour faire une entrée théâtrale, je grimpai en selle par l'épaule patiente de Wodheiha. Je m'en repentis, car ce ne fut qu'en me jetant de côté le long de son cou que j'évitai les pierres de voûte, alors qu'elle se précipitait dessous, à demi terrorisée par cet endroit étrange.

Je savais que Chérif Abd el-Main devait encore se trouver à Shobek ; je remontai donc hardiment la rue silencieuse sous la lumière de chaume des étoiles, qui s'harmonisait avec les blanches stalactites et leurs ombres sur les murs, sur les toits et le sol enneigés. La chamelle incertaine trébuchait contre des marches cachées par une épaisse enveloppe de neige, mais je ne m'en souciais pas, ayant atteint mon but de la nuit, et disposant d'une couverture aussi poudreuse où tomber. Au carrefour, je criai le salut de bonne nuit ; et, après une minute, une voix rauque protesta en invoquant Dieu à travers l'épaisseur de sacs qui bourrait la meurtrière de la baraque à ma droite. Je demandai Abd el-Mayein, et on me dit : « Dans la Maison du Gouvernement », qui se trouvait à l'autre extrémité de l'enceinte du vieux château.

Arrivé là, j'appelai de nouveau. On ouvrit brutalement une porte, et un nuage de lumière fumeuse avec des tourbillons de poussière coula sans précaution, au travers duquel des visages noirs essayaient de voir qui j'étais. Je les saluai amicalement, par leurs noms, disant que j'étais venu manger un mouton avec le maître ; sur quoi ces esclaves se précipitèrent dehors, bruyants d'étonnement, et me débarrassèrent de Wodheiha qu'ils ramenèrent dans l'étable puante où ils vivaient eux-mêmes. À la lumière d'une torche, l'un d'eux

me guida sur l'escalier extérieur en pierre vers la porte de la maison et, avec d'autres serviteurs, le long d'un passage tortueux dégouttant d'eau venue du toit brisé, jusqu'à une petite pièce. Là se trouvait Abd el-Muein, sur un tapis, allongé sur le ventre, respirant l'air au niveau le moins enfumé.

Mes jambes chancelaient, aussi je me laissai tomber à côté de lui et imitai avec plaisir sa position pour éviter les fumées étouffantes d'un brasero en cuivre où crépitait du bois enflammé, dans l'embrasure d'une meurtrière du puissant mur extérieur. Il me chercha un pagne pendant que je me dépouillais de mes affaires et les mettais à sécher devant le feu, qui devenait moins piquant pour les yeux et la gorge, se transformant en charbons rougis. Pendant ce temps, Abd el-Mayin claqua des mains pour qu'on hâtât le souper et servît du « Fauzan » (du thé en argot Harith, ainsi nommé d'après son cousin, gouverneur de leur village) chaud et épicé, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le mouton bouilli dans du beurre avec des raisins fût apporté.

Il expliqua, tout en faisant ses bénédictions sur le plat, que le lendemain il leur faudrait rester affamés ou voler, car il avait deux cents hommes, sans nourriture ni argent, et ses messagers pour Fayçal étaient arrêtés par la neige. Sur quoi je claquai moi aussi des mains, commandant qu'on apporte mes sacoches, et lui offris cinq cents livres en acompte, jusqu'à l'arrivée de ses subsides. C'était un bon prix pour le repas, et nous nous amusâmes beaucoup de ma bizarrerie, faisant route seul, en hiver, avec plus de cinquante kilos d'or pour bagage. Je répétai que Zeid, comme lui, se trouvait dans l'embarras, et parlai de Serdj et Rameid chez les Arabes. Les yeux du Chérif s'assombrirent et il cingla l'air de sa baguette. J'expliquai, pour atténuer leur défaillance, que le froid ne me gênait pas, puisque le climat anglais était de ce genre presque toute l'année. « Dieu nous en garde » dit Abd el-Muyein.

Au bout d'une heure il s'excusa, car il venait d'épouser

une femme de Shobek. Nous parlâmes du mariage arabe, dont le but est d'avoir des enfants ; je fis des objections, citant le vieux Dyonisus de Tarse.

Les Arabes étaient choqués de le voir célibataire à ses soixante ans, considérant la procréation non moins que l'évacuation comme des mouvements inévitables du corps. Ils répétaient, mais en le tronquant, le commandement d'honorer les parents. Je demandai comment ils pouvaient regarder avec plaisir des enfants, preuves incarnées de leur luxure consommée, et les invitai à se représenter l'esprit des enfants voyant ramper comme un vers hors de la mère cette chose ensanglantée, aveuglée qui n'était rien d'autre qu'eux-mêmes ! Cela lui sembla une plaisanterie tout à fait excellente, et ensuite nous nous enroulâmes dans les couvertures et dormîmes au chaud. Les puces venaient en rangs serrés, mais ma nudité, la défense arabe contre un lit plein de vermine, atténuait leur fléau ; et les contusions non plus n'eurent pas l'avantage, parce que j'étais trop fatigué.

Le matin, je me levai avec une migraine qui me fendait la tête, et je dis qu'il me fallait continuer. On trouva deux hommes pour m'accompagner, et pourtant, suivant l'opinion de tous, nous n'atteindrions pas Tafileh cette nuit. Je pensais toutefois que la route ne pourrait pas être pire que la veille ; aussi nous patinâmes craintivement en descendant le sentier rapide vers la plaine où s'étirait encore la voie romaine avec ses groupes de pierres milliaires tombées, dont les inscriptions rappelaient des empereurs fameux.

Dès la plaine, les deux cœurs lâches qui m'accompagnaient s'esquivèrent pour rejoindre leurs camarades sur la colline du château. Je continuai, tour à tour sur mon chameau et à côté, comme la veille, bien que le chemin fût maintenant beaucoup trop glissant, sauf sur l'antique pavage, dernière empreinte de la Rome impériale qui avait autrefois, de façon tellement plus précieuse, joué le rôle des Turcs pour les habitants du désert. Sur le pavage, je pouvais monter ma bête ; mais il me fallait marcher pour traverser les trous

d'eau où les crues de quatorze siècles avaient emporté les fondations de la route. La pluie se mit à tomber et me trempa, puis un vent acéré et gelé souffla, jusqu'à ce que je craque dans une armure de soie blanche, comme un chevalier de théâtre ou comme un gâteau de mariage au glaçage dur.

La chamelle et moi eûmes traversé la plaine en trois heures, allure merveilleuse ; mais nos ennuis n'étaient pas terminés. La neige était bien telle que mes guides l'avaient dit, et cachait complètement la piste qui serpentait à flanc de colline entre murs et fossés, et piles de roches en désordre. Il m'en coûta des souffrances infinies pour suivre les deux premiers tournants. Wodheiha, fatiguée d'enfoncer jusqu'à ses genoux osseux dans une matière blanche inutile, commença à flancher sensiblement. Cependant, elle grimpa encore un bout de chemin raide, mais ce ne fut que pour rater le bord de la piste, là où il y avait un remblai. Nous tombâmes ensemble de quelque dix-huit pieds dans un amoncellement de neige gelée profond d'un mètre. Après la chute, elle se releva en gémissant et resta immobile, prise de tremblements.

Quand des chameaux mâles se dérobaient ainsi, ils mouraient sur place, après des jours ; et je craignais d'avoir maintenant trouvé la limite de l'effort pour les chamelles. Je plongeai dans la neige jusqu'au cou devant elle et essayai de la remorquer, en vain. Puis je passai un long moment à lui frapper l'arrière-train. Je montai en selle, et elle s'assit. Je sautai à terre, la fis lever, et me demandai si peut-être l'amoncellement de neige n'était pas trop épais. Je lui taillai donc une belle petite route, d'un pied de large, trois de profondeur, et dix-huit pas de long, me servant comme outils de mes pieds et mains nus. La neige était si gelée en surface que j'y mettais tout mon poids, d'abord pour la briser, puis pour l'écoper. La croûte, coupante, m'entailla les poignets et les chevilles jusqu'à ce que le sang coulât, et le bord de la route fut bientôt longé de cristaux roses ressemblant à de pâles, très pâles, morceaux de pastèque.

Ensuite je revins vers Wodheiha, qui se tenait patiemment debout, et montai en selle. Elle partit facilement. Nous prîmes le galop, et sa vitesse était telle que l'élan l'emporta tout droit par-dessus le creux, sur la piste elle-même. Nous montâmes prudemment, moi à pied, sondant le chemin avec ma baguette, ou creusant de nouvelles passes quand les amoncellements étaient profonds. Au bout de trois heures, nous étions au sommet, et nous le trouvâmes balayé par le vent sur la face ouest. Nous quittâmes donc la piste pour avancer difficilement le long de la crête très irrégulière, regardant, au-delà de l'échiquier des maisons du village de Dana, l'oasis ensoleillée d'Arabah, fraîche et verte, à des milliers de pieds au-dessous de nous.

Quand la crête ne nous aida plus, nous fîmes un travail encore plus dur, et à la fin Wodheiha flancha de nouveau. L'affaire devenait sérieuse, car le soir était proche. Soudain je pris conscience de la solitude environnante : si la nuit nous trouvait encore loin de toute aide sur ce sommet de colline, Wodheiha mourrait ; et c'était une très noble bête. Il y avait aussi la massive charge d'or, et je ne savais pas jusqu'à quel point, même en Arabie, je pourrais en sécurité poser six mille souverains au bord de la route avec un sceau en signe de propriété et les laisser là pour la nuit. Je fis donc reculer Wodheiha de cent mètres sur notre piste battue, montai en selle et la fis charger vers le talus. Elle répondit. Nous le perçâmes de part en part, jusqu'à la lèvre nord du sommet, qui donnait sur le village Sénoussi de Rasheidiya.

Ce côté de la colline, abrité du vent et ouvert au soleil tout l'après-midi, avait dégelé. Sous la neige de surface se trouvait un sol humide et boueux ; et quand Wodheiha s'élança là-dessus à toute vitesse, ses pieds se dérobèrent sous elle et elle s'étala, les quatre pattes jointes. Ainsi, sur la queue, moi encore en selle, nous glissâmes en une courbe de cent pieds. Peut-être cela lui fit-il mal à la queue (il y avait des cailloux sous la neige) car, en terrain plat, elle se releva, chancelant et grognant, et en fouetta l'air comme un scorpion. Puis elle se

mit à galoper à dix milles à l'heure, descendant le chemin glissant vers Rasheidiya, dérapant et plongeant follement, avec moi, terrifié à l'idée d'une chute et de fractures, accroché aux cornes de la selle.

Une foule d'Arabes, des hommes de Zeid, empêchés par le climat de rejoindre Fayçal, se précipitèrent dehors en entendant son approche claironnante, et crièrent de joie devant une entrée au village si remarquable. Je leur demandai les nouvelles : ils me dirent que tout allait bien. Puis je remontai en selle pour les huit derniers milles jusqu'à Tafileh, où je donnai à Zeid ses lettres et un peu d'argent, et j'allai me coucher avec joie... à l'épreuve des puces pour une nouvelle nuit.

CHAPITRE XC

Le matin me trouva presque aveuglé par la neige, mais content et vigoureux. Je cherchai quelque chose à faire pour remplir les journées d'inaction jusqu'à l'arrivée du reste de l'or. Ma décision finale fut d'aller faire un examen personnel des approches de Kérak, et du terrain sur lequel nous avancerions plus tard vers le Jourdain. Je demandai à Zeid de recevoir de Motlog les vingt-quatre mille livres qui devaient venir et d'utiliser le nécessaire pour les dépenses courantes jusqu'à mon retour.

Zeid m'apprit qu'il y avait un autre Anglais à Tafileh. La nouvelle m'étonna, et je partis rencontrer le Lieutenant Kirkbride, un jeune officier d'État-major arabophone envoyé par Deedes faire un rapport sur les possibilités de Renseignement sur le front arabe. Ce fut le début d'un contact profitable pour nous, et au crédit de Kirkbride, garçon taciturne, endurant, pas bien vieux en années, mais très dur en action, qui fut pendant huit mois commensal des officiers arabes, leur compagnon silencieux.

Le froid avait diminué et le mouvement était possible, même sur les hauteurs. Nous traversâmes Wadi Hésa et allâmes jusqu'au bord de la vallée du Jourdain, dont les profondeurs résonnaient de l'avancée d'Allenby. On me dit que les Turcs tenaient encore Jéricho. De là, nous retournâmes à Tafileh, après cette reconnaissance très rassurante pour

notre avenir. Chaque pas de notre route pour rejoindre les Britanniques était faisable, et la plupart faciles. Le temps était si bon que nous avions raisonnablement le pouvoir de commencer tout de suite, et pouvions espérer finir en un mois.

Zeid m'écouta froidement. Je vis Motlog près de lui, et le saluai sarcastiquement, lui demandant quelle était sa part de l'or ; puis je commençai à répéter le programme de ce que nous pourrions bien faire. Zeid m'arrêta : « Mais il faudra beaucoup d'argent. » Je répondis : « Pas du tout » ; les fonds dont nous disposions couvriraient les frais, et plus. Zeid répliqua qu'il n'avait rien et, comme je le fixais bouche bée, marmonna d'un air plutôt honteux qu'il avait dépensé tout ce que j'avais apporté. Je crus qu'il plaisantait ; mais il expliqua que telle somme était due à Dhiab, cheik de Tafileh, telle aux villageois, telle aux Djazi Howeitat, telle aux Béni Sakhr.

Une telle dépense ne pouvait se concevoir qu'en situation défensive. Les tribus en question étaient des éléments fixés autour de Tafileh, des hommes que leurs vendettas rendaient impossibles à utiliser au nord de Wadi Hésa. Bien entendu, les Chérifs, au fur et à mesure de leur avance, enrôlaient tous les hommes de chaque district pour une solde mensuelle, mais il était parfaitement admis que la solde était fictive, et ne devait être payée que si on les avait appelés à un service actif. Feissul avait plus de quarante mille hommes sur ses livres à Akaba, alors que la totalité de ses subsides venant d'Angleterre n'aurait pas suffi à en payer dix-sept mille. La solde des autres, nominalement due et souvent réclamée, n'était pas une dette légale. Toutefois, Zeid disait les avoir payés.

J'étais consterné, car cela signifiait la complète ruine de mes plans et de mes espoirs, l'effondrement de notre effort pour tenir parole vis-à-vis d'Allenby. Zeid maintint que tout l'argent avait disparu. Ensuite, je partis apprendre la vérité de Nassir, qui se trouvait au lit avec la fièvre. Il dit avec

découragement que tout allait mal — Zeid trop jeune et timide pour s'opposer à ses conseillers malhonnêtes et lâches.

Toute la nuit, je réfléchis à ce qui pouvait être fait, mais ne trouvai que du vide ; et, quand vint le matin, je ne pus qu'envoyer à Zeid un message disant que, s'il ne voulait pas rendre l'argent, je devais partir. Il me renvoya le compte supposé de l'argent qu'il avait dépensé. Pendant que nous faisions nos bagages, Joyce et Marshall arrivèrent. Ils venaient de Gouweira me faire une agréable surprise. Je leur expliquai dans quelles circonstances j'étais amené à retourner auprès d'Allenby pour solliciter un nouvel emploi. Joyce fit un vain appel à Zeid, et promit de tout expliquer à Fayçal.

Il s'occuperait de régler mes affaires et de disperser ma garde du corps. Je pus donc, avec seulement quatre hommes, partir tard cet après-midi même, pour Béershéba, le chemin le plus court vers le Quartier Général britannique. La venue du printemps rendit la première partie du voyage, en suivant le bord de l'escarpement d'Araba, d'une beauté sans égale, et mon humeur en leur disant adieu donnait à ces beautés un aspect poignant. Les ravins, au fond, étaient revêtus d'arbres ; mais, près de nous, vers le sommet, leurs flancs à pic vus d'en haut formaient une tapisserie de pelouses rases qui plongeaient sur des pans verticaux de roc nu et multicolore. Certaines de ces couleurs étaient minérales, dans le roc lui-même ; mais d'autres étaient accidentelles, dues à l'eau de la fonte des neiges qui tombait du bord de la falaise en coulées d'écume poudreuse, ou en fils de diamant pendus aux tresses de vertes fougères.

À Bouseira, petit village sur un éperon de roc au-dessus de l'abîme, on insista pour que nous fassions halte pour manger. Je le souhaitais parce que, si nous donnions là un peu d'orge à nos chameaux, nous pourrions faire route toute la nuit et atteindre Béershéba le lendemain ; mais, pour éviter le retard, je refusai d'entrer dans les maisons et pré-

férai manger dans le petit cimetière, à côté d'une tombe qui portait cimentées dans ses joints des nattes de cheveux, ornements capillaires des endeuillés qui en avaient fait sacrifice. Ensuite, nous descendîmes les zigzags de la grande passe jusqu'au fond brûlant de Wadi Dhalal, sur lequel les falaises et les collines se resserraient tant que les étoiles brillaient à peine dans sa noirceur de poix. Nous nous arrêtâmes un moment pendant que nos chameaux calmaient le tremblement nerveux de leurs pattes antérieures, après la tension de la terrible descente. Nous les fîmes ensuite barboter jusqu'aux boulets dans le torrent rapide, sous une longue arche de bambous bruissants qui se rencontraient si près de nos têtes que leurs éventails nous effleuraient le visage. Les étranges échos de ce passage voûté effrayèrent nos chameaux qui prirent le trot.

Nous fûmes bientôt hors de là, sortis des cornes de la vallée, balayant le terrain découvert d'Araba. Nous atteignîmes le lit central, et nous aperçûmes que nous avions quitté la piste — ce qui n'était pas étonnant, car nous ne nous guidions que sur mes souvenirs, vieux de trois ans, de la carte de Newcombe. Nous perdîmes une demi-heure à chercher une rampe pour les chameaux sur la falaise de terre.

Nous en trouvâmes enfin une derrière laquelle nous suivîmes les méandres d'un labyrinthe marneux — endroit étrange, stérilisé par le sel, comme une mer forte soudain immobilisée, avec toutes ses vagues démontées transformées en terre dure et fibreuse, très grise sous la demi-lune de cette nuit. Ensuite, nous prîmes vers l'ouest jusqu'à ce que l'arbre aux hautes branches de Housb se dessine sur le ciel, et que nous entendions le murmure de la grande source qui naissait entre ses racines. Nos chameaux burent un peu. Ils avaient descendu cinq mille pieds depuis les collines de Tafileh, et devaient maintenant en grimper trois mille vers la Palestine.

Dans les petits contreforts des collines avant Wadi Mourra, nous vîmes soudain un feu de grosses bûches, fraîchement empilées et encore chauffées à blanc. Nul n'était

visible, preuve que ceux qui avaient allumé le brasier formaient une troupe guerrière ; pourtant, il n'avait pas été allumé à la façon nomade. Sa vivacité montrait que les hommes ne se trouvaient pas loin, et sa taille qu'ils étaient nombreux ; la prudence nous fit donc nous presser. En fait, c'était le feu de camp d'une section britannique d'automitrailleuses Ford, commandée par les deux fameux Mac, cherchant une route carrossable du Sinaï à Akaba. Cachés dans l'ombre, ils nous couvraient de leurs mitrailleuses Lewis.

Nous grimpâmes la passe comme l'aube se levait. Une petite pluie tombait, rafraîchissante après les outrances de Tafileh. De très fins lambeaux de nuages restaient paradoxalement immobiles dans les collines, pendant que nous avancions sur la plaine confortable, arrivant à Béershéba vers midi ; bonne performance, puisque nous avions descendu et monté des collines sur près de quatre-vingts milles.

On nous dit que Jéricho venait d'être prise. Je me rendis directement au Quartier Général d'Allenby. Hogarth était de permanence. Je lui avouai que j'avais tout gâché, et que je venais prier Allenby de me trouver un rôle moins important ailleurs. J'avais mis tout de moi-même dans l'affaire arabe, et avais fait naufrage à cause de mon mauvais jugement, à l'occasion de Zeid, le propre frère de Fayçal, un petit homme que j'appréciais vraiment. Il ne me restait maintenant plus un seul tour qui m'aurait rapporté un repas sur le marché arabe, et je souhaitais la sécurité de l'habitude, être pris en charge, placer ma tête sur l'oreiller du devoir et de l'obéissance : sans responsabilité.

Je me plaignis de n'avoir eu depuis mon débarquement en Arabie que des options et des requêtes, jamais d'ordres ; d'être mortellement fatigué du libre arbitre, et de beaucoup d'autres choses à côté. J'étais resté en mouvement pendant un an et demi, parcourant un millier de milles chaque mois à chameau, en y ajoutant les heures de nervosité dans des aéroplanes fous, ou les ruées à travers le pays dans de puis-

santes voitures. J'avais été touché lors de mes cinq dernières actions, et mon corps redoutait tellement une souffrance supplémentaire que je devais maintenant me forcer à aller sous le feu. En général, j'avais eu faim, j'avais toujours eu froid ces temps derniers, et le gel et la saleté avaient infecté mes blessures, les transformant en amas de plaies suppurantes.

Cependant, ces soucis n'auraient occupé que leur place mineure, dans mon mépris du corps, et en particulier de mon corps souillé, sans l'escroquerie envenimée à laquelle mon esprit était constamment tenu : cette prétention à conduire le soulèvement national d'une autre race, cette pose quotidienne dans un costume étranger, ce prêche dans une langue étrangère, et derrière tout cela le sentiment que les « promesses » qui faisaient travailler les Arabes valaient ce que vaudrait leur force armée lorsque viendrait le moment de les réaliser. Nous avions nourri l'illusion que la paix trouverait peut-être les Arabes capables, sans aide ni enseignement, de se défendre avec des outils de papier. Pendant ce temps, nous avions pallié notre fraude en conduisant leur guerre nécessaire avec pureté et à bon marché. Mais j'avais maintenant perdu cet éclat trompeur. On pouvait porter à charge contre ma vanité les morts sans cause ni effet de Hésa. Ma volonté s'était évanouie et je redoutais d'être seul, de crainte que les vents de l'occasion, du pouvoir ou de la luxure n'emportent au loin mon âme vide.

CHAPITRE XCI

Diplomate, Hogarth ne répondit pas un mot, mais m'emmena déjeuner avec Clayton. Là, j'appris que Smuts avait été envoyé en Palestine par le Cabinet de Guerre, apportant des nouvelles qui changeaient notre situation relative. Depuis des jours, on essayait de me faire venir aux conférences, et on avait enfin envoyé des aéroplanes à la recherche de Tafileh ; mais les pilotes avaient lâché leurs messages près de Shobek, parmi des Arabes trop abattus par le climat pour bouger.

Clayton dit que, dans ces nouvelles conditions, il n'était pas question de me laisser partir. Maintenant, les choses ne faisaient que commencer en Orient. Allenby me dit que le Cabinet de Guerre pesait lourdement sur lui pour remédier à la position de « pat » où se trouvait l'Occident. Il devait au moins prendre Damas et, si possible, Alep, dès qu'il le pourrait. Il fallait mettre la Turquie hors de combat une fois pour toutes. La difficulté d'Allenby concernait son flanc est, le flanc droit, qui aujourd'hui s'appuyait sur le Jourdain. Il m'avait appelé pour voir si les Arabes pouvaient le soulager de ce fardeau.

Je n'avais aucune échappatoire. Il me fallait endosser à nouveau mon manteau de fraude en Orient. Avec mon mépris certain pour les demi-mesures, je l'enfilai rapidement et m'en enveloppai complètement. C'était peut-être une

fraude, peut-être une farce ; nul ne dirait que je ne pouvais pas la jouer. Je ne mentionnai donc même pas les raisons qui m'avaient fait venir, mais ne cachai pas que je reconnaissais le plan du Jourdain, vu sous l'angle britannique. Allenby approuva, et demanda si nous pouvions toujours le mettre à exécution. Je répondis que non, pour le moment, à moins que des facteurs nouveaux ne fussent d'abord éliminés.

Le premier était Maan. Nous devrions prendre la ville avant de pouvoir nous offrir un second théâtre d'opérations. Si plus de transports donnaient une plus grande portée aux unités de l'Armée régulière arabe, elles pourraient prendre position à quelques milles au nord de Maan et couper la voie ferrée de façon permanente, forçant ainsi la garnison à sortir de la ville les combattre ; et, sur le terrain, les Arabes vaincraient aisément les Turcs. Il nous faudrait sept cents chameaux de bât, d'autres canons et mitrailleuses et, enfin, une assurance contre une attaque de flanc venue d'Amman pendant que nous nous occuperions de Maan.

Un plan fut élaboré sur ces bases. Allenby fit descendre à Akaba deux unités du Camel Transport Corps, organisation d'Égyptiens commandés par des officiers britanniques, qui avait prouvé son éminente efficacité dans la campagne de Béershéba. C'était un grand cadeau, car leur capacité de transport nous assurait de pouvoir maintenant garder nos quatre mille réguliers quatre-vingts milles en avant de leur base. On promit aussi canons et mitrailleuses. Quant à notre protection contre une attaque venant d'Amman, Allenby dit que c'était facile à arranger. Il avait l'intention, pour la sécurité de son propre flanc, de prendre bientôt Salt, au-delà du Jourdain, et de la tenir grâce à une brigade indienne. Une Conférence de Corps était prévue pour le lendemain, et je devais y assister.

Lors de cette Conférence, on décida que l'Armée arabe se transporterait aussitôt sur le Plateau de Maan pour prendre la ville, tandis que les Britanniques traverseraient le Jourdain, occuperaient Salt, et détruiraient au sud d'Amman autant

qu'ils le pourraient de la voie ferrée, en particulier le grand tunnel. On débattit de la part que les Arabes d'Amman devraient prendre dans l'opération britannique. Bols pensait que nous devrions joindre nos forces dans l'avancée. Je m'y opposai car, ensuite, le repli sur Salt provoquerait rumeurs et réactions, et les choses seraient plus faciles si nous n'entrions pas en jeu avant que le calme fût revenu.

Chetwode, qui devait diriger l'avance, demanda comment ses hommes devaient distinguer les Arabes amis et ennemis, puisqu'ils tendaient à avoir une prévention contre tous les porteurs de robes. J'étais assis en robes parmi eux et répondis, naturellement, que les porteurs de robes détestaient les hommes en uniforme. Un rire régla la question, et il fut décidé que nous ne soutiendrions l'occupation de Salt par les Britanniques que lorsqu'ils s'y installeraient. Dès que Maan tomberait, les Réguliers arabes feraient mouvement et se ravitailleraient à Jéricho. Les sept cents chameaux viendraient avec eux, leur donnant toujours un rayon d'action de quatre-vingts milles. Ce serait suffisant pour leur permettre de travailler au-dessus d'Amman, dans la grande attaque d'Allenby sur la ligne allant de la Méditerranée à la mer Morte, la deuxième phase de l'opération dirigée vers la prise de Damas.

Mon travail ici était terminé. J'allai passer deux jours au Caire, puis un avion me ramena à Akaba, pour faire avec Fayçal mes nouveaux arrangements. Je lui dis que je pensais avoir été maltraité par ceux qui avaient détourné à mon insu de l'argent du fonds spécial que, selon notre accord, j'avais retiré uniquement pour la campagne de la mer Morte. En conséquence, j'avais quitté Zeid : il était impossible à un conseiller dont on se moquait de continuer sa tâche.

Sur l'ordre d'Allenby, j'étais revenu. Mais mon retour ne signifiait pas que le dommage fût réparé. Une grande occasion avait été manquée, et une avancée précieuse gaspillée. Les Turcs reprendraient Tafileh dans une semaine sans difficulté.

Fayçal fut affligé, de crainte que la perte de Tafileh ne fît du tort à sa réputation, et choqué par mon indifférence au sort de la ville. Pour le réconforter, je soulignai qu'elle ne signifiait maintenant plus rien pour nous. Notre intérêt se portait sur les deux extrêmes de son secteur, Amman et Maan. Tafileh ne valait pas de perdre un homme ; en fait, si les Turcs s'y installaient, ils affaibliraient soit Maan soit Amman, et rendraient notre véritable travail plus facile.

Il se résigna en partie, mais il envoya des avertissements pressants à Zeid sur le danger qui menaçait ; en vain, car les Turcs reprirent Tafileh six jours plus tard. Pendant ce temps, Fayçal réorganisa les bases financières de son armée. Je lui donnai la bonne nouvelle qu'Allenby, en remerciement de la mer Morte et d'Aba el-Lissan, avait placé trois cent mille livres à mon libre crédit, et nous donnait un train complet de sept cents chameaux de bât, avec personnel et équipement.

Une grande joie souleva toute l'armée, car les colonnes de transport nous permettraient de prouver la valeur sur le terrain des troupes régulières arabes dont l'entraînement et l'organisation avaient occupé pendant des mois Joyce, Jaafar et tant d'officiers arabes et anglais. Nous fixâmes des dates et des plans approximatifs ; puis, affairé, je repartis par bateau en Égypte.

LIVRE VIII

LA RUINE D'UN GRAND ESPOIR

Chapitres XCII à XCVII

De concert avec Allenby, nous établîmes un triple plan pour faire la jonction au travers du Jourdain, prendre Maan et couper Médine de ses arrières, en une seule opération. C'était trop ambitieux, et aucune des deux parties ne remplit son rôle. Les Arabes échangèrent donc la surveillance du tranquille chemin de fer de Médine pour le plus lourd fardeau d'investir, à Maan, une force turque ayant l'importance de l'Armée régulière dont ils disposaient.

Pour nous aider dans cette tâche, Allenby augmenta nos capacités de transport, afin que nous eussions plus de portée et de mobilité. Maan étant imprenable pour nous, nous consacrâmes nos efforts à couper sa voie ferrée au nord et à détourner la tentative turque de soulager la garnison par des renforts d'Amman.

De toute évidence une telle tactique ne pouvait apporter rien de décisif ; mais l'avancée allemande dans les Flandres à ce moment enleva à Allenby ses unités britanniques et, en conséquence, son avantage sur les Turcs. Il nous fit savoir qu'il était incapable d'attaquer.

Que l'état de « pat » où nous nous trouvions se prolongeât en 1918, c'était une perspective intolérable. Nous projetâmes de renforcer l'Armée arabe pour des opérations d'automne près de Déraa et dans le pays Béni Sakhr. Si l'ennemi devait retirer une division de Palestine, une attaque

britannique de moindre importance deviendrait possible, dont l'un des buts serait notre jonction dans la basse vallée du Jourdain, près de Jéricho. Après un mois de préparation, ce plan fut abandonné, en raison de ses risques, et parce qu'un meilleur projet se présenta.

CHAPITRE XCII

Au Caire où je passai quatre jours, nos affaires maintenant n'étaient plus livrées au hasard, et de loin. Un sourire d'Allenby nous avait donné un État-major. Nous avions des officiers d'intendance, un expert maritime, un expert en artillerie, une section de renseignement, commandée par Alan Dawnay, le frère de celui qui avait formé le plan de Béershéba, maintenant parti en France. Dawnay était le plus grand cadeau qu'Allenby nous fit — plus grand que des milliers de chameaux de bât. Officier de carrière, il avait la marque de sa classe, si bien que même l'auditeur le plus galonné reconnaissait un galon authentique. Son esprit était compréhensif, percevant instinctivement les qualités particulières de la rébellion ; en même temps, son entraînement à la guerre régulière enrichissait sa manière d'en traiter l'antithèse. Il mariait en lui la guerre et la révolte, comme, jadis à Yenbo, j'avais rêvé que ce fût le cas de tout officier de carrière. Pourtant, en trois ans de pratique, seul Dawnay y réussit.

Il ne pouvait pas prendre le commandement complet et direct, parce qu'il ne parlait pas arabe, et à cause de sa santé brisée dans les Flandres. Il avait le don, rare chez les Anglais, de tirer le meilleur parti d'une chose bonne en elle-même. Il était exceptionnellement cultivé, pour un officier de l'armée, et imaginatif. Ses manières parfaites lui valaient

l'amitié de toutes les races et classes. Nous commençâmes à apprendre de son enseignement la technique du combat sur des points que nous nous contentions auparavant de régler à vue de nez, de façon brutale et coûteuse. Son sens de l'à-propos remodela notre tenue.

Le Mouvement arabe avait été jusque-là une exhibition à la sauvage, avec des moyens aussi faibles que ses devoirs et ses perspectives. À partir de ce moment, Allenby le compta comme une part appréciable de son plan ; et la responsabilité qui pesait sur nous de dépasser ses désirs, sachant que le prix de nos échecs serait nécessairement payé en partie de la vie de ses soldats, emporta le mouvement terriblement loin de la sphère d'une joyeuse aventure.

Avec Joyce, j'établis notre triple plan pour soutenir le premier assaut d'Allenby. Au centre, les réguliers arabes, commandés par Jaafar, occuperaient la voie ferrée à une étape au nord de Maan. Joyce, avec nos automitrailleuses, se glisserait vers Mudowwara, et détruirait la ligne — de façon durable cette fois, car nous étions prêts à isoler Médine. Au nord, Merzouk, en ma compagnie, ferait jonction avec Allenby quand celui-ci se replierait sur Salt, vers le trente mars. Une telle date me laissait du loisir ; et je décidai d'aller à Shobek, avec Zeid et Nassir.

C'était le printemps, très agréable après l'hiver mordant dont les excès paraissaient un rêve, dans la fraîcheur et la force nouvelles de la nature ; car cette saison avait de la force, au sommet des collines, quand une acuité glacée au coucher du soleil corrigeait les midis languides.

Toute la vie s'animait avec nous, même les insectes. Lors de notre première nuit, j'avais placé mon couvre-tête de cachemire comme un coussin sous ma tête ; et à l'aube, quand je le repris, vingt-huit poux étaient empêtrés dans sa texture neigeuse. Ensuite, nous dormîmes sur nos couvertures de selle, les peaux de mouton tannées qu'on accroche en dernier sur le chargement pour procurer au cavalier un siège souple et à l'épreuve de la sueur. Même ainsi, nous ne

restâmes pas seuls. Les tiques des chameaux, qui s'étaient gonflées (du sang des bêtes entravées) en coussinets tendus, bleu ardoise, gros comme l'ongle du pouce, et épais, avaient l'habitude de ramper sous notre corps, se blottissant contre le cuir à l'envers des peaux et, si nous nous roulions dessus pendant la nuit, notre poids les faisait éclater en bruns paillassons de sang et de poussière.

Alors que nous nous trouvions dans cette atmosphère confortable, le lait en abondance autour de nous, des nouvelles d'Ali ibn el-Hussein et des Indiens, qui continuaient à guetter fidèlement, arrivèrent d'Azrak. Un Indien était mort de froid et aussi Daoud, mon garçon Ageyli, l'ami de Farradj. Farradj lui-même nous l'apprit.

Ces deux-là étaient amis depuis l'enfance dans une gaieté permanente ; travaillant ensemble, dormant ensemble, partageant chaque mauvaise et bonne affaire avec la franchise et l'honnêteté du parfait amour. Je ne fus donc pas étonné de voir Farradj le regard sombre et dur, les yeux plombés, vieilli, quand il vint me dire que son compagnon était mort ; et, de ce jour jusqu'à la fin de son service, il ne nous fit plus rire. Il prenait un soin minutieux, plus encore qu'auparavant, de mon chameau, du café, de mes vêtements et de mes selles, et se mit à faire régulièrement ses trois prières chaque jour. Les autres s'offrirent pour le réconforter mais il préférait errer sans répit, gris et silencieux, vraiment très seul.

Quand on la considère de cet Orient torride, notre conception britannique de la femme semble participer du climat nordique qui a aussi rétréci notre foi. En Méditerranée, l'influence et le but supposé de la femme sont rendus irrésistibles par une entente où on lui accorde le monde physique en toute simplicité, sans conteste, comme au pauvre en esprit. Pourtant ce même accord, en déniant l'égalité des sexes, rend l'amour, la camaraderie et l'amitié impossibles entre homme et femme. La femme devient une machine à exercices musculaires, pendant que le côté psychique de

l'homme ne peut s'étancher que parmi ses pairs. De là naissent ces associations d'homme et homme, pour fournir à la nature humaine plus que le contact de la chair avec la chair.

Nous, occidentaux de cet âge complexe, moines dans la cellule de notre corps, cherchant quelque chose qui nous emplît au-delà de la parole et des sens, nous en étions coupés à jamais par le simple effort de cette quête. Pourtant c'était donné à des enfants comme ces Ageyl irréfléchis, contents de recevoir sans rendre, même entre eux. Nous nous tourmentions de remords héréditaires pour la complaisance charnelle de notre grossière origine, mettant tous nos efforts à la racheter d'une vie de misère, accueillant le bonheur, dépense de la vie, en le compensant d'un enfer et dressant un bilan de bien et de mal pour le jour du jugement.

Pendant ce temps, à Aba el-Lissan, les choses se passaient mal pour notre plan visant à détruire la garnison de Maan en postant l'Armée arabe sur la voie ferrée au nord et en forçant les Turcs à une bataille ouverte, alors qu'Allenby attaquerait leur base et leurs forces de soutien à Amman. Fayçal et Jaafar appréciaient ce plan mais leurs officiers réclamaient à grands cris une attaque directe sur Maan. Joyce leur signala que l'artillerie et les mitrailleuses étaient insuffisantes, les hommes inexpérimentés, le plan de la voie ferrée stratégiquement plus sage ; ce fut sans effet. Mauloud, brûlant de lancer immédiatement l'assaut, écrivait des mémorandums sur le danger d'une interférence britannique avec la liberté arabe. À ce moment, Joyce contracta une pneumonie et partit pour Suez. Dawnay vint raisonner les mécontents. Il représentait notre meilleure carte, avec sa réputation militaire établie, ses bottes raffinées et son air de science bien habillée, mais il arriva trop tard, car les officiers arabes sentaient maintenant leur honneur en jeu.

Nous tombâmes d'accord pour leur lâcher la bride sur ce point, bien que nous fussions en réalité tout-puissants, avec l'argent, les fournitures et maintenant le transport entre nos mains. Toutefois, si les gens sont négligés, eh bien, il leur

faut un gouvernement négligé et, en particulier, il nous fallait aller doucement avec cette démocratie se gouvernant elle-même, l'Armée arabe, où le service était aussi volontaire que l'enrôlement. Les uns ou les autres, nous étions familiers des Armées turque, égyptienne et britannique, et chacun se faisait le champion de son maître en discipline respectif. Joyce mettait en avant la magnificence à la parade de ses Égyptiens — hommes soucieux de la forme, amoureux de la manœuvre mécanique, surpassant les troupes britanniques en aspect physique, en élégance et perfection dans les exercices. Je soutenais la frugalité des Turcs, armée traînante de serfs en haillons. Nous connaissions tous de quelque façon l'armée britannique et, en comparant ces services, nous trouvâmes que l'obéissance variait suivant le degré de force réglée qui s'appliquait à chacun comme sanction.

En Égypte, les soldats appartenaient au service, sans contrôle de l'opinion publique. En conséquence, un aiguillon s'exerçait tranquillement pour les mener à la perfection de la conduite formelle. Quant à la Turquie, les hommes, en principe, appartenaient uniformément aux officiers, corps et âme : mais leur sort était adouci par la possibilité de déserter. En Angleterre, la recrue volontaire servait aussi durement que n'importe quel Turc, sauf que la croissance du sentiment civil des convenances avait enlevé aux autorités la ressource d'infliger une douleur physique directe : mais, en pratique, sur notre population moins obtuse, les effets des exercices ou des corvées n'étaient guère inférieurs au système oriental.

Dans l'Armée arabe régulière, il n'y avait aucun pouvoir de châtiment quel qu'il fût ; cette différence vitale se voyait partout chez nos soldats. Ils n'avaient pas de discipline formelle, pas de subordination. Le service était actif, l'attaque toujours imminente, et, comme dans l'Armée d'Italie, les hommes reconnaissaient le devoir de vaincre l'ennemi. Pour le reste, ce n'était pas des soldats mais des pèlerins, toujours résolus à aller un peu plus loin.

Je n'étais pas mécontent de cet état de choses, car il me semblait toujours que la discipline, ou du moins la discipline formelle, était une vertu de temps de paix ; une marque ou estampille par laquelle distinguer les soldats des hommes complets, et oblitérer l'humanité de l'individu. La discipline se ramenait le plus facilement au restrictif, empêcher les hommes de faire ceci ou cela ; et pouvait donc se nourrir d'une règle assez sévère pour les faire désespérer de la désobéissance. C'était un processus de masse, un élément de la foule impersonnelle, inapplicable à un homme seul, puisqu'il supposait l'obéissance, c'est-à-dire une dualité de volontés. La discipline ne consistait pas à pénétrer les hommes de l'idée que leur volonté devait activement seconder celle de l'officier, car alors il y aurait eu, comme dans l'Armée arabe et chez les irréguliers cette pause momentanée pour la transmission ou l'absorption de la pensée, le délai pour que les nerfs traduisent la volonté privée en conséquence active. Au contraire, chaque Armée régulière extirpait assidûment cette pause significative de ses compagnies à la parade. Les adjudants essayaient de faire de l'obéissance un instinct, un réflexe mental, suivant le commandement aussi instantanément que si la puissance motrice des volontés individuelles avait été réunie dans le système.

C'était bon, dans la mesure où l'on accroissait ainsi la vitesse ; toutefois on ne tenait pas compte des accidents, on se contentait de supposer vaguement que la volonté motrice de chaque subordonné n'était pas atrophiée mais mise en réserve, en parfait état, prête sur le moment à remplir le rôle d'un supérieur décédé, l'efficacité du commandement descendant en souplesse la grande hiérarchie jusqu'à être conférée au plus âgé des deux simples soldats survivants.

Une faiblesse supplémentaire, étant donné la jalousie des hommes, consistait à placer le pouvoir dans les mains de la vieillesse arbitraire, douée d'une activité irritable, et de plus corrompue par une longue habitude de l'autorité, complai-

sance qui détruit sa proie en supprimant le mode délibératif. C'était aussi une de mes particularités que de me méfier de l'instinct, qui a ses racines dans notre animalité. La raison semblait donner aux hommes quelque chose qui était délibérément plus précieux que la peur ou la souffrance ; et cela me faisait rabaisser la valeur de la rigueur en temps de paix comme éducation pour la guerre.

Car, avec la guerre, un changement subtil se produisait chez le soldat. La discipline était modifiée, soutenue, avalée même par l'empressement de l'homme à combattre. C'est cet empressement qui amène, au sens moral et souvent physique, la supériorité dans le combat. La guerre était faite de crises d'effort intense. Pour des raisons psychologiques, les chefs souhaitaient que cet effort maximal eût la plus petite durée ; non parce que les hommes n'essaieraient pas de le fournir — d'ordinaire, ils continuaient jusqu'à tomber — mais parce que chacun de ces efforts affaiblissait la force qui leur restait. L'empressement de ce genre était nerveux et, à grande intensité, déchirait en deux la chair et l'esprit.

Susciter l'excitation de la guerre pour créer un esprit militaire en temps de paix serait dangereux, comme de doper trop tôt un athlète. En conséquence, la discipline, avec sa « rigueur » concomitante (mot suspect impliquant une contrainte et une douleur superficielles) fut inventée pour en prendre la place. L'Armée arabe, née et ayant grandi sur la ligne de combat, n'avait jamais connu d'habitudes de temps de paix, et n'affronta pas de problèmes de maintien avant l'armistice ; à ce moment-là, son échec fut patent.

CHAPITRE XCIII

Après le départ de Joyce et Dawnay, je quittai Aba el-Lissan avec Mirzouk. Dès son début, la journée promettait de couronner la fraîcheur printannière de ce haut plateau. Une semaine auparavant, il y avait eu un furieux blizzard, et un peu de la blancheur de la neige semblait avoir passé dans la lumière. Le sol éclatait d'herbe nouvelle, et le soleil qui nous arrivait obliquement, pâle comme de la paille, adoucissait le vent palpitant.

Deux mille chameaux du Sirhan voyageaient avec nous, portant nos munitions et nos vivres. Afin de ne pas épuiser la caravane, nous faisions route doucement, prévoyant d'atteindre la voie ferrée après la nuit. Quelques-uns d'entre nous s'avancèrent pour explorer la ligne à la lumière du jour et s'assurer de la tranquillité nécessaire durant les heures où cette troupe disséminée traverserait.

Ma garde du corps m'accompagnait, et Mirzouk avait ses Ageyl, avec deux fameuses chamelles de course. La gaieté de l'air et de la saison s'empara d'eux. Bientôt, ils se défiaient à la course, se menaçaient l'un l'autre, ou simulaient des escarmouches. Ma tenue en selle imparfaite (et mon humeur) m'interdisait de me joindre à ces garçons, qui s'écartèrent vers le nord pendant que j'avançais, débarrassant mon esprit de la lie des clameurs et intrigues du camp. L'abstraction du paysage désertique me nettoyait, me libé-

rait l'esprit de sa grandeur inutile, grandeur obtenue non par l'addition de la pensée à son vide, mais par sa soustraction. Dans la faiblesse de la vie terrestre se reflétait la puissance des cieux, si vastes, si beaux, si forts.

Peu avant le crépuscule, la ligne devint visible, s'incurvant largement en terrain découvert, parmi des touffes basses d'herbes et de buissons. Voyant que tout était paisible, j'avançai, avec l'intention de m'arrêter de l'autre côté et de regarder les hommes traverser. Toucher les rails, cible de tant de nos efforts, m'apportait toujours un léger frisson.

Pendant que je grimpais le talus, les pieds de ma chamelle dérapèrent sur le ballast meuble ; et de l'ombre allongée d'un ponceau à ma gauche, où sans doute il avait dormi toute la journée, un soldat turc surgit. Il me regarda, affolé, moi et le pistolet que je tenais en main, puis jeta un œil triste sur son fusil posé contre la butée, à plusieurs mètres. C'était un jeune homme, robuste, mais à l'air sombre. Je le fixai, et dis avec douceur : « Dieu est miséricordieux. » Il connaissait le son et le sens de l'expression arabe, et leva les yeux vers les miens en un éclair, pendant que son visage lourd de sommeil tournait lentement à la joie incrédule.

Toutefois, il ne dit pas un mot. Je pressai du pied l'épaule velue de ma chamelle, elle franchit d'un pas délicat les rails et descendit le talus opposé. Le petit Turc fut assez homme pour ne pas me tirer dans le dos pendant que je m'éloignais, éprouvant un sentiment chaleureux à son égard, comme toujours vis-à-vis d'une vie qu'on a sauvée. Hors de danger, je lançai un coup d'œil en arrière. Il se mit le pouce sur le nez et agita les doigts vers moi.

Nous allumâmes un feu pour faire du café et servir de phare aux autres, et attendîmes que leurs files sombres eussent passé. Le lendemain, nous arrivâmes à Wadi el-Djinz, à des mares laissées par les crues, yeux d'eau peu profonde dans les rides de l'argile, les paupières frangées de broussailles rabougries. L'eau était grise, comme le lit marneux de la vallée, mais douce. Nous fîmes halte là pour la

nuit, puisque le Zaagi avait tiré une outarde ; Xénophon disait à bon droit que sa viande blanche est bonne. Pendant que nous banquetions, les chameaux en faisaient autant ; la générosité du printemps les plongeait jusqu'aux genoux dans une verdure délicieuse.

Une quatrième étape facile nous mena à l'Atara, notre but, où nos alliés, Mifleh, Fahad et Adhoub, campaient. Fahad n'était pas encore guéri, mais Mifleh sortit nous accueillir de mots mielleux, le visage dévoré d'une cupidité qui rendait sa voix sifflante.

Notre plan, grâce à la part du lion que prenait Allenby, promettait d'être simple. Quand nous serions prêts, nous traverserions la ligne vers Thémed, le principal point d'eau des Béni Sakhr. De là, couverts par un écran de leur cavalerie, nous irions à Madéba et y installerions notre quartier général, pendant qu'Allenby mettrait en état la route Jéricho-Salt. Nous devrions faire aisément notre jonction avec les Britanniques sans tirer un coup de feu.

Dans l'intervalle, nous n'avions qu'à attendre dans les Atatir qui, pour notre joie, étaient très verts, chaque creux contenant une mare permanente, et, dans les lits des vallées, de l'herbe haute parée de fleurs. Les crêtes calcaires, stérilisées par le sel, encadraient de façon délicieuse les cours d'eau. De leur point le plus élevé, nous pouvions regarder vers le nord et le sud, et voir comment la pluie, en ruisselant, avait peint sur le blanc des vallées de larges bandes de vert, nettes et fermes comme des coups de brosse. Tout poussait, et chaque jour le tableau devenait plus plein et plus brillant, jusqu'à ce que le désert ressemblât à une luxuriante prairie humide. Des bourrasques joueuses se croisaient et se culbutaient en meutes, leurs larges et brèves bouffées gonflant les herbes, pour les coucher un moment en andains de satin clair et foncé, comme du jeune blé après la faneuse. Nous restions assis sur la colline et frissonnions devant ces ombres balayées, attendant une violente tornade — et il passait sur nos visages une haleine tiède et parfumée, très douce, qui se

dissipait derrière nous, comme une lumière gris argent sur la plaine verte. Nos chameaux, délicats, broutaient une heure environ, puis se couchaient pour digérer, renvoyant coup sur coup leurs charges d'estomac, en fourrage vert à l'odeur de beurre qu'ils mâchaient pesamment.

Enfin arriva la nouvelle que les Anglais avaient pris Amman. Une demi-heure après, nous nous dirigions vers Thémed, de l'autre côté de la ligne abandonnée. Par la suite, des messages nous apprirent que les Anglais se repliaient et, bien que nous en ayons averti les Arabes à l'avance, ils furent troublés. Un messager ultérieur raconta comment les Anglais venaient de fuir Salt. C'était évidemment contraire aux intentions d'Allenby, et je jurai immédiatement que c'était faux. Un homme arriva au galop pour dire que les Anglais n'avaient brisé que quelques rails au sud d'Amman, après deux jours de vaines attaques contre la ville. Cet assaut de rumeurs m'inquiéta sérieusement, et j'envoyai à Salt Adhoub, à qui on pouvait faire confiance pour ne pas perdre la tête, avec une lettre pour Chetwode ou Shea, demandant une note sur la situation réelle. Durant les heures de l'intervalle, nous piétinâmes nerveusement les champs de jeune orge, nos esprits élaborant plan sur plan dans une activité fiévreuse.

Très tard dans la soirée, les sabots du cheval d'Adhoub au galop firent retentir leurs échos dans la vallée, et il vint nous dire que Djémal Pacha se trouvait maintenant à Salt, victorieux, et pendait les Arabes du coin qui avaient accueilli les Anglais. Les Turcs poursuivaient toujours Allenby loin dans la vallée du Jourdain. On pensait que Jérusalem serait reprise. Je connaissais assez mes compatriotes pour repousser cette éventualité mais, à l'évidence, les choses allaient très mal. Nous nous glissâmes de nouveau, stupéfaits, vers les Atatir.

Ce revers, inattendu, me blessa d'autant plus. Le plan d'Allenby avait paru modeste, et il était déplorable de nous effondrer ainsi devant les Arabes. Ils ne nous avaient jamais

cru capables d'accomplir les grandes choses que j'annonçais, et maintenant leurs esprits indépendants se disposaient à profiter ici du printemps. Ils y furent encouragés par quelques familles de bohémiens venues du nord, avec leur matériel de rétamage sur des ânes. Les hommes de la tribu Zebn les accueillirent avec un humour que je compris mal — jusqu'à ce que je visse qu'à côté des profits légitimes de leur artisanat, les femmes s'ouvraient à d'autres avances.

Elles étaient en particulier faciles pour les Ageyl et, pendant un moment, elles prospérèrent étonnamment, nos hommes étant empressés et très généreux. Je fis aussi usage d'elles. Il me semblait dommage de rester inoccupé si près d'Amman, sans me soucier d'y jeter un œil. Farradj et moi louâmes donc les services de trois de ces joyeuses petites femmes et nous nous enveloppâmes comme elles pour nous promener dans le village. La visite réussit, bien que ma décision finale fût de laisser l'endroit tranquille. Nous eûmes un seul moment fâcheux, près du pont, au retour. Quelques soldats turcs croisèrent notre groupe et, nous prenant tous les cinq pour ce dont nous avions l'air, devinrent beaucoup trop amicaux. Nous montrâmes une timidité et une prestesse remarquables pour des bohémiennes, et nous nous échappâmes indemnes. Je résolus à l'avenir de reprendre mon habitude de porter dans les camps ennemis l'accoutrement ordinaire du soldat britannique. C'était trop effronté pour être suspect.

Après cela, je décidai de renvoyer les Indiens d'Azrak à Fayçal, et de revenir moi-même. Nous partîmes par une de ces aubes pures qui réveillent les sens avec le lever du soleil, alors que l'intellect, fatigué après les réflexions de la nuit, est encore au lit. Pendant une heure ou deux lors d'un tel matin, les sons, les senteurs et les couleurs du monde frappent l'homme individuellement, directement, sans être filtrés ou spécifiés par la pensée ; ils paraissent exister suffisamment par eux-mêmes, et le manque de dessein et de soin dans la création n'irrite plus.

Nous faisions route vers le sud le long de la voie ferrée, nous attendant à croiser les Indiens, plus lents, venant d'Azrak ; notre petit groupe, sur des chamelles de prix, s'emparait de chaque éminence, aux aguets. Le jour tranquille nous poussait à la vitesse sur toutes les crêtes jonchées de silex, ignorant la multitude de sentiers du désert ne menant qu'aux camps abandonnés de l'année précédente, ou de mille ou dix mille ans plus tôt ; car une piste une fois foulée dans ces silex et ce calcaire marque le visage du désert aussi longtemps que le désert dure.

Nous vîmes près de Faraifra une petite patrouille de huit Turcs remontant la ligne. Mes hommes, rafraîchis par leurs vacances dans les Atatir, m'implorèrent de les charger. C'était trop insignifiant, à mon avis, mais quand ils s'irritèrent, j'acceptai. Les plus jeunes se précipitèrent aussi, au galop. J'ordonnai aux autres de traverser la ligne, pour chasser l'ennemi de son abri derrière un ponceau. À cent mètres sur ma droite, le Zaagi, voyant ce que je voulais, dévia immédiatement sa course. Mohsin le suivit un moment plus tard, avec sa section, pendant qu'Abdulla et moi avancions fermement de notre côté de la voie, pour prendre ensemble l'ennemi sur les deux flancs.

Farradj, en avant de tous les autres, n'écoutait pas nos cris ni ne remarquait les tirs d'avertissement passant près de sa tête. Il observa notre manœuvre, mais continua à galoper follement vers le pont, qu'il atteignit avant que le Zaagi et son groupe eussent traversé la ligne. Les Turcs retenaient leur feu, et nous les croyions partis de l'autre côté du talus, en sécurité, mais lorsque Farradj tira sur ses rênes sous l'arche du pont, il y eut un coup de feu, il parut tomber ou bondir de selle, et disparut. Peu après, le Zaagi se mit en position sur le talus, et son groupe envoya vingt ou trente balles désordonnées, comme si l'ennemi se trouvait toujours là.

J'étais très inquiet pour Farradj. Son chameau se tenait indemne près du pont, seul. Il pouvait être touché, ou pouvait suivre les ennemis. Il m'était impossible de croire qu'il

eût délibérément avancé jusqu'à eux à découvert pour s'arrêter ensuite ; pourtant c'était bien ce qu'il semblait. J'envoyai Feheyd vers le Zaagi lui dire d'accélérer de l'autre côté dès que possible, pendant que nous avancions à un trot rapide, droit sur le pont.

Nous l'atteignîmes ensemble, et trouvâmes là un Turc mort, et Farradj, le corps traversé par une terrible blessure, gisant près de l'arche juste comme il était tombé de son chameau. Il semblait inconscient mais, quand nous mîmes pied à terre, il nous salua, puis resta silencieux, plongé dans cette solitude qui vient aux blessés convaincus d'une mort proche. Nous déchirâmes ses vêtements et regardâmes, impuissants, sa blessure. La balle l'avait frappé de plein fouet, et sa colonne vertébrale paraissait atteinte. Les Arabes dirent aussitôt qu'il n'avait que quelques heures à vivre.

Nous essayâmes de le déplacer, car il ne pouvait bouger, bien qu'il ne montrât aucune souffrance. Nous essayâmes d'arrêter la forte et lente hémorragie, qui éclaboussait l'herbe de coquelicots ; mais cela semblait impossible et, après un moment, il nous dit de le laisser tranquille, parce qu'il était mourant, et heureux de mourir, car il ne se souciait plus de vivre. En vérité, il en était ainsi depuis longtemps ; les hommes très fatigués et chagrins tombent souvent amoureux de la mort, cette faiblesse triomphale s'installant au plus profond d'eux-mêmes quand la force a été vaincue dans une dernière bataille.

Pendant que nous nous agitions autour de lui, Abd el-Latif poussa un cri d'alarme. Il avait vu environ cinquante Turcs remontant la voie vers nous, et, peu après, on entendit une draisine à moteur venir du nord. Nous n'étions que seize, et dans une position impossible. Je dis qu'il fallait nous retirer immédiatement, emmenant Farradj avec nous. On essaya de le soulever, d'abord dans son manteau, puis dans une couverture, mais la conscience lui revenait, et il hurla de façon si pitoyable que nous n'eûmes pas le cœur de le faire souffrir davantage.

Nous ne pouvions le laisser où il se trouvait, aux mains des Turcs, car nous les avions vus brûler vifs nos blessés impuissants. Pour cette raison nous étions tous convenus, avant une action, de nous achever l'un l'autre si nous étions gravement touchés ; mais je n'avais jamais conçu qu'il pourrait m'échoir de tuer Farradj.

Je m'agenouillai près de lui, tenant mon pistolet contre le sol, à côté de sa tête, pour qu'il ne vît pas mon intention ; mais il dut la deviner, car il ouvrit les yeux et me saisit de sa main rude et calleuse, la petite main de ces garçons du Nedjd non arrivés à maturité. J'attendis un moment, et il dit « Daoud sera en colère contre toi », l'ancien sourire revenant de façon si étrange à son visage gris et contracté. Je répondis : « Salue-le de ma part. » Il me retourna la réponse de règle : « Dieu te donnera la paix », et ferma enfin les yeux avec lassitude.

La draisine turque était maintenant très proche, oscillant vers nous sur la ligne comme un bousier, et les balles de ses mitrailleuses perçaient l'air autour de nos têtes pendant que nous fuyions vers les crêtes. Mohsin guidait le chameau de Farradj, où se trouvaient sa peau de mouton et son harnachement, qui gardaient encore la forme de son corps tel qu'il était tombé près du pont. Nous fîmes halte vers le crépuscule, et le Zaagi vint me murmurer que tous se chamaillaient pour savoir qui monterait la superbe bête le lendemain. Il la voulait pour lui-même, mais j'éprouvais amèrement que ces morts maintenant complétés avaient pillé ma pauvreté même, et pour compenser la grande perte avec une petite, j'abattis le pauvre animal de ma seconde balle.

Puis le soleil se coucha sur nous. Pendant le midi étouffant dans les vallées de Kérak, l'air emprisonné avait plané, stagnant, sans apporter de soulagement, et la chaleur aspirait le parfum des fleurs. Avec les ténèbres, le monde tournait à nouveau, et un souffle venu de l'ouest glissa sur le désert. Nous étions à des milles de l'herbe et des fleurs, mais soudain nous les sentîmes tout autour de nous, des vagues de

cet air parfumé passèrent sur nous avec une douceur poisseuse. Cependant elles s'évanouirent vite, et le vent nocturne, humide et salubre, suivit. Abdulla m'apporta le souper, du riz et de la viande de chameau (le chameau de Farradj). Ensuite, nous nous endormîmes.

CHAPITRE XCIV

Dans la matinée, près de Wadi el-Djinz, nous rencontrâmes les Indiens, arrêtés sous un arbre solitaire. C'était comme autrefois, comme dans notre plaisant et mémorable voyage aux ponts l'année précédente : nous traversions de nouveau le désert avec Hassan Shah, entendant les mitrailleuses Vickers cliqueter encore sur leurs fixations et aidant les soldats à rattacher leurs charges ou leurs selles qui glissaient. Ils paraissaient juste aussi malhabiles avec les chameaux qu'au début, si bien que nous ne traversâmes pas la voie ferrée avant le crépuscule.

Là, je quittai les Indiens, parce que je me sentais agité, et que la vitesse dans la nuit pourrait me guérir l'esprit. Nous nous jetâmes dans ces ténèbres glacées, allant vers Odroh. Arrivés au sommet de l'éminence, nous remarquâmes les lueurs d'un incendie à notre gauche : de brillants éclairs s'élevaient constamment ; cela pouvait venir de Djerdune. Nous tirâmes sur nos rênes et entendîmes un grondement sourd d'explosions ; une flamme soutenue apparut, s'agrandit et se divisa en deux. Peut-être la gare brûlait-elle. Nous avançâmes vite, pour interroger Mastour.

Toutefois, nous trouvâmes désert son ancien campement ; il n'y avait qu'un chacal. Je décidai de pousser jusque chez Fayçal. Nous trottions au plus vite, pendant que le soleil montait dans les cieux. Les sauterelles s'étaient emparées de

la route — bien qu'à quelque distance elles parussent belles, argentant l'air du chatoiement de leurs ailes. L'été arrivait sur nous à l'improviste ; mon septième été consécutif dans cet Orient.

En approchant, nous entendîmes des tirs en face, sur Semna, le monticule en forme de croissant qui couvrait Maan. Des groupes de soldats montaient doucement la pente pour s'arrêter en dessous de la crête. À l'évidence, nous avions pris le Semna ; nous avançâmes donc vers la nouvelle position. Mais déjà, de ce côté de la plaine, nous rencontrâmes un chameau avec une civière. L'homme qui le guidait dit « Mauloud Pacha » en désignant sa charge. Je courus vers lui, criant « Mauloud est-il blessé ? », car c'était un des meilleurs officiers de l'armée, et aussi un homme particulièrement loyal avec nous, auquel on ne pouvait en tout cas refuser l'admiration pour son patriotisme résolu et intransigeant. Le vieil homme répondit de sa civière, d'une voix faible : « Oui, Lurens Bey, je suis blessé ; mais, Dieu soit loué, ce n'est rien. Nous avons pris Semna. » Je répondis que j'y allais. Mauloud se pencha fiévreusement par-dessus le bord de la litière, à peine capable de voir ou de parler (il avait le fémur fracturé au-dessus du genou), me signalant chaque détail pour organiser la défense du flanc de colline.

Nous arrivâmes alors que les Turcs commençaient à lancer des obus, sans conviction. Nouri Saïd avait pris le commandement à la place de Mauloud. Il se tenait froidement au sommet de la colline ; la plupart des hommes parlaient plus vite sous le feu, et simulaient une aisance et une jovialité qui les trahissaient. Nouri devenait plus calme, et Zeid s'ennuyait.

Je demandai où se trouvait Djaafar. Nouri répondit qu'il aurait dû attaquer Djerdune à minuit. Je lui racontai les éclairs dans la nuit, qui devaient marquer le succès de Djaafar. Pendant que nous nous réjouissions ensemble, ses messagers arrivèrent, parlant de prisonniers et de mitrail-

leuses ; la gare et trois mille rails avaient été détruits. Un effort aussi splendide réglait le compte de la ligne nord pour des semaines. Nouri me dit alors qu'il avait pris d'assaut à l'aube de la veille la gare de Ghadir el-Hadj et l'avait dévastée, avec cinq ponts et mille rails. Le cas de la ligne sud était donc réglé aussi.

Tard dans l'après-midi, tout devint mortellement calme. Les deux camps cessèrent leur bombardement inutile. On disait que Fayçal s'était transporté à Ouheida. Nous traversâmes le petit torrent en crue, près d'un hôpital de campagne où gisait Mauloud. Mahmoud, l'intraitable médecin à la barbe rouge, pensait qu'il guérirait sans amputation. Fayçal se trouvait sur le sommet de la colline, à la crête même, se découpant en noir contre le soleil dont la lumière envoyait un étrange halo autour de sa silhouette mince et inondait sa tête d'or à travers le filoselle de son couvre-tête. Je fis s'agenouiller mon chameau. Fayçal tendit les bras en criant : « Plaise à Dieu, c'est bon ? » Je répondis : « À Dieu appartiennent la louange et la victoire », et il m'entraîna sous sa tente pour que nous échangions les nouvelles.

Fayçal avait appris de Dawnay plus que je n'en savais sur l'échec britannique devant Amman, sur le mauvais temps et la confusion, et aussi comment Allenby avait téléphoné à Shea, et pris une de ses décisions éclair pour limiter les pertes ; décision sage, bien qu'elle nous blessât cruellement. Joyce était à l'hôpital, mais se rétablissait bien, et Dawnay se trouvait à Gouweira, prêt à partir pour Mudowwara avec toutes les voitures.

Fayçal me questionna sur Semna et Djaafar, et je lui dis ce que je savais, l'opinion de Nouri, et les perspectives. Nouri s'était plaint de ce que les Abou Tayi n'eussent rien fait pour lui de toute la journée. Aouda le nia, et je rappelai l'histoire de notre première prise du plateau, et le quolibet par lequel je leur avais fait honte pour les faire charger à Aba el-Lissan. Le conte était nouveau pour Fayçal. Qu'on le ramène à la surface blessa profondément le vieil Aouda. Il

jura avec véhémence avoir fait de son mieux aujourd'hui, mais que les conditions n'étaient pas favorables au travail tribal et, comme je lui tenais tête encore, il sortit de la tente, très amer.

Maynard et moi passâmes les journées suivantes à surveiller les opérations. Les Abou Tayi capturèrent deux avant-postes à l'est de la gare, pendant que Salem ibn Shéfia prenait un parapet avec une mitrailleuse et vingt prisonniers. Ces gains nous donnaient liberté de mouvement autour de Maan et, le troisième jour, Djaafar massa son artillerie sur la crête sud, tandis que Nouri Saïd emmenait un groupe d'assaut dans les entrepôts de la gare. Comme il s'y mettait à couvert, les canons français cessèrent le feu. Nous nous déplacions dans une voiture Ford, essayant de suivre les avancées successives, quand Nouri, parfaitement habillé et ganté, fumant sa pipe de bruyère, nous héla et nous renvoya auprès du Capitaine Pisani, commandant de l'artillerie, avec une demande urgente de soutien. Nous trouvâmes Pisani en train de se tordre les mains de désespoir, toutes ses munitions épuisées. Il nous dit avoir imploré Nouri de ne pas attaquer lors de ce moment de pénurie.

Il n'y avait rien à faire, que de voir nos hommes repoussés à nouveau hors de la gare par les salves. La route était jonchée de silhouettes kaki recroquevillées, et les yeux des blessés, enrichis de souffrance, nous fixaient, accusateurs. Ils avaient perdu le contrôle de leurs corps brisés, et leur chair déchirée les secouait sans qu'ils y pussent rien. Nous pouvions tout voir, et réfléchir sans passion, mais n'entendions pas les bruits ; savoir que nous avions échoué avait emporté notre ouïe.

Ensuite, nous comprîmes n'avoir jamais espéré un si excellent esprit chez nos fantassins, qui combattaient avec entrain sous le feu des mitrailleuses et utilisaient intelligemment le terrain. Il fallait si peu les diriger que trois officiers seulement furent perdus. Maan nous montra que les Arabes étaient suffisamment bons sans encadrement britannique.

Cela nous rendit plus libres de faire des plans, si bien que l'échec ne fut pas sans compensation.

Le matin du dix-huit avril, Djaafar décida sagement qu'il ne pouvait se permettre plus de pertes, et se replia sur les positions de Semna, où les troupes se reposèrent. Étant un vieil ami de collège du Commandant turc, il lui envoya une lettre accompagnée d'un drapeau blanc, l'invitant à se rendre. La réponse disait qu'ils ne demanderaient pas mieux, mais avaient l'ordre de tenir jusqu'à la dernière cartouche. Djaafar offrit un répit, pendant lequel ils pourraient brûler leur réserve de munitions, mais les Turcs hésitèrent jusqu'à ce que Djémal Pacha pût réunir des troupes d'Amman, occuper de nouveau Djerdune, et faire passer une colonne de vivres et de munitions dans la ville assiégée. La voie ferrée resta coupée durant des semaines.

Je partis immédiatement en voiture rejoindre Dawnay, inquiet de la façon dont un officier de carrière livrerait sa première bataille de guérilla avec cette arme la plus complexe et la plus sophistiquée, l'automitrailleuse. De plus, Dawnay n'était pas arabisant, et ni Peake, son expert en chameaux, ni Marshall, son médecin, ne parlaient couramment arabe. Il avait des troupes mélangées, Britanniques, Égyptiens et Bédouins. Les deux derniers étaient antagonistes. J'entrai donc dans son camp au-dessus de Tell Shahm après minuit et m'offris avec délicatesse comme interprète.

Heureusement, il m'accueillit bien, et me fit visiter ses lignes. Merveilleux spectacle. Les voitures étaient garées géométriquement ici, les automitrailleuses là, sentinelles et avant-postes à l'extérieur avec leurs mitrailleuses prêtes. Même les Arabes occupaient une position tactique derrière une colline, en soutien, mais hors de vue et d'oreille ; par quelque magie, Chérif Hazaa et Dawnay les avaient fait rester là où ils avaient été mis. Pince-sans-rire, je me retins de dire que la seule chose manquante était un ennemi.

Sa conversation, pendant qu'il dévoilait son plan, me plongea dans des profondeurs d'admiration inexplorées. Il

avait préparé des ordres d'opération, choses à l'air orthodoxe avec des heures-zéro et une séquence de mouvements. Une mission avait été appointée à chaque unité. Nous attaquerions le « poste de la plaine » à l'aube (automitrailleuses), du haut du tertre où Joyce et moi, nous nous étions assis pour rire tristement de notre dernière expédition avortée. Les voitures, avec leurs échappements bouchés, « prendraient position » avant le jour, et emporteraient les tranchées par surprise. Les fourgons 1 et 3 démoliraient alors les ponts A et B sur le plan d'opérations (échelle 1/250 000) à zéro 1 h 30 pendant que les voitures iraient au Poste du Roc et, avec le soutien de Hazaa et des Arabes, le prendraient d'assaut (zéro 2.15).

Hornby et les explosifs, dans les Talbot n^os^ 40531 et 41226, les suivraient et démoliraient les ponts D, E et F, pendant que les soldats déjeuneraient. Après le déjeuner, quand le soleil bas permettrait de voir à travers le mirage, à zéro 8 heures pour être exact, la masse réunie attaquerait le Poste Sud, les Égyptiens venant de l'est, les Arabes du nord, couverts par le feu à longue portée des mitrailleuses montées sur les voitures, et par les canons de dix livres de Brodie, installés sur la Colline d'Observation. Le poste tomberait et la troupe se transporterait à la gare de Tell Sham, qui recevrait du nord-ouest les obus de Brodie, serait bombardée par les aéroplanes venus des plateaux de boue de Rum (à zéro 10 heures) et approchée de l'ouest par des automitrailleuses. Les Arabes suivraient les voitures, pendant que Peake et son Camel Corps descendraient du Poste Sud. « La gare sera prise à zéro 11 h 30 », disait le plan, se livrant enfin à l'humour. Mais là il fut pris en défaut, car les Turcs, dans leur ignorance et leur hâte, se rendirent dix minutes trop tôt, causant la seule tache sur une journée où le sang n'avait pas coulé.

D'une voix suave, je demandai si Hazaa avait compris. On m'apprit que, comme il ne possédait pas de montre pour synchroniser ses actions (à propos, voudrais-je bien régler la

mienne à l'instant ?), il ferait son premier mouvement quand les voitures tourneraient vers le nord et minuterait les suivants selon les ordres exprès. Je m'écartai discrètement et allai me cacher pour dormir une heure.

À l'aube, nous vîmes les voitures rouler silencieusement jusqu'au bord des tranchées sableuses endormies, et les Turcs ébahis en sortir mains en l'air. C'était comme de cueillir une pêche mûre. Hornby se précipita dans ses deux fourgons Rolls, plaça cinquante kilos de coton-poudre sous le pont A et le fit sauter de façon convaincante. La déflagration nous arracha presque, Dawnay et moi, du troisième fourgon où nous étions assis, surveillant noblement le tout ; et nous courûmes montrer à Hornby la méthode moins coûteuse consistant à utiliser les trous de drainage comme puits de mine. Les ponts suivants s'effondrèrent pour dix tablettes d'explosif chacun.

Pendant que nous nous trouvions au pont B, les voitures concentrèrent leurs mitrailleuses sur le parapet du « Poste du Roc », cercle d'épais murs de pierre (très visible grâce à leurs longues ombres matinales) au sommet d'un tertre trop abrupt pour les véhicules. Hazaa était prêt, empressé et excité, et les Turcs étaient si effrayés par les éclaboussures et les jaillissements des quatre mitrailleuses que les Arabes les prirent dans la foulée. Ce fut la seconde pêche.

Il y eut ensuite un intervalle pour les autres, mais de l'activité pour Hornby et pour moi, maintenant assistant-ingénieur. Nous descendîmes la ligne dans nos Rolls-Royce, transportant deux tonnes de coton-poudre ; ponts et rails sautaient avec un rugissement partout où la fantaisie nous en prenait. L'équipage des fourgons assurait notre protection, et parfois se protégeait lui-même, sous les véhicules, quand des éclats voguaient musicalement dans l'air enfumé. Un silex de vingt livres tomba directement sur le sommet d'une tourelle et causa une inoffensive bosselure. Par intervalles, nous prenions tous des photos des explosions particulièrement réussies. C'était un combat de luxe, des démolitions de luxe ; nous

nous amusions. Après un déjeuner péripatéticien, nous partîmes voir la chute du « poste sud ». Il tomba à la minute prévue, mais pas convenablement. Hazaa et ses Amran étaient trop remontés pour avancer sobrement en bonds alternés comme Peake et les Égyptiens. Ils crurent plutôt à un steeple-chase et, chargeant sur leurs chameaux, escaladèrent le monticule, passant sur le parapet et les tranchées. Lassés de la guerre, les Turcs abandonnèrent avec dégoût.

Vint ensuite l'action centrale de la journée, l'assaut contre la gare. Peake descendit du nord vers elle, faisant avancer ses hommes en s'exposant lui-même à plusieurs reprises ; et ce n'était pas facile, car leur honneur n'était pas ardent. Brodie ouvrit le feu avec sa précision habituelle, pendant que les aéroplanes tournaient avec sang-froid pour laisser tomber des bombes sifflantes dans les tranchées. Les automitrailleuses avancèrent en éternuant de la fumée et, à travers cette brume, on vit une ligne de Turcs agitant des choses blanches sortir de la tranchée principale, l'air abattu.

Nous tournâmes la manivelle de nos fourgons Rolls, les Arabes sautèrent sur leurs chameaux, les hommes maintenant hardis de Peake s'élancèrent à la course, et nos forces convergèrent follement vers la gare. Notre voiture gagna, et j'obtins la cloche de la gare, majestueuse pièce de bronze de Damas. L'homme suivant prit la poinçonneuse et le troisième le timbre du bureau, pendant que les Turcs ébahis nous fixaient, de plus en plus indignés de voir que leur importance n'était guère que secondaire.

Une minute plus tard, dans un hurlement, les Bédouins se lançaient dans le pillage le plus fou de leur histoire. Deux cents fusils, quatre-vingt mille cartouches, de nombreuses bombes, beaucoup de vivres et de vêtements se trouvaient dans la gare ; tout le monde fracassait et se nantissait. Un chameau malchanceux augmenta la confusion en faisant sauter une des nombreuses mines turques à l'entrée dans la cour. L'explosion le jeta cul par-dessus tête, et causa une panique. On crut que Brodie ouvrait à nouveau le feu.

Dans la pause, l'officier égyptien trouva un entrepôt intact, et y plaça une garde de ses soldats, car ils étaient à court de vivres. Les loups de Hazaa, pas encore rassasiés, ne reconnurent pas le droit des Égyptiens à partager également. Ils commencèrent à tirer, mais, par notre médiation, nous obtînmes que les Égyptiens prissent d'abord les rations dont ils avaient besoin ; il y eut ensuite une mêlée générale, qui fit éclater les murs de l'entrepôt.

Les bénéfices de Shahm étaient si grands que huit sur dix des Arabes s'en contentèrent. Dans la matinée, il ne restait avec nous pour d'autres opérations que Hazaa et une poignée d'hommes. Le programme de Dawnay parlait de la gare de Ramleh, mais ses ordres étaient rudimentaires, puisque nous n'avions pas examiné la position. Nous envoyâmes donc Wade dans son automitrailleuse, avec une seconde voiture en soutien. Il avança prudemment, étape par étape, dans un silence de mort. Enfin, sans un coup de feu, il entra dans la cour de la gare, avec précaution, de crainte des mines, dont les fils et les déclics traçaient des formes géométriques sur le sol.

La gare était fermée. Il tira une demi-bande de cartouches dans la porte et les volets et, n'obtenant pas de réponse, se glissa hors de sa voiture, fouilla le bâtiment et le trouva dépourvu d'hommes, quoique suffisamment plein de biens désirables pour que Hazaa et le reste des fidèles se félicitent ouvertement de leur vertu. Nous passâmes la journée à détruire des milles encore de la voie inoccupée, jusqu'au moment où nous jugeâmes avoir fait assez de dommages pour occuper le plus important groupe de réparations possible pendant une quinzaine.

Pour le troisième jour, ce devait être Mudowwara, mais nous n'avions plus guère d'espoir, ni de troupes. Les Arabes étaient partis, et les hommes de Peake trop peu guerriers. Toutefois, Mudowwara pouvait être dans la panique comme Ramleh ; nous passâmes donc la nuit près de notre dernière prise. L'infatigable Dawnay posta des sentinelles qui, pour

rivaliser avec l'élégance de leur officier, exécutèrent un va-et-vient digne de Buckingham Palace à côté de nos têtes prétendument endormies, jusqu'à ce que je me lève pour les instruire dans les arts de surveillance du désert.

Dans la matinée, nous partîmes observer Mudowwara, roulant splendidement comme des rois dans nos voitures rugissantes, sur les plaines lisses de sable et de silex, le pâle soleil bas derrière nous à l'est. Sa lumière cacha notre approche jusqu'à ce que nous vissions un long train dans la gare. Des renforts ou une évacuation ? Un moment plus tard, ils ouvrirent le feu sur nous avec quatre pièces, dont deux étaient des petits mortiers de montagne autrichiens, actifs et précis. À sept mille mètres, ils tiraient de façon admirable, pendant que nous décampions avec une hâte peu digne vers des creux distants. De là, nous fîmes un large cercle jusqu'à l'endroit où, avec Zaal, nous avions fait sauter notre premier train. Nous détruisîmes le long pont sous lequel la patrouille turque avait dormi lors de ce midi de tension. Ensuite, nous retournâmes à Ramleh et continuâmes à détruire la voie et des ponts, pour rendre la coupure permanente, dans un état de démolition trop sérieux pour que Fakhri pût jamais y remédier ; pendant ce temps ; Fayçal envoyait Mohammed el-Dheilan contre les gares encore intactes entre notre coupure et Maan. Dawnay fit sa jonction avec eux, géographiquement parlant, sous l'escarpement un jour plus tard. Et, ainsi, ces quatre-vingts milles, de Maan à Mudowwara, avec leurs sept gares, tombèrent entièrement entre nos mains. La défense active de Médine prit fin avec cette opération.

Un nouvel officier, Young, arriva de Mésopotamie pour renforcer notre État-major. C'était un officier de carrière d'une qualité exceptionnelle, avec une longue et vaste expérience de la guerre, s'exprimant couramment en arabe. Son rôle devait être de me doubler auprès des tribus, afin que notre activité contre l'ennemi fût plus étendue et mieux dirigée. Pour lui donner sa liberté de jeu dans ces conditions

nouvelles, je lui laissai l'occasion de combiner Zeid, Nassir et Mirzouk dans une opération visant à interrompre sur une longueur de quatre-vingts milles la voie ferrée au nord de Maan, pendant que je descendais à Akaba et prenais le bateau pour Suez, afin de débattre du futur avec Allenby.

CHAPITRE XCV

Dawnay m'accueillit, et nous discutâmes de notre exposé avant de nous rendre au camp d'Allenby. Là, le Général Bols nous sourit gaiement et dit : « Bon, nous tenons bel et bien Salt. » Sous nos regards ébahis, il raconta que les chefs des Béni Sakhr étaient arrivés à Jéricho un matin pour offrir l'immédiate coopération de leurs vingt mille hommes à Thémed, et que, le lendemain, dans son bain, il avait élaboré un plan et tout organisé.

Je demandai qui était le chef des Béni Sakhr, et il répondit : « Fahad », triomphant de son efficace intrusion dans ce qui avait constitué mon domaine. Cela semblait de plus en plus fou. Je savais que Fahad ne pouvait pas lever quatre cents hommes, et qu'à ce moment il n'y avait pas une tente à Thémed ; elles étaient parties au sud, rejoindre Young.

Nous nous pressâmes d'aller au bureau apprendre la véritable histoire : il en était, malheureusement, comme Bols avait dit. La cavalerie britannique était montée à l'improviste dans les collines de Moab sur la promesse en l'air des Sheiks Zebn, gens avides qui n'étaient allés à Jérusalem que pour goûter à la générosité d'Allenby, mais qu'on avait là-bas crus sur parole.

À cette époque, il n'y avait pas de troisième associé au G.Q.G. Guy Dawnay, le frère de notre gladiateur, l'auteur du plan de Jérusalem, avait rejoint l'État-major de Haig ;

Bartholomew, qui devait organiser la poussée de l'automne sur Damas, était toujours avec Chetwode. Durant ces mois, la fonction exécutive d'Allenby ne se trouvait pas à la hauteur des projets conçus.

Car, bien sûr, ce raid échoua, alors que je me trouvais encore à Jérusalem, me consolant de l'insuffisance de Bols en compagnie de Storrs, maintenant Gouverneur de la place, plein d'urbanité et d'adresse. Les Béni Sakhr étaient couchés sous leurs tentes ou partis avec Young. Le Général Chauvel, ne disposant d'aucun d'entre eux, vit les Turcs rouvrir les gués du Jourdain dans son dos et s'emparer de la route par laquelle il avait fait son avance. Nous échappâmes à un sévère désastre uniquement parce que l'instinct des situations d'Allenby lui montra le danger juste à temps. Cependant, nous souffrîmes amèrement. Cet échec apprit aux Britanniques à être plus patients avec les difficultés de Fayçal, convainquit les Turcs que le secteur d'Amman constituait leur point vulnérable, et donna aux Béni Sakhr l'impression que les Anglais étaient incompréhensibles : non pas de grands combattants, peut-être, mais capables, sous l'éperon du moment, de se conduire bizarrement. Ainsi cette aventure racheta en partie l'échec d'Amman, grâce à la répétition délibérée de ce qui avait paru accidentel. En même temps, elle détruisit les espoirs que nourrissait Fayçal d'agir indépendamment avec les Béni Sakhr. Cette tribu prudente et très riche demandait des alliés sûrs.

Notre mouvement, clairement défini quand nous étions seuls avec un ennemi simple, s'enlisait maintenant dans les difficultés de notre partenaire. Nous devions suivre la musique d'Allenby, et Allenby n'était pas heureux. L'offensive allemande en France le dépouillait de ses troupes. Il garderait Jérusalem, mais ne pourrait se permettre une seule perte, à plus forte raison une attaque, avant des mois. Le War Office lui promit des divisions indiennes de Mésopotamie, et de nouvelles recrues d'Inde. Avec elles, il pourrait reconstruire son armée sur le modèle indien, et serait peut-

être, après l'été, en état de se battre à nouveau ; mais, pour le moment, nous devions juste tenir bon tous deux.

Il me dit ceci le cinq mai, la date choisie dans l'arrangement Smuts où l'armée tout entière devait s'élancer vers le nord, en prélude à la chute de Damas et d'Alep. Au titre de première phase de cet arrangement, nous avions assumé la charge de Maan ; et la pause d'Allenby nous astreignait à faire le siège d'une force supérieure. En plus, les Turcs d'Amman auraient maintenant le loisir de nous balayer d'Aba el-Lissan, jusqu'à Akaba. Dans une situation si déplaisante, j'étais fortement tenté par l'habitude ordinaire des opérations menées en commun — maudire le partenaire. Toutefois, la loyauté d'Allenby visait à nous soulager. Il menaçait l'ennemi par une vaste tête de pont de l'autre côté du Jourdain, comme s'il allait le traverser une troisième fois. Il maintenait ainsi Amman aux aguets. Pour nous renforcer sur notre plateau, il offrait tout l'équipement technique dont nous avions besoin.

Nous saisîmes l'occasion de demander des raids aériens répétés sur le chemin de fer du Hedjaz. On appela le Général Salmond, et il se montra aussi généreux, en mots et en actes, que le Commandant en chef. La Royal Air Force maintint sur Amman une pression sourde et gênante, de ce moment jusqu'à la chute de la Turquie. L'inaction de l'ennemi dans notre saison de vaches maigres fut en grande partie due à la désorganisation de son chemin de fer par les bombardements. À l'heure du thé, Allenby mentionna la Brigade méhariste impériale, au Sinaï, en regrettant de devoir la supprimer, compte tenu des contraintes de la situation, pour utiliser ses hommes en renfort des troupes montées. « Qu'allez-vous faire de leurs chameaux ? » demandai-je. Il rit et répondit : « Demandez à Q. »

Docilement, je traversai le jardin poussiéreux, m'introduisis chez le Quartermaster-General*, Sir Walter Campbell

* Général chargé de l'intendance. *(N.d.T.)*

— très Écossais — et répétai ma question. Il répondit fermement que les chameaux étaient réservés comme transport divisionnaire pour la seconde des nouvelles divisions indiennes. J'expliquai que j'en voulais deux mille. Sa première réplique fut hors sujet, la seconde faisait comprendre que je pouvais toujours continuer à les vouloir. Je discutai, mais il paraissait totalement incapable de saisir mon point de vue. Bien sûr, il était dans la nature d'un « Q » d'être ladre.

Je retournai vers Allenby et dis à voix haute, devant toute l'assemblée, que nous avions à disposition deux mille deux cents chameaux de selle, et treize cents chameaux de bât. Ils étaient tous provisoirement affectés au transport ; mais, bien sûr, des chameaux de selle étaient des chameaux de selle. L'État-major siffla, et prit l'air entendu, comme si l'on doutait aussi que des chameaux de selle pussent porter bagage. Ce point de vue technique, même simulé, pouvait m'aider. Tout officier britannique comprenait les animaux, il y allait de son honneur. Je ne fus donc pas étonné quand on invita Sir Walter Campbell à dîner ce soir-là avec le Commandant en chef.

Nous étions assis à la gauche et à la droite d'Allenby qui, avec le potage, se mit à parler de chameaux. Sir Walter s'écria que la dissolution providentielle de la brigade méhariste donnait au transport de la énième division des effectifs complets, cadeau du ciel, car on avait vainement fouillé l'Orient à la recherche de chameaux. Il en fit trop. Allenby, lecteur de Milton, avait un sens aigu du style, et ce vers était faible. Il ne se souciait pas d'effectifs, fétiche des branches administratives.

Il me regarda, l'œil pétillant : « Et que voulez-vous en faire ? » Je répondis avec chaleur : « Mettre mille hommes à Déraa le jour où vous le voudrez. » Il sourit et secoua la tête vers Sir Walter Campbell, disant tristement : « Q., vous avez perdu. » La chèvre fut prise de vertige, et le chou resta dans les choux. C'était un cadeau immense, royal ; le don

d'une mobilité illimitée. Les Arabes pouvaient maintenant remporter leur guerre où et quand ils le voulaient.

Le lendemain matin, je partis rejoindre Fayçal dans son aire fraîche d'Aba el-Lissan. Nous parlâmes longuement d'histoire, de tribus, de migration, de sentiments, des pluies de printemps et des pâtures, en détail. Pour finir, je dis en passant qu'Allenby nous avait donné deux mille chameaux. Fayçal s'étrangla et me saisit le genou, disant : « Comment ? » Je lui racontai toute l'histoire. Il bondit sur ses pieds et m'embrassa, puis frappa bruyamment dans ses mains. La forme noire de Hedjris apparut à la porte de la tente. « Dépêche-toi », cria Fayçal, « appelle-les. » Hedjris demanda qui appeler. « Oh, Fahad, Abdulla el-Feir, Aouda, Motlog, Zaal... » « Et pas Mirzouk ? » s'enquit timidement Hedjris. Fayçal le traita d'imbécile, et le Noir s'enfuit, pendant que je disais : « La fin est proche. Vous pourrez bientôt me laisser partir. » Il protesta, disant que je devais rester avec eux pour toujours, et non pas seulement jusqu'à Damas, comme je l'avais promis à Um Ledjj. Moi qui voulais tant m'en aller.

Un tambourinement de pieds nus s'approcha de la porte de la tente et s'arrêta, pendant que les chefs reprenaient un visage grave et redressaient leur couvre-tête pour entrer. Un par un, ils s'assirent calmement sur les tapis, chacun disant d'un ton neutre : « Plaise à Dieu, de bonnes nouvelles ? » À chacun, Fayçal répondit : « Loué soit Dieu », et ils fixèrent, étonnés, ses yeux qui dansaient.

Quand le dernier fut entré avec un bruissement, Fayçal leur dit que Dieu nous avait envoyé le moyen de la victoire — deux mille chameaux en selle. Notre guerre marcherait sans obstacle jusqu'à la liberté, sa fin triomphale. Ils murmurèrent d'étonnement, faisant de leur mieux, comme de grands hommes, pour rester calmes, et m'observant pour deviner ma part dans l'affaire. Je dis : « La générosité d'Allenby... » Zaal intervint promptement en leur nom à tous : « Dieu garde sa vie et la tienne. » Je répondis : « On

nous a donné la victoire », me levai, avec un « si vous le permettez » à Fayçal, et m'esquivai pour prévenir Joyce. Derrière mon dos, ils éclatèrent en discours farouches sur leurs actes futurs plus farouches encore ; enfantin, peut-être, mais ce serait du joli, une guerre telle que chaque homme n'aurait pas l'impression de la gagner lui-même.

Joyce lui aussi fut réjoui et réconforté par la nouvelle des deux mille chameaux. Nous songeâmes au coup dans lequel il faudrait les employer, à leur voyage de Béershéba à Akaba, aux endroits où nous pourrions trouver deux mois de pâture pour cette multitude d'animaux ; il fallait les sevrer d'orge si nous voulions en faire usage.

Ce n'étaient pas des questions pressantes. Nous devions, dans l'intervalle, nous maintenir tout l'été sur le plateau, assiégeant Maan, et gardant coupées les voies ferrées. Tâche difficile.

D'abord, le ravitaillement. Je venais de mettre hors service les arrangements existants. Les compagnies égyptiennes du Camel Transport reliaient régulièrement Akaba et Aba el-Lissan, mais transportaient moins de charge et allaient moins vite que dans nos estimations les moins optimistes. Nous les pressâmes d'augmenter charges et vitesse, mais nous affrontions les règlements de fer forgé du Corps, conçus pour limiter les quotas d'animaux gaspillés. En les augmentant légèrement, nous pourrions doubler la capacité de transport de la colonne ; en conséquence, j'offris de faire passer les animaux et de renvoyer les chameliers égyptiens.

À court de main-d'œuvre, les Britanniques sautèrent sur mon idée, presque trop vite. Nous dûmes improviser des convoyeurs sur le moment, dans une terrible précipitation. Goslett s'était jusqu'alors occupé, seul, du ravitaillement, du transport, du matériel, de la trésorerie et du commandement de la base. Il eût été cruel de lui donner du travail supplémentaire. Dawnay trouva donc Scott, un parfait Irlandais, pour commander la base. Il avait un bon caractère, des capacités, de l'allant. Akaba put souffler. Nous

confiâmes le matériel à Bright, sergent ou sergent-major, et Young s'occupa du transport et du travail de quartermaster.

Young s'était surmené, chevauchant furieusement entre Naïmat, Hedjaïa et Béni Sakhr, entre Nassir, Mirzouk et Fayçal, essayant de les combiner et de les faire bouger d'un seul ensemble. Incidemment, il avait furieusement surmené les Arabes. Son allant et ses capacités ne pourraient être mieux employés que dans le service du transport. Usant de toute son énergie, il lutta corps à corps avec le chaos. Il n'avait pas de magasins pour ses colonnes, pas de selles, pas d'employés, pas de vétérinaires, pas de médicaments et peu de convoyeurs, si bien qu'il était impossible de faire marcher le service harmonieusement et en bon ordre ; mais Young y parvint presque, à sa curieuse façon peu amène. Grâce à lui, le problème du ravitaillement des réguliers arabes sur le plateau fut résolu.

Pendant tout ce temps, le front de notre Révolte s'élargissait. Fayçal, sous le voile de sa tente, maintenait sans relâche l'enseignement et la prédication de son Mouvement arabe. Akaba prospérait ; même notre travail sur le terrain se passait bien. Les réguliers arabes venaient de remporter leur troisième succès contre Djerdune, la gare délabrée qu'ils se faisaient presque une habitude de prendre et de reperdre. Nos automitrailleuses tombèrent sur une sortie des Turcs hors de Maan et l'écrasèrent d'une telle façon que l'occasion ne se représenta jamais. Zeid, commandant la moitié de l'armée postée au nord d'Ouheida, montrait beaucoup de vigueur. Sa vivacité d'esprit attirait plus les officiers de carrière que la poésie et le sobre sérieux de Fayçal ; cette heureuse association des deux frères donnait à chaque genre d'homme une sympathie pour l'un ou l'autre des chefs de la révolte.

Il y avait pourtant des nuages au nord. À Amman se trouvait une importante concentration de troupes turques destinées à Maan, quand les conditions de ravitaillement les laisseraient bouger. Cette réserve ce fournitures arrivait par

rail de Damas, dans la mesure où les raids de bombardement de la Royal Air Force depuis la Palestine le permettaient.

Pour prendre l'avantage sur eux, Nassir, notre meilleur chef de guérilla, avait reçu la charge de faire quelque chose de grand contre la voie ferrée sur les avants de Zeid. Il avait établi son camp dans Wadi Hésa, avec Hornby, débordant d'explosifs, et la section entraînée par Peake du Camel Corps de l'Armée égyptienne, pour aider à la démolition. Le temps, jusqu'à ce qu'Allenby retrouvât ses moyens, était ce qu'il fallait gagner, et Nassir nous aiderait beaucoup s'il nous obtenait un mois de répit en jouant les fantômes insaisissables avec l'Armée turque. S'il échouait, nous devions nous attendre à la délivrance de Maan et à un assaut de l'ennemi revigoré sur Aba el-Lissan.

CHAPITRE XCVI

Nassir attaqua la gare de Hésa à son ancienne façon, coupant la ligne au nord et au sud la veille au soir, et déclenchant un fort bombardement des bâtiments quand il fit assez jour pour y voir. Rassim servait de canonnier, et le canon était notre antiquité Krupp de Médine, Wedjh et Tafileh. Quand les Turcs faiblirent, les Arabes chargèrent dans la gare, Béni Sakhr et Howeitat se disputant la première place.

Nous n'eûmes, bien sûr, pas de morts, comme c'était toujours le cas avec une telle tactique. Hornby et Peake réduisirent l'endroit à un tas de ruines. Ils firent sauter le puits, les réservoirs, les machines, les pompes, les bâtiments, trois ponts, le matériel roulant, et environ quatre milles de rails. Le lendemain, Nassir alla vers le nord, et détruisit la gare de Faraifra. Peake et Hornby continuèrent à travailler ce jour-là et le suivant. Somme toute, on aurait dit notre plus grande démolition. Je résolus d'aller voir moi-même.

Une douzaine de mes hommes m'accompagnaient. En dessous de la crête de Rasheidiya, nous arrivâmes à l'arbre solitaire, Shédjerat el-Tayar. Mes Haurani s'arrêtèrent sous ses branches épineuses où étaient empalés de nombreux lambeaux de vêtements offerts par les voyageurs. Mohammed dit : « Sur toi, ô Mustapha. » À contrecœur, Mustapha descendit de sa selle et, un par un, enleva tous ses vêtements, jusqu'à être presque nu, et s'allongea, se voûtant, sur le

cairn effondré. Les autres hommes mirent pied à terre, ramassèrent chacun une épine et, en procession, les enfoncèrent (aussi dures et aiguës que du cuivre) profondément dans sa chair et les y laissèrent. Les Ageyl regardaient la cérémonie bouche bée mais, avant la fin, bondirent au sol comme des singes, avec un rictus lascif, et plantèrent leurs épines là où elles causeraient le plus de douleur. Mustapha trembla en silence jusqu'à ce qu'il entendît Mohammed dire « Lève-toi », employant l'inflexion féminine. Il arracha tristement les épines, s'habilla, et remonta en selle. Abdulla ne connaissait pas la raison de cette punition, et la contenance des Haurani montrait qu'ils ne souhaitaient pas que je les interroge. Nous atteignîmes Hésa pour trouver Nassir avec six cents hommes, cachés sous des falaises et des buissons, craignant la force aérienne ennemie qui avait tué beaucoup de monde. Une bombe était tombée dans une mare où buvaient onze chameaux et les avait tous projetés, morts, en cercle sur la berge, parmi des fleurs de laurier-rose arrachées. Nous écrivîmes au Vice-Marshal de l'Air, Salmond, pour demander une contre-attaque vengeresse.

La voie ferrée était toujours entre les mains de Nassir et, chaque fois qu'ils disposaient d'explosif, Hornby et Peake descendaient s'en occuper. Ils avaient fait s'effondrer une tranchée et développaient une nouvelle technique de démolition des rails, la force de l'explosion retournant chaque section quand elle était coupée. De Sultani au nord jusqu'à Djourf au sud, les dégâts s'étendaient. Quatorze milles. Nassir comprenait pleinement l'importance de maintenir ses activités et il semblait y avoir de bonnes chances qu'il les poursuivît. Il avait trouvé une caverne confortable à l'abri des bombes, entre deux rochers calcaires qui, encastrés comme des dents, surgissaient du flanc vert de la colline. La chaleur et les mouches ne se montraient pas encore terribles dans la vallée. Elle ruisselait d'eau, fertile en pâturages. Au-delà s'étendait Tafileh ; si Nassir se trouvait serré de près, il n'aurait qu'à envoyer un message, et la paysannerie des

villages, montée sur ses rudes poneys cliquetant de clochettes stridentes, se déverserait par-dessus la crête pour le soutenir.

Le jour de notre arrivée, les Turcs envoyèrent une troupe de méharistes, de cavaliers et de fantassins occuper de nouveau Faraïfra, comme première contre-attaque. Nassir aussitôt bondit sur eux. Pendant que ses mitrailleuses tenaient les Turcs tête baissée, les Abou Tayi chargèrent jusqu'à cent mètres du mur croulant qui formait leur seule défense, emmenant tous les chameaux et quelques chevaux. Exposer des montures à la vue des Bédouins était une façon certaine de les perdre.

Ensuite, j'étais descendu avec Aouda, près de la fourche de la vallée, quand nous entendîmes au-dessus de nos têtes les grondements et les plaintes de moteurs Mercedes. La nature s'immobilisa devant ce maître bruit ; même les oiseaux et les insectes se turent. Tapis entre des roches écroulées, nous entendîmes la première bombe tomber plus bas dans la vallée, où le camp de Peake se trouvait caché dans un bosquet de lauriers-roses haut de douze pieds. Les engins volaient vers nous, avec un rugissement assourdissant et poussiéreux, près des chameaux que nous avions capturés.

Quand la fumée s'éclaircit, deux d'entre eux se débattaient sur le sol, à l'agonie. Un homme au visage arraché, le sang jaillissant d'une frange de chair rouge autour du cou, tituba en hurlant vers nos rochers. Il buta aveuglément contre l'un et l'autre, trébuchant, battant l'air de ses bras étendus, fou de souffrance. Au bout d'un moment, il tomba, sans mouvement, et nous qui nous étions dispersés devant lui nous risquâmes à l'approcher ; mais il était mort.

Je retournai auprès de Nassir, en sécurité dans sa caverne avec Nawaf el-Faïz, frère de Mithgal, chef des Béni Sakhr. Nawaf, homme retors, était si empli et soigneux de son orgueil qu'il s'abaissait en privé à n'importe quelle mesquinerie pour sauver la face en public ; mais aussi il était fou, comme tout le clan Faïz, incertain comme eux, et volubile, avec des yeux clignotants.

Notre connaissance d'avant la guerre avait été renouvelée en secret un an auparavant, quand, à trois, nous nous glissâmes après le crépuscule dans les riches tentes de la famille, près de Ziga. Fawaz, l'aîné des Faïz, était un notable arabe, membre du comité du groupe de Damas, très important dans le parti de l'indépendance. Il me reçut avec des mots aimables, m'offrit l'hospitalité, nous nourrit richement, et sortit ses plus belles couvertures après notre conversation.

Je dormais depuis une heure ou deux quand une voix accusatrice à mon oreille émit un murmure à travers une barbe sentant le tabac. Nawaf, le frère, me disait que, derrière ses allures amicales, Fawaz avait envoyé des cavaliers à Ziga et que, bientôt, les soldats seraient là pour se saisir de moi. Nous étions certainement dans un piège. Mes Arabes se tassèrent sur place, avec l'intention de se battre comme des bêtes acculées et de tuer au moins quelques ennemis avant de mourir eux-mêmes. Une telle tactique me déplaisait. Quand le combat n'était plus que physique, au corps à corps, j'étais fini. Le dégoût d'être touché me révoltait plus que l'idée du la mort et de la défaite, peut-être parce qu'une telle terrible lutte, dans ma jeunesse, m'avait donné une durable peur du contact, ou peut-être parce que je respectais tant mon esprit et méprisais tant mon corps que je refusais d'être redevable au second de la survie du premier.

Je demandai conseil à Nawaf en chuchotant. Il rampa en arrière sous le rideau de la tente ; nous le suivîmes, traînant mes quelques affaires dans leur léger sac de selle. Derrière la tente voisine, la sienne, étaient accroupis les chameaux, entravés au genou et sellés. Nous montâmes avec précaution. Nawaf sortit sa jument et nous guida, son fusil chargé sur la cuisse, jusqu'à la voie ferrée et au-delà, dans le désert. Là, il nous indiqua sur les étoiles la direction de notre but supposé dans Baïr. Quelques jours plus tard, Sheik Fawaz était mort.

CHAPITRE XCVII

J'expliquai à Fayçal que la coupure de la ligne par Nassir durerait encore un mois ; et, quand les Turcs se seraient débarrassés de lui, un troisième mois s'écoulerait avant qu'ils nous attaquent à Aba el-Lissan. À ce moment, nos nouveaux chameaux seraient en état d'être utilisés dans notre offensive. Je suggérai que nous demandions à son père, le Roi Hussein, de transférer à Akaba les unités régulières qui se trouvaient alors avec Ali et Abdulla. Ces renforts porteraient nos forces à dix mille hommes équipés.

Nous les diviserions en trois parties. Resterait immobile celle qui constituerait une force de retenue pour que Maan se tienne tranquille. Un millier d'hommes, sur nos nouveaux chameaux, attaqueraient le secteur Déraa-Damas. Le surplus formerait une seconde expédition, de deux ou trois mille fantassins, qui pénétreraient dans le pays Béni Sakhr pour faire leur jonction avec Allenby à Jéricho. En prenant Déraa ou Damas, le raid monté à longue distance forcerait les Turcs à retirer de Palestine une division, ou même deux, pour rétablir leurs lignes de communication. En affaiblissant ainsi l'ennemi, nous donnerions à Allenby le pouvoir d'avancer son front au moins jusqu'à Naplouse. La chute de Naplouse couperait les communications latérales qui rendaient forts les Turcs à Moab, et ils seraient forcés de se replier sur Amman, nous cédant sans combat la possession

du bassin du Jourdain. En pratique, je proposais d'employer à fond les Arabes du Hauran pour nous permettre d'atteindre Jéricho, à mi-chemin de notre but, Damas. Fayçal tomba d'accord avec cette proposition et me donna pour son père des lettres qui la recommandaient. Malheureusement, le vieillard était alors peu enclin à suivre ses conseils, vert de jalousie envers ce fils qui réussissait trop bien et que les Britanniques aidaient de façon disproportionnée. Pour traiter avec le Roi, je m'appuyais sur une action conjointe de Wingate et d'Allenby, ses bailleurs de fonds. Je décidai de me rendre en Égypte moi-même pour les inciter à lui écrire des lettres suffisamment fermes. Au Caire, Dawnay approuva à la fois le transfert des réguliers du sud et l'offensive indépendante. Nous allâmes voir Wingate et, plaidant notre cause, le convainquîmes que ces idées étaient bonnes. Il écrivit une lettre au Roi Hussein, conseillant fortement d'envoyer des renforts à Fayçal. Je le pressai de faire clairement comprendre au Roi que la continuation des subsides de guerre dépendrait de la suite qu'il donnerait à nos conseils, mais Wingate refusa d'être aussi rigoureux et rédigea sa lettre en termes polis qui se perdraient sur le dur et soupçonneux vieillard de La Mecque.

Toutefois, cet effort nous donnait tant d'espérances que nous en remontâmes à Allenby pour implorer son aide vis-à-vis du Roi. Au G.Q.G., nous sentîmes dans l'air une remarquable différence. L'endroit, comme toujours, vibrait d'énergie et d'espoir ; mais, maintenant, logique et coordination se manifestaient à un degré inhabituel. Allenby montrait un curieux aveuglement dans le choix des hommes, dû en grande partie à sa grandeur affirmée, qui semblait rendre superflues de bonnes qualités chez ses subordonnés ; mais Chetwode, mécontent, s'était de nouveau interposé, installant Bartholomew, son propre Chef d'État-major, à la troisième place de la hiérarchie. Bartholomew ne présentait pas, comme Dawnay, une imagination riche en aspects divers, mais était plus compliqué, soldat plus achevé, plus prudent

et consciencieux, et ressemblait à un amical chef d'équipe sportive.

Nous déroulâmes devant lui notre plan qui consistait à donner le coup d'envoi à l'automne, espérant grâce à nos poussées le faire venir ensuite nous soutenir vigoureusement. Il écouta en souriant, et dit que nous avions trois jours de retard. La nouvelle armée anglaise arrivait de Mésopotamie et des Indes ; on faisait de prodigieux progrès dans le regroupement et l'entraînement des hommes. Le quinze juin, une conférence restreinte avait conclu, après mûre délibération, que l'armée serait capable d'une offensive générale soutenue en septembre.

Le ciel, en effet, se dégageait au-dessus de nous ; nous allâmes voir Allenby, qui dit nettement qu'à la fin septembre il mènerait une grande attaque pour réaliser le plan Smuts, allant même jusqu'à Damas et Alep. Notre rôle serait celui qu'on nous avait assigné au printemps, nous devions effectuer le raid de Déraa sur les deux mille nouveaux chameaux. Les dates et les détails seraient arrêtés dans les semaines à venir, et quand les arrangements de Bartholomew prendraient forme.

Notre espoir de victoire avait trop souvent été brisé pour que je le considère comme assuré cette fois. J'obtins donc, pour seconde corde à mon arc, la bénédiction d'Allenby sur le transfert de contingents vêtus de kaki d'Ali et d'Abdulla ; et je partis, réconforté, à Djeddah, où je n'eus pas plus de succès que je n'en attendais. Le Roi avait eu vent de mon dessein et pris refuge, sous le prétexte de Ramadan, à La Mecque, son inaccessible capitale. Nous parlâmes au téléphone, le Roi Hussein s'abritant derrière l'incompétence des opérateurs au central de La Mecque chaque fois que le sujet devenait dangereux. Mon esprit surchargé n'était pas d'humeur à la farce, aussi je raccrochai, remis dans mon sac les lettres toujours fermées de Fayçal, de Wingate et d'Allenby et revins au Caire par le premier bateau.

LIVRE IX

L'ÉLAN POUR UN DERNIER EFFORT

Chapitres XCVIII à CVI

Allenby incorporant rapidement les renforts venus des Indes et de Mésopotamie, surpassa tant nos espoirs qu'il put préparer une offensive d'automne. Les forces étant à peu près égales de chaque côté, la victoire dépendrait de sa capacité à tromper subtilement les Turcs leur faisant croire que tout le danger pour eux se trouvait encore au-delà du Jourdain.

Nous pouvions l'aider, en restant tranquilles six semaines, simulant une faiblesse qui inciterait les Turcs à attaquer.

Les Arabes reprendraient alors l'initiative au moment critique en coupant les communications ferroviaires en Palestine.

Un tel bluff dans le bluff exigeait un sens aigu du bon moment, puisque l'équilibre eût été détruit si les Turcs avaient fait une retraite prématurée en Palestine, ou une attaque prématurée contre les Arabes au-delà du Jourdain. Nous empruntâmes à Allenby quelques hommes de l'Imperial Camel Corps pour accentuer notre prétendue situation critique, pendant que les préparatifs pour Déraa continuaient sans autre obstacle qu'une manifestation déplacée de ressentiment de la part du Roi Hussein.

CHAPITRE XCVIII

Le onze juillet, Dawnay et moi parlions de nouveau avec Allenby et Bartholomew et, grâce à leur générosité et à leur confiance, observions à nu le fonctionnement d'un esprit de général. En tant qu'expérience, elle était technique, rassurante, et de grande valeur pour moi, qui étais un peu un général aussi, dans mon propre numéro bizarre. Bols se trouvait en permission pendant qu'on étudiait le détail des plans. Sir Walter Campbell était également absent ; Bartholomew et Evans, leurs suppléants, complotèrent de réorganiser les transports de l'armée, sans tenir compte des formations, avec assez d'élasticité pour qu'on pût soutenir n'importe quelle poursuite.

La confiance d'Allenby ressemblait à un mur. Avant l'attaque, il alla voir ses troupes rassemblées en secret, attendant le signal, et leur dit qu'il était sûr, avec leur aide, de faire trente mille prisonniers ; alors que toute la partie reposait sur le hasard ! Bartholomew était très inquiet. Ce serait, disait-il, un travail désespéré de remettre en forme l'armée entière pour septembre et, même si elle était prête (en fait, certaines brigades existaient pour la première fois en tant que telles quand elles passèrent à l'action), nous ne devions pas supposer que l'attaque se déroulerait comme prévu. Elle ne pouvait être lancée que dans la zone côtière, en face de Ramleh, la tête de ligne, là seulement où il était possible de

réunir la réserve de matériel nécessaire. Cela paraissait si évident qu'il ne pouvait rêver que les Turcs y resteraient aveugles, bien que, pour le moment, leurs dispositions n'en marquaient rien.

Le plan d'Allenby consistait à réunir le gros de son infanterie et toute sa cavalerie sous les bois d'orangers et d'oliviers de Ramlegh juste avant le dix-neuf septembre. Il espérait faire simultanément dans la vallée du Jourdain des démonstrations qui persuaderaient les Turcs que des troupes s'y concentraient. Les deux raids sur Salt avaient fixé les yeux des Turcs exclusivement au-delà du Jourdain. Chaque mouvement là-bas, des Britanniques ou des Arabes, s'accompagnait de contre-précautions de la part des Turcs, montrant quelle crainte ils ressentaient. Dans la zone côtière, le secteur réellement dangereux, l'ennemi avait un nombre d'hommes ridiculement bas. Le maintenir dans cette erreur fatale était la condition du succès.

Après la réussite de Meinertzhagen, les feintes qui, pour le général ordinaire, ne sont que des piquants hors-d'œuvre avant la bataille, devinrent pour Allenby un élément principal de la stratégie. En conséquence, Bartholomew dresserait, près de Jéricho, toutes les tentes mises au rebut en Égypte, transférerait là les hôpitaux vétérinaires et convois d'animaux malades, placerait des simulacres de bivouacs, de chevaux et de troupes partout où c'était plausible, jetterait plus de ponts sur la rivière, réunirait et ouvrirait le feu sur le territoire ennemi avec toutes les pièces capturées et, certains jours choisis, ferait se déplacer sur les routes poussiéreuses des unités non combattantes, afin de donner l'impression d'une concentration de dernière heure avant l'assaut. En même temps, la Royal Air Force remplirait l'air de formations bien appariées des dernières machines de combat. Leur prépondérance priverait pendant des jours l'ennemi de l'avantage de ses reconnaissances aériennes.

Bartholomew voulait que nous soutenions ses efforts de toute notre vigueur et de toute notre ingéniosité, de notre

côté d'Amman. Il nous avertit pourtant que, même ainsi, le succès ne tiendrait qu'à un fil, car les Turcs pouvaient sauver leur armée et nous forcer à recommencer notre concentration, simplement en se repliant de sept ou huit milles sur leur secteur côtier. L'Armée britannique ressemblerait alors à un poisson se débattant sur la terre sèche, ses voies ferrées, son artillerie lourde, ses magasins, ses entrepôts et ses camps tous mal placés, et sans bosquets d'oliviers pour cacher sa concentration cette fois-là. Donc, alors qu'il garantissait que les Britanniques feraient de leur mieux, il nous supplia de ne pas engager en son nom les Arabes dans une position d'où ils ne pourraient s'échapper.

Cette noble perspective nous renvoya au Caire, Dawnay et moi, avec d'excellentes dispositions et réflexions. Les nouvelles d'Akaba soulevaient de nouveau la question de la défense du plateau contre les Turcs, qui venaient de chasser Nassir de Hésa et envisageaient une attaque sur Aba el-Lissan vers la fin août, quand notre détachement pour Déraa se mettrait en route. Si nous ne pouvions retarder les Turcs quinze jours de plus, leur menace risquait de nous paralyser. Il fallait d'urgence introduire un nouveau facteur.

À ce moment critique Dawnay, inspiré, pensa au bataillon subsistant de l'Imperial Camel Corps. Peut-être le G.Q.G. pourrait-il nous le prêter pour embrouiller les calculs des Turcs. Nous téléphonâmes à Bartholomew, qui comprit et soutint notre requête auprès de Bols à Alexandrie, et auprès d'Allenby. Après une grande activité télégraphique, nous obtînmes satisfaction. Le Colonel Buxton, avec trois cents hommes, nous fut prêté pour un mois à deux conditions : d'abord, nous fournirions immédiatement leur plan d'opérations ; ensuite, ils ne subiraient pas de pertes. Bartholomew trouva nécessaire de justifier cette dernière condition magnifique, qui réchauffait le cœur, mais qu'il estimait peu militaire !

Dawnay et moi, nous nous assîmes devant une carte pour mesurer les étapes que Buxton devait faire : du Canal à

Akaba ; de là, par Rumm, aller emporter Mudowwara dans une attaque de nuit ; de là, par Baïr, aller détruire le pont et le tunnel près d'Amman ; et retour en Palestine le trente août. Son activité nous donnerait un mois paisible, durant lequel nos deux mille nouveaux chameaux pourraient apprendre à brouter, tout en transportant les stocks supplémentaires de fourrage et de vivres dont la troupe de Buxton aurait besoin.

Pendant que nous mettions au point ces plans, il en arriva d'Akaba un autre, plus complexe, élaboré avec graphiques par Young à l'intention de Joyce, d'après notre accord de juin pour des opérations arabes indépendantes dans le Hauran. Il avait représenté les vivres, les munitions, le fourrage et le transport nécessaire à deux mille hommes de tout rang, d'Aba el-Lissan à Déraa. Il avait pris en considération toutes nos ressources et préparé un inventaire d'après lequel nos dépôts seraient pleins en novembre, et l'attaque commencée.

Même si Allenby n'avait pas reconstitué son armée au même moment, ce plan se serait effondré de lui-même. Il dépendait du renforcement immédiat de l'Armée arabe à Aba el-Lissan, que le Roi Hussein avait refusé ; de plus, novembre était trop proche de l'hiver, qui rendait impraticables les routes boueuses du Hauran.

Le temps et les effectifs pouvaient être matière à discussion ; mais Allenby avait l'intention d'attaquer le 19 septembre et voulait que nous lancions l'offensive au plus quatre jours et au moins deux avant lui. Il me dit littéralement que trois hommes et un jeune garçon armés de pistolets devant Déraa le seize septembre seraient conformes à sa conception, et vaudraient mieux que des milliers d'hommes une semaine plus tôt ou plus tard. En vérité, il ne se souciait nullement de nos capacités combatives et ne nous considérait pas comme une partie de sa force tactique. Pour lui, notre but était moral, psychologique, diathétique ; il consistait à garder l'attention du commandement ennemi sur le front de

l'autre côté du Jourdain. En qualité d'Anglais, je partageais ces vues, mais par mon côté arabe j'estimais l'agitation et la bataille non moins importantes, l'une pour servir le succès commun, l'autre pour donner aux Arabes le respect de soi sans lequel la victoire ne serait pas complète.

Nous repoussâmes donc sans hésitation le plan de Young et nous nous mîmes à construire le nôtre. Atteindre Déraa depuis Aba el-Lissan prendrait quinze jours ; couper les trois voies ferrées et nous replier pour nous reformer dans le désert une autre semaine. Nos hommes devraient emporter des provisions pour trois semaines. J'avais en tête ce que cela représentait — nous faisions ce genre de choses depuis deux ans — et je pus donc donner immédiatement à Dawnay mon estimation : nos deux mille chameaux, en un seul voyage, sans dépôts avancés ou colonnes de ravitaillement supplémentaires, suffiraient pour cinq cents hommes de l'infanterie montée régulière, la batterie de canons de montagne français de 65 à tir rapide, des mitrailleuses en proportion, deux automitrailleuses, des sapeurs, des éclaireurs méharistes et deux avions, jusqu'à ce que nous ayons terminé notre mission. C'était, semblait-il, une lecture généreuse des « trois hommes et un garçon » d'Allenby. Nous informâmes Bartholomew et reçûmes la bénédiction du G.Q.G.

Young et Joyce ne furent pas très contents quand je revins dire qu'on avait déchiré leur grand agencement. Je ne parlai pas du déséquilibre de leurs plans ni de leur aspect tardif ; je rejetai la responsabilité du changement sur le redressement d'Allenby. Ma nouvelle proposition — pour laquelle j'avais d'avance engagé leur savoir-faire — était un assemblage compliqué, en queue d'aronde, durant le prochain mois et demi bien rempli, d'un raid de diversion par le British Camel Corps et du principal raid de surprise sur les Turcs à Déraa.

Joyce trouvait que j'avais fait une erreur. Introduire des étrangers découragerait les Arabes, et les renvoyer un mois plus tard serait pire encore. Young opposait à mon idée un « impossible » têtu et agressif. Le Camel Corps accaparerait

les chameaux de bât qui, autrement, auraient pu permettre à l'unité de Déraa d'atteindre son but. En essayant de faire deux choses trop ambitieuses, je finirais par n'en réussir aucune. Je soutins mon point de vue, et nous eûmes un conflit.

D'abord, j'affrontai Joyce au sujet de l'Imperial Camel Corps. Il arriverait un matin à Akaba — aucun Arabe ne soupçonnant sa présence — et s'évanouirait tout aussi soudainement vers Rumm. De Mudowwara au pont de Kissir, il ferait route dans le désert, loin des yeux de l'Armée arabe et des oreilles des villages. Du vague ainsi obtenu, les services de renseignements ennemis concluraient que la défunte brigade méhariste tout entière se trouvait maintenant sur le front de Fayçal. Un tel arrivage de troupes de choc auprès de Fayçal rendrait les Turcs très soucieux de la sécurité de leur chemin de fer, pendant que l'apparition de Buxton à Kissir, qui semblerait une reconnaissance préliminaire, ferait croire aux contes les plus fous sur notre intention d'attaquer bientôt Amman. Joyce, désarmé par ces raisonnements, me soutenait maintenant de son approbation.

Je n'avais guère de sympathie pour les difficultés de transport de Young. Nouveau venu, il disait que mes problèmes étaient insolubles ; mais j'avais réussi ce genre de chose en passant, sans une moitié de son habileté et de sa concentration ; je savais que ce n'était même pas difficile. Quant au Camel Corps, nous laissâmes Young se débattre avec poids et horaires, puisque l'Armée britannique constituait sa profession ; et, bien qu'il ne voulût rien promettre (sauf que c'était impossible), ce fut bien sûr réalisé, deux ou trois jours avant le moment nécessaire. Le raid sur Déraa était une autre affaire, et je discutai point par point la conception qu'avait Young de sa nature et de l'équipement nécessaire.

Je barrai le fourrage, le plus lourd article, après Baïr. Young se fit ironique sur la patiente endurance des chameaux ; mais, cette année, la pâture était abondante dans la région d'Azrak-Déraa. Des vivres pour les hommes, j'enlevai la provision faite pour la seconde attaque et pour le

voyage de retour. Young émit la supposition que les hommes se battraient bien le ventre vide. J'expliquai que nous vivrions sur le pays. Il pensait que c'était un pauvre pays sur lequel vivre ; je le déclarais très bon.

Il dit que les dix jours de l'étape de retour après les attaques feraient un long jeûne ; mais je n'avais aucune intention de revenir à Akaba. Pouvait-il alors demander si je songeais à une défaite ou à une victoire ? Je fis remarquer que chaque homme avait un chameau sous lui et que, si nous tuions seulement six chameaux par jour, la troupe entière serait abondamment nourrie. Il ne fut pourtant pas soulagé. Je continuai à lui couper essence, voitures, munitions et tout le reste jusqu'à l'exact point, sans marge, qui conviendrait à notre plan. En riposte, il devint agressivement militaire. Je m'étendis longuement sur mon théorème qui avait tant servi : nous vivions de notre irrégularité et battions les Turcs par notre indétermination. Le plan de Young était défectueux, parce que sans équivoque.

Au contraire, nous allions envoyer une colonne méhariste de mille hommes à Azrak, où leur concentration devrait être terminée le treize septembre. Le seize, nous envelopperions Déraa et couperions ses voies ferrées. Deux jours plus tard, nous nous replierions à l'est du chemin de fer du Hedjaz et attendrions les événements avec Allenby. Comme réserve en cas d'accident, nous achèterions de l'orge dans le Djébel Druse et le mettrions en dépôt à Azrak.

Nouri Shaalan nous accompagnerait avec un contingent de Rualla, ainsi que les Serdiyeh, les Sérahin et des paysans Haurani du « Pays creux », sous le commandement de Talal el-Hareidhin. Young trouvait l'aventure déplorable. Joyce, qui avait apprécié notre conférence en forme de combat de chiens, était prêt à essayer, mais craignait que je ne fusse ambitieux. Toutefois, tous deux feraient certainement de leur mieux, puisque la décision était prise, et Dawnay avait aidé à l'organisation en nous obtenant du G.Q.G. le prêt de Stirling, officier d'État-major habile, plein de tact et avisé.

La passion de Stirling pour les chevaux était un passeport qui lui ouvrait l'intimité de Fayçal et des chefs.

On distribua parmi les officiers arabes quelques décorations anglaises, en témoignage de leur valeur autour de Maan. Ces marques de l'estime d'Allenby donnèrent du cœur à l'Armée arabe. Nouri Pacha Saïd offrit de commander l'expédition sur Déraa, pour laquelle son courage, son autorité et son sang-froid le désignaient comme chef idéal. Il se mit à choisir pour ce raid les quatre cents meilleurs hommes de l'armée.

Pisani, le commandant français, encouragé par une Military Cross et poursuivant ardemment une D.S.O.*, prit possession des quatre canons Schneider que Cousse nous avait envoyés après le départ de Brémond, et passa des heures désespérées avec Young, essayant de placer les munitions prévues, le fourrage des mules, avec ses hommes et sa cuisine privée, sur la moitié des chameaux nécessaires. Les camps bourdonnaient d'ardeur et de préparatifs, et tout s'annonçait bien.

Nos propres querelles de famille étaient fâcheuses mais inévitables. L'affaire arabe débordait maintenant notre grossière et facile organisation de secours. Mais l'acte suivant serait probablement le dernier et, avec un peu de patience, nous pourrions faire servir nos ressources présentes. Les problèmes se passaient entre nous et, grâce au magnifique désintéressement de Joyce, nous préservâmes assez d'esprit d'équipe pour empêcher un effondrement complet, si arbitraire que parût mon attitude. J'avais d'ailleurs une réserve de confiance suffisante pour tout porter, s'il le fallait, sur mes épaules. On me croyait arrogant quand je disais cela ; mais ma confiance n'était pas tant la capacité à faire quelque chose parfaitement qu'une préférence pour boucler le travail tant bien que mal plutôt que de le laisser tomber par défaut.

* Distinguished Service Order. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XCIX

Nous étions maintenant fin juillet, et il fallait que l'expédition de Déraa fût en route fin août. Pendant ce temps, nous devions guider le Camel Corps de Buxton dans son programme, avertir Nouri Shaalan, apprendre aux automitrailleuses la route d'Azrak et trouver des terrains d'atterrissage pour les aéroplanes. Un mois bien rempli. On s'occupa d'abord de Nouri Shaalan, le plus éloigné. On lui demanda de venir rencontrer Fayçal à Djéfer vers le sept août. La troupe de Buxton semblait ensuite l'affaire la plus pressante. J'appris à Fayçal, sous le sceau du secret, leur arrivée. Pour s'assurer de ne pas subir de pertes, ils devaient attaquer Mudowwara avec un effet de surprise absolu. Je les guiderais moi-même jusqu'à Rumm, dans cette première étape critique, parmi les restes des Howeitat autour d'Akaba.

Je descendis donc à Akaba, où Buxton me laissa expliquer à chaque compagnie son itinéraire, et le caractère ombrageux des alliés qu'ils venaient aider sans en avoir été priés. Je les exhortai à tendre l'autre joue s'il y avait une bagarre, en partie car ils étaient mieux éduqués que les Arabes, et avaient donc moins de préjugés, et en partie parce qu'ils étaient très peu nombreux. Après ces solennités, on gravit l'oppressante gorge d'Itm, sous les falaises rouges du Nédjed et sur les mamelons d'Imran — lente préparation à la grandeur de Rumm — jusqu'à ce que nous traversions la

brèche devant le rocher Khouzaïl et pénétrions dans le sanctuaire intérieur des sources, avec sa fraîcheur sacrée. Là, le paysage refusait de rester accessoire, mais occupait les cieux et, humains bavards, nous devenions poussière à ses pieds.

À Rumm, nos hommes se désaltérèrent pour la première fois à égalité avec les Arabes, et trouvèrent l'expérience pénible. Toutefois ils se montrèrent merveilleusement doux ; Buxton, vieux fonctionnaire du Soudan, parlait l'arabe et comprenait les façons des nomades ; il était très patient, de caractère facile, sympathique. Hazaa nous aida en admonestant les Arabes ; Stirling et Marshall, qui accompagnaient la colonne, étaient habitués aux Béni Atiyeh. Grâce à leur diplomatie, et à la prudence des simples soldats britanniques, rien de fâcheux ne se produisit.

Je passai le premier jour à Rumm avec eux, muet devant l'irréalité de ces garçons bien portants, ressemblant à des écoliers guindés dans leurs chemises à manches courtes et leurs shorts, pendant qu'ils se promenaient, anonymes et irresponsables, sur les falaises qui avaient constitué mon domaine privé. Trois ans de Sinaï avaient brûlé la couleur de ces visages tannés où les yeux bleus vacillaient faiblement, contrastant avec le regard sombre et possédé des Bédouins. Quant au reste, c'étaient des gens au visage large et au front bas, aux traits épais, à côté des Arabes déliés que des générations de consanguinité avaient portés à la pointe d'un rayonnement bien plus ancien que les Anglais primitifs, couperosés, honnêtes. Les soldats du continent semblaient patauds devant nos camarades entraînés à la maigreur ; mais, devant mes souples Nedjdis, les Britanniques à leur tour semblaient patauds.

Plus tard, je partis pour Akaba, traversant les hauts murs d'Itm, seul maintenant avec six gardes silencieux, sans question, me suivant comme des ombres, harmonieux, immergés dans leur sable, buissons et collines naturels ; et le mal du pays me prit, soulignant de façon éclatante ma vie de proscrit parmi ces Arabes, alors que j'exploitais leurs idéaux les

plus élevés et faisais de leur amour de la liberté un outil de plus pour aider l'Angleterre à vaincre.

C'était le soir et, sur la barre droite du Sinaï, en face de nous, le soleil tombait, son globe brillant de façon extravagante dans mes yeux, parce que j'étais mortellement fatigué de ma vie, soupirant comme rarement auparavant après les cieux maussades d'Angleterre. Le coucher de soleil était farouche, excitant, barbare, ravivait les couleurs du désert d'un trait — en fait comme il le faisait chaque soir, dans un nouveau miracle de force et de chaleur — alors que mes soupirs s'adressaient à la faiblesse, aux froids et aux brumes grises, pour que le monde pût ne pas être d'une clarté si cristalline, si précisément partagé en bien et mal.

Nous, les Anglais qui vivions des années loin de chez nous parmi des étrangers, allions toujours revêtus de la fierté du souvenir de notre pays, cette étrange entité sans rien de commun avec ses habitants, car ceux qui aimaient le plus l'Angleterre aimaient souvent le moins les Anglais. Ici, en Arabie, dans les nécessités de la guerre, je trafiquais de mon honnêteté pour la soutenir, inévitablement.

À Akaba se trouvait assemblé le reste de ma garde du corps, prête à la victoire, car j'avais promis aux hommes du Hauran qu'ils fêteraient ce grand moment dans leurs villages libérés ; et la date était proche. Nous fîmes donc pour la dernière fois l'appel sur la plage venteuse, au bord de l'eau, le soleil rivalisant d'éclat sur les vagues brillantes avec mes hommes à la mobilité chatoyante. Ils étaient soixante. Le Zaagi avait rarement réuni autant d'hommes de sa troupe et, pendant que nous avancions dans les collines brunes vers Gouweira, il s'occupait à les disposer à la façon Ageyl, centre et ailes, avec des poètes et des chanteurs à droite et à gauche. L'étape fut donc musicale. Il était peiné de ce que je ne veuille pas avoir de bannière, comme un prince.

Je montais ma Ghazala, la vieille chamelle grand-mère, maintenant à nouveau dans une forme magnifique. Son petit était mort peu auparavant, et Abdulla, qui faisait route à

mon côté, avait écorché la petite carcasse et portait la peau sèche derrière sa selle, comme une croupière. Le départ fut bon, grâce aux mélopées du Zaagi mais, au bout d'une heure, Ghazala leva haut la tête et se mit à marcher avec inquiétude, levant les pieds comme dans une danse du sabre.

J'essayai de la pousser en avant, mais Abdulla se précipita à côté de moi et bondit de sa selle, la peau du petit à la main. Il atterrit dans une éclaboussure de gravier devant Ghazala qui s'était arrêtée, gémissant doucement. Il étendit la petite dépouille sur le sol devant elle et lui attira la tête dessus. Elle cessa de pleurer, passa trois fois les lèvres sur la peau sèche, puis releva le cou et, avec une plainte, avança de nouveau. Cela se reproduisit plusieurs fois dans la journée, mais elle parut ensuite oublier.

À Gouweira, Siddons attendait avec un aéroplane. Nouri Shaalan et Fayçal voulaient que je vienne immédiatement à Djéfer. L'air était ténu et plein de trous, si bien que nous talonnâmes presque la crête de Shtar. Je me demandais si nous allions nous écraser, l'espérant presque. J'étais sûr que Nouri allait réclamer l'accomplissement de notre déshonorant demi-marché, dont l'exécution semblait plus impure que la conception. La mort dans les airs serait une évasion propre ; pourtant je ne la souhaitais guère, non par peur, car j'étais trop épuisé pour être bien effrayé, ni par scrupule, car notre vie me paraît nous appartenir absolument, pour la conserver ou l'abandonner, mais par habitude, car, ces derniers temps, je n'avais risqué mon existence que lorsque cela semblait profitable à notre cause.

Je m'affairais à compartimenter mon esprit, trouvant comme toujours instinct et raison en combat acharné. L'instinct disait : « Meurs », mais la raison disait que ce n'était que pour couper la longe à l'esprit et le laisser courir librement ; mieux valait chercher quelque mort mentale, quelque lent gaspillage du cerveau pour le couler en dessous de ces perplexités. Un accident était plus méprisable qu'une faute délibérée. Si je n'hésitais pas à risquer ma vie,

pourquoi faire des façons à la salir ? Pourtant, la vie et l'honneur semblaient appartenir à des catégories différentes, sans qu'on pût acheter l'un de l'autre ; et, quant à l'honneur, ne l'avais-je pas perdu un an plus tôt, quand j'avais assuré les Arabes que l'Angleterre tiendrait ses engagements ?

Ou bien l'honneur ressemble-t-il aux feuilles de la sibylle, le peu qui reste d'autant plus précieux qu'il en a été beaucoup perdu ? La partie égale au tout ? Le secret que je maintenais ne me mettait pas en position d'arbitre des responsabilités. La débauche de travail physique se terminait pourtant en appétit inassouvi, alors que le doute perpétuel, le questionnement, ligotait mon esprit en une spirale vertigineuse et ne me laissait jamais d'espace pour la pensée.

Nous arrivâmes donc enfin, vivants, à Djéfer, où Fayçal et Nouri nous accueillirent, de l'humeur la plus égale, sans mentionner mon prix. Il paraissait incroyable que ce vieil homme se fût librement joint à notre jeunesse. Car il était très vieux, livide et usé ; un chagrin et un remords gris pesaient sur lui et son visage ne s'étirait qu'en un sourire amer. Ses paupières s'affaissaient sur ses cils rudes, en plis fatigués à travers lesquels, venue du soleil au-dessus, une lumière rouge scintillait dans les orbites, les faisant ressembler à des fosses ardentes où l'homme brûlait lentement. Seul le noir mortuaire des cheveux teints, seule la peau mortuaire du visage, avec son réseau de rides, trahissaient ses soixante-dix ans.

Une conversation cérémonieuse s'engagea autour de ce chef taciturne, car avec lui se trouvaient les hommes importants de sa tribu, Sheiks fameux si épaissis par leurs soies, effets personnels ou dons de Fayçal, qu'ils bruissaient ainsi que des femmes, se déplaçant lentement comme des bœufs. Le premier d'entre eux était Faris, comme Hamlet ne pardonnant pas à Nouri le meurtre de son père, Sottam ; homme mince, avec une moustache tombante et un visage blanc, artificiel, il accueillait le blâme secret du monde avec

des manières douces et une voix mielleuse, désapprobatrice. « Yifham », grinça-t-il d'étonnement devant moi, « il comprend notre arabe. » Trad et Sultan étaient là, graves, francs, les yeux ronds, caractères honorables et grands commandants de cavalerie. Midjhem le rebelle avait aussi été amené par Fayçal, et s'était réconcilié avec son oncle, contre le gré de celui-ci, qui semblait ne tolérer qu'à demi à côté de lui cette présence blême, aux traits tirés, bien que Midjhem fût avidement amical.

Midjhem lui aussi était un grand chef, rival de Trad dans la conduite des raids, mais faible et cruel au fond du cœur. Il était assis près de Khalid, le frère de Trad, un autre cavalier gai et plein de santé, ressemblant à Trad de visage, mais homme moins accompli. Dourzi ibn Doughmi fit une entrée imposante et me souhaita la bienvenue ; je me souvins sans gratitude de son avidité à Nebk ; c'était un borgne sinistre, au nez crochu ; lourd, menaçant et avare, mais brave. Il y avait le Khaffadji, enfant gâté de la vieillesse de Nouri, qui recherchait de moi une amitié réciproque, à cause de son père et non pour son intérêt personnel ; il était assez jeune pour se réjouir de l'aventure guerrière imminente et pour s'enorgueillir de ses nouvelles armes hérissées.

Bender, le garçon rieur, camarade d'âge et de jeu de Khaffadji, me prit au piège devant eux tous en suppliant une place dans ma garde du corps. Il avait appris de Rahaïl, son frère de lait, ses souffrances et joies immodérées, et la servitude l'attirait de son éclat malsain. Je me dérobai et, quand il insista, le repoussai en marmonnant que je n'étais pas un roi pour avoir des serviteurs Shaalan. Le regard sombre de Nouri rencontra le mien un instant, approbatif.

Rahaïl était assis à côté de moi, pavanant sa lascivité dans des vêtements criards. Sous le couvert de la conversation, il me murmura le nom de chaque chef. Eux n'avaient pas besoin de demander qui j'étais, car mes habits et mon apparence me singularisaient dans le désert. Il était remarquable d'être le seul homme rasé de frais, et je doublais cette noto-

riété en portant toujours une suspecte soie immaculée, très blanche (du moins au-dehors), avec une cordelière de tête mecquoise, or et écarlate, et une dague d'or. En m'habillant ainsi, j'avançais une prétention confirmée par la considération que Fayçal m'accordait en public.

De nombreuses fois, dans de tels conseils, Fayçal avait-il gagné à sa cause et enflammé de nouvelles tribus, de nombreuses fois le travail était-il retombé sur mes épaules ; mais jamais jusqu'alors nous n'avions été activement ensemble dans la même compagnie, nous renforçant et nous relayant l'un l'autre, de nos pôles opposés ; le travail fut un jeu d'enfant : les Rualla fondirent à notre double chaleur. Nous pouvions les émouvoir d'un effleurement, d'un mot. La tension s'installait, ils retenaient leur souffle, leurs yeux rétrécis fixés sur nous brillant de foi.

Fayçal amena à leurs esprits l'idée de nationalité en une phrase, qui les fit réfléchir à l'histoire et au langage arabes, puis resta silencieux un moment ; car, pour ces maîtres illettrés de la langue, les mots étaient vivants et ils aimaient les savourer un par un, sans mélange, sur le palais. Une autre phrase leur montra la force de Fayçal, leur compagnon et chef, sacrifiant tout pour la liberté nationale ; puis le silence à nouveau, pendant qu'ils l'imaginaient jour et nuit sous sa tente, enseignant, prêchant, donnant des ordres et se faisant des amis ; et ils sentaient quelque chose de l'idée derrière l'image de cet homme assis là comme une icône, vide de désirs, d'ambitions, de faiblesses, de défauts ; une personnalité aussi riche asservie à une abstraction, n'ayant qu'un regard, un bras, un seul dessein et un seul but, vivre ou mourir à son service.

Bien sûr, c'était une image de l'homme, non pas de chair et de sang, mais vraie cependant, car son individualité avait abandonné sa troisième dimension à l'idée, avait renoncé à la richesse et aux artifices du monde. Fayçal se cachait sous sa tente, voilé, pour rester notre chef, alors qu'en réalité il était le meilleur serviteur de la nationalité, son outil, non son

propriétaire. Pourtant, dans le demi-jour de la tente, rien ne paraissait plus noble.

Il continua en évoquant pour eux l'ennemi, pris dans les filets d'une éternelle défensive, pour qui la meilleure issue était de ne faire que le strict nécessaire ; pendant que nous, les abstinents, nagions au calme et au frais dans le silence amical du désert jusqu'à ce qu'il nous plût d'aborder au rivage.

Notre conversation, dirigée avec ruse, voulait éclairer les enchaînements des pensées secrètes de nos auditeurs, pour que l'excitation fût la leur, les conclusions naturelles et non pas insinuées par nous. Nous les sentîmes bientôt s'enflammer ; nous nous reculâmes, les regardant bouger et parler, s'échauffer les uns les autres jusqu'à faire vibrer l'atmosphère ; en phrases haletantes, ils firent l'expérience de la première montée, du surgissement en eux de notions qui s'étendaient bien au-delà de leur vue. Ils se mirent à nous presser, devenus, eux, les créateurs et nous les paresseux étrangers ; s'efforcèrent de nous faire comprendre la pleine intensité de leur foi ; nous oublièrent ; firent soudain flamboyer les moyens et le but de notre désir. Une nouvelle tribu s'ajoutait à notre comité ; pourtant le simple « oui » de Nouri, à la fin, avait plus de poids que tout ce qui avait été dit.

Dans notre prédication, rien n'était seulement nerveux. Nous faisions de notre mieux pour exclure les sens, afin que l'appui fût lent, durable, dépourvu de sentimentalité. Nous ne voulions pas de convertis par le riz. Nous refusions avec persistance de laisser l'abondance bien connue de notre or amener à nous ceux qui n'étaient pas convaincus en esprit. L'argent était une confirmation ; le mortier, pas la pierre de taille. Acheter des hommes eût placé notre mouvement sur la base de l'intérêt, alors que nos partisans devaient être prêts à aller jusqu'au bout avec des motifs sans autre mélange que la fragilité humaine. Même moi, l'étranger, le fraudeur sans dieu qui inspirait un sentiment national étranger, je ressentais une délivrance dans mon imitation de leur servitude à

l'idée — délivrance de l'éternelle et haïssable mise en question du moi, et ceci malgré le manque de spontanéité de mon jeu.

Car, naturellement, je ne pouvais pas m'abuser longtemps ; mais je tenais ma partie avec tant de désinvolture que nul sauf Joyce, Nessib et Mohammed el-Dheilan ne parut voir que je jouais un rôle. Pour l'homme instinctif, toute chose crue par deux ou trois hommes recevait une sanction miraculeuse à laquelle peut honnêtement être sacrifié le bien-être et la vie des individus. Pour l'homme rationnel, les guerres de nationalités étaient autant une escroquerie que les guerres de religions, et aucune cause ne valait que l'on combatte pour elle ; et le combat, l'acte de combattre, ne pouvait contenir aucune part de vertu intrinsèque. La vie était si absolument une affaire privée qu'aucune circonstance ne justifiait qu'un homme levât violemment la main sur un autre ; pourtant, la propre mort d'un homme constituait son dernier acte libre, grâce salvatrice et mesure d'une souffrance intolérable.

Nous forcions les Arabes à s'étirer pour atteindre notre foi, car elle menait à des œuvres, terrain dangereux où les hommes pouvaient prendre l'acte pour le vouloir. Ma faute, mon aveuglement de chef (avide de trouver un moyen de conversion rapide) leur concédait cette image bornée de notre but, qui n'existait véritablement que dans un effort sans fin vers une lumière imaginée, hors d'atteinte. Notre foule, cherchant la lumière dans les choses, ressemblait à des chiens pathétiques, reniflant le pied d'un réverbère. Moi seul, valet de l'abstrait, étais emporté par le devoir derrière l'autel.

L'ironie était pour moi d'aimer les objets avant la vie ou les idées ; l'incongruité, de répondre à l'appel contagieux de l'action, qui met l'accent sur la diversité des choses. C'était une dure tâche d'enfourcher sentiment et action. J'avais eu un grand désir toute ma vie — pouvoir m'exprimer sous quelque forme imaginative — mais mon esprit était trop

diffus pour jamais acquérir une technique. Enfin le hasard, avec un humour pervers, en me faisant jouer le rôle d'un homme d'action, m'avait donné une place dans la Révolte arabe, thème épique tout prêt pour un œil et une main directs, m'offrant ainsi une issue vers la littérature, art qui comporte le moins de technique. Ce sur quoi, seul le mécanisme m'intéressa. Le mode épique m'était étranger, comme à ma génération. Ma mémoire ne me poussait pas vers l'épopée, si bien que je ne pouvais ressentir en moi-même des hommes comme Aouda, qui paraissait aussi illusoire que les collines de Rumm, aussi vieux que Mallory.

Parmi les Arabes, j'étais le désillusionné, le sceptique, qui enviait leur croyance bon marché. La fraude inaperçue semblait un habit si bien coupé, si seyant, pour la pacotille humaine. Les ignorants, les esprits superficiels, les trompés étaient les heureux parmi nous. Notre escroquerie les glorifiait. Nous les payions du respect de nous-mêmes, et ils gagnaient le plus profond sentiment de leur vie. Plus nous nous condamnions et méprisions, plus nous pouvions cyniquement être fiers d'eux, nos créatures. Il était si facile de leur accorder trop de crédit, si impossible d'abaisser leurs mobiles au niveau de notre propre vérité peu généreuse. Nous les dupions, et ils combattaient l'ennemi de tout cœur. Notre volonté les soufflait devant elle comme de la paille, et ils étaient non pas de la paille, mais les plus braves, les plus simples et les plus gais des hommes. *Credo quia sum ?* Mais d'être cru par beaucoup ne produit-il pas une droiture distordue ? Peut-être la montée des fervents espoirs réunis des multitudes myopes, pendant des années, confère-t-elle le visage de Dieu même à une idole non consentante, et la renforce-t-elle chaque fois que les hommes élèvent en silence leurs prières vers Lui.

CHAPITRE C

Sur ce texte, mon esprit se mit à tisser dans son espace poussiéreux, parmi les pensées en rais de soleil et leurs atomes d'idées dansantes. Puis je vis que préférer ainsi l'Inconnu au Dieu était une idée bouc émissaire qui berçait d'une fausse paix. Souffrir sur ordre, ou par devoir, c'était facile. Le soldat ne subissait que des coups qu'il n'avait pas voulus, tandis que notre volonté devait jouer les contremaîtres jusqu'à ce que les ouvriers défaillent, se gardant en sécurité et envoyant les autres au danger. Il eût peut-être été héroïque d'offrir ma propre vie pour une cause à laquelle je ne pouvais croire, mais c'était un vol d'âmes de faire mourir d'autres dans leur sincérité à mon image sculptée. Parce qu'ils acceptaient notre message comme la vérité, ils étaient prêts à se faire tuer pour lui, attitude qui rendait leurs actes plus convenables que glorieux, une force d'âme logique et abâtardie, propre à juger la conduite en termes de pertes et profits. Inventer un message, puis mourir les yeux ouverts pour l'image qu'on en avait créée — cela était plus grand.

Toute cette affaire du mouvement semblait ne pouvoir être exprimée qu'en termes de vie ou de mort. En général, nous n'étions conscients de notre chair que quand elle nous faisait souffrir. Notre longue habitude de la souffrance rendait plus acérée la joie ; mais nos ressources de douleur paraissaient plus grandes que notre capacité au contente-

ment. La léthargie jouait là son rôle. Les deux émotions nous étaient offertes, car notre souffrance était traversée de remous qui troublaient sa pureté.

Un récif où beaucoup d'estimations firent naufrage était la vanité de croire que notre endurance pourrait gagner la rédemption, de toute une race peut-être. Cette fausse investiture nourrissait une satisfaction brûlante mais fugace, car nous pensions avoir assumé la souffrance ou l'expérience d'autrui, sa personnalité. C'était un triomphe, et une impression d'élargissement ; nous avions évité nos moi étouffants, conquis notre plénitude géométrique, arraché un « changement d'esprit » momentané.

Pourtant, en réalité, nous avions subi les souffrances d'autrui pour notre profit, ou du moins pour un bénéfice futur ; et nous ne pouvions échapper à cette connaissance qu'en nous dupant tant sur nos sentiments que sur nos motifs.

La victime s'immolant elle-même prenait sur elle le rare don de sacrifice ; nulle fierté et peu de plaisir au monde n'étaient si joyeux, si riches, que ce choix volontaire des maux d'autrui pour parfaire le moi. Il y avait là un égoïsme caché, comme dans toutes les perfections. Chaque occasion n'offrait de place qu'à un seul sacrifié, et la saisir dérobait aux camarades la peine qui leur était due. Le sacrifié se réjouissait, mais blessait ses frères dans leur virilité. Accepter humblement une si riche délivrance constituait une imperfection en eux ; leur joie à s'épargner ce coût était pécheresse, les rendant complices, en partie coupables de l'infliger à leur médiateur. Le rôle le plus pur pour le médiateur eût peut-être été de se tenir parmi la foule, de regarder un autre acquérir la pureté du nom de rédempteur. Sur un chemin se trouvait la perfection du moi, sur l'autre l'immolation du moi et le perfectionnement du voisin. Hauptmann nous disait de prendre aussi généreusement que nous donnions, mais nous ressemblions plutôt aux cellules d'un rayon de miel, dont l'une ne peut changer, ou se gonfler, qu'au détriment de toutes les autres.

Souffrir pour autrui, dans la simplicité, donnait un sentiment de grandeur. Rien de plus élevé qu'une croix, d'où contempler le monde. Cet orgueil exhilarant était au-delà de la vanité. Pourtant, chaque croix occupée volait tout aux derniers venus sauf le piètre rôle de l'imitation ; et les choses faites suivant un exemple étaient les plus basses. La vertu du sacrifice reposait dans l'âme de la victime.

Une rédemption honnête devait être libre, avec un esprit d'enfant. Quand celui qui expiait avait conscience des motifs souterrains et de la gloire future de son acte, les deux étaient gaspillés. Ainsi, l'altruisme introspectif s'appropriait une portion sans valeur, nocive même, car, s'il était resté passif, sa croix eût pu être accordée à un innocent. Sauver les simples de tels maux en donnant pour eux un moi compliqué était pour l'homme moderne se montrer avare. Criblé de pensées, il ne pouvait partager leur foi en la délivrance d'autrui grâce à son agonie, et eux, le regardant sans comprendre, ressentiraient peut-être la honte qui est le lot des disciples virils, ou pourraient ne pas le sentir et encourraient le double châtiment de l'ignorance.

Ou bien cette honte était-elle de l'abnégation, devant être admise et admirée pour elle-même ? Dans quelle mesure était-il juste de laisser mourir des hommes parce qu'ils ne comprenaient pas ? L'aveuglement et la folie singeant la justice étaient plus lourdement punis que le mal délibéré, au moins dans l'état présent de conscience et de remords de l'homme vivant. Les hommes complexes qui savaient combien le sacrifice de soi élève le rédempteur et rabaisse le racheté, et qui dans cette connaissance s'abstenaient, pouvaient ainsi laisser un frère insensé prendre cette place de fausse noblesse et encourir, quand il serait conscient, la punition plus lourde qui y est attachée. Pour nous les chefs, il ne semblait pas y avoir de droit chemin dans cette ligne de conduite tortueuse, cercle dans les cercles de mobiles inconnus et honteux annulant ou intensifiant les précédents.

Pourtant, je ne pouvais attribuer mon assentiment à la

fraude arabe à une faiblesse de caractère ou une hypocrisie innée, quoique, bien sûr, j'aie dû posséder quelque tendance, quelque aptitude à la tromperie ; sinon, je n'eusse pas si bien trompé les hommes, ni persisté pendant deux ans, l'amenant au succès, dans une tromperie que d'autres avaient ourdie et mise sur pied. Je n'avais eu aucun rapport avec la Révolte arabe à ses débuts ; à la fin, j'étais responsable de l'embarras qu'elle causait à ses inventeurs. Où exactement dans l'entre-deux mon rôle passa-t-il de celui de complice à coupable principal, sur quelles charges devais-je être condamné, ce n'était pas à moi de le dire. Il suffisait que, depuis le raid sur Akaba, je me repente amèrement de mon implication dans le mouvement, avec une amertume suffisante pour ronger mes heures d'inaction, mais insuffisante pour m'amener à m'en séparer clairement. D'où cette oscillation de ma volonté, et ces plaintes incessantes et insipides.

CHAPITRE CI

Siddons me ramena en avion à Gouweira ce soir-là et, dans la nuit, à Akaba, je dis à Dawnay, qui venait d'arriver, que la vie était bien remplie mais s'écoulait sans heurts. Le lendemain matin, un avion nous apprit comment l'unité de Buxton s'était conduite à Mudowwara. Il avait décidé de prendre la place d'assaut avant l'aube, principalement au moyen de bombes, en trois groupes, l'un devant pénétrer dans la gare, les deux autres pour les redoutes principales.

En conséquence, des rubans blancs furent placés avant minuit comme repères, vers le point zéro. Les opérations devaient commencer vers quatre heures moins le quart, mais le chemin se montra difficile à trouver, si bien que l'aube était presque là avant que l'attaque de la redoute sud commençât. Après qu'un certain nombre de bombes eurent explosé à l'intérieur et alentour, les hommes se précipitèrent et la prirent aisément — pour s'apercevoir que le groupe de la gare était parvenu à ses fins un instant auparavant. Ces alarmes éveillèrent la redoute médiane, mais seulement pour la défaite. Ses hommes se rendirent vingt minutes plus tard.

La redoute nord, qui possédait un canon, semblait avoir plus de cœur et arrosa libéralement de ses obus la cour de la gare, visant nos soldats. Buxton, sous le couvert de la redoute sud, dirigea le feu des pièces de Brodie qui, avec leur précision délibérée habituelle, envoyèrent obus après obus.

Siddons arriva avec ses appareils et lâcha des bombes pendant que, du nord, de l'est et de l'ouest, le Camel Corps soumettait les parapets à un sévère feu de mitrailleuses Lewis. À sept heures du matin, les derniers ennemis se rendirent tranquillement. Nous eûmes quatre morts et dix blessés, les Turcs vingt et un morts et cent cinquante prisonniers ; ils perdirent aussi deux canons de campagne et trois mitrailleuses.

Buxton envoya immédiatement les Turcs faire monter la pression dans la pompe à eau, pour pouvoir abreuver ses chameaux, pendant que les hommes faisaient sauter les puits et détruisaient les pompes des locomotives, avec deux mille mètres de rails. Au crépuscule, des charges placées au pied du grand château d'eau le projetèrent en pierres éparpillées sur la plaine ; un moment après, Buxton cria : « En avant » à ses hommes, et les quatre cents chameaux, se levant comme un seul et rugissant comme au jour du Jugement dernier, partirent pour Djéfer. Dawnay, très animé, alla saluer Fayçal à Aba el-Lissan. Allenby l'avait envoyé porter à celui-ci un message d'avertissement. Il devait prier Fayçal de ne rien faire d'irréfléchi, car la poussée britannique était hasardeuse et, si elle échouait, les Arabes seraient du mauvais côté du Jourdain pour recevoir de l'aide. En particulier, Allenby priait Fayçal de ne pas se lancer sur Damas mais de retenir sa main jusqu'à ce que les circonstances fussent tout à fait favorables.

Cette prudence, très sensée et rationnelle, était à mon attention. Un soir, au G.Q.G., exaspéré, j'avais lâché que 1918 me paraissait représenter la dernière chance, et que nous prendrions Damas, de toute façon, quoi qu'il arrivât à Déraa ou à Ramleh, puisqu'il valait mieux l'avoir pris et reperdu que de ne l'avoir jamais pris.

Fayçal sourit avec sagesse devant l'homélie de Dawnay et répondit qu'il essaierait de prendre Damas cet automne, même si le ciel s'effondrait ; et que, si les Britanniques se montraient incapables d'assurer leur part de l'attaque, il sauverait son propre peuple en concluant une paix séparée avec la Turquie.

Il était depuis longtemps en contact avec des éléments turcs, Djémal Pacha ouvrant les correspondances. D'instinct, quand il se trouvait sobre, Djémal était islamique, et pour lui la révolte de La Mecque portait un jugement. Il était prêt à faire presque n'importe quoi pour apaiser un tel différend dans la foi. Ses lettres étaient, sur ce point, révélatrices. Fayçal les envoya à La Mecque et en Égypte, espérant qu'on y lirait les mêmes choses que nous ; mais leurs considérations furent prises à la lettre, et nous reçûmes l'ordre de répondre que le sabre serait maintenant notre juge. Réponse magnifique mais, à la guerre, on ne devait pas manquer une si belle occasion diathétique.

Certes, une entente avec Djémal n'était pas possible. Il avait abattu les plus hautes têtes de Syrie, et nous renierions le sang de nos amis en l'acceptant à notre paix ; mais, en indiquant subtilement cela dans notre réponse, nous pouvions élargir la fissure nationale-religieuse en Turquie.

Nous visions particulièrement la section anti-allemande de l'État-major général, commandée par Mustapha Kémal, trop ardente quant à la « turquitude » de sa mission pour refuser le droit à l'autonomie des provinces arabes de l'Empire ottoman. En conséquence, Fayçal envoya des réponses tendancieuses, et la correspondance continua brillamment. Les officiers turcs commencèrent à se plaindre des dévots, qui plaçaient les reliques avant la stratégie. Les nationalistes écrivaient que Fayçal ne faisait que mettre prématurément et désastreusement en action leurs propres convictions sur la juste et inévitable autodétermination de la Turquie.

La résolution de Djémal fut affectée par cette fermentation, dont il avait connaissance. Au début, il nous offrit l'autonomie du Hedjaz. Puis la Syrie fut admise au même bénéfice ; puis la Mésopotamie. Fayçal ne semblait toujours pas satisfait, si bien que le représentant de Djémal (pendant que son maître se trouvait à Constantinople) ajouta hardiment une Couronne à la part offerte à Hussein de La Mecque.

Enfin, les Turcs nous dirent trouver logique la prétention de la famille du Prophète à la direction spirituelle de l'Islam !

L'aspect comique des lettres ne devait pas obscurcir l'aide réelle qu'elles apportaient en divisant l'État-major turc. Les musulmans vieux jeu considéraient le Chérif comme un pécheur impardonnable. Les modernistes voyaient en lui un nationaliste sincère mais impatient, égaré par les promesses britanniques. Ils désiraient le corriger plutôt par des arguments que par une défaite militaire.

Leur plus forte carte était le pacte Sykes-Picot, partage à l'ancienne manière de la Turquie entre l'Angleterre, la France et la Russie, rendu public par les Soviets. Djémal en lut les paragraphes les plus méprisants lors d'un banquet à Beyrouth. Cette révélation nous fit du mal un moment ; à juste titre, car les Français et nous avions voulu cacher un différend politique grâce à une formule assez vague pour que chacun l'interprète à sa façon divergente.

Heureusement, j'avais dès le début révélé l'existence du traité à Fayçal et l'avais convaincu que le moyen pour lui d'y échapper était de tant aider les Britanniques que, de honte, ils ne pourraient l'abattre après la paix pour réaliser l'accord ; de plus, si les Arabes faisaient ce que j'attendais, on ne parlerait pas de coups de fusil que d'un seul côté. Je le suppliai de ne pas croire à nos promesses, comme son père, mais à la force de ses propres exploits.

À ce moment critique, le Cabinet britannique décida dans un style joyeux, de donner aussi de la main gauche. Il promit aux Arabes, ou plutôt à un comité dépourvu d'autorité de sept Gothamites, au Caire que les Arabes garderaient la possession des territoires conquis sur la Turquie pendant la guerre. Cette bonne nouvelle circula partout en Syrie.

Pour venir à l'aide des Turcs abattus, et nous montrer qu'ils pouvaient faire autant de promesses qu'il y avait de parties, les Britanniques opposèrent le document A pour le Chérif, le document B pour leurs Alliés, et le document C pour le Comité arabe au document D pour Lord Rothschild,

nouvelle puissance, promettant à sa race quelque chose d'équivoque en Palestine. Le vieux Nouri Shaalan, plissant son nez plein de sagesse, vint vers moi avec son classeur plein de documents, demandant, perplexe, auquel il pouvait croire. Comme auparavant, je répondis avec aisance : « Le dernier en date », et le sens qu'avait l'Émir du respect de sa parole lui fit voir l'humour de la réponse. Par la suite, il fit toujours de son mieux pour notre cause commune, me disant seulement, quand il avait échoué à tenir une promesse, qu'elle avait été supplantée par une intention plus récente !

Toutefois, Djémal continuait à espérer, comme la brute obstinée qu'il était. Après la défaite d'Allenby à Salt, il nous envoya l'Émir Mohammed Saïd, frère du remarquable Abd el-Kadir. Mohammed Saïd, dégénéré au front bas et à la bouche mauvaise, était aussi tortueux que son frère, mais moins brave. Son attitude fut très modeste lorsqu'il se tint devant Fayçal et lui offrit la paix de Djémal.

Fayçal lui dit qu'il arrivait au moment opportun. Il pouvait garantir à Djémal le comportement loyal de l'Armée arabe, si la Turquie évacuait Amman et confiait la garde de sa province aux Arabes. Cet innocent d'Algérien, pensant avoir remporté un grand succès, retourna en hâte à Damas, où Djémal le fit presque pendre pour sa peine.

Mustapha Kémal, alarmé, pria Fayçal de ne pas jouer le jeu de Djémal, promettant que, quand les Arabes seraient installés dans leur capitale, les mécontents de Turquie se rallieraient à eux et se serviraient de leur territoire comme base d'où attaquer Enver et ses alliés allemands en Anatolie. Mustapha espérait que l'adhésion de toutes les choses turques à l'est du Taurus lui permettrait de marcher directement sur Constantinople.

À la fin, les événements firent avorter ces négociations compliquées, qui ne furent pas révélées à l'Égypte ou à La Mecque, à cause du résultat décevant de nos premières confidences. Je craignais que les Britanniques ne fussent

secoués de voir Fayçal maintenir des relations séparées. Pourtant, par honnêteté vis-à-vis des combattants arabes, nous ne pouvions clore toutes les possibilités d'accommodement avec la Turquie. Si la guerre en Europe échouait, c'était leur seule issue ; et j'avais toujours la crainte secrète que la Grande-Bretagne ne devançât Fayçal et ne conclût sa propre paix séparée, non avec les Turcs nationalistes, mais avec les conservateurs.

Le Gouvernement britannique était allé très loin dans ce sens, sans en informer son plus petit allié, les Arabes. Les renseignements sur les démarches précises et les propositions (qui auraient amené la mort de tant d'Arabes en armes à nos côtés) m'arrivèrent non officiellement mais à titre privé. Ce n'était qu'une des vingt fois où des amis m'aidèrent plus que ne le faisait notre gouvernement, dont l'action et le silence constituaient pour moi à la fois un exemple, un stimulant et une justification à en faire autant.

CHAPITRE CII

Après les pourparlers de paix, nous pûmes à nouveau nous mettre à du travail propre. Joyce et moi décidâmes une autre de nos excursions communes en voiture, cette fois-ci vers Azrak, pour ouvrir jusque-là la piste en direction de Déraa. Nous filâmes donc à Djéfer y rencontrer le Camel Corps victorieux, qui arriva, en forme splendide et grande tenue, glissant sur le plateau brillant juste avant le crépuscule, hommes et officiers ravis de leur succès à Mudowwara, et de la liberté vis-à-vis des ordres et des contraintes qu'ils trouvaient dans le désert. Buxton dit qu'ils étaient prêts à aller n'importe où.

Ils se reposeraient deux nuits et prendraient quatre jours de rations dans leur magasin, dûment installé par Joyce près de la tente d'Aouda. Tôt le lendemain matin, Joyce et moi montâmes donc dans notre fourgon, avec Rolls le débrouillard comme conducteur. Nous arrivâmes facilement dans Wadi Baïr. Autour des puits était installé Alwain, parent d'Aouda, homme silencieux, oppressé, glabre, qui se cachait pour préserver son indépendance en paix loin d'Aouda.

Nous nous arrêtâmes seulement quelques minutes pour organiser avec lui la sécurité des hommes de Buxton, puis repartîmes, avec un jeune Shérari très sauvage pour nous aider à trouver le chemin. Son entraînement de chamelier ne lui permettrait pas de choisir la route pour une automitrail-

leuse de cinq tonnes, mais sa connaissance de la piste pourrait servir à d'autres voitures venant ensuite sans nous.

Le terrain du plateau d'Erha était bon, des creux de silex alternant avec des lits de boue durcie, et nous dévorâmes rapidement les milles jusqu'aux têtes peu profondes de Wadi Djintz, recouvertes de bonne pâture.

Là, des bergers Abou Tayi en haillons, montant tête nue, fusil en main et chantant un chant de guerre, rassemblaient anxieusement des chameaux mis au vert. Quand ils entendirent le rugissement de nos échappements, ils se précipitèrent vers nous, criant de façon pressante qu'on avait vu des hommes armés tapis dans les terres basses, en avant. Nous lançâmes les voitures dans cette direction et, peu de temps après, levâmes cinq méharistes qui partirent vers le nord-est à toute allure. Nous les rattrapâmes en dix minutes. Ils firent gracieusement se coucher leurs chameaux et vinrent nous accueillir en amis — la seule possibilité qui leur restait, car des hommes nus ne pouvaient se quereller avec des hommes plus rapides et en armure. C'étaient des Djazi Howeitat, pillards indubitables, mais maintenant toute douceur, s'exclamant bruyamment sur cette rencontre soudaine ici. Je fus assez sec, et leur ordonnai de retourner immédiatement à leurs tentes. Déconfits, ils partirent vers l'ouest.

Nous suivîmes la rive est de l'Um Kharug, trouvant le terrain ferme, mais l'allure lente, car il y avait des ravines d'affluents à traverser, et nous dûmes étendre des fascines de broussailles là où les anciens lits des crues étaient mous ou remplis de sable. Vers la fin du jour, les touffes d'herbe s'épaissirent dans les vallées, pâture pour nos futures caravanes.

Dans la matinée, l'air et le vent de ce désert du nord nous semblèrent si frais que nous prîmes un breakfast chaud avant de démarrer les voitures à la manivelle et de franchir avec un ronronnement le confluent de l'Um Kharug et du Dhirwa, puis le large bassin de Dhirwa lui-même et l'imperceptible ligne de partage des eaux qui donnait dans le

Djésha. Des bassins peu profonds s'enfonçaient dans le Sirhan, près d'Ammari, que je voulais visiter ; car, si les choses tournaient mal pour nous à Azrak, notre plus proche refuge serait Ammari, s'il était accessible aux voitures. De tels bataillons de « si » tournoyaient continuellement autour de chaque nouveau plan.

Le repos nocturne avait rafraîchi Rolls et Sanderson ; ils franchirent splendidement la crête safran du petit Djésha et descendirent dans la grande vallée. Dans l'après-midi, nous aperçûmes les falaises de craie et, contournant leurs pentes cendreuses, nous entrâmes dans le Sirhan juste à côté des trous d'eau. Cela rendait notre retraite sûre, car nul ennemi ne serait assez mobile pour nous interdire à la fois Azrak et Ammari.

Nous remplîmes donc nos radiateurs avec l'eau horrible de la mare où Farradj et Daoud avaient joué et partîmes vers l'ouest sur les crêtes dégarnies ; quand nous fûmes assez loin des puits pour épargner à des groupes de raid la nécessité de trébucher sur nous dans le noir, nous fîmes halte. Joyce et moi nous assîmes et regardâmes le coucher de soleil, qui passa du gris au rose, puis au rouge ; puis à un cramoisi si intolérablement profond que nous retenions notre respiration, tout tremblants, attendant qu'une langue de flamme ou un coup de tonnerre vînt briser sa vertigineuse tranquillité. Pendant ce temps, les hommes ouvrirent de la viande en conserve, firent du thé, et placèrent le tout, avec des biscuits, sur une couverture en guise de table. Ensuite, de nouvelles couvertures nous firent goûter un sommeil délicieux.

Le lendemain, nous traversâmes rapidement le delta de Ghadaf et entrâmes sur l'immense plateau de boue qui s'étendait sur sept milles vers le sud et le nord à partir des marais près du vieux château d'Azrak.

Ce jour-là, le mirage nous cachait ses limites avec des taches bleu acier, jaillissements de tamaris dressés en l'air et voilés par la buée chaude. Je voulais voir les sources de Medjaber, dont nous pouvions emprunter le lit planté d'arbres sans être

aperçus ; Ross fit donc bondir sa voiture en avant dans un élan palpitant sur la grande étendue. La terre se brisait sous nos roues, et un panache de tourbillons de poussière ondoyait sur la piste en arrière.

Enfin, les freins firent entendre une chanson de protestation pendant que nous ralentissions, sous un jeune bosquet de tamaris haut perchés sur des monticules de sable apporté par le vent. Nous serpentâmes entre eux sur le sol dur qui les séparait ; puis les tamaris cessèrent, et du sable humide, moucheté de buissons épineux serrés, les remplaça. Les voitures s'arrêtèrent derrière le tertre d'Aïn el-Assad, sous le couvert de cette profonde coupe de roseaux où l'eau transparente perlait comme des joyaux entre les tiges vivaces.

Nous montâmes doucement sur le monticule des tombes qui surplombait les grandes mares, et vîmes que les abreuvoirs étaient déserts. Un mirage planait au loin, mais ici, en terrain couvert d'arbustes, les vagues de chaleur ne pouvaient se réunir, et le fort soleil nous montrait la vallée avec une clarté aussi cristalline que ses eaux courantes, déserte, excepté des oiseaux sauvages et ces troupeaux de gazelles qui, alarmées par la toux de nos tuyaux d'échappement obturés, se regroupaient craintivement pour se préparer à la fuite.

Rolls fit contourner à son tender le vivier romain ; nous évitâmes le champ de lave ouest, longeant le marécage maintenant durci et où poussait de l'herbe, jusqu'aux murs bleus du fort silencieux avec ses palmiers au son argentin dont l'immobilité cachait peut-être plus de peur que de paix. Je me sentais coupable d'introduire l'automobile vrombissante et son équipage pimpant d'hommes du Nord, en kaki, dans le lointain de ce lieu légendaire si bien caché ; mais ma prévision était erronée, car ce furent les hommes qui semblaient réels et le fond qui devint un décor de théâtre. Leur naturel et leur assurance (la netteté des soldats britanniques en uniforme) faisaient plus d'honneur à Azrak que la simple solitude.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un moment. Joyce et moi escaladâmes la tour ouest, et tombâmes d'accord sur les nombreux avantages d'Azrak comme base de travail ; quoique, à mon regret, il n'y eût pas de pâture ici, si bien que nous ne pourrions nous attarder là dans l'intervalle entre notre premier et deuxième raids. Nous traversâmes ensuite le lobe nord du plateau de boue, terrain d'atterrissage commode pour les aéroplanes que Siddons ajoutait à notre colonne mobile. Il avait, entre autres qualités, une bonne visibilité. Nos engins, volant deux cents milles jusqu'à leur nouvelle base, ne manqueraient pas de voir ce bouclier d'électrum reflétant le soleil.

Nous revînmes à Aïn el-Assad, où se trouvait l'automitrailleuse, et retournâmes à une allure plus rapide sur les silex du désert ouvert. C'était le milieu de l'après-midi, et il faisait très chaud, particulièrement dans le métal ardent de la voiture à tourelle d'acier ; les conducteurs grillaient, mais continuaient d'avancer et, avant le coucher du soleil, nous étions sur la crête séparant les vallées de Djesha, pour trouver un chemin plus court et plus facile que celui de l'aller.

La nuit nous surprit un peu au sud d'Ammari, et nous bivouaquâmes au sommet du pays ; une brise, précieuse après le jour vésicant, descendait sur nous, chargée des senteurs des pentes fleuries du Djébel Druse. Elle nous fit apprécier le thé brûlant des hommes et les couvertures dont nous avions mollement capitonné les angles de la voiture.

Cette expédition était un délice pour moi, puisque je n'avais d'autre responsabilité qu'indiquer le chemin. Il y avait aussi le piment des réflexions du jeune Shérari, réflexions qu'il me confiait naturellement, comme j'étais seul à porter son genre de vêtements et à parler son dialecte. Le pauvre paria n'avait jamais été traité avec égards et s'étonnait beaucoup des manières des Anglais. Il n'avait pas été frappé une seule fois, ni même menacé.

Il disait que chaque soldat était renfermé sur soi comme

une famille, et qu'il ressentait comme un système de protection leurs insuffisants vêtements étriqués et leur apparence laborieuse. Lui-même flottait librement dans ses robes, son couvre-tête et son manteau. Les soldats ne portaient que chemise, short, bandes molletières et bottes, et la brise n'avait pas de prise sur eux. En fait, ils portaient depuis si longtemps ces vêtements, jour et nuit, dans la chaleur et la sueur, s'occupant des voitures poussiéreuses et huileuses, que le tissu s'était attaché à leur corps comme l'écorce à l'arbre.

Ils étaient tous rasés de près, et tous habillés pareillement, et le Shérari, dont l'œil distinguait le plus souvent un homme d'un autre par ses vêtements, se trouvait dérouté par une uniformité extérieure. Pour les identifier, il lui fallait apprendre leurs formes individuelles, comme nues. Leur nourriture ne se cuisait pas, leur boisson était chaude, ils se parlaient à peine l'un à l'autre ; mais aussi un seul mot les lançait dans d'incompréhensibles crises de rire crépitant, méprisable et inhumain. Il les prenait pour mes esclaves, et pensait qu'il n'y avait guère de repos ou de satisfaction dans leur vie, quoique pour un Shérari c'eût été un luxe de voyager ainsi comme le vent, assis, et un privilège de manger quotidiennement de la viande, de la viande en boîte.

Dans la matinée, nous suivîmes notre crête à bonne allure, pour atteindre Baïr dans l'après-midi. Malheureusement, il y eut des problèmes de pneus. L'automitrailleuse était trop lourde pour les silex, et elle s'enfonçait toujours un peu, rendant l'avance pénible en troisième. Cela chauffait les enveloppes, et nous subîmes une vexante série d'éclatements et d'arrêts pour monter la voiture sur cric et changer roue ou pneu. Le jour était chaud, nous étions pressés, si bien que l'usage répété du cric et de la pompe nous porta sur les nerfs. À midi, nous atteignîmes la grande crête dorsale qui menait à Ras Mouheiwir. Je promis aux conducteurs maussades que la route serait splendide.

Et elle le fut. Nous reprîmes tous du cœur, même les

pneus se comportèrent mieux, pendant que nous filions sur la crête tortueuse, oscillant en longues courbes d'est en ouest, puis revenant, regardant maintenant à gauche les vallées peu profondes menant vers le Sirhan, puis à droite, jusqu'au chemin de fer du Hedjaz. Les gares blanches éclairées par le soleil torrentiel formaient des mouchetures brillantes dans la brume du lointain.

À la fin de l'après-midi, nous atteignîmes la fin de la crête, plongeâmes dans le creux et grimpâmes en rugissant, à quarante milles à l'heure, le mamelon de Hadi. La nuit était proche quand, coupant à travers les petits ravins d'Ausadji, nous arrivâmes aux puits de Baïr. La vallée foisonnait de feux ; Buxton, Marshall et le Camel Corps établissaient leur camp, après deux étapes faciles depuis El-Djéfer. Ils étaient pleins de dépit, car Baïr n'avait encore que deux puits, tous deux assiégés. À l'un, les Howeitat puisaient de l'eau pour leurs six cents chameaux, assoiffés par le voyage depuis les pâturages, à une journée de là vers le sud-est, et autour de l'autre se trouvait une foule d'un millier de réfugiés druses et syriens, de marchands de Damas et d'Arméniens, en route pour Akaba. Ces voyageurs malcommodes nous barraient l'accès à l'eau par leurs querelles bruyantes.

Nous tînmes avec Buxton un conseil de guerre. Young avait, comme il le devait, envoyé à Baïr quatorze jours de rations pour hommes et bêtes. De cela, il restait huit jours pour les hommes, dix pour les animaux. Les chameliers de la colonne de ravitaillement, que seule poussait en avant la volonté énergique de Young, avaient quitté Djéfer proches de la mutinerie, tant le désert leur faisait peur. Ils avaient perdu, volé ou vendu le reste des vivres de Buxton en chemin.

Je soupçonnais les Arméniens plaintifs, mais on ne put rien leur reprendre, et nous dûmes adapter le plan à ces nouvelles conditions. Buxton purgea sa colonne de tout ce qui n'était pas essentiel ; je réduisis à une seule les deux automitrailleuses et changeai d'itinéraire.

CHAPITRE CIII

Avec paresse et nonchalance, j'aidai les méharistes à abreuver longuement leurs bêtes aux puits profonds de quarante pieds, et pris plaisir à la gentillesse de Buxton et de ses trois cents hommes. Ils paraissaient remplir la vallée, et les Howeitat, qui n'avaient jamais imaginé qu'il y eût autant d'Anglais au monde, ne se lassaient pas de les contempler. J'étais fier de ma race, pour l'élégante maîtrise de ces hommes et l'activité ordonnée qu'ils apportaient à la tâche qu'ils s'étaient fixée. À côté d'eux, les Arabes semblaient des étrangers en Arabie. La conversation de Buxton était aussi une joie, car il était plein d'entendement, cultivé et hardi dans ses conceptions, quoiqu'il s'occupât surtout de préparer la longue marche forcée.

Je passais donc des heures seul, à l'écart, faisant le point sur moi-même, en ce jour de mon trentième anniversaire. Il me revint bizarrement à l'esprit comment, quatre ans plus tôt, j'avais eu l'intention d'être général et anobli à cet âge. Ces dignités temporelles, si je survivais aux quatre prochaines semaines, étaient maintenant à ma portée — mais mon sentiment que les Arabes se trouvaient dans une fausse position m'avait guéri des ambitions trop crues, tout en me laissant mon désir ardent d'une bonne réputation parmi les hommes.

Ce désir me faisait profondément douter de ma fidélité à

moi-même. Seul un trop bon acteur pouvait ainsi donner bonne impression. Les Arabes me croyaient, Allenby et Clayton me faisaient confiance, mes gardes du corps mouraient pour moi ; et je commençai à me demander si toutes les réputations établies étaient, comme la mienne, fondées sur la fraude.

Il fallait maintenant accepter les compliments qui étaient la récompense de mon jeu de scène. Toute protestation de ma part pour rétablir la vérité était considérée comme de la modestie, de la dépréciation de soi ; et on trouvait cela charmant, car les hommes ont toujours un faible pour un conte romanesque. C'est ce qui m'irritait, cette confusion imbécile de la timidité, qui est une conduite, avec la modestie, qui est un point de vue. Je n'étais pas modeste, mais honteux de ma maladresse, de mon enveloppe physique, et de la différence qui m'isolait, faisant de moi non pas un compagnon, mais une simple connaissance, aussi fermée sur soi, anguleuse et ingrate qu'un cristal.

Avec les hommes, j'avais toujours l'impression de perdre pied. Cela m'amenait à trop de complication — le vice de l'amateur peu sûr de son art. Tout comme ma guerre était trop réfléchie, parce que je n'étais pas un soldat, mes actes étaient trop étudiés, parce que je n'étais pas un homme d'action. C'étaient des efforts intensément conscients, et mon être détaché observait toujours la représentation d'un œil critique, du fond des coulisses.

S'ajoutaient à cette attitude les tensions conjuguées de la faim, de la fatigue, de la chaleur ou du froid, et l'animalité de la vie parmi les Arabes. Tout ceci introduisait des anomalies. Au lieu de faits et de relevés de terrain, mes carnets étaient pleins d'états d'esprit, les rêveries et les questions induites ou déduites de notre situation, exprimées en mots abstraits au rythme heurté du pas des chameaux.

Lors de cet anniversaire à Baïr, pour satisfaire mon sens de la sincérité, je commençai à disséquer mes croyances et mobiles, tâtonnant dans mes propres ténèbres de poix. Cette

timidité porteuse de défiance de soi mettait un masque, souvent un masque d'indifférence ou de légèreté, sur mon visage, et m'embarrassait. Mes pensées griffaient, étonnées, cette paix apparente, sachant que ce n'était qu'un masque ; car, en dépit de mes efforts pour ne jamais m'arrêter sur ce qui était intéressant, il y avait des moments trop intenses pour être contrôlés, où mes appétits éclataient et m'effrayaient.

J'étais très conscient des puissances et des entités enveloppées en moi ; c'était leur combinaison particulière qui restait cachée. Il y avait mon désir d'être apprécié — si fort et si nerveux que je ne pouvais jamais m'ouvrir amicalement à autrui. La terreur d'échouer dans un effort si important me retenait d'essayer ; de plus, il y avait une échelle de valeurs à considérer, car l'intimité me semblait honteuse à moins que l'autre ne pût répondre à la perfection, dans le même langage, selon la même méthode, pour les mêmes raisons.

Il y avait un désir ardent d'être célèbre ; et l'horreur de laisser connaître mon goût d'être connu. Le mépris que m'inspirait ma passion pour les distinctions me faisait refuser tous les honneurs offerts. Je chérissais mon indépendance presque comme un Bédouin, mais mon impuissance à voir me laissait mieux saisir ma silhouette dans des images reproduites, et les remarques obliques que j'avais surprises chez les autres m'apprenaient mieux l'impression que j'avais délibérément créée. Cet empressement à me surprendre et me surveiller moi-même était mon assaut sur ma propre citadelle inviolée.

Les créatures basses, je les évitais comme l'image de notre échec à atteindre la réelle intellectualité. Si elles s'imposaient à moi, je les haïssais. Poser la main sur une chose vivante était une souillure, et je tremblais si elle me touchait ou s'intéressait trop vivement à moi. C'était une répulsion insécable, comme un flocon de neige qui doit garder son cours intact. J'eusse choisi le contraire si ma tête n'avait pas été tyrannique. Je désirais de toutes mes forces l'absolutisme

des femmes et des animaux, et je me désolais de moi-même surtout quand je voyais un soldat avec une fille, ou un homme qui caressait un chien, parce que je souhaitais être aussi superficiel, aussi accompli ; et mon geôlier me retenait.

Sentiments et illusion menaient toujours une guerre en moi ; ma raison était assez forte pour vaincre, mais pas suffisamment pour annihiler les vaincus, ou m'empêcher de les préférer ; et peut-être sait-on vraiment qu'on aime quand on aime ce qu'on méprise. Pourtant je ne pouvais que le souhaiter ; pouvais voir le bonheur dans la suprématie de la matière, et ne pouvais m'y soumettre ; pouvais essayer d'endormir mon esprit pour que la suggestion le traverse comme un vent, et restais amèrement éveillé.

J'aimais les choses en dessous de moi, cherchais mes plaisirs et aventures vers le bas. Il me semblait y avoir une certitude dans la dégradation, une sécurité définitive. L'homme peut s'élever à n'importe quelle hauteur, mais il y a un niveau animal en dessous duquel il ne peut pas tomber. C'était une satisfaction sur quoi se reposer. La force des choses, les années et une dignité artificielle me la déniaient de plus en plus ; mais il subsistait un arrière-goût de liberté dans une quinzaine de jours de ma jeunesse immergés à Port-Saïd, où je chargeais du charbon sur les vapeurs le jour avec d'autres parias de trois continents, et me roulais en boule la nuit pour dormir près de De Lesseps sur la jetée frôlée par la houle.

Il est vrai que me guettait toujours ce Vouloir qui attendait anxieusement de faire irruption. Mon cerveau était aussi prompt et silencieux qu'un chat sauvage, mes sens comme de la boue lui entravant les pieds, et mon moi (toujours conscient de lui-même et de sa timidité) disant à la bête qu'il était de mauvais goût de bondir et vulgaire de se repaître de la proie. Ainsi empêtrée dans les nerfs et l'hésitation, ce ne pouvait être une chose dont avoir peur, et pourtant c'était une vraie bête, et ce livre, c'est sa peau galeuse, séchée, empaillée et dressée à la face des hommes.

J'étais vite trop à l'étroit dans les idées. Aussi je me méfiais des experts, qui n'étaient souvent que des intelligences confinées dans de hauts murs, connaissant en vérité chaque pavé de la cour de leur prison, tandis que moi, je savais peut-être dans quelle carrière les pierres avaient été taillées, et quel était le salaire du maçon. Je les contredisais par insouciance. car j'avais découvert qu'il y a toujours des matériaux aptes à servir un but, et que le Vouloir nous indique sûrement une voie parmi toutes celles qui vont du but à son accomplissement. Quant à la chair, elle n'existait pas.

J'avais ramassé bien des choses, joué avec, les avais examinées et reposées à terre ; car me manquait la conviction de faire. La fiction me paraissait plus solide que l'action. Des ambitions qui se cherchaient me visitaient, mais sans demeurer, puisque mon sens critique me faisait rejeter leurs fruits avec dégoût. Je finissais toujours par dominer ces courants où j'avais dérivé, sans m'engager volontairement dans aucun. En vérité, je me voyais comme un danger pour les hommes ordinaires, en leur offrant une telle énergie zigzagante, dépourvue de gouvernail.

Je suivais et n'initiais pas ; en fait, n'avais même pas le désir de suivre. Seule la faiblesse me faisait retarder un suicide mental, une tâche lente qui eût étouffé à la fin cette fournaise dans mon cerveau. J'avais développé les idées d'autres hommes, et les avais aidés, mais je n'avais jamais créé une chose à moi, puisque je ne pouvais approuver la création. Quand d'autres hommes créaient, je servais, et rapiéçais leur œuvre pour la rendre aussi bonne que possible ; car, si c'est péché de créer, ce doit être péché et honte redoublés de créer borgne ou estropié.

Toujours, en travaillant, j'avais essayé de servir, car la minutieuse exigence du commandement met trop en avant. La soumission à un ordre permettait une économie de la pensée — cette souffrance — et servait de chambre froide au soi et au Vouloir, menant sans douleur à l'oubli de l'acti-

vité. C'était un élément de mon échec que de n'avoir jamais trouvé de chef capable de m'utiliser. Tous, par incapacité, timidité ou inclination, me laissaient trop les mains libres ; comme s'ils ne pouvaient voir que l'esclavage volontaire est le profond orgueil d'un esprit morbide, et qu'une peine subie par procuration est son plus plaisant ornement. Au lieu de cela, ils m'accordaient une licence dont j'abusais pour d'insipides privilèges. Tout verger qui vaut d'être pillé doit avoir un gardien, des chiens, de hauts murs, des barbelés. Honte à l'impunité sans joie !

Fayçal était un esprit brave, faible et ignorant, essayant d'accomplir une tâche pour laquelle seul eût convenu un génie, un prophète ou un grand criminel. Je le servais par pitié, un mobile qui nous dégradait tous les deux. Allenby s'approchait le plus de mon désir pour un maître, mais j'étais forcé de l'éviter, n'osant pas m'incliner de crainte qu'il ne montrât des pieds d'argile avec ce mot amical qui fracasserait inévitablement mon allégeance. Pourtant, quelle idole était cet homme pour nous, à la manière d'un prisme dont la qualité pure et suffisante aurait été la grandeur, en étant rempli et faisant bloc avec elle.

Il y a des qualités comme le courage qui ne peuvent exister seules, mais doivent être associées à un environnement bon ou mauvais pour se manifester. Chez Allenby, la grandeur se montrait d'une autre catégorie : se suffisant à elle-même, une facette de personnalité profonde et non d'intellect. Elle rendait superflues en lui les qualités ordinaires : intelligence, imagination, perspicacité, zèle avaient l'air dérisoires à côté de lui. Il ne fallait pas le juger d'après nos modèles, pas plus qu'il ne faut juger du tranchant de l'étrave d'un paquebot d'après celui d'un rasoir. Il se passait de modèles de par sa puissance intérieure.

Entendre louer autrui me faisait désespérer jalousement de moi-même, car je prenais ces compliments à la lettre, tandis que, si l'on avait parlé dix fois aussi bien de moi, j'aurais compté cela pour rien. J'étais ma propre cour mar-

tiale permanente, sans échappatoire, parce que pour moi les ressorts intimes de l'action étaient mis à nu par la connaissance des occasions exploitées. On ne peut se créditer que de ce qui a été pensé à l'avance, prévu, préparé, élaboré. Le moi, connaissant la part de déchet, était forcé de se déprécier face aux louanges aveugles d'autrui. C'était la revanche de mes facultés d'historien bien formé sur l'évidente nature du jugement public, le plus petit dénominateur commun à ceux qui savent, et pourtant sans appel, parce que le monde est vaste.

Quand une chose était à ma portée, je n'en voulais plus ; mon délice était dans le désir. Tout ce que mon esprit pouvait souhaiter avec constance, je pouvais y atteindre, comme c'est le cas de toutes les ambitions des hommes sensés, et, quand un désir venait au premier rang, je luttais jusqu'à ne devoir qu'ouvrir la main pour saisir son objet. Alors je me détournais, heureux d'avoir eu assez de force. Je ne cherchais qu'à m'en assurer, et ne me souciais point de le faire savoir.

Les commencements m'attiraient particulièrement, me poussant à des efforts sans fin pour libérer ma personnalité de ses excroissances et la projeter sur un nouveau substrat, afin que ma curiosité de voir son ombre nue puisse être satisfaite. Le moi invisible semblait être le plus clairement réfléchi dans l'esprit encore indifférent d'un autre homme. Des jugements pesés, qui participaient du passé et du futur, étaient dépourvus de valeur comparés à la première impression révélatrice, l'ouverture ou la fermeture instinctive d'un homme quand il rencontrait l'étranger.

Une grande part de ce que je faisais provenait de cette curiosité égoïste. Avec de nouvelles connaissances, je me lançais avec de petits problèmes de comportement dénués d'importance, observant l'impact de telle ou telle approche sur mes auditeurs, traitant mes compagnons comme autant de cibles pour l'ingéniosité intellectuelle ; jusqu'à ce que je puisse à peine reconnaître moi-même où la plaisanterie

commençait et où elle finissait. Cette mesquinerie contribuait à me mettre mal à l'aise avec les autres hommes, de crainte que ma fantaisie ne me pousse soudain à les collectionner comme des trophées de concours de tir ; de plus, ils s'intéressaient à tant de choses que mon amour-propre rejetait. Ils parlaient de nourriture et de maladie, de jeux et de plaisirs, avec moi pour qui reconnaître notre possession d'un corps était déjà une dégradation suffisante, sans s'étendre sur ses défauts et sur ses attributs. Je me sentais honteux de les voir se vautrer dans l'élément physique, qui ne pouvait être qu'une glorification de la croix de l'humanité. En fait, la vérité était que je n'aimais pas le « moi » que je pouvais voir et entendre.

CHAPITRE CIV

J'avais atteint ce stade utile quand il y eut de l'agitation dans les tentes Toweiha. Des hommes hurlants coururent vers moi. Je me ressaisis, prêt à apaiser une querelle entre les Arabes et le Camel Corps mais, au lieu de cela, c'était un appel à l'aide contre un raid Shammar deux heures plus tôt, près du Snaïnarat. Quatre-vingts chameaux avaient été emmenés. Pour ne pas paraître complètement insociable, je mis sur nos chameaux de rechange quatre ou cinq de mes hommes dont les amis ou les parents avaient souffert du vol et les envoyai sur la trace des pillards.

Buxton et ses hommes partirent au milieu de l'après-midi ; je retardai mon départ jusqu'au soir, surveillant mes hommes qui chargeaient nos six mille livres de coton-poudre sur les trente chameaux de bât égyptiens. Pour ce voyage, mes gardes du corps, dégoûtés, devaient mener ou pousser le convoi d'explosifs.

Nous avions estimé que Buxton dormirait juste avant le Hadi, aussi nous y allâmes, mais nous ne vîmes pas de feu de camp, et la piste n'avait pas été foulée. Nous regardâmes par-dessus la crête, dans un vent du nord amer qui venait de Hermon souffler sur nos visages troublés. Au-delà, les pentes étaient noires et silencieuses et, pour nous citadins, habitués aux relents de fumée, de sueur, ou au ferment du sol fraîchement retourné, il y avait quelque chose de

pénétrant, de dérangeant, presque de dangereux, dans le vent inflexible du désert. Nous reculâmes donc de quelques pas et nous cachâmes sous le rebord de la crête pour dormir confortablement dans l'air confiné.

Dans la matinée, notre regard balaya cinquante milles de pays vide, et nous nous étonnâmes de l'absence de nos compagnons ; mais Daher cria soudain, du côté de Hadi, voyant leur colonne serpenter au sud-est. Ils avaient rapidement perdu la piste et campé jusqu'à l'aube. Mes hommes plaisantèrent avec drôlerie Sheik Saleh, le guide, disant qu'il pouvait s'égarer entre le Thlaithukhwat et Baïr ; comme qui dirait entre Marble Arch et Oxford Circus.

Toutefois, c'était un matin parfait, le soleil nous chauffait le dos et le vent nous rafraîchissait le visage. Le Camel Corps passa avec splendeur en dessous des sommets givrés des trois pics et entra dans les profondeurs vertes de Dhirwa. Ils paraissaient différents des compagnies guindées et respectueuses qui avaient atteint Akaba, car l'intelligence souple de Buxton et son observation amicale avaient assimilé l'expérience du combat irrégulier et révisé les règles pour les adapter à de nouveaux besoins.

Il avait modifié la formation de la colonne, brisant la subdivision formelle en deux compagnies compactes, et changé l'ordre de marche, si bien qu'au lieu de leurs anciennes files immaculées, ils arrivaient par groupes compacts qui se séparaient ou se réunissaient sans délai à chaque variation de la route ou de la nature du sol. Il avait réduit et réparti différemment les charges, allongeant ainsi le pas des chameaux et leurs étapes quotidiennes. Il avait tranché dans le système, venu de l'infanterie, de haltes à heures fixes (pour laisser uriner les chameaux !) et le pansage était moins à l'honneur. Auparavant, les hommes pomponnaient leurs bêtes, les dorlotant comme des pékinois, et chaque halte s'animait d'un massage bruyant des bosses dégarnies des animaux à coups de tapis de selle, alors que maintenant le temps libre se passait à brouter.

En conséquence, notre Imperial Camel Corps était devenu rapide, élastique, endurant et silencieux, sauf quand ils montaient en selle en groupe, car alors les trois cents chameaux mâles rugissaient de concert, émettant une vague de son qui s'entendait à des milles dans la nuit. Chaque étape voyait les hommes plus habiles, plus à l'aise sur les bêtes, plus durs, plus minces, plus rapides. Ils se comportaient comme de jeunes garçons en vacances, et la camaraderie entre les officiers et les soldats rendait l'atmosphère parmi eux délicieuse.

Mes chameaux étaient dressés à marcher selon la mode arabe, genou plié avec un grand balancement du boulet, enjambées un peu plus longues et rapides que la normale. Ceux de Buxton flânaient à leur pas naturel sans être affectés par les hommes sur leur dos, que bottes ferrées et selles de Manchester en bois et acier empêchaient d'avoir un contact direct avec leurs animaux.

Ainsi, bien que commençant chaque étape au côté de Buxton, à l'avant-garde, je gagnais régulièrement du terrain avec mes cinq suivants, surtout lorsque je montais Baha, bête de taille immense, aux os épais, bien campée, qui tenait son nom de la voix bêlante que lui avait valu une balle au travers du menton. De très belle race, mais ayant mauvais caractère, c'était une chamelle à demi sauvage qu'impatientait toujours une marche normale. Au lieu de cela, le nez en l'air et le poil ébouriffé par le vent, elle se lançait dans une gigue inquiète, que détestaient mes Ageyl, car elle tirait sur leurs reins délicats, mais qui m'amusait assez.

Ayant ainsi gagné trois milles sur les Britanniques, nous cherchions un coin planté d'herbe ou d'épineux juteux, nous allongions dans la tiède fraîcheur de l'air et laissions paître nos bêtes jusqu'à être rattrapés ; et le Camel Corps faisait un beau spectacle en s'approchant.

À travers le mirage de chaleur qui tremblait sur les silex brillants de la crête, nous ne voyions d'abord que la masse brune enchevêtrée de la colonne qui oscillait dans la brume.

En s'approchant, les masses se divisaient en petits groupes qui ballottaient, s'écartant et s'interpénétrant tour à tour. Enfin, quand ils étaient proches, nous distinguions chaque méhariste, comme de grands oiseaux aquatiques plongés jusqu'à la poitrine dans le mirage argenté, avec la silhouette athlétique de Buxton, sur sa monture splendide, guidant ses hommes en kaki, riants, brûlés de soleil.

Je trouvais bizarre de voir combien ils montaient diversement. Certains étaient assis avec naturel, malgré la selle malcommode ; d'autres faisaient saillir leur arrière-train, penchés en avant comme des villageois arabes ; d'autres encore se prélassaient en selle comme des Australiens à cheval. Mes hommes, jugeant sur les apparences, avaient tendance à se moquer. Je leur dis que, de ces trois cents hommes, je pouvais en choisir quarante qui monteraient mieux, combattraient mieux et supporteraient mieux la souffrance que tout groupe de quarante dans l'armée de Fayçal.

À midi, près de Ras Mouheiwer, nous fîmes halte une heure ou deux car, bien que la chaleur fût moins forte que celle de l'Égypte en août, Buxton ne voulait pas y pousser ses hommes sans pause. On lâcha les chameaux pendant que nous nous étendions, mangions et essayions de dormir, défiant la multitude de mouches qui nous accompagnaient depuis Baïr par colonies sur nos dos en sueur. Pendant ce temps, mes gardes du corps passèrent, grommelant contre l'indignité de devoir conduire le bagage, faisant semblant de ne jamais avoir été aussi humiliés et priant Dieu de façon blasphématoire que le monde ne sût pas à quelle tyrannie je les soumettais.

Leur chagrin redoublait du fait que les animaux de bât étaient des chameaux Somali, dont la vitesse maximale se montait à trois milles à l'heure. Le groupe de Buxton en faisait presque quatre, moi-même plus de cinq, si bien que les étapes constituaient pour le Zaagi et ses quarante voleurs une torture de lenteur, atténuée seulement par un chameau se dérobant ou une charge déplacée.

Nous nous moquâmes de leur maladresse, les traitant de conducteurs de bestiaux, de coolies, offrant d'acheter leurs marchandises quand ils arrivaient au marché, jusqu'à ce qu'ils fussent obligés de rire de leur malheur. Après la première journée, ils restèrent avec nous en continuant l'étape dans la nuit (un peu seulement, car ces brutes, toutes frappées d'ophtalmie, se trouvaient aveugles dans le noir) et en rognant sur les haltes du petit déjeuner et de midi. Ils amenèrent leur caravane à destination sans perdre une seule charge ; bel exploit pour ces gentlemen dorés, et uniquement possible parce que, sous la dorure, ils étaient les meilleurs chameliers disponibles en Arabie.

Cette nuit, on dormit à Ghadaf. L'automitrailleuse nous rattrapa comme nous faisions halte, son guide Shérari ravi souriant triomphalement sur le couvercle de la tourelle. Une heure ou deux après, le Zaagi arriva, disant que tout allait bien. Il pria Buxton de ne pas tuer directement sur la piste les chameaux qui s'effondraient pendant l'étape, car ses hommes faisaient de chaque carcasse successive une excuse pour un festin et un retard.

Abdulla ne parvenait pas à comprendre pourquoi les Britanniques abattaient les bêtes qu'ils abandonnaient. Je soulignai que nous, les Arabes, achevions nos blessés graves au combat, mais Abdulla répliqua que c'était afin de nous épargner des tortures telles que nous risquerions de nous couvrir de honte. Il pensait qu'il n'y avait guère d'homme qui ne choisirait une mort de faiblesse graduelle dans le désert plutôt qu'une fin soudaine ; en fait, à son avis, la mort la plus lente était la plus clémente, puisque l'absence d'espoir prévenait l'amertume de la défaite et laissait la nature de l'homme libre de se préparer à la miséricorde de Dieu. Notre argument anglais, comme quoi il était plus charitable de tuer rapidement tout ce qui n'est pas un homme, ne lui paraissait pas sérieux.

CHAPITRE CV

Notre lendemain fut, comme la veille, une marche soutenue pendant quarante milles. Le jour suivant était le dernier avant l'attaque du pont. Je pris la moitié de mes hommes dans le convoi de bagages et les lançai en avant de notre ligne de marche pour couronner chaque sommet. Ce fut bien accompli, mais ne nous profita pas car, au milieu de la matinée, avec Muaggar, notre point d'embuscade, bien en vue, alors que nous avancions énergiquement en pleins d'espoir, un aéroplane turc arriva du sud, survola notre colonne dans sa longueur et descendit devant nous dans Amman.

Nous entrâmes épuisés dans Muaggar à midi et nous nous cachâmes dans les soubassements de la terrasse du temple romain. Nos guetteurs prirent position sur la crête, surveillant les plaines moissonnées jusqu'au chemin de fer du Hedjaz. Sur les flancs des collines que nous observions à la jumelle, les pierres grises paraissaient s'aligner comme des troupeaux de moutons au pâturage.

J'envoyai mes paysans dans les villages en dessous de nous, pour apprendre les nouvelles et avertir les habitants de rester chez eux. Ils revinrent dire que la chance était contre nous. Des soldats turcs se tenaient autour du grain vanné sur l'aire de battage, car les collecteurs d'impôts mesuraient les tas, sous la garde de sections d'infanterie montée. Trois des

groupes, quarante hommes, passeraient la nuit dans les trois villages les plus proches du grand pont — villages dont nous devions nécessairement traverser les terres à l'aller et au retour.

Nous tînmes conseil en hâte. L'aéroplane nous avait ou ne nous avait pas vus. Au pire, les Turcs renforceraient la garde du pont, mais je ne le craignais guère. Ils croiraient que nous formions l'avant-garde d'un troisième raid sur Amman et seraient plus susceptibles de concentrer des troupes que d'en détacher. Les hommes de Buxton étaient de grands combattants, il avait fait des plans admirables. Le succès était certain.

Mes doutes concernaient le coût du pont, ou plutôt sa valeur en vies britanniques, eu égard à l'interdiction que nous avait fait Bartholomew d'avoir des pertes.

La présence de ces chevaucheurs de mules signifiait que notre retraite pourrait rencontrer des obstacles. Le Camel Corps devait mettre pied à terre à presque un mille du pont (ses chameaux bruyants !) et avancer à pied. Le bruit de leur assaut, sans parler de la mise à feu de trois tonnes de coton-poudre contre les piliers du pont, réveillerait tout le district. Les patrouilles turques des villages pouvaient tomber sur notre parc à chameaux — un désastre pour nous — ou, du moins, nous gêner pendant que nous nous retirions sur le terrain accidenté.

Les hommes de Buxton ne pouvaient pas s'éparpiller comme une volée d'oiseaux après l'explosion du pont, et retrouver seuls le chemin de Muaggar. Dans tout combat nocturne, certains d'eux seraient coupés des autres et se fourvoieraient. Il nous faudrait les attendre, perdant peut-être d'autres hommes dans l'affaire. Le coût total pourrait se monter à cinquante hommes, et j'estimais la valeur du pont à moins de cinq. Sa destruction devait tant effrayer et ébranler les Turcs qu'ils nous laisseraient tranquilles jusqu'au trente août, lorsque notre longue colonne partirait pour Azrak. Nous étions le vingt. Le danger paraissait pressant en juillet mais avait maintenant presque disparu.

Buxton fut d'accord. Nous décidâmes de crier aussitôt demi-tour. À ce moment, d'autres appareils turcs s'élevèrent d'Amman et fouillèrent les collines accidentées au nord de Muaggar, nous cherchant.

Les hommes grognèrent de désappointement quand ils apprirent le changement. Ils se faisaient orgueil de ce long raid et brûlaient de dire à l'Égypte incrédule qu'ils avaient rempli à la lettre leur programme.

Pour gagner ce que nous pouvions, j'envoyai Saleh et les autres chefs astiquer les villageois avec d'énormes rumeurs quant à notre nombre et notre arrivée comme éclaireurs de l'armée de Fayçal, pour prendre Amman d'assaut à la nouvelle lune. C'était l'histoire que les Turcs craignaient d'apprendre, l'opération qu'ils imaginaient, le coup qu'ils redoutaient. Ils envoyèrent prudemment de la cavalerie dans Muaggar et trouvèrent confirmation des contes fous des villageois, car le sommet de la colline était jonché de boîtes de viande vides, et les pentes des vallées entaillées par les traces profondes d'énormes voitures. Nombreuses étaient les traces ! Cette alarme les arrêta et, sans que nous le payions d'une goutte de sang, les fit hésiter une semaine. La destruction du pont nous eût gagné quinze jours.

Nous attendîmes que l'obscurité fût épaisse, puis partîmes vers Azrak, à cinquante mille de là. Nous feignîmes de transformer le raid en excursion, et parlâmes de ruines romaines et de pavillons de chasse ghassanides. Le Camel Corps avait la pratique, presque l'habitude, des voyages nocturnes, son allure était donc aussi bonne que de jour, et les unités ne s'égaraient jamais, ni ne perdaient contact. La lune brillait et nous fîmes route jusqu'à ce qu'elle pâlisse dans l'aube, dépassant le palais solitaire de Kharaneh vers minuit, trop insouciants pour nous détourner et aller voir son étrangeté. Une part de la faute en revint à la lune, dont la blancheur rendait nos esprits aussi glacés et sans ombre qu'elle-même ; nous restâmes donc tranquilles, assis sur nos selles, juste assis tranquilles.

Au début, je craignais que nous ne rencontrions un raid arabe, qui aurait pu attaquer le Camel Corps par ignorance ; je marchais donc en avant avec mes hommes, à un demi-mille environ devant la colonne. Alors que nous nous coulions dans la nuit, nour prîmes graduellement conscience d'oiseaux nocturnes, grands et noirs, qui se levaient en nombre sous les pieds de nos bêtes. Ils se multiplièrent, jusqu'à ce que la terre parût tapissée d'oiseaux, tant ils se levaient serrés, mais dans un silence de mort, vertigineusement, tournoyant en cercles autour de nous, comme des plumes dans un tourbillon de vent silencieux. Les courbes entrelacées de leur vol faisaient tourner une navette dans mon cerveau. Leur nombre et leur silence terrifiaient mes hommes, qui décrochèrent leurs fusils et cinglèrent balle après balle cette agitation. Au bout de deux milles, la nuit se vida à nouveau, et enfin nous nous allongeâmes pour dormir dans l'armoise odorante jusqu'à ce que le soleil nous réveillât.

Dans l'après-midi, fatigués, nous arrivâmes à Kusaïr el-Amra, petit pavillon de chasse de Harith, le Roi-Berger, patron des poètes, qui se détachait de belle façon sur son arrière-plan d'arbres épais et bruissants. Buxton installa le quartier général dans la pénombre fraîche du hall, et nous nous allongeâmes pour déchiffrer les fresques usées du mur, avec plus de rires que de profit moral. Quant aux hommes, certains s'abritèrent dans d'autres pièces, mais la plupart s'étendirent sous les arbres avec les chameaux pour sommeiller durant l'après-midi et la soirée. Les aéroplanes ne nous avaient pas trouvés — ne pouvaient pas nous trouver ici. Le lendemain, ce serait Azrak et de l'eau fraîche pour remplacer ce liquide de Baïr qui, avec le passage des jours, devenait trop fort pour notre goût.

Azrak aussi était un endroit célèbre, reine de ces oasis, plus belle qu'Amrouh, avec sa verdure et ses eaux courantes. J'avais promis à chacun un bain : les Anglais, qui n'avaient pu se laver depuis Akaba, l'attendaient avec impatience.

Dans l'intervalle, Amrouh était merveilleuse. Les hommes me demandèrent, ébahis, qui étaient ces Rois de Ghassan aux salles et aux peintures étranges. Je pus leur raconter de vagues contes sur leur poésie et leurs guerres cruelles, mais cela paraissait un âge si lointain, si clinquant !

Le lendemain, nous nous rendîmes tranquillement à Azrak. Quand nous franchîmes la dernière crête de galets de lave et vîmes l'anneau des tombes Medjabar, le plus beau des cimetières, je trottai en avant avec mes hommes, pour éviter tout ennui sur les lieux et sentir encore l'éloignement de ce lieu avant l'arrivée des autres. Ces soldats semblaient si sûrs d'eux-mêmes que je redoutais de voir Azrak perdre sa rareté et être ramenée au flot de vie qui l'avait quittée mille ans auparavant.

Toutefois, ces deux craintes étaient sottes. Azrak se trouvait vide d'Arabes, aussi belle que jamais, et plus encore un peu après, quand ses mares brillantes s'illuminèrent des corps blancs de nos hommes nageant et que le lent mouvement du vent dans les roseaux se ponctua de leurs cris joyeux et des éclaboussures dont l'eau renvoyait les échos. Nous creusâmes une grande fosse et enterrâmes nos tonnes de coton-poudre, pour l'expédition de Déraa en septembre, puis cueillîmes alentour les fruits écarlates, sucrés, des buissons de saa. « Raisins shérari » les appelaient mes gardes, indulgents à notre caprice.

Nous nous reposâmes là deux jours, si grand était le rafraîchissement qu'offraient les mares. Buxton se rendit avec moi au fort, pour examiner l'autel de Dioclétien et Maximien, avec l'intention d'ajouter un mot en faveur du Roi George V ; mais notre promenade fut empoisonnée par les mouches grises, puis gâchée par un tragique accident. Un Arabe, qui tirait des poissons dans le vivier du fort, laissa tomber son fusil qui partit, tuant sur le coup le Lieutenant Rowan, du Scottish Horse. Nous l'enterrâmes dans le petit cimetière de Medjaber, dont la quiétude sans tache faisait depuis longtemps mon envie.

Le troisième jour, nous dépassâmes Ammari, traversâmes Djesha, jusqu'aux abords des Thlaithukwat, le vieux pays dont j'étais venu à connaître les variations imperceptibles. Près du Hadi, nous nous sentîmes chez nous et fîmes une étape de nuit ; les cris stridents des hommes « Sommes-nous bien nourris ? Non », « Voyons-nous du pays ? Oui » roulaient en tonnerre sur les longues pentes derrière moi. Quand ils se fatiguaient de dire la vérité, j'entendais le ferraillement de leur équipement accroché aux selles de bois — ils avaient onze ou quinze attaches à fixer chaque fois qu'ils chargeaient leurs bêtes, au lieu du sac arabe qu'on jette en selle d'un mouvement et qui contient tout.

J'étais tellement enserré par ce corps sombre dont la queue me suivait que je perdis moi aussi mon chemin entre le Hadi et Baïr. Toutefois, nous nous guidâmes sur les étoiles jusqu'à l'aube (le prochain repas des hommes se trouvait à Baïr, car ils avaient épuisé la veille leurs rations de combat), quand le jour se leva sur nous dans une vallée boisée, Wadi Baïr à coup sûr ; mais je n'aurais su dire pour sauver ma vie si nous étions en dessus ou au-dessous des puits. J'avouai mon erreur à Buxton et Marshall, et nous tâtonnâmes un moment jusqu'à ce que, par chance, Sagr ibn Shaalan, un de nos vieux alliés des lointains jours de Wedjh, passât sur la piste et nous mît sur la route. Une heure plus tard, le Camel Corps recevait de nouvelles rations et retrouvait ses vieilles tentes près des puits, pour découvrir que Salama, le prévoyant médecin égyptien, calculant que nous reviendrions ce jour-là, avait déjà fait remplir les abreuvoirs d'assez d'eau pour désaltérer la moitié de nos bêtes assoiffées.

Je décidai d'aller à Aba el-Lissan avec les automitrailleuses, car Buxton se trouvait maintenant en terrain connu, parmi des amis, et pouvait se passer de mon aide. Nous descendîmes donc rapidement l'escarpement menant au plateau de Djéfer pour y filer à soixante milles à l'heure, ma voiture en tête. Nous soulevions un tel nuage de poussière que nous perdîmes sa sœur ; elle n'était nulle part en vue quand nous

atteignîmes la limite sud de la plaine. Sans doute des ennuis de pneus ; nous attendîmes donc, regardant les vagues pommelées du mirage qui ruisselaient sur le sol. Cette brume sombre en dessous du ciel pâle (qui devenait de plus en plus bleu en s'élevant) se modifiait régulièrement, nous donnant de fausses alertes ; mais enfin arriva à travers la grisaille une tache noire qui filait en agitant une longue traînée de poussière illuminée de soleil.

C'était Greenhill, à fond de train, se précipitant dans l'air desséchant qui tourbillonnait autour de la tourelle de métal brûlant, la chauffant à tel point que l'acier non couvert faisait des cloques sur les bras et les genoux nus de l'équipage chaque fois que la grosse voiture cahotait sur le sol mou, rendu pulvérulent par la chaleur, et dont le tapis de poussière attendait le vent bas de l'automne qui le balaierait sur le terrain dégagé en tempête aveuglante et étouffante.

Notre voiture était enfoncée jusqu'aux jantes et, pendant que nous attendions, les hommes arrosèrent d'essence un tas de poussière et nous firent du thé — du thé de l'Armée, aussi chargé de feuilles qu'une eau de crue, jauni par du lait en boîte, mais bon pour des gorges desséchées. Pendant que nous le buvions, les autres s'arrêtèrent à nos côtés ; deux tubes de radiateur avaient éclaté dans la chaleur de leur ruée à un mille par minute sur la plaine brûlante. Nous leur donnâmes de notre thé et, en riant, ils chassèrent la poussière de leur visage avec leurs mains huileuses. Ils semblaient très âgés, avec cette grisaille prise dans leurs sourcils et leurs cils décolorés, qui leur bouchait les pores du visage, sauf là où la sueur avait creusé des sillons bordés de noir, dévoilant la peau rouge en dessous.

Ils burent en hâte (car le soleil se couchait, et nous avions encore cinquante milles à faire), jetant le fond des tasses sur le sol ; les gouttes se séparèrent comme du vif-argent sur la surface poussiéreuse puis, figées, elles s'enfoncèrent, mouchetant de trous la surface grise aplanie par le vent. Puis, traversant la voie ferrée détruite, nous arrivâmes à Aba

el-Lissan où Joyce, Dawnay et Young déclarèrent que tout allait à merveille. En fait les préparatifs étaient terminés, et ils allaient se séparer, Joyce se rendant au Caire pour voir un dentiste, et Dawnay au G.Q.G. pour affirmer à Allenby notre prospérité et notre obéissance.

CHAPITRE CVI

Le bateau de Joyce arrivait de Djidda, avec le courrier de La Mecque. Fayçal ouvrit sa Kibla (la Gazette du Roi Hussein) et se trouva face à face avec une Proclamation Royale déclarant que des imbéciles appelaient Djaafar Pacha Général en chef de l'Armée arabe du Nord, alors qu'un tel rang n'existait pas, qu'en fait il n'y avait pas de rang plus élevé que celui de Capitaine dans l'Armée arabe, où Sheik Djaafar faisait son devoir comme les autres !

Le Roi Hussein avait fait publier cela (ayant lu qu'Allenby avait décoré Djaafar), sans en avertir Fayçal, pour vexer les Arabes des villes du nord, les officiers syriens et mésopotamiens, dont le Roi à la fois méprisait le relâchement et redoutait les réalisations. Il savait qu'ils se battaient, non pour lui donner la suprématie, mais pour libérer leurs propres pays et les gouverner eux-mêmes ; la soif de pouvoir du vieillard était devenue incontrôlable.

Djaafar vint présenter sa démission à Fayçal. Le suivirent nos chefs de division et leurs États-majors, avec les commandants de régiment et de bataillon. Je les suppliai de ne pas prêter attention aux humeurs d'un vieil homme de soixante-dix ans, coupé du monde à La Mecque, et dont ils avaient eux-mêmes fait la grandeur ; Fayçal refusa d'accepter leur démission, soulignant que les nominations (puisque son père n'approuvait pas leur service) avaient été

faites par lui, et que la proclamation ne discréditait que lui seul.

Sur ce postulat, il télégraphia à La Mecque, et reçut une réponse l'appelant traître et hors-la-loi. Il répliqua en abandonnant le commandement du front d'Akaba. Hussein nomma Zeid comme son successeur. Zeid refusa promptement. Les messages codés de Hussein devinrent incompréhensibles de rage, et les activités militaires d'Aba el-Lissan s'arrêtèrent soudain. Dawnay m'appela d'Akaba avant le départ de son bateau et demanda lugubrement si tout espoir était perdu. Je répondis que c'était une question de chance, mais que nous nous en sortirions peut-être.

Trois possibilités s'offraient à nous. La première, faire pression sur le Roi Hussein pour qu'il retire sa déclaration. La seconde, continuer notre action, en l'ignorant. La troisième, placer Fayçal dans une position officiellement indépendante vis-à-vis de son père. Chacune avait ses avocats parmi les Anglais comme parmi les Arabes. Nous envoyâmes un câble à Allenby, lui demandant d'aplanir l'incident. Hussein était obstiné et rusé ; le forcer hors de ses positions et lui arracher une excuse prendrait des semaines. En temps normal, nous aurions pu attendre trois semaines ; mais nous nous trouvions alors dans l'infortunée situation de devoir lancer dans trois jours ou jamais notre expédition vers Déraa. Il nous fallait trouver un moyen de continuer la guerre pendant que l'Égypte cherchait une solution.

Mon premier soin fut de prévenir par exprès Nouri Shaalan que je ne pourrais pas le voir lors du rassemblement des tribus à Kaf, mais que je me trouverais à Azrak à partir du premier jour de la nouvelle lune, à son service. Triste expédient, car Nouri pouvait être pris de soupçon devant ce changement et manquer au rendez-vous ; sans les Rualla, la moitié de notre efficacité et de notre importance le seize septembre à Déraa s'évanouirait. Toutefois, nous devions risquer cette perte mineure, puisque sans Fayçal, les réguliers et

les canons de Pisani, il n'y aurait pas d'expédition ; je devais rester à Aba el-Lissan pour apaiser leur humeur.

Mon second soin fut de faire partir les caravanes pour Azrak — bagages, vivres, essence, munitions. Young les prépara, s'élevant, comme toujours, à la hauteur de toute circonstance à lui imposée. Il était son propre obstacle majeur, mais ne laissait aucun homme l'entraver. Je ne pouvais oublier le visage radieux de Nouri Saïd, après une conférence mixte, abordant un groupe d'officiers arabes avec ces mots joyeux : « Ne vous en faites pas, mes amis, il s'adresse aux Anglais exactement comme à nous ! » Young veilla à ce que chaque échelon partît — non pas à temps, il est vrai, mais avec seulement un jour de retard — avec ses officiers assignés, selon le programme. C'était notre principe de ne donner des ordres aux Arabes qu'à travers leurs propres chefs, évitant ainsi tout précédent pour obéissance ou désobéissance ; et ils s'en furent comme des agneaux.

Mon troisième soin fut d'affronter une mutinerie parmi les troupes. Les soldats avaient entendu de faux bruits à propos de la crise. En particulier, il y eut un malentendu avec les canonniers qui, un après-midi, se querellèrent avec leurs officiers et se précipitèrent sur leurs pièces pour les braquer sur les tentes de ceux-ci. Toutefois, Rassim, commandant de l'artillerie, les avait devancés, empilant les blocs de culasse en pyramide sous sa tente. Je pris avantage de ce moment comique pour m'adresser aux hommes. D'abord tendus, ils acceptèrent enfin par curiosité, de parler avec moi, personnage pour eux excentrique, Anglais à demi Bédouin.

Je leur racontai la tempête dans un verre d'eau qui faisait rage parmi les seigneurs, et ils rirent gaiement. Ils regardaient vers Damas, non vers La Mecque, et ne se souciaient de rien hors de leur armée. Ils craignaient que Fayçal n'eût déserté, puisqu'il n'était pas sorti de sa tente depuis des jours. Je promis de l'amener immédiatement. Quand les hommes virent Zeid et Fayçal, avec leur air habituel, traverser les

lignes dans la Vauxhall que Bols avait fait peindre en vert à leur intention, ils se convainquirent de leur erreur.

Mon quatrième soin fut de faire partir les troupes pour Azrak le bon jour. À cet effet, il fallait restaurer leur confiance en la confiance des officiers. On fit appel au tact de Stirling. Nouri Saïd avait l'ambition, comme c'eût été le cas de tout soldat, de bien employer l'occasion qui s'offrait à lui, et il accepta avec empressement de se rendre à Azrak en attendant les excuses de Hussein. Si celles-ci n'étaient pas satisfaisantes, il pourrait revenir, ou rompre son allégeance ; mais, si elles convenaient, comme je le lui assurais, le service intérimaire et non récompensé de l'Armée du Nord ferait monter le rouge aux joues du vieillard.

Les simples soldats se montrèrent sensibles à des arguments plus brusques. Nous leur expliquâmes clairement que des questions aussi vulgaires que les vivres et la solde dépendaient entièrement du maintien de l'armée. Ils cédèrent, et les colonnes séparées d'infanterie montée, de mitrailleurs, de sapeurs égyptiens, de Gurkas, des canonniers de Pisani, partirent selon les itinéraires prévus par Stirling et Young, avec seulement deux jours de retard.

Ma dernière obligation consistait à restaurer la suprématie de Fayçal. Entreprendre sans lui quoi que ce fût de sérieux entre Déraa et Damas serait vain. Nous pouvions lancer l'attaque sur Déraa, ce qu'Allenby attendait de nous ; mais la prise de Damas — ce que j'attendais des Arabes, la raison pour laquelle je les avais rejoints sur le terrain, avais pris dix mille peines, dépensé mon intelligence et mes forces — cela dépendait de la présence de Fayçal avec nous sur la ligne de front, sans qu'il fût distrait par des devoirs militaires, mais prêt à prendre la suite et à exploiter politiquement ce que nos corps conquéraient pour lui. Il offrit finalement de nous rejoindre, se mettant sous mes ordres.

Quant aux excuses de La Mecque, Allenby et Wilson faisaient de leur mieux, accaparant les câbles. S'ils échouaient, je promettrais à Fayçal le soutien direct du Gouvernement

britannique, et le ferais entrer dans Damas en tant que prince souverain. C'était possible, mais je voulais l'éviter, sauf en dernier recours. Jusque-là, les Arabes avaient dans leur révolte fait de l'histoire propre, et je ne souhaitais pas que notre aventure en vînt à une pitoyable scission avant la victoire commune et la paix.

Le Roi Hussein était fidèle à lui-même, protestant abondamment, avec des circonlocutions sans fin, ne montrant aucune compréhension des graves effets de son incursion dans les affaires de l'Armée du Nord. Pour lui éclaircir l'esprit, nous lui envoyâmes des rapports simples, qui amenèrent des réponses insultantes mais embrouillées. Ses télégrammes passaient par l'Égypte, étaient transmis par sans-fil à nos opérateurs d'Akaba, et une voiture me les apportait pour que je les remisse à Fayçal. Les codes arabes étaient simples, et je mutilais les passages indésirables, faisant de leurs éléments un non-sens, avant de les remettre, chiffrés, à Fayçal. Grâce à cet expédient facile, son entourage n'était pas inutilement courroucé.

Ce jeu continua plusieurs jours. La Mecque ne répétait jamais un message qu'on lui signalait incompréhensible, mais envoyait à la place une nouvelle version adoucie, moins âpre, à chaque réédition. Enfin arriva un long message, pour la première moitié des excuses bancales et un retrait de la proclamation pernicieuse, et pour la seconde une répétition de l'offense sous une nouvelle forme. J'en supprimai la fin et amenai le début, marqué « très urgent » à la tente de Fayçal, où il était assis parmi tous ses officiers d'État-major.

Son secrétaire décoda la dépêche et tendit le texte en clair à Fayçal. Mes insinuations avaient éveillé l'attention, et tous les yeux se portaient sur lui pendant qu'il lisait. Il fut étonné, et me regarda l'air intrigué, car ces humbles paroles ne ressemblaient pas à l'obstination chagrine de son père. Puis il se reprit, lut les excuses à haute voix et dit enfin d'une voix poignante : « Ce télégramme sauve notre honneur à tous. »

Un chœur ravi éclata, pendant lequel il se pencha pour me

murmurer à l'oreille : « Je veux dire l'honneur de presque tous. » C'était fait si délicieusement que je ris et dis d'un air réservé : « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. » Il répondit : « Je vous ai offert de servir sous vos ordres pour cette dernière étape ; cela ne suffisait-il pas ? » « Cela ne convenait pas à votre honneur. » Il murmura : « Tu préfères toujours le mien au tien », puis bondit énergiquement sur ses pieds, disant : « Maintenant, Seigneurs, louons Dieu et au travail. »

En trois heures, nous eûmes réglé notre calendrier, choisi nos successeurs à Aba el-Lissan, fixé leurs compétences et devoirs. Je pris congé. Joyce revenait juste d'Égypte, et Fayçal promit de venir, avec Marshall et lui, me rejoindre à Azrak le douze au plus tard. Tout le camp se réjouissait quand je montai dans un tender Rolls et partis vers le nord, espérant encore rallier les Rualla sous le commandement de Nouri Shaalan à temps pour notre attaque contre Déraa.

LIVRE X

ON ACHÈVE LA MAISON

Chapitres CVII à CXXII

Notre colonne mobile d'aéroplanes, d'automitrailleuses, de réguliers arabes et de Bédouins se rassembla à Azrak pour couper les trois voies ferrées partant de Déraa. Nous coupâmes la ligne sud près de Méfrak, la ligne nord à Arar, la ligne ouest vers Mézérib. Contournant Déraa, nous reformâmes malgré les raids aériens nos troupes dans le désert.

Le lendemain, Allenby attaqua et, en quelques heures, il avait dispersé les armées turques sans redressement possible.

Je me rendis par avion en Palestine obtenir un secours aérien, et reçus des ordres pour la seconde phase de la poussée vers le nord.

Nous nous postâmes derrière Déraa pour hâter son évacuation. Le Général Barrow nous rejoignit en sa compagnie, nous avançâmes jusqu'à Kiswé et y rencontrâmes l'Australian Mounted Corps. Nos forces unies entrèrent dans Damas sans rencontrer de résistance. Une certaine confusion se manifesta dans la ville. Nous luttâmes pour l'apaiser ; Allenby arriva et aplanit toutes les difficultés. Ensuite il me laissa partir.

CHAPITRE CVII

C'était un plaisir inexprimable de laisser ces nuages en arrière. Nous nous accrochions avec gratitude les uns aux autres, Winterton, Nassir et moi, pendant que la voiture roulait. Lord Winterton était notre dernière recrue, officier expérimenté du Camel Corps de Buxton. Nous avions à nouveau choisi Chérif Nassir, qui formait la pointe de l'Armée arabe depuis les premiers jours de Médine, pour le travail sur le terrain en cette dernière occasion. Il méritait l'honneur de Damas, car les honneurs de Médine, de Wedjh, d'Akaba et de Tafileh lui appartenaient, et aussi ceux de beaucoup de jours stériles.

Une petite Ford besogneuse se cramponnait derrière nous dans la poussière, pendant que notre splendide voiture avalait ces milles familiers. J'avais été fier auparavant d'aller à chameau d'Azrak à Akaba en trois jours ; maintenant, en voiture, nous faisions le trajet en deux jours, et dormions bien la nuit, après le confort mélancolique d'être portés, à l'aise, dans des Rolls-Royce, comme des grands de la guerre.

Nous remarquâmes à nouveau combien leur vie était facile ; le corps tendre et les muscles reposés aidant le cerveau à se concentrer sur un travail de bureau, alors que nos corps et nos cerveaux ne s'allongeaient que pour la stupeur d'une heure de sommeil, dans la rougeur de l'aube et la rougeur du crépuscule, les deux périodes de la journée où il était

malsain d'avancer. De nombreux jours, nous étions restés en selle vingt-deux heures sur vingt-quatre, chacun prenant son tour pour ouvrir la marche dans les ténèbres pendant que les autres laissaient leur tête s'incliner sur le pommeau, dans l'oubli.

Un mince oubli, car même au plus profond d'un tel sommeil, le pied continuait à presser l'épaule du chameau pour le maintenir à l'allure de route, et le méhariste s'éveillait au moindre déséquilibre lors d'un faux pas ou d'un tournant. De plus, nous étions battus par la pluie, la neige ou le soleil, n'avions que peu de nourriture, peu d'eau, et aucune sécurité contre Turcs et Arabes. Pourtant, ces mois contraints avec les tribus m'avaient permis de faire mes plans avec une sûreté où les nouveaux venus voyaient la témérité d'un lunatique, mais qui représentait en fait une connaissance exacte de mes matériaux.

Maintenant, le désert n'était plus normal mais, en vérité, honteusement peuplé. Il y avait toujours des hommes en vue, colonnes méharistes déliées de soldats, de Bédouins et de bagages allant lentement vers le nord sur l'interminable plaine de Djéfer. Nous dépassions en rugissant cette activité (de bon augure pour notre concentration ponctuelle à Azrak), mon excellent chauffeur, Green, atteignant une fois soixante-sept milles à l'heure. Nassir, assis au fond de la voiture, à demi étouffé, ne pouvait que saluer de la main à distance les amis que nous rattrapions.

À Baïr, nous apprîmes des Béni Sakhr alarmés que les Turcs s'étaient soudain lancés la veille vers l'ouest de Hésa dans Tafileh. Mifleh crut que j'étais fou, ou que je me réjouissais tout à fait à contretemps, lorsque j'éclatai de rire à cette nouvelle qui, quatre jours plus tôt, eût arrêté l'expédition d'Azrak ; mais, maintenant que nous étions partis, l'ennemi pouvait prendre Aba el-Lissan, Gouweira, Akaba même — il y était le bienvenu. Notre formidable duperie d'une attaque contre Amman les faisait marcher, courir même, et ces innocents sortaient déjouer notre feinte.

Chaque homme qu'ils envoyaient au sud était un homme, ou plutôt dix hommes perdus.

Nous trouvâmes à Azrak quelques serviteurs de Nouri Shaalan, et la Crossley, avec un officier de l'aviation, un pilote, quelques pièces détachées et un hangar de toile pour les deux engins qui protégeraient notre concentration. Nous passâmes la première nuit sur leur aérodrome et en souffrîmes : une téméraire mouche à chameaux, blindée, piquant comme un frelon, prit d'assaut nos parties exposées jusqu'au crépuscule. Vint alors un répit béni, les démangeaisons se calmant dans la fraîcheur du soir — mais le vent changea, et des averses brûlantes d'une aveuglante poussière salée nous balayèrent pendant trois heures. Nous nous étendîmes, tirant des couvertures sur nos têtes, mais ne pûmes dormir. Il nous fallait toutes les demi-heures rejeter le sable qui menaçait de nous enterrer. À minuit, le vent s'arrêta. Nous quittâmes nos nids trempés de sueur et nous préparions à dormir en paix — quand, vrombissant, un nuage de moustiques déferla sur nous : nous les combattîmes jusqu'à l'aube.

À l'aube, nous transportâmes donc notre camp sur la hauteur de la crête de Médjaber, un mille à l'ouest de l'eau et cent pieds au-dessus des marais, ouverte à tous les vents. Nous nous reposâmes un moment, montâmes le hangar et ensuite allâmes nous baigner dans l'eau argentée. Nous nous déshabillâmes près des mares étincelantes dont les bords et le fond nacrés réfléchissaient le ciel avec un éclat lunaire. « Délicieux ! » hurlai-je, me jetant à l'eau et nageant çà et là. « Mais pourquoi vous enfoncez-vous sans cesse sous l'eau ? » demanda Winterton un moment après. Alors, une mouche à chameaux le piqua par-derrière ; il comprit et plongea à ma suite. Nous nagions, essayant désespérément de garder la tête mouillée pour décourager les essaims gris ; mais l'appétit rendait les insectes trop hardis pour qu'ils eussent peur de l'eau et, après cinq minutes, nous sortîmes et enfilâmes nos vêtements avec frénésie, le sang coulant de vingt de leurs coups de dague.

Nassir, debout, riait de nous ; ensuite nous nous rendîmes ensemble au fort pour le repos de midi. La vieille tour d'angle d'Ali ibn el-Hussein, le seul toit de ce désert, était fraîche et paisible. Le vent agitait les palmes au-dehors, avec un bruissement de gel ; palmiers négligés, trop au nord pour que leurs dattes rouges fussent bonnes, mais les tiges portaient de nombreuses branches basses qui projetaient une ombre agréable. Nassir était assis sous les branches, sur son tapis, au calme. La fumée grise de la cigarette qu'il avait rejetée montait en ondulant dans l'air chaud, vacillant et s'évanouissant dans les taches de soleil qui brillaient entre les feuilles. « Je suis heureux », dit-il. Nous étions tous heureux.

Dans l'après-midi arriva une automitrailleuse, complétant notre nécessaire défense, bien que le risque présenté par l'ennemi fût très faible. Trois tribus contrôlaient le terrain entre nous et la voie ferrée. Il n'y avait que quarante cavaliers à Déraa, aucun à Amman ; de plus, les Turcs ne connaissaient pas encore notre présence. Un de leurs aéroplanes nous survola le matin du neuf, fit un cercle négligent et s'en alla, probablement sans nous avoir vus. Notre camp, sur son sommet aéré, nous donnait un splendide poste d'observation sur les routes de Déraa et d'Amman. Pendant la journée, nous (douze Anglais, avec Nassir et son esclave) paressions, nous nous promenions, nous baignions au crépuscule, admirions les curiosités du lieu, réfléchissions ; et dormions confortablement durant la nuit. Du moins dans mon cas ; je savourais le précieux intervalle entre les amis que j'avais vaincus à Aba el-Lissan et l'ennemi du mois prochain.

Ce caractère précieux semblait venir en partie de moi-même, car, pendant cette marche sur Damas (nous l'imaginions déjà ainsi) mon équilibre habituel avait changé. Je sentais derrière moi la puissance rigide de l'excitation arabe. L'apogée d'années de prédication arrivait, un pays uni tendait ses efforts vers sa capitale historique. Certain que cette arme, que j'avais trempée moi-même, suffirait pleinement à

mon but, je paraissais oublier les compagnons anglais qui se tenaient hors de mon idée, dans l'ombre de la guerre ordinaire. Je ne leur faisais pas partager ma certitude.

Longtemps après, j'appris que Winterton se levait à l'aube et examinait l'horizon, de crainte que ma négligence ne nous exposât à une attaque surprise ; à Oumtaiyé et à Sheik Saad, les Britanniques nous crurent pendant des jours perdus sans espoir. En fait je savais et le disais sûrement que nous étions autant en sécurité que quiconque dans ce monde en guerre. À cause de leur orgueil, je ne vis jamais les doutes qu'ils concevaient sur mes plans.

Ceux-ci consistaient en une feinte sur Amman et la rupture réelle des voies ferrées de Déraa ; nous n'allions guère plus loin, car, en étudiant les alternatives, je gardais toujours les étapes suivantes en suspens.

Le public donne souvent crédit aux généraux parce qu'il ne voit que les ordres et le résultat ; même Foch disait (avant de commander des troupes) que les généraux remportent les batailles ; mais aucun général ne l'a jamais sincèrement pensé. La campagne syrienne de septembre 1918 était peut-être scientifiquement la plus parfaite de l'histoire anglaise, celle où la force en faisait le moins et le cerveau le plus. Le monde entier, et surtout ceux qui le servaient, accorda le crédit de la victoire à Allenby et Bartholomew ; mais les deux généraux refusaient de voir les choses ainsi, sachant comment leurs idées rudimentaires se découvraient au fur et à mesure de l'application et comment leurs hommes, souvent sans le savoir, les forgeaient.

Notre établissement à Azrak réalisait la première partie de notre plan, la feinte. Nous avions envoyé par milliers nos « cavaliers de Saint-George », des souverains en or, aux Béni Sakhr, achetant tout l'orge de leurs aires de battage, les priant de n'en rien dire, car nous en aurions besoin pour nos bêtes et nos alliés anglais quinze jours plus tard. Dhiab de Tafileh — ce grand dadais inachevé plein de tics — alla immédiatement répandre la nouvelle à Kérak.

De plus, Fayçal convoqua les Zebn à Baïr pour une expédition et Hornby, portant maintenant (de façon peut-être un peu prématurée) des vêtements arabes, s'activait aux préparatifs d'un grand assaut sur Madéba. Son plan était d'avancer le dix-neuf, quand Allenby commencerait son offensive. Il avait l'espoir de s'accrocher à Jéricho, si bien que, si nous échouions devant Déraa, notre troupe pourrait venir renforcer son action, qui deviendrait alors non une feinte, mais la traditionnelle seconde corde à notre arc. Toutefois, les Turcs tordirent plutôt le cou à ce projet en avançant sur Tafileh, et Hornby dut défendre Shobek contre eux.

Pour la deuxième partie, l'affaire de Déraa, il nous fallait préparer une attaque proprement dite. Comme préliminaire, nous décidâmes de couper la ligne près d'Amman, empêchant ainsi la ville d'envoyer des renforts à Déraa et renforçant sa conviction en la réalité de notre feinte. Il me semblait (avec les Égyptiens pour effectuer les destructions) que les Gurkhas pourraient se charger de ce prélude ; les détacher ne distrairait pas le gros de nos forces de son objectif principal.

Celui-ci consistait à couper les voies ferrées du Hauran et à les garder coupées au moins une semaine ; il semblait y avoir trois façons de s'y prendre. La première était de marcher au nord de Déraa sur la ligne de Damas, comme lors de mon expédition en hiver avec Tallal, et de la couper, puis d'aller jusqu'à la ligne du Yarmouk. La seconde était de marcher au sud de Déraa vers le Yarmouk, comme avec Ali ibn el-Hussein en novembre 1917 ; la troisième, de foncer droit sur la ville de Déraa.

Ce troisième plan ne pouvait être entrepris que si l'Air Force nous promettait de lourds bombardements diurnes de la gare de Déraa, tels que l'effet en équivaudrait à un bombardement d'artillerie, nous permettant de tenter l'assaut avec nos peu nombreux hommes. Salmond espérait y parvenir, mais cela dépendait du nombre d'appareils lourds qu'il recevrait ou monterait à temps. Dawnay viendrait en

avion nous apporter son dernier mot le onze septembre. Jusqu'alors, nous tiendrions les trois plans à égalité.

De nos troupes de soutien, mes gardes du corps furent les premiers à arriver, ils remontèrent Wadi Sirhan en caracolant le neuf septembre, contents, plus gras que leurs gras chameaux, reposés et divertis par un mois de festins avec les Rualla. Ils dirent que Nouri était presque prêt, et décidé à se joindre à nous. Par contagion, la vigueur initiale de cette nouvelle tribu avait ranimé en eux une vie et un allant qui nous réjouirent.

Le dix, les deux aéroplanes arrivèrent d'Akaba. Murphy et Junor, les pilotes, s'installèrent parmi les taons qui cabriolaient dans l'air autour de leur succulence. Le onze, les autres automitrailleuses amenèrent Joyce et Stirling, mais pas Fayçal. Marshall, resté en arrière, devait l'escorter le lendemain ; on pouvait être sûr que les choses iraient bien quand Marshall, âme capable, les dirigeait avec un humour cultivé, moins tapageur que continu. Young, Peake, Scott-Higgins et les bagages arrivèrent. Azrak devint peuplé et ses étangs résonnèrent à nouveau de voix et du plongeon dans l'eau transparente de corps bruns et minces, bruns et forts, couleur cuivre ou blancs.

Le onze, l'aéroplane de Palestine arriva. Malheureusement, Dawnay était de nouveau malade, et l'officier d'État-major qui prit sa place (un novice) avait durement souffert des trous d'air ; il avait oublié les notes qu'il devait nous remettre. Son assurance plutôt lourde, sa vision du monde de parfait Anglais, avaient cédé sous ces chocs et le choc final de notre insouciance toute nue, là dans le désert, sans gardes ou postes d'observation, sans guetteurs, sentinelles ou téléphones, ni en apparence aucune réserve, ligne de défense, refuge ou base.

Il en oublia donc la nouvelle la plus importante ; le six septembre, Allenby, dans une nouvelle inspiration, avait dit à Bartholomew : « Pourquoi s'occuper de Massoudieh ? Que la cavalerie aille directement à Afouleh et Nazareth. »

Le plan entier avait été modifié, et une énorme avance indéfinie substituée à l'objectif fixé. Nous n'en avions aucune idée mais, en faisant subir un contre-interrogatoire au pilote, que Salmond avait renseigné, nous reçûmes un clair compte rendu des ressources en engins de bombardement. Elles n'atteignaient pas le minimum nécessaire pour Déraa, et nous demandâmes donc seulement un bombardement destiné à gêner l'ennemi, pendant que nous contournerions la ville par le nord pour détruire à coup sûr la ligne de Damas.

Le lendemain Fayçal arriva avec, derrière lui, tous les soldats de l'armée, Nouri Saïd tiré à quatre épingles, Djémil le canonnier, les Algériens de Pisani ressemblant à des marchands à la sauvette, et les autres éléments de notre assaut par « trois hommes et un jeune garçon ». Les mouches grises avaient maintenant deux mille chameaux sur qui s'engraisser et, de lassitude, abandonnèrent Junor et ses mécaniciens à moitié saignés.

Dans l'après-midi apparut Nouri Shaalan, avec Trad, Khalid, Faris, Dourzi et les Khaffadji. Aouda abou Tayi arriva, avec Mohammed el-Dheilan, et aussi Fahad et Adhoub, les chefs Zebn, avec ibn Bani, chef des Sérahin, et ibn Gendj des Serdiyen. Madjid ibn Sultan, des Adwans, près de Salt, vint se renseigner à propos de notre attaque sur Amman. Plus tard dans la soirée, des coups de fusil crépitèrent au nord, et Talal el-Hareidhin, mon vieux compagnon, survint au galop, ébouriffé, avec derrière lui quarante ou cinquante paysans montés. Son visage sanguin rayonnait de plaisir devant notre arrivée longtemps attendue. Des Druses et des Syriens des villes, des Isawiyeh et des Hawarneh grossirent la compagnie. Même l'orge pour le retour, si l'entreprise échouait (possibilité que nous n'envisagions guère) arriva en chargements répétés. Chacun était robuste et en bonne santé, sauf moi. La foule détruisait le plaisir que je prenais à Azrak, et je descendis la vallée jusqu'à Aïn el-Hussad, lieu écarté où je passai toute la journée dans mon vieux repaire parmi les tamaris ; le vent jouait dans les

poussiéreuses branches vertes avec le même bruit que dans les arbres anglais. Il me disait que j'étais mortellement las de ces Arabes, Sémites incarnés insignifiants, qui atteignaient à des hauteurs et des profondeurs au-delà de notre portée, mais pas de notre vue. Ils réalisaient notre absolu dans leur aptitude effrénée au bien et au mal ; et pendant deux ans, j'avais avec succès feint d'être leur compagnon !

Ce jour-là, je réalisai de façon définitive que ma patience à l'égard de la position où on m'avait placé était épuisée. Une semaine, deux semaines, trois, et j'insisterais pour en être déchargé. Mon courage était brisé, et j'aurais de la chance si je parvenais à en cacher longtemps la ruine.

Pendant ce temps, Joyce prit sur ses épaules les responsabilités que ma défection mettait en danger. Sur ses ordres, Peake, avec l'Egyptian Camel Corps, devenu troupe de sapeurs, Scott-Higgins, avec ses combattants Gurkhas, et deux automitrailleuses comme assurance, partirent couper la voie ferrée près d'Idfein.

Selon le plan, Scott-Higgins devait prendre d'assaut un blockhaus avec ses Indiens agiles — agiles à pied, c'est-à-dire, car à chameau ils ressemblaient à des sacs. Peake effectuerait alors des démolitions jusqu'à l'aube. Dans la matinée, les voitures couvriraient leur retraite vers l'est sur la plaine où nous, le gros des troupes, marcherions au nord, d'Azrak à Oumtaiyé, grand creux d'eau de pluie quinze milles en dessous de Déraa, qui constituerait notre base avancée. Nous leur donnâmes des guides Rualla et, pleins d'espoir, les vîmes partir pour cet important préliminaire.

CHAPITRE CVIII

Notre colonne partit dès l'aube. Un millier d'hommes formaient le contingent d'Aba el-Lissan, trois cents autres la cavalerie nomade de Nouri Shaalan. Il avait aussi deux mille méharistes Rualla ; nous lui demandâmes de les laisser à Wadi Sirhan. Il ne semblait pas sage, avant le jour suprême, de lancer tant de Bédouins remuants sur les villages du Hauran. Les cavaliers étaient des Sheiks, ou des serviteurs de Sheiks, hommes ayant du bien, que nous contrôlions.

Les affaires, avec Nouri et Fayçal, me retinrent toute la journée à Azrak ; mais Joyce m'avait laissé une automitrailleuse, la Brume Bleue, grâce à laquelle je rattrapai l'armée le matin suivant ; je trouvai les hommes en train de déjeuner dans l'âpreté herbeuse du Giaan el-Khunna. Les chameaux, heureux d'avoir quitté le cercle stérile d'Azrak, se remplissaient en hâte l'estomac de cette nourriture succulente.

Joyce avait de mauvaises nouvelles. Peake l'avait rejoint, ayant échoué à atteindre la ligne à cause de campements arabes au voisinage des sites de démolition prévus. Nous comptions beaucoup couper la ligne d'Amman, et cet échec nous déplaisait. Je quittai la voiture, pris une charge de coton-poudre et partis devant la colonne sur mon chameau. Les autres firent un détour pour éviter de brutales langues de lave courant à l'est vers la voie ferrée ; nous, les Ageyl, et d'autres ayant de bonnes montures, traversâmes tout droit,

par un chemin de contrebandiers, jusqu'à la plaine dégagée autour des ruines d'Um el-Djémal.

Je réfléchissais profondément à la démolition d'Amman, me demandant quel expédient serait le plus rapide et le meilleur ; l'énigme de ces ruines s'ajouta à mes soucis. Ces villes frontières romaines, Oum el-Djémal, Oum el-Sourab, Oumtaiyé, semblaient témoigner d'une rudesse d'esprit. Des bâtiments si incongrus, dans ce qui était alors et restait une arène déserte portaient contre leurs constructeurs une accusation d'insensibilité, presque d'affirmation vulgaire du droit des hommes (du droit des Romains) à vivre sans conteste sur l'ensemble de leur domaine. Ces bâtiments de style italien — que finançaient les impôts de provinces plus dociles — sur les rivages du monde révélaient un aveuglement prosaïque au caractère transitoire de la politique. Une maison qui survit ainsi au but de son constructeur est d'un orgueil trop trivial pour conférer de l'honneur à l'esprit responsable de sa conception.

Oum el-Djémal paraissait si agressif et impudent derrière, la voie ferrée était si fâcheusement intacte que je restai aveugle à un combat aérien entre Murphy, dans notre Bristol Fighter, et un biplace ennemi. Le Bristol fut sévèrement endommagé avant que le Turc ne s'abattît en flammes. Nos soldats furent ravis du spectacle, mais Murphy, jugeant les dommages trop sérieux pour être réparés avec les faibles moyens dont il disposait à Azrak, partit dans la matinée pour la Palestine. Notre minuscule armée de l'air fut donc réduite au seul B.E. 12, d'un type si démodé qu'il ne pouvait combattre et ne servait pas à grand-chose pour les reconnaissances. Nous nous en aperçûmes plus tard dans la journée ; pour le moment, nous étions aussi heureux que l'armée de la victoire de notre homme.

Nous atteignîmes Oumtaiyé juste avant le crépuscule. Le gros des troupes était cinq ou six milles en arrière ; dès que nos bêtes eurent bu, nous partîmes vers la voie ferrée, quatre milles plus bas à l'ouest, pensant procéder à une démolition

éclair. Le crépuscule nous permit d'approcher sans donner l'alarme et, pour notre joie, nous trouvâmes le terrain praticable pour les automitrailleuses ; de plus, il y avait juste devant nous deux excellents ponts.

Ces éléments me décidèrent à revenir dans la matinée, avec les automitrailleuses et davantage de coton-poudre, pour démolir le grand pont à quatre arches. Sa destruction donnerait aux Turcs quelques jours de dur travail de réparation, et nous libérerait d'Amman tout le temps de notre premier raid sur Déraa ; l'objectif de la démolition ratée de Peake serait atteint. C'était une découverte heureuse et nous rentrâmes, explorant le terrain où l'obscurité s'amassait afin de trouver le meilleur chemin pour les voitures.

Quand nous franchîmes la dernière crête, haute ligne régulière de partage des eaux, qui cachait complètement Oumtaiyé de la voie ferrée et de ses possibles guetteurs, le vent frais du nord-est nous souffla au visage l'odeur chaude et la poussière de dix mille pieds et, de la crête, les ruines apparurent si étonnamment différentes de ce qu'elles étaient trois heures plus tôt que nous nous arrêtâmes, le souffle coupé. Le creux de terrain était pailleté, comme en fête, d'une galaxie de petits feux de bivouac, frais allumés, le reflet des flammes scintillant encore dans la fumée. Autour d'eux, les hommes faisaient du pain ou du café, pendant que les autres conduisaient leurs chameaux bruyants à l'eau ou les en ramenaient.

J'allai jusqu'au camp sombre, le camp britannique, et m'assis avec Joyce, Winterton et Young, leur disant ce que nous devrions faire à la première heure le lendemain. Autour de nous, les soldats anglais, allongés, fumaient, risquant sans un mot leurs vies dans cette expédition, parce que nous l'ordonnions. Conduite typique, aussi instinctive dans notre caractère national que cette agitation rieuse et bavarde là-bas était arabe. Dans ses crises, une race se repliait sur elle-même, l'autre s'étalait.

Le matin, pendant que l'armée déjeunait et faisait fondre

au soleil le froid que l'aube laisse dans les muscles, nous expliquâmes aux chefs arabes réunis en conseil combien la ligne se prêtait à un raid en voiture ; nous décidâmes que deux automitrailleuses descendraient vers le pont et l'attaqueraient, pendant que le gros des troupes continuerait sa marche vers Tell Arar, sur la ligne de Damas, à quatre milles au nord de Déraa. Ils y prendraient position, s'emparant de la ligne à l'aube du lendemain, le dix-sept septembre ; en voiture, nous en aurions terminé avec le pont et les aurions rejoints auparavant.

Vers deux heures de l'après-midi, pendant que nous roulions vers la voie ferrée, nous eûmes le grand spectacle d'un essaim de nos appareils de bombardement vrombissant régulièrement en direction de Déraa pour leur premier raid. Nous avions jusque-là soigneusement préservé la ville de toute attaque aérienne, si bien que les pertes parmi la garnison inhabituée, non protégée, désarmée, furent lourdes. Le moral des hommes souffrit autant que le trafic ferroviaire ; et, jusqu'au moment où notre assaut du nord les força à nous prêter attention, tous les efforts des Turcs furent consacrés à creuser des abris contre les bombes.

Nous cahotions sur des étendues d'herbe, entre des barres et des champs de roches, dans nos deux fourgons et nos deux automitrailleuses, mais arrivâmes sains et saufs derrière la dernière crête, juste avant notre cible. Sur la pente, au sud du pont, s'élevait un blockhaus de pierre.

Nous décidâmes de laisser là les fourgons, à couvert. Je me transportai, avec cent cinquante livres de coton-poudre, mèche posée et prête, dans une automitrailleuse ; j'avais l'intention de descendre passivement la vallée vers le pont jusqu'à ce que ses archès, nous abritant du feu du poste, me permissent de poser et de mettre à feu les charges dé démolition. Pendant ce temps, l'automitrailleuse, combattante active, engagerait le blockhaus à courte portée pour couvrir mon opération.

Les deux voitures partirent simultanément. Quand ils

nous virent, les sept ou huit Turcs ébahis de la garnison sortirent de leurs tranchées et, fusil en main, s'avancèrent vers nous en ordre dispersé, poussés soit par la panique, soit par un malentendu, soit par un pur et inhumain courage.

Quelques minutes après, la deuxième voiture entra en action contre eux, alors que quatre autres Turcs apparaissaient près du pont et tiraient sur nous. Nos mitrailleurs estimèrent la portée et lâchèrent une brève rafale. Un homme tomba, un fut blessé ; les autres s'enfuirent à quelque distance, réfléchirent et revinrent en faisant des signes amicaux. Nous prîmes leurs fusils et les envoyâmes remonter la vallée vers les fourgons, dont les conducteurs nous observaient attentivement. Le blockhaus se rendit au même moment. Nous étions très satisfaits d'avoir pris le pont et cette section de voie en cinq minutes, sans perte.

Joyce arriva en hâte dans son fourgon avec davantage de coton-poudre et nous nous occupâmes précipitamment du pont, joli petit ouvrage, long de quatre-vingts pieds et haut de quinze, décoré d'une plaque brillante de marbre blanc, portant le nom et les titres du Sultan Abd el-Hamid. On plaça en zigzag six petites charges dans les trous d'écoulement des écoinçons, et leur explosion fracassa scientifiquement toutes les arches ; cette démolition était un bon exemple de cette excellente technique qui laissait en fait le squelette du pont intact, mais chancelant, si bien que les équipes de réparation ennemies devaient d'abord travailler à détruire la ruine avant d'essayer de reconstruire.

Quand nous eûmes fini, les patrouilles ennemies se trouvaient assez proches pour nous donner une bonne excuse à partir. Nous fîmes monter les quelques prisonniers, auxquels nous tenions pour des questions de Renseignement, sur le chargement, et nous partîmes dans une secousse. Malheureusement, notre satisfaction nous poussa à des secousses trop imprudentes et, à la première ravine, il y eut un craquement sous mon fourgon. Un coin de la caisse s'affaissa sur le pneu de la roue arrière ; nous étions bloqués.

Le taquet avant de la première lame-ressort arrière, cristallisant près du châssis, s'était brisé en une cassure franche que seul un atelier pourrait réparer. Nous le regardions avec désespoir, car nous n'étions qu'à trois cents mètres de la voie ferrée, et nous perdrions la voiture quand l'ennemi arriverait, dix minutes plus tard. Dans le désert, une Rolls valait de l'or et, bien que nous ayons roulé dans celles-ci depuis dix-huit mois, non sur les routes lisses prévues par leurs constructeurs mais sur les pires terrains, à toute allure, jour et nuit, transportant une tonne de matériel et quatre ou cinq hommes, c'était le premier accident majeur dans un groupe de neuf véhicules.

Rolls, le conducteur, le plus fort et le plus débrouillard de nos hommes, mécanicien toujours prêt, dont l'habileté et les conseils maintenaient en grande partie nos voitures en état de marche, pleurait presque devant cette mésaventure. Nous nous pressâmes tous autour de lui, officiers et hommes, Anglais, Arabes et Turcs, pour observer avec angoisse son visage. Quand il réalisa que lui, simple soldat, prenait le commandement dans ces circonstances critiques, même le chaume qui lui couvrait les joues parut se raidir d'une détermination morose. Il dit enfin qu'il y avait juste une chance. Nous pouvions soulever au cric l'extrémité cassée de la lame-ressort et, grâce à des coins reposant sur le marchepied, la fixer presque en position. Avec l'aide de cordes, les fines cornières du marchepied supporteraient peut-être le poids supplémentaire.

Nous avions dans chaque voiture une longueur de madrier à placer entre les doubles pneus si le véhicule s'enfonçait dans le sable ou la boue. Trois sections de bois nous donneraient la hauteur nécessaire. Nous n'avions pas de scie, mais tirâmes des coups de fusil en travers jusqu'à pouvoir rompre le madrier. Les Turcs entendirent nos tirs et s'arrêtèrent prudemment. Joyce entendit aussi et revint en hâte nous aider. On empila notre chargement dans sa voiture, on souleva au cric le ressort et le châssis, on fixa les coins de bois, on laissa

retomber la voiture dessus (ils résistaient merveilleusement) ; un coup de manivelle, et nous partîmes. Rolls mettait la voiture au pas à chaque pierre, à chaque fossé pendant que, tous, les prisonniers et les autres, nous courions à côté avec des cris d'encouragement, pour dégager la piste.

Au camp, nous fixâmes les longueurs de bois avec du fil télégraphique pris à l'ennemi, les liant ensemble et au châssis, et le ressort au châssis, jusqu'à ce que cela parût aussi solide que possible ; puis nous rechargeâmes la voiture. Le marchepied était si résistant que nous pûmes accomplir le travail ordinaire avec la voiture pendant les trois semaines suivantes, et la fîmes entrer dans Damas à la fin. Rolls était grand, et grand Royce ! Ils valaient pour nous des centaines d'hommes dans ces déserts.

Ce raccommodage de la voiture nous retarda des heures, et ensuite nous dormîmes à Oumtaiyé, certains, en partant avant l'aube, de ne pas être très en retard pour notre rencontre avec Nouri Saïd sur la ligne de Damas le lendemain ; nous pourrions lui dire que la ligne d'Amman était bloquée pour une semaine, par la destruction d'un pont important. C'était de ce côté que des renforts pouvaient le plus vite arriver à Déraa, et sa disparition assurait nos arrières. Nous avions même aidé le pauvre Zeid à Aba el-Lissan car les Turcs massés à Tafileh retiendraient leur assaut en attendant de rouvrir leurs lignes de communication. Notre dernière campagne commençait sous de bons auspices.

CHAPITRE CIX

Comme prévu, nous suivîmes avant l'aube les traces des voitures de Stirling, impatients de les rejoindre avant le combat. Malheureusement, le terrain n'était pas commode. Au début, il y eut une mauvaise descente, puis de difficiles plaines de dolérite déchiquetée, où nous rampâmes péniblement. Ensuite, nous arrivâmes sur des pentes labourées. Le terrain était malaisé pour les voitures ; la sécheresse de l'été creusait dans cette terre rouge des craquelures profondes d'un mètre et larges de deux ou trois pouces. Les automitrailleuses de cinq tonnes durent rester en première, et s'enlisèrent presque.

Nous rattrapâmes l'Armée arabe vers huit heures du matin, au sommet de la pente qui descendait vers la voie ferrée alors qu'elle se déployait pour attaquer la petite redoute gardant le pont, entre nous et le mont de Tell Arar dont la tête surplombait le pays vers Déraa.

Des cavaliers Rualla, menés par Trad, se précipitèrent dans la longue pente et dans le lit planté de réglisses du cours d'eau, jusqu'à la ligne. Young bondit derrière eux dans sa Ford. De la crête, nous crûmes la voie ferrée prise sans un coup de feu mais, alors que nous regardions, le poste turc négligé cracha un feu vicieux, et nos braves, qui se tenaient dans des attitudes splendides sur la ligne convoitée (se demandant in petto que diable faire ensuite), disparurent.

Nouri Saïd fit descendre les canons de Pisani et tira quelques obus. Puis les Rualla et les soldats emportèrent facilement la redoute, avec seulement un mort. Ainsi, les dix milles sud de la voie de Damas se trouvaient entièrement entre nos mains à neuf heures du matin. C'était la seule ligne vers la Palestine et le Hedjaz ; je pouvais à peine réaliser notre chance, à peine croire que notre promesse à Allenby fût remplie si simplement et si vite.

Les Arabes se répandirent de la crête en torrents d'hommes et se pressèrent sur la tête ronde de Tell Arar pour contempler leur plaine dont le soleil matinal relevait de façon douteuse le manque de relief en projetant plus d'ombres que de lumière. Nos soldats voyaient Déraa, Mézérib et Ghazale, les trois gares clefs, à l'œil nu.

Je regardais plus loin, au nord vers Damas, la base turque, leur seul lien avec Constantinople et l'Allemagne, maintenant coupé ; au sud vers Amman, Maan et Médine, coupées ; à l'ouest, vers Liman von Sandars isolé dans Nazareth ; vers Naplouse ; vers la vallée du Jourdain. Nous étions le dix-sept septembre, le jour promis, quarante-huit heures avant qu'Allenby ne lançât en avant toute sa puissance. En quarante-huit heures, les Turcs pourraient décider de changer leurs dispositions pour faire face au nouveau danger ; mais ils ne pourraient les changer avant qu'Allenby ne frappât. Bartholomew m'avait dit : « S'il tient cette ligne d'Aoudja la veille de notre départ, nous vaincrons. » Il la tenait, nous vaincrions donc. La question était : de combien ?

Je voulais que la ligne fût détruite à l'instant, mais tout semblait s'être arrêté. L'armée avait fait sa part. Nouri Saïd postait des mitrailleuses autour du monticule d'Arar pour repousser une éventuelle sortie de Déraa ; mais pourquoi n'y avait-il aucune démolition ? Je me précipitai et trouvai les Égyptiens de Peake en train de déjeuner. C'était comme le jeu de boules de Drake, et j'en restai muet d'admiration.

Toutefois, une heure après, ils se rassemblèrent et commencèrent leur démolition rythmée ; les canonniers

français, qui transportaient aussi du coton-poudre, s'étaient déjà abattus sur le pont le plus proche. Ils n'étaient pas très habiles, mais l'endommagèrent un peu au second essai.

De la tête du Tell Arar, avant que le mirage se mît à danser, nous examinâmes soigneusement Déraa à travers mes jumelles, cherchant à voir ce que les Turcs nous réservaient ce jour-là. La première découverte fut fâcheuse. L'aéroport grouillait d'équipes tirant engin sur engin hors des hangars. J'en comptai huit ou neuf alignés. À part cela, tout était comme nous nous y attendions. Quelques rares fantassins couraient vers les positions de défense, et leurs pièces tiraient dans notre direction ; mais nous nous trouvions à quatre milles de distance. On mettait des locomotives sous pression ; mais les trains n'étaient pas blindés. Derrière nous vers Damas, le pays s'étendait, aussi immobile qu'une carte. Aucun mouvement ne venait de Mézérib, sur notre droite. Nous avions l'initiative.

Nous espérions mettre à feu six cents charges en tulipe, mettant hors d'usage six kilomètres de rails. Peake et moi avions inventé les tulipes pour l'occasion. On enterrait trente onces de coton-poudre sous le milieu de la traverse médiane de chaque section de dix mètres de la voie. Les traverses étaient en acier, et leur forme en boîte laissait une chambre vide que remplissaient les gaz d'expansion, faisant sauter vers le haut le milieu de la traverse. Si la charge était bien posée, le métal ne se brisait pas, mais formait une bosse de deux pieds, comme un bourgeon. La poussée vers le haut soulevait les rails de trois pouces ; la traction vers le centre les rapprochait de six pouces ; et, comme les coussinets mordaient sur le bourrelet inférieur, les rails se voilaient sérieusement vers l'intérieur. Cette triple distorsion les rendait irréparables. Trois ou cinq traverses seraient détruites de la même façon, et une tranchée creusée dans le ballast ; tout cela avec une seule charge, allumée par une mèche si courte que la première, sautant pendant qu'on allumait la troisième, projetait sans risque ses débris en hauteur.

Il faudrait une bonne semaine aux Turcs pour réparer les dégâts de six cents de ces charges. C'était une interprétation généreuse des « trois hommes et un gamin avec des pistolets » d'Allenby. Je me détournai pour revenir près des soldats et, à ce moment, deux choses se produisirent : Peake mit à feu sa première charge, peuplier de fumée noire suivi d'une détonation sourde ; le premier engin turc décolla et vint vers nous. Nouri Saïd et moi nous insérâmes admirablement sous un affleurement de roc, fissuré de profondes tranchées naturelles, sur le flanc sud de la colline. Nous y attendîmes tranquillement la bombe, mais ce n'était qu'un engin de reconnaissance, un Pfalz, qui nous étudia puis retourna à Déraa avec ses nouvelles.

Ce devait être de mauvaises nouvelles, car trois biplaces, quatre chasseurs et un vieil Albatros au ventre jaune s'élevèrent en rapide succession, et décrivirent des cercles au-dessus de nous, lâchant des bombes ou piquant au feu de leurs mitrailleuses. Nouri plaça ses mitrailleurs munis de Hotchkiss dans les fissures du roc, et ils firent crépiter leurs armes en réponse. Pisani releva ses quatre canons de montagne et envoya quelques shrapnels optimistes. Cela troubla l'ennemi qui élargit son cercle et revint à beaucoup plus grande altitude. Sa visée devint incertaine.

Nous fîmes s'égailler soldats et chameaux, pendant que les irréguliers s'égaillaient d'eux-mêmes. Nous déployer en la cible la plus ténue constituait notre seul espoir, car la plaine n'offrait pas de couvert à un lapin, et le cœur nous manqua quand nous vîmes les milliers d'hommes que nous avions, parsemant le sol en dessous. C'était étrange de se tenir au sommet de la colline, regardant ces deux milles carrés ondulés, généreusement saupoudrés d'hommes et d'animaux, où éclataient irrégulièrement des bulbes de fumée paresseux et muets au point d'arrivée des bombes (en apparence, sans aucune relation avec leur tonnerre) et des éclaboussures de poussière là où les rafales de mitrailleuse fouettaient le sol.

L'affaire paraissait chaude, à l'œil et à l'oreille, mais les Égyptiens continuèrent à travailler aussi méthodiquement qu'ils avaient mangé. Quatre groupes plantaient des tulipes pendant que Peake et un de ses officiers allumaient chaque série dès qu'elle était placée. Les deux tablettes de coton-poudre de chaque tulipe ne suffisaient pas à faire une explosion spectaculaire, et les aéroplanes ne semblaient pas voir ce qui se passait ; du moins, ils n'arrosaient pas particulièrement de bombes les démolisseurs et, le travail avançant, le groupe quitta peu à peu la zone de danger pour le paysage tranquille du Nord. Nous suivions leur progression par la dégradation du télégraphe. Dans les endroits intacts, les poteaux se tenaient en bon ordre, assurés par le fil tendu ; mais, derrière Peake, ils penchaient, chancelaient, ou tombaient.

Nouri Saïd, Joyce et moi tînmes conseil, nous demandant comment atteindre la section de Yarmouk de la ligne de Palestine pour couronner notre coupure des chemins de fer de Damas et du Hedjaz. Étant donné les forces d'opposition qu'on nous y signalait, il nous faudrait prendre presque tous nos hommes, ce qui ne semblait guère sage sous une telle surveillance aérienne constante. D'une part, les bombes pourraient nous faire beaucoup de mal pendant la traversée de la plaine ouverte ; d'autre part, le groupe de démolition de Peake se trouverait à la merci de Déraa si les Turcs réunissaient assez de cran pour faire une sortie. Pour le moment, ils étaient effrayés, mais le temps les rendrait peut-être braves.

Pendant que nous hésitions, les choses se résolurent à merveille. Junor, le pilote du B.E.12, maintenant seul à Azrak, avait appris par Murphy à l'avion estropié la présence autour de Déraa d'engins ennemis et s'était mis en tête de prendre la place du Bristol Fighter et de remplir le programme aérien. Au moment donc où les choses allaient le plus mal pour nous, il entra soudain en piste.

Nous le regardâmes avec des sentiments mêlés, car son

engin tout à fait dépassé faisait de lui une proie facile pour n'importe lequel des chasseurs ou biplaces ennemis, mais il les surprit d'abord du crépitement de ses mitrailleuses. Ils s'égaillèrent pour examiner à distance cet opposant inattendu. Junor traversa la voie vers l'ouest, et ils se mirent à sa poursuite, avec cette aimable faiblesse des aviateurs pour un appareil hostile, si important que fût l'objectif au sol.

Nous nous trouvions dans une paix parfaite. Nouri sauta sur ce répit, réunit trois cent cinquante réguliers, avec deux des canons de Pisani, et leur fit franchir en hâte le dos-d'âne derrière Tell Arar, sur la première étape de leur marche vers Mézérib. Si les aéroplanes nous laissaient une demi-heure de tranquillité, ils ne remarqueraient sans doute ni la diminution des effectifs près du monticule, ni les groupes dispersés progressant par toutes les pentes et les creux vers les chaumes à l'ouest. Vu d'en haut, ces terrains cultivés ressemblaient à un édredon ; de plus, le sol était couvert de hautes tiges de maïs, et de chardons qui, montant à hauteur de selle, y couvraient de grandes étendues.

Nous envoyâmes les paysans derrière les soldats et, une demi-heure plus tard, je rassemblais ma garde du corps pour que nous pussions arriver à Mézérib avant les autres, quand nous entendîmes à nouveau le ronflement des moteurs ; à notre étonnement, Junor réapparut, toujours vivant, mais serré sur trois côtés par des engins ennemis, crachant des balles. Il virait et glissait de façon splendide, retournant le feu. Leur nombre même gênait les Turcs mais, bien sûr, l'affaire ne pouvait avoir qu'une seule issue.

Dans le faible espoir qu'il pût atterrir sain et sauf, nous nous précipitâmes vers la voie ferrée, où il y avait une bande de terrain sans trop de rochers. Chacun aida à la dégager en hâte, pendant que ses ennemis forçaient Junor à voler plus bas. Il nous lança un message disant qu'il manquait d'essence. Nous travaillâmes fébrilement pendant cinq minutes, puis installâmes un signal d'atterrissage. Il plongea vers celui-ci, mais un coup de vent prit l'appareil sous un

angle aigu. De toute façon, la bande dégagée était trop petite. Il toucha terre magnifiquement, mais il y eut une nouvelle bourrasque. Son train d'atterrissage céda et l'avion capota sur le terrain inégal.

Nous nous empressâmes à la rescousse, mais Junor avait déjà quitté l'appareil, sans autre blessure qu'une coupure au menton. Il enleva sa mitrailleuse Lewis, les Vickers, et les tambours de balles traçantes. Nous jetâmes le tout dans la Ford de Young et prîmes la fuite, alors qu'un des biplaces turcs piquait vicieusement et larguait une bombe près de l'épave.

Cinq minutes plus tard, Junor demandait une autre tâche. Joyce lui donna une Ford pour lui seul ; il fila avec audace, descendant la ligne jusqu'aux approches de Déraa, et fit sauter une section de voie avant que les Turcs l'eussent vu. Ils trouvèrent excessif un tel zèle, et ouvrirent sur lui le feu de leurs pièces ; mais il s'en fut dans sa Ford cliquetante, sain et sauf pour la troisième fois.

CHAPITRE CX

Mes gardes du corps attendaient en deux longues files, à flanc de colline. Joyce resterait en couverture à Tell Arar, avec une centaine des hommes de Nouri Saïd, les Rualla, les Gurkhas et les voitures, pendant que nous nous faufilerions vers le chemin de fer de Palestine pour couper la ligne. Mon groupe ressemblait à des Bédouins, aussi je décidai de marcher ouvertement sur Mézérib par le plus court chemin, car nous avions beaucoup de retard.

Malheureusement, nous attirâmes l'attention de l'ennemi. Un aéroplane passa lentement au-dessus de nous, lâchant des bombes ; une, deux, trois, manqué ; une quatrième, au milieu du groupe. Deux de mes hommes tombèrent. Leurs chameaux, masses sanglantes, se débattaient sur le sol. Les hommes, sans une égratignure, bondirent derrière deux de leurs camarades. Un autre engin nous dépassa en planant, moteur coupé. Deux bombes de plus ; un choc qui fit pivoter mon chameau, m'arrachant à demi de la selle, avec un engourdissement brûlant au coude droit. J'eus l'impression d'être durement touché, et me mis à pleurer d'apitoiement ; être mis hors de combat juste alors qu'une autre journée aux commandes eût signifié un vaste succès ! Le sang coulait de mon bras ; peut-être, si je ne le regardais pas, pourrais-je continuer comme si j'étais indemne.

Un jaillissement de balles de mitrailleuses, et mon

chameau fit un écart. Je m'agrippai au pommeau, et trouvai mon bras endommagé en place, et efficace. Je l'avais cru arraché. Ma main gauche rejeta le manteau de côté et chercha la blessure — pour ne sentir qu'un petit éclat de métal brûlant, trop petit pour causer une réelle blessure après avoir traversé les plis amoncelés du manteau. Cette vétille montrait à quel point mes nerfs étaient tendus. Assez bizarrement, j'étais pour la première fois touché depuis un avion.

Nous nous déployâmes et avançâmes à bonne allure, connaissant le terrain par cœur, nous arrêtant seulement pour dire aux jeunes paysans rencontrés que le travail était maintenant à Mézérib. Les chemins à travers champs étaient pleins de ces jeunes gens, courant à notre aide hors de chaque village. Ils se montraient très enthousiastes, mais nos yeux s'étaient si longtemps posés sur la minceur brune des hommes du désert que ces joyeux garçons des villages, le visage empourpré, les cheveux en grappe, les bras et jambes pâles, ronds, ressemblaient à des filles. Ils avaient remonté leurs robes au-dessus du genou pour aller vite, et les plus actifs couraient le long de la colonne dans les champs, taquinant mes vétérans.

Alors que nous approchions de Mézérib, Douzi ibn Doughmi nous accueillit, avec la nouvelle que les soldats de Nouri Saïd ne se trouvaient qu'à deux milles en arrière. Nous abreuvâmes nos chameaux et bûmes longuement nous-mêmes, car la journée avait été longue et chaude, et n'était pas finie. Puis de derrière le vieux fort, nous regardâmes l'autre côté du lac, et vîmes du mouvement dans la gare française.

Certains des garçons aux blanches jambes nous dirent que les Turcs la tenaient en force. Mais les abords étaient trop tentants. Abdulla mena notre charge, car mes jours d'aventure avaient pris fin, avec l'excuse paresseuse qu'il me fallait conserver ma peau pour une urgence la justifiant. De plus, je voulais entrer dans Damas. Ce travail était trop facile.

Abdulla trouva du grain, de la farine, et un petit butin d'armes, de chevaux et d'ornements, ce qui excita nos pique-assiette. De nouveaux adhérents arrivaient en courant dans l'herbe, comme des mouches attirées par du miel. Tallal survint, au galop comme toujours. Traversant le ruisseau, nous grimpâmes sur l'autre rive, dans les herbes nous montant au genou, jusqu'à voir la gare turque trois cents mètres en avant. Nous pourrions la prendre avant d'attaquer le grand pont en dessous de Tell el-Shébab. Tallal s'avança sans précaution. Des Turcs se montrèrent à droite et à gauche. « Tout va bien », dit-il, « je connais le chef de gare. » Mais, quand nous fûmes à deux cents mètres, vingt fusils tirèrent sur nous une choquante volée. Indemnes, nous nous laissâmes tomber dans les herbes (presque toutes des chardons) et rampâmes doucement en arrière ; Tallal jurait.

Mes hommes l'entendirent, ou les coups de feu, et arrivèrent ruisselants de la rivière, mais nous les renvoyâmes, craignant qu'il n'y eût une mitrailleuse dans les bâtiments de la gare. On attendait Nouri Saïd. Il arriva, avec Nassir, et nous examinâmes l'affaire. Nouri signala qu'un délai à Mézérib pourrait nous faire perdre le pont, objectif plus important. J'étais d'accord, mais pensais que la proie que nous tenions pouvait suffire, puisque la ligne principale démolie par Peake ne serait pas rouverte avant une semaine, et que la fin de la semaine amènerait une situation nouvelle.

Pisani démasqua donc de bon cœur ses canons et envoya quelques obus à fusée de contact. Sous cette couverture, nos vingt mitrailleuses lui faisant un toit, Nouri s'avança, avec gants et épée, pour recevoir la reddition des quarante soldats encore en vie.

Des centaines de paysans Haurani se jetèrent, dans une frénésie de pillage, sur cette très riche gare. Hommes, femmes et enfants se battaient comme des chiens pour tout objet. Ils emportaient les portes et les fenêtres, les chambranles, même les marches d'escalier. L'un, plein d'espoir, fit sauter le coffre et y trouva des timbres-poste. D'autres

éventrèrent la longue rangée de wagons sur la voie de garage, et y trouvèrent toutes sortes de marchandises. Ils emportèrent des tonnes de butin. Pourtant, plus encore de débris jonchaient le sol.

Young et moi coupâmes le télégraphe, qui formait là un important réseau de lignes générales et locales, en fait le lien principal de l'armée de Palestine avec ses arrières. Il était agréable d'imaginer le nouveau juron de Liman von Sandars, à Nazareth, alors que chaque fil coupé tintait sous les cisailles. Nous le fîmes lentement, avec cérémonie, pour attiser l'indignation. Le manque absolu d'initiative des Turcs faisait de leur armée une armée « dirigée », si bien qu'en détruisant les lignes télégraphiques, nous la transformions en foule désorganisée. Après le télégraphe nous fîmes sauter les aiguillages et plantâmes des tulipes ; pas beaucoup, mais assez pour les ennuyer. Pendant que nous travaillions, un engin léger descendit la ligne de Déraa, en patrouille. Les explosions et nuages de poussière de nos tulipes l'inquiétèrent. Il se retira discrètement et plus tard un aéroplane vint nous rendre visite.

Parmi le matériel roulant capturé se trouvaient, sur des wagons plats, deux camions bourrés de friandises pour une cantine allemande. Les Arabes, se méfiant des conserves et des bouteilles, avaient presque tout endommagé, mais nous trouvâmes quelques soupes et de la viande ; plus tard, Nouri Saïd nous donna des asperges en bocal. Il avait trouvé un Arabe en train d'ouvrir la caisse et lui avait crié, horrifié « Des os de porcs ! » à l'apparition du contenu. Le paysan cracha et abandonna son butin ; Nouri remplit en hâte ses sacoches de tout ce qu'elles pouvaient contenir.

Les camions avaient d'énormes réservoirs d'essence. Au-delà se trouvaient quelques wagons chargés de bois. Nous mîmes le feu à l'ensemble au crépuscule, après la fin du pillage, quand soldats et tribus se furent repliés sur l'herbe douce près du ruisseau sortant du lac.

Le splendide embrasement qui s'étendait sur la file de

wagons illumina notre repas du soir. Le bois brûlait avec une lumière solide, et les langues et éclatements sauvages de l'essence bondissaient plus haut que les réservoirs d'eau. Nous laissâmes les hommes cuire du pain, souper et se reposer avant une tentative nocturne sur le pont de Shébab, trois milles à l'ouest. Nous comptions l'attaquer de nuit, mais le désir de nourriture nous retint, ensuite nous eûmes des visiteurs par essaims, car notre lumière de phare signalait notre présence à la moitié du Hauran.

Les visiteurs étaient nos yeux ; il fallait les accueillir bien. Mon rôle était de voir chaque porteur de nouvelles et de le laisser s'épancher devant moi, balançant et combinant par la suite ces éléments, dans mon esprit, en une image complète. Complète, parce qu'elle me donnait une certitude de jugement, mais ni consciente ni logique, car mes informateurs étaient si nombreux qu'ils m'affolaient d'informations ; mon unique esprit pliait sous toutes ces demandes.

Les hommes se déversaient du nord, à cheval, à chameau, à pied, des centaines et des centaines, dans un enthousiasme terrible et grandiose, croyant que ceci était la fin de l'occupation du pays, et que Nassir scellerait sa victoire en prenant Déraa dans la nuit. Les magistrats de Déraa vinrent même nous ouvrir la ville. En acceptant, nous tiendrions l'alimentation en eau de la gare, qui devrait inévitablement céder ; pourtant, plus tard, si l'armée turque ne s'effondrait qu'avec lenteur, nous pourrions être chassés de la ville, et perdre les gens des plaines de Déraa à Damas, entre les mains desquels reposait notre victoire finale. Un joli calcul, s'il n'était guère neuf, mais, dans l'ensemble, les arguments pesaient encore contre la prise de Déraa. De nouveau, nous dûmes repousser nos amis avec des excuses qu'ils pussent comprendre.

CHAPITRE CXI

Lent travail ; et quand enfin nous fûmes prêts apparut un nouveau visiteur, le chef adolescent de Tell el-Shébab. Son village commandait le pont. Il décrivit la position, la garde importante, son emplacement. À l'évidence, le problème était plus difficile que nous ne l'avions cru, s'il disait vrai. Nous en doutions, car son père, qui venait de mourir, nous était hostile, et le fils paraissait trop soudainement dévoué à notre cause. Toutefois, il finit par nous offrir de revenir une heure plus tard avec l'officier commandant la garnison, un de ses amis. Nous l'envoyâmes chercher son Turc, disant à nos hommes en attente de s'allonger pour prendre un bref repos.

Le garçon revint bientôt avec un capitaine, un Arménien, désireux de faire à son gouvernement autant de mal qu'il le pouvait. Il était aussi très nerveux. Ce fut un dur travail que de le convaincre de nos lumières. Ses subalternes, dit-il, étaient de loyaux Turcs, ainsi que certains sous-officiers. Il nous proposa de nous approcher du village et de nous dissimuler pendant que trois ou quatre de nos hommes les plus robustes se cacheraient dans sa chambre. Il appellerait un par un ses subordonnés et, à l'entrée de chacun, nos hommes en embuscade pourraient le ligoter.

Cela paraissait proprement sortir d'un livre d'aventures, et nous acceptâmes avec enthousiasme. Il était neuf heures du

soir. À onze heures précises, nous encerclerions le village et attendrions que le sheik menât nos gros bras à la maison du Commandant. Les deux conspirateurs partirent, contents, pendant que nous éveillions notre armée, dormant du sommeil de l'épuisement sous les chameaux chargés. Il faisait un noir de poix.

Mes gardes du corps préparèrent des charges de gélatine pour couper le pont. Je remplis mes poches de détonateurs. Nassir envoya des hommes à chaque section du Camel Corps pour les prévenir de l'aventure imminente, qu'ils se mettent dans l'esprit de la chose ; et aussi pour s'assurer qu'ils monteraient en selle silencieusement, sans le désastre d'un mugissement de chameau. Ils jouèrent le jeu. En longue file par deux, nos forces se coulèrent sur un sentier sinueux, à côté d'un fossé d'irrigation, sur le sommet de la haute crête. Si une trahison nous attendait, cette route à découvert formerait un piège mortel, sans issue à droite ou à gauche, étroite, tortueuse, rendue glissante par l'eau du fossé. Nassir et moi passâmes donc en avant avec nos hommes, leurs oreilles entraînées attentives à chaque bruit, leurs yeux sans cesse aux aguets. Devant nous se trouvait la chute d'eau, dont le pénible rugissement avait donné son caractère à cette inoubliable nuit avec Ali ibn el-Hussein, quand nous avions tenté d'attaquer ce pont depuis l'autre paroi du ravin. Seulement, ce soir, nous étions plus près, si bien que le bruit oppressant nous inondait et remplissait nos oreilles.

Nous avancions maintenant très lentement et prudemment, silencieux sur nos pieds nus ; derrière nous, les soldats plus lourds serpentaient, retenant leur souffle. Eux aussi ne faisaient aucun bruit, car les chameaux marchent toujours en silence la nuit, et nous avions arrangé l'équipement et les selles pour éviter tout cliquetis ou craquement. Leur silence rendait la nuit plus noire, et plus profonde la menace de ces vallées murmurantes de chaque côté. Des vagues d'air humide venant de la rivière nous accueillaient, glacées sur nos visages ; puis Rahaïl arriva vivement de gauche et me

prit le bras, désignant une lente colonne de fumée blanche qui s'élevait de la vallée.

Nous courûmes au bord de la pente et plongeâmes le regard dans les profondeurs, mais elles étaient grises de brume montant des eaux ; nous ne vîmes que du vague, et cette pâle vapeur qui s'élevait en flèche du banc de brouillard uni. La voie ferrée se trouvait quelque part en bas, et nous nous arrêtâmes, de crainte que ce ne fût le piège que nous soupçonnions. Trois d'entre nous descendirent pied à pied le flanc de colline glissant jusqu'à ce que nous entendions des voix. Puis, soudain, la colonne de fumée se brisa, bougea, avec le halètement d'une valve qu'on ouvre, et ensuite le grincement des freins alors que la locomotive s'arrêtait à nouveau. Un long train devait attendre en bas ; rassurés, nous reprîmes notre marche jusqu'à l'éperon même, en dessous du village.

Déployés en ligne en travers du goulet, nous attendîmes cinq, dix minutes. Elles passèrent lentement. L'épaisseur des ténèbres, avant le lever de la lune, nous imposait le silence, et aurait forcé à la patience nos hommes agités, sans les avertissements ajoutés des chiens, et les réguliers appels sonnants des sentinelles près du pont. Enfin, nous laissâmes les hommes glisser doucement de leurs chameaux sur le sol, et nous nous assîmes, étonnés du retard, de la vigilance des Turcs, et nous demandant ce que signifiait ce train silencieux, en dessous de nous dans la vallée. Le brouillard raidissait et alourdissait nos manteaux de laine ; nous frissonnions.

Après un long moment, une tache plus claire arriva dans le noir. C'était le jeune Sheik, tenant son manteau brun ouvert pour nous montrer sa chemise blanche, comme un drapeau. Il chuchota que son plan avait échoué. Un train (celui du ravin) venait d'arriver avec un colonel allemand et les réserves allemandes et turques d'Afouleh, envoyés par Liman von Sandars à la rescousse de Déraa frappée de panique.

Ils avaient mis le petit Arménien aux arrêts pour abandon de poste. Il y avait des mitrailleuses en abondance, et des sentinelles patrouillaient les abords avec une énergie infatigable. En fait un fort groupe se trouvait sur le sentier, à moins de cent mètres de nous ; la bizarrerie de cette réunion me fit rire, mais en silence.

Nouri Saïd offrit de prendre la place de force. Nous avions suffisamment de bombes, et des pistolets à fusées ; le nombre et la préparation seraient de notre côté. Les chances étaient bonnes, mais j'évaluais le coût de l'objectif en termes de vies perdues, et je le trouvais comme d'habitude trop élevé. Bien sûr, la plupart des choses que l'on fait à la guerre sont trop chères, et nous aurions suivi de bons exemples en nous lançant et en allant jusqu'au bout. Mais j'étais en secret, le désavouant, très fier de l'organisation de nos campagnes ; aussi dis-je à Nouri que je votais contre. Ce jour-là, nous avions par deux fois coupé la voie ferrée Damas-Palestine ; et avoir fait venir ici la garnison d'Afouleh représentait un troisième gain pour Allenby. Nous avions très largement respecté notre parole.

Après un moment de réflexion, Nouri approuva. Nous souhaitâmes bonsoir au garçon qui avait honnêtement essayé d'en faire tant pour nous, puis remontâmes la colonne, chuchotant à chaque homme de faire demi-tour en silence. Ensuite, nous nous assîmes en groupe avec nos fusils (le mien était le Lee-Enfield des Dardanelles, incrusté d'or, trophée d'Enver, qu'il avait donné à Fayçal des années plus tôt), attendant que nos hommes fussent sortis de la zone dangereuse.

Bizarrement, ce fut le moment le plus difficile de la nuit. Maintenant que le travail était terminé, nous pouvions à peine résister à la tentation d'exciter ces trouble-fête d'Allemands. Il eût été si facile d'envoyer une fusée Véry dans leur bivouac, et ces hommes solennels bondiraient dans une hâte ridicule et ouvriraient un feu nourri sur la pente vide et brumeuse à leurs pieds. La même idée vint indépendamment à

Nassir, à Nouri Saïd et à moi-même. Nous la lâchâmes ensemble, et chacun fut promptement honteux de la puérilité des autres. Par de mutuels conseils de prudence, nous parvînmes à garder notre respectabilité. À Mézérib, après minuit, nous sentîmes qu'il fallait faire quelque chose pour nous venger du pont confisqué. Deux groupes de mes hommes, avec des guides pris parmi ceux de Tallal, allèrent donc au-delà de Shébab, et coupèrent deux fois la voie derrière, sur des pentes désertes. L'écho des explosions fit passer une mauvaise nuit au détachement allemand. Ils tirèrent des fusées éclairantes et fouillèrent les environs à la recherche d'une attaque en préparation.

Nous étions heureux de leur offrir une nuit aussi fatigante que la nôtre ; eux aussi seraient mous le lendemain. Nos amis arrivaient toujours à chaque minute pour nous embrasser les mains et nous jurer fidélité éternelle. Leurs poneys secs et nerveux se faufilaient dans notre camp brumeux, entre les centaines d'hommes endormis et les chameaux inquiets dont les larges mâchoires mâchonnaient toute la nuit l'herbe battue par le vent qu'ils avaient avalée dans la journée.

Avant l'aube, les autres canons de Pisani et le reste des troupes de Nouri Saïd arrivèrent de Tell Arar. Nous avions écrit à Joyce que, le lendemain, nous retournerions au sud, vers Nisib, terminer le cercle autour de Déraa. Je suggérais qu'il retournât directement à Oumtaiyé et nous y attendît ; avec son eau abondante, ses pâturages superbes et sa position équidistante de Déraa, du Djébel Druse et du désert Rualla, l'endroit semblait parfait pour nous regrouper et attendre des nouvelles d'Allenby. En tenant Oumtaiyé, nous coupions pratiquement de Damas la Quatrième Armée turque derrière le Jourdain (l'oiseau que nous nous réservions), et étions en position pour renouveler rapidement nos démolitions de la ligne principale dès que l'ennemi l'aurait presque réparée.

CHAPITRE CXII

À contrecœur, nous nous préparâmes à une autre journée d'effort, réveillâmes l'armée et traversâmes en grand désordre la gare de Mézérib. Nos incendies s'étaient éteints, et l'endroit avait l'air échevelé. Young et moi posâmes à loisir quelques tulipes, pendant que les soldats se fondaient dans le terrain accidenté vers Remthé, pour être hors de vue à la fois de Déraa et de Shébab. Des aéroplanes turcs bourdonnaient sur nos têtes, à notre recherche ; nous renvoyâmes donc nos paysans à leurs villages, à travers Mézérib. En conséquence, les aviateurs rapportèrent que nous étions très nombreux, peut-être huit à neuf mille, et que notre mouvement centrifuge paraissait dirigé dans toutes les directions à la fois.

Pour augmenter leur stupéfaction, la charge à mèche longue des canonniers français fit bruyamment sauter le château d'eau à Mézérib, des heures après notre passage. Les Allemands quittaient à ce moment Shébab pour Déraa, et le choc inexplicable renvoya ces hommes sans humour y monter la garde jusqu'à la fin de l'après-midi.

Pendant ce temps, nous étions loin, avançant d'un bon pas vers Nisib ; nous atteignîmes le sommet de sa colline vers quatre heures de l'après-midi. Nous laissâmes l'infanterie montée prendre un court repos, pendant que nous installions nos canonniers et nos mitrailleuses au sommet de

la première crête, d'où le terrain tombait en forte pente vers la gare.

Nous plaçâmes là les canons à l'abri, leur demandant d'ouvrir posément le feu sur les bâtiments de la gare, à deux mille mètres. Les sections de Pisani travaillèrent avec tant d'émulation que des trous déchiquetés apparurent avant longtemps dans les toits et les appentis. Au même moment, nous poussâmes nos mitrailleurs en avant et à gauche, pour tirer de longues rafales sur les tranchées, qui renvoyèrent un feu nourri et entêté. Toutefois, nos soldats disposaient d'abris naturels et de l'avantage d'avoir dans le dos le soleil de l'après-midi ; nous n'eûmes donc pas de mal. L'ennemi non plus. Bien sûr, ce n'était qu'un jeu, et il ne figurait pas dans notre plan de prendre la gare. Notre véritable objectif était le grand pont au nord du village. Sous nos pieds, la crête s'incurvait en une longue corne vers cet ouvrage, formant une rive de la vallée qu'il enjambait. Le village se tenait sur l'autre rive. Les Turcs tenaient le pont au moyen d'une petite redoute, et restaient en contact avec celle-ci grâce à des fusiliers postés dans le village, sous le couvert de ses murs.

Nous pointâmes deux des canons de Pisani et six mitrailleuses sur le poste du pont, petit mais profondément entranché, espérant forcer ses défenseurs à sortir. Cinq mitrailleuses dirigèrent leur feu sur le village. Quinze minutes après, les anciens se trouvaient à nos côtés, très perturbés. Nouri posa comme condition au cessez-le-feu l'expulsion immédiate des Turcs hors des maisons. Les anciens promirent. Ainsi, la gare et le pont étaient séparés.

Nous redoublâmes d'efforts contre ceux-ci. Le tir partant des quatre ailes devint violent, grâce à nos vingt-cinq mitrailleuses, les Turcs aussi étant bien équipés. Enfin, nous pointâmes les quatre canons de Pisani sur la redoute et, après quelques salves, nous crûmes voir sa garde se glisser hors des tranchées défoncées et traverser le pont pour se mettre à couvert du talus de la voie.

Ce talus faisait vingt pieds de haut. Si la garde du pont

choisissait de le défendre à travers ses arches, il nous coûterait cher de prendre la position. J'estimai toutefois qu'ils préféreraient rejoindre leurs camarades dans la gare. J'envoyai la moitié de ma garde du corps, qui portait les explosifs, longer la crête des mitrailleuses jusqu'à un jet de pierre de la redoute.

C'était un après-midi splendide, doré, doux et d'une paix indescriptible, faisant ressortir notre canonnade incessante. La lumière déclinante brillait à l'angle des crêtes, ses doux rayons modelant leurs moindres contours en une délicate complexité de plans. Puis le soleil sombra d'un autre degré, et la surface se couvrit d'ombre, d'où s'élevèrent un moment, rigides, les innombrables silex la jonchant, chaque facette à l'ouest (réfléchissante) effleurée d'une flamme, comme un diamant noir.

Un après-midi très peu convenable pour mourir, semblaient penser mes hommes : pour la première fois, leurs nerfs les lâchèrent, et ils refusèrent de quitter leur abri pour s'exposer aux balles sonnantes de l'ennemi. Ils étaient fatigués, et leurs chameaux éreintés au point de ne pouvoir marcher qu'au pas ; ils savaient aussi qu'une balle dans la gélatine explosive les lancerait jusqu'au ciel.

J'essayai en vain de les secouer par la plaisanterie ; finalement, je les renvoyai, choisissant seulement Hémeid, le plus jeune et timide d'entre eux, pour m'accompagner au sommet de la colline. Il tremblait comme dans un rêve de fièvre, mais me suivit en silence. Nous descendîmes la crête jusqu'à son bord ultime pour examiner le pont de près.

Nouri Saïd se trouvait là, suçant sa pipe de bruyère et encourageant les canonniers qui maintenaient un barrage sur les routes assombries reliant le pont, le village et la gare. Nouri, heureux, me proposa divers plans d'attaques ou de charges contre la gare, que nous ne souhaitions pas prendre d'assaut. Nous discutâmes de théorie pendant dix minutes, nous découpant sur l'horizon, Hémeid tressaillant en selle quand des balles crachotaient près de nous, certaines en

série, ou que des ricochets nous bourdonnaient à l'oreille comme de lentes abeilles en colère. Les rares balles adéquates plongeaient bruyamment dans les silex, soulevant une poussière crayeuse qui planait un moment, transparente, dans la lumière reflétée.

Nouri accepta de couvrir mes mouvements jusqu'au pont aussi bien qu'il le pourrait. Je renvoyai Hémeid, avec mon chameau, dire aux autres que je leur ferais plus de mal qu'une balle s'ils ne le suivaient pas dans la zone dangereuse à ma rencontre ; car j'avais l'intention de contourner le poste pour m'assurer qu'il était abandonné.

Pendant qu'ils hésitaient, arriva, avec le Zaagi, Abdulla l'imperturbable, téméraire, aventureux, ne craignant rien. Fous de rage qu'on m'eût fait défaut, ils bondirent sur les peureux, qui franchirent l'épaulement sans autre mal que six éraflures par balle. La redoute était bel et bien abandonnée ; nous mîmes donc pied à terre et donnâmes à Nouri le signal de cesser le feu. Dans le silence, nous nous glissâmes discrètement sous les arches du pont, pour les trouver abandonnées elles aussi.

En hâte, nous empilâmes du coton-poudre contre les piliers, qui avaient environ cinq pieds d'épaisseur et vingt-cinq de haut ; un bon pont, mon soixante-dix-neuvième, et tout à fait critique d'un point de vue stratégique, puisque nous allions vivre en face à Oumtaiyé jusqu'à ce qu'Allenby vînt nous relever. J'avais donc décidé de ne pas en laisser une pierre en place.

Pendant ce temps, Nouri pressait dans la lumière déclinante fantassins, canonniers et mitrailleurs vers la ligne, avec l'ordre de la dépasser d'un mille, de se former en colonne dans le désert et d'attendre.

Pourtant, la traversée de la voie par tant de chameaux devait être longue et fastidieuse. Nous nous assîmes pour râler sous le pont, allumettes en main, prêts à enflammer la mèche immédiatement (malgré les soldats) s'il y avait une alerte. Heureusement, tout se passa bien, et Nouri, au bout

d'une heure, me donna le signal. Une demi-minute plus tard (ma préférence pour les mèches de six pouces !), juste comme je me jetais dans la redoute turque, les huit cents livres d'explosif sautèrent ensemble, et l'air sombre fut rempli de pierres sifflantes. L'explosion m'étourdit à vingt mètres de là ; on dut l'entendre à mi-chemin de Damas.

Nouri, très affligé, vint me chercher. Il avait donné le signal « la voie est libre » avant d'apprendre qu'une compagnie d'infanterie montée manquait à l'appel. Heureusement, mes gardes brûlaient de se racheter. Talal el-Hareidhin les emmena avec lui dans les collines, pendant que Nouri et moi nous tenions près de la fosse béante où s'était trouvé le pont, tenant une lampe électrique pour leur indiquer la direction du retour.

Mahmoud arriva au bout d'une demi-heure, guidant triomphalement l'unité perdue. Nous tirâmes quelques coups de feu pour rappeler ceux qui les cherchaient, puis fîmes route deux ou trois milles à découvert vers Oumtaiyé. Le terrain devint très irrégulier, des moraines de dolérite glissante ; nous donnâmes donc avec plaisir le signal de la halte, et nous nous allongeâmes parmi les hommes pour un sommeil mérité.

CHAPITRE CXIII

Toutefois, il semblait que Nassir et moi dussions perdre l'habitude de dormir. Le bruit que nous avions fait à Nisib proclamait aussi largement notre présence que les flammes de Mézérib. Nous étions à peine couchés que des visiteurs arrivèrent en torrent de trois côtés pour discuter des derniers événements. La rumeur courait que nous faisions un raid, n'occupions pas le pays, que plus tard nous nous enfuierions, comme les Britanniques de Salt, laissant nos amis locaux payer l'addition.

La nuit, heure après heure, fut rompue par ces nouveaux venus, nous interpellant autour des bivouacs, se frayant un chemin à force de cris, comme des âmes en peine et, à la mode paysanne, nous bavant sur les mains, protestant que nous étions leurs seigneurs les plus hauts et eux les plus bas de nos serviteurs. Peut-être notre accueil fut-il inférieur à nos habitudes ; mais, en revanche, nos hôtes appliquaient la torture de nous tenir éveillés, inconfortablement éveillés. Nous nous éreintions depuis trois jours et trois nuits, réfléchissant, ordonnant et exécutant ; maintenant, en route vers le repos, il nous était amer de gaspiller aussi cette quatrième nuit au jeu douteux et terne de se faire des amis.

Leur moral chancelant nous fit de plus en plus mauvaise impression ; Nassir m'attira enfin à l'écart et chuchota qu'il y avait clairement un foyer de mécontentement quelque part

aux environs. Je lâchai mes gardes du corps paysans, qu'ils se mélangent aux villageois et apprennent la vérité ; d'après leur rapport, il semblait que la cause de méfiance se trouvait dans le premier village, à Taiyibé, secoué la veille par le retour des automitrailleuses de Joyce, par quelques incidents de hasard, et par la juste crainte d'être le point le plus exposé si nous faisions retraite.

J'appelai Aziz, et nous allâmes directement à Taiyibé, sur des étendues de lave irrégulière, sans pistes, coupées d'empilements de pierres. Dans la hutte du chef se trouvait le conclave qui avait infecté nos visiteurs. Ils discutaient de qui envoyer auprès des Turcs implorer merci, quand nous entrâmes sans être annoncés. Ils furent déconcertés de nous voir arriver seuls, affectant ainsi une sécurité absolue. Nous parlâmes de choses et d'autres pendant une heure, des récoltes et du cours des produits, bûmes un peu de café ; puis nous levâmes pour partir. Derrière nous, le bavardage s'éleva à nouveau, mais maintenant leurs esprits inconstants avaient tourné à notre vent, qui paraissait plus fort, et ils n'envoyèrent pas de message à l'ennemi, bien qu'ils fussent le lendemain bombardés par l'aviation et l'artillerie turques pour leur complicité si entêtée.

Nous étions de retour avant l'aube, et nous nous étendîmes pour dormir ; une forte détonation vint de la voie ferrée et un obus explosa derrière notre armée endormie. Les Turcs avaient envoyé un train blindé portant une pièce de campagne. Seul, j'aurais pris le risque de ses visées, car mon sommeil avait juste assez duré pour m'en faire violemment désirer plus ; mais l'armée avait dormi six heures et s'animait.

Nous nous hâtâmes sur le terrain horrible. Un aéroplane nous survola, décrivant des cercles pour aider les canonniers. Les obus se mirent à suivre précisément notre avance. Nous redoublâmes de vitesse, et la colonne se brisa en une procession éparpillée. L'aéroplane de repérage eut soudain des ratés, s'écarta en direction de la voie ferrée, et parut

atterrir. Le canon plaça encore un obus chanceux, qui tua deux chameaux ; mais pour le reste, il perdit toute précision et, après cinquante tirs environ, nous étions hors de portée. Il se mit à punir Taiyibé.

À Oumtaiyé, Joyce avait été réveillé par la canonnade et sortit nous accueillir. Derrière sa haute silhouette, une troupe bigarrée crénelait les ruines, échantillons de chaque village et chaque tribu du Hauran, venus nous rendre hommage et offrir, du moins en paroles, leurs services. Au déplaisir épuisé de Nassir, je les lui laissai et m'éloignai avec Joyce et Winterton, leur parlant de l'avion au sol, suggérant qu'une automitrailleuse le fasse lever et le renvoie à sa base. Juste à ce moment, deux autres engins ennemis apparurent et se posèrent à peu près au même endroit.

Cependant le déjeuner, le premier depuis un bon moment, était prêt. Nous nous assîmes donc, et Joyce raconta comment les hommes de Taiyibé avaient tiré sur lui au passage, sans doute pour montrer leur opinion des étrangers qui venaient exciter un nid de frelons turcs puis s'esquivaient !

Le déjeuner se termina. Nous demandâmes une voiture volontaire pour examiner l'aérodrome ennemi. Chacun s'avança avec une bonne volonté et un empressement silencieux qui me serrèrent la gorge. Joyce choisit enfin deux voitures — une pour Junor et une pour moi — et nous parcourûmes cinq milles jusqu'à la vallée dans la bouche de laquelle les avions semblaient avoir atterri.

Nous plaçâmes les silencieux des voitures et descendîmes lentement la vallée. À environ deux mille mètres de la voie ferrée, elle s'incurvait pour s'ouvrir en prairie plate ; à l'autre bout se tenaient trois appareils. C'était magnifique, et nous bondîmes, pour rencontrer un profond fossé aux pentes à pic, de terre lézardée, infranchissable.

Nous le longeâmes frénétiquement, coupant le pré en diagonale, jusqu'à être à douze cents mètres. Nous nous arrêtâmes et deux des aéroplanes démarrèrent. Nous ouvrîmes le feu, cherchant la hausse grâce aux jaillissements de

poussière, mais ils avaient déjà couvert leur distance d'envol et oscillaient avec un bruit métallique dans le ciel, au-dessus de nous.

Le moteur du troisième était maussade. Le pilote et l'observateur essayaient sauvagement de lancer l'hélice, pendant que nous nous rapprochions. Finalement, ils sautèrent dans la tranchée du chemin de fer, alors que nous placions balle après balle dans le fuselage qui se mit à danser sous cette pluie. Nous tirâmes quinze cents balles sur notre cible (ils la brûlèrent dans l'après-midi) puis prîmes le chemin du retour.

Malheureusement, les deux engins enfuis avaient eu le temps d'aller à Déraa et de revenir, pleins de rancune. Un des pilotes, peu intelligent, largua ses quatre bombes de très haut, nous manquant de beaucoup. L'autre descendit bas, plaçant chaque bombe avec un soin extrême. Nous nous traînions lentement, sans défense, parmi les pierres, avec l'impression d'être des sardines dans une boîte condamnée, à mesure que les bombes tombaient plus près. Une d'elles projeta une averse de petits débris dans la fente de conduite de la voiture, mais ne fit que nous écorcher les doigts. Une autre arracha un pneu avant et renversa presque la voiture.

De tous les dangers, donnez-moi celui où on est seul. Toutefois nous atteignîmes Oumtaiyé sains et saufs, et rapportâmes notre succès à Joyce. Nous avions prouvé aux Turcs que cet aérodrome ne convenait pas ; et Déraa se trouvait également exposée à une attaque d'automitrailleuses. Plus tard, je m'allongeai à l'ombre d'une voiture et dormis ; tous les Arabes du désert, et les aéroplanes turcs qui vinrent nous bombarder n'eurent aucun effet sur mon repos. Dans le fracas de l'action, les hommes, enfiévrés, sont infatigables ; mais, ce jour-là, nous avions terminé avec bonheur notre première manche, et il me fallait du repos pour éclaircir mes idées quant à nos prochains mouvements. Comme d'habitude, je plongeai dans le sommeil dès que je m'allongeai, et dormis jusque dans l'après-midi.

Stratégiquement, notre affaire était de tenir Oumtaiyé, qui nous permettait de contrôler à volonté les trois voies ferrées de Déraa. Si nous tenions la position une semaine de plus, nous étranglerions les armées turques, si peu qu'en fît Allenby. Pourtant, d'un point de vue tactique, Oumtaiyé était un endroit dangereux. Une force inférieure en nombre, composée uniquement de réguliers, sans écran de guérilla, ne pouvait s'y maintenir en sécurité ; et nous serions bientôt réduits à cet état, si notre impuissance aérienne restait aussi patente.

Les Turcs avaient au moins neuf engins. Nous campions à douze milles de leur aérodrome, dans le désert découvert, autour du seul point d'eau possible, avec de grands troupeaux de chameaux et beaucoup de chevaux paissant nécessairement autour de nous. Le début de bombardement des Turcs avait suffi à inquiéter les irréguliers qui formaient nos yeux et nos oreilles. Bientôt, ils se débanderaient, rentreraient chez eux, et nous n'aurions plus d'utilité ; Taiyibé aussi, ce premier village qui nous protégeait de Déraa, se trouvait sans défense, tressaillant sous des attaques répétées. Si nous devions rester à Oumtaiyé, il fallait que Taiyibé fût satisfait de nous.

Notre première tâche était claire : obtenir des renforts aériens d'Allenby, qui devait envoyer un appareil de liaison à Azrak le surlendemain. Je jugeai profitable pour moi d'aller parler avec lui. Je serais de retour le vingt-deux. Oumtaiyé tiendrait jusque-là, car nous pouvions toujours mystifier les aéroplanes un moment en nous installant à Oum el-Sourab, le plus proche village romain.

À Oumtaiyé ou à Oum el-Sourab, il nous fallait pour être en sécurité conserver l'initiative. Le côté de Déraa nous était temporairement fermé par les soupçons des paysans ; restait la ligne du Hedjaz. Le pont du kilomètre 149 était presque réparé. Il nous fallait le détruire à nouveau, et en détruire un autre plus au sud, pour empêcher les trains de réparation d'y accéder. La veille, une expédition de Winterton avait montré

que le premier était l'affaire de soldats et de canons. Le second serait l'objectif d'un raid. J'allai voir si ma garde du corps pouvait s'en occuper avec moi, en m'accompagnant à Azrak.

Quelque chose n'allait pas. Les hommes avaient les yeux rouges, hésitaient, tremblaient ; je compris enfin que, pendant mon absence du matin, le Zaagi, Abdulla et leurs autres chefs avaient puni sans pitié tous ceux qui avaient fléchi à Nisib. C'était leur droit, car depuis Tafileh je laissais la compagnie établir sa propre discipline ; mais, pour le moment, cela les rendait inutiles à mon dessein. La terreur précédait un tel châtiment, mais son souvenir causait plus de dérèglements parmi les victimes les plus fortes, et rendait plus susceptibles de crimes ou de violence les témoins. Si nous étions partis cette nuit-là au combat, ils auraient été dangereux pour moi, pour eux-mêmes ou pour l'ennemi, suivant le caprice ou l'occasion.

À la place, je suggérai donc à Joyce de renvoyer à Akaba les Égyptiens et les Gurkhas, lui proposant encore de me prêter une automitrailleuse pour descendre avec eux jusqu'à la voie ferrée, leur première étape, et y faire ce qu'on pourrait. Nous allâmes trouver Nassir et Nouri Saïd pour leur dire que je reviendrais le vingt-deux avec des avions de combat, afin de nous délivrer des reconnaissances aériennes et des bombardements. Entre-temps, nous adoucirions Taiyibé avec de l'argent pour compenser les dommages causés par les Turcs, et Joyce préparerait des terrains d'atterrissage, ici et à Oum el-Sourab, en prévision de mon retour avec des renforts d'aviation.

La démolition de cette nuit fut un embrouillamini fantastique. Nous nous rendîmes au crépuscule dans une vallée dégagée, à trois milles de terrain facile de la voie. Une menace pouvait venir de la gare de Mafrak. Ma voiture blindée, avec Junor la secondant dans sa Ford, garderait ce côté contre une avance hostile. Les Égyptiens iraient directement à la ligne et feraient sauter leurs charges.

Je devais montrer le chemin, et je me perdis. Nous errâmes trois heures dans un labyrinthe de vallées, incapables de trouver la voie ferrée, ni les Égyptiens, ni notre point de départ. Nous vîmes enfin une lumière, et nous nous dirigeâmes dessus, pour nous trouver devant Mafrak. Nous fîmes demi-tour pour nous mettre en position, et entendîmes une locomotive sortir de la gare vers le nord. Nous poursuivîmes sa flamme intermittente, espérant la bloquer entre nous et le pont démoli ; mais, avant que nous ne la rattrapions, il y eut des éclairs et des explosions au loin ; Peake faisait sauter ses trente charges.

Quelques cavaliers nous dépassèrent au galop, allant vers le sud. Nous tirâmes sur eux, puis le train de patrouille revint, reculant à toute allure pour s'éloigner du danger de Peake. Roulant parallèlement, nous ouvrîmes le feu sur la voie avec nos Vickers, pendant que Junor envoyait dans les ténèbres une averse des traceuses vertes de sa Lewis. Par-dessus nos tirs et le bruit de la locomotive, nous entendîmes les Turcs hurler de terreur devant cette attaque lumineuse. Ils retournèrent un feu désordonné, mais à ce moment la grosse voiture éternua soudain et s'arrêta. Une balle avait percé l'extrémité dépourvue de blindage du réservoir d'essence, le seul point non protégé de tout notre groupe de voitures. Il nous fallut une heure pour colmater la fuite.

Nous longeâmes ensuite la voie silencieuse jusqu'aux rails tordus et aux ponceaux béants, mais ne pûmes trouver nos amis. Nous nous écartâmes donc d'un mille, et là enfin je pus dormir, trois heures de parfait sommeil avant l'aube. Je m'éveillai rafraîchi et reconnus l'endroit. C'était sans doute la cinquième nuit sans repos qui m'avait rendu l'esprit cotonneux. Nous avançâmes, dépassant les Égyptiens et les Gurkhas, et atteignîmes Azrak au début de l'après-midi. Fayçal et Nouri Shaalan se trouvaient là, impatients d'apprendre quelles nouvelles nous apportions. Nous nous expliquâmes en détail, puis j'allai voir Marshall, à l'hôpital temporaire. Il prodiguait ses soins patients à tous nos grands

blessés, mais ceux-ci étaient moins nombreux qu'il ne l'attendait, aussi put-il me donner un brancard en guise de lit.

À l'aube, Joyce survint à l'improviste, ayant décidé que, pendant ce répit, son devoir était de descendre à Abd el-Lissan aider Zeid et Djaafar en face de Maan et pousser en avant Hornby parmi les Béni Sakhr. L'avion de Palestine arriva à ce moment, et nous entendîmes la première chronique de la stupéfiante victoire d'Allenby. Il avait écrasé, enfoncé et repoussé les Turcs de façon inconcevable. La face de notre guerre était transformée, et nous en prévînmes en hâte Fayçal, lui conseillant de déclencher un soulèvement général pour tirer profit de la situation. Une heure plus tard, je me trouvais, sain et sauf, en Palestine.

À Ramleh, l'Air Force me donna une voiture pour le Quartier Général, et je trouvai là le grand homme impassible, sauf une lueur dans l'œil quand Bols entrait, l'air affairé, tous les quarts d'heure, avec la nouvelle d'un succès plus étendu. Allenby était si sûr de lui, avant le début des opérations, que le résultat l'ennuyait presque ; mais aucun général, pour scientifique qu'il soit, ne peut voir son plan complexe appliqué dans chaque détail sur un terrain immense, avec une réussite complète, sans joie intérieure ; surtout s'il sent (comme Allenby devait le sentir) dans cette réussite la récompense de l'étendue de vision qui lui a fait concevoir des mouvements si peu orthodoxes, déchirer pour eux les règlements administratifs, et les soutenir de tous les atouts à sa portée, moraux, matériels, militaires ou politiques.

Il ébaucha pour moi ses intentions immédiates. Il tenait la Palestine historique, et les Turcs en déroute dans les montagnes s'attendaient à un relâchement de la poursuite. Pas du tout ! Bartholomew et Evans étaient préparés à fournir trois nouvelles poussées : l'une traversant le Jourdain, vers Amman, effectuée par les Néo-Zélandais de Chaytor ; l'autre, traversant le Jourdain, vers Déraa, effectuée par Barrow et ses Indiens ; la troisième, traversant le Jourdain,

vers Kuneitra, effectuée par les Australiens de Chauvel. Chaytor s'arrêterait à Amman ; leurs premiers objectifs atteints, Barrow et Chauvel convergeraient sur Damas. Nous devions soutenir les trois, et je ne devais pas mettre à exécution ma menace effrontée de prendre Damas jusqu'à ce que nous fussions tous réunis.

J'expliquai alors notre situation, et comment l'impuissance aérienne ruinait tous nos efforts. Il appuya sur une sonnette et, quelques minutes plus tard, Salmond et Borton conféraient avec nous. Leurs engins avaient occupé une place indispensable dans les plans d'Allenby (la perfection de cet homme qui savait employer infanterie et cavalerie, artillerie et Air Force, Navy et automitrailleuses, feintes et troupes irrégulières, chacune du mieux possible !), et l'avaient remplie. Il n'y avait plus de Turcs dans le ciel — sauf de notre côté, intervins-je précipitamment. D'autant mieux, dit Salmond ; on enverrait deux chasseurs Bristol à Oumtaiyé rester à nos côtés tant que nous en aurions besoin. Avions-nous des pièces détachées ? De l'essence ? Pas une goutte ? Comment pouvait-on en amener ? Seulement par air ? Une unité combattante purement aérienne ? Inouï !

Toutefois, Salmond et Borton étaient hommes avides de nouveautés. Ils calculèrent des chargements pour un D.H.9 et un Handley-Page, pendant qu'Allenby, assis à côté, écoutait en souriant, certain que le travail serait fait, tant l'aviation avait coopéré promptement, avec élasticité, au déroulement de son plan ; liaison complète, informée et rapide. C'était la R.A.F. qui avait transformé la retraite turque en déroute, annihilé leurs lignes de téléphone et de télégraphe, bloqué leurs colonnes de camions, dispersé leurs unités d'infanterie.

Les chefs de l'Air se tournèrent vers moi et demandèrent si nos terrains d'atterrissage étaient assez bons pour un Handley-Page à pleine charge. Je n'avais vu qu'une fois le gros engin, dans son hangar, mais répondis « Oui » sans hésitation, ajoutant cependant qu'ils feraient mieux

d'envoyer un expert avec moi dans les Bristol le lendemain pour s'en assurer. Il pourrait être de retour à midi, et le Handley arriver à trois heures. Salmond se leva : « Très bien, Sir, nous ferons le nécessaire. » J'allai déjeuner.

Le quartier général d'Allenby était un endroit parfait : une maison fraîche, aérée, blanchie à la chaux, protégée des mouches, avec la musique du vent dans les arbres à l'extérieur. Je me sentais immoral, jouissant de nappes blanches, de café, de serviteurs militaires, pendant qu'à Oumtaiyé nos gens, allongés comme des lézards parmi les roches, mangeaient du pain sans levain, attendant le premier avion qui les bombarderait. J'étais aussi agité que les poussiéreuses taches de soleil qui damassaient d'éclaboussures les sentiers par les interstices du feuillage. Après le long envoûtement du sobre désert, les fleurs et l'herbe semblaient s'agiter nerveusement, et le vert des plantes cultivées qui bourgeonnaient partout devenait vulgaire dans sa fécondité.

Toutefois, Clayton, Deedes et Dawnay étaient l'amitié même, ainsi que l'État-major de l'Air Force ; la bonne humeur et la force consciente du Commandant en chef étaient un bain de réconfort après de longs jours de tension. Bartholomew bougeait des cartes çà et là, expliquant ce qu'ils allaient faire. J'ajoutai à sa connaissance de l'ennemi, car j'étais son officier de renseignement le mieux placé ; en retour, ses vues m'assurèrent de la victoire, quoi qu'il arrivât là-bas à notre petit bloc d'arrêt surmené. Il me semblait pourtant que les Arabes avaient en main l'option, ou bien de laisser cette victoire n'en être qu'une de plus, ou bien, en se risquant une fois de plus, de la rendre définitive. Non que ce fût, ainsi formulé, un véritable choix ; mais, quand corps et esprit sont aussi malades d'épuisement que l'étaient les miens, ils cherchent presque instinctivement une façon plausible d'éviter le danger.

CHAPITRE CXIV

Avant l'aube, sur l'aéroport australien, se tenaient deux Bristol et un D.H.9. Dans l'un se trouvait Ross Smith, mon ancien pilote, qu'on avait choisi pour piloter le Handley-Page, seul engin de sa classe en Égypte, prunelle des yeux de Salmond. Nous le prêter, pour survoler les lignes ennemies, dans une mission aussi basse que du transport de bagages, donnait la mesure de sa bonne volonté.

Nous atteignîmes Oumtaiyé en une heure, et vîmes que l'armée n'était plus là ; j'indiquai donc du bras la direction d'Oum el-Sourab, et ils se trouvaient là, le groupe défensif de voitures, et les Arabes que le bruit suspect de notre moteur faisait se cacher, ici, là, partout ; les braves chameaux dispersés isolément sur la plaine se remplissaient de la merveilleuse pâture. Quand Young vit nos cocardes, il disposa un signal d'atterrissage et des fumigènes sur le terrain dépierré par ses soins et ceux de Nouri Saïd.

Ross Smith arpenta anxieusement de long en large l'espace préparé, examinant ses imperfections, mais il nous rejoignit, là où les conducteurs déjeunaient, le visage dégagé. Le terrain était O.K. pour le Handley-Page. Young nous parla de bombardements répétés la veille et l'avant-veille, qui avaient tué quelques réguliers et certains des canonniers de Pisani, et fatigué tout le monde, si bien qu'ils s'étaient dans la nuit transportés à Oum el-Sourab. Ces

imbéciles de Turcs bombardaient toujours Oumtaiyé, bien que les hommes n'y aillent qu'aux heures neutres de midi et de la nuit, pour puiser de l'eau.

J'appris aussi la dernière démolition par Winterton de la voie ferrée ; nuit amusante où, rencontrant un soldat inconnu, il lui avait expliqué dans son mauvais arabe à quel point les choses marchaient bien. Le soldat, remerciant Dieu de Ses bienfaits, disparut dans la nuit d'où, un moment plus tard, des mitrailleuses ouvrirent le feu à gauche et à droite ! Toutefois, Winterton alluma toutes ses charges et se retira en bon ordre, sans pertes. Nassir nous rejoignit et fit son rapport : tel homme blessé, tel autre tué, tel clan se préparant, ceux qui étaient déjà ralliés, d'autres repartis chez eux — tous les ragots du pays. Les trois avions étincelants avaient restauré la confiance des Arabes qui louaient les Britanniques, et leur propre bravoure et endurance, pendant que je leur faisais le conte épique et peu crédible de la réussite d'Allenby — Naplouse prise, Afouleh prise, comme Beisan, Semakh et Haïfa. L'esprit de mes auditeurs s'enflammait après moi. Tallal prit feu, fanfaron ; les Rualla appelèrent à grands cris une marche immédiate sur Damas. Même mes gardes du corps, portant encore dans leurs yeux boueux et leurs visages gênés témoignage de la sévérité du Zaagi, se déridèrent et commencèrent à se lisser les plumes devant la foule, dans une aube de bonheur. Un frisson de confiance et d'assurance parcourut le camp. Je décidai de faire venir Fayçal et Nouri Shaalan pour l'effort final.

C'était l'heure du déjeuner, une odeur de saucisse flottait dans l'air. Nous nous assîmes en rond, pleins d'appétit, mais le guetteur sur la tour brisée cria : « Un avion en l'air », voyant un aéroplane s'élever de Déraa. Nos Australiens, dans une folle bousculade, se ruèrent dans leurs appareils encore chauds et les démarrèrent en un instant. Ross Smith, avec son observateur, bondit dans l'un d'eux qui grimpa comme un chat dans le ciel. Peters le suivit, pendant que le

troisième pilote se tenait à côté du D.H.9 et me regardait fixement.

Je fis semblant de ne pas comprendre. Mitrailleuses Lewis, montures à entailles, viseurs, anneaux pivotants, pinnules, boutons qui montent et descendent sur des parallèles oscillantes ; pour tirer, viser avec un côté ou l'autre de l'anneau, selon la vitesse et la direction variables de son appareil et de l'ennemi — on m'avait appris la théorie, je pouvais même en répéter un peu ; mais cela se trouvait dans ma tête, et les règles d'action ne sont que des entraves à l'action jusqu'à ce que la pratique les fasse couler de la tête vide dans les mains. Non, je n'allais pas me livrer à un combat aérien, qu'importe ma perte de statut aux yeux du pilote. C'était un Australien, d'une race se plaisant aux risques gratuits, non pas un Arabe devant qui je dusse jouer mon rôle.

Il était trop respectueux pour parler, mais il me regardait avec reproche pendant que nous observions la bataille aérienne. Il y avait un biplace ennemi et trois chasseurs. Ross Smith s'accrocha au plus gros et, après cinq minutes de crépitements acharnés de mitrailleuse, l'Allemand plongea soudain vers la voie ferrée. Comme il passait derrière la crête basse, une banderole de fumée s'éleva, puis, du point de chute, un nuage mou et sombre. Un « Ah ! » vint des Arabes autour de nous. Cinq minutes plus tard, Ross Smith était de retour et sautait gaiement de son engin, jurant que le front arabe était l'endroit rêvé.

Nos saucisses étaient encore chaudes ; nous les mangeâmes, buvant du thé (nos dernières provisions anglaises, mises en perce pour les visiteurs), mais entamions à peine les raisins du Djébel Druse quand à nouveau le guetteur agita son manteau, criant « Un avion ! ». Cette fois, Peters gagna la course, Ross Smith fut second, avec Traill, désolé, en réserve ; mais l'ennemi, effarouché, fit demi-tour si vite que Peters ne le rattrapa pas avant les alentours d'Arar ; là, il abattit sa proie de haute lutte. Plus tard, quand les vagues de

la guerre roulèrent dans cette direction, nous trouvâmes l'épave irrécupérable, et deux corps allemands calcinés.

Ross Smith aurait voulu pouvoir rester toujours sur ce front arabe, avec un ennemi toutes les demi-heures ; il enviait profondément à Peters ses jours prochains. Toutefois, il devait retourner chercher le Handley-Page chargé d'essence, de vivres et de pièces détachées. Le troisième avion irait recueillir à Azrak l'observateur abandonné la veille ; je le pris, pour voir Fayçal.

Le temps devenait de l'espace pour ceux qui volaient ; nous étions à Azrak trente heures après l'avoir quitté. J'envoyai Gurkhas et Égyptiens rejoindre l'armée, pour de nouvelles démolitions dans le Nord. Puis je m'entassai avec Fayçal et Nouri Shaalan dans la Vauxhall verte et nous partîmes pour Oum el-Sourab voir atterrir le Handley-Page.

Nous filions à toute vitesse sur le terrain lisse, silex ou plaques de boue, laissant la puissante voiture vrombir à plein régime, mais la chance était contre nous. On nous signala une dispute, et nous dûmes faire un détour par un camp Sérahin. Cependant, nous tirâmes profit de notre perte, en leur ordonnant d'envoyer leurs combattants à Oumtaiyé, et nous leur fîmes porter la nouvelle de la victoire de l'autre côté de la voie ferrée, afin que les pistes traversant les collines d'Adjlan fussent fermées aux armées turques brisées qui essayaient de se mettre en sécurité.

Puis notre voiture se précipita à nouveau vers le nord. À vingt milles d'Oum el-Sourab, nous aperçûmes un Béduawi seul, courant vers le sud, en grand émoi, ses cheveux gris et sa barbe grise volant au vent, et sa chemise (enfoncée dans sa corde de ceinture) se gonflant derrière lui. Il modifia sa course pour passer près de nous et, levant ses bras osseux, cria : « Le plus gros aéroplane du monde ! », avant de repartir vers le sud dans un battement d'ailes pour répandre sa grande nouvelle parmi les tentes.

À Oum el-Sourab, le Handley-Page se tenait sur l'herbe, majestueux, les Bristol et 9.A. comme des oisillons sous

l'étendue de ses ailes. Autour, les Arabes l'admiraient, disant : « En vérité, ils nous ont envoyé l'Aéroplane, dont ces choses étaient les faons. » Avant la nuit, la rumeur de la puissance de Fayçal avait traversé le Djébel Druse et les creux du Hauran, apprenant aux habitants que la balance penchait de notre côté.

Borton lui-même était venu dans l'appareil pour organiser l'aide. Nous discutâmes avec lui pendant que nos hommes déchargeaient des râteliers à bombes et du fuselage de l'avion une tonne d'essence, de l'huile et des pièces détachées pour les Bristol Fighters, du thé, du sucre et des rations pour nos troupes, des lettres, des télégrammes Reuter et des médicaments pour nous. Puis l'énorme engin s'éleva dans le crépuscule commençant, partant pour Ramleh ; nous étions tombés d'accord sur un programme de bombardements nocturnes contre Déraa et Mafrak, pour parfaire la destruction du chemin de fer que nos explosifs avaient entamée.

Pour notre part, nous maintiendrions la pression du coton-poudre. Allenby nous avait assigné la Quatrième Armée turque, que nous devions harasser et contenir jusqu'à ce que Chaytor la chassât d'Amman, puis tailler en pièces pendant sa retraite. Ce n'était qu'une affaire de jours, et nous étions aussi certains qu'on pouvait l'être en guerre de soulever la semaine suivante les gens des plaines entre Damas et nous. Fayçal décida donc d'ajouter à notre colonne les méharistes Rualla de Nouri Shaalan, venus d'Azrak. Cela porterait nos forces à quelque quatre mille hommes, dont plus de trois quarts d'irréguliers, mais sur qui on pouvait compter, car Nouri, le vieil homme dur, silencieux et cynique, tenait la tribu en main comme un outil.

Il était cette rareté dans le désert, un homme sans goût pour la discussion. Il voulait ou ne voulait pas, et voilà tout. Quand les autres avaient fini de parler, il disait sa volonté en quelques phrases sans relief, et attendait calmement qu'on obéît ; on obéissait, car on le craignait. Il était vieux et sage,

c'est-à-dire fatigué et désappointé, si vieux que je m'émerveillais toujours de le voir se lier à notre enthousiasme.

Le lendemain, je me reposai sous la tente de Nassir, parmi les paysans qui lui rendaient visite, triant les nouvelles trop nombreuses que fournissaient leur esprit vif et leur bonne volonté. Pendant mon jour de repos, Nouri Saïd, accompagné de Pisani et de deux canons, de Stirling, Winterton, Young, de leurs automitrailleuses et d'une troupe considérable, alla sans se cacher jusqu'à la voie ferrée, la dégagea selon des méthodes militaires approuvées, détruisit un kilomètre de rails et brûla l'échafaudage hésitant mis en place par les Turcs pour réparer le pont que Joyce et moi avions fait sauter avant notre première attaque sur Déraa. Nouri Shaalan, en manteau de drap noir, conduisait lui-même ses cavaliers Rualla, galopant avec les meilleurs d'entre eux. Sous ses yeux, la tribu montra une valeur qui arracha des louanges même à Nouri Saïd.

CHAPITRE CXV

L'opération du jour de Nouri fut le coup final pour les Turcs ; ils renoncèrent ensuite à essayer de restaurer la ligne entre Amman et Déraa. Nous ne le savions pas, cet épouvantail planait toujours sur nous, et nous étions anxieux de mettre hors d'usage un tronçon encore plus grand. En conséquence, à l'aube suivante, Winterton, Djémil et moi partîmes avec plusieurs voitures examiner la voie au sud de la gare de Mafrak. Nous fûmes reçus par des tirs de mitrailleuses d'une vigueur, d'une précision et d'une intensité dont nous n'avions aucunement l'habitude. Plus tard, nous capturâmes ces experts ; c'était une unité de mitrailleurs allemands. Pour le moment, nous nous repliâmes, étonnés, et allâmes plus loin, jusqu'à un pont tentant. Mon plan était de filer en voiture sous ses arches pour pouvoir, protégés par la voûte, poser, à l'abri, la charge contre le pilier. Je montai donc dans une automitrailleuse, plaçai soixante livres de coton-poudre à l'arrière et dis au conducteur de foncer sous l'arche.

Winterton et Djémil suivaient dans la voiture de soutien. « Il fait très chaud là-dedans », grogna Djémil. « Il fera encore plus chaud là où nous allons », répondit Winterton, alors que nous avancions lentement sur un terrain passable, des obus imprécis tombant çà et là. Nous choisissions notre chemin, à cinquante mètres du ballast, assez de balles de

mitrailleuse pour se battre une semaine rebondissant sur notre blindage, quand quelqu'un, dissimulé derrière la voie, lança sur nous une grenade à main.

Cette situation nouvelle rendait irréalisable mon plan d'aller sous le pont. D'une part, un impact à l'arrière de la voiture ferait sauter le coton-poudre et nous réduirait en miettes ; d'autre part, la voiture ne pouvait rien contre les jets de grenades. Nous nous retirâmes donc, perplexes devant la défense prodiguée à ce morceau de ligne, et fort intéressés, amusés même, par une opposition valable après tant de facilité. Dans notre imagination, l'Échec était un petit homme massif et furieux, dardant des regards de tous côtés par-dessous ses sourcils emmêlés, cherchant une issue à ses ennuis ; à côté de lui, la Victoire ressemblait à une grande femme mince, à la peau blanche, plutôt languissante. Il nous faudrait essayer à nouveau dans la nuit. À Oum el-Sourab, nous apprîmes que Nassir souhaitait établir une fois de plus le camp à Oumtaiyé. C'était la première étape de notre voyage vers Damas, aussi son désir me ravit, et nous déménageâmes, obtenant ainsi une bonne excuse pour ne rien faire cette nuit sur la ligne. Au lieu de cela, nous nous assîmes, racontant des aventures vécues en attendant minuit, heure à laquelle le Handley-Page devait bombarder la gare de Mafrak. Il arriva et, l'une après l'autre, les bombes de cent livres s'écrasèrent sur les voies de garage encombrées, jusqu'à ce que les wagons prissent feu ; le tir des Turcs cessa.

Nous nous endormîmes, ayant décerné le premier prix au conte sur Enver Pacha, après que les Turcs eurent repris Sharkeni. « Enver s'y rendit, en bateau de croisière, avec le Prince Djémil et un État-major magnifique. À leur arrivée, les Bulgares avaient massacré les Turcs ; quand ils se retirèrent, les paysans bulgares partirent aussi. Les Turcs ne trouvèrent donc guère personne à tuer. Un vieillard à la barbe grise fut conduit à bord pour que le Commandant en chef s'en amuse. Enver se fatigua enfin de ce jeu. Il fit signe

à deux de ses spadassins et, ouvrant la porte de la chaudière, dit : " Jetez-le dedans. " Le vieil homme hurla, mais les officiers étaient plus forts que lui, et la porte fut claquée sur son corps secoué de spasmes. Nous nous détournâmes, malades, pour partir, mais Enver, la tête penchée, écoutait et nous arrêta. Nous écoutâmes donc, jusqu'à ce qu'une détonation vînt de la chaudière. Enver sourit et hocha la tête, disant : " Le crâne éclate toujours comme ça." »

Toute la nuit, et le lendemain, l'incendie s'étendit de plus en plus parmi les wagons. C'était la preuve de l'effondrement des Turcs, que les Arabes colportaient depuis la veille. Ils disaient que la Quatrième Armée se répandait d'Amman en foule désordonnée. Les Béni Hassan, qui encerclaient les traînards et les détachements faibles, les comparaient à des bohémiens en voyage.

Nous tînmes conseil. Notre travail contre la Quatrième Armée était terminé. Les restes qui échapperaient à la main des Arabes atteindraient Déraa en traînards désarmés. Notre nouvel effort devait viser à l'évacuation rapide de Déraa, afin d'empêcher les Turcs qui s'y trouvaient d'organiser les fugitifs en arrière-garde. Je proposai donc que nous marchions au nord, dépassant Tell Arar et franchissant la voie ferrée à l'aube du lendemain, pour arriver au village de Sheik Saad. Il se trouvait en pays connu, avec de l'eau en abondance, une observation parfaite, et une ligne de retraite sûre, au nord et à l'est, ou même au sud-ouest, si nous étions attaqués directement. Cela coupait aussi Déraa de Damas et de Mézérib.

Tallal me soutint avec ferveur. Nouri Shaalan hocha la tête ; Nassir et Nouri Saïd aussi. Nous nous préparâmes donc à lever le camp. Les automitrailleuses ne pouvaient venir avec nous. Il valait mieux qu'elles restent à Azrak jusqu'à la chute de Déraa, et nous avions besoin de leur aide pour entrer dans Damas. De même, les Bristol Fighters avaient fait leur travail, nettoyant l'air des aéroplanes turcs.

Ils partirent en un grand cercle. Observant leur vol, nous

remarquâmes un épais nuage de poussière qui s'ajoutait à la fumée paresseuse de Mafrak en ruine. Un engin fit demi-tour et lâcha un message griffonné : un corps important de cavalerie hostile se dirigeait vers nous, venant de la voie ferrée.

Nouvelle malvenue, car nous n'étions pas en état de combattre. Les voitures étaient parties, les aéroplanes aussi, une compagnie d'infanterie montée avait pris la route, les mules de Pisani étaient chargées et en colonne. J'allai voir Nouri Saïd qui se tenait avec Nassir sur un tas de cendres au sommet de la colline. Fuir ou affronter l'ennemi ? Finalement, il semblait plus sage de fuir, puisque Sheik Saad ferait une butée plus solide. Nous fîmes donc partir les réguliers en hâte.

Pourtant, on ne pouvait guère laisser les choses en l'état. En conséquence, Nouri Shaalan et Tallal prirent la tête de la cavalerie Rualla et Hauran pour retarder la poursuite. Ils eurent un allié inattendu, car nos voitures, en route pour Azrak, avaient vu l'ennemi. Finalement, il ne s'agissait pas de cavalerie venant nous attaquer, mais d'éléments égarés cherchant un raccourci pour rentrer chez eux. Nous prîmes quelques centaines de prisonniers assoiffés et beaucoup de moyens de transport, causant une telle panique que le gros de la troupe, dans la plaine, coupa les traits des chariots et s'enfuit à cru sur les chevaux. La terreur contagieuse se répandit le long de la ligne, et des soldats se trouvant à des milles de toute interférence arabe jetèrent tout ce qu'ils avaient, jusqu'à leurs fusils, et se précipitèrent follement vers la sécurité supposée de Déraa.

Toutefois, cette interruption nous retarda, car nous ne pouvions guère faire avancer de nuit un corps régulier de méharistes vêtus de kaki à travers le Hauran sans assez de cavalerie locale pour aller garantir aux villageois soupçonneux que nous n'étions pas turcs. Nous nous arrêtâmes donc, tard dans l'après-midi, pour attendre Tallal, Nassir et Nouri Shaalan.

Cette halte donna à certains le temps de réfléchir à la manœuvre. On se posa de nouvelles questions ; était-il sage de traverser à nouveau la voie ferrée, de nous placer dans la position dangereuse de Sheik Saad, sur le chemin de retraite du gros des forces turques ? Enfin, vers minuit, Sabin apparut là où j'étais étendu sans dormir, sur mon tapis, au milieu de l'armée. Il suggéra que nous en avions assez fait. Allenby nous avait demandé de surveiller la Quatrième Armée. Nous venions juste d'assister à sa fuite désordonnée. Notre devoir était rempli, et nous pouvions avec honneur nous replier sur Bosra, vingt milles à l'écart vers l'ouest, où les Druses se réunissaient sous le commandement de Nessib el-Békri pour nous aider. Nous pouvions attendre avec eux la prise de Déraa par les Britanniques, et notre récompense à la fin de la campagne victorieuse.

Cette attitude me dépassait, puisque, si nous nous retirions dans le Djébel Druse, nous terminions notre service actif avant que la partie fût gagnée, laissant le dernier choc à Allenby. J'étais très jaloux de l'honneur arabe et, à son service, j'irais de l'avant à tout prix. Les Arabes s'étaient joints à la guerre pour conquérir leur liberté, et reprendre leur ancienne capitale par la force de leurs propres armes serait le symbole qu'ils comprendraient le mieux.

Le « devoir », comme les gens qui en font l'éloge, est une piètre chose. Évidemment, en nous jetant sur Sheik Saad, derrière Déraa, nous exercions plus de pression sur les Turcs qu'aucune unité britannique n'était en position de le faire. Cela interdirait aux Turcs de combattre à nouveau de ce côté-ci de Damas ; nos quelques vies achèteraient ce gain à bon marché. Damas signifiait la fin de cette guerre dans l'Est et, pensais-je, la fin aussi de la guerre générale ; car, les Puissances Centrales étant interdépendantes, la rupture du maillon le plus faible — la Turquie — désagrégerait l'ensemble. Donc, pour toute sorte de raisons, de bon sens, stratégiques, tactiques, politiques, morales même, nous continuions.

L'esprit têtu et résistant de Sabin ne se laissait pas convaincre. Il revint vers Pisani et Winterton, et commença à discuter, parlant lentement parce que Nouri Saïd était allongé sur un tapis voisin, à demi endormi seulement, et qu'il voulait l'inclure dans la conférence.

Il souligna donc l'aspect militaire : notre but atteint et le danger du chemin de fer du Hedjaz. Ce délai nous retardait trop pour le traverser cette nuit. Le lendemain, ce serait folie que de tenter l'opération. La ligne serait gardée d'un bout à l'autre par des dizaines de milliers de Turcs évacuant Déraa. S'ils nous laissaient passer, nous nous trouverions simplement en plus grand danger. Joyce, dit-il, l'avait nommé conseiller militaire de l'expédition ; son devoir était de signaler, à contrecœur, qu'en tant qu'officier de carrière il connaissait son affaire.

Si j'avais été moi-même un officier régulier, j'aurais pu trouver irrégulière la façon dont Sabin ébranlait les autres. Les choses étant ce qu'elles étaient, je supportai ses plaintes, soupirant patiemment quand je pensais que cela irriterait le protestataire. À la fin, je dis distraitement que je voulais dormir, puisqu'il nous faudrait nous lever tôt pour traverser la ligne, et que j'avais l'intention d'ouvrir la marche avec ma garde du corps, parmi les Bédouins, où qu'ils fussent, car il était bizarre que Nouri Shaalan et Tallal ne nous aient pas rattrapés. En tout cas, j'allais dormir.

Pisani, qui avait fait sa longue carrière militaire entièrement comme subordonné, dit avec correction qu'il recevait ses ordres et les suivait. Je l'appréciai pour cette parole, et essayai d'apaiser ses doutes honnêtes en lui rappelant que nous avions travaillé ensemble pendant dix-huit mois sans qu'il trouvât jamais occasion de m'appeler téméraire. Il répondit, avec un rire très français, qu'il trouvait tout cela fort téméraire, mais était un soldat.

L'instinct sportif de Winterton le poussait à se joindre au plus faible en toute autre circonstance que la chasse au renard. Nouri Saïd était resté allongé en silence pendant

notre discussion, faisant semblant de dormir ; mais, quand Sabin s'éloigna, il roula sur le côté, murmurant : « Est-ce vrai ? » Je répondis que je ne voyais pas de risque inhabituel à traverser la voie au milieu de l'après-midi, et qu'avec de la prudence nous éviterions les pièges à Sheik Saad. Satisfait, il se remit sur le dos.

CHAPITRE CXVI

Nassir, Nouri Shaalan et Tallal nous avaient dépassés dans l'obscurité. Nos forces réunies avancèrent vers le nord, une brise entêtante nous soufflant au visage, parmi les gros villages heureux aux terres labourées. Sur les champs moissonnés, dont la paille semblait arrachée plutôt que fauchée, poussaient des chardons, hauts comme des enfants, mais maintenant jaunes, secs, morts. Le vent brisait leur pied creux, faisait rouler leurs têtes épineuses sur le terrain plat, poussant chardon sur chardon, les piquants s'enchevêtrant jusqu'à former d'énormes boules qui couraient comme des meules en fuite dans la jachère.

Des femmes arabes, sorties avec leurs ânes pour chercher de l'eau, coururent vers nous, criant qu'un aéroplane s'était posé près de là un moment plus tôt. Il portait sur le fuselage les anneaux marquant les chameaux chérifiens. Peake s'approcha, et trouva deux Australiens : le radiateur de leur Bristol avait été touché au-dessus de Déraa. Ils furent heureux, bien que surpris, de rencontrer des amis. Après avoir colmaté la fuite, nous réquisitionnâmes de l'eau auprès des femmes et, le radiateur rempli, ils retournèrent sains et saufs à leur base.

Des cavaliers se joignaient à nous à chaque instant et les jeunes gens aventureux de chaque village couraient s'incorporer à nos rangs. Alors que nous avancions si étroitement

serrés dans la lumière dorée du soleil, nous pouvions, par une chance rare, nous voir comme un ensemble ; l'armée devint rapidement un personnage, un organisme dans l'orgueil duquel chacun s'ennoblissait. Nous lâchions de lourdes plaisanteries pour refouler cette beauté qui nous oppressait.

À midi, nous entrâmes dans des champs de pastèques. L'armée se rua sur celles-ci, pendant que nous allions surveiller la ligne qui, déserte, tremblait devant nous sous le soleil. Pendant que nous regardions, un train passa. La voie ferrée n'avait été réparée que la nuit précédente, et c'était le troisième train. Nous avançâmes vers la ligne sans rencontrer d'opposition, en une horde large de deux milles, et commençâmes en hâte à faire sauter des choses, tous ceux qui avaient des explosifs les utilisant selon leur caprice. Nos centaines de novices étaient pleins de zèle et les démolitions, bien que maladroites, furent importantes.

À l'évidence, notre retour avait surpris l'ennemi hébété ; il nous fallait étendre et améliorer cette chance. Nous allâmes donc voir Nouri Shaalan, Aouda et Tallal, demandant à chacun d'eux quel effort local il voudrait entreprendre. Tallal, l'énergique, souhaitait attaquer Ezraa, le grand dépôt de grain au nord ; Aouda était en faveur de Khirbet el-Ghazala, la gare correspondante au sud ; Nouri lancerait ses hommes sur la route principale, vers Déraa, espérant y trouver quelques groupes turcs.

C'étaient trois bonnes idées. Les chefs partirent les réaliser, pendant que, reformant à nouveau notre colonne, nous poursuivions notre chemin, dépassant les ruines de la colonie de Sheik Miskin, lugubres au clair de lune. L'obstacle de ses fossés remplis d'eau sema le désordre parmi nos milliers d'hommes, aussi nous fîmes halte au-delà, dans la plaine couverte de chaume, pour attendre l'aube. Certains firent du feu pour se protéger du brouillard pénétrant de ce Hauran argileux ; d'autres dormirent comme ils se trouvaient, sur le sol visqueux de rosée. Des

hommes égarés erraient, appelant leurs amis de ce cri plaintif, aigu, lancé à pleine gorge, du villageois arabe. La lune s'était couchée, le monde était noir et très froid.

J'éveillai ma garde du corps, qui fit route si vivement que nous entrâmes dans Sheik Saad avec l'aube. Alors que, passant entre les rochers, nous nous engagions sur le terrain plat derrière les arbres, la terre reprit vie avec le soleil nouveau. La lumière matinale donnait un éclat d'argent aux oliveraies et, sortant d'une grande tente en poils de chèvre, à droite, des hommes nous offrirent l'hospitalité. Je leur demandai à qui était ce camp. « À Ibn Smeir », répondirent-ils. Cela faisait craindre des complications. Rachid était un ennemi de Nouri Shaalan, non encore réconcilié avec lui, et nous le rencontrions par hasard. Nous envoyâmes immédiatement un message à Nassir. Heureusement, Ibn Smeir était absent. Les membres de sa famille seraient donc temporairement nos hôtes, et Nouri, en tant qu'invité, devrait observer les règles.

C'était un soulagement, car nous avions déjà dans nos rangs des centaines d'ennemis mortels, leurs vengeances à peine suspendues par la paix de Fayçal. La tension nécessaire pour les maintenir en jeu, employer ces têtes brûlées dans des sphères séparées, garder une balance exacte pour que notre direction fût considérée comme au-dessus de toute jalousie — c'était bien assez d'ennuis. La conduite de la guerre en France eut été plus difficile si chaque division, presque chaque brigade de notre armée avait mortellement haï les autres, et si elles s'étaient battues à chaque rencontre imprévue. Toutefois, nous les avions fait tenir tranquilles pendant deux ans, et il n'y en avait plus que pour quelques jours.

Les groupes partis dans la nuit revinrent, chargés de butin. Ezra avait été faiblement tenu par Abd el-Kader, l'Algérien, avec sa suite, quelques volontaires, et des soldats. Quand Tallal arriva, les volontaires se joignirent à lui, les soldats prirent la fuite, et la suite était si peu nombreuse

qu'Abd el-Kader dut abandonner la position sans combat. Nos hommes, trop alourdis par leur énorme butin, ne purent le rattraper.

Aouda arriva, plein de vantardise. Il avait pris El-Ghazalé d'assaut, capturé un train abandonné, des canons et deux cents hommes, parmi lesquels des Allemands. Nouri Shaalan annonça quatre cents prisonniers, avec des mules et des mitrailleuses. On avait envoyé les simples soldats turcs dans des villages éloignés gagner leur subsistance comme valets de ferme.

Un aéroplane anglais vint décrire des cercles au-dessus de nous, se demandant si nous étions l'armée arabe. Young étala des signaux sur le sol, et l'avion lui lança un message comme quoi la Bulgarie s'était rendue aux Alliés. Nous ignorions qu'il y eût une offensive dans les Balkans, si bien que la nouvelle arriva isolée, insignifiante pour nous. Sans aucun doute, la fin, non seulement de la grande guerre, mais de notre guerre, approchait. Un vif effort, et nos épreuves seraient terminées et chacun rendu à ses affaires, oubliant la folie ; car, pour la plupart d'entre nous, c'était la première guerre, et nous voyions, à sa fin, le repos et la paix.

L'armée était arrivée. Les hommes encombrèrent les bosquets, chaque détachement choisissant le meilleur emplacement vacant et dessellant les bêtes, soit sous des figuiers, des palmiers ou des oliviers, d'où les oiseaux jaillissaient en nuages apeurés avec des cris innombrables. Nos hommes menaient leurs animaux jusqu'au cours d'eau qui serpentait entre de verts buissons, des fleurs et des arbres fruitiers, choses devenues étranges pour nous durant nos années d'errance dans le désert caillouteux.

Les habitants de Sheik Saad vinrent timidement regarder l'armée de Fayçal, longtemps restée l'objet de légendes chuchotées, et se trouvant maintenant dans leur village, menée par des noms célèbres ou formidables — Tallal, Nassir, Nouri, Aouda. Nous les regardions en retour, enviant secrètement leur vie paysanne.

Pendant que les hommes se dégourdissaient les jambes de la raideur de la selle, nous grimpâmes à cinq ou six au-dessus des ruines d'où nous pouvions voir, dans la plaine au sud, à quel point nous étions en sécurité. Pour notre stupéfaction, nous aperçûmes, juste au-delà des murs, une maigre troupe de réguliers en uniforme — Turcs, Autrichiens, Allemands — avec huit mitrailleuses sur des bêtes de somme. Ils peinaient de la Galilée vers Damas, après leur défaite devant Allenby ; sans espoir, mais sans souci, avançant à leur aise, se croyant à cinquante milles de toute guerre.

Nous ne donnâmes pas l'alerte, pour épargner un effort à nos troupes épuisées ; Dourzi ibn Doughmi, avec le Khaffadji et d'autres de la famille, montèrent seuls en selle, silencieusement, et d'un sentier étroit tombèrent sur l'ennemi. Les officiers voulurent résister et furent tués à l'instant. Les hommes jetèrent leurs armes ; en cinq minutes, ils avaient été fouillés, dépouillés, et on les poussait en file, comme un troupeau, le long des rigoles entre les jardins, vers un parc à moutons qui nous semblait une prison convenable. Sheik Saad nous payait vite et bien.

Loin à l'est apparurent trois ou quatre groupes noirs qui se déplaçaient vers le nord. Nous lâchâmes les Howeitat sur eux et, au bout d'une heure, ils revinrent en riant, chacun menant en longe une mule ou un cheval de bât, pauvres brutes épuisées, blessées, montrant trop clairement que l'armée vaincue était aux abois. Les bêtes avaient eu pour cavaliers des soldats désarmés fuyant les Britanniques. Les Howeitat dédaignaient de faire pareils prisonniers. « Nous les avons donnés comme serviteurs aux garçons et filles des villages » dit, méprisant, Zaal, avec son mince sourire.

De l'ouest nous arriva la nouvelle que de petites bandes de Turcs se réfugiaient dans les villages locaux pour éviter les attaques de Chauvel. Nous envoyâmes contre eux des groupes armés de Naïm, tribu paysanne qui nous avait rejoints la nuit précédente à Sheik Miskin, sur les ordres de Nassir, pour faire ce qu'ils pourraient. Le soulèvement de

masse que nous avions si longtemps préparé était maintenant à flot, montant à mesure que chaque victoire armait de nouveaux rebelles. Dans deux jours, nous aurions soixante mille hommes armés en mouvement.

Nous réglâmes quelques autres vétilles sur la route de Damas, puis vîmes une lourde fumée au-dessus de la colline qui cachait Déraa. Un homme arriva au galop pour avertir Tallal que les Allemands avaient incendié les aéroplanes et les entrepôts, et se tenaient prêts à évacuer la ville. Un avion britannique lâcha un message disant que les troupes de Barrow étaient près de Remtha, et que deux colonnes turques, l'une de quatre mille hommes, l'autre de deux mille, se retiraient de Déraa et de Mézérib respectivement, vers nous.

Il me semblait que ces six mille hommes étaient tout ce qui restait de la Quatrième Armée, de Déraa, et de la Septième Armée, qui avait lutté contre l'avance de Barrow. Avec leur destruction, notre tâche ici serait terminée. Pourtant, en attendant une certitude, il nous fallait tenir Sheik Saad. Nous laisserions donc passer la colonne la plus importante, celle de quatre mille hommes, attachant seulement à ses traces Khalid et ses Rualla, avec un peu de paysannerie du nord, pour harceler leurs flancs et leurs arrières.

CHAPITRE CXVII

L'autre groupe, plus proche, de deux mille hommes, semblait plus à notre taille. Nous l'affronterions avec la moitié de nos réguliers et deux des canons de Pisani. Tallal était inquiet, car leur route probable leur ferait traverser Tafas, son propre village. Il nous décida à nous y rendre en hâte et à nous emparer de la crête au sud. Malheureusement, la hâte n'était qu'un mot relatif avec des hommes aussi fatigués. Je partis avec ma troupe pour Tafas, espérant occuper une position écran au-delà du village et livrer un combat de retardement jusqu'à l'arrivée des autres. À mi-chemin, nous rencontrâmes des Arabes montés, poussant vers Sheik Saad un troupeau de prisonniers en haillons. Ils les menaient sans pitié, les contusions dues à leurs encouragements bleuissant sur les dos ivoire, mais je les laissai faire, car c'étaient des Turcs du bataillon de police de Déraa dont les iniquités avaient d'innombrables fois fait ruisseler de sang et de larmes les visages des paysans des environs.

Les Arabes nous dirent que la colonne turque — le régiment de lanciers de Djémal Pacha — entrait déjà dans Tafas. Quand nous fûmes à portée de vue, nous découvrîmes qu'ils avaient pris le village (d'où venait à l'occasion un coup de feu) et fait halte à proximité. De petites colonnes de fumée s'élevaient entre les maisons. Sur la pente qui montait vers nous, dans les chardons jusqu'au genou, se tenaient

quelques rescapés, vieillards, femmes et enfants, racontant des histoires terribles sur ce qui s'était passé quand les Turcs avaient attaqué une heure plus tôt.

Nous restâmes à l'affût et vîmes la troupe ennemie s'éloigner de son terrain de rassemblement derrière les maisons. Elle se dirigeait en bon ordre vers Miskin, les lanciers à l'avant et à l'arrière, des formations composites d'infanterie, disposées en colonnes avec soutien de mitrailleuses, comme flancs-gardes, des canons et une masse de bêtes de somme au centre. Nous ouvrîmes le feu sur la tête de la colonne quand elle se montra, au-delà des maisons. Ils tournèrent contre nous deux canons de campagne en réponse. Comme d'habitude, les shrapnells avaient des fusées trop longues et passèrent, inoffensifs, au-dessus de nos têtes.

Nouri arriva avec Pisani. Devant leurs rangs chevauchait Aouda abou Tayi, dans l'attente, et Tallal, rendu presque fou par le récit que lui faisaient les rescapés des souffrances du village. Les derniers Turcs étaient en train de le quitter. Nous nous glissâmes derrière eux pour mettre fin à l'anxiété de Tallal, pendant que notre infanterie prenait position et ouvrait un feu nourri avec les Hotchkiss ; Pisani fit avancer sa demi-batterie, et les obus explosifs français plongèrent l'arrière-garde dans la confusion.

Le village restait immobile sous ses volutes de fumée blanche, pendant que nous approchions, sur nos gardes. Quelques amas grisâtres semblaient se cacher dans les herbes hautes, étreignant le sol à la façon étroite des cadavres. Nous détournions les yeux de ceux-là, sachant qu'ils étaient morts, mais une petite silhouette s'éloigna de l'un en chancelant, comme pour nous échapper. C'était une enfant, de trois ou quatre ans, dont la robe sale portait une tache rouge sur l'épaule et le côté, le sang d'une blessure large et profonde, peut-être un coup de lance, juste à la naissance du cou.

L'enfant courut quelques pas, puis s'arrêta et nous cria avec une force étonnante (tout était silencieux aux alentours) : « Ne me frappe pas, Baba. » Abd el-Aziz,

étouffant quelque chose — c'était son village et elle pouvait être de sa famille — se jeta à bas de son chameau et, trébuchant, tomba à genoux dans l'herbe à côté de l'enfant. Ce mouvement subit effraya l'enfant, elle leva les bras et essaya de hurler ; mais elle s'effondra en un petit tas, le sang jaillissant à nouveau sur ses vêtements ; puis, je pense, elle mourut.

Nous dépassâmes d'autres corps, hommes, femmes et quatre autres bébés morts, l'air très souillés, allant vers le village dont le silence, nous le savions maintenant, signifiait mort et horreur. Aux abords se trouvaient des murs bas de pisé, des parcs à moutons, et, sur l'un, quelque chose de rouge et blanc. Je m'approchai et vis que c'était le corps d'une femme plié en travers du mur, à plat ventre, cloué sur place par une baïonnette-scie dont la poignée se dressait en l'air de façon hideuse entre les jambes nues. Elle était enceinte, et autour d'elle en gisaient d'autres, peut-être vingt en tout, tuées de diverses manières, mais toujours présentées avec un goût obscène.

Le Zaagi éclata d'un rire sauvage, rendu encore plus lugubre par le chaud soleil et l'air clair de cet après-midi des hautes terres. Je dis : « Le meilleur d'entre vous m'apportera le plus de cadavres turcs », et nous nous tournâmes vers l'ennemi qui disparaissait, abattant en chemin ceux qui, tombés au bord de la route, venaient implorer notre pitié. Un Turc blessé, à demi nu, incapable de tenir debout, s'assit et pleura. Abdulla détourna la tête de son chameau, mais le Zaagi, avec des malédictions, lui coupa le chemin et fouailla de trois balles de son automatique la poitrine nue de l'homme. Le sang jaillit avec les battements du cœur, dans un glouglou de plus en plus lent.

Tallal avait vu la même chose que nous. Il poussa un gémissement de bête blessée, monta sur un tertre et resta un moment immobile sur sa jument, tremblant, le regard fixé sur les Turcs. Je voulus m'approcher pour lui parler, mais Aouda saisit ma rêne et m'arrêta. Très lentement, Tallal tira

le couvre-tête devant son visage, puis il sembla soudain se reprendre, planta ses éperons dans les flancs de la jument et partit au grand galop, courbé et oscillant en selle, droit sur la formation principale de l'ennemi.

C'était une longue chevauchée, une pente douce, puis un creux. Nous restâmes pétrifiés pendant qu'il se ruait en avant, dans un roulement de sabots anormalement fort, car nous avions cessé de tirer, et les Turcs aussi. Les deux armées attendaient. Tallal continua sa course, vacillant dans le soir silencieux, jusqu'à quelques longueurs de l'ennemi. Alors il se redressa sur sa selle et poussa son cri de guerre « Tallal, Tallal », par deux fois, en une clameur terrible. À l'instant, fusils et mitrailleuses retentirent ; sa jument et lui, transpercés par des centaines de balles, tombèrent morts parmi les pointes des lances.

Aouda paraissait très froid et inflexible. « Dieu le prenne en sa miséricorde ; nous leur ferons payer son prix », dit-il. Il secoua ses rênes et avança lentement vers l'ennemi. Nous rassemblâmes les paysans, maintenant ivres de peur et de sang et les envoyâmes de part et d'autre de la colonne en retraite. Le vieux lion de bataille s'éveillait dans le cœur d'Aouda et faisait à nouveau de lui notre chef naturel, inévitable. Par une manœuvre habile, il poussa les Turcs sur un mauvais terrain et sépara leur formation en trois.

La troisième partie, la plus petite, se composait principalement de mitrailleurs allemands et autrichiens, regroupés autour de trois automobiles, et d'une poignée d'officiers et de soldats montés. Ils se battirent magnifiquement, repoussant chaque fois nos assauts, malgré leur vigueur. Les Arabes combattaient comme des diables, aveuglés de sueur, la gorge desséchée par la poussière ; la flamme de cruauté et de vengeance qui brûlait en eux les tordait tant que leurs mains pouvaient à peine tirer. Sur mon ordre, nous ne prîmes pas de prisonniers, pour la première fois de notre guerre.

Finalement, nous laissâmes en arrière cette section vigou-

reuse, et partîmes à la poursuite des deux autres, plus rapides. Elles étaient en pleine panique et, au coucher du soleil, nous les avions entièrement détruites, sauf de petits groupes à qui leurs pertes seules permettaient de gagner du terrain. Des flots de paysans se joignaient à nous. Au début, ils n'avaient qu'une arme pour cinq ou six ; puis l'un gagnait une baïonnette, un autre une épée, un troisième un pistolet. Une heure plus tard, ceux qui étaient arrivés à pied montaient des ânes. Ensuite, chaque homme disposa d'un fusil et d'un cheval capturé. À la tombée de la nuit, les chevaux étaient chargés de butin, et la riche plaine se jonchait d'hommes et d'animaux morts. Dans une folie engendrée par l'horreur de Tafas, nous tuions encore et encore, cassant la tête des hommes tombés, et des bêtes ; comme si leur mort, le jaillissement de leur sang, pouvait étancher notre souffrance.

Un seul groupe d'Arabes, qui n'avait pas reçu notre message, fit prisonniers les deux cents derniers hommes de la section centrale. Leur répit fut bref. Je m'étais approché pour me renseigner, plutôt disposé à laisser vivre ces rescapés, comme témoins du prix de Tallal ; mais, derrière eux, un homme allongé sur le sol cria quelque chose aux Arabes qui, blêmes, m'amenèrent voir. C'était l'un de nous — la cuisse déchiquetée. Le sang s'était répandu sur le sol rouge, et il en mourait ; mais, même ainsi, il n'avait pas été épargné. Selon la mode du jour de cette bataille, on l'avait encore tourmenté en lui plantant des baïonnettes dans l'épaule et l'autre jambe, le clouant au sol comme un insecte de collection.

Il était pleinement conscient. Quand nous lui demandâmes : « Hassan, qui a fait cela ? », il désigna des yeux les prisonniers, désespérément blottis les uns contre les autres, brisés. Ils ne dirent rien avant que nous ouvrions le feu. Le tas qu'ils formaient cessa finalement de bouger ; Hassan était mort ; nous remontâmes en selle et rentrâmes lentement à la maison (la maison, c'était mon tapis, à trois ou

quatre heures de là, à Sheik Saad) dans l'obscurité si froide, maintenant que le soleil s'était couché.

Toutefois, blessures, souffrances et fatigues ne purent m'empêcher de penser à Tallal, chef superbe, cavalier élégant, compagnon de route courtois et solide ; et, après un moment, je fis amener mon autre chameau et, avec un de mes gardes du corps, partis dans la nuit rejoindre nos hommes qui donnaient la chasse à la colonne plus importante venant de Déraa.

Il faisait très sombre, le vent soufflait en grandes bourrasques du sud et de l'est, et seuls le bruit des détonations qu'il nous lançait et les éclairs occasionnels des canons nous guidèrent enfin vers le combat. Chaque champ, chaque vallée contenait ses Turcs titubant en aveugles vers le nord. Nos hommes s'accrochaient. La tombée de la nuit les avait rendus plus hardis, et ils serraient maintenant l'ennemi de près. Chaque village, quand la bataille roulait vers lui, reprenait le travail ; le vent noir, glacé, s'agitait de coups de feu, de cris, de salves tirées par les Turcs, et de ruées au galop quand de petits groupes ennemis se heurtaient frénétiquement.

L'ennemi avait essayé de s'arrêter pour bivouaquer au crépuscule, mais Khalid l'avait secoué, forcé à marcher de nouveau. Certains avançaient, d'autres s'arrêtaient ; beaucoup tombèrent d'épuisement sur la piste. Ils avaient perdu tout ordre et toute cohérence, dérivaient dans la tempête en paquets isolés, prêts à faire feu et à fuir au moindre contact avec nous ou un autre de leurs groupes ; les Arabes étaient aussi dispersés, et presque aussi incertains.

Les détachements allemands formaient des exceptions, et là, pour la première fois, je me sentis fier de l'ennemi qui avait tué mes frères. Ils se trouvaient à deux mille milles de chez eux, sans espoir, sans guides, dans des circonstances assez folles pour briser les nerfs les plus braves. Pourtant, leurs sections restaient cohérentes, en rangs fermes, naviguant comme des cuirassés dans la débâcle turque et arabe, le

visage sévère, silencieux. Attaqués, ils faisaient halte, se mettaient en position, tiraient au commandement, sans hâte, sans cris, sans hésitation. Ils étaient magnifiques.

Je trouvai enfin Khalid et lui demandai de rappeler les Rualla, de laisser le temps et la paysannerie s'occuper de cette déroute. Peut-être y avait-il un travail plus dur au sud. Au crépuscule, le bruit courait dans la plaine que Déraa était vide et que Trad, le frère de Khalid, y était parti voir, avec une bonne moitié des Anazeh. Je craignais un revers pour lui, comme il restait sûrement encore des Turcs dans la place, et d'autres devaient s'efforcer de l'atteindre, par la voie ferrée et en traversant les collines d'Irbid. En fait, à moins que Barrow, aux dernières nouvelles retardé à Remthé, ait perdu contact avec l'ennemi, une arrière-garde en état de combattre devait suivre.

Je voulais que Khalid soutînt son frère. Après une heure ou deux passées à crier son message dans le vent, des centaines de cavaliers et de méharistes s'étaient rassemblés autour de lui. Sur la route de Déraa, il chargea et culbuta plusieurs détachements turcs à la lueur des étoiles, et trouva Trad maître de la ville. Il avait emporté la victoire à la fin du crépuscule, enlevant la gare au galop, sautant les tranchées et exterminant les rares éléments turcs qui essayaient encore de résister.

Avec l'aide des indigènes locaux, les Rualla pillèrent le camp, trouvant en particulier du butin dans les entrepôts, en proie à un violent incendie et dont les toits enflammés mettaient leurs vies en danger ; mais c'était une des nuits où les hommes deviennent fous, où la mort semble impossible, quel que soit le nombre d'hommes qui meurent à droite et à gauche, où la vie d'autrui devient un jouet à casser et à rejeter.

Sheik Saad connut une nuit troublée par des alarmes, des coups de feu et des cris, avec les paysans qui, pour ajouter au prix de Tallal et de son village, menaçaient d'assassiner les prisonniers. Les Sheiks faisant autorité étaient partis

chasser le Turc ; leur absence et celle de leur suite privaient le camp arabe de ses chefs expérimentés, ainsi que de ses yeux et de ses oreilles. Les jalousies de clan endormies s'étaient éveillées dans la fureur sanguinaire de cet après-midi de tueries ; Nassir et Nouri Saïd, Young et Winterton durent tendre tous leurs nerfs pour maintenir la paix.

J'entrai dans le village après minuit et y trouvai les messagers de Trad, tout juste arrivés de Déraa. Nassir partit le rejoindre. J'avais eu l'intention de dormir, car c'était ma quatrième nuit en selle ; mais mon esprit ne voulait pas me laisser sentir la fatigue de mon corps, si bien que, vers deux heures du matin, j'enfourchai un troisième chameau et partis en pataugeant vers Déraa, descendant à nouveau la piste de Tafas, sous le vent du village sombre.

Nouri Saïd et son État-major empruntaient la même route, précédant leur infanterie montée, et nos groupes se hâtèrent côte à côte jusqu'aux premières lueurs du jour. Puis mon impatience et le froid ne me laissèrent plus garder le pas d'un cheval. Je lâchai la bride à ma chamelle — la grande Baha au caractère rebelle — qui allongea ses foulées, épuisant mes hommes mille après mille de son mouvement de piston, si bien que j'arrivai seul à Déraa dans l'aube bien levée.

Nassir se trouvait à l'Hôtel de Ville, mettant en place un gouverneur militaire et une police, faisant fouiller les lieux ; je complétai ses idées en postant des gardes près des pompes, des hangars à machines et de ce qu'il restait d'ateliers ou d'entrepôts. Puis, en une heure de discours, je bâtis devant tous le programme que la situation exigeait des Arabes, s'ils ne voulaient pas lâcher prise. Le pauvre Nassir me regardait, effaré.

Je demandai des nouvelles du Général Barrow. Un homme qui arrivait à l'instant de l'ouest nous dit que les Anglais avaient tiré sur lui, en se déployant pour attaquer la ville. Pour prévenir de tels accidents, le Zaagi et moi nous rendîmes sur le Buweib ; on voyait sur sa crête une solide

unité de mitrailleurs indiens. Ils braquèrent leurs armes sur nous, fiers de captifs aussi splendidement vêtus. Toutefois, un officier se montra, avec quelques soldats britanniques, et je m'expliquai auprès d'eux. Ils étaient bien au milieu d'une manœuvre d'enveloppement de Déraa et, sous nos yeux, leurs aéroplanes bombardèrent le malchanceux Nouri Saïd pendant qu'il entrait dans la gare. C'était sa punition pour avoir perdu la course depuis Sheik Saad, mais, pour y mettre fin, je me hâtai de rejoindre le Général Barrow qui inspectait les avant-postes en voiture.

Je lui dis que nous avions passé la nuit dans la ville, et que les tirs qu'il entendait étaient une célébration. Il fut sec à mon égard, mais je n'eus guère de pitié pour lui, car il s'était attardé un jour et une nuit à prendre de l'eau aux pauvres puits de Remthé, bien que sa carte lui montrât le lac et la rivière de Mézérib en face, sur la route par laquelle s'échappait l'ennemi. Mais ses ordres indiquaient Déraa, et il irait à Déraa.

Il me demanda de cheminer à ses côtés, mais ses chevaux détestaient mon chameau, si bien que l'État-major général se retrouva faire des sauts de mouton le long du fossé, pendant que j'occupais dignement le milieu de la route. Barrow dit qu'il lui fallait poster des sentinelles dans le village pour maintenir l'ordre dans la populace. J'expliquai avec douceur que les Arabes avaient installé leur gouverneur militaire. Aux puits, il dit que ses sapeurs devaient inspecter les pompes. Je répondis que leur aide serait bienvenue. Nous avions allumé les chaudières et espérions commencer à abreuver ses chevaux une heure plus tard. Il grogna que nous semblions être chez nous ; il se chargerait donc seulement de la gare. Je désignai la locomotive qui partait vers Mézérib (où notre petit Sheik avait empêché les Turcs de faire sauter le pont de Tell el-Shébab, maintenant propriété arabe) et demandai que ses sentinelles reçoivent l'instruction de ne pas interférer avec le fonctionnement normal de notre ligne.

Il n'avait pas d'ordres quant au statut des Arabes.

Clayton nous avait rendu ce service, pensant que nous devions mériter ce à quoi nous pouvions prétendre ; Barrow, qui arrivait en considérant les Arabes comme un peuple conquis, n'avait, bien qu'ébahi par ma calme présomption de le traiter en invité, pas d'autre choix que de s'incliner devant une telle assurance. Mon cerveau travaillait à pleine vitesse pendant ces minutes, dans notre intérêt commun, pour éviter des premiers pas fatals par lesquels les Britanniques, dépourvus d'imagination, privaient d'habitude, avec les meilleurs intentions du monde, les indigènes d'ailleurs consentants du poids des responsabilités, créant une situation qui demande pour être corrigée des années d'agitation, de réformes successives et d'émeutes.

J'avais étudié Barrow, j'étais prêt. Des années auparavant, il avait publié sa profession de foi en la Peur comme principal mobile de l'action chez l'homme ordinaire, en guerre comme en paix. Quant à moi, je considérais la peur comme un mobile mesquin, surestimé ; nullement dissuasif et, bien que stimulant, également un poison, dont chaque injection rongeait un peu plus l'organisme auquel on l'appliquait. Je ne pouvais rien avoir de commun avec cette croyance pédante de mener les hommes au ciel par la terreur ; il valait mieux que Barrow et moi nous séparions immédiatement. D'instinct, je provoquais l'inévitable. Je me montrais donc épineux et hautain.

Barrow fit sa reddition en me demandant de lui trouver fourrage et vivres. En vérité, nous nous entendîmes bientôt fort bien. Sur la place, je lui montrai le petit fanion de soie de Nassir, fixé au balcon roussi du Bureau du Gouvernement, une sentinelle bâillante en dessous. Barrow se redressa et salua avec raideur ; un frisson de plaisir devant cette marque de respect du Général parcourut les Arabes, hommes et officiers.

En retour, nous nous efforçâmes de maintenir cette affirmation nationale dans les limites de la nécessité politique. Nous fîmes comprendre à tous les Arabes que ces soldats

indiens étaient des hôtes, qu'il fallait leur permettre de faire, plutôt même les aider à faire, tout ce qu'ils voulaient. Cette doctrine produisit des effets inattendus. Tous les poulets disparurent du village, et trois sowars emportèrent le fanion de Nassir, convoitant ses glands d'argent et la lance qui lui faisait une hampe raffinée. Le contraste ainsi souligné, entre le Général anglais qui saluait et le soldat indien qui volait, fut bien accueilli par le préjugé de race des Arabes envers les Indiens.

Pendant ce temps, nous prenions partout hommes et canons. Nos prisonniers se comptaient par milliers. Nous en remîmes certains aux Britanniques, qui les recomptèrent ; nous plaçâmes la plupart en pension dans les villages. Azrak apprit tous les détails de notre victoire. Fayçal arriva en voiture le lendemain, nos automitrailleuses en file suivant sa Vauxhall. Il s'installa dans la gare. Je vins lui faire mon rapport d'intendant ; à la fin du récit, la pièce sembla secouée d'un doux tremblement de terre.

CHAPITRE CXVIII

Barrow, maintenant abreuvé et nourri, devait partir retrouver Chauvel près de Damas, afin qu'ils puissent entrer ensemble dans la ville. Il nous demanda de tenir le flanc droit, ce qui me convenait, car Nassir se trouvait là, le long de la ligne du Hedjaz, s'accrochant au gros des forces turques en retraite, réduisant leur nombre par des attaques continuelles, nuit et jour. J'avais encore beaucoup à faire, et passai donc à Déraa une autre nuit, savourant sa tranquillité après le départ des soldats, car la gare se trouvait en lisière du désert, et les Indiens installés alentour m'avaient irrité, me paraissant déplacés en ce lieu. L'essence du désert est l'individu errant et solitaire, fils de la route, séparé du monde comme s'il était dans une tombe. Ces soldats, en troupeau comme de lents moutons, ne semblaient pas dignes du privilège de l'espace.

Mon esprit percevait chez les simples soldats indiens quelque chose de grêle et de renfermé, un air de se trouver eux-mêmes mesquins, presque une soumission soigneusement estimée, loin de l'abrupte salubrité du Bédouin. Les manières des officiers britanniques envers leurs hommes frappaient d'horreur ma garde du corps, qui n'avait jamais vu auparavant d'inégalité personnelle.

J'avais senti là l'iniquité de l'homme, et je haïssais tant Déraa que je passai chaque nuit, parmi mes partisans, sur le

vieil aérodrome. Près des hangars calcinés, mes gardes, aussi changeants que la surface de la mer, se chamaillèrent comme à leur habitude, et là, pour la dernière fois, Abdulla m'apporta du riz dans le bol d'argent. Après souper, j'essayai, dans le vide, de faire avancer ma pensée ; mais mon esprit restait muet, mes rêves soufflés comme des bougies par la bourrasque de la tempête. Devant nous se trouvait notre but trop tangible, mais derrière gisaient l'effort de deux ans, ses misères oubliées ou glorifiées. Des noms résonnaient dans ma tête, chacun un superlatif en imagination : Rum la magnifique, la brillante Pétra, Azrak l'éloignée, Batra l'immaculée. Pourtant, les hommes avaient changé. La mort avait pris les plus nobles, et la nouvelle stridence de ceux qui restaient me blessait.

Le sommeil ne voulait pas venir ; avant l'aube, j'éveillai Stirling et mes conducteurs, et nous grimpâmes tous les quatre dans la Brume Bleue, notre fourgon Rolls, et partîmes pour Damas, sur la piste de terre d'abord défoncée puis bloquée par les colonnes de transport et l'arrière-garde de la division de Barrow. Nous prîmes à travers champs jusqu'au chemin de fer français, dont l'ancien ballast nous donna une route irrégulière mais dégagée ; nous poussâmes alors la vitesse. À l'aube, nous vîmes le fanion de Barrow près d'une rivière où il abreuvait ses chevaux. Ma garde du corps se trouvait près de là, aussi je pris mon chameau et allai voir le Général. Comme d'autres hommes de cheval confirmés, il s'était montré un peu méprisant vis-à-vis du chameau, et avait remarqué, à Déraa, que nous ne pourrions guère soutenir le rythme de sa cavalerie, qui se rendrait sans doute à Damas en trois marches forcées.

Il fut donc étonné de me voir sur une monture fraîche, et demanda quand nous avions quitté Déraa. « Ce matin. » Son visage s'allongea. « Où vous arrêtez-vous ce soir ? » « À Damas », dis-je gaiement, et je m'éloignai, m'étant fait un autre ennemi. J'avais quelques remords de lui jouer des tours, car il se montrait généreux envers mes demandes,

mais l'enjeu était élevé, au-delà de sa vision, et je ne me souciais nullement de ce qu'il pensait de moi tant que nous remportions la victoire.

Je revins vers Stirling, et nous continuâmes notre chemin en voiture. À chaque village, nous laissions des notes pour les éléments avancés britanniques, leur disant où nous étions, et à quelle distance nous précédait l'ennemi. Nous nous irritions, Stirling et moi, de voir avec quelle prudence avançait Barrow : des éclaireurs explorant des vallées vides, des sections couronnant chaque colline déserte, un écran si soigneusement avancé sur ce pays ami. Cela marquait la différence entre la certitude de nos mouvements et les procédés hésitants de la guerre normale.

Il ne pouvait y avoir de problème avant Kiswé, où nous devions rencontrer Chauvel et où la ligne du Hedjaz se rapprochait de notre route. Nassir, Nouri Shaalan et Aouda se trouvaient sur la voie ferrée, avec les tribus, harcelant toujours cette colonne de quatre mille hommes (en vérité environ sept mille) repérée par notre aéroplane près de Sheik Saad trois jours plus tôt, journées bien occupées. Ils avaient combattu sans cesse pendant que nous nous reposions.

En nous approchant, nous entendîmes des coups de feu, et vîmes des shrapnells exploser derrière une crête à notre droite, là où se trouvait la voie ferrée. Bientôt apparut la tête d'une colonne turque comptant à peu près deux mille hommes, en groupes dépenaillés, s'arrêtant de temps à autre pour faire tirer leurs canons de montagne. Nous filâmes pour rattraper leurs poursuivants, notre grosse Rolls très bleue sur la route dégagée. Quelques cavaliers arabes qui suivaient les Turcs galopèrent vers nous, sautant maladroitement les fossés d'irrigation. Je reconnus Nassir sur son étalon bai, animal splendide encore plein d'allant après cent milles de combat au galop, et aussi le vieux Nouri Shaalan, avec une trentaine de serviteurs. Ils nous dirent que ces quelques hommes étaient tout ce qui restait des sept mille Turcs. Les Rualla s'accrochaient désespérément à leurs deux

flancs ; Aouda abou Tayi s'était rendu derrière le Djébel Mania pour rassembler les Would Ali, ses amis, et attendre là cette colonne qu'ils espéraient pousser par-dessus la colline dans l'embuscade. Notre apparition signifiait-elle enfin de l'aide ?

Je leur dis que les Britanniques, en force, se trouvaient juste derrière moi. S'ils pouvaient retenir l'ennemi seulement une heure... Nassir regarda devant lui et vit une ferme entourée de murs et de bois, qui barrait le passage. Il appela Nouri Shaalan, et ils se hâtèrent d'aller y arrêter les Turcs.

Nous retournâmes trois milles en arrière, jusqu'à l'avant-garde indienne, pour dire à son vieux Colonel maussade quel cadeau les Arabes apportaient. Il ne parut guère content de déranger son bel ordre de marche, mais finit par détacher un escadron et l'envoyer lentement dans la plaine vers les Turcs, qui tournèrent de son côté leurs petits canons. Un ou deux obus éclatèrent presque parmi les rangs et, pour notre horreur (car Nassir s'était mis en danger, attendant une aide courageuse), le Colonel ordonna la retraite, et se replia rapidement sur la route. Stirling et moi, fous de rage, nous nous précipitâmes sur lui, le suppliant de ne pas avoir peur de canons de montagne pas plus lourds que des pistolets à fusées Véry ; mais le vieillard ne bougea d'un pouce ni devant l'amabilité ni devant la colère. Nous reprîmes une troisième fois la route, à la recherche d'une autorité plus haute.

Un aide de camp à col rouge nous dit que le Général Grégory se trouvait aux alentours. Nous lui donnâmes notre bénédiction ; l'orgueil professionnel de Stirling le faisait presque pleurer devant cette incompétence. Nous poussâmes notre ami dans la voiture et trouvâmes son Général, à qui nous prêtâmes notre voiture, pour que le chef de brigade pût porter à l'instant des ordres à la cavalerie. Un cavalier partit au galop chercher l'artillerie tractée par des chevaux, qui ouvrit le feu au moment où les dernières lueurs du jour remontaient la colline jusqu'au sommet et prenaient refuge

dans les nuages. La Middlesex Yeomanry apparut et fut poussée parmi les Arabes pour charger les arrières des Turcs ; et, alors que la nuit tombait, nous vîmes l'ennemi se débander, abandonner ses canons, ses bêtes de somme, toutes ses affaires, et se précipiter en torrent dans le col vers les deux pics de Mania, s'enfuyant vers ce qu'il croyait être une terre vide.

Mais, dans la terre vide, il y avait Aouda et, dans la nuit de sa dernière bataille, le vieil homme tua encore et encore, pilla et captura, jusqu'à ce que l'aube lui donnât le signe de la fin. Là disparut la Quatrième Armée, notre pierre d'achoppement durant deux ans.

L'heureuse vigueur de Grégory nous donna le cœur d'affronter Nassir. Nous allâmes en voiture à Kiswé, où nous étions convenus de le retrouver avant minuit. Derrière nous venait la foule des soldats indiens. Nous cherchions un endroit tranquille, mais il y avait déjà des milliers d'hommes partout.

Le mouvement et les contre-courants d'une telle cohue me poussaient çà et là, sans répit, comme eux-mêmes. Dans la nuit, on ne pouvait voir la couleur de ma peau. Je pouvais marcher comme il me plaisait, Arabe sans importance ; et me trouvant ainsi parmi les miens, mais coupé d'eux, je me sentais étrangement seul. Les hommes de nos automitrailleuses étaient pour moi des personnes, à cause de leur petit nombre et de notre longue camaraderie, et aussi en eux-mêmes car, exposés des mois sans protection au soleil brûlant et au vent brutal, usés, épurés, ils étaient devenus des individus. Dans cette foule de soldatesque inhabituelle, Britanniques, Australiens, Indiens, ils se sentaient aussi étrangers et timides que moi, s'en distinguant aussi par la crasse : la sueur et l'usure avaient moulé sur eux leurs vêtements portés des semaines, devenus plutôt un tégument qu'une enveloppe.

Mais les autres étaient vraiment des soldats, une nouveauté après deux ans de combat irrégulier. Il me revint à

l'esprit que le secret de l'uniforme consistait à rendre une foule massive, digne, impersonnelle ; à lui donner l'unité et la raideur d'un homme bien campé. Cette livrée de mort, isolant de la vie ordinaire ceux qui la portent, signale qu'ils ont vendu à l'État leur volonté et leur corps, ont accepté par contrat une servitude non moins abjecte pour être au début volontaire. Certains d'entre eux avaient obéi à un instinct d'évasion, d'autres étaient affamés, d'autres encore assoiffés de gloire, ou du piquant supposé de la vie militaire ; mais, parmi eux tous, seuls obtenaient satisfaction ceux qui avaient cherché à se dégrader, car, aux yeux de l'homme pacifique, ils se trouvaient au-dessous de l'humanité. Seules quelques femmes lubriques sont attirées par ces habits accusateurs ; la paie du soldat, non pas moyen de subsistance comme celle du travailleur mais argent de poche, paraît le mieux dépensée quand elle lui permet de boire parfois et d'oublier.

Les condamnés subissent une violence. Les esclaves auraient le dessein d'être libres, s'ils le pouvaient. Mais le soldat donne, vingt-quatre heures par jour, l'usage de son corps à son propriétaire, et la direction exclusive de son esprit, et ses passions. Un condamné a licence de haïr la règle qui l'enferme, et tout le reste de l'humanité hors de sa prison, s'il est avide de haine ; mais le soldat maussade est un mauvais soldat ; en fait, n'est pas un soldat. Ses sentiments doivent être des pions payés sur l'échiquier du roi.

Étrange pouvoir de la guerre qui nous faisait tous par devoir tant nous avilir ainsi ! Ces Australiens, qui me bousculaient de l'épaule sans cérémonie, s'étaient dépouillés de la moitié de la civilisation avec leurs habits civils. Ils dominaient ce soir, trop sûrs d'eux-mêmes pour se montrer prudents ; et pourtant — alors qu'ils balançaient paresseusement leurs corps rapides, tout en courbes, sans jamais de ligne droite, mais les yeux désillusionnés et vieux —, pourtant, je les sentais ombrageux, creux, instinctifs, toujours sur le point de faire de grandes choses, avec la sou-

plesse inquiétante de lames à moitié sorties du fourreau. Inquiétante, non pas redoutable.

Les Anglais n'étaient pas instinctifs ou négligents comme les Australiens, mais gardaient avec soin une bonne tenue, le regard lent, presque moutonniers. Habillés de façon guindée, silencieux, ils allaient timidement par paires. Les Australiens se tenaient en groupe et marchaient seuls ; les Britanniques s'accrochaient deux à deux, dans une amitié de célibataire qui exprimait l'égalité du rang, la communauté de leurs vêtements militaires. « Se tenir les coudes », appelaient-ils ça ; désir de temps de guerre de garder entre quatre oreilles les pensées assez profondes pour blesser.

Autour des soldats, les Arabes, hommes au regard fixe et grave, d'une autre sphère. Mon devoir tortueux m'avait exilé deux ans parmi eux. Ce soir-là, j'étais plus proche d'eux que des soldats, et je m'en irritais, comme d'une honte. Ce contraste importun se mêlait au mal du pays pour aiguiser mes facultés et rendre fertile mon dégoût. Je ne voyais plus seulement la différence de race et n'entendais que la différence de langue, j'en vins à différencier les odeurs : la lourde aigreur tenace, caillée, de la sueur séchée dans le coton, sur les foules arabes, et l'odeur fauve des soldats anglais, cette aura chaude, pisseuse, d'hommes serrés dans leurs habits de laine, piquante et aigrelette, prenant à la gorge, ammoniaquée ; ardente fermentation de naphte.

CHAPITRE CXIX

Notre guerre était terminée. Pourtant nous passâmes la nuit à Kiswé ; selon les Arabes, les routes étaient dangereuses, et nous ne souhaitions pas mourir stupidement dans le noir, aux portes de Damas. Les Australiens, sportifs, voyaient la campagne comme une course par étapes, avec Damas pour poteau d'arrivée ; mais en réalité, nous nous trouvions maintenant tous sous les ordres d'Allenby ; la victoire n'était que le fruit logique de son génie, et des peines de Bartholomew.

Leur plan tactique plaçait, comme il convenait, les Australiens au nord et à l'ouest de Damas, en travers des voies ferrées, avant l'entrée en ville de la colonne sud ; et nous, les chefs arabes, avions attendu les Britanniques plus lents en partie parce que Allenby n'avait jamais mis en doute notre exécution des ordres. Son pouvoir se trouvait dans la tranquille supposition qu'il recevrait une obéissance aussi parfaite que la confiance qu'il accordait.

Il espérait que nous participerions à l'entrée dans la ville, en partie parce qu'il savait combien Damas représentait pour les Arabes plus qu'un simple trophée, en partie pour des raisons de prudence. Le Mouvement de Fayçal rendait le pays ennemi amical pour les Alliés au fur et à mesure de leur avance, permettant de déplacer les convois sans escorte, d'administrer les villes sans garnison. Dans leur encercle-

ment de Damas, les Australiens pourraient être forcés, malgré les ordres, de pénétrer dans la ville. Si quelqu'un leur résistait, cela gâcherait l'avenir. On nous donna une nuit pour amener les Damascènes à recevoir les soldats britanniques en alliés.

C'était une révolution de comportement, sinon d'opinion ; mais le comité de Fayçal à Damas était prêt depuis des mois à prendre les rênes quand les Turcs s'effondreraient. Il nous suffisait de contacter ses membres, de leur dire les mouvements des Alliés et ce dont nous avions besoin. Dans le crépuscule qui s'épaississait, Nassir envoya donc la cavalerie Rualla en ville, pour trouver Ali Riza, président de notre comité, ou Shoukri el-Ayoubi, son assistant, et leur dire que les secours seraient disponibles le lendemain, s'ils formaient immédiatement un gouvernement. En fait, ils s'en étaient déjà occupés à quatre heures de l'après-midi, avant notre action. Ali Riza était absent, placé au dernier moment par les Turcs à la tête de leur armée qui se retirait de Galilée devant Chauvel ; mais Shoukri trouva un soutien inattendu auprès des frères algériens, Mohammed Saïd et Abd el-Kader. Avec l'aide de leurs partisans, le drapeau arabe flottait sur l'Hôtel de Ville avant le coucher du soleil, alors que défilaient les derniers échelons allemands et turcs. On dit que le dernier général à passer le salua ironiquement.

Je dissuadai Nassir de pénétrer dans la ville. Ce serait une nuit de confusion, et sa dignité en serait mieux servie s'il y entrait sereinement à l'aube. Nouri Shaalan et lui interceptèrent le second corps de méharistes Rualla, parti avec moi de Déraa le matin, et l'envoyèrent dans Damas soutenir les Sheiks Rualla. Ainsi, quand nous allâmes nous reposer à minuit, nous avions quatre mille hommes armés en ville.

Je voulais dormir, car mon travail commencerait le lendemain ; mais je ne le pus. Damas représentait le point culminant de nos deux années d'incertitude, et les pièces de toutes les idées utilisées ou rejetées durant ce temps m'occupaient l'esprit. De plus, les exhalaisons de trop d'arbres, trop de

plantes, trop d'êtres humains rendaient étouffant Kiswé, microcosme du monde bondé qui nous attendait.

En quittant Damas, les Allemands avaient mis le feu aux magasins et aux dépôts de munitions, si bien que nous étions toutes les quelques minutes secoués par des explosions, dont le premier choc blanchissait le ciel de flammes. À chacun de ces rugissements, la terre paraissait trembler ; nous levions les yeux vers le nord et voyions le ciel pâle se hérisser soudain de gerbes de points jaunes comme les obus, projetés à des hauteurs terrifiantes de chaque magasin qui sautait, explosaient à leur tour en grappes de fusées. Je me tournai vers Stirling et murmurai : « Damas brûle », malade à l'idée de cette grande ville réduite en cendres pour prix de la liberté.

Quand arriva l'aube, nous allâmes en voiture jusqu'au sommet de la crête qui dominait l'oasis de la ville, sans oser regarder au nord les ruines que nous nous attendions à voir ; mais, au lieu de ruines, dans l'écrin des jardins silencieux d'un vert brouillé par la brume de la rivière, chatoyait la ville, toujours aussi belle, comme une perle au soleil matinal. L'effervescence de la nuit s'était réduite à une raide et haute colonne de fumée, qui s'élevait en noirceur morose des entrepôts proches de Kadem, terminus de la ligne du Hedjaz.

Nous descendîmes la route encaissée jusqu'aux champs irrigués où les paysans commençaient leur journée de travail. Un cavalier au galop s'arrêta en voyant nos couvre-têtes dans la voiture, avec un salut joyeux, tendant une grappe de raisin blanc : « Bonnes nouvelles ; Damas vous salue. » Il était envoyé par Shoukri.

Nassir se trouvait juste derrière nous ; nous lui portâmes la nouvelle, qu'il eût l'honneur d'entrer dans la ville, en privilège de ses cinquante batailles. Avec Nouri Shaalan à ses côtés, il demanda un dernier galop à son cheval, et disparut sur la longue route dans un nuage de poussière qui flotta dans l'air entre les jaillissements d'eau, sans vouloir retomber. Pour lui laisser une bonne avance, Stirling et moi

trouvâmes un ruisseau, frais au creux d'un profond canal. Nous nous y arrêtâmes pour nous laver et nous raser.

Quelques soldats indiens nous examinaient, nous, notre voiture, le short et la tunique de notre conducteur ; j'étais en pur costume arabe, Stirling, sauf pour son couvre-tête, en parfait officier d'État-major britannique. Le sous-officier de la troupe, obtus et acariâtre, crut avoir fait des prisonniers. Une fois délivrés de son arrestation, nous jugeâmes pouvoir rejoindre Nassir.

Notre voiture remonta très tranquillement la longue rue qui menait aux bâtiments du Gouvernement sur la rive de la Barada. Les gens se pressaient en foule compacte sur les trottoirs, sur la chaussée, aux fenêtres, aux balcons et sur les toits. Beaucoup pleuraient, quelques-uns nous acclamaient faiblement, d'autres, plus hardis, criaient nos noms, mais la plupart d'entre eux regardaient, regardaient, la joie brillant dans leurs yeux. Une agitation, comme un long soupir, suivit notre parcours, de la porte au cœur de la ville.

À l'Hôtel de Ville, les choses étaient différentes. Sur le perron, dans les escaliers, s'entassait une foule vacillante, criant, s'embrassant, dansant, chantant. En écrasant quelque peu cette foule, on nous fraya un chemin jusqu'à l'antichambre, où étaient assis l'étincelant Nassir et Nouri Shaalan. De part et d'autre se tenaient, debout, Abd el-Kader, mon vieil ennemi, et son frère Mohammed Saïd. Je restai muet d'effarement. Mohammed Saïd s'avança d'un bon et cria qu'eux, petits-fils de l'Émir Abd el-Kader, avec Shoukri el-Ayoubi, de la maison de Saladin, avaient la veille formé le gouvernement et proclamé Hussein « Roi des Arabes » aux oreilles des Turcs et des Allemands humiliés.

Pendant qu'il divaguait, je me tournai vers Shoukri, qui n'était pas un homme d'État, mais un homme aimé, presque un martyr aux yeux du peuple, à cause des souffrances que lui avait infligées Djémal. Il me raconta comment les Algériens, seuls de tout Damas, s'étaient tenus au côté des Turcs jusqu'à les voir prendre la fuite. Alors, avec leurs hommes,

ils avaient fait irruption dans la pièce où le comité de Fayçal se trouvait réuni en secret et brutalement pris le contrôle des événements.

C'étaient des fanatiques, aux idées théologiques, non pas logiques, et je me tournai vers Nassir avec l'intention de mettre fin par son truchement à leur impudence dès le début ; mais une diversion se produisit. La presse hurlante qui nous entourait s'écarta comme percée d'un bélier, les hommes tombant à droite et à gauche parmi chaises et tables brisées ; le rugissement d'une voix familière triompha et imposa un silence de mort.

Dans l'espace dégagé se trouvaient Aouda abou Tayi et Sultan el-Atrash, chef des Druses, se déchirant mutuellement. Leurs partisans bondirent, pendant que je sautais entre eux pour les séparer, me cognant contre Mohammed el-Dheilan, qui avait la même intention. Ensemble, nous les séparâmes, forçant Aouda à reculer d'un pas ; Hussein el-Atrash repoussa Sultan, plus léger que lui, dans la foule et le conduisit dans une autre pièce.

Aouda était trop aveuglé par la rage pour être pleinement conscient. Nous l'entraînâmes dans la grande salle de cérémonie du bâtiment, pièce immense, pompeuse et dorée, aussi silencieuse qu'une tombe, puisque toutes les portes sauf celle par laquelle nous étions entrés étaient verrouillées. Nous poussâmes Aouda dans un fauteuil pour le maintenir ; il écumait dans ses accès de rage et hurla jusqu'à ce que sa voix se brise, le corps secoué et tressaillant, les bras se tendant brutalement vers toute arme à portée, le visage gonflé de sang, tête nue, ses longs cheveux lui ruisselant sur les yeux.

Sultan avait frappé Aouda le premier, et l'esprit indomptable du vieil homme, enivré d'une vie entière d'obstination, délirait d'envie de laver l'insulte dans le sang druse. Zaal arriva avec le Hubsi ; nous nous mîmes à quatre ou cinq pour le contenir, mais il fallut une demi-heure avant qu'il se calmât assez pour écouter nos paroles, et une autre pour

obtenir sa promesse de laisser durant trois jours le soin de réparer l'offense entre mes mains et celles de Mohammed. Je sortis et fis emmener secrètement Sultan el-Atrash hors de la ville en hâte, puis cherchai Nassir et Abd el-Kader pour mettre de l'ordre dans leur Gouvernement.

Ils étaient partis. Les Algériens avaient persuadé Nassir de venir prendre un rafraîchissement dans leur maison. C'était une bonne chose, car il y avait à régler des affaires publiques plus pressantes. Nous devions prouver que les jours anciens étaient révolus, qu'un gouvernement indigène se trouvait au pouvoir ; Shoukri serait pour cela le meilleur instrument, comme Gouverneur par intérim. Nous allâmes donc nous montrer à la foule dans la Brume bleue ; l'élévation au pouvoir de Shoukri représentait en elle-même le symbole de la révolution pour les citoyens.

À notre arrivée, la foule nous avait acclamés sur des milles ; maintenant les centaines étaient devenues des milliers. Chaque homme, femme et enfant de cette ville d'un quart de million d'âmes semblait se trouver dans les rues, n'attendant que l'étincelle de notre apparition pour enflammer leur esprit. Damas était folle de joie. Pour nous acclamer, les hommes jetaient en l'air leur turban, les femmes déchiraient leur voile. Les chefs de famille lançaient sur la voie, devant nous, des fleurs, des tentures, des tapis ; leurs femmes se penchaient avec des éclats de rire aux grillages et nous éclaboussaient de parfum à la louche.

De pauvres derviches se faisaient nos valets de pied, courant devant et derrière la voiture, hurlant et s'entaillant frénétiquement le corps ; par-dessus les cris des citadins et les hurlements aigus des femmes venait le rugissement mesuré des voix d'hommes, scandant : « Fayçal, Nassir, Shoukri, Ourens » en vagues qui commençaient ici, roulaient sur les places, traversaient le marché par de longues rues jusqu'à la porte de l'Est, contournaient les fortifications, revenaient par le Meiden, élevaient autour de nous, près de la citadelle, une muraille de clameurs.

On me dit que Chauvel arrivait. Nos voitures se rencontrèrent dans les faubourgs sud. Je décrivis l'excitation qui régnait en ville, et lui dis que notre nouveau gouvernement ne pourrait assurer les services administratifs avant le lendemain ; à ce moment, je serais à sa disposition pour discuter de ses besoins et des miens. Pendant ce temps, je prenais la responsabilité de l'ordre public, le priant seulement de garder ses hommes hors de la ville, car elle verrait ce soir-là un carnaval comme elle n'en avait pas connu depuis six cents ans, et l'hospitalité pourrait perturber la discipline des troupes.

Chauvel suivit mes instructions à contrecœur, ses hésitations écartées par mon assurance. Comme Barrow, il n'avait pas d'ordres quant à ce qu'il fallait faire de la ville capturée et, puisque nous en avions pris possession, connaissant notre chemin, avec un but clair, nos mouvements préparés et nos atouts en main, il n'avait d'autre choix que de nous laisser continuer. Son chef d'État-major responsable du travail technique, Godwin, un soldat, fut ravi d'être déchargé du gouvernement civil. Son plaidoyer renforça mes prétentions.

Chauvel lui-même les confirma d'une phrase, en me demandant liberté de faire le tour de la ville. Je la lui accordai si joyeusement qu'il demanda s'il serait convenable pour lui de faire une entrée formelle avec ses troupes le lendemain. Je répondis : « Certainement », et nous réfléchîmes un moment à l'itinéraire. Je me souvins alors, en un éclair, du plaisir de nos hommes à Déraa quand Barrow avait salué leur drapeau — et je le citai comme exemple bon à suivre, quand il passerait devant l'Hôtel de Ville. Je n'y attachais pas d'importance, mais il y trouvait beaucoup de signification, voyant une grave difficulté à saluer tout autre drapeau que le britannique. Je voulais faire des grimaces devant sa sottise, mais, au lieu de cela, je lui tins compagnie par gentillesse, voyant une difficulté égale à passer devant le drapeau arabe en l'ignorant délibérément. Nous trébuchâmes autour de ce problème pendant que la foule joyeuse, ignorante,

nous acclamait. En manière de compromis, je suggérai d'éviter l'Hôtel de Ville et de trouver un autre itinéraire, passant, disons, par la poste. J'entendais cela comme une farce, car ma patience était à bout, mais il le prit au sérieux, comme une bonne idée, et en retour nous ferait une concession, à moi et aux Arabes. À la place d'une « entrée », il effectuerait une « traversée » : cela signifiait qu'au lieu d'être au milieu il marcherait en tête, ou au milieu plutôt qu'en tête. J'ai oublié, ou n'ai pas bien entendu, lequel des deux ; car peu m'importait qu'il rampât sous les bottes de ses troupes, les survolât ou se coupât en deux pour défiler de chaque côté.

CHAPITRE CXX

Pendant que nous discutions de bouffonneries cérémonieuses, un monde de travail attendait chacun de nous, à l'intérieur et à l'extérieur. Il était amer de s'abaisser à un tel rôle ; de plus cette partie gagnée à la foire d'empoigne me laissait un mauvais goût dans la bouche, gâtant mon entrée autant que j'avais gâté celle de Chauvel. Les promesses en l'air, beaux oiseaux, envoyées si généreusement aux Arabes par l'Angleterre dans son jour de nécessité faisaient maintenant leur nid, pour la confusion de celle-ci. Toutefois, le plan que j'avais tracé pour nous se prouvait correct. Douze heures de plus, et nous serions en sécurité, les Arabes dans une position assez forte pour que leur main la retienne dans la longue mêlée d'appétits politiques qui allait éclater autour de notre succulent butin.

Je me glissai jusqu'à l'Hôtel de Ville, pour me colleter avec Abd el-Kader ; mais il n'était pas revenu. Je l'envoyai chercher, ainsi que son frère et Nassir, et reçus une réponse brève disant qu'ils dormaient. J'aurais dû dormir aussi ; au lieu de cela, nous étions quatre ou cinq à prendre un repas hâtif dans un salon criard, assis sur des chaises dorées, contournées, autour d'une table dorée dont les pieds aussi se tordaient de façon obscène.

J'expliquai clairement au messager ce que je voulais dire. Il disparut et, après quelques minutes, un cousin des

Algériens arriva, très agité, disant qu'ils étaient en route. Mensonge évident, mais je répondis que c'était bien, car une demi-heure plus tard, j'aurais envoyé des troupes britanniques s'occuper d'eux avec soin. Il fila en hâte, et Nouri Shaalan me demanda calmement ce que je comptais faire.

Je dis que j'allais déposer Abd el-Kader et Mohammed Saïd, et nommer à leur place Shoukri jusqu'à l'arrivée de Fayçal ; j'agissais avec cette douceur parce qu'il me répugnait de blesser Nassir, et que je n'avais pas de forces à moi s'ils résistaient. Il demanda si les Anglais refuseraient de venir ; je répondis que non, certainement, mais l'ennui était qu'ils ne repartiraient peut-être pas ensuite. Nouri réfléchit un moment, et dit : « Tu auras les Rualla si tu fais tout cela, et vite. » Sans attendre, le vieil homme sortit rassembler pour moi sa tribu. Les Algériens vinrent au rendez-vous avec leurs gardes du corps, et le meurtre dans les yeux ; mais, en chemin, ils virent les hommes de Nouri Shaalan, massés et menaçants ; Nouri Saïd avec ses réguliers, dans le square ; et, à l'intérieur, mes gardes prêts à tout qui flânaient dans l'antichambre. Ils virent clairement que les jeux étaient faits ; la réunion fut pourtant orageuse.

En tant que représentant de Fayçal, je prononçai la dissolution de leur gouvernement civil de Damas et nommai Shoukri Pacha Ayoubi Gouverneur militaire. Nouri Saïd serait Commandant des troupes ; Azmi, Intendant général ; Djémil, chef de la Sécurité publique. Mohammed Saïd, dans une réponse amère, me dénonça comme chrétien et Anglais, et appela Nassir à revendiquer ses droits.

Le pauvre Nassir, décontenancé, ne pouvait que regarder d'un air malheureux cette querelle d'amis. Abd el-Kader sauta sur ses pieds et me maudit avec virulence, s'enflant d'une passion chauffée à blanc. Ses motifs semblaient dogmatiques, irrationnels ; je n'y prêtai donc pas attention. Cela l'exaspéra encore plus ; il bondit soudain, la dague à la main.

Aouda fut sur lui en un éclair ; hérissé de rage retenue

depuis le matin, le vieil homme avait envie de se battre. C'eût été le paradis pour lui de déchirer quelqu'un, là et à cet instant, entre ses doigts puissants. Abd el-Kader se découragea, et Nouri Shaalan mit fin au débat en disant au tapis (un énorme tapis criard) que les Rualla étaient de mon côté et qu'aucune question ne se posait. Les Algériens se levèrent et, furieux, quittèrent la salle. J'étais convaincu qu'il eût fallu les prendre et les fusiller ; mais je ne pouvais me résoudre à craindre leur pouvoir de nuire, ni à donner aux Arabes un exemple de meurtre préventif comme faisant partie de la politique.

On se mit au travail. Notre but était un gouvernement arabe, avec des fondations indigènes assez larges pour utiliser l'enthousiasme et l'abnégation de la révolte, traduits en termes de paix. Il nous fallait garder une partie du vieil esprit prophétique dans une structure qui porterait ces quatre-vingt-dix pour cent de la population trop pesants pour s'être révoltés ; le nouvel État devait reposer sur cette pesanteur.

Les rebelles, surtout les rebelles victorieux, faisaient nécessairement de mauvais sujets et de pires maîtres. Le triste devoir de Fayçal serait de se débarrasser de ses compagnons de lutte et de les remplacer par ces éléments qui avaient été le plus utiles au gouvernement turc. Nassir avait trop peu de philosophie politique pour le sentir. Nouri Saïd savait, et Nouri Shaalan.

Ils réunirent rapidement le noyau d'un État-major, et se lancèrent en équipe dans le travail. L'histoire nous apprenait ces étapes monotones : nominations, bureaux, routines des services. D'abord, la police. On choisit un commandant et des assistants ; on distribua districts, salaires provisoires, ordres de réquisition, uniformes, responsabilités. La machine se mit à fonctionner. Puis arriva une plainte : l'eau manquait. Le conduit était engorgé de cadavres humains et animaux. Un inspectorat, avec son corps d'ouvriers, résolut ce problème. On rédigea un règlement d'urgence.

Le jour approchait de sa fin, le peuple était dans les rues,

tumultueux. On mit un ingénieur à la tête de la centrale électrique, avec pour tâche d'illuminer à tout prix la ville cette nuit. Le rétablissement de l'éclairage public serait le signe de paix le plus patent. Ce fut fait, et c'est à cette lumière paisible que revenait beaucoup de l'ordre de ce premier soir de victoire ; mais nos nouveaux policiers se montrèrent zélés, et les graves Sheiks, dans de nombreux quartiers, facilitèrent leurs patrouilles.

Puis le service sanitaire. Les rues étaient remplies des débris de l'armée détruite, charrettes et voitures abandonnées, bagages, matériel, cadavres. Le typhus, la dysenterie et la pellagre sévissaient parmi les Turcs ; des malades étaient morts dans chaque ombre de la voie de retraite. Nouri organisa des équipes d'éboueurs pour un premier nettoyage des routes et terrains pestilentiels et répartit ses médecins parmi les hôpitaux, avec des promesses de médicaments et de vivres pour le lendemain, si on pouvait en trouver.

Ensuite, une brigade de pompiers. Les Allemands avaient détruit les pompes, et les entrepôts de l'armée brûlaient toujours, mettant la ville en danger. On fit appeler à grands cris des mécaniciens ; des hommes entraînés furent réquisitionnés et envoyés circonscrire les flammes. Puis les prisons. Gardiens et détenus en avaient disparu ensemble. Shoukri en fit une vertu, grâce à une amnistie civile, politique et militaire. Il fallait désarmer les citoyens — ou au moins les dissuader de porter un fusil. Le traitement fut une proclamation, suivie de railleries goguenardes se transformant en opérations de police. Nous atteindrions ainsi notre but, sans incidents, en trois ou quatre jours.

Travail de secours. Les indigents mouraient à demi de faim depuis des jours. On organisa une distribution des vivres endommagés qui se trouvaient dans les entrepôts de l'Armée. Ensuite, il fallait fournir de la nourriture au gros de la population. La ville serait peut-être affamée en deux jours : il n'y avait pas de stocks à Damas. Obtenir un ravitaillement temporaire dans les villages proches était facile,

si nous rétablissions la confiance, gardions les routes et remplacions les bêtes de somme, que les Turcs avaient emmenées, par des animaux choisis parmi nos prises. Les Britanniques ne voulurent pas partager. Nous nous séparâmes de nos propres bêtes — le transport de notre Armée.

Le ravitaillement ordinaire de la ville nécessitait le chemin de fer. Il fallut trouver et réengager immédiatement aiguilleurs, mécaniciens, chauffeurs, ouvriers d'atelier, organisateurs de trafic. Ensuite, le télégraphe : les employés de base étaient disponibles ; nous devions trouver des directeurs, et envoyer des poseurs de ligne réparer le système. La poste pouvait attendre un jour ou deux, mais il était urgent de trouver des quartiers pour nous-mêmes et les Britanniques, et aussi de faire reprendre le commerce et rouvrir les boutiques, ce qui nécessitait des marchés et une monnaie acceptable.

La monnaie était dans un état horrible. Les Australiens avaient pillé des millions en billets turcs, les seuls en usage, et réduit leur valeur à rien en les répandant autour d'eux. Un soldat donnait un billet de cinq cents livres au garçon qui lui tenait son cheval trois minutes. Young fit son apprentissage en essayant de soutenir la monnaie avec ce qui restait de notre or d'Akaba ; mais il fallait fixer de nouveaux prix, ce qui impliquait une presse à imprimer ; à peine ce problème réglé, la population exigea un journal. De plus, en tant qu'héritiers du gouvernement turc, les Arabes devaient tenir à jour les registres fiscaux, immobiliers, et d'État civil. Pendant ce temps, l'ancien personnel, jubilant, prenait des vacances.

Les réquisitions nous harcelaient, alors que nous étions encore à demi affamés. Chauvel, sans fourrage, avait presque quatre mille chevaux à nourrir. Si on ne lui apportait pas de fourrage, il irait en chercher, et la liberté à peine allumée serait soufflée comme une allumette. Le statut de la Syrie dépendait de sa satisfaction, et nous ne trouverions guère d'indulgence dans ses jugements.

Somme toute, ce fut une soirée bien remplie. Nous y mîmes une fin apparente par de hâtives délégations de pouvoir (trop

souvent, tant nous étions pressés, dans des mains indignes), et par une rigoureuse réduction de l'efficacité. Le suave Stirling, le capable Young et le succinct Kirkbride soutinrent de leur mieux l'intelligente autorité des officiers arabes.

Nous cherchions à construire une façade plutôt qu'un bâtiment tout équipé. Elle fut élevée si furieusement et si bien que, lorsque je quittai Damas le quatre octobre, les Syriens avaient leur Gouvernement *de facto*, qui dura deux ans, sans conseils de l'étranger, dans un pays occupé dévasté par la guerre, et contre la volonté d'éléments importants parmi les Alliés.

Plus tard, j'étais assis seul dans ma chambre, travaillant et réfléchissant avec autant de fermeté que le permettaient les souvenirs turbulents de la journée, quand les Muezzins se mirent à lancer leur appel à la dernière prière, dans la nuit humide, au-dessus des illuminations de la ville en fête. L'un d'eux, avec une voix sonnante d'une particulière douceur, criait en direction de ma fenêtre depuis une mosquée proche. Je prêtai involontairement l'oreille à ses mots : « Dieu seul est grand ; je témoigne qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu ; et Mohammed est son prophète. Venez à la prière ; venez à la paix. Dieu seul est grand ; il n'y a d'autre dieu — que Dieu*. »

À la fin, il baissa la voix de deux tons, presque au niveau de la conversation, et ajouta doucement : « Et il est très bon pour nous en ce jour, ô peuple de Damas. » La clameur de la ville devint murmure, comme si chacun obéissait à l'appel à la prière, en cette première nuit de parfaite liberté. Pendant ce temps, ma fantaisie me montrait, dans la pause écrasante, ma solitude et le manque de raisons que j'avais de faire partie de leur mouvement ; puisque, pour moi seul, de tous les auditeurs, l'événement était attristant et la phrase dépourvue de sens.

* Je n'ai jamais vu ce cri traduit exactement en anglais ; en fait, il est intraduisible, car dans l'arabe se cache une quantification du prédicat pour laquelle la morphologie de notre langue n'a pas d'équivalent. *(N.d.A.)*

CHAPITRE CXXI

Un citoyen m'éveilla en tremblant pour m'apprendre qu'Abd el-Kadir se rebellait. J'envoyai chercher Nouri Saïd, heureux que cet imbécile d'Algérien creusât sa propre tombe. Il avait réuni ses hommes, affirmé que ces Chérifs n'étaient que des créatures des Anglais, et appelé à frapper un coup pour la religion et le Calife pendant qu'il en était encore temps. Eux, simples partisans, l'obéissance enracinée en eux, en acceptèrent sa parole, et partirent en guerre contre nous.

Les Druses, dont j'avais le soir même sèchement refusé de récompenser les services tardifs, l'écoutèrent. Ils étaient sectaires, ne se souciant en rien de l'Islam, du Calife ou du Turc, ni d'Abd el-Kadir ; mais un soulèvement anti-chrétien signifiait du pillage, et peut-être des Maronites à tuer. Ils coururent donc à leurs armes, et commencèrent à fracturer les boutiques.

Nous retînmes notre main jusqu'au jour, car nous n'étions pas en si grand nombre que nous pussions gaspiller notre avantage d'armement et combattre dans l'obscurité qui rendait égaux un imbécile et un homme. Mais, aux premiers signes de l'aube, nous envoyâmes des hommes dans le faubourg supérieur, et repoussâmes les émeutiers vers les quartiers de la rivière, au centre de la ville, où les rues passaient sur des ponts et étaient faciles à contrôler.

Nous vîmes alors que ce n'était pas grand-chose. Nouri Saïd avait posté des sections de mitrailleuses qui couvraient les avenues et les balayaient de longues rafales butant sur les murs vides. Nos troupes de nettoyage y poussèrent les dissidents. Terrifiés par le bruit, les Druses lâchèrent leur butin et s'enfuirent dans les allées latérales. Mohammed Saïd, moins brave que son frère, fut capturé dans sa maison et emprisonné à l'Hôtel de Ville. Je brûlais à nouveau de le faire fusiller, mais j'attendis d'avoir l'autre.

Pourtant, Abd el-Kader s'enfuit dans la campagne. À midi, tout était fini. Au début de l'affaire, j'avais téléphoné à Chauvel, qui offrit aussitôt ses troupes. Je l'avais remercié, demandant seulement qu'une deuxième compagnie de cavalerie fût placée dans la caserne turque (le poste le plus proche), prête à répondre à mon appel ; mais le combat était trop insignifiant pour lancer cet appel.

Sa plus importante conséquence fut parmi les journalistes logés dans un hôtel dont le mur servait de butoir à notre tir de barrage. Ils n'avaient pas plongé la plume dans beaucoup de sang lors de cette campagne avançant plus vite que leurs voitures ; mais ceci, sous les fenêtres de leurs chambres, était un cadeau du ciel ; ils écrivirent et télégraphièrent jusqu'à ce qu'Allenby, à Ramleh, prît peur. Il m'envoya une dépêche de presse qui évoquait le souvenir de deux guerres des Balkans et cinq massacres d'Arméniens, mais jamais d'un pareil carnage : les rues pavées de cadavres, les caniveaux charriant du sang, et l'eau cramoisie de la Barada gonflée jaillissant de toutes les fontaines de la ville. Ma réponse fut une liste des pertes donnant le nom des cinq victimes et les blessures des dix blessés. Trois des morts étaient tombés devant l'impitoyable revolver de Kirkbride.

Les Druses furent expulsés de la ville, perdant chevaux et fusils au profit des citoyens de Damas que nous avions organisés dans cette urgence en garde civique. Ils donnèrent un air guerrier à la ville, patrouillant pendant l'après-midi jusqu'au moment où les choses se calmèrent et la circulation

redevint normale dans les rues, les colporteurs offrant à nouveau sucreries, boissons glacées, fleurs et petits drapeaux du Hedjaz.

Nous revînmes à l'organisation des services publics. Un incident amusant pour moi fut une visite officielle du Consul espagnol, homme aux belles manières, parlant anglais, qui se présenta comme chargé d'affaires pour dix-sept nationalités (y compris tous les belligérants sauf les Turcs), et cherchait vainement les autorités constituées légales de la ville.

À déjeuner, un médecin australien m'implora, au nom de l'humanité, de m'occuper de l'hôpital turc. Je passai en revue dans mon esprit nos trois hôpitaux, le militaire, le civil et celui de la mission, et lui dis que nous en prenions autant de soin que nos moyens nous le permettaient. Les Arabes ne pouvaient inventer de médicaments, ni Chauvel leur en donner. Il s'expliqua mieux, décrivant une énorme rangée de bâtiments infects, sans un seul médecin ou infirmier, bourrés de morts et de mourants ; principalement des cas de dysenterie, mais, pour certains au moins, de typhoïde ; ni typhus ni choléra, du moins ne pouvait-on que l'espérer.

À sa description, je reconnus la caserne turque, occupée par deux compagnies australiennes, en réserve pour maintenir l'ordre dans la ville. Y avait-il des sentinelles à la porte ? Oui, dit-il, c'était bien l'endroit, mais il était rempli de malades turcs. Je m'y rendis et parlementai avec les gardes, méfiants en me voyant apparaître seul, à pied. Ils avaient ordre de refouler tous les indigènes, de peur qu'ils ne massacrent les patients — idée fausse de la guerre arabe. Enfin, mon discours en anglais me fit franchir le petit pavillon dont le jardin était rempli de deux cents prisonniers lamentables, épuisés et désespérés.

Pénétrant par la grande porte dans la caserne, j'appelai dans les couloirs poussiéreux, pleins d'échos. Nul ne répondit. L'immense cour déserte, piège à soleil, était sordide, remplie d'ordures. Le garde m'avait dit qu'hier des

milliers de prisonniers avaient quitté la caserne pour un camp au-delà de la ville. Depuis, personne n'était entré ou sorti. J'avançai vers la grande voie à l'autre bout ; à gauche se trouvait un vestibule, volets fermés, noir après le soleil éclatant sur les murs de plâtre de la cour.

J'entrai, pour trouver une puanteur écœurante et, quand mes yeux se furent accoutumés, une vision écœurante. Le sol de pierre était couvert de cadavres côte à côte, certains en uniforme, d'autres en sous-vêtements, d'autres complètement nus. Il y en avait une trentaine, et ils grouillaient de rats qui avaient rongé dans les corps de rouge galeries humides. Certains étaient des cadavres presque frais, vieux seulement d'un jour ou deux ; d'autres devaient se trouver là depuis longtemps. Sur certains, la chair pourrissante était jaune, bleue et noire. Beaucoup avaient gonflé jusqu'à deux ou trois fois la taille normale ; une bouche noire riait dans leur visage gras aux mâchoires hérissées de poils rudes. Chez d'autres, les parties molles s'étaient affaissées. Quelques-uns avaient éclaté, et la putréfaction les liquéfiait.

Au-delà s'ouvrait la perspective d'une grande pièce, d'où je crus entendre venir un gémissement. J'avançai jusque-là, sur le mou tapis de corps dont les vêtements, jaunis d'ordure, craquaient sèchement sous moi. Dans la salle, l'air était froid et silencieux, et le bataillon des lits occupés si tranquille que je crus ceux-ci morts aussi, chaque homme raide sur sa paillasse puante d'où l'ordure liquide s'était écoulée pour durcir sur le sol de ciment.

Je fis quelques pas entre leurs lignes, relevant mes robes blanches pour ne pas tremper mes pieds nus dans les flaques de leurs sécrétions ; soudain j'entendis un soupir et me tournai brusquement pour rencontrer, ouverts, les yeux en vrille d'un homme étendu ; « *Aman, Aman* » (pitié, pitié, pardon) sifflait entre ses lèvres tordues. Il y eut un tremblement brun comme plusieurs malades essayaient de lever la main, et un froissement ténu de feuilles sèches lorsqu'elles retombèrent, vaines, sur les lits.

Aucun d'eux n'avait la force de parler, mais quelque chose me fit rire de leur murmure à l'unisson, comme au commandement. Sans aucun doute, ils avaient eu l'occasion de procéder à des répétitions durant les deux dernières journées, à chaque fois qu'un soldat curieux était venu jeter un coup d'œil dans leur salle avant de repartir.

Je me précipitai sous l'arche, dans le jardin où les Australiens avaient installé leurs lignes, et leur demandai un groupe de corvée. Ils refusèrent. Des outils ? Ils n'en avaient pas. Des médecins ? Occupés. Kirkbride arriva ; les médecins turcs, paraît-il, se trouvaient à l'étage. Nous enfonçâmes une porte pour trouver sept hommes en chemise de nuit, assis sur des lits défaits dans une grande pièce, faisant chauffer du caramel. Nous les convainquîmes rapidement qu'il serait sage de séparer les vivants des morts, et de me préparer, en une demi-heure, un état de leur nombre. La lourde charpente de Kirkbride, et ses bottes, le désignaient pour surveiller ce travail, pendant que j'allais voir Ali Riza Pacha pour lui demander de détacher auprès de nous un des quatre médecins de l'Armée arabe.

Quand celui-ci arriva, nous poussâmes les cinquante prisonniers les plus solides dans le pavillon, comme groupe de corvée. On acheta des biscuits pour les nourrir, puis on les arma d'outils turcs pour leur faire creuser dans la cour de derrière une fosse commune. Les officiers australiens protestèrent que l'endroit ne convenait pas, que l'odeur qui s'en élevait pourrait les chasser de leur jardin. Je répondis avec brusquerie que je le souhaitais bien.

C'était cruel de faire travailler des hommes aussi fatigues et malades que nos misérables Turcs, mais l'urgence ne nous laissait pas le choix. Les coups de pied et de poing de leurs sous-officiers, passés au service du vainqueur, les réduisirent enfin à l'obéissance. On commença les opérations sur un trou de six pieds d'un côté du jardin. Nous essayâmes de l'agrandir, mais en dessous se trouvait une dalle de ciment ; je dis donc qu'il suffirait de l'élargir. Il y avait beaucoup de

chaux vive près de là, qui recouvrirait efficacement les corps.

Les médecins nous annoncèrent cinquante-six morts, deux cents mourants et sept cents hommes qu'on pourrait guérir. Nous organisâmes un groupe de brancardiers pour amener les corps ; il fut aisé d'en soulever certains, il fallut en racler d'autres par morceaux, à la pelle. Les brancardiers n'étaient guère assez forts pour soutenir ce travail ; en fait, avant la fin, nous avions ajouté le corps de deux d'entre eux à la fosse.

La tranchée était trop petite pour eux, mais ils formaient une masse si fluide que chaque nouveau venu, quand on l'y jetait, tombait doucement, soulevant juste sous son poids les bords de la pile, comme une gelée. Le travail n'était pas fini à minuit, et je m'accordai d'aller me coucher, épuisé, puisque je n'avais pas dormi trois heures depuis notre départ de Déraa, quatre jours plus tôt. Kirkbride (homme jeune par l'âge, mais qui accomplit le travail de deux hommes pendant ces journées) resta pour terminer l'enterrement et répandre terre et chaux sur la tombe.

À l'hôtel m'attendait un paquet d'affaires urgentes : quelques condamnations à mort, une nouvelle magistrature, une pénurie d'orge pour le lendemain si le train ne marchait pas. Et aussi une plainte de Chauvel : quelques soldats arabes avaient salué avec négligence des officiers *australiens* !

CHAPITRE CXXII

Au matin, à la façon subite des ennuis, ils avaient disparu, et notre navire voguait sous un ciel clair. Les automitrailleuses entrèrent en ville, et le plaisir que je vis sur le visage calme de nos hommes me rendit courage. Pisani survint et me fit rire, tant le tohu-bohu politique désorientait ce bon soldat. Il s'agrippait à son devoir militaire comme à un gouvernail, pour se diriger à travers. Damas était normal, boutiques ouvertes, marchands de rue affairés, tramways électriques rétablis, grains, légumes et fruits arrivant bien.

On arrosait les rues pour abattre la terrible poussière soulevée par les camions en trois ans de guerre. Les foules étaient lentes, heureuses, et beaucoup de soldats britanniques se promenaient en ville, désarmés. Le télégraphe avait été rétabli avec la Palestine et avec Beyrouth, que les Arabes avaient occupé dans la nuit. Dès Wedjh, je les avais avertis, quand ils prendraient Damas, de laisser le Liban en pot-de-vin aux Français et de prendre Tripoli à la place. Comme port, Tripoli valait mieux que Beyrouth, et l'Angleterre aurait honnêtement joué les intermédiaires dans le Traité de Paix pour le leur obtenir. J'étais donc chagriné de leur erreur, et pourtant heureux qu'ils se sentissent assez adultes pour rejeter mon conseil.

Même l'hôpital allait mieux. J'avais pressé Chauvel d'en prendre la direction, mais il refusa. Sur le moment, je crus

qu'il voulait nous surmener, pour justifier sa reprise du gouvernement de la ville. Toutefois, j'en suis depuis venu à penser que la mésentente entre nous n'était qu'une illusion de mes nerfs épuisés, tendus jusqu'à me rendre fou ces jours-là. Chauvel gagna certainement la dernière partie, et me fit me sentir mesquin, car, lorsqu'il apprit mon départ, il vint avec Godwin me remercier franchement de l'aide que je lui avais apportée dans ses difficultés. L'hôpital s'améliorait de lui-même. Cinquante prisonniers avaient nettoyé la cour et brûlé les ordures. Une seconde équipe avait creusé une autre grande fosse dans le jardin, et la remplissait avec zèle, au fur et à mesure que s'en offrait l'occasion. D'autres parcouraient les salles, lavant chaque malade, leur mettant des chemises plus propres et retournant leurs matelas pour que le côté à peu près acceptable fût en haut. Nous avions trouvé de la nourriture convenable pour tous les cas pas trop critiques, et chaque salle disposait à portée d'oreille d'un infirmier parlant turc, au cas où un patient appellerait. Nous avions vidé, brossé et désinfecté une autre salle, avec l'intention d'y transporter les malades les moins touchés et de nous occuper des salles tour à tour.

À ce rythme, trois jours suffiraient pour mettre les choses en bon ordre, et j'envisageais fièrement de nouvelles améliorations quand un médecin-major s'avança à grands pas et me demanda sèchement si je parlais anglais. Fronçant les sourcils de dégoût devant mes robes et mes sandales, il demanda : « Vous êtes le responsable ? » Je minaudai modestement que, d'une certaine façon, oui, et il explosa : « Scandaleux, honteux, indigne, devrait être fusillé... » Devant cette véhémence, j'éclatai d'un rire caquetant de poulet, le rire sauvage des hommes à bout de nerfs ; et cela semblait vraiment extraordinairement drôle d'être ainsi insulté au moment même ou je me glorifiais d'avoir triomphé d'une situation apparemment désespérée.

Le major n'était pas entré dans le charnier la veille, ne l'avait pas senti, ne nous avait pas vus enterrer ces corps ulti-

mement dégradés dont le souvenir m'avait fait sursauter dans mon lit, suant et tremblant, quelques heures auparavant. Il me lança un regard furieux, marmonnant : « Satanée brute. » Je poussai à nouveau mon hurlement ; il me gifla et s'éloigna à grandes enjambées, me laissant plus honteux qu'en colère, car je sentais dans mon cœur qu'il avait raison, et que quiconque avait mené au succès une rébellion des faibles contre leurs maîtres devait en sortir si sali dans son estime que rien au monde, par la suite, ne le ferait se sentir propre. Mais c'était presque fini.

Quand je revins à l'hôtel, des foules l'assiégeaient et à la porte se trouvait une Rolls-Royce grise que je savais être celle d'Allenby. Je me précipitai et le trouvai avec Clayton, Cornwallis et d'autres nobles personnes. En dix mots, il m'approuva d'avoir avec impertinence imposé des Gouvernements arabes, à Déraa et ici, sur le chaos de la victoire. Il confirma la nomination d'Ali Riza Rikabi comme Gouverneur militaire, sous les ordres de Fayçal, son Chef d'Armée, et définit la sphère arabe et celle de Chauvel.

Il accepta de prendre en charge mon hôpital et le fonctionnement du chemin de fer. En dix minutes, toutes ces difficultés affolantes s'étaient évanouies. Je réalisai, dans un brouillard, que les âpres journées de mes batailles solitaires étaient terminées. La main isolée avait remporté la partie contre toutes les chances du monde, et je pouvais laisser mes membres se détendre dans ce rêve de confiance, de décision et de bonté : Allenby.

On nous dit alors que le train spécial de Fayçal venait d'arriver de Déraa. Young alla en hâte lui porter un message, et nous attendîmes son arrivée, portée par une marée d'acclamations qui battaient nos fenêtres. Il était approprié que les deux chefs se rencontrassent pour la première fois au cœur de la victoire, moi leur servant toujours d'interprète.

Allenby me donna un télégramme du Foreign Office, reconnaissant aux Arabes le statut de belligérants, et me dit de le traduire à l'Émir ; mais aucun de nous ne comprenait

ce qu'il signifiait en anglais, encore moins en arabe. Fayçal, souriant à travers les larmes que l'accueil de son peuple lui avait arrachées, mit le télégramme de côté pour remercier le Commandant en chef de la confiance qui les avait faits, lui et son Mouvement. Ils formaient un contraste étrange : Fayçal aux grands yeux, incolore et usé comme une fine dague ; Allenby, gigantesque. rouge et joyeux, bon représentant de la Puissance qui avait passé autour du monde une ceinture d'humour et de fermeté.

Après le départ de Fayçal, je fis à Allenby la dernière (je crois aussi la première) requête pour moi-même — la permission de partir. Pendant un moment, il refusa ; mais je raisonnai, lui rappelant sa promesse vieille d'un an et soulignant combien il serait plus facile d'établir la Loi Nouvelle si le peuple ne sentait plus mon éperon. À la fin, il accepta ; et je sus aussitôt à quel point j'étais triste.

Quand je débarquai en Arabie, Damas ne semblait pas un fourreau pour mon épée ; mais sa prise révéla l'épuisement des principaux ressorts de mon action. D'un bout à l'autre, le motif le plus puissant avait été personnel, non mentionné ici, mais qui resta avec moi, je pense, à chaque heure de ces deux années. Douleurs et joies de l'action pouvaient s'élever comme des tours dans ces journées ; mais, fluide comme l'air, cette poussée secrète se reformait, élément de vie persistant presque jusqu'à la fin. Ce motif était mort avant que nous n'atteignions Damas.

Le plus fort ensuite était un désir pugnace de gagner la guerre, sous le joug de la conviction que, sans l'aide des Arabes, l'Angleterre ne pouvait payer le prix de la victoire dans le secteur turc. Quand Damas tomba, la guerre d'Orient — probablement toute la guerre — prit fin.

J'étais aussi mû par la curiosité. « Super flumina Babylonis », lu enfant, m'avait laissé le désir de me sentir le centre d'un mouvement national. Nous prîmes Damas, et j'eus peur. Plus de trois jours d'arbitraire auraient éveillé en moi une racine d'autorité.

Restait l'ambition historique, irréelle comme motif en soi. J'avais rêvé, dans la City School d'Oxford, de mettre en forme durant ma vie la nouvelle Asie que le temps poussait inexorablement sur nous. La Mecque mènerait à Damas ;
Damas à l'Anatolie, puis à Bagdad ;
et ensuite, il y avait le Yémen.
Fantaisies, semblera-t-il à ceux
capables d'appeler mes prémices
un effort ordinaire.

Préface de l'auteur 11
Préface de A. W. Lawrence 13
Chapitre introductif 23
Introduction : fondations de la révolte 29

Livre I. La découverte de Fayçal 81
Livre II. Ouverture de l'offensive arabe 153
Livre III. Diversion par le chemin de fer 229
Livre IV. Déploiement vers Akaba 321
Livre V. On marque le pas 445
Livre VI. Le raid sur les ponts 545
Livre VII. La campagne de la mer Morte 649
Livre VIII. La ruine d'un grand espoir 725
Livre IX. L'élan pour un dernier effort 769
Livre X. On achève la maison 833

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LETTRES
LA MATRICE
LES TEXTES ESSENTIELS DE T. E. LAWRENCE

COLLECTION FOLIO

Dernières parutions :

2865. Didier Daeninckx — *Un château en Bohême.*
2866. Christian Giudicelli — *Quartiers d'Italie.*
2867. Isabelle Jarry — *L'archange perdu.*
2868. Marie Nimier — *La caresse.*
2869. Arto Paasilinna — *La forêt des renards pendus.*
2870. Jorge Semprun — *L'écriture ou la vie.*
2871. Tito Topin — *Piano barjo.*
2872. Michel del Castillo — *Tanguy.*
2873. Huysmans — *En Route.*
2874. James M. Cain — *Le bluffeur.*
2875. Réjean Ducharme — *Va savoir.*
2876. Mathieu Lindon — *Champion du monde.*
2877. Robert Littell — *Le sphinx de Sibérie.*
2878. Claude Roy — *Les rencontres des jours 1992-1993.*
2879. Danièle Sallénave — *Les trois minutes du diable.*
2880. Philippe Sollers — *La Guerre du Goût.*
2881. Michel Tournier — *Le pied de la lettre.*
2882. Michel Tournier — *Le miroir des idées.*
2883. Andreï Makine — *La confession d'un porte-drapeau déchu.*
2884. Andreï Makine — *La fille d'un héros de l'Union soviétique.*
2885. Andreï Makine — *Au temps du fleuve Amour.*
2886. John Updike — *La parfaite épouse.*
2887. Daniel Defoe — *Robinson Crusoé.*
2888. Philippe Beaussant — *L'archéologue.*
2889. Pierre Bergounioux — *Miette.*

2890. Pierrette Fleutiaux — *Allons-nous être heureux ?*
2891. Remo Forlani — *La déglingue.*
2892. Joe Gores — *Inconnue au bataillon.*
2893. Félicien Marceau — *Les ingénus.*
2894. Ian McEwan — *Les chiens noirs.*
2895. Pierre Michon — *Vies minuscules.*
2896. Susan Minot — *La vie secrète de Lilian Eliot.*
2897. Orhan Pamuk — *Le livre noir.*
2898. William Styron — *Un matin de Virginie.*
2899. Claudine Vegh — *Je ne lui ai pas dit au revoir.*
2900. Robert Walser — *Le brigand.*
2901. Grimm — *Nouveaux contes.*
2902. Chrétien de Troyes — *Lancelot ou le chevalier de la charrette.*
2903. Herman Melville — *Bartleby, le scribe.*
2904. Jerome Charyn — *Isaac le mystérieux.*
2905. Guy Debord — *Commentaires sur la société du spectacle.*
2906. Guy Debord — *Potlatch (1954-1957).*
2907. Karen Blixen — *Les chevaux fantômes* et autres contes.
2908. Emmanuel Carrère — *La classe de neige.*
2909. James Crumley — *Un pour marquer la cadence.*
2910. Anne Cuneo — *Le trajet d'une rivière.*
2911. John Dos Passos — *L'initiation d'un homme : 1917.*
2912. Alexandre Jardin — *L'île des Gauchers.*
2913. Jean Rolin — *Zones.*
2914. Jorge Semprun — *L'Algarabie.*
2915. Junichirô Tanizaki — *Le chat, son maître et ses deux maîtresses.*
2916. Bernard Tirtiaux — *Les sept couleurs du vent.*
2917. H.G. Wells — *L'île du docteur Moreau.*
2918. Alphonse Daudet — *Tartarin sur les Alpes.*
2919. Albert Camus — *Discours de Suède.*
2921. Chester Himes — *Regrets sans repentir.*
2922. Paula Jacques — *La descente au paradis.*
2923. Sibylle Lacan — *Un père.*
2924. Kenzaburô Ôé — *Une existence tranquille.*
2925. Jean-Noël Pancrazi — *Madame Arnoul.*
2926. Ernest Pépin — *L'Homme-au-Bâton.*

2927. Antoine de Saint-Exupéry — *Lettres à sa mère.*
2928. Mario Vargas Llosa — *Le poisson dans l'eau.*
2929. Arthur de Gobineau — *Les Pléiades.*
2930. Alex Abella — *Le massacre des saints.*
2932. Thomas Bernhard — *Oui.*
2933. Gérard Macé — *Le dernier des Égyptiens.*
2934. Andreï Makine — *Le testament français.*
2935. N. Scott Momaday — *Le chemin de la montagne de pluie.*
2936. Maurice Rheims — *Les forêts d'argent.*
2937. Philip Roth — *Opération Shylock.*
2938. Philippe Solers — *Le Cavalier du Louvre. Vivant Denon.*
2939. Giovanni Verga — *Les Malavoglia.*
2941. Christophe Bourdin — *Le fil.*
2942. Guy de Maupassant — *Yvette.*
2943. Simone de Beauvoir — *L'Amérique au jour le jour 1947.*
2944. Victor Hugo — *Choses vues, 1830-1848.*
2945. Victor Hugo — *Choses vues, 1849-1885.*
2946. Carlos Fuentes — *L'oranger.*
2947. Roger Grenier — *Regardez la neige qui tombe.*
2948. Charles Juliet — *Lambeaux.*
2949. J.M.G. Le Clezio — *Voyage à Rodrigues.*
2950. Pierre Magnan — *La Folie Forcalquier.*
2951. Armoz Oz — *Toucher l'eau, toucher le vent.*
2952. Jean-Marie Rouart — *Morny, un voluptueux au pouvoir.*
2953. Pierre Salinger — *De mémoire.*
2954. Shi Nai-an — *Au bord de l'eau I.*
2955. Shi Nai-an — *Au bord de l'eau II.*
2956. Marivaux — *La Vie de Marianne.*
2957. Kent Anderson — *Sympathy for the Devil.*
2958. André Malraux — *Espoir - Sierra de Teruel.*
2959. Christian Bobin — *La folle allure.*
2960. Nicolas Bréhal — *Le parfait amour.*
2961. Serge Brussolo — *Hurlemort.*
2962. Hervé Guibert — *La piqûre d'amour* et autres textes.
2963. Ernest Hemingway — *Le chaud et le froid.*

2964. James Joyce	*Finnegans Wake.*
2965. Gilbert Sinoué	*Le Livre de saphir.*
2966. Junichirô Tanizaki	*Quatre sœurs.*
2967. Jeroen Brouwers	*Rouge décanté.*
2968. Forrest Carter	*Pleure, Géronimo.*
2971. Didier Daeninckx	*Métropolice.*
2972. Franz-Olivier Giesbert	*Le vieil homme et la mort.*
2973. Jean-Marie Laclavetine	*Demain la veille.*
2974. J.-M.G. Le Clézio	*La quarantaine.*
2975. Régine Pernoud	*Jeanne d'Arc.*
2976. Pascal Quignard	*Petits traités I.*
2977. Pascal Quignard	*Petits traités II.*
2978. Geneviève Brisac	*Les filles.*
2979. Stendhal	*Promenades dans Rome.*
2980. Virgile	*Bucoliques. Géorgiques.*
2981. Milan Kundera	*La lenteur.*
2982. Odon Vallet	*L'affaire Oscar Wilde.*
2983. Marguerite Yourcenar	*Lettres à ses amis et quelques autres.*
2984. Vassili Axionov	*Une saga moscovite I.*
2985. Vassili Axionov	*Une saga moscovite II.*
2986. Jean-Philippe Arrou-Vignod	*Le conseil d'indiscipline.*
2987. Julian Barnes	*Metroland.*
2988. Daniel Boulanger	*Caporal supérieur.*
2989. Pierre Bourgeade	*Éros mécanique.*
2990. Louis Calaferte	*Satori.*
2991. Michel del Castillo	*Mon frère l'idiot.*
2992. Jonathan Coe	*Testament à l'anglaise.*
2993. Marguerite Duras	*Des journées entières dans les arbres.*
2994. Nathalie Sarraute	*Ici.*
2995. Issac Bashevis Singer	*Meshugah.*
2996. William Faulkner	*Parabole.*
2997. André Malraux	*Les noyers de l'Altenburg.*
2998. Collectif	*Théologiens et mystiques au Moyen Âge.*
2999. Jean-Jacques Rousseau	*Les confessions* (Livres I à IV).
3000. Daniel Pennac	*Monsieur Malaussène.*
3001. Louis Aragon	*Le mentir-vrai.*

3002. Boileau-Narcejac — *Schuss.*
3003. LeRoi Jones — *Le peuple du blues.*
3004. Joseph Kessel — *Vent de sable.*
3005. Patrick Modiano — *Du plus loin de l'oubli.*
3006. Daniel Prévost — *Le pont de la révolte.*
3007. Pascal Quignard — *Rhétorique spéculative.*
3008. Pascal Quignard — *La haine de la musique.*
3009. Laurent de Wilde — *Monk.*
3010. Paul Clément — *Exit.*
3011. Léon Tolstoï — *La Mort d'Ivan Ilitch.*
3012. Pierre Bergounioux — *La mort de Brune.*
3013. Jean-Denis Bredin — *Encore un peu de temps.*
3014. Régis Debray — *Contre Venise.*
3015. Romain Gary — *Charge d'âme.*
3016. Sylvie Germain — *Éclats de sel.*
3017. Jean Lacouture — *Une adolescence du siècle : Jacques Rivière et la* NRF.
3018. Richard Millet — *La gloire des Pythre.*
3019. Raymond Queneau — *Les derniers jours.*
3020. Mario Vargas Llosa — *Lituma dans les Andes.*
3021 Pierre Gascar — *Les femmes.*
3022. Penelope Lively — *La sœur de Cléopâtre.*
3023. Alexandre Dumas — *Le Vicomte de Bragelonne I.*
3024. Alexandre Dumas — *Le Vicomte de Bragelonne II.*
3025. Alexandre Dumas — *Le Vicomte de Bragelonne III.*
3026. Claude Lanzmann — *Shoah.*
3027. Julian Barnes — *Lettres de Londres.*
3028. Thomas Bernhard — *Des arbres à abattre.*
3029. Hervé Jaouen — *L'allumeuse d'étoiles.*
3030. Jean d'Ormesson — *Presque rien sur presque tout.*
3031. Pierre Pelot — *Sous le vent du monde.*
3032. Hugo Pratt — *Corto Maltese.*
3033. Jacques Prévert — *Le crime de Monsieur Lange. Les portes de la nuit.*
3034. René Reouven — *Souvenez-vous de Monte-Cristo.*
3035. Mary Shelley — *Le dernier homme.*
3036. Anne Wiazemsky — *Hymnes à l'amour.*
3037. Rabelais — *Quart livre.*
3038. François Bon — *L'enterrement.*
3039. Albert Cohen — *Belle du Seigneur.*

3040. James Crumley	*Le canard siffleur mexicain.*
3041. Philippe Delerm	*Sundborn ou les jours de lumière.*
3042. Shûzaku Endô	*La fille que j'ai abandonnée.*
3043. Albert French	*Billy.*
3044. Virgil Gheorghiu	*Les Immortels d'Agapia.*
3045. Jean Giono	*Manosque-des-Plateaux* suivi de *Poème de l'olive.*
3046. Philippe Labro	*La traversée.*
3047. Bernard Pingaud	*Adieu Kafka ou l'imitation.*
3048. Walter Scott	*Le Cœur du Mid-Lothian.*
3049. Boileau-Narcejac	*Champ clos.*
3050. Serge Brussolo	*La maison de l'aigle.*
3052. Jean-François Deniau	*L'Atlantique est mon désert.*
3053. Mavis Gallant	*Ciel vert, ciel d'eau.*
3054. Mavis Gallant	*Poisson d'avril.*
3056. Peter Handke	*Bienvenue au conseil d'administration.*
3057. Anonyme	*Josefine Mutzenbacher Histoire d'une fille de Vienne racontée par elle-même.*
3059. Jacques Sternberg	*188 contes à régler.*
3060. Gérard de Nerval	*Voyage en Orient.*
3061. René de Ceccatty	*Aimer.*
3062. Joseph Kessel	*Le tour du malheur I : La fontaine Médicis. L'affaire Bernan.*
3063. Joseph Kessel	*Le tour du malheur II : Les lauriers roses. L'homme de plâtre.*
3064. Pierre Assouline	*Hergé.*
3065. Marie Darrieussecq	*Truismes.*
3066. Henri Godard	*Céline scandale.*
3067. Chester Himes	*Mamie Mason.*
3068. Jack-Alain Léger	*L'autre Falstaff.*
3070. Rachid O.	*Plusieurs vies.*
3071. Ludmila Oulitskaïa	*Sonietchka.*
3072. Philip Roth	*Le Théâtre de Sabbath.*
3073. John Steinbeck	*La Coupe d'Or.*
3074. Michel Tournier	*Éléazar ou La Source et le Buisson.*

3075. Marguerite Yourcenar — *Un homme obscur – Une belle matinée.*
3076. Loti — *Mon frère Yves.*
3078. Jerome Charyn — *La belle ténébreuse de Biélorussie.*
3079. Harry Crews — *Body.*
3080. Michel Déon — *Pages grecques.*
3081. René Depestre — *Le mât de cocagne.*
3082. Anita Desai — *Où irons-nous cet été ?*
3083. Jean-Paul Kauffmann — *La chambre noire de Longwood.*
3084. Arto Paasilinna — *Prisonniers du paradis.*
3086. Alain Veinstein — *L'accordeur.*
3087. Jean Maillart — *Le Roman du comte d'Anjou.*
3088. Jorge Amado — *Navigation de cabotage (Notes pour des mémoires que je n'écrirai jamais).*
3089. Alphonse Boudard — *Madame... de Saint-Sulpice.*
3091. William Faulkner — *Idylle au désert* et autres nouvelles.
3092. Gilles Leroy — *Les maîtres du monde.*
3093. Yukio Mishima — *Pèlerinage aux Trois Montagnes.*

Impression Brodard et Taupin
à La Flèche (Sarthe),
le 10 juillet 1998.
Dépôt légal : juillet 1998.
1er dépôt légal dans la collection : juin 1992.
Numéro d'imprimeur : 6281U-5.

ISBN 2-07-038528-0 / Imprimé en France.

25

193

266

323 La prière de l'adolescence

441

447

496 Paysage

590

627

677 Chapitre bataille

738

87588

T. E. Lawrence
Les sept piliers de la sagesse

Traduit de l'anglais par Julien Deleuze

« ... Il est vrai que me guettait toujours ce Vouloir qui attendait anxieusement de faire irruption. Mon cerveau était aussi prompt et silencieux qu'un chat sauvage, mes sens comme de la boue lui entravant les pieds, et mon moi (toujours conscient de lui-même et de sa timidité) disant à la bête qu'il était de mauvais goût de bondir et vulgaire de se repaître de la proie. Ainsi empêtrée dans les nerfs et l'hésitation, ce ne pouvait être une chose dont avoir peur, et pourtant c'était une vraie bête, et ce livre est sa peau galeuse, séchée, empaillée et dressée à la face des hommes... »

T. E. Lawrence

Illustration de Miles Hyman

folio
Texte intégral
9 782070 385287
ISBN 2-07-038528-0 A 38528 catégorie 10